Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

LES OEVVRES DE L. ANNÆVS SENECA

MISES EN FRANCOIS

Par MATTHIEV DE CHALVET, Conſeiller du Roy en ſon Conſeil d'Eſtat, & Preſident és Enqueſtes du Parlement de Toloſe.

A ROVEN,

Chez ROBERT VALENTIN, tenant ſa boutique dans la Court du Palais.

M. DC. XXXIIII.

AV ROY.

SIRE,

Voicy Seneque ce grand perſonnage Eſpagnol qui vient à vous, & ſe rend François. C'eſt le bruit & la gloire de voſtre nom eſpãduë par toute la terre, qui l'ameine pour admirer en voſtre Majeſté la rencontre de toutes les excellentes qualitez par luy deſirées en ce Prince, qu'il s'eſt tant eſtudié de former en ſes eſcrits. Si vous les daignez voir, SIRE, *vous vous y cognoiſtrez, comme dans vn miroir, repreſenté au vray, & releué de tous vos plus rares ornemens: meſmes de ceſte clemence incomparable, qui ne trouue point d'exemple en l'antiquité, & ne laiſſe aucune eſperance d'imitation aux ſiecles aduenir: laquelle vous a, plus que toutes vos autres vertus enſemble, bien que grandes, mis & affermy la couronne ſur la teſte. Il m'a voulu,* SIRE, *pour ſon truchement, m'ayant recogneu bon François, & croyant puis que i'ay eu l'honneur de vous ſeruir, & les Roys vos predeceſſeurs depuis cinquante ans, en l'office de Conſeiller & Preſident en voſtre Parlement de Tholoſe, & depuis n'agueres de Conſeiller en voſtre conſeil d'Eſtat, que ie ſerois propre à le vous preſenter. Aduoüez le,* SIRE, *comme voſtre & l'embraſſez auec la meſme douceur de viſage, de laquelle il vous a pleu me receuoir tout autant de fois que i'ay paru deuant voſtre Majeſté, & vous comblerez d'honneur & de contentement,*

SIRE,

Voſtre tres-humble, tres-obeyſſant,
& tres-fidele ſubject & ſeruiteur,
MATTHIEV DE CHALVET.

FRANÇOIS DE CHALVET SIEVR DE FENQVILLET, PRESIDENT ES ENQVESTES DV *Parlement de Tholoſe, fils de l'Autheur.*

OV t'en vas-tu, beau Liure? où vas-tu, docte eſcrit?
Faire honneur à la France? Adieu doncques cher frere,
Non germain proprement, quoy que d'vn meſme pere:
Car ie ſuis fils du corps, & tu l'es de l'eſprit.

Ce pere, de l'amour de la Vertu s'eſprit,
Et d'elle t'engendra: maintenant il eſpere
Que comme vn bon enfant, tu ſeruiras ta mere;
Car pour elle, ſans plus, cét œuure il entreprit.

Certes, qui lira bien tes diſcours, ô beau Liure,
Apprenant comme il faut bien mourir & bien viure,
Du plus celebre honneur, dont l'homme eſt reueſtu,

Aura par ton moyen, l'heureuſe jouyſſance:
Car c'eſt de la Vertu que l'honneur prend naiſſance,
Et tu nous fais au vray cognoiſtre la vertu.

MATHÆI CALVENTII V. C. ELOGIVM.

Auctore SCÆVOLA SAMMARTHANO.

MATHÆVM CALVENTIVM, togati ordinis hac ætate insigne ornamentum, genuit Aruernia superior ex antiqua nobilique familia; nec sibi tamen ipsa vindicauit. Auunculo enim is habebat primæ Senatorem, Petrum Liserum, in suprema Parisiorum Curia (ciuius postea princeps fuit) ea tempestate fisci patronum; quo suasore & impulsore generosus adolescens bonis in literis à parentibus educatus est: confectisque tum in Gallia, tum in Italia Iurisprudentiæ studiis, Tholosæ tandem vrbe amplissima & secundũ Lutetiã inter Gallicas nobilissimâ consedit; adeò quidẽ lætis initiis, vt breui tempore & vxorẽ duceret claroloco virginẽ, & in Senatũ allegeretur, & interiectis aliquot annis ad ipsam Præsidis auctoritatem ex vnanimi Collegarum consensu & electione perueniret. Floruit in his tanti momenti magistratibus ad quinquaginta quatuor ipsos annos, incredibili apud omnes tum doctrinæ & solertiæ, tum æquitatis & prudentiæ famã, non minus quàm ipso togæ splendore spectabilis & conspicuus: vel eo magis quòd supra tam rarae & excellentes animi dotes ipsa persona dignitas & formæ gratissimus decor eum quoque non mediocriter honestarent: in eóque tantus inisteret blandissimi sermonis lepos, tanta morum elegantia, tanta comitas, vt suauissimo suo congressu & allocutione, tanquam potenti quodam philtro, omnium ferè amorem & beneuolentiam excitaret sibique adiungeret. Nec ea porro tanti viri postrema laus fuit, quòd rerum nouarum nusquam appetens acerbissimis Galliæ temporibus à Rege semper sterit, nec à boni ciuis officio vel tantulum deflexit. Vnde magno certè suo merito, factum est, vt cùm is identidem grauissimis de rebus nunc à Senatu, nunc à tota prouincia delegatus aulem adiret, cordatus ille princeps, HENRICVS MAGNVS hanc admiratus in egregio Senatore præstantiam, cum tanta fidei & constantis animi fidelitate coniunctam, non modò semper eum exceperit amantissimè, sed & postremo nihil tale cogitatem, nec ambientem, sacri consistorij consiliarum renuntiarit. Auctus igitur hac suprema dignitate senex laudis & gloriæ plenus, in ea demum acquieuerat, eiusque Præsidis honore in gratiam Francisci filij, præstantissimi quoque Senatoris, otio tandem & quieti se dederat, cùm enatus in latere lethalis abscessus occultam atitilis febrem, quæ hominem longæuam ætate effectum, & penè octoginta natum annos facilè oppressit. Elatus est magno Senatus & omnium ordinum luctu sub finem Iunij mensis, anno supra sesquimillesimum & centesimum septimo: Plurimaque reliquit moriens eruditæ suæ manu scripta poemata, quæ nondum in vulgus exiere: sed Senecam Philosophum Gallicè nunc legimus, diligenti eius labore & industria luculentissimè translatum.

DISCOVRS SOMMAIRE
DE LA VIE DE MONSIEVR DE CHALVET, TRADVCTEVR DE SENEQVE.

MESSIRE Mathieu de Chaluet, issu de famille des Chaluets de Rochemontez en la haute Auuergne, nasquit l'an mil cinq cens vingt & huict au mois de May. Monsieur Lizet lors Aduocat general du Roy, & depuis premier President du Parlement de Paris, son oncle, qui estoit du mesme pays, estant allé voir sa maison & ses parens durant les vacations de l'année mil cinq cens trente-neuf, le demanda à ses freres & l'amena à Paris, où il le fit estudier és bonnes lettres six ans, sous Oronce Finance, Tusan, Buchanan & autres sçauans hommes qui fleurissoient en ce siecle. Fut conduit à Tolose en l'an mil cinq cens quarante & six pour y apprendre le droict ciuil: où il logea en diuers temps auec Turnebe, Mercerus, Goucan. Il passa en Italie en l'an mil cinq cens cinquante pour y continuer ses estudes: ouyt quelques mois Alciat à Pauie, & puis le Socin à Bologne la grasse: d'où il reuint en France à la haste, mandé pour les affaires de sa maison, faisant estat d'y retourner bien tost apres: mais il fut conseillé de s'en aller derechef à Tolose, & acheuer son cours és loix, où il fut compagnon des sieurs Roaldes & Bodin, lisant ensemble le droict aux escoles publiques auecque reputation. Durant les estudes de sa ieunesse, il relaschoit souuent son esprit par les plus honnestes exercices du corps ausquels il s'estoit instruit en Italie: estant fort bon homme de cheual, beau danseur, & le meilleur iouëur de paulme de son temps. Il temperoit aussi l'austerité de la doctrine des Loix, par la douceur de la poësie Latine & Françoise, esquelles il n'estoit point des derniers: comme il paroistra par ses vers, si ses heritiers ne les enuient point au public. Ayant pris ses degrez de Docteur à Tolose, il estoit tout prest de quitter le Languedoc, pour aller establir sa fortune à Paris, où Monsieur Lizet l'appelloit par ses lettres: mais par l'entremise de quelques siens parens & amis, il fut arresté & marié à Tolose, en l'an mil cinq cens cinquante & deux, auec Ieanne de Bernüy fille du Seigneur de Palficat Baron de Ville-neufue: & tost apres, à sçauoir en l'an mil cinq cens cinquante trois, fut receu en vn office de Conseiller du Roy au Parlement de Tholose: puis creé Iuge de la Poësie Françoise & mainteneur des jeux floraux de Clemence qui se celebrent si solennellement tous les ans en ladite ville. Et l'an mil cinq cens soixante & treize il y fut faict President des Enquestes, par la nomination du Parlement. Il eust force amis, aussi les sçauoit-il bien cultiuer: mais sur tous, il y eust vne singuliere & parfaicte amitié entre Monsieur du Faur de sainct Iory, premier President de Tholose, & luy tant pour l'amour des lettres, que pour leur prochaine affinité. Il auoit la taille haute & quarrée, l'œil riant, le poil blond, le visage doux & venerable, le maintien graue, modeste & plein de maiesté: le propos & la conuersation des plus aggreables du monde. Aucun presque ne l'abordoit, qu'il n'en restast comme char-

mé: car il estoit d'vn naturel affable, courtois, bien-faisant, franc, sans hypocrisie, sans ambition, sans auarice, s'employant beaucoup plus volontiers pour autruy, que pour ses affaires propres: Craignant Dieu, detestant & condamnant toute sorte de vices, & principalement les violences & les nouueautez, mesmes celles de la religion. Il aymoit l'ordre, la droicture, & la paix. Et comme il auoit l'ame tranquille & innocente: durant les premieres & dernieres fureurs de nos guerres ciuiles, pour ne voir les desordres qu'il preuoyoit deuoir arriuer dans Tolose, se retira en sa maison en Auuergne: où pour se consoler des miseres publiques, & pour employer vtilement son loisir, il se mit à lire & traduire Seneque. Parmy les confusions de la France, il perseuera constamment en l'obeyssance de son Prince: le party duquel comme le iugeant seul iuste & legitime, il a tousiours fidelement suiuy. Aussi lors que le Parlement fut transferé de Tolose à Castelsarrasy, il fut choisi entre tous, pour aller de sa part saluer le Roy à Lyon l'an mil cinq cens quatre vingts quinze: dequoy le Roy fut merueilleusement content, comme il tesmoigna par le gracieux accueil qu'il luy fit, & par vn present qu'il luy donna: Et luy s'estima tres-heureux d'auoir esté le premier officier du Parlement de Tolose que le Roy vid depuis son aduenement à la Couronne, & depuis le commencement de la reduction du Languedoc à son seruice. Derechef en l'an mil six cens & trois, il fut delegué par le mesme Parlement deuers sa Majesté, pour plusieurs affaires importantes: Auquel voyage, pour vne honorable recompense de ses longs seruices, le Roy de son propre mouuement & sans qu'il l'eust demandé, le fit Conseiller en ses Conseils d'Estat & Priué, dont il presta le serment és mains de Monsieur le Chancelier de Bellieure, auquel il appartenoit de quelque alliance. Vn an apres son retour de ceste commission, il print resolution de quitter les affaires, & le Palais, auquel il auoit seruy honorablement cinq Roys en ses offices de Conseiller ou de President, durant cinquante & quatre années. Il resigna plustost sa dignité de President à François de Chaluet l'vn de ses fils, qui l'exerce à present: & se retira chez soy, pour ne penser plus desiors qu'à prier Dieu, & à couler doucement le reste de ses iours parmy le repos & les liures. Il vesquit apres ceste heureuse retraite deux années auec tant de satisfaction, qu'il disoit souuent à ses parens, que tout le long du reste de sa vie passée, il n'auoit aucunement vescu. Enfin atteint d'vne fiéure causée par vne tumeur interieure, & par vn abscez caché, où les Medecins ne pouuoient rien voir ny appliquer: ayant tousiours l'ame saine, la parole ferme, & le iugement rassis, iusques à son dernier soupir: il mourut Chrestiennement parmy les siens dans Tolose, le vingtiesme de Iuin mil six cens & sept aagé de soixante & dix-neuf ans, & regretté vniuersellement de tous ceux qui l'auoient veu & cogneu durant sa vie.

AV MESME

SONNET.

LA France qui ſouloit t'honorer & te ſuiure,
Se reueſt en ta mort de triſteſſe & de dueil,
Et voudroit volontiers s'arracher du cercueil
Si par force on pouuoit faire le mort reuiure.

Mais toy qui en mourant as commencé à viure,
Nattriſte point, dis-tu, ny de larmes ton œil,
Ny ton ame d'ennuy : vn plus plaiſant ſoleil
De vitales douceurs mes ſentimens enyure.

Si tu es ennuyé de ne m'entendre plus,
Approche de ce liure : ainſi qu'en vne eſchole
Tu entendras dedans, la voix de ma parole.

Là mon ame, mon cœur, mes eſprits ſont reclus.
Comme on dit le Phœnix de ſa cendre renaiſtre,
Ainſi de ces eſcrits i'ay prins vn nouuel eſtre.

NIC. DROVET.

STANCES SVR LE TRESPAS, ET SVR LES ESCRITS DE PEV Monſieur de Chaluet, Preſident au Parlement de Toloſe.

TOT de qui la deſpoüille en la tombe eſt recluſe,
Grand CHALVET, qui te vois par les vers conſacrez,
Accorde au beau ſouhait de ma rampante Muſe,
Qu'on t'aoüe tout haut par ces vers t'animez.
Ceſte mer de ſçauoir & feconde & profonde,
Ce CHALVET immortel eſt doncques au cercueil?
Viuant de ſon renom il eſclairoit le monde:
Mourant, helas! quel change! il l'obſcurcit de dueil.
La Vertu de ſon ame eſtoit la chaſte heſteſſe,
Il eſtoit ſa retraicte, & ſa douce priſon:
Et depuis ſon depart ceſte belle Deeſſe
Se void parmy le monde errante & ſans maiſon.
Luy mourant la Vertu d'vne bouche dolente,
Dit tout haut, I'ay perdu mon plus fidelle amy:
L'Ignorance au rebours, d'vne bouche riante,
Dit tout haut, I'ay perdu mon plus grand ennemy.
Ie n'auray plus, dit-elle, vn ſi fort aduerſaire,
Dont, tremblante de peur, ie redoutois l'effort:
Celuy qui ſe monſtroit à tous mes vœux contraire,
Eſt mort me pourſuiuant pour me donner la mort.
Cent aiguillons de dueil percerent nos poictrines,
Quand pour auoir la vie il recent le treſpas:
Helas! que ceſte fleur nous produiſit d'eſpines,
Lors qu'en naiſſant au Ciel elle mourut ſi bas!
Mille rares vertus en ſa vie on contemple,
Il fut de ſa Toloſe vn eſclairant flambeau;
Il fut de tout ſçauoir le venerable temple,
Et ie crains qu'eſtant mort il en ſoit le tombeau.
Le temps qui fait tomber les fleurs de la ieuneſſe,
Albit deſſus ſa teſte vne neige eſpanchant:
Il pareiſſoit aux yeux Cygne par la vieilleſſe,
Et quand il d ſcouroit, Cygne par ſon beau chant.
Il a des plus diſerts la memoire eſtouffée:

Non pas en attirant les rochers & les bois,
Comme faiſoit le ſon de la Lyre d'Orphée;
Mais attirant les cœurs par ſa faconde voix.
Les neuf ſœurs l'ont pleuré tout ainſi que leur frere,
Quand il toucha le terme à ſon aage preſis:
Ie fauts, elles l'ont plaint tout ainſi que leur pere:
Ie fauts, elles l'ont plaint tout ainſi que leur fils.
Son ame n'eſtoit rien qu'vne perle eſpurée,
Sur la terre viuant comme l'on vit és cieux:
Cette perle montant en la voûte azurée,
Fit deſcendre & rouler des perles de nos yeux.
Son DV FAVR immortel, cet aſtre de doctrine,
Qui rend les plus luyſans de ſon luſtre obſcurcis:
A fait, que comme en terre, en la grand' Cour diuine,
Il eſt aupres de luy fatalement aſſis.
Son los, ores qu'il eſt en l'obſcur de la biere,
Luyt plus que s'il faiſoit au monde ſon ſeiour:
De meſme que les feux iettent plus de lumiere
En l'obſcur de la nuict, qu'en la clarté du iour.
La mort voyant le poil de ſa teſte chenuë,
Alla deſſus ce blanc ces fleſches décochant,
L'aage courboit ſon corps, & la mort ſuruenuë
L'a couppé de ſa faux comme vn eſpy panchant.
Blaſmant le recomfort que l'on prend de ſon aage,
Ie dy que par ſon aage eſt mon dueil renforcé:
L'aage l'auoit parfaict; & ie plains d'auantage
Vn pourtrait accomply, qu'vn pourtrait commencé.
Pour la celeſte vie, il meſpriſoit l'humaine:
Vn ſçauoir recherché luyſoit en ſes propos,
Prenant pour le ſçauoir vne incroyable peine,
Sa peine luy donna le celeſte repos.
Content il a voulu dans la tombe deſcendre,
Pour eſleuer ſon ame au ſeiour glorieux:
Le feu de ſon eſprit a mis ſon corps en cendre:
Ce feu montant en haut l'a fait monter aux Cieux.
Il n'eſtoit enuié bien qu'il fuſt enuiable:
La ſeule Parque a peu ſon trauail limiter,
Qui luy fuſt dommageable, & à nous profitable,
Qui ſe peut admirer, & non pas imiter.
Les Eſchecs par CHALVET ont reueu la lumiere,
La mort deſira prendre à ce ieu ſon esbat:
Elle luy donne eſchec par ſa fleſche meurtriere,
Ses eſcrits à la mort donnent eſchec & mat.
Par luy le grand Seneque à ſa langue quittée,
Et par luy la lumiere il reuoit autresfois:
CHALVET a de ſon corps la vieille robbe oſtée,
Monſtrant qu'vn Eſpagnol peut parler bon François.

Nous diſmes, en liſant cét ouurage celeſte ;
O Cygne de nos iours tu ne dureras pas ;
Ton chant, auant-courrier de ton heure funeſte,
Eſtant par trop diuin, preſage ton treſpas.
Les plus obſcurs ſecrets de Seneque il releue,
Et par ſa docte main de leur ombre les ſort ;
En terre, comme au Ciel, ſa gloire eſt immortelle,
Pour rauir les viuans faiſant parler ce mort.
Dans ce Dedale entré, le pas il facilite,
Et de tous ſes deſtours il ſort heureuſement :
Ayant pris pour ſa ſeule & ſa ſeure conduite,
Le fil de ſon ſçauoir & de ſon iugement.
Il baſtit ſon tombeau dans l'enclos de ce liure,
Tombeau de maint ſçauoir, non de iaſpe emaillé,
Qui fait de papier mol eſt plus dur que le cuyure,
Pour reſiſter aux coups de l'aage & de l'oubly.
Ce liure eſt des vertus le magnifique temple,
Pour eſtre veu de tous, il verra tout ce rond :
Il ſert d'eſtonnement, & non pas d'vn exemple :
Comme il n'a de premier, il n'aura de ſecond.
Il fait taire l'enuie & parler la memoire,
Et donne à ſon autheur pour vn preſent des Cieux,
Cent lauriers qui pour fruict ne portent que ſa gloire,
Cent aiſles à ſon nom pour voller en tous lieux.
Par ton ſang eſpandu fut ton ame rauie,
O Seneque qui fus Chreſtiennement Payen :
Mais CHALVET te redonne & le ſang, & la vie,
Et cauſe ton honneur ſi tu cauſes le ſien.
Pour d'vn Prince brider la ieune intemperance,
Tu fus auec honneur de l'exil r'appellé :
Et CHALVET te r'appelle au giron de la France,
Hors des bornes duquel tu ſemblois exilé.
Narciſſe deuint fleur : & mon ame affligée,
Croit, liſant de CHALVET les rauiſſans eſcrits,
Qu'en quelque belle fleur ſa deſpoüille eſt changée,
Et qu'il le faut nommer la fleur des grands eſprits.
Nous eſperions encor mille rares ouurages,
Qui de l'aage vainqueur auroient eſté vainqueurs,
Dont le facond diſcours eut hauſſé nos courages,
Et le ſecond ſçauoir abbatu tous nos cœurs.
Il fit couler ces mots de ſa bouche facunde
Approchant de ſa mort ; Seneque mon ſoucy,
Tu fais que conſtamment ie delaiſſe le monde ;
I'y ſuis entré pleurant, mais ie n'en ſorts ainſi.
O nompareil eſprit, qui meſpriſant la terre !
T'enuoles bien ioyeux nous quittant les douleurs ;
Voy ces vers que ie graue au tombeau qui t'enſerre,

Que ie nettoyeray tous les iours de mes pleurs,
C'eſt le dernier deuoir que ie paye à ta tombe,
Pour marquer le regret de mes ſens poſſeſſeurs:
Ce ſont des vers plaintifs, au lieu d'vne Hecatombe,
Qui cruelle à meurtrir eut faſché ta douceur.
Bien te dois-ie payer ce deuoir mortuaire,
Puis que ie t'adorois pour le pere des Sœurs:
Et puis que ià mes vers commençoient à te plaire,
Me diſant que leur verd produiroit quelques fleurs.
Helas! i'allois croyant que le Ciel fauorable
Ne t'auoit point ſoubſmis à la rigueur du ſort:
Ie croyois que ton chef en lauriers venerable,
Te peuuoit preſeruer des foudres de la mort.
Tes beaux mots pouuoient bien charmer ceſte cruelle
Qui ſes dards meurtriſſeurs iette par tout ce rond:
Mais tu voulois au Ciel la couronne immortelle,
Ne te contentant point de celles de ton front.

ALEXANDRE PAVL DE FILERE, Toloſain.

IN SENECAM GALLICE EXPRESSVM.

A

MATTHÆO CALVENTIO PRÆSIDE Tolosano & in sacro consistorio Regis Consiliario.

NON modo Gallorum populis tu vera loquentis
Verba refers Senecæ, mentemq; animumque resignas,
Ora sed Annæi das conspicienda, verendam
Canitiem, moresque pios, nulloque madentes
Felle mali, quos non tetrici censura Catonis
Carpserit, aut rigidum Stoici Zenonis acumen.
Quin mage crediderim, Samius si vera magister
Edocet, Hispanum Senecam, ciuémque togatum,
Iam brachis mutasse togam, vultûque renatum
Apparere tuos; tum, quæ pagina dictat,
Ipsius auctoris, non verba interpretis esse.

G. CRITONII Professoris Regij.

ORDRE ET SVITTE DES LIVRES ET DIVERS TRAITTEZ DE SENEQVE, SELON LA *presente Edition.*

DEs bien-faicts, à Ebutius Liberalis. VII. liures.
Les Epistres à Lucilius. CXXIIII.
De la Prouidence, ou, Pourquoy les gens de bien sentent & souffrent souuent des maux. I. liu.
De la Cholere, à Nouatus. III. liures.
De la Clemence, à Nero Cesar. II. liures.
De la vie heureuse, à Gallio son frere. I. liure.
De la tranquillité, & repos de l'ame, à Serenus. I. liure.
Que le Sage ne peut souffrir aucune iniure, à Serenus. I. liure.
De la briefueté de la vie, à Paulinus. I. liure.
De la Consolation, à Polybius. I. liure.
De la Consolation, à Marcia. I. liure.
De la Consolation, à Heluia. I. liure.
Des Questions naturelles. VII. liures.
Apocolocyntose, ou discours plein de mocquerie, sur la mort de Claudius Cesar, nouuellement traduit.
Certains beaux passages recueillis & ramassez de diuers endroits des liures de Seneque.
Diuers remedes contre les euenemens de la Fortune.
Des Controuerses.

TABLE DES SOMMAIRES
DE CXXIIII. EPISTRES DE SENEQVE
ESCRITES A LVCILIVS.

EPISTRE I.

SEneque en ceſte Epiſtre enſeigne comme il faut arreſter & employer bien le temps qui ſe perd par trois diuerſes façons. Qu'vn homme n'eſt point pauure pour ſi peu qu'il ait de bien. fueillet 74.b

2. Des perſonnes qui ne peuuent arreſter longuement en vn lieu, & qui penſent que le frequent changement de lieux puiſſe oſter les triſteſſes & faſcheries de l'eſprit. 75.a

3. Il reprend Lucilius familierement de ce qu'il auoit vſé de ce mot Amy, comme fait le vulgaire: & monſtre que celuy ſeul eſt vrayemẽt & proprement amy, auquel nous pouuons communiquer tous nos affaires & ſecrets, comme à nous-meſme. 75.b

4. Il admonneſte Lucilius de pourſuiure l'eſtude de la Philoſophie, & de s'acconſtumer au meſpris de la mort, & ſe mocque des choſes qui ſont ſuperfluës à la vie de l'homme. 76.a

5. Mauuaiſe couſtume de quelques-vns, qui pour monſtrer & faire croire qu'ils eſtoient du tout adonnez à la Philoſophie portoient les cheueux longs, ne peignoient iamais leur barbe, auoient les ſourcils renfroignez, eſtoient deſireux de ſe faire remarquer ſur tous les autres hommes, par vne ſale & rude façon de viure, comme font bien encor quelques vns de noſtre temps. 77.a

6. Il ſe reſioüyt auec Lucilius, de ce qu'il cogniſt que tous les iours il fait quelque profit & aduancement à la vertu: & apres il enſeigne que la hantiſe & familiere conuerſation des bons, porte plus de profit que tous les preceptes & enſeignemens des Philoſophes. 77.b

7. Il apprend qu'il faut fuyr les aſſemblées, les ſpectacles des ieux publics, comme auſſi la compagnie & familiarité des particuliers, excepté de ceux qui nous peuuent rendre meilleurs, ou qui peuuent eux-meſmes ſe rendre tels en nous hantant. 78.a

8. Monſtre qu'il ne faut s'adonner à l'oiſiueté & faineantiſe: Mais conſeille de choiſir vn repos honneſte, pendant lequel le Sage pourra mettre par eſcrit les preceptes de la Philoſophie. Reiette la vie de ceux qui s'adonnent aux affaires du Palais, & aux plaidoiries & autres choſes legeres qui ne peuuẽt rendre la vie de l'homme bien-heureuſe. 79.a

9. Il monſtre que l'homme ſage, encor qu'il ſoit content de ſoy-meſme, a beſoin d'vn amy. Et en fin pour vn petit preſent qu'il a accouſtumé de faire au fond de ſes lettres, il y met vne ſentence d'Epicure. 80.a

10. Que la ſolitude eſt vtile à ceux qui proffitẽt en la vertu, & qu'elle eſt pernicieuſe aux fols, comme ſont auſſi toutes autres choſes. En fin il adiouſte vn fort bel enſeignement de ce qu'il faut demander à Dieu. 81.b

11. Il veut monſtrer qu'il a bonne eſperance de quelque amy de Lucilius, lequel toutesfois à ſon aduis, encor apres qu'il ſera paruenu à la perfection de ſageſſe, ne perdra iamais ceſte grande honte & pudeur qu'il a, & que cela luy eſt commun auec pluſieurs autres grands perſonnages. Il adiouſte à la fin vn precepte d'Epicure tres-profitable à ceux qui ſe veulent retirer de toute vilenie: C'eſt qu'ils ſe doiuent propoſer deuant les yeux quelque grand & vertueux perſonnage, ſur leſquels ils iettevont touſiours leur penſee, & s'imagineront qu'il ſoit preſent à toutes

leurs actions. D'où il aduiendra qu'ils ne feront rien encore qu'ils ſoient ſeuls qu'ils ne vouluſſent faire en leur preſence. Il y a vn exemple pareil en l'Epiſtre 25. 81.b

12. *Il raconte de fort bonne grace, comme eſtant venu à ſa maiſon des champs, il y trouua pluſieurs teſmoignages & preuues de ſa vieilleſſe. En outre il dit qu'vn chacun de nous doit eſtre à toute heure appreſté & diſpoſé à la mort.* 83.a

13. *Il propoſe pluſieurs remedes vtiles & neceſſaires, contre la crainte des choſes qui ſont eſpouuentables, plus par opinion que par effect, & leſquelles peuuent aduenir, & n'aduenir point.* 84.a

14. *Qu'il s'eſt retiré de la compagnie des hommes, & de tous affaires, & meſmement des ſiens propres : qu'il employe tout ſon temps à l'eſtude, & qu'il ne penſe qu'au bien de la poſterité par des enſeignemens & admonitions ſalutaires, qu'il met par eſcrit.* 85.b

15. *Si le ſage doit eſtre content de ſoy-meſme, ou s'il doit auoir vn amy duquel il ſe puiſſe fier & prendre conſeil.* 87.a

16. *Qu'il ne faut pas teindre legerement noſtre eſprit dans les preceptes de la Philoſophie, mais il l'en faut ſaouler & abreuuer du tout. Apres il diſſoult l'argument par lequel quelques vns vouloient ſouſtenir, ſoit que toutes choſes fuſſent gouuernees par le deſtin, comme les Stoyciens croyent, ou qu'elles aduinſſent ſans raiſon & par aduanture, comme les Epicuriens enſeignent que la Philoſophie eſt inutile. En dernier lieu, il expoſe vne tres-belle ſentence d'Epicure, quelle meſure & quelle borne il faut donner à nos cupiditez.* 88.a

17. *Qu'il n'y a rien pourquoy on doiue differer le temps de Philoſopher, pour crainte de la pauureté : laquelle tant s'en faut qu'elle puiſſe porter aucune incommodité, qu'au contraire elle eſt cõmode à ceux qui veulent viure ſagement & d'vn bon courage philoſopher.* 89.a

18. *Comment le Philoſophe ſe doit porter durant les ſectes Saturnales. Qu'il faut choiſir quelques iours pour faire eſſay comment nous pourrions ſouffrir la pauureté. Met en fin quel voiſinage il y a entre la cholere & la fureur.* 91.a

19. *Il veut perſuader à Lucilius qu'il ne ſe retire pas à la ſolitude ny à cachettes, mais que reiettant nos ennuis & les tiltres d'hõneur pleins de vanité, il ſuiue le repos d'eſprit.* 92.a

20. *Qu'il faut philoſopher par les effects & par la bonne vie : & que celuy qui voudra ſuyure à bon eſcient la Philoſophie, doit rechercher la pauureté.* 92.a

21. *Ceux ne doiuent pas craindre de n'eſtre point cognus des hommes, qui ayans laiſſé les beaux tiltres d'honneurs, ſe ſont iettez entre les bras de la Philoſophie. Car vne belle renõmee & vne gloire qui durera à la poſterité, ne ſe peut mieux acquerir que par les eſcrits, & par la familiarité des hommes ſçauans.* 95.a

22. *Par quel moyen ſe doit deſuelopper & deffaire celuy qui ſe voyant chargé du maniemẽt de beaucoup de grands affaires, penſe de s'adonner à la Philoſophie.* 94.a

23. *Que le ſage ſeul reſſent vne vraye & ferme ioye, & que pluſieurs hommes acheuent pluſtoſt de viure qu'ils n'ont commencé.* 95.a

24. *Que c'eſt folie de ſe tourmenter de l'attẽte d'vne choſe qu'on ne ſçait ſi elle doit aduenir. Remedes tres-certains contre les euenemens dont les hommes ont accouſtumé de s'eſpouuanter.* 96.a

25. *Que tous eſprits ne ſe corrigent par vn meſme remede, ains ſe faut accommoder à leurs âges & humeurs : Qu'il faut s'accouſtumer à ſe contenter de peu. Que l'on doit faire toutes choſes comme ſi l'on eſtoit à la preſence de quelque homme vertueux & graue.* 98.a

26. *Qu'il n'eſt pas ſeulement vieil, ains qu'il eſt en decrepitude, & qu'il a encor l'eſprit vif & gaillard, exempt de toute crainte de mort.* 98.b

27. *Que qui ne ſçait corriger ſoy-meſme, eſt incapable de reprẽdre autruy : Plaiſante hiſtoire de certain Caluiſius. Sabinus, Quelles ſont les vrayes richeſſes.* 99.a

28. *Que ceux ne ſentent aucun ſoulagemẽt qui changeans de pays portent leurs vices auec eux.* 100.a

29. *Qu'il eſt difficile que Marcellinus homme ciuil & de bel eſprit, puiſſe receuoir correction. Toutesfois qu'il n'en a point perdu l'eſperance, & qu'il eſſayera toutes choſes pour y paruenir. Il adiouſte à la fin le dire d'Epicure, que l'homme*

qui s'eſt adonné à la Philoſophie, ne doit point deſirer de plaire au peuple. 100.b

30. Il eſcrit, qu'encore que Baſſus Aufidius ſoit caſſé du corps, toutesfois auec vne ame ferme & conſtante, il n'eſt aucunement tourmenté de la crainte de la mort qui s'approche. 101.b

31. Que la ſeule vertu eſt noſtre bien. Qu'il faut fermer les oreilles aux flatteries du peuple. 103.a

32. Il loüe ceux qui viuent retirez au repos d'eſprit ſans qu'on ſçache ce qu'ils font. Que nous rendons noſtre vie plus contrainte par noſtre inconſtance. Il blaſme le deſir que les peres ont d'enrichir leurs enfans. Et que celuy vit en liberté qui vit encore apres qu'il a acheué de viure. 104.a

33. Il loüe Epicure, & l'eſtime homme plein de courage. Il parle auſſi des diſcours des Stoïciens, qui ſont graues & ſentencieux, & qu'il ne ſe faut pas tant arreſter ſur les inuentions des anciens, qu'on ne doiue eſſayer de faire de nouueaux chemins à la vertu. 104.b

34. Il ſe reſiouyt d'ouyr dire ce que Lucilius fait, & ce qu'il eſcrit: & ſouſtient que celuy eſt parfaitement bon, qui ne peut par aucune force, ny par aucune neceſsité deuenir meſchant. 105.b

35. La difference qu'il y a entre aimer & eſtre amy: & que pour eſtre conſtant il faut auoir auiourd'huy la meſme volonté qu'on auoit hier. 105.b

36. Quelque ieune homme à la perſuaſion de Lucilius s'eſtoit retiré à l'eſtude de la Philoſophie, dequoy pluſieurs le reprenoient, comme touſiours les choſes bonnes deſplaiſent au plus grand nombre des hommes. Il aduertit Lucilius d'apprendre ce ieune homme de meſpriſer ces folles reprehenſions, & de perſeuerer au deſſein qu'il a fait. Il enſeigne auſſi à ne craindre point la mort. 106.a

37. La folie eſt ſubjette à beaucoup de paſſions cruelles & ſeruiles, & la ſageſſe les chaſſe bien loin. Si tu veux rẽdre toutes choſes ſubjettes à toy, il te faut aſſubjettir à la raiſon. 107.b

38. Que ceux ne ſentent aucun ſoulagement qui changeans de pays, portent leurs vices auec eux. 107.b

39. Vn parler ordinaire eſt plus profitable, & ſert plus que les abregez & commentaires bien reliez qu'on portoit ſur ſoy. La grandeur du courage, eſt de meſpriſer les choſes grandes, & ſuiure les mediocres. 107.b

40. Il reprend la façon de parler de Serapion Sophiſte, qui verſoit vn torrent de mots preſſez & pouſſez par force. Que la parole d'vn Philoſophe doit eſtre moderee & retenuë comme ſa vie. 108.b

41. L'argument & le ſubjet de ceſte Epiſtre eſt tout diuin. Il monſtre que Dieu eſt pres de nous, auec nous, & dedans nous. Qu'il y a vn eſprit ſacré logé dans noſtre ame, qui prend garde au mal & au bien que nous faiſons. Que les biens & la richeſſe n'eſt pas ce qu'on doit loüer en l'homme, mais l'ame & la perfection de la raiſon. 109.b

42. Qu'il ne faut point facilement croire que quelqu'vn ſoit homme de bien: Il y en a pluſieurs à qui la volonté & le courage ne defaut point pour eſtre meſchans, mais ſeulement la puiſſance & les moyens. 120.a

43. On s'enquiere des actions des grands. Vne bonne conſcience ne craint point le bruit & la renommée du peuple. 111.a

44. De l'origine de la vraye nobleſſe, & qu'elle s'acquiert par la vertu & par la Philoſophie. 112.b

45. Il n'eſt pas beſoin de beaucoup de liures, mais des bons: & qu'en nos eſtudes nous ne deuons pas rechercher les choſes ſubtiles, ains ſeulement les vtiles & profitables. 112.a

46. Il loüe vn liure cõpoſé par Lucilius qu'il luy auoit enuoyé. 113.a

47. Il reprend la ſuperbe & la cruauté de quelques vns enuers leur eſclaues & ſeruiteurs, & loüe Lucilius de ce qu'il vit familierement auec les ſiens. 113.b

48. De la loy d'amitié, & que le bien & le mal doit eſtre communiqué entre amis. Il ſe mocque apres des ſophiſteries & des argumens cornus que quelques Philoſophes faiſoient au lieu d'enſeigner la vertu. 115.a

49. Il parle de la viſteſſe du temps. Se mocque des Poëtes & des Dialecticiens: & qu'il faut employer l'eſtude aux choſes qui peuuent apprendre noſtre ame à la vertu. 126.a

50. La faute que pluſieurs font de croire que les

vices qui naiſſent de nous, prouiennent des choſes : que les choſes encor tendres ſe corrigent facilement, & celles qui ſont enuieillies, le peuuent eſtre auec la peine & la diligence. 117.a

51. Il faut fuyr les lieux dans leſquels il y a danger que nos ames deuiennent efféminées & laſches : & qu'il eſt bon de s'adonner au trauail & à la peine pour ne tomber au vice. 117.b

52. Il y a trois ſortes d'hommes qui ſuiuent & s'approchent de la Philoſophie & de la ſageſſe. Qu'il faut imiter, non pas ceux qui s'eſtudient à bien & viſtement parler, mais ceux qui par leur bonne vie nous enſeignent à bien viure. 118.b

53. Des dangers & incommoditez qu'il y a de ſe mettre ſur la mer : des maladies de l'ame, & de la gueriſon que la ſeule Philoſophie leur peut donner. 120.a

54. De la maladie à laquelle Seneque eſtoit plus ſubjet : des meditations & belles penſées qui luy venoient dans l'ame pendant l'accez de ſon mal : de ſa reſolution à la mort. 121.a

55. Que l'exercice profite beaucoup à la ſanté du corps. Du repos d'eſprit que ſentent ceux qui ſe ſont retirez aux champs. Et deſcription de la maiſon de Varia. 121.b

56. Il deſcrit le bruict qui ſe fait aux bains & aux eſtuues, & que ceux ſont trop delicats qui ne peuuent eſtudier qu'auec vn grand ſilence, & que ſouuent les choſes exterieures ne nous troublent pas plus que noſtre ame meſmes, laquelle ne peut ſentir vn parfaict repos, qu'elle ne ſoit bien compoſee & deſchargée des vices. 122.b

57. Sur l'occaſion d'vn voyage qu'il fit en mauuais temps allant à Naples, il dit que l'ame ſouffre quelques paſſions que les plus ſages & vertueux ne peuuent euiter, prouenans de la nature de noſtre mortalité. 123.a

58. Premierement il monſtre la pauureté de la langue Latine : apres comme ceux font ſottement qui veulent reſtreindre ceſte langue pauure d'elle-meſme, au lieu de l'amplifier. Il parle de quelques mots familiers à Platon, comme de celuy qu'il appelle ENS, de l'eſſence, de genre, de l'eſpece, de l'idée, pour leſquels il faut inuenter des mots nouueaux : & que des diſputes qu'on fait ſeulement pour eſueiller l'entendement, on en peut tirer du profit pour inſtituer nos mœurs & noſtre bonne vie. 124.b

59. Ayant parlé de la volupté qu'il auoit priſe à lire vne lettre de Lucilius, il prend comme par occaſion, la difference qu'il y a entre la ioye & la volupté, par l'opinion des Stoiques. Il eſcrit le plaiſir & contentement qu'il a pris de ceſte lettre, qu'elle eſt la vie du ſage, au iugement ſeuere, que chacun doit faire de ſoy, & de ne croire point les flatteurs. 127.a

60. Il deteſte le vœu de nos parens qui nous ſouhaittent des richeſſes : & la gourmandiſe qui entre en deſpenſe par ambition, & nous fait deſirer & chercher des biens de la terre & de la mer. 128.b

61. Que tout le temps deuant la vieilleſſe on doit penſer à bien viure, & en la vieilleſſe on doit penſer à bien mourir. 129.a

62. Que les affaires ne l'empeſchent point à l'eſtude des ſciences liberales. Que le meſpris des richeſſes eſt le vray chemin aux richeſſes. 129.b

63. Il conſole Lucilius de la mort de Flaccus ſon amy, & monſtre que la plus grande partie des hommes par des larmes feintes, veulent ſeulement faire monſtre de leur douleur, laquelle ils ſuyuent auec ambition. 129.b

64. Il loue grandement vn liure de Q. Sextius pere, la leçon duquel eſchauffoit à la vertu, l'ame de ceux qui le liſoient, & n'eſtoit à pas-vn l'eſperance de pouuoir atteindre à ſa perfection. Il dit qu'il admire les inuentions de la ſageſſe, & les inuenteurs, & penſe qu'on y peut à l'aduenir encor beaucoup adiouſter. 131.a

65. Qu'à l'opinion des Stoiciens il n'y a que trois cauſes de toutes choſes en ce monde, & par l'opinion d'Ariſtote & de Platon, il y en a d'auantage. Il conſeille auſſi par vn docte diſcours, apres qu'on aura acquis la tranquilité de l'ame de s'adonner à la cognoiſſance de l'vniuers. 131.b

66. Il monſtre par l'exemple de Claranus qui eſtoit deſia vieil, & auoit le corps petit & contrefait, que pour le rendre beau & agreable, ſa ſeule vertu ſuffiſoit, laquelle ne peut eſtre renduë plus honorable que la beauté du corps, ny par ſa deformité eſtre eſtimée plus laide. Il diſcourt apres de quelques propos tenus entr'eux,

meſmement qu'encor qu'il y ait trois diſtinctions de biens, ils ſont toutesfois tous eſgaux. 133.b

67. Apres auoir en peu de paroles diſcouru de la foibleſſe & imbecilité de ſa vieilleſſe, il explique ceſte queſtion : Si tous biens ſont deſirables. En fin il conclud, que ceux qui ne ſemblent point eſtre tels, ſont toutesfois tels. 137.a

68. C'eſt choſe ſalutaire de quitter les affaires pour ſe retirer au repos de l'ame : mais cela ſe doit faire en ſorte que le monde ne s'en apperçoiue point. Il enſeigne auſſi ce qu'on doit faire apres qu'on ſera en ceſte ſolitude: & que la vieilleſſe par les experiences qu'elle a fait, eſt vn tẽps plus propre à la ſageſſe. 138.b

69. Il defend le changement des lieux : dit qu'il faut arreſter la fuitte du corps pour retenir l'ame en repos. Apprend comme il faut ſurmonter les vices : & non ſeulement receuoir la mort, mais l'appeller s'il en eſt beſoin. 139.b

70. Le temps de la vie s'eſcoule ſans le ſentir. Que c'eſt folie de ſe plaindre de la briefueté de la vie. Qu'il faut attendre la mort ſans aucune crainte, & ſi l'occaſion le requiert, la procurer. Qu'il peut aduenir pluſieurs choſes pour leſquelles le ſage peut ſe donner la mort. 140.a

71. Il faut quand on veut prendre conſeil de ce qu'on doit fuyr ou deſirer, auoir eſgard au bien ſouuerain, & à l'intention & deliberation du cours de toute ſa vie entiere. Il perſuade apres que cela ſeulement eſt bon qui eſt honneſte, & que la vertu rend toutes choſes heureuſes : Qu'vne mort honneſte eſt autant à deſirer qu'vne honneſte vie, comme il le preuue par exemples. 142.a

72. On ne doit iamais, quelques affaires qu'on ait, diſcontinuer l'eſtude de la Philoſophie, ny la remettre à l'aduenir. Que c'eſt qu'auoir l'ame ſaine. Qu'il faut donner congé aux affaires & negoces. 144.a

73. Il defend les Philoſophes qu'on accuſoit d'auoir les Magiſtrats à meſpris. Et loüe le Prince qui nourrit ſes citoyens en paix, en repos & en liberté, & qui leur donne moyen de pouuoir ſuyure la Philoſophie. 145.b

74. Celuy qui meſure le bien par l'honneſteté eſt riche dans ſon ame. Il eſtime miſerables ceux qui s'attriſtent pour les biens de fortune, & pour la crainte de la mort. Comparaiſon de l'homme ſage & vertueux, auec la grandeur de Dieu. 147.a

75. Quel doit eſtre le parler de l'homme ſage que ſon langage ſe doit accorder auec la vie. Comparaiſon du Medecin du corps auec celuy de l'ame.

Beaux enſeignemens pour ne craindre les maux & ſuyure la vertu. 149.b

76. Qu'en ſa vieilleſſe il va ouyr les leçons d'vn Philoſophe, & en ce faiſant il enſeigne qu'il faut touſiours apprendre.

Qu'il n'y a qu'vn ſeul bien, ſçauoir eſt, ce qui eſt honneſte. 151.a

77. Il deſcrit la flotte des nauires d'Alexandrie, & la mort de Tullius Marcellinus, à l'exemple duquel il monſtre qu'il ne la faut point craindre. 153.b

78. Il parle d'vne longue maladie & deſtillations de rheumes qu'il auoit ſoufferte. Et les remedes que la viſite de ſes amis, & le conſeil des Medecins luy donnerent, leſquels il apprend à Lucilius pour le guarir d'vn pareil mal qu'il auoit. 155.a

79. Il prie Lucilius de luy eſcrire ce qu'il a cogneu de Scylla, de Charybde, & du mont Aetna.

Quelle ſera noſtre ame quand elle ſera montée au ciel, & quelle peut eſtre telle icy bas, ſi elle ſe deſcharge des vices. 157.a

80. Il reprend ceux qui s'adonnent ſi fort aux exercices du corps, qu'ils oublient ceux de l'eſprit.

Que l'homme de ſoy-meſme peut rendre ſon ame meilleure, & acquerir ſa liberté. 158.b

81. Ceſte Epiſtre contient vn abregé preſque de tout le Traicté des bien-faicts, & monſtre que les ingrats ne nous doiuent point faire perdre la volonté de donner des biens-faicts : & comme il faut eſtre recognoiſſant. 159.b

82. Il blaſme la vie molle & delicate, loüe l'eſtude des lettres. Le reſte de ceſte Epiſtre eſt plein du meſpris de la mort. 162.a

83. Il parle de ſa vieilleſſe, & des exercices qu'il fait, & des viandes dont il vſe pour entretenir ſa ſanté. Puis apres de l'yurongnerie, & qu'on ne doit fier ſes ſecrets à vn homme ſubjet au vin. 164.a

84. *Que ceux qui s'adonnent à l'eſtude, doiuẽt lire, & apres eſcrire : par la comparaiſon des mouſches à miel qui võt amaſſer le ſuc des fleurs, & apres le rangent en rayons.* 166.a

85. *Il aſſemble pluſieurs raiſons, par leſquelles les Stoiciens prouuoient que la ſeule vertu ſuffiſoit à bien & heureuſement viure. Et refute les opinions de ceux qui ſouſtenoient le contraire.* 167.b

86. *Loüange de Scipion l'Africain, & de ſa tẽperance : & meſmement en ſes bains. Blaſme l'exceſſiue deſpence & diſſolution des hommes de ſon temps. Et quelques beaux & profitables diſcours des vergers & des arbres fruictiers.* 170.b

87. *Il deſcrit de la frugalité qu'il tint en vn petit voyage qu'il fiſt. Et ſur ceſte occaſion il reprend les folles & delicates deſperſes des Romains par les exemples qu'il allegue. Il diſpute ſi les richeſſes ſe peuuent appeller bien.* 172.a

88. *Des ſciences liberales, comment & cõbien de temps on les doit ſuiure. Des eſtudes vains & inutiles, & des exercices que pluſieurs font, qui ne leur profitent rien. Que toutes nos eſtudes doiuent ſeruir à la vertu, & que c'eſt la vraye ſcience & l'eſtude liberale.* 175.a

89. *Definition de la ſageſſe : diuiſion de la Philoſophie ſelon l'opinion de pluſieurs. Il ſe iette apres ſur le blaſme de l'auarice & de la gourmandiſe des Romains.* 178.a

90. *C'eſt la Philoſophie qui nous apprend à bien viure. Que c'eſt elle qui nous fait trouuer la verité des choſes diuines & humaines. Si l'inuention des meſtiers & des arts mechaniques procede de la Philoſophie.* 180.a

91. *Il parle de la triſteſſe que ſent Liberalis ſon amy du bruſlement de la ville de Lyon, que le feu conſuma entierement dans vne ſeule nuict. Tous les ouurages des mortels ſont condamnez à mourir quelque iour.* 184.a

92. *Les biens exterieurs ne s'acquierent que par le corps. Que le corps n'eſt entretenu que pour honorer l'ame, qui eſt le principal dans l'homme. Que l'ame n'eſt ſouſtenuë que d'elle-meſmes. Que les calamitez & incommoditez du corps, n'offenſent point la vertu de l'ame.* 186.a

93. *Il reprend ceux qui ſe plaignent de la mort de leurs amis. Et ſouſtient que la vie de celuy qui s'eſt rendu vertueux & ſage, eſt parfaite, & aſſez longue.* 190.a

94. *Il diſpute ſi les decrets & arreſts des Philoſophes ſont plus profitables que les enſeignemens & inſtructions particulieres : dit que les decrets generaux ſont ceux qui parlent de la fin des choſes, de la ſageſſe, de l'eſtat du ſage en general. Mais les inſtructions & enſeignemens ſont ceux qui appartiennent à chacune partie de la vie : & quand nous enſeignons comment ſe doit porter le mary enuers ſa femme, & le fils enuers le pere, & le Citoyen enuers ſa Cité. Monſtre que la gloire & l'ambition a fait entreprendre tout ce que les plus grands des Romains ont fait.* 191.a

95. *Ceſte Epiſtre n'eſt qu'vne dependance & continuation des propos de la precedente. Et pour reſoudre ceſte queſtion, il dit, qu'il y a autant de difference entre les decrets & les preceptes, comme il y en a entre les quatre elemens & les membres des corps qui en ſont compoſez. Il entre apres en vn beau diſcours contre la gorge & la gourmandiſe, de laquelle toutes les maladies procedent. Ce qu'il diſcourt par les preceptes de la Medecine, & par vne infinité de belles demonſtrations.* 196.b

96. *Qu'il n'y a rien de miſerable en l'homme, ſinon que quand il penſe qu'il y ait quelques choſes miſerables en ce monde. Que les maux qui nous aduiennent, ce ſont arreſts donnez du ciel, & qu'il faut conſentir à la volonté de Dieu.* 202.b

97. *Que pluſieurs vices qui ſemblent eſtre nais de noſtre temps, auoient eſté aux ſiecles paſſez. Que les hommes imitent pluſtoſt les vices, que les vertus. Que les meſchans ne ſont iamais aſſeurez en leur ame.* 203.a

98. *La fortune porte auec ſoy la nature & la condition du bien & du mal. Vne bonne ame & conſtante corrige les maux de fortune. Vne ame qui eſt en peine de l'aduenir eſt miſerable auant ſa miſere. Exemple de pluſieurs qui ont vaincu les maux les plus terribles.* 104.b

99. *Comme il faut chaſtier ceux qui meinent trop grand dueil de la mort de leurs enfans & de leurs amis. Il blaſme ceux qui veulent faire monſtre d'vne grande douleur, & qui cherchent quel-*

que volupté entre les larmes. 209. a

100. Il ſouſtient contre l'opinion de Lucilius, que le langage de Fabianus Papirius eſt fort bon. Et monſtre quel doit eſtre celuy d'vn Philoſophe. 211. a

101. De la mort ſubite & inopinée de Senecio par vne ſquinancie. Que les richeſſes croiſſent plus facilement qu'elles ne commencent. Qu'il ne ſe faut rien promettre de l'aduenir. 212. b

102. De l'immortalité des ames, & de la creance qu'il en auoit. Que la loüange & la ſplendeur qui ſuit noſtre nom apres la mort eſt bien. Qu'apres les tenebres de la vie, nous iouyrons d'vne lumiere diuine. 214. a

103. Que l'ennemy le plus dangereux & le plus traiſtre à l'homme c'eſt l'hõme. Que la Philoſophie peut ſeruir de remede à ces maux. 216. a

104. D'vn voyage qu'il fit hors la ville pour recouurer ſa ſanté. Qu'il ne faut point paſſer la mer, ny changer des villes pour fuyr les vices. Il ne faut point aller en autre lieu, mais eſtre autre qu'on n'eſtoit point. Il conſeille de viure auec Caton, Lelius, & Tubero, Romains, & auec Socrate & Zenon Grecs. 216. b

105. Comme il faut fuyr l'eſperance, l'enuie, la haine, la crainte & le meſpris. Peu parler auec les autres, & beaucoup auec ſoy. Le plaiſir qu'on prend à parler, fait en fin deſcouurir les ſecrets. 219. b

106. Si les biẽs de l'ame & les vices, ſont corps Ce qui commande au corps eſt corps. Qu'on employe trop de ſubtilité en choſes ſuperflues. Il y a de l'intemperance au ſçauoir, comme en toutes autres choſes. 220. a

107. Qu'il ne ſe faut point offencer des pertes & incõmoditez qui nous aduiennent. Il faut commander à noſtre ame de les ſupporter. Nature tempere toutes choſes par des changemens. Qu'il ſe faut ſoubs-mettre à la volonté de Dieu. 220. b

108. Ceux qui vont à l'eſchole de la Philoſophie, apprennent touſiours quelque choſe. Quelques-vns vont à l'eſchole comme au theatre pour paſſer le temps. Il auoit appris ſous Attalus crians contre les vices à ne manger d'aucuns animaux. Et que Tybere auoit chaſſé la Religion eſtrangere. Qu'il faut employer le temps preſent, & ne remettre rien à l'aduenir. 222. b

109. Vn hõme ſage peut ſeruir à vn autre ſage, & à ſoy-meſmes. Il preuue cela par raiſons & par demonſtrations. Et qu'on voit plus clairemẽt aux affaires d'autruy qu'aux ſiens. 225. a

110. Les Stoyciens ont ſouſtenu qu'vn chacun de nous auoit vn Dieu pour Pedagogue. Qu'vn commencement de calamité, a eſté quelquefois cauſe d'vne grande felicité.

La cognoiſſance des choſes humaines & diuines nous fait voir clairement. Dieu s'eſt approché de nous, & a caché profondement dans terre, ce qui nous pouuoit nuire.

Vn ſage & beau diſcours contre les richeſſes. 226. a

111. Contre les Sophiſmes & cauillations d'aucuns Philoſophes, leſquelles ont ce vice qu'elles plaiſent ſous l'apparence de ſubtilité. Et qu'il ne faut qu'apprendre à meſpriſer la vie, & apres à la bien gouuerner. 228. a

112. D'vn amy de Lucilius que Seneque penſoit eſtre trop endurcy aux vices, pour ſe pouuoir former à la vertu. Qu'il hayſſoit maintenant les folles deſpences & les ſuperfluitez, mais qu'il commenceroit bien toſt à les reprendre. 228. b

113. Seneque diſpute ſi la Iuſtice, la magnanimité, prudence, & les autres vertus, voire meſmes les accidens à icelles, ſont animaux. Se mocque des Stoyciens qui ſouſtenoient ces reſueries par les raiſons qu'il confute. Et qu'il vaut mieux qu'on nous enſeigne que la Iuſtice, & les autres vertus ſont choſes ſacrees. 228. b

114. Que bien ſouuent la façon corrompuë de parler, prouient de la corruption des mœurs.

Il ſe mocque puis apres du langage de Mœcenas, qui eſtoit auſſi effeminé & laſche, que ſa façon de viure. Des diuerſes facons de parler que pluſieurs perſonnes ſuiuent, qui prennent plaiſir à faillir. Vn beau diſcours contre les voluptez & les vices, & principalement contre la gourmandiſe & folle deſpenſe. 233. a

115. Que le parler eſt comme vn viſage de l'ame. S'il eſt fardé & affecté, l'ame eſt auſſi molle & laſche. L'ame d'vn hõme de bien eſt toute belle & ſaincte comme ſa parole. Il ſe courrouce apres contre les folles deſpences, & contre la ſuperfluité & l'auarice. 233. b

116. *S'il vaut mieux auoir des paſſions moderees, que de n'en auoir point du tout, il les faut entierement reietter s'il eſt poſſible.* 235.a

117. *Si l'opinion des Stoiciens, qui diſent que la ſageſſe eſt bonne, mais qu'il n'eſt pas bon d'eſtre ſage & veritable. Il reiette apres toutes les queſtions qui ſe font là deſſus. Et deſire qu'on luy enſeigne ce qu'il doit euiter, & ce qu'il doit faire.* 236.a

118. *Il reprend l'ambition de ceux qui pourſuiuoient les honneurs & dignitez dedans Rome. Il met apres la definition du bien, & comme on le peut cognoiſtre.* 338.b

119. *Comme on peut deuenir bien toſt riche. Qu'il faut emprunter de ſoy-meſmes : Le ſage ne cherche que les richeſſes naturelles, leſquelles ne craignent ny le feu, ny la guerre, ny les larrons.* 339.b

120. *Comment, & par quel moyen la cognoiſſance du bien, & de ce qui eſt honneſte, nous eſt ordonné.*
La difference qu'il y a de l'vn à l'autre.
Beaux exemples de ce qui eſt honneſte. 341.a

121. *Que tout ce qui eſt moral, n'appartient point aux bonnes mœurs, & la raiſon qu'il en rend.*
Que toutes les beſtes ont ſentiment de leur conſtitution & complexion naturelle.
La conſtitution c'eſt la force principale de l'ame, qui a aucunement pouuoir ſur le corps.
Tout ce que deſſus eſt confirmé par belles raiſons & exemples. 334.a

122. *Contre ceux qui font du iour la nuict, & de la nuict le iour, comme chauue-ſouris.*
Qui font toutes choſes contre l'ordre de la nature, & rien de ce que le commun du peuple fait.
Mocqueries ſubtiles contre ceux qui viuent de ceſte facon, & contre leurs vices. 345.a

123. *Il n'y a rien de faſcheux, ny la faim meſmes, ſi on la ſupporte patiemment & legerement.*
Qu'il ne faut point vouloir ce qu'on ne peut auoir.
Qu'on ſe peut paſſer de beaucoup de choſes ſuperfluës. 346.b

124. *Il diſpute ſi le bien ſe cognoiſt, ou par l'intelligence, ou par le ſentiment : ſi c'eſt par le ſentiment, ceux qui ſuyuent la volupté, ou fuyét les douleurs n'en pourroient pas eſtre repris.*
Que c'eſt la raiſon qui iuge cela.
Ce diſcours eſt fort beau & merite d'eſtre leu par les plus ſçauans. 348.a

Ces Epiſtres ſont pleines de tant de diuerſité de choſes, & de belles ſentences, qu'il eſt mal-aiſé de comprendre l'argumẽt d'vne chacune par vn brief ſommaire.

FIN DE LA TABLE DES SOMMAIRES DES EPISTRES.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises ici volontairement.

EPISTRES DE LVCIVS ANNAEVS SENACA, A LVCILIVS.

EPISTRE PREMIERE.

Les anciens auoient ſouuent en la bouche quelques Sentences briefues, qu'ils rapportoient à Dieu, leſquelles en peu de mots contenoient vne grande ſageſſe, comme furent celles-cy, Ayez cognoiſſance de vous : Suiuez Dieu : Rien par trop, & *autres ſemblables; Mais entre les plus celebres & renommées a eſté ceſte-cy,* Ne perdez point de temps. *C'eſt pourquoy Seneque en ceſte Epiſtre enſeigne, comme il faut arreſter & approfiter la courſe & legereté du temps, lequel ſe perd par trois diuerſes façons qu'il dit, & qu'vn homme n'eſt point pauure, pour ſi peu qu'il ait de bien.*

Combien il importe de bien employer le temps.

Quelle eſt la miſere de ceux qui le perdent.

FAis ainſi, mon Lucilius, reprens ta liberté ſur toy-meſmes, amaſſe & approfite le temps qu'on te rauiſſoit cy-deuant, ou qu'on te deſroboit, ou qui t'eſchappoit. Croy fermement que ce que ie t'eſcris eſt veritable. Quelque partie du temps nous eſt rauie, quelque partie nous en eſt deſrobée, & quelque autre nous en eſchappe. Mais la perte la plus hõteuſe que nous faiſons, eſt celle qui aduient par noſtre nonchalance. Et ſi tu veux y prendre bien garde, vne grande partie de la vie ſe perd à ceux qui font mal, la plus grande à ceux qui ne font rien, & toute la vie entiere à ceux qui ne penſent point à ce qu'ils deuroient faire. Quelle perſonne trouueras-tu qui ſçache priſer le temps ? qui ſçache eſtimer ce que vaut vn iour ? qui ait cognoiſſance qu'il s'en va tous les iours mourant ? C'eſt en cecy que nous ſommes trompez : Nous regardons la mort comme venant de loin, toutesfois la plus grande partie en eſt deſia paſſée : elle tient en ſon pouuoir tout le temps qui eſt derriere nous. Continuë donc de faire (Lucilius mon amy) ce que tu m'as eſcrit que tu faiſois. Embraſſe toutes les heures du iour : tu ne deſpendras pas du lendemain, ſi tu te ſaiſis du temps auiourd'huy. Pendant qu'on differe & remet la vie, elle paſſe. Toutes autres choſes (Lucilius mon amy) ſont hors de nous : il n'y a que le temps qui ſoit noſtre. Nature nous a mis en la poſſeſſion de ceſte choſe ſeule ſubjecte à la fuitte, & à s'eſchapper viſtement, de laquelle celuy qui voudra nous pourra chaſſer. Mais la folie des hommes eſt ſi grande qu'ils ſe confeſſent obligez quand ils ont obtenu des biens de peu de valeur, deſquels ils pourroient aiſément rendre la pareille : & toutesfois il n'y a pas vn qui ſe ſente redeuable du temps qu'on luy a donné, combien que ce ſoit la ſeule choſe de laquelle le plus recognoiſſant homme du monde ne pourroit rendre la pareille. Tu me de-

manderas, peut-eſtre, qu'eſt-ce que ie fais, & moy qui ſçay ſi bien commander tout cela ? ie te confeſſeray librement, que i'en vſe comme faict vn prodigue & grand deſpenſier, toutesfois diligent. Ie tiens bon compte de ma deſpenſe. Ie ne puis pas dire que ie ne perde beaucoup de temps, mais au moins ie rendray bon compte de ma pauureté. Il m'aduient comme à pluſieurs qui ſont tombez en indigence ſans leur faute, deſquels tout le monde a pitié, mais pas vn ne leur ayde. Qu'eſt-il donc de faire? Ie n'eſtime point pauure celuy à qui ce peu qui luy reſte, peut ſuffire. Toutesfois i'ayme mieux que tu gardes tes biens, & que tu commences de bonne heure à les conſeruer : parce (comme diſoient nos anciens) qu'on s'aduiſe trop tard d'eſpargner, quand on eſt au fonds du vaiſſeau. Car ce qui demeure au plus bas, eſt non ſeulement fort peu, mais encor c'eſt le pire.

Aſſez riche eſt celuy qui ſe contente, & qui eſpargne de bonne heure.

EPISTRE. II.

Des perſonnes qui ne peuuent s'arreſter longuement en vn lieu, & qui penſent que le frequent changement de lieux puiſſe oſter les triſteſſes & faſcheries de l'eſprit.

IE conçois vne belle eſperance de toy, & par ce que tu m'eſcris, & par ce que i'en oy dire. Tu ne cours point çà & là, tu ne trauailles pas ta perſonne par diuers changemens de lieux. Ceſte agitation & ce remuëment eſt ſigne d'vn eſprit malade. La principale cognoiſſance d'vne ame bien raſſiſe, c'eſt de pouuoir s'arreſter, & demeurer auec elle-meſme. Au reſte prends garde que la lecture de tant de diuers autheurs, & de toutes ſortes de liures, ne ſoit vn teſmoignage d'inconſtance & de legereté. Il te faut nourrir & t'arreſter aux eſprits de certains autheurs, ſi tu en veux tirer quelque choſe que ta memoire puiſſe fidellement retenir. Celuy qui veux eſtre par tout, en fin n'eſt en aucun lieu. Il aduient à ceux qui deſpendent toute leur vie à voyager par les pays eſtrangers, de faire beaucoup de logis, mais pas vne amitié. Il faut qu'il en aduienne autant à ceux qui courent, & ne ſe rendent familiers du ſçauoir d'aucun autheur certain, mais paſſent legerement & comme à la haſte ſur toutes choſes. La viande qu'on rend auſſi toſt qu'on l'a mangée, ne profite de rien, & ne donne aucune ſubſtance au corps : il n'y a rien qui empeſche plus la guariſon, que de changer ſouuent de remedes : la playe ne ſe peut bonnement cicatriſer, ſi on eſſaye la guarir par trop de diuers onguents : vne plante ne peut ſe prendre, ſi elle eſt ſouuent tranſplantée. Bref il n'y a rien, pour ſi profitable qu'il ſoit, qui nous puiſſe faire bien en paſſant, La multitude des liures ne faict qui diſtraire l'eſprit. Par ainſi ne pouuant lire tous ceux que tu as, il te ſuffira d'en auoir autant que tu en pourras lire. Mais ie veux, (diras-tu) fueilleter maintenant ceſtuy-cy, & maintenant ceſtuy-là. C'eſt ſigne qu'on eſt degouſté, de vouloir taſter de pluſieurs viandes, leſquelles auec leur diuerſité & changement, gaſtent vn eſtomach, au lieu de le nourrir. Lit donc ceux qui ſont les plus approuuez, & ſi quelquefois tu veux faire vn court paſſage vers les autres, retourne bien toſt aux premieres. Fait touſiours prouiſion de quelque remede qui te puiſſe ſeruir contre la pauureté, contre la mort, & contre les autres peſtes de la vie. Et apres que tu auras diſcouru ſur pluſieurs choſes choiſis en quelqu'vne que tu puiſſes digerer ce iour-là. I'en fais ainſi moy-meſmes : de pluſieurs diſcours que ie lis, i'en retiens quelqu'vn. Voicy ce que i'ay trouué auiourd'huy dans Epicure, car i'ay accouſtumé de m'aller promener quelquesfois dans le camp des ennemis, non point comme fuitif, mais comme vne ſ-

Diuers changemens de lieux & la lecture de diuers autheurs ſont marques d'inconſtance & de legereté.

car Eſtre par tous, c'eſt eſtre nulle part.

Pluralité d'autheurs, diſtrait l'eſprit comme Diuerſité de viandes gaſte l'eſtomach.

Methode pour bien lire.

Doctrine d'Epicure touchant la pauureté & les richeſſes.

pion. Vne pauureté ioyeuſe (dit-il) eſt choſe fort honneſte. Mais ce n'eſt pas deſia pauureté, ſi elle eſt ioyeuſe. Car celuy qui ſe peut accorder auec la pauureté, eſt riche. Celuy qui a peu de bien, n'eſt pas pauure : c'eſt celuy qui en deſire encore d'auantage. Que ſert-il à vn homme de faire eſtat des grands threſors qu'il a dans ſes coffres, des bleds qui ſont en ſes greniers, des paſturages qui ſont à luy, & de l'argent qu'il donne à vſure, s'il eſpie encor à ſe jetter ſur les biens d'autruy : s'il ne conte point ſeulement ce qu'il a, mais encore ce qu'il veut acquerir d'auantage? Demandes-tu de quelles richeſſes on ſe doit contenter ? Premierement d'auoir ce qui nous faict beſoin, en ſecond lieu ce qui nous peut ſuffire.

EPISTRE. III.

Il reprend Lucilius familierement de ce qu'il auoit vſé de ce mot, Amy, comme faict le vulgaire, & monſtre que celuy ſeul eſt vrayement & proprement amy, auquel nous pouuons communiquer tous nos affaires & ſecrets, comme à nous meſmes.

Examen du nom d'amy, & quel eſt celuy qu'il faut eſtimer tel.

TV m'eſcris auoir baillé des lettres à vn tien amy pour me les faire tenir. Tu m'aduertis apres que ie ne garde bien de luy communiquer tous les affaires, parce que toy-meſme n'as point accouſtumé de le faire. C'eſt donc par meſme lettre que tu dis qu'il eſt ton amy, & que tu nies qu'il le ſoit. Par ainſi tu as vſé de ceſte premiere parole, comme d'vne parole commune & vulgaire, de laquelle tu te ſers à l'endroit de tout le monde : Tu l'as appellé amy, de meſme façon que nous appellons gens de bien, ceux qui briguent quelque dignité : & de meſme façon que nous appellons, Monſieur, celuy que nous rencontrons par la ruë, s'il ne nous peut ſouuenir de ſon nom. Paſſons cela. Mais ſi tu mets quelqu'vn au rang de tes amis, auquel tu ne vueilles autant fier qu'à toy meſmes, tu te trompes grandement, & tu n'as pas aſſez parfaictement cogneu la force de la vraye amitie. Celuy ſe trompe qui ne cherche vn amy que dans ſa baſſe court, & ne l'eſprouue qu'à ſa table. Vn homme qui eſt empeſché de la grandeur de ſes biens, & qui eſt affligé par ſes propres richeſſes, n'a mal-heur aucun plus grand, que de croire que ceux-là ſoyent ſes amis, deſquels il ne l'eſt point. Pren donc conſeil de ton amy en tous tes affaires : mais pren pluſtoſt conſeil qui doit eſtre ton amy. Il ſe faut fier apres vne declaration d'amitié, mais il en faut au preallable faire le iugement. Certainement ceux qui iugent apres auoir aymé; & n'ayment point apres auoir iugé, font contre les preceptes de Theophraſtes, & mettant l'vn deuant l'autre, confondent l'office & le deuoir qu'on y doit apporter. Penſe longuement ſi tu dois donner entrée à quelqu'vn en ton amitié, & quand il t'aura pleu de le faire, reçois-le d'vn cœur tout entier. Parle auec luy auſſi confidemment, comme auec toy-meſmes. Mais quand à toy, ie te conſeille de viure de telle façon que tu n'ayes à luy fier aucune choſe, que celle que tu pourrois fier à ton ennemy, Et parce qu'il peut ſuruenir quelque cas, que la familiarité doit faire tenir ſecrets, communique hardiment à ton amy toutes tes penſees & toutes les faſcheries de ton eſprit. Tu te rendras fidelle, ſi tu penſes qu'il le ſoit. Car pluſieurs ont appris comme on les deuoit tromper quand ils ont eu crainte qu'on les trompaſt, & par leur ſoupçon ont eſté cauſe que ceux deſquels ils ſe defioient, leur ont faict quelque faute. Pourquoy donc me retiendray-ie de parler deuant vn mien amy? Pourquoy ne feray-ie eſtat d'eſtre tout ſeul, quand je ſuis auec luy? Il y en a quelques-vns qui contentent au beau premier qui leur vient deuant, tout

Il faut bien ſonder vne perſonne deuant que faire profeſſion d'amitié auec elle.

& Ne luy fier qu'autant qu'à ſon ennemy.

Moyen de gaigner vn amy fidelle.

ce qu'ils ne deuroient fier qu'à vn amy : & qui deſchargent dans les oreilles de qui que ce ſoit tout ce qui les ronge dans le cœur. Au contraire il y en a qui redoutent la conſcience des plus chers amis qu'ils ont, & leſquels, comme s'ils ne ſe fiaient point d'eux-meſmes, tiennent tous leurs ſecrets cachez dedans leur eſtomach. Il ne faut faire ny l'vn ny l'autre : car tous ces deux ſont vices, ſe fier de tout le monde, & ne ſe fier de pas vn. Mais ie dis que l'vn eſt plus honneſte, & que l'autre eſt plus aſſeuré. Tout ainſi pourrois-tu reprendre ceux qui ne ſont iamais en repos, & ceux qui ſont touſiours en repos. Car la diligence qui prend tant de plaiſir à ſe tourmenter, n'eſt point diligence, c'eſt vne agitation d'vne ame furieuſe. Et le repos qui penſe que tous mouuemens ſoient pleins de faſcherie, n'eſt point repos : c'eſt vne laſcheté, & vne langueur d'eſprit. Tu retiendras donc ce que i'ay leu dans Pomponius ? Il y a quelques-vns qui ſont ſi longuement cachez dans les lieux tenebreux, qu'il leur ſemble que tout ce qui eſt à la clarté du iour ne ſoit qu'obſcurité. Il eſt beſoin d'entre-meſler cela : il faut en repoſant faire quelque choſe, & en faiſant, il ſe faut repoſer Pren conſeil de la nature mere des choſes, elle te dira qu'elle a fait le iour & qu'elle a fait la nuict.

Inconueniẽs où tombent ceux qui ne ſçauent pas diſcerner les amis.

EPISTRE IIII.

Il admoneſte Lucilius de pourſuiure l'eſtude de la Philoſophie, & de s'accouſtumer au meſpris de la mort, & ſe mocque des choſes qui ſont ſuperfluës à la vie de l'homme.

PErſeuere comme tu as commencé, & aduance-toy le plus que pourras, afin que tu puiſſes iouyr plus longuement d'vne ame bien reformée : tu en ioüis pendant le temps meſmes que tu la rends meilleure, & que tu la prepares. Toutesfois c'eſt bien vn autre plus grand plaiſir qu'on reçoit de la contemplation d'vne ame pure & nettoyée de tous vices. Tu te peux encore ſouuenir de l'aiſe que tu ſentis, lors que laiſſant l'accouſtrement d'enfance, tu veſtis la robbe virile pour eſtre mené à l'aſſemblée du peuple. Attens encore vne volupté plus grande, apres que tu auras laiſſé le ſens que tu auois en enfance, & que la Philoſophie t'aura faict eſcrire au roolle des hommes : car l'enfance n'eſt point ſeulement demeurée dans noſtre eſprit : mais, ce qui eſt plus dommageable, l'imperfection de l'enfance y eſt encore logée. Et le pis eſt, qu'ayant l'authorité qu'ont les gens vieils, nous auons les vices non ſeulement d'enfans, mais des plus petits enfãs. Les vns ont peur des choſes legeres, & les autres des fauſſes. Mais nous craignons les vnes & les autres. Profite ſeulement, & tu cognoiſtras qu'il y a quelques choſes deſquelles il faut d'autant moins auoir peu, qu'elles nous portent plus grande frayeur. Il n'y a aucun mal qu'on doiue eſtimer grand, s'il peut eſtre noſtre dernier mal. La mort vient-elle à toy ? Tu la deurois craindre ſi elle pouuoit demeurer auec toy. Il faut par neceſſité ou qu'elle ne viẽne point, ou qu'elle paſſe tout outre. C'eſt vne choſe fort difficile (diras-tu) de faire trouuer bon à noſtre ame, qu'elle vueille meſpriſer la vie. Ne vois-tu pas pour combien d'occaſions fort legeres on la meſpriſe ? L'vn s'eſt pendu deuant la porte de ſon amie : l'autre s'eſt ietté du ſoict de ſa maiſon en bas, pour ne voir plus longuement ſon maiſtre touſiours en cholere contre luy : & vn autre qui s'en eſtoit fuy, a mieux aimé ſe mettre vne dague dans le ſein, que d'eſtre ramené à ſon ſeruice. Ne penſes-tu point

La perſeuerance en l'eſtude reforme l'eſprit, & le rend plus raſſis : mais On reçoit encore plus de plaiſir apres auoir quitté le ſens d'enfance : car On apprend à meſpriſer les choſes legeres & fauſſes. Voire la mort meſmes.

que la vertu aura les meſmes effects, que peut auoir la crainte ? Aucun ne peut iouyr d'vne vie bien aſſeurée, qui penſe trop affectionnément à la prolonger, & qui met entre ſes plus grands biens, d'auoir veu beaucoup de Conſuls. Penſe donc tous les iours à cecy, comme tu pourrois conſtamment, & ſans te faſcher, laiſſer ceſte vie : laquelle quelques vns embraſſent & ſuiuent de meſmes façons, que font ceux qui eſtans tombez dans vn torrent deſbordé, ſont portez par la violence contre des eſpines & des choſes aſpres. Pluſieurs perſonnes vont flottans miſerablement entre la frayeur de la mort, & les tourmens de la vie. Ils n'ont aucun deſir de viure, & ne ſçauent mourir. Fay donc que ta vie ſoit ioyeuſe, oubliant tout le ſoucy qu'elle te donnoit. Car aucun bien ne peut eſtre agreable à celuy qui ne reſout ſon ame à ne s'en ſoucier point, s'il le pert. Or il n'y a perte plus facile à ſupporter, que des choſes que nous ne pouuons plus deſirer, apres que nous les auons perduës. Endurcy-toy donc, & t'exhorte contre tous les malheurs qui peuuent aduenir, meſmes aux plus grands Seigneurs. Vn pupille & vn chaſtré firent le iugement de la teſte de Pompée : le Parthe cruel & inſolent, de celle de Craſſus. Caius Ceſar commanda que Lepidus preſentaſt ſon col à coupper à Decius mareſchal de ſon camp, & Ceſar le tendit apres à Cherea. La fortune n'a iamais donné aucune grandeur à vn homme, qu'elle ne luy ait fait autant de menaces que de promeſſes. Ne te fie point à ceſte bonaſſe, la mer ſe change & renuerſe en vn inſtant. En meſme iour les nauires s'abyſment au lieu où elles s'eſtoient joüées. Penſe qu'vn voleur, vn ennemy te peut porter la dague à la gorge. Et ſans parler d'autres plus grands Seigneurs, ton eſclaue a puiſſance ſur ta vie & ſur ta mort. Ie dis que quiconque voudra meſpriſer ſa vie, il ſera maiſtre de la tienne. Remets en ta ſouuenance les exemples de ceux qui ſont morts par la trahiſon de leurs domeſtiques, ou par force ouuerte, ou par quelque ſecrette conſpiration : tu trouueras qu'il s'en faut peu, qu'il n'y en ait plus de tuez par la fureur de leurs ſerfs que par celle des Roys. Pourquoy regardes-tu donc, ſi celuy que tu crains eſt vn puiſſant Seigneur, veu qu'il n'y a pas vn qui n'ait le pouuoir de faire ce que tu crains ? Mais ſi par fortune tu tõbes au pouuoir des ennemis, le vainqueur commandera qu'on te meine, ſçauoir eſt, au lieu où tu allois touſiours. Pourquoy prens-tu plaiſir à te tromper, & pourquoy commences-tu de t'apperceuoir tant ſeulement à ceſte heure de ce que tu ſouffrois il y auoit long temps ? Ie dis cela ; On te meine à la mort depuis l'heure que tu naſquis. Il faut ſouuent en noſtre entendement diſcourir de ces choſes, & autres ſemblables, ſi nous voulons attendre auec quelque tranquillité d'eſprit, ceſte heure derniere, la crainte de laquelle nous oſte le repos de l'ame en toutes autres heures de la vie. Mais pour mettre fin à ma lettre, apprens vne choſe qui m'a donné auiourd'huy beaucoup de plaiſir, & encore l'ay-ie cueillie dans le jardin d'autruy. Ce ſont de grandes richeſſes qu'vne pauureté qui s'accorde auec la loy de la nature. Veux-tu ſçauoir que c'eſt, dont la nature veut que nous ſoyons contens ? de ne ſouffrir point de faim & de ſoif, & de ne ſentir point de froid. Il n'eſt pas beſoin de s'aſſeoir dans les porches de ſuperbes maiſons, ny que tu ſouffres ces regards deſdaigneux, ou aucun outrage couuert ſous ie ne ſçay quelle courtoiſie. Il n'eſt pas beſoin de ſe hazarder aux dangers de la mer, ny de ſuiure les armées. Ce que nature deſire, ne couſte guere à dreſſer. Il eſt tout appreſté. Le ſuperflus ne nous donne que peine & ſueur, nous fait vſer la robbe, nous fait enuieillir ſous vne tente de camp, nous fait aller ſuiure les bords des mers eſtrangeres. Ce qui nous doit ſuffire, nous le pouuons recouurer quand il nous plaiſt. Celuy ſe peut dire riche, qui s'accorde auec la pauureté.

Comme on peut quitter ceſte vie. Et comment la poſſeder.

Plutarque és vies de Pompeius & Craſſus: Suetone en Caligula.

Dont l'inconſtance paroit en ce qu'il n'y a promeſſe qui ne ſoit contrecarrée d'vne menace.

La meditation de la mort nous fait viure auec de la tranquilité d'eſprit.

Nous apprend à rejetter les ſuperfluitez de ceſte vie.

EPISTRE V.

Mauuaiſe couſtume de quelques vns, qui pour monſtrer & faire croire qu'ils eſtoient du tout addonnez à la Philoſophie, portoient les cheueux longs, ne peignoient iamais leur barbe, auoient les ſourcils renfrongnez, eſtoient deſireux de ſe faire remarquer ſur tous les autres hommes, par vne ſale & rude façon de viure, comme font bien encore quelques-vns de noſtre temps.

Qu'elle doit eſtre la conuerſation & maniere de viure du Philoſophe, contre ceux qui font vne vaine apparence exterieure preſumment auoir quelque choſe par deſſus le commun: leſquels

IE louë grandement, & me reſioüis que toutes autres choſes meſpriſées, tu pourſuis opiniaſtrement tes eſtudes, & que tu ne penſes à rien tant qu'à te rendre tous les iours plus vertueux. Ie ne te veux pas ſeulement conſeiller de perſeuerer, mais ie t'en prie de bon cœur. Toutesfois ie te veux bien admoneſter que tu ne faces rien qui puiſſe eſtre trop remarqué, comme font ceux qui n'ayment pas tant le bien de leur ame, comme ils font d'eſtre regardez du peuple en la façon de leurs habillemens, ou en la maniere de leur viure. Fuy, ie te prie, à porter les cheueux longs, ſalles & mal peignez, la barbe ſans aucun ſoin: fuy la hayne que quelques vns font ſemblant de porter à l'argent: fuy le coucher par terre, & tout ce que l'ambition peut ſuiure par vn chemin qui va au rebours de tous les autres. Ce nom de Philoſophie, pour ſi modeſtement qu'on la ſuiue, eſt aſſez hay de luy-meſmes. Mais quoy? ſi nous commençons de nous retirer de la commune façon de viure des hommes: que les actions de noſtre ame ſoient tant qu'on voudra au dedans du tout diſſemblables aux leurs, au moins noſtre viſage ſe doit accommoder au commun des autres. Ie ne veux point que noſtre robbe reluiſe, ny qu'elle ſoit ſalle. Ie ne veux point que nous ayons de l'argent enrichy d'ouurages dorez par deſſus. Mais ne penſons pas auſſi que ce ſoit vne grande ſobrieté, de ne vouloir tenir ny or ny argent. Taſchons de mener vne meilleure vie, & plus ſaincte que celle du vulgaire, pluſtoſt que contraire au vulgaire. Autrement nous chaſſerons loing de nous, & rebuterons ceux que nous voulons reformer. Nous ferons auſſi qu'ils ne voudront rien imiter de noſtre vie, quand ils penſeront qu'il leur ſoit force d'imiter tout ce que nous faiſons. Le premier bien que la Philoſophie nous promet, c'eſt de ſçauoir conſentir auec nos citoyens, & d'entretenir l'humanité & la ſocieté, de laquelle la diuerſité de ceſte profeſſion nous ſepareroit. Prenons garde que ce que nous faiſons pour eſtre admirez du peuple, n'engendre pluſtoſt vne haine & vne riſée. Certainement nos intentions ſont de viure ſelon nature. Mais c'eſt choſe contre nature de tourmenter ſon corps, de hayr la netteté qui ne couſte guere, ou ſuiure vne craſſeuſe nonchalance: & ſe nourrir non ſeulement de viandes de peu de prix, mais encore de viandes meſchantes & qui font horreur. Tout ainſi que c'eſt ſuperfluité de deſirer choſes trop delicates, auſſi c'eſt folie de reietter les choſes ordinaires, & qui ſe peuuent achepter auec peu d'argent. La Philoſophie demande la ſobrieté, & qu'on ſe contente de peu, mais non pas qu'on tourmente ſon corps: & encore la ſobrieté ne doit point eſtre du tout mechanique. C'eſt ceſte façon de viure qui me plaiſt. Accommodons noſtre vie entre les bonnes mœurs & les mœurs du vulgaire. Que tout le monde ait en admiration noſtre vie, & qu'il la cognoiſſe. Mais quoy? Ne ferons-nous rien que ce que les autres font? N'y aura-il point quelque difference entre nous & eux? Si aura: il y en aura beaucoup. Faiſons que celuy qui nous controollera, cognoiſſe que nous ſommes fort diſſemblables au commun des hommes. Que celuy qui entrera dans noſtre maiſon, face plus de

Se penſans faire admirer, s'expoſent en haine & riſee: car

Ceſte vie auſtere & ſeuere eſt contre nature,

& Contre la Philoſophie, qui ne veut point meſme de ſobrieté mechanique:

cas de nous que de la richeſſe de nos meubles. C'eſt vne grande vertu à vn homme qui ſe contente autant d'vne vaiſſelle de terre, que ſi elle eſtoit d'argent. Mais ie ne l'eſtime pas moindre en celuy qui ſe ſçait ſeruir de la vaiſſelle d'argent comme d'vne vaiſſelle de terre. L'hõme a le cœur bien laſche, qui ne ſçait ſupporter les richeſſes. Mais afin que ie te face part du profit que i'ay fait ce iourd'huy, i'ay trouué dãs noſtre Hecaton, que la fin & le but de nos deſirs, peut beaucoup aider aux remedes dont nous auons beſoin contre la peur. Tu n'auras iamais crainte d'aucune choſe, ſi tu ne ſouhaites iamais rien. Tu me demanderas comme il eſt poſſible que deux choſes ſi contraires puiſſent eſtre enſemble? Cela eſt vray (Lucilius mon amy) & iaçoit qu'il ſemble qu'elles ne ſoient point d'accord, elles ſont toutesfois iointes l'vne à l'autre. Car tout ainſi qu'vne meſme chaiſne tient liez le priſonnier & le ſoldat qui le garde: pareillement ces deux choſes ſi diuerſes l'vne de l'autre, marchent enſemble. La peur ſuit l'eſperance: & ie ne m'eſtonne pas qu'elles aillent ainſi: car l'vne & l'autre, eſt le tourment d'vn eſprit qui vit en ſuſpens, & l'vne & l'autre eſt le tourment d'vne attente faſcheuſe. Mais la principale cauſe de l'vne & de l'autre, c'eſt que nous ne iettons point nos penſées aux choſes preſentes, mais nous les enuoyons bien loing au deuant de celles qui ſont à venir. Voila comment la prouidence, qui eſt le plus grand bien qui ſoit en la condition de la vie humaine, eſt changée en malheur. Les beſtes ſauuages fuyent aux dangers qu'elles voyent deuant leurs yeux: & apres qu'elles en ſont eſchappées elles ſont en toute ſeureté. Mais nous ſommes tourmentez & de l'aduenir & du paſſé. Beaucoup de biens que nous auons, nous apportent dommage. Car la memoire nous ramene le tourment de la crainte, & la preuoyance la fait venir auant le temps. Il n'y a pas vn qui ſoit ſi miſerable ſeulement par les choſes preſentes.

Qui ne ſouhaite rien, n'a iamais faute de rien.

Eſperance iointe auec crainte tourmente fort l'ame.

EPISTRE VI.

Il ſe reſiouyt auec Lucilius de ce qu'il cognoiſt que tous les iours il fait quelque profit & aduancement à la vertu: & apres il enſeigne que la hantiſe & familiere conuerſation des bons, porte plus de profit que tous les preceptes & enſeignemens des Philoſophes.

La cognoiſſance de ſes imperfections & vices, eſt vn bon achemínement à la vertu: & ceux qui la cognoiſſent mieux approchent le plus de la perfection.

IE cognois (Lucilius mon amy) que non ſeulement ie me rends meilleur, mais ie me transforme. Ie n'oſe toutesfois ny promettre, ny eſperer, qu'il n'y ait encore quelque choſe en moy, qui ait beſoin de changement. Pourquoy ne puis-ie auoir beaucoup de choſes, qui meritent d'eſtre ou corrigées, ou rabaiſſées, ou rehauſſées? C'eſt deſia vn ſuffiſant argument pour cognoiſtre que mon eſprit s'eſt changé en mieux, de ce qu'il recognoiſt ſes vices, leſquels il auoit auparauant ignorez. On ſe reſioüit auec quelques malades, quand ils ont ſenty leur mal. Ie ſerois donc tres-aiſe de te pouuoir faire part de mon changement ſi ſoudain: i'euſſe commencé lors de concеuoir vne eſperance plus certaine de noſtre amitié: de ceſte vraye amitié, dis-ie, que ny l'eſperance, ny la crainte, ny le ſoin de l'vtilité ne peut rompre: de celle amitié auec laquelle les hommes meurent, & pour laquelle ils prennent plaiſir de mourir. Ie t'en nommeray pluſieurs qui n'ont point eu faute d'amis, mais faute d'amitié. Cela ne peut point aduenir, lors qu'vne pareille volonté attire les ames à vne ſocieté de deſirer les choſes hõneſtes. Pourquoy ne pourroit aduenir cela? c'eſt pource qu'ils ſçauent que toutes choſes leur ſont communes, voire leurs

plus grandes aduerſitez meſmes. Tu ne ſçaurois comprendre le bien & l'aduancement que ie ſens de iour en iour. Enuoye-moy donc (diras-tu) ces choſes qui ont eu tant de vertu ſur toy. Quant à moy, ie ne deſire rien plus que de pouuoir tout verſer dans ton ſein. Car le plus grand plaiſir que ie puis receuoir, c'eſt d'apprendre quelque choſe pour apres l'enſeigner. Il n'y a rien, pour ſi profitable, pour ſi excellent qu'il ſoit qui me peuſt apporter plaiſir, ſi ie ne le ſçauois que pour moy-meſmes. Si on me vouloit donner la ſageſſe ſous telle condition que ie la tinſſe enfermée dedans moy, & que ie ne la puiſſe enſeigner à quelqu'vn, ie la refuſerois. La ioüiſſance d'aucun bien ne peut eſtre agreable, ſi on n'y reçoit quelqu'vn en compagnie. Ie t'enuoyeray donc les meſmes liures: & pour n'auoir pas beaucoup de peine à chercher par tout, ce qui pourroit eſtre profitable, ie mettray des marques afin que tu puiſſes incontinent te jetter ſur ceux que ie priſe & que i'admire le plus. Toutefois & la viue voix, & la conuerſation te pourroit porter plus de profit, que la lecture des liures. Il faut que tu viennes ſur le lieu. Premierement, parce que les hommes ſe fient plus à leurs yeux qu'aux oreilles. En outre parce que le chemin eſt trop long par les preceptes: mais il eſt court & a plus d'effect par les exemples. Cleanthes n'euſt iamais bien reſſemblé à Zenon, s'il ſe fuſt ſeulement contenté de l'oüir. Il a veſcu auec luy, & a veu comme il viuoit: il a remarqué ſes ſecrets, il a pris garde à tout ce qu'il faiſoit, pour voir s'il ſe conformoit à ſa façon de viure. Platon, Ariſtote, & toute la trouppe des Sages qui ont introduict tant de ſectes diuerſes, ont plus appris aux mœurs qu'aux paroles de Socrates. Ce n'a pas eſté à l'eſcole, ç'a eſté la compagnie d'Epicurus, que Metrodorus, Hermachus, & Polyænus ſe ſont rendus ſi grands perſonnages. Ie ne t'appelle point ſeulement pour faire ton profit, mais afin que tu puiſſes eſtre profitable. Nous nous aiderons beaucoup l'vn l'autre. Cependant parce que ie te dois vne petite rente de ma iournée, ie te diray ce qui m'a auiourd'huy beaucoup pleu dans Hecaton. Tu demandes (dit-il) ce que i'ay appris? C'eſt d'eſtre amy de moy-meſmes. Il a gaigné beaucoup: il ne ſera iamais ſeul. Aſſeure-toy que celuy qui eſt amy de ſoy-meſme, le ſera de tous.

Ceux là meſmes doiuent faire part de leurs graces aux autres.

La frequentation & les deuis communs auec les doctes & vertueux apportent plus ſolide inſtruction que la lecture.

Preuues par exemples de Cleanthes.

De Platon & d'Ariſtote.

Des diſciples d'Epicure.

Ainſi Seneque communique ſon ſçauoir à Lucilius.

EPISTRE VII.

Il apprend qu'il faut fuyr les aſſemblées, les ſpectacles des jeux publics, comme auſſi la compagnie & familiarité des particuliers, excepté de ceux qui nous peuuent rendre meilleurs ou qui peuuent eux-meſmes ſe rendre tels en nous hantant.

DEmandes-tu ce qu'il me ſemble que tu doiues principalement fuyr? Les aſſemblées des hommes. Tu ne t'y pourrois encore ſeurement fier. Quant à moy, ie confeſſe librement ma foibleſſe, ie n'en rapporte iamais les mœurs que i'y auois apportez en y allant. Quelque choſe de ce que i'auois chaſſé dehors, reuient encore. Et comme ceux qu'vne longue maladie a tellement affoiblis, qu'ils ne peuuent ſortir dehors ſans rechoir en quelque mal: il en aduient auſſi de meſmes en nous, de qui les ames commencent à reuenir d'vne longue maladie. La conuerſation & la hantiſe de pluſieurs, nous eſt fort contraire. Il n'y a pas vn qui ne nous apporte quelque vice, ou qui ne l'imprime dans nous: ou ſans que nous y prenions garde, qui ne nous en ſoüille. Certainement tant plus l'aſſemblée du peuple eſt grande, tant plus elle eſt dangereuſe pour nous. Mais il n'y a rien de ſi dommageable aux bonnes

Pour eſtre orné de bonnes mœurs, il faut euiter les grandes aſſemblées.

Les ieux & ſpectacles publics. car On n'en reuient que plus depraué.

mœurs que de s'aller ſeoir aux jeux & aux ſpectacles publics : car alors les vices auec le plaiſir qu'on y prend, s'eſcoulent plus facilement dedans nous. Que penſes-tu que ie vueille dire ? en reuiens-ie plus auaricieux, plus ambitieux, plus prodigue, i'en reuiens meſmes plus cruel, & plus inhumain, pour auoir eſté parmy des hommes. De fortune ie me trouuay aux jeux de midy, regardant les eſbats, les farceries, & les autres recreations qu'on donnoit afin que la veuë des hommes ſe delaſſaſt de l'horreur du ſang humain qu'elle auoit veu reſpondre le matin. Mais ce fut tout le contraire : tous les combats qui s'eſtoient faicts de deuant, au prix de cecy n'eſtoient que miſericorde & douceur. Mais maintenant laiſſant tous autres paſſetemps à part, ce n'eſtoient que vrays meutres : ils n'auoient rien pour parer aux coups, ils eſtoient deſcouuerts de tous les endroits du corps, ils ne tiroient iamais qu'ils ne ſe bleſſaſſent. Il y en a qui prenoient plus de plaiſir à voir cela, que de voir combattre les couples des gladiateurs ordinaires, ou celles que le peuple demandoit. Pourquoy n'y prendroient-ils plus de plaiſir ? Ils n'ont ny morion ny bouclier pour ſe couurir. Dequoy leur pourroit ſeruir la deffenſe ? dequoy l'art & l'adreſſe ? ce ne ſont que vrays maſſacres. Au matin les hommes ſont expoſez aux ours & aux lyons : & à midy au peuple qui les auoit regardez. On commande à ceux qui auoient tué, de combattre contre d'autres qui les tueront : on retient celuy qui auoit eſté vainqueur, pour eſtre tué incontinent apres : la fin de ces combats eſt vne mort toute certaine on y va à feu & à ſang. Cela ſe faict pendant que l'arene eſt vuide d'autres jeux : Mais quelqu'vn de ceux-là eſtoit voleur : qu'auoit-il merité, d'eſtre pendu. Il auoit tué vn homme pour auoir faict ce meurtre, il meritoit bien de ſouffrir ceſte peine. Mais toy qu'as-tu merité miſerable d'aller voir cela ? & oüir dire, tuë, bruſle, foüette. Pourquoy ſe jette-il ſi laſchement ſur les armes ? pourquoy meurt-il ſi poltronnemẽt ? que ne meurt-il auec plus de gayeté de cœur : On les contraint à coups de foüets d'aller receuoir des playes : ils s'enferrent l'vn l'autre : les vns prennent les coups des autres, qu'ils s'entrejettent ſur leurs poictrines toutes nuës. Si les jeux ſont entermis, on faict cependant entre-couper la gorge à des hommes, afin qu'on ne demeure pas ſans rien faire. Ne conſiderez-vous pas, que les mauuais exemples redondent contre ceux qui les donnent ? Rendez graces aux Dieux, au moins de ce que vous enſeignez d'eſtre cruel, à celuy qui ne les peut apprendre. Il faut retirer de telles aſſemblées du peuple vn eſprit ieune & tendre, & qui n'eſt pas encore bien aſſeuré à la vertu. On paſſe facilement à ce que pluſieurs font. Vne aſſemblée ſi diuerſe & diſſemblable aux mœurs de Socrates, de Caton & de Lelius, pourroit eſbranſler leur ame : tant s'en faut qu'aucun de nous, pour ſi bien que nous ramaſſions les forces de noſtre entendement, puiſſe reſiſter à la violence des vices qui nous aſſaillent parmy des troupes ſi grandes. Vn ſeul exemple de prodigalité ou d'auarice a eſté cauſe de beaucoup de mal. La compagnie d'vn friand qui mange à noſtre table, nous rend effeminez & delicats. Vn riche voiſin nous faict venir enuie d'auoir des biens. Vn compagnon meſchant noircit de ſa roüillure ſon compagnon, pour ſi blanc & net, pour ſi ſimple qu'il ſoit. Que penſes-tu à quoy puiſſent venir les mœurs ſur leſquelles on court d'vne impetuoſité publique ? Il faut par force que tu leur reſſembles, ou que tu les hayſſes. Mais il faut fuir & l'vn & l'autre, afin que tu ne te rendes ſemblable aux meſchans, parce qu'ils ſont en grand nombre : ou que tu ne te faces ennemy de pluſieurs, parce qu'ils ſont diſſemblables à toy. Retire-toy dans toy-meſmes le plus que tu pourras : ne hante que ceux qui te peuuent faire plus vertueux. Me reçois en ta compagnie que ceux que tu peux rendre meilleurs. C'eſt vn mutuel office que l'vn faict à l'autre. Les hommes s'apprennent-eux-meſmes, quand ils

Les duels des gladiateurs Romains n'eſtoient qu'aiguillons à cruauté.

C'eſt vne impertinente repartie dire qu'auſſi bien auoient ils d'ailleurs merité la mort.

Ces ſpectacles ne doiuent eſtre permis aux ieunes gens, comme eſtant de mauuais exemples.

La hantiſe des vertueux eſt d'vne treſ-viile efficace à toutes perſonnes.

en enſeignent d'autres. Il ne faut donc point que la gloire de faire cognoiſtre ton eſprit, te face ſortir aux aſſemblées publiques, pour reciter deuant eux quelque œuure que tu auras faicte, ou pour diſputer. Ce que ie te conſeillerois, ſi ton eſprit ſe pouuoit accommoder à celuy du peuple. Il n'y a pas vn d'entre eux qui te peuſt entendre. Tu en pourras rencontrer ſeulement vn ou deux : & encore te faudra-il façonner celuy-là, & l'inſtituer à ta capacité. Pourquoy donc (diras-tu) auray-ie appris tout ce que ie ſçay? Ne crain point d'auoir perdu ta peine : c'eſt pour toy meſmes que tu l'as appris. Mais afin que ie n'aye rien appris auiourd'huy pour moy ſeulement, ie te veux faire part de trois belles Sentences qui ſe ſont preſentées à moy preſque ſur ce meſme propos. Democritus diſoit, Vn ſeul me vaut autant que tout vn peuple : & tout vn peuple ne m'eſt qu'vn homme ſeul. Celuy (quel qu'il fuſt) reſpondit auſſi fort bien, (parce que l'autheur qui l'a dit eſt incertain) quand on luy demanda, pourquoy il prenoit tant de peine d'enſeigner vn art qui ne profiteroit qu'à peu de perſonnes? Peu de perſonnes (dit-il) me tiẽnent lieu de pluſieurs. C'eſt aſſez qu'vn tout ſeul, c'eſt aſſez qu'il n'y ait pas vn. Mais ceſte troiſieſme Sentence eſt la plus belle de toutes, Epicurus eſcriuant à vn ſien compagnon d'eſtudes, I'eſcris cecy, (dit-il) non pour ſeruir à pluſieurs, mais à toy : car l'vn de nous ſert à l'autre d'aſſez grand auditoire. Il faut bien grauer ces choſes dans noſtre memoire, afin que tu puiſſes meſpriſer le plaiſir & la volupté qui procede du iugement & conſentement de pluſieurs. Beaucoup d'hommes te loüent : mais quelle choſe as-tu, dont tu puiſſes plaire? Si tu es tel que pluſieurs penſent que tu ſois, il faut qu'ils regardent tes biens dedans ton ame.

Il vaut mieux eſtre approuué de peu de perſonnes qui meritent que un iugement volage d'vne populace.

EPISTRE VIII.

On pourroit penſer que Seneque fuſt contraire aux autheurs de ſa ſecte, quand il conſeilloit a Lucilius, qu'il quittaſt tous affaires, & qu'il fuiſt la frequentation preſque de toutes perſonnes, pour aimer le repos d'eſprit & la ſolitude. Car Zenon & Chryſippus, & les plus grands d'entre les Stoyciens preſchoient qu'il falloit prendre le ſoin & gouuernement de la choſe publique, & que le ſage ne deuoit pas vieillir au repos. Mais Seneque dit qu'il ne veut prendre ce conſeil pour ſoy, ny le bailler à pas vn, de s'adonner à l'oiſiueté & à la faineantiſe. Il apprend toutesfois qu'il faut ſe retirer à part : afin que l'exemple des meſchans, le nombre deſquels eſt fort grand, ne nous plonge dans leurs vices : & quitter le ſoin de tous autres affaires pour nourrir l'eſprit au repos pendant lequel le ſage pourra mettre par eſcrit les preceptes de la Philoſophie. Car le vice de ceux qui font cela, porte beaucoup plus de nuict à toutes ſortes d'hommes, que ſi s'eſtans addonnez aux affaires du Palais, & aux plaidoiries, ils deſpendoient, tout le temps à des choſes legeres, qui n'appartiennent aucunement à ce qui peut rendre la vie de l'homme bien-heureuſe.

Encore que le ſage & vertueux ſe tire loin de la preſſe, ſi ne laiſſe il pas de trauailler pour ſon prochain & pour la poſterité.

TV me commandes (dis-tu) de fuyr les aſſemblées, de me retirer à part, & me contenter que ie ſçache moy ſeul ce que ie fais. Que ſont deuenus vos beaux enſeignemens, qui commandent de mourir en faiſant touſiours quelque choſe. Quoy? te ſemble-il que cependant ie demeure aſſis? Ie me ſuis retiré, i'ay fermé les portes, afin que ie puiſſe profiter à pluſieurs. Ie ne paſſe point vn ſeul iour en oiſiueté : ie donne vne partie de la nuict à mes eſtudes : ie ne cherche pas le ſommeil, mais i'attens qu'il me ſurprenne. Ie tiens mes yeux laſſez, & ennuyez de trop veiller ſur la beſongne, iuſques à ce qu'ils n'en peuuent plus. Ie me ſuis retiré, non ſeu-

lement de la compagnie des hommes, mais de toutes affaires, & tout premierement des miennes : ie ne trauaille que pour ceux qui viendront apres moy. I'eſcris quelques choſes qui leur pourront eſtre vtiles : ie leur laiſſe par memoire des admonitions qui leur ſeront ſalutaires, comme des receptes de quelques bons medicamens, ayant experimenté la vertu qu'elles auoient ſur mes vlceres : leſquels ſi ie n'ay peu entierement guarir, aumoins les ay-ie gardez de croiſtre. I'enſeigne le chemin, dans lequel ie m'eſtois eſgaré & laſſé, & le fouruoyement duquel ie n'ay recogneu que trop tard. Ie crie, Gardez-vous de ce qui eſt agreable au vulgaire, & de ce que la fortune donne. Craignez les biens qui vous aduiennent d'auanture, tenez-les pour ſuſpects. Les beſtes ſauuages, & les poiſſons ſe prennent ſous l'eſperance de quelque choſe qui leur plaiſt. Penſez-vous que ce ſoient des preſens de fortune? ce ſont des embuſches. Celuy d'entre nous qui voudra mener vne vie bien aſſeurée, doit fuyr le plus qu'il luy ſera poſſible, ces biens couuerts de glu: dans leſquels nous ſommes ſi miſerablement trõpez, que quand nous les penſons tenir, ils nous tiennent. Ceſte courſe que nous prenons, nous iette dans vn precipice. La fin d'vne vie ſi haut eſleuée, c'eſt de tomber en bas. Outre ce qu'il n'eſt pas poſſible de s'arreſter quand les richeſſes nous font rouller hors du vray chemin. Tien-toy debout, ou fuy-t'en. Ceux qui ſont ainſi, la fortune ne les renuerſe point, mais elle les pouſſe la teſte premiere, & les renuerſe contre terre. Tien donc ceſte reigle de viure, qui te ſera ſalutaire & profitable, de ne nourrir ce corps plus delicatement qu'il ne ſera de beſoin pour l'entretenir en vne bonne ſanté. Il le faut traicter rudement, afin qu'il ne refuſe point d'obeyr à l'ame. Il faut ſeulement que la viande puiſſe appaiſer la faim, le boire eſtancher la ſoif, la robbe chaſſer le froid, & que la maiſon nous ſerue de deffenſe contre ce qui pouuoit nuire au corps. Il ne ſert de rien qu'elle ſoit baſtie de gazons, ou de pluſieurs ſortes de pierres portées de pays eſtrangers. Sçaches qu'vn homme eſt auſſi bien à ſon aiſe couuert de chaume, comme d'or. Meſpriſe tout ce que le trauail ſuperflu peut dreſſer pour ſeruir d'ornement & d'embelliſſement. Souuienne toy qu'apres l'eſprit il n'y a rien en toy qu'on doiue admirer : & que s'il eſt grand il n'y a rien qui luy puiſſe ſembler grand. Si ie parle ainſi auec moy-meſme, ſi ie parle ainſi auec ceux qui viendront apres moy, ne te ſemble-il point que ie te face plus de bien, que ſi i'eſtois prié d'eſtre caution, que ſi ie ſignois vn teſtament auec mon cachet, ou ſi ie preſtois ma main & ma parole dans le Senat à celuy qui pourſuiuroit vne dignité ? Croy-moy, ceux qui ſemblent ne faire rien, ou bien peu, ſont ceux qui font les actes les plus grands : ils manient les choſes humaines & diuines tout enſemble. Mais il faut mettre fin à noſtre diſcours : il faut, comme ie me ſuis reſolu, de payer quelque choſe pour la rente accouſtumée de mon epiſtre. Ce ne ſera pas de ma bourſe, ie ne ceſſe point encore de piller Epicure, dans lequel i'ay leu auiourd'huy ces mots : Il faut que tu ſerues à la Philoſophie pour iouyr d'vne vraye liberté. N'atten point au lendemain. Celuy qui s'eſt du tout aſſujecty & donné à elle, a bien toſt faict le tour pour eſtre affranchy. Car ſeulement ſeruir à la Philoſophie, c'eſt eſtre en liberté. Il pourra eſtre que tu me demanderas, pourquoy ie vay prendre ces belles ſentences pluſtoſt aux liures d'Epicure que des noſtres. Mais qui empeſche que tu ne puiſſes eſtimer ces paroles d'Epicure eſtre communes & publiques ? Combien de Poëtes ont dit ce que les Philoſophes deuoient dire, ou cela meſmes qu'ils ont dit ? ie ne parleray point des Tragiques, ny de nos Comedies Romaines : car elles ont auſſi quelque ſeuerité, & marchent au milieu d'entre les Comedies Grecques, & les Tragedies. Combien de beaux vers & tres-elegans ſont eſcripts par les ioueurs de farces ? Combien de

Il fuit l'oiſueté, & meſpriſe neantmoins ceſte vie ſumptueuſe, luy preferant la contemplatiue.

Enſeigne que le corps pour ſa ſanté ne veut eſtre nourry delicatemẽt, & que

L'eſprit ſeul dois eſtre cultiué. car

Au moyen d'icelluy on ſe rend capable de toutes choſes d'ailleurs, La Philoſophie nous fait iouyr d'vne vraye liberté.

beaux mots de Publius ſe pourroient dire non ſeulement par les ioüeurs qui montent nuds pieds, mais auec des brodequins ſur les eſchafaux ? Ie reciteray vn de ſes vers, parce qu'il appartient & depend de la Philoſophie, & meſmes du propos que nous auions maintenant entre mains, par lequel il nie qu'il faille faire eſtat des biens de fortune, comme s'ils eſtoient à nous:

Les autres biens fortuits ne ſont point proprement noſtres.

Ce bien n'eſt pas à nous qui nous vient par ſouhait.

Ie me ſouuiens de t'auoir ouy dire cét autre vers qui n'eſt pas de beaucoup meilleur, mais plus contraint toutesfois:

Cela ne peut eſtre tien,
Que la fortune a faict tien,

Ie ne veux point oublier encor ceſte meilleure parole, que i'ay appriſe de toy:

Le bien qu'on peut donner ſe peut auſſi rauir.

Ie ne veux pas que ces deux-là me tiennent lieu de payement, car ie les ay pris de ta bourſe.

EPISTRE.

Il monſtre que l'homme ſage, encore qu'il ſoit content de ſoy-meſme, a beſoin d'vn amy. Et en fin pour vn petit preſent qu'il a accouſtumé de faire au fonds de ſes lettres, il y met vne ſentence d'Epicure.

TV deſires ſçauoir, ſi Epicure a iuſtement repris en quelque Epiſtre, ceux qui ſouſtiennent que le Sage ſe contente de ſoy-meſmes tout ſeul, & que pour celle raiſon il n'a pas beſoin d'vn amy. Cela eſt reproché à Stilpon par Epicure, & à ceux qui penſent que le ſouuerain bien ſoit d'auoir vne ame qui ne ſouffre aucune paſſion. Nous tomberions en ambiguité, ſi nous voulions elegamment ſignifier par vn ſeul mot, ce que les Grecs nomment Apathie, & l'appeller Impaſſibilité : d'autant qu'on pourroit par ce mot entendre le contraire de ce que nous voulons dire. Car nous voulons parler de celuy qui rejette loing le ſentiment de tout mal : on entendroit que ce fuſt de celuy qui ne pourroit ſupporter aucun mal. Regarde donc s'il vaudroit mieux dire, vne ame qui ne peut receuoir aucune playe : ou vne ame qui ne ſent du tout rien. C'eſt la difference qui eſt entre nous & eux : car noſtre ſage ſurmonte toutes les faſcheries, mais il les ſent : & le leur, ne les veut point ſeulement ſentir. Nous auons bien cela de commun enſemble, que le Sage eſt content de ſoy-meſme tout ſeul : mais veut auoir vn amy, vn voiſin, vn homme qui luy tienne compagnie, encore que tout ſeul il puiſſe ſuffire à ſoy-meſmes. Voy, ie te prie, combien il eſt content de ſoy, & comme il eſt encore quelquesfois content d'vne partie de ſoy. Si quelque maladie, ou ſi ſon ennemy luy a fait perdre la main, ſi quelque malheur luy a creué vn œil, le reſte de ſa perſonne luy ſuffira. Il ſera auſſi ioyeux eſtant manchot, & ayant perdu vn membre, comme quand il eſtoit tout entier. Il ne trouue point à dire ce qui luy defaut. Il ayme mieux toutesfois que rien ne luy de-

Quel eſt le contentement du ſage des Stoyques & en quoy il differe d'auec des autres Sages.

Il ne peut eſtre ſans amy.

faille. Ainſi le Sage eſt content, non point qu'il vueille viure ſans quelque amy, mais il veut pouuoir viure ſans luy. Et ce que ie dis pouuoir, ſe doit entendre, que s'il le perd, il n'en ſent aucune triſteſſe, mais il ne ſera iamais ſans amy. Il eſt en ſa puiſſance d'en recouurer incontinent vn autre. Comme ſi Phidias auoit perdu vne ſtatuë, il en peut tout auſſi toſt refaire vne autre, pareillement ceſt ouurier qui ſçait ſi bien faire les amitiez, en mettra vne autre au lieu de celuy qu'il aura perdu. Demandes-tu comment il pourra ſi toſt faire vn amy? Ie te le diray, pourueu que nous ſoyons d'accord d'vne choſe, ſçauoir eſt, que ie te paye tout preſentement ce que ie te dois, & que pour raiſon de ceſte Epiſtre tu me tiennes quitte de la pareille. Hecaton dit, Ie t'apprendray vne recepte d'amour ſans breuuage, ſans herbes, ſans enchantement d'aucune ſorciere : Ayme ſi tu veux eſtre aymé. Car non ſeulement l'vſage d'vne ancienne & certaine amitié, apporte beaucoup de contentement, mais le commencement & la pourſuitte d'vne nouuelle amitié eſt auſſi agreablee. La difference qu'il y a entre vn laboureur qui couppe la moiſſon, & celuy qui ſeme, ceſte meſme difference eſt entre celuy qui a deſia faict vn amy, & celuy qui eſt apres à le faire. Le Philoſophe Attalus ſouloit dire qu'il y auoit plus de plaiſir à faire vn amy, que de l'auoir deſia tout faict : comme vn ouurier a plus de plaiſir de faire vne peinture que de l'auoir faicte. Car la peine qui eſt employée ſur l'ouurage, porte vn fort grand plaiſir, pendant qu'on eſt apres la beſongne. Celuy qui a deſia retiré la main d'vn ouurage acheué, ny prend pas tant de plaiſir. Il joüit maintenant du fruict de ſon art: mais il joüiſſoit de l'art meſmes, lors qu'il peignoit. La ieuneſſe de nos enfans nous porte plus de profit, mais leur enfance nous eſtoit plus douce. Reuenons à noſtre diſcours. Le Sage donc, encor qu'il ſoit content de ſoy, ſi eſt-ce qu'il veut auoir vn amy, quand ce ne ſeroit pour autre conſideration, que pour practiquer l'amitié, & pour ne ſouffrir point qu'vne ſi grande vertu luy demeure ocieuſe : non point pour la raiſon qu'Epicure alleguoit dans ceſte meſme Epiſtre, afin qu'il ait vn amy qui ſe tienne au cheuet de ſon lict quand il ſera malade, & qui luy puiſſe aider, ou quand il ſera priſonnier, ou quand il ſera tombé en pauureté : mais pour auoir vn amy aupres duquel il puiſſe eſtre luy meſmes, quand ceſt amy deuiendra malade, ou pour le pouuoir mettre en liberté, quand l'ennemy le tient priſonnier aux fers. Celuy qui ne regarde ſeulement qu'à ſoy, & qui ſur ceſte intention baſtit vne amitié, penſe tres-mal, & acheuera comme il a commencé. A-il acquis vn amy pour le tirer des fers quand il ſera priſonnier ? Il n'orra pas ſi toſt le bruit de la chaiſne, qu'il s'en reculera. Ce ſont des amitiez, comme on dit, pour quelque temps. Celuy qui n'a eſté pris pour noſtre vtilité, ne ſera agreable que pour autant de temps que nous pourrons tirer profit de luy. C'eſt pourquoy les amis ſont à trouppes à l'entour de ceux à qui la fortune fleurit : mais il n'y a qu'vn deſert vuide à l'entour de celuy qui eſt jetté par terre. Les amis fuyent loing des lieux où ils deuroient faire preuue de leur amitié. C'eſt pour cela auſſi qu'on a veu tant de meſchans exemples, des vns qui par crainte fuyent loing de leurs amis, & des autres qui par crainte les trahiſſent. Il faut par neceſſité que la fin reſſemble au commencement. Si quelqu'vn a commencé d'eſtre amy, parce qu'il luy eſtoit profitable de l'eſtre, ſans doute il rendra plaiſir de faire pour de l'argent quelque choſe contre l'amitié, & meſmement s'il penſe qu'il y ait aucun autre loyer qui nous doiue plaire en l'amitié que l'amitié ſeule. Pour quelle autre raiſon donc veux-ie chercher vn amy ? Afin que i'aye quelqu'vn pour qui ie puiſſe mourir, que ie puiſſe ſuiure en ſon exil, à la mort duquel ie me puiſſe oppoſer, & y employer la mienne propre. Car cela que tu deſcris, c'eſt pluſtoſt vn trafic qu'vne amitié: lequel ne penſe

Il eſt neantmoins pouuoir viure ſans luy.

L'vn perdu il en remplace aiſément vn autre.

Moyens de le faire en peu de temps.

Auquel deſſein le Sage deſire auoir vn amy.

Contre la raiſon d'Epicure.

Dont la foibleſſe apparoiſt en ce que la pluſpart des amis ne s'entrecognoiſſent qu'es afflictions.

Pour quel deſſein il faut auoir des amis.

ne penſe qu'au profit, lequel ne regarde qu'à ce qu'il y pourra gagner. La paſſion des amoureux a ſans doute quelque reſſemblance à l'amitié. Mais tu pourrois dire que c'eſt vne amitié furieuſe. As-tu veu iamais qu'vn homme deuint amoureux pour ſon profit, ou pour ſon ambition, ou pour ſa gloire? Cet amour-là, meſpriſant toutes autres choſes, bruſle les cœurs pour ſoy-meſmes, pour le ſeul deſir d'vne beauté, & ſous l'eſperance qu'il ſera auſſi mutuellement aymé. Et que ſeroit-ce donc, voudrois-tu dire, qu'vne affection vilaine fuſt conçeuë par vne occaſion plus honneſte que l'amitié? Il n'eſt pas queſtion (diras-tu) maintenant de cela, à ſçauoir-mon ſi l'amitié ſe doit deſirer pour elle-meſme, ou pour quelque autre choſe eſtrangere. Car ſi elle doit eſtre deſirée pour l'amour d'elle-meſme, celuy qui eſt content de ſoy-meſme, ſe peut approcher de telle amitié. Comment donc s'en deura-il approcher? Comme d'vne choſe tres-belle, ſans eſtre pouſſé d'aucun profit, & ſans eſtre eſtonné ou rebuté d'aucun changement de fortune contraire. Celuy oſte toute la Majeſté de l'amitié, qui ne la pourchaſſe que pour les heureux ſuccez. Le Sage eſt content de ſoy. Quelques-vns (Lucilius mon amy) interpretent fort mal cela. Ils chaſſent le Sage de tous lieux, ils le veulent contraindre à demeurer dans ſa ſeule peau. Il faut diſtinguer, que c'eſt que ceſte parole nous promet, & iuſques où elle s'eſtend. Le Sage eſt content de ſoy, pour viure bien & heureuſement, mais non pas pour viure: car pour cecy il a beſoin de beaucoup de choſes, mais pour cela il ne faut qu'vne ame ſage, vn courage grand, & qui meſpriſe la fortune. Ie te veux enſeigner auſſi la diſtinction de Chryſippus. Il dit que le Sage n'a beſoin d'aucune choſe, & que toutesfois il a faute de pluſieurs choſes: au contraire le fol n'a beſoin de rien, parce qu'il ne ſçait vſer d'aucune choſe, mais il a faute de tout. Le ſage a beſoin de ſes mains, de ſes yeux, & de beaucoup de choſes qui ſont neceſſaires tous les iours à ſon vſage: mais il n'a faute d'aucune choſe. Car auoir faute, eſt ſigne de neceſſité: mais le Sage n'a neceſſité de rien. Parquoy encore qu'il ſoit content de ſoy-meſmes, il a beſoin d'auoir des amis. Il deſire d'en auoir en grãd nombre, non pas pour viure heureuſement: car ſans amis il peut heureuſement viure. Le bien ſouuerain ne cherche point d'inſtrumens de dehors, il s'entretient dans ſa maiſon, il deſpend tout de ſoy. Il commenceroit d'eſtre ſubiect à fortune, s'il cherchoit hors de ſoy quelque partie de ſoy. Mais quelle pourra eſtre la vie du Sage, ſi eſtant mis en priſon, il eſt delaiſſé de ſes amis, s'il eſt abandonné tout ſeul en quelque pays eſtranger, s'il eſt retenu en vne longue nauigation, ou s'il eſt jetté ſur le bord d'vn pays deſert? Elle ſera pareille à celle de Iupiter, quand ce monde ſe reſoudra, & que le Ciel & la terre ſeront confus & meſlez en vn, & que ceſſant la nature de rien faire pour quelque peu de temps, il ſe repoſera en ſoy, du tout arreſté à ſes propres penſées. Le Sage fait quelque choſe de ſemblable à cela. Il ſe cache dans ſoy-meſmes, il eſt auec ſoy-meſmes, & auſſi longuement qu'il peut ordonner luy ſeul de ſes affaires, ſelon ſa volonté & iugement, il eſt content de ſoy. Il prend femme, encores qu'il peuſt viure content tout ſeul: il faict des enfans, encores qu'il ſe contente de ſoy. Et toutesfois il ne pourroit viure s'il eſtoit contraint de viure ſans la compagnie d'vn homme. Le deſir naturel le contraint de faire amitié, & non le profit. Car comme le deſir & la douceur des autres choſes eſt née auec nous, tout ainſi l'eſt celle de l'amitié. Comme nous hayſſons la ſolitude, ainſi la douceur de la compagnie nous eſt agreable. Comme la nature rend l'homme aimable à l'homme, il y a pareillement quelque aiguillon en cela qui nous faict rechercher les amitiez. Neantmoins encore qu'il ayme infiniment ſes amis, qu'il les tienne auſſi chers que ſoy-meſmes, voire encore qu'il en face ſouuent plus de compte que de ſoy, il

Amitiez trompeuſes qui reſſemblent aux paſſions amoureuſes.

Comme il faut entendre que le Sage eſt content de ſoy.

C'eſt pour viure heureuſement.

Quelles choſes ſont requiſes pour cet effect.

Comme il faut auſſi prendre le dire de Chryſippus, touchant ce poinct.

Comme le Sage conforme ſa vie en aduerſité.

Pourtraict du Sage Stoyque.

bornera ce bien dans ſoy-meſmes. Il dira ce que Stilpon dit, ce Stilpon que l'Epiſtre
ning. Laër- d'Epicure reprend. Car voyant ſa ville priſe, ayant perdu ſes enfans & ſa femme, ſe
en la vie ſauuant de cet embraſement public, tout ſeul, & toutesfois heureux, luy eſtant de-
d'iceluy. mandé par Demetrius, qui fut, à cauſe de pluſieurs villes qu'il auoit priſes, ſurnommé Poliorcertes, s'il auoit rien perdu : I'ay, dit-il, tous mes biens auec moy. Voy donc comment cet homme vertueux & vaillant ſurmonta la victoire meſmes de l'ennemy de ſa patrie. I'ay, dit-il, rien perdu. Il mit Demetrius en doute, s'il eſtoit victorieux ou non. Tous mes biens ſont auec moy : la iuſtice, la vertu, la temperance, la prudence, & encores cela, de ne conter entre les biens ce qui luy pouuoit eſtre rauy. Nous auons en admiration quelques beſtes qui paſſent à trauers le feu ſans ſe faire aucun mal : mais combien eſt plus admirable cet homme qui eſt paſſé ſain & ſauue par les armées, par les feux, & par tant de ruynes ? Tu vois qu'il a eſté plus facile de vaincre tout vn peuple, que de vaincre vn ſeul homme. Cette parole luy eſt commune auec le Stoïque : car cettuy-cy porte pareillement ſes biens à trauers des villes bruſlées ; il eſt content de ſoy-meſmes ; il borne ſa felicité par cette
Epicure meſme ſouſ ſigne la doctrine des Stoïques, ou il hãt le contentement du ſage marque-là. Et afin que tu ne penſes que nous ſoyons ſeuls qui nous vantons de ces genereuſes paroles, Epicure-meſmes qui ſe courrouce tant contre Stilpon, a prononcé vne parole ſemblable, laquelle tu prendras en bonne part, iaçoit que i'aye deſia rayé cette iournée de mon compte : S'il y a aucun à qui les biens qu'il a, ne ſemblent eſtre fort grands, encores qu'il fuſt ſeigneur de tout le monde, il eſt toutesfois miſerable. Ou ſi tu penſes qu'il ſoit mieux dit en cette façon, (car il faut prendre garde de n'eſtre pas ſubjet aux paroles, mais au ſens :) Celuy eſt miſerable, qui ne s'eſtime tres-heureux, encore qu'il commandaſt ſur tout le monde. Et afin que tu ſçaches que ce ſens eſt commun, & que c'eſt nature qui le nous apprend, tu le trouueras dans vn Poëte comique.

Celuy n'eſt pas heureux qui ne penſe pas l'eſtre.

Car que te ſert-il en quel eſtat tu ſois, ſi tu as opinion d'eſtre mal-heureux ? Que ſera-ce donc, diras-tu, ſi cettuy-cy qui a ſi vilainement amaſſé des richeſſes, & ſi ce maiſtre d'vn ſi grand nombre d'eſclaues, qui eſt toutesfois luy-meſmes eſclaue d'vne infinité de perſonnes : ſe veut dire bien-heureux ? ſera-il pour ſon dire bien-heureux ? Il faut ſçauoir non ſeulement ce qu'il dit, mais ce qu'il en penſe, & non ſeulement ce qu'il en penſera pour vn ſeul iour, mais ce qu'il en penſe certainement tous les autres iours de ſa vie. Toutesfois il ne faut pas que tu ayes peur qu'vne choſe ſi excellente ne puiſſe arriuer à vne perſonne qui en ſoit indigne. Il n'y a que le ſage qui ſe plaiſe aux choſes ſiennes. Toute folie ſe deſdaigne & deſplaiſt à ſoy-meſme.

EPISTRE. X.

Que la ſolitude eſt vtile à ceux qui profitent en la vertu, & quelle eſt pernitieuſe aux fols, comme ſont auſſi toutes autres choſes. Enfin il adiouſte vn fort bel enſeignement de ce qu'il faut demander à Dieu.

Le ſage cherche la ſolitude, pource

CE que i'ay dit eſt vray, ie ne veux point changer d'opinion, fuy les grandes aſſemblées, fuy les petites, fuy encor vn homme tout ſeul. Ie n'en trouue pas vn

en la compagnie duquel ie te puiſſe fier. Voy combien mon iugement va loin: i'oſe te fier à toy-meſmes. Crates, comme on dit, auditeur de ce meſme Stilpon, duquel nous auons parlé en la precedente Epiſtre, ayant veu vn ieune garçon ſe promenant retiré à part, luy demanda qu'il faiſoit-là tout ſeul? Ie parle (dit-il) auec moy. Aduiſe bien, ie te prie, (reſpondit Crates,) & pren garde que tu ne parles point auec vn mauuais garçon. Nous auons accouſtumé de faire garder ceux qui portent impatiemment la mort de leurs amis, ou qui ſont peureux, afin qu'en ſe voyans ſeuls ils n'vſent mal de la ſolitude. Il n'y a pas vn de ces perſonnes mal aduiſées qu'on doiue laiſſer tous ſeuls en la garde d'eux-meſmes. C'eſt à ceſte heure-là que quelques mauuais conſeils leur paſſent par la fantaſie: c'eſt à ceſte heure-là qu'ils baſtiſſent quelque meſchant deſſein, ou contre eux-meſmes, ou contre quelque autre perſonne: c'eſt lors qu'ils s'appreſtent à quelque mauuais deſir. Tout ce que leur ame tenoit caché, ou par honte, ou par crainte, c'eſt lors qu'elle le tire dehors: c'eſt alors qu'elle aiguiſe ſa temerité, qu'elle reueille ſes vilains appetits, & qu'elle eſchauffe ſa cholere. Finalement l'homme fol perd alors toute la commodité qui eſt en la ſolitude, ſçauoir eſt de ne fier ſes ſecrets à pas vn, & de ne craindre aucun qui le puiſſe deſcouurir. Il s'accuſe & ſe trahit luy-meſmes. Penſe donc que c'eſt que i'eſpere de toy, ou bien que c'eſt que ie m'en puis promettre: car l'eſperance eſt le nom d'vn bien incertain. Ie ne trouue pas vn auec lequel i'aime mieux que tu ſois, qu'auec toy-meſmes. Ie me ſouuiens de quelle grandeur de courage quelques paroles t'eſchapperent, & de quelle conſtance elles eſtoient pleines: ie m'en reſioüis incontinent, ie dis lors en moy-meſmes: Ce ne ſont point paroles dites du bout des léures ſeulement: ces propos ſortent du profond du cœur. Ceſtuy-cy n'eſt pas vn homme vulgaire, il ne penſe qu'au bien de tout le monde. Parle touſiours de ceſte façon, vy de ceſte façon. Prend garde que rien ne te puiſſe eſtonner. Encore que tu quittes aux Dieux les biens que tu leur auois cy-deuant demandez, fay-leur-en encore demande de tout nouueaux. Prie-les de te donner vn bon entendement, vne bonne ſanté d'ame, & apres vne bonne ſanté au corps. Pourquoy ne ferois-tu ſouuent ceſte priere? Demãde à Dieu hardiment, tu ne luy peux rien demãder qu'il luy faille emprunter d'autruy. Mais afin que ſuiuant ma couſtume ie t'enuoye mon Epiſtre auec quelque petit preſent, ce que i'ay trouué dans Athenodorus, eſt veritable: Sçache que tu ſeras eſchappé à tous tes mauuais deſirs, quand tu ſeras paruenu à ce poinct, que tu ne demanderas rien à Dieu, ſinon ce que tu luy pourrois demander en la preſence de tout le monde. Mais combien eſt grande maintenant la folie des hommes? Ils font tout bas des prieres vilaines & deſhonneſtes. Si quelqu'vn veut approcher ſon oreille pour les ouyr, ils ſe taiſent tout court. Ils oſent bien dire des choſes à Dieu, qu'ils ne voudroient point que les hommes ſçeuſſent. Aduiſe, ſi pour leur grand bien on ne leur pourroit pas commander cecy: Vy tout ainſi deuant les hommes, comme ſi Dieu le voyoit, & parle tout ainſi auecque Dieu, comme ſi les hommes l'entendoient.

qu'elle luy aide, & le fol la fuit, pource qu'il en abuſe.

Doctrine touchant ce qu'il faut demander à Dieu, & Reprehenſiõ de ceux qui formẽt mal leurs prieres, ou qui requierent choſes illicites.

EPISTRE XI.

Il veut monstrer qu'il a bonne esperance de quelque amy de Lucilius, lequel toutesfois à son aduis, encore apres qu'il sera paruenu à la perfection de sageſſe, ne perdra iamais ceſte grãde honte & pudeur qu'il a, & que cela luy eſt commun auec pluſieurs autres grands perſonnages. Il adiouſte à la fin vn precepte d'Epicure tres-profitable à ceux qui ſe veulent retirer de toute vilanie. C'eſt qu'ils ſe donnent propoſer deuant les yeux quelque grand & vertueux perſonnage, ſur lequel ils ietteront touſiours leur penſee, & s'imagineront qu'il ſoit preſent à toutes leurs actions. D'où il aduiendra qu'ils ne feront rien, encore qu'ils ſoient ſeuls, qu'ils ne vouluſſent faire en leur preſence. Il y a vne exemple pareil en l'Epiſtre XXV.

La pudeur que demonſtre vn viſage rougiſſãt, fait concenoir de belles eſperãces d'vn ieune homme.

CE tien amy a parlé auec moy. Ie l'ay trouué de belle eſperance : ſon premier propos m'a fait cognoiſtre combien il auoit l'ame belle, & l'entendemẽt bon, & cõbien il auoit deſia profité. Il nous a donné vn bon gouſt, duquel ie penſe qu'on ne ſera pas trompé. Car il n'auoit pas eu loiſir de penſer à ce qu'il nous a dit, parce que ie l'auois pris de court. Quand il reuenoit à ſoy, il ne pouuoit chaſſer la honte qu'il auoit (qui eſt vn fort bon ſigne en vn ieune homme) tant la rougeur luy eſtoit montée au viſage. Ceſte honte, comme ie puis cognoiſtre, le ſuiura encore apres qu'il ſe ſera aſſeuré, apres qu'il aura deſpoüillé tous ſes vices, & qu'il ſera entierement deuenu ſage : parce que les vices naturels, ſoient-ils dans l'ame, ſoient-ils dans le corps, ne ſe peuuent perdre par aucune ſageſſe. Tout ce qui eſt nay auec nous, & qui eſt enraciné en nous, ſe peut adoucir par enſeignemens : mais non pas ſurmonter. A quelques-vns des plus conſtans & aſſeurez, quand ils ſe voyent deuant vne aſſemblee de peuple, la ſueur leur degoutte par tout le corps, comme s'ils auoient pris quelque grande peine vn iour de grande chaleur. A d'autres les genoux tremblent ſur le poinct qu'ils veulent commencer de parler, les dents martellent à quelques-vns, la langue begaye, & les léures ſe ſerrent à d'autres. Ces choſes-là ne ſe peuuent chaſſer ny par art, ny par vſage : mais la nature exerce ſa puiſſance, & fait ſouuenir les plus forts de leurs vices. Entre ces choſes-là, ie ſçay auſſi qu'on peut mettre la honte, qui ſurprend ſoudainement les hommes les plus ſages, & les plus aſſeurez. Il eſt bien vray qu'elle apparoiſt plus en la face des ieunes hommes, parce qu'ils ont plus de chaleur dans le corps, & la peau du viſage plus delicate. Si eſt-ce toutesfois qu'elle ſurprend auſſi les vieilles gens, & anciennes perſonnes. Il y en a d'aucuns qui ſont plus à craindre quand ils deuiennent rouges : comme s'ils auoient ietté toute la honte au dehors. Sylla eſtoit plus cruel & furieux, quand le ſang luy eſtoit monté au viſage. Il n'y auoit rien plus tendre que la face de Pompée : il ne ſe trouua iamais deuant quelque peu de perſonnes, qu'il ne rougiſt auſſi bien que s'il euſt parlé deuant vne grande aſſemblee. Il me ſouuient que Fabianus rougiſt quand il fut mené deuant le Senat pour eſtre ouy à teſmoin, & que ceſte honte luy fut merueilleuſement bien ſeante. Cela ne vient point de foibleſſe d'entendement : mais de la nouueauté d'vne choſe, laquelle encore qu'elle n'eſtonne point, toutesfois elle eſmeut ceux qui ne ſont aucunement exercitez, & qui par vne facilité de nature ont la complexion du corps ſuiette à cela. Car comme il y en a quelques-vns qui ont le ſang bon, auſſi y en a-il qui l'ont ſubtil & mobile, & qui monte facilement au viſage. Ces choſes-là, comme i'ay dit, ne ſe peuuent

Pourquoy la rougeur paroiſt plus en la face des ieunes gens.
Les effects de ceſte rougeur ſõt differens.
Sylla rougiſſoit furieuſement.
Pompée tendrement.
Fabianus accortement.
D'où procede ceſte rougeur.

dit, ne ſe peuuent chaſſer par aucune ſageſſe : car autrement la ſageſſe auroit pouuoir & commandement ſur la nature meſmes, ſi elle pouuoit arracher toutes ſortes de vices. Tout ce que nous auons pris par la condition de noſtre nayſſance, & par la temperature de noſtre corps, pour ſi bien & pour ſi longuement que l'ame ſe façonne, demeure encor attaché auec nous. Il n'y a aucune de ces choſes qu'on puiſſe chaſſer, quand elle vient, non plus que la faire venir quand nous voudrions. Ces bons joüeurs de comedies, qui ſçauent ſi bien imiter toutes les paſſions, qui ſçauent ſi bien repreſenter la crainte, l'effroy, & contre-faire la triſteſſe : repreſentent la honte par ce ſigne cy : ils baiſſent la teſte, ils parlent doucement, ils tiennent les yeux fichez contre terre : Mais auec tout cela, ils ne peuuent pas faire monter la rougeur au viſage : on ne peut chaſſer ceſte couleur, ny la faire venir. La ſageſſe ne promet rien contre cela, elle n'y ſert de rien. Ces choſes ne ſont au pouuoir de perſonne, elles viennent ſans qu'on le commande : elles s'en-vont ſans qu'on leur donne congé. Ceſte Epiſtre demande deſia que ie face fin : pren-la donc : car elle ſera vtile & ſalutaire. Ie veux que tu la graues dans ton cœur. Il nous faut choiſir quelque vertueux homme, il ne nous faut auoir touſiours deuant nos yeux, & que nous viuions comme s'il nous regardoit, & que facions toutes choſes comme s'il nous voyoit. C'eſt ce qu'Epicurus a commandé, (mon amy Lucilius,) il nous a donné vn gardien, vn Pedagogue, & non ſans cauſe. La plus grande partie des pechez ſera oſtée, ſi on baille vn teſmoin qui n'abandonne iamais ceux qui pourroient pecher. Il faut que noſtre ame ait quelqu'vn qu'elle craigne, & ſous l'authorité duquel elle rende ſes ſecrets plus ſaincts. O que celuy-là eſt bien-heureux, qui n'amende point ſeulement les fautes qui ſe voyent au dehors, mais qui corrige auſſi ſes penſées ! O que celuy eſt bien-heureux, qui peut auoir en telle reuerence quelqu'vn, qu'à ſa ſeule ſouuenance il vueille regler & ordonner ſa vie & ſes mœurs ! Celuy qui aura ainſi quelqu'vn en reuerence, ſera bien toſt luy-meſme reueré. Choiſi donc Caton, & s'il te ſemble trop ſeuere, choiſi Lelius, qui auoit l'eſprit plus doux & facile, Choiſi quelqu'vn de qui la vie & la façon de parler t'aura eſté bien agreable, & mettant touſiours deuant tes yeux, & ſon ame & ſon viſage, fay cognoiſtre que c'eſt ton gardien, que c'eſt ton exemple. Nous auons beſoin, dis-ie, de quelqu'vn au patron duquel nos mœurs ſe puiſſent dreſſer. Tu ne dreſſeras iamais vne choſe tortuë, qu'auec la reigle.

Elle eſt ſi naturelle qu'on ne la peut empeſcher de venir, ny la faire monter au viſage par artifice.

Precepte profitable à ceux qui veulent ſuiure le chemin de vertu, De ſe propoſer deuant les yeux quelque homme de bien.

EPISTRE. XII.

Il raconte de fort bonne grace, comme eſtant venu à ſa maiſon des champs, il y trouua pluſieurs teſmoignages & preuues de ſa vieilleſſe. En outre, il dit qu'vn chacun de nous doit eſtre à toute heure appreſté & diſpoſé à la mort.

DE quelque coſté que ie me tourne, ie trouue par tout des marques de ma vieilleſſe. I'eſtois allé au domaine que i'ay hors la ville, & me plaignois de la deſpenſe que ie faiſois pour reparer la maiſon qui tomboit par terre. Le fermier me dit que cette faute ne venoit point de ſa negligence, qui l'entretenoit le mieux qu'il pouuoit, mais que ce baſtiment eſtoit vieil. Ceſte maiſon s'eſt enuieillie entre mes mains. Que ſera-ce de moy, ſi les prieres de ma ſouuenance ſont deſia toutes pourries ? M'eſtant ainſi mis en cholere contre luy, ie pris la premiere occaſion que ie trouuay pour me courroucer encor d'auantage : Ie cognois bien, dy-ie, qu'on ne

Plaiſant diſcours des choſes qu'il a veuës en ſa maiſon aux champs, par leſquelles il eſt inuité à penſer à ſon aage, & à ſe

preparer à mort.

tient conte de ces planes : elles n'ont deſia point de fueilles, les branches ſont toutes ſeiches, le tronc eſt craſſeux & couuert de mouſſe : elles ne ſeroient pas ainſi, ſi quelqu'vn les foſſoyoit à l'entour, & s'il les arrouſoit. Il me iura par mon bon Ange, qu'il faiſoit tout ce qu'il pouuoit, qu'il eſtoit touſiours apres, & que iamais il ne repoſoit : mais qu'elles ſe perdoient de vieilleſſe : & toutesfois (ce qui ſera dit icy entre nous) ie les auoies plantées, i'auois veu leur premiere fueille. Ayant apres ietté mes yeux ſur l'entrée de la maiſon, Qui eſt, dis-ie, ce vieil homme qu'à bon droict on a mis-là pour garder la porte : car il regarde dehors. Où l'as-tu trouué? quel plaiſir prens-tu de vouloir enſeuelir les treſpaſſez d'autruy ? Alors ce vieillard reſpondit, Ne me cognoiſſez-vous point ? ie ſuis (dit-il) Felicio, à qui vous auiez accouſtumé quand i'eſtois petit, de porter des poupées & des ioüets : Ie ſuis le fils de Philoſirus voſtre fermier, i'eſtois voſtre petit mignon, auec qui vous preniez tant de plaiſir. En bonne foy (dis-ie) voila ce vieillard qui reſerue bien : il a eſté mon petit mignon : Cela ſe peut bien faire, maintenant que les dents luy tombent. Ie dois cela à ma maiſon des champs, que de quelque coſté que ie me ſois tourné, ie n'y ay veu qu'enſeignes & marques de ma vieilleſſe. Embraſſons-là, aymons-là, elle a encor ſes plaiſirs & ſes douceurs, ſi tu en ſçais bien vſer. On trouue les pommes meilleures quand elles commencent de faillir : la plus grande beauté de la ieuneſſe eſt en la ſaiſon que nous en ſortons. Les bons yurongnes prennent plus de plaiſir aux derniers verres de vin qu'ils boiuent, & à ceux qui les noyent, & qui acheüent du tout de les enyurer. Ce que la volupté de l'homme a de plus agreable, elle le garde pour faire ſa derniere main. L'aage deſia aduancé eſt celuy qui plaiſt le plus. Ie ne dis point c'eſt aage, qui eſt preſt à donner du nez par terre. Ie penſe encore que celuy qui eſt ſur la derniere tuille, tout preſt à tomber, à ſes plaiſirs & ſes voluptez, ou ce bien au moins (qui a ſuccedé à toutes les voluptez) qui ſe peut paſſer d'elles. O que c'eſt vne choſe fort douce d'auoir donné congé aux deſirs, & de les auoir quittez ! C'eſt auſſi choſe bien faſcheuſe (diras-tu) d'auoir touſiours la mort deuant les yeux. Premierement la mort doit eſtre autant deuant les yeux des ieunes perſonnes, que des vieilles. Car on ne nous appelle point à tour de roolle de noſtre naiſſance. D'auantage il n'y a homme, pour ſi vieil qu'il ſoit, qui n'ait quelque meſchante eſperance de viure encor vn iour. Vn iour c'eſt vn degré de noſtre vie. Toute la vie eſt compoſée de ſes parties, & de cercles & de replis bien grands, enueloppez d'autres plus petits. Il y en a vn qui contient & enuironne tous les autres. C'eſt celuy qui procede du premier iour de noſtre naiſſance, iuſqu'à celuy qui ſera noſtre dernier. Il y en a vn autre circuit terminé qui chaſſe les ſens de noſtre ieuneſſe. Il y en a auſſi vn qui termine noſtre enfance. Apres y eſt encore l'an qui contient en ſoy tous les temps de la multiplication deſquels noſtre vie eſt compoſée. Le mois eſt ceint d'vn lien plus eſtroit, & le iour à le tournoyement le plus court de tous. Mais ceſtuy-là va du commencement à la fin, & du Leuant iuſques au Couchant. C'eſt pourquoy Heraclitus, (celuy qui pour l'obſcurité de ſon langage fut ſurnommé Scotinus, c'eſt à dire obſcur,) Vn iour (dit-il) eſt tout ſemblable à l'autre. Quelqu'vn prit ces mots autrement : car il dit qu'il eſtoit ſemblable au nombre des heures. En quoy il ne mentoit point, parce que ſi le iour eſt l'eſpace de vingt & quatre heures, il faut par neceſſité que les iours ſoyent tous pareils entre eux : car la nuict a pris ce que le iour a perdu. Vn autre dit, qu'vn iour eſt pareil à tous autres par reſſemblance : parce que l'eſpace du temps le plus long, n'a rien que tu ne trouues dans le iour, ſçauoir eſt la lumiere & la nuict, & les changemens des ſaiſons du Ciel l'vne apres l'autre. Vne nuict plus courte à ceſte heure, ou le

Doit touſiours eſtre deuant les yeux d'vn chacun.

iour vne autrefois plus long, nous fait cognoiſtre cela clairement : & par ceſte raiſon il faut ainſi ordonner tous les iours, comme ſi le iour comprenoit tous les cours du temps, & comme s'il acheuoit & rempliſſoit noſtre vie. Pacuuius, qui auoit ſi longuement hanté la Syrie, qu'il ſembloit qu'il fuſt nay en ce pays-là, apres s'eſtre enſeuely dans le vin & dans les banquets funebres qu'il dreſſoit, comme ſi luy meſmes euſt voulu faire ſes funerailles, eſtoit apres ſoupper porté dans ſa chambre, auec grande ioye & battement de mains de ſes vieux bardaches, & en le portant ainſi on chantoit ces mots auec vn air de muſique, Il a veſcu, Il a veſcu. Ce que ceſtuy-là diſoit d'vne mauuaiſe ame, faiſons-le nous d'vne ſaincte conſcience: & comme nous voudrons partir de ce monde, diſons auec vne contenance ioyeuſe.

I'ay veſcu ce qu'il faut, i'ay acheué le cours
Dont fortune a borné le nombre de mes iours.

Si Dieu veut y adiouſter encore le lendemain, receuons-le ioyeuſement. Celuy eſt tres-heureux & ſçait ioüir de ſoy-meſme auec beaucoup d'aſſeurance, qui attend le lendemain ſans aucune crainte. Tous ceux qui diſent, I'ay veſcu, ſe leuent tous les matins auec gain. Mais il eſt temps de fermer ceſte Epiſtre. Et quoy? ſera-ce, diras-tu, ſans me porter quelque preſent? N'aye point ceſte peur, elle portera quelque choſe. Pourquoy ay-ie dit, quelque choſe? Ie deuois dire beaucoup. Car quelle parole plus belle pourroit-on trouuer que celle que ie luy ay baillée pour te porter? C'eſt vn grand mal de viure en neceſſité. Mais il n'y a aucune neceſſité qui nous puiſſe contraindre de viure en neceſſité. Comment pas-vne? Parce qu'il y a de tous coſtez pluſieurs chemins qui nous menent à la liberté. Rendons graces à Dieu de ce que pas-vn ne peut eſtre contraint de s'arreſter en ceſte vie malgré luy. Nous pouuons fouler aux pieds toutes les miſeres du monde. C'eſt Epicurus (ce dis-tu) qui l'a dit : qu'as-tu affaire auec cet eſtranger? Ce qui eſt fondé en verité eſt à moy. Ie continueray de te mettre dans le ſein Epicurus tout entier, afin que ceux qui ont iuré de croire tout, & qui ne conſiderent point ce qu'on dit, mais ſeulement qui eſt celuy qui le dit, ſçachent que ce qui eſt fort bon, doit eſtre commun à tous.

Heureux celuy qui attend le lendemain ſans peur.

Paradoxe Stoyque, des moyens de quitter ceſte vie.

EPISTRE XIII.

Il propoſe pluſieurs remedes vtiles & neceſſaires, contre la crainte des choſes qui ſont eſpouuantables plus par opinion que par effect, & leſquelles peuuent aduenir & n'aduenir point.

Vn cœur genereux ſe cognoiſt bien mieux apres auoir eſprouué ſes forces: ainſi l'eſprit ſe renforce par ſa fuite & le roidit contre tous ſiniſtres accidens.

IE ſçay que tu as beaucoup de courage. Car auant que ie t'euſſe enſeigné les preceptes qui ſeruent à bien viure, & à pouuoir ſurmonter les choſes difficiles, tu prenois aſſez de plaiſir à te rendre conſtant contre la fortune. Mais tu le fais maintenant encore plus volontiers, depuis que tu as combattu cõtre elle, & que tu as eſprouué tes forces, deſquelles on ne ſe tient iamais bien aſſeuré, iuſqu'à ce que pluſieurs difficultez ſe ſeront preſentées, ou qu'elles t'auront aſſailly de plus pres. C'eſt ainſi qu'on cognoiſt vn cœur genereux, & qui ne pourroit tomber ſous la puiſſance d'autruy. C'eſt la plus certaine preuue qu'on en face: Vn luiteur ne peut

bonnement s'aſſeurer de ſes forces entrant au combat, s'il n'a quelquesfois auparauant receu des coups ſur le viſage. Celuy qui a deſia perdu de ſon ſang, de qui les dents ont craqueté ſous les coups de poing: celuy qui eſtant ruë par terre a ſouſtenu ſon aduerſaire ſur ſon corps: qui eſtant couché deſſous luy, n'a point perdu le cœur: qui s'eſt releué plus courageux toutes les fois qu'il eſt tombé, eſt celuy-là qui rentre aux combats auec plus d'aſſeurance. Or donc (afin que ie pourſuiue ceſte comparaiſon) la fortune t'a mis ſouuent le pied ſur la gorge: toutesfois tu ne t'es pas rendu, mais tu t'es bien ſçeu releuer, tu t'es trouué ſur t'es pieds, plus eſchauffé au combat qu'auparauant. Car la vertu ſouuent eſprouuée, s'eſt acquis beaucoup de forces. Mais encore, ſi tu le trouues bon, pren du ſecours que ie te veux donner, auec lequel tu te puiſſes mieux defendre. Il y a plus de choſes, Lucilius mon amy, qui nous font peur, que de celles qui nous poignent. Nous ſommes plus ſouuent malades d'opinions que d'effect. Ie ne parle point à toy auec l'eloquence & le langage Stoïcien, mais auec ceſtuy-cy qui eſt plus commun & abbaiſſé. Car nous diſons que tout ce qui nous fait ietter des ſouſpirs & des plaintes, eſt choſe fort legere & laquelle nous deurions meſpriſer. Laiſſons à part ces graues paroles, leſquelles (ô bons Dieux!) ſont neantmoins veritables. Ie te veux apprendre de ne te rendre point miſerable deuant le temps: veu que ce que tu craignois, comme s'il eſtoit deſia ſur ſa teſte, ne t'aduiendra peut eſtre iamais: aumoins n'eſt-il pas aduenu encore. Car il y a des choſes qui nous tourmẽtent plus qu'il ne faut, quelques vnes pluſtoſt qu'elles ne deuroient, & quelques autres, encores qu'elles ne le deuſſent aucunement faire. Ou nous augmentons noſtre douleur nous-meſmes, ou nous la faignõs, ou nous la prenons auant qu'il en ſoit temps. Quant au premier poinct, par ce que la choſe eſt deſia venuë en procez, & que la cauſe eſt conteſtée, ie ſuis d'aduis de la plaider tout maintenant. Sur donc, ce que ie penſe eſtre leger, tu le ſouſtiendras eſtre inſupportable. Ie ſçay qu'il y en a qui rient parmy les coups de fouët, & d'autres qui pleurent pour vn petit ſouffliet: & apres nous verrons ſi ces choſes nous aduiennent de leur propre force, ou par noſtre imbecillité. Ie te prie, fay cecy pour l'amour de moy: Quand il y aura quelques-vns aupres de toy, qui te voudront faire croire que tu es miſerable, que tu te mettes lors à conſiderer, non point ce qu'on te dit, mais ce que tu ſens, & que tu entres en conſeil auec ta conſtance, que tu demandes à toy-meſmes, qui as meilleure cognoiſſance de toy que nul autre: Quelle occaſion ont ceux-cy de pleurer ma fortune aupres de moy? dequoy s'effrayent ils? Ont-ils peur que ma calamité leur ſoit contagieuſe, & qu'elle puiſſe paſſer iuſques à eux? y a-il icy rien de mauuais? Ceſte choſe eſt-elle plus pleine d'infamie que de mal-heur? Demande à toy-meſmes encore cecy. Ne me tourmentay-ie pas ſans cauſe? Ne me plains-ie pas ſans occaſion? Ne fais-ie pas mon malheur de choſe qui ne l'eſt point? Comment eſt-ce, (dis-tu:) que ie pourray entendre, ſi ce qui me tourmente eſt faux ou veritable? Apprens ceſte regle certaine: ou bien nous ſommes tourmentez d'vn malheur preſent, ou d'vn que nous craignons pouuoir aduenir, ou de tous deux enſemble. Quant au preſent, le iugement en ſera bien facile: en conſiderant ſi ta perſonne eſt libre, ſi elle eſt en bonne ſanté, ſi tu ſents douleur d'aucune iniure qu'on t'a faite: nous verrons apres que ce pourra eſtre de l'aduenir, au moins n'auons-nous d'auiourd'huy aucune falcherie. Mais pour certain elle aduiendra. Premierement, regarde de bien prés ſi les cauſes que tu as à craindre, ſont certaines. Car le plus ſouuent nous ſommes tourmentez par des ſeuls ſoupçons, & le faux bruit qui nous fait ſouuent la guerre à tous, nous abuſe, & peut encores plus facilement tourmenter vne ſeule perſonne. C'eſt la verité (Lu-

Beaucoup de choſes nous eſtonnent, mais nous les apprehendons plus par opinion que par raiſon.

L'opinion que le mal ſoit grand, accroiſt la douleur.

Comment il ſe faut gouuerner auec ceux qui nous fomentent ceſte opinion.

Comment on peut diſcerner ſi ceſte apprehenſiõ eſt vraye ou fauſſe.

Bien ſouuent les ſeuls ſoupçons nous font de la peine.

cilius mon amy) nous conceuons trop legerement des opinions, nous ne contredisons iamais à ce qui nous met en crainte, nous ne le repouſſons point: mais nous tremblons incontinent de peur, tournons auſſi toſt le dos, comme ceux à qui la pouſſiere eſleuée par vn troupeau de moutons qui fuyent, fait quitter le champ, ou comme ceux qui s'effrayent d'vn faux bruit: duquel il n'y a aucun certain autheur. Et ſi ie ne ſçay encore pourquoy les opinions fauces le plus ſouuent nous troublent d'auantage. Car les choſes vrayes ſe retiennent dans quelque certaine meſure. Mais ce qui procede d'vne opinion incertaine, eſt ſubiect au changement qu'vne ame craintiue voudra faire auec toute la licence qu'il luy plaira. C'eſt pourquoy il n'y a point de frayeurs ſi dangereuſes ny plus hors de remede que celle des lymphantiques. Car encore que les autres ſoient ſans raiſon, toutesfois celles-cy ſont du tout ſans iugement. Enquerons-nous donc ſoigneuſement d'où la choſe procede. Mais il eſt vray-ſemblable qu'il aduiendra quelque malheur: cela pourtant n'eſt pas incontinent vray. Combien de choſes ſont aduenuës qu'on n'attendoit point? combien en a-l'on attenduës qui ne vindrent iamais? Et ſi rien doit aduenir, pourquoy voulons-nous aduancer noſtre malheur? Tu ne ſentiras que trop toſt la douleur quand elle ſera venuë. Cependant promets-toy vne meilleure fortune. Mais que gaignerois-tu à cela? Le temps pour le mois. Pluſieurs choſes pourront ſuruenir, par le moyen deſquelles vn danger prochain & qui te menaçoit de bien pres, s'arreſtera, ou prendra fin, ou tombera ſur la teſte d'autruy. Le feu a fait quelquesfois vne ouuerture par laquelle on s'eſt ſauué. La ruine d'vne maiſon a porté doucement quelques-vns par terre. L'eſpée a eſté ſouuent retirée de deſſus le col, & quelques perſonnes condamnées ont plus veſcu que le bourreau. La mauuaiſe fortune meſmes a ſon inconſtance. Paraduenture elle viendra, paraduenture non: au moins n'eſt-elle point encores venuë. Mets toy donc deuant les yeux vne meilleure eſperance. Quelquesfois noſtre ame conçoit des fauces imaginations, & ſans apparence d'aucuns ſignes qui nous puiſſent annoncer du mal: elle prend en mauuaiſe part vne parole douteuſe, qui peut ſignifier vne autre choſe: ou elle ſe repreſente auoir eſté offenſée de quelqu'vn plus griefuement qu'elle n'a eſté: & ne penſe pas tant combien celuy-là eſt courroucé, comme elle penſe au grand pouuoir de celuy qui eſt courroucé. Ie ne vois point comment on puiſſe viure, ie ne vois pas que nos miſeres puiſſent iamais prendre fin, ſi nous craignons autant comme noſtre crainte ſe peut eſtendre. C'eſt là qu'il faut que la ſageſſe & la conſtance de ton ame te ſerue. Repouſſe la crainte, meſme quand elle ſe preſentera deuant tes yeux: & ſi tu ne le peux faire, au moins chaſſe vn vice par vn autre: & adoucy ta crainte par quelque eſperance. Il n'y a rien ſi certain de tout ce que nous craignons, qu'il ſoit encore plus certain que ce qui nous fait peur ſe puiſſe arreſter, & que ce que nous eſperons, nous puiſſe tromper. Il te faut donc bien examiner ton eſperance & ta crainte: & quand toutes choſes ſeront incertaines, donne-toy quelque allegement, & croy pluſtoſt ce que tu aimerois le mieux. Encore que la crainte ait plus d'opinion pour elle, toutesfois pends pluſtoſt de l'autre party, & ceſſe de tourmenter ainſi ton eſprit. Mets quelquesfois deuant tes yeux, que la plus grande partie des hommes ſe troublent d'effroy, & ſe met en alarme lors qu'il n'y a aucun mal, & qu'ils ne ſont point certains qu'il y en doiue aduenir. Pas-vn n'a reſiſté à ſoy-meſme, s'il commence vne fois à s'eſbranſler, & s'il ne veut s'enquerir ſi l'opinion de ſa crainte eſt veritable. Il n'y a aucun qui die, L'autheur de ce bruit eſt vn menteur: ou, Il l'a feint: ou, Il l'a trop legerement creu. Nous donnons trop legerement creu. Nous donnons trop de croyance aux rapporteurs. Nous tremblons

Pour ne point contre-quarrer ces legeres & fauces opinions.

Elles ſont de plus grande efficace pour nous trombler.

Ces appreheńſions ſont d'autãt plus ridicules que le plus ſouuent en horribles troubles pour conceuoir des imaginations.

L'ame humaine ſe iette ſouuẽt en horribles troubles pour conceuoir des imaginations.

Si elle n'applique en icelles ſa conſtance & ſageſſe, ſa condition eſt tres miſerable.

auſſi toſt pour les choſes fauſſes, comme pour les veritables. Nous ne gardons aucune meſure : d'vn petit doute nous en faiſons vne grande peur. I'ay honte de parler ainſi auec toy, & de te vouloir raſſeurer auec des remedes ſi legers. Qu'vn autre die, Paraduanture cela n'aduiendra point. Mais quant à toy, dis hardiment. Que m'en chaut-il encore qu'il aduienne ? Ie verray s'il aduiendra. Ce ſera peut-eſtre mon grand bien qu'il aduienne. Ceſte mort portera grand honneur à ma vie. La ciguë que beut Socrates, luy a donné ceſte grande reputation qu'il a. Oſtez de la main de Caton le poignard auec lequel il garda ſa liberté, vous luy oſterez la plus grande partie de ſa gloire. Ie mets trop de temps à t'exhorter, tu as plus de beſoin d'aduertiſſement que d'exhortation. Ie ne te meine pas loin de ta nature. Tu es nay pour bien ſçauoir faire tout ce que ie dis : que cela te ſerue pour agrandir ton bien, & l'honorer d'auantage. Mais ie vay mettre fin à mon Epiſtre, apres que ie l'auray ſeelée de mon cachet, c'eſt à dire apres que ie luy auray commandé de te porter quelque belle & magnifique ſentence. La folie entre tous ſes maux a encor ceſtuy-cy, qu'elle commence touſiours de viure. Penſe, que ceſte parole ſignifie, (mon bon Lucilius,) & tu cognoiſtras combien eſt deſhonneſte l'inconſtance & la legereté des hommes, qui iettent tous les iours de nouueaux fondemens de leur façon de viure, & qui conçoiuent des nouuelles eſperances ſur la fin de leur aage. Regarde-les bien l'vn apres l'autre. Il ſe preſentera deuant toy des vieillards qui s'appreſtent plus volontiers en ce temps-là à l'ambition, aux voyages des pays eſtrangers, aux trains de marchandiſe. Mais que peut-on voir de plus laid qu'vn homme deſia vieil qui ne face que commencer de viure? Ie n'alleguerois point l'autheur de ceſte belle parole, ſi elle n'eſtoit bien ſecrette, & ſi elle ſe voyoit entre les vulgaires ſentences d'Epicure, leſquelles ie me ſuis permis & de louer, & de les rendre toutes miennes.

Quelle reſolution doit prendre l'homme vertueux, ores meſmes que ſes apprehenſions ſortiſſent leur effect.

Vanité du monde depeinte au

EPISTRE XIV.

Qu'il s'eſt retiré de la compagnie des hommes, & de tous affaires, & meſmement des ſiens propres : qu'il employe tout ſon temps à l'eſtude, & qu'il ne penſe qu'au bien de la poſterité, par des enſeignemens & admonitions ſalutaires qu'il met par eſcrit.

Quel ſoin nous deuons auoir de noſtre corps. &

IE confeſſe que nous aimons naturellement noſtre corps. Ie confeſſe que nous ſommes comme ſes tuteurs, que nous le deuons traicter doucement : mais ie nie pourtant que nous deuions nous rendre ſes eſclaues. Celuy qui veut ſeruir le corps, qui a trop de crainte que mal ne luy aduienne, qui ne trauaille & ne fait rien que pour luy, ſe rendra ſuject à trop de choſes. Nous deuons nous porter en ſon endroit de telle façon, qu'on ne cognoiſſe pas que nous ne viuions que pour l'amour de luy, mais pluſtoſt comme ſi nous ne pouuions viure ſans luy. Le trop grand amour que nous luy portons, nous trouble continuellement de peur & de frayeur, nous accable de peine & de ſoucis, & ne nous fait ſouffrir que honte. Celuy meſpriſe l'honneur, qui cherit ſon corps plus qu'il ne doit. Nous pouuons hardiment auoir ſoin de luy, mais à la charge que quand la raiſon le commandera, quand l'honneur & la foy promiſe le requerra, l'on le iette dans vn feu. Toutesfois, tant qu'il nous ſera poſſible, fuyons non ſeulement les dangers, mais

cheoir les incommoditez. Retirons-nous donc en quelque lieu d'asseurance, & pensons apres comme nous pourrons retirer les choses que nous deuons craindre : qui sont trois, si ie ne me trompe. Nous craignons la pauureté, nous craignons les maladies, nous craignons le mal qui nous peut aduenir par la force & violence d'vn plus grand que nous. De toutes ces trois choses rien ne nous estonne si fort, que ce dont nous sommes menassez par la puissance d'autruy. Car auant que cela aduienne, il mene vn grand bruit, & vne grande tempeste : mais ces autres maux naturels, que i'ay dit, sçauoir est la pauureté & les maladies viennent tout doux sans donner aucun estonnement, ny à nos oreilles ny à nos yeux. L'autre traine auec soy vne grande brauade : elle est accompagnée d'armes, de feux, de chaines de fer, d'vne grande suitte de bestes sauuages pour deuourer les entrailles des hommes. Fais estat qu'apres de ceux-là tu ne verras que prisons, gibets, eschafaux, geines, crocs, hommes empalez par le milieu du corps, à qui la pointe d'vn pieu sort par la bouche, les membres tirez à quatre cheuaux, vne robbe ointe & frottée de souffre, ou d'autres matieres qui prennent facilement feu, & tels autres tourmens que la cruauté des hommes a peu imaginer, Il ne se faut donc point esmerueiller si la crainte est si grande d'vne chose en laquelle nous voyons tant de diuersité de tourmens, & vn appareil si espouuentable. Car tout ainsi qu'vn bourreau qui a mis plus grand nombre d'instrumens deuant les yeux d'vn patient, le tourmente d'auantage, parce que tels qui eussent constamment souffert, sont vaincus du seul regard de tous ses outils : pareillement des choses qui vainquent & abatent nostre courage, celles aduancent le plus qui se peuuent monstrer à nos yeux. Ces pestes ne sont pas moins insupportables : i'entends la faim, la soif, le crachement des poulmons, & la fiéure qui nous bruse les entrailles : mais elles sont cachées, on ne les void point. Elles n'ont rien dont elles nous puissent menasser, ou presenter à nos yeux. Elles sont comme les grandes armées victorieuses, quand on les voyoit venir auec vn si puissant appareil. Prenons doncques garde soigneusement de n'offencer personne. Mais quelquesfois c'est de tout vn peuple que nous deuons auoir peur : quelquesfois si c'est la coustume d'vne Cité que toutes choses presque par l'aduis d'vn Senat, il faut craindre ceux qui ont plus d'authorité là dedans : quelquesfois des personnes seules, entre les mains desquelles tout le peuple a mis sa puissance souueraine sur le peuple mesmes. Et s'il y a trop de peine à gaigner l'amitié de ceux-là, il suffira qu'ils ne soyent point ennemis. Par ainsi vn homme sage ne prouoquera iamais le courroux des grands seigneurs, ains tout au contraire il s'en donnera garde comme le marinier d'vne forte tempeste. Quand tu allois en Sicile, tu passas la mer : le patron du nauire se monstrant peu sage, ne tient compte des menasses du vent d'Autan. C'est le vent qui tourmente plus ceste mer-là, & qui engendre de plus grands orages. Il ne frappe pas le bord gauche, mais le costé qui s'approche plus pres de Charybde, où il enfle la mer de grandes vagues, & de tourbillons. Mais vn autre patron plus sage s'enquiert auec ceux qui cognoissent les endroits du pays, quelle tempeste il y a sur la mer, quel signe on peut prendre des nuées : & s'esloignant de ces quartiers desertez à cause des gouffres qu'on y void, va chercher vn autre chemin plus asseuré. Le Sage en doit faire de mesmes. Il doit s'esloigner d'vne puissance qui luy pourroit nuire. Il la doit fuir, prenant garde toutesfois sur tout qu'on ne s'apperçoiue point qu'il s'en vueille esloigner. Car vne partie de son asseurance est qu'on ne cognoisse point ouuertement qu'il se vueille asseurer contre les grands : parce que celuy qui fuit vne chose, la blasme

Comment nous pouuons esquiuer les choses redoutables.

Pour nous garantir de la plus importante des trois choses, redoutables à l'homme, qui est la violence d'vn plus puissant que nous, il faut aduiser à n'offenser personne car

Le courroux des grands est dangereux à guise de celuy de la mer irritée.

Le sage proprement cõparé au pilote bien aduisé.

Auſſi faut-il euiter la furie d'vn peuple: le moyen eſt, de ne deſirer rien de ce dõt pluſieurs debattens à qui l'aura.

N'eſtre point ſomptueux.

Fuir la haine, l'enuie, & le meſpris du monde.

Pour c'eſt effect il faut recourir à la Philoſophie.

Comment il la faut manier.

Cenſures de quelques actions de Caton d'Vtique.

aſſez. Il nous faut donc ſoigneuſement aduiſer comment nous pourrons eſtre aſſeurez contre vn peuple. Premierement, ne pourſuyuons iamais vne choſe dont il puiſſe aduenir contention entre les pourſuyuans. En apres, n'ayons rien en noſtre pouuoir de ſi grand, dont celuy qui nous guettera pour l'auoir, ſe puiſſe de beaucoup enrichir en le nous rauiſſant. Fay qu'il n'y ait point grand butin à prendre ſur ton corps. Pas vn n'entreprint iamais d'eſpandre le ſang humain pour l'amour du ſang meſmes, ou fort peu de perſonnes. Il y a plus d'hommes qui comptent ce qu'ils peuuent gagner ſur toy, que de ceux qui te hayſſent. Vn volleur laiſſe paſſer volontiers vn homme nud: vn pauure paſſe paiſiblement par vn chemin aſſiegé & couuert de ſoldats. Bref, pour fuir ces gens-là, il ſe faut garder de trois choſes, comme dit le vieil prouerbe, de la haine, de l'enuie & du meſpris. La ſeule ſageſſe nous apprendra comme cela ſe peut faire. Il eſt bien difficile de ſuiure ce temperament. Il eſt à craindre que l'enuie & la peur ne nous mettent en meſpris: & que quand nous ferons ſemblant de ne vouloir pas eſtre mis ſous les pieds, on ne cognoiſſe que nous le pouuons eſtre. La puiſſance que pluſieurs ont euë de ſe faire craindre, a eſté cauſe qu'ils ſont tombez en crainte. Aſſeurons-nous de tous coſtez. Il ne nous eſt pas moins dommageable d'eſtre meſpriſé, que d'eſtre trop craint & reueré. Il nous faut donc jetter entre les bras de la Philoſophie. Ces lettres-là ſeruent comme de mittre pour la faire reuerer, non ſeulement aux bons, mais encor à ceux qui ne ſont qu'vn peu mauuais. Car l'eloquence & le bien-dire en public, & toutes autres choſes qui peuuent faire ſuiure vn peuple, ont leurs contraires & ennemis. Mais la Philoſophie qui eſt pleine de repos, & laquelle ne ſe meſle que de ſes affaires, ne peut eſtre meſpriſée de pas-vn: luy portans toutes les autres ſciences, à l'opinion meſmes des meſchans, beaucoup d'honneur & de reſpect. La meſchanceté des hommes ne pourra iamais tant, il n'y aura iamais vne conſpiration ſi grande contre la vertu, que le nom de la Philoſophie ne ſoit ſainct & ſacré, & qu'il ne ſoit venerable. Au ſurplus, il faut manier doucement & modeſtement la Philoſophie. Et quoy? diras-tu, te ſemble-il que Caton fuſt modeſte en ſa Philoſophie, quand il vouloit par ſon opinion eſteindre la guerre ciuile? quand il ſe mettoit au milieu des armes de deux Princes furieux? quand il reprenoit en meſme temps ces deux partis: dont l'vn eſtoit bandé contre Pompée, & l'autre contre Ceſar? Quelqu'vn pourroit demander iuſtement, ſi en ce temps-là, vn homme ſage deuoit deſirer d'auoir aucun maniement de la choſe publique. Que veux-tu faire, Caton? Il n'eſt plus queſtion de la liberté publique, il y a long-temps qu'elle eſt miſe ſous les pieds: il n'eſt queſtion que de voir qui demeurera maiſtre & ſeigneur de la choſe publique, ou Ceſar, ou Pompée. Qu'as-tu à faire de te meſler en ceſte querelle? Ta ſageſſe n'y peut de rien ſeruir. On veut choiſir vn maiſtre: quel intereſt y as-tu lequel des deux vaincra? Le meilleur ne demeurera pas vainqueur. Celuy qui ſera vaincu, pourra eſtre le plus meſchant: mais celuy qui vaincra, ne pourroit pas eſtre plus homme de bien. I'ay parlé du dernier office & deuoir, que fit Caton ſur la fin. Mais les precedentes années ne ſouffroient point qu'vn homme vertueux peuſt eſtre receu en part au pillage de la choſe publique. Qu'a peu faire autre choſe ce pauure Caton, que crier inceſſamment & perdre les paroles qu'il diſoit, lors que le peuple maintenant le portoit leué ſur ſes mains, & qu'il luy couuroit le viſage de crachats: lors qu'on le tiroit par force pour l'enuoyer en exil: ou quand on le jettoit hors du Senat pour le mener en priſon? Mais nous traicterons apres, ſi vn

homme ſage ſe doit hazarder de perdre ſa peine. Cependant, ie t'appelle deuant les Stoïques, qui eſtans chaſſez hors de leur Republique, ſe ſont retirez pour enſeigner comme on doit iuſtement viure, & pour ordonner des loix profitables aux hommes, hors de crainte d'eſtre offenſez d'vn plus puiſſant qu'eux. Vn homme ſage ne troublera iamais les mœurs & les couſtumes publiques: il n'attirera iamais vn peuple à ſoy par vne nouuelle façon de viure. Quoy donc? celuy qui ſuiura ce deſſein, pourra-il au moins viure auec ſeureté? Ie ne te puis non plus promettre cela, qu'vne bonne ſanté à celuy qui vit ſobrement: & toutesfois la ſobrieté nous conſerue la bonne ſanté. Quelques nauires ſe perdent dans le port: que periſſes-tu donc qu'il leur puiſſe aduenir au milieu de la mer? O que le danger ſera bien touſiours plus grand pour celuy qui ſe meſle de tant d'affaires, & qui meine tant d'entrepriſes: ſi celuy-meſme qui demeure oyſif, & qui ne fait rien, à grand'peine encore eſt-il aſſeuré! Quelquesfois les perſonnes innocentes periſſent. Qui peut nier cela? Mais les meſchans plus ſouuent. Celuy eſt bon maiſtre d'eſcrime qui ne ſe laiſſe toucher que ſur ſes armes. Finalement l'homme ſage ne regarde qu'au commencement de toutes choſes: il ne penſe point à la fin. Les commencemens ſont en noſtre puiſſance, mais la fortune iuge des euenemens: au iugement de laquelle ie ne me veux point ſoubmettre. Ouy, mais elle apporte touſiours quelque tourment d'eſprit & quelque aduerſité. Le brigand n'eſt pas condamné dés l'heure qu'il fait le meurtre. Tu tends la main, afin que ie te donne quelque piece d'argent, comme i'ay de couſtume. Ie veux remplir ta bourſe de pieces d'or. Et puis que ie parle de l'or, appren comme l'vſage & le fruict d'iceluy te pourra eſtre plus agreable. Celuy iouït des richeſſes mieux que nul autre, qui n'a aucun beſoin de richeſſes. Tu me diras que ie dois nommer l'autheur de ceſte ſentence. Afin que tu cognoiſſes combien ie ſuis gracieux & honneſte, ie veux loüer la vertu d'autruy. Elle eſt d'Epicure, ou de Metrodorus, ou de quelque autre de ceſte boutique là. Et que te ſert-il de ſçauoir qui a tenu ce propos? Il l'a dit pour ſeruir à tout le monde. Celuy qui a beſoin des richeſſes, vit en perpetuelle crainte pour elles. Mais pas vn ne peut iouïr d'vn bien qui luy donne peine, s'il eſt touſiours ſoigneux d'y en adiouſter d'autres, s'il penſe à les augmenter. Il en oublie l'vſage, il eſt inceſſamment empeſché d'oüir ſes comptes, il ne bouge des Cours à plaider: il fueillette à toutes heures ſes liures de raiſons: bref au lieu d'eſtre maiſtre, il n'eſt que procureur.

Comportemẽs du ſage durãt les cõfuſiõs publiques.

Celuy eſt le plus riche qui a moins beſoin de richeſſes.

Elles tiẽnent en ẽtinuelle perplexitẽ celuy qui en a beſoin.

EPISTRE XV.

Si le ſage doit eſtre content de ſoy-meſme, ou s'il doit auoir vn amy duquel il ſe puiſſe fier & prendre conſeil.

C'Eſtoit la couſtume des anciens, laquelle a eſté gardée iuſques au temps où ie vis, d'eſcrire au commencement des lettres, Si tu te portes bien, cela va bien. Il me ſemble donc que ie puis dire à bon droict, Si tu ſuis la Philoſophie, cela va bien. Car en fin c'eſt ſe bien porter: ſans cela noſtre ame eſt malade: noſtre corps meſmes, pour ſi grandes forces qu'il ait, ne peut eſtre puiſſant, que comme l'eſt vn furieux ou vn phrenetique. Aye donc tout premierement ſoing de la ſanté de ton ame: en ſecond lieu, de celle du corps: laquelle ne te couſtera guere, ſi tu te veux bien porter. Ce ne ſeroit que folie (Lucilius mon amy) à vn homme de lettres, &

Il faut preferer les exercices de l'eſprit à ceux du corps: car ſans la Philoſophie on ne ſe peut bien porter.

choſe mal-ſeante à luy, d'employer le temps à faire exercice de ſes bras, d'engroſſir ſon col, & de renforcer ſes reins. Apres que tu te ſeras bien engraiſſé, que tes bras ſeront deuenus bien renforcez, tu n'auras iamais la force, ny la peſanteur d'vn bœuf de haute graiſſe. En outre la charge, & la groſſeur du corps accable l'eſprit, & le rend plus morne. Par ainſi reſerre, & eſtrain ton corps le plus que tu pourras, & mets ton eſprit au large. Ceux qui prennent tant de ſoin & de peine, ſentent beaucoup d'incommoditez: Premieremẽt, par les exercices trop penibles, qui font perdre l'haleine, & la rendent ſi foible, qu'elle ne peut apres faire aucun effort, ou quelque autre exercice plus ſubtil. En ſecond lieu, pour l'abondance des viandes, qui empeſche la vigueur de l'eſprit. Apres cela viennent des eſclaues de tres-meſchante vie, que nous prenons pour nous enſeigner les exercices: gens occupez touſiours à l'huile & au vin, qui penſent auoir bien employé la iournée s'ils ont fort ſüé, & ſi au lieu de la ſueur qu'ils ont renduë, ils peuuent auec vn goſier alteré aualer beaucoup de vin, aux deſpens de quelqu'vn. Certainement c'eſt la vie d'vn cardiaque, de ne faire que ſuer & boire. Il y a des exercices faciles, courts, qui recreent le corps en peu d'heure, & qui eſpargnent le temps, auquel il faut ſur toutes choſes penſer: la courſe, le mouuement des mains auec des contrepoids: le ſauter & leuer le corps en haut, ou le pouſſer & ietter au loing: ou celuy des preſtres de Mars, qu'on appelloit Saliens: ou pour parler encore plus deſhonneſtement, le mouuement pareil à celuy des foullons. Choiſi celuy que tu voudrois de tous ceux-là: l'vſage te le rendra facile. Mais quoy que tu faces, laiſſe bien-toſt celuy du corps, & reuiens à celuy de l'ame: exerce-le & de nuict, & de iour: peu de trauail nourrira ceſtuy-là: car ny le froid, ny le chaud ne pourront empeſcher cet exercice, ny la vieilleſſe meſmes. Accouſtume-toy à ce bien, qui ſe rend meilleur, tant plus nous deuenons vieux. Ie ne te commande point pour cela, d'eſtre touſiours panché ſur le liure, ou ſur tes tablettes à eſcrire. Il faut donner quelque recreation à ton eſprit, auec telle façon toutesfois, qu'il ne ſe deſbande point du tout, mais qu'il ſe relaſche vn peu. Le pourmenoir, où l'on a accouſtumé de ſe faire porter en vne chaire à bras, ſecouë le corps, & n'empeſche point l'eſtude. Tu peux lire, tu peux dicter, tu peux parler, tu peux eſcouter: toutes leſquelles choſes le pourmenemẽt n'empeſche point que tu ne faces. Ne meſpriſe point auſſi d'efforcer ta voix: laquelle ie te deffens de hauſſer par degrez, & par tons; & de la baiſſer apres. Et ſi tu veux ſçauoir encore apres cela, comme tu deuras cheminer, tu en trouueras quelques-vns, auſquels la faim à fait apprendre de nouueaux artifices. Tu trouueras quelqu'vn, qui t'enſeignera à moderer tes allures: qui prendra garde à ta bouche quand tu mangeras: & qui te voudra enſeigner autant de choſes, comme la douceur de ta patience permettra que ſon audace s'eſtende. Comment doncques deuras-tu faire? faudra-il que du beau premier coup tu te mettes à crier, & que ta voix commence par vn grand efforcement? La nature nous apprend de s'eſchauffer peu à peu: comme ceux qui plaident, commencent auec vne parole accouſtumée, & apres ſe mettent à crier à plein goſier. Pas-vn du commencement de ſon oraiſon n'implore la foy & l'aide des Quirites. Par ainſi comme l'impetuoſité de ton eſprit te le conſeillera, commence maintenant d'vſer d'iniures contre les vices auec vne grande vehemence, maintenant plus doucement: comme la moderation de ta voix & de tes coſtez le pourront ſouffrir. Et apres que tu auras recouuré ta voix, apres que tu l'auras repriſe, fay qu'elle deſcẽde peu à peu, & qu'elle ne tombe pas tout d'vn coup: qu'elle ſuiue la modeſtie, & le temperament de ſon maiſtre: & qu'elle ne ſe mette pas en fureur: comme celle d'vn ignorant, ou d'vn vilageois.

Quels exercices du corps il faut blaſmer &

Quels louer.

Mais il faut ſoudain reuenir à ceux de l'ame.

Leſquels doiuent eſtre pemperez, pour relaſcher l'eſprit, non le deſbander.

Il eſt bon auſſi d'exercer la voix, & façonner ſes contenances.

Car ce n'eſt point noſtre deſſein d'exerciter noſtre voix : nous voulons qu'elle nous ſerue d'exercice. Vn peu d'argent pour le loyer que tu leur donneras, t'aura oſté hors d'vne grande peine. Tu pourras apres recompenſer leur bien-faict de quelque plus honneſte preſent. Mais voicy vn beau precepte, que ie te veux enſeigner. La vie d'vn fol eſt deſagreable, pleine de frayeur, n'ayant ſa penſée que ſur l'aduenir. Qui eſt celuy (demanderas-tu) qui dit cela ? C'eſt celuy, qui nous apprenoit ce que i'ay dit cy-deſſus. Quelle vie doncques eſtimes-tu maintenant eſtre folle ? Eſt-ce celle de Baba & d'Ixion ? Non ce n'eſt pas ceſte-là : c'eſt la noſtre, qui ſommes precipitez par vn deſir aueuglé ſur des choſes, qui ne font que nous porter dommage, & qui ne pourroient iamais nous ſaouler. Nous ſerions deſia contens de ce que nous auions, ſi iamais aucune choſe nous euſt peu contenter : qui ne penſons iamais au plaiſir que nous ſentirions de ne rien ſouhaitter. Combien ſeroit-il plus magnifique d'eſtre plein de contentement, & de ne dependre point de la fortune ? Souuien ne toy en fin, Lucilius, des grands biens qui te ſont aduenus. Apres que tu auras regardé combien il y a de perſonnes qui te precedent, aduiſe auſſi combien il y en a qui marchent apres toy. Si tu veux eſtre recognoiſſant enuers les Dieux & enuers ta propre vie, penſe combien il y a d'hommes, auſquels tu as mis le pied deuant. Qu'as-tu à faire des autres ? Tu t'es deuancé toy-meſmes. Propoſe-toy quelque but, que tu ne puiſſes outre-paſſer, quand bien tu le voudrois. Quelque iour ces richeſſes trompeuſes paſſeront, leſquelles ſemblent eſtre meilleures à ceux qui les eſperent, qu'à ceux qui deſia les ont acquiſes. Si elles eſtoient accompagnées d'aucune fermeté, elles nous euſſent quelquesfois ſaoulez : mais elles ne font qu'exciter la ſoif de ceux qui les amaſſent, & les irriter par leur ſuperbe appareil. Pourquoy iray-ie pluſtoſt impetrer de la fortune qu'elle me donne ce que le hazard incertain du temps peut trainer auec ſoy, que d'obtenir de moy-meſme, que ie ne le demande point ? Mais pourquoy ne me ſouuenant pas de la fragilité humaine, le demanderay-ie ? Aſſembleray-ie ? Et ſur quoy ? Trauail ſur trauail ? Ie ſuis au dernier iour de ma vie : & ſi ce n'eſt pas le dernier, il n'en eſt toutesfois guere loing.

La vie humaine eſt pleine de miſeres & de faſcheries: & le ſage n'y trouue aucun contentement.

Les richeſſes ſont choſes corruptibles. Rendent l'homme inſatiable. & S'occuper à la recherche d'icelles. C'eſt aſſembler trauail ſur trauail.

EPISTRE XVI.

Qu'il ne faut pas teindre legerement noſtre eſprit dans les preceptes de la Philoſophie, mais il l'en faut ſaouler & abreuuer de tout. Apres il diſſoult l'argument par lequel quelques vns vouloient ſouſtenir, ſoit que toutes choſes fuſſent gouuernées par le deſtin, comme les Stoyciens croyent, ou qu'elles aduinſſent, ſans raiſon & par aduenture, comme les Epicuriens enſeignent, que la philoſophie eſt inutile. En dernier lieu il expoſe vne treſ-belle ſentence d'Epicure, Quelle meſure & quelle borne il faut donner à nos cupiditez.

IE ſçay bien que tu crois, Lucilius, qu'aucun ne peut heureuſement ny aſſez paſſablement viure, ſans l'eſtude de la Philoſophie : & que la vie ſe rend du tout heureuſe par la perfection de la ſageſſe : voire qu'elle eſt paſſable pour auoir ſeulement commencé de la ſuyure. Mais il te faut bien aſſeurer en l'opinion de ce que tu crois : il le faut grauer dans ton ame par vne continuelle penſée. Il y aura plus de peine à bien garder & ſuyure les honneſtes reſolutions que tu

On ne peut auoir vn bon contentement en ceſte vie ſans l'eſtude de la Philoſophie : & ſa vraye vtilité qu'on

en a, ſe doit renforcer par vne conſtante & ferme reſolution.

autres faictes, que non point à les faire. Il te faut perſeuerer. Il faut donner courage à ton continuel eſtude iuſqu'à ce que la volonté que tu as, ſoit paſſée & paruenuë à vne ferme & parfaicte reſolution. Par ainſi il ne t'eſt pas beſoin d'employer enuers moy tant de fermens d'aſſeurance, ny tant de longues paroles: car ie connois bien que tu as beaucoup profité. Ie ſçay d'où part ce que tu m'eſcris. Ce ne ſont point propos feints ny deſguiſez. Toutesfois ie t'en diray ouuertement ce qu'il m'en ſemble. I'ay deſia bonne eſperance de toy, mais non point encore vne certaine aſſeurance. Ie veux que tu ſois en ceſte meſme opinion que ie ſuis. Il ne faut point que tu ayes ſi toſt & ſi facilement ceſte croyance de toy. Foüille dans ton ſein: eſpulche-toy de toutes parts: regarde-toy bien: & regarde ſur tout, ſi tu as plus apprins, ou en la Philoſophie, ou en ta façon de viure. La Philoſophie n'eſt pas vn artifice pour complaire au peuple, ou qu'on doiue appreſter pour l'oſtentation. Elle ne conſiſte point en paroles, mais en effects. Elle n'eſt point inuentée pour paſſer le iour tout entier en quelques plaiſirs, ou pour ſe garder de ſe faſcher de l'oiſiueté. Elle façonne l'ame, elle diſpoſe la vie, elle gouuerne nos actions, elle enſeigne ce qu'il faut faire, & ce qu'il faut laiſſer. Mais auec le gouuernail qu'elle tient en main, elle dreſſe le cours de la vie de ceux qui flottent comme incertains de ce qu'ils doiuent faire. Bref, ſans elle aucun ne vit en aſſeurance. Il y a vne infinité d'accidens qui ſuruiennent à toutes heures, qui ont beſoin de conſeil, lequel il faut aller demander à la Philoſophie. Quelqu'vn me dira, Dequoy me peut ſeruir la Philoſophie, s'il y a vne deſtinée? Que me ſert-elle, s'il y a vn Dieu qui gouuerne tout? Que ſert-elle, ſi la fortune & le ſort commande: Car les choſes certaines ne ſe peuuent changer, & l'on ne ſe peut armer contre les incertaines? ſi Dieu a gaigné le deuant à mon conſeil: s'il a arreſté ce que ie dois faire: ou ſi la fortune ne donne aucune liberté au conſeil que ie pourrois prendre. Quoy qu'vne de ces choſes-là ſoit vraye, ou que toutes le ſoyent, Lucillius, il faut Philoſopher. Car ſoit que les deſtinées nous tiennent attachez par loy inexorable, ou que Dieu diſpoſe de tout ceſt vniuers comme il luy plaiſt, ou que la fortune roulle çà & là, ſans aucun ordre, & pouſſe à la fantaſie les choſes humaines, la Philoſopie nous doit tenir aſſeurez. Elle nous exhortera d'obeyr volontairement à Dieu, de reſiſter vertueuſement à la fortune: elle t'enſeignera de ſuiure le vouloir diuin, & ſupporter conſtamment les cas de fortune. Mais il ne ſe faut point jetter pour ceſte heure ſur ceſte queſtion, qu'eſt-ce que nous deuons faire, ſi la prouidence commande ſur toutes choſes, ſi la ſuitte des deſtinées nous traine enchainez & liez apres elle, ou ſi les cas inopinez & ſoudains de la fortune ont toute puiſſance ſur nous. Ie reuiens maintenant à ce poinct icy, qui eſt de t'exhorter & t'admoneſter de ne laiſſer point eſchapper & refroidir ceſte belle chaleur de ton eſprit. Retien-là, afin que ce qui n'eſt qu'vne impetuoſité, deuienne vne certaine habitude de ton ame. I'ay ietté les yeux (ſi ie te cognois bien) dés le commencement de cette Epiſtre, pour voir quel preſent elle t'apportoit: foüille-là bien, tu la trouueras. Ne t'eſmerueille point de la couſtume de mon eſprit. Ie ſuis encores liberal du bien d'autruy. Mais pourquoy ay-ie dit d'autruy? Tout ce qui a eſté ſagement & bien dit par qui que ce ſoit, eſt mien: par meſme raiſon ce qui a eſté dit par Epicure: Si tu vis ſelon ta nature, tu ne ſeras iamais pauure: mais ſi tu veux ſuiure tes opinions, tu ne ſeras iamais riche. Nature ſe contente de peu: l'opinion embraſſe tout. Si on mettoit dans ton ſein tous les biens que pluſieurs hommes riches ont poſſedé: ſi la fortune t'eſleuoit par deſſus les felicitez de toutes autres perſonnes priuées: ſi elle te couuroit d'or, te veſtoit de pourpre, ſi elle te hauſſoit à vne telle grandeur de richeſſes

Deſcription de la vraye Philoſophie.

Son vſage.

Elle nous aſſeure contre tous accidens qui ſont & de conſeil, & de fortune.

Elle fournit de preceptes vtile à la vie humaine.

Pour viure contents il faut ſuiure Nature, non point l'opinion.

cheſſes & de voluptez, que tu peuſſes pauer la terre de marbre : que tu n'euſſes point ſeulement en ton pouuoir, mais encore que tu fuſſes contraint de marcher deſſus les richeſſes, & les fouler aux pieds : ſi d'auantage tes maiſons eſtoient ornées des ſtatuës, de peintures, & de tous les beaux ouurages que l'art a inuëtez pour la prodigalité des hommes: tout cela ne t'apprendroit que d'en deſirer encor de plus grandes. Les deſirs naturels ont quelque meſure: mais ceux qui naiſſent d'vne fauſſe opinion ne trouuent aucune fin, à laquelle ils ſe puiſſent arreſter. Car la fauſſeté n'a point de bornes. Celuy qui va par vn chemin certain, en trouue la fin : mais l'eſgarement & le fouruoyement eſt ſans meſure. Retire-toy doncques de ces vanitez : & quand tu voudras cognoiſtre ſi tes deſirs ſont naturels, ou aueuglez d'vne ſotte gloire, regarde s'ils ſe peuuent arreſter à quelque choſe certaine. Mais ſi apres eſtre allez fort loin, ils veulent encor paſſer plus auant, croy que ces deſirs ne ſont point naturels.

Les deſirs naturels ſe renferment dans quelques bornes: mais non ceux qui ſont d'opinions.

EPISTRE. XVII.

Qu'il n'y a rien pourquoy on doiue differer le temps de philoſopher, pour crainte de la pauureté, laquelle tant s'en faut qu'elle puiſſe porter aucune incommodité qu'au contraire, elle eſt commode à ceux qui veulent vrayement & d'vn bon courage philoſopher.

REjette loin de toy toutes ces choſes-là, ſi tu es ſage : ou pluſtoſt, ſi tu veux deuenir ſage : cours d'vne grande viteſſe & de toute ta force à rendre ton ame bonne. S'il y a quelque affaire qui te retienne, depeſche-le, ou quitte-le du tout. Les affaires de ma maiſon (ce dis-tu) me retardent. Ie la veux diſpoſer de telle ſorte, qu'elle ne puiſſe point auoir faute d'argent, afin que la pauureté ne me ſoit point faſcheuſe, ou que ie ne ſois faſcheux à quelqu'vn. Quand tu tiens ce propos, il ſemble que tu ne cognois pas la vertu & la grandeur de ce bien auquel tu penſes tant. Tu vois bien en gros ce qu'il en eſt, & combien la philoſophie eſt profitable : mais tu ne cognois point encores aſſez ſubtilement toutes ſes parties. Tu ne ſçais pas combien elle nous peut aider en tous lieux, & de quelle ſorte (afin que i'vſe des mots de Ciceron) elle nous donne ſecours aux choſes plus grandes, & comme elle s'abaiſſe iuſqu'aux plus petites. Croy-moy, appelle-là en ton conſeil, elle te perſuadera de ne t'aſſeoir point pour faire tes comptes aux gettons. Ce que tu cherches doncques en retardant ainſi, c'eſt afin que tu n'ayes point occaſion de craindre la pauureté. Que diras-tu s'il la faut ſouhaitter ? Les richeſſes ont donné empeſchement à pluſieurs de ſuiure la ſageſſe : mais la pauureté eſt deſchargée de tout ſoin, elle eſt pleine de ſeureté. Si elle oyt ſonner la trompette, elle ſçait bien qu'on ne la cherche pas. Si elle oit crier au feu, elle cherche ſeulement quelque trou pour ſortir, ſans qu'elle ſoit en peine de rien ſauuer. Ou s'il faut qu'elle ſe mette ſur mer, les ports ne ſe rempliſſent point de bruit : ils ne ſont pas importunez pour vne ſeule perſonne. Elle n'a point ceſte grãde ſuite de ſeruiteurs apres elle, pour la nourriture deſquels il faudroit deſirer la fertilité des regions d'outre-mer. Il eſt facile de paiſtre peu de ventres bien enſeignez, & qui ne deſirent autre choſe que d'eſtre emplis. Il ne couſte gueres d'oſter la faim : mais eſtre deſgouſté par trop de viandes couſte beaucoup. La pauureté ſe contente de ſatisfaire à ſes deſirs les plus preſſez. Qu'eſt-ce donc ? Pourquoy voudrois-tu refuſer de la loger dans ta maiſon, veu que l'homme ſage, pour ſi riche qu'il ſoit, prend plaiſir de ſuiure ſa façon de viure ? Si

L'apprehenſion de pauureté ne doit deſtourner l'homme de l'eſtude, & amour de ſageſſe: au contraire.

Les richeſſes y donnent ſouuent de l'empeſchement. & La pauureté a moy mes ſes commoditez és temps incommodes.

Les plus ſages en font comme profeſſion, & recognoiſſent qu'elle leur eſt expediẽte.

tu veux eſtre en liberté d'eſprit, il faut que tu ſois pauure, ou que tu faces ſemblant de l'eſtre. On ne peut faire aucun eſtude profitable ſans la ſobrieté, & la ſobricté n'eſt autre choſe qu'vne pauureté volontaire. Chaſſe donc au loing telles excuſes: Ha ie n'ay point encores tout ce qu'il me faut : mais que i'aye amaſſé toute ceſte ſomme, lors ie m'addonneray entierement à la Philoſophie. Et toutesfois il n'y a rien qu'il faille pluſtoſt appreſter, que ce que tu mets en arriere, & que tu veux acquerir le dernier. C'eſt par là qu'il te faut commencer. Ie veux au preallable aſſembler (ce dis-tu) quelque bien dont ie puiſſe viure. Appren auſſi en meſme temps comme tu le dois aſſembler. Si quelque choſe t'empeſche de bien viure, rien ne t'empeſche de bien mourir. Il ne faut point que la pauureté nous retire de la Philoſophie, non pas l'indigence meſme de toutes choſes. Il faut que celuy qui la veut ſuiure, face eſtat d'endurer la faim qu'ont endurée quelques-vns qui ont eſté aſſiegez. Et quelle autre recompenſe pouuoient-ils attendre d'auoir tant ſouffert, que de ne tomber point à la mercy du vainqueur ? Mais de combien eſt plus grand le bien par le moyen duquel on nous promet vne perpetuelle liberté, de n'auoir iamais peur, ni des hommes, ni de Dieu ? Et certainement on ne peut paruenir à cela qu'auec la faim. Les grandes armées ont ſouffert neceſſité de toutes choſes, ont veſcu de racines d'herues, & ont enduré vne ſi grand' faim, qu'on auroit honte de le dire. Elles ont enduré tout cela pour la conqueſte d'vn Royaume, & lequel (choſe qui te doit plus faire eſmerueiller.) ils pourſuiuoient pour autruy. Se trouuera-il aucun qui doiue faire difficulté d'endurer la faim pour deliurer ſon ame des fureurs qui la tourmentent ? Il ne faut point doncques penſer pluſtoſt d'acquerir. On peut paruenir à la Philoſophie ſans faire prouiſion de viures pour le chemin. Vrayemẽt c'eſt bien dit: opres que tu auras amaſſé ton ſaoul de bien, tu voudras lors acquerir la ſageſſe. Elle ſera donc le dernier inſtrument de ta vie, ou comme vn ſurcroiſt & adiouſtement à icelle. Tout au contraire, ſi tu as quelque bien, mets toy incontinent à philoſopher. Car cõment peux-tu ſçauoir ſi tu en as deſia plus qu'il ne t'en faut ? Et ſi tu n'as rien, cherche la Philoſophie pluſtoſt que toute autre choſe. Ouy, mais i'auray faute de ce qui m'eſt neceſſaire. Premierement, rien ne te peut defaillir, d'autant que ce que nature demande eſt peu de choſe, & que le ſage s'accommode à la nature. Mais ſi quelque extréme neceſſité luy ſuruient, il eſt en ſa puiſſance de ſortir hors de ceſte vie quand il voudra, & de n'eſtre plus ennuyeux à ſoy-meſmes. Et ſi c'eſt quelque legere & petite infortune qui le puiſſe encore laiſſer viure, il le prendra en bonne part. Et ſans ſe ſoucier plus qu'il ne ſera beſoin, il donnera à ſon ventre & à ſes eſpaules, ce qui leur ſera beſoin : & plein de toute aſſeurance & de ioye, ſe moquera des occupatiõs des riches, des chemins & des voyages de ceux qui courent apres les richeſſes : & dira, Pourquoy te remets-tu en plus grande longueur ? Attẽdras-tu que tes derniers ayent encores gagné de plus grãdes vſures, ou le profit que tu peux faire ſur la vente de ta marchandiſe, ou que quelque riche vieillard te face heritier, ſi tout maintenant tu te peux faire riche ? La ſageſſe nous met incontinent en main des biens qu'elle donne à celuy à qui elle apprend de meſpriſer les richeſſes. Mais ces propos tombent ſur quelques autres : car pour ton regard tu approches fort pres des plus riches. Change de bourſe, tu as trop de bien. On trouuera dans toutes pochettes ce qui doit ſuffire. Ie pouuois en ceſt endroit mettre fin à mon Epiſtre, ſi ie ne t'enſeignois vne mauuaiſe façon de faire. Il n'eſt permis à pas-vn de ſaluër les Roys des Parthes ſans quelque preſent. Ie ne te puis dire à Dieu, ſans te dõner quelque choſe. Et que ſera-ce ? Ie l'empruncteray d'Epicure. Il y en a pluſieurs qui pour auoir amaſſé beaucoup de richeſſes, n'ont

Folie du cõmun des hõmes, qui veulent premieremẽt acquerir ce qui leur eſt moins neceſſaire.

L'extreſme neceſſité ne doit pas meſme diuertir de la philoſophie:

car

Sa recompenſe eſt grãde & ſingulíere.

&

La recherche d'icelle ne diminuë pas les moyẽs au ſage,

qui

Trauaillé d'extréme indigence peut abreger ſes iours, ſuiuãt l'vn des paradoxes Stoyques.

autrement

Il ſe contentera d'auoir dequoy ſe nourrir & veſtir.

Les biens qu'la ſageſſe donne, ne ſont point corruptibles:

mais

point pour cela mis fin à leurs miſeres : ce n'a eſté qu'vn changement. Ie ne m'eſmerueille point de cela : car le vice n'eſt point aux choſes, il eſt en l'ame. Et le meſme vice qui nous faiſoit trouuer la pauureté peſante, nous fait auſſi trouuer les richeſſes faſcheuſes. Comme c'eſt tout vn que tu mettes coucher vn malade dans vn lict de bois, ou dedans vn lict doré : parce qu'en quelque part que tu le portes, il traine auec ſoy ſa maladie : pareillement il n'importe à vn eſprit malade, qu'on le mette ſur les richeſſes, ou ſur la pauureté : ſon mal le ſuit par tout.

Les richeſſes de ce monde ne rabaiſſent rien des miſeres de l'homme.

EPISTRE XVIII.

Comment celuy qui s'eſt addonné à l'eſtude de la Philoſophie, ſe doit porter à quelques certains iours de l'année, eſquels en toutes les villes les perſonnes pour recreer leurs eſprits, deuiennent publiquement folles, ainſi qu'il ſe faiſoit iadis à Rome au mois de Decembre, & auiourd'huy nous faiſons durant quelques iours du mois de Feurier. D'auantage, il dit qu'il faut choiſir quelques iours pour eſſayer comme nous pourrions ſouffrir la pauureté. Apres il met fin à ſa lettre par vn dire d'Epicure, touchant le voiſinage qu'il y a entre la cholere & la fureur.

C'Eſt au mois de Decembre principalement que la ville ſe fond en ſueur. On permet toutes ſortes de diſſolutions, de deſbauches, & de folles deſpenſes : on n'oit par tout que le bruit d'vn grand appareil. Comme s'il y auoit auiourd'huy aucune difference entre les feſtes Saturnales & les iours ouurables. Il y en a ſi peu, qu'à mon aduis celuy qui diſoit qu'anciennement il n'y auoit qu'vn mois de Decembre, mais qu'auiourd'huy c'eſt toute l'année entiere, ne ſe trompoit point. Si ie te tenois icy, ie diſcourrois volontiers auec toy, que c'eſt que tu penſerois qu'on deuſt faire : s'il faudroit retrancher aucune choſe de ceſte couſtume ordinaire, ou s'il nous ſeroit force de banqueter plus ioyeuſement, & deſpouiller noſtre robbe longue, afin qu'il ne ſemblaſt pas que nous euſſions en meſpris les couſtumes de la ville. Car pour prendre plaiſir les iours de ceſte feſte, i'ay changé de robbe, & fait ce qu'on n'auoit accouſtumé de faire qu'aux temps les plus triſtes & mal-heureux de noſtre cité. Mais ſi ie te cognois bien, ie penſe à mon aduis, que parlant comme arbitre, tu n'euſſes pas voulu que nous euſſions reſſemblé du tout au commun vulgaire, ny que nous euſſions voulu nous rendre du tout diſſemblables à luy, ſinon qu'il fuſt beſoin de retenir la bride entierement ces iours-là à noſtre ame, afin qu'elle ſeule s'abſtint des voluptez, lors que tout le peuple y eſt plongé. Elle prend vn tres-certain ſigne de ſa cõſtance, ſi elle ne va, ou ſi elle ne ſe laiſſe trainer aux delices & aux amorces de la diſſolution. Elle eſt encore plus vertueuſe d'eſtre ſeiche & ſobre, quãd tout le reſte du peuple s'eſt enyuré, & qu'il rend ſa gorge par les ruës. Cela eſt encore plus plein de modeſtie, de ne ſe bannir point de ces compagnies, de ne ſe faire point remarquer par deſſus les autres, de ne ſe meſler parmy tous, & faire neantmoins toutes choſes, mais non pas de la meſme façon qu'ils les font. Car on peut paſſer le iour de la feſte, ſans faire aucune diſſolution. Au reſte, il me plaiſt tellement d'eſſayer la fermeté de ton ame : que ſuiuant le commandement des plus grands hommes de ce monde, ie te commande auſſi de prendre quelques iours, auſquels te contentant de fort peu de viande, & de la plus pauure que tu pourras trouuer, & veſtu d'vne robe heriſſée, rude & peſante, tu puiſſes dire à toy-meſmes : Eſt-ce tout ce que ie craignois ? Il faut que l'ame eſtãt ainſi en ſeureté s'appreſte à cõbattre

Quelle doit eſtre la vacation du ſage durant les deſbauches, & diſſolutiõs publiques.

Il ſe peut laſcher en certaines choſes, mais ſe doit roidir en d'autres.

S'accommoder aux cõpagnies, mais ſans ambition particuliere, & auec choix

Moyens de ſupporter la pauureté.

les choſes difficilles, & qu'au milieu des biens que fortune luy donnera, elle ſe rende conſtante, pour ſouffrir les aduerſitez qu'elle luy pourroit eſmouuoir. Le gendarme durant la paix court la lance ſans voir l'ennemy, ruë la barre & le pal, & ſe laſſe apres vn trauail inutile, afin qu'il puiſſe prendre ceſte peine quand il ſera beſoin. Celuy que tu voudras ne s'eſtonner point en quelque affaire, il le faut exercer auparauant. C'eſt ce qu'ont fait ceux qui contre-faiſans tous les mois la pauureté, ſont preſque deuenus pauures, afin qu'ils n'euſſent iamais plus crainte de ce qu'ils auoient appris auparauant. Ne penſe pas donc maintenant que ie te vueilles ramener à vn petit ſouper, ou aux armoires des pauures gens, & à toutes autres choſes, où la ſuperfluité des richeſſes, quand elle eſt trop ſaoulle, prend plaiſir à ſe delaſſer. Il faut que ce ſoit vn vray lict de mendiant, vne haire, & vn pain bis & faſcheux à manger. Pren ceſte patience trois iours, & quatre auec, & encores quelquesfois d'auantage, afin que ce ne ſoit point vn paſſe-temps, mais vne experience. Croy moy, Lucilius, qu'alors tu ſaureras d'aiſe, quand tu ne ſeras ſaoulé pour deux grands blancs de viande. Tu cognoiſtras que pour manger ton ſaoul, tu n'as que faire de la fortune. Car quand elle ſeroit bien courroucée contre nous, elle nous bailleroit ce qui peut ſuffire pour nous ſaouller. Il ne faut point que pour cela tu ayes opinion d'auoir fait beaucoup pour toy: car tu ne feras que ce qu'vne milliace d'eſclaues, & vne milliace de pauures ont fait. Toutesfois, tu te peux priſer d'vne choſe, que tu le feras ſans eſtre forcé. Il te ſera auſſi facile de ſouffrir cela touſiours, que de l'eſſayer quelquesfois. Exerçons-nous comme au pal. Et afin que la pauureté ne nous puiſſe prendre en deſpourueu, faiſons qu'elle nous ſoit familiere. Nous ſerons riches auec plus d'aſſeurance, ſi nous pouuons apprendre que ce ne ſoit point choſe faſcheuſe d'eſtre pauure. Ce maiſtre de la volupté Epicurus, auoit certains iours auſquels il chaſſoit la faim auec vn mauuais traictement, pour voir s'il defailloit quelque choſe à vne pleine & parfaicte volupté: ou combien il y en defailloit: & ſi cela meritoit que quelqu'vn y employaſt beaucoup de peine. Certainement il dit cela aux Epiſtres qu'il eſcriuoit à Polyenus, au temps que Charinus eſtoit preteur. Et ſe vantoit ne manger point pour vn ſol de viande à ſon repas; & que Metrodorus, qui n'auoit point encor tant profité que luy, deſpendoit bien le ſol tout entier. Penſes-tu que viuant de ceſte façon on ſe puiſſe pas ſaouller? C'eſt pluſtoſt vne grande volupté. Ce n'eſt pas comme vne volupté legere qui paſſe bien toſt, ou qui nous puiſſe eſchapper, & laquelle il faille ſouuent renouueller. C'eſt vne volupté certaine & perdurable. Non pas que ce ſoit grand plaiſir de boire de l'eau, & de manger de la boüillie, ou vne piece de pain d'orge: mais c'eſt vn grand plaiſir de pouuoir tirer du plaiſir d'vn tel ſubiect, & de s'eſtre reduict à vn tel eſtat, que la plus meſchante fortune du monde ne pourroit le nous rauir. La nourriture des priſons eſt encor plus abondante que cela: mais quand on a mis à part ceux qui ſont condamnez à perdre la vie, celuy qui les doit executer, ne les nourrit pas ce iourlà ſi chichement. Mais de combien eſt plus grande la vertu de courage de ſe rendre de ſoy-meſmes au poinct que ceux qui ſont reduicts en vne extremité ne doiuent pas craindre? C'eſt aller au deuant des armes de la fortune. Commence donc, mon amy Lucilius, de ſuiure la couſtume de ceux-là, & choiſi quelques iours auſquels tu te retireras de tes affaires, & t'accouſtumeras à te contenter de fort peu. Commence de te rendre familier à la pauureté.

Il faut peu pour raſſaſier le ſobre.

Il vaut mieux l'eſtre volontairement.

Voyez Vegece. li. 1. chap. 13.

A l'exemple d'Epicure, grand maiſtre neanmoins de volupté.

Courage, mon amy, meſpriſe la richeſſe.
Rends-toy digne de Dieu auec ta ſageſſe. 8. Æneid.

Il n'y a autre perſonne qui ſoit digne de Dieu, que celuy qui a meſpriſé les richeſſes : la joüiſſance deſquelles ie ne te veux pas interdire, mais ie te veux apprendre de les ſçauoir poſſeder ſans aucune crainte. Ce que tu pourras faire par ce ſeul moyen, ſi tu te perſuades que tu puiſſes viure ſans elles, & ſi tu les regardes comme choſe qui te peut laiſſer. Mais il eſt deſia temps de plier ma lettre. Paye moy premierement (diras-tu) ce que tu me dois. Ie te bailleray vne deſcharge ſur Epicure : il payera pour moy. Vne trop grande cholere, ſe conuertit en fureur. Il te ſera force de le ſçauoir, quand tu auras vn ſeruiteur & vn ennemy. Ceſte paſſion s'allume contre toutes ſortes de perſonnes : elle s'engendre auſſi bien d'amour comme de haine : & auſſi toſt entre les paſſe-temps & comme les jeux, contre les choſes ſerieuſes. Il ne faut point conſiderer ſi elle prend ſa naiſſance de quelque grande occaſion, mais ſur l'ame de qui elle tombe. Il en eſt ainſi du feu : il n'importe combien il eſt grand, mais en quel lieu il eſt jetté. Car les choſes dures & maſſiues ne ſe peuuent allumer pour ſi grand que le feu ſoit : au contraire, les matieres ſeches & faciles à s'embraſer, nourriſſent vne petite bluette de feu, iuſqu'à ce qu'elles s'embraſent du tout. Il n'eſt auſſi rien plus certain, Lucilius, que l'iſſuë d'vne grande cholere, c'eſt la fureur : c'eſt pourquoy il faut fuyr la cholere, non ſeulement pour eſtre eſtimé modeſte, mais pour noſtre ſanté.

Expedient vtile pour vrayement meſpriſer les richeſſes, & les poſſeder deuëment.

Quelle conuenance il y a entre la cholere exceſſiue & la fureur.

La modeſtie & la ſanté meſme requierent que on fuye telle cholere.

EPISTRE XIII.

Il veut perſuader à Lucilius, qu'il ne ſe retire pas à la ſolitude ny à cachettes, mais que reiettant tous ennuis, & les tiltres d'honneur pleins de vanité, il ſuiue le repos d'eſprit.

IE me reſioüis infiniement toutes les fois que ie reçois de tes lettres, parce qu'elle me rempliſſent d'vne belle eſperance : elles ne permettent point deſormais ſimplement pour toy, mais elles entrent en plegement. Ie te prie donc de continuer ainſi. Car de quelle meilleure choſe puis-ie prier mon amy, que de celle pour laquelle ie voudrois faire prieres aux Dieux pour luy ? Retire-toy de toutes ces occupations, & ſi tu ne peux de bon gré, arrache-t'en par force. Nous auons aſſez deſpendu de temps, commençons en noſtre vieilleſſe d'amaſſer nos hardes. Cela peut-il eſtre ſujet à l'enuie ? Nous auons touſiours veſcu ſur mer, venons mourir au port. Ie ne te voudrois pas pourtant conſeiller de vouloir acquerir aucune reputation de t'eſtre retiré au repos : dequoy tu ne te dois ny trop vanter, ny trop cacher. Car ie ne te chaſſeray pas ſi loin, que blaſmant la fureur des hommes, ie vouluſſe que tu cherchaſſes quelque cachette pour te couurir & pour eſtre oublié de tout le monde. Fais en ſorte que ton repos ne ſoit point trop remarqué : il ſuffit qu'il paroiſſe. Puis apres, ceux qui ſont encore en leur entier, & qui ſe gouuernent par leur propre conſeil, prendront garde à cela, s'ils veulent paſſer leur vie à l'obſcur, & ſans faire parler d'eux : car deſormais tu ne le pourrois faire. La grandeur de ton eſprit, l'elegance de tes eſcrits, les amitiez que tu as acquiſes auec les plus grands & les plus nobles t'ont fait deſia cognoiſtre à tout le monde. Tu es ſi cogneu d'vn chacun, qu'encor que tu vouluſſes t'aller plonger & cacher au bout du monde, toutesfois les belles choſes

Il ſe faut meſme aforce arracher du tracas de ce monde, pour ioüyr de quelque repos, & viure ſans enuie.

En ſorte neantmoins qu'il ſoit trop affecté.

que tu as faictes par cy-deuant, te rendroient aſſez renommé : tu peux eſtre ſurprins d'aucune obſcurité, en quelque lieu que tu vueilles fuyr. Ceſte grande clarté que tu as gagnée par le paſſé, te ſuiura par tout. Tu peux mettre ton eſprit en repos : tu te peux retirer, ſans que pas vn t'en porte enuie, ſans aucun regret & ennuy de ton eſprit. Car qu'eſt-ce que tu laiſſeras apres toy, à quoy tu puiſſes auoir regret? Seront-ce ceux qui ſe ſont mis ſous ta protection & deffenſe ? pas vn deſquels ne te ſuit pour reſpect qu'il te porte, mais pour tirer quelque bien de toy. Seront-ce tes amis ? on cherchoit anciennement les amitiez, & maintenant la proye. Les perſonnes vieilles qui ſe verront abandonnées, changeront-elles leurs teſtamens ? Ceux qui auoient accouſtumé de te venir ſaluër tous les matins, iront-ils à vne autre porte ? Tu ne peux point acquerir ce grand bien qu'il ne te couſte cher. Choiſi ſeulement ſi tu aymes mieux t'abandonner toy-meſmes, que quelque partie de ton bien. Pleuſt aux Dieux que tu euſſes peu enuieillir dans la meſme fortune de tes majeurs, & que ta felicité ne t'euſt point eſleué ſi haut. Mais vn ſoudain bon-heur, les charges publiques, & le gouuernement des Prouinces, & tout ce que ces grandeurs promettent, t'ont jetté loin de la veuë d'vne vie heureuſe & ſalutaire. Tu auras encor des dignitez plus grandes, qui naiſtront les vnes apres les autres. Quelle fin prendra cela ? Qu'attens-tu ? Que tu n'ayes plus en ton pouuoir ce que tu deſireras trop tard ? Tu ne trouueras iamais le temps à propos. Telle que nous diſons eſtre la raiſon & l'ordre des cauſes, auec leſquelles les deſtinées ſont attachez : telle eſt celle des cupiditez : l'vne naiſt de la fin de l'autre. Tu es plongé en vne telle condition de vie, qu'elle ne mettra iamais fin, ny à tes miſeres, ny à ta ſeruitude. Retire ta teſte hors de ce joug. Il vaux beaucoup mieux la laiſſer couper vne bonne fois, que de ſentir touſiours ceſte peſanteur. Si tu te peux remettre en ta raiſon priuée, ie confeſſe que toutes choſes te ſeront plus petites, mais elles ne te contenteront que trop : au lieu que maintenant vne infinité de biens venus & portez de toutes parts, ne te peuuent ſaouler. Mais que dois-tu plus deſirer, ou bien de te ſaouler en ta pauureté, ou de mourir de faim auec vne ſi grande abondance de biens? La richeſſe deſire touſiours dauantage, & eſt-elle ſujette au deſir & à l'enuie d'autruy. Pendant que tu ne ſeras iamais content en toy-meſmes, les autres ne le ſeront iamais de toy. Mais comment en pourray-ie ſortir ? (diras-tu) par quelque moyen que ce ſoit. Souuienne toy en combien de hazard tu t'es mis pour amaſſer des richeſſes, combien de choſes penibles tu as entrepriſes pour l'honneur. Il faut auſſi oſer entreprendre quelque choſe pour la tranquilité & pour le repos de l'ame : ou bien il faut faire eſtat d'enuieillir auec le ſoin de l'adminiſtration & du gouuernement des Prouinces, & dans le tumulte des offices & charges de la Cité, & ſentir ordinairement des nouuelles tempeſtes, que nulle modeſtie, ou nul repos de la vie ne peut euiter. Car dequoy te ſert-il que tu te vueilles mettre en repos ? Ta fortune ne le permet point. Et que ſera-ce, ſi tu la laiſſes encor croiſtre d'auantage ? tant plus elle s'approchera du bon-heur, tant plus elle s'approchera auſſi de la crainte. Ie te veux à ce propos raconter ce que Mecenas diſoit. Il nous apprenoit la verité au milieu de la gehenne qu'il ſouffroit : La hauteſſe meſme tonne & traine eſpouuantemẽt aupres des choſes hautes. Si tu me demandes en quel liure il dit cela, c'eſt en celuy qui eſt intitulé Prometheus. Il a voulu dire qu'elle tient les choſes hautes en effroy. Y a-il puiſſance & grandeur aucune, que tu vouluſſes tant eſtimer, pour tenir apres vn tel langage d'yurongne ? C'eſtoit vn homme d'vn bel eſprit, qui euſt ſeruy d'vn grand exemple d'eloquence aux Romains, ſi ſes richeſſes ne l'euſſent effeminé : ou pour mieux dire, ſi elles ne l'euſſent chaſtré. Tu feras vne pareille fin, ſi tu ne plies

Le but des ſuiuans, eſt l'ur profit & auancement particulier.

Les hõneurs & dignitez publiques ſont extrémement contraires au repos de l'eſprit.

& L'ambition & conuoitiſe n'ayt cõmencement ny fin en ſes deſirs.

Et qui pis eſt ſubiecte à l'enuie d'autruy.

&

Plus l'homme iouyt de proſperité, plus il eſt aſſailly de crainte.

Apophthegme de Mecenas ſur ce propos.

voile, & ſi tu ne te retires en terre ferme comme il voulut faire, mais trop tard. Ie pouuois auec ceſte ſentence de Mecenas payer & compenſer ce que ie dois. Mais, ou ie ne te cognois pas bien, ou tu feras difficulté de receuoir ce que ie te dois en deniers tous neufs, encore qu'ils ſoient fort bons. Et puis qu'il en va ainſi, il faut que i'emprunte à intereſt, de la vieille monnoye d'Epicurus: Il faut pluſtoſt regarder auec qui tu mangeras & boiras, que ce que tu boiras & mangeras. Car de manger tout ſeul ſans la compagnie d'vn amy, c'eſt la vie d'vn lyon & d'vn loup. Cela te peut aduenir, que tu ne te ſois retiré: ou bien tu n'auras aucun autre à table, que ceux que ton contreooleur aura choiſis d'entre ceux qui te viẽnent ſaluër tous les iours. Certainement celuy ſe trompe bien, qui cerche vn amy en ſa baſſe-court, & qui penſe s'aſſeurer de ſa fidelité par la table. Vn homme empeſché en tant d'affaires, & aſſiegé de ſes richeſſes, ne peut auoir vn malheur plus grand que d'eſtimer que ceux-là ſoient ſes amis, deſquels il ne l'eſt pas: & de penſer que ſes bien-faicts luy peuſſent acquerir des amis: veu qu'il y a des perſonnes qui hayſſent d'auantage, lors qu'ils ſont plus redeuables. Peu d'argent preſté fait bien vn debteur: mais vne grande ſomme le rend ennemy. Que ſeroit cecy? les bien-faicts n'acquierent-ils point d'amitiez? Ouy, ils vous en acquierent, ſi vous auez bien peu choiſir ceux à qui vous le deuiez donner, & s'ils ont eſté bien employez, & non point eſpandus à l'aduanture. Par ainſi pendant que tu commences d'eſtre en ton bon ſens, ſers-toy de ce conſeil des ſages: Qu'il faut pluſtoſt regarder qui eſt celuy qui receura, que non pas ce qu'il aura receu.

Reſipiſcence trop tardiue eſt vne double gehenne.

Deuant que boire & manger, il faut aduiſer en quelle compagnie.

Quel eſtat il faut faire de tous ces beaux amis de table.

Preſter argent, c'eſt faire bien ſouuent d'vn amy vn ennemy.

Il conuient regarder à qui l'on fait bien.

EPISTRE XX.

Qu'il faut philoſopher par les effects & par la bonne vie, & que celuy qui voudra ſuiure à bon eſcient la Philoſophie, doit rechercher la pauureté.

SI tu te portes bien, & ſi tu t'eſtimes digne de pouuoir eſtre quelque iour tout à toy, i'en ſuis tres-aiſe. Ce me ſeroit beaucoup d'honneur ſi ie te pouuois retirer du lieu où tu es, agité de tant de tempeſtes, ſans eſperance d'en pouuoir ſortir. Sur tout ie te prie, Lucilius, ie t'en admoneſte, que tu mettes la Philoſophie le plus profondement que tu pourras dedans ton eſprit: & que tu faces experience de ce que tu auras profité, non point par ton langage, ou par tes eſcrits, mais par la conſtance de ton ame, & par le retranchement de tes deſirs. Fay cognoiſtre auec effects que tes paroles ſont vrayes. L'intention eſt autre de ceux qui declament, & qui pourſuiuent d'acquerir de l'honneur à l'opinion d'vne grande aſſemblée qui les oit, & autre de ceux qui par diuerſes ſortes de diſputes, & par des argumens trouſſez legerement, retiennent les oreilles des ieunes hommes pleins de loiſir. La Philoſophie nous apprend à faire, & non point à parler. Elle requiert que chacun choiſiſſe vne regle & vne loy pour viure: que ſa vie ne ſoit point diſſemblable à ſon dire: & que ſans aucune contrarieté en ſes actions, elle ſoit touſiours d'vne meſme couleur. C'eſt l'exercice le plus grand, & le plus beau de la ſageſſe, & la marque par où elle ſe peut mieux faire cognoiſtre, quand l'homme ſage eſt en tout & par tout ſemblable & pareil à ſoy. Mais qui pourra gaigner ce poinct-là? peu de perſonnes: toutesfois quelques-vns le feront. Cela eſt bien difficile: ie ne dis pas pourtant qu'vn homme aille touſiours d'vn meſme pas, pourueu qu'il aille par vn meſme chemin. Pren garde donc ſi ton accouſtremẽt reſpond aux

L'vn des principaux profits qu'on tire de la Philoſophie, c'eſt le retranchemẽt de ſes deſirs.

Le faire & le dire du Philoſophe n'eſt qu'vn.

Vſage de la Philoſophie.

La marque d'icelle, qui ſe trouue en fort peu de perſonnes.

meubles de ta maiſon : ſi tu es liberal enuers toy, & chiche enuers les tiens : ſi tu fais maigre chere à table, & baſtis trop ſomptueuſement. Choiſis en fin vne façon de viure, ſur laquelle tu compaſſeras toute ta vie. Quelques-vns viuent chichement dans leurs maiſons, & font les grands, & les magnifiques par les ruës. Ceſte diuerſité eſt vicieuſe : c'eſt le ſigne d'vn eſprit inconſtant, & qui n'eſt point bien arreſté. Encore te veux-ie dire d'où vient ceſte legereté, & ceſte diſſimilitude de faicts & de conſeils. Pas-vn ne fait eſtat certain comme il veut viure : & s'il le fait, il n'y perſeuere point, il paſſe plus outre. Il ne change point ſeulement d'aduis, ains retourne prendre, & reuient à la façon de viure qu'il auoit delaiſſée & blaſmée auparauant. Mais pour ne parler point des anciennes definitions de ſageſſe, & pour dire toute la façon comme on doit viure, ie me contenteray de cecy. Qu'eſt-ce que ſageſſe ? C'eſt vouloir touſiours vne meſme choſe, & reietter touſiours vne meſme choſe : Encore que ie n'vſe point de ceſte petite exception, Pourueu que ce que tu deſires ſoit iuſte & raiſonnable. Vne choſe ne pourroit pas touſiours plaire, ſi elle n'eſtoit iuſte & raiſonnable. Les hommes donc ne ſçauent iamais ce qu'ils veulent, ſinon ſur le poinct meſmes qu'ils le veulent. Bref, il n'y a pas-vn qui ſe ſoit reſolu de ce qu'il doit vouloir, & de ce qu'il ne doit point vouloir. Ils changent de iugement tous les iours, & le tournent en actions contraires. Et encor y en a-il, qui paſſent toute leur vie comme par jeu. Continuë donc ce que tu as commencé. Car peut-eſtre ſeras-tu conduit au plus haut, ou à tout le moins à ce degré, que tu ſeras tout ſeul, qui cognoiſtras que ce n'eſt point le plus haut. Que deuiendra, dis-tu, ceſte grande trouppe de ceux qui me ſont amis & familiers ? Toute ceſte trouppe-là ſe nourrira elle-meſmes, quand tu ne la nourriras plus : ou tu apprendras par le moyen de la pauureté ce que tu ne peux apprendre de toy-meſme. Elle retiendra les vrays & fideles amis : & ceux qui ſuiuoient pluſtoſt quelque autre choſe que toy, ſe retireront. Ne dois-tu pas aimer la pauureté, quand ce ne ſeroit que pour ce regard-là, qu'elle te fera cognoiſtre ceux de qui tu es aimé ? Hé quand viendra ce iour, que pas vn ne mentira pour te faire honneur ? Iette donc là deſſus toutes tes penſées : n'aye autre ſoing, autre deſir que ceſtuy-là. Quitte tous les autres vœux & prieres que tu fais à Dieu, & contente-toy de toy-meſmes, & des biens qui peuuent naiſtre de toy. Quelle felicité te peut aduenir, qui s'approche le plus de Dieu ? Retranche-toy dans vn petit bien d'où tu ne puiſſes iamais eſtre chaſſé : & pour te perſuader à cela plus volontiers, tu te pourras ſeruir du tribut de mon Epiſtre, que ie te vay payer tout à ceſt' heure. Et encore que tu m'en portes enuie, Epicurus le payera pour moy de bon cœur. Croy-moy, tes paroles me ſébleront plus belles & plus magnifiques dãs vn meſchant lict, & ſous vn ſimple accouſtrement de gros drap. Car cela ne ſe dira point ſeulement, il ſe prouuera par effect. Certainement i'apprens mieux ce que dit noſtre Demetrius, quand ie le voy couché tout nud ſur vne paillaſſe : car adonc il n'eſt point precepteur de la verité : il en eſt le teſmoing. Et quoy ? ne ſera-il pas loiſible de meſpriſer les richeſſes que nous auons chez nous ? Mais pourquoy ne nous ſeroit-il permis ? I'eſtime celuy eſtre homme de grand cœur, qui les ayant longuement veuës & admirées eſtenduës à l'entour de ſoy, ſe rit qu'elles ſoient venuës deuers luy, & qui a ouy pluſtoſt dire qu'elles fuſſent ſiennes, qu'il ne le ſçeut. C'eſt vn grand bien de ne pouuoir eſtre corrompu par la familiarité des richeſſes. Celuy eſt homme de grand cœur, qui eſt pauure au milieu de ſes richeſſes : toutesfois il viuroit en plus grãde ſeureté, s'il n'en auoit point du tout. Ie ne ſçay (diras-tu) comment celuy-là pourra ſouffrir la pauureté, s'il y eſt vne fois tombé.

Marque diuerſe & vicieuſe, d'vn eſprit inconſtant & leger, dont les faits ne reſpondẽt point aux paroles.

Definition de ſageſſe.

Qui veut Philoſopher à bon eſcient doit ſuiure la pauureté.

Par elle ne reconnoiſſons nos amis.

Les paroles d'vn pauure ſage ſont mieux recueillies que celles d'vn riche.

Le meſpris des richeſſes eſt ſigne d'vngrand courage : mais

Encor vaudroit-il mieux n'en auoir point du tout.

car

Et moy qui annonce la doctrine d'Epicure, ie ne ſçay ſi ce pauure voudroit meſpriſer les richeſſes, quand il les auroit vne fois gouſtées. C'eſt pourquoy il faut pluſtoſt conſiderer l'intention de l'vn & de l'autre, & prẽdre garde ſi ceſtuy-cy prend plaiſir à la pauureté, & ſi ceſtuy-là ſe deſplaiſt aux richeſſes. Autrement & le coucher ſur le foarre, & porter la robe d'vn drap groſſier, ſont marques fort legeres d'vne bonne volõté: ſinon qu'on cognoiſſe, que quelqu'vn ne ſouffre point cela par neceſſité, mais parce qu'il aime mieux viure ainſi. Au demeurant, c'eſt ſigne d'vne grande vertu, de ne ſe haſter point d'y courir, comme à vne vie meilleure, mais de s'appreſter comme à des choſes plus faciles. Certainement, Lucilius, elles ne ſoint point ſeulement faciles: mais quand apres y auoir longuement penſé, tu y arriueras, elles te ſeront agreables. Car tu y trouueras vne grande aſſeurance, ſans laquelle il n'y a rien qui nous puiſſe plaire. Ie iuge donc eſtre neceſſaire ce que ie t'ay eſcrit, que pluſieurs grands perſonnages ont fait ſouuẽtesfois, d'entre-meſler quelques iours, auſquels auec vne pauureté contrefaicte, nous puiſſions nous exercer à la vraye. Ce qu'il nous faut pluſtoſt entreprendre, parce que nous sõmes trop plongez en delices, & que nous eſtimons toutes choſes aigre & difficiles. Il vaut mieux eſueiller noſtre ame de ſon ſommeil. Il luy faut tirer l'oreille: il luy faut faire voir ce que la nature nous a ordonné, eſt de petite valeur. Aucun ne peut naiſtre riche: tous ceux qui viennent à la lumiere de ce monde, ſont condamnez à ſe contenter d'vn peu de laict, & de petits langes. Et toutesfois n'ayans que ces commencemẽs là, les Royaumes entiers ne nous peuuent apres contenter.

Il y a danger que les ayans vne fois gouſtées on n'en ſoit allechè.

On ne peut bien reconnoiſtre vne bonne volonté par marques exterieures.

La pauureté eſt non ſeulement facile à ſupporter mais agreable.

Pource qu'elle nous empeſche d'eſtre enuiez par autruy.

Moyen de s'y diſpoſer.

La conſideration de noſtre naiſſance nous y doit acheminer.

EPISTRE XXI.

Ceux ne deiuent pas craindre de n'eſtre point cogneus des hommes, qui ayans laiſſé les beaux tiltres d'honneur, ſe ſont iettez entre les bras de la Philoſophie. Car vne belle renommée, & vne gloire qui durera à la poſterité, ne ſe peut mieux acquerir que par les eſcrits, & par la familiarité des hommes ſçauans.

PEnſes-tu n'auoir affaire qu'auec les choſes que tu m'auois eſcrites? Le plus grand affaire que tu as, c'eſt auec toy-meſmes. Il n'y a rien qui te ſoit plus ennuyeux que toy: tu ne ſçais que tu veux: tu cognois mieux les choſes honneſtes que tu ne les ſuys. Tu vois bien où giſt la felicité, mais tu n'oſes point l'aller trouuer. Ie te veux apprendre ce qui t'en garde, puis que tu te ſoucies ſi peu de le cognoiſtre. Tu as opinion que ce qu'il te faut quitter, ſoit quelque grand cas. Et quand tu te veux reſoudre de ſuiure ceſte ſeureté, à laquelle tu dois paſſer, la lueur & la ſplendeur de la vie, que tu veux quitter, te retient, comme ſi tu deuois choir en quelques lieux ſales & obſcurs. Tu te trompes, Lucilius: c'eſt de ceſte feçon de vie qu'on monte à l'autre. Autant qu'il y a de difference entre la clarté & la lumiere: veu que la lumiere a vne certaine origine propre à elle-meſme, & que la clarté reluit par autruy: autant y en a-il entre ceſte vie & l'autre. A l'vne, parce qu'elle eſt frappée d'vne clarté eſtrangere, ſi quelqu'vn ſe met au deuant, il luy engendrera vne ombre eſpaiſſe: mais l'autre eſt reluiſante par ſa propre lumiere. Tes eſtudes te rendront illuſtre & renommé. Ie te rapporteray vn exemple d'Epicure, quãd il eſcriuoit à Idomeneus, le voulant retirer de la vie pleine de grandeurs, & d'hon-

La grande eſtime que nous faiſons des commoditez de ceſte vie, nous y tient ſeulemẽt attachez, que nous en negligeons l'eſtude de vertu.

Neanmoins qui apprend le moyen de paruenir à la felicité eternelle, & rẽd l'homme immortel.

Exemple en Idomeneus

neur qu'il ſuiuoit, pour le ramener au chemin d'vne vraye & aſſeurée gloire : maniant lors auec vne grande puiſſance & ſeuerité les plus importans affaires d'eſtat: Si tu es, dit-il, ambitieux de gloire, mes Epiſtres te feront plus cognoiſtre, que ne feront tous ces hõneurs que tu priſes, & par leſquels tu te vois priſé. Dy-moy donc s'il a menty ? qui auroit cognoiſſance d'Idomeneus, ſi Epicure n'en euſt parlé dans ſes lettres ? Vn oubly profond tient enſeuelis ces grands Seigneurs & Satrapes, & ce Roy meſmes duquel Idomeneus prenoit ſa grandeur. Les Epiſtres de Ciceron ne permettront iamais que le nom d'Atticus ſe perde. Il ne luy euſt rien ſeruy d'auoir Agrippa pour gendre, Tyberius pour pere de ſon gendre, & Druſus Ceſar pour arriere-nepueu : entre tant de noms honorables, il ne ſe parleroit plus du ſien, ſi Ciceron ne l'euſt fait cognoiſtre. Vne longue ſuitte d'années tombera deſſus nous. Peu de beaux eſprits leueront haut la teſte: & quelques-vns auant que ſe perdre dans le ſilence, reſiſteront longuement, & ſe deffendront contre l'oubly. Ie te promets, Lucilius, ce qu'Epicure auoit promis à ce ſien amy. Ie ſeray agreable à la poſterité. Ie pourray trainer auec moy des noms, qui viuront longuement. Noſtre Virgile promit à deux vne vie eternelle, & leur a tenu promeſſe.

Dont la memoire ſeroit eſteinte, ſans les Epiſtres d'Epicure.

Et Atticus immortaliſé par les Epiſtres de Ciceron.

Æneid.

O tous deux bien-heureux, ſi mes vers ont pouuoir;
Nul iour voſtre memoire eſteinte pourra voir,
Tant que de Capitol ceſte roche eſleuée
Logera les nepueux & la race d'Enée:
Et tandis qu'on verra que le pere Romain,
De ce monde vainqueur, aura l'Empire en main.

Tous ceux qui ſe ſont agrandis par la faueur de fortune, ou qui ont eſté membres & comme parties de la puiſſance d'autruy, leur credit a duré & leur maiſon a eſté frequentée, tant qu'ils ont veſcu : mais apres eux leur memoire a bien toſt pris fin. L'honneur des beaux eſprits croiſt touſiours : on ne fait point ſeulement cas d'eux : mais tout ce qui eſt attaché à leur memoire, eſt bien receu. Or afin qu'Idomeneus ne ſoit couché pour-neant dans ma lettre, luy-meſme le payera de ſa bourſe. Epicurus luy eſcriuit cette ſentence remarquable, par laquelle il l'exhortoit de rendre riche Pythocles, par vn chemin qui ne fuſt ny ordinaire, ny incertain : Si tu veux faire (dit-il) riche Pythocles, il ne luy faut rien adiouſter à ſes richeſſes, mais pluſtoſt retrancher ſes ambitions. Cette ſentence eſt trop claire pour auoir beſoin d'interpretation : & ſi bien dite, qu'il ne la faut pas expliquer. Ie t'aduertis ſeulement de ce poinct, que tu ne penſes pas que cela ſoit dit pour les ſeules richeſſes: elle aura puiſſance ſur tout ce que tu la voudras appliquer. Si tu veux rẽdre Pythocles honorable, il ne faut rien adiouſter à ſes hõneurs, ains retrancher ſes ambitions. Si tu veux que Pythocles ſoit en perpetuelle volupté, il ne faut rien adiouſter à ſes voluptez, il ne faut que retrancher ſes ambitions. Si tu veux que Pythocles deuienne vieil, & qu'il puiſſe paruenir à vne pleine vie, il ne faut rien adiouſter à ſes ans, il ne faut que retrancher ſes ambitions. Il ne faut point que tu penſes que ces paroles ſoient d'Epicure, elles ſont vulgaires à tous. Il me ſemble qu'il faut ſuiure en la Philoſophie, ce qu'on a accouſtumé de faire au Senat. Si quelqu'vn en diſant ſon aduis, a dit quelque choſe dont vne partie me plaiſe, ie le prie d'opiner par articles : & en ceſtuy-là ie ſuis ſon aduis. Ie ramentoy plus volontiers ces mots excellens d'Epicure, afin que ie prouue à ceux qui s'y retirent, pouſſez d'vne mali-

Les grandeurs mõdaines s'eſtouffent quand & le corps : mais les belles occupations anobliſſent l'homme.

Le moyen d'enrichir, c'eſt de donner borne à ſes appetits & conuoitiſes.

Des eſcrits d'Epicure on peut meſme apprendre qu'en quel.

cieuſe eſperance, & qui penſent qu'ils pourront eux-meſmes eſtre la couuerture de leurs vices, qu'en quelque lieu qu'ils aillent, il y faut viure honneſtement. Quand ils ſeront entrez dans ces jardins, & qu'ils verront ces mots eſcrits ſur les portes: Paſſant, c'eſt icy que tu ſeras bien logé: c'eſt icy que la volupté eſt eſtimée le ſouuerain bien: le concierge de ceſte maiſon eſt tout preſt à te receuoir, à te traicter gracieuſement, à te donner des gaſteaux & de l'eau tout ton ſaoul, & il te dira: Et quoy? n'es-tu pas bien traicté? Ces jardins, dy-ie, n'aiguiſent point la faim, ils l'appaiſent: ils n'excitent point vne plus grande ſoif apres auoir beu, mais ils l'eſteignent auec vn remede naturel qui ne couſte rien. Ie me ſuis ennieilly en ceſte volupté, ie diſcours auec toy de ces deſirs & cupiditez, qui ne reçoiuent aucune conſolation, auſquelles il faut donner quelque licence pour les faire perdre peu à peu. Car quand à ces autres extraordinaires, qu'on peut retarder, qu'on peut chaſtier, ou qu'on peut eſtouffer, ie t'apprendray ſeulement, que ceſte volupté là n'eſt point naturelle, n'eſt point neceſſaire: tu n'es contraint de luy obeyr: ſi tu y employes quelque choſe, c'eſt de ta ſeule volonté: mais le ventre n'eſcoute aucun enſeignement: il demande, il crie, il n'eſt pas toutesfois creancier rigoureux, on le contente de peu, pourueu que tu ne luy donnes ſinon ce que tu luy dois, & non tout ce que tu pourrois.

que lieu que on ſoit, il faut mener vne vie honneſte.

Contre celle qui preſumere couurir leurs vices par eux-meſmes.

Il faut donner quelque licence à certains deſirs: mais contrequarrer les extraordinaires, qui ne ſont point naturels.

EPISTRE XXII.

Par quel moyen ſe doit deuelopper & deffaire celuy qui ſe voyant chargé du maniement de beaucoup de grands affaires, penſe de s'adonner à la Philoſophie.

TV cognois maintenant qu'il te faut retirer de ces miſerables occupations, qui ne ſont belles qu'en apparence. Mais tu demandes comme tu en pourrois venir à bout. Il y a des choſes qui ne ſe peuuent enſeigner, qu'on ne ſoit preſent. Le medecin ne peut monſtrer par lettres, comme il faut choiſir l'heure du repas & du bain. Et puis il faut taſter le pouls. C'eſt vn vieil prouerbe, que l'eſcrimeur à outrance prend conſeil au milieu du camp clos. Le viſage de l'ennemy, le remuëment d'vne main, la poſture de la perſonne, apprend touſiours quelque choſe à celuy qui la regarde. On peut bien en general donner vn aduis, ou de bouche ou par eſcrit, de ce qu'on a accouſtumé, ou de ce qu'il eſt beſoin de faire: & tels conſeils ſe donnent aux abſens, & à la poſterité. Mais aucun ne voudra de loin donner aduis en quel temps il faudra qu'il mange, ou qu'il boiue: il en faut deliberer ſur les choſes meſmes. C'eſt le deuoir d'vn homme qui eſt non ſeulement preſent, mais bien aduiſé de prendre l'occaſion quand elle vient. Et par ainſi fait bon guet apres elle. Pren-là au poil, quand tu la verras: & auec toute l'ardeur de ton eſprit, & de toutes tes forces, mets peine de te dépoüiller de toutes les charges que tu auois priſes. Sur tout pren garde quel en eſt mon aduis. Ie iuge ou qu'il te faut perdre ceſte façon de vie, ou qu'il te faut perdre la vie. Mais ie iuge auſſi qu'il y faut aller auec quelque douce façon: afin que tu puiſſes facilement deuider ce que tu auois broüillé, pluſtoſt que le rompre: & quand il n'y auroit pas moyen de le demeſler, que tu le rompes hardiment. Il n'y a point homme de ſi peu de cœur, qui aymaſt mieux demeurer touſiours pendu en l'air, que de tomber vne bonne fois. Cependant garde-toy principalement de ne t'enfoncer plus auant: contente-toy des affaires que tu as entrepris, ou (puis que tu veux qu'on le croye ainſi) qui t'ont ſurpris. Il ne faut point que tu en embraſſes d'auantage: ou bien tu prendras toutes tes excuſes, &

On prend conſeil ſelon les choſes qui ſe preſentent, &

Faut empoigner l'occaſion quand elle ſe preſente

Aduis de Seneque ſur ce propos.

feras cognoiſtre qu'ils ne t'ont pas ſurpris. Car ces excuſes qu'on allegue, ſont fauſſes : Ie ne pouuois faire autrement : Ie ne l'euſſe pas voulu : il eſtoit force de le faire. Il n'y a homme, qui ſoit contraint de ſuiure la felicité à bride abbatuë. C'eſt beaucoup ſi on la peut repouſſer, au moins luy faire teſte, & reſiſter à la viſteſſe de la fortune. T'offences-tu ſi ie viens non ſeulement donner conſeil, mais ſi i'en appelle encore d'autres. Certainement ils ſont plus ſages que ie ne ſuis. C'eſt d'eux que ie prens aduis, ſi i'ay rien à deliberer. I'ay leu vne Epiſtre d'Epicure, qui appartient à ce propos. Elle eſt eſcrite à Idomeneus, lequel il prie de s'enfuir en diligence, auant qu'vne autre force plus grande ſuruienne, qui luy oſte la liberalité de s'en retourner. Toutesfois il adiouſte en ceſte meſme lettre, qu'il ne faut rien tenter, qu'on ne le puiſſe entreprendre bien à propos, & en temps conuenable. Mais quand le temps, qu'on aura attendu longuement ſera venu, il dit qu'il faut ſoudain deſloger. Il defend le dormir à celuy qui penſe à s'enfuir. Il eſpere encore vne bien-heureuſe iſſuë des choſes les plus difficiles : ſi nous ne nous haſtons point auant le temps, ſi nous ne ſommes pareſſeux, quand il ſera temps de ſe haſter. Mais ie penſe que tu demandes l'aduis des Stoïciens. Il ne faut point qu'aucun les accuſe enuers toy de temerité : ils ſont plus fins qu'ils ne ſont vertueux. Tu attends peut-eſtre qu'on te diſe cecy. C'eſt honte de defaillir ſous le faix : il te faut luitter contre la charge que tu as priſe. Vn homme qui fuit au trauail, n'eſt ny vaillant, ny hardy : celuy l'eſt à qui le courage redouble, tant plus la difficulté des affaires croiſt. On te dira tout cela, ſi la perſeuerance doit porter quelque profit, ſi elle eſt neceſſaire, s'il ne faut rien faire ny ſouffrir qui ſoit indigne d'vn homme de bien. Autrement il ne ſe tuera pas apres vn trauail honteux & deſhonneſte, & ne ſe voudra point meſler d'affaires pour n'y auoir que de la peine : moins fera-il ce que tu penſois qu'il feroit, que ſe trouuant enueloppé en ſes affaires pleins d'ambition, il vueille touſiours ſupporter ceſte paſſion. Mais apres qu'il aura cognu les dangers où il s'eſt plongé, pleins d'incertitude & de doutes, il s'en voudra reculer doucement arriere, & ſans leur tourner le dos tout d'vn coup, il ſe retirera peu à peu en lieu bien aſſeuré. Certainement il eſt facile, Luciliús mon amy, d'eſchapper aux occupations, ſi tu meſpriſes le profit des occupations. C'eſt ce qui nous retient, & qui nous arreſte. Que feray-ie donc ? Quitteray-ie toutes ces belles eſperances ? m'en iray-ie ſur le point qu'il faut coupper vne ſi riche moiſſon ? n'auray-ie plus aucun à mon coſté qui me face la court ? ma litiere ne ſera-elle ſuiuie de perſonne ? ma baſſe-court ſera-elle deſormais toute vuide ? C'eſt auec beaucoup de regret, que les hommes ſe departent de ſes eſperances ; ils ayment le profit qui prouient de ces miſeres, & ſi les deteſtent. Ils ſe plaignent de leur ambition, comme de leurs amis : & ſi tu conſideres bien leur vraye affection, ils ne les hayſſent point, mais ils ſe courroucent auec elles. Foüille ces gens-là, qui ſe plaignent des choſes qu'ils ont deſirées, & parlent de fuir celles ſans leſquelles ils ne pourront viure : tu verras qu'ils tiennent tres-volontiers compagnie à ce qu'ils diſent inceſſamment leur eſtre ennuyeux & deſagreable. C'eſt la verité, Lucilius mon amy, que la ſeruitude retient peu de perſonnes, & que pluſieurs retiennent la ſeruitude. Mais tu eſt reſolu en ton ame de t'en deffaire, & c'eſt à bon eſcient que la liberté te plaiſt. Toutesfois tu demandes ſeulement conſeil en cela, que tu le puiſſes faire ſans te voir iamais plus en ce continuel trauail d'eſprit où tu eſtois. Mais pourquoy eſt-ce que toute la compagnie des Stoïciens ne trouueroit bon cela : Tous ces Zenons ces Chryſippes ne t'apprendront que choſes modeſtes, honneſtes & veritables. Mais ſi tu tais du retif pour aduiſer que c'eſt que tu en apporteras auec toy, &

Du Philoſophe Epicure.

Des Stoyciens.

Le moyen de ſe tirer arriere des affaires du monde, c'eſt de meſpriſer le profit qui en reuient : & Pour renoncer à l'ambition, il ſe faut auſſi deſpetrer des choſes qui retiennent l'ame en continuelle inquietude.

quelles grandes richesses il te faut pour viure en repos, tu n'en sortiras iamais. Car vn homme chargé de ses hardes ne se peut sauuer à nage. Sors de là, pour entrer auec la faueur des Dieux, en vne meilleure vie: pourueu que ceste faueur ne soit point semblable à celle de ceux, ausquels ils ont donné des maux d'vn riant & gracieux visage: se pouuans couurir de ceste seule excuse, que ces biens qui poignent & qui bourrellent, n'ont esté donnez qu'à ceux qui les souhaittoient. I'auois desia cacheté ceste lettre, mais il la faut ouurir, afin qu'elle soit accompagnée d'vn honneste present, & qu'elle porte auec elle quelque magnifique sentence. Et en voicy vne qui s'est offerte: ie ne sçay si elle sera plus veritable, que pleine d'eloquence. De qui est-elle prise? diras-tu. D'Epicure: car i'enrichis encor les besongnes d'autruy. Aucun ne sort hors de ceste vie, que comme s'il n'y faisoit que d'entrer. Surprens tel homme que tu voudras, ieune, de moyen aage, vieil: tu le trouueras auoir autant de peur l'vn que l'autre de la mort, & sçauoir aussi peu l'vn que l'autre, que c'est que la vie. Aucun n'a iamais rien acheué: car nous remettons nos affaires tousiours à l'aduenir. Il n'y a rien en ceste sentence qui me plaise tant, que quand il reproche aux vieillards, qu'ils sont encore enfans. Aucun (dit-il) ne sort de ceste vie, que tel qu'il y est entré. Et toutesfois cela est faux. Car nous mourons plus meschans, que nous ne nasquismes. C'est nostre vice, non point celuy de nature. Elle se doit plaindre de nous, & dire, Comment va cecy? Ie vous ay engendrez sans ambition, sans crainte, sans superstition, sans desloyauté, & sans aucune de telles autres pestes: sortez-en tels que vous estes entrez. Celuy est paruenu à la vraye sagesse, s'il meurt auec autant d'asseurance qu'il est nay. Mais quoy? nous tremblons si quelque danger se presente: le courage nous faut, nous deuenons pasles, les larmes nous eschappent, qui ne nous peuuent de rien seruir. Quelle plus grande honte pourroit-ce estre, que d'auoir peur sur le seuil de la porte d'asseurance? Mais la raison en est que nous sommes despourueus de tous les biens que nous desirons le plus sur la fin de nostre vie. Car aucune partie d'elle n'est demeurée auec nous: elle s'est perduë, elle s'est escoulée. Il n'y a pas vn qui se soucie de bien viure, mais de longuement viure, combien qu'il soit donné à tous de pouuoir bien viure, & à pas-vn de pouuoir longuement viure.

L'hõme sort du monde en mesme estat qu'il y est entré.

Mais en pire.

Il faut apprendre en vne autre eschole quelle est la vraye sagesse, & le moyen de viure & mourir heureusement.

EPISTRE XII.

Que le sage seul ressent vne vraye & ferme ioye, & que plusieurs hommes acheuent plustost de viure, qu'ils n'ont commencé.

TV penses que ie te doiue escrire, combien nous auons passé gracieusement cet Hyuer, combien il a esté doux & court: combien le Prin-temps est mauuais, & le froid hors la saison, & telles autres sornettes de personnes qui ne demandent qu'à railler. Pour mon regard, ie te veux escrire quelque chose, qui soit profitable & à toy & à moy. Mais que pourroit estre cela, sinon que t'exhorter d'auoir l'ame bonne? Demandes-tu quel en sera le fondement? Ne te resiouïr point des choses vaines. I'ay dit que s'en estoit le fondement: mais s'en est le plus haut faiste. Celuy est paruenu à la perfection, qui sçait dequoy il se doit resiouïr, & qui n'a pas engagé son bon-heur sous la puissance d'autruy. Celuy est tousiours en peine, il est incertain en soy-mesme, qui s'est chatouïllé de quelque esperance: encore qu'elle vienne à la main, qu'il n'y ait aucune difficulté à la rechercher, & que son esperan-

Le comble d'vne bonne ame, c'est de ne s'esiouyr point de choses vaines, & ne s'entretenir point d'vne esperance fraudeuse.

ce ne l'ait iamais trompé. Sur toutes autres choſes, Lucilius mon amy, appren dequoy tu te dois reſiouir. Tu penſes que ie te vueille maintenant retrancher beaucoup de tes plaiſirs, en te voulant oſter les biens que la fortune donne, & croyant qu'il faille fuyr les eſperances qui apportent tant de plaiſirs agreables. C'eſt tout au contraire : ie veux que tu n'ayes iamais faute de ioye, ie veux qu'elle naiſſe dans ta maiſon. Elle y naiſtra, pourueu qu'elle ſoit dans toy-meſme. Toutes autres ioyes ne rempliſſent point l'ame ; elles deridents ſeulement le front, elles ſont fort legeres : ſinon que tu vueilles dire que celuy qui rit, ſoit en ioye. L'ame doit eſtre alaigre, pleine d'aſſeurance, eſleuée par deſſus toutes choſes. Croy-moy que la vraye ioye eſt accompagnée de ſeuerité. Penſes-tu qu'aucun auec vn viſage content, ou comme diſent ces delicats, d'vn œil riant, puiſſe meſpriſer la mort, vueille ouurir ſa porte à la pauureté, tenir les voluptez en bride, ſe reſoudre à ſouffrir patiemment les douleurs ? Celuy qui penſe ſouuent à ces choſes, eſt en vne grande ioye, qui ne flate gueres. Ie veux que tu entres en poſſeſſion de ceſte ioye. Elle ne faillira iamais, ſi tu as vne fois trouué le lieu d'où il la faut prendre. Le fruict des plus legers metaux ſe prend ſur la crouſte de la terre : mais les plus riches, & qui donnent plus de profit à ceux qui les foüillent, ſont ceux dont la veine eſt profondement cachée. Les biens plus agreables au commun des hommes, n'ont qu'vn plaiſir fort leger, & de peu de durée : & la ioye qui vient de dehors n'a point de fondement. Mais celle dont ie parle, & à laquelle ie taſche de te conduire, eſt ferme, & ſe cognoiſt mieux, tant plus on la ſonde. Fay donc, ie te prie, Lucilius mon tres-cher amy, vne choſe laquelle ſeule te peut rendre bien-heureux. Iette par terre, foule aux pieds ces biens, qui ne luiſent que par dehors, qui te ſont promis par autruy. Iette tes yeux ſur les vrays biens, & te reſiouy de ce qui eſt à toy. Qu'eſt-ce à dire, de ce qui eſt à toy ? C'eſt de toy, & de la meilleure partie qui eſt en toy. Croy auſſi, que ce petit corps, encore que ſans luy on ne puiſſe rien faire, eſt bien choſe neceſſaire, mais ce n'eſt pas grand cas. Il nous fait ſentir quelques vains plaiſirs, qui ne durent gueres, ſuiuis d'vne ſoudaine repentance, & qui tiendront vn chemin tout contraire, s'ils ne ſont retenus d'vne grande modeſtie. Ie le veux dire ainſi, que les plaiſirs ſont ſubiects à bien toſt donner par terre. Ils panchent ſur la douleur s'ils ne ſont pris auec meſure. Or il eſt mal-aiſé de tenir meſure en vne choſe que tu crois eſtre bonne. Mais la faim & le deſir du vray bien, eſt choſe tres-aſſeurée. Demandes-tu quel il eſt, & d'où eſt-ce qu'il ſort, ie te le diray : d'vne conſcience bonne, d'honneſtes conſeils, d'actions vertueuſes, du meſpris de fortune, d'vne façon de vie touſiours douce, tenant continuellement vn meſme chemin. Car ceux qui d'vne deliberation qu'ils auoient priſe, ſautent en vne autre, ou n'y ſautent pas, mais y ſont pluſtoſt tranſportez par aduenture, comment pourroient-ils auoir rien de certain & d'arreſté en leur ame, veu qu'ils ſont touſiours vagans & irreſolus ? Il y a peu d'hommes, qui ſe conduiſent en leurs affaires par conſeil : & le reſte des autres, ne vont point, ains ſont portez : reſſemblans aux choſes qui flottent ſur les riuieres : vne partie deſquelles a eſté retenuë par vne eau plus petite, qui l'a traincé mollement : vne autre a eſté rauie par vne eau plus violente : vne autre par vn cours languiſſant a eſté doucement iettée ſur la riue, & l'autre a eſté par la roideur d'vn torrent pouſſée dans la mer : C'eſt pourquoy il ſe faut reſoudre à ce que nous voulons, & perſeuerer en cela. Mais voicy l'endroit où il me faut payer ce que ie dois. Car ie puis acquiter ceſte lettre, en te rendant vne parole de ton Epicure. C'eſt vne grande peine de commencer tous les iours vne nouuelle vie ? ou bien, ſi cela ſe peut mieux dire en ceſte façon, Ceux viuent mal, qui commencent à viure tous les iours.

Quelle eſt la vraye ioye, & Sa nature.

Pour eſtre heureux, il faut reietter les biens fortuits, & faire peu d'eſtat des plaiſirs du corps mais

Pour ſuiure le vray bien & le ſçauoir cognoiſtre.

Erreurs & vanité du monde, comparées à ce qui va flottant ſur les riuieres.

Peu de gens ont appris à viure lors

Pourquoy diras-tu. Car ces paroles meritent bien d'eſtre expliquées. C'eſt parce que la vie de ces gens-là n'eſt iamais contente. Or celuy ne peut eſtre bien preſt pour mourir, qui ne fait que commencer à viure. Il faut faire en ſorte que nous ayons aſſez veſcu. Mais pas-vn ne penſe l'auoir fait, qui ne fait que commencer ſa vie. Tu ne dois pas penſer que ce nombre ſoit petit. Tout le monde en eſt. Quelques-vns commencent à viure ſur l'heure qu'il faudroit auoir acheué. Si tu t'eſmerueilles de cela, ie diray encore choſe qui te fera bien eſmerueiller d'auantage: Quelques-vns ont acheué de viure, auant qu'ils euſſent commencé.

meſme qu'ils viennent à mourir: & qui pis eſt, aucuns acheuent leur vie deuant que l'auoir commencée.

EPISTRE. XXIV.

Tres-belle Epiſtre, par laquelle il monſtre à Lucilius qui craignoit l'eugnement & l'iſſuë de quelque iugement, premierement quelle folie c'eſt de ſe tourmenter de l'attente d'vne choſe qu'on ne ſçait ſi elle doit aduenir. Apres il enſeigne des remedes tres-certains contre les euenemens des hommes dont les hommes ont accouſtumé de l'eſpouuenter.

TV m'eſcris que tu es en peine quelle ſera l'iſſuë du iugemẽt, duquel la fureur de ton ennemy te menace: & penſes que ie te conſeilleray d'en attẽdre vn meilleur ſuccez, & de te repoſer ſur vne bonne eſperance. Car quel beſoin auons-nous d'appeller les maux auant d'heure, & de leur aller au deuant, puis qu'on ne les ſentira que trop toſt, quand ils ſeront arriuez, & perdre le fruict du temps preſent par la crainte du futur? C'eſt vne grande folie de vouloir eſtre deſia miſerable, parce que tu le dois eſtre quelque iour. Maisie te veux mener à ta ſeureté par vn autre chemin. Si tu veux deſpoüiller toute crainte, fais eſtat que ce que tu as peur qui t'aduienne doiue aduenir: & quelque mal que ce ſoit, meſure-le auec ton iugement, & mets quelque meſure à ta crainte: certainement tu cognoiſtras qu'il ne ſera pas grand, ou qu'il ne ſera pas long. On aura bien toſt ramaſſé les exẽples qui te pourront confirmer. Il n'y a ſiecle qui en ait porté. Sur quelque ſorte d'affaires, que tu vueilles ietter ta ſouuenance, ou ſur celles de nos citoyens, ou ſur celles des eſtrangers, tu verras des eſprits qui ont beaucoup aduancé, & beaucoup entrepris. Te peut-il aduenir, quand bien tu ſerois condamné, rien de plus grief que d'eſtre banny? que d'eſtre mené en priſon? que peut autre choſe craindre le corps, que mourir? Mets tous ces dangers deuant tes yeux, & nomme apres, ceux qui les ont meſpriſez il ne les faut pas aller querir gueres loin: il ne faut que les choiſir. Rutilius ſupporte ſa condamnation, comme ſi rien ne l'euſt faſché que d'auoir eſté mal condamné. Metellus endura conſtamment ſon exil, & Rutilius y alla volontairement. L'vn de ceux-là reuint pour le bien de la republique, & l'autre refuſa ſon retour à Sylla, auquel en ce temps-là pas-vn ne refuſoit rien. Socrates diſputa dans la priſon, & ne s'en voulut iamais fuir, encore qu'on luy promiſt de luy en donner le moyen: il y demeura pour faire perdre aux hommes la crainte de deux choſes qui leur ſont plus peſantes & faſcheuſes, de la mort, & de la priſon. Mutius mit ſa main dans le feu: c'eſt choſe cruelle d'eſtre bruſlé: mais combien l'eſt-elle d'auantage, quand toy-meſmes le fais? Voy ceſt homme qui n'eſtoit inſtruit d'aucuns preceptes contre la mort & contre la douleur, qui n'eſtoit eſchauffé que d'vn courage militaire, qui ſe veut chaſtier luy-meſme d'auoir failli le coup qu'il vouloit faire. Il demeura ferme pour regarder la main qui degouttoit ſur le fouyer de l'ennemy, &

C'eſt folie d'apprehẽder l'iſſuë d'vn accident ſurſain.

car La crainte de ces temps à venir fait perdre le fruict des temps preſents.

Moyens de ſe diſſaiſir de toute crainte.

A l'exemple de Rutilius.

De Metellus

De Socrates.

De Mutius Scevola.

Tit. li. 1. Det. li. 2. & Plut. en la vie de Publicola.

ne retira pluſtoſt ceſte main decoulante, & où il n'y auoit rien plus que les os tous nuds, que l'ennemy ne luy oſtaſt le feu de deſſous. On euſt peu dans ceſte armée faire quelque acte plus heureux, mais non point vn plus courageux. Voy de combien la vertu eſt plus ardante à ſuyure les dangers, que la cruauté à les preſenter. Porſenna pardonna plus volontiers à Mutius, qui l'auoit voulu tuer, que Mutius à ſoy-meſme, pour auoir failly ſon coup. Ce ſont (diras-tu) des fables qu'on a couſtume de declamer en toutes eſcholes. Ie croy que quand il ſera temps de meſpriſer la mort, tu me feras des contes de Caton. Mais pourquoy ne le ferois-ie? La nuict qui fut la derniere de ſa vie, liſant le liure de Platon, ayant caché vn poignard ſous ſa teſte (car voyant ſes affaires du tout perdus & deſeſperez, il auoit pourueu par deux inſtrumens, qu'il euſt le courage & le pouuoir de mourir) apres auoir donné ordre, ou moins tel que les choſes rompuës & diſſipees, comme elles eſtoient, le pouuoient permettre, il penſe qu'il falloit empeſcher qu'autre que luy n'euſt moyen de tuer Caton, ny de luy ſauuer la vie. Et deſgaignant lors le poignard qu'il auoit iuſques à ce iour-là gardé pur & net de toute autre meurtre: Tu n'as (dit-il) rien aduancé, Fortune, pour t'eſtre oppoſee à tous mes deſſeins. Ie n'ay point encore combattu pour ma liberté particuliere, ç'a eſté pour celle de ma patrie: ce n'eſtoit pas pour moy que ie pourſuyuois ſi opiniaſtrement d'eſtre libre, c'eſtoit ſeulement pour viure auec des perſonnes libres. Mais maintenant que tous les affaires du monde ſont deplorez, il faut mettre Caron en lieu de ſeureté. Il ſe donna apres vn coup mortel dans le corps, lequel ayant eſté penſé & bandé par les Medecins, ayant beaucoup moins de ſang & de forces, mais autant de cœur que iamais, n'eſtant pas ſeulement courroucé contre Ceſar, mais contre ſoy-meſmes, il enfonça ſes mains nuës dans ſa playe: & ne rendit pas ceſte ame genereuſe, qui auoit touſiours deſdaigné les trop grandes puiſſances, mais il la chaſſa par force hors du corps. Ie ne ramaſſe point tous ces exemples pour donner exercice à mon eſprit, mais pour te rendre conſtant cõtre ce qui ſemble eſtre la plus terrible choſe de ce monde. Or ie te perſuaderay cela plus facilement, ſi ie te fais voir que non ſeulement les plus courageux ont meſpriſé ce moment de temps, dans lequel on rend l'ame: mais encor que quelques-vns, qui eſtoient laſches en autres entrepriſes ont eſgallé en cela la vertu des hommes les plus magnanimes. Comme fit ce Scipion beau-pere de Pompée, lequel eſtant porté en Afrique par vn vent contraire, & voyant que ſes ennemis eſtoient deſia entrez dans ſon nauire, ſe donna vn coup de dague dans le ſein: & comme on demandoit, où eſtoit le general de l'armée, il reſpõdit que le general ſe portoit bien. Ceſte parole le rendit pareil à ſes anceſtres, & ne permit point que la gloire des Scipions, fatale à l'Afrique, n'y fuſt encor continuée. Ce fuſt beaucoup de vaincre Carthage, mais plus encor d'auoir vaincu la mort. Le general (dit-il) ſe porte bien. Vn general, & meſmement qui commandoit à Caton, deuoit-il mourir autrement? Ie ne te veux pas renuoyer aux hiſtoires: ie ne te veux pas ramaſſer ceux qui ont en tous les ſiecles paſſez meſpriſé la mort qui ſont toutesfois en grand nombre. Regarde ceux de ce temps, de la mignardiſe & volupté deſquels nous nous plaignons: tu trouueras des hommes de toutes conditions, de tous eſtats, de tous aages, qui par leur mort ont mis fin à leurs maux. Croy-moy, Lucilius: ma mort n'eſt pas tant à craindre qu'il ne faille eſtimer le bien qu'elle nous donne, par deſſus tous les autres. Eſcoute donc auec toute aſſeurance les menaces de ton ennemy. Et iaçoit que ta conſcience te puiſſe rendre aſſez aſſeuré toutesfois: parce que pluſieurs choſes qui ſont hors du procez peuuent beaucoup ſeruir, eſpere d'auoir vne bõne iuſtice, & appreſte-toy auſſi à ſouffrir la plus grande

De Caton d'Vtique. Plutarq. en ſa vie.

Application des remedes precedents, ſelon les preceptes Stoyques.

Autre exẽple de Scipiõ.

Remedes contre les inconueniens, dont l'apprehẽſion eſtonne nos ſens.

grande iniuſtice qu'on ne pourroit faire. Souuienne-toy ſur tout de chaſſer l'effroy que les choſes apportent, & de bien cognoiſtre ce qui eſt au dedans de châque choſe. Tu trouueras qu'il n'y a rien de terrible que la ſeule peur. Ce que tu vois arriuer aux petits enfans, nous arriue auſſi quand nous ſommes grands, mais encor enfans. S'ils voyent maſquez ceux qu'ils aiment, qu'ils hantent, & auec leſquels ils ont accouſtumé de ſe ioüer, ils s'effrayent. Il faut leuer le maſque non ſeulemẽt aux hommes, mais aux choſes, & leur faire reprendre leur naturel viſage. Pourquoy me monſtres-tu ces eſpées nuës, ces feux, & ceſte ſuitte de bourreaux qui grinſent & hurlent aupres de toy? Oſte ceſt appareil ſous lequel tu te caches, auec lequel tu eſpouuantes les fols. C'eſt la mort, que ma ſeruãte, que mon eſclaue n'agueres meſpriſoit. Pourquoy viens-tu apres deſplier ces foüets, & ceſte gehenne auec vn ſi grand appreſt? Pourquoy appliques-tu à chaſque iointure, des engins pour les bourreller, & mille autres inſtrumens qui ne ſeruent qu'à deſchirer les hommes piece à piece. Oſte ces choſes qui nous eſpouuãtent. Commande que ces plaintes & ces cris, qui eſchappent à la cruauté de ce deſchirement, ſe taiſent. Ce n'eſt en ſomme que douleur qu'vn goutteux porte patiemment: qu'vn qui eſt trauaillé de colique & de mal d'eſtomach, endure au milieu de ſes delices: qu'vne ieune femme ſouffre en accouchant. Elle eſt legere, ſi ie la puis ſouffrir: elle ſera courte, ſi ie la puis ſupporter. Remets en ta memoire ce que tu as ſouuent ouy, ce que tu as ſouuent dit. Mais ſi ce que tu as ouy, ſi ce que tu as dit, eſt vray, monſtre-le par effect. Ce qu'on nous reproche tous les iours, eſt fort vilain, que nous ne traictons que les paroles, & non point les effects de la Philoſophie. Mais que diras-tu? Eſt-ce dans ceſte heure ſeulement que tu as ſçeu que tu eſtois ſujet à la mort, & maintenant à vn exil, & tantoſt à vne douleur? tu es nay à tout cela. Penſons que tout ce qui peut aduenir, nous aduiendra. Certainement ie ſçay que tu as fait ce que ie te cõſeille de faire. Mais maintenant ie te prie de ne plonger pas trop ton ame dans ce ſoucy. Car elle s'affoibliroit, elle auroit moins de force quand il faudroit s'eſueiller. Retire-là de ſon faict particulier, au penſement du public: dy que tu as vn corps mortel & fragile, ſujet à ſentir douleurs, non ſeulemẽt par iniure d'autruy, ou par la force des plus puiſſans, mais qu'auſſi les voluptez meſmes ſe changent en tourmens. Les viandes engendrent eruditez d'eſtomach: l'yurongnerie, ſtupidité & tremblement de nerfs: la paillardiſe cauſe la goutte aux pieds, aux mains, & aux iointures. Deuiẽdray-ie pauure? I'auray force cõpagnons. Seray-ie enuoyé en exil? Ie feray eſtat d'eſtre nay au lieu où l'on m'enuoyera. Seray-ie enchainé? Et quoy? ſuis-ie à ceſte heure en liberté? C'eſt dans ce peſant fardeau de mon corps que nature m'a attaché & lié. Mourray-ie? Quand tu dis cela, c'eſt autant que dire, Ie perdray de pouuoir iamais plus eſtre malade, de pouuoir eſtre lié & garotté, & de pouuoir mourir. Ie ne ſuis pas ſi ſot de vouloir icy pourſuiure la chanſon d'Epicure, ni dire que la crainte des enfers ſoit vaine, qu'Ixion ne ſoit attaché à vne roüe, que Siſyphe ne pouſſe inceſſamment de ſon eſpaule vn rocher, qu'il n'y ait aucun à qui le foye puiſſe tous les iours eſtre mangé & renaiſtre. Car il n'y a pas-vn ſi enfant qui ait peur de Cerberus & des tenebres, ni de ces fantoſmes qui n'ont que les os tout nuds. La mort nous aneantit du tout, ou nous fait paſſer ailleurs. Il reſte vn meilleur eſtat à ceux qui ſont paſſez, & deſchargez de leur peſant fardeau: mais il ne reſte rien pour ceux qui ſont aneantis & du tout conſumez. Le ſuject du mal & du bien eſt oſté. Permets qu'en ceſt endroit ie face mention d'vn vers que tu as fait: mais que ie t'aye auparauant admonneſté de penſer que tu n'as pas eſcrit cela tant pour autruy que pour toy-meſmes. C'eſt choſe honteuſe de dire d'vn & de penſer d'autre. Mais combien eſt

Se roidir cõtre la crainte des maux, & les bien ſonder.

Faire eſtat qu'ils ſont aiſez à ſupporter.

Qu'vn grãd mal eſt incõtinent paſſé.

Que l'hõme eſt nay ſemblable à iceux.

Que les plaiſirs meſmes luy deſplaiſent & le trauaillent.

Qu'ils ſont communs à d'autres

Que par la mort les plus grands maux pretendus ſe conuertiſſent en tres-grãds biens.

Qu'elle aneantit le corps, mais affranchit l'ame.

il plus vilain d'eſcrire l'vn & de penſer l'autre : Ie me ſouuiens que tu as autrefois traicté ce poinct, Que nous ne tombons pas tout d'vn coup à la mort, mais que nous y allons peu à peu. Nous mourons tous les iours, car tous les iours quelque partie de la vie nous eſt oſtee : voire lors meſmes que nous croiſſons, noſtre vie decroiſt. Nous auons perdu l'enfance : nous perdons apres la ieuneſſe, & l'adoleſcence : tout ce qui s'eſt paſſé iuſques au iour d'hier eſt perdu. Ce iourd'huy meſmes que nous viuons, nous le departirons auec la mort. Et comme la derniere goutte ne vuide pas plus vn horloge d'eau, que ce qui en eſtoit eſcoulé deuant : pareillement l'heure derniere que nous defaillons, ne fait pas toute ſeule la mort, mais elle ſeule l'acheue. C'eſt lors que nous y paruenons, mais nous auons demeuré longuement pour y venir. Apres que tu eus eſcrit tout cela auec ton beau langage accouſtumé, qui n'eſt iamais plus graue, que lors que les paroles s'accommodent à la verité, tu dis en fin,

Que tous les iours de la vie ſont comme autant de morts.

L'homme ſent pluſieurs morts, toutesfois la derniere
C'eſt celle qui mettra ſon corps dedans la biere.

Que ceſte mort, laquelle nous craignons, n'eſt pas ſeule.

I'aime mieux que tu te liſes toy-meſmes, que mon Epiſtre : Car tu cognoiſtras que ceſte mort, que nous craignons, c'eſt bien la derniere, mais non pas la ſeule. Au reſte ie voy bien où tu viſes. Tu demandes que c'eſt que i'ay fourré dans ceſte lettre : ſi c'eſt quelque beau mot d'vn autre autheur, ou quelque ſentence profitable. Ie t'enuoyeray quelques traicts de ceſte meſme matiere, que nous tenons entre mains. Epicure ne blaſme pas moins ceux qui ſe deſirent la mort, que ceux qui la craignent : diſant, C'eſt vne ſottiſe de courir à la mort pour le regret que tu as de viure, puis que tu as fait par ta façon de viure, que tu coures à la mort. Il dit pareillement en vn autre lieu, Quelle plus grande ſottiſe que de ſouhaitter la mort, apres que tu as rendu ta vie mal-heureuſe par la crainte de la mort ? Tu peux encor adiouſter cecy qui appartient à ce propos, que l'imprudence des hommes, voire la folie eſt ſi grande, que quelques-vns pour la crainte de la mort ſont contraints de ſe donner la mort. Quelque argument de ces deux-là que tu vueilles traicter, tu ne feras qu'aſſeurer ton ame à la patience de la vie, ou à la patience de la mort. Nous deuons nous exhorter, & reſoudre à l'vn & à l'autre : à n'aymer par trop noſtre vie, & à ne la hayr par trop : voire d'y mettre fin, quand la raiſon le commandera. Mais il ne faut point temerairement s'aduancer, ni prendre courſe pour y aller à corps perdu. L'homme ſage & vertueux ne doit pas s'enfuir, mais ſortir hors de la vie. Sur tout il faut quitter le deſir furieux de mourir, qui s'eſt ietté dans l'ame de pluſieurs. Car cõme nous auons en toutes autres choſes, Lucilius, vne inclination inconſiderée, nous l'auons pareillement pour la mort, & laquelle ſaiſit ſouuent les hommes genereux, & de vertueux naturel : & ſouuent auſſi ceux qui ont le cœur laſche, & les faineants ; les vns deſquels deſdaignent la vie, & les autres s'en faſchent. Quelques-vns ſont ſaouls de faire & de voir touſiours vne meſme choſe : ayans vn deſdain pluſtoſt qu'vne haine de la vie : dans lequel nous tombons par la perſuaſion de la Philoſophie, quand nous diſons, Iuſqu'à quand ſera-ce que nous ne ferons qu'vne meſme choſe ? Ie me reſueilleray tous les iours, apres dormir : ie me ſaoulleray, puis i'auray faim : i'auray froid, apres i'auray chaud : ce n'eſt iamais fait. Toutes choſes ſont enchainées en rond : elles fuyent, & ſe ſuiuent. La nuict chaſſe le iour, le iour chaſſe la nuict : l'Eſté s'acheue par l'Automne, l'Hyuer le ſuit incontinent : lequel finit, quand le Printemps reuient. Toutes choſes paſſent, pour reuenir apres : ie ne

En ſomme il ne faut ny craindre ny ſouhaitter la mort.

Ny trop aimer, ny trop hayr ſa vie.

Contre ceux qui ſe procurent la mort eux-meſmes.

Perpetuelle viciſſitude qui fait que pluſieurs s'ennuyent de viure.

voy rien, ie ne fais rien de nouueau : de sorte qu'on se faſche auſſi de cela. Il y en a pluſieurs qui penſent qu'il ne ſoit pas faſcheux, mais qu'il ne ſert rien de viure.

EPISTRE XXV.

Il dit que l'eſprit de deux mois de Lucilius, l'vn deſquels eſt encore ieune homme, & l'autre plus vieil, ne ſont point ſemblables, & qu'ils ne ſe peuuent corriger par vn meſme remede. Il emprunte apres de l'eſchole d'Epicure des raiſons pour l'exhorter à ce que, obeyſſant à l'ordonnance de la nature, il s'accouſtume à ſe contenter de peu. Il y adiouſte encor cecy d'Epicure, qu'il doit faire toutes choſes, comme s'il eſtoit touſiours à la veuë & à la preſence de quelque vertueux homme plein de grauité & ſeuerité.

POur le regard de ce qui appartient à nos deux amis, il y faut aller par deux diuers chemins : car il faut corriger les vices de l'vn, & rõpre du tout ceux de l'autre. I'en vſeray auec toute liberté. Ie ne l'aime pas, ſi ie ne l'offenſe. Et quoy donc? diras-tu : penſes-tu contenir vn pupille de 40. ans ſous ta tutelle? Conſidere que ſon aage eſt deſia dur. Il ne peut perdre ſon ply : il ne ſe peut redreſſer. Les choſes tendres prennent la forme qu'on veut, Ie ne ſçay ſi i'aduanceray rien : mais i'aime mieux perdre ma peine, que de ne l'eſſayer pas. Tu ne perds point l'eſperance de pouuoir guarir ces maladies fort longues, ſi tu gardes le malade de faire excez, ſi tu le contraints de faire & d'endurer beaucoup de choſes contre ſon gré. Ie n'ay pas auſſi vne fiance bien aſſeurée de l'autre, ſi ce n'eſt qu'il rougit de faire mal. Il faut nourrir ceſte honte : car tant qu'elle luy durera, on en peut eſperer quelque choſe de bon. Pour le regard de celuy qui eſt plus vieil, ie penſe qu'il le faut mener plus doucement, afin qu'il ne perde point le courage. Il n'y a pas vn temps plus propre de parler auec luy, que quand on cognoiſt qu'il a ſon eſprit repoſé, & qu'il ſemble eſtre du tout corrigé, & en ſon bon ſens. Ceſte intermiſſion en a trompé quelques-vns, mais elle ne me trompe pas : ie crains de voir bien toſt redoubler ſes vices, qui repoſent pour le preſent, & ne ſont pas eſteints. Ie deſpendray volontiers le temps à cela, pour eſſayer ſi l'on y peut faire quelque choſe ou non. Mais pour ton regard, monſtre-toy vertueux & conſtant, comme tu fais, & trouſſe bagage. Il n'y a rien de ce que nous auons, qui nous ſoit neceſſaire : reuenons à la loy de nature. Les richeſſes nous ſont toutes appreſtées : le bien dont nous auons beſoin, ne couſte rien, ou bien peu. Nature ne demande que du pain & de l'eau : pas-vn ne peut eſtre pauure de ce bien. Et qui arreſte ſon deſir, & ſon contentement à cela, il peut comparer ſa felicité à celle de Iupiter, ce dit Epicure : duquel ie mettray quelques paroles dans ceſte Epiſtre. Fay toutes choſes (dit-il) comme ſi quelqu'vn te voyoit. Sans doute il ſert grandement de ſe donner à ſoy-meſme vn gardien : & d'auoir vne perſonne, ſur laquelle tes yeux ſoient touſiours fichez, & que tu la croyes touſiours eſtre preſente à tes penſées. Mais il ſeroit encore plus magnifique de viure ainſi comme tu ferois en la preſence, & à la veuë de quelque homme de bien : toutesfois ie me contente, que tu faces tout ce que tu feras, comme ſi quelqu'vn te regardoit. La ſolitude ne nous met que maux en la fantaſie. Mais quand tu auras ſi bien profité, que tu puiſſes porter reuerence à toy-meſmes, tu pourras donner congé à ce pedagogue. Cependant garde-toy ſous l'authorité de quelqu'vn : ſoit Caton, ſoit Scipion, car

Tous eſprits ne ſe corrigent point par vn meſme remede, ains ſe faut accommoder à leurs aages & humeurs.

La rougeur en vn ieune homme promet quelque choſe de bon.

Nature ſe contente de peu.

Pour le bien de l'ame il eſt bon de s'imaginer quelque grand teſmoin, & de reſpecter preſent à nos actions & penſées.

Les plus vicieux meſme ont honte de manifeſter leurs vices deuant ieceux.

ou Lelius, ou autre, à l'arriuée duquel les plus meſchans voudroient couurir leurs vices: iuſqu'à tant que tu te ſeras rendu tel, que tu n'oſeras plus pecher deuant toy. Quand tu auras gaigné ce poinct-là, & que tu commenceras de porter quelque reuerence à toy-meſmes, ie commenceray de te promettre ce qu'Epicure conſeille: Lors qu'on te contraindra de te trouuer en quelque grande aſſemblée, retire toy principalement dedans toy-meſme. Il eſt bon que tu ſois diſſemblable à pluſieurs. Et lors que tu ne pourrois auec aſſeurance ſortir hors de toy, pren garde à tous. Il n'y a pas-vn qui ne ſoit plus cõtent d'eſtre auec quelque autre que ce ſoit, qu'auec ſoy. Lors qu'on te contraindra de te trouuer en quelque grande aſſemblée, ſur tout retire-toy dedans toy-meſme, ſi tu es homme de bien, ſi tu es homme paiſible, & modeſte. Autrement il faut que tu ſortes hors de toy, pour te jetter dans l'aſſemblée: car eſtant là, tu es fort preſs d'vn mauuais homme.

Qui ne trouue bonne compagnie en ſoy, ne la trouue point ailleurs.

EPISTRE XXVI.

Qu'il n'eſt pas ſeulement vieil, mais qu'il eſt en decrepitude, & qu'il a encor l'eſprit vif & gaillard, exempt de toute crainte de mort.

Au prix que le corps au vertueux ſe caſſe, ſon ame ſe renforce, pour ſe conſoler en ſa vieilleſſe.

IE te diſois n'agueres, que i'eſtois à la veuë de ma vieilleſſe: mais ie crains maintenant que ie n'aye laiſſé ma vieilleſſe derriere moy. Vn autre nom eſt deſia plus propre à cet aage, & à ce corps: parce que vieilleſſe eſt le nom d'vn aage laſſé, & non pas caſſé. Tu me peux mettre au nõbre de ceux qui ſont en decrepitude, & qui touchẽt aux extremitez de leur vie. Toutesfois ie me reſioüis auec toy, de ce que ie ne ſens en mon ame aucune incommodité de mes ans, encore que i'en ſente en mon corps. Il n'y a que les vices, & ce qui ſeruoit aux vices, qui ſoit enuieilly. L'eſprit eſt gaillard, & ſe reſioüiſt qu'il n'ait que peu d'affaires à demeſler auec le corps: Il s'eſt deſchargé d'vne grande partie de ſon fardeau: il s'en eſioüit, & ſouſtient qu'il n'eſt pas vieil. Il dit que c'eſt la fleur de ſon aage. Ie ſuis bien aiſe de le croire, & le voir iouyr de ce bien-là. Ie prens plaiſir d'entretenir mes penſées, & diſcourir en moy meſmes, dequoy ie ſuis redeuable à la Philoſophie, dequoy à ma vieilleſſe, de la trãquillité, & de la modeſtie de mes mœurs, & d'eſplucher ſoigneuſemẽt que c'eſt que ie ne puis, ou que ie ne veux pas faire, & ſi ie ne puis quelque choſe que ie ne vouluſſe point faire. Car ſi ie ne puis riẽ, ie ſuis aiſe de ne le pouuoir pas. Quelle plainte puis-ie faire, quelle incõmodité pourray-ie ſentir, ſi ce qui doit prendre fin eſt deſja failly? C'eſt vne grãde perte, diras-tu, de ſe voir diminuer, & perir peu à peu, & à parler plus propremẽt, ſe voir fondre. Car nous ne ſommes pas tout à coup ruez & tõbez à terre: nous nous décheons sãs le ſentir, & chaſque iour nous deſrobe quelque partie de nos forces. Et quelle mort pourroit eſtre meilleure, que de tomber auec la nature qui va elle-meſme chercher ſa fin? Pour cela, ie ne dis pas qu'vn coup de poignard, ou de ſortir de la vie par vne mort ſoudaine, ſoit mal: mais parce que c'eſt vne belle ſorte de mort, d'eſtre retiré doucemẽt de ce monde. Certainement ie prens garde à moy, comme ſi i'en deuois bien-toſt faire l'experience: & comme ſi ce iour, qui doit donner ſa ſentence de toute ma vie, eſtoit deſia venu, ie parle ainſi auec moy: Ce n'eſt encor rien, dis-ie, ce que nous auons monſtré iuſqu'icy, ou de parole, ou d'effect: ce ne ſont que quelques teſmoignages de noſtre eſprit, legers & trompeurs, couuerts de beaucoup de douleur & d'artifice: pour ſçauoir que c'eſt que i'ay profité, i'en croiray la mort que ie feray. Par ainſi, ie m'appreſte à n'auoir

Puiſque la vie doit prendre fin, pour neant trouue-on la mort griefue & ennuyeuſe.

point de crainte à ce iour-là, auquel iettant loin toutes subtilitez, & tous fards, ie prononceray si i'ay la vertu du bec, ou en l'ame : si toutes ces paroles iniurieuses, que i'ay si souuent dites contre la fortune, estoient vne femme & vn masque. Mets à part l'opinion des hommes : car elle est tousiours incertaine, & prend souuent les choses en bonne ou en mauuaise part. Mets à part tes estudes, & ressommien-toy de toute ta vie. La mort donnera son iugement de toy. Ie veux bien dire cela, que les disputes, les sçauans discours, les beaux mots recueillis des preceptes des sages, le docte parler, ne font point cognoistre la vraye force de l'ame. Car les plus paoureux ont quelquesfois la parole braue & audacieuse. Il se cognoistra ce que tu auras fait lors que tu feras le dernier souspir. Ie me soubsmets à ceste condition-là : ie n'ay pas peur de ce iugement. C'est ce que ie dis en moy-mesme : mais pense aussi que ie parle à toy. Tu es plus ieune. Qu'y fait cela ? on ne conte point les ans. Il est incertain en quel lieu la mort t'attend. Par ainsi tu la dois attendre en tous lieux. Ie voulois mettre fin à ceste lettre, & la main estoit jà toute preste pour la clorre : mais il faut premierement faire le paquet, & luy bailler son sauf-conduit. Prenle cas que ie ne dis point d'où ie le dois emprunter. Tu sçais bien du coffre de qui ie me sers : attends vn peu & ie te payeray de ma maison mesme. Cependant Epicure m'en prestera : lequel dit, Aduise ce qui doit estre plus comme, ou que la mort vienne à nous, ou que nous allions à elle. Voicy comme cela s'entend. C'est chose excellente d'apprendre, ce qu'on ne fait qu'vne fois ? Mais c'est pourquoy il y faut souuent songer. Il faut tous les iours apprendre ce que nous ne pouuons essayer, ny cognoistre si nous le sçauons. Songe à la mort. Celuy qui dit cela, nous commande de songer à nostre liberté. Celuy qui apprend de mourir, oublie de seruir. Il est par dessus toutes les puissances humaines : & qui plus est, hors de toutes les puissances. Dequoy luy peut nuire la prison, les gardes & les lieux fermez ? il a la porte ouuerte. Il n'y a qu'vne chaine qui nous tienne attachez : c'est l'amour de ceste vie : laquelle comme il ne faut point du tout rejetter, aussi la faut-il amoindrir & accourcir : afin que s'il en estoit quelquesfois besoin, rien ne nous retienne, & n'empesche que nous ne soyons tousiours prests de faire tout soudain, ce qu'il faudroit quelque iour faire.

C'est par elle que nous esprouuons le profit qu'auons fait en ceste vie.

Elle descouure comment nous auons veſcu.

En quel temps, & en quel lieu il la faut attendre.

La seule amour de ceste vie nous empesche de preuenir la mort.

EPISTRE XXXII.

On ne peut souffrir vn homme qui reprend en autruy les vices ausquels il est luy-mesme subiect. Il amene vne plaisante histoire d'vn certain Calusius Sabinus : & à la fin traicte quelles sont les vrayes richesses.

TV me donnes conseil, dis-tu, mais c'est apres que tu t'en es desia donné, & que tu t'es corrigé. C'est pourquoy tu employes maintenant ta peine à rendre les autres meilleurs. Ie ne suis pas si effronté de me mesler de guarir les autres, tant que ie seray malade. Mais comme si i'estois couché dans vne mesme maladerie, ie parle auec toy de nos maux communs, & te fais part des remedes que ie sçay. Escoute moy donc, comme si ie parlois auec moy-mesme. Ie te veux laisser entrer dans mes secrets : & apres que tu y seras receu, ie veux demander compte de ma vie à moy mesmes. Ie crie apres moy, Compte les ans que tu as, & tu rougiras de honte, de vouloir les mesmes choses que tu voulois estant ieune garçon, & d'auoir les mesmes

Qui ne sçait corriger soy-mesme, est incapable de reprendre autruy.

deſſeins. Sur tout, ſans attendre le iour de ta mort, fay que tes vices meurent pluſtoſt que toy : donne congé à ces voluptez, qui ne font que troubler l'eſprit, & qu'il te faudra vn iour cherement payer. Non ſeulement celles qui ſont à venir, mais celles qui ſont paſſées nuiſent. Or comme le remors de la conſcience ne s'en va point auec les crimes, encor qu'ils n'ayent peu eſtre deſcouuerts quand on les commettoit : tout ainſi les voluptez deteſtables laiſſent, apres qu'elles ſont paſſées, vn faſcheux repentir. Elles ne ſont ny aſſeurées, ny durables : & encore qu'elles ne nuiſent pas, elles s'enfuyent bien-toſt. Iette pluſtoſt tes yeux ſur quelque bien qui ſoit perdurable : & tu n'en trouueras aucun, que celuy ſeul que l'ame a trouué dãs elle meſme. Il n'y a que la ſeule vertu, qui nous puiſſe donner vne ioye perpetuelle & pleine d'aſſeurance. Et ſi quelque choſe ſe met au deuant, ce n'eſt que comme les nuées, qui volent bas, & ne peuuent vaincre la clarté du iour. Quand eſt-ce qu'on pourra ioüir de ce contentement ? On ne s'arreſte pas en chemin, mais auſſi l'on ne s'y haſte pas. Il y reſte encor beaucoup de beſongne à faire : apres laquelle il faut que tu trauailles toy-meſmes, & que tu y employes ta peine, ſi tu veux qu'elle s'acheue. Il n'en faut point donner la charge à vn autre. Il y a bien quelque autre ſorte d'eſtude, auquel on peut bien eſtre aidé. Caluiſius Sabinus eſtoit vn homme fort riche de noſtre temps, & qui auoit vn des plus nobles & des plus beaux biens. Ie ne vay iamais homme qui meritaſt moins ceſte bonne fortune. Il auoit ſi pauure memoire qu'il oublioit tantoſt le nom d'Vliſſes, ou celuy d'Achilles, & tantoſt celuy de Priã, leſquels il cognoiſſoit auſſi bien que nous cognoiſſons nos Pedagogues. Il n'y euſt iamais aucun vieillard, ſeruant le protocole, qui nommaſt plus à rebours les noms des citoyens, qu'ils forgent à plaiſir quand ils ne s'en ſouuiennent point, qu'il faiſoit ceux des Troyens & des Grecs. Et toutesfois il vouloit auec tout cela qu'on l'eſtimaſt ſçauant. A ces fins, il s'aduiſa d'vn chemin plus court. Il acepta des ſeruiteurs cherement, l'vn qui ſçauoit Homere ſur le doigt, vn autre qui ſçauoit Heſiode, puis neuf autres qui ſçauoient chacun vn des neuf Poëtes Lyriques. Il ne te faut point eſmerueiller s'ils luy couſtoient beaucoup : car il ne les auoit pas trouuez tout appris, il les auoit faict enſeigner. Apres qu'il euſt dreſſé tout ce train, il commença d'eſtre importun à ceux qui venoient manger auec luy : il auoit à ſes pieds ces eſclaues, auſquels il demandoit à tous coups les vers qu'il vouloit dire : mais le plus ſouuent la moitié du vers luy eſchappoit. Satellius Quadratus qui faiſoit meſtier d'aller ronger ces riches fols, & par conſequent de rire, quand ils rioient, & ce qu'on fait auſſi ordinairement auec ces deux autres choſes de ſe moquer d'eux, luy conſeilla que ceux qui balleroient ſa maiſon fuſſent bons grammairiens. Mais quand Sabinus luy dit, qu'il n'auoit aucun de ces eſclaues, qui ne luy couſtaſt deux mille eſcus. Quadratus luy reſpondit, qu'il euſt achepté à meilleur marché autant de cabinets pour mettre ces Poëtes. Toutesfois il eſtoit ſi fol de croire, qu'il ſçauoit tout ce que ceux de ſa maiſon pouuoient ſçauoir. Ce meſme Satellius cõmença de luy conſeiller apres, combien qu'il fut maladif, maigre & desfaict, de paſſer ſon temps à luitter. Mais comme Sabinus luy euſt reſpondu, Et comme le pourrois-ie ? i'ay aſſez à faire de viure. Ne dy point cela (dit-il) ie te prie : ne vois-tu pas le grand nombre d'eſclaues forts & puiſſans que tu as ? Le bon entendement ne ſe peut preſter, ny acepter : & s'il ſe pouuoit vendre, ie penſe qu'il ne ſe trouueroit aucun qui en vouluſt achepter : & toutesfois le mauuais s'achepte tous les iours. Mais pren maintenant ce que ie te doit, & adieu. Ce ſont de grandes richeſſes qu'vne pauureté reſtreinte à la meſure & à la loy de nature. Epicure redit cela fort ſouuent, encore que ce ſoit en diuerſes façons. Mais on ne peut iamais aſſez dire ce qu'on ne pourroit

Voluptez, ou paſſées ou future, nuiſibles.

La ſeule vertu donne vn plaiſir perpetuel & certain. Comparaiſon bien accommodée.

Hiſtoire facecieuſe de Caluiſius Sabinus, riche homme.

Satellius Quadratus eſcornifleur & bouffon. Par laquelle il appert que les riches ignorans & ſots, achepteut bien cherement leur riche impertinence. Ainſi telle maniere de gens ſe mocquent de ceux qu'ils mangent & pillent. Pauureté ce mesme & aſſez riche. Ce qui ne ſe peut trop ramentenoir.

assez apprendre. Il y a des personnes à qui il ne faut monstrer qu'vne fois vn remede, & d'autres ausquels il les faut mener par force dans la teste.

EPISTRE XXVIII.

Que ceux ne sentent aucun soulagemẽt, qui changeans de pays & de regions, portent leurs vices auec eux. Cet argument est presque semblable à celuy de l'Epistre seconde.

TV penses estre seul à qui cela soit aduenu, & t'en esmerueilles, cõme si c'estoit quelque chose nouuelle, qu'en vn voyage si long, & en voyant tant de diuers pays, tu n'ayes peu perdre la tristesse, & la faschetie de ton esprit. Tu deuois chãger d'entendement, & non pas d'air. Iaçoit que tu ayes trauersé la mer, pour, si large qu'elle soit: jaçoit, comme dit nostre Virgile, que la terre & les villes se recullent de toy, les vices te suiuront quelque part que tu ailles. Socrates dit à vn qui luy faisoit vne pareille plainte: Pourquoy t'esmerueilles-tu que les voyages loingtains ne te profitent de rien, quand tu y vas auec toy-mesme? la mesme cause qui t'a chassé te tourmente. Dequoy te peut seruir la nouueauté des regions? dequoy la cognoissance des villes, & des lieux estrangers? ce changement est du tout inutile. Veux-tu sçauoir pourquoy ceste fuitte ne t'apporte aucun bien? tu t'en-fuis quand & toy. Il faut descharger tout ce qui te pese dans l'ame: tu n'auras iamais autrement plaisir en aucun lieu. Croy que ta contenance est à ceste heure pareille à celle de la deuineresse que descrit Virgile esmeuë & concitée, ayant dedans soy vne impetueuse vehemence d'vn esprit qui n'estoit pas sien.

Pour changer d'air on ne deuient point plus sage, si l'on ne quitte ses imperfections. Apophthegme de Socrates sur ce propos.

Pour auoir du plaisir en pays estranger, il n'y faut porter aucun vice.

La pretresse taschant ietter de sa poictrine
La puissance du Dieu, comme folle chemine. 6. Æneid.

Tu cours çà & là pour chasser ceste pesanteur, qui te presse, qui se rẽd plus faschense par l'agitation. Comme dans vn nauire la charge qui ne peut bouger d'vn lieu, donne moins d'empeschement, & celle qui est mal-rangée, & qui en remuant panche vers quelque costé du nauire, le fait plonger dans l'eau. Tout ce que tu fais c'est contre ton propre bien, & ton agitation te nuit: car tu ne fais que tourmenter vn malade. Mais quand tu aurois osté ce mal hors de ton esprit, tout chãgement de lieu te seroit agreable. En quelque pays qu'on te chasse, en quelque coin de terre barbare qu'on te mette, tu prendras plaisir d'y habiter. Il importe plus quel, qu'en quel lieu tu es venu. Et pourtant nous ne deuons attacher nostre fantasie à vn lieu plus qu'à l'autre. Il faut viure auec ceste opinion: Ie ne suis pas nay pour vn seul lieu: mõ pays est par tout le mõde. Si tu cognoissois bien cela, tu ne t'esmerueillerois pas, que les diuerses regions où tu voyages, & le changement de celle qui te fasche, à vne autre ne te peuuent donner plaisir: car la premiere te plairoit, si tu faisois estat que toutes fussent tiennes. Tu ne voyages point, tu erres, & t'esgares: tu ne fais que sauter d'vne place à vne autre, jaçoit que le bien-viure que tu cherches, se puisse trouuer en tout lieu. Pourroit-on voir rien plus tumultueux, & plein de bruit, que la salle des plaids? toutesfois on y viuroit auec repos d'esprit, si la neccessite nous y contraignoit. Mais si on pouuoit disposer de soy, ie m'enfuirois le plus loin que ie pourrois hors du voisinage des plaideurs. Car comme les lieux mal sains esbranlent la santé, si asseurée qu'elle soit: pareillement il y a des choses qui

Belle similitude.

L'homme vertueux se trouue bien par tous. & Par tous on peut bien viure.

Mesme dans vne vie tumultueuse. Laquelle toutesfois il vaut mieux supporter que rechercher.

pourroient eſbranler vne bonne ame ; qui eſt en chemin de guariſon, & qui n'eſt encor bien parfaicte. Ie ne ſuis pas de l'aduis de ceux, qui ſe iettent au milieu des flots : & n'aimans qu'vne vie tumultueuſe, combattēt tous les iours auec vn grand courage contre les plus difficiles affaires. L'homme ſage ſera bien de les ſupporter : mais non pas de les rechercher. Il aimera mieux viure en paix qu'en debat. Car il n'y a pas grand profit d'auoir chaſſé loin ſes propres vices, s'il faut apres cōbattre contre ceux d'autruy. Trente tyrans, dis-tu, eſtoient tout à l'entour de Socrates, & ne peurent iamais fleſchir ſon courage. Mais que ſert-il de dire, combien il y a de maiſtres, veu que ce n'eſt qu'vne meſme ſeruitude ? Celuy qui l'a meſpriſée, eſt libre au milieu d'vne troupe de Roys, pour ſi grāde qu'elle ſoit. Il eſt tēps de mettre fin à ma lettre, pourueu que i'aye au preallable payé le port. Le commencement du ſalut c'eſt la cognoiſſance du peche. Il me ſemble que ces paroles d'Epicure ſōt admirables. Car celuy qui ne ſçait pas s'il peche, ne peut pas ſe corriger. Il faut que tu te trouues en faute, deuant que t'amender. Outre ce qu'il y en a qui font gloire de leurs vices. Crois-tu que ceux qui mettent leurs meſchancetez au nombre des vertus, penſent à corriger leur mauuaiſe vie ? C'eſt pourquoy tu te dois reprendre toy-meſme, le plus que tu pourras : tu dois informer contre toy-meſme. Pren premierement la perſonne d'accuſateur, & apres celle de Iuge : & en dernier lieu confeſſant ta faute, demande pardon à toy-meſme, & quelquefois condamne-toy.

Exemple de Socrates.

Fon d'vn bon repos.

Pour ſe pouuoir corriger il faut ſçauoir qu'on eſt en peché.

Moyen de s'amender.

EPISTRE XXIX.

Qu'il eſt difficile que Marcellinus, homme ciuil & de bel eſprit, puiſſe receuoir correction: toutesfois qu'il n'en a point perdu l'eſperance, & qu'il eſſayera toutes choſes pour y paruenir. Il adiouſte à la fin le dire d'Epicure, que l'homme qui s'eſt addonné à la Philoſophie, ne doit point deſirer de plaire au peuple.

TV demandes des nouuelles de Marcellinus noſtre commun amy, & deſires ſçauoir ce qu'il fait. Il ne nous vient voir gueres ſouuent, non pour autre raiſon, que pour la crainte qu'il a qu'on luy die la verité. Il eſt toutesfois maintenant hors de ce danger, car il ne la faut dire qu'à celuy qui la veut ouyr. C'eſt pourquoy & pluſieurs ont douté, ſi Diogenes & les autres Cyniques, qui ont indifferēment & auec vne liberté ouuerte repris tous ceux qui leur venoient au deuant, l'ont deu faire ainſi. Car que ſert-il de tanſer les ſourds, & ceux qui de nature, ou par maladie ſont deuenus muets ? Mais pourquoy auſſi (diras-tu) eſpargneray-ie les paroles ? Elles ne ſouſtent rien. Ie ne puis deuiner, ſi ie dois porter profit à celuy que ie reprens : mais ie ſçay bien, ſi i'en admonneſte pluſieurs, que ie profiteray à quelqu'vn. Il faut rendre la main. Il ne ſe peut faire, que celuy qui entrepred beaucoup de choſes, n'en vienne à bout de quelqu'vne. I'eſtime toutesfois, Lucilius mon amy, qu'vn homme de grande reputation ne doit point faire ce meſtier. Son authorité en ſeroit amoindrie : elle n'auroit point aſſez de croyance à l'endroit de ceux qui prendroient moins de correction, quand il la verroient raualée & perduë. Il ne faut point dire qu'vn archer doiue quelquesfois toucher au blanc, mais qu'il peut quelquesfois faillir. Ce n'eſt point art, ſi elle fait par rencontre ce qu'elle veut. La ſageſſe eſt vn art, il faut qu'elle pretende ſur quelque choſe aſſeurée & certaine. Qu'elle choiſiſſe donc ceux qui pourront profitēr deſſous elle, & qu'elle quitte ceux de qui elle aura perdu eſperance : non

L'homme vicieux craint ſe trouuer deuant ceux qui cognoiſſēt ſon vice, & ne le peuuēt celer.

Sçauoir mō, s'il faut reprendre ceux qui ne veulent eſcouter correction.

Si vn homme de grande qualité le doit faire.

&

toutesfois qu'elle les admonneſte du premier coup, & ſans auoir, ſur le deſeſpoir qu'elle en prend, eſſayé les derniers remedes. Ie n'ay point perdu eſperance de noſtre Marcellinus: on le peut encore ſauuer, pourueu qu'on luy tende bien-toſt la main. Il eſt toutesfois à craindre, qu'il ne traine à ſoy celuy qui la luy baillera. Il a vn eſprit fort eſueillé, penchant du tout ſur le vice. Ie me veux neantmoins mettre en ce danger. I'oſe bien entreprendre de luy faire cognoiſtre ſes maux. Ie ſçay bien qu'il en vſera comme de couſtume. Il fera le plaiſant, il me dira des ſornettes, qui feroient rire vn homme qui ſeroit en dueil. Il ſe mocquera premieremẽt de ſoy-meſme, & puis apres de moy. Il viendra au deuant de tout ce que ie vous dray dire. Il ira rechercher tous les vices de nos ſectes. Il reprochera aux Philoſophes les penſions, que les Princes leur font, leurs amoureuſes, & leur gourmandiſe. Il m'en nommera vn, qui a eſté ſurpris en adultere, vn autre dans vn cabaret, & vn autre à la Cour & à la ſuitte d'vn Roy. Il me monſtrera ce beau parleur Ariſton Philoſophe qui diſputoit pendant qu'on le trainoit dans ſon coche à l'eſbat: car c'eſt le temps qu'il auoit choiſi pour monſtrer ce qu'il ſçauoit. C'eſt celuy duquel (quand on demanda de quelle ſecte il eſtoit) Scaurus dit: Au moins n'eſt-il pas Peripatetique. C'eſt de luy auſſi duquel Iulius Grecinus, homme d'excellent eſprit, quand on voulut ſçauoir ce qu'il luy ſembloit d'Ariſton, reſpondit: Ie ne le puis dire, car ie ne ſçay point ce qu'il feroit en cheminant: comme ſi on s'eſtoit enquis d'vn qui vouluſt combattre ſur vn chariot: Il me mettra incontinent ſur le nez vn tas de bateleurs, qui euſſent plus honneſtemẽt fait, de n'auoir iamais tenu compte de la Philoſophie, que de la rendre comme ils font. Toutesfois ie ſuis reſolu d'endurer ſes gauſſeries. Peut-eſtre s'il me fait rire, que ie le feray pleurer: ou bien s'il continuë ſes riſées, ie me reſioüiray, que parmy les autres maux, ceſte plaiſante humeur de folie luy ſoit aduenuë. Mais ceſte ioye ne dure pas longuement à ces gens-là. Prens-y garde: tu les verras en fort peu de temps extrémement rire & extrémement recaner. I'ay deliberé de l'attaquer, & de luy faire cognoiſtre, qu'il valloit encor plus, lors qu'à l'aduis de pluſieurs il eſtoit moins eſtimé. Si ie ne puis du tout arracher ces vices, au moins ie les arreſteray. Ils ne ſe perdront point du tout, mais ils ceſſeront pour quelque temps: & peut-eſtre ſe perdrõt-ils, s'ils ont accouſtumé de prendre intermiſſion. Il ne faut point meſpriſer cela, veu qu'aux perſonnes meſmes qui ſont griefuement malades, vn bon relaſche du mal, eſt vne eſpece de ſanté. Or pendant que ie m'appreſte à le cõbattre, ie te prie, toy qui peux & ſçais comprendre, d'où, & iuſques où tu es paruenu, & par là cognoiſtre encor iuſques où tu pourras paruenir, pren quelque belle façon de viure, hauſſe ton courage, fay teſte à ce que tout le monde craint, ne vueilles point compter ſur le doigt ceux qui te font peur. Celuy ne te ſembleroit-il pas ſol, qui craindroit toute vne trouppe d'hommes, en vn lieu où tout le monde paſſe ordinairement? Tous n'ont point vn égal pouuoir ſur ta mort, encor que pluſieurs te menacent. Nature l'a ordonné ainſi. Vn tout ſeul te peut oſter la vie, comme vn ſeul te l'a donnée. Au reſte, ſi tu auois quelque honte, tu m'aurois quitté la derniere penſion. Mais pour mon regard ie ne me veux point monſtrer chiche à payer l'intereſt de ce que i'ay emprunté. Ie te veux ietter-là ce que ie te dois; Ie n'ay iamais voulu plaire au vulgaire: Car ce que ie ſçay, le vulgaire ne le trouue pas bon. Et ce que le vulgaire trouue bon, ie ne le ſçay point. Qui eſt-ce qui dit cela? demanderas-tu, comme ſi tu ne ſçauois pas à qui ie commande. C'eſt Epicure. Mais tous les Peripatetiques, les Academiques, les Stoyques, les Cyniques, crieront ceſte meſme choſe, chacun de ſon coſté. Car qui eſt celuy qui puiſſe plaire au peuple, s'il ſe plaiſt à la vertu? C'eſt par des meſ-

Comme il faut traicter auec vn eſprit qui tourne toutes choſes en riſées.

Couſtume des gauſſeurs.

Qui veut reprendre autruy, nommement des eſprits vifs ne ſe doit rebuter du premier coup.

L'homme vertueux ne ſe ſoucie de complaire au peuple, ny ne le craint.

La mort eſt vn paſſage commun, c'eſt doncq folie de la craindre.

On ne peut complaire au peuple & à la vertu tout enſemble.

chans moyens qu'on acquiert la faueur du peuple : Il faut que tu en rendes ſemblable à eux. Ils ne t'aimeront iamais, qu'ils ne t'ayent cogneu tel. Mais il t'eſt beaucoup plus profitable de iuger, quel tu veux eſtre à ton aduis, que quel tu veux eſtre au iugement d'autruy. On ne peut gaigner l'amitié des perſonnes deſhonneſtes, que par des moyens vilains. Quel profit donc t'apportera ceſte Philoſophie qu'on loue & qu'on eſtime par deſſus toutes diſciplines, & toutes autres choſes du monde? C'eſt de vouloir pluſtoſt plaire à toy, que non point au peuple : de peſer pluſtoſt les iugemens & opinions, que de les nombrer : de viure ſans craindre ny les dieux ny les hommes, & de ſurmonter les vices, ou d'y mettre vne fin. Au demeurant, ſi ie te voy honoré par les voix fauorables d'vn peuple : ſi quand tu viendras aux ſpectacles publiques, i'oy hauſſer vn grand cry, ſi ie voy battre des mains, ſi les ornemens des bateleurs & ioüeurs de farces menent bruit à ton arriuée, ſi les femmes & les petits enfans te loüent par toute la ville : qui me pourroit garder d'auoir pitié de toy, ſçachant quel chemin tiennent ceux qui veulent acquerir ceſte faueur?

Quel profit apporte la Philoſophie.

EPISTRE XXX.

Il eſcriuit qu'encor que Baſſus Aufidius ſoit caſſé du corps, toutesfois auec vne ame ferme & conſtante, il n'eſt aucunement tourmenté de la crainte de la mort qui s'approche.

C'eſt choſe bien louable de combatre la vieilleſſe, & d'attendre le dernier aſſaut de pied ferme & ſans apprehenſion.

Comparaiſons propres.

I'Ay veu Baſſus Aufidius, ce grand homme de bien, deſia tout caſſé, cõbattant contre la vieilleſſe. Mais elle l'a tellement abattu, qu'il ne ſe peut plus releuer. L'aage le tient entierement accablé de toute ſa peſanteur. Tu ſçais qu'il a touſiours eu le corps ſuject à maladies, & tout eſſucé. Il l'a longuement entretenu, & rabillé : maintenant il dechet tout à coup. Tout ainſi qu'en vn nauire, qui commence de prendre eau par le fond, il eſt facile de boucher vne fente, ou deux : mais quand il ſe relaſche, & s'entr'ouure de pluſieurs endroits, on n'y peut donner aucun remede : Pareillement en vn corps deſia vieil, on peut bien aucunement appuyer & ſouſtenir ſa foibleſſe, & ſon imbecilité : mais quand toutes les joinctures commencent à des-faire & deſaſſembler : comme en vn vieil baſtiment pourry, & que quand tu en racouſtres l'vn, l'autre ſe fend, il eſt temps alors de te ſauuer, & deſpier par quel coſté tu pourras ſortir. Toutesfois Baſſus noſtre bon amy a le courage encore gaillard. C'eſt la Philoſophie, qui luy apporte ce bien-là & le rend conſtant & reſolu en quelle diſpoſition que le corps ſoit ioyeux à la veuë meſme de la mort, ſans iamais faillir de cœur, lors meſmes qu'il defaut. Vn bon pilote fait encor aller ſon nauire, apres que les voiles ſont deſchirées : & jaçoit que l'equipage ſoit rompu, il redreſſe encor ce qui reſte, pour faire aller ſon vaiſſeau. Baſſus noſtre amy fait le ſemblable. Il void venir ſa fin auec vn viſage auſſi aſſeuré, que tu iugerois qu'il auroit trop de conſtance pour regarder la fin de quelqu'autre. C'eſt vn acte grand & genereux, Lucilius mon amy, & qu'on ne peut apprendre qu'auec beaucoup de temps, de s'en aller franchement, & ſans regret, quand ceſte heure ineuitable eſt venuë. Toutes autres ſortes de morts ſont meſlées auec quelque eſperance. On peut guarir d'vne maladie : vn embaſſement de feu s'eſteint : vne ruine poſe quelquefois doucement ceux qu'elle menaçoit d'eſtouffer : la mer a ietté ſur le bord quelques-vns auec autant d'impetuoſité, qu'elle les auoit engloutis : le bourreau a ſouuent retiré le

Nous auons ceſte obligation à la Philoſophie qu'elle nous diſpoſe fort bien à la mort.

&

Nous faict gayement paſſer ceſte vie.

glaiue de deſſus la teſte de celuy qui eſtoit condamné à mourir. Mais celuy que la vieilleſſe conduit au tombeau, ne peut auoir eſperance en aucune choſe. C'eſt elle ſeule à qui rien ne peut oppoſer. Il n'y a aucune eſpece de mort plus douce, ny plus longue. Il m'eſt aduis que Baſſus ſuit ſes honneurs funebres, qu'il s'allonge dans ſon tombeau, qu'il vit encore apres ſa mort, ſuruiuant à ſoy-meſmes, & qu'il endure conſtamment la ſeparation de ſon ame. Car il tient pluſieurs beaux propos de la mort. Il fait tout ce qu'il peut pour nous perſuader que s'il y a quelque douleur & quelque crainte en elle, c'eſt par la faute de celuy qui meurt, & non point de la mort: & qu'il y a auſſi peu de mal & de tourment en elle, comme il y en a apres elle. Certainement l'homme ſeroit auſſi fol de craindre ce qu'il ne peut ſentir, comme celuy qui craint ce qu'il ne peut ſouffrir. Se trouueroit-il aucun qui penſaſt pouuoir aduenir, qu'on ſentiſt vne choſe, qui faict que iamais nous ne ſentons rien plus? D'où il s'enſuit (ce dit-il) que la mort eſt tellement exempte de tout mal, qu'elle eſt hors de crainte de tout mal. Ie ſçay bien que cela a eſté ſouuent dit, mais il le faut encor dire plus ſouuent. Toutesfois quand ie liſois ces diſcours ou que ie les oyois faire à ceux qui nioient qu'on deuſt craindre les choſes de la crainte deſquelles ils eſtoient encor fort eſloignez, ils ne m'ont apporté aucun profit. Mais ceſtuy-cy gagne beaucoup ſur moy, quand ie l'oüir parler de ſa prochaine mort. Car ie te diray franchement ce qu'il m'en ſemble. Ie penſe que celuy qui eſt ſur le poinct de la mort, eſt plus aſſeuré & reſolu, que celuy qui en eſt aupres. D'autant que lors que la mort eſt approchée de bien pres, elle faict prendre courage à ceux meſmes qui ſont les plus ignorans, de ne vouloir point euiter ce qui eſt inéuitable. C'eſt ainſi qu'vn gladiateur, qui auoit eſté craintif durant le combat, tend le goſier à ſon aduerſaire, & addreſſe ſon eſpée, ſi elle faut d'y donner droict. Mais la mort qui eſt prochaine, & qui ne peut faillir de venir, a beſoin d'vne longue conſtance de courage qu'on ne void qu'en peu de perſonnes, & qui ne peut eſtre pratiquée, que par vn homme ſage. C'eſt pourquoy ie prenois vn extréme plaiſir de l'oüir, comme s'il euſt voulu prononcer vne ſentence contre la mort, & faire iugement de ſon naturel, comme l'ayant de bien pres cogneuë. Ie penſe que tu donnerois encor plus de foy & plus de creance à quelqu'vn qui ſeroit reſſuſcité, & qui te raconteroit comme l'ayant eſſayé, qu'il n'y a aucun mal en la mort. Or quel eſtonnement, & quel troublement d'eſprit elle porta à ſon arriuée, ceux te le pourroient certainement dire, qui ſe ſont approchez d'elle de bien pres, qui l'ont veuë venir, & l'ont receuë. Tu peux au vray compter au nombre de ceux-là, Baſſus qui n'a peu trouuer bon que nous fuſſions trompez. Il dit que celuy qui craint la mort, eſt auſſi fol, comme celuy qui craint la vieilleſſe. Car comme la vieilleſſe ſuit l'adoleſcence, ainſi la mort ſuit la vieilleſſe. Celuy n'a pas voulu viure, qui n'a pas voulu mourir. Parce qu'on nous a donné la vie ſous ceſte condition, qu'il nous faut mourir. C'eſt là où tout le monde va. C'eſt folie de la craindre, parce qu'on attend les choſes certaines, & qu'on craint les douteuſes. La mort à vne neceſſité iuſte & inuincible. Qui eſt celuy qui ſe puiſſe iuſtement plaindre d'eſtre ſubject à vne condition, de laquelle pas-vn n'eſt exempt? Car la principale partie de l'equité, c'eſt l'egalité. Mais ce ſeroit peine perduë de vouloir defendre la cauſe de nature, qui n'a pas voulu nous rendre ſubjects à autre loy, qu'à celle qu'elle eſt ſubjecte. Elle aneantit tout ce qu'elle faict, & ce qu'elle a aneanty, elle le raſſemble derechef. S'il aduient à quelqu'vn que la vieilleſſe le mettre doucement dehors, ſans l'arracher tout ſoudain de la vie, mais l'en retire peu à peu, ne doit il pas rendre graces à tous les Dieux, qu'apres s'eſtre ſaoulé de viure, il eſt paruenu

La plus douce mort, c'eſt de vieilleſſe.

Il n'y a nul mal en la mort fors celuy qui ſe donne le mourant.

&

La repetition de ce propos eſt vtile.

Ceux qui ſõt ſur le pas de la mort, ont plus de reſolution que ceux qu'elle menace encor.

car

Elle renforce l'homme pour ſe diſpoſer à ce qu'il ne peut éuiter.

mais.

Ceſte conſtance ne ſe pratique ſi non le Sage.

Si quelqu'vn reſſuſcitoit, il teſmoigneroit qu'il n'y a point de douleur en la mort.

ainſi.

C'eſt vne égale folie, craindre la mort, & craindre la vieilleſſe: pource que elles s'entre-ſuiuent,

&

Nous viuons à condition de mourir: joint qu'il ne faut craindre que les choſes douteuſes.

Qui meurt de vieilleſſe, on doit rendre graces à Dieu.

au repos neceſſaire à l'homme, & agreable à vne perſonne laſſe ? Tu en vois quelques-vns qui deſirent la mort, voire auec plus de deuotion qu'on ne ſouhaitte la vie. Ie ne ſçay leſquels de ceux-là nous donnent plus de courage, ou ceux qui appellent la mort, ou bien ceux qui l'attendent auec vn viſage ioyeux & conſtant. Car l'vn procede quelquefois d'vne rage, & d'vn deſpit ſoudainement conçeu, & l'autre d'vne tranquillité d'eſprit, & d'vn iugement certain. Il s'en trouue bien quelqu'vn, qui de cholere & de fureur court à la mort : mais aucun ne l'embraſſe ioyeuſement, que celuy qui s'y eſt preparé de long-temps auparauant. Ie confeſſe donc, que ie ſuis venu bien ſouuent, & pour beaucoup d'occaſions, voir ceſt homme, qui m'eſt ſi cher, pour ſçauoir ſi ie le trouuerois en meſme reſolution : & ſi les forces de ſon ame ſe diminueroient auec celles du corps. Mais elles luy croiſſoyent touſiours, comme on void la ioye paroiſtre au viſage de ceux qui ioüent à la courſe du cheual : quand ſur la ſeptieſme carriere ils s'approchent de la palme & du prix. Il diſoit, ſuyuant les enſeignemens d'Epicure, premierement qu'il eſperoit qu'il ne ſentiroit aucune douleur en ce dernier ſouſpir : toutesfois s'il y en auoit, il ſe conſoloit qu'elle ſeroit fort courte. Car auſſi vne douleur, qui ſeroit fort grande, ne pourroit longuement durer. Au reſte qu'il ſeroit ſoulagé de ſe reſſouuenir ſur le point de la ſeparation de l'ame d'auec le corps, que ſi elle ſe faiſoit auec paſſion & tourment, qu'apres ceſte douleur, il n'en ſortiroit iamais plus. Qu'il ne doutoit point que l'ame de ce vieil corps, ne ſe tint ſur le bord des léures, & qu'il n'y faudroit pas guere grande ſecouſſe pour l'en tirer dehors. Il faut quelquesfois eſteindre le feu qui s'eſt pris à vne forte & puiſſante matiere auec de l'eau, & quelquesfois auec la ruine meſmes de l'edifice. Celuy à qui l'on oſte la viande & les viures, tombe de luy-meſme. Ie pren grand plaiſir d'ouyr ces propos, Lucilius non point comme choſe nouuelle, mais comme eſtant conduit ſur la choſe meſme, pour le mieux comprendre. Et quoy ? n'en ay-ie pas ouy parler d'autres, qui ſe ſont eux-meſmes oſté la vie ? ouy, & moy-meſme ie l'ay veu. Toutesfois ie priſe beaucoup plus ceux qui vont à la mort ſans porter haine à la vie & qui la reçoiuent ſans l'attirer par violence. Il diſoit dauantage, que le tourment que nous ſentions, c'eſtoit par noſtre faute, parce que nous tremblons de peur lors que nous penſons que la mort s'approche de nous. Mais dites-moy, qui eſt celuy de qui la mort ne ſoit prochaine & preſte en tous lieux, & à tous momens ? Conſiderons encor, dit-il, ſi lors qu'il nous ſemble que quelque occaſion de mort s'approche de nous, combien il y en a d'autres plus prochaines qu'on ne craint point ? Vn ennemy menaçoit quelqu'vn de le faire mourir. Mais l'indigeſtion de ſon mauuais eſtomach a gagné deuant. Si nous voulons faire difference des cauſes de noſtre crainte, nous trouuerons qu'il y en a quelques-vnes qui ſont vrayes, & quelques autres qui ſemblent l'eſtre. Nous ne craignons point la mort, mais l'apprehenſion de la mort : parce que nous en ſommes autant eſloignez, comme l'apprehenſion en eſt reculée. Parquoy s'il faut craindre la mort, il la faut touſiours craindre : car quel temps y a-il qui ſoit hors du pouuoir de la mort ? Mais ie deurois craindre que ces longues Epiſtres ne te fuſſent autant ennuyeuſes que la mort. C'eſt pourquoy i'y mettray fin. Apres toutesfois t'auoir admonneſté, que tu dois touſiours penſer à la mort, pour ne la craindre iamais.

La mort qui vient de vieilleſſe eſt le repos d'vne perſonne :

& Pour l'accepté auec gayeté de cœur, il la faut preuoir de longue main.

Raiſons qui fortifient l'homme en l'article de la mort.

Le mal qu'on ſent à la mort vient de l'apprehenſion d'icelle.

Cauſes de noſtre crainte, quelles.

EPISTRE XXI.

Que la seule vertu est nostre bien. Qu'il faut fermer les oreilles aux flatteries du peuple.

IAduouë & recognois Lucilius pour mien. Il commence de se monstrer tel qu'il auoit promis. Suy ceste ardeur d'esprit, auec laquelle ayant mis sous les pieds, les biens que le commun peuple prise tant, tu embrassois les choses meilleures. Ie ne veux pas que tu te rendes ny plus homme de bien, ny plus grand que tu auois fait dessein d'estre. Les fondemens que tu auois ietté occupent vne grande place. Acheue seulement ce que tu t'es efforcé de faire, & ne menie autre chose que ce que tu auois mis en ta fantasie. En somme tu seras sage si tu bouches les oreilles, dans lesquelles il ne suffit point de mettre de la cire : Il faut bien vn bouchon plus ferme que celuy duquel on dit qu'Vlysse se seruit, pour celles de ses compagnons. Ceste voix qu'ils craignoient, estoit bien attrayante & flattereſſe : ce n'estoit point toutesfois la voix d'vn peuple. Mais celle qu'il faut craindre, ne sort point d'vn seul rocher, on l'oit venir de tous les coins du monde. Tu ne seras pas mené par vn seul endroit suspect de voluptez, qui nous trompent. Ce sera par toutes les villes : fay du sourd enuers ceux mesmes qui t'aimeront plus. Ils te souhaittent des maux auec vne bonne intention. Mais si tu veux viure heureusement, prie les Dieux, que rien de ce qu'on te desire ne t'aduienne. Ce n'est pas bien, ce que ces gens-là souhaittent qu'il t'aduint. Il n'y a qu'vn seul bien, qui soit la cause & l'asseurance d'vne heureuse vie, c'est de se fier à soy-mesme. Mais cela ne peut aduenir, que tu ne mespriſes le trauail, & que tu ne le mettes au rãg des choses qui ne sont ny bien ny mal. Car il ne se peut faire qu'vne chose soit maintenant mauuaise, & tantost bonne : soit maintenant legere & supportable, & tantost qu'elle face peur. Le trauail n'est pas vn bien. Qu'est-ce donc qui est bien ? le mespris du trauail. Par ainsi ce seroit sans raison que ie reprendrois ceux qui aiment à trauailler. Au contraire, d'autant plus que ceux qui entreprennent choses honnestes & vertueuses s'efforceront, & qu'ils ne voudront permettre d'estre vaincus, ny reprẽdre haleine en montant, ie les auray en admiration, & me mettray à crier : Releue-toy auec plus de courage, & retien ton haleine : gaigne si tu peux sans la reprendre le haut de ceste montagne. Le trauail nourrit les ames genereuses. Il n'est point raisonnable, que selon le premier desir de tes parens, tu choisisses ce que tu dois deuenir, & ce que tu dois entierement desirer. Ce seroit vne grande honte à toy, qui as desia eu le maniement des plus grands affaires, d'importuner les Dieux de pierres. Qu'as-tu besoin de souhaits ? Rends-toy bien-heureux toy-mesmes. Tu le pourras faire aisément, si tu cognois que les vrays biens sont ceux qui sont meslez auec la vertu : & que les choses deshonnestes sont celles qui sont meslées auec le vice. Tout ainsi qu'il n'y a rien qui reluise sans clarté, ny rien de noir, que par le moyen des tenebres & de l'obscurité qui l'enuironne : tout ainsi qu'il n'y a rien de chaud sans l'aide du feu : ny rien de froid, que par le moyen de l'air : Pareillement c'est la compagnie de la vertu ou du vice, qui rend les choses honnestes, ou vilaines. Qu'est-ce donc que le bien ? C'est la cognoissance des choses. Qu'est-ce que le mal ? C'est l'ignorance des choses. Or l'homme, qui est sage, l'homme qui est bon ouurier, il reiette les choses selon le temps, ou les choisira. Mais il ne craint point ce qu'il

C'est chose de dangereuse consequence, de prester l'aureille aux flatteurs : car

Ils nous souhaitent des maux sous vne bonne intention.

Le bien des Stoyques, c'est de se fier à soy-mesme, & Mespriser le trauail.

Le vray souhait, c'est de se rendre bien heureux. Moyen de le faire : Et quels sont les vrais biens, & les maux.

Le sage les reiette ou choisit selon le temps.

reiette, ny n'admire point ce qu'il choiſit, pourueu qu'il ait vn cœur grand & inuincible. Ie te deffens de t'abaiſſer, en rien, ny de te laiſſer mettre le pied deſſus. C'eſt peu de cas de ne refuſer point la peine : Il la faut rechercher. Quel trauail donc (diras-tu) ſera inutile & ſuperflu ? C'eſt celuy, auquel les choſes baſſes & de peu d'importance t'appelleront. Il n'eſt point mauuais, non plus que le trauail qu'on employe aux belles choſes. Parce que c'eſt vne conſtance de l'ame, qui ſe donne courage apres les choſes aſpres & difficiles, & qui parle ainſi : Pourquoy t'arreſtes-tu? ce n'eſt point honneur à vn homme, de craindre la ſueur. Il faut qu'il aille deçà & delà, afin que la vertu parfaicte, ſoit vne eſgalité & vne conſtance de vie, qui s'accorde en tout auec elle meſme. Ce qui ne peut eſtre ſans la cognoiſſance des choſes, & ſans l'art, par laquelle on prend ce qui appartient aux hommes & aux Dieux. C'eſt le ſouuerain bien, duquel ſi tu peux auoir la ioüiſſance, tu commences d'eſtre leur compagnon, & n'as plus que faire de les prier. Comment (diras-tu) peut-on paruenir à cela? Il ne les faut point aller trouuer par l'Apennin, ou par les montagnes de Grece, par les deſerts de la Candauie, par les Syrtes, par la Scylle ou par la Charybde: leſquelles toutesfois tu as autrefois paſſées pour l'appetit de la charge & gouuernement d'vn petit pays. Le chemin eſt ſans danger, plein de ioye : nature meſme te l'enſeigne. Elle t'a donné des choſes, que ſi tu ne les abandonnes point, tu te rendras eſgal à Dieu. La richeſſe ne te ſçauroit faire pareil à Dieu : car Dieu n'a rien. Ta robbe d'eſcarlatte ne le fera point: car Dieu eſt nud. Ta renommée ne le fera pas auſſi, ny ta gloire, ny cognoiſſance de ton nom, que tu as enuoyée en tant de pays eſtrangers : car pas vn ne cognoiſt Dieu : Et ſi, pluſieurs ont des meſchantes opinions de luy, qui n'en ſont point pour cela punis. Ce ne ſera pas auſſi vne grande trouppe de ſeruiteurs, qui portent ta litiere par les ruës de la ville, & aux voyages que tu fais dehors : car ce Dieu tres-grand & tres-puiſſant, eſt celuy qui porte toutes choſes. Ta beauté meſmes, ny tes forces ne te peuuent rendre heureux : il n'y a rien de cela que la vieilleſſe ne ruine. Il faut donc chercher quelque choſe, qui ne ſe puiſſe pas gaſter par le temps, à qui rien ne puiſſe donner empeſchement, & par deſſus laquelle on ne puiſſe rien ſouhaitter de meilleur. Que ſera donc cela? C'eſt vne belle ame, qui ſoit droite, entiere, & grande. Comment la pourrois-tu appeller autrement : qu'vn Dieu qui s'eſt venu loger dans vn corps humain? Ceſte ame ſe peut auſſi bien loger dans vn geltilhomme Romain, que dans vn affranchy, ou dans vn eſclaue? ce ſont des noms que l'ambition engendre, & que l'iniure & la tyrannie font naiſtre. On peut monter au Ciel du coing le plus bas de la terre. Leue-toy donc en haut, forme-toy, rentoy digne de Dieu. Mais tu ne te formeras pas tel auec de l'or, ou de l'argent. On ne peut tirer de ceſte matiere vne image ſemblable à Dieu. Souuienne toy que quand ils eſtoient propices & fauorables, ils n'eſtoient que de terre.

La vertu eſt le ſouuerain bien.

Elle fait les hommes compagnons des Dieux.

Non point les richeſſes. Ni les habits ſompteux.

Ni la quantité des valets.

En ſomme nulle choſe corruptible ne rend l'homme heureux.

Mais bien vne ame pure & releuée.

Qui ſe loge indifferemment.

EPISTRE XXXVI.

Il loüe ceux qui viuent retirez au repos d'eſprit ſans qu'on ſçache ce qu'ils font. Que nous rendons noſtre vie plus courte par noſtre inconſtance. Il blaſme le deſir que les peres ont d'enrichir leurs enfans. Et que celuy vit en liberté, qui vit encore apres qu'il a acheué de viure.

IE m'enquiers ſoigneuſement de toy, ie demãde à tous ceux qui viennent du pays où tu es, que c'eſt que tu fais, en quel lieu, & auec qui tu demeures. Tu ne me ſçaurois tromper, ie ſuis touſiours auec toy. Il te faut donc viure de telle façon comme ſi ie pouuois ouyr ce que tu fais? voire comme ſi ie le voyois. Si tu me demandes que c'eſt qui me plaiſt le plus, de ce que i'oys de toy? C'eſt que ie n'en oys rien dire: & que la plus grande partie de ceux à qui ie m'enquiers ne ſçauent rien de ce que tu fais. Il nous peut aduenir beaucoup de bien, de ne hanter point ceux qui ſont d'autre humeur que de la noſtre, & qui deſirent des choſes diuerſes à nos ſouhaits. Ie me fies bien tant de toy, qu'on ne te pourra pas deſtourner, & que tu demeureras ferme en ta reſolution: encor que tu fuſſes enuironné d'vne troupe de gens qui te ſolicitaſſent au contraire. Qu'eſt-ce donc? Ie ne crains point qu'on te puiſſe changer, ie crains ſeulement qu'on t'empeſche. Car celuy, qui nous retient, porte beaucoup de dommage: meſmement en ceſte vie, qui nous eſt ſi courte, laquelle nous rendons encor plus courte par noſtre inconſtance, commençant maintenant vne façon de viure, & tantoſt vne autre. Nous la taillons & la couppons en petites pieces. Haſte-toy donc, Lucilius mon tres-cher amy: repreſente-toy de quelle viſteſſe tu t'aduancerois, ſi ton ennemy te ſuiuoit par derriere, ſi tu craignois qu'vn homme à cheual te ſuiuiſt à la trace, & qu'il te tallonnaſt de bien pres. On te ſuit, on t'a preſque atteint, aduance le pas, ſauue-toy, retire-toy en quelque lieu de ſeureté. Et apres conſidere que c'eſt vne belle choſe de pouuoir acheuer ſa vie auant que de mourir, & de regarder apres auec vne ame aſſeurée, la portion qui reſte du temps, qui conſiſte en la poſſeſſion d'vne vie heureuſe, laquelle ne ſe rend point plus heureuſe, pour eſtre plus longue. O quand verras-tu ce temps, que tu ne te ſoucieras plus du temps, que tu ſeras en vne agreable tranquilite d'eſprit, que tu ne tiendras compte de viure encor le lendemain, que tu ſeras du tout ſaoul d'auoir veſcu? Veux-tu ſçauoir ce qui rend les hommes ſi affamez du temps aduenir? C'eſt que pas-vn n'a eu encor le ſoin qu'il deuoit auoir de ſoy. Les pere & mere t'ont ſouhaitté autre choſe que tu ne deſirois. Mais moy au contraire, ie te deſire le meſpris des biens, deſquels ils te ſouhaittoient abondance. Leurs deſirs deſrobent à beaucoup de perſonnes, pour t'enrichir. Tout ce qu'ils mettront dans ta maiſon, il le faudra oſter à quelqu'vn. Ie ſouhaitte que tu ayes toute puiſſance ſur toy, afin que ton ame, apres qu'elle ſe ſera tourmentée de pluſieurs vaines penſées, ſe puiſſe en fin arreſter, & deuenir conſtante, & qu'elle ſe puiſſe plaire elle-meſmes, & ayant acquis la cognoiſſance des vrays biens, en la poſſeſſion deſquels on entre auſſi-toſt qu'on les a cogneus, elle n'ait aucun beſoin d'vne plus longue vie. Apres tout, celuy a ſurmonté toutes neceſſitez il eſt congedié, il eſt libre, qui vit encor apres auoir acheué de viure.

C'eſt le fait d'vn homme ſage, ne deſirer point d'eſtre veu, & ne hãter gens de diuerſe humeur à la noſtre.

La vie de l'homme eſt courte & nous l'abrégeons encore par noſtre inconſtance.

Les hazards d'icelles ſont grands: & pour viure longuement, on n'eſt point plus heureux.

Faute de ſoin fait que pluſieurs ſouhaitent longue vie.

Durant laquelle on ne peut eſtre vrayement libre.

EPISTRE XXXIII.

Il loüe Epicure, & l'eſtime homme plein de courage. Il parle auſſi des diſcours des Stoiciens qui ſont graues & ſententieux: & qu'il ne ſe faut pas tant arreſter ſur les inuentions des anciens, qu'on ne doiue eſſayer de faire de nouueaux chemins à la vertu.

Les diſcours des Stoyques ſont graues & ſententieux: &

TV trouues bon que ie meſle encor parmy ces Epiſtres, comme i'ay fait en mes precedentes, quelques paroles choiſies de nos principaux Philoſophes. Ils ne ſe ſont pas amuſez apres les fleurettes dee beaux mots: tous leurs eſcrits ſentent leur homme. Tu iugerois qu'il y auroit de l'inegalité, quand on pourroit remarquer vne choſe qui ſurmontaſt l'autre. Vn arbre n'eſt point admiré, ſi toute la foreſt eſt d'vne pareille grandeur. Les carmes des Poëtes, & les hiſtoires ſont pleines de ces belles paroles. Par ainſi ie ne veux point que tu penſes qu'elles ſoient d'Epicure. Elles ſont publiques, & communes à tout le monde, & principalement à nous qui ſommes Stoyques. Mais on les remarque plus en luy, tant parce qu'elles y ſont rares, & clair-ſemées, & parce qu'on ne les eſperoit point de luy, que parce auſſi qu'on s'eſmerueille qu'vn homme qui s'eſtoit du tout addonné aux delicateſſes, euſt rien peu dire de magnanime, & de courageux. C'eſt le iugement que pluſieurs font de luy. Mais quant à moy ie tiens Epicure pour homme de cœur, & de vertu, encor qu'il porte vne robbe à manches. La hardieſſe, le trauail, le courage prompt à la guerre: chet auſſi bien en l'ame d'vn Perſan, que de ceux qui ceignent plus haut leur accouſtrement. Il n'eſt donc pas beſoin que tu demandes des mots ramaſſez, & recherchez çà & là. Tout ce que les autres cueillent ailleurs par eſlite, s'entretient & ſe void continuel dans les eſcrits des noſtres. Nous n'auons auſſi rien de parfumé, & ne trompons iamais vn achepteur: il n'en trouuera pas moins dedans, que ce qui pend pour monſtre deuant la boutique. Nous luy permettons d'en prendre du plus beau, & de tel endroit qu'il voudra. Penſes-tu que nous vueillons choiſir à part quelques ſentences ſingulieres, d'entre vne ſi grande abondance que nous en auons? De qui dirons-nous qu'elles ſont? ou de Zenon, ou de Cleanthes, ou de Chryſippus, ou de Penetius, ou de Poſidonius? Nous ne ſommes pas ſous la puiſſance d'vn Roy. Chacun ſouſtient qu'il eſt à ſoy-meſmes. Mais pour leur regard, tout ce que dit Hermachus, tout ce que dit Metrodorus, eſt rapporté à vn ſeul. Tout ce qu'aucun de ceſte eſcole a dit, ç'a eſté par la bouche & de l'authorité d'vn ſeul. Nous ne pouuons, dis-ie, en vne ſi grande fertilité de choſes toutes eſgales, pour tãt que nous l'eſſayons, en tirer rien de choiſi.

Plus ils ſont rares en quelqu'vn, plus auſſi ſont ils remarquables.

Iugement de Seneque touchant Epicure.

Quelle eſt la doctrine des Stoyques.

Leſquels ſont tous biẽ vnis enſemble.

C'eſt à faire à vn pauure à compter ſon troupeau.

En quel lieu que tu iettes l'œil, tu ne verrois rien qui ne fut eminent, ſi on ne le cueilloit entre choſes du tout pareilles. C'eſt pourquoy il te faut perdre l'eſperance que tu auois de pouuoir gouſter vn peu les eſprits de ces hommes excellens. Il te les faut cognoiſtre entierement de bien pres, il te les faut voir d'vn bout à autre, C'eſt vne beſongne qui ſe fait, & vn ouurage qui ſe lie par les lineamens de ſon artifice, duquel on ne peut rien tirer, que le reſte ne tombe en ruine. Ie ne te veux pas garder pourtant que tu ne conſideres à ton aiſe, tous les membres l'vn apres l'autre, mais que ce ſoit ſur l'homme entier. Vne femme n'eſt point belle, ſi on peut

Comme il faut conſiderer les grãds perſonnages.

on peut loüer ou jambe ou ſon bras. Celle l'eſt dont le corps tout entier, peut en le regardant oſter l'admiration de chacune des autres parties. Toutesfois ſi tu en demandes, ie ne ſeray point ſi chiche enuers toy, ie t'en donneray à pleines mains. Tu les trouueras à grands monceaux eſtenduës par tout, tu n'auras peine que de prendre, & non pas de les choiſir. Car elles ne tombent point en terre, elles coulent perpetuellement, & ſe tiennent jointes enſemble. Ie ne doute point qu'elles ne portent beaucoup de profit aux nouueaux apprentifs & à ceux qui n'apprennent que de la voix d'autruy. Car on apprend plus facilement peu de paroles trouſſées court, & contenuës comme dans des vers. C'eſt pourquoy nous baillons des ſentences aux enfans pour les apprendre par cœur, que les Grecs appellent *Chries*, c'eſt à dire paroles ſententieuſes, d'autant que l'eſprit d'vn ieune enfant les peut plus aiſément conceuoir : Et d'autant auſſi qu'il ne pourroit encor faire aucun autre profit plus certain. Mais ce ſeroit honte à vn qui eſt deſia homme faict, de ramaſſer çà & là de beaux mots choiſis, & s'appuyer ſur quelque peu de paroles entenduës d'vn chacun, & ne ſe fier qu'en ſa memoire. Il eſt ià temps qu'il l'appuye ſur ſoy-meſme. Il faut qu'il les diſe, & non point qu'il les apprenne. C'eſt choſe deſhonneſte à vn homme deſia vieil, ou qui s'approche de la vieilleſſe, de ne ſçauoir rien que par regiſtre. Zeno a dit cela. Et toy que dis-tu ? Cleanthes a dit cela. Et toy que diras-tu ? Iuſqu'à quand te remuëras-tu par l'aide d'autruy ? Ordonne donc, & dis quelque choſe qu'on doiue grauer en la memoire. Dis quelques beaux mots de ton creu. Par ainſi ie penſe que ces gens-là, qui ne furent iamais autheurs, qui ne ſont que porte-paroles d'autruy, qui ſe nourriſſent ſous vn ombre eſtrangere, n'ont rien de genereux dans l'ame, n'ayans encor oſé rien faire de ce qu'ils auoient par ſi long-temps appris. Ils n'ont trauaillé leur memoire, que ſur les œuures d'autruy. C'eſt autre choſe ſe ſouuenir, & autre choſe ſçauoir. Se ſouuenir eſt conſeruer ce que nous auons mis dans la memoire. Au contraire le ſçauoir eſt quand quelqu'vn rend vne choſe du tout ſienne, & qu'il ne dépend point d'vn regiſtre qu'il a copié, & qu'il ne regarde point ſi ſouuent vers ſon maiſtre. Zeno dit cecy, Cleanthes dit cela. Il faut qu'il y ait difference entre toy & ton liure. Iuſques à quand apprendras-tu ? Il eſt temps d'enſeigner. Pourquoy veux-tu que i'oye ce que tu peux lire ? La voix viue (dit-il) profite beaucoup. Ouy, mais non pas celle qui prend ſon honneur des paroles d'autruy, & qui eſt recitée comme par vn ioüeur de farces : Ioint que ceux-cy qui ne ſont iamais rien d'eux-meſmes, premierement ils ne ſont que ſuiure les premiers en vne choſe, en laquelle il n'y a pas vn qui n'ait quitté les premiers : en ſecond lieu ils les ſuiuent en vne choſe qui eſt encor en doute. Or il ne ſe trouuera iamais rien de nouueau, ſi nous ſommes contens de ce qui eſt deſia trouué. D'auantage celuy qui ſuit vn autre, il ne ſuit rien, il ne trouue rien, & qui pis eſt il ne cherche. Quoy donc ne ſuiuray-ie point les traces des anciens ? Ie tiendray bien les vieux chemins : mais s'il s'en trouue vn qui ſoit plus pres, ie le racouſtreray. Ceux qui ont remué cela deuant nous, ne ſont point nos maiſtres, ils ne ſont que nos guides. La verité ſe monſtre à tous, elle n'eſt point du tout cogneuë. Il en reſte encor beaucoup pour ceux qui viendront apres nous.

Et comme choiſir leurs ſentences.

Inſtruction pour les enfans. & pour les gens d'aage.

C'eſt vne honte de ne ſçauoir rien que par l'aide des liures.

Se ſouuenir & ſçauoir, en quoy differens.

Pauure condition de ceux qui n'apprennent touſiours d'autruy.

On trouue touſiours à profiter.

EPISTRE XXXIV.

Il ſe reſiouyt d'ouyr dire ce que Lucilius faict, & ce qu'il eſcrit, & ſouſtient que celuy eſt parfaictement bon, qui ne peut par aucune force ny par aucune neceſsité deuenir meſchant.

C'eſt vn grand contentement d'auoir acheminé quelqu'vn à la vertu.

IE m'engraiſſe, ie me reſioüis, & chaſſant ma vieilleſſe ie me rechauffe, toutes les fois que i'apprens, ou par ce que tu fais, ou par ce que tu eſcrits, combien (car tu as laiſſé long-temps a, derriere toy le vulgaire) tu te ſurmonte toy-meſme. Si vn laboureur ſe reſioüit de voir vn arbre qu'il a planté de ſa main deſia preſt à porter fruict: ſi vn Berger prend plaiſir de regarder la portée de ſon trouppeau: ſi pas-vn ne jette les yeux ſur vn ſien nourriſſon, qu'il ne luy ſemble que la ieuneſſe de ceſtuy là, ſoit la ſienne meſme: que penſes-tu que doiuent faire ceux qui ont nourry les eſprits, & qui voyent deſia grand & haut-eſleué ce qu'ils ont formé en ſa tendre ieuneſſe? Ie t'aduouë & te tiens pour mien: tu eſt ma creature. Dés auſſi toſt que ie vis ton bon naturel, ie mis la main deſſus, ie t'exhortay, ie te donnay courage, ie ne peus prendre patience à te voir cheminer mollement: ie t'eſueillois quelquefois, comme ie fais encor maintenant. Il eſt vray qu'à ceſte heure ie donne courage à vn qui court volontiers, & qui m'en donne auſſi à moy. Qu'eſt-ce (diras-tu) que ie veux d'auantage? C'eſt beaucoup que cela. Ce n'eſt pas toutesfois ainſi des œuures de l'ame, comme des autres beſongnes, où le commencement vaut beſongne à demy faicte. La plus grande partie de la bonté, c'eſt de vouloir eſtre bon. Sçais-tu qui i'appelle bon? C'eſt vn homme parfaict, en qui on ne peut rien deſirer, qu'aucune violence & qu'aucune neceſsité ne pourroit rendre meſchant. Ie preuois que tu ſeras tel, ſi tu veux perſeuerer, ſi tu veux mettre peine, & ſi tu taſches que toutes tes actions, & tes paroles ſe reſpondent & s'accordent enſemble, & ſoyent comme forgées à meſme coin. L'ame de celuy n'eſt pas droicte, de qui les actions ne s'accordent point.

Vne partie de la vertu conſiſte au vouloir.

EPISTRE XXXV.

La difference qu'il y a entre aymer & eſtre amy, & que pour eſtre conſtant il faut auoir auiourd'huy la meſme volonté qu'on auoit hier.

En quoy differe aymer & eſtre amy.

QVand ie te prie auec tant d'affection, que tu vueilles eſtudier, ie fais mes affaires: Ie veux auoir vn amy: ce qui me peut aduenir, que tu ne perſeueres à te rendre parfaict comme tu as commencé. Car tu m'aymes bien maintenant, mais tu n'eſt pas amy. Et quoy? ſont-ce choſes differentes? voire toutes diſſemblables. Celuy qui eſt amy, il eſt certain qu'il ayme, mais celuy qui ayme n'eſt point pour cela amy. Par ainſi l'amitié eſt touſiours profitable, mais l'amour eſt quelquesfois pernicieuſe. Quand ce ne ſeroit pour autre raiſon, fais au moins ce profit, d'apprendre comme il faut aymer. Haſte-toy donc, veu que tu peux m'apporter ce profit, & ne l'apprens à pas vn autre. I'en reçois deſia vn grand fruict, quand ie me repreſente que nous n'aurons qu'vn meſme cœur, & que toute la vigueur que i'ay perduë de mon aage, ie la recouureray du tien, encor qu'il ne ſoit guere eſloigné du mien.

Vraye amitié, n'auoir qu'vn cœur.

Toutesfois ie me veux encor reſioüir de la choſe preſente. Car il nous vient bien quelque plaiſir de ceux que nous aimons, encor qu'ils ſoient abſens, il eſt vray que c'eſt vne ioye aſſez petite, & qui s'eſuanoüit bien-toſt. Mais la veuë, la preſence, & la conuerſation a quelque volupté plus viue : meſmement quand non ſeulement vous voyez celuy que vous deſirez, mais quand vous le voyez tel que vous le deſirez. Apporte-moy donc ce grand preſent de toy-meſme, & pour te haſter d'auantage, conſidere que ie ſuis vieil, & que tu es mortel. Viens doncques en diligence vers moy, ou pluſtoſt vers toy. Profite en vertus, & ſur toutes choſes mets peine que tu ſois conſtant en ce que tu veux eſtre. Quand tu voudras eſſayer, ſi tu as rien aduancé, pren garde ſi tu veux auiourd'huy ce que tu voulois hier. Le changement de volonté donne à cognoiſtre que l'eſprit flotte en vn lieu, & ſe monſtre en vn autre, comme le vent le pouſſe : mais ce qui eſt ferme & arreſté ne vague point. Cela aduient parfaictement à celuy qui eſt du tout ſage, & aucunement à celuy qui profite, & qui eſt deſia aduancé à la ſageſſe. Quelle difference doncque y a-il entre ces deux? ceſtuy-cy s'eſbranle bien quelque peu, & chancelle ſans bouger de ſa place, mais l'autre ne ſe meut aucunement.

Moyen de cognoiſtre ſi l'on a profité.

Marque d'eſprit qui n'a point d'arreſt.

Deux ſages Stoyques.

EPISTRE XXXVI.

Quelque ieune homme à la perſuaſion de Lucilius s'eſtoit retiré à l'eſtude de la Philoſophie, dequoy pluſieurs le reprenoient comme touſiours les choſes bonnes deſplaiſent au plus grand nombre des hommes. Il aduertit Lucilius d'apprendre ce ieune homme de meſpriſer ces folles reprehenſions, & de perſeuerer au deſſein qu'il a fait. Il enſeigne auſſi à ne craindre point la mort.

DOnne cœur à ton amy, pour meſpriſer hardiment ceux qui le tancent de s'eſtre retiré au repos & à l'ombre, & de s'eſtre deſfait de ſon eſtat, & lors qu'il pouuoit deuenir encor plus grand, auoir preferé la tranquillité de ſon eſprit à toutes autres choſes. Il leur fera cognoiſtre de iour en iour, qu'il a bien fait ſes beſongnes. Ceux à qui l'on porte ceſte enuie, ne laiſſeront point de paſſer outre. Quant aux autres, les vns ſeront froiſſez, les autres tomberont par terre. La trop grande fortune ne donne que rompement de teſte. Elle ſe tourmente elle-meſme, elle trouble le cerueau en mille façons : elle incite les vns à nouueaux plaiſirs, ceux-cy à la tyrannie, ceux-là aux folles deſpenſes. Elle enfle le cœur des vns, & l'oſtant à d'autres, les rẽd effeminez & laſches. Mais il s'en trouue quelqu'vn qui la ſupporte biẽ. Ouy, mais c'eſt comme il porte bien ſon vin. Par ainſi il ne faut point que ceux-là te vueillent faire croire que celuy ſoit bien-heureux, qui eſt affligé d'vne grande ſuite d'hommes. On court vers luy comme à vn lac, lequel en fin ils tariſſent & troublent. Ils l'appellent vn fay-neant, vn pareſſeux. Mais tu ſçais bien qu'il y a des gens qui parlent au rebours, & au contraire de la verité. Ils appellent cet autre bien-heureux. Et quoy? l'eſtoit-il? Ie ne me ſoucie point auſſi de ce qu'il ſemble à quelques-vns qu'il ait l'eſprit trop rude & ſeuere. Ariſton diſoit, qu'il aimoit mieux vn ieune homme triſte, que ioyeux & agreable à tout le monde. Car le vin deuient ordinairement bon, ſi venant d'eſtre fait il eſt rude & aſpre : & au contraire il ne dure guere en ſa bonté, s'il eſt doux dans la cuue. Permets qu'ils l'appellent triſte, & ennemy de ſa bonne fortune. Ceſte triſteſſe ſe changera en mieux, tant plus il vieillira. Qu'il perſeuere ſeulemẽt de ſuiure la vertu, & boire ſon ſaoul dans

L'homme vertueux prefere la tranquillité de ſon eſprit aux plus grandes dignitez.

car Trop de proſperité donne touſiours nouueaux tourmens.

& Peu ſe trouuent qui la ſçachent biẽ ſupporter.

Comparaiſon d'vn eſprit triſte auec vn vin rude.

les ſcien ces liberalles : non point de celles dont il ſe faut ſeulement arrouſer ; mais de celles dont il faut entierement teindre & colorer l'ame. C'eſt le temps auquel il faut apprendre. Et quoy ? y a-il quelque temps auquel il ne ſoit pas bon d'apprẽdre ? Nenny. Mais comme il eſt tres-honneſte d'eſtudier en tous aages, il eſt honneſte auſſi de n'eſtre point enſeigné en tous aages. C'eſt choſe vilaine, c'eſt vne moquerie, de voir vn homme en ſa vieilleſſe apprendre l'Alphabet. Il faut acquerir cela en ieuneſſe, & s'en ſeruir en vieilleſſe. Tu feras donc choſe qui te ſera grandement profitable, ſi tu le rends fort homme de bien. Ce ſont ces bien-faicts-là, qu'on dit qu'il faut deſirer, & qu'il faut donner, & qui ſans doute, ſont de la meilleure & de la premiere marque, & auſquels il y a autant de profit à les donner qu'à les receuoir. Apres tout, il ne s'en peut plus deſdire. Il l'a promis. Or y a-il moins de deſhonneur à faire banqueroute à vn creancier, qu'à vne belle eſperance qu'on a de nous ? pour payer ces deniers qu'on doit, il ne faut au marchand que faire heureuſement ſon voyage ſur mer, & au laboureur, vne fertilité ſur les champs qu'il a couuert, & la faueur du Ciel. Mais ce que ceſtuy-cy doit, il le peut acquitter auec la ſeule volonté. La fortune n'a point de pouuoir ſur les mœurs. Il les doit diſpoſer, & mettre peine que ſon ame puiſſe paruenir à la perfection de ſa tranquillité : lors il ne ſentira iamais qu'on luy ait rien eſté, ny rien donné : & demeurera touſiours en meſme eſtat, de quelque coſté que les choſes tombent. Lequel pareillement encor qu'on luy donnaſt les biens que le vulgaire deſire, il ſera touſiours eſleué par deſſus ſes richeſſes : ou ſi quelque mauuaiſe fortune luy en rauit vne partie ou entierement tout, il n'en ſera point plus petit pour cela. S'il eſtoit nay au pays des Parthes, il auroit appris dés ſon enfance à bander vn arc : Si en Alemagne, eſtant encor ieune garçon il ſe fuſt accouſtumé de branſler vne petite pique. S'il euſt veſcu au temps de nos ayeulx, il euſt appris de mõter vn cheual, & d'aller frapper l'ennemy de pres. C'eſt ce que la diſcipline de ſon pays apprend & commande à vn chacun. A quoy donc faut-il que ceſtuy-cy penſe ? à vne choſe qui ſert & profite contre toutes ſortes d'armes, & contre toutes ſortes d'ennemis : c'eſt de meſpriſer la mort. Pas-vn ne doute, qu'elle n'ait quelque choſe de terrible en elle, & qu'elle n'eſpouuãte nos ames, que nature a formées en l'amour d'elles-meſmes. Il ne luy ſeroit pas beſoin de s'appreſter & de s'aigrir à ce que l'inſtinct naturel nous pouſſe volontiers, comme toutes perſonnes ſont appriſes à leur conſeruation. Pas-vn n'apprend, s'il y eſtoit quelque iour forcé, de ſe ſeoir à ſon aiſe & mollement ſur des roſes : Mais il s'endurcit bien à cela, que la gehenne & les tourmens ne luy puiſſent rien faire dire contre ſa foy, & s'il en eſt beſoin, que tout debout, & quelquefois bleſſé, il paſſe la nuict entiere ſans dormir ſur le bord des tranchées, & ſans oſer s'appuyer ſeulement ſur ſon jauelot : parce que le ſommeil ſurprend bien ſouuent ceux qui ſe ſouſtiennent ſur quelque appuy. La mort ne traine auec elle aucune incommodité. Car il faudroit qu'il y euſt quelque choſe à laquelle elle portaſt incommodité. Mais ſi tu as ſi grand deſir d'vne plus longue vie, ſouuienne-toy que rien de ce qui ſe deſrobe à nos yeux, rien de ce qui ſe cache dans le ſein de la nature, (d'où il eſtoit ſorty, & d'où il en ſortira encor bien-toſt apres) ne ſe conſumera. Ces choſes-là ceſſent ſeulement, & ne periſſent point. Et ceſte mort que nous craignons tant, que nous refuyons tant, ne fait qu'vne intermiſſion de vie, & ne l'oſte pas. Il viendra vn iour qui nous remettra encor à la lumiere de ce monde. Laquelle pluſieurs refuſeroient, ſi elle ne nous y remettoit auec vn oubly d'y auoir iamais eſté. Mais i'enſeigneray plus ſoigneuſement apres que tout ce qui ſemble perir, ne fait que ſe changer. Celuy qui doit vn iour reuenir, ne doit point partir auec regret.

Le deuoir des ieunes c'eſt d'apprendre pour pratiquer en vieilleſſe.

Profit qui viennent de la Philoſophie.

C'eſt qu'elle deſtourne des apprehenſions de la mort.

On n'a que faire d'apprendre à pouuoir viure en delices.

Contre ceux qui deſirent viure legierement.

La mort n'eſt qu'vne intermiſſion de vie:

&

Toutes choſes ſont ſubiettes à vne perpetuelle viciſſitude.

Prends garde au cerne que font toutes choſes qui retournent dans elles-meſmes, tu verras que rien ne s'eſteint en ce monde, mais que tout deſcend & remonte à ſon tour. L'Eſté s'en va : mais l'année apres la rameine. L'Hyuer paſſé, il reuiendra dans quelque mois. La nuict enſeuelit la clarté du Soleil, mais le iour le chaſſera bien toſt. Tout ce que la courſe des eſtoilles aura outrepaſſé, elle le reprendra. Vne partie du Ciel s'eſleue inceſſamment, & l'autre ſe couche. En fin i'acheueray ce diſcours, mais que i'aye encor dit ce mot, que les enfans, que les ieunes garçons, & ceux qui ont perdu l'entendement, ne redoutent point la mort : & que c'eſt choſe tres-vilaine, ſi la raiſon ne nous peut apporter l'aſſeurance à laquelle la folie nous ameine.

Les enfans, les ieunes & les fols font honte à ceux qui craignẽt la mort.

EPISTRE XXXVII.

La folie eſt ſubjecte à beaucoup de paſſions cruelles & ſeruiles: & la ſageſſe les chaſſe bien loin. Si tu veux rendre toutes choſes ſubiectes à toy il te faut aſſubiectir à la raiſon.

LE lien le plus fort qui te tient attaché pour rendre ton ame toute bonne, c'eſt que tu as promis d'eſtre homme de bien. On ta demandé ſi tu le voulois eſtre, tu l'as iuré ſolemnellement. Celuy te trompe qui dira que la guerre ſoit vne choſe douce & ſans peine. Ie ne veux pas que tu ſois trompé. Les paroles de ce tant honneſte ſerment, & celles de cet autre qui eſt ſi vilain, ſont toutes ſemblables d'eſtre bruſlé, d'eſtre tué à coups de foüets & d'eſpées. On faict iurer ceux qui ſe loüent pour mener les mains aux combats à outrance ſur l'arene du theatre, qui mangent & boiuent ce qu'ils doiuent rendre bien toſt apres auec leur ſang, d'endurer tout cela encor en deſpit d'eux : Mais le ſerment qu'on deſire de toy, n'eſt que pour ſouffrir de ta franche & libre volonté. Ceux-là peuuent baiſſer les armes pour eſſayer ſi le peuple aura pitié d'eux & s'il leur voudra ſauuer la vie : Mais tu ne le pourras point mettre bas, ny demander grace. Il faut que tu meures debout & ſans eſtre vaincu. Que ſert-il auſſi de gagner quelque peu de iours ou d'années? Nous naiſſons auec ceſte condition, qu'on ne nous peut ſauuer la vie. Comment donc m'acquitteray-ie en ce combat ? Tu ne peux point euiter les neceſſitez, mais tu les peux bien ſurmonter. Il te faut tracer vn chemin, la Philoſophie le fera. Retire-toy à elle ſi tu te veux ſauuer, ſi tu veux viure en aſſeurance, & ſi tu veux eſtre heureux. Et ce que i'eſtime encor pour vn plus grand bien, ſi tu veux eſtre libre, tu ne le peux eſtre autrement. La folie au contraire eſt choſe vile, meſpriſée, deſhonneſte, ſeruile & ſubjecte à beaucoup de cruelles paſſions. Et toutesfois la ſageſſe qui eſt la ſeule liberté, chaſſera loin de toy tous ces maiſtres impetueux, qui te commandent ſi ſuperbement, quelquesfois l'vn apres l'autre, & quelquefois tous enſemble. Il n'y a qu'vn chemin pour aller deuers elle : il eſt tout droict, tu ne le ſçaurois faillir. Marche d'vn pas certain & aſſeuré. Si tu veux que toutes choſes ſoyent ſubjectes à toy, rends toy ſubject à la raiſon. Tu pourras commander ſur pluſieurs, ſi tu permets qu'elle commande ſur toy. Tu apprendras d'elle que c'eſt, & comment tu dois cõmencer. Tu ne tomberas point par rencontre ſur les choſes. Tu ne me ſçaurois nommer vn ſeul homme, qui ſçache pourquoy il a commencé de vouloir ce qu'il veut. Ce n'eſt point par aucun conſeil, c'eſt par hazard qu'il a heurté-là. La fortune tombe auſſi ſouuent ſur nous que nous ſur la fortune. C'eſt vne grande honte, de

C'eſt vne grande obligation, promettre d'eſtre homme de bien.

La Philoſophie apprend le chemin de paruenir à vraye liberté.

Pour ce faire il faut auoir la raiſon pour guide.

n'aller point, ains d'estre pousſé : & s'estonnant aussi-tost au milieu d'vne tempeſte d'affaires, demander Ho Dieu, comment suis-ie venu icy?

EPISTRE XXXVIII.

Que ceux ne sentent aucun soulagement, qui changeans de pays & de regions, portent leurs vices auec eux. Ceſt argument est presque semblable à celuy de l'Epistre seconde.

Vn propos familier, bref & non elaboure est plein d'efficace,

C'Est auec raiſon que tu m'as prié de nous entre escrire souuent l'vn à l'autre. La parole qui entre peu à peu dans l'ame profite grandement. Et les diſputes auſquelles on s'eſt appreſté de long-temps auant, & preſchées en public pour les faire oüir a tout le peuple, ont plus de bruit & de tumulte, & ne ſe reçoiuent pas ſi familierement. La Philoſophie n'eſt autre choſe qu'vn bon conſeil. Or il n'y a pas vn qui donne conſeil en criant. Toutesfois il eſt force aucunefois vſer (ſi ie le dois dire ainſi) de ces façons de preſches, & quand quelqu'vn eſt en doute de croire, il le faut contraindre. Mais quand il ne faut point ſe trauailler pour luy faire venir l'enuie d'apprendre, ains ſeulement pour l'apprendre : il eſt beſoin lors de venir à ces paroles baſſes. Elles entrent plus facilement, elles y arreſtent auſſi. Il ne faut point vſer de beaucoup de paroles, mais qu'elles ſoyent pleines d'efficace. Il les faut jetter comme vne ſemence : laquelle encor bien qu'elle ſoit petite, ſi elle tombe ſur quelque terre fertile, multiplie ſa vertu, & ce peu qui auoit eſté ſemé ſuffit pour en couurir apres pluſieurs arpens de terre. La raiſon en faict de meſmes : ſi tu la conſideres, elles n'eſt pas grande : mais elle croiſt & s'augmente en ſon courage. Ce ſont peu de mots que l'on dit : mais ſi noſtre ame les reçoit bien, ils prennent vigueur & montent bien haut. La nature, dis-ie, des preceptes & enſeignemens eſt pareille aux ſemences. Ils profitent beaucoup, & encor qu'ils ſoyent dits en peu de paroles, il faut ſeulement qu'vne ame bien diſpoſée les rauiſſe, & les attire à ſoy. Elle en engendrera apres pluſieurs autres dans elle-meſme, & en rendra beaucoup plus qu'elle n'en aura receu.

Les paroles baſſes ſont perſuaſiues, & ſentent la Philoſophie.

Et on prend des paroles comme d'vne ſemence.

EPISTRE XXXIX.

Vn parler ordinaire est plus profitable & sert plus que les abregez & commentaires bien reliez qu'on portoit sur soy. La grandeur du courage, est de mesprizer les choses grandes, & suiure les mediocres.

Il faut à ceux qui apprennent, vn propos continué aux doctes vn abbregé.

IE me mettray donc en deuoir de dreſſer auec le plus d'ornement qu'il me ſera poſſible, & par abregé, les commentaires que tu me demandes : Mais prend garde que la compoſition commune & ordinaire ne te fuſt plus profitable, que celle qu'on appelle auiourd'huy vulgairement abregé. Anciennement quand nous parlions bien Latin, il s'appelloit ſommaire. Le langage ordinaire eſt plus neceſſaire à vn qui apprend, & l'abregé à celuy qui ſçait. Car ceſtuy-là enſeigne, & l'autre ſert à la memoire. Mais ie t'en fourniray de l'vn & de l'autre. Il ne faut point que tu m'en demandes ou l'vn ou l'autre des deux. Celuy eſt incogneu, qui eſt contraint de mener quelqu'vn qui le cognoiſſe. I'eſcriray donc ce que tu me demandes. Mais

L'vn enſeigne, & l'autre ſoulage la memoire.

ce ſera à ma façon accouſtumée. Cependant tu en as pluſieurs, mais ie ne ſçay point ſi leurs liures ſont bien ordonnez. Pren en tes mains l'indice des Philoſophes. Cela ſeul te contraindra de t'eſueiller. Apres que tu auras veu combien d'hommes ont trauaillé pour toy, il te prendra enuie d'eſtre mis au nombre de ceux-là. Car vne ame genereuſe a cela de bon en ſoy, qu'elle eſt aiſément pouſſée aux choſes honneſtes. Il n'y a homme d'excellent eſprit qui ſe puiſſe plaire aux choſes baſſes & vilaines. La beauté des choſes grandes les appelle & les attire à ſoy. Comme la flamme mõte droit en haut, & ne peut auſſi peu s'abaiſſer & toucher la terre, comme elle ne peut auſſi s'arreſter: Pareillement noſtre ame eſt touſiours en mouuemens: elle eſt d'autant plus remuante & actiue, qu'elle eſt plus ardente & impetueuſe. Mais celuy eſt heureux qui employe ceſte ardeur aux choſes meilleures. Il ſe mettra hors de la puiſſance & de la tyrannie de la fortune: il vſera de temperance en ſes felicitez, il rompra les aduerſitez, & meſpriſera ce que les autres admirẽt. C'eſt la vertu d'vne ame magnanime, de meſpriſer les choſes grandes: & d'aimer mieux les mediocres, que les exceſſiues. Car celles-cy ſont profitables, & les autres nuiſent d'autant plus qu'elles ſont ſuperfluës. C'eſt ainſi que les bleds ſe couchent par vne trop grande fertilité: c'eſt ainſi que les branches ſe rompent pour eſtre trop chargées de fruicts: c'eſt ainſi qu'vne trop grande fecondité ne peut venir à meuriſſon. Il en aduient ainſi aux eſprits qui ſe perdent d'vne trop grande felicité, les forces de laquelle ils employent non ſeulemẽt pour outrager autruy, mais pour s'offenſer eux-meſmes: Quel ennemy a iamais eſté plus cruel & plus outrageux enuers aucun, que leurs voluptez meſmes ſont à l'endroit de quelques-vns? à la fureur & à la folle impudicité deſquels, tu pourrois ſeulemẽt pardonner, parce qu'ils ſouffrent ſur eux les vilanies qu'ils ont faictes: Et non ſans cauſe ceſte fureur les tourmente: car il eſt force que ce deſordonné deſir, depuis qu'il a ſurpaſſé la meſure & la reigle de nature, s'eſtende infiniement plus loin: Parce que le deſir naturel a ſa fin: mais les fols & vains deſirs qui naiſſent d'vn appetit deſreglé, n'ont aucune borne. L'vtilité meſure ce qui luy eſt neceſſaire, mais en quel rang mets-tu la ſuperfluité? Certainement ils ſe plongent ſi auant dans les voluptez, qu'apres en auoir fait vne couſtume, ils ne s'en peuuent plus paſſer: & ſe ſont rendus les plus miſerables du monde, pour eſtre paruenus finalement en ce mal-heur, que ce dont ils ſe pouuoient bien paſſer, leur ſoit apres deuenu comme neceſſaire. Auſſi ne font ils que ſeruir à leurs voluptez, au lieu d'en ioüir: & ce qui eſt le cõble de tout mal, ils aiment & fauoriſent leur mal. Mais le mal-heur eſt venu en ſon plus haut degré, quand les choſes vilaines non ſeulement plaiſent, mais quand on ſe baigne dedans: & qu'il n'y a plus aucun lieu de remede, lors que ce qui n'eſtoit que vice, eſt deuenu couſtume.

L'ame genereuſe ſe releue touſiours en haut à guiſe de la flamme.

Et neantmoins aime mieux les choſes mediocres que les exceſſiues.

Belles comparaiſons.

Les voluptez ſont le plus cruel ennemy que nous ayons: &

La ſuperfluité paſſe en tel deſbordement, que

Ce qui n'eſtoit que vice ſe tourne en habitude & mal-õme neceſſaire.

EPISTRE XL.

Il reprend la façon de parler de Serapion Sophiſte, qui verſoit vn torrent de mots preſſez & pouſſez par force. Et apprend que la parole d'vn Philoſophe doit eſtre moderée & retenuë comme ſa vie. On peut comparer le parler de ce Serapion au langage de pluſieurs qui parlent auiourd'huy au peuple, qui aiment pluſtoſt gagner quelque reputation de penſer bien dire, que d'enſeigner ceux à qui ils parlent.

Les amis s'entreuoyẽt par lettres, qui ſont comme portraits des abſens.

IE te rends graces de ce que tu m'eſcris ſouuent. Car tu te fais voir à moy, par le ſeul moyen que tu peux. Ie ne reçois iamais aucune de tes lettres que de nous ne ſoyõs tout auſſi toſt enſẽble. Si nous prenons tant de plaiſir à voir les pourtraits de nos amis abſens, parce qu'ils nous rafraiſchiſſent leur ſouuenãce, & par vne conſolation tirée de leur image adouciſſent la triſteſſe que nous ſentons de leur abſence: de cõbien trouuerions-nous leurs lettres plus agreables, qui nous portẽt les vrayes marques & enſeignes de noſtre amy abſent? Car la main de noſtre amy grauée ſur ſa lettre, nous repreſẽte ce qui nous eſtoit ſi doux & agreable à nos yeux, & le nous fait comme reçeuoir. Tu m'eſcris auoir ouy le Philoſophe Serapion, quand il fut venu au lieu où tu es, & qui eſt accouſtumé de dire haſtiuement vn grand nombre de paroles, leſquelles il ſemble ne verſer point, mais pluſtoſt les preſſer, & pouſſer par force. Car il luy en viẽt en la bouche plus qu'vn ſeul goſier & vne ſeule voix n'en pourroit deſployer. Ie ne puis trouuer bon cela à vn Philoſophe, la prononciation duquel doit eſtre auſſi modeſte que ſa vie. Certainement rien ne peut eſtre bien reiglé, s'il eſt ſi haſté & precipité. C'eſt pourquoy dans Homere ceſte façon de parler eſmeuë & ſans intermiſſion, qui coule dru comme neige, eſt donnée à l'orateur: Mais le langage gracieux, & doux comme miel coule de la bouche d'vn vieillard. Tu dois donc faire iugement que ce torrent de paroles impetueux, eſt plus propre à vn charlatan, qu'à celuy qui manie quelque affaire graue & d'importance, ou qui enſeigne. Ie ne veux pas auſſi qu'elle tombe goutte à goutte, non plus que ie veux qu'elle coure la poſte. Il ne faut point qu'elle tiẽne les oreilles ſuſpenduës, ny qu'elle les eſtourdiſſe. Car ceſte pauureté, & rareté de paroles rend l'auditeur moins attentif, par l'ennuy, qu'vne tardiueté interrompuë apporte. Toutesfois on retient plus facilement ce qu'on a vn peu attendu, que ce qui role ſans s'arreſter. Dauantage quand les hommes ſçauans enſeignent quelques preceptes à leurs diſciples, on dit que c'eſt par maniere de tradition: mais on ne pourroit pas bailler par tradition ce qui fuit ſi viſte. En outre le langage duquel on ſe ſert pour enſeigner la verité, doit eſtre ſimple & ſans fard, mais celuy qu'on employe enuers le peuple, n'a rien de veritable: il ne taſche qu'à eſmouuoir, & attirer à ſoy par violence les oreilles d'vne ſotte populace, qui n'a point de iugement, & qui ſe laiſſe emporter à vn langage vehement. Mais comment pourroit ce langage bien conduire vn auditeur, s'il ne peut eſtre luy-meſme bien conduit? Et qui plus eſt, ne faut-il pas que ceſte façon de parole qu'on employe pour guarir les ames, deſcende profondement dans nous? Les remedes qu'on applique ne profitent point, s'ils ne demeurent longuement ſur le mal. Au ſurplus, elle a beaucoup de vanité qui ne ſert de rien, elle a plus de bruit que d'effect. Il faut appaiſer ce qui m'eſpouuante, il faut brider ce qui m'eſmeut, il faut eſclarcir ce qui me trompe & deçoit, retrancher la folle deſpẽſe, & chaſſer l'auarice. Quelle de ces choſes pourroit-on faire à la haſte?

Serapion Sophiſte, image d'vn vain harangueur ou baſtillard.

La parole du Philoſophe ne doit eſtre moins modeſte que ſa vie.

Le parler haſtif & bruſque tiẽt du charlatã.

Mais auſſi ne faut il pas qu'il ſoit trop peſant ou tardif.

Celuy par lequel on pretend enſeigner la verité, ne veut point de fard.

Il doit penetrer bien auant à guiſe des bons remedes.

Auec autre efficace que le babil precipité

I qui l

quel medecin volt-on qui guarisse les malades en passant? Et quoy? il n'y a pas seulement plaisir d'oüir le bruit de ces paroles desbordées, qui roulent sans iugement: mais comme il y a plusieurs choses que tu n'eusses iamais creu se pouuoir faire, qu'il suffit de cognoistre: pareillement c'est assez d'auoir ouy parler vne seule fois ceux qui ont tant de langage. Car qu'est-ce qu'aucun voudroit apprendre, qu'est-ce qu'il voudroit imiter, quel iugement voudroit-il faire de l'entopdement de ceux, la parole desquels est tellement esmeuë & troublée, qu'elle ne se peut arrester? Tout ainsi que les pas de ceux qui courent contre bas, ne se peuuent retenir quand il leur plaist: mais ayans pris vne grande secousse, auec la pesanteur du corps, ils descendent plus loin qu'ils ne vouloient: De mesme ceste vistesse de parler n'a nypuissance sur elle, ny rien qui soit bien-seant à la Philosophie: laquelle doit asseoir grauement ses paroles, & non pas les espandre, mais cheminer doucement. Et quoy? ne pourra-elle pas quelquesfois se hausser & s'esmouuoir? Pourquoy non? Mais ce sera sauue la dignité de ses mœurs, laquelle ceste trop grande & impetueuse violence despoüille du tout. Ie trouue bon qu'elle ait de grandes forces: toutesfois moderées: que ce soit vne eau qui coule tousiours: mais non pas vn torrent. A grand' peine voudrois-ie permettre à vn Orateur ceste vistesse de langage, qu'on ne peut retenir, qui court tousiours sans aucune bride. Car comment pourroit vn Iuge, mesmement qui seroit ignorant, & nouueau à faire son estat, suiure la roideur de ces paroles, principalement lors, ou que sa vaine gloire, pour se faire estimer d'auantage, ou que l'affection de son impetuosité l'emportera? Il faut donc qu'il ne se haste pas, & qu'il n'entasse point plus de parolles que les oreilles n'en pourront souffrir. Tu feras donc fort bien, si tu ne vois iamais ces gens-là, qui s'estudient plustost à parler beaucoup, qu'à parler bien à propos. Ou si tu aimes mieux, lors qu'il en seroit besoin, parler comme faisoit P. Vinicius, duquel quand on demanda, de quelle façon il parloit, Assellius respondit, Tardiuement. Car Geminus Varius dit: Ie ne sçay pas pourquoy vous appellez cet homme eloquent: il ne peut joindre trois mots ensemble. Mais pourquoy n'aimerois-tu pas mieux parler cõme faisoit Vinijus? Il pourroit suruenir quelque sot, lequel voyant qu'il arracheroit les mots l'vn apres l'autre, comme s'il dictoit, & non cõme s'il parloit, diroit ainsi: Parle, ou ne parle iamais plus. Car quant à moy, ie desire qu'vn homme de bon iugement chasse loin la roideur qu'auoit Haterius, qui fut l'Orateur de son temps le plus renommé. Il parloit tousiours sans craintre, il ne rompit iamais le filet de son oraison. Il n'auoit pas commencé, qu'il auoit acheué. Ie pense toutes fois qu'il y a quelques façons de parler, qui sont propres à quelques nations, qui ne le sont point à d'autres. Tu permettrois bien cela aux Grecs. Quand nous escriuons nous mettons des points entre les mots: Et nostre Ciceron mesmes, duquel l'eloquence Romaine a pris sa naissance alloit l'amble, & parloit doucement. Le langage Romain se prise, s'escoute, & se presente pour estre estimé. Fabianus homme excellent en mœurs, & en son sçauoir, & ce que ie mets le dernier, en eloquence, disputoit plustost facilemẽt, que vistemẽt: tellemẽt que vous eussiez dit que c'estoit vne facilité, & non point vne vistesse. Ie la supporteray plustost en vn hõme sage, que ie ne la desireray, afin que son langage sorte sans empeschement. I'aime toutesfois mieux qu'il soit vn peu retardé, que s'il couroit. Mais ie te veux faire auoir ce mal en horreur, principallement, parce que cela ne te pourroit pas aduenir, que tu n'ayes du tout perdu la honte. Il faut que tu sois effronté, & que tu ne te puisses entendre. Car ceste course & roideur inconsiderée de langage t'apportera force choses que tu voudrois reprendre. Cela (dis-ie) ne te peut aduenir qu'il ne te face

Ne tiẽt rien de la Philosophie, dont les paroles sont graues & posées.

Et ne se haussent point par delà la bienseance.

Le parler posé sent vn homme d'honneur.

Exemples.

De Vinicius trop lent.

De Haterius trop roide.

De Ciceron posé & doux.

De Fabianus facile, & non trop viste.

Le parler bruſque & inconſideré tient de l'effronté.

rougir de honte. Dauantage, il se faut continuellement exercer à ceste façon de dire: il faut quitter le soin de toutes autres affaires pour l'employer aux paroles: Lesquelles, quand bien elles viendroient à la bouche d'elles-mesmes, & qu'elles couleroient sans aucune peine, toutesfois il les faudroit moderer. Car comme le marcher graue & modeste, est conuenable à vn homme sage, aussi est bien vn parler pesant, & qui ne soit trop hardy. En somme & pour toutes sommes, ie te commande que tu sois tardif à parler.

Le pesant & non trop hardy, du sage.

EPISTRE XLI.

L'argument & le suiet de ceste Epistre est tout diuin. Il monstre que Dieu est pres de nous, auec nous & dedans nous. Qu'il y a vn esprit sacré logé dans nostre ame, qui prend garde au mal & au bien que nous faisons. Que les biens & la richesse n'est pas ce qu'on doit loüer en l'homme, mais l'ame & la perfection de la raison.

L'homme de bien est touſiours accompagné d'vn ſaint Eſprit, qui veille ſur ce qui luy peut aduenir, ſans lequel nul ne peut eſtre homme de bien, ny ne pourroit cõtrequarrer les aſſauts de fortune.

TV fais vne tres-belle chose, & qui te sera grandement profitable, si tu perseueres (comme tu m'escris) à rendre ton ame bonne. Ce seroit folie d'en faire aucune priere à Dieu, veu que tu peux gagner cela sur toy-mesme. Il ne faut point leuer les mains au Ciel, ny prier le secretain d'vn temple, qu'il nous laisse approcher des oreilles d'vne image, comme si nostre priere en deuoit estre mieux exaucée. Dieu est fort pres de toy, il est auec toy, il est dedans toy. Ie te veux bien asseurer, Lucilius, qu'il y a vn esprit sainct & sacré qui fait sa demeure dans nous, qui prend garde & veille sur les biens, & sur les maux qui nous aduiennent. Cestuy là nous traite de la mesme façon que nous le traitons. Aucun ne peut estre homme de bien, sans Dieu. Pourroit-on voir aucun homme, qui se peust releuer contre la fortune, s'il n'estoit secouru de luy? C'est luy qui donne les conseils hardis & courageux: on ne peut pas cognoistre quel Dieu c'est, qui habite dans les hommes de bien. Toutesfois vn Dieu y habite. Si tu entres par fortune dans vn bois espais consacré à quelque Dieu, peuplé d'arbres qui surpassent la grandeur accoustumée de tous les autres, & où l'espesseur des branches qui se couurent les vnes les autres empesche qu'on ne puisse voir la clarté du Ciel: la hauteur de ceste foreſt, le secret de ce lieu, l'horreur & l'estonnement de ceste ombre, qui est si obscure, & si continuë au milieu d'vne large campagne, te fait certainement croire qu'il y a quelque diuinité cachée. S'il se trouue vne profonde cauerne dans les rochers pourris & rongez, penduë à demy-air, en poupe d'vne haute montagne, & que cet autre soit caué & percé profondement, non point par ouurage fait de main d'homme, mais par aucunes causes naturelles: sans doute il saisira soudain ton ame d'vne opinion de quelque religion. Nous portons pareillement veneration à la source & à la teste des grandes riuieres: si quelque fleuue naist tout d'vn coup dessus terre, tout aussi tost on luy dresse vn autel. On adore les fontaines des eaux chaudes: Et la grãde profondeur, ou la tenebreuse obscurité de quelques estangs, les ont rendus sacrez. Mais quãd tu verras vn homme, que les perils ne pourroient estonner, que les voluptez ne pourroient corrompre, vn homme qui s'estime heureux en ses aduersitez, qui est asseuré au milieu des tempestes, qui regarde les autres mortels comme d'vn lieu haut, & qui va au pair auec les Dieux, ne luy porteras-tu point reuerence? Ne diras-tu pas, C'est quelque chose plus grande, & plus haute que de pouuoir croire, qu'elle soit sẽblable à ce petit corps, où elle est enclose? Vne vertu diuine est

Cõparaiſons pour mõſtrer que Dieu habite és choſes rares.

Notammẽt on t'homme vertueux.

deſcenduë ſur ceſt homme-là. Il y a quelque puiſſance celeſte, qui agite ceſte ame excellente & moderée, qui meſpriſe toutes choſes comme trop baſſes pour elle, & qui ſe mocque de tout ce que nous craignons, ou que nous ſouhaittons. Certainement vne choſe ſi grande ne pourroit eſtre ſans vne diuinité. Par ainſi la meilleure partie d'elle eſt encor au lieu d'où elle eſt deſcenduë. Comme les rayons du Soleil s'eſtendent iuſqu'en terre, & toutesfois ils ne bougent au lieu d'où ils ſont enuoyez: Pareillement ceſte ame grande & ſaincte, qui a eſté expreſſément enuoyée ça-bas, pour nous faire cognoiſtre de plus pres les choſes diuines, elle conuerſe bien auec nous, mais elle demeure neantmoins attachée à ſon origine: Elle dépend de-là, elle regarde & aſpire-là. Cependant elle eſt parmy nous, comme la meilleure partie que nous ayons. Qu'eſt-elle donc? C'eſt vne ame qui ne reluit que de ſon propre bien. Car quelle folie plus grande pourroit-on voir, que de loüer vn homme de ce qui n'eſt pas ſien? quelle faute d'entendement plus grande, que d'auoir en admiration les biens qu'on te peut oſter pour les bailler à vn autre? Les freins dorez ne font point vn cheual meilleur. Le Lyon reluit d'vne autre façon, quand on le manie doucement auec ſa criniere luiſante comme l'or, & quand on le contraint à force de le faſcher, de ſouffrir l'ornement qu'on luy met deſſus, & d'vne autre façon quād il eſt encor heriſſé & ſauuage auec ſon naturel tout entier: Car ceſtuy-cy qui eſt furieux & ſauuage, & tel que nature l'a faict naiſtre, qui eſt agreable auec ceſte horreur, comme de ſa propre beauté, & qui ne peut eſtre regardé ſans crainte & encor plus eſtimé, que ceſt autre qui eſt couuert de clinquant, & qui a perdu le cœur. Pas-vn ne ſe doit priſer que de ce qui eſt ſien. Nous eſtimons vne vigne ſi elle a les ſermens chargez de raiſins, ſi elle faict courber en terre de leur peſanteur l'eſchalas qui la ſouſtient. Qui ſeroit celuy qui ne la vouluſt preferer à vne vigne qui euſt les grappes & les feüilles d'or? La propre vertu d'vne vigne, c'eſt la fertilité, Il faut par meſme raiſon loüer en l'homme ce qui eſt ſien. Il a vn grand nombre de valets bien veſtus à ſon ſeruice. Il a vne belle maiſon, il ſeme beaucoup de terres, il a forces deniers en banque: rien de tout cela n'eſt dedans luy, il n'eſt qu'à l'entour de luy. Il faut priſer & loüer ce qui ne luy peut eſtre oſté ny donné. Veux tu ſçauoir ce qui appartient proprement à l'homme? L'ame, & la raiſon parfaicte dans l'ame. Car l'homme eſt vn animal raiſonnable. Son bien arriue à ſa plus grande perfection, s'il peut paruenir à ce point, pour lequel il eſt nay. Mais qu'eſt-ce que la raiſon deſire voir en luy vne choſe tres-facile de viure ſelon ſa nature: Mais la commune folie des homme, la rend difficile. Nous nous pouſſons les vns les autres aux vices. Mais comment pourroit-on ramener à vne meilleure vie, ceux que pas vn ne retient, & que le peuple pouſſe & incite?

Duquel l'ame recherche touſiours ſon origine.

Il ne faut eſtimer en l'homme rien que l'ame & la raiſon laquelle ſeule conſtituë l'homme.

Non point les ornemens exterieurs.

Pour leſquels il n'eſt pas né.

EPISTRE XLII.

Qu'il ne faut point facilement croire que quelqu'vn ſoit homme de bien: Il y en a pluſieurs qui la volonté & le courage ne defaut point pour eſtre meſchans, mais ſeulement la puiſſance & les moyens.

CEſtuy-cy t'a deſia faict à croire qu'il eſt homme de bien. Et toutesfois il n'eſt pas poſſible qu'en ſi peu de temps on le puiſſe deuenir, n'y qu'il ſe puiſſe connoiſtre. Veux-tu ſçauoir qui ſont ceux en ce temps, que i'eſtime gens de bien ceux qui ſont de ce ſecond rang. Car ceſt autre ne peut naiſtre par fortune dans cinq

Deux ſortes d'hommes de bien ſelon la volonté des Stoïques,

cens ans, qu'vne fois comme le Phenix. Or il ne ſe faut eſmerueiller, que dans vn ſi long eſpace de temps quelque choſe grande ne ſe puiſſe engendrer. La fortune en produit ſouuent de moyennes, & en aſſez grand nombre. Mais elle faict priſer d'auantage les excellentes par leur rareté. Quant à ceſtuy-cy, il eſt encor fort eſloigné de la profeſſion qu'il faict. Et s'il ſçauoit que c'eſt qu'eſtre homme de bien, il ne croiroit point qu'il le fuſt encor, & peut eſtre perdroit-il l'eſperance de le pouuoir eſtre iamais. Ouy, mais il tient les meſchans en fort mauuaiſe opinion. Les meſchans ſont bien cela auſſi, & la plus grande peine de la meſchanceté, c'eſt qu'elle deſplaiſt à ſoy-meſme & aux ſiens. Mais il a auſſi en grande haine ceux qui abuſent de la puiſſance & de l'authorité qu'ils ont en peu de temps acquiſe. Il en ſeroit de meſme s'il auoit vn pareil pouuoir. Les vices de pluſieurs demeurent cachez parce qu'ils ſont foibles, leſquels ne deuiendroient pas moins audacieux, ſi leurs forces leur ſembloient aſſez grandes, que ceux qu'vne grande fortune & proſperité à faict deſcouurir. Ils n'ont que faute d'inſtrumens & de moyens de faire ſentir leur mauuaiſtié. C'eſt ainſi que ſans aucun danger on manie vn ſerpent venimeux, quād il eſt roide de froid. Il n'a pas lors perdu ſon venin, il n'eſt qu'engourdy. La cruauté, l'ambition, & la folle deſpenſe de pluſieurs, n'a faute que de fortune, pour n'oſer entreprendre autant que les plus meſchans. Tu cognoiſtras que leurs deſirs ſont pareils, ſi tu leur donnois la puiſſance qu'ils voudroient auoir. Tu te peux bien ſouuenir quand tu m'aſſeurois auoir toute puiſſance ſur vn certain homme, que ie te dis, que c'eſt vn eſprit volage & leger, & que tu ne le tenois point par le pied, tu n'en tenois que la plume. Mentis-ie? tu le tenois par la plume laquelle il te laiſſa & s'enfuit. Tu ſçais quels jeux apres il te fit voir, combien de choſes il entreprit, qui luy fuſſent en fin tombées ſur la teſte. Il ne preuoyoit pas que par le peril d'autruy, il baſtiſſoit ſon malheur: il ne conſideroit point la peſanteur de la charge qu'il pourſuiuoit, encor qu'elle ne fuſt point inutile. Nous deuons donc prendre garde qu'en tout ce que nous pourſuyuons auec tant d'affection & de peine, il n'y a profit aucun, ou qu'il y a plus d'incommodité. Quelques choſes ſont du tout inutiles, & quelques autres ne meritent point qu'on les pourſuiue. Mais nous ne perçons pas ſi auant pour les bien cognoiſtre: il ſemble qu'on nous donne pour rien, ce qui couſte bien cher. On peut cognoiſtre noſtre beſtiſe en cecy, que nous penſons que ce bien ſeul ſoit proprement achepté, pour lequel nous auons deſbourſé de l'argent: Et toutesfois il nous ſemble, qu'vne choſe nous eſt donnée, pour laquelle nous nous ſommes donnez nous-meſmes en paix: pour des choſes que nous ne voudrions point achepter, s'il nous en falloit bailler noſtre maiſon, ou quelque plaiſant & fertile domaine: ce ſont celles qu'auec vn extréme ſoucy, auec beaucoup de dangers, auec la perte de noſtre honneur, de noſtre liberté & du temps, nous voulons acquerir. Tellement qu'il n'y a rien dont pas vn tienne moins de compte, que de ſoy-meſme. Faiſons au moins en tous nos conſeils, en tous nos affaires, ce que nous auons accouſtumé de faire, quand nous entrons en la boutique d'vn marchand: ſçachons pour quel prix il nous veut laiſſer ce que nous demandons. C'eſt quelquefois vn grand prix que de ne rien payer. Ie te pourray monſtrer pluſieurs choſes, leſquelles apres les auoir acquiſes, apres les auoir receuës nous ont ruyné la liberté. Nous ſerions encor à nous ſi elles n'eſtoient pas à nous. Penſe donc ſouuent en toy-meſmes à cecy, quand il ſera queſtion non ſeulement de faire ton profit, mais de fuir ton dommage: Cela doit quelque iour perir, c'eſt vn bien eſtranger. Tu viuras auſſi bien à ton aiſe par cy-apres ſans cela, comme tu as veſcu iuſqu'icy. Si tu l'as eu longuement, tu le perds apres que tu t'en es ſaoulé. Si ce n'a pas eſté longue-

La rareté des choſes les faict priſer.

Combien il eſt difficile d'eſtre homme de bien.

La meſchanceté ſe deſplaiſt à ſoy-meſme.

Pluſieurs auſſi ne ſont meſchans, pource qu'ils n'ont pas moyen de l'eſtre.

Teſmoignage de l'incertitude de noſtre iugemens & de l'inconſtance humaine.

Entant que l'on pourſuit ſouuent des choſes eſquelles y a plus d'incommodité que de profit.

Et que l'on faict moins d'eſtime de ſoy meſme que de toute autre choſe.

ment, tu le perds auãt que tu l'ayes accouſtumé. Ouy, mais tu auras moins d'argẽt, tu auras auſſi moins de peine & de faſcherie, Tu auras moins de faueur & de credit: tu en auras auſſi moins d'enuieux. Regarde ſoigneuſement ces choſes qui nous paſſionnent, & nous rendent furieux, & que nous pleurons tant apres les auoir perduës. Tu cognoiſtras que la perte n'en eſt point faſcheuſe, que c'eſt la ſeule opinion de la perte. Pas-vn ne ſent ceſte perte, il ne l'a qu'en l'opinion. Celuy qui a la poſſeſſion & la ioüiſſance de ſoy, n'a rien perdu. Mais qui eſt celuy à qui ce bien aduienne, de pouuoir ioüir de ſoy.

L'apprehenſion de la perte nous afflige plus que la perte meſme.

EPISTRE XLIII.

On s'enquiert des actions des grands. Vne bonne conſcience ne craint point le bruit & la renommée du peuple.

TV demandes comme i'ay peu ſçauoir cela, qui eſt celuy qui me peut auoir dit que tu ayes penſé ce que tu n'auois iamais deſcouuert à pas-vn. C'eſt vn qui ſçait force choſes: le bruit commun. Quoy? (diras-tu) ſuis-ie ſi grand, que ie puiſſe faire leuer vn bruit parmy le peuple? Il ne faut point que tu te meſures, eu eſgard à ce lieu-cy, regarde ſeulement à celuy où tu demeures. Tout ce qui ſurpaſſe les choſes voiſines à luy, eſt grand au lieu où il les ſurpaſſe. Car la grandeur n'a point en ſoy de meſure certaine: c'eſt la comparaiſon qui la hauſſe, ou qui la baiſſe. Vn vaiſſeau qui ſera grand ſur vne riuiere, ſera petit ſur la mer. Vn gouuernail qui ſera grand à vn nauire, ſera petit à vn autre. Tu es grand maintenant en ta prouince, encor bien que tu te meſpriſes toy-meſme. On s'enquiert là, de tout ce que tu fais, comme tu te traites, & comme tu dors: & on le ſçait icy. C'eſt pourquoy tu dois ſoigneuſement prendre garde à ta façon de viure. Tu te pourras eſtimer bien-heureux, quand tu viuras au veu & ſçeu de tout le monde, & quand les parois de ta maiſon te couuriront, & ne te cacheront point: leſquelles nous penſons le plus ſouuent eſtre baſties, non point tant pour viure en aſſeurance, que pour pouuoir pecher à couuert. Ie te diray choſe qui te fera cognoiſtre quelles ſont nos mœurs. A grand' peine trouueras-tu aucun qui vueille viure laiſſant la porte de ſa maiſon ouuerte. C'eſt noſtre conſcience, & non point noſtre ſuperbe, qui nous fait tenir des portiers. Nous viuons de telle façon que nous penſons eſtre ſurpris auſſi-toſt que nous ſommes veus. Mais que ſert-il de ſe cacher, & de fuyr les yeux & les oreilles des hommes? Vne bonne conſcience eſt bien aiſe que tout le monde la voye. Mais la mauuaiſe, dans vn deſert meſmes, vit touſiours en trouble & en defiance. Si ce que tu fais eſt honneſte, vn chacun le doit ſçauoir: s'il eſt vilain, que ſert-il que pas-vn ne le ſçache, puis que tu le ſçais? O que tu es miſerable, ſi tu n'as honte d'vn tel teſmoin.

Quel profit on doit recueillir de la commune renommée.

La grãdeur humaine n'a point de bornes.

Mauuaiſe conſcience aime les cachettes: au contraire, La bonne s'expoſe en veuë à tout le monde.

EPISTRE XLIV.

De l'origine de la vraye Nobleſſe, & qu'elle s'acquiert par la vertu & par la Philoſophie.

A tort ſe plaint on de nature & de fortune.

TV te fais derechef fort petit, & de bas lieu en parlant à moy. Tu dis que la nature t'a premierement fait grand tort, & la fortune apres, combien qu'il ſoit en ton pouuoir te tirer hors de la trouppe du vulgaire & s'eſleuer en la plus haute felicité, que les hommes puiſſent auoir. S'il y a quelque autre choſe de bon en la Philoſophie, c'eſt cela, qu'elle ne regarde point de quelle race on eſt extraict. Si l'on veut auoir eſgard à la premiere origine, les hommes ſont tous deſcẽdus des Dieux. Tu es gentil-homme Romain : ton bel eſprit t'a conduit à ce degré d'honneur. Et toutesfois les quatorze rangs deſtinez au theatre pour les cheualiers, ſont clos à pluſieurs. Le Senat ne reçoit pas tout le monde. Les armées meſmes choiſiſſent auec vn grand rebut, ceux qu'elles reçoiuent, pour ſouffrir les trauaux, & les dangers de la guerre. La bonté de l'ame s'eſtend ſur tous : nous ſommes tous nobles pour ce poinct. La Philoſophie ne reiette & ne choiſit pas vn : elle reluit ſur tous. Socrates n'eſtoit point deſcendu de race de Senateurs. Cleanthes puiſoit de l'eau, & ſe loüoit pour arrouſer vn meſchant jardin. Plato n'eſtoit pas noble quand la Philoſophie le receut : ce fut elle qui l'annoblit. Pourquoy pers-tu l'eſperance de te pouuoir rendre pareil à eux ? Ces hommes-là ſont tes ayeulx, ſi tu te monſtres digne d'eux. Et tu te pourras monſtrer tel, ſi tu te perſuades incontinent, que pas vn ne te peut ſurmonter de Nobleſſe. Tous les hommes ont pareil nombre d'ayeulx, que nous en auons eu deuant nous. Il n'y a pas vn duquel la naiſſance ne ſoit hors la memoire des hommes. Plato ſouſtient qu'il n'y a Roy, qui ne tire ſon origine d'vn eſclaue, & les eſclaues des Roys. Vne longue diuerſité de races a meſlé tout cela, & la fortune a renuerſé tout deſſus-deſſous. Qui ſera doncques noble ? Celuy qui de ſa nature eſt bien diſpoſé à la vertu, il ne faut regarder que cela. Autrement ſi tu me renuoyes à l'ancienneté, il n'y aura pas vn, qui ne deſcende d'vne race, deuant laquelle rien ne fut. Depuis la naiſſance du monde iuſqu'au temps où nous ſommes, vne entreſuitte diuerſe nous a conduits, tantoſt par des races nobles, & tantoſt par des roturieres. Les images enfumées, qui rempliſſent l'entrée & la baſſe-court d'vne maiſon, ne rendent point les hommes nobles. Nous ne pouuons nous attribuer la gloire de ceux qui ont veſcu par le paſſé : & ce qui a eſté deuant nous, n'eſt pas noſtre. C'eſt l'ame qui nous rend nobles : c'eſt l'ame qui peut nonobſtant la condition de ſa naiſſance, s'eſleuer contre la fortune. Pren le cas que tu ne ſois point gentil-homme Romain, & que tu ſois affranchi : tu peux gaigner encor cet aduantage, que tu ſeras ſeul libre entre ceux qui ſont noblement nais. Comment cela ? diras-tu. Si tu fais difference des choſes bonnes d'auec les mauuaiſes, non point par l'opinion du peuple. Il ne faut conſiderer d'où c'eſt qu'elles viennent, mais où c'eſt qu'elles vont. S'il y a rien qui puiſſe rendre la vie des hommes heureuſe, il ſe peut à bon droit appeller bien : car il ne peut eſtre corrompu ny conuerty en mal. Qu'eſt-ce donc en quoy l'on faut ? C'eſt qu'vn chacun deſire vne vie heureuſe, & n'a que les inſtrumẽs au lieu d'elle & que quand il la ſuit, c'eſt lors qu'il s'en recule. Car j'açoit que la perfectiõ de la vie heureuſe ſoit vne ferme tranquillité & aſſeurance qui ne s'eſbranſle iamais, toutesfois

Chacun a dequoy ſe contenter en ſa condition.

La vraye nobleſſe, c'eſt la Philoſophie.

Non la race, mais l'ame annoblit.

Tel roturier peut meſme eſtre ſeul libre entre les nobles.

Erreur commune en la recherche de la vie heureuſe.

ils ne cherchent qu'occaſions de ſoucis, & de rompement de teſte, & ne portent point ſeulement leur charge par le chemin d'vne vie tres-dangereuſe, mais ils la traine auec peine. C'eſt pourquoy ils s'eſloignent d'auantage de la fin de ce qu'ils deſirent, & que tant plus ils prennent de peine, d'autant plus ils s'empeſchent: ils reculent en arriere. Il en aduient ainſi à ceux qui cheminent viſte dans vn labyrinthe, car la viſteſſe meſme les enfonce, & les embroüille d'auantage.

EPISTRE LXV.

Il n'eſt pas beſoin de beaucoup de liures, mais de bons, & qu'en nos eſtudes nous ne deuons pas rechercher les choſes ſubtiles, ainſi ſeulement les vtiles & profitables.

TV te plains qu'il y a grande faute de liures au lieu où tu eſt. Il ne ſert de rien, que tu en ayes beaucoup, pourueu que tu en ayes de bons. La lecture d'vn autheur certain eſt profitable: la diuerſité ne donne que plaiſir. Celuy qui veut arriuer au lieu où il va, ne doit point tenir diuers chemins, il n'en doit ſuyure qu'vn ſeul: autrement ce n'eſt point cheminer, c'eſt pluſtoſt s'eſgarer & ſe fouruoyer. I'aymerois mieux, dis-tu, qu'on me donnaſt des liures, que du conſeil. De ma part ie ſuis tout preſt de t'enuoyer tous ceux que i'ay, & de foüiller tout mon eſtude. Ie me tranſporterois moy-meſme deuers toy ſi ie pouuois: & ſi ie n'eſperois que tu fuſſes bien toſt à la fin de ta charge, i'euſſe entrepris ce voyage nonobſtant ma vieilleſſe: ſans que les dangers de Charybde & Scylla, & les tables qu'on raconte de ceſte mer, euſſent peu m'en deſtourner. Ie n'euſſe entrepris ſeulement d'y aller dans vn vaiſſeau, ie l'euſſe pluſtoſt paſſé à nage pour auoir ce bien de t'embraſſer, & y eſtant preſent, cognoiſtre & iuger combien le courage t'eſtoit creu. Au reſte, encor que tu deſires que ie t'enuoye mes liures, ie ne m'eſtime point pour cela plus eloquent, que ie ne m'eſtimerois beau, ſi tu me demandois mon pourtraict. Ie ſçay que c'eſt plus d'amitié que tu me portes, que de iugement. Et ſi tu le fais par iugement, c'eſt l'amitié qui te trompe ainſi. Mais tous tels qu'ils ſont, ie te prie les lire comme ſi i'eſtois encor apres à chercher la verité: ou ne la ſçachant point, la cherchant opiniaſtrement. Car ie ne me ſuis aſſeruy à pas-vn, ie ne porte le nom d'aucune ſecte: ie donne beaucoup de creance au iugement des ſçauans hommes, mais i'eſtime quelque peu le mien. Car ils ne nous ont point ſeulement laiſſé des choſes jà inuentées, ils nous en ont laiſſé encor à rechercher: Et peut-eſtre euſſent-ils trouué les plus neceſſaires, ils ne ſe fuſſent amuſez aux inutiles. Quelques paroles pleines de cauillation & de tromperie, & les diſputes fines & ruſées, qui exercent en vain vn eſprit ſubtil, leur ont faict perdre beaucoup de temps. Nous entrelaſſons les difficultez, nous attachons à vn mot vne ſignification double, & apres nous y donnons vne ſolution: Comme ſi nous n'auions que trop de loiſir de viure, & comme ſi nous ſçauions deſia comme il faut bien mourir. Il faut pluſtoſt employer toutes les forces de noſtre ame, pour apprendre que les choſes ne nous trompent, & non point les paroles. Pourquoy me veux-tu faire diſtinction de la ſimilitude des mots, pour laquelle aucun n'a iamais eſté trompé qu'en diſputant? Ce ſont les choſes qui nous trompent, apprens à les diſtinguer. Car nous prenons ſouuent le mal pour le bien. Nous ſouhaittons maintenant au contraire de ce que nous ſouhait-

La pluralité de liures donne du plaiſir mais peu de profit.

Nous deuons ſur tous deſirer à nos amis, de les voir croiſtre en eſprit.

Il ne ſe faut point tant attacher au iugement des hommes, qu'on n'apporte le ſien en la lecture des liures.

& S'attacher à la ſubſtance des choſes, non point aux mots.

tions tantoſt : nos deſirs ſont contraires à nos deſirs, & nos conſeils à nos conſeils. O combien la flatterie reſſemble à l'amitié. Non ſeulement elle la reſſemble, mais qui pis eſt, elle la ſurmonte, & luy met le pied deuant. Nous la receuons auec les oreilles ouuertes & fauorables : elle deſcend au profond des entrailles, elle nous plaiſt, parce qu'elle nous bleſſe. Enſeigne-moy par quel moyen ie pourray cognoiſtre ceſte reſſemblance. Mon ennemy eſt venu deuers moy ſous le ſemblant d'vn gracieux amy. Les vices s'eſcoulent dans nous, ſous le nom des vertus. La temerité ſe cache ſous le tiltre de hardieſſe, La pareſſe eſt appellée modeſtie. L'homme ſage eſt appellé coüard. Il y a grand danger que nous ſoyons trompez en ces choſes, mets-y quelque marque qui me les face cognoiſtre. Au demeurant, celuy à qui l'on demande s'il a des cornes, n'eſt pas ſi fol d'aller taſter ſon front, ny encore ſi ſot, & ſi deſpourueu d'entendement, qu'il ne ſçache bien, qu'il n'en a point. Et toutesfois auec vne ſubtile ſuitte d'argumens, tu luy perſuaderas cela. Ces choſes nous trompent ſans nous faire mal, comme les gobelets, & les balotes d'vn bateleur, où nous prenons toutesfois plaiſir d'eſtre trompez. Fay que ie puiſſe comprendre comment cela ſe faict, parce que i'en ay perdu l'vſage. Ie dis le meſme de ces cauillations : car de quel autre nom puis-ie appeller telles ſophiſtiqueries ? Elles ne portent aucun dommage à celuy qui les ignore, ny aucun profit à celuy qui les ſçait. Si tu veux donc diſſoudre l'ambiguité des paroles, apprend-nous cecy : que celuy que le peuple appelle heureux, ſur qui tant de richeſſes ſe ſont aſſemblées, ne l'eſt point : Mais c'eſt celuy qui a tout ſon bien dans ſon ame, qui a le courage grand & haut eſleué, & qui foule aux pieds ce que les autres admirent : qui ne peut voir aucun, auec qui il vouluſt eſtre changé : qui eſtime & priſe vn homme de la ſeule partie qu'il eſt homme : qui n'a point d'autre precepteur que la nature, qui ſe conforme à ſes loix, & vit comme elle le commande : à qui nulle puiſſance ne pourroit faire perdre ſes biens : qui faict ſon profit du mal comme du bien : qui eſt certain & reſolu en ſes iugemens : qui ne s'eſbranle, ne s'effraye de rien : qui peut bien s'eſmouuoir de quelque violence, mais non pas ſe troubler : lequel la fortune jettant de toute ſa puiſſance contre luy les traicts les plus dommageables & pernicieux qu'elle a, peut ſeulement poindre & non pas bleſſer, & encor cela peu ſouuent. Car tous ſes autres traicts, leſquels les hommes ſont combatus, ſautellent çà & là comme vne greſle menuë, laquelle tombant ſur les toicts, craquette ſans faire mal à ceux qui ſont dans les maiſons, & ſe fond auſſi toſt. Mais pourquoy m'amuſes-tu ſi longuement en ceſte ſorte d'argument, que tu appelles toy-meſmes *pſeudomenon*, c'eſt à dire menteur : duquel on compoſe tant de liures ? Mais voicy toute ma vie qui me paiſt de menterie : reprend-là, & ſi tu eſt ſi ſubtil, ramene-là au poinct de la verité. Elle penſe que la plus grande partie des choſes ſuperfluës dont elle ſe peut paſſer, luy ſoyent neceſſaires : Et celle encor qui n'eſt pas ſuperfluë, n'a point la puiſſance de rendre vn homme heureux & bien fortuné. Car s'il y a quelque choſe qui ſoit neceſſaire, elle ne merite point pour cela d'eſtre incontinent appellée bien. Mais nous raualons trop le nom du bien, ſi nous le donnons au pain, aux gateaux, & aux autres choſes ſans leſquelles on ne peut viure. Ce qui eſt bien, eſt pareillement neceſſaire : mais ce qui eſt neceſſaire, n'eſt point pour cela bien. Car il y a beaucoup de choſes neceſſaire, qui ſont de fort petite valeur. Il n'y a pas vn que cognoiſſe ſi peu la dignité du bien, qui le vouluſt rabaiſſer aux choſes qui nous ſont beſoin pour viure du iour au lendemain. Quoy donc ? ne voudrois-tu pas employer pluſtoſt la peine, pour faire

Diſquels la reſſemblance eſt mal aiſée à cognoiſtre.

Subtilitez ſophiſtiques à quoy reſſemblent.

Quel eſt l'homme vrayement heureux cõtre l'opinion commune. &

Que c'eſt qu'il faut proprement appeller bien.

faire entendre à tout le monde, qu'on dépend vne grande partie du temps à chercher des choſes ſuperfluës, & que pluſieurs ont paſſé toute leur vie, ſeulement à chercher les inſtrumens de leur vie. Remarque-les tous l'vn apres l'autre, & apres conſidere-les tous enſemble: Il n'y en a point vn ſeul, de qui la vie ne penſe au lendemain. Quel mal y a-il en cela? diras-tu: Infiny. Car ils ne viuent point cependant, ils penſent comme ils deuront viure, ils remettent tout à l'aduenir. Encor que nous y prinſions garde de bien pres, la vie nous laiſſera derriere. Mais pendant que nous vſons d'attentes & de remiſes, elle court & paſſe comme ſur choſe qui n'eſt pas ſienne, & periſſant tous les iours, elle finit au dernier. Mais afin que la preſente n'excede la longueur d'vne lettre, qui ne doit du tout emplir la main gauche de celuy qui la lit, ie remettray cette diſpute à vn autre iour, contre les Dialecticiens, qui me ſemblent trop ſubtils, & ne ſe ſoucier ſeulement que de former ainſi leurs argumens, Non cecy, mais cela.

Vanité des hommes qui remettent au lendemain les affaires.

EPISTRE XLVI.

Il loüe vn liure composé par Lucilius qu'il luy auoit enuoyé.

I'Ay receu ton liure que tu m'auois promis, lequel i'ay ouuert pour le lire apres à mon loiſir, ne faiſant eſtat ſeulement que de le gouſter. Mais il m'a tellement pleu, qu'il m'a mené plus loing. Tu peux cognoiſtre par là ſi le langage en eſtoit beau. Il m'a ſemblé fort court: encor qu'il ne fuſt de mon temps, ny du tien, & que du premier rencontre il ſemblaſt eſtre de Tite-Liue, ou d'Epicurus. Au reſte, il me retient & me rauit auec vne ſi grande douceur, que ſans pouuoir attendre dauantage, ie l'acheuay entierement de lire. Le Soleil me conuioit, la faim me preſſoit, & les nuées me menaçoient: toutesfois ie l'aullay tout. Il ne m'a pas ſeulement donné du plaiſir, il m'a infiniement reſioüy: Mais quel eſprit auoit-il, quel courage? Ie dirois encor, quelle ardeur impetueuſe s'il ſe fuſt arreſté, s'il ſe fuſt quelque peu apres rehauſſé. Ce n'eſtoit point impetuoſité, c'eſtoit vn ordre & vne teneur bien reiglée, c'eſtoit vne compoſition d'vn homme conſtant & ſainct. Toutesfois la douceur & la bonne grace y eſtoit entremeſlée à ſon temps. Tu es du tout grand & droict. Ie deſire que tu t'entretiennes en ceſte façon, & que tu chemines ainſi. Ie cognois que la matiere y a beaucoup aidé. C'eſt pourquoy il en faut choiſir qui ſoit fertile, qui ſoit digne de l'eſprit, & qui le puiſſe eſueiller. Ie t'eſcriray encor plus particulierement de ton liure, apres que ie l'auray repaſſé par mes mains: car ie n'en pourrois faire maintenant vn iugement aſſeuré: ce n'eſt que comme ſi ie l'auois ouy, & non pas comme ſi ie l'auois leu. Permets que ie le puiſſe bien eſpulcher. Il ne faut point que tu craignes. Tu n'orras que la verité. O que tu eſt bien-heureux de n'auoir rien, pourquoy aucun te vouluſt mentir de ſi loin! ſi ce n'eſt que quand l'occaſion de mentir nous eſt oſtée, nous vouluſſions mentir par vne mauuaiſe couſtume.

Il y a du plaiſir à lire de bons liures, & quelle maniere il conuient choiſir pour en faire de tels.

Stile louable és autheurs.

EPISTRE XLVII.

Il reprend la ſuperbe & la cruauté de quelques-vns enuers leurs eſclaues & ſeruiteurs, & loue Lucilius de ce qu'il vit familierement auec les ſiens.

Vn maiſtre notamment ſage & doſte dois eſtre affable & gracieux à ſes ſeruiteurs, de quelque condition qu'ils ſoyent.

I'Ay pris grand plaiſir d'entendre par ceux que tu enuoyes deuers nous, combien tu vis familierement auec tes eſclaues. Cela eſt digne de ta ſageſſe, cela eſt bien ſeant à ton ſçauoir. Quoy? ſont-ce des eſclaues? ce ſont hommes. Sont-ce des ſeruiteurs? ils ſont pluſtoſt nos compagnons. Sont-ce des eſclaues? ils ſont pluſtoſt nos bien-humbles amis. Sont-ce des eſclaues? ce ſont pluſtoſt nos compagnons du ſeruage, ſi tu veux penſer que la fortune a meſme pouuoir ſur nous, qu'elle a eu ſur eux. C'eſt pourquoy ie me moque de ceux qui prennent à deſhonneur de manger auec leur ſeruiteur. Pourquoy cela? Si ce n'eſtoit que par vne trop ſuperbe couſtume il faut qu'vne grande trouppe de ſeruiteurs demeurent debout à l'entour de leur maiſtre: cependant qu'il ſouppe. Il mange plus que ſon eſtomach n'en peut porter il charge d'vne grande auidité ſon ventre trop enflé, qui ne luy ſert deſia plus de ventre, pour jetter dehors la viande auec plus de peine, qu'il n'auoit eu à la fourrer dedans. Cependant ces miſerables eſclaues n'oſeroient auoir remué les léures, non point ſeulement pour dire vn mot. On faict taire à coups de baſtons tous ceux qui font bruit: ſi la toux, l'eſternuëment, le ſanglot par fortune leur eſchappe, cela meſme n'eſt point exempt de coups de foüets. S'ils rompent le ſilence d'vne ſeule parole, ils en ſont rigoureuſement chaſtiez. Ils paſſent la nuict entiere tout debout ſans manger, ſans parler, d'où il aduient que ceux à qui il eſt deffendu de parler deuant leur maiſtre, parlent mal de leur maiſtre. Au contraire, ceux qui parloient non ſeulement deuant leur maiſtre, mais auec eux, auſquels on n'auoit point couſu la bouche, eſtoient preſts à toutes heures d'eſtendre le col pour leur ſauuer la vie, & de receuoir ſur leur teſte, le peril qui menaçoit celle de leur maiſtre: ils parloient au milieu des banquets, & ſe taiſoient ſur la gehenne. D'auantage on dit vn prouerbe qui n'eſt pas moins arregant, qu'il y a autant d'ennemis qu'il y a d'eſclaues. Nous ne les auons pas pour ennemis, nous les faiſons tels. Ie ne parle point cependant de beaucoup d'autres cruautez & traictemens inhumains: ny de ce que nous ne nous ſeruons point d'eux comme d'hommes, mais pluſtoſt comme de beſtes: & que quand nous ſommes aſſis pour ſouper, l'vn torche les crachats, l'autre amaſſe ſous les tables les reliques de ceux qui ſe ſont enyurez: l'vn tranche le gibier cherement echepté, & d'vne main bien apprinſe, qu'il fait courir ſur les poictrines & les cuiſſes, ſans faillir iamais ſon coup les met habilement en pieces. Miſerable qui ne vit qu'à ce ſeul meſtier, & à decouper la volaille: ſi celuy qui t'enſeigne à cela pour ſa volupté, n'eſtoit encor plus miſerable que celuy qui l'apprend par neceſſité. Vn autre qui luy ſert d'eſchanſon, richement veſtu d'accouſtremens de femme, combat contre ſon aage. Et ſur le poinct que ſa ieuneſſe paſſe, on la retarde le plus qu'on peut. Incontinent apres on l'habille en ſoldat, & luy ayant arraché le poil, l'ayant pinſeté & pelé du tout, il eſt contraint de veiller toute la nuict laquelle il deſpart à l'yurongnerie, & à la paillardiſe de ſon maiſtre: luy ſeruant d'eſtalon dans ſa chambre, & de page à la table. C'eſt au miſerable, qui a la char-

Miſerable condition des ſeruiteurs, dont les maiſtres ſont diſſolus ſuperbes, inſolens, ignorans.

& Fidelité de ceux qui on traicté benignement.

Inuective continuée contre les maiſtres glorieux & infames.

ge de controoller ceux qu'on a conuiez, demeure pareillement debout toute la nuict, & attend pour remarquer qui ſeront ceux qui aurõt mieux flaté ſon maiſtre, qui auront mangé ou parlé plus diſſoluëment, pour les rappeller encore au l'endemain. Tu peux encor y adiouſter les deſpenſiers, qui ont vne ſubtile cognoiſſance du gouſt de leur maiſtre, qui ſçauent quelle viande il trouue meilleure, & celle qui luy eſt plus agreable à voir, quels mets nouueaux luy pourroient aiguiſer l'appetit, s'il ſe trouue dégouſté, & qu'eſt-ce qui luy pourroit eſueiller l'eſtomach pour en eſtre deſia trop ſaoul, ou qu'il auroit enuie de manger ce iour-là. C'eſt auec ceux-là, qu'il ſe deſdaigne de manger: il pẽſeroit diminuer quelque choſe de ſa majeſté, s'il faiſoit aſſeoir à la table vn de ſes ſeruiteurs. Mais plaiſe aux Dieux de les mieux conſeiller, puis que des eſclaues ils en font leurs maiſtres. I'ay veu demeurer tout debout deuant la porte de Calliſtus, celuy qui auoit eſté auparauant ſon maiſtre, celuy dis-ie qui luy auoit fait mettre l'eſcriteau deſſus luy, & qui l'auoit expoſé en vente parmy ſes autres eſclaues, dont il faiſoit rebut, eſtre chaſſé dehors, pour en laiſſer entrer d'autres. Cet eſclaue qu'on auoit ietté dans le premier trouppeau, ſur lequel le crieur public commence d'eſſayer ſa voix, luy rendit bien la pareille: il ſe moqua bien de luy à ſon tour, & ne l'eſtima pas digne d'eſtre receu ſeulement dans ſa maiſon. Le maiſtre vendit Calliſtus: mais combien peu de choſes a vendu Calliſtus à ſon maiſtre? Si tu y veux bien penſer, ne verras-tu pas que celuy que tu appelles ton eſclaue, prend ſon origine d'vne meſme ſemence que toy, ioüit du meſme Ciel, reſpire le meſme air, vit, & meurt de meſme façõ que toy? Tu le peux auſſi biẽ voir quelque iour libre, comme il te peut voir eſclaue. Durant les malheurs qui aduindrent au temps de Marius, combien vit-on de citoyens mais de grand & honorable lieu, qui penſoient par le moyen & l'honneur des armes eſtre faicts Senateurs, tomber en vne miſerable fortune? Elle en fit l'vn berger, & l'autre gardien d'vne pauure loge. Va donc à ceſte heure, & meſpriſe vn homme reduit à la meſme fortune, en laquelle tu peux, en le meſpriſant, tõber toy-meſmes. Ie ne me veux pas ietter ſur vn grãd diſcours, & diſputer comme on ſe doit ſeruir des eſclaues, enuers leſquels nous ſommes trop exceſſiuement ſuperbes, cruels, & outrageux. Toutesfois voicy en ſomme la fin de ce que ie veux enſeigner: vis de la meſme ſorte auec ton inferieur, que tu voudrois que ton ſuperieur veſquiſt auec toy. Toutes les heures que tu penſeras, combien tu as de pouuoir ſur ton ſerf, ſouuienne-toy auſſi que ton ſeigneur à pareil pouuoir ſur toy. Mais diras-tu, ie n'ay point de maiſtre. Tu es encor d'aſſez bõ aage: peut-eſtre en auras-tu quelque iour. Ne ſçais-tu pas en quel temps Hecuba commença d'eſtre en ſeruage, en quel Crœſus, en quel la mere de Darius, en quel Platon, & en quel Diogenes? vis gracieuſement auec ton ſeruiteur. Reçois-le doucement à parler auec toy, à te conſeiller, & à manger auec toy. Sur ce poinct icy toute la bande de ces hommes delicats criera contre moy, qu'il n'y a rien plus laſche, rien plus vilain que cela. Mais ie prendray tous ces galans ſur le faict, ie les trouueray baiſans les mains des eſclaues d'autruy. Ne voyez vous pas encore cecy, comme les anciẽs ont voulu deſcharger les maiſtres de toute enuie, & les eſclaues de tous outrages? Ils nommoient les maiſtres, peres de famille, (& ce qui dure encore entre les ioüeurs de farces) les eſclaues, ils les appelloient familiers. Ils inſtituerent auſſi vn iour de feſte, auquel non ſeulement ils mãgeoient auec les eſclaues, mais qui plus eſt, ils leur permettoient d'exercer tous actes honorables, ordonner & iuger dans la maiſon, eſtimans qu'elle fuſt comme vne petite Republique. Et quoy? feray-ie aſſeoir à ma table tous les ſeruiteurs? Nenny non plus que toutes autres perſonnes libres. Tu te trompes ſi tu penſes que i'en

Exemple contraire de Claude Ceſar, qui de ſon valet fit ſon maiſtre.

La viciſſitude des choſes humaines deuroit retenir les maiſtres en modeſtie.

Exemples à ce propos. De Hecuba. De Crœſus. De la mere de Darius. De Platon. De Diogenes.

Obiection des maiſtres inſolens, refutée.

Autre obiection reſpondue.

vueille reietter quelques-vns pour la condition du ſeruice moins honneſte qu'ils font, comme ce muletier, ou comme ce bouuier. Ie ne les iugeray point par les charges, & ſeruices qu'ils font, mais par les mœurs. Chacun ſe donne la façon de ſes mœurs, & la fortune la ſorte du ſeruice. Permets que les vns mangent auec toy, parce qu'ils en ſont dignes : & les autres, afin qu'ils le deuiennent. Car s'il y a rien de ſeruile, que la conſeruation ſale & orde luy ait apporté, le manger auec les perſonnes honneſtes le fera perdre. Il n'eſt pas beſoin, Lucilius, que tu cherches les amis ſeulement dans le Senat, ou dans le Palais. Si tu y prens bien garde, tu en pourras trouuer dans ta maiſon. Souuent vne belle matiere chaume à faute d'ouurier. Il te le faut eſſayer, il le faut experimenter. Tout ainſi que celuy ſeroit homme de peu d'entendement, ſi voulant achepter vn cheual, ſans le viſiter autrement, il ne regardoit que la ſelle & la bride : Pareillement celuy ſeroit bien fol, qui voudroit eſtimer vn homme par la robbe, ou par la condition de ſa vie, qui nous enueloppe comme vn veſtement. Eſt-il eſclaue ? mais peut-eſtre a-il l'ame libre. Eſt il eſclaue? Cela nuit à luy ſeul, & ne porte dommage à pas-vn. Monſtre-m'en vn qui ne le ſoit. L'vn eſt eſclaue de ſa paillardiſe, l'autre de ſon auarice, l'vn de ſon ambition, & tous le ſont de la crainte. Ie t'en nommeray vn qui fut jadis Conſul, qui eſt à ceſte heure ſeruiteur d'vne vieille ridée. Ie te monſtreray des ieunes gentils-hommes de fort noble maiſon, qui ſont eſclaues de bateleurs & de ioüeurs de farces. Il n'eſt point ſeruitude plus vilaine que la volontaire. Pourquoy il n'y a point de raiſon, que ces galands de ſdaigneux t'empeſchent de te rendre pluſtoſt gracieux, & familier à l'endroit de tes ſeruiteurs, que ſuperieuf plein de ſuperbe: fay qu'ils t'aiment & honorent, & non pas qu'ils te craignent. Quelqu'vn me dira maintenant que i'appelle les eſclaues à la liberté, & que ie veux ietter les maiſtres hors de leur authorité, quand ie dis qu'il vaut mieux qu'ils aiment leur maiſtre, que de le craindre. Eſt-ce donc ainſi qu'ils le doiuent tant ſeulement honorer, comme feroient des vaſſaux ou ceux qui viennent ſaluër, & donner le bon-iour aux grãds? Mais celuy qui diroit cela, auroit oublié que ce qui ſuffit enuers Dieu, lequel ſe contente d'eſtre aimé & reueré, ſeroit trop peu enuers les maiſtres. L'amour ne ſe peut meſler auec la crainte. I'eſtime donc que tu fais tres-bien, ſi tu ne veux pas eſtre craint de tes eſclaues, & ſi tu aimes mieux les chaſtier de parole. On peut corriger beaucoup de fautes par remonſtrances. Tout ce qui nous offenſe ne nous bleſſe point. Mais les trop grands delices contraignent de venir furieux, & s'il y a choſe qui ne reſponde à ſouhait, cela met en cholere. Nous prenons vn cœur auſſi grand que les Roys. Car oublians la grandeur de leur puiſſance, & la foibleſſe d'autruy, les Roys ſe mettent en vne ardente cholere, ils deuiennent cruels, comme ſi on les auoit offenſez, combien que la grandeur de leur fortune les rende aſſeurez contre toutes iniures : ils ſçauent bien qu'ils ne ſont pas iniuriez, mais en ſe plaignant ils ne cherchent qu'occaſion de nuire. Ils feignent d'auoir receu iniure, pour en pouuoir faire. Ie ne te veux pas retenir plus longuement. Car tu n'as pas beſoin d'exhortation. Les bonnes mœurs ont entre autres choſes cela, qu'elles plaiſent, & durent fermes. Au contraire le vice eſt inconſtant, il change ſouuent, non pas en mieux, mais en quelqu'autre choſe.

La plus ſordide ſeruitude, c'eſt la volontaire.

Obiection auec ſa reſponſe.

Trop de delices rendent l'homme furieux.

Les bonnes mœurs durẽt fermes, mais le vice eſt inconſtant.

EPISTRE XLVIII.

De la loy d'amitié, & que le bien & le mal doit eſtre communiqué entre les amis. Il ſe mocque apres des ſophiſteries & des argumens cornus que quelques Philoſophes faiſoient en lieu d'enſeigner la vertu & la ſageſſe. Ceſte Epiſtre auoit eſté departie en deux parts, & Marc Ant. Muret les a remiſes en vne.

IE feray cy-apres reſponce à la lettre que tu m'as eſcripte en chemin, laquelle eſt auſſi longue, que le chemin meſme qu'elle a faict. Cependant ie ne veux retirer en ſecret, pour bien penſer à ce que ie te dois conſeiller. Car ſi toy-meſme, qui demandes conſeil, as longuement ſongé ſi tu le deuois demander, combien d'auantage faut-il que i'y penſe, veu qu'on demeure beaucoup plus à ſouldre vne queſtion qu'à la propoſer? Meſmement quand ce qui t'eſt profitable, ne l'eſt pas à moy. Ie parleray encor comme faict Epicure: C'eſt que ie croy, que ce qui t'eſt profitable, l'eſt auſſi à moy: ou ie ne ſuis point amy, ſi tout ce qui te touche & t'appartient, ne me touche auſſi. L'amitié engendre entre nous vne communauté & ſocieté de toutes choſes. Pas vn de nous ne doit ſentir ſeul vne bonne fortune, ou vne aduerſité. Nous viuons en commun. Aucun ne peut heureuſement viure, qui ne penſe qu'à ſoy, & qui veut tout conuertir à ſon profit particulier. Il faut que tu viues pour le bien d'autruy, ſi tu veux viure pour le tien. Il eſt beſoin d'entretenir ſoigneuſement & ſainctement ceſte ſocieté, qui nous meſle tous auec toutes perſonnes, & nous monſtre qu'il y a vn droict commun à tous le genre humain. Elle ſert grandement auſſi à l'entretenement de ceſte plus interieure liaiſon d'amitié. Car celuy qui aura beaucoup de choſes communes auec tous les autres hommes, les aura toutes auec ſes amis. I'aymerois mieux, Lucilius, que ces gens qui ſont tant les ſubtils, m'enſeignaſſent pluſtoſt ce que ie dois faire pour vn amy, & ce que ie dois faire pour vn autre homme, que non point en combien de ſortes eſt appellé vn amy, & comme pluſieurs ſignifications conuiennent à l'homme. Il eſt certain que la ſageſſe & la folie vont par des chemins tout diuers: auquel veux-tu que ie me rende? lequel veux-tu que ie ſuiue? Vn homme tient lieu d'amy à ceſtuy-cy, & ceſt amy ne tient pas lieu d'homme à ceſtuy-là. L'vn veut faire vn amy, & l'autre veut faire pour celuy qu'il a deſia faict. Tu ne fait que deſtourner les ſens aux paroles, & entre-couper les ſyllabes. Voire comme ſi ne faiſant point de tels ſubtils & cauteleux interrogatoires, ſi ne baſtiſſant vn menſonge, qui par vne fauſſe concluſion naiſtra d'vne maxime veritable, ie ne pourrois diſcerner ce que ie dois ſuiure, d'auec ce que ie dois fuyr. I'ay honte de cela, & qu'en choſe ſi graue, & en noſtre vieilleſſe nous ne faiſons que nous mocquer. Le rat eſt vne ſyllabe: le rat mange le fourmage: la ſyllabe donc mange le formage. Pren le cas maintenant que ie ne ſçache point ſoudre cela, quel danger en doy-ie craindre, quelle perte m'en peut aduenir? Sans doute ie dois craindre que ie ne puiſſe quelquefois prendre des ſyllabes dans la ſouriſſiere: ou ſi ie n'y prend garde, que mon liure ne mange le formage. Si par fortune ceſt argument que voicy n'eſtoit encor plus aigu: Le rat eſt vne ſyllabe: la ſyllabe ne mange point de formage: le rat donc ne mange point de formage. O ſottiſes dignes d'enfans! Eſt-ce pour apprendre cela, que nous auons renfroigné les ſourcils?

La regle d'amitié eſt que vn amy viue & non pour ſoy ſeul.

Difference entre la ſophiſterie & la Philoſophie.

Vanité des ſophiſtes deſcouuerte.

& condamnée.

Vanité de la Philoſophie, contre les niaiſeries des Sophiſtes.

Eſt-ce en apprenant cela que noſtre barbe eſt venuë ſi longue? Eſt-ce la ſcience pour laquelle enſeigner nous deuenons triſtes & paſles? Veux-tu ſçauoir ce que la Philoſophie promet aux hommes? Conſeil. La pauureté deſſeche ceſtuy-cy: ceſt autre eſt tourmenté ou de ſes propres richeſſes, ou de celles d'autruy. L'vn a en horreur la mauuaiſe fortune, l'autre veut eſchapper à ſa trop grande proſperité: Les hommes traictent cruellement ceſtuy-cy, & les Dieux ceſtuy-là. Pourquoy me viens-tu donc entretenir de ces ſornettes? Il n'eſt plus temps de ſe mocquer. On t'a appellé au ſecours des perſonnes miſerables. Tu as promis de ſecourir ceux qui ont faict naufrage, ceux qui ſont priſonniers & malades, qui ſont neceſſiteux, & qui ſont en danger d'auoir bien toſt la teſte tranchée. Où te vas-tu eſcarter ſi loin? que fais-tu? Celuy auec lequel tu te joües ainſi, tremble de peur. Va ſoulager, toy qui as plus d'eloquence, les peines de ceux qui ſont ſur le poinct de mourir. Tout le monde te tend les mains. Ceux qui ſe ſont perdus en leur façon de viure, & ceux qui ſont en danger de s'y perdre, s'addreſſent à toy pour auoir quelque ſecours: ils n'ont eſperance qu'en toy, ils ne penſent eſtre aidez que de toy. Ils te prient de les tirer de ceſte tempeſte: & ſe trouuans eſgarez & fouruoyez, de leur monſtrer la claire lumiere de la verité. Dy-leur qu'eſt-ce que nature a faict qui nous ſoit neceſſaire, & ce dequoy nous pouuons nous paſſer; cõbien ſes loix ſont faciles: combien la vie eſt agreable & vuide de trauail d'eſprit à ceux qui les ſuiuent: combien elle eſt ennuyeuſe à ceux qui ont donné plus de creance à leur opinion qu'à la nature. Mais qu'eſt-ce qui peut retrancher les cupiditez de ces gens, qu'eſt-ce qui les peut temperer? Pleuſt à Dieu que nous fuſſions quittes, que ces diſputes ne profitaſſent point. Elles nuiſent. Ie te feray ouuertement cognoiſtre quand tu voudras, qu'vn eſprit autrement bien nay, qui s'eſt addonné à ſes argumens ſubtils, ne faict que ſe perdre & s'affoiblir. I'ay honte de dire quelles armes ils mettent en main, & quels moyens de ſe defendre ils donnent à ceux qui doiuent combattre contre la fortune. C'eſt par ce chemin de nature, qu'on peut paruenir au bien ſouuerain: & par ceſt autre de la Philoſophie, on n'y trouue que des exceptions trompeuſes, obſcures & vilaines, qui ſeroient indignes meſmes d'vn chiquaneur, qui eſt touſiours aſſis aux ſalles des plaidoyez. Car quelle autre choſe faictes-vous, quand vous trõpez à voſtre eſcient celuy que vous interrogez, que luy vouloir faire croire, qu'il eſt vaincu & qu'il a perdu ſa cauſe? Mais tout ainſi que le Preteur le reſtitueroit, pareillement la Philoſophie reſtituera ces autres en leur entier. Pourquoy vous departez-vous de ces belles promeſſes, & pourquoy apres vous eſtre vantez auec tant de paroles enflées que vous feriez que la lueur d'vne eſpée eſbloüiroit auſſi peu ma veuë, que celle de l'or, & que ie mettrois ſous les pieds auec vne grande conſtance toutes ces choſes que le monde deſire, & celles qu'il craint, deſcendez-vous aux premieres lettres des Grammairiens? Que dites-vous? Eſt-ce le chemin par lequel on va au Ciel? Car c'eſt ce que la Philoſophie me promet: de me rendre pareil à Dieu. C'eſt ce à quoy on m'a appellé, c'eſt pourquoy ie ſuis venu: tiens-moy promeſſe. Retire-toy donc le plus que tu te pourras, Lucilius, de ces ſubtiles diſtinctions & argumens trompeurs des Philoſophes: la bonté ne cherche que les choſes ouuertes & ſimples: & encor bien qu'il nous reſtaſt beaucoup de temps, ſi le faudroit-il meſnager ſagement, afin qu'il peuſt ſuffire aux choſes neceſſaires. Mais quelle folie eſt-ce maintenant, en vne ſi grande cherté de temps, vouloir apprendre des choſes inutiles, & qui ne ſeruent de rien?

Les diſputes pour les maux, ſont nuiſibles.

La Philoſophie remet en leur entier ceux que la ſophiſterie a deſuoyez.

Et promet de rendre l'hõme ſemblable à Dieu.

EPISTRE XLIX.

Il parle de la viſteſſe du temps. Se moque des Poëtes & des Dialecticiens, & qu'il faut employer l'eſtude aux choſes qui peuuent apprendre noſtre ame à la vertu.

ENcore que celuy ſoit bien nonchalant & oublieux, qui ne ſe reſſouuient de ſon amy, ſi ce n'eſt lors que quelque endroit de pays le remet en memoire : ſi eſt-ce que les lieux que nous auons autrefois hantez familierement, eſueillent ſouuent l'amitié qui demeuroit enſeuelie dans noſtre ame : ils ne remettent pas dans nous vne ſouuenance du tout eſteinte, mais ils reſueillent celle qui dormoit. Ainſi que la triſteſſe de celuy qui fait deüil, encor qu'elle ſoit addoucie par le temps, ſe renouuelle, s'il voit le ſeruiteur domeſtique, ou la robbe, ou la maiſon du treſpaſſé. Tu ne ſçaurois croire combien la campagne de Rome, & ſur tout la ville de Naples, lors que ie vis tes Pōpeiens, me firent tout auſſi toſt reſſouuenir de toy. Tu ſemble eſtre deuant mes yeux, & principalement il me ſemble que ie parts d'auec toy, & que ie te vois, retenant les larmes : & que ne pouuant reſiſter à tes affections, elles ſortent dehors malgré toy. Il me ſemble qu'il n'y a preſque rien que ie viens de te perdre. Car qu'eſt-ce dequoy on ne peut dire qu'il n'y a preſque rien, s'il t'en reſſouuient? Il n'y a preſque rien que i'eſtois aſſis ieune garçon à l'eſchole de Sotion le Philoſophe. Il n'y a preſque rien que ie commençay à plaider les cauſes au barreau : Il n'y a preſque rien que ie perdis la volonté de plaider : Il n'y a preſque rien, que i'en perdis le pouuoir. La viteſſe du temps eſt infinie : elle eſt toutesfois mieux cogneuë de ceux qui iettent les yeux ſur le paſſé. Car elle trōpe ceux qui ne ſongent qu'au preſent, tant le paſſage de la fuitte precipitée du temps eſt ſoudain. Veux-tu ſçauoir la cauſe de cela? Tout le temps qui eſt paſſé, eſt tombé en vn meſme lieu : on le void tout joint enſemble. Il eſt tout couché l'vn ſur l'autre. Et de là tout tombe en vne grande profondeur. Autrement auſſi les interualles ne peuuent pas eſtre longs, en vne choſe qui eſt toute courte. Ce n'eſt qu'vn poinct que nous viuons, & encor moindre qu'vn poinct. Mais tout petit qu'il eſt, Nature l'a departy, comme ſi c'eſtoit quelque plus long eſpace. Elle en a faict le temps de l'enfance, vn autre de la puerilité, l'autre de l'adoleſcence, vn autre qui eſt ſur la cheute de l'adoleſcence à la vieilleſſe, & le dernier la vieilleſſe meſme. O combien de degrez a-elle mis en vne eſpace ſi petite! Il n'y a gueres que ie te ſuiuis ſur ton partement, & toutesfois ce gueres-là, eſt vne bonne partie de noſtre vie : la briefueté de laquelle nous pouuons penſer deuoir vn iour aduenir. Par le paſſé le temps ne me ſembloit point couler ſi viſtement, mais maintenant ſa fuitte me ſemble eſtre croyable : ou par ce que ie ſens, que ie m'approche de la derniere ligne, ou par ce que i'ay cōmencé de m'apperceuoir, & de compter ma perte, & mon dommage. Mais ce qui me faſche plus, c'eſt qu'il y a quelques-vns, qui de ce peu de temps qu'ils ont, (lequel ne pourroit ſeulement ſuffire aux affaires neceſſaires pour ſi bien meſnagé qu'il fuſt) en deſpendent la plus grande partie en choſes inutiles. Ciceron diſoit que quand on luy redoubleroit le temps de ſa vie, il ne pourroit ſeulement lire les Poëtes Lyriques, ou les liures des Dialecticiens. Ils ſont miſerables en leurs folies. Car les Poëtes font profeſſiō expreſſe de folaſtrer : & les autres ont vne ſotte opinion qu'ils

Diuerſes occaſions reſueillent en nous la ſouuenance de nos amis.

Ce qu'il prenne par luy-meſme.

Le temps s'eſcoule d'vne viteſſe infinie. &

La vie humaine ne dure qu'vn moment, encore eſt-il diuiſé en diuers aages.

En vaines ſpeculations.

peuuent porter quelque profit. Ie ne veux pas nier qu'on ne puiſſe ietter les yeux deſſus : mais ietter les yeux ſeulement, & les ſaluër de l'entrée de la porte : afin que nous ne ſoyons pas trompez, & que nous penſions plus certainement iuger, s'il y a aucun bien ſecret & caché dedans. Pourquoy te romps-tu la teſte, & te trauailles-tu apres ceſte queſtion, laquelle tu pourrois plus ſubtilemẽt meſpriſer, que diſſoudre? Celuy ſeroit bien aſſeuré, il auroit bien du loiſir, qui amaſſeroit ſes plus menuës hardes ſur le poinct qu'il faudroit s'en aller. Quand l'ennemy nous eſt à dos & qu'on a commandé au ſoldat de deſloger, la neceſſité fait ruer par terre tout ce qu'on auoit amaſſé durant le repos d'vne paix. Ie n'ay point maintenant le loiſir d'eſplucher ces paroles à double ſens, ny d'eſſayer ſur elles la ſubtilité de mon eſprit.

Leſquelles il vaudroit mieux negliger que diſſoudre.

Voy quel peuple s'aſſemble, & combien de gens-darmes
Dedans ceſte cité vont aiguiſant les armes.

Comparaiſon qui monſtre la vanité des eſprits qui s'amuſent à des queſtions pleines d'vne vaine ſubtilité.

Il faut que i'oye ſans eſtonnement aucun, le bruit de cet appareil de guerre. Tout le monde pourroit iuſtement penſer que i'euſſe perdu le ſens, ſi lors que les perſonnes vieilles & les femmes porteroient des gros quartiers de pierres pour remparer les murailles : ſi lors que la ieuneſſe toute armée entre les portes de la ville, n'attendroit, ou ne demanderoit que le ſigne de faire vne ſaillie : (lors que l'ennemy ayant gagné les portes, ietteroit des dards dans la ville, & que la terre trembleroit par mines & creuſemẽs: ie demeurois aſſis en repos ſans faire autre choſe, que propoſer ces petites queſtions : Ce que tu n'as pas perdu, tu l'as encores: tu n'as point perdu les cornes: tu as doncques des cornes: Et tels autres arguniẽs ſemblables, dignes de ceſte fole ſubtilité. Certainement tu pourrois auec vne pareille raiſon m'eſtimer inſenſé, ſi i'employois le temps apres ces argumens. Ie ſuis deſia aſſiegé : Et quand bien ie le ſerois par vn eſtranger, il y auroit vne muraille entre luy & moy. Mais maintenant les dangers qui me menacent de mort, naiſſent dans moy-meſme.

Quelles conſiderations nous doiuent retenir, & quels aduertiſſemens retentir à nos oreilles.

Ie n'ay point loiſir de m'amuſer apres ces folies. I'ay bien vn plus grand affaire entre mes mains. Que feray-ie ? La mort me talonne, ma vie s'enfuit : apprenmoy quelque choſe contre cela: apporte-moy quelque enſeignement, pour ne fuyr point la mort, & que la vie ne s'enfuye point de moy. Exhorte-moy cõtre les choſes difficiles, appren-moy d'eſtre patiẽt contre ce qui eſt ineuitable: fay que ie croye que la briefueté du temps a eſté aſſez longue. Appren-moy que le bon-heur de la vie ne giſt point en vn long eſpace d'années, mais en l'vſage : Comme il ſe peut faire, voire qu'il ſe fait ſouuent, que celuy qui a longuement veſcu, n'a gueres veſcu. Dis moy quand ie voudray dormir, Peut-eſtre tu ne te reſueilleras iamais. Dy apres que ie ſeray reſueillé, Peut-eſtre que tu ne dormiras iamais plus. Dy quand ie ſortiray, Peut-eſtre que tu ne retourneras iamais. Dy-moy quand ie reuiendray, Peut-eſtre que tu n'en ſortiras plus. Tu te trompes, ſi tu pẽſes que ce ſoit ſeulement à ceux qui ſont dans vn nauire, qu'il y ait peu de diſtance entre la vie & la mort. Ceſte diſtance eſt auſſi petite en tous lieux. La mort ne ſe monſtre pas de ſi pres en tous lieux : mais elle eſt toutesfois auſſi pres de nous en tous lieux. Chaſſe ces tenebres loing de moy : & apres tu m'enſeigneras plus facilement, les preceptes auſquels ie ſuis preparé. Nature nous a fait naiſtre dociles : la raiſon qu'elle nous a donné eſt imparfaicte : mais elle peut arriuer à la perfection. Diſpute-moy de la iuſtice, de la pieté, de la ſobrieté, de l'vne & de l'autre pudicité, tant de celle qui s'abſtient du corps d'autruy, que de celle qui a le ſoin de-

conſeruer le ſien. Si tu ne me veux pas conduire par des chemins eſcartez, i'arriueray plus facilement au lieu où ie veux paruenir. Parce que comme (dit ce Tragique) la verité ne demande qu'vne parole ſimple. C'eſt pourquoy il ne la faut point embroüiller. Car il n'y a rien plus indigne de ceux qui penſent aux choſes hautes, que ces tromperies pleines de trop grandes ſubtilitez.

Ces tromperies ſubtilitez ſont indignes de gens d'honneur.

EPISTRE L.

La faute que pluſieurs font croire que les vices qui naiſſent de nous, prouiennent des choſes: Que les choſes encor tendres ſe corrigent facilement: & celles qui ſont enuieillies, le peuuent eſtre auec la peine & la diligence.

Il ne faut imputer nos vices ny aux lieux, ny aux temps, ains à nos propres perſonnes.

IE n'ay receu ta lettre que pluſieurs iours apres qu'elle fut eſcrite. C'eſt pourquoy il me ſembla que c'eſtoit peine perduë de m'enquerir auec le porteur de ce que tu faiſois. Il euſt eu la memoire trop bonne s'il s'en fut ſouuenu. Et toutesfois i'eſpere que tu vis deſia d'vne telle façon, que ie ſçay au vray, comme tu vis en quelque lieu que tu ſois. Car quelle autre choſe pourrois-tu faire, que de toy-meſme te rendre tous les iours plus vertueux, & perdant les fauſſes opinions que tu as, taſcher de de cognoiſtre, que les vices que tu penſes prouenir des choſes, ſont tes propres vices? Nous en attribuons quelques-vns aux lieux, & aux temps. Mais en quelque lieu que nous allions, ils nous ſuiuront par tout. Tu ſçais que Harpaſte, qui eſtoit la folle de ma femme, m'eſt demeurée en la maiſon comme vne charge hereditaire: quant à moy ie hay infiniement ces monſtres: ſi ie veux quelquefois paſſer le temps auec vn fol, il ne me le faut point aller chercher loin, ie me mocque de moy-meſme. Ceſte folle perdit la veuë tout d'vn coup. Ie te conte vne choſe fort difficile à croire, qui eſt toutesfois veritable. Elle ne penſe point eſtre deuenuë aueugle, & prie inceſſamment ſon gouuerneur de la mener en quelqu'autre lieu, parce qu'elle trouue ceſte maiſon obſcure. Fais eſtat que nous ſommes tombez en vn aueuglement pareil que celuy que nous rions en elle. Pas-vn ne peut cognoiſtre qu'il ſoit auare, qu'il ſoit ambitieux, & toutesfois les aueugles demandent vne guide. Mais nous qui ne voulons point de guide, nous fouruoyons, & diſons: Ie ne ſuis point ambitieux, mais on ne peut autrement viure dans Rome. Ie ne ſuis point grand deſpenſeur: mais on eſt contraint deſpendre beaucoup dans la ville. Ce n'eſt point mon imperfection d'eſtre cholere. Si ie n'ay point encor arreſté la façon de viure que ie dois tenir, la ieuneſſe en eſt cauſe. Pourquoy nous trompons-nous ainſi? Noſtre mal ne vient point de dehors, il eſt dedans nous, il s'eſt plongé au fonds de nos propres entrailles. Il nous ſera mal-aiſé de guerir, puis que nous ne penſons point eſtre malades. Si nous ne commençons à vouloir guerir, quand ſera-ce que nous aurons chaſſé tant de maux, & tant de faſcheuſes maladies? Mais nous ne cherchons point encor de medecin qui auroit beaucoup moins de peine, s'il eſtoit appellé quand le vice ne commence qu'à naiſtre. Les eſprits encor ieunes & tendres ſuiuroient celuy qui leur apprendroit la vertu. Aucun ne trouue difficulté de reprendre ſa nature que celuy qui l'auoit abandonnée. Nous rougiſſons de honte d'apprendre comme nous pourrons auoir l'ame bonne. Certainement c'eſt choſe deshonneſte, de chercher vn precepteur pour cela. Il eſt hors de noſtre eſperance, qu'vn ſi grand bien nous puiſſe aduenir par quelque influence: Mais il faut prendre peine, & à dire verité, vne peine qui n'eſt pas grande, ſi comme i'ay

Leſquels nous ne pouuons deſconurir non plus que la folle de Seneque ſon aueuglement.

Le moyen de corriger vne perneruité enuiellie, c'eſt d'y remedier de bonne heure.

dit, nous commençons pluſtoſt a preparer noſtre ame, & corriger ſa mauuaiſtié, auparauant qu'elle s'endurciſſe, combien que ie ne perds point l'eſperance de ce qui ſeroit endurcy. Il n'y a rien qu'vn trauail opiniaſtre, & vn ſoin aſſiduel & diligent ne ſurmonte. Tu feras reuenir les cheſnes tortus à droit fil: la chaleur redreſſe les pieces de bois courbées. Et encor qu'elles ſoient autres de naiſſance, nous les mettons au poinct que nous voulons. Combien donc plus aiſément pourra l'ame qui eſt facile à ſe plier & fleſchir, & qui plus eſt obeyſſante, que nulle humeur qui ſoit, prendre la forme qu'on voudra? Car qu'elle autre choſe eſt l'ame, qu'vn vent ſubtil, qui ſe change en diuerſes façons? Or tu vois que le vent eſt d'autant plus ſimple & facile, d'autant qu'il eſt plus ſubtil & delié que nulle autre matiere. Il ne faut point, Lucilius mon amy, que tu laiſſes à bien eſperer de nous, encor que le vice nous ait deſia ſaiſis, & que dés long temps il ait pris poſſeſſion deſſus nous. L'ame bonne ne vient iamais ſur aucun, deuant que la mauuaiſe. Nous ſommes deſia gagnez & ſujects à cela, qu'il nous faut apprendre les vertus, & oublier les vices: Mais nous deuons auec plus de courage entreprendre d'amender noſtre vie, & voire d'autant plus, que la poſſeſſion qui nous eſt donnée de ce bien, & perpetuelle, la vertu ne s'oublie iamais. Car les vices qui luy ſont contraires, s'y logent comme en lieu eſtranger. Et c'eſt pourquoy on les peut chaſſer, & deſraciner. Mais les choſes qui viennent en vn lieu, qui leur eſt propre & naturel, elles y prennent place pour iamais. La vertu nous eſt comme naturelle, les vices nous ſont ennemis & importuns aduerſaires. Or tout ainſi que les vertus que nous auons receuës dans noſtre ame, n'en peuuent plus ſortir, & que nous les pouuons facilement garder: Pareillement le premier eſſay d'aller deuers elles, & de les rechercher, eſt faſcheux & difficile, parce que premierement c'eſt le propre d'vne ame foible & languiſſante, de craindre ce qu'elle n'a pas accouſtumé. C'eſt pourquoy il faut contraindre & forcer l'ame pour la faire commencer. Mais bien toſt apres la medecine ne ſemblera point amere, & nous la trouuerons agreable à meſure qu'elle nous guarira. On ne ſent le plaiſir des autres remedes, qu'apres la guariſon, mais la Philoſophie eſt agreable au temps meſme qu'elle guarit.

L'ame humaine reſſemble aux iennes plantes qu'on plie comme l'on veut.

Les vertus ſont comme biens naturels & ſe peuuent garder, eſtãs une fois venuës.

EPISTRE LI.

Il faut fuir les lieux dans leſquels il y a danger que nos ames deuiennent effeminées & laſches: & qu'il eſt bon de s'adonner au trauail & à la peine pour ne tomber aux vices.

Les lieux plaiſants & bien accommodez ſont dangereux: car il nous retiennent tellement au monde, que nous en negligeons les exercices de vertu. Ce qu'il preuue tant par les lieux de Baia,

CHacun fait comme il peut, Lucilius mon amy: mais au lieu où tu es maintenant, tu as ce Montgibel, mont le plus renommé qui ſoit en Sicile: lequel ie ne ſçay pourquoy Meſſalla ou Valgius, (car ie l'ay ainſi leu dans tous ces deux) ont appellé vnique, veu qu'il y a pluſieurs autres lieux, non ſeulement de ceux qui ſont hauts, où toutesfois cela aduient plus ſouuent, à cauſe que le feu monte touſjours contremont, mais encor de ceux qui ont la ſituation baſſe, qui iettent du feu. Quant à moy ie me contente le moins mal qu'il m'eſt poſſible, de la ville de Baia, de laquelle ie me retiray le lendemain apres que i'y fus arriué, d'autant que c'eſt vn lieu qu'il faut fuyr, encor qu'il ſoit enrichy de pluſieurs beaux dons de nature, parce que la ſuperfluité, & la folle deſpenſe ſont venus loger là dedans. Et quoy? faut-il porter haine à pas-vn lieu que ce ſoit? rien moins que cela. Mais comme il y a quelque ſorte de robbe, qui eſt mieux ſeante à vn homme

ſage, qui ne ſeroit point vne autre : comme il ne hait aucune eſpece de couleur, mais il penſe qu'il y en a quelqu'vne qui eſt plus propre à celuy qui faict profeſſion de la ſobrieté : Pareillement il y a des pays qu'vn homme ſage ou qui faict eſtat de ſuiure la ſageſſe, doit fuir, comme contraires aux bonnes mœurs. Et par ceſte raiſon quand il voudra ſe retirer en quelque lieu pour viure en repos d'eſprit, il ne choiſira iamais la ville de Canope : combien que Canope n'empeſche point qu'on n'y puiſſe viure ſobrement. Il ne choiſira pas auſſi la ville de Baja : Parce que ces lieux ont commencé d'eſtre vne vraye hoſtellerie de vices. C'eſt en ces lieux que la folle deſpenſe & la diſſolution ſe ſont données toute liberté. C'eſt là où elle eſt plus deſtachée, comme ſi vne plus grande licence eſtoit deuë à ce lieu. Nous deuons choiſir quelque lieu qui ſoit ſalutaire non ſeulement au corps, mais aux mœurs. Et tout ainſi que ie ne voudrois pas viure entre des bourreaux, auſſi ne voudrois-ie pas viure parmy des cabarets & des roſtiſſeries. Quel beſoin eſt-il de voir des yurongnes ſe promenans ſur les bords de la mer, des banquets qui ſe font dans les nauires, le bruit de la muſique, qui remplit les lacs, & telles autres choſes, par le moyen deſquelles la diſſolution, qui ne tient compte des loix, ne peche pas ſeulement, ains les met à la veuë de tout le monde ? Nous deuons mettre peine de chaſſer le plus loin que nous pourrons, tout ce qui nous peut inciter aux vices. Il faut endurcir noſtre ame, & la retirer de tous allechemens de voluptez. Les ſejours de l'hyuer attiedirent toute l'ardeur d'Annibal : & la bonne chere qu'il fit en la terre de Labour, luy firent perdre ſes forces, & ce cœur que les neiges & les Alpes n'auoient peu abbaiſſer, Il vainquit par les armes, mais il fut vaincu par les vices. Il nous faut pareillement porter les armes, & faire la guerre d'vne façon que nous n'aurons iamais ny repos ny loiſir. Il faut premierement vaincre les voluptez, deſquelles comme tu vois, ont peu rauir & attirer ces eſprits furieux & barbares. Si quelqu'vn ſe veut repreſenter combien eſt grande ceſte entrepriſe qu'il a faicte, il iugera qu'il luy faut quitter les mignardiſes & delicateſſes. Quel beſoin ay-ie de ces eſtangs & de ces eaües chaudes ? Quel beſoin ay-ie de ces eſtuues, dans leſquelles nous enfermons vne vapeur ſeche, qui ne faict qu'externuer, & tirer la ſubſtance des corps ? Il vaut mieux que la ſueur en ſorte par quelque trauail. Si nous faiſons ce que fit Annibal, ſi rompant le cours de noſtre fortune, & quittans l'entrepriſe de la guerre, nous ne penſions qu'à nourrir delicatement noſtre corps : il n'y a pas vn qui ne nous reprochaſt iuſtement l'oiſiueté, que nous ſuyurions hors de ſaiſon, & laquelle eſt tres-dangereuſe, non ſeulement à celuy qui a deſia vaincu, mais à celuy qui pourſuit ſa victoire. Cela nous eſt encor moins permis qu'à ceux qui marchent ſous les enſeignes de Carthage. Il y a plus de danger pour ceux qui tournent le dos, & plus encor de beſongne pour ceux qui perſeuerent de vaincre. C'eſt la fortune qui me faict la guerre. Ie ne veux pas obeyr à ſes commandemens. Ie ne veux pas me courber ſous ſon joug : ains au contraire, (& ce qu'il faut faire auec plus de vertu) ie le veux ſecouër. Il ne faut pas laiſſer amollir noſtre courage : ſi ie quitte les armes à la volupté, il faut auſſi que ie les quitte à la douleur au trauail, & à la pauureté. L'ambition & la cholere voudront auoir pareille authorité deſſus moy. Ie ſeray deſchiré, ou pluſtoſt mis en pieces entre tant de cruelles paſſions. La liberté m'eſt propoſée, c'eſt le prix du jeu pour lequel il faut trauailler. Demandes-tu quelle eſt ceſte liberté ? C'eſt de n'eſtre eſclaue ny ſubject à choſe aucune, ny à neceſſité, ny aux accidens de ce monde, faire teſte à la fortune. Le iour qu'on me dira qu'elle a plus de pouuoir, elle ne pourra du tout rien. Sera-il dit que ie la ſouffre, eſtant en ma main de pouuoir mourir ? Celuy

& de Canope, villes desbordées.

Comme par la perſonne d'Annibal, qui ſe laiſſa vaincre aux vices.

Il vaut mieux prendre plaiſir au trauail, & s'accoustumer aux incommoditez de ceſte vie: car

Elles apportent beaucoup de biens & d'auantage à l'homme vertueux.

qui ſe plaiſt à ces belles penſées, doit choiſir quelque endroit ſainct, où il ne ſe face point de folie. Ces lieux trop plaiſants & recreatifs rendent les eſprits effeminez: & ſans doute le naturel des pays peut quelque choſe pour corrõpre noſtre vigueur. Les cheuaux, deſquels la corne des pieds s'eſt endurcie en des lieux ſecs & pierreux, ne craignent de marcher par quelque chemin que ce ſoit. Mais ceux qui ſe ſont engraiſſez en quelques paſturages mareſcageux, ſe gaſtent & briſent aiſement la corne. Le ſoldat qui eſt nay en vn pays aſpre & rude, eſt plus robuſte. Au contraire celuy qui eſt nay dans les villes, & dans nos maiſons eſt plus laſche & peſant. Les mains qu'on a retirées de la charruë pour les employer aux armes, ne refuſent aucun trauail. Ce mignard parfumé perd le cœur au premier combat. La diſcipline des lieux où l'on vit plus auſterement, renforce le courage & le rend plus apre aux grandes entrepriſes. Scipion fit plus honneſtement de paſſer ſon banniſſement à Linterno, qu'en la ville de Baja. Sa mayne ne ſe deuoit pas coucher ſi doucement. Ceux meſmes auſquels tous premiers la fortune & le malheur du peuple Romain, donna les richeſſes de la Republique, ſçauoir eſt C. Marus, Cn. Pompeius & Ceſar baſtirent bien quelques maiſons aux enuirons de Baja, mais ils les mirent aux plus hauts ſommets des montagnes. Cela encor ſentoit plus ſon homme de guerre, afin que de ces lieux hauts eſleuez, ils peuſſent voir au long & au large les campagnes qui eſtoient au deſſous. Regarde bien quelles ſituations ils ont choiſies, & en quels lieux ils ont dreſſé des edifices: regarde quels ils ſont, tu iugeras que c'eſtoit pluſtoſt des forts, que maiſons des champs. Penſes-tu que Caton euſt peu demeurer dans Biſerte pour compter ſur le doigt les femmes adulteres, qui paſſoient deuant luy ſe pourmenant ſur la mer, & pour voir tant de ſortes de gallions peints de diuerſes couleurs, & les roſes qui nagent ſur le lac: ou pour oüir les iniures que s'entrediſoient ceux qui paſſoient la nuict à chanter; N'euſt-il pas mieux aymé demeurer dans les tranchées, que d'auoir veillé vne ſeule nuict entre tels exercices? Qui eſt l'homme de cœur, qui n'aymaſt mieux qu'vne trompette luy rompiſt le ſommeil, qu'vn accord de muſique? Or c'eſt aſſez crié contre la ville de Baja, mais nous ne pourrions aſſez contre les vices. Auſquels ie te prie, Lucilius, faire la guerre inceſſamment & ſans fin. Car auſſi ils ne ceſſent & ne finiſſent iamais. Iette au loin ce qui te ronge le cœur, & ſi tu ne t'en pouuois autrement tirer, il te faudroit auec cela arracher le cœur meſme. Sur tout chaſſe les voluptez dehors: porte-leur autant de haine, que font les Egyptiens à vne ſorte d'aſſaſſins qu'ils appellent *philetes*, c'eſt à dire baiſeurs. Ils nous accolent pour apres nous eſtrangler.

Diuerſes comparaiſons ſur ce propos.

Exemples illuſtres. De Scipion.

De Marius, Pompée & Ceſar.

De Caton.

En ſomme les delices engendrent des vices leſquels il faut ſoigneuſement conſeruer.

EPISTRE LII.

Il y a trois ſortes d'hommes qui ſuiuent & s'approchent de la Philoſophie & de la ſageſſe. Qu'il faut imiter, non pas ceux qui s'eſtudient à bien & viſtement parler, mais ceux qui par leur bonne vie nous enſeignent à bien viure.

Il n'eſt pas en la puiſſance d'aucun homme, d'appercenoir la ſource ny la cauſe.

QV'eſt-cela, Lucilius, quand nous voulons aller en vne part, qui nous traine en vne autre, & nous rechaſſe au lieu d'où nous voulons partir? Qu'eſt-ce qui combat contre noſtre fantaſie, & ne nous permets de rien vouloir de certain? Nous flottons entre diuers conſeils. Nous ne voulons rien librement, rien parfaictement, rien conſtamment pour tout temps. C'eſt diras-tu, vne vraye folie, à laquelle

il n'y a rien de conſtant, ny rien qui luy puiſſe longuement plaire. Mais quand ſera-ce, & par quel moyen que nous pourrõs nous deffaire d'elles? Il n'y a pas-vn qui ait aſſez de force de luy-meſme, pour s'en retirer: Il eſt beſoin que quelqu'vn nous tende la main, & que quelqu'vn nous en tire. Epicurus dit qu'il y en a qui ſont paruenus à la cognoiſſance de la verité ſans aide de pas-vn, & qu'eux-meſmes ſe ſont tracez le chemin. Il louë grandement ceux qui ont eu ceſte ardeur & ceſte force, & qui ſe ſont aduancez d'eux-meſmes. Il dit auſſi qu'il y en a d'autres qui ont beſoin du ſecours d'autruy, qui ne marcheront iamais ſi quelqu'vn ne va deuant, qui ſçauroient toutesfois bien ſuiure. Il dit que Metrodorus eſt vn de ceux-là. C'eſt vne eſprit excellent, qui ne doit toutesfois eſtre mis qu'au deuxieſme rang. Nous ne ſommes pas de ce premier coing: mais ce ſeroit vn grand aduantage pour nous ſi nous pouuions eſtre du ſecond. Tu ne dois pas auſſi meſpriſer celuy qui ſe peut ſauuer par le bien-faict d'autruy. Car c'eſt encor beaucoup de ſe vouloir ſauuer. Outre cela, tu trouueras encor vne troiſieſme ſorte de gens, qu'il ne faut point auſſi reietter: ce ſont ceux qui peuuent eſtre forcez & contraints à la vertu, & qui ont beſoin non ſeulement d'vne guide, mais d'vne aide, on à mieux dire, d'vn qui les y contraigne. Ces gens-là ſont d'vne troiſieſme liurée. Et ſi tu veux qu'on t'en baille vn exemple, Epicurus dit que Hermacus fut tel. C'eſt pourquoy il en ſçait plus de gré à l'vn & admire d'auantage l'autre. Car encor bien que ces deux ſoient paruenus à vne meſme fin, toutesfois il y a plus de loüange, d'auoir ſçeu faire vn meſme ouurage ſur vne matiere plus difficile. Pren le cas qu'on ait baſty deux edifices tous pareils, & auſſi hauts & magnifiques l'vn que l'autre: l'vn ſur vne place dure, où l'on a peu bien-toſt hauſſer le baſtiment, & l'autre ayant les fondemens dans vne terre molle & deſtrempée, où il falloit profondement cauer, & employer vne peine infinie, auant que trouuer la baume ferme. En l'vn tout ce qu'on a baſty ſe monſtre incontinent à l'œil? En l'autre la meilleure partie, & la plus difficile eſt cachée. Il y a pareillement des eſprits prompts & faciles à comprendre: Il y en a d'autres qu'il eſt force de dreſſer (comme on dit) à la main, & qu'il faut longuemẽt tenir occupez à faire leurs propres fondemens. Et par ainſi ie diray, que ceſtuy-cy eſt plus heureux, qui ne s'eſt donné aucune peine: & que l'autre qui a vaincu la mauuaiſtié de ſa nature, qui ne s'eſt pas conduit à la ſageſſe, mais s'y eſt trainé par force, a plus merité de ſoy. Il faut que tu ſçaches qu'on nous a ietté ſur ceſte peine, & ſur ce faſcheux trauail. Nous allons par vn chemin plein d'empeſchemẽs. Combattons donc, & appellons quelqu'vn à noſtre ſecours. Mais lequel ſera-ce, (diras-tu,) que i'appelleray? Ceſtuy-cy, ou ceſtuy-là. Quant à toy, ie te conſeille de retourner aux premiers, qui n'ont deſia rien plus à faire. Car non ſeulement ceux qui ſont auiourd'huy, mais encor ceux qui ont cy-deuant eſté, nous peuuent aider. Et entre ceux qui viuent, choiſiſſons, non pas ceux qui deuident force parolles d'vne grande viſteſſe, qui deſplient tout plein de lieux communs, qui aſſemblent force gens dans leurs maiſons: mais bien ceux deſquels la vie nous ſert d'enſeignement: ceux qui apres auoir dit ce qu'il faut faire, le peuuent par effects: qui apprenent ce qu'il faut fuir, & ne ſont iamais ſurpris faiſans ce qu'ils ont defendu aux autres. Choiſi pour te ſeruir d'aide, celuy que tu auras en plus grande admiration: pluſtoſt apres l'auoir veu faire, qu'apres l'auoir ouy parler. Ie ne veux pas pour cela te deffendre d'oüir ceux qui ont accouſtumé de receuoir le peuple en leurs maiſons, diſputer & diſcourir deuant eux, s'ils ſe preſentent à ceſte aſſemblée pour ſe rendre meilleurs eux-meſmes, & pour faire les autres meilleurs: & s'ils ne font point cela d'ambition. Car que pourroit-on voir plus vilain, qu'vne Philoſophie qui recherche la faueur

Des deſordres qui ſont en l'ame.
Et la faut apprendre d'vne autre Philoſophie.
Trois ſortes d'hommes qui ſuiuent la Philoſophie.
Les vns y paruiennent d'eux-meſmes.
D'autres ont beſoin d'vne guide.
Et d'autres encor d'vn aiguillon ſelon que les eſprits ſont differens.
Quelle aide ou guide il faut choiſir en ceſte vie.
Ceux dont la maniere de viure ſert d'inſtruction, &
Qui ſçauent mieux faire que dire, &
Qui ſont exempts d'ambition.

& les acclamations du peuple a-on iamais veu malade, qui loüe le medecin pendant qu'il le taille & l'inciſe? faites ſilence, eſcoutez, & preſentez-vous à la guariſon: pourtant que vous me faciez d'acclamations de faueur, ie ne les oiray point, ſi vous ne ſanglotez quand ie toucheray à vos vices. Voulez-vous par là teſmoigner, que vous eſtes attentifs, & que vous eſtes rauis d'admiration pour la grãdeur des choſes que vous oyez? ie le trouue bon. Si c'eſt pour faire iugement, & donner voſtre voix à ce que vous eſtimez eſtre meilleur, pourquoy ne le permettois-ie pas? Sous Pythagoras les diſciples demeuroient cinq ans ſans parler. Penſes-tu donc qu'il leur fuſt permis incontinent, & de parler & de loüer? Mais combien grande eſt la folie de celuy, qui ſort plus ioyeux de ſon eſchole, pour auoir ouy le bruit, & l'acclamation de quelques ignorans? Pourquoy te reſioüis-tu d'eſtre loüé d'aucun, que tu ne peux toy-meſme loüer? Fabianus diſputoit deuant le peuple, mais on l'eſcoutoit auec beaucoup de modeſtie. Il s'eſleuoit quelquesfois vne grãde acclamatiõ de ceux qui loüoient, laquelle procedoit de la grandeur des beaux propos qu'il tenoit, & non point de la voix d'vne oraiſon, qui coulaſt doucement, & ſans rudeſſe. Il faut qu'il y ait quelque difference entre les acclamations d'vn theatre, & d'vne eſchole. Et à dire vray, quelque liberté de loüer peut bien eſtre permiſe. Il y a touſiours des indices, & des ſignes de toutes choſes qui ſe deſcouurent, ſi on le remarque bien. Et peut-on encore par argumens de choſes fort petites, iuger des mœurs d'vne perſonne. La façon de cheminer, le remuëment de la main, & quelquesfois vne ſeule reſponſe, ou le doigt porté à la teſte, ou les œillades deſconurent l'impudicité d'vne perſonne. On cognoiſt vn meſchant à ſon rire, & vn fol à ſon viſage, & à ſa contenance. Car ces choſes ſe monſtrent au dehors par quelques ſignes. Tu iugeras quel eſt vn chacun, ſi tu prens garde de quelle façon on le loüe. L'auditeur deçà & delà leue les mains contre le Philoſophe, comme s'il le menaçoit: & toute ceſte trouppe de gens qui l'admirent, ſe tiennent ſur ſa teſte. Si tu le cognois bien, ce n'eſt pas eſtre loüé, cela eſt pluſtoſt eſtre hué. Il faut laiſſer ces voix & ces crieries pour les arts, qui n'ont autre but que de plaire au peuple. La Philoſophie doit eſtre adorée. On peut bien permettre quelquesfois aux ieunes hõmes, de ſuiure l'ardeur de leur eſprit. Mais ils ſuiuront ceſte impetuoſité, quand ils ne pourront plus ſe commander le ſilence. Ceſte façon de loüange ſert de quelque exhortation aux auditeurs, & d'aiguillon à la ieuneſſe. Mais il vaudroit mieux qu'ils ne s'eſmeuſſent que des choſes, & non point des paroles fardées. Autrement l'eloquence ne leur porteroit que dommage, ſi elle engendroit pluſtoſt le deſir d'elle-meſme, que des choſes. Ie n'en parleray point d'auantage pour le preſent. Car cela requiert vn bien plus long diſcours, pour ſçauoir comme il faut traicter vne matiere deuant le peuple, quelle liberté on ſe doit permettre enuers luy, & quelle on luy doit donner enuers ſoy. Il ne faut point douter que la Philoſophie n'ait beaucoup perdu, puis qu'elle a eſté proſtituée en public pour de l'argent. Mais on la pourroit bien faire voir dans ſon plus ſecret magaſin, ſi elle trouuoit vn iour, non pas vn marchand boutiquier, mais quelque honneſte Prelat.

Il vaut mieux eſcouter, que par quelque vaine crierie deſcouurir ſon ignorance.

Et faut que les cris de l'eſchole ſoient plus modeſtes que du theatre.

L'homme ſe manifeſte ſelon qu'il prend les louanges qu'on luy donne.

L'eloquence quand & à qui eſt inuiſible,

& Par qui la Philoſophie doit eſtre traictée.

EPISTRE LIII.

Des dangers & incommoditez qu'il y a de ſe mettre ſur la mer, des maladies de l'ame & de la gueriſon de la ſeule Philoſophie leur peut donner.

QV'eſt-ce qu'on ne pourra deſormais perſuader, puis qu'on m'a perſuadé de me mettre ſur mer? Ie fis deſtacher mon nauire en vn temps calme & ſans vents. Il eſt bien vray que l'air eſtoit couuert de nuées noires & obſcures, qui ſe fondent le plus ſouuent en pluyes ou en vents: Mais ie penſay deſrober viſtement ce peu de lieuës qu'il y a de la ville de Naples à Pouzzoly, encor que le Ciel fuſt douteux à craindre. A ceſte cauſe pour faire ce chemin en peu de temps ſans ſuiure les rades, ie tiray droit en haute mer vers Neſidia. Quand i'eus paſſé iuſques-là, & qu'il n'y auoit pas plus de chemin à paſſer outre, que pour m'en retourner, premierement ceſte douceur de temps qui m'auoit trompé, ſe perdit. Ce n'eſtoit pas encor vne entiere tempeſte, toutesfois la mer commençoit à s'enfler, & les flots à s'eſleuer plus eſpais. Ie commençay alors de prier le patron qu'il me miſt à terre en quelque port. Mais il me dit que les riues de ceſte mer eſtoyent faſcheuſes & de mauuais abord, & que durant vne tempeſte, il ne craignoit rien tant que la terre. I'eſtois encor ſi tourmenté, que ie ne me ſouuenois d'aucun danger. Car vne enuie languiſſante de vomir qui me ſouſleuoit l'eſtomach ſans le pouuoir deſcharger, me trauailloit infiniement. Cela fut cauſe que ie m'opiniaſtray ſi fort contre le patron, que ie le contraignis vouluſt-il ou non, de prendre port. Aupres duquel eſtant arriué, ie n'attens pas qu'on face ce que Virgile commande qu'on tournaſt vers terre la proüe du nauire, ou qu'on jettaſt l'anchre dans la mer: mais me ſouuenant de ce que i'auois accouſtumé de faire, ie me jettay dans l'eau couuert d'vne mante veluë, comme font ceux qui ſe lauent dans l'eau froide. Que penſes-tu que i'aye enduré quand i'ay voulu paſſer à trauers ces lieux aſpres & difficiles? quand ie cherchois quelque chemin, & que ie faiſois moy-meſme? Ie cogneus bien que non ſans cauſe les mariniers craignent la terre. Il eſt incroyable ce que i'ay ſupporté, veu que ie ne pouuois me ſupporter moy-meſme. Apprẽn de moy que la mer ne fut pas ſi courroucée à la naiſſance d'Vlyſſes, qu'il deuſt faire naufrage en tous lieux. Il vomiſſoit facilement. Quant à moy i'ayme mieux demeurer vingt ans par chemin, que d'aller iamais plus par mer en aucun lieu. Auſſi-toſt que i'eu remis mon eſtomach, (tu ſçais bien qu'en perdant la mer on ne perd pas l'enuie de vomir) & que ie me fus oingt tout le corps pour me delaſſer, ie me mis à penſer en moy-meſmes, quel oubly de nos vices nous auoit ſurpris, non ſeulement des vices leſquels, d'autant qu'ils ſont plus grands, ſe tiennent plus cachez, mais auſſi des vices du corps, qui a toute heure nous font ſouuenir d'eux. Vne legere eſmotion peut bien tromper quelqu'vn: mais quand elle s'eſt augmentée, & qu'elle eſt venuë en fiéure ardante, elle ſe faict confeſſer par force aux plus robuſtes & aux plus endurcis. Les pieds nous font mal, les joinctures ſentent quelques petites poinctures: nous diſſimulons encores, & diſons que c'eſt vne entorſe, ou que nous nous ſommes trop efforcez en faiſant quelque exercice. Nous ſommes en peine comment nous appellerons vn mal qui n'eſt point encor cogneu. Mais quand il a commencé de nous enfler les talons, il nous eſt force de confeſſer que c'eſt la goutte. Il en aduient tout au contraire pour le regard des maladies qui ſaiſiſſent l'ame. Car d'autant plus que

Es voyages l'on trouue des incommoditez & des commoditez ſelon la diſpoſitiõ des perſonnes.

En cuidant vn danger, on en rencontre ſouuent vn autre.

Les maladies du corps nous doiuent amener à la conſideration de celles de l'ame, & à rechercher les moyens de les guerir.

quelqu'vn eſt malade, tant moins il en a de ſentiment. Tu ne dois pas t'eſmerueiller. Lucilius de cela, parce que celuy qui ne dort que d'vn ſommeil leger, & qui durant ſon repos faict quelques ſonges : aucunefois en dormant il ſonge qu'il dort. Mais vn peſant ſommeil chaſſe les ſonges, & enſeuelit l'ame ſi profondement qu'il luy oſte le pouuoir d'vſer d'aucune de ſes intelligences. Pourquoy eſt-ce que pas vn ne recognoiſt ſes vices ? Parce qu'il eſt encor plongé dedans. Il faut eſtre reſueillé pour raconter ſes ſonges, & confeſſer ſes vices eſt vn ſigne de ſanté. Eſueillons-nous doncques afin que nous puiſſions blaſmer & corriger nos erreurs. Ce ſera la ſeule Philoſophie qui nous eſueillera : elle ſeule chaſſera noſtre peſant ſommeil. Addonne-toy entierement à elle. Tu eſt digne d'elle, elle eſt digne de toy. Embraſſez-vous l'vn l'autre. Refuſe courageuſement & ouuertement de te joindre à toutes autres choſes. Tu ne peux pas Philoſopher ſans prendre quelque peine. Si tu eſtois malade, tu abandonnerois tout le ſoin des affaires de ta maiſon, & de tes procez. Il n'y auroit amy ſi chery de toy, duquel tu vouluſſes aller plaider la cauſe. Tout le ſoin de ton eſprit, ſeroit de guarir bien toſt. Et quoy ? Pour cecy n'en feras-tu pas autant ? Quitte tout ce qui t'empeſche, & ne penſe qu'à rendre ton ame plus parfaicte. Aucun qui ſoit occupé apres ſes affaires, n'y peut paruenir. La Philoſophie vſe de puiſſance ſouueraine comme vn Roy. Elle depart le temps & ne le reçoit de pas-vn : elle ne veut pas eſtre ſeruie à temps perdu & deſrobé. Elle eſt ordinaire, elle eſt maiſtreſſe, elle eſt preſente, elle commande. Alexandre, auquel vne ville promettoit donner la moitié de leurs champs & de leurs autres biens : Ie ſuis venu dit-il, en Aſie auec reſolution de ne prendre point ce que vous donneriez, mais au contraire, que vous n'auriez que ce que ie vous laiſſerois. La Philoſophie vſe de meſme authorité en toutes choſes : Ie ne veux pas, dit-elle, prendre le temps qui vous demeurera de reſte : au contraire vous n'aurez que celuy que ie vous donneray. Dreſſe toute ton ame vers elle, ſois touſiours aupres d'elle : rends luy tout l'honneur que tu pourras : fay qu'il y ait vne grande diſtance entre toy & le commun des autres hommes. Tu ſurpaſſeras tous les mortels, & les Dieux te ſurpaſſeront de fort peu. Veux-tu ſçauoir quelle difference il y aura entr'eux & toy ? Ils dureront plus longuement. Mais certainement c'eſt l'honneur d'vn bon maiſtre, d'auoir acheué ſon ouurage en peu de temps. L'homme ſage eſt auſſi content de l'eſpace de ſa vie, comme Dieu l'eſt de tout le temps de ſon eternité. Encor veux-ie dire que l'homme ſurpaſſe Dieu de quelque choſe. Dieu n'eſt ſage que par le bienfaict de ſa nature, & le ſage l'eſt par le ſien. C'eſt vne choſe eſmerueillable d'auoir la fragilité d'vn homme, & l'aſſeurance d'vn Dieu. La vertu de la Philoſophie eſt incroyable, pour repouſſer toutes les forces de fortune. Il n'y a aucune ſorte d'armes qui la puiſſe entamer : elle eſt couuerte d'armures eſpaiſſes & maſſiues : Elle laſſe quelques choſes qui la combattent : & comme ſi c'eſtoit des traicts fort legers, elle ouure le ſein & les ſecoüe à terre, & en repouſſe d'autres iuſques ſur celuy meſme qui les auoit jettez.

La Philoſophie ſeule ſera ceſte gueriſon.

Elle vſe d'vne authorité ſouueraine en toutes choſes.

Elle ſepare ſes gens d'auec le commun:

& Leur apprẽd à ſe conſeruer de la briefueté de ceſte vie Paradoxe Stoyque.

EPISTRE LIIII.

De la maladie à laquelle Seneque eſtoit plus ſubiect, des meditations & belles penſées qui luy venoient dans l'ame pendant l'accez de ſon mal: de ſa reſolution à la mort. Ceſte Epiſtre doit eſtre loüe auec beaucoup de iugement pour l'honneur & la bonne reputation de l'autheur.

MOn indiſpoſition m'auoit donné quelque treſue aſſez longue, mais elle m'eſt venuë reprendre tout d'vn coup. Quelle ſorte de mal diras-tu? Certainement tu as raiſon de le demander, car il n'y a pas vn que ie n'aye ſenty. Toutesfois ie ſuis comme du tout ſuject à vn. Ie ne ſçay pourquoy ie ne l'appelle du nom que les Grecs luy ont donné. Mais on le peut aſſez proprement appeller ſouſpir. Il dure fort peu en ſa violence, qui eſt pareille à vn orage, & paſſe preſque dans vne heure. Car qui eſt celuy qui demeure longuement à rendre l'eſprit? Tous les dangers tous les maux qui peuuent trauailler vn corps, ſont paſſez ſur moy: ie n'en ay point toutesfois ſenty vn qui ſoit accompagné de plus grande douleur. Comment cela? parce que de tel autre mal que ce ſoit, ce n'eſt en fin qu'eſtre malade. Mais ceſtuy-cy, c'eſt mourir: & ceſte cauſe les Medecins le nomment meditation à la mort. Ceſte haleine pantoiſe faict quelquefois ce qu'elle a fort ſouuent eſſayé de faire. Penſerois tu bien que ie t'eſcriue cecy fort joyeux pour eſtre ainſi eſchappé? Si ie me reſioüiſſois de ceſte fin que mon mal a pris, comme ſi i'en eſtois bien guary, ie le ferois auſſi ſottement qu'vn criminel qui penſeroit auoir gagné ſa cauſe, pour auoir obtenu vn renouuellement de delay à ſe preſenter. Ie ne laiſſeray point toutesfois au plus fort de ceſte ſuffocation, de me conſoler de quelques agreables & ſages diſcours, qui me venoient en la penſée: Qu'eſt-ce cy? diſois-ie. La mort me vient-elle ſi ſouuent aſſaillir? qu'elle le face hardiment. De ma part il y a long-temps que ie l'ay eſprouuée. Quand fut-ce? diras-tu. Auant que ie naſquiſſe. C'eſt vne mort que de n'eſtre point. Ie ſçay deſia quelle choſe c'eſt: Ce ſera apres mon treſpas, ce que c'eſtoit auant ma naiſſance. Si on ſent quelque tourment en cela, il faut de neceſſité que nous l'ayons ſenty auant que nous vinſſions en la lumiere du monde. Et toutesfois nous ne ſentiſmes iamais aucune douleur. Ie te prie, ne ſeroit-ce pas vn grand ſot, celuy qui penſeroit qu'vne lampe fuſt plus malheureuſe apres qu'on l'eſteinct, qu'auparauant qu'on l'allumaſt. Il en eſt ainſi de nous: on nous allume, & apres on nous eſteinct. Entre ces deux temps, nous ſouffrons quelque choſe. Mais auparauant & apres, c'eſt vne certaine & profonde aſſeurance de tous maux. Car nous faillons en cecy, Lucilius, (ſi ie ne me trompe) nous penſons que la mort nous ſuiue ſeulement, combien qu'elle a eſté deuant nous, & nous ſuiuta encor apres. Tout ce qui eſtoit deuant nous c'eſtoit vne mort, Car quelle difference faict on, ou que tu ne commences point, ou que tu prennes fin? Les effects de l'vn & de l'autre c'eſt de n'eſtre point. Ie ne laiſſe pas de parler à moy-meſme auec telles ou ſemblables exhortations: car le parler n'auoit point de lieu. En fin peu à peu ceſte ſuffocation & ce ſouſpir qui commençoit deſia de reuenir à ſon haleine, prins des interualles plus longs, & ſe ralentiſſent demeura à ſon poinct accouſtumé. Et toutesfois encor qu'il ait pris fin, la reſpiration ne paſſe point à ſon aiſe naturel. Ie ſens quelque difficulté qui la retarde. Qu'il face ce qu'il voudra, pourueu que ie ne ſou-

Les maladies du ſage l'amenent à de belles meditations & penſées pour ſe deuëment preparer à la mort.

Le corps ne ſens non plus de mal en la mort qu'il en ſentoit auparauant la naiſſance: pour ce le ſage meſpriſe plus aiſément le paſſage de ceſte vie à l'autre.

ſpire point dans mon ame. Fay moy ce bien de croire, que quand ie me verray à l'extremité, ie ne m'eſtonneray point. Ie ſuis deſia tout reſolu comme ſi ie ne penſois point viure vn iour entier. Tu dois loüer, tu dois enſuiure celuy qui ſe ſoucie peu de mourir, encor qu'il prenne plaiſir de viure. Car quelle vertu ſeroit-ce de t'en aller quand on te chaſſe par force? Et toutesfois il y a encor quelque vertu en cela. Il eſt vray qu'on me chaſſe, mais c'eſt comme ſi ie ſortois de bon gré. C'eſt pourquoy le ſage n'eſt iamais chaſſé, c'eſt eſtre ietté d'vn lieu maugré toy. Or le ſage ne fait iamais rien par force. Il fuit à toute contrainte & neceſſité: parce qu'il veut ce qu'elle le pourroit contraindre de faire.

Quitte volontiers ce monde meſme au milieu de ſes proſperitez.

EPISTRE LV.

Que l'exercice profite beaucoup à la ſanté du corps. Du repos d'eſprit que ſentent ceux qui ſe ſont retirez aux champs. Deſcription de la maiſon de Vatia.

QVand ie reuiens de me faire porter ſur ma chaire, ie ſuis le plus ſouuent auſſi las, comme ſi ie me fuſſe pourmené autant de temps que i'ay demeuré aſſis. C'eſt peine que d'eſtre porté longuement: Et ſi ie penſe qu'elle eſt d'autant plus grande, qu'elle eſt contre nature, laquelle nous a donné des pieds pour cheminer de nous meſmes, & des yeux pour voir de nous meſmes. Les delicateſſes nous ont cauſé ceſte foibleſſe: Nous ne pouuons plus faire ce que nous n'auons long-temps a voulu faire. I'auois toutesfois beſoin de trauailler le corps, & de faire exercice, afin que s'il y auoit ou des flegmes qui ſe fuſſent arreſtez au goſier, ie les arrachaſſe, ou ſi l'haleine eſtoit deuenuë pantoiſe, que ie la remiſſe auec ceſte agitation, laquelle i'ay cogneu m'auoir eſté profitable. C'eſt pourquoy ie me fis plus longuement porter pour le plaiſir que ie prenois ſur ce bord de mer qui fait coude entre la ville de Cumes, & la maiſon de Seruilius Vatia, enfermé comme vn chemin eſtroit entre la mer qui eſt d'vn coſté, & le lac qui eſt de l'autre, parce qu'il eſtoit alors plus dur & plus eſpais à cauſe de la tempeſte qu'il auoit faict peu auparauant. Or comme tu ſçais quand les vagues des flots impetueux le couurent ſouuent, elles le rendent plein & vny. Mais vne longue tranquillité de temps fait relaſcher & fendre le ſable, qui s'eſtoit endurcy auec l'eau, apres que l'humeur a eſté du tout ſechée. Toutesfois comme i'ay accouſtumé de faire, ie commençay de ietter mes yeux çà & là pour voir ſi i'y trouuerois quelque choſe qui me peuſt porter profit, & dreſſay ma veuë ſur vne maiſon des champs, qui auoit autrefois appartenu à Vatia. C'eſt là où ce riche homme, qui auoit eſté autrefois Preſteur, & qui n'auoit iamais eſté cogneu par autre moyẽ que pour s'eſtre retiré là, pour y viure en repos d'eſprit, voulut paſſer ſa vieilleſſe, & qui fut pour ceſte ſeule raiſon eſtimé fort heureux. Car tout auſſi toſt que l'amitié d'Aſignius Gallus, ou la haine ou la faueur que Seianus portoit à quelques-vns, les auoit plongez en diſgrace (parce qu'il fut vn tẽps auſſi dãgereux de l'auoir aymé, que de l'auoir offenté) tout le monde s'eſcrioit: O Vatia tu es le ſeul qui ſçais comme il faut viure! Et toutesfois il ne ſçauoit que ſe cacher, & non pas viure. Certainement il y a grande difference, à ſçauoir ſi ta vie eſt vn repos d'eſprit, ou bien vne laſcheté & faineantiſe. Ie ne paſſeray iamais deuant la maiſon de Vatia, que ie ne diſe: C'eſt icy que Vatia eſt enterré. Mais la Philoſophie, amy Lucilius, eſt vne choſe ſi ſacrée & ſi venerable, que s'il y a rien qui la reſſemble, ou

Puiſque nous auons des pieds & des yeux, il vaut mieux les exercer pour entretenir la ſanté, que d'agiter noſtre corps par le moyen d'autruy. Car telles delicateſſes ne font qu'affoiblir le corps.

La ſolitude de Vatia le rendit bienheureux ſelõ la commune opinion de ſon temps.

Il l'affectoit neantmoins plus pour ſe cacher, que pour y vacquer au repos en ſon eſprit.

prend plaiſir à ceſte fauſſeté. Car le vulgaire eſtime qu'vn hõme qui s'eſt retiré de la ville pour viure en repos, ſoit plein d'aſſeurance & de contentement, & qu'il ne viue qu'à ſoy : Combien que l'vn & l'autre ne puiſſe aduenir qu'à l'homme ſage. Il eſt bien certain que le ſage ne ſe ſoucie d'aucune choſe, & qu'il ſçait viure à ſoy : car (ce qui eſt le principal bien) il ſçait viure. Parce que celuy qui fuit les affaires & les hommes, celuy que le malheur de ſes ambitiõs a banny hors de la ville, qui ne peut voir aucun plus heureux que luy, qui s'eſt allé ietter dans vn cachot comme vne beſte laſche & craintiue : ceſtuy-là ne vit point à ſoy : Mais (ce qui eſt deſhonneſte & tres-villain) il vit pour le ventre, pour le ſommeil, & pour le plaiſir. Il ne faut point dire que celuy qui ne vit à pas vn, viue incontinent à ſoy. Toutesfois la conſtance & la perſeuerance des premiers deſſeins, eſt choſe ſi grande qu'vne pareſſe opiniaſtre retiẽt encor quelque authorité. Ie ne te puis eſcrire rien de certain de ce baſtiment, car ie ne le cognois que par le dehors, & par le viſage qu'il mõſtre à tous les paſſãs. Il y a deux grottes d'vn merueilleux ouurage, pareilles d'vne large entrée, baſties à la main : l'vne deſquelles ne void iamais le Soleil, & l'autre en eſt roſtie iuſqu'au ſoir. Il y a vn lieu ſemé de plãtes, au milieu duquel paſſe vn ruiſſeau qui tombe apres dans la mer & dans le lac Acheruſia, & qui le depart comme vn Euripe ſuffiſant à nourrir force poiſſon, encor qu'on en print tous les iours. On l'épargne quand la mer ſe peut peſcher : & quand la tempeſte fait chommer les peſcheurs, on iette les mains ſur celuy qui eſt plus pres. Mais la plus grande cõmodité qui ſoit en ceſte maiſon, c'eſt qu'elle a au derriere des murailles, la ville de Baia, & qu'eſtant exempte de toutes ſes incommoditez, elle ioüiſt de toutes les delices & plaiſirs qu'elle a. I'ay bien cogneu qu'on luy peut donner toutes ces loüanges, mais ie crois d'auãtage qu'on y peut habiter en toutes ſaiſons de l'année. Car elle eſt oppoſée au vent ſeüillu, & le prẽd ſi à propos, qu'elle l'ẽpeſche de ſouffler dans Baia. Il ſemble que Vatia a ſagement fait de choir ce lieu pour y ioüir du repos de ſa pareſſe & de ſa vieilleſſe. Toutesfois le lieu ne ſert pas de beaucoup à la trãquillité d'eſprit, c'eſt l'ame qui la fait trouuer bonne. I'en ay veu aucuns en des maiſons des champs fort plaiſantes & recreatiues, viure triſtement : i'en ay veu d'autres en des lieux ſolitaires, viure comme s'ils auoiẽt force occupation. Par ainſi il ne faut point que tu penſes eſtre mal à ton aiſe, encor que tu ne ſois pas à la campagne de Rome. Mais pourquoy n'y es-tu pas? Enuoye tes pẽſées iuſqu'icy. Tu peux conuerſer auec tes amis abſens, toutes & quantesfois que tu voudras, & auſſi longuement qu'il te plaira. Nous ioüiſſons plus ſouuent de ceſte volupté, qui eſt la plus grãde que nous ayons, lors que nous ſommes abſens. La preſence nous fait perdre le gouſt, & parce que nous parlons, que nous nous pourmenons, & que nous ſommes quelquesfois aſſis enſemble, auſſi toſt que nous ſommes departis, il ne nous ſouuiẽt plus de ceux que nous auons perdus de veuë : Et à ceſte cauſe nous ne nous deuons point faſcher de l'abſence de nos amis. Car il n'y a pas-vn qui ne ſoit fort abſent d'eux en leur preſence meſmes. Si tu veux premierement compter les nuicts qu'on demeure ſeparé d'auec eux, les diuerſes occupations que les vns & les autres ont, les eſtudes ſecrets, les allées & venuës hors la ville : tu iugeras que le temps que les lõgs voyages font perdre, n'eſt pas fort grãd. C'eſt auec l'ame qu'il faut ioüir de l'amy. Ceſte là n'eſt iamais abſente, elle void tous les iours celuy qu'elle veut voir. Par ainſi dõc ie te prie eſtudie auec moy, ſouppe auec moy, pourmẽe toy auec moy. Nous viurions bien à l'eſtroit, s'il y auoit rien de clos à nos penſées. Ie te voy, amy Lucilius, mieux à mon gré quand ie t'oy. Ie ſuis ſi veritablement auec toy, que ie ſuis en doubte ſi ie dois commencer de t'eſcrire non point des lettres, mais des liures.

La ſeule Philoſophie donne ce contentement & repos, dont le ſeul ſage eſt capable: & Tel fait quartier à part, qui cherche pluſtoſt ſes plaiſirs que la tranquilité de ſon ame: & Deſcription de la maiſon champeſtre de Vatia.

Diuers effets de la ſolitude.

Plus ſouuent on voit les amis moins on les gouſte: mais

Les cœurs de ces amis ne ſont iamais abſens l'vn de l'autre.

EPISTRE LVI.

Il deſcrit le bruit qui ſe fait aux bains & aux eſtuues : & que ceux ſont trop delicats qui ne peuuent eſtudier qu'auec vn grand ſilence : & que ſouuent les choſes exterieures ne nous troublent pas plus que noſtre ame meſme, laquelle ne peut ſentir vn parfaict repos, qu'elle ne ſoit bien compoſee & deſchargée des vices.

Les bruits externes n'incommodent point l'eſtude d'vn eſprit bien recueilly, ny n'offenſent les oreilles d'vne ceruelle bien ferrée.

IE meure, ſi le ſilence eſt ſi neceſſaire qu'on dit à celuy qui s'eſt retiré pour eſtudier. Voy quels bruits diuers ſoient de tous coſtez. Ie ſuis logé ſur les eſtuues meſmes : repreſente-toy toutes ſortes de voix, qui peuuent offenſer les oreilles. Quand les plus robuſtes font leurs exercices, quand ils ſecoüent les mains peſantes de plomb, quand ils trauaillent, ou qu'ils contrefont ceux qui trauaillent, i'oy des gemiſſemens: Quand ils laſchent l'haleine qu'ils ont longuement retenuë, i'oy des ſifflemens & des reſpirations peſantes. Si on tombe entre les mains de quelque ſot mal appris, qui fait meſtier d'oindre les perſonnes, & qui ſe contente de les ſeruir, comme il ſeroit quelqu'vn du menu peuple, i'entends le coup de ſa main, qui frappe ſur les eſpaules, laquelle ſelon qu'il la poſe, ou plate, ou creuſe, chãge de ſon. Mais ſi par fortune celuy qui iette les bales graiſſées de poix pour nourrir le feu ſous les bains, y ſuruient, & qu'il commence à les compter, tout eſt perdu. Cõptez-y auſſi celuy qui nettoye les ordures, & le larron pris ſur le faict, & celuy encor qui prend plaiſir d'oüir retentir ſa voix dans le bain. Adiouſtez pareillement à ce nombre, ceux qui ſe iettent d'vn plain ſaut auec vn grand bruit dans le baignoir. Mettez en outre ceux-là, leſquels s'ils ne font autre choſe, ont aumoins la voix toute preſte, comme celuy qui tire le poil des aiſſelles, qui iette inceſſamment vne voix greſle & tremblante, pour eſtre mieux remarqué ſur tous: qui ne ſe taiſe iamais, que lors qu'il pelle les aiſſelles à quelqu'vn qu'il contraint de crier pour luy. On oyt apres vne infinité de cris des vendeurs de gaſteaux, de ſauſſices, de craquelins, & de tous les valets de roſtiſſeries, qui vendent leurs viandes chacun auec ſa propre chanſon pour eſtre mieux remarquez. O que tu aurois bien la ceruelle ferrée, (diras-tu) ô que tu ſerois bien ſourd, ſi ton eſprit ne ſe troubloit point entre tant de tintamarres & de diuers cris : veu que noſtre Chryſippus tomboit preſque mort, d'oüir ordinairement les bons iours qu'on luy donnoit en le ſalüant. Quant à moy, ie te iure bien, que ie me ſoucie auſſi peu de toutes ces crieries, que des flots, ou de la cheute d'vne riuiere : encore que i'aye ouy dire qu'vn peuple fut contraint pour ceſte ſeule cauſe, d'aller rebaſtir leur ville en vn autre pays, parce qu'il ne pouuoit endurer le bruit que la cheute du Nil faiſoit. Il me ſemble que la parole deſtourne plus que les bruits, Car la parole amuſe l'eſprit, & le bruit ne fait qu'emplir & battre les oreilles. Entre les choſes qui bruyent ſans me deſtourner l'eſprit, ie mets les carroſſes, & le mareſchal, qui loüe ma boutique, le ſerrurier mon voiſin : & celuy qui demeure aupres du temple de Paix, quand il eſſaye ſes trompettes & ſes haubois, & qu'il ne chante point ſeulement, mais quand il crie le plus qu'il peut. Le bruit auſſi qu'on intermet par temps, m'importune plus que celuy qui eſt touſiours continué. Mais ie me ſuis tellement endurcy à tout cela, que ie pourrois ouyr maintenant vn Comite de gallere quand il commande auec

Bruit confus & tumultueux des eſtuues ou cabarets, pour lequel

Vn eſprit ferme & ſolide ne ſe laiſſe point diſtraire de ſes occupations, car

Il ſe roidit contre, & s'endurcit :

vne voix fort aiguë aux forçats, la façon de ramer. Car ie contraints mon eſprit à s'attendre à ſoy-meſme, & de ne ſe deſtourner point à penſer autre choſe. Qu'on face tant de bruit qu'on voudra dehors, pourueu qu'il n'y ait point de noiſe dans mon ame pourueu que le deſir & la crainte ne ſoient point en debat, pourueu que l'auarice & la prodigalité n'ayent point de different enſemble, & que l'vne ne face point la guerre à l'autre. Car dequoy ſert le ſilence des enuirons, ſi les paſſions de l'ame bruyent?

N'ayant aucune trouble en ſon ame.

La nuict tout repoſoit d'vn paiſible ſilence.

Cela eſt faux. Il n'y a point de ſommeil paiſible, ſi la raiſon ne l'engendre. C'eſt la nuict qui nous repreſente toutes nos facheries, au lieu de les chaſſer, & ne fait que changer nos ſoucis. Car les ſonges de ceux qui dorment, ſont auſſi troublez que leur eſt le iour. C'eſt vne vraye tranquillité, celle ſur laquelle vne ame bonne & ſaincte ſe peut repoſer. Regarde-moy celuy qui cherche le ſommeil dans vne large & ſpacieuſe maiſon, & comme pour garder qu'aucun bruict n'offence ſe oreilles toute la trouppe des ſeruiteurs fait ſilence, & demeure coye: & comme ceux qui ſe veulent approcher de ſon lict, hauſſent le pied, & le poſent doucement à terre. Certainement il ne fait que ſe tourner & virer çà & là, il ne prẽd qu'vn leger sõmeil entremeſlé de faſcheries d'eſprit: il ſe plaint d'oüir ce qu'il noit point. Que penſes-tu qui ſoit cauſe de cela? C'eſt vn tumulte, qui s'engendre dans ſon ame: c'eſt elle qu'il faut appaiſer, c'eſt la ſedition de l'ame qu'il faut eſteindre: laquelle tu ne dois pas eſtimer eſtre à ſon aiſe, encore que le corps ſoit couché. Le repos eſt ſouuent ſans repos. C'eſt pourquoy il ſera bon de nous eſueiller par le maniement de quelques affaires, & de nous occuper au traicté des bons arts & des ſciences, quand nous ſentirons qu'vn engourdiſſement de pareſſe (qui ne ſe peut ſouffrir elle-meſme) nous ſaiſit. Les plus grands chefs d'armées, lors qu'ils s'apperçoiuent, que les ſoldats ſe rendent deſobeyſſans, ils les font trauailler, pour les contenir en leur deuoir, & leur font entreprendre quelque voyage de guerre. Ceux qui ont des occupations, n'ont pas loiſir de ſe deſbaucher. Il eſt tres certain, qu'il n'y a rien, qui rompe plus les vices engendrez par l'oiſiueté que le trauail & l'occupation. Il ſemble aduis que le plus ſouuent nous ſommes retirez de la ville, par regret du mauuais maniement des affaires publiques, & par repentance d'auoir trop demeuré en vn lieu, où nous ne receuons que malheurs & deſplaiſirs. Et toutesfois dans ce cachot, où la crainte & la laſſitude nous a iettez, noſtre ambition ſe reuerdit. Car elle n'eſt pas perduë du tout, elle s'eſt ſeulement faſchée, elle s'eſt rebutée, voyant que ſes affaires n'alloient point à ſon ſouhait. I'en dis autant de la prodigalité, & de la folle deſpenſe, qui ſemble quelquesfois s'eſtre retirée, & vient apres ſolliciter derechef ceux qui ſe ſont reſolus de viure ſobrement & ſagement, & au milieu de leur eſpargne, reprend les voluptez (qu'elle n'auoit point du tout condamnées, mais ſeulement delaiſſées pour vn temps) auec vne force d'autant plus violente, qu'elle eſt plus couuertemẽt cachée. Car les vices qui paroiſſent au dehors, ſont moins dangereux, & les maladies meſmes commencent à prendre guariſon, quand elle ſortent à deſcouuert, & quelles monſtrent leur venin. Fay donc eſtat, que l'auarice, l'ambition, & les autres mauuaiſes paſſions qui trauaillent nos ames, ſont plus pernicieuſes, quand nous feignons d'en eſtre guaris, & de les auoir perduës. Il ſemble aduis, que nous ſoyons en repos d'eſprit (mais il n'en eſt rien. Car s'il eſtoit vray, que nous y fuſſions, ſi nous

Auſſi n'y a-il point de repos que celuy qui vient de la raiſon: &

Remede contre la fainneantiſe.

Le trauail diſſipe les vices qu'engendre l'oiſiueté: & La ſolitude oiſiue ne fait qu'embroüiller l'eſprit.

Les vices cachez ſont plus dangereux.

auions ſonné la retraicte pour nous retirer des vices, ſi nous auions en meſpris ce qui paroiſt eſtre beau par dehors, comme i'ay dict n'agueres, il n'y a rien qui nous peuſt deſtourner, il n'y a chant d'oyſeaux, ny muſique d'hommes, qui peuſt rompre nos ſainctes penſées, quand elles ſeront deſia fermes & aſſeurées. L'eſprit de celuy eſt bien leger, il ne s'eſt pas encor bien retiré dans ſoy-meſme, s'il s'eſueille au bruit du moindre accident. Il a quelque ſoin caché dans ſon ame, & quelque frayeur qui le rend ſoucieux, & comme dit noſtre Virgile:

Signe d'vne ame mal aſſeurée. & 2. Aeneid.

I'ay veu que ny les traicts, qu'on d'ardoit contre moy,
Ny les trouppes des Grecs ne me donnoient effroy.
Ores le moindre vent, qui bat a mon oreille,
Le moindre bruit que i'oy, tout ſoudain me reſueille,
Me tient en ceſte peine, & me fait craindre ainſi
Pour celuy que ie porte, & qui me ſuit auſſi.

Ce premier eſt ſage, & ne s'eſtonne de traicts qu'on iette contre luy, ny de la menace des armes d'vne grãde trouppe d'ennemis, ny des cris d'vne ville eſmeuë de ſedition. Mais l'autre eſt vn ſot ignorant, il a peur de perdre ſes biens, il s'eſtonne au premier bruit qu'il oyt, il luy ſemble qu'vne petite voix ſoit vne grande rumeur, & le moindre mouuement luy abbat le cœur. La peſanteur de ſes richeſſes le rend ainſi craintif. Choiſi celuy que tu voudras d'entre tous ces riches qui portent force biens, qui trainent forces richeſſes? tu verras qu'il eſt touſiours en crainte, & pour celles qu'il porte ſur ſoy, & pour celles, qui le ſuiuent. Croy donc que ton ame ſera bien compoſée, quand aucune crainte ne te pourra eſmouuoir: quand aucune voix ne te fera ſortir hors de toy, non pas lors meſme qu'elle te flattera, ny lors qu'elle te menacera, ny lors qu'auec vne vaine rumeur elle bruira à tes oreilles. Et quoy? n'eſt-il pas en fin plus commode de n'oüir plus ces meſdiſances? Ie le confeſſe. C'eſt pourquoy ie me veux retirer de ce lieu. Mais i'ay voulu m'eſſayer, & m'exercer en ma patience. Quel beſoin a-on de ſe laiſſer longuement tourmenter, ſi Vlyſſes a trouué pour ſes compagnons vn remedes ſi facile contre les Sirenes meſmes?

D'vne paiſible & bien raſſiſe.

EPISTRE LVII.

Sur l'occaſion d'vn voyage qu'il fit en mauuais temps allant à Naples, il dit que l'ame ſouffre quelques paſſions que les plus ſages & vertueux ne peuuent euiter, prouenans de la nature de noſtre mortalité.

Les incommoditez meſmes, & les accidens faſcheux, donnẽt touſiours à hõme vertueux dequoy mediter en ſa penſée,

QVand ie voulus partir de la ville de Baia, pour m'en retourner à Naples, ie creus aſſez facillement, que nous deuions auoir tempeſte pour ne me mettre plus ſur vn nauire. Mais ie trouuay tant de bouës par tout le chemin, qu'on pouuoit bien dire que i'eſtois allé par eau. Il fallut que i'enduraſſe entierement ce iour-là toute la fatalité des lutteurs. Car apres auoir eſté bien arroſez, nous euſmes touſiours la pouſſiere dans la Grote de Naples. Il n'y a rien plus long que ceſte priſon, riẽ plus obſcur que ceſte entrée de caue, laquelle faiſoit que nous voyõs non point

à trauers des tenebres, mais les tenebres meſmes. Et au reſte encor qu'il y euſt quelque clarté dans ce lieu, la pouſſiere, qui eſt meſmes faſcheuſe & mal plaiſante au deſcouuert, l'oſteroit. Que penſes-tu donc qu'elle doiue eſtre dans ce creux, où apres s'eſtre eſleuée cõme vn tourbillon, enfermée en vn lieu, où aucun air ne reſpire, elle retombe ſur ceux qui l'ont eſleuée? Nous auons ſouffert deux grandes incommoditez contraires, en meſme chemin, en meſme iour: nous auons eſté tourmentez de la bouë & de la pouſſiere. Toutesfois ceſte obſcurité me mit quelque belle choſe dans ma penſée. Ie ſentis comme vne grande ſecouſſe, & vn changement ſans crainte dans mon ame, que la nouueauté d'vne choſe inaccouſtumée, & l'ordure de ce lieu auoit cauſé. Ie ne parle point auec toy maintenant de moy-meſme, qui ſuis fort eſloigné, non ſeulement d'vn homme entierement parfaict, mais encor d'vn homme paſſablement appris: Ie parle de celuy ſur lequel la fortune n'a plus de pouuoir: car cet autre là changeroit de couleur & de courage. Car il y a des paſſions, qu'on ne peut euiter par aucune vertu. Nature luy repreſente deuant ſes yeux, qu'il eſt mortel. Et par ainſi il ridera le front ſur la premiere triſteſſe, il tremblera de peur à vn ſoudain accident, ſa veuë ſe troublera: ſi eſtãt porté au plus haut d'vne montagne, il void vn profond precipice. Ce n'eſt pas crainte: c'eſt vne paſſion naturelle, que la raiſon ne peut vaincre. C'eſt pourquoy il y a des hommes fort courageux; & tous preſts d'eſpandre leur ſang, qui ne peuuent voir le ſang d'autruy: Quelques-vns, qui ne peuuent regarder vne playe fraiſche, & quelques autres, qui s'eſuanoüiſſent ſeulement d'en toucher vne vieille, qui rend encor de l'ordure, & d'autres, qui ont peur de voir par ieu, vne eſpée nuë, & ne craignent point d'eſtre tuez. Ie ſentis donc, comme ie diſois, non pas vn eſtonnement, mais vn changement. Derechef auſſi-toſt que nous reuiſmes la clarté, vne ioye ſoudaine ſans y penſer me reprit. Ie commençay alors de dire en moy-meſme: Comme ſans raiſon nous craignons plus quelques choſes, & quelques autres moins, encores que la fin de toutes ſoit ſemblable! Car quelle difference fais-tu, que la ruine d'vne tour, ou d'vne montagne tombe ſur vne ſentinelle? tu n'y en trouueras point. Il y en a toutesfois, qui craindront plus la cheute d'vne tour, combien que toutes deux ſoient aſſez puiſſantes pour les faire mourir. Parce que la crainte apprehende plus les effects, que la cauſe qui les engẽdre. Tu pẽſes peut-eſtre, que ie vueille parler des Stoyciens, qui ont opinion que l'ame d'vn homme qui eſt eſtouffé & froiſſé ſous vne grande ruine, ne peut pas ſortir, & qu'elle ſe diſſipe incontinent, parce qu'elle n'en a peu eſchapper librement. Mais ie ne le fais point. Et ceux qui le diſent ſe trompent fort à mon aduis. Comme vne flamme ne peut eſtre ſuffoquée parce qu'elle s'enfuit & ſe retire auec ce qui la chaſſe: comme l'air ne peut eſtre bleſſé d'vn coup, ni entrecoupé de la ſecouſſe d'vn foüet, ains ſe reſpand tout à l'entour du corps, auquel il fait place: Tout ainſi l'ame, qui eſt la choſe du monde la plus ſubtile & deliée, ne peut eſtre retenuë ny tourmentée dans le corps, mais par le moyen de ſa ſubtilité, elle eſchappe à trauers tout ce qui la preſſe: Et tout ainſi que le foudre apres qu'il a ietté ſes eſclairs, & ſaccagé à ſon aiſe dans vne maiſon, s'en reua par vn fort petit trou: pareillement l'ame, qui eſt encor plus ſubtile que le feu, paſſe & s'enfuit à trauers toute ſorte de corps. Et par ainſi il faut diſputer, ſi elle peut eſtre immortelle. Mais tien pour choſe toute certaine, que ſi elle ſuruit au corps, par conſequent elle ne pourroit perir par aucun moyen que ce fuſt, parce qu'elle ne peut perir. Car il n'y a aucune immortalité ſuiette à exception, ou condition, & n'y a rien auſſi qui puiſſe nuire à ce qui eſt eternel.

Neantmoins il rencontre des hazards qui luy font recognoiſtre qu'il eſt mortel & ſubiect à paſſion.

Refutation par belles comparaiſons, d'vne flamme, & de l'air. & Du foudre.

Dont s'enſuit qu'elle eſt immortelle.

EPISTRE LVIII.

Premierement il monſtre la pauureté de la langue Latine : apres comme ceux font ſottement qui veulent reſtraindre ceſte Langue pauure d'elle-meſme, au lieu de l'amplifier. Il parle de quelques mots familiers à Platon, comme de celuy qu'il appelle ens, *de l'eſſence, du genre, de l'eſpece, de l'idée, pour leſquels il fut inuenter des mots nouueaux : Et que des diſputes qu'on fait ſeulement pour eſueiller l'entendement, on en peut tirer du profit pour inſtituer nos mœurs & noſtre bonne vie.*

La langue Latine eſt defectueuſe en pluſieurs mots, & c'eſt ſottiſe de vouloir trõquer vn langage mãque de ſoy, au lieu de l'amplifier.

IAmais ie n'ay mieux cogneu la pauureté, ou (à vray dire) l'indigence que nous auons de paroles, que ie fais auiourd'huy. Mille choſes ſont ſurtenuës, comme par fortune nous parlions de Platon, auſquelles nous cherchions des noms, parce qu'elles n'en auoient point : & d'autres qui auoient perdu par noſtre delicateſſe, celuy qu'elles auoient de toute ancienneté. Mais qui pourroit trouuer bon ce dégouſtement-là, en vne ſi grande pauureté ? Ce Tahon que les Grecs appellent, *œſtrum*, qui picque & chaſſe le beſtail, & l'eſcarte dans les foreſts, nos Latins l'appellent *Aſilus*. Tu en peux croire Virgile?

Et les tahons, qu'on void à grand's trouppes voler
Pres du mont de Liburne, au verd bois de Silet,
Que iadis les Romains Aſiles appelloient,
Et qu'OEſtres les Gregeois en leur langue nommoient:
Piquans, bruyans, qui font les trouppeaux eſcartez
Courir par les foreſts d'effroy eſpouuantez.

3. Georgic.

Ie penſe qu'il entendoit, que ce mot eſtoit du tout perdu. Et afin que ie ne te face point plus longuement attendre, il y auoit quelques mots ſimples en vſage, comme quand ils diſoient, *cernere ferro inter ſe*, c'eſt à dire, battre entr'eux leurs querelles par armes. Le meſme Virgile te prouuera cela:

Meſme le Roy Latin
S'eſtonne grandement, que ces deux hommes nais
En pays eſtrangers, en lieux ſi eſloignez,
D'vn bout du monde à l'autre, ayent peu s'aſſembler,
Et leur noiſe & querelle ainſi battre par fer.

Aeneid. 12.

Ce que nous diſons maintenant, *decernere*, c'eſt à dire debattre : l'vſage de ce mot ſimple eſt perdu. Les anciens pareillement diſoient *ſi iuſſo*, c'eſt à dire, *ſi iuſſero* : qui ſignifie, ſi ie le commande. Ie ne veux pas que tu me croyes de cela : Virgile en eſt fidele teſmoin.

Le reſte des ſoldats
Que ie commanderay, vienne apres aux combats.

Aeneid. 11.

Ie ne taſche point par la diligence, dont i'vſe maintenant, à te monſtrer combien i'ay perdu de temps apres les Grammairiens, mais à te faire cognoiſtre combien de mots qu'on lit dans Ennius, & Actius, ſe trouuent auiourd'huy roüillez & moiſis: veu que de Virgile meſme, dans leſquels nous foüillons tous les iours, nous en auons deſia perdu quelques-vns. Que veut dire (demanderas-tu) c'eſt auant-ieu? à quoy tend-il? Ie ne te le veux pas taire. Ie voudrois bien ſans offenſer tes oreilles, pouuoir dire, eſſence: ſinon ie le diray encor qu'il te doiue faſcher. Ciceron eſt autheur aſſez ſuffiſant à mon aduis, de ce mot. Si tu en veux vn plus recent, i'ay Fabianus hõme eloquent, qui parle tres-bien, & qui a le langage ſi net, & ſi affeté, que quelquesfois i'en ſuis degouſté. Que ferois-ie donc, amy Lucilius? comment diroiſ-ie ce mot Grec, *ousía*, c'eſt à dire eſſence, choſe ſi neceſſaire, contenant la nature, & le fondement de toutes choſes? Ie te prie donc permettre que i'vſe de ce mot. Toutesfois ie n'vſeray de la liberté que tu me donneras, que le moins que ie pourray. Et peut-eſtre me contenteray-ie de la ſeule permiſſion. Mais dequoy me ſeruira la grace que tu me fais, veu que ie ne puis en aucune façon exprimer en latin ce mot, qui eſt cauſe que i'aye dit des iniures à noſtre langue? Tu accuſeras encor d'auantage la pauureté des Romains, quand tu ſçauras qu'il y a vne ſyllabe, que ie ne puis tourner. Demãdes-tu quelle, c'eſt TÒN, c'eſt à dire ce qui eſt. Il te ſẽblera que ie ſuis homme d'vn fort rude eſprit, & qu'il eſt fort aiſé de le faire, qu'on le peut tourner en ceſte façon, & dire, *quod eſt*, ce qui eſt. Mais il y a grande difference. Car ie ſuis contraint de mettre vn verbe pour vn nom. Et s'il eſt beſoin d'y en donner vn, ie diray, *quod eſt*, ce qui eſt, Vn mien amy homme de grand ſçauoir nous diſcouroit auiourd'huy, que Platon donnoit ſix ſignifications à ce mot. Ie te les expliqueray toutes ſix, apres que ie t'auray monſtré, qu'il y a quelque genre, Car premieremẽt il nous faut chercher ce genre duquel dependent toutes les autres eſpeces, duquel naiſſent toutes les differences & diuiſions, & ſous lequel tout eſt cõprins. Or nous le trouuerons, ſi nous commençons de lire tout à rebours. Car par ce moyen nous paruiendrons au premier. L'homme eſt vne eſpece, comme dit Ariſtote: le cheual eſt vne eſpece, le chien eſt vne eſpece. Il faut donc chercher quelque commun lien qui embraſſe toutes ces choſes, & qui les comprenne ſous ſoy. Que ſera donc cela? l'animal. L'animal doncques a commencé d'eſtre le genre de tout ce que ie diſois maintenant, de l'homme, du cheual, & du chien. Mais il y a quelques choſes qui ont ame, & ne ſont point animaux. Car il eſt certain, que les ſemences, & les arbres ont ame. C'eſt pourquoy nous diſons qu'ils viuent, & qu'ils meurent. Les animaux doncques tiendront le plus haut lieu: parce que les animaux ſont ſous ceſte forme & les ſemences auſſi. Mais il y a quelques choſes, pareillement qui n'ont point d'ame, comme les rochers. Il y a donc encor quelque choſe plus haute, & plus grãde, c'eſt à ſçauoir, le corps. Ie le diuiſeray ainſi, & diray que tous corps ont ame ou n'ont point d'ame. Et apres tout cela, il y a encor quelque choſe plus haute, que le corps. Car nous diſons qu'il y a quelques choſes corporelles, & quelques autres incorporelles. Qu'eſt-ce doncques qu'il y aura, d'où cela depende? C'eſt cela à quoy nous auons donné cy-deſſus vn nom aſſez mal propre: Ce qui eſt. Car nous le pourrons ainſi departir en eſpeces, en diſant: Ce qui eſt, ou il eſt corporel, ou il eſt incorporel. Voila donc ce premier genre, & le plus haut, & ſi ie dois parler ainſi, le general. Tous les autres, à vray dire, ſont bien genres, mais ils ſont ſpeciaux: Comme l'homme eſt bien vn genre: car il contient ſous ſoy les eſpeces des nations, les Grecs, les Romains, les Parthes: & des couleurs, les blancs, les noirs, les rouſſeaux: Il a encor les particuliers, Caton, Ciceron, Lucrece. A ceſte cauſe quãd il contient

Preuue de la diſette d'icelle langue, & Abondance de la Grecque. Termes Philoſophiques expoſez.

pluſieurs choſes ſous ſoy, il prend le nom de genre. Et quand il eſt contenu ſous quelque autre, on l'appelle eſpece. Mais ce genre qui eſt general, n'a rien qui ſoit par deſſus luy. C'eſt le commencement de toutes choſes. Tout ce qui eſt, au deſſous de luy. Les Stoïciens ont voulu mettre au deſſus de ceſtuy-là, vn autre gẽre encor plus principal, duquel ie parleray tout maintenãt: mais que i'aye auparauant monſtré, que ce genre duquel i'ay parlé, doit à bon droit eſtre mis le premier, puis qu'il peut cõprendre toutes choſes. Ie diuiſe ce qui eſt en ſes eſpeces, ſçauoir eſt en corporelles, & incorporelles. Il n'y a point de tiers. Mais cõment feray-ie diuiſion des corps? Il faut dire qu'ils ont ame ou qu'ils n'en ont point. En apres comment eſt-ce que ie feray diuiſion des choſes animées? Ie diray que les vnes ont entendement, & les autres n'ont qu'ame: ou bien ainſi: Quelques-vnes ſont impetueuſes, ou cheminent, ou paſſent: quelques autres, ſont attachées à la terre, ſe nourriſſẽt & prement accroiſſement par les racines. Derechef en quelles eſpeces dois-ie repartir les animaux? où ils ſont mortels où ils ſont immortels. Il y a des Stoyciens auſquels il ſemble, que le premier genre. * Mais ie diray apres pourquoy ils le pẽſent ainſi, Il y a (diſent-ils) en la nature quelques choſes qui ſõt, & quelques choſes qui ne ſont point: & que nature comprend les choſes qui ne ſont point, & ſe preſentent en noſtre entendement: Comme ſont les Centaures, les Geans, & toute autre choſe, qui eſtant formée par vne fauſſe imagination, commence d'auoir quelque image, encore qu'elle n'ait point de ſubſtance. Ie reuiens maintenant à ce que ie t'ay promis, ſçauoir eſt, comme Platon a diuiſé toutes choſes, qui ſont en ſix façons. Ce premier qui eſt, on ne le peut comprendre, ny par la veuë, ny par l'attouchement, ny par aucun autre ſens. Ce qui eſt general n'eſt qu'en l'imagination. Comme l'homme en general, ne ſe void point par les yeux: mais ſi fait bien l'homme particulier, comme Ciceron & Platon. L'animal ne ſe void point, mais ſe comprend par l'entẽdement: on void toutesfois ſon eſpece, vn cheual, & vn chien. Des choſes qui ſont, Platon met pour le ſecond genre, ſçauoir eſt celuy qu'il appelle eminent, & qui ſurpaſſe. Il dit que ceſtuy-là eſt par excellence. Comme, poëte, eſt vn nom commun: & tous ceux qui font des vers s'appellent ainſi. Mais de ſia entre les Grecs ce mot n'en ſignifie qu'vn. Et quand tu oyras dire, le poëte, tu dois entendre que c'eſt Homere. Qu'eſt-ce donc ce que tu veux dire? C'eſt Dieu qui eſt le plus grand, & le plus puiſſant de toutes autres choſes. Le troiſieſme genre eſt des choſes qui ſont proprement: elles ſont ſans nombre, mais elles ſont auſſi hors de noſtre veuë. Me demandes-tu qu'eſt-ce là? C'eſt la propre meſnagerie & les meubles de Platon. Il les appelle Idée, ſur leſquelles toutes choſes ſont formées. Elles ſõt immortelles, immuables, inuiolables. Oy-ie prie, qu'eſt-ce qu'Idée? elle eſt vn patron & vn moule eternel des choſes qui ſe font par nature. Ie te veux interpreter encor ceſte definition, afin que la choſe te ſoit plus claire, I'ay volonté de faire ton pourtraict: tu es le patron de ma peinture, duquel mon entendement prendra les traicts qu'il mettra ſur ſõ ouurage. Par ainſi ceſte face qui m'inſtruit, & m'enſeigne, de laquelle ie prens le pourtraict, c'eſt l'Idée. La Nature donc mere de toutes choſes a vne infinité de ces patrons, comme d'hommes, de poiſſons, & d'arbres ſur leſquels eſt pourtraict tout ce qu'elle doit faire. Le quatrieſme lieu eſt donné à l'image. Mais il faut, que tu ſois bien ſoigneux, d'entendre que c'eſt que l'image, & que tu reiectes ſur Platon, & non point ſur moy, la difficulté de ces choſes. Toutesfois il n'y a rien de ſubtil, qui ne ſoit accompagné de difficulté. I'ay vſé n'agueres de la comparaiſon de l'image que faiſoit vn peintre. Quand il vouloit par ſes couleurs au vif repreſenter Virgile, il regardoit: La face de Virgile eſtoit l'Idée, &

Doctrine des Stoyques quant aux genres & eſpeces des choſes: &

M. A. Muret penſe que quelques mots faillent icy.

De Platon touchant la diuiſion d'icelles.

1.

2.

Rien n'eſt, que Dieu, à parler proprement.

3.

Idées Platoniques, &

Les formes ou patrons tirez d'icelles.

4.

le patron de l'ouurage qu'il vouloit faire. Or ce que le peintre a tiré de ce viſage, & ce qu'il a peinct ſur ſon tableau, eſt *eîdos*, c'eſt à dire l'image. Demandes-tu quelle difference il y a ? l'vn eſt le patron, & l'autre eſt la figure tirée du patron, & miſe ſur l'ouurage. L'vne eſt celle que le peintre imite, & l'autre eſt celle qu'il fait. Vne ſtatuë qui repreſente vn homme, a quelque face, c'eſt *eîdos*, qui vaut à dire l'image: Le patron meſme auſſi a quelque face, ſur laquelle l'ouurier, en la regardant à formé ſon image ? & c'eſt l'Idée. Demandes-tu encor vne autre diſtinction ? *eîdos*, c'eſt à dire l'image eſt l'ouurage qui eſt faict : & l'Idée eſt hors de l'ouurage : & n'eſt point ſeulement hors de l'ouurage, ains elle eſt auparauant que l'ouurage. Le cinquieſme genre, eſt des choſes qui ſont communément, & celle-là commencent à nous appartenir. C'eſt là, où tout eſt, & hommes & beſtes, & toutes autres choſes. Le ſixieſme genre eſt des choſes, qui ſemblent eſtre, comme le vuide, & le temps. Platon ne met en ce compte rien de ce que nous voyons & touchons, parce qu'il penſe veritablement, & proprement que cela eſt : parce qu'elles coulent & paſſent, & ſont: mais c'eſt par le moyen d'vne diminution, ou adiouſtement continuel. Il n'y a pas-vn de nous, qui ſoit en ſa vieilleſſe, ce qu'il eſtoit en ſon ieune aage. Pas-vn n'eſt au matin, ce qu'il eſtoit le ſoir auparauant. Nos corps ſont roulez, & rauis comme les riuieres. Tout ce que tu vois court auec la courſe du temps. Rien ne demeure de ce que nous voyons. Moy meſmes pendant que ie dis que les choſes ſe changent, ie me ſuis changé. C'eſt ce que diſt Heraclitus, nous ne deſcédons iamais deux fois dans vne meſme riuiere. Le meſme nom de la riuiere demeure bien, mais l'eau s'eſt eſcoulée. Cela ſe cognoiſt mieux en vne riuiere, qu'en vn homme. Si eſt-ce toutesfois qu'vne courſe, qui n'eſt pas moins legere, nous emporte. C'eſt pourquoy ie m'eſmerueille de noſtre folie, que nous puiſſions aymer ſi fort ce corps, qui eſt vne choſe ſi ſubiecte à la fuitte, & que nous ayons crainte de mourir quelque iour veu que chaſque moment eſt vne mort du premier eſtat, auquel nous eſtions. Veux-tu craindre que ce qui ſe fait à toute heure, ne ſe face quelquesfois ? I'ay parlé de l'homme, qui eſt vne matiere caduque & periſſable, & ſubiecte à tous accidens de fortune : Mais le monde auſſi, encor qu'il ſoit eternel, inuincible, il eſt ſubiect aux changemens, & ne demeure pas en meſme eſtat. Car iaçoit qu'il ait encor tout ce qu'il a eu iamais, il l'a neantmoins autrement qu'il ne l'auoit, & change ſon ordre. Dequoy (diras-tu) me ſeruira ceſte ſubtilité : ſi tu me le demandes, ie te reſpondray, de rien. Mais comme ce graueur apres auoir tenu ſes yeux ſur ſon ouurage, ſi longuement qu'ils en ſont laſſez, les relaſche, & les retire, ou comme on a accouſtumé de dire, les repaiſt : Pareillement nous deuons recréer aucunefois noſtre eſprit, & luy donner quelque paſſe temps pour le reſioüir : pourueu que ces paſſe-temps ſoyent quelques ouurages. Parmy leſquels, ſi tu y prens bien garde, tu trouueras quelque choſe qui te pourra eſtre ſalutaire. C'eſt cela, Lucilius mon amy, que i'ay accouſtumé de faire : En toutes choſes que ie m'occupe, encor qu'elles ſoient fort eſloignées de la Philoſophie, ie taſche d'en tirer quelque profit duquel ie me puiſſe reſſentir. Mais qu'elle vtilité puis-ie prendre de ce diſcours que ie traittois maintenant, ſi eſloigné de la reformation des mœurs ? Par quel moyen eſt-ce que les Idées de Platon me pourroient faire meilleur que ie ne ſuis ? Que pourray-ie tirer d'elles qui puiſſe retrancher mes voluptez ? A tout le moins i'apprendray que Platon nie que rien de ce qui ſert à nos ſenſualitez, qui nous y eſchauffe & nous y prouoque, ſoit du nombre des choſes, qui veritablement ſont. Ces choſes donc ne ſont que par imaginations, & portent quelque apparence pour vn temps. Il n'y a rien en elles qui ſoit ferme & aſſeuré. Et toutesfois nous les deſirons comme ſi elles

Opinion de Platon touchant les choſes viſible & ſenſibles.

Leſquelles ſont, mais ne demeurent ioint en vn eſtre.

Chaſque moment eſt la mort du precedent, Le monde meſmes eſt ſubiect aux changemens.

Quel profit on tire de ces diſputes, pour l'inſtruction.

Puis qu'il n'y a rien de ferm. en ce mon-

de, eſleuons nos cœurs aux choſes eternelles.

doulent touſiours durer, & touſiours demeurer auec nous. Nous ſommes laſches & foibles, & nous arreſtons par temps en chemin. Iettons noſtre ame ſur les choſes eternelles, admirons les formes de toutes choſes qui volent en haut: & comme Dieu ſe pourmenant parmy elles, & pourvoyant à tout, conſerue contre la mort, ce qu'il n'a peu faire immortel, parce que la matiere l'empeſchoit: & comme il ſurmonte par raiſon les vices du corps. Car toutes choſes demeurent, non parce qu'elles ſont eternelles, mais parce qu'elles ſont defenduës par le ſoin de ce gouuerneur. Les immortelles n'ont point beſoin de defendeur. L'ouurier qui les a faictes les conſerue, ſurmontant par ſa vertu la fragilité de la matiere. Meſpriſons toutes choſes, qui ne ſont pas ſi precieuſes, qu'on ait bien mis en doute, ſi elles ſont. Penſons auſſi par meſme moyen, que ſi la prouidence affranchit & garde ce monde (qui n'eſt pas moins mortel que nous ſommes) de tous perils & dangers: que nous pouuons pareillement par noſtre prouidence allonger vn peu le temps, & la vie à ce petit corps, ſi nous pouuons arreſter & gouuerner les voluptez, par le moyen deſquelles la plus grande partie des hommes ſe perd. Plato meſme par vn ſage gouuernement eſt paruenu à ſa vieilleſſe. Il auoit le corps puiſſant, & robuſte, de ſorte qu'on luy donna ce nom parce qu'il auoit la poitrine fort large: mais les voyages ſur mer, & les dangers qu'il auoit paſſez, luy auoient de beaucoup diminué ſes forces: Toutesfois la ſobrieté, & la meſure de ce qui retranche la voracité, & le ſoin qu'il auoit de ſe contregarder, le conduirent à vne longue vieilleſſe, encor que pluſieurs cauſes luy donnaſſent empeſchement. Car tu ſçais (comme ie penſe) qu'il aduient à Plato par le moyen de ſon bon gouuernement, qu'apres auoir iuſtemẽt veſcu quatre vings & vn an entiers, ſans qu'il s'en falluſt rien, il mourut au meſme iour qu'il eſtoit nay. C'eſt pourquoy quelques deuins, qui par fortune eſtoient lors dans la ville d'Athenes, luy firent vn ſacrifice apres ſa mort eſtimans que ſa nature fuſt plus excellente que celle des autres hommes, parce qu'il auoit iuſtement attaint le nombre le plus parfaict de la vie, que neuf fois neuf accompliſſent. Ie ne doute point qu'il n'euſt bien voulu voir retranché quelque peu de iours de ce compte, & ſe paſſer de ce ſacrifice. La ſobrieté peut allonger la vieilleſſe: laquelle, comme à mon aduis il ne faut point deſirer auſſi ne la doit-on pas refuſer. C'eſt choſe qui peut apporter vn grand contentement, d'eſtre auec ſoy, le plus long temps qu'on pourra, & meſmement quand quelqu'vn par ſon moyen, s'eſt rendu digne de ioüir de ſoy-meſme. C'eſt pourquoy nous donnerons noſtre iugement ſur ce point, ſi on ſe doit faſcher de l'arriere ſaiſon de la vieilleſſe, & n'attendre pas ſa fin, mais l'aduancer de ſes propres mains. Celuy s'approche fort de la nature d'vn coüard, qui attent laſchemẽt le dernier iour de ſa vie: comme celuy ſeroit eſtimé vn grand yurongne, lequel apres auoir beu tout le vin du tonneau, voudroit encor apres aualler la lie. Toutesfois nous voulons diſputer plus auant, ſi la derniere partie de noſtre aage eſt la lie de noſtre vie: ou ſi c'eſt la choſe la plus pure, & la plus liquide de noſtre aage. Pourueu que l'ame ne ſoit aucunement affoiblie, & que les ſens ſoient encor bien entiers pour la ſeruir, & que le corps ne ſoit point deſtitué de ſes forces, & demy-mort auant le temps. Car il y a beaucoup à dire entre vouloir allonger ſa vie, ou ſa mort. Mais ſi le corps eſt tellement inutile, qu'il ne puiſſe plus faire ſes functions, pourquoy ne tireroit-on de priſon vne ame qui ne fait qu'y languir, & parauenture vaudroit-il mieux le faire pluſtoſt qu'on ne doit: parce que, peut eſtre, quand on le deura faire, on n'aura pas le pouuoir, & qu'il y a plus de danger de mal viure que de mourir bien-toſt. Celuy eſt fol, qui au prix de la perte d'vn peu de temps, ne veut rachepter le hazard d'vn grand inconue-

Meſpriſons les choſes deſquelles on reuoque en doute l'eſtre.

Gouuernons bien le cours de noſtre vie, ſoit bref ou long.

A l'exemple de Platon, duquel la ſobrieté & bon regime,

Le fit eſtimer auoir quelque choſe par deſſus l'ordinaire des autres.

Quel plaiſir apporte la longue vie, & ſi lon ſe dois aduancer la fin d'icelle.

Paradoxe Stoique, repugnant à plus ſaincte doctrine.

nient. Il ſe trouue peu de perſonnes qu'vne fort longue vieilleſſe ait conduits iuſqu'à la mort ſans auoir ſenty quelque malheur. Et pluſieurs ont paſſé toute leur vie pareſſeuſement ſans rien faire. Mais pourquoy eſtimerois-tu qu'il fuſt plus cruel de perdre quelque partie de la vie, qui doit auſſi prendre fin? Ne te faſche point d'entendre ce que ie dis, comme ſi ceſte ſentence deuoit eſtre prononcée contre toy: mais fay iugement de ce que ie dis. Ie n'abandonneray point ma vieilleſſe ſi elle me reſerue tout entier pour moy. Ie dis entier de ceſte partie, qui eſt la meilleure: Mais ſi elle a commencé de me troubler l'entendement, & d'en ruiner quelque partie, ou ſi elle ne m'a point laiſſé la vie, mais ſeulement l'ame: ie ſortiray hors de ceſte maiſon ruineuſe & pourrie. Ie ne fuiray point vne maladie par le remede de la mort, pourueu qu'elle ſe puiſſe guarir, & qu'elle n'apporte point de dommage à l'ame: Ie ne me tueray point moy-meſme, pour mettre fin à ma douleur: car c'eſt eſtre vaincu que de mourir ainſi. Toutesfois ſi ie cognoiſſois qu'il me la faluſt endurer tout le reſte de ma vie, ie ſortiray, non point pour la douleur, mais parce qu'elle me donneroit empeſchement à faire toutes choſes, pour leſquelles on deſire de viure. L'homme eſt bien laſche, & de peu de cœur, qui meurt pour fuir à la douleur. Il eſt bien fol auſſi s'il vit pour ne ſentir que douleur. Mais ie ſuis allé trop loin. D'auantage il y a encor de la matiere, qu'on ne pourroit acheuer d'vn tour. Or comment pourroit celuy mettre fin à ſa vie, qui ne la peut pas mettre à vne lettre? Adieu donc: car tu liras plus volontiers ces derniers mots, que ces autres diſcours qui ne parlent que de la mort.

Plaiſante fin pour recreer l'eſprit eſmeu par le paradoxe precedent.

EPISTRE LIX.

Ayant parlé de la volupté qu'il auoit priſe à lire vne lettre de Lucilius, il apprend comme par occaſion, la difference qu'il y a entre la ioye & la volupté, par l'opinion des Stoyques. Il eſcrit le plaiſir & contentement qu'il a pris de ceſte lettre: Quelle eſt la vie du ſage: Du iugement ſeuere que chacun doit faire de ſoy, & de ne croire point les flatteurs.

I'Ay leu ta lettre auec vne grande volupté. Permets ie te prie, que i'vſe de paroles communes à tout le monde, ſans le reuoquer à la ſignification que les Stoïciens leur donnent. Nous croyons que la volupté eſt vn vice. Pren le cas qu'elle le ſoit: Toutesfois nous auons accouſtumé d'vſer de ce mot, pour monſtrer vne affection de ioye dans noſtre ame. Ie ſçay bien (dis-ie) que la volupté, (ſi nous voulons que nos paroles viſent à noſtre blanc) eſt vne choſe infame, & que la ioye ne peut aduenir qu'à l'homme ſage: Car la ioye eſt vn eſleuement de l'ame, qui ſe fie de ſes propres biens, & de ſes propres forces: Toutesfois nous parlons vulgairement ainſi, & diſons que nous auons ſenty vne grande ioye du conſulat de ceſtuy-cy, ou de ſes nopces, ou de l'enfantement de noſtre femme. Ce qui n'eſt pas vne ſi certaine ioye, que ce ne ſoit le plus ſouuent vn commencement de triſteſſe. Mais la vraye ioye a vn bien, qui l'accompagne touſiours: c'eſt qu'elle ne prend iamais fin, & qu'elle ne ſe trouue iamais en ſon contraire. Par ainſi quand noſtre Virgile dit: & les mauuaiſes ioyes de l'ame: il parle egalement, mais non pas proprement. Car il n'y a mal aucun qui porte ioye. Il a donné ce nom aux voluptez, & a fort bien exprimé ce qu'il vouloit dire: Car il a ſignifié les hommes qui ſe reſiouïſſent de leur malheur. Toutesfois ie n'auois pas dit ſans raiſon, que i'auois leu ta lettre auec vne grande volupté. Car encore qu'vn

Difference que les Stoyques mettent entre ioye & volupté.

Que c'eſt que volupté & ioye à eux.

6. Æneid.

homme ignorant se resiouisse auec vne iuste occasion: si est-ce que i'appelle ceste affection, qu'il ne peut retenir, & qui se iettera bien tost sur autres diuers sujects, ie l'appelle, dis-ie, volupté conceuë par opinion d'vn faux bien, conduite sans mesure & sans discretion. Mais pour reuenir à mon propos, oy ie te prie ce qui m'a pleu dans ta lettre. Tu as les paroles à ton commandement, ton discours ne te transporte point, & ne te traine pas plus loin que tu ne veux. Il y en a plusieurs qui sont attirez par la beauté de quelque parole, qui leur plaira, à escrite plus qu'ils n'auoient proposé: mais cela ne t'aduient point. Tout y est bien arrangé & bien accommodé au sujet. Tu parles tant qu'il te plaist, & signifies encor plus que tu ne parles. C'est le signe de quelque autre chose grãde. En outre, il appert que ton esprit n'a rien de superflu, rien d'orgueilleux. Ie trouue toutesfois des metaphores, qui ne sont ny trop hardies, ny despourueuës de beauté, & qui ont desia fait preuue de leur bonne grace. I'y trouue des comparaisons, desquelles s'il y a quelqu'vn qui nous vueille interdire l'vsage, & les permettre seulement aux Poëtes, il me semble qu'il n'a leu aucun des anciens autheurs, dans lesquels on ne recherchoit point encores vn langage pour gagner la faueur du peuple. Ceux qui parloient simplement, & pour nous faire entendre seulement ce qu'ils vouloient dire, estoiẽt pleins de paraboles & similitudes: lesquelles à mon aduis estoient necessaires, non point pour la mesme raison, que les Poëtes auoient d'en vser, mais pour aider la foiblesse de nostre esprit, & pour representer comme à l'œil au disciple & à l'auditeur ce qu'ils disoient. Comme voicy, quand ie lis entre autres, Sextius, homme vehement & subtil, philosophant d'vn langage Grec à la façon Romaine: ie prens grand plaisir de voir la similitude & comparaison dont il vse: qu'vne armée, qui craint d'estre assaillie par l'ennemy, marche en ordonnance quarrée de tous costez, pour estre plus preste au combat. Le sage, dit-il, doit faire le semblable: Il doit desplier ses vertus de tous costez, afin que s'il y a quelque danger qui le menace, son secours soit tout preest, & que sans aucun desordre il obeysse à son gouuerneur. Ce que nous voyons aduenir aux armées, que les grands Capitaines sçauent ranger, où toutes les trouppes sont si bien à poinct disposées, qu'elles entendent l'vne & l'autre en mesme temps le commandement de leur chef, & que le signe est ouy aussi tost, parmy les trouppes de l'infanterie, que de la cauallerie. Mais Sextius dit, que cela nous est de beaucoup plus necessaire, qu'aux gãs de guerre: Car ceux-là ont eu souuent peur de l'ennemy sans cause, & le chemin qu'ils craignoẽt dauantage, leur estoit le plus asseuré. La folie n'a rien qui soit exempt de crainte. Elle craint autãt d'enhaut que d'embas. Elle a peur d'vn quartier & d'autre. Il y a des dangers qui luy viennent au deuant, & qui la suiuent derriere. Elle s'effraye de toutes choses. Elle n'est iamais en defẽse, & son secours mesmes luy fait peur. Mais le sage qui est armé, & aduisé contre toutes fortunes & violences, encor que la pauureté, la misere, l'ignominie, & la douleur, luy facent vne charge, il ne reculera iamais. Il marchera sans aucune peur cõtre ses maux, & au milieu d'iceux. Plusieurs choses nous tiennent liez & attachez, plusieurs autres nous ostent les forces: nous auons si longuemẽt croupi dãs les vices, qu'il est bien difficile de nous en nettoyer. Car nous n'en sommes pas seulement soüillez, nous en sommes entieremẽt empoisonnez. Et afin que d'vne comparaison nous ne passions à l'autre, ie demãderay (ce que i'ay souuẽt cõsideré en moy-mesme) pourquoy c'est que la folie nous tient si opiniastremẽt attachez? C'est en premier lieu, parce que nous ne la repoussons point vertueusement, & que nous ne voulons pas auec toutes nos forces chercher nostre guarison. En apres nous ne donnons point assez de creãce à ce qui a esté trouué par

Quel est le consentemẽt qu'on peut receuoir des lettres d'vn amy.

Les figures y ont bonne grace.

Et les comparaisons y sont licites.

D'vn langage figuré & poly a beaucoup d'efficace.

Le fol n'est iamais exẽpt de crainte, mais

Le sage, quoy qu'assailly de iugemẽts, ne branslera iamais.

Pourquoy l'on ne peut deuenir sage

les hommes ſages, & que nous ne le receuons pas auec vne poitrine ouuerte, & paſſons, trop legerement ſur vne choſe de grand' importance. Mais comment pourroit vn homme apprendre autant qu'il ſeroit beſoin contre les vices, s'il n'apprend qu'autant de temps qu'il luy en reſte, apres celuy qu'il a employé aux vices? Il n'y a pas vn de nous, qui vueille deſcendre iuſqu'au plus profond: nous ne cueillons que ce qui eſt au deſſus. C'eſt trop d'auoir eſté occupé, d'auoir donné vn fort peu de temps à la Philoſophie. Mais ce qui nous empeſche le plus, c'eſt que nous nous plaiſons trop toſt à nous meſmes. Si nous trouuons quelqu'vn qui nous appelle gens de bien, ſages & ſaincts, nous le croyons. Nous ne ſommes pas contens d'vne mediocre louange. Tout ce qu'vn flatteur impudent dira de nous ſans honte, nous le receuons comme ſi cela nous eſtoit deu? nous conſentons à ceux qui diſent que nous ſommes fort ſages, & fort bons, encor que nous ſçachions bien, qu'ils ont accouſtumé de mentir. Nous nous flattons ſi auaux, que nous voulons eſtre loüez pour des choſes du tout contraires à ce que nous faiſons. Il y a tel qui oit que ceux meſmes qu'il enuoye au ſupplice, l'appellent doux & clement, liberal en ſes larrecins & pilleries ſobre & temperé en ſes yurongneries & paillardiſes. D'où il aduient, que nous ne voulons faire aucun changement en nous, parce que nous penſons eſtre gens de bien. Alexandre lors qu'il courroit par toute, l'Indie, & qu'il ſaccageoit par guerre, iuſques aux nations meſmes qui n'eſtoient gueres cogneuës de leurs voiſins, faiſant le tour des murailles d'vne ville qu'il tenoit aſſiegée, pour recognoiſtre de quel coſté elle ſeroit plus foible, & ſe trouuant bleſſé d'vn coup de fleſche, il demeura longuement a cheual, & continua ſon entrepriſe. Mais apres que le ſang fut eſtanché, & que la douleur de la playe, qui eſtoit deſia ſeche, commença de croiſtre, & le genoüil qu'il auoit porté pendu à l'arçon du cheual, à s'engourdir peu à peu: il fut contraint de ſe retirer, & de dire, Tout le monde iure que ie ſuis fils de Iupiter, mais ceſte playe crie à haute voix que ie ſuis homme. Nous deuons faire le ſemblable: apres que chacun de nous, à force de flatterie ſera deuenu fol, diſons: Vous dites que ie ſuis ſage, mais ie cognoy combien de choſes inutiles ie ſouhaitte, combien i'en deſire, qui me nuiroient. Ie ne cognois pas ſeulement (ce que toutesfois les beſtes brutes cognoiſſent quand elles ſont ſaoulles) combien ie dois boire, combien ie dois manger. Ie ne ſçay pas encor la meſure de ce que ie contiens. Ie t'apprendray maintenant à quoy tu pourras cognoiſtre que tu n'es pas ſage. Celuy ſe peut dire ſage, qui ſe void plein de contentement, de ioye, & de repos d'eſprit, & qui ne ſentant aucune paſſion, vit au pair auec les Dieux. Pren donc conſeil auec toy meſme: & ſi tu ne ſens iamais aucune triſteſſe, ſi aucune eſperance des biens que tu attends n'importune ton ame, & ſi les nuicts & les iours ton eſprit ioüiſt d'vn repos eſgal & aſſeuré, s'il eſt content en ſoy-meſme, tu es paruenu au comble du bien que l'homme peut deſirer. Mais ſi tu recherches encor toutes ſortes de voluptez, & deçà & delà: fais eſtat que tu es autant eſloigné de la ſageſſe, comme tu le ſeras de la ioye & du contentement. Tu as bien enuie d'y paruenir, mais tu te trompes, ſi tu penſe y pouuoir arriuer par le moyen des richeſſes. Cherches-tu la ioye entres les honneurs, c'eſt à dire, entre les ſoucis? Ces choſes que tu deſires ainſi, & que tu penſes te deuoir apporter plaiſir & contentement, ne ſont qu'occaſions de triſteſſes. Tous ceux-là, dis-ie, ne pẽſent qu'à trouuer la ioye & le plaiſir: mais ils ne ſçauent pas le moyen d'acquerir vn grand & perdurable contentement. L'vn le prend les banquets, & des folles deſpences: l'autre de l'ambition & d'vne

Le plus grand mal eſt que

Nous nous flattons par trop.

Exemple pour apprendre à chacun à cognoiſtre ſa condition.

Comment chacun ſe dois cenſurer ſoy meſme. &

Quel eſt celuy qui ſe peut dire ſage.

Folie estrange de ceux qui cherchẽt du contentement par voyes obliques.

grande troupe de vaisseaux qui le suiuent & l'enuironnent: l'vn des faueurs de s'amie: l'autre d'vne vaine ostentation de l'estude des arts liberaux, & des sciences qui ne luy portent aucune guarison. Tous ceux-là sont abusez d'vn plaisir trompeur, qui ne dure guere, comme l'yurongnerie, laquelle donne quelque ioyeuse folie pour vne heure, & se void apres suiuie d'vne fort longue repentance: Ou comme l'honneur d'vn applaudissement, & d'vne acclamation fauorable du peuple, qui a esté acquis, & finira auec beaucoup de peine. Il te faut donc penser cecy, que l'effect de la sagesse, est vne ioye touſiours esgale. L'ame de l'homme sage est telle & semblable, que l'estat & le visage du monde par dessus le Ciel de la Lune, l'air y est touſiours serein. Voila pourquoy tu dois desirer d'estre sage: car se sage n'est iamais sans ioye. Ce contentement ne peut naistre, que de la conscience des vertus. Aucun ne se peut resiouïr, que l'homme constant, iuste & temperé. Et quoy donc, diras-tu? les fols & les meschans ne se resiouïssent-ils iamais nenny, non plus que les Lyons de la proye qu'ils ont trouuée. Quand ils sont las & saouls de vin, & de tous autres plaisirs: quand la nuict qu'ils passent entierement à boire, leur est encor courte: quand on a mis dans vn petit corps plus de voluptez qu'il n'en peut contenir, & qu'ils a commencé de les rendre & de les jetter dehors: c'est lors qu'ils se mettent à crier ce vers de Virgile:

Quel est l'effect de la sagesse, & à quoy resemble le Sage.

Quelle est la ioye des fols & des meschans.

6. Eneid.

Tu sçais que nous auons passé la nuict derniere
Entre des faux plaisirs.

Elle est brefue & fauſse, mais.

Ceux qui sont adonnez aux folles despenses & à la superfluité, passent entre des faux plaisirs toute la nuict, comme si ce deuoit estre la derniere. Mais le plaisir & la ioye qui suit les Dieux, & ceux qui viuent comme eux n'est iamais interrompuë, & ne prend iamais fin. Elle en prendroit, si on l'auoit empruntée d'ailleurs.

Celle des sages est vraye & perpetuelle.

Mais parce qu'elle ne vient point du bien-faict d'autruy, elle ne pépend point aussi du pouuoir ny de l'authorité d'autruy: La fortune ne peut oster ce qu'elle n'a pas donné.

EPISTRE LX.

Quelques-vns pensent que ceste Epistre & les deux autres qui suiuent apres, ne sont que fragment d'autres Epistres. En ceste-cy il detreste le vœu de nos parens qui nous souhaittent des richesses: & la gourmandise qui entre en despence par ambition, & nous faict desirer & chercher les biens de la terre & de la mer.

L'hõme seul entre les animaux a (cõme on dit cõmunément) les yeux plus grands que la panse, & ne sçait tenir mesure en ses souhaits.

IE me plains, ie me tourmente, ie me mets en cholere. Tu souhaites encores auiourd'huy cela mesme que ta nourrice, que ton Pedagogue, & ta mere te desiroient. Tu ne cognois pas encor combien de maux ils te souhaittoient. O cõbien les souhaits de nos amis nous sont dommageables, voire de beaucoup plus dommageables, lors qu'ils nous ont succedé plus heureusemẽt! Ie ne m'émerueille point maintenant, si tous les maux du monde nous suiuent dés nostre premiere enfance. Nous sõmes creuz entre les maudissiõs de nos peres & meres, puissent les Dieux quelquefois

foiſ oüir nos paroles ſans leur demander rien. Iuſques à quand ſera-ce, que nous demanderons touſiours quelque bien aux Dieux, comme ſi nous n'auions point dequoy nous nourrir? iuſques à quand ſera-ce, que nous emplirons de nos ſemences les champs, qui pourroient nourrir des grandes villes? Durant combien de temps ſera-ce que tout vn peuple entier ſera empeſché à couper nos bleds? Durant combien de temps ſera-ce, qu'vn grand nombre de nauires ſeront employez pour apporter de pluſieurs mers, le bled qui ne doit nourrir qu'vne ſeule table? Vn taureau ſe peut nourrir dans vn paſturage de peu d'arpens. Vne ſeule foreſt ſuffit à pluſieurs elephans: & l'homme veut paiſtre, & ſur la terre, & ſur la mer. Et quoy? Nature nous a-elle fait vn ventre tellement inſatiable, au regard d'vn petit corps qu'elle nous a dõné, qu'il deuſt ſurpaſſer la voracité & ſa faim des plus grandes, & des plus gourmãdes beſtes du monde? Non certainement: Car combien eſt petit ce que nous denons à nature? on la peut contenter de peu: ce n'eſt pas la faim de noſtre ventre, qui noús couſte ſi cher: c'eſt la gloire & l'ambition. Et pour ceſte raiſon (comme dit Salluſte) ceux qui ſuiuent le plaiſir de leur ventre, doiuent eſtre mis au nombre des beſtes, & non point des hommes: & quelques-vns encor, non point au nombre des beſtes, mais des morts. Or ceux qui ſe cachent pour viure engourdis de pareſſe, ſont dans leur maiſon comme dans vn ſepulchre. Celuy ſeul vit, qui ſçait vſer de ſoy-meſmes. Tu peux iuſtement grauer leur nom dans vn marbre ſur la porte de leur maiſon. Car il ſe ſont enſeuelis auant que mourir.

Les auares & intempere⁊ doiuent eſtre mis au rang des beſtes ou des morts.

Les faineãs s'enſeuelifſent deuant leur treſpas.

EPISTRE LVI.

Que tout le temps deuant la vieilleſſe on doit penſer à bien viure, & en la vieilleſſe on doit penſer à bien mourir.

IL faut perdre le vouloir de ce que nous voulons. De ma part tout vieil que ie ſuis, ie mets peine qu'il ne ſemble pas, que ie vueille ce que ie voulois quand i'eſtois enfant. I'employe tous les iours & les nuicts à cela: c'eſt mon ſeul trauail, c'eſt mon ſoin, de pouuoir mettre fin à mes vieux maux. Ie veux ſeulement faire, qu'vn ſeul iour me ſoit autant, que toute la vie. Et à dire la verité, ie ne le prens pas encor, comme ſi c'eſtoit le dernier: mais ie le regarde, comme s'il pouuoit eſtre le dernier. Ie t'eſcris ceſte lettre auec vne telle apprehenſion, comme ſi la mort me deuoit appeller en l'eſcriuant. Ie ſuis tout preſt de ſortir, c'eſt pourquoy ie ioüis de la vie: car ie penſe fort peu, combien elle doit dorer. Deuant la vieilleſſe i'auois ſoin de bien viure: & en ma vieilleſſe, ie penſe à bien mourir. Et bien mourir n'eſt autre choſe, que mourir ſans regret. Mais peine de ne rien faire maugré toy. Tout ce qui eſt neceſſaire, doit aduenir. La neceſſité n'eſt que pour celuy qui refuſe, & non point pour celuy qui veut. Il n'y a point de neceſſité pour celuy qui a volonté. Ie ſoutiens que celuy qui reçoit ce bon gré les commandemens qu'on luy fait, fuit à la plus cruelle partie de la ſeruitude, ſçauoir eſt, de faire ce qu'il ne voudroit point faire. Celuy qui fait quelque choſe par commandement d'auoir, n'eſt pas miſerable, c'eſt celuy qui le fait en deſpit de ſoy. Prenons donc ceſte reſolution en noſtre ame de vouloir ce que la neceſſité d'vn affaire requerra. Et ſur toutes choſes penſons à noſtre fin, ſans monſtre aucune triſteſſe. Il nous faut appreſter à la mort, auparauant qu'à la vie. La vie n'a que trop dequoy pour s'entretenir, mais c'eſt nous

La meditation de la mort eſt neceſſaire à tous, au lieu que chacun ſe plonge és abyſmes de diſſolution, d'ambition, d'auarice & vanité.

Qu'eſt-ce que bien mourir.

Il le faut vouloir, puis qu'il y a neceſſité.

qui ſommes affamez de ce qu'elle s'entretient. Il nous ſemble qu'il nous defaut quelque choſe, & touſiours il nous ſemblera. Pour auoir aſſez veſcu ce ne ſont pas les ans & les iours qui le font, c'eſt l'ame Pour mon regard, Lucilius mon tres-cher amy, ie ſuis content de l'aage que i'ay veſcu: I'attens la mort, comme eſtant ſaoul de viure.

EPISTRE LXII.

Que les affaires ne l'empeſchent point à l'eſtude des ſciences liberalles. Que le meſpris des richeſſes eſt le vray chemin aux richeſſes.

Quel eſt le repos & le contentement du ſage en tous les affaires:

CEux qui veulent faire croire qu'vn grand nombre d'affaires les empeſchent de ſuiure les eſtudes liberaux, ne font que mentir. Ils feignẽt d'auoir des occupations, ils les augmentent & les recherchent. Ie ſuis deſchargé d'affaires, Lucilius mon amy: i'en ſuis deſchargé: & en quelque lieu que ie ſois, ie ſuis tout à moy. Car ie ne m'aſſubiettis point aux affaires, ie m'y accommode. Ie ne cours point apres les occaſions, qui me pourroient faire perdre le temps: Et en quelque part que m'arreſte, c'eſt là que i'entretiens mes penſées, & que ie fais en mon eſprit quelque diſcours profitable & ſalutaire. Si ie me donne à mes amis, pour cela ie ne me quitte point moy-meſmes: ie ne m'arreſte point auſſi longuement auec ceux à la compagnie deſquels ie ne me ſuis mis que pour quelque temps, & pour quelque cauſe que mon deuoir me commandoit. Mais ie ſuis auec les hommes vertueux, i'enuoye ma penſée & mon eſprit deuers eux, en quelques lieux, & en quelque temps qu'ils ayent eſté. Ie meine touſiours auec moy Demetrius, qui a eſté l'vn des hommes de bien du monde: & laiſſant à part ces veſtus de cramoyſin violet, ie parle auec ceſt homme demy-nud, ie l'admire. Mais comment ne l'aurois-ie en admiration? Il n'a faute de rien: vn homme peut meſpriſer toutes choſes, & aucun ne les peut toutes auoir. Le chemin des richeſſes le plus court, c'eſt le meſpris des richeſſes. Mais noſtre Demetrius vit de façon, qu'il ſemble n'auoir point meſpriſé toutes choſes, mais auoir ſeulement permis, que les autres en ioüiſſent.

Le meſpris qu'il fait des richeſſes.

EPISTRE LXIII.

Il conſole Lucilius de la mort de Flaccus ſon amy: & monſtre que la plus grande partie des hommes par des larmes feintes veulent ſeulement faire monſtre de leur douleur, laquelle ils ſuiuent auec ambition.

Il eſt meſſeant à vn homme qui fait profeſſion de vertu de ſe douloir par trop: c'eſt

TV portes fort impatiemment la mort de ton amy Flaccus: mais ie ne puis trouuer bon de te voir plus attriſté, qu'il ne ſeroit raiſonnable. A grande peine oſerois-ie te prier, de ne t'en douloir point du tout, encor que ie ſçache que cela ſeroit mieux faict. Mais à qui eſt-ce qu'vne belle conſtance d'ame peut aduenir, qu'à celuy ſeul, qui auroit mis la fortune ſoubs les pieds? Et toutes-

fois cela le pourroit encores aucunement piquer. Ie dis ſeulement piquer. Pour noſtre regard on nous doit pardonner, quand les larmes nous ſeront eſchappées, ſi elles n'ont point eſté trop grandes, & ſi nous les auons bien toſt laiſſées. Bref qu'à la perte d'vn amy nos yeux ne ſoient ny ſecs, ny trop moüillez. Il faut ietter quelques larmes, & non pas pleurer. Il te ſemble que ie te vueille aſſubiettir à vne loy trop rigoureuſe, veu que le Poëte le plus grand d'entre les Grecs, a bien donné temps à pleurer: mais ce n'eſtoit que pour vn iour ſeulement, quand il a dit que Niobé eut bien ſoin de manger. Veux-tu ſçauoir d'où procedent ces pleintes & ces pleurs demeſurez? Par ces larmes nous cherchons vn teſmoignage que nous les regrettons: Et nous ne ſuiuons pas tant la douleur, que nous la voulons monſtrer par dehors. Aucun n'eſt triſte pour ſon ſentiment ſeul. O la malheureuſe folie! on a trouué encor quelque ambition en la douleur meſme. Et quoy? diras-tu, oubliray-ie donc mon amy? Certainement tu luy promets vne fort courte ſouuenance, ſi elle ne doit durer plus longuement que ta douleur. La moindre occaſion de fortune te changera tantoſt les rides de ton front en ris. Ie ne te baille point vn plus long temps: la longueur duquel toutesfois peut addoucir les plus grands regrets du monde, & mettre fin aux plus aſpres douleurs. Auſſi toſt que tu delaiſſeras de plus flatter & nourrir ta douleur, ceſte opinion de triſteſſe s'en ira. Tu entretiens maintenant ta douleur: mais pour ſi bien que tu la gardes, elle t'eſchappe: & encor pluſtoſt, lors qu'elle eſt plus violente. Sur tout mettons peine que la ſouuenance des amis que nous perdons, nous ſoit agreable. Aucun ne prend plaiſir de reuenir ſur vn ſuject, auquel il ne peut penſer ſans tourment. Toutesfois s'il ne ſe peut faire, que le nom des amis que nous auons perdus, reuienne en noſtre memoire, ſans quelque pointe de douleur, ceſte pointe meſmes a quelque plaiſir en ſoy. Car comme noſtre Attalus ſouloit dire: La memoire des amis decedez nous plaiſt, ne plus ne moins que l'amertume d'vn vin fort vieil, ou comme les pommes aſpres-douces nous ſont agreables. Mais apres que quelque peu de temps eſt paſſé, tout ce qui nous tourmentoit s'eſteind, & lors vne pure & vraye volupté naiſt dans noſtre ame. Si nous voulons croire ce qu'il dit, ſe ſouuenir que nos amis ſe portent bien, c'eſt manger du miel & des gaſteaux. Mais la memoire de ceux qui ſont decedez, ne peut donner ioye, qu'elle ne ſoit meſlee auec quelque peu d'aigreur. Or qui eſt celuy qui voudroit nier, que ces choſes aigres, & qui ont en ſoy quelque aſpreté, ne ſoient faſcheuſes à l'eſtomach? Ie ne ſuis point toutesfois de cet aduis. La ſouuenance de mes amis decedez m'eſt agreable & douce. Car ie les auois, comme ſi ie les pouuois perdre: & ie les ay perdus, comme ſi ie les auois. Fay donc (Lucilius mon amy) ce que ton bon iugement requiert. Ceſſe de mal parler du bien-faict de nature. Elle l'a oſté, mais elle l'auoit donné. Ioüiſſons donc à plein deſir de nos amis, parce que nous ne ſçauons point ſi cela nous durera longuement. Penſons que nous les auons ſouuent laiſſez, quand nous auons fait quelques longs voyages: & que ſouuent demeurans en vn meſme lieu, nous auons interniis de les voir? & nous trouuerons que nous auons encor perdu plus de temps, quand ils eſtoient en vie. Mais pourroit-on ſupporter ceux qui ne tiennent guere de compte de leurs amis, quand ils les ont, & les plaignent apres miſerablement: & n'aiment pas vn, ſinon qu'apres l'auoir perdu? C'eſt pourquoy ils le pleurent d'auantage, & craignant qu'on mette en doute s'ils les ont aimez, ils cherchent trop tard des teſmoignages de leurs amitiez. Si nous auons d'autres amis, nous leur faiſons tort, nous auons mauuaiſe opinion d'eux de penſer qu'ils ne nous puiſſent autant conſoler, qu'vn ſeul que nous auons perdu:

Le dueil exceſſif n'eſt qu'vne monſtre exterieure de regret: &

La memoire de nos amis defunctz ne doit eſtre agreable, attendu leur amitié & merite. ioinct que

Nous ne les auions qu'à condition de les pouuoir prendre.

Pluſieurs pleurent les morts qu'ils ont negligé viuans.

Et ſi nous n'en auõs point du tout, nous-meſmes nous faiſons plus grand tort, que celuy que nous auons receu de la fortune. Elle nous en a oſté vn ſeul: & nous n'en auons fait aucun. D'auantage celuy ne peut en auoir aimé aucun, qui n'en a peu aimer qu'vn. Si quelqu'vn qui auroit eſté deſpoüillé, & qui auroit perdu vne ſeule robbe qu'il auoit, aimoit mieux pleurer ſon malheur, que d'auiſer par quel moyen il pourroit éuiter le froid, & trouuer quelque choſe pour couurir ſes eſpaules, ne l'eſtimerois-tu pas vn grand fol? Tu as porté en terre celuy que tu aimois: cherches-en vn autre, que tu puiſſes aimer. Il vaut mieux faire vn amy nouueau, que de pleurer l'autre. Ie ſçay bien, que ce que ie veux dire maintenant eſt fort vulgaire, & cogneu d'vn chacun, toutesfois ie ne l'obmettray point encor que tout le monde l'ait dit. Celuy qui par raiſon & conſeil n'auoit peu mettre fin à ſa douleur, la trouua auec le temps. Mais c'eſt deſhonneur à vn homme ſage de n'auoir autre remede à ſa douleur, que de ſe laſſer de douloir. I'aime mieux que tu laiſſes la douleur, que ſi la douleur te laiſſoit. Laiſſe-le pluſtoſt que tu pourras de faire ce que tu ne pourrois longuement faire, quand tu voudrois. Nos maieurs ont donné aux femmes vn an à porter le deüil: non point afin qu'elles fuſſent tenuës de le porter l'an tout entier, mais au moins, afin que ce ne fuſt plus longuemẽt. Pour le regard des hõmes, la loy n'a point ordonné de temps, parce qu'aucun temps ne leur eſtoit honneſte. Mais quelle me pourrois-tu nommer d'entre ces pauures femmelettes, qu'on n'a peu qu'auec grande peine arracher de deſſus le bucher, & auec force retirer de deſſus le corps du treſpaſſé, à qui les larmes ayent duré plus d'vn mois? Il n'y a rien qui nous deſplaiſe pluſtoſt que la douleur: laquelle du commencement trouuera qui la conſolera, & qu'en aura pitié: mais ſi elle dure trop, on ne fera que s'en rire. Et non ſans cauſe: car ou elle eſt feincte, ou elle eſt folle. Ie t'eſcris cecy, moy qui pleuray ſi demeſurément Anneus Serenus mon cher amy, qu'on me pouuoit (encor que ce fuſt à mon grand regret) mettre entre les exemples de ceux quẽ la douleur a vaincus. Toutesfois ie blaſme auiourd'huy ma façon de faire, & recognois que la principalle cauſe que i'eus de me douloir ainſi, eſtoit que ie ne m'eſtois iamais repreſenté: qu'il peuſt mourir pluſtoſt que moy. Ie penſois ſeulement, qu'il eſtoit plus ieune, & de beaucoup plus ieune, comme ſi les deſtinées nous appelloient par ordre de noſtre naiſſance. Par ainſi penſons iournellement que nous, & tous nos amis ſont mortels. C'eſt pourquoy donc ie deuois dire: Serenus mon amy, eſt plus ieune que moy. Mais qu'y fait cela? Il doit mourir apres moy, mais il le pouuoit auſſi pluſtoſt que moy. Et n'ayant point penſé à cela, la fortune me prenant au deſpourueu, me frappa ainſi. Maintenant ie cognois, que toutes choſes ſont mortelles, & qu'elles ſont mortelles ſous vne loy incertaine. Il ſe peut faire auiourd'huy, tout ce qui iamais ſe peut faire. Penſons donc (Lucilius mon amy) que nous arriuerons bien-toſt au meſme lieu, où nous auons regret qu'il ſoit arriué. Et peut-eſtre (ſi l'opinion des ſages eſt veritable, & qu'il y ait quelque lieu, qui nous reçoiue) celuy que nous penſons eſtre du tout pery, n'a fait que gagner le deuant.

Si la mort nous oſte vn amy, il en faut faire vn nouueau, car n'en aimer qu'vn c'eſt n'en aimer point.

C'eſt homme ſage de diminuer ſa douleur par le temps: & Le plus vehemẽte deuient ridicule auec le temps, ſi elle dure trop.

Seneque meſme recognoiſt ſon erreur au dueil d'vn ſien amy.

EPISTRE LXIIII.

Il loüe grandement vn liure de Q. Sextius pere, la leçon duquel eschauffait à la vertu l'ame de ceux qu'ils lisoient, & n'oſtoit à pas vn l'eſperance de pouuoir atteindre à ſa perfection. Il dit qu'il admire les inuentions de la ſageſſe & les inuenteurs, & penſe qu'on y peut adiouſter encore beaucoup adiouſter.

TV fus hier auec nous : tu te pourrois plaindre, ſi ce n'auois eſté qu'hier tout ſeulement : c'eſt pourquoy il y a y adiouſté auec nous. Car tu es touſiours auec moy. Quelques amis eſtoient ſurueneus, à l'arriuée deſquels la cheminée fumoit plus que de couſtume : non pas que ceſte fumée fut comme celle qui ſort de la cuiſine de ceux qui ſe traictent friandement, ou qu'elle fuſt pour faire peur au guet, qui marche la nuict par ville : mais vne petite fumée à laquelle on cognoiſſoit que i'auuois des hoſtes chez moy. Nous euſmes pluſieurs & diuers propos, comme il aduient aux banquets, paſſans de l'vn à l'autre ſans en acheuer pas vn. Apres il nous fut leu vn liure de Q. Sextius pere, homme de grand ſçauoir, ſi tu me dois croire en aucune autre choſe, & Stoycien, encor qu'on le vueille nier. O bons Dieux, que ceſt homme eſt plein de conſtance, & de courage ! tu ne trouueras pas cela en tous les Philoſophes. Les eſcrits de quelques vns n'ont qu'vn beau tiltre, le reſte n'a point de ſang. Ils ſont des inſtitutions, des diſputes, ils diſent des brocards. Ils ne donnent point de courage, parce qu'ils n'en ont point. Apres que tu auras leu Sextius, tu diras, Il vit, il eſt plain d'ardeur, il eſt libre, il eſt plus qu'homme. Il me laiſſe touſiours accompagné d'vne grande aſſeurance. En quelque diſpoſition que ſon ame ſoit, ſi ie le lis, ie te le confeſſeray librement, il me prend enuie de dire à haute voix : Pourquoy ceſſes-tu fortune ? vien m'aſſaillir : tu vois que ie ſuis preſt à te combattre. Ie me reueſts du courage de celuy, qui cherche vn ſubiect, contre lequel il ſe puiſſe eſprouuer & où il puiſſe faire paroiſtre ſa vertu.

Le vray amy homme, de ne pouuoir point d'vne compagnie ſans auoir appris quelque choſe de bon.

Indices auſquels on recognoiſt les ſophiſtes & ignorans.

Quel profit on tire des bons liures.

Ie ſouhaitte de voir qu'vn ſanglier eſcumant,
Ou qu'vn ſeune lyon d'vn haut mont deſcendant
Vienne pour ſe ruer ſur les troupes craintiues. 4. Aeneid.

Ie deſire trouuer quelque choſe que ie puiſſe vaincre, ie veux ſouffrir pour exercer ma patience. Car Sextius a cela encor d'admirable, qu'il te monſtrera l'excellence d'vne vie bien heureuſe & ne te mettra point hors d'eſperance d'y paruenir. Tu cognoiſtras bien qu'elle loge en lieu fort haut, où toutesfois vn homme qui en aura le vouloir, pourra monter. Entre autres choſes la ſeule vertu ne peut donner cela, que tu l'auras en admiration, & ſi ne perdras point l'eſperance d'en ioüir. Certainement la ſeule contemplation de la ſageſſe me deſrobe ſouuent beaucoup de temps. Ie ne la regarde pas auec moindre eſtonnement, que ie fais le Ciel, & l'vniuers, ſur lequel ie iette ſouuent mes yeux, comme ſi ie ne l'auois iamais plus veu. C'eſt pourquoy ie reuere & honore les inuétions de la ſageſſe, & les inuenteurs auſſi. I'en veux aller prendre poſſeſſiõ comme d'vn heritage commun à pluſieurs. Cela m'eſt acquis, on a trauaillé pour moy. Mais faiſons comme vn ſage pere de famille, augmentons le bien

La vertu ſe fait admirer elle meſme.

En la lecture des bons auteurs il faut imiter le bon pere de famille, & faire ſi bien valoir

leurs vtiles enſeignemens, que nous en remportions accroiſſement de vertu pour nous & noſtre poſterité.

qu'on nous a laiſſé : que cet heritage vienne à ma poſterité plus grand que ie ne l'ay pris. Il reſte beaucoup de beſongne, & en reſtera encor beaucoup. Car apres que mille ſiecles ſeront paſſez, l'occaſion ne ſera iamais perduë à ceux qui naiſtront à l'aduenir, d'y adjouſter encor. Et iaçoit que toutes choſes ſoient inuentées par les anciens, toutesfois l'vſage, la ſcience, & la diſpoſition de ce qui a eſté inuenté, ſera touſiours choſe nouuelle. Pren le cas qu'on nous a laiſſé la recepte des remedes, qui peuuent guerir les yeux. Il ne m'eſt pas beſoin d'en chercher d'autres. Il les faut ſeulement appliquer ſelon les maladies, & ſelon le temps. Par l'vn l'ardeur des yeux eſt oſtée, par l'autre la chaſſie des paupieres eſt ſubtiliée : par l'vn vne ſoudaine deſcente eſt de rhume eſt diuertie, & par l'autre la veuë deuient plus ſubtile. Il faut que tu broyes & deſtrempes bien ces remedes, & que tu ſçaches par quelle meſure tu les dois employer. Les remedes de l'ame furent inuentez par les anciens. Mais c'eſt à nous à chercher la maniere & le temps de les appliquer. Ceux qui ont veſcu deuant nous, ont fait beaucoup, mais ils n'ont point acheué : Il les faut toutesfois honorer, il les faut reuerer comme Dieux. Mais pourquoy eſt-ce que ie n'aurois l'image de ces hommes vertueux en ma maiſon, pour me ſeruir d'exemple ? & pourquoy ne feroi-ie feſte du iour de leur naiſſance ? Pourquoy eſt-ce que ie ne les nommeray iamais, qu'auec tiltre d'honneur ? La meſme reuerence que ie dois à mes propres Precepteurs, ie la dois à ces Precepteurs de tout le genre humain, deſquels ont coulé les commencemens d'vn ſi grand bien. Si ie vois vn Conſul, ou vn Preteur, ie feray tout ce qu'on a accouſtumé de faire pour leur rendre honneur & reuerence ; ie deſcendray de cheual, ie deſcouuriray ma teſte, ie me deſtourneray de mon chemin. Et quoy donc ? me pourray-ie ſouuenir des deux Marcs, Catons, du ſage Lelius, de Socrates, de Platon, de Zenon. & de Cleanthes, ſans vne grande marque d'honneur ? Certainement ie les reuere : & oyant la grandeur de ces noms, ie me leue pour leur rendre honneur.

Combien il faut honorer la memoire de ceux qui ont donné moyen d'apprendre de la vertu.

EPISTRE LXV.

Qu'à l'opinion des Stoyciens il n'y a que trois cauſes de toutes choſes en ce monde, & par l'opinion d'Ariſtote & de Platon, il y en a d'auantage. Il conſeille auſſi par vn docte diſcours, apres qu'on aura acquis la tranquillité de l'ame, de s'addonner à la cognoiſſance de l'vniuers.

Opinion des Philoſophes ſur le nombre des cauſes des choſes.

IE departis le iour d'hier par moitié : l'vne fut pour moy, & l'autre pour ma maladie, laquelle print toute la matinée pour elle, & laiſſa l'aprédinée pour moy. Parquoy i'eſſayay premieremẽt les forces de mon eſprit à lire quelque liure. Mais quãd ie vis qu'il y prenoit plaiſir, i'oſay bien luy cõmander, ou pluſtoſt permettre d'entreprendre encor d'auantage. I'eſcriuis dõc quelque choſe auec plus de ſoin que ie n'auois accouſtumé pendant que ie m'eſtois opiniaſtré apres vne matiere difficile, & que ie ne voulois pas demeurer vaincu : iuſqu'à ce que quelques-vns de mes amis ſurvindrent, qui m'en retirerent par force, & me tancerent cõme vn qui ne ſe gouuernoit pas bien en ſa maladie. Au lieu de la plume, quelque propos fut mis en auãt, duquel ie te rapporteray tout ce qui demeura en diſpute, de laquelle nous t'auons fait arbitre. Tu as plus de beſongne que tu ne penſes pas. Il eſt certain qu'il y a trois

cauſes. Et les Stoïciés (cõme tu ſçais) diſent qu'il y a deux choſes en la nature, d'où toutes les autres ſe font: la cauſe, & la nature. La matiere demeure pareſſeuſe, toutesfois preſte à toutes choſes, laquelle neantmoins ne bougera, ſi pas vn ne la meut. Or la cauſe, c'eſt à dire la raiſon, donne forme à la matiere, & la tourne de quelque coſté qu'il luy plaiſt, & en produit diuers ouurages. Il y doit auoir donc quelque choſe, dont on peut faire vn ouurage, & apres, celuy par qui il eſt fait. Ceſtuy-là eſt la cauſe, & l'autre eſt la matiere: Tous les arts ne ſont qu'imitation de nature. Par conſequẽt tout ce que ie diſois de l'vniuers tu le dois rapporter aux ouurages, que l'homme doit faire. Vne ſtatuë a eu la matiere qui deuoit receuoir l'artifice, & l'artiſan, qui deuoit dõner la forme à la matiere. Par ce moyen donc le bronze a eſté la matiere de la ſtatuë, & l'ouurier en a eſté la cauſe. Toutes autres choſes ſont d'vne pareille & ſemblable condition. Elles prennẽt leur eſſence de ce dequoy on les fait, & de celuy qui les fait. Les Stoyciens diſent, qu'il n'y a qu'vne ſeule cauſe, ſçauoir eſt ce qui fait. Mais Ariſtote penſe, que la cauſe ſe peut dire en trois façons. La premiere cauſe (dit-il) c'eſt la matiere meſme, ſans laquelle rien ne peut eſtre fait. La ſeconde eſt l'ouurier. La 3. c'eſt la forme, qu'on met ſur quelque ouurage que ce ſoit, comme ſur vne ſtatuë. Car Ariſtote l'appelle *eidos*, c'eſt à dire image. Il y a encor vne autre (dit-il) qu'on y adiouſte pour la 4. c'eſt le deſſein, & l'intention de tout l'ouurage. Ie te diray plus clairement qu'eſt cela. Le bronze c'eſt la 1. cauſe de la ſtatuë: Car elle n'euſt iamais eſté faite, ſi ce dequoy elle a eſté fonduë & tirée n'euſt eſté. La ſeconde cauſe c'eſt l'ouurier: Car ce bronze n'euſt peu ſe former en la façon d'vne ſtatuë, ſi quelques mains ſçauantes ne s'y fuſſent employées. La 3. cauſe c'eſt la forme: car on n'appelleroit point ceſte image Doryphorus, ou Diadumenus, ſi on ne luy auoit imprimé ce viſage. L'autre cauſe quatriéme, c'eſt le deſſein & l'intention pour laquelle on l'a faite. Car ſans cela, on ne l'auroit pas faicte. Qu'eſt-ce que l'intention? c'eſt ce qui a conuié l'artiſan: c'eſt ce qu'il a ſuiui. C'eſt donc ou l'argent, s'il l'a faicte pour la vendre: ou la gloire, s'il l'a faite pour la reputation: ou ſa deuotion, & pieté, s'il l'a voulu donner pour preſent à vn temple. Ceſte cauſe quatriéme donc eſt encor celle pour laquelle on fait. Penſerois-tu qu'entre les cauſes d'vn ouurage qui a eſté fait, on n'y doiue pas conter cela, ſans quoy on ne l'euſt point fait? Platon adiouſte encor le patron pour vne 5. cauſe, lequel il appelle Idée: car c'eſt l'exẽplaire, ſur lequel l'ouurier iettãt ſes yeux, fait ce qu'il auoit deſtiné. Et ne faut point faire difference s'il prend de dehors le patron, ſur lequel il iette ſes yeux, ou s'il tient en ſa fantaſie ce qu'il a conceu & mis au dedans. Dieu a les patrons, & les exemplaires de toutes choſes dedans ſoy. Il a conceu dans ſon entendement les nombres, & les façons de tout ce qu'il doit faire. Il eſt plein de toutes ces formes & figures que Platon appelle Idées, leſquelles ſont immortelles, immuables, iamais laſſes. Par ainſi encor que les hommes periſſent, toutesfois l'humanité, ſur laquelle l'homme eſt pourtraict, demeure: & jaçoit que les hommes deuiennent malades, & qu'ils meurent, elle ne ſouffre rien. Il y a donc cinq cauſes, cõme dit Platon: celle dequoy, celle par qui, celle ſurquoy, celle à quoy, & celle pourquoy. En dernier lieu en l'ouurage, qui eſt fait de ces choſes-là: cõme en vne ſtatuë (parce que c'eſt d'elle que nous auons cõmencé de parler) celle dequoy, c'eſt le bronze: celle par qui, c'eſt l'ouurier: celle ſurquoy, c'eſt la forme qu'on luy donne: celle à quoy, c'eſt le patron que l'ouurier imite: celle pourquoy, c'eſt le deſſein & l'intention de celuy qui l'a fait: & ce qui eſt compoſé de tout cela, c'eſt la ſtatuë. Le monde & l'vniuers, cõme dit Platon, a toutes ces choſes-là. L'ouurier eſt Dieu: ce dequoy il fait, c'eſt la matiere, & la forme, c'eſt la façon & l'ordre que nous

Il y a trois cauſes & deux choſes deſquelles les autres ſe font toutes ſelon les Stoyciens.

Opinion d'Ariſtote touchans la cauſe des choſes, qui en trouue quatre.

De Platon lequel en eſtablit cinq.

Toutes leſquelles ſe trouuent en la creation du monde.

voyons en cét vniuers : le patron & l'exemplaire, c'est ce surquoy Dieu a formé la grandeur de ce bel ouurage: l'intention, c'est le dessein pour lequel il l'a fait. Demandes-tu quelle fut l'intention de Dieu? sa bonté. Certainement Platon le dit ainsi.

Lequel est bon, pource que Dieu qui est bon, l'a faict.

Quelle cause a eu Dieu de faire le monde? Il est bon, il a fait des choses bonnes. Celuy qui est bon ne porte enuie à chose aucune qui soit bonne : c'est pourquoy il l'a fait le meilleur qu'il a peu. Donne donc ton iugement là dessus, & prononce qui est celuy qui te semblera s'estre de plus pres approché de la verité, nõ point, qui aura dit la verité. Car cela est autant esleué par dessus nous, comme la verité mesmes.

Iugement de Seneque touchant les opinions de Platon & d'Aristote.

Mais ce grand nombre de causes, qui sont mises par Aristote, & Platon, ou il comprend trop, ou il comprend peu. Car s'ils pensent, que la cause de faire vne chose, soit tout ce sans quoy rien ne peut estre fait : ils ont dit trop peu de causes. Ils y deuroient mettre le temps, car rien ne se peut faire sans le temps. Ils y doiuent mettre le lieu, car s'il n'y a lieu où quelque chose se face, elle ne se fera point. Ils y deuroient mettre le mouuemẽt : sans luy rien ne se fait, rien ne perit, & si n'y a-il point aucun art, ny chacun changement sans mouuement. Mais nous cherchons icy la cause premiere, & generalle. Elle doit estre toute simple, car la matiere est simple.

Que c'est que la cause. Toutes dependent d'vne.

Nous demandons que c'est que la cause : c'est la raison qui fait, c'est à dire Dieu. Et par ceste raison que ie viens de dire, ce ne sont point plusieurs & particulieres causes, mais elles dependent toutes d'vne : sçauoir est de celle qui fait. Tu dis que la forme est aussi vne des causes : & que c'est celle que l'ouurier met sur l'ouurage : s'en est vne partie, mais non point vne cause. Le patron aussi où l'exẽple n'est point vne cause, c'est l'instrumẽt necessaire de la cause. Par consequẽt le patron est necessaire à l'ouurier, cõme est vn ciseau, ou cõme est vne lime. Car sans eux l'art ne peut rien aduancer. Et toutesfois ce ne sont ny parties, ny causes de l'art. L'intention (dit-il) de l'ouurier, pour laquelle il entreprẽd de faire quelque chose, c'est vne cause. Mais encor que ce fust vne cause, elle n'est point efficiente, ains vne cause suruenãte. Or ces causes-là sont innombrables, & nous disputõs de la cause generale. Certainement ils n'ont point parlé auec leur subtilité accoustumée, quand ils ont dit que tout cét vniuers & cét ouurage si bien acheué, estoit la cause. Car il y a grande difference entre l'ouurage, & la cause de l'ouurage. Prononce donc ta sentence : ou bien (comme il est plus facile en choses douteuses) dy que ceste question n'est pas encor en estat d'estre iugée, & dõne nous congé. Tu me diras, quel plaisir peux tu receuoir à perdre le tẽps apres ces choses, qui ne te peuuent oster aucune passion, ny aucune conuoitise? De ma part ie discours tout premierement de ce qui me peut mettre l'ame en repos, & ie m'enquiers plustost de moy-mesme, puis apres du monde & de l'vniuers. Faisant cela ie ne perds pas le temps comme tu penses. Car si ces discours ne sont point entrecoupez, & s'ils ne sont point tirez à des subtilitez inutiles, ils esleuent & haussent l'ame : laquelle se sentant pressée d'vne pesante charge, ne desire que de s'en dépestrer & retourner aux lieux d'où elle a esté. Car ce corps ne sert que de fardeau & peine à l'ame. Elle est trauaillée de sa pesanteur, elle est en des liens, si la Philosophie ne la vient secourir. Mais elle luy a commandé de respirer en la contemplation de la nature, & luy a permis de quitter la terre pour se joindre aux choses diuines. C'est la liberté qu'elle a, c'est son promenoir: elle sort cependant hors de la prison où elle est detenuë, & se va recreer dans le Ciel. Tout ainsi que les artisans qui ont longuement tenu la veuë baissée sur quelque subtil ouurage qui les esbleuissoit, mesmement s'ils trauailloient en lieu obscur & sans guere de clarté, sortent à l'air, & s'en vont en quelque place publique où le peuple a accoustumé de s'aller esbaudir, & recreent leur veuë en la pleine

L'entendemẽt humain ne se doit point arrester à ces disputes, ains monter aux choses diuines, pour y prendre repos à l'ame.

Laquelle est captiue dans le corps, & la Philosophie l'affranchit.

lumiere du iour : Pareillement ceſte ame recluſe, enfermée dans ce triſte & tenebreux manoir, ſe met à l'ouuert le plus ſouuent qu'elle peut, & va prendre ſon repos en la contemplation de la nature. Le ſage, & celuy qui ſuit la ſageſſe, eſt bien aucunement attaché à ſon corps. Mais il en eſt abſent de la meilleure partie qu'il ait, & dreſſe ſes plus belles penſées aux choſes hautes : & comme ayant preſté vn ſerment de gendarme, il fait eſtat que le temps que ſa vie dure, ſoit ſes gages. Il s'eſt tellement reſolu, qu'il ne porte ny amour ny haine à ſa vie, & prend patience aux choſes mortelles, encor qu'il ſçache qu'vn plus grand bien l'attend apres. Me voudrois-tu interdire la contemplation de toutes ces choſes de nature, & m'en retirant du tout, me reſtraindre à vne ſeule partie? Ne rechercheray-ie point quels ſont les commencemens des choſes vniuerſelles : qui eſt celuy qui les forma, qui eſt celuy qui deſbroüilla tout ce qui eſtoit confus & meſlé dans vne maſſe, & dans vne matiere lourde & immobile? Ne chercheray-ie point, qui eſt l'ouurier de ce monde : par quelle ſapience ceſte incroyable grandeur de l'vniuers a receu ſes loix & ſon ordre? Qui eſt celuy qui a ramaſſé tant de choſes eſparſes, qui a ſeparé celles qui eſtoient confuſes, qui a departy la beauté entre celles qui eſtoient cachées ſous vne vilaine deformité? D'où vient vne ſi grande clarté? ſi c'eſt feu, ou quelque choſe plus luiſante que feu? Ne m'enquerray-ie pas de cela? ne voudray-ie pas ſçauoir d'où ie ſuis deſcendu : s'il faudra que ie ne les voye qu'vne ſeule fois, ou pluſieurs? Ne ſçauray-ie pas où ie dois retourner? Et quelle place attend mon ame apres qu'elle ſera deliurée de ceſte ſeruitude humaine? Me veux-tu empeſcher que ie ne monte point au Ciel? c'eſt à dire, me veux-tu commander de viure la teſte baiſſée? Ie ſuis plus grand, & nay pour des choſes plus grãdes que pour eſtre eſclaue de mon corps ſur lequel ie ne iette iamais ma veuë que comme ſur des chaiſnes qui tiennent priſe & liée ma liberté. C'eſt ce corps que ie preſente cõtre la fortune afin qu'elle s'arreſte-là : ie ne permets point qu'à trauers de luy aucune playe puiſſe paſſer iuſques dans mon ame. Tout ce qui peut ſouffrir iniure dedans moy, n'eſt que ce domicile eſclaue & ſuject : l'ame qui demeure dedans eſt libre. Iamais ceſte chair ne me pourra faire ſentir aucune peur, ny vſer d'aucune feintiſe indigne d'vn homme de bien, ny mentir pour faire honneur à ce miſerable corps. Quand il me plaira, ie rompray la compagnie que i'ay auec luy : Et maintenant encores que nous ſommes joincts enſemble, nous ne ſerons pas compagnons par égalles portions. L'ame dira que tout luy appartient. Le meſpris de ſon corps, c'eſt ſa vrayé liberté. Mais pour retourner à mon propos, certainement la contemplation de laquelle nous parlions n'agueres, pourra de beaucoup ſeruir à ceſte liberté : Sçauoir eſt que toutes choſes ſont compoſées de la matiere & de Dieu. Dieu gouuerne toutes ces choſes, leſquelles eſtant eſpandues à l'entour de luy, ſuiuẽt leur gouuerneur & leur chef. Et Dieu qui eſt celuy qui fait, eſt plus puiſſant que la matiere qui ſouffre la forme que Dieu luy veut donner. Or le rang que Dieu tient dans ce monde, l'ame le tient dans le corps : Ce que la matiere eſt à Dieu, le corps l'eſt à nous. Il faut donc que le pire obeyſſe au meilleur. Soyons fermes & conſtans contre la fortune : n'ayons point peur des iniures, des playes, des priſons, de la pauureté. Que eſt-ce que la mort? ou c'eſt la fin, ou c'eſt vn paſſage. Ie n'ay pas crainte de n'eſtre plus, car c'eſt autant, comme ſi ie n'auois oncques eſté : ny de paſſer, car ie ne pourrois iamais eſtre logé plus à l'eſtroit.

L'homme de bien s'eſleue au deſſus de nature, par la recherche des choſes naturelles.

Braue reſolution & digne d'eſtre bien conſiderée pour ſe roidir contre la crainte de la mort.

EPISTRE LXVI.

Il monſtre par l'exemple de Claranus qui eſtoit déſia vieil, & auoit le corps petit & contrefaict, que pour le rendre beau & agreable, ſa ſeule vertu ſuffiſoit : laquelle ne peut eſtre renduë plus honorable par la beauté du corps, ny par ſa deformité eſtre eſtimée plus laide. Il diſcourt apres de quelques propos tenus entr'eux : meſmement qu'encor qu'il y ait trois diſtinctions des biens, ils ſont toutesfois tous eſgaux.

La vertu, belle de ſoy-meſme: n'accroiſt ny ne deſcroiſt pour la beauté ou laideur du corps.

I'Ay veu Claranus mon compagnon d'eſtude, que ie n'auois veu long temps auoit. Tu n'attens pas à mon aduis, que ie diſe qu'il ſoit vieil : mais au moins a-il encore l'eſprit gaillard & vigoureux, & qui combat contre ce petit corps. A dire la verité nature a eu grand tort d'auoir mal logé vne ſi belle ame: Ou bien elle a voulu peut-eſtre nous apprendre qu'vn eſprit tres-content, & tres-heureux pouuoit ſe cacher ſous quelque peau que ce fuſt. Il a toutesfois ſurmonté tous empeſchemens: & par le meſpris de ſoy-meſme, il eſt venu à ce poinct, de meſpriſer toutes autres choſes. Il me ſemble que celuy ſe trompoit qui diſoit:

5. Aeneid.

La vertu nous plaiſt d'auantage
Dans le corps d'vn beau perſonnage:

Elle n'a beſoin d'aucun ornement eſtranger: elle prend ſon honneur d'elle-meſme: & rend ſon corps ſainct & ſacré. Certainement ie commençay de regarder noſtre Claranus de fort pres, mais ie le trouuay fort beau, & auſſi droit du corps que de l'ame. Vn grand homme peut ſortir d'vne loge de berger, & vne vertueuſe & belle ame ſe peut engendrer dans vn corps laid & petit. Il me ſemble, que nature en fait naiſtre aucuns de ceſte façon, expreſſément pour nous faire voir, que la vertu ſe peut loger en tous lieux. Si elle euſt peu engendrer les ames toutes nuës d'elles-meſmes, elle l'euſt fait. Mais elle fait bien encor d'auantage : car elle en engendre quelques-vnes auec des incommoditez de nature, qui rompent neantmoins ces empeſchemens. Ie penſe que Claranus a eſté fait pour ſeruir d'exemple, & pour nous faire voir, que l'ame ne peut eſtre enlaidie par la deformité du corps, & que le corps peut receuoir ornement de la beauté de l'ame. Or jaçoit que nous ayons demeuré fort peu de iours enſemble : ſe ſont toutesfois paſſez pluſieurs propos entre nous, que ie tireray l'vn apres l'autre, & te les enuoyeray. Le premier iour nous diſputaſmes comme il ſe pouuoit faire que les biens fuſſent pareils, puis qu'il y en auoit de trois conditions. Les vns de ces biens-là (comme diſent les noſtres) ſont mis au premier rang, ſçauoir eſt la ioye, la paix, la felicité du pays. Les autres ſont au ſecond, qui ne ſe font cognoiſtre qu'en vn ſuject miſerable, comme la patience au milieu des tourmens, & la temperance en vne grande maladie. Nous deſirons que les premiers nous aduiennent touſiours, & les ſeconds, quand il en ſera beſoin. Il y a encor d'vne troiſieſme ſorte : comme le cheminer modeſte & peſant, la face d'vn preud'homme, les geſtes & contenances d'vn homme ſage. Comment eſt-ce donc, que ces biens pourroient eſtre pareils entr'eux, veu qu'on ne doit deſirer les vns, & deſtourner les autres ? Si nous les voulons diſtinguer, retournons au premier, & conſiderons quel il eſt. Vne ame, qui iette ſes yeux ſur la verité, qui cognoiſt ce qu'elle doit fuyr ou deſirer, qui priſe toutes choſes, non point par opinion mais par les loix de nature, qui ſe meſle dans tout ce grand vniuers, & iette ſa contemplation ſur tous ſes effects, qui eſt inceſſamment occupée à penſer, & à faire,

Trois conditions de biens & opinions des Stoyques là deſſus.

qui eſt auſſi grande comme elle eſt vehemente, qui ne ſe laiſſe vaincre, ny aux choſes triſtes, ny aux ioyeuſes, qui ne ſe ſoubmet ny à l'vne ny à l'autre fortune, qui hauſſe la teſte contre tous les malheurs qui peuuent arriuer, qui eſt belle auec vne bonne grace, qui a ſes forces accompagnées de ſanté & ſobrieté, qui ne s'effraye & ne s'eſtonne iamais, qu'aucune violence ne peut eſbranſler, que la fortune ne peut en orgueillir ny rabaiſſer. Telle eſt la vertu de l'ame, telle eſt ſa face, ſi elle ſe pouuoit monſtrer tout à vn coup, & ſi elle ſe preſentoit vne fois toute entiere à nos yeux. Au reſte elle a pluſieurs differences en elle, qui ſe deſcouurent ſelon la diuerſité de la vie, & de ſes actions : Et ſi ne ſe rend iamais plus petite, ou plus grande qu'elle eſt. Car le bien ſouuerain ne peut iamais deſcroiſtre, ny la vertu reculer en arriere. Mais elle ſe change bien en pluſieurs qualitez, & ſe forme en la façon des choſes qu'elle veut faire. Elle change & transfigure en ſa ſemblance tout ce qu'elle touche : elle rend honorables les actions, les amitiez, & quelquesfois les maiſons toutes entieres, où elle entre, & qu'elle a miſes ſous ſa regle. Tout ce qu'elle manie, elle le fait aymable, admirable, & luiſant. C'eſt pourquoy ſa force & ſa grandeur ne ſe peut eſleuer plus haut, parce que ce qui eſt tres-grand ne peut receuoir accroiſſement. Tu ne trouueras rien de plus iuſte, que ce qui eſt iuſte, rien de plus vray, que ce qui eſt vray, rien de plus temperé, que ce qui eſt temperé. Les vertus conſiſtent en leur reigle & moyen, & la reigle c'eſt vne meſure certaine. La conſtance ne trouue rien où ſe pouuoir pouſſer plus auant, non plus que l'aſſeurance, la verité & la foy. Qu'eſt-ce qui pourroit aduenir d'auantage à vne choſe parfaicte ? Rien : ou s'il y en pouuoit aduenir, elle n'eſtoit point parfaicte. Et par conſequent ny à la vertu auſſi. Car ce qu'on y pourroit adiouſter, y auroit defailly. L'honneſteté auſſi ne peut receuoir aucune augmentation. Car l'honneſteté eſt au meſme rang des autres choſes que i'ay dites. Mais que dirons-nous de ce qui eſt bien-ſeant, de ce qui eſt iuſte, & de ce qui eſt legitime ? ne penſes-tu pas qu'ils ſoyent d'vne meſme forme, comprins ſous des bornes certaines ? pouuoir croiſtre eſt ſigne d'vne choſe imparfaite. Toute ſorte de bien tombe ſous meſmes loix : l'vtilité priuée & publique ſont iointes enſemble, & certainement inſeparables de meſme façon, qu'on ne peut ſeparer ce qui eſt loüable d'auec ce qui eſt deſirable. Les vertus doncques ſont pareilles & ſemblables entr'elles comme le ſont auſſi leurs effects, & tous les hommes ſur leſquels ils ſont aduenus. Or les vertus des ſemences & des animaux, parce qu'elles ſont mortelles, fragiles, caduques & incertaines, ſe hauſſent, & ſe baiſſent, & à ceſte cauſe ne ſe peuuent eſtimer à vn meſme prix. Mais les vertus humaines n'ont qu'vne ſeule meſure. Car il n'y a qu'vne droitte & ſimple raiſon. Rien n'eſt plus diuin, que ce qui eſt diuin, ny plus celeſte que ce qui eſt celeſte. Quand aux choſes mortelles, on void qu'elles ſont tantoſt haut, tantoſt bas : elles s'appetiſſent, elles croiſſent : elles s'eſpuiſent, & ſe rempliſſent. Par ainſi eſtans d'vne condition incertaine, elles ſont inegales. Mais les diuines ſont d'vne meſme nature : Or la raiſon n'eſt autre choſe, qu'vne partie de l'eſprit diuin, infus, & plongé dans le corps humain. Si donc la raiſon eſt diuine, & s'il n'y a aucun biẽ ſans raiſon, tous biens de quelle ſorte qu'ils ſoient, ſont diuins. Au reſte il n'y a aucune difference entre les choſes diuines, par conſequent il n'y en a point entre les biens. Et par ceſte raiſon vne conſtante & obſtinée ſouffrance des tourmens eſt égale à la ioye. Car il y a en l'vn & en l'autre vne pareille grandeur de courage : mais en l'vn elle eſt molle & relaſchée, & en l'autre elle eſt roide & tenduë. Et quoy ? ne penſes-tu pas que la vertu de celuy qui aſſiege & veut prendre vne ville ſur les ennemis, ſoit pareille à celuy qui ſou-

Du ſouuerain bien & de la vertu.

Paradoxe des Stoyques qui s'imaginent vne perfection de vertu en ceſte vie, & tiennent que les vertus ſont egales & ſemblables entr'elles.

Les vertus des plantes & des animaux changent de prix & ne ſont parfaictes : mais les vertus humaines n'ont qu'vn prix, & par conſequent ſont parfaictes.

Diſpute ſubtile pour preuuer l'egalité des vertus.

ſtient le ſiege auec vne longue patience ? Le courage de Scipion eſt grand, qui tient Numance ſi eſtroittement aſſiegée & bloquée, qu'il contraint ces gens inuincibles de ſe defaire eux-meſmes par leurs propres mains inuincibles. Le courage des aſſiegez eſt grand, qui ſçait bien n'y auoir rien d'enfermé & ſerré à qui la mort eſt ouuerte, & qui peut rendre le dernier ſouſpir entres les bras de ſa liberté. Toutes les autres ſont pareillement eſgalles entr'elles, la tranquillité, la ſimplicité, la liberalité, la conſtance, la douleur, la patience: Car il y a en toutes choſe vne vertu, qui rend l'ame droite & immuable. Mais quoy ? n'y aura il aucune difference entre la ioye & vne conſtante patience des tourmens ? aucune pour le regard des vertus : mais beaucoup, pour le regard des ſujets, ſur leſquels l'vne, & l'autre de ces vertus ſe mõſtre. Car en l'vn on y void vne recreation & repos d'eſprit, & en l'autre vne douleur contraire à la nature. Ces ſubjects donc en ſont les moyens, qui reçoiuent entr'eux vne grande difference. Mais la vertu eſt egale en l'vn & en l'autre. La matiere ne change point la vertu. Celle qui eſt faſcheuſe & triſte, ne la peut rendre pire, ny la ioyeuſe & agreable ne la rend pas meilleure. Il faut donc que les vns, & les autres de ces biens-là, ſoient eſgaux. Car ceſtuy-cy ne ſe peut porter plus vertueuſement en ſa ioye, ny l'autre en ſes tourmens. Et certes deux choſes, par deſſus leſquelles il ne ſe peut rien faire de mieux, ſont eſgalles. Car ſi les autres qu'on voudroit rechercher hors de la meſme vertu, la peuuent diminuer ou agrandir, elle delaiſſe d'eſtre vn bien, qu'on nomme l'honneſteté. Et ſi tu me l'accordes, l'honneſteté s'en va. Pourquoy cela ? ie te le diray. Car il n'y a rien qui ſoit honneſté, s'il eſt fait par contrainte & en deſpit de nous. Il faut que tout ce qui eſt honneſte, ſoit volontairement fait. Si vous y meſlez de la pareſſe, des plaintes, des refus, de la crainte, il perd tout ce qu'il auoit de meilleur, ſçauoir eſt à ſe plaire. Rien n'eſt honneſte qu'il ne ſoit libre. Car ce qui craint eſt eſclaue. Mais ce qui eſt honneſte, eſt pareillement aſſeuré, & plein de repos. S'il refuſe quelque choſe, s'il pleure, s'il iuge que ce ſoit mal, il entre en quelque perturbation, & ſent vn grand diſcord en ſon ame. Car d'vn coſté l'apparence du bien l'appelle, & de l'autre la crainte du mal l'en retire. Par ainſi celuy qui veut faire quelque choſe auec honneur, doit iuger que rien de ce qui s'oppoſera à ſa volonté, n'eſt mal, encor qu'il ſoit incommode. Tout ce qui eſt honneſte, doit venir ſans le commandement & ſans la contrainte d'autruy : il eſt pur & ſincere, il n'eſt meſlé auec aucun mal. Ie ſçay bien ce qu'on me pourroit reſpondre icy. Tu te mets en peine de nous perſuader, qu'il n'y a point de difference, qu'vne perſonne ſoit en ioye, ou qu'il ſoit couché ſur le banc de la gehenne, pour laſſer le bourreau pluſtoſt que de mot dire. Ie pouuois reſpondre ce qu'Epicure diſoit, que le ſage qu'on bruſleroit dans le taureau d'airain de Phalaris, crieroit à haute voix : O que ce tourment eſt doux, il ne m'apporte aucune peine ! Pourquoy t'eſmerueilles-tu, ſi ie dis, que les biens de celuy qui eſt aſſis au milieu d'vn feſtin, & de ceſt autre qui demeure debout & conſtant contre les tourmens, ſont egaux : veu (ce qui eſt encore plus miſerable) qu'Epicure ſouſtient, que c'eſt choſe douce d'eſtre mis à la gehenne ? Mais ie reſpons à cela, qu'il y a grand difference entre la ioye & la douleur. Car s'il falloit venir au choix, ie demanderois l'vn, & fuyrois l'autre : l'vn eſt amy de nature, & l'autre y eſt contraire. Tandis qu'on les eſtime à ce prix-là, elles ſont fort differentes entre elles. Mais quand on vient à la vertu, l'vne & l'autre eſt toute pareille, tant celle qui fait ſon chemin par la ioye que celle qui le fait par la triſteſſe. La vexation, la douleur, & quelque autre incommodité que ce ſoit, n'eſt aucunement conſiderable. Car elles ſont ſurmontées par la vertu. Comme la clarté du Soleil effa-

Leſquelles different enſemble ſelon que differents les ſubiets ſur leſquels elles s'eſtendent.

Diſpute touchant l'honneſteté, ſi elle doit eſtre miſe au rang des vertus parfaites.

Obiection à ceſte Philoſophie de l'egalité des vertus.

Reſponce, & difference entre ioye & douleur, auec la conference d'icelles.

ce les petites lumieres: tout ainſi les douleurs, les triſteſſes, les iniures ſont diſſipées & abbatuës par la vertu, laquelle en quel lieu qu'elle reluiſe eſteint tout ce qui ſe monſtre n'eſtre point eſclairé d'elle. Et les douleurs & incōmodités qui tōbent ſur la vertu, n'ont point plus de pouuoir ſur elle, que vne petite pluye ſur la mer. Mais afin que tu croyes que cela ſoit vray, l'hōme de bien courra ſans que rien le retarde, à vne choſe belle, encore que le bourreau ſoit là, que la geheinne ſoit preſte, & le feu tout allumé, il perſeuerera: il ne penſera point à ce qu'il doit endurer, mais à ce qu'il doit faire: il ſe ietteta ſur vne choſe honneſte, cōme entre les bras d'vn hōme de biē: il fera eſtat, qu'elle luy eſt profitable, aſſeurée & pleine de bon-heur. La choſe honneſte dōcques aura meſme lieu, & meſme credit enuers luy encor qu'elle ſoit triſte & faſcheuſe, qu'auroit vn homme de bien, encor qu'il fuſt pauure banny & malade. Sus donc, mets d'vn coſté vn hōme de biē plein de richeſſes, & d'vn autre coſté vn qui n'a rien du tout, & qui a neātmoins toutes choſes en ſoy: l'vn ſera autāt homme de bien, que l'autre, encor qu'ils ſoient differēs de fortune. On doit faire (comme i'ay dit) meſme iugemēt des choſes, qu'on fait des hommes. La vertu eſt auſſi loüable en vn corps ſain & libre, qu'en vn corps malade & priſonnier. La vertu doncques ne ſera pas plus loüable, ſi la fortune t'a conſerué le corps tout entier, & sās bleſſeure, que s'il eſtoit mutilé de quelque mēbre. Autrement ce ſeroit priſer le maiſtre, par l'accouſtrement de ſes valets. Car toutes ces choſes, ſur leſquelles la fortune exerce ſa puiſsāce, ſont baſſes & ſeruiles: comme ſont les richeſſes, le corps, les honneurs: elles ſont debiles, periſſables, mortelles & poſſedées auec incertitude. Au contraire, les œuures de la vertu ſont libres, inuincibles, leſquelles il ne faut point ſouhaitter d'auātage, quād elles ſont fauorifées de quelque douce fortune, ny moins auſſi, quād elles ſōt ſuiuies de quelque malheur. Ce que nous appellōs amitié enuers les hommes, c'eſt deſir, & conuoitiſe enuers les choſes. Ie pēſe que tu ne porterois pas plus d'amitié à vn homme de biē, pour eſtre riche, que tu ferois à vn pauure: ny à vn homme robuſte & puiſſant, qu'à vn homme foible & debile. Par ceſte raiſon tu ne ſouhaitterois pas pluſtoſt vne choſe gaye & paiſible, qu'vne penible & laborieuſe. Et ſi cela eſt ainſi, de deux qui ſeroient auſſi hommes de bien l'vn que l'autre, tu aimerois mieux celuy qui ſeroit net & parfumé, que celuy qui ſeroit craſſeux & mal peigné. En fin tu en viēdrois là, d'aimer plus vn homme qui ſeroit entier de tous ſes mēbres, ou qui n'auroit iamais eſté bleſſé, qu'vn māchot, ou vn louche. Bref peu à peu ton deſdain croiſtroit ſi auāt, que de deux, qui ſeroiēt auſſi ſages & auſſi iuſtes l'vn que l'autre, tu aimerois mieux celuy qui auroit vne belle perruque, & qui auroit le poil bien friſé, qu'vn autre qui ſeroit chauue. Quand la vertu de l'vn & de l'autre eſt pareille, l'inegalité des autres choſes n'apporte point. Parce que toutes ces autres choſes ne ſont point parties, ce ne ſont qu'acceſſoires. Car qui eſt celuy qui vouluſt faire vn iugement tant iniuſte entre ſes enfans, qu'il aimaſt mieux celui qui ſeroit ſain, que celuy qui ſeroit malade: celuy qui ſeroit grād & de belle taille, que celuy qui ſeroit bas & petit? Les beſtes ſauuages ne fōt point de differēce entre leur portée, elles ſe couchēt par terre, pour la nourriture de tous enſemble. Les oiſeaux departent eſgalement la beſchée. Vlyſſes ſe haſtoit de reuoir bien-toſt les rochers d'Itaque, auec autāt de deſir, qu'Agamēnon les ſuperbes murailles de Mycenne. Car pas-vn n'aime ſa patrie parce qu'elle eſt grāde, mais parce qu'elle eſt ſienne. Mais à quoy peut ſeruir ce diſcours? C'eſt afin que tu ſçaches que la vertu iette eſgalement le regard de ſes yeux ſur ſes œuures, comme ſur ſes propres enfans, qu'elle les aime eſgalement tous, & encor plus ceux qui ſentent quelque peine, parce que l'amour des peres s'eſtend plus ſur ceux deſquels ils ont pitié.

Belle comparaiſon qui monſtre l'effect de la vertu.

Comment elle doit eſtre conſiderée.

La fortune exerce ſa puiſſance ſur des choſes periſſables.

La vertu ſur des perdurables.

Inconueniēs qui s'enſuiuroient ſi la vertu n'egaloit les choſes diuerſes.

Similitudes & examples contre telles opinions.

La vertu aime plus ceux qui sōt aſſl gr.

Pareillemẽt la vertu ne porte pas plus d'effectiõ à celles de ſes œuures, qu'elle void ſouffrir plus d'affliction & de tourment, mais ſuiuant la façon des bons peres, elle les embraſſe & cherit d'auãtage. Mais pourquoy eſt-ce qu'vn biẽ ne peut eſtre plus grand qu'vn autre? Parce qu'il n'y a rien plus apte, que ce qui eſt apte, n'y rien plus plein, que ce qui eſt plein. Tu ne peux pas dire, cecy eſt plus ſemblable à vne choſe que cela. Par conſequent il n'y a rien plus honneſte que ce qui eſt hõneſte. Or donc ſi la nature des vertus eſt toute pareille, toutes les trois ſortes de biens ſont egales. Par ainſi ie dis, que c'eſt choſe du tout pareille d'eſtre moderé en la ioye, ou d'eſtre moderé en la douleur. La ioye ne ſurmonte point la conſtance d'vne ame qui deuore ſes plaintes ſous la cruauté d'vn bourreau. Les vns de ces biens-là ſont à deſirer, mais les autres ſont admirables. Neantmoins tous deux ſont pareils: car tout ce qu'il y a de mal, eſt couuert ſous le manteau d'vn plus grand bien. Quiconque auroit opinion que ces deux choſes ne fuſſent point egales, il mõſtreroit qu'il ne voudroit iamais plus ietter ſes yeux ſur la vertu, & qu'il ne regarderoit que les choſes exterieures. Les vrais biens poiſent autãt, & ſont auſſi grãds l'vn que l'autre: mais les faux ſont vains & trõpeurs. C'eſt pourquoy les biens qui ſemblẽt eſtre ſi beaux & ſi grands quand on les regarde à l'œil, nous trompent quand on les veut peſer. Cela eſt vray, Lucilius mõ amy, tout ce que la raiſon & la verité louë & priſe, il eſt ferme, il eſt eternel, il rend l'ame aſſeurée, & la hauſſe iuſqu'au Ciel pour y demeurer touſiours. Mais les biẽs qu'on louë ſans raiſon, & qui ne le ſont qu'au iugemẽt du vulgaire, ne font que remplir de vent ceux qui s'en reſioüiſſent. Au contraire, ce qu'on craint cõme mal, ne fait que donner frayeur aux ames, & les eſpouuanter, comme les beſtes ſe troublẽt ſur l'apprehẽſion de quelque dãger. Toutes ces deux choſes donc reſiouiſſent l'ame, ou la rongent ſans raiſon: car ny l'vn n'eſt digne de ioye, ny l'autre d'aucune peur. Il n'y a que la ſeule raiſon, qui ſoit immuable & conſtante en ſon iugemẽt. Car elle n'obeit point, mais elle commande au ſens. La raiſon eſt egale à la raiſon, comme le droict à ce qui eſt droict: La vertu donc l'eſt pareillement: car elle n'eſt autre choſe qu'vne droicte raiſon. Toutes les vertus ſont des raiſons droictes: ſi elles ſont droictes, elles sõt egales. Quelle eſt la raiſon, telles ſont les actions. Toutes donc ſont pareilles. Car puis qu'elles ſont ſemblables à la raiſon, elles ſont auſſi ſemblables entr'elles. Et quãd ie dis, que les actiõs ſont egales entr'elles, c'eſt entãt qu'elles ſont droictes & honneſtes. Au reſte elles ſont differentes enſẽble, ſelon que la matiere ſera diuerſe, laquelle eſt maintenãt grande, & tantoſt petite: maintenãt, noble, tantoſt vile: appartenãt maintenant à pluſieurs, & tantoſt à peu de perſonnes. Et neantmoins en toutes ces choſes-là, ce qui eſt le meilleur, eſt egal. Comme les gens de bien ſont tous egaux, entant qu'ils ſont gens de bien: mais ils ont des differences d'aage: l'vn eſt plus vieil, l'autre plus ieune. Ils en ont auſſi du corps: l'vn eſt beau, l'autre eſt laid. Ils en ont pareillemẽt de fortune ceſtuy-cy eſt riche, ceſtuy-là eſt pauure: Ceſtuy-cy à la bõne grace de tous, il a grãde authorité, il eſt cogneu en toutes villes & pays, & l'autre eſt incogneu de pluſieurs, ſans qu'on parle de luy. Mais en ce qu'ils ſont gens de bien, ils ſont egaux. Le ſens ne fait point de iugement des biens & des maux: il ne ſçait ce qui eſt vtile, ou ce qui eſt inutile: il ne peut dire ſon aduis, que de ce qui luy eſt repreſenté deuant les yeux. Il ne peut preuoir les choſes futures, ny auoir ſouuenãce des paſſées: moins ſçait-il ce qui s'en peut enſuiure. Et toutesfois c'eſt de là que depend & l'ordre & la ſuitte des choſes: & toute la conſtãce de la vie, qui doit eſtre droite & parfaicte. C'eſt donc la raiſon qui iuge des biens & des maux, qui n'eſtime rien les choſes eſtrangeres qui viennent de dehors, & qui penſe que celles qui ne ſont ny bonnes

Les trois ſortes de biens ſont egales ſi la nature des vertus eſt pareille.

Les biens vrais & faux.

Les biens que le vulgaire eſtime moins ſouhaitables, le ſont le plus, s'il falloit conſiderer en iceux quelque difference du plus & du moins.

Argumens pour prouuer l'egalité des vertus & des actiõs.

Comme les actions different.

Comment different les gens de bien.

Quelle difference y a entre le ſens & la raiſon.

Quels biens ſont eſtimez par la raiſon &

ny mauuaiſes, ſoient ſeulement quelque petits accroiſſemens, ne logeant tout le bien que dans l'ame. Au ſurplus, il y en a quelques-vns, qu'elle met au premier rang auſquels elle court auec deſſein, comme la victoire, les enfans ſages, & bien nais, & le ſalut de ſa patrie. Il y a d'autres biens du ſecond rang, qui ne ſe cognoiſſent qu'aux aduerſitez: comme ſupporter patiemment vne maladie, ou vn exil Et quelques autres indifferens, qui ſont toutesfois plus amis, que contraires à nature: comme de marcher modeſtement: & tenir vne ſage contenance, quand on eſt aſſis. Car c'eſt choſe autant naturelle de s'aſſeoir comme d'eſtre debout, ou de ſe pourmener. Mais les deux premiers ſont fort diuers l'vn de l'autre. Car les premiers ſont ſelon la nature, ſçauoir eſt de ſe reſioüir, de la pieté de ſes enfans, & de la felicité de ſa patrie. Les ſecondes ſont contre nature, ſouſtenir les tourmens d'vne grande conſtance, & endurer la ſoif, quand la maladie bruſle les entrailles. Que ſera donc cela? y a-il quelque choſe contraire à nature, qui ſe puiſſe appeller bien? Non certes. Mais ce bien ſe trouue quelquefois en vne choſe, qui eſt ennemie de nature. Car d'eſtre bleſſé, d'eſtre ſeché & conſumé dans le feu, d'eſtre affligé d'vne maladie, c'eſt contre nature. Mais de conſeruer ſi bien ſon ame, qu'elle ne ſe laſſe point de ſouffrir les tourmens, cela eſt amy de nature. Et afin que ie face entendre en peu de paroles, ce que ie veux dire, la matiere du bien eſt quelquefois contre nature: mais le bien ne l'eſt iamais, car il n'y a aucun bien qui ne ſoit accompagné de raiſon: & la raiſon ſuit la nature. Qu'eſt-ce donc que la raiſon? c'eſt vne imitation de nature. Quel eſt le ſouuerain bien de l'homme? c'eſt de faire toutes choſes ſelon la volonté de nature. Il n'y a point de doute, dit-il, qu'vne paix, qui n'a iamais eſté interrompuë, ne ſoit meilleure que celle qui a eſté racquiſe auec effuſſion de ſang. Il n'y a point de doute, dit-il, que la ſanté qui n'a iamais eſté eſbranſlée, ne ſoit plus heureuſe que celle que nous auons recouurée preſque par force, & par vne grande patience d'vne longue maladie, qui nous menaçoit de mort. Par meſme moyen il n'y aura point de doute, que la ioye en ſoit vn plus grand bien, qu'vne ame ſubiecte à ſouffrir les tourmens des playes & des feux. Il n'en eſt toutesfois rien: Car les choſes qui aduiennent par fortune, reçoiuent vne grande difference: d'autant qu'elles ſont eſtimées par l'vtilité de ceux qui les prennent. L'intention & la fin de tous biens, c'eſt de conſentir à nature. Cela eſt eſgal en tous. Quand tout le Senat ſuit l'opinion de quelqu'vn, on ne peut point dire: Ceſtuy-cy eſt mieux de ceſt aduis que ceſt autre. Car tous ont ſuiuy ceſte opinion. Ie dis le meſme des vertus: Toutes conſentent à la nature. Ie dis le ſemblable des biens: ils conſentẽt tous à la nature. L'vn eſt mort ieune, l'autre vieux, quelqu'vn encore eſt mort en enfance, qui n'a iouy d'autre bien que d'auoir veu ſeulement la vie: tous ceux-là eſtoient eſgalement ſubiects à mourir, encor que la mort en ait laiſſé aucuns viure plus longuement, & qu'à d'autres elle ait coupé le filet de la vie ſur la fleur de leur âge, & qu'elle ait interrompu les commencemens & la naiſſance que quelques-vns. L'vn eſt mort au milieu de ſon ſouper, à l'autre le dormir & le mourir n'a eſté que tout vn, & quelqu'vn encor que l'embraſſement d'vne femme a eſtouffé. Adiouſtez y auſſi ceux qui ſont morts par le couteau, ou que la morſure des ſerpens a tuez, ou qui ont eſté troiſſez ſouz quelque ruine, ou qui ſont morts par vne longue conuulſion de nerfs, qui les a peu à peu gehennez. On peut dire, que la fin de quelques-vns eſt meilleure, & que la fin de quelques autres eſt pire. Mais la mort de tous eſt egale. Les moyens par leſquels elle vient ſont diuers, mais le poinct où ils finiſſent n'eſt qu'vn. Il n'y a aucune mort plus grande l'vne que l'autre. Car elle a vne meſme meſure en toutes perſonnes, c'eſt de mettre fin à la vie. Ie dis le meſme des

Quels ſont contre nature.

Que c'eſt que raiſon, & ſouuerain bien.

Les choſes fortuites ſõt eſtimées plus moins, ſelon le plus ou moins de profit qu'on y trouue.

Les vertus & les biens ſe rapportent egalement à nature.

La fin des vns eſt meilleure ou pire que des autres, mais la mort eſt egale en tous.

Auſſi ſont les biens.

biens. L'vn de ces biens ſe nourrit entre les plaſirs & les voluptez, & l'autre ne ſent que choſes triſtes & faſcheuſes. L'vn a gouuerné à ſon aiſe la douceur d'vne bonne fortune, & l'autre a dompté la force d'vne tyrannie. Et les vns & les autres biens ſont entierement egaux, encor que l'vn n'ait cheminé que par des lieux plains & bien aiſez, & l'autre par des lieux aſpres & rabouteux. Bref la fin de tous eſt entierement ſemblable. Ils ſont bons, ils ſont loüables, ils ſuiuent la vertu & la raiſon. La vertu rend egales entre elles toutes choſes qu'elle recognoiſt. Il ne faut point qu'entre les opinions que nous tenons, tu t'eſmerueilles de ceſte-cy. Dans Epicure il y a deux ſortes de biens, deſquels eſt compoſé ceſt heureux & ſouuerain bien : C'eſt que le corps ſoit ſans douleur, & l'ame ſans paſſion & ſans perturbation. Ces bien-là ne croiſſent plus, quand ils ſont pleins. Car de quel coſté pourroit croiſtre ce qui eſt plain ? Le corps eſt ſans douleur : qu'eſt-ce qui pourroit adiouſter à ceſte indoléce ? L'autre eſt paiſible, & en vn repos aſſeuré : que pourroit-on adiouſter à ceſte tranquillité ? Comme l'air bien ſerain, & le Ciel qui eſt en ſa clarté la plus nette, ne peut receuoir aucune autre plus grande beauté : pareillement l'eſtat de l'homme, qui a ſoin de ſon corps & de ſon ame, & qui veut compoſer ſon bien par le moyen de l'vn & de l'autre, eſt tout parfait, il eſt paruenu au comble de ſon ſouhait, s'il ne ſent point de tempeſte dans ſon ame, de douleur dans ſon corps. Si quelques autres contentemens eſtrangers nous aduiennent, ils n'augmentent point ce bien ſouuerain, mais ſi ie le dois dire ainſi, ils luy donnent quelque meilleur gouſt, qui eſt agreable. Car ce bien entierement parfait de la nature humaine, ſe contente de la paix du corps, & de l'ame. Ie te bailleray dans Epicure meſme vne diuiſion des biens du tout ſemblable à la noſtre. Il y en a chez luy, qu'il aymeroit mieux luy deuoir aduenir : ſçauoir eſt le repos du corps, libre de toute douleur, & le contentement de l'ame, qui ſe puiſſe reſioüir en la contemplation de ſes biẽs. Il y en a d'autres qu'il loüe & approuue, encor qu'il n'euſt pas voulu qu'ils luy fuſſent aduenus : comme ceſte patience, que ie diſois n'agueres, en vne grande maladie, & en des extremes douleurs, qu'Epicure ſentit ce dernier & le plus fortuné iour de ſa vie : Car il diſoit qu'il ſouffroit des tourmẽs en ſa veſſie, & en ſon ventre vlceré, qui ne pouuoit receuoir vn plus grand accroiſſement de douleur. Et toutesfois il eſtimoit ce iour-là tres-heureux : or aucun ne peut faire l'homme bien-heureux, que ce luy qui ioüit du bien ſouuerain. Il y a donc dans Epicures des biens que tu aymerois mieux ne les ſentir point. Mais parce que la fortune le veut ainſi, il les faut embraſſer, il les faut loüer, il les faut priſer, comme les plus grands. On ne pourroit pas dire que le bien qui a mis fin à vne vie heureuſe, & auquel Epicure par les dernieres paroles qu'il a dictes, a rendu grace, ne ſoit egal, & pareil aux plus grands biens. Permets-moy, mon bon Lucilius, de dire encore plus hardiment ceſte parole : Si quelques biens pouuoient eſtre plus grands, que les autres, i'aymerois mieux ſuyure ceux qui ne ſont triſtes, que ceux qui ſont gracieux & delicats. Car il eſt plus honorable de rõpre les choſes difficiles, que de moderer les ioyeuſes. Ie ſçay que par meſme raiſon il ſe peut faire, que quelqu'vn porte modeſtement ſa felicité, & conſtamment ſes calamitez. Auſſi vaillant doit eſtre eſtimé celuy qui a paſſé la nuict en ſentinelle ſur les tranchées, encore que l'ennemy ne ſe ſoit point eſſayé de forcer le camp, que celuy qui apres auoir eu les iarets couppez, a combattu encor à genoux, & n'a iamais quitté les armes. On dit à ceux qui reuiennent du combat couuerts de ſang : Dieu vueille croiſtre voſtre vertu. C'eſt pourquoy ie loüerois touſiours d'auantage ces biens, qui ſe ſont rendus conſtans par vn continuel exercice, & qui ont combattu contre la fortune. Feray-ie doute, de ne loüer

Epicure tiẽt deux ſortes de biens, deſquels eſt compoſé le ſouuerain bien.

Similitude.

Epicure accorde auec les Stoyques en la diuiſiõ des biens.

Quels biens pourroient eſtre preferables à d'autres.

pas

pas pluſtoſt ceſte main mutilée & roſtie de Mutius, que la main la plus ſaine du plus vaillant homme qui ſoit? Il demeuroit debout meſpriſant les ennemis & les flammes: il regardoit ſa main, qui ſe fondoit & degoutroit ſur le braſier ennemy: iuſqu'à tant que Porſanna porta en fin enuie à la gloire de celuy, à la douleur duquel il auoit au commencement pris plaiſir, & luy fit oſter à ſon grand regret le feu de deuant. Pourquoy ne conteray-ie ce bien entre les premiers & principaux? pourquoy ne l'eſtimeray-ie d'autant plus que ceux deſquels on ioüit auec toute ſeureté ſans crainte de la fortune, veu qu'il eſt plus rare d'auoir vaincu l'ennemy auec vne main ſeche & gaſtee, qu'auec vne main bien armée? Mais quoy? diras tu: voudrois tu ſouhaitter ce bien? Pourquoy non: car il n'y a pas-vn qui puiſſe faire cela, que celuy qui le peut ſouhaitter. Dois-ie ſouhaitter pluſtoſt de bailler mes pieds à frotter doucement à vn de mes vieux bardaches, ou à quelque femme, ou à quelqu'vn qui d'homme ſeroit deuenu femme, pour m'eſtimer les jointures des petits doigts? Pourquoy n'eſtimerois-ie Mutius plus heureux, d'auoir manié le feu de meſme façon, que s'il euſt tendu ſa main à quelqu'vn pour la luy frotter doucement? Il repara toute la faute qu'il auoit faite. Il mit fin à la guerre tout deſarmé & manchot, & auec ceſte main eſtropiée il vainquit deux Roys.

S'il faut ſouhaitter vn bien conioinct auec de la douleur.

EPISTRE LXVII.

Apres auoir en peu de paroles diſcouru de la foibleſſe & imbecilité de ſa vieilleſſe, il explique ceſte queſtion: Si tous biens ſont deſirables. Enfin il conclud, que ceux qui ne ſemblent point eſtre tels, ſont toutesfois tels.

AFin que ie donne cõmencement à ma lettre par des propos communs, le printemps commẽce à s'ouurir: Mais comme il s'approchoit deſia de l'eſté, & qu'il deuoit eſtre chaud, il s'eſt attiedy: on n'oſe pas encor s'y fier. Car il retourne ſouuent à l'hyuer, Veux-tu ſçauoir comme il eſt mal aſſeuré? Ie n'oſe pas encor ſortir à cet air froid: ie me garde encor de ſa rigueur. C'eſt (diras-tu) ne pouuoir ſouffrir ny le chaud ny le froid. Cela eſt vray, Lucilius mon amy, mon aage eſt aſſez content de ſa froideur, à grand' peine ſe peut-elle deſgeler au milieu de l'eſté: C'eſt pourquoy il faut que ie demeure la plus grand' part du temps couché ſur le matelas. Ie rends graces à ma vieilleſſe, de ce qu'elle m'a attaché dãs mon lict. Mais pourquoy ne luy rendrois-ie graces de cela: Tout ce que ie deuois ne vouloir pas ie ne le puis plus. Ie parle fort ſouuẽt auec mes liures. Et ſi parfois quelques lettres m'arriuẽt de ta part, il me ſemble que ie ſuis auec toy: & reçois vn ſi grand plaiſir en mon ame, que ie penſe proprement ne te reſcrire point, mais te reſpondre de parole. C'eſt pourquoy ie traicteray de ce que tu me demandes cõme ſi ie parlois auec toy: nous rechercherons tous deux quelle eſt ceſte queſtion. Tu veux que ie te diſe ſi toutes ſortes de biens ſont deſirables. Si c'eſt bien (dis-tu) d'endurer vertueuſement vne gehenne, & de ſouffrir le feu auec vne grande conſtãce, & de ſupporter doucement vne maladie, il s'enſuit que tout cela ſe doit ſouhaitter. Et toutesfois ie ne voy rien de cela qui ſoit digne de ſouhait. Certainement ie ne cognois encor perſonne qui ait payé aucun vœu qu'il ait fait, pour auoir eu le foüet, pour auoir eſté tourmenté de la goutte, ou pour eſtre deuenu plus long quand on l'eſtiroit ſur la gehenne. Il faut

La plus ferme & plus robuſte perſonne eſt meſme contrainte d'auouer & recognoiſtre l'imbecilité de la nature humaine.

Queſtions, ſi tous biens ſont ſouhaitables.

Reſolu par diſtinction.

que tu faces vne diſtinction, mon Lucillius, de ces choſes, & tu trouueras qu'il y a quelque poinct qui ſe peut ſouhaitter. Ie voudrois bien que les tourmens fuſſent touſiours eſloignez de moy : mais quand il me ſera force de les ſentir, ie ſouhaitteray lors, que ie les puiſſe ſupporter vertueuſement, courageuſement, & auec honneur. Pourquoy n'aymerois-ie pas mieux que la guerre ne ſuruint point ? Mais ſi elle ſe dreſſe, ie ſouhaitteray lors que ie puiſſe auec vne generoſité de courage ſouffrir les playes, la faim, & tout ce que la neceſſité de la guerre porte auec ſoy. Ie ne ſuis pas ſi fol que ie vueille deſirer d'eſtre malade: mais s'il faut que ie le ſois, ie ſouhaitteray auſſi que ie ne face rien intemperamment, rien d'effeminé. Par ainſi les maux & les incommoditez ne ſont pas deſirables, mais bien la vertu qui les nous fait ſupporter. Quelques-vns de nos Stoyciens penſent, que la conſtance, la patience des tourmens & des maux ne doit eſtre ny deſirée, ny deteſtée auſſi. Car quand on fait vn ſouhait, ce doit eſtre d'vn bien tout pur, tout paiſible, exempt de toute triſteſſe. Mais ie ne ſuis pas de leur aduis. Pourquoy ? Parce premierement qu'il ne ſe peut faire qu'vne choſe ſoit bonne, & qu'elle ne ſoit deſirable. D'auantage, ſi la vertu eſt deſirable, & s'il n'y a bien aucun ſans vertu, il s'enſuit que tout bien eſt deſirable. En outre ſi vne conſtante patience des tourmens ne ſe doit deſirer, ie te demande ſi pour cela on ne deuroit point deſirer la conſtance : car c'eſt elle qui mépriſe & qui deffie les dangers & les perils. La plus belle partie qui ſoit en elle, & la plus admirable, c'eſt de ne fuyr point aux flâmes, & ſe preſenter aux playes, & quelquesfois ne les euiter point, & auancer l'eſtomach pour les receuoir. Si donc la patience eſt deſirable, on doit auſſi deſirer qu'on puiſſe vertueuſement ſouffrir les tourmens. Et toutesfois ce n'eſt pas ſeulement pour cela qu'il eſt deſirable d'endurer les tourmens : car c'eſt vne partie de la patience. Mais ſay, comme i'ay dit, diſtinction de ces choſes : & lors tu ne trouueras rien qui ne te mette en erreur. Car on ne doit pas ſouhaitter de ſouffrir des tourmens, mais de les endurer conſtamment. C'eſt ceſte conſtance que ie ſouhaitte, parce que c'eſt vne vertu. Toutesfois qui eſt celuy qui s'eſt iamais ſouhaitté cela ? Il y a des vœux qui ſont cogneus & entendus, comme ceux qu'on fait pour quelque choſe particuliere : Il y en a d'autres qui ſont couuerts & cachez, quand ſous vn ſeul vœu on en comprend beaucoup d'autres. Comme quand ie me deſire vne vie honneſte (car vne vie honneſte contient pluſieurs actions) elle comprend le tonneau de Regulus, la playe de Caton deſchirée par ſes propres mains, l'exil de Rutilius, la couppe empoiſonnée qui de la priſon porta Socrates au Ciel. Quand doncques ie me ſuis deſiré vne vie honneſte, ie me ſuis pareillement ſouhaitté toutes choſes, ſans leſquelles ma vie quelquefois ne pourroit pas eſtre honneſte.

Aduis d'eu ns Stoyciens la deſſus.

De Seneque au contraire

La vertu qui ſe trouue es aduerſitez, les rend precieuſes & deſirables.

Heureux, ô bien heureux & trois & quatre fois
Ceux qui peurent mourir ſoubs les tours Phrygiennes
Deuant les yeux du peuple, & des meres Troyennes!

2. Aeneid.

T. Liue, 1. Dec. 8. & 10.

Quelle difference mets-tu, ou que tu ſouhaittes cela à quelqu'vn, ou que tu confeſſes qu'il eſt ſouhaittable? Decius fit vn vœu ſolennel de mourir pour le ſalut public, & ne cherchant que la mort, pouſſa ſon cheual au milieu des ennemis. L'autre qui fut imitateur de la vertu de ſon pere, apres auoir prononcé les paroles ſolemnelles, qui luy eſtoient deſia familieres, courut la teſte baiſſée du coſté qu'il vid l'armée plus eſpaiſſes, n'ayant autre ſoucy que d'impetrer des Dieux l'intention de ſon vœu: eſtimant qu'vne bonne mort eſtoit choſe deſirable. Doutes-tu donc que ce ne ſoit

vn grand bien de mourir, pour laiſſer vne heureuſe memoire de ſoy, & ſur quelque vertueuſe entrepriſe? Quand quelqu'vn endure conſtamment les tourmens, il y employe toutes les vertus, encor que peut-eſtre il n'y ait que la patience ſeule qui puiſſe paroiſtre & ſe monſtrer. Au reſte la grandeur de courage & la conſtance eſt en cela, de laquelle la patience, la ſouffrance, la tolerance, ſont comme branches: la prudence y eſt auſſi, ſans laquelle on ne peut prendre aucun bon conſeil: elle te perſuade d'endurer vertueuſement ce que tu ne peux euiter. La conſtance y eſt pareillement qu'on ne peut tirer hors de la place & du rang qu'elle tient: & qui ne quitte iamais ſon deſſein & ſa reſolution, pour quelque force & contrainte qu'on luy face. Bref toute la ſuitte & l'aſſemblée des vertus, qui n'abandonnent iamais l'vne l'autre, y eſt. Tout ce qui ſe fait honorablement, vne ſeule vertu le fait, mais c'eſt par aduis de conſeil. Or ce qui eſt trouué bon par toutes les vertus, encor qu'il ſemble que ce ſoit vne ſeule qui l'execute, eſt deſirable. Mais quoy? as-tu opinion qu'il ne faille deſirer que ce qui nous aduient auec plaiſir & repos d'eſprit, & ce que nous receuons les portes tapiſſées? Il y a quelques voluptez triſtes, & quelques vœux qu'on celebre, non point auec reſioüiſſance, mais auec adoration & veneration de toute l'aſſemblée. Ne penſes-tu pas que ce fuſt ainſi que Regulus ſouhaitta de retourner entre les mains des Carthaginois? Il te faut veſtir le cœur d'vn homme vertueux, & te retirer vn peu loin des opinions du vulgaire: il te faut conceuoir, comme tu dois, l'image de la vertu: qui eſt la plus belle & la plus honorable choſe du monde, laquelle nous deuons adorer non point auec des bouquets & feſtons, mais auec la ſueur & le ſang. Regarde Caton enfonçant ſes mains tres-pures dans ſa poictrine ſacrée, pour eſlargir ſa playe qui n'eſtoit point aſſez profonde. A ſçauoir-mon ſi tu oſerois dire en fin: Le voudrois bien ce que tu voudrois: & i'ay grand regret à ce que tu fais, ou, heureux te ſoit ce que tu fais. A ce propos ie me ſouuiẽs de noſtre Demetrius, qui appelloit vne vie pleine d'aſſeurance, & exempte de tous orages de fortune, vne mer morte. Car n'auoir rien qui t'eſueille, rien qui t'eſmeuue, rien ſur l'aſſault, & ſur l'aduertiſſemẽt dequoy tu puiſſes eſſayer les forces de ton ame, ains viure touſiours en vn repos qui n'a iamais eſté troublé, ce n'eſt point tranquillité, c'eſt vne bonace & langueur de mer. Attalus Stoycien ſouloit dire, I'aime mieux que la fortune me nourriſſe dans ſon camp, que dans ſes delices. Ie ſouffre la gehenne, mais c'eſt conſtamment: cela va bien: on me maſſacre, mais ie l'endure conſtamment: cela va bien. Oy encore Epicure. Il dira, ô que ie le trouue doux! Ie ne donneray iamais vn nom delicat à vne choſe ſi honneſte, ſi ſeuere: on me bruſle: mais ie demeure inuincible. Pourquoy ne ſeroit-il deſirable, non point que le feu me bruſlaſt, mais qu'il ne me peuſt vaincre? Il n'y a rien de plus excellent, rien de plus beau que la vertu: Tout ce qui ſe fait par ſon commandement, il eſt bon, il eſt deſirable.

Aucunefois toutes les vertus ſe rencontrent en vn: il qui n'en fait paroiſtre que vne.

Exemples pour confirmer le precedent aduis. De Regulus. & De Caton.

Voyez M. Ant. Muret l. 9. des Animadueriions, chap. 8. *Beau traict de Demetrius.*

D. Attalus.

D. Epicure.

EPISTRE LXVIII.

C'eſt choſe ſalutaire de quitter les affaires pour ſe retirer au repos de l'ame: mais cela ſe doit faire en ſorte que le monde ne s'en apperçoiue point, Il enſeigne auſsi ce qu'on doit faire apres qu'on ſera en ceſte ſolitude: & que la vieilleſſe par les experiences qu'elle a faictes, eſt vn temps plus propre a la ſageſſe.

Les Stoyciēs & par preceptes & par exemples retirent le ſage du tracas de ce monde à la contēplation des choſes diuines & humaines:

IE veux eſtre de ton aduis: va te retirer, & cacher dans le repos: ou bien pluſtoſt cache ton repos. Si tu ne peux apprendre cela par les preceptes des Stoyciens, au moins tu l'apprendras par leur exemple. Et toutesfois tu l'apprendras encor par leur precepte. Ie te le prouueray quand tu voudras. Nous ne t'enuoyons point en toutes republiques, ny pour touſiours, ny ſans fin. D'auantage, quand nous auons donné au ſage vne republique digne de luy, c'eſt à dire, le monde, s'il ſe retire au repos, il n'eſt point hors de ſa republique. Mais peut-eſtre pluſtoſt que laiſſant vn petit coing, il va en des lieux plus grands & plus ſpacieux: & ſe logeant dans le Ciel, il recognoiſt lors, que quand il eſtoit monté dans ſa chaire, & dans ſon troſne, il eſtoit pluſtoſt deſcendu en vn fort bas lieu. Ie veux mettre ce ſecret dans ſon ſein: Que l'homme ſage n'aduance iamais tant, que lors que les choſes diuines & humaines ſe ſont preſentées deuant ſes yeux. Ie reuiens maintenant à ce que i'auois cōmencé de te perſuader, qu'on ne cognoiſſe point que tu vueilles viure en repos.

Quoy qu'il ſoit en ſolitude ne veut pas qu'il face nouueaux ſemblant d'eſtre ſolitaire:

Il ne faut point que tu te couures, que ce ſoit pour vaquer à la Philoſophie: Il vaut mieux que tu excuſes ton deſſein ſous quelqu'autre nom. Tu le peux appeller maladie, foibleſſe, pareſſe. C'eſt vne ſotte ambition de vouloir prendre gloire à ne rien faire. Il y a des beſtes qui effacent & broüillent leur piſte à l'entour de leurs giſtes, afin qu'on ne les puiſſe trouuer. Il faut que tu faces ainſi: autrement il n'y aura pas faute de gens, qui ſe mettront en queſte apres toy. Il y en a pluſieurs, qui paſſent deuant les portes ouuertes ſans entrer dedans, & regardent par les fentes de celles qui ſont fermées. Les coffres cachetez font venir plus d'enuie aux larrons: on ne tient compte de ce qui n'eſt pas ferme: & les briſeurs des portes ne s'arreſtēt point deuant ce qu'ils trouuent ouuert. Le peuple a ceſte façon de faire, & les plus ignorans auſſi. Ils deſirent d'entrer par force dans les ſecrets d'autruy. Il ne ſe faut donc point vanter de ſon bien: c'eſt vne eſpece de vanterie, de ſe tenir trop caché, & de ſe retirer hors de la veuë des hommes. Geſtuy-cy s'eſt enfermé dans Tarente, ceſtuy-la s'eſt retiré dans Naples, & cét autre n'a paſſé le ſueil de la maiſon, depuis beaucoup d'années. Certainement celuy ſemond le peuple à le venir voir, qui veut qu'on face des contes par la ville de ce qu'il s'eſt retiré à part. Apres que tu te ſeras retiré, il ne te faut rien faire, dequoy les hommes puiſſent parler de toy: parle ſeulement auec toy-meſmes. Mais quels propos te tiendras-tu? ceux que quelques hommes tiennent volontiers des autres. Ayes touſiours mauuaiſe opinion de toy. Accouſtume-toy de dire la verité, & de leūir auſſi. Sur tout parle ſouuent des imperfections que tu ſentiras en toy. Chacū cognoiſt les vices qu'il a en ſa perſonne. C'eſt pourquoy l'vn deſcharge ſon eſtomach par le vomiſſement, l'autre le remet en mengeant peu & ſouuēt, & quelqu'vn encor le purge & l'eſpuiſe par ieuſnes & par abſtinences. Ceux que la douleur des pieds reprend ſouuent, s'abſtiennent, ou

Ce ſeroit vne ſotte ambition.

Il ne ſe faut point vanter de ſon bien.

Moyens de bien practiquer la ſolitude.

Comparaiſon propre à mirer le vray viſage de la ſolitude.

de ſe baigner ou de boire du vin : & ne tenans conte d'autre regime, ils vont au deuant du mal qui les trauaille plus ordinairement. Il y a pareillement quelques parties dans noſtre ame, qui nous cauſent des maladies, à la gueriſon deſquelles il faut penſer. Qu'eſt-ce que ie fais en ce repos où ie ſuis ? ie penſe mon vlcere. Si ie te mõſtrois mon pied enflé, la main toute meurtrie, les nerfs de mon iarret racourcy tous ſecs, tu me permettrois bien de ne bouger d'vn lieu, & de penſer mon mal. Mais ce mal que ie ne te puis faire voir, eſt bien plus grand : c'eſt vne inflammation & vne apoſtume, que i'ay dans la poictrine. Ie ne veux point que tu me louës, ie ne veux pas que tu diſes ? O le grand perſonnage, il a meſpriſé toutes choſes, & apres auoir condamné les fureurs de la vie humaine, il s'en eſt fuy ! ha ie n'ay rien condamné que mes propres actions. Il ne faut point que tu ayes enuie de venir vers moy pour y faire ton profit. Tu te trompes, ſi tu eſperes trouuer icy quelque ſecours. Ce n'eſt pas vn medecin : c'eſt vn malade qui loge icy. I'ayme mieux, quand tu t'en ſeras allé, que tu diſes : Ie penſois que cét homme fuſt heureux, qu'il fuſt ſçauant : i'auois deſia dreſſé les oreilles, mais il m'a bien fait perdre ceſte opinion : ie n'ay rien veu, ie n'ay rien ouy que i'aye deſiré depuis : rien qui m'ait fait enuie de retourner vers luy. Si tu as ceſte opinion, ſi tu tiens ce langage, ie cognois que i'ay fait quelque profit. I'ayme mieux que tu ayes pitié de mon repos, que ſi tu me portois enuie. Tu me louës donc (diras-tu) Seneque, le repos d'eſprit ? tu te iettes en fin ſur les propos d'Epicure. Ie te recommande le repos, afin que par ſon moyen, tu puiſſes faire des choſes plus grãdes & plus belles, que celles que tu as laiſſées derriere toy. Heurter à la porte des grands Seigneurs, tenir regiſtre des vieillards qui n'ont point d'enfans, auoir beaucoup d'authorité par les cours : c'eſt vne puiſſance plaine d'enuie, & qui ne dure guere, & ſi tu veux dire la verité, fort vilaine. Ceſtuy-cy me paſſe de reputation entre les aduocats du barreau : ceſtuy-là des gages qu'il a gagnez aux eſtats militaires, & des dignitez qu'il a par ce moyen acquiſes : & cét autre d'vne trouppe infinie d'hommes, qui luy font la court : Ie ne puis auoir vne ſi grande ſuitte que ceſtuy-cy, ny vne ſi grande reputation que ceſtuy-là. Mais ie ne dois point faire ſi grand cas d'eſtre vaincu des hommes, pourueu que ie puiſſe vaincre la fortune. Pleuſt aux Dieux que ta reſolution euſt eſté long-temps-a de ſuiure ce deſſein. Pleuſt aux Dieux que ce ne fuſt pas ſur l'heure que la mort ſe preſente à nos yeux, que nous tinſſions propos de la vie heureuſe : Toutesfois n'arreſtons pas pour cela. Car nous croyons maintenant par experience pluſieurs choſes, que nous euſſions deu croire par diſcours de la raiſon, n'eſtre que ſuperfluitez & bouffonneries. Faiſons comme ceux qui ſont partis trop tard, & qui par diligence veulent recouurer le temps qu'ils ont perdu : donnons des eſperons. Cét aage eſt encor fort propre à cét eſtude. Elle eſt deſia eſpurée de ſon eſcume, elle a deſia laiſſé les vices qu'elle ne pouuoit dompter en l'ardeur de ſa ieuneſſe : il s'en faut peu, qu'elle ne les ait entierement eſteints. Mais en quel temps (diras-tu) te pourra profiter ce que tu apprens ſur le poinct qu'il faut deſloger, ou à quoy ? Il me profitera, pour en ſortir meilleur que ie n'eſtois. Il ne faut point toutesfois, que tu penſes, qu'il y ait aucun aage plus propre à la ſageſſe, que celle qui par beaucoup d'experience, & par vne longue & frequente patience des choſes, s'eſt domptée elle-meſme ? & laquelle apres auoir triomphé de ſes affections, eſt paruenuë à la cognoiſſance de ſon ſalut. C'eſt le vray temps de ce bien qui ne dure gueres. Quelque vieille perſonne que ce ſoit, qu'eſt paruenuë à la ſageſſe, c'eſt par les ans qu'elle y eſt paruenuë.

Difference de la vie ſolitaire & deſcouuerte.

Il ne faut pas attendre l'article de mort pour penſer à la vie bien heureuſe.

EPISTRE LXIX.

Il d'effend le changement des lieux: dit qu'il faut arreſter la fuitte du corps, pour retenir l'ame en repos. Apprend comme il faut ſurmonter les vices: & non ſeulement receuoir la mort, mais l'appeller s'il en eſt beſoin. C'eſtoit l'opinion des Stoyciens.

Les frequentes mutatiõs de lieux ſont ſignes d'inconſtance, & ruynent la vigueur des corps & des eſprits.

IE ne veux pas que tu changes de lieux, ny que tu ſautes ainſi de l'vn à l'autre. Premierement parce qu'vn ſi frequent changement, eſt ſigne d'vn eſprit inconſtant. Tu ne pourras iamais tirer profit du repos, ſi tu ne laiſſes de voyager, & d'aller voir le pays çà & là. Si tu veux arreſter ton eſprit, arreſte pluſtoſt la fuitte de ton corps: Car ce faiſant les remedes continuez profiteront beaucoup. Il ne faut point rompre le repos ny l'oubly de ta premiere vie. Permets que tes yeux oublient: Permets que tes oreilles s'accouſtument à des paroles plus ſalutaires. Tous les coups que tu iras par les ruës, tu trouueras en paſſant quelque choſe qui renouuellera tes affections. Tout ainſi que celuy qui ſe veut deſpoüiller de l'amour, doit fuyr la ſouuenance de la beauté qu'il a aymée: car il n'y a rien qui reuerdiſſe plus aiſément que l'amour: Pareillement celuy qui ſe veut deſcharger de l'affection de toutes choſes, du deſir deſquelles il bruſloit auparauant, il faut qu'il retire ſes yeux & ſes oreilles de ce qu'il a quitté. L'affection ſe reuolte bien toſt: de quel coſté qu'elle ſe tourne, elle trouuera toute preſte quelque recompenſe de ſon occupation. Il n'y a mal aucun, qui n'ait ſon loyer. L'auarice nous promet de l'argent: la diſſolution & le luxe, pluſieurs & diuerſes ſortes de voluptez: l'ambition la robbe de pourpre, & l'applaudiſſement du peuple: & à la ſuitte de cela, vne grande puiſſance, & tout ce que la puiſſance peut. Les vices te veulent corrompre par beaux gages & ſalaires. Mais il faut que tu viues icy ſans rien prendre. On ne peut à grand' peine, dans vn ſiecle entier faire, que les vices qui ſont deuenus orgueilleux par vne ſi longue tolerance, vueillent ſe laiſſer dompter, & mettre ſous le ioug: moins ſe pourra-il faire, ſi nous entrecoupons à petites parcelles, le temps qui eſt ſi court. A grand' peine pouuons nous mener à perfection vne choſe toute ſeule, encore que nous vueillons aſſiduellement deſſus. Mais ſi tu me veux croire, penſe ſeulement à cecy. Exerce toy à receuoir la mort, & à l'aller chercher, quand quelque occaſion le conſeillera. Il n'y a point de difference, qu'elle vienne à nous, ou que nous allions vers elle. Croy, ie te prie, que ceſte parole, que les perſonnes les plus idiotes ont en la bouche eſt fauſſe: c'eſt vne belle choſe de mourir de ſa bonne mort. Tu pourras d'auantage penſer en toy-meſme cecy. Pas vn ne meurt qu'à ſon iour. Tu ne perds rien du temps qui eſtoit à toy. Car celuy que tu laiſſes derriere eſt à vn autre.

Les vices croiſſent par tolerance, & ne ſe peuuent plus deſraciner.

Il faut donques les combattre de bonne heure: ie n'ay que le temps de la vie eſt ſi bref.

EPISTRE LXX.

Le temps & la vie s'escoule sans le sentir. Que c'est folie de se plaindre de la brieueté de la vie. Qu'il faut attendre la mort sans aucune crainte, & si l'occasion le requiert la procurer. Sur la fin suiuant l'opinion de ceste fole sagesse des Stoyciens, il dit qu'il peut aduenir plusieurs choses pour lesquelles le sage peut se donner la mort. A la mienne volonté que Seneque se fust esloigné de ceste opinion, ou pour le moins qu'il se fust retenu d'en parler si souuent & si librement qu'il a fait en diuers lieux. Ie pense qu'il apprehendoit la necessité qui le deuroit vn iour contraindre à cela, mesmement depuis le temps qu'il cogneut la vie perduë, & les mauuais ses mœurs de l'Empereur Neron.

L'aage & le temps de ceste vie s'escoule sans que nous nous en appercevions.

I'Ay veu tes Pompeiens, où ie n'auois esté long temps auoit. Mais il m'a semblé que i'estois reuenu à ma premiere ieunesse. Tout ce que i'auois fait autrefois en ce lieu, il me sembloit que ie le pourrois encore faire, & qu'il n'y auoit comme rien que ie l'auois fait. Nous auons par cy deuant, Lucilius mon amy, nauigé nostre vie, & tout ainsi que si nous estions sur mer, comme dit nostre Virgile,

La terre se recule, & les villes ensemble.

puis
3. Æneid.

La mort suruient, qui est le port où tous hommes arriuent.

Pareillement dans ceste course si roide du temps, nous perdons de veuë, premierement nostre enfance, & apres nostre adolescence, & encore tout le temps, qui est entre le ieune aage, & le vieil, & qui se confine à l'vn & à l'autre: puis apres aussi les meilleures années de la vieillesse: En dernier lieu, la fin commune de tout le genre humain commence à se descouurir. Sommes nous bien si fols de penser, que ce soit vn escueil? C'est le port qu'il nous faut vn iour desirer, & ne le refuser iamais. Dans lequel, si quelqu'vn a esté ietté en ses ieunes ans, il ne se doit plaindre, non plus que feroit celuy, qui auroit bien-tost acheué sa nauigation. Car quelqu'vn (comme tu sçais) est amusé, & retenu par des vents lasches & pesans, & se lasse du lent ennuy, qu'il sent en ceste bonasse: Et quelqu'autre est viſtement porté par vn bon vent, qui ne le quitte iamais. Pense qu'il en aduient autãt à nous. La vie en a emmené les vns fort viſtemẽt, encore qu'ils reculassent, au lieu où il falloit arriuer quelque iour: elle en a amaigry & bruslé d'autres. Mais cõme tu sçais, il ne la faut point touſiours retenir: car il n'y a nul bien à viure, mais seulement à bien viure. C'est pourquoy le sage vit autant qu'il doit, & non point, tant qu'il peut. Il verra en quel lieu il doit viure, auec quelles personnes, en quelle façon, & ce qu'il doit faire. Il pense touſiours, quelle doit estre sa vie, & non point combien elle doit estre longue. Si plusieurs ennuis & tristesses suruiennent pour rompre sa tranquillité, il ouure la prison luy-mesme. Il ne fait point-seulement cela à vne extréme necessité: mais dés auſſi toſt que la fortune commence à luy estre suspecte, il prend soigneusement garde, si ce iour mesme il doit penser à ne viure plus. Il pense qu'il n'y a rien à dire, s'il faict luy-mesme sa fin, ou s'il la reçoit: si elle se fait plus tard ou plustoſt. Il ne la craint pas comme il feroit quelque grande perte: aucun ne peut perdre beaucoup par vne goutiere. Il n'importe rien de mourir pluſtoſt ou plus

Le sage regarde à la qualité, non point à la quantité de sa vie, & sçais les moyens de preuenir vne extréme neceſſité suiuant les paradoxes des Stoyques.

tard : de bien, ou de mal mourir, cela importe beaucoup. Mais bien mourir, c'eſt eſchapper au dãger de mal viure. C'eſt pourquoy i'eſtime que le dire de ce Rhodiot eſt effeminé & laſche : Car eſtant ietté dans vne cage par le commandement du tyran, où il eſtoit nourry comme vne beſte ſauuage, il reſpondit à quelqu'vn qui luy conſeilloit de ſe laiſſer mourir de faim : Vn homme pendant qu'il vit, doit eſperer toutes choſes. Mais quand cela ſeroit bien vray, ſi ne faut-il point achepter la vie à tout prix. Il y a des choſes, bien qu'elles ſoient grandes, bien qu'elles ſoient certaines, que ie ne voudrois point les acquerir par vne confeſſion de la foibleſſe & laſcheté de mon cœur. Sera-il dit que ie croye que la fortune peut tout ſur celuy qui vit, pluſtoſt que de croire, que la fortune ne peut rien ſur celuy qui ſçait mourir? Il ſe gardera neantmoins quelquefois, encor qu'vne certaine mort luy ſoit prochaine, & qu'il ſçache le ſupplice qu'on luy a deſtiné, de preſter la main à ſa peine. C'eſt vne folie de mourir pour la crainte qu'on a de mourir. Celuy qui te doit tuer vient-il? attends-le. Pourquoy t'aduances-tu? Pourquoy entreprẽs-tu la charge de la cruauté d'autruy? Portes-tu enuie au bourreau, qui te doit executer, ou veux-tu luy eſpargner ſa peine? Socrates pouuoit bien mettre fin à ſa vie par abſtinence, & mourir pluſtoſt de faim que de poiſon. Toutesfois il demeura trente iours entiers en priſon attẽdant la mort. Non point auec intention, que toutes choſes ſe peuſſent accommoder, ou que ce long temps peuſt receuoir quelques eſperances : mais pour obeyr aux loix, & pour laiſſer iouïr à ſes amis Socrates pour la derniere fois. Mais quelle folie plus grande euſt-on peu voir, que meſpriſer la mort, & craindre le poiſon? Scribonia femme de grãde authorité fut tante paternelle de Druſus Libo ieune homme, qui auoit le cerueau auſſi fol, comme il eſtoit noble, & qui eſperoit des fortunes plus grandes, qu'aucun autre pouuoit eſperer en ce temps-là, ou luy meſme en aucune autre ſaiſon. Apres qu'on l'euſt emporté du Senat, malade dans ſa litiere, & que peu de perſonnes (car deſia tous ſes parens & alliez l'auoient laſchement quitté) l'euſſent ſuiuy, non point comme criminel, mais comme vn homme deſja mort, il commença à demander conſeil, s'il ſe deuoit aduancer la mort, ou s'il la deuoit attendre. Et lors Scribonia : Quel plaiſir prens tu (dit-elle) de vouloir faire, ce qu'vn autre doit executer? Mais elle ne luy peut rien perſuader. Il ſe tua de ces propres mains, & non ſans raiſon. Car eſtãt certain, que dãs trois ou quatre iours apres, ſi on l'euſt trouué en vie, il deuoit mourir de la mort qu'il euſt pleu à ſõ ennemy, il fit ce qu'vn autre euſt executé. Tu ne pourrois dõc faire vn iugemẽt general; quãd la violẽce d'vn tyran eſt ranger te denõce la mort, ſi tu la dois aduãcer ou l'attendre. Car il y a pluſieurs raiſons qui nous tirẽt à l'vne & à l'autre opinion. Si vne mort doit eſtre accõpagnée de tourmẽs, & ſi l'autre doit eſtre ſimple & facile, pourquoy ne prendray-ie celle-là? Tout ainſi que ie choiſiray de nauire pour me mettre ſur mer, & de maiſon quand ie me voudray loger : pareillement ie choiſiray la mort la meilleure, pour ſortir hors de la vie. D'auãtage comme la vie la plus longue n'eſt pas la meilleure, auſſi la mort la plus longue c'eſt la pire. Il n'y a rien en quoy nous deuions donner plus de contentement à noſtre ame, qu'en la façon qu'il luy plaiſt que nous mourions. Qu'elle ſorte donc par où elle ſe voudra efforcer, ſoit qu'elle deſire vne dague ou vne corde, ou vn breuuage empoiſonné, qui luy faiſira tout ſoudainement les veines : qu'elle s'aduance, & qu'elle rompe les liens de ſa ſeruitude. Chacun doit taſcher de faire que ſa vie ſoit au contentement d'autruy, & ſa mort au ſien. Celle qui nous plaiſt le plus, c'eſt la meilleure. Ce n'eſt que folie de penſer cecy : L'vn dira que ie n'auray pas eu aſſez de courage : quelqu'vn que i'auray eſté trop temeraire : & quelqu'autre, qu'il y auoit encor vne mort

Si ne faut-il pas touſiours auancer la fin de ſa vie.

A l'exemple de Socrates. &

de Scribonia.

Sçauoir mõ s'il faut, & en quel cas, preuenir ou attendre la mort.

Il la faut attendre d'eſprit reſſis, ſe l'a procurer en cas de neceſſité, & choiſir la plus douce.

Mais c'eſt touſiours ſuiuant la doctrine Stoyque. Car nous ne ſommes pas maiſtres de noſtre vie n'y de noſtre mort.

plus genereuſe. Penſerois-tu bien qu'il fuſt en ta puiſſance de choiſir vn conſeil, duquel le bruit commun ne ſe meſlaſt de parler: Penſe ſeulement à te mettre bien toſt hors du pouuoir de la fortune? autrement il n'y aura pas faute de gens, qui auront mauuaiſe opinion de ton fait. Tu en trouueras quelques-vns, voire de ceux meſmes, qui ont fait profeſſion de la Philoſophie, qui nient qu'on doiue faire violence à ſa vie: & qui ſouſtiennent que c'eſt vn grand forfaict d'eſtre meurtrier de ſoy-meſme: qu'il vaut mieux attendre la fin, que nature aura determinée. Mais celuy qui dit cela, ne void point qu'il couppe le chemin à la liberté. La loy eternelle n'a rien fait de meilleur, que de nous auoir donné vne ſeule entrée à la vie, & pluſieurs iſſuës. Attendray-ie la cruauté d'vne maladie, ou d'vn hõme, quãd ie puis eſchapper du milieu des tourmens, & chaſſer loin toutes aduerſitez? C'eſt le ſeul poinct duquel nous ne pouuons nous plaindre de la vie, qu'elle ne retient aucun. C'eſt vn grand bien pour les affaires des humains, qu'il n'y a pas vn, qui ſoit miſerable que par ſa propre faute. Prens-tu plaiſir à viure? vis. N'y prens-tu point de plaiſir? tu t'en peux retourner au lieu d'où tu es venu. Pour guarir vne douleur de teſte, ſouuent tu t'es fait ſaigner: pour alleger le corps, on ouure la veine. Il n'eſt pas beſoin de ſe fendre l'eſtomach d'vne large & profonde playe: on ouure le chemin à ceſte grande liberté, auec vn petit coup de lancette. Et par vne petite piqueure, tu es en vn lieu plein d'aſſeurance. Qu'eſt-ce donc qui nous rend laſches & pareſſeux à deſloger? Il n'y a pas vn de nous, qui penſe qui luy faille vn iour ſortir de ce domicile. C'eſt ainſi que quelque plaiſir, & l'accouſtumance retient les vieux locataires dans vn logis, où ils ſont acoquinez, encor qu'ils y ſentent des incommoditez. Veux-tu garder touſiours ta liberté cõtre ce corps? habite-le comme ſi tu en deuois ſortir: & fais eſtat qu'il te faudra vn iour eſtre priué de ſa compagnie. Tu ſeras apres plus conſtant & reſolu, quand quelque neceſſité te cõtraindra d'en ſortir. Mais comment pourroient penſer à leur fin, ceux qui conuoitent toutes choſes ſans fin? Il n'y a rien en ce monde dont la ſouuenance & la meditation ſoit plus neceſſaire. Car c'eſt peut-eſtre en vain, qu'on penſe à toutes autres choſes. Auions-nous preparé noſtre ame contre la pauureté? les richeſſes nous ſont demeurées. Nous eſtions-nous deſia armez pour meſpriſer les douleurs? la felicité d'vn corps entier & bien ſain, n'a pas eu beſoin que nous fiſſions eſſay de noſtre vertu. Auions-nous gaigné ceſte authorité deſſus nous, de pouuoir porter conſtamment la mort, & la perte de nos amis? toutesfois la fortune a conſerué & fait ſuruiure à nous, tous ceux que nous aimiõs. Mais le iour qui aura beſoin de l'vſage, & de la practique de ceſte ſeule choſe, doit inceitablement aduenir. Il ne faut point que tu penſes que les grands perſonnages ſeuls ayent eu ceſte force, & ce courage de rõpre les liens de la ſeruitude humaine. Il ne faut point que tu croyes, qu'vn ſeul Caton puiſſe arracher auec ſa main l'ame qu'il n'auoit peu faire ſortir auec le poignard: veu que des hommes de la plus baſſe condition qui ſoit, auec vne grande ardeur de courage ſont paruenus en ce lieu plein d'aſſeurance: & ne pouuans aſſez toſt à leur aiſe trouuer dequoy mourir, ny choiſir aucun inſtrument, qui leur fuſt propre à cela, ſe ſont pris à la premiere choſe qu'ils ont rencontrée, & ſe ſont ſeruis comme d'armes, de ce qui par ſa nature ne fait point de mal. N'agueres vn Allemand, de ceux qu'on deuoit faire combattre contre les beſtes aux ſpectacles & jeux du matin, ſe retira, feignant de vouloir aller deſcharger le ventre, car on ne luy permettoit d'aller en aucun autre lieu ſecret, ſans eſtre gardé. Et ayant trouué l'eſponge conceuë au bois qu'on tient là, pour torcher les parties honteuſes, il la fourra toute entiere ſi profond dans ſa bouche, qu'il ferma le paſſage à la reſpiration, &

La vie humaine n'a qu'vne entrée, mais pluſieurs iſſuës, & Nul n'eſt miſerable que par ſa faute.

Le moyen de viure auec liberté en ce monde, c'eſt de viure comme ayans à ſortir vn iour hors de ce corps: & De penſer ſoigneuſement à ſa fin: Laquelle on ne peut euiter.

Exemple d'vn homme determiné à mourir.

Aduis de Seneque ſur l'eſtrangeté de ceſte mort.

s'eſtouffa. C'eſtoit faire vne brauade à la mort, encor que ce fuſt peu nettement, & peu honorablement. Mais auſſi quelle plus grande folie pourroit-on voir, que de faire le delicat & le deſdaigneux, quand il faut mourir? O le vertueux homme, ô l'homme digne à qui l'on euſt donné à choiſir de quelle ſorte il euſt mieux aimé mourir! Auec quelle grandeur de courage ſe fuſt-il ſeruy d'vn poignard, s'il en euſt trouué? auec quelle reſolution d'ame, ſe fuſt-il ietté dans vn gouffre de mer, ou d'vn haut rocher? Eſtant abandonné de toutes commoditez, il trouuera les moyens comme il pourroit eſtre redeuable à ſoy ſeul, & de ſes armes, & de ſa mort.

Il faut preferer vne mort honteuſe & deſhonneſte à la plus nette ſeruitude.

Afin que tu ſçaches, qu'il n'y a rien qui nous empeſche de mourir, que faute de volonté. Que chacun iuge comme il voudra des actions de cét homme violent, pourueu qu'on tienne pour certain qu'il faut preferer vne mort ſalle & vilaine, à la ſeruitude la plus nette du monde. Mais parce que i'ay commencé d'vſer de vilains exemples, ie les continueray. Car chacun s'efforcera de mieux faire, s'il void que la mort ſoit meſpriſée par les perſonnes les plus miſerables. Nous penſons, que les Catons, les Scipions, & ces autres dont nous oyons parler auec grande admiration, ſoient inimitables. Mais ie monſtreray tout maintenant, que ceſte vertu eſt accompagnée d'autant d'exemples parmy les perſonnes miſerables, deſtinez aux

Autre exemple ſinguliere vertu en la mort.

jeux & ſpectacles des beſtes, que parmy les chefs des guerres ciuilles. Comme on amenoit n'a pas long-temps auec ſeure garde, vn qui eſtoit enuoyé pour les ſpectacles du matin: penchant la teſte comme s'il eſtoit preſſé de ſommeil, il la laiſſa pendre ſi bas, qu'il la mit entre les rayons de la rouë, & ſe tint ſi longuement en ſa place, que la rouë en ſe tournant luy rompit le col. Il euita la peine dans le meſme chariot, ſur lequel on le menoit à la peine. Il n'y a rien qui puiſſe empeſcher vn homme qui a bonne enuie de ſortir, & d'eſchapper. La nature nous garde en lieux tous deſcouuerts. Celuy à qui ſa derniere neceſſité le permet, peut aduiſer à l'iſſuë qu'il trouuera plus douce. Celuy qui a pluſieurs moyens en ſon pouuoir pour ſe mettre en liberté, peut choiſir: il ſera bien de penſer comme il ſe pourra plus facilement deliurer. Mais celuy, à qui il ſera difficile d'en trouuer l'occaſion, qu'il empoigne la premiere qui ſe prefentera, comme ſi c'eſtoit la meilleure, encor qu'elle ſoit inoüie & nouuelle. Celuy qui n'aura pas faute de courage, n'aura pas faute d'inuention pour mourir. Tu vois comment les eſclaues les plus miſerables, quand la douleur les a piquez au vif, s'eſueillent, & comment ils trompent leurs gardes les plus aduiſées. C'eſt vn homme de grand cœur, celuy qui ne s'eſt pas ſeulement peu commander de mourir, mais qui en a ſçeu trouuer les moyens. Ie t'ay promis pluſieurs exemples de gens de ceſte condition que i'ay dit. Au ſecond combat qui ſe fit ſur l'eau, l'vn des barbares ſe mit dans la gorge toute la jaueline, qu'on luy auoit baillée pour combattre ſes aduerſaires. Pourquoy (dit-il) n'ay-ie long temps-a fuy, tous ces tourmens, & toutes ces hontes? Pourquoy attendray-ie la mort, ayant les armes en main? Ce ſpectacle fut d'autant plus magnifique, qu'il eſt plus honneſte aux hommes d'apprendre à bien mourir, qu'à tuer. Que ſera-ce donc? Ce que les eſprits les plus perdus, & les plus meſchans peuuent auoir, pourquoy ne l'auroient pas ceux qu'vn long eſtude, & la raiſon maiſtreſſe de toutes choſes, ont enſeigné? C'eſt ceſte raiſon-là, qui nous apprend qu'il y a diuerſes aduenuës de la mort, mais qu'il n'y a qu'vne meſme fin: & qu'il ne ſert rien de ſçauoir où commence ce qui doit vn iour aduenir. Ceſte meſme raiſon t'admonneſte, ſi tu peux, de mourir ſans douleur. Mais ſi cela ne peut eſtre, fay le mieux que tu pourras: & empoigne tout ce qui ſe prefentera pour faire violence ſur ta vie. C'eſt choſe contraire à tout droict de viure de rauiſſemens: mais c'eſt choſe tres-belle de mourir par vn rauiſſement.

Signe de grand cœur, chercher & trouuer les moyens de mourir.

Autre exemple de mémo nature.

EPISTRE LXXI.

Il faut, quand on veut prendre conseil de ce qu'on doit fuir ou desirer, auoir esgard au bien souuerain, & à l'intention & deliberation du cours de toute la vie entiere. Il persuade apres que cela seulement est bon, qui est honneste, & que la vertu rẽd toutes choses heureuses: Qu'vne mort honneste est autant à desirer qu'vne honneste vie, comme il le prouue par exemples.

TV me demandes d'heure à autre conseil de tous affaires, ne te souuenãt pas que nous soyons separez d'vne large mer. Mais puis que la meilleure partie du conseil gist d'estre donné à temps, il faut qu'il aduienne par necessité, que l'aduis que ie te donne sur les affaires, te soit rendu quelquesfois à telle heure, qu'il vaudroit mieux, qu'en ce temps-là tu fisses tout le contraire. Car selon les choses, il faut seruir du conseil. Nos affaires vont viste, où à vray dire, elles roulent impetueusemẽt. Il faut donc que le conseil vienne de iour en iour: encor, est-il quelquesfois trop vieil d'vne iournée: il est besoin qu'il naisse, comme on dit, à la main. Mais ie te monstreray comme il le faut trouuer. Quand tu voudras sçauoir ce qu'il faut fuir, ou ce qu'il faut desirer, regarde au souuerain bien, & à la deliberation que tu dois prendre pour toute ta vie. Car tout ce que nous faisons se doit accorder auec ceste deliberation. Celuy ne disposera iamais bien des parties de sa vie, s'il n'a fait vn estat certain & general de toute sa vie entiere. Aucune ne pourra representer l'image d'vne chose, encor qu'il ait ses couleurs toutes broyées, s'il ne sçait desia ce qu'il veut pourtraire. C'est pourquoy nous faillons tous, parce qu'vn chacun delibere des partie de sa vie, & que pas vn n'entre en deliberation de toute sa vie entiere. Celuy qui tire, doit sçauoir ce qu'il veut toucher: & lors il doit viser droict, & conduire dextrement son traict auec sa main. Nos conseils se trompent, parce qu'ils ne sçauent où se dresser. Celuy qui ne sçait en quel port il doit prendre terre, n'a point de vent certain. Il faut que l'aduanture ait vn grand pouuoir sur nostre vie, parce que nous ne viuons qu'à l'aduanture. Il aduient à quelques-vns, qu'il ne sçauent point, qu'ils sçachent quelques choses: cõme nous demandons souuent des personnes qui sont tout au pres de nous. Pareillement il aduient souuent, que nous ne sçauons pas la fin du souuerain bien, encor qu'il soit tout planté deuãt nous. Tu pourras cognoistre sans beaucoup de paroles, & sans long discours, qu'est-ce que le souuerain bien. Il le faut mõstrer (cõme on dit) au doigt, sans l'estẽdre sur tant de choses. Quel besoin est-il de le deschirer en tant de pieces, veu que tu peux dire, Le souuerain bien est-ce qui est honneste? Et ce que tu dois encor admirer d'auantage, il n'y a qu'vn seul bien, qui est l'honneur. Tous autres biens sont faux & bastards. Si tu peux te persuader cela, & parfaictement aymer la vertu (car c'est peu que l'aymer simplement) tout ce qu'elle aura touché, quelle opinion que les autres en ayent, te sera heureux, & plein de felicité: voire quand ce seroit de souffrir la gehenne, si tu demeures plus asseuré, que le bourreau mesme: voire d'estre malade, si tu ne maudis point la fortune, & si tu ne te rends pas au mal. Bref tout ce qui semble à l'opinion des autres estre mal, s'adoucira, & se conuertira en bien, si tu le peux,

Toutes nos actions se doiuent rapporter au souuerain bien & au but de toute nostre vie: &

Pour bien ranger les parties de nostre vie, il enfaut auoir comme vn sommaire deuant les yeux.

Comparaisons pour esclaircir ce que dessus.

Quel est ce souuerain bien & bon.

vaincre. Tien pour choſe toute certaine, que rien ne peut eſtre appellé bien ſinon ce qui eſt honneſte. Tous maux, & toutes incommoditez ſe pourront à bon droict appeller biens, ſi vne fois la vertu les a rendus honneſtes. Il ſemble que nous promettons à pluſieurs de plus grandes choſes que la condition des hommes ne peut receuoir. Et non ſans quelque raiſon : car ils ne regardent qu'au corps. Mais s'ils rentrent dans leur ame, ils verront que l'homme va au pair auec Dieu. Pren donc courage, Lucilius, l'homme de ce monde le meilleur, & donne congé à l'eſtude des lettres que ſuyuent les Philoſophes : leſquels ramenent la choſe la plus magnifique du monde aux ſyllabes, qui enſeignans des choſes baſſes & menuës, ne font que diminuer & gaſter l'entendement. Tu deuiendras ſemblable à ceux qui ont inuenté cela, & non à ceux qui l'enſeignent, & qui ne veulent que gagner ce poinct, que la Philoſophie ſemble eſtre pluſtoſt difficile, que grande. Suy ceux-la, ſi i'ay aucune authorité ſur toy. Socrates, qui a reduit toute ſa Philoſophie aux mœurs, a dit, que la vraye ſageſſe eſtoit de ſçauoir cognoiſtre le bien & le mal. Afin que tu ſois heureux (dit-il) trouue bon que quelqu'vn t'eſtime fol : Et que ſi aucun te veut outrager de parole qu'il t'offence encor de fait. Car pour tout cela tu n'endureras rien ſi la vertu loge dans ton ame. Si tu veux (dit-il) eſtre heureux, ſi tu veux eſtre entierement homme de bien, trouue bon que quelqu'vn te meſpriſe. Mais aucun ne pourra gagner ce poinct ſur ſoy, qu'il ne ſoit accomply de tous biens. Car le bien ne peut eſtre ſans l'honneur, & l'honneur eſt eſgal en toutes choſes. Quoy donc ? n'y auroit-il aucune difference pour Caton, ou d'eſtre fait Preteur, ou d'eſtre refuſé ? N'y auroit-il aucune difference qu'en la bataille de Pharſale Caton ſoit vaincu, ou vainqueur ? Ce bien qu'il auroit, qu'eſtant ſon party vaincu, il ne peut eſtre vaincu, ſeroit-il pareil au bien, par le moyen duquel il pouuoit retourner victorieux dedans Rome, & faire vne bonne paix ? Pourquoy ne ſeroit-il pareil. Car il faut auoir autant de vertu, pour vaincre vne mauuaiſe fortune, comme pour en eſtablir vne bonne : Et la vertu ne peut deuenir plus grande, ny ſe rendre plus petite. Elle eſt touſiours d'vne meſme meſure. Ouy, mais Cn. Pompeius perdra ſon armée : Mais ce plus beau luſtre & pretexte de la Republique, les principaux citoyens, & les premiers rangs du party des Pompeiens, qui eſtant compoſé du Senat, qui portoit les armes, ſera deffaict en vne ſeule bataille : Les eſclats & la ruine d'vn ſi grand empire ſauteront par tous les coing du monde : vne partie s'en verra en Egypte, vne partie en Afrique, quelque eſchantillon en tombera dans l'Eſpagne : Et qui pis eſt, ceſte miſerable Republique ne pourra pas auoir ce bien d'eſtre ruinée tout en vn coup. Aduienne tout ce qu'il pourra : encore que Iuba ne le puiſſe plus ſecourir dans ſon Royaume, par la cognoiſſance des lieux, ny par la conſtante vertu de ſon peuple : encore que la fidelité des habitans d'Vtique, rompuë par tant de malheurs ſe perde, & que la fortune du nom de Scipion l'abandonne dans l'Afrique meſmes : il a dés long temps eſté pourueu, que Caton ne ſentiſt ny perte ny dommage. Toutesfois il a eſté vaincu. Tu peux compter cela entre les refus de Caton. Il portera auec vne pareille conſtance, tant ce qui a eſté contraire à ſa victoire, qu'à l'eſtat de Preteur. Le iour qu'il fut refuſé, il ioüa, & le iour qu'il ſe voulut tuer, il leut. Il ſe ſoucia auſſi peu de perdre la vie, que la Preture : il s'eſtoit perſuadé & reſolu de ſupporter tout ce qui luy aduiendroit. Mais pourquoy eſt-ce qu'il n'euſt conſtamment ſupporté le changement de la Republique ? Car que peut-on voir exempt de changement ? la terre, le Ciel, le baſtiment de tout ce grand vniuers, encor qu'il ſoit conduit de Dieu, y eſt ſubiect. Il ne retiendra pas touſiours ce bel ordre, que tu y vois. Quelque iour viendra,

Refutation de ceux qui blaſment les Stoyques d'eſtre trop auſteres.

Confirmée par la ſentence de Socrates.

&

Par l'exemple de Caton d'Vtique, lequel aymа mieux mourir de ſa propre main que voir vn changement de Republique.

Encores que toutes choſes ſoient ſubiectes à mutation, & que l'vniuers vueille l'vne inconſtance veut.

qui le lettera hors de ſon cours accouſtumé. Toutes choſes vont par temps certain & terminé : elles doiuent naiſtre, elles doiuent croiſtre, & apres auoir fin. Tout ce que tu vois ſe roulller deſſus nous, & tout ce ſurquoy nous ſommes ſouſtenus & appuyez, comme ſur choſe tres-ferme & ſolide, s'aneantira, & defaudra. Il n'y a rien qui n'ait ſa vieilleſſe. Nature fait deſcendre en vn meſme lieu toutes ces choſes-là, par eſpaces de temps inegaux. Tout ce qui eſt, ne ſera plus : & ſi ne perira point, mais il ſe diſſoudra. Quant à nous, noſtre diſſoudre, c'eſt mourir. Car nous ne regardons qu'à ce qui eſt deuant nos yeux. L'ame peſante, & qui s'eſt du tout aſſubiettie au corps, ne regarde pas plus auant. Autrement elle porteroit plus patiemment ſa mort, & ſa fin, & celle des ſiens, ſi elle eſperoit, que toutes ces choſes allaſſent ainſi par tour, de mort à vie, & que ce qui eſt raſſemblé ſe deffiſt, & que ce qui eſt deſfait, ſe tournaſt raſſembler, & que Dieu, qui gouuerne tout ce monde, employaſt ſon art eternellement ſur cét ouurage-là. Par ainſi apres que Caton aura repreſenté deuant ſes yeux toute l'eternité du temps, il dira : Tout le genre humain, & celuy qui eſt, & celuy qui ſera, eſt condamné à mort. Toutes les villes, en quel lieu qu'elles ſoient, qui ont eu ſeigneurie ſur leurs voiſins, & qui ſe ſont agrandies & honorées des Empires eſtrangers, on cherchera quelque iour les lieux où elles eſtoient baſties, & ſe ruineront par diuerſes fins malheureuſes. La guerre en deſtruira les vnes : l'oiſiueté, & vne longue paix, qui ſe changera en faineantiſe, & les folles deſpences, qui viẽnent à bout des plus grandes richeſſes, perdront les autres. Vne ſoudaine inondation de mer couurira ces fertiles campagnes : ou bien vne ouuerture de terre les engloutira dans vn profond abyſme. Dequoy donc me dois-ie reſſentir, dequoy me dois-ie plaindre, ſi ie m'en vay quelque petit moment pluſtoſt que la fin de toutes choſes n'aduienne ? Il faut qu'vne ame conſtante obeyſſe à Dieu, & qu'elle ſouffre ſans retardement aucun, tout ce que la loy de ce grand vniuers commande. Car ou elle paſſera à vne meilleure vie, pour demeurer auec plus de clarté & de tranquilité entre les choſes diuines : ou certainement elle ſe remeſlera auec ſa nature, & retournera dans ſon tour, pour n'y ſentir iamais aucune incommodité ny douleur. Le bien ſouuerain donc de M. Caton ne conſiſtera pas plus en vne honneſte vie, qu'en vne mort honneſte. Car la vertu ne reçoit point d'accroiſſement. Socrates diſoit, que la verité, & la vertu eſtoient vne meſme choſe. Car comme elle ne croiſt point, ny la verité auſſi, elle a ſa perfection, elle eſt pleine. Il ne te faut donc point eſtonner d'oüir dire, que les biens ſont pareils, tant ceux qu'il nous faut prẽdre par vne certaine reſolution, que ceux qu'vn ſoudain euenement de fortune apporte. Car ſi tu reçois aucune inegalité, & que tu vueilles compter la conſtance d'endurer vne gehenne entre les petits biens, tu les compteras auſſi entre les maux. Tu appelleras Socrates malheureux dans ſa priſon, & Caton auſſi remettant la main dans ſes playes auec plus de courage, qu'il ne les auoit faictes. Tu eſtimeras Regulus le plus miſerable homme du monde, payant la peine de la foy gardée à ſes propres ennemis. Et toutesfois il n'y a pas vn, pour ſi delicat, pour ſi efleminé qu'il ſoit, qui ait oſé dire cela. Car encor qu'ils ayent nié qu'il ſoit heureux, auſſi nient-ils qu'il ſoit malheureux. Les anciens Academiques meſmes confeſſent bien qu'au milieu de ſes peines & de ſes tourmens il eſtoit heureux, mais non pas parfaictemẽt, ny pleinemẽt. Ce qui ne peut en aucune façon eſtre receu. Car s'il eſt heureux, il a atteint le ſouuerain bien. Le bien qui eſt ſouuerain ne peut auoir aucun degré par deſſus, pourueu qu'il ſoit accompagné de vertu, pourueu que les aduerſitez ne la ſurmontent, pourueu qu'elle demeure entiere & ſaue, encor que le corps ſoit brizé : or il eſt certain qu'elle demeure en-

Comme la Philoſophie humaine demeure perplexe, & va retournant en la conſideration de la vie à venir.

Toutes les vertus & actions vertueuſes ſont pareilles, eſgallement louables, & eſgallement deſirables.

Academiques refuſez.

Il n'y a qu'vn ſeul bien: & la vertu de même nature.

tiere. Car ie parle d'vne vertu excellente & courageuſe, laquelle ſe roidit & s'eſchauffe contre tout ce qui l'offence. Ce courage que les ieunes hommes de belle eſperance prennent ſouuent, quand la beauté de quelque choſe honneſte les a piquez, & qui leur a fait meſpriſer les dangers de fortune, certainement ce ſera la ſageſſe, qui l'eſpandra & le verſera dans nous, & nous perſuadera qu'il n'y a qu'vn ſeul bien, c'eſt ce qui eſt honneſte: qu'il ne ſe peut laſcher, & ne ſe peut tendre d'auantage: non plus qu'vne regle auec laquelle on meſure ce qu'on veut faire droit: laquelle ſi tu voulois ployer & fléchir, tu n'y pourrois rien changer, qui ne fuſt tort ou droit. Nous en dirons autant de la vertu: elle eſt droite, elle ne peut eſtre flechie, elle eſt ſi roide qu'elle ne ſe peut tendre d'auantage. C'eſt elle qui fait iugemẽt de toutes choſes, & rien ne iuge d'elle. Si elle ne peut point eſtre faicte plus droite, les choſes auſſi qu'elle fait, ne peuuent eſtre faictes les vnes plus droictes que les autres. Car il faut qu'elles reſpõdent à la regle: & par ceſte raiſon elles ſont toutes pareilles. Et quoy, diras-tu, ſont-ce choſes pareilles, d'eſtre aſſis en vn banquet à table, ou d'eſtre eſtendu ſur le banc de la gehenne? Trouues-tu cela eſtrange? Il y auroit plus d'occaſion de s'eſmerueiller de cecy: C'eſt choſe mauuaiſe d'eſtre aſſis en vn banquet: c'eſt choſe bonne d'eſtre eſtendu ſur le banc de la gehenne: meſmement ſi l'vn eſt fait vilainement, & l'autre honneſtement. La matiere ne fait point que cela ſoit ou bien ou mal, c'eſt la vertu. En quel lieu qu'elle paroiſſe, elle fait que tout ſoit de meſme meſure, & de meſme prix. Ceſtuy-cy, qui iuge de l'entendemẽt d'autruy par le ſien, leue maintenãt les mains pour me creuer les yeux, quand ie dis que les biens de celuy, qui porte conſtãment les aduerſitez, & de celuy qui fait vn iugement honneſte de la proſperité, ſont tous pareils: quand ie dis que les biens de celuy qui triomphe, & de celuy qui eſt auec vn courage inuincible: mené en triomphe deuant le chariot, ſont ſemblables. Car ils penſent que rien ne ſe face de ce qu'ils ne peuuent faire, auec la foibleſſe de cœur qui eſt en eux, ils veulent faire iugement de la vertu. Pourquoy t'eſmerueilles-tu, ſi quelques-vns ſe reſioüiſſent, quand ils ſe voyent bruſler, bleſſer, tuer, garrotter: Quelquesfois ils le ſouffrent pour leur plaiſir. La ſobrieté ſert de peine à vn prodigue & diſſolu. Le trauail ſert de ſupplice à vn faineant. Le delicat a pitié d'vn homme de trauail: l'eſtude eſt vne gehenne à vn pareſſeux. Par meſme raiſon toutes ces choſes-là, pour leſquelles nos forces ſont trop foibles, nous ſemblẽt à tous eſtre dures & inſupportables, ſans nous ſouuenir combien il y a de perſonnes, qui ſentent vn grand tourment de n'auoir point de vin pour boire, ou s'eſueiller au poinct du iour. Cela n'eſt pas difficile de nature: Mais nous ſommes laſches, nous ſommes effeminez. Il faut iuger des choſes grandes, auec vne grandeur de courage: Autrement il nous ſemblera, que noſtre vice ſoit le leur. C'eſt ainſi que plongeans quelques choſes bien droictes dans l'eau elles ſemblent tortuës & rompuës à ceux qui les regardent. Il ſert beaucoup de prendre garde, non ſeulement à ce que tu vois, mais de quelle façon tu le vois. Noſtre entendement s'eſbloüit, quand il veut cognoiſtre les choſes vrayes. Monſtres-moy quelque ieune homme bien nay, & de bon eſprit: Il dira qu'il eſtime plus heureux celuy qui porte conſtamment ſur les eſpaules la peſanteur des aduerſitez, que celuy qui a du tout mis la fortune ſous les pieds. Ce n'eſt pas grand cas de ne s'eſtonner point en la proſperité. Mais il ſe faut eſmerueiller, ſi quelqu'vn ſe hauſſe, quand les autres vont à fonds: ſi quelqu'vn demeure debout, quand les autres tombẽt par terre. Quel mal y a-il aux tourmens, & aux autres choſes, que nous appellons aduerſitez? Le mal eſt, comme ie penſe, quand l'ame s'eſtonne, quand elle flechit, quand elle ſe couche ſous le fais: Mais rien de tout cela ne peut ad-

Comme les maux peuuent eſtre biens, & les biens maux.

Contre les Epicuriens & voluptueux.

Quelle eſt l'imperfection & peruerſité de l'intelligence & de la volonté humaine.

Comparaiſons pour prouuer ce que deſſus.

uenir à l'hõme ſage. Il demeure touſiours de bout, pour ſi chargé qu'il ſoit. Il n'y a riẽ qui luy amoindriſſe le cœur, rien qui le faſche de ce qu'il doit endurer. Car il ne ſe plaint iamais, que rien de ce qui peut tomber ſur l'homme, ſoit tombé ſur luy. Il cognoiſt ſes forces, il ſçait qu'il eſt aſſez puiſſant à porter vne peſante charge. Ie ne veux pas mettre le ſage hors du roole des hommes: ie ne veux pas retirer ſes douleurs hors de luy, comme hors de quelque rocher qui n'a point de ſentiment. Ie me ſouuiens bien qu'il eſt compoſé de deux parties. L'vne eſt irraiſonnable: c'eſt celle qui peut ſentir les morſures, lés bruſleures, les douleurs: L'autre eſt raiſonnable: c'eſt celle qui ne s'eſbranle iamais de ſes opinions: qui eſt hors de toute crainte, & qui eſt indomptée. C'eſt en ceſte partie-là, que ſe loge le ſouuerain bien de l'homme, auant l'accompliſſement duquel, l'ame roulle comme incertaine & douteuſe: Mais apres qu'il eſt venu à ſa perfection, c'eſt vne aſſeurance & vne fermeté immuable. Par ainſi celuy qui n'a que commencé, & qui veut toutesfois monter au plus haut, & ſuiure la vertu, encor qu'il s'approche du bien qui eſt du tout parfaict, n'ayant peu encor y mettre la derniere main: s'il s'arreſtera quelquefois en chemin, & laſchera quelque peu de la roideur de ſon ame, d'autant qu'il n'a pas encor franchy & paſſé par deſſus les choſes douteuſes, & qu'il eſt encor en danger de cheoir, & de faillir. Mais celuy qui eſt heureux, celuy duquel la vertu eſt parfaite, s'ayme encor d'auantage, lors qu'il a fait eſſay de ſa conſtance: & s'il y a quelque choſe que les autres craignent, pourueu qu'il puiſſe receuoir quelque honneſte loyer de ſon deuoir & office, non ſeulement il l'endure mais il l'embraſſe: & ayme beaucoup mieux oüir dire, Il eſt plus homme de bien, que d'ouyr dire, Il eſt plus heureux. Ie viens maintenant au poinct que tu attendois, afin que tu ne penſes pas, que la vertu de laquelle ie parle, s'aille eſtendre par deſſus la nature des choſes. Le ſage tremblera, il ſentira les douleurs, il pallira: car tous ces ſens appartiennent au corps. Où eſt donc la ſource de ſa calamité? en quoy donc eſt-ce que ſon mal eſt vray? C'eſt lors que ſes paſſions eſtonnent l'ame, c'eſt lors qu'elles luy font confeſſer qu'elle eſt eſclaue, & qu'elles engendrent quelque repentance en elle. Le Sage certainement ſurmonte la fortune par ſa vertu. Mais il y en a pluſieurs, qui ont fait profeſſion de la ſageſſe, & neantmoins ſe ſont eſtonnez ſouuent d'vne menace fort legere. Or pour ce regard nous faiſons vne faute: car ce qu'on dit du ſage, nous le dirions auſſi bien en celuy qui commence de profiter en la ſageſſe. Ie taſche bien à pouuoir croire toutes ces choſes que ie loüe, mais ie ne me les perſuade point encor. Et quand bien i'en ſerois tout perſuadé, toutesfois ie ne les aurois pas ſi promptes en main, ou ſi exercitées, que ie couruſſe la teſte baiſſée contre tous les dangers. Tout ainſi que la laine prend quelques coûleurs du premier coup, & qu'il y en a d'autres qu'elle ne peut boire, & retenir qu'elle n'y ſoit ſouuẽt trempée, & recuite: pareillement il y a des diſciplines dont les eſprits ſe peuuent ſeruir dés incontinent qu'ils les ont appriſes: Mais ceſte ſcience ſi elle n'eſt deſcenduë profondement dans l'ame, & ſi elle n'y a prins place bien auant, elle n'a peu luy bailler ſa couleur, elle n'a fait que la moüiller, & n'aduancer rien de ce qu'elle auoit promis. Cecy ſe peut apprendre biẽ toſt, & en peu de paroles. C'eſt qu'il n'y a qu'vn ſeul bien, ſçauoir eſt la vertu: & que certainement il n'y a aucun ſans vertu: & que la vertu s'eſt logée en la meilleure partie que nous ayons, qui eſt la raiſonnable. Que ſera-ce de ceſte vertu? vn vray & immuable iugement, duquel procedera l'ardeur de l'ame, par lequel l'apparence des choſes qui peuuent eſmouuoir ceſte ardeur, ſe rendre claire & certaine. Il faudra que ce iugement pour entretenir la ſuitte de ſon opinion, trouue bonnes & pareilles entre-elles, toutes choſes qui

Le ſage n'eſt pas inſenſible ains compoſé de deux parties, l'vne ſenſible, l'autre immobile ſelon les Stoiques.

Ayme mieux eſtre eſtimé homme de bien que heureux.

Les aduerſitez eſtonnent l'ame d'iceluy, mais il les ſurmonte par ſa vertu.

Comment Seneque ſauue ce qu'il a dit du ſage parfait & imparfait.

Il n'y a que vn ſeul bien, la vertu. Que c'eſt que vertu.

auront eſté faites par le conſeil de la vertu. Pour le regard des biens corporels, ils ſont bons pour le corps : mais ce ne ſont point biens entierement parfaits. Ils pourront bien eſtre eſtimez à quelque prix : mais ce ſera ſans aucune dignité. Il y aura vn grande difference entr'eux. Les vns ſeront plus grands, les autres plus petits. Auſſi faut-il confeſſer qu'il y a vne grande difference entre ceux qui ſuiuent la Philoſophie. Quelqu'vn a ſi bien profité qu'il oſe bien hauſſer les yeux contre la fortune, mais non pas auec beaucoup de perſeuerance : car il ſe rend bien-toſt comme vaincu des rayons de ſa trop grande lueur. Et quelque autre a tellement aduancé qu'il oſe bien luy faire teſte, s'il eſt paruenu à la perfection, & s'il eſt plein d'aſſeurance. Mais il faut que les choſes imparfaites ſe ruinent, & que tantoſt elles penchent, & tantoſt qu'elles viennent en decadence, & donnent par terre. Or elles viendront en decadence, ſi elles ne perſeuerent d'aller auant, & de s'efforcer : & ſi elles laſchent rien de leur deſſein, & de leur fidele roideur, elles reculeront en arriere. Aucun ne trouuera aduancement ny profit au lieu, où il l'auoit quitté. Soyons donc touſiours apres, perſeuerons. Il nous en reſte encor plus que nous n'en auons ietté par terre. Mais la plus grande part du profit, c'eſt de vouloir profiter. Ma conſcience me ſera teſmoin de cela, que ie le veux, & que ie le veux de toute mon affection. Ie voy bien auſſi, que tu as ceſte inſpiration, & que tu cours d'vne grande roideur apres les choſes les plus belles. Aduançons donc : & ce faiſant la vie nous ſera cauſe d'vn grand bien : autrement ce ne ſera qu'vn retardement, & encor fort vilain à ceux qui s'arreſtent apres des choſes ſalles & vilaines. Mettons peine que tout le temps ſoit à nous. Mais il ne le ſera point ſi nous ne commençons d'eſtre à nous. Quand eſt-ce que nous aurons mis toutes nos affections ſous les pieds, & ſous noſtre obeiſſance, & que nous pourrons dire : I'ay vaincu ? Demandes-tu qué c'eſt que i'ay vaincu ? ce ne ſont point les Perſes, les Medois les plus eſloignez, ou le peuple belliqueux qui eſt par delà la Tranſſiluanie : Mais i'ay vaincu l'auarice, l'ambition, & la crainte de la mort, laquelle a vaincu les vainqueurs de tout le monde.

Comme les biẽs du corps ſont de diuers prix. Ainſi ſont differents ceux qui ſuiuent la Philoſophie.

Application de ceſte doctrine à ſoy & à Lucilius.

Pour remporter la plus excellente victoire de toutes.

EPISTRE LXXII.

On ne doit iamais, quelques affaires qu'on ait, diſcontinuer l'eſtude de la Philoſophie, ny la remettre à l'aduenir. Que c'eſt qu'auoir l'ame ſaine : Qu'il faut donner congé aux affaires & negoces.

L'eſtude de la Philoſophie ne veut point d'intermiſſion, & Nonobſtant les plus grãdes occupations, il ne faut laiſſer d'y vacquer: car

IE ſçauois bien la queſtion que tu me demandois, ſi ie m'en fuſſe reſouuenu. Mais il y auoit long-temps, que ie n'auois eſſayé ma memoire : C'eſt pourquoy elle ne me ſert pas à mon gré. Ie cognois qu'il m'eſt aduenu ce qui aduient aux liures moiſis, qui ont les fueillets collez l'vn à l'autre. Il faut ouurir l'eſprit : il faut ſouuent eſpouſſeter & manier ce que nous auons mis dedans, comme en depoſt, afin qu'il ſoit tout preſt, & qu'il vienne en main, quand nous en aurons beſoin. Mais remettons cela à vne autrefois, parce qu'il requiert beaucoup de peine, & beaucoup de diligence. Auſſi toſt que ie pourray faire plus long ſejour en vn lieu, ie prendray ceſte beſongne en main. Car il y a des œuures que tu pourrois compoſer dans ton coche, & quelques autres, qui deſirent le lict, le repos, & les lieux ſolitaires.

Tou-

Toutesfois, les iours meſmes qu'on eſt occupé, il faut faire quelque choſe, voire tous les iours entiers. Car il n'y aura iamais faute de nouuelles occupations: nous en ſemons de la graine, & d'vne ſeule pluſieurs naiſſent. Et qui pis eſt nous nous donnons des delais. Mais que i'aye mis fin à cecy, (diſons-nous) ie m'y employeray de toute mon ame: ſi ie puis accorder ce faſcheux affaire, ie m'adonneray à l'eſtude. Il ne faut point attendre, que tu ſois de loiſir pour ſuiure la Philoſophie. Il faut meſpriſer toutes autres choſes, pour eſtre touſiours auec elle. On ne peut trouuer temps, qui ſoit aſſez long pour elle, encor qu'il nous duraſt depuis les ans de noſtre enfance, iuſqu'à la plus longue vie des hommes. Il n'y a pas beaucoup de difference de quitter du tout la Philoſophie, ou de la laiſſer pour quelque temps. Car elle ne demeure pas arreſtée ſur le poinct qu'elle a eſté interrompuë. Mais comme les choſes tenduës ſe retirent roidement, ſi on les deſbande: pareillement ce qui ſe depart de ſa continuation, ſe recule, & s'en retourne du tout à ſes cõmencemens. Il faut reietter tous affaires & occupations: il ne faut point penſer à s'en demeſler, il les faut chaſſer loin. Il n'y a nul temps aſſez propre à vn eſtude ſalutaire. Toutesfois il y en a pluſieurs qui n'eſtudient point les choſes, qu'il faudroit eſtudier. Il ſuruiẽdra quelque empeſchement, qui deſtournera: Mais non pas celuy qui aura en tous affaires l'eſprit eſueillé & ioyeux. C'eſt aux perſonnes, qui ne ſont point encores paruenus à la perfection, que la ioye ſe rompt. Pour le regard des ſages, la ioye s'entretiẽt, elle va d'vn meſme train: il n'y a aucune fortune, aucune occaſion, qui la puiſſe rompre: Elle eſt touſiours tranquille & repoſée. Car elle ne dépend point d'autruy. Elle n'attend aucune faueur de la fortune, ny des hõmes. C'eſt vne felicité, qui naiſt dans ſa propre maiſon. Elle pourroit ſortir hors de l'ame, ſi elle y entroit. Elle s'engendre là dedans. Il peut bien ſuruenir quelque occaſion pour le faire ſouuenir qu'il eſt mortel: mais elle eſt fort legere, & ne paſſe pas la premiere peau. Il ſent bien, dis-ie, quelque incommodité: mais ce bien qui eſt le plus grand qu'il ait, ne s'eſbranle iamais. Ie dis bien qu'au dehors il y a quelques incommoditez: tout ainſi que ſur vn corps robuſte & puiſſant il y vient par dehors quelques gales, quelques empoules, & quelques petits cloux: Mais au dedans il n'y a mal aucun. La difference, dis-ie, qu'il y a entre vn hõme qui a deſia acquis vne parfaite ſageſſe, & celuy qui eſt apres pour l'acquerir, c'eſt celle qui eſt entre vne perſonne bien ſaine, & celle qui commence à ſe releuer d'vne forte & longue maladie, qui penſe ſe porter bien quand l'accez de la fieure eſt plus legere. Si ceſte perſonne n'eſt bien ſoigneuſe de ſa ſanté, il ſent parfois des friſſons, & rechet aiſément en ſon premier mal. Mais le ſage n'y retombe pas, voire meſme il n'y peut iamais plus tomber. Car quant au corps, il n'a ſanté que pour quelque temps, & ce medecin qui l'a renduë ne la peut touſiours faire durer. Il eſt ſouuent rappellé par celuy qu'il auoit auparauant preſque reſuſcité. Mais l'ame ſe guarit à vne ſeule fois pour iamais. Ie diray comme tu dois entendre qu'vn homme ſoit ſain: s'il eſt content de ſoy-meſme, s'il ſe peut fier à ſoy, s'il ſçait que tous les ſouhaits des hommes, & que tous les bien-faicts qu'on donne & qu'on demande, ne peuuent ſeruir de rien, pour faire qu'vn homme viue heureuſement. Car vne choſe à laquelle on peut adiouſter, eſt imparfaicte: Mais ce dont rien ne peut eſtre oſté, il dure à iamais. Celuy duquel la ioye eſt perpetuelle, ſe peut teſiouïr de ce qui eſt à luy. Mais tous ces biens, apres leſquels le vulgaire aſpire, s'eſcoulent çà & là. La fortune ne porte point de garantie de ce qu'elle donne. Et toutesfois les biens de fortune nous ſont agreables, quand ils ſont temperez par la raiſon, & qu'elle s'y eſt meſlée. C'eſt elle qui nous fait trouuer bon les biens exterieurs: l'vſage deſquels deſplaiſt, s'ils ſont deſirez trop ardammẽt. Attalus auoit ac-

Elle requiert l'homme tout entier, voire tous le temps de ſa vie.

Pluſieurs n'enſuiuent pas la droite methode.

Les ſages en remportent autre cõtentement.

Leur ioye & felicité s'engendre dans leur ame, & s'y maintient.

Difference entre celuy qui a acquis & celuy qui acquiert la ſageſſe: &

Quel eſt celuy qui ſe peut dire ſain.

Belle comparaiſon contre l'inſatiable conuoitiſe des hommes.

couſtume d'vſer de ceſte comparaiſon : Auez-vous veu vn chien prenant à gueule ouuerte vne piece de pain, ou de chair, que ſon maiſtre luy jette ? il deuore incontinent tout entier ce qu'il attrape, & ouure touſiours la gorge auec eſperance qu'on luy en jette encor. Il nous en aduient autant. Tout ce que fortune nous iette, quand nous l'attendons, nous l'auallons ſãs aucune volupté, & ſommes auſſi toſt ſur pieds attentifs, & beants apres vne autre proye. Or cela n'aduient pas au ſage. Il eſt content & plein. Et ſi quelque autre bien luy aduient, il le reçoit doucement, il le garde : il en ſent vne fort grande ioye continuelle, & vrayement ſienne. Y en a-il quelqu'vn qui ayt la volonté bonne, & qui profite quelque choſe, mais qui ne touche point encores au plus haut ? Ceſtuy-là ſera parfois abaiſſé, & parfois rehauſſé. Il eſt maintenant eſleué iuſqu'au Ciel, & tantoſt raualé iuſqu'en terre. Les ignorans & peu experimentez ne mettent iamais fin à leur precipitation, & tombent dans la confuſion & chaos d'Epicure vuide & infiny. Il y a encor vn autre troiſiéme gẽre de ceux qui ſe iouent autour de la ſageſſe, laquelle ils n'ont point encor touchée : toutesfois ils ſont à ſa veuë : & ſi ie dois parler ainſi, la peuuẽt frapper de la main. Ceux-là ne s'eſbranlent ny ne tombent. Ils ne ſont point encor en terre ferme, mais ils ſont deſia dans le port. Puis donc qu'il y a tant de diſtance entre ceux qui ſont au plus haut, & ceux qui ſont au plus bas : puis que ceux qui ſont au milieu, ſentent encor quelque orage, & qu'ils ſeroient ſuiuis de grand danger de retourner à vne plus mauuaiſe vie, nous ne deuons nous addonner à aucunes occupations : nous les deuons reietter. Si elles y eſtoient vne fois entrées, elles en mettroient d'autres en leurs places : Empeſchons leurs commencemens, il y aura moins de peine à garder qu'elles ne commencent, que de les voir prendre fin.

De laquelle le ſage ſe retire bien loin.

Trois rangs ou ſortes de ſages, haut, bas & milieu.

Pour vaquer deuëment à la Philoſophie, il ſe faut donc ques retirer de toutes les occupations.

EPISTRE LXXIII.

Il deffend les Philoſophes qu'on accuſoit d'auoir les Magiſtrats à meſpris : Et loüe le Prince qui nourrit ſes citoyens en paix, en repos, & en liberté : & qui leur donne moyen de pouuoir ſuiure la Philoſophie.

Les doctes & vertueux, ſur toutes autres qualitez de perſonne reuerẽt les Princes & Magiſtrats.

IL me ſemble que ceux ſe trompent, qui penſent que les hommes entierement addonnez à la Philoſophie, ſont deſobeyſſans & rebelles aux Magiſtrats, & aux Roys : & qu'ils meſpriſent ceux par l'authorité deſquels les affaires publics ſont adminiſtrez. Car au contraire, il n'y a pas vn qui les reuere & les reſpecte plus qu'eux. Et non ſans raiſon : Parce que les Roys ne pourront faire plus de bien à perſonne de ce monde, qu'à ceux qui peuuent jouyr d'vn paiſible repos. Il faut doncques par neceſſité, que ceux auſquels l'aſſeurance publique ouure la porte à l'intention qu'ils ont de bien viure, reuerent comme leur pere l'hautheur de ce bien : Et certainement beaucoup plus que ces hommes volages & irreſolus leſquels eſtãs infiniment redeuables aux Princes, veulent neantmoins qu'on penſe qu'ils leur en doiuent de reſte : auſquels on ne peut iamais aduancer aucune liberalité ſi grande qu'elle ſoit, qui puiſſe ſaouller leurs deſirs ambitieux, qui croiſſent touſiours d'auantage plus ont les remplit. Or celuy qui penſe à reccuoir des bien-faicts nouueaux, a deſia oublié ceux qu'il auoit receus : & l'ambition n'a vice aucun plus grand que l'ingratitude. Tu dois encor adiouſter à cela, qu'aucun de ceux qui ont le maniment

Pource qu'aymans leur repos particulier ils aymẽt auſſi ceux par le moyen deſquels ils en iouyſſent.

Les ambitieux portent beaucoup moins de

des affaires publics, ne iette iamais les yeux ſur ceux qu'il a aduancez, mais ſeulement ſur ceux qui le deuancent: & qu'ils n'ont point tant de plaiſir de voir beaucoup de perſonnes qui viẽnent apres eux, comme ils ſont marris de voir quelqu'vn qui leur mette le pied deuant. Toute ſorte d'ambition a ce vice, qu'elle ne iette iamais ſon regard ſur le paſſé. Et l'ambition n'eſt pas ſeulement inconſtante & volage, mais toute conuoitiſe l'eſt auſſi. Car elle cõmence touſiours par la fin. Mais cét homme pur & entier, qui a quitté la Cour des Princes, le Palais, & toute l'adminiſtration de la choſe publique pour ſe retirer à des choſes plus hautes, aime ceux ſous l'authorité deſquels il luy eſt permis de le pouuoir faire auec ſeureté. Il les paye luy ſeul d'vn teſmoignage plein de cognoiſſance, & confeſſe leur eſtre redeuable d'vn grand bien, encore qu'ils ne ſçachent pas ſa bonne volonté. Tout ainſi qu'il honore & reuere ſes precepteurs, par l'enſeignemẽt deſquels il s'eſt deſpoüillé de ces vices-là: pareillement il reſpecte ceux, ſous la deffenſe & gouuernement deſquels il peut exercer les honneſtes diſciplines. Voire, mais vn Roy en deffend bien d'autres par le moyen de ſes forces. Qui eſt celuy qui le nie? Mais comme entre pluſieurs qui en leur voyage de mer, ont eu vne meſme tranquillité de temps, celuy penſe eſtre plus redeuable à Neptune qui apporte plus grande quantité de beſongnes precieuſes: & cõme le marchand paye ſon vœu de meilleur courage que ne fait point vn paſſager: Et cõme auſſi celuy d'entre les marchans qui portoit des parfums, des pourpres & autres choſes precieuſes, qui ſe vendent au poids de l'or, recognoiſt ceſte faueur plus liberalement, que ne fait celuy qui n'y auoit mis que de pauures marchandiſes, & autres choſes qui ne doiuent ſeruir que de ſaburre & de charge au nauire: Pareillement le bien-faict de ceſte paix, de laquelle tous peuuent ioüir, deſcend plus profondement dans l'ame de ceux qui en ſçauent bien vſer. Car il y a pluſieurs de ces gens de robbe longue, à qui la paix donne plus de peine & de trauail que la guerre. As-tu opinion que ceux qui ne ſe ſeruent de la paix que pour l'employer en yurongneries, en paillardiſes, & en autres vices, pour la chaſſe deſquels il ſeroit beſoin d'entreprendre vne guerre, ſoient autant obligez pour elle? ſinon que par aduenture tu eſtimaſſes, que l'homme ſage fuſt ſi iniuſte, qu'il penſaſt n'eſtre en rien redeuable de ſon chef pour les biens communs & publics. Ie dois beaucoup au Soleil & à la Lune: & toutesfois ils ne luiſent pas pour moy tout ſeul. Ie ſuis particulierement obligé à l'an & au Dieu qui le tempere & le gouuerne, encor qu'ils n'ayent point eſté ordonnez pour mon honneur particulier: car les ans prenoient le nom des Conſuls aux feſtes. C'eſt la folle auarice des mortels qui fait ce partage des biens, & qui aſſigne la proprieté d'iceux, & qui n'eſtime choſe aucune eſtre ſienne ſi elle eſt publique. Mais ce ſage ne penſe rien eſtre mieux à ſoy que ce qui eſt cõmun entre luy & tous les autres hõmes. Car les biẽs ne pourroient eſtre cõmuns ſi les portions d'iceux n'appartenoiẽt aux particuliers. On eſt fait cõpagnon, pour ſi petite part qu'on ait en vne choſe cõmune. Adiouſtez-y encor ceſte raiſon, que les plus grãds & les plus vrais biẽs, ne ſe partagẽt point de ſorte qu'vne petite portion en tombe à vn chacun. Ils viennent tous entiers entre les mains d'vn chacun. Des preſens que les Princes font au peuple, les particuliers en prennent autant par teſte, qu'il en a eſté promis à vn chacun. Au banquet bublic, & au departement de la chair qu'on donne quãd quelque grãd ſeigneur eſt mort, & en tout ce qu'on prend à la main, cela ſe diſtribuë par lopins. Mais ces biens indiuiſibles, comme eſt la paix & la liberté, ſont auſſi entiers à tous comme ils ſont particuliers à vn chacun. C'eſt pourquoy le ſage conſidere qui eſt celuy par le moyen duquel la neceſſité publique ne le contraint plus de porter les armes, de n'aller plus à la garde,

reſpect aux Princes que les Philoſophes.

mais

Les gens d'eſtat ne voyent point de bon œil ceux qui ont plus de ſuffiſance qu'eux.

Neantmoins nul ne vend plus de deuoirs à ceux qui maniẽt l'eſtat que l'hõme ſage.

Belle comparaiſon pour prouuer l'affection des Philoſophes enuers les Princes.

Pluſieurs font mieux leurs affaires en guerre qu'en paix.

&

L'auarice diſtingue les biens particuliers d'auec les communs.

mais

Les vrais biens ne ſe partagent point.

Pour ceſte cauſe le ſage honore celuy

Sous la domination duquel il vit exempt de pluſieurs fatigues.

de ne faire plus ſentinelle ſur les murailles, & de ne payer plus vne infinité de tributs, que la guerre traine apres ſoy, & en rend graces à ſon Prince. C'eſt la Philoſophie qui luy enſeigne d'eſtre à bon droict redeuable de ces bien-faicts, de les bien payer: Et la ſeule confeſſion quelquesfois luy ſert de payement. Il confeſſera donc qu'il eſt de beaucoup redeuable à celuy, par le ſage gouuernement & prouidence duquel, ce grand & heureux repos luy eſt aduenu: & de pouuoir paſſer le temps de ſa vie à ſon aiſe, auec vne tranquillité, qui n'eſt troublée d'aucunes occupations publiques.

Virg. 1. Eg.

C'eſt vn Dieu, Melibé, qui nous fait ceſte paix,
Ie le veux comme Dieu honorer à iamais.

Si donc ces repos ſont grandement redeuables à celuy qui nous en eſt autheur, le plus grand bien deſquels eſt:

Ainſi comme tu vois il nourrit mes troupeaux,
Et me laiſſe à mon gré ſonner mes chalumeaux:

Paradoxe Stoyque touchant l'excellence & prerogatiue du ſage & vertueux qui meſme,

Combien deuõs-nous eſtimer ce repos, duquel on ioüit auec les Dieux, voire & qui nous fait deuenir Dieux? Ie veux bien parler ainſi, Lucilus, & te veux mener au Ciel par vn chemin fort court. Sextius auoit accouſtumé de dire que Iupiter n'auoit point plus de pouuoir qu'vn homme de bien. Iupiter a bien plus de moyens, pour eſtre liberal enuers les hommes. Mais entre deux hommes de bien, celuy n'eſt pas le meilleur qui eſt le plus riche: non plus qu'entre deux qui ſçauent auſſi bien l'vn que l'autre gouuerner vn nauire, tu n'apelleras point meilleur celuy qui mene vn vaiſſeau au plus grand & plus richemẽt garny. Quel aduantage a Iupiter ſur vn homme de bien? c'eſt ſeulement qu'il eſt plus long temps homme de bien. Le ſage ne s'eſtime pas moins de ce que ſes vertus ſoiẽt terminées dans vn plus court eſpace de temps. Tout ainſi que de deux ſages, celuy qui eſt mort le plus vieil, n'eſt pas plus heureux que celuy, la vertu duquel a pris fin en moins d'années: Pareillement Dieu ne ſurmonte point le ſage de felicité, encor qu'il le ſurmonte d'aage. La vertu n'eſt pas plus grande pour eſtre plus longue. Iupiter a toutes ces choſes: Mais il en a dõné l'vſage & la ioüiſſance à d'autres. Il en a ce ſeul vſage, qu'il eſt cauſe que les autres en peuuent vſer. Le ſage eſt auſſi aiſe de voir la ioüiſſance de tous biens entre les mains d'autruy, & en tient auſſi peu de conte que fait Iupiter, & ſe priſe encor d'auoir cét aduantage ſur luy, que Iupiter n'en peut pas ioüir, & le ſage ne le veut point. Croyons doncques à Sextius, qui nous monſtre vn beau chemin, & qui ne ceſſe de crier. C'eſt par là qu'on monte au Ciel, par la ſobrieté, par la temperance, par la patience aux aduerſitez. Les Dieux ne deſdaignent pas vn, ne portent enuie à pas vn: ils reçoiuent & tendent la main à ceux qui montent en haut. T'eſmerueilles-tu d'oüir dire qu'vn homme aille vers les Dieux? Dieu vient bien trouuer les hommes, voire (qui eſt s'en approcher de plus pres) il entre dans les hommes. Il n'y a aucune ame qui ſoit bonne, ſans Dieu. Il y a des ſemences diuines eſpanduës dans le corps des hommes, qui naiſſent ſemblables à leur origine, & croiſſent du tout pareilles à la graine d'où elles prennent naiſſance, ſi elles ſont receuës dans le ſein d'vn bon laboureur. Mais s'il eſt mauuais, il les eſtouffe comme feroit vne terre ſterile & mareſcageuſe: & en fin au lieu de grain ne porte que paille.

A quelque auantage ſur les Dieux.

EPISTRE LXXIIII.

Celuy qui me ſure le bien par l'honneſteté, eſt riche dans ſon ame: il eſtime miſerable ceux qui s'attriſtent pour les biens de fortune, & pour la crainte de la mort. Comparaiſon de l'homme ſage & vertueux, auec la grandeur de Dieu. Ceſte Epiſtre eſt pleine de tres-beaux diſcours.

TA lettre m'a apporté beaucoup de plaiſir: elle m'a eſueillé comme i'eſtois tout languiſſant: & m'a encore fait reuenir la memoire qui s'eſtoit deſia renduë fort peſante & tardiue. Mais pourquoy, Lucilius mon amy, ne voudrois-tu eſtimer, que ſe perſuader & croire, qu'il n'y a qu'vn ſeul bien, ſçauoir eſt, ce qui eſt honneſte, ne fuſt vn inſtrument tres-vtile pour paruenir à vne bien-heureuſe vie? Celuy qui veut comprendre toute ſorte de bien dans l'honneur, il eſt heureux dans ſon ame. Car ceux qui penſent que les autres choſes ſoient biens, tombent ſous la puiſſance de la fortune, & depẽdent de la volonté d'autruy. L'vn eſt triſte d'auoir perdu ſes enfans, l'autre de les voir malades: & ceſtuy-cy, s'ils ſont deſhonorez & notez d'infamie. Tu verras que l'vn eſt tourmenté de l'amour qu'il porte à la femme d'autruy, & l'autre de celle qu'il porte à la ſienne. Il y en aura encor quelqu'vn qui ſe paſſionnera d'auoir eſté repouſſé d'vne dignité qu'il demandoit: & quelque autre qui ſe faſchera de l'honneur qu'il a. Mais le plus grand nombre de tous les hommes qui ſont ainſi miſerables, eſt de ceux que l'attente prochaine de la mort qu'ils craignent de tous coſtez, pique & tourmente inceſſamment. Car il n'y a rien d'où ils ne penſent qu'elle ne doiue ſortir. C'eſt pourquoy il faut, comme s'ils eſtoient en terre d'ennemis, qu'ils facent le guet de toutes parts, & qu'ils tournent la teſte à tous les bruits qu'ils oyent: tellement que s'ils ne chaſſent ceſte crainte hors de leur poictrine, ils viuent auec vn continuel battement d'eſtomach. Il s'en trouuera qui ont eſté enuoyez en exil, & priuez de leurs biens: il s'en preſentera encor (& c'eſt la plus miſerable pauureté du monde) qui ſont pauures au milieu des richeſſes. Il s'en preſentera qui ont fait naufrage, ou qui ont ſouffert vne infortune pareille au naufrage, leſquels la cholere d'vn peuple, ou l'enuie (qui eſt le couſteau le plus pernicieux aux bons) a iettez par terre lors qu'ils n'y penſoient point, & qu'ils s'eſtimoient eſtre plus aſſeurez, & les a renuerſez comme vn orage qui s'eſleue lors que le temps ſemble eſtre plus calme: ou comme vn foudre ſoudain, au coup & à l'eſclat duquel on a veu les lieux des enuirons s'eſbranler. Car tout ainſi que celuy qui s'eſt trouué plus pres de ce feu, demeure auſſi eſtõné que s'il en euſt eſté frappé: pareillement en ces accidens qui viennent par violence, la calamité n'en accable qu'vn ſeul: mais la crainte que tous les autres en ont, leur engendre vne pareille triſteſſe d'en pouuoir ſouffrir autant. Les malheurs d'autruy qui leur ſuruiennent ſans y penſer, eſtonnent l'ame de tous ceux qui les voyent. Et tout ainſi que le ſeul vent d'vne fonde, encor qu'elle ſoit vuide, eſpouuente les oyſeaux: pareillemẽt nous ne tremblons pas ſeulement au coup, mais au moindre bruit que nous oyons. Aucun donc ne peut eſtre heureux s'il ſe laiſſe perſuader à ceſte opinion. Car il n'y a rien de bien heureux que ce qui vit ſans peur. La vie eſt miſerable, ſi elle eſt accompagnée de crainte & de ſoupçon. Celuy qui s'eſt trop auant engagé dans les

La vertu eſt le ſeul bien par lequel on paruient à la vie bien heureuſe. ✤ *Qui croit qu'il y en ayt d'autres, il tombe en de grandes perplexitez, mais Les plus miſerables de tous ſont ceux qui craignent la mort:* ✤

Vne perpetuelle crainte, bien que vaine, les afflige: ✤

La crainte eſt directement contraire à la felicité.

Trop defiãce aux biens perisables engendre ceste crainte.

&

Qui les met au rang des biens il demeure tousjours inquiete.

Remede contre les peurs & apprehensions humaines.

Misere de ceux qui hẽnissent apres les biens de fortune.

Ces biens là ne meritent pas tel nom, & qui pense y auoir autre bien que la vertu il tombe en impieté,

&

En ingratitude enuers Dieu.

Estiment son seruice estre & sont insatiables à faute de cognoistre le souuerain bien.

Qui est la seule vertu souuerain.

euenemens de fortune, s'est appresté vne grande matiere de troublemẽt d'esprit, & fort difficile à deuider. Il n'y a qu'vn seul chemin que doit tenir celuy qui cerche vne vie pleine d'asseurance: c'est de mespriser les biens de fortune, & se contenter de ce qui est honneste. Car si aucun pense que nulle autre chose soit meilleure que la vertu, qu'il y ait aucun autre bien que la seule vertu: il trouue son sein pour y mettre ce que la fortune espand, & auec vn extréme soucy attend les biens dont elle fait largesse. Pren le cas & feints en ton esprit, que la fortune fait des jeux publics, & qu'elle iette sur ceste grande assemblée d'hommes, des honneurs, des richesses, des faueurs: vne partie desquels se deschirent & rompent entre les mains de ceux qui les rauissent, vne autre partie est mal diuisée par vne desloyale societé, & l'autre a porté vn dommage inestimable à ceux qui les ont amassez: & du reste encor quelques autres en sont tombez entre les mains d'aucuns qui n'y pensoient aucunement, & les autres se sont perdus pour courir apres trop aspremẽt, & nous ont esté arrachez des mains par trop d'enuie qu'on auoit de les attraper, Au reste, il n'y a pas vn, pour si heureux que soit son rauissement, à qui la ioye de ce qu'il a rauy puisse longuement durer. C'est pourquoy les plus sages quant ils voyent qu'on fait venir des presens, s'enfuyent hors du theatre, comme sçachans bien qu'vne petite chose leur cousteroit bien cher. Pas-vn ne se bat auec vn qui se retire, pas-vn ne frappe celuy qui s'en va: c'est sur la proye que le debat s'esmeut. Il en aduiẽt le semblable pour les biens que la fortune iette d'enhaut. Nous bruslons miserablement apres ces biens. Nous en sommes en peine, nous voudrions auoir force mains. Nous regardons maintenant cestuy-cy, maintenãt cestuy-là. Il nous séble qu'on nous iette trop tard ce qui plaist à nostre ambition, & qui ne peut tomber qu'ẽtre les mains de peu, encor qu'il soit desiré de tous. Nous voulõs nous ietter sur ceux qui sont tõbez: nous rions si nous auons peu attraper quelque chose, & si quelques-vns se sont trompez d'vne vaine esperance. Nous payons vne bien petite proye par vn dommage signalé, ou nous en demeurons bien trompez. Retirons-nous donc de ces jeux, & faisons place aux rauisseurs. Que ces gens-là mettent tant qu'ils voudrons leur attente sur ces biens qui pendent en l'air, & qu'ils soient eux-mesmes encor plus en suspens. Quiconque se resoudra de vouloir estre heureux, il doit croire qu'il n'y a qu'vn seul bien, c'est l'honnesteté. Car s'il pense qu'il y ait aucun autre bien, premierement il iuge mal de la prouidence de Dieu, parce que beaucoup de malheurs aduiennent aux gens de bien: & parce que tout ce qu'elle nous donne, est de fort peu de durée, si tu le veux comparer à l'aage que doit durer ceste vniuers. Et de ceste plainte il aduient que nous interpretons mal & ingratement les choses diuines. Nous nous plaignons que les biens ne nous viennent pas tousiours, qu'ils sont petits, qu'ils sont incertains, & qu'ils nous doiuent bien tost laisser. Il aduient de là que nous ne voulons ny viure, ny mourir: nous hayssons la vie, & craignons la mort. Tous nos conseils sont incertains, & aucune prosperité ne nous peut saouler. La cause de tout cela n'est autre, sinon que nous ne sommes pas encor paruenus à ce souuerain bien, qui ne peut estre surmonté d'aucune autre chose, & sur lequel il faut que nos desirs s'arrestent. Car par dessus le lieu qui est le plus haut, il n'y a nul autre lieu. Demandes-tu pourquoy c'est que la vertu n'a besoin de rien? parce qu'elle se plaist aux choses presentes, & ne desire point les absentes. Il n'y a rien qu'elle n'estime grand, parce que tout luy suffit. Et si tu te voulois departir de cette opinion, la pieté & la foy n'auroit point de lieu. Celuy qui voudra suyure & l'vne & l'autre, sera contrainct de souffrir beaucoup de ce qu'on appelle mal, & despendre beaucoup, de ce que nous suyuons comme bien

D'auantage, la conſtance qui deuroit faire eſſay d'elle-meſmes, ſe perd : la magnanimité ſe perd auſſi, parce qu'elle ne ſe peut monſtrer, ſi elle ne meſpriſe toutes choſes comme trop petites, que le vulgaire toutesfois deſire comme les plus grandes. Bref le gré & la grace de tous bien-faicts ſe perd : ce n'eſt que peine & trauail ſinous penſons qu'il y ait aucune autre choſe plus precieuſe que la foy, & ſi nous ne iettons nos yeux ſur ce qui eſt de meilleur. Mais pour parler plus de cela, ou ce que on appelle bien ne l'eſt point, ou l'hõme ſeroit plus heureux que Dieu. Car Dieu ne ſe ſert point des biens qui ſont appreſtez pour nous: les plaiſirs deſordonnez, la folle deſpenſe des banquets, les richeſſes, ny rien de ce qui peut allecher les hommes, & les attirer à vne ſale volupté, ne le touche point. Il faudroit donc dire (ce qui eſt toutesfois incroyable) ou que Dieu a faute de biens: ou il faut croire par cét argument-là, que ce qui defaut à Dieu n'eſt pas bien. D'auantage, que beaucoup de choſes qu'ils veulent qu'on eſtime eſtre biens, ſont plus abondantes à l'endroit des beſtes que des hommes. Elles mangent auec plus d'appetit, elles ne ſont pas ſi toſt laſſées de ſe coupler enſemble, elles ont les forces plus grãdes & plus perdurables. Au reſte elles ſont plus heureuſes que les hommes : car elles viuent ſans meſchanceté & ſans tromperie : elles ioüiſſent de leurs voluptez, qu'elles ſentent & plus grandes & plus faciles, ſans crainte de honte & ſans repentance. Conſidere donc maintenãt en toy-meſme, ſi on doit appeller bien vne choſe par le moyen de laquelle l'homme vaincroit Dieu. Logeons le ſouuerain bien dedans l'ame. Il perd toute ſa grace ſi de la meilleure partie qui eſt en nous, il ſautoit à la petite, & s'il ſe iettoit ſur les ſens, qui ſont encor plus prõpts & plus agiles dans les beſtes brutes.

L'homme ſeroit plus heureux que Dieu meſme: ioint que

Les beſtes excellent les hommes en beaucoup de tels biens.

&

Faudroit que le ſouuerain bien logeaſt en la pire partie de l'homme.

Le but de noſtre felicité ne doit point eſtre mis en la chair. Ce ſont les vrais biens, ceux que la raiſon nous donne, fermes, eternels, qui ne peuuẽt choir, & ne peuuent decroiſtre ni diminuer. Les autres ne ſont biẽs que par opinion: ils n'ont que le ſeul nom cõmun auec les vrais: mais la proprieté & les effects n'y ſont pas. Qu'on les appelle donc commoditez, ou bien ſelon noſtre lãgue, profits & reuenus. Au reſte faiſons eſtat qu'ils ſoient comme biens meubles, & non point comme vne partie de nous: qu'ils ſoient tellement auec nous, que nous ayons ſouuenãce qu'ils ſont hors de nous, & s'ils ſont auec nous, il les faut mettre au nombre des choſes les plus baſſes & les plus viles, & pour leſquelles aucun n'en doit deuenir orgueilleux. Car quelle plus grande folie pourroit-on trouuer, que de voir quelqu'vn ſe plaire en ce qu'il n'a point fait? Que tout cela donc s'approche de nous, pourueu qu'il n'y ſoit point attaché: & s'il ne doit eſtre retiré, que ce ſoit ſans emporter la piece. Seruons nous-en, & n'en deuenons point glorieux. Il nous en faut vſer ſobremẽt & comme d'vn depoſt fait entre nos mains, qui ſera bien toſt retiré. Quiconque en a vſé contre raiſon, n'en a point longuement ioüy. Car la felicité meſme nous nuit, ſi elle ne s'eſt bien gouuernée: ſi elle a mis ſa fiance ſur des biẽs ſujets à la fuitte, elle eſt bien toſt delaiſſée : & pour n'eſtre pas delaiſſée elle ſe tourmente infiniement. Peu de perſonnes ont peu deſpoüiller doucement de leurs richeſſes, le reſte des hommes, auec les biens qui les faiſoient priſer par deſſus les autres, donnent du nez par terre : & ce qui les auoit, vn temps eſtoit eſleué, les abaiſſe. Il y faut donc apporter beaucoup de ſageſſe laquelle conduira tout par meſure, & par ſobrieté : car vne licence abandonnée precipite & deſtruit tellement ſes propres richeſſes, qu'on n'a iamais veu durer longuement les deſpenſes demeſurées, ſi la raiſon par ſa moderation ne les a retenuës. La fin miſerable de pluſieurs citez te fera cognoiſtre cela : l'Empire deſquelles a failly ſur la premiere fleur, & t'apprendra que tout ce qui auoit eſté acquis par la vertu, s'eſt ruiné par le luxe & par la folle

Tels biens caduques ne ſont biens que par opinion, & quel nom on leur peut donner.

&

Comme il s'en faut ſeruir.

Peu de perſonnes en ſçauent l'vſage, & ſi la raiſon ne marche deuant, leur felicité ne dure gueres.

car

Le luxe ruine en bref ce que la vertu a baſty.

deſpẽſe. C'eſt contre ces malheurs que nous deuons nous armer. Car il n'y a aucune muraille qui ſoit inexpugnable à la fortune, Et c'eſt par dedans qu'il naus faut armer. Si cét endroit eſt bien aſſeuré, on peut bien aſſaillir vn homme, mais on ne le ſçauroit prẽdre. Veux-tu ſçauoir quelle fortification eſt cela ? Qu'il ne ſe faſche de rien qui luy puiſſe aduenir, & qu'il croye que cela meſme qui ſemble l'offenſer, depend de la conſeruation de tout l'vniuers, & que c'eſt vne partie de ce qui acheue le cours & l'office du Ciel. L'homme doit prendre plaiſir à tout ce où Dieu en prend. Il ſe doit admirer, & tout ce qui eſt en luy, pour ceſte ſeule conſideration, qu'il ne peut eſtre vaincu: qu'il tient le mal ſous ſes pieds : & qu'auec la raiſon, qui eſt l'arme la plus forte qui ſoit, il ſurmonte la fortune, la douleur, & l'iniure. Aime donc la raiſon : ſon amour t'armera contre les plus grandes faſcheries qui ſoient. L'amour de leurs petits pouſſe les beſtes ſauuages à s'enferrer dans les eſpieux, leſquelles autrement par leur fierté, & ſoudaine ardeur eſtoient indomptables. Le ſeul deſir de la gloire a mis quelquesfois au courage des ieunes hommes de meſpriſer le fer, & le feu : l'opinion & l'ombre de la vertu, en a pouſſé quelques-vns à ſe donner vne mort volontaire. Mais d'autant plus que la raiſon eſt plus forte & plus conſtante que tout cela, d'autant plus auſſi ſe rendra-elle roide & violente contre la crainte & les dangers. Vous ne gagnez rien (dira quelqu'vn) quand vous niez qu'il y ait autre bien que l'honneſteté. Ce rempart ne vous tiendra pas aſſeurez ny exempts de la fortune. Car vous dites qu'entre les biens on doit conter les enfans obeyſſans, & la cité reglée par bonnes mœurs, & le pere & la mere qui ſont gens de bien. Et toutesfois ſi ceux-là ſont en aucun danger, vous ne le pouuez voir ſans vous eſtonner. Car le ſiege mis deuant les murs de voſtre cité, la mort de vos enfans, & la ſeruitude de vos pere & mere vous troublera. Mais ie vous diray que c'eſt qu'on a accouſtumé de reſpondre pour nous à ceux-là : & apres i'y adiouſteray ce qu'il me ſemble qu'il leur faut reſpondre encor outre cela. La condition eſt autre pour le regard des choſes, qui nous eſtans oſtées mettent en leur place quelque incommodité: comme la ſanté perduë ſe chãge en maladie, & la veuë creuce engendre vn aueuglement: & quand les jarrets ſont couppez, non ſeulement la viteſſe s'en va, mais vne debilité nous ſurprend : & ce danger toutesfois ne tombe point ſur ce que nous diſons cy-deſſus. Pourquoy ? parce que ſi i'ay perdu vn bon amy, pour cela ie ne ſentiray point de perfidie: ou ſi i'ay perdu des enfans vertueux, l'impieté ne viendra point en leur place pour me nuire. D'auantage par ceſte mort les amis ou les enfans ne ſe perdent point : il n'y a que le corps. Mais le bien ne ſe peut perdre que par vn ſeul moyen, ſçauoir eſt, s'il ſe changeoit en malice que nature ne permet point: car toutes les vertus & toutes leurs œuures demeurent incorrompuës : D'auantage encor que les amis, encor que les enfans deſia eſprouuez, & qui ne faiſoient rien qui ne fuſt au ſouhait de leur pere, ſoient morts : il y a toutesfois quelque choſe qui peut remplir leur place. Demandes-tu que peut eſtre cela ? c'eſt que la vertu les auoit rendus gens de bien. Elle ne permet iamais qu'il y ait aucun lieu de vuide. Elle ſe ſaiſit de toute noſtre ame, elle chaſſe le regret de toutes choſes, & ſe contente d'eſtre ſeule. Car la puiſſance & l'origine de tous biens eſt en elle. Que ſert-il que l'eau qui coule, ſoit deſrobée, ou qu'elle s'en aille, ſi la fontaine d'où elle ſort eſt encor entiere ? Tu ne diras pas qu'vn homme ſoit plus iuſte pour auoir encor ſes enfans en vie, que pour les auoir perdus: ny plus moderé, plus ſage, plus honneſte, ny meilleur : par conſequent vn grand nombre d'amis ne le fait point plus ſage, ny la diminution d'iceux, ne le rend pas plus fol: & par conſequent auſſi, ny plus heureux, ny plus miſerable. Tant que la vertu demeurera en ſon

Combat & abbat la peur & les dangers.

Obiection contre ceſte doctrine, que la vertu ſoit le ſeul bien

Reſponſe.

Les biens periſſables ſe perdans, apportent de l'incommodité: mais

La vray biẽ ne ſe perd, que ſe changeant en mal.

&

La perte de ces biens là ne peut abolir la bonne conſcience.

eſtier, tu ne te reſſentiras iamais d'aucune perte que tu ayes faicte. Mais quoy? celuy qui eſt enuironné d'vne belle troupe de ſes amis, & de ſes enfans, n'en eſt-il pas plus heureux? Pourquoy ne le ſeroit-il? parce que le bien ſouuerain ne peut eſtre diminué ny augmenté: il demeure touſiours en ſa façon. Comment que la fortune ſe porte, ſoit que ſa vieilleſſe ſoit longue, ou qu'il meure auãt que d'eſtre vieil, c'eſt vne meſme meſure du bien ſouuerain, encor qu'elle ſoit diuerſe de l'aage. Soit que tu faces vn cerne ou plus grand ou plus petit; cela ne regarde qu'a l'eſpece, & non point à la figure: Et jaçoit que l'vn ait demeuré longuement peint, & que tu ayes incontinent effacé l'autre, & deffait la pouſſiere où tu l'auois ietté, toutesfois & l'vn & l'autre eſtoit d'vne meſme figure. Ce qui eſt droit & iuſte, ne s'eſtime point par la grandeur, ny par le nombre, ny par le temps: il ſe peut auſſi peu eſtendre comme retirer. Prenant que tu voudras vne vie honneſte qui ait duré cent ans, fay-là retrancher à vn iour tout ſeul: auſſi hõneſte eſt l'vne que l'autre. La vertu s'eſtend maintenãt plus au large: elle gouuerne les royaumes, des villes, des prouinces entieres: elle fait des loix, elle priſe & honore les amitiez, elle depart les offices & les deuoirs entre les prochains parens, & entre les enfans: Et tantoſt elle ſe retranche au petit pied ſur la pauureté, ſur l'exil, & ſur la perte des enfans: toutesfois elle n'en eſt pas moindre, encor que d'vn grand & haut eſtat elle tombe en vn priué & particulier, & d'vn ſiege Royal ſur vn petit & bas lieu. Et ſi d'vne puiſſance publique & bien ample, elle ſe reſtreint dans la petiteſſe d'vne maiſon, ou de quelque coing, elle eſt touſiours auſſi grande, ſi apres qu'elle ſera chaſſée de tous lieux, elle ſe retire ſeule dedans ſoy. Car ce nonobſtant elle a le courage grand & indompté, vne prudence parfaicte, vne iuſtice immuable: & par conſequent elle eſt touſiours bien-heureuſe. Car ceſte beatitude & ce bien eſt logé en vn ſeul lieu, ſçauoir eſt dedans l'ame. Il eſt perdurable, il eſt grand, & plein de tranquilité: ce qui ne pourroit eſtre ſans la cognoiſſance des choſes diuines & humaines. Il s'en enſuit donc ce que i'auois dit que ie voulois reſpondre. Le ſage ne ſe tourmente point de la perte de ſes enfans, ny de ſes amis: car il ſupporte leur mort auec vne pareille conſtance de courage qu'il attend la ſienne. Il craint auſſi peu l'vne qu'il ſe deult de l'autre, parce que la vertu conſiſte en vn rapport & conuenance: toutes ſes œuures s'accordent auec elle-meſme, & ſe reſpondent enſemble. Cét accord ſe perdroit ſi l'ame qui doit eſtre aſſeurée & conſtante ſe laiſſoit vaincre au dueil & au regret. Toute ſorte d'eſtonnement & de crainte, toute pareſſe & retardement en quelque acte que ce ſoit, eſt deſhonneſte. Car tout ce qui eſt honneſte, eſt plein d'aſſeurance & de diligence: il n'eſt iamais eſtonné, il eſt touſiours preſt. Et quoy donc? ne ſentira-il point quelque paſſion ſemblable à vn troublement? ne changera-il pas de couleur? ſon viſage ne ſe monſtrera-il pas eſmeu? & ſes membres ne ſe refroidiront-ils pas? & toutes autres choſes qu'on ne fait point par le commandement de l'ame, mais par vne ſoudaine & inconſiderée ardeur de nature? Ie confeſſe que ſi: mais il aura touſiours ceſte perſuaſion, que rien de tout cela n'eſt mal, ny digne qu'vn entendement bien ſain s'en doiue eſtonner. Tout ce qu'il faudra faire, il le fera hardiment & proprement. Car qui eſt celuy qui ne diſe, que c'eſt le propre naturel de la folie, de faire laſchement & à contre-cœur ce qu'elle fait, & pouſſer le corps en vn endroit, & l'eſprit en l'autre, & ſe laiſſer tirer à tant de mouuemens contraires? Cela meſme pourquoy elle s'eſtime tant, & pourquoy elle entre en admiration d'elle meſme, la fait meſpriſer: & qui pis eſt encor, elle ne fait pas de bon cœur ce dont elle prend ſa gloire. Mais ſi elle craint qu'aucun mal luy doiue aduenir, elle ſe paſſionne en l'attendant, elle ſe tourmente comme ſi deſia il eſtoit arriué, & aſſeuré.

La vertu empeſche le ſentiment des commoditez de ceſte vie.

Ne peut ſentir accroiſſement ny diminution. Elle eſt touſiours vne, bien que deſtituée de toutes commoditez humaines.

Autre reſponſe à la doctrine preſente.

Les pertes n'eſbranlent point le ſage. Non pas qu'il ſoit inſenſible.

Mais il ne tient point ces accidens au rang des maux.

Naturel de l'entendement fol & mal aſſeuré.

tout ce qu'elle craint pouuoir vn iour ſouffrir, elle le ſouffre par le moyẽ de la crainte. Tout ainſi qu'il y a des ſignes qui courent par les corps auant que la fiéure vienne (car on ſent vn eſtirement de nerfs, vne laſſitude & vn baaillement ſans auoir trauaillé, & des friſſons qui paſſent par tous les membres:) pareillement vn eſprit malade ſent des ſecouſſes qui l'eſbranlent auparauant que le mal le touche. Il entre en alarme & perd le cœur auant le temps. Mais quelle plus grande folie peut-on voir que de ſe rompre l'eſprit pour des choſes qui ſont encor à venir, & de ne ſe pouuoir reſeruer à ſouffrir le tourment quand il viendra? mais appeller de loin les miſeres, & les approcher de ſoy auant heure, leſquelles il vaudroit mieux retarder ſi on ne les pouuoit euiter? Veux-tu cognoiſtre que pas-vn ne ſe doit tourmenter de l'aduenir? Quiconque oyra dire que d'icy à cinquante ans il doiue eſtre mené au ſupplice, ne ſe tourmentera point qu'il n'ait paſſé la moitié de cét eſpace de temps, & qu'il ne ſe ſoit plongé dans ceſte inquietude d'eſprit, qui ne doit venir que d'vn ſiecle apres. Il en aduient autant à ces eſprits qui ſont volontairement malades, & qui ne cherchent qu'occaſions de ſe douloir, leſquels ſe contriſtent des choſes deſia vieilles & miſes en oubly. Tout ce qui eſt paſſé, & qui eſt à venir, & abſent. Nous ne ſentons ny les vns ny les autres. Or n'y a point de douleur, ſinon de ce que tu ſens.

Preuué par ſimilitude.

Le ſage ne s'afflige ny du paßé, ny de l'aduenir, parce qu'ils ne ſont pas.

EPISTRE LXXV.

Quel doit eſtre le parler de l'homme ſage: que ſon lãgage ſe doit accorder auec la vie. Comparaiſon du Medecin du corps à celuy de l'ame. Beaux enſeignemens pour ne craindre les maux, & ſuiure la vertu.

Les lettres familieres doiuent eſtre d'vn meſme ſtile que les deuis communs.

TV te plains, que les lettres que ie t'enuoye ne ſont guere curieuſement eſcrites. Mais qui eſt celuy qui parle d'vn langage ſi affetté, ſinon qu'il voulut deplaire? Quel ſeroit mon parler ſi nous eſtions aſſis, ou ſi nous nous pourmenions enſemble, facile & ſans art: telles veux-ie que ſoient mes lettres, & qu'elles n'ayent rien d'exquis, ny de fardé. S'il eſtoit poſſible qu'on entendiſt ce que i'ay en la penſée, i'aimerois mieux le monſtrer par ſigne, que le dire. Et encor quand ie diſputerois, ie ne voudrois point frapper du pied contre terre, faire des geſtes des mains, ny hauſſer ma voix: Ie voudrois laiſſer cela aux orateurs, & me contenter de t'auoir fait entendre mes conceptions ſans enrichir ma parole, ny la meſpriſer. Ie ne te voudrois clairement perſuader ce ſeul poinct, que ie croy fermement tout que ie dits, & que non ſeulement ie le croy, mais que ie l'aime. Les hommes baiſent autrement leur amie, & autrement leur enfant: & toutesfois en cét embraſſement ſi ſainct & ſi publique, l'affection ſe deſcouure aſſez. Certainement ie ne veux pas que les propos qu'on tiendra de choſes ſi grandes, ſoient maigres & ſecs. Car là Philoſophie ne reiette point la gentileſſe d'eſprit: mais il ne faut point auſſi employer beaucoup de peine apres les paroles. Bref voila quelle eſt en ſomme noſtre intention. Ne diſons que ce que nous auons en la penſée, & n'ayons en la penſée, que ce que nous diſons. Que noſtre parler ſoit d'accord auec noſtre vie. Celuy s'eſt acquité de ſa promeſſe, qui ſera le meſme quand tu le verras, & le meſme quand tu l'oyras. Nous verrons quel il eſt, combien il eſt grand: mais il doit eſtre touſiours

Il vaudroit mieux parler du cœur que de la langue.

Propos ſerieux ſe doiuent exprimer en bons termes & rehauſſez

vn. Il n'eſt pas neceſſaire que nos paroles plaiſent, il faut qu'elles profitent. Toutefois ſi l'eloquence peut aduenir à quelqu'vn ſans beaucoup de peine, ſi elle eſt deſia toute acquiſe, ou qu'elle ne luy couſte guere : qu'il s'en ſerue hardiment, & qu'il l'employe aux choſes les plus belles. Quelle ſoit telle, qu'elle monſtre pluſtoſt les choſes, que ſe monſtrer elle meſme. Les autres arts s'occupẽt du tout apres l'eſprit : mais il ne ſe traicte icy que des affaires de l'ame. Le malade ne cherche point vn medecin eloquent, mais vn qui ſçache bien guarir : Toutesfois s'il aduient que celuy qui ſçait bien guarir, diſcoure elegãment de ce qu'il faut faire, il n'en doit point eſtre marry. Si eſt-ce qu'il ne ſe doit point auſſi reſiouyr d'eſtre tombé entre les mains d'vn medecin, qui fuſt beau parleur. Car c'eſt autant comme ſi vn ſçauant patron de nauire, eſtoit pareillement bel homme. Pourquoy me viens-tu flatter les oreilles : pourquoy me veux-tu donner ce plaiſir ? Il faut faire vne autre choſe : me faut donner vn bouton de feu, il me faut inciſer, il me faut commander vne diete. C'eſt pourquoy tu es appellé. Ton deuoir eſt de guarir vne vieille maladie, dangereuſe, publique. Tu as bien autant à faire qu'vn medecin en temps de peſte. Te veux-tu amuſer apres les paroles ? d'icy à peu ſi tu m'en faits ſentir des effects, tu te pourras reſiouïr. Quand ſera-ce que tu logeras ſi auant dedans toy, ce que tu auras appris, qu'il n'en puiſſe iamais plus ſortir ? Quand eſt-ce que tu en donneras experience ? Car il ne ſuffit pas de les mettre en memoire comme les autres ſciences : il faut eſſayer de les mettre en œuure. Celuy qui ſçait tout cela n'eſt pas heureux : mais celuy qui le fait. Et quoy ? hors de ce degré n'y en a-il point d'autre ? peut-on tout d'vn faut paruenir à la ſageſſe ? Ie ne le croy point. Car celuy qui profite eſt conté encor au nombre des fols : toutesfois il eſt eſloigné d'eux d'vne grande diſtance : veu meſmes qu'il y a grand' difference entre ceux qui profitent. Ils ſont deſpartis (comme quelques-vns diſent) en trois bendes. Les premiers ſont ceux qui n'ont point encor la ſageſſe, mais ils ſe ſont arreſtez aupres de ſon voiſinage : combien que ce qui eſt pres, ſoit encor dehors. Tu demanderas, qui ſont ceux-là ? Ce ſont ceux qui ſe ſont deſpeüillez de toutes paſſions, & de tous vices, & qui ont appris ce qu'ils deuoient embraſſer : mais leur aſſeurance n'eſt point encor experimentée ils n'ont point encor l'vſage de leur bien. Toutesfois ils ne peuuent plus retomber ſur ce qu'ils ont deſia fuy. Ils ſont ſi aduancez qu'ils ne peuuent plus reculer en arriere : mais il ne le cognoiſſent pas encores : & comme ie me ſouuiens d'auoir eſcrit en quelque Epiſtre, ils ne ſçauent point, qu'ils le ſçachent. Ils peuuent deſia ioüir de leur bien, mais ils ne s'y oſent pas fier. Quelques-vns parlent ainſi de ceſte ſorte d'hommes, qui profitent, & deſquels ie tenois propos cy deſſus, & diſent qu'ils ſont bien deſia eſchappez aux maladies de l'ame, & non point aux paſſions : & qu'ils ſont encor en branſle de treſbucher, parce que pas vn n'eſt hors du danger du vice, que celuy qui l'a du tout chaſſé dehors. Or pas vn ne l'a chaſſé, que celuy qui a mis ſa ſageſſe en ſa place. I'ay ſouuent dit quelle difference il y a entre les maladies & les paſſions de l'ame : mais ie t'en feray encor reſſouuenir. Les maladies ſont les vices inueterez & endurcis, comme l'auarice, & vne trop grande ambition, lors qu'elles ont empieté l'ame, & qu'elles ont commencé d'eſtre vne perpetuelle maladie. Et pour faire brief, la maladie eſt vn iugement opiniaſtre des choſes meſchantes, comme ſi on deuoit grandement deſirer ce qu'il ne faut deſirer que legerement. Ou ſi tu aimes mieux, il la faut definir ainſi : conuoiter trop aſprement, ce qu'il ne faut que ſouhaitter legerement, qu'il ne faudroit aucunement ſouhaitter : Ou bien priſer par trop, ce qu'il ne faudroit que bien peu priſer, ou rien du tout. Les

La penſée & la parole du Philoſophe, ne doit eſtre qu'vne: & faut que les paroles profitent pluſtoſt que de plaire.

Gentile comparaiſon à ce propos.

Trois ſortes d'hommes qui profitent en l'eſtude de Philoſophie.

Les premiers approchent de la ſageſſe, ayant deſpouillé les paſſions & vices de l'ame.

Difference entre les maladies & les paſſions de l'ame.

affections & paſſions, ce ſont des mouuemens de l'ame qu'on ne peut approuuer, ſoudains & violents : leſquels pour eſtre aduenus fort ſouuent, & pour auoir eſté meſpriſez, ſe ſont conuertis en maladie: comme fait vne deſcente de reume, laquelle n'eſtant point encore formée, n'engendre que la toux : mais ſi elle continuë, & que elle enuieilliſſe deuient en phtiſie. Par ainſi ceux qui ont jà beaucoup profité ſont hors de maladie, toutesfois ils ſentent encor des paſſions. Mais ils approchent du parfaict. La ſeconde ſorte eſt de ceux qui ſont eſchappez aux plus grandes maladies, & paſſions de l'ame : mais c'eſt de telle façon, qu'ils ne ſont point certains en l'aſſeurance de ceſte poſſeſſion : car ils peuuent recheoir en leurs maux. Ceſt autre troiſieſme ſorte eſt hors d'vn grand nombre de grands vices : mais non point hors de tous. Il s'eſt deſpoüillé de l'auarice, mais il eſt encor picqué de la colere. Il n'eſt plus ſubject aux plaiſirs, ny aux voluptez : mais il eſt plein d'amoition. Il n'eſt point conuoiteux : mais il eſt encor timide, & craintif : mais en ceſte crainte il eſt aſſez aſſeuré en quelques choſes, & ſe monſtre laſche en quelques autres. Il meſpriſe la mort : mais il craint la douleur. Penſons quel que peu à ce troiſieſme lieu: nous ſerons bien-heureux, ſi nous ſommes receus en ce nombre-là. C'eſt auec vne grande felicité de nature, & auec vn eſtude accompagné d'vne grande & aſſiduelle diligence, qu'on entre au ſecond rang. Mais il ne faut point meſpriſer ceux de la troiſieſme liurée. Conſidere combien de maux tu voix à l'entour de toy : regarde qu'il n'y a forfait aucun, qui ſoit ſi deteſtable qu'il ſoit, duquel on ne puiſſe monſtrer des exemples. Voy combien d'accroiſſement la meſchanceté prend tous les iours, & quelles fautes ſe font en public & en priué : Et tu cognoiſtras que nous gagnons aſſez, ſi nous ne ſommes pas des plus meſchãs. Toutesfois i'eſpere (dis-tu) eſtre d'vn rang encor plus honorable. Ie ſouhaitteray plus volontiers cela, que ie ne le me promettray. Nous sõmes deſia ſaiſis & arreſtez. Nous courons apres la vertu, & ſommes pliez & enueloppez dans les vices. I'ay honte de le dire, nous ne ſuiuons les choſes honneſtes, que quand nous ſommes de loiſir. Et toutesfois, ô la belle recompenſe qui nous attend, ſi nous voulons du tout rompre nos occupations, & les maux qui nous tiennent ſi fort liez. Ny ſa conuoitiſe, ny la crainte ne nous preſſera point, ains affranchis de tous effroys, entiers, & incorrompus contre les voluptez, nous n'aurons peur ny de la mort, ny des Dieux. Nous aurons appris que la mort n'eſt point mauuaiſe, & que les Dieux auſſi ne ſont point mauuais. Ce qui peut nuyre, eſt auſſi foible & imbecile, comme ce à quoy il nuit. Les choſes les meilleures, & qui ne portent iamais nuiſance, nous attendent, quand nous ſortirons quelque jour de ceſte ordure, pour monter à ces lieux hauts & ſublimes auec vne tranquilité d'ame, & apres que les erreurs en ſeront chaſſez, auec vne entiere & parfaicte liberté. Demandes-tu quelle elle eſt, ne craindre point les Dieux, ny les hommes : ne vouloir rien qui ſoit deſhonneſte, ny deſirer auſſi trop de choſes: auoir toute puiſſance & authorité ſur ſoy. C'eſt vn bien meſtimable, que de pouuoir deuenir ſien.

Les ſeconds ont bien deſpoüillé leſdites paſſions, mais ils ny peuuent recomber:

Les troiſieſmes en ont eſchappé pluſieurs, mais non pas tous: Laquelle des trois ſortes Seneque prefere aux autres.

Quelle recompenſe attendent ceux qui ſe donnent à la vertu: &

Quelle eſt la vraye liberté.

EPISTRE LXXVI.

Qu'en ſa vieilleſſe il va ouyr les leçons d'vn Philoſophe, & ce faiſant il apprend par meſme moyen, & enſeigne qu'il faut touſiours apprendre. Derechef il diſcourt qu'il n'y a qu'vn ſeul bien. ſçauoir eſt ce qui eſt honneſte: parce que Lucilius s'eſtoit pluint que Seneque ne l'auoit pas aſſez amplement appliqué en l'Epiſtre precedente.

TV menaces de m'eſtre ennemy, ſi ie ne t'eſcris iuſqu'à la moindre choſe de ce que ie fais tous les iours. Voy comme ie vis franchement auec toy: Car ie te veux bien fier encor cecy. I'oys vn Philoſophe, & y a deſia cinq iours que ie vais à l'eſchole, & que ie l'oys diſputer depuis les huict heures. Ie ſuis bien d'aage, diras-tu pour y aller. Pourquoy cét aage ne ſeroit-il pas bon? Quelle folie pourroit eſtre plus forte, que de ne vouloir rien apprendre, parce qu'il y a long temps que tu n'as rien appris? Que ſera-ce donc? ne feray-ie autre choſe que ce que font ces ieunes mignons refais, & en bon poinct? Ie m'eſtimeray bien-heureux, s'il n'y a rien de mal-ſeant en ma vieilleſſe, que cela. Ceſte eſchole reçoit les hommes de tous âges: Il faut vieillir en ceſte eſchole: il la faut ſuiure, comme ſi nous eſtions encor ieunes. Ie vay bien au theatre tout vieil que ie ſuis, ie me fais bien porter aux ieux & ſpectacles publiques: il n'y a pas vne ſeule couple d'eſcrimeurs à outrance qui doiue combattre, que ie ne les voye: & i'auray honte d'aller voir vn Philoſophe? Il faut apprendre ſi longuement, que tu puiſſes dire, Ie ne ſuis plus ignorant, ou comme dit le prouerbe, ſi longuement que tu viuras. Et ce dire ne ſe peut mieux accommoder à pas vne autre choſe, que la vie. Car tant & ſi longuement que tu vis, il te faut apprendre comment tu dois viure. Et toutesfois i'enſeigne auſſi quelque choſe dans ceſte eſchole. Veux-tu ſçauoir ce que i'enſeigne? c'eſt qu'vn homme pour ſi vieil qu'il ſoit, doit touſiours apprẽdre. Certainement i'ay honte de voir cõme les hõmes viuẽt. Toutes les fois que i'entre à l'eſchole, il faut que ie paſſe, comme tu ſçais deuant le theatre des Neapolitaines: C'eſt le chemin de ceux qui vont à la maiſon de Metronactes. Ce theatre eſt deſia tout farcy de peuple, combien que le plus grand eſtude qu'on y fait ne ſoit que de iuger, qui eſt le racilleur ioüeur de fluſtes. Vn grãd nombre de perſonnes accourẽt, pour oüir les fluſteurs & les trõpettes Grecs. Mais en ce lieu, où l'on apprend à eſtre homme de bien, peu de perſonnes s'y arreſtent. Et encor ſemble-il à pluſieurs, que ceux-là n'y ont aucune bonne beſongne à faire, & les appellent gens de peu d'eſprit & faineants. Ie ſeray bien aiſe qu'on ſe moque ainſi de moy. Il faut ſouffrir patiemment les iniures des ignorans: il faut que celuy, qui ſuit les choſes honneſtes, meſpriſe ce meſpris-là. Courage dõc, Lucilius, aduance le pas, afin qu'il ne t'aduienne ce qui m'eſt aduenu, & que tu n'attendes point d'apprendre en vieilleſſe. Mais au contraire haſte-toy d'auantage, puis que tu as entrepris maintenãt ce que tu ne pourrois à grand' peine acheuer d'apprendre, quand tu ſeroiſ vieil. Qu'eſt-ce (diras-tu) que ie profiteray? Tout ce que tu voudras eſſayer. Qu'attens-tu donc? aucun n'a iamais eſté ſage par rencontre. La richeſſe viendra d'elle-meſme: on te preſentera des honneurs, on te donnera des faueurs, & des dignitez: Mais la vertu ne tombera pas deſſus toy, ſans y penſer, ny encor auec vn leger trauail, ou auec vne petite peine. Il ne faut point, que celuy ait regret au

En quelque aage que l'on ſoit, il eſt bon d'apprendre nonobſtant vne longue intermiſſion. & Rien ne ſied mieux à la vieilleſſe que l'eſtude de la Philoſophie. En apprenant on inſtruit les autres: mais Il vaut mieux gaigner le tẽps & apprendre ieune, ſans attendre la vieilleſſe: car La vertu ne s'acquiert qu'auec trauail.

trauail qu'il prendra, qui doit tout d'vn coup gagner tous les biens de ce monde. Car il n'y a qu'vn ſeul bien, ſçauoir eſt ce qui eſt hõneſte. Mais tu ne trouueras rien de certain, ny aſſeuré aux biens, qui cherchent la reparation, & la remommée. Ie te diray pourquoy c'eſt, que ce qui eſt honneſte ſoit le ſeul bien: veu que tu fais iugement, que par ma precedente lettre, ie ne l'aye pas fait entendre aſſez clairement, & que tu penſes que i'aye mieux loüée ceſte propoſition, que prouuée: Et racourciray en peu de paroles tout ce que i'en auois dit. Toutes choſes ont leur propre bien. On eſtime la vigne par ſa fertilité, le vin par le bon gouſt, & le cerf par ſa legere courſe. Tu t'enquiers ſeulement, ſi vn cheual a l'eſchine bien forte, parce qu'il ne ſert qu'à porter charge. La premiere choſe qu'on demande en vn chien, qu'on doit mener à la chaſſe des beſtes ſauuages, c'eſt le flairement: & pour les ſuiure, la courſe: & pour les mordre, ou pour les aſſaillir, la hardieſſe. En toute choſe à quoy on eſt nay, & pourquoy on eſt priſé, eſt touſiours le meilleur. Qu'eſt-ce qui eſt le meilleur en l'homme? C'eſt la raiſon. Par elle il ſurpaſſe les beſtes, & ſuit les Dieux de bien pres. Or doncques la raiſon parfaicte, c'eſt le propre bien de l'homme: toutes autres choſes luy ſont aſſez communes auec les beſtes. S'il eſt puiſſant, les lions le ſont auſſi: s'il eſt beau, le paon l'eſt pareillement: s'il eſt viſte, le cheual l'eſt auſſi. Ie ne dis pas qu'il ſoit vaincu & ſurpaſſé en toutes ces choſes-là. Ie ne diſpute point, que c'eſt qu'il a de plus excellent en ſoy: mais que c'eſt qui eſt propre à luy. Il a corps, les arbres en ont: il a vehemence & mouuement volontaire, les beſtes & les vers en ont bien: il a voix, mais de combien l'ont les chiens plus claire, l'aigle plus aiguë, le taureau plus forte, & les roſſignols plus douce, & plus delicate? Qu'eſt-ce donc qui eſt propre en l'hõme? C'eſt ceſte raiſon droite & parfaite: c'eſt celle, qui comble la felicité de l'hõme. Si donc toute choſe qui a peu atteindre à la perfection de ſon bien, eſt digne de loüange, & ſi elle eſt paruenuë à la fin de ſa nature: & que le bien de l'homme ſoit la raiſon: l'ayant cõduite à ſa perfection, il eſt digne de loüange, & ſi eſt paruenu au bout où ſa nature tendoit. Ceſte raiſon parfaite, eſt appellé vertu: & n'eſt autre choſe que ce qui eſt hõneſte. Par ainſi il n'y a que ce ſeul bien en l'hõme, qui luy eſt propre & vnique. Car maintenant nous ne demandons pas qu'eſt-ce qui eſt bien: mais qu'eſt-ce qui eſt le biẽ de l'homme. Et s'il n'y a aucun autre bien de l'homme que la raiſon, ce ſera ſon ſeul bien, qui eſt plus precieux & plus eſtimable que tous autres biens. S'il y a quelqu'vn qui ſoit meſchãt homme, ie penſe qu'il ſera meſpriſé: s'il eſt homme de bien, ie penſe qu'il ſera loüé. Cela donc pourquoy l'homme eſt loüé ou meſpriſé, eſt propre & ſeul en l'homme. Tu ne doutes point que cela ſoit bien, mais tu doutes ſi c'eſt ſon ſeul bien. Si quelqu'vn auoit toutes autres choſes, ſãté, richeſſes, ſa baſſe-court rẽplie de beaucoup d'images de ſes ayeux, & de peuple qui luy fait la court: & qu'à l'opinion de tout le monde il fut meſchãt tu le meſpriſerois. Au contraire ſi quelqu'vn n'auoit rien de tout ce que i'ay dit, ny argent, ny ſuitte de courtiſans, ny nobleſſe, ny aucunes images de ſes ayeulx & arriere-ayeulx, arrangées par ordre, mais qu'il fuſt homme de bien à l'opinion d'vn chacun, tu le loüerois. Il y a donc vn ſeul bien en l'homme, duquel ſi quelqu'vn ſe trouue ſaiſi, encor qu'il ſoit priué de tous autres, il eſt à louër: Et ſi quelqu'vn ne l'a point, ayant toutesfois abondãce de tous autres, il eſt meſpriſé, il eſt reietté. Quelle eſt la condition de toutes choſes, telle eſt celle des hommes. On dit qu'vne nauire eſt bonne, non point celle qui eſt peinte de couleurs precieuſes, ou qui a le bec d'argent ou d'or, ou l'autel du dieu tutelaire enrichy d'iuoire, ou qui eſt chargée de biens & de richeſſes royalles: mais celle qui eſt forte & ferme, qui a les coſtez & les jointures eſpaiſſes, pour repouſſer l'eau, puiſſãte pour ſouſtenir les ſecouſ-

Quel eſt qu'il faut apprendre, & que c'eſt qu'on doit appeller bien.

La raiſon eſt le bien de l'homme, laquelle le fait differer d'auec les beſtes.

Ceſte raiſon quand elle eſt deuenuë parfaicte, s'appelle vertu. Et n'y a point d'autre bien qu'elle.

Quiconque eſt doué de ce ſeul bien, eſt à louer. Belles comparaiſons contre l'erreur de ceux qui imaginẽt des biens hors de la vertu.

ſes de la mer, obeyſſante au gouuernail, legere, & qui va au gré du vent qui la pouſſe. Tu diras qu'vne eſpée eſt bonne non pas pour auoir des beaux pendans ou vne gaine couuerte de pierres precieuſes, mais celle qui a le fil bien trenchant, & la pointe bien acerée pour enfoncer vne armeure. On ne regarde point qu'vne regle ſoit belle pourueu qu'elle ſoit droite. Toute choſe doit eſtre loüée quand elle eſt aſſortie & pourueuë de ce qui luy eſt propre. Il ne ſert donc de rien à l'homme combien d'arpens de terre il faut l'abourer, combien d'argent il a en banque, combien de courtiſans luy viennent ordinairement donner le bon iour, combien eſt riche & precieux le ſiege ſur lequel il mange, & reluiſante la couppe où il boit: mais combiẽ il eſt homme de bien. Or il ſera homme de bien, ſi ſa raiſon eſt parfaite & droite & ſi elle s'accommode à la volonté de ſa nature. C'eſt celle qui eſt appellée vertu, c'eſt ce qui eſt honneſte, & le ſeul bien de l'homme. Car puis que la ſeule raiſon rẽd l'homme parfaict, la ſeule raiſon parfaicte le rend pareillement bien-heureux. Or le ſeul bien de l'homme c'eſt celuy qui tout ſeul le peut rendre bien-heureux. Nous diſons auſſi que les choſes qui prouiennent & s'engendrent de la vertu, c'eſt à dire toutes ſes actions, ce ſont biens. Mais la vertu eſt le ſeul vnique bien, parce qu'il n'y a aucun bien ſans elle. Si tout le bien giſt en l'ame, tout ce qui la rend ferme & conſtante, tout ce qui l'eſleue & l'agrandit, eſt bien. Or c'eſt la vertu qui rend l'ame plus forte, plus excellente & plus hardie: Car toutes les autres paſſions qui chatoüillent nos voluptez, abaiſſent auſſi l'ame & la ruinent: & quãd il ſemble qu'elles la hauſſent, elles ne font que l'enfler d'orgueil, & la trompent auec leurs vanitez. Il n'y a donc qu'vn ſeul bien: Celuy par lequel l'ame eſt faite meilleure. Toutes les actions de la vie entiere ſont meſurées, ou par ce qui eſt honneſte, ou par ce qui eſt vilain: C'eſt par-là que la raiſon ſe conduit à faire ou à ne faire point quelque choſe. Ie te diray que veut dire cela. Vn homme de bien ſera ce qu'il penſera pouuoir honneſtemẽt faire, encor qu'il ſoit accõpagné de beaucoup de trauail: accompagné de perte & de danger. Au contraire il ne fera rien qui ſoit deſhonneſte, encor qu'il luy apportaſt des richeſſes, des plaiſirs, & des grandeurs. Rien ne le deſtournera de faire vne choſe honneſte, rien ne le conuiera de faire vne choſe vilaine. Certainement doncques s'il doit ſuiure ce qui eſt honneſte, il fuira pareillemẽt ce qui eſt vilain: & en tous les actes de ſa vie, il regardera ces deux choſes, qu'il n'y a nul autre bien que ce qui eſt honneſte, ny aucun autre mal que ce qui eſt vilain. Or s'il n'y a que la ſeule vertu qui demeure incorrõpuë, ſi elle ſeule demeure touſiours en ſon entier, la vertu eſt le ſeul bien, à laquelle rien ne peut aduenir qui l'empeſche d'eſtre bien. Car la ſageſſe eſt hors de danger de tout changement: la ſageſſe ne peut eſtre rauie, elle ne peut plus rechoir en follie. I'ay dit, ſi par aduanture il t'en reſſouuient, que pluſieurs ont meſpriſé & mis ſous les pieds ce que le vulgaire par vne ardeur inconſiderée deſire ou craint. Il s'eſt trouué qui a mis ſes mains dans les flammes, à qui ſe bourreau n'a peu faire perdre le rire: qui n'a point ietté vne larme de voir porter en terre ſes enfans: qui s'eſt preſenté à la mort ſans aucune frayeur. L'amour, la colere, & la conuoitiſe, on fait ſouuent rechercher les perils. Si donc vne courte obſtination de l'ame piquée de quelque aiguillon peut faire cela: auec quelle plus grande reſolution le fera la vertu, qui prend ſa force non point d'vne impetuoſité, ny d'vn ſoudain mouuement, mais d'vne conſtance & d'vne puiſſance perpetuelle? Il s'enſuit que les choſes qui ſont quelquefois meſpriſées par les perſonnes mal-aduiſées, & qui le ſont touſiours par les ſages, ne ſont ne biens ne maux. La vertu doncques eſt le ſeul bien qui marche ſuperbement entre l'vne & l'autre fortune, & les meſpriſe toutes deux. Et ſi tu entres en ceſte opinion

Autre verification de la meſme erreur.

Il n'y a point d'autre bien que la vertu: car

Elle giſt en l'ame & la fortifie.

L'homme de bien ne fait rien qu'auec honneſteté.

Puis que le naturel de la vertu eſt d'eſtre incorruptible, il s'enſuit qu'elle eſt le ſeul bien.

Abſurdité qui ſuyura ſ'il y a autre

bien que la vertu. On n'en pourroit acquerir aucune.

qu'il y ait quelque autre bien que ce qui eſt honneſte, toutes les vertus ſeront en peine. Car on n'en pourroit acquerir aucune, ſi elle deſiroit choſe qui fuſt hors d'elle meſmes. Et ſi cela eſtoit, elle ſeroit contraire à la raiſon, d'où les vertus procedẽt, & à la verité, qui eſt touſiours accompagnée de raiſon. Or toute opinion qui eſt contraire à la verité, elle eſt fauſſe. Il faut par neceſſité que tu confeſſes que l'homme de bien porte vne grande pieté & reuerence enuers les Dieux: & par ceſte raiſon il endurera patiemment tout ce qui luy pourroit aduenir. Car il ſçaura bien que cela luy eſt aduenu par la loy des Dieux, par laquelle toutes choſes ſont conduites. Et ſi cela eſt ainſi, il eſtimera que le ſeul bien eſt ce qui eſt honneſte. Car en l'honneſteté giſt d'obeyr aux Dieux, ne ſe mettre point en cholere contre les accidens qui ſuruiennent, ne pleurer point ſa fortune, mais prendre en gré la volonté des Dieux, & faire ce qu'ils commandent. S'il y auoit autre bien que ce qui eſt honneſte, vn deſir inſatiable de viure nous ſuiuroit, & vn deſir de tout ce qui entretient la vie: choſe intolerable, infinie, & qui s'eſtend trop loin. Le ſeul bien donc eſt, ce qui eſt honneſte, qui a ſa meſure certaine. Nous auons dit que la vie des hommes ſeroit plus heureuſe que celle des Dieux, ſi ce dont les Dieux ne ſe ſeruent point, eſtoient biens, comme ſont les richeſſes, & les eſtats. D'auantage ſi les ames apres eſtre ſorties des corps les ſuruiuent, vn eſtat plus heureux les attend, que celuy où elles eſtoient lors qu'elles demeuroient dans les corps. Et toutesfois ſi les choſes dont nous vſons par le moyen des corps, eſtoient biens, elles ſeroient plus malheureuſes apres qu'elles en ſeroient ſorties. Mais on ne doit aucunement croire qu'eſtans encloſes & priſonnieres, elles ſoient plus heureuſes que quand elles ſont relaſchées & miſes en liberté par tout l'vniuers. I'auois encor dit cecy, que ſi c'eſt bien ce qui aduient eſgalement à l'homme & aux beſtes brutes, les beſtes iouyroient auſſi d'vne vie bien heureuſe: ce qui ne peut eſtre vray en aucune façon. Il faut ſouffrir toutes choſes pour ce qui eſt honneſte: ce qu'il ne faudroit point faire s'il y auoit autre bien que l'honneſteté. Encor que i'euſſe diſcouru plus amplement tout cecy dans ma precedente lettre, ie l'ay voulu maintenant racourcir en peu de paroles. Mais ceſte opinion ne te ſemblera iamais veritable, ſi tu n'eſleues ton ame, & ſi tu ne demandes à toy meſmes, s'il eſtoit beſoin que tu mouruſſes pour ta patrie, & que pour ſauuer la vie de tous tes citoyẽs, tu perdiſſes la tienne, ne voudrois tu pas tendre le col non ſeulement auec patience, mais auec vne franche volonté? Si tu peux faire cela, il n'y a nul autre bien. Tu quittes toutes choſes pour acquerir ceſtuy-là. Voy combien eſt grande la force de l'honneur. Tu voudras mourir pour la Republique. Et encor que tu ne le doiues pas faire preſentement, ce ſera au moins auſſi toſt qu'il te le faudra faire. Quelquefois en vn fort petit eſpace de tẽps, on reçoit vne grandes ioye d'vne choſe fort belle: Et iaçoit qu'aucun fruict d'vn œuure deſia acheué ne puiſſe de rien ſeruir au treſpaſſé, quand il ſera hors de ce monde, toutesfois la ſeule penſée de ce qu'il veut faire, le reſioüit: & l'homme iuſte & conſtant quand il met deuant ſes yeux les prix de ſa mort, qui eſt la liberté de ſa patrie, & le ſalut de tous ceux pour leſquels il employe ſa vie, il ſent vne grande volupté, & ioüit deſia du fruict de ſon peril. Mais celuy auſſi à qui on oſte ce plaiſir que l'execution de cét œuure luy donne, comme le plus grand & le dernier plaiſir de ſa vie, ſans rien plus attendre ſe iettera ſur la mort, & ſe contentera d'auoir iuſtement & ſainctement faict. Au contraire mets-luy maintenant deuant les yeux pluſieurs raiſons qui le pourroient deſtourner. Dis-luy; Ce bel acte que tu as fait, ſera bien toſt mis en oubly, tes Citoyens ne t'en ſçauront point ſi bon gré que tu meritois. Il te reſpondra: Tout cela eſt hors de l'œuure que i'ay fait: ie le contemple

Elle ſeroit contraire à la raiſon, & à la verité: Nous ſerions inſatiables en nos deſirs mondains.

Les biens caduc ne ſont pas biẽs, puis que les Dieux ne s'en ſeruent point, & les ames ſorties des corps ſeroient plus mal-heureuſes qu'auparauant.

Les beſtes auſſi iouyroient d'vne vie biẽ heureuſe.

Que c'eſt que il faut faire pour trouuer ceſte doctrine veritable que la vertu ſoit le ſeul bien:

& Quelles reſolutions elle nous apporte contre la mort.

temple & le conſidere tout ſeul : ie ſçay qu'il eſt honneſte : C'eſt pourquoy en quelque lieu qu'il me meine, en quelque lieu qu'il m'appelle, ie le fuy. C'eſt donc le ſeul bien que ſent non ſeulement vne ame parfaite, mais vn homme genereux & de bonne nature. Tous les autres ſont de peu d'eſtime, & ſubjects à changement. C'eſt pourquoy on ne les peut poſſeder qu'auec beaucoup de ſouci & de trauail d'eſprit, encor que la faueur de fortune les euſt tous aſſemblez au pouuoir d'vn ſeul homme : ils ne ſeruent que de peſanteur à leur maiſtre, ils les preſſent touſiours, & quelquesfois les accablent. Il n'y a pas-vn de ceux que tu vois habillez de pourpre, qui ſoit heureux, non plus que ceux à qui on fait porter vn ſceptre en main, & vn manteau Royal ſur vn eſchafaut, en ioüant vne farce. Car apres s'eſtre pourmenez deuant tout le peuple ſuperbement veſtus de brodequins, auſſi toſt qu'ils ſortent de là, on les deſchauſſe, & reuiennent à leur premier eſtat. Il n'y a pas-vn de ceux que les richeſſes & les honneurs ont eſleuez aux lieux les plus hauts, qui ſoit grand. Pourquoy donc ſemble-il eſtre grand ? tu le meſures auec ſon ſoubaſſement. Vn nain ſera touſiours petit, encor qu'il ſoit poſé ſur vne haute montagne : & au contraire vn coloſſe retiendra ſa grandeur, encor qu'il ſoit enfoncé dans vn puits. Nous ſommes aueuglez de ceſte erreur : c'eſt ainſi qu'on nous trompe, que nous ne priſons aucun par ce qui eſt en luy, mais nous luy adiouſtons ſes ornemens, Toutesfois quand tu voudras ſçauoir ce qu'vn homme vaut iuſtement, & cognoiſtre quel il eſt, regarde le tout nud. Qu'il mette à part ſes heritages, ſes honneurs, & les autres biens menſongers de la fortune : voire qu'il ſe deſpoüille meſme de ſon corps, & qu'il regarde ſeulement quelle, & combien grande eſt ſon ame, ſi c'eſt de ſon propre bien, ou de celuy d'autruy. S'il void reluire les eſpées nuës ſans que ſes yeux s'esbloüiſſent, & s'il ſçait cognoiſtre que celuy eſt tout-vn que ſa vie ſorte par la bouche ou par le goſier, tu le pourras appeller bien-heureux. Si lors qu'on luy aura prononcé qu'il luy faut endurer des tourmens ſur ſon corps, & les maux qui aduiennent par accident, ou par l'outrage des grands, les fers d'vne priſon, ou l'exil, & telles autres frayeurs vaines qui tourmentent les penſées humaines, il ne s'eſtonne point : s'il eſt aſſeuré : & s'il dit :

L'ame parfaicte ne ſent point d'autre bien que celuy là.

Tous les autres ne ſont qu'empeſtrees & en: hemeſtremens.

Moyen de ſonder & cognoiſtre l'homme.

Aucune ſoupçon nouuelle de trauaux,
(O vierge) dedans moy ne s'eſleue, ou de maux:
Ie l'auois dans mon cœur long-temps a deuancée:
I'auois faict ce diſcours ſouuent dans ma penſée.

6. Aeneid.

Tu me denonces auiourd'huy tout cela : mais ie l'auois touſiours denoncé à moy meſme. I'auois diſpoſé l'homme à toutes choſes humaines. Le coup du mal qu'on a preueu, en eſt plus leger : mais le viſage de toutes choſes ſemble nouueau & inopiné aux fols, à ceux qui ſe fient à la fortune : Et pour le regard des ignorans, la plus grande partie de leur mal c'eſt la nouueauté. Et pour te faire entendre cela, ils ſouffrent patiemment les choſes aſpres, quand ils les ont accouſtumées. C'eſt pourquoy le ſage s'accouſtume aux maux qui luy peuuent aduenir. Et ce que les autres par vne longue patience rendent leger & facile, le ſage le fait apres y auoir longuement penſé. Nous oyons quelquesfois les propos de ces ignorans qui diſent : Ie ne penſois pas que cela m'attendiſt encore. Mais le ſage ſçait que tout l'attend, & confeſſe qu'il ſçauoit bien tout ce qui pouuoit eſtre faict.

Difference entre les fols ignorans, & ſages.

EPISTRE LXXVII.

Il deſcrit la flotte des nauires d'Alexandrie, & la mort de Tullius Marcellinus, à l'exemple duquel il monſtre qu'il ne la faut point craindre.

Tous lieux & toutes occurrences ſeruent d'auis au ſage pour luy faire mediter ſa fin.

SI tu es en bonne ſanté, cela va bien. Nous auons deſcouuert auiourd'huy les nauires d'Alexandrie, qu'on a accouſtumé d'enuoyer deuant pour faire ſçauoir l'arriuée de la flotte qui ſuit apres : on les appelle les meſſageres. La veuë de ces vaiſſeaux reſioüit fort la coſte de la campagne de Rome. Tout le peuple de Pozzolo monte ſur les digues, & recognoiſt aiſement à la façon des voiles, pour ſi grande que la flotte ſoit celles qui ſont Alexandrines : Car à elles ſeules il eſt permis de deſplier le bourſet, qui eſt au plus haut des nauires : parce qu'il n'y a rien qui plus aide le cours, que ceſte partie la plus haute de la voile, par laquelle le nauire eſt mieux pouſſé. C'eſt pourquoy l'on abaiſſe l'antenne quand le vent ſe renforce & ſe rend plus violent qu'il ne faut. Il a moins de force quand il ne donne que par le bas du nauire. Mais dés lors qu'elles ſont entrées dans la plage du promontoire de Caprée, duquel:

D'vn ſommet orageux Pallas du haut regarde.

Il eſt commandé à toutes les autres, de ſe contenter de la ſeule voile, ſeruant le bourſet d'enſeigne pour recognoiſtre celles d'Alexãdrie. Parmy la courſe de tout le peuple qui ſe haſtoit d'aller ſur le bord de la mer, ie ſentis vn fort grãd plaiſir de ma pareſſe, de ce que penſant receuoir des lettres de mes agents, ie ne me haſtay point pour ſçauoir en quel eſtat eſtoient mes affaires, & ce qu'ils m'apportoient : Car il y a ja long temps que rien ne s'y gagne ou ne s'y perd pour moy. Ie deuois encor que ie ne fuſſe pas vieil, auoir ceſte opinion. Mais maintenãt ie la dois auoir auec beaucoup plus de raiſon : car pour ſi peu que i'euſſe de prouiſion, i'en ay pour plus que ie n'ay de chemin à faire: veu meſmement que nous ſommes entrez en vn chemin qu'il n'eſt pas neceſſaire acheuer du tout. Il ſeroit bien imparfaict ſi tu t'arreſtois à demy chemin, ou par deçà le lieu où tu voudras aller : Mais la vie n'eſt point imparfaicte, pourueu qu'elle ſoit honorable. En quelque endroit que tu l'acheues, ſi la fin en eſt bonne, elle eſt entiere. Il faut maintesfois acheuer auec vne grande force de courage pour des occaſions qui ne ſont pas des plus grandes : car elles auſſi qui nous retiennent, ne ſont pas des plus grandes. Tullius Marcellius (que tu cognoiſſois fort bien) qui fut fort ſage en ſa ieuneſſe, & qui deuint bien toſt vieil, eſtant ſurpris d'vne maladie qui n'eſtoit point incurable, longue toutesfois & ennuyeuſe, & qui luy commandoit de ſouffrir beaucoup, entra en opinion de ſe faire mourir. Il appella pluſieurs de ſes amis. Chacun comme il eſtoit craintif, luy donnoit le conſeil qu'il euſt pris pour ſoy-meſmes : ou s'il y auoit quelque flatteur, ou quelqu'vn qui luy vouluſt complaire, il donnoit l'aduis qu'il penſoit deuoir eſtre plus agreable à celuy qui le luy demandoit. Stoïcus noſtre amy, homme excellent, & (afin que ie le louë auec les paroles qu'il doit eſtre loüé) homme courageux & hardy, l'exhorta ce me ſemble treſbien: car il commença ainſi. Ne te mets point en peine, Marcellinus mon

Quelque part qu'on acheue ſa vie elle eſt parfaicte & entiere pourueu que la fin ſoit bõne. Souuent des legeres occaſions nous induiſent à la chercher. A l'exemple de T. Marcellinus.

amy, comme ſi tu deliberois de quelque affaire d'importãce. Ce n'eſt pas grand cas que de viure: tes eſclaues viuent bien, & toutes les beſtes auſſi. Mais c'eſt vne grande choſe de mourir honneſtement, ſagement, & courageuſement. Souuienne-toy combien il y a de temps que tu ne fais qu'vne meſme choſe: la viande, le dormir, les plaiſirs. C'eſt dans ce rond que tout le monde ſe pourmene. Ce n'eſt point ſeulement à l'homme ſage, à l'hõme courageux, & au miſerable d'auoir deſir de mourir: mais auſſi à celuy qui deſdaigne la vie. Il n'auoit point beſoin d'vn homme qui le perſuadaſt, mais pluſtoſt d'vn homme qui luy aidaſt. Les eſclaues ne luy vouloiẽt point obeyr. Premierement Stoïcus leur oſta toute crainte, & leur apprit que les eſclaues eſtoient bien en danger, quand il eſtoit incertain ſi la mort auoit eſté volontaire. Car autrement il ſeroit d'auſſi pernicieux exemple d'empeſcher le maiſtre de mourir, que de le tuer. Apres il admõneſta Marcellinus qu'il feroit choſe digne de ſoy, ſi comme apres que les tables ſont leuées on depart des viandes à ceux qui ſeruoient, pareillement apres auoir acheué le cours de ſa vie, il departoit quelque choſe à ceux qui l'auoient touſiours ſeruy. Marcellinus auoit le cœur benin & liberal, voire lors meſmes qu'il le faiſoit de ſon propre bien. Par ainſi doncques il departit quelques menuës & petites ſommes entre les eſclaues qui ne faiſoient que pleurer, & les conſola luy-meſmes volontairemẽt. Il n'eut pas beſoin d'vſer de fer ny d'eſpandre ſon ſang. Il demeura ſeulement trois iours ſans mãger, & commanda qu'on tendiſt ſon pauillon dans ſa chambre: apres on porta ſa bagnoire, dans laquelle il demeura longuement, y faiſant ietter ſouuẽt de l'eau chaude. Il s'affoiblit peu à peu auec quelque plaiſir (comme il diſoit) qu'vne legere foibleſſe de cœur a accouſtumé d'apporter auec ſoy, qui n'eſt pas incogneuë à moy, à qui le cœur a defailly quelquefois. Ie me ſuis ietté ſur ce petit conte, qui ne te ſera pas deſagreable, parce que tu entendras la fin de ce tien amy, laquelle n'a eſté ny faſcheuſe ny miſerable. Car encor qu'il ſe ſoit donné la mort, toutesfois il s'en eſt allé, il eſt eſchappé fort doucement à la vie. Mais ie penſe que ce petit diſcours ne ſera point inutile: veu que la neceſſité requiert quelquefois qu'on vſe de tels exemples. Bien ſouuent nous deurions mourir, que nous ne le voulons point: & mourons auſſi quand nous ne le voulons pas. Il n'y a homme tant ignorant qui ne ſçache bien qu'il faut quelque iour mourir: toutesfois quand il s'approche de la mort, il tourne le dos, il tremble de peur, il pleure. Ne dirois-tu pas qu'vn homme ſeroit vn grand fol qui pleureroit de n'eſtre nay il y a mille ans? Celuy eſt auſſi fol qui pleure de ce qu'il ne ſera point en vie d'icy à mille ans. C'eſt choſe toute pareille. Tu ne ſeras plus ou, Tu n'as pas eſté. Tous ces deux temps ne ſont point à nous. Tu es ietté ſur ce poinct-là, lequel encore que tu puiſſes allonger, iuſques à quand le peux-tu allonger? Que pleures-tu? quels vœux fais-tu? tu pers ta peine.

Raiſons de l'eſcholle Stoyque, pour inciter vn homme à ſe faire mourir auant ſon terme.

La neceſſité de mourir, en doit oſter l'apprehenſion.

N'eſpere point flechir les deſtins par prieres. 6. Aeneid.

Ils ſont fermes & arreſtez, ils ſont conduits par vne neceſſité eternelle & puiſſante: tu iras là où toutes choſes vont. Pourquoy trouues-tu cela nouueau? tu es nay ſous ceſte cõdition: cela eſt aduenu à ton pere, à ta mere, à tes ayeulx, à tous ceux qui ont veſcu deuant toy, & aduiendra à tous ceux qui naiſtront cy-apres. C'eſt vne ordre & vne ſuitte inuincible, qu'aucune force ne peut changer, & qui attache & traine toutes choſes apres ſoy. O quel grand nombre de peuple quand tu ſeras mort, te ſuiura! quel grand nombre t'accõpagnera? Tu ſerois, ce crois-ie, plus conſtãt ſi pluſieurs milliers d'hõmes mouroiẽt auec toy. Et toutefois pluſieurs milliers d'hõmes

Nous courons tous les iours à la mort.

& de beſtes perdent la vie de diuerſes ſortes de mort, ſur le poinct meſmes que tu fais difficulté de mourir: Mais ne penſois-tu pas que tu deuſſes arriuer au lieu où tu courois tous les iours? Il n'y a point de chemin ſans iſſuë. Pēſes-tu que ie te vueille raconter maintenant des exemples de grands perſonnages? Ie n'en veux dire que de quelques ieunes garçons. La memoire ne ſe perdra iamais d'vn ieune Lacedemonien qui n'auoit encor poil en barbe, lequel eſtāt pris en guerre, crioit en ſon lāgage Dorique, Ie ne ſeruiray point. Leſquelles paroles il cōfirma par effect. Dés auſſi toſt qu'on luy eut cōmandé de faire ſeruice en quelque choſe peu honneſte (car on luy commādoit de porter le baſſinet des ordures) il ſe rompit la teſte contre la muraille. Eſtant la liberté ſi pres de nous, ſe peut-il trouuer aucun qui vueille ſeruir? N'aimerois-tu pas mieux dōc que ton fils mouruſt de ceſte façon, que deuenir vieil menant vne vie laſche & pareſſeuſe? Qu'eſt-ce donc qu'il y a dequoy tu te doiue eſtōner, puiſque les ieunes garçons ſçauēt mourir auec tāt de courage? Ie pēſe que tu ne voudrois pas ſuiure, mais on te menera. Fay qu'il ſoit en ta puiſsāce, ce qui eſt en celle d'autruy. Ne prēdras-tu pas le courage de ce ieune garçon, pour dire, Ie ne ſeruiray point? O miſerable, tu es eſclaue des hommes, tu es eſclaue des choſes, tu es eſclaue de ta vie. Car la vie, ſi le courage de mourir nous defaut, eſt vne vraye ſeruitude. Et qu'as-tu qui te retiēne? tu as deſia vſé les voluptez qui te regardoiēt & te retenoiēt icy. Il n'y en a aucune qui te ſoit nouuelle, aucune qui ne te ſoit odieuſe, pour t'en eſtre trop ſaoulé. Tu ſçais quel eſt le gouſt du vin, quel eſt celuy de l'hypocras. Il ne ſert de rien ſi cēt brocs ou mille paſſēt par taveſſie. Tu es vn ſac. Tu as ſouuent appris quelle viande ſont l'huiſtre & le barbehaut: ta folle deſpenſe ne t'a riē reſerué pour les années à venir que tu n'ayes deſia deuoré. Et toutesfois voyla tout ce qu'il te faſche tant de quitter. Quelle autre choſe y a-il encor de laquelle tu ſentes deſplaiſir de voir eſtre arraché? Sōt-ce tes amis & ta partie? L'as-tu iamais tāt honorée, que pour elle tu vouluſſes auoir ſouppé plus tard? Tu eſtouffierois pluſtoſt la clarté du Soleil ſi tu pouuois. Car qu'as-tu faict iamais digne de la clarté du iour? Cōfeſſe ie te prie, que ce n'eſt point l'amitié que tu portes au Senat, au Palais, ou à la nature des choſes, qui te retarde de mourir. C'eſt malgré toy que tu laiſſes la boucherie, ou tu n'as rien laiſſé. Tu crains la mort. Mais comment la meſpriſerois tu au milieu de tes plaiſirs? Tu ne deſires qu'à viure: car tu le ſçais bien faire, & as crainte de la mort. Mais quoy? ceſte vie n'eſt-ce pas vne mort: Ceſar paſſant par la ruë Latine, lors qu'vn ſoldat des compagnies de ſa garde qui portoit vne longue & vieille barbe, l'euſt prié de le laiſſer mourir: Vis-tu, reſpondit-il, encores? C'eſt ce qu'il faut reſpondre à ceux à qui la mort porteroit ſoulagement: As-tu peur de mourir? & quoy vis-tu encores? Mais (dit-il) ie veux viure. Car ie m'ēploye à beaucoup de choſes honneſtes: c'eſt à mon grand regret que ie laiſſe les fonctions & les deuoirs de ma vie, deſquels ie m'acquittois encor fidelement & habilement. Quoy? ne ſçais-tu pas que c'eſt vn deuoir de la vie, que mourir? Tu n'oublies aucun deuoir, car le nombre des offices que tu dois accomplir n'eſtant point certain, il eſt acheué. Il n'y a aucune vie qui ſoit courte. Car ſi tu la veux comparer à la nature des choſes, celle de Neſtor ſeroit courte, & celle auſſi de Statilitia, qui auoit commandé qu'on grauaſt ſur ſon tombeau qu'elle auoit veſcu quatre vingts dix-neuf ans. Vois-tu comme ceſte pauure vieille ſe vantoit d'auoir longuement veſcu. Mais qui euſt peu ſupporter ſa gloire, s'il luy fuſt aduenu de viure les cent ans entiers? Il eſt de noſtre vie comme d'vne farce: il ne ſert de rien ſi elle a duré longuement, mais ſi elle a eſté bien iouée. Il n'importe rien en quel lieu tu mettes fin à ta vie: meurs où tu voudras, penſe ſeulement à y mettre vne bonne fin.

Hiſtoire pour prouuer le paradoxe qu'il vaut mieux ſe tuer que traiſner vne vie ſordide & ſeruile.

car

La vie n'eſt qu'vne ſeruitude, ſi l'on n'a pas le courage de mourir.

&

Quand on a ſingulierement preſtiqué les voluptez, il ne doit point eſtre grief de quitter le monde.

Comme il faut remparer ceux qui couurent la crainte qu'ils ont de la mort, par le ſecours & ſeruice qu'ils pretendent faire au genre humain.

La vie de l'homme eſt touſiours aſſez longue.

&

Faut regarder non la durée, mais la bonne fin d'icelle.

EPISTRE LXXVIII.

Il parle d'vne longue maladie & defluxions de rheumes qu'il auoit ſouffertes. Et les remedes que la viſite de ſes amis & le conſeil des medecins luy donnerent, leſquels il apprend à Lucilius pour guarir d'vn pareil mal qu'il auoit.

IE porte plus impatiemment de te voir trauaillé de ces continuelles deſcentes de rheumes, & de ces petites fiéures, qui accompagnent volontiers les longues defluxions, qui ſe ſont deſia formées en couſtume: d'autant que i'ay experimenté ceſte maladie, de laquelle au commencement ie ne tenois aucun conte. Mon ieune aage pouuoit encor ſupporter ceſte violence, & ſe defendre gaillardement contre les maladies, Mais en fin ie tombay ſous le fais, & fus reduit à ce poinct, que ie n'eſtois que goutieres. Apres ie deuins peu à peu ſi maigre & ſi extenué, qu'il me print vne ſoudaine enuie de me donner la mort. Toutesfois la vieilleſſe de mon pere, qui me portoit vne tres-grande amitié, me retint. Car ie ne ſongeois pas tant auec quelle conſtance ie pourrois mourir, comme ie faiſois, s'il pourroit ſupporter vertueuſement le regret qu'il ſentiroit de ma mort. Pourquoy ie me commanday de viure encor. Car quelquefois, vouloir viure, c'eſt courageuſement fait. Ie te diray ce qui me conſola lors beaucoup, mais que ie t'aye premierement dit que les choſes où ie trouuois quelque repos, me ſeruirent de medecine. Les honneſtes plaiſirs nous tiennent lieu de remede: & tout ce qui peut reſioüir l'eſprit, profite par meſme moyen au corps. Mes eſtudes me rendirent la ſanté. Ie confeſſe deuoir à la Philoſophie que ie ſois reſſuſcit, éque ie ſois reconualu. Ie luy dois la vie, & ne luy dois rien moins que cela. I'ay eſté aydé à recouurer ma ſanté par le moyen de mes amis, de leurs exhortations, de leurs veilles, & des propos qu'ils me tenoiét, deſquels i'eſtois fort conſolé. Il n'y a rien, Lucilius, qui recrée & qui allege plus vn malade que l'affection des amis. Il n'y a rien qui deſrobe tant le penſement & la crainte de la mort. Ie ne penſois pas mourir quand ie les voyois ſuruiure à moy. Ie penſois, dis-ie, que ie viurois encor, non point auec eux, mais par leur moyen. Il me ſembloit que ie ne perdois point l'eſprit, mais que ie le rendois entre leurs mains. Tout cela me donna courage de m'aider, & de ſouffrir toute ſorte de tourmens. Ce ſeroit autrement vne choſe fort miſerable, apres que tu aurois perdu l'enuie de mourir, n'auoir pas deſir de viure. Retire-toy donc à ces remedes: le medecin t'apprendra combien de temps tu dois donner à te pourmener, & combien à tes exercices: Il t'enſeignera de ne ſuiure point vn repos auquel vne ſanté pareſſeuſe s'adonne: de lire tout haut, & d'exerciter ton haleine, quand le paſſage d'icelle & les poulmons ſe trouuent empeſchez: de te faire porter ſur l'eau, & ſecoüer doucement ton eſtomach: de quelles viandes tu deuras vſer: quand il ſera temps de reprendre le vin pour entretenir tes forces, & quand tu le deuras laiſſer pour vn tẽps, afin qu'il n'eſueille & n'irrite la toux. Mais quant à moy, ie te veux commander cecy, qui te ſeruira de remede non ſeulement à ce mal, mais à toute la vie: Meſpriſe la mort: il n'y a rien de triſte ſi nous pouuons fuyr à la crainte de la mort. En toutes ſortes de maladies ces trois choſes ſont faſcheuſes: la crainte de la mort, la douleur du corps, & l'interminſſion des plaiſirs. I'ay aſſez parlé de la mort, & n'en diray rien plus que cecy: que ceſte crainte ne precede

Le corps eſt ſouuent affligé de tant de maladies, qu'elles l'induiroient à ſe donner la mort, ſi quelques reſpects & conſiderations ne l'en deſtournoient.

Il eſt loiſible de prolonger ſa vie par moyens honneſtes:

comme

Par honneſtes plaiſirs & recreations.

Par l'eſtude.

Par le moyẽ des amis.

Par des exercices & promenoirs reglez

Par bon regime:

mais

Vn conſtant meſpris de la mort, eſt le ſouuerain remede & pour la vie & contre la mort.

Trois incõmo dites és maladies.

point des maladies : elle procede de nature. Les maladies ont retardé la mort à pluſieurs, à qui ç'a eſté vn grand bien s'eſtre veus ſur le point de mourir. Tu mourras, non point parce que tu es malade, mais parce que tu vis. La mort t'attend encores apres que tu ſera? guary, apres que tu ſeras reconualu. Tu n'eſchapperas point à la mort, tu eſchapperas à la ſanté. Retournõs maintenant à l'incõmodité propre à la maladie. Elle eſt accompagnée de grands & cruels tourmẽs, mais les intermiſſions les rendent tolerables : car quand la douleur eſt en ſa plus grande force, elle prend pluſtoſt fin. Aucun ne peut ſentir vne exceſſiue douleur pour long-temps. Car la nature (qui nous aime autant qu'il eſt poſſible) y a ſi ſagemẽt pourueu, qu'elle a fait les douleurs ou tolerables ou fort courtes. Les plus grandes douleurs ſe ſentent aux parties du corps les plus maigres. Les nerfs, les ioinctures, & tous autres endroits minces & greſles, ſont cruellement tourmentez, quand les humeurs corrompuës ſe ſont encloſes en ces lieux eſtroits. Mais auſſi ces parties s'engourdiſſent bien-toſt, & par vne douleur trop forte perdent le ſentiment de la douleur : ou parce que les eſprits empeſchez de pouuoir faire leur cours naturel, & changez en pis, perdent la force qui les rend vigoureux, & qui nous pique : ou parce qu'vne humeur corrompuë n'ayant plus de puiſſance de s'eſcouler, s'eſtouffe elle-meſmes, & oſte le ſentiment aux lieux qui en ſont trop remplis. C'eſt ainſi que la goutte des pieds & des mains, & les douleurs qu'on ſent aux iointures & aux nerfs, s'appaiſent quand elles ont engourdy les parties qu'elles gehẽnoient. C'eſt la premiere aigreur & pointe de ces douleurs qui tourmente : mais ceſte violence s'eſteind auec le temps, & la fin de la douleur, c'eſt d'eſtre du tout endormy. La douleur des dents, des yeux & des oreilles, eſt la plus aiguë qui ſoit, parce qu'elle naiſt dans les plus eſtroites & petites parties du corps : Et certainement non pas moins que celle de la teſte : mais d'autant qu'elle eſt plus violẽte, d'autãt pluſtoſt auſſi ſe chãge-elle en fureur ou en ſtupidité.

Source de la crainte de la mort.

Nature par ſa benigne prouidence à faict les douleurs tolerables ou courtes.

Pourquoy les ignorans & vicieux ſe plaignent beaucoup en leurs douleurs Et le Sage, non.

Il n'y a donc aucun autre ſoulagement à ceſte douleur extréme, ſi ce n'eſt qu'il faut par neceſſité que tu ne la ſentes plus, apres que tu l'auras par trop ſentie. Mais ce qui faſche plus les hommes ignorans durant la douleur qu'ils ſentent au corps, procede de ce qu'ils n'ont pas accouſtumé de ſe cõtenter des biẽs de l'ame, & qu'ils ont trop d'amitié auec le corps. C'eſt pourquoy l'hõme ſage & vertueux retire ſon ame hors du corps, & conuerſe le plus ſouuent qu'il peut, auec ceſte diuine & meilleure partie : & ſeulement entant qu'il luy eſt beſoin, auec l'autre, qui eſt fragile, & qui ne fait iamais que ſe plaindre. Mais c'eſt vne choſe faſcheuſe (diras-tu) de ſe voir priué des plaiſirs accouſtumez, de s'abſtenir des viandes, de ſouffrir la ſoif & la faim. Ie confeſſe que ſur la premiere abſtinẽce cela eſt faſcheux : mais peu à peu ceſte cupidité ſe refroidit, quand les choſes que nous deſirõs ſe reglẽt, & ſe retranchent d'elles meſmes. Il aduient de là, que l'eſtomach prend plus de patience, & que ceux qui mangeoient la viande auec plus grand appetit, l'ont en haine. Les cupiditez & appetits meurẽt d'eux-meſmes. Il n'y a point de regret à te paſſer d'vne choſe, de laquelle tu as perdu le deſir. En outre, il n'y a douleur qui n'ait quelque intermiſſiõ, ou quelque remiſſiõ : D'auãtage, on ſe peut garder des maux à venir, & s'oppoſer par remedes à ceux qui nous menacent. Car il n'y a point de maladie qui n'ait quelque ſigne auant coureur, meſmement celuy qui retourne par couſtume. Tu porteras patiẽment vne maladie, ſi tu meſpriſes l'extremité dõt elle te menace. Ne rens point toy-meſmes les maux pl⁹ griefs qu'ils ne ſõt : & ne te charge point de plaintes. La douleur ſera pl⁹ legere & ſupportable ſi l'opiniõ n'y adiouſte riẽ. Au cõtraire, ſi tu cõmẽces à t'exhorter, & dire, Courage, ce n'eſt rien ou bien peu : endurons, il paſſera biẽ toſt : tu le ren-

Moyen de les alleger.

L'opinion les rend plus griefues que elles ne ſont.

dras plus loger quand tu penſeras qu'il le ſoit. Toutes choſes dependent de l'opinion: Non pas l'ambition ſeulement, mais la folle deſpence & l'auarice ſe meſure par elle. Noſtre douleur n'eſt qu'opinion. Vn homme n'eſt non plus miſerable qu'il le penſe eſtre. Ie croy qu'il ſeroit bon d'oublier les plaintes des douleurs paſſées, & ces paroles: Iamais homme ne fut ſi mal: quels tourmens, quels maux ay-ie enduré? pas vn ne penſoit que i'en deuſſe releuer. Cõbien de fois eſt-ce que mes amis m'ont tenu pour mort? combien de fois ay-ie eſté abandonné des medecins? Ceux qu'on eſtire ſur vn banc à la gehenne n'endurent point tant de mal. Encor que cela ſoit vray, toutesfois il eſt deſia paſſé. Quel plaiſir ſens-tu à te reſſouuenir des douleurs paſſées, & te rendre derechef miſerable pour l'auoir eſté cy-deuant? Ioint meſmement qu'il n'y a pas vn qui ne vueille faire ſon mal plus grand, & qui ne mente à ſoy-meſme? D'auantage, c'eſt choſe fort agreable de raconter le mal qui eſt paſſé. C'eſt auſſi choſe naturelle ſe reſioüir de la fin de ſa douleur. Il faut donc chaſſer hors de nous, deux choſes: l'vne eſt la crainte du mal futur, & l'autre la ſouuenance de celuy qui eſt paſſé: ceſtuy-cy ne me touche deſia plus: & l'autre ne me touche pas encor. Mais quand il ſe trouuera en ces difficultez, il pourra dire,

Vn autre remede contre les douleurs, c'eſt d'oublier les paſſées, & toutes paroles plaintiues.

Chaſſer hors de nous la crainte du mal à venir.

Vn iour ie me plairay à m'en reſſouuenir. 1. Aeneid.

Qu'il cõbatte donc de toutes les forces de ſon ame, il demeurera vaincu s'il ſe rend, il vaincra s'il s'euertuë contre la douleur. Il y en a pluſieurs en ce temps qui font cela: ils appellent ſur eux la ruine à laquelle ils deuoient reſiſter. Si tu veux te retirer du deſſous de ce qui te preſſe, qui te pend ſur la teſte, & qui te menace, il te ſuiura & cherra deſſus toy auec plus de peſanteur: mais ſi tu luy fais teſte, ſi tu veux tenir ferme, tu le repouſſeras. Combien de coups & de playes reçoiuent les lutteurs ſur le viſage, & ſur tout le corps? toutesfois ils ſouffrent tous ces tourmẽs pour l'ambition de la gloire: & endurent cela non ſeulement parce qu'ils combattent, mais afin qu'ils ſçachent bien cõbattre. L'exercitation meſmes & l'apprentiſſage eſt vn vray tourment. Taſchons doncques auſſi à ſurmonter tous les trauaux: le prix & le loyer deſquels n'eſt point vne ſimple courõne, vne palme, ou vn trõpette qui commande à faire ſilence pour oüir publier la loüange de noſtre nom: mais la vertu & la conſtance de l'ame, & vne tranquillité d'eſprit que nous acquerons pour iamais, ſi en quelque cõbat nous auõs peu ſurmõter la fortune. Ie ſens vne cruelle douleur. Mais comment ne la ſentirois-tu, ſi tu ne la ſupportes ſinon comme les femmes font? Tout ainſi que l'ennemy charge plus viuement ceux qui fuyent: pareillement tous les malheurs que la fortune nous enuoye, chargẽt plus fort celuy qui perd courage & tourne le dos. Mais ceſte douleur eſt trop violente. Et quoy? Ne ſommes-nous conſtãs que pour ſouffrir les choſes legeres? Qu'aimes-tu mieux, ou que la maladie ſoit longue, ou qu'elle ſoit violente & courte? Si elle eſt longue, elle a des intermiſſions & des entredeux: elle donne loiſir de ſe refaire, elle donne temps. Il faut en fin qu'elle quitte, & qu'elle s'en aille. Vne maladie courte & violente ſera l'vn ou l'autre: elle ſera bien-toſt eſteinte, ou elle t'eſteindra. Et quelle differẽce fait-on, qu'elle ne ſoit, ou que ie ne ſois point? veu qu'en l'vn & en l'autre la douleur prend ſa fin. Il peut auſſi de beaucoup ſeruir de diuertir tes penſées à quelque autre choſe, & de ne ſonger point à la douleur. Mets deuant tes yeux ce que tu as autrefois honorablement & vertueuſement faict: diſcours en toy-meſmes les plus belles parties. Iette ta ſouuenance ſur ce que tu as grandement admiré: & que lors les plus

Combattre courageuſement la douleur.

A guiſe des lutteurs.

Surmonter tous trauaux.

Dont le prix ou ſalaire eſt grand & digne.

Autre remede contre la douleur, n'y ſonger point.

conſtans,& ceux qui ont vaincu la douleur,ſe preſentent à ta penſée.Comme celuy qui tendoit ſa jambe pour ſe faire couper les varices,perſeuera de lire dans vn liure. Celuy pareillement qui ne perdit iamais le rire pendant que les bourreaux s'eſmerueillans de cela,eſſayoient ſur luy toutes ſortes d'inſtrumens de cruauté. Ne vaincra-l'on point par raiſon la douleur, qui a eſté vaincuë par rire? Dis maintenant tout ce que tu voudras, & des deſcentes des rheumes, & de la violence d'vne toux continuelle, qui fait rendre vne partie des boyaux, & d'vne fiéure qui cuit les entrailles,& de la ſoif,& des joinctures des pieds & des mains que la douleur fait deſtordre & ſortir hors de leur place.La flamme,la gehenne,les lames ardantes,& ce qu'on met apres ſur les playes enflées pour renouueller la douleur,& la faire entrer plus profondement,eſt encor plus cruel.Et toutesfois il s'eſt veu qui a ſouffert tout cela ſans ſe plaindre.C'eſt peu que cela.Et qui n'a pas ſeulement prié qu'on ceſſaſt. C'eſt peu.Et qui n'a iamais voulu reſpondre.C'eſt peu.Qui s'en eſt mis à rire,& de tout ſon cœur. Apres tout cela veux-tu te moquer de la douleur? Mais la maladie, diras-tu, ne permet que ie puiſſe rien faire. Elle n'empeſche en toutes mes fonctions.La maladie trauaille bien le corps,mais non point l'ame. C'eſt pourquoy elle arreſte bien les pieds d'vn coureur,& attache les mains d'vn cordonnier,& d'vn menuſier.Mais ſi tu as bien appris à te ſeruir de ton ame,tu admonneſteras,tu enſeigneras,tu eſcouteras,tu apprendras,tu demanderas,tu te reſouuiendras.Et quoy ne penſes-tu rien faire ſi tu es temperant en ta maladie? tu monſtreras que la maladie ſe peut vaincre,au moins qu'elle ſe peut ſupporter. Croy moy, la vertu trouue encor lieu dans le lict meſmes.Les armes & la ſuitte d'vn cãp ne portent pas tous ſeuls teſmoignage d'vn cœur hardy, & que la crainte ne peut dompter. Vn homme ſe peut monſtrer courageux & vaillant en robbe. Tu as aſſez à quoy t'employer,combats vaillamment contre ta maladie: ſi elle ne te contraint à rien faire, ſi elle ne gagne rien deſſus toy, tu ſeruiras d'vn exemple ſignalé. O que la matiere de noſtre gloire eſtoit grande, ſi l'on nous fuſt venu regarder quand nous eſtions malades. Mais iette tes yeux ſur toy-meſmes: donne-toy loüange toy-meſme. L'auantage il y a 2. ſortes de voluptez. La maladie empeſche les corporelles, mais elle ne les oſte point du tout,ains pluſtoſt,ſi tu en veux iuger à la verité,elle les incite.Il y a plus de plaiſir à boire quãd on a ſoif:& la viãde eſt plus agreable à celuy qui a faim. Tout ce qu'on trouue apres vne lõgue abſtinence,on le mange auec plus d'appetit. Mais quãt aux autres voluptez de l'ame,qui sõt & plus grandes & plus aſſeurees,il n'y a medecin aucun qui les defende aux malades:& quiconque les ſuit,& les ſçait bien cognoiſtre,il meſpriſe tous les allechemẽs & flatteries des autres sẽs.O qu'vn malade eſt malheureux!Et pourquoy?parce qu'il n'oſe pas trẽper ſon vin auec de la neige:parce qu'il ne renouuelle point la froideur qu'il boit meſlée dans vne grãde couppe par les morceaux de glace qu'on rõpt dedãs:parce qu'on ne luy ouure point ſur le bord de ſa table les huiſtres peſchées dãs le lac Lucrin:parce qu'il n'oit point à l'entour de ſa table,le bruit des cuiſiniers qui portent les foyers meſmes auec les viandes. Car la prodigalité & la folle deſpenſe a deſia trouué ceſte inuention,afin qu'aucune viande ſe refroidiſſe, & que le Ciel de la bouche deſia endurcy, ne trouue rien qui ne ſoit bien chaud, la cuiſine ſuit le ſoupper. O qu'vn malade eſt malheureux! Il ne mangera que ce qu'il pourra digerer:on ne mettra point deuant luy vn ſanglier tout entier,qu'on renuoye comme viande groſſiere:on ne luy ſeruira point les poulpes des volailles(car on dédaigne maintenant de les voir entieres) aſſemblées dãs vn baſſin à part. Quel mal t'aduient-il de cela? Tu ſouperas comme vn malade:Mais ce ſera pour ſouper vn iour en ſanté. Certainement nous endure-

Nous rememorer les beaux exemples de conſtance.

Contre ceux qui excuſent leur oiſiueté par leur maladie.

Contre les voluptueux, qui s'affligent en leurs maladies, de ne pouuoir librement iouyr de leurs plaiſirs.

rons facilement tout cela, & les boüillons, & l'eau chaude, & toutes ces autres choſes qui ſemblent eſtre inſupportables à ces perſonnes delicates, perdus en leurs folles deſpences, & qui ont l'ame plus malade que le corps. Oublions ſeulement l'horreur & la crainte de la mort. Or nous l'oublierons ſi nous pouuons cognoiſtre quelles ſont les fins du mal & du bien. Et par ce moyen ſinalement nous ne ſentirons aucun ennemy de noſtre vie, ny aucune crainte de la mort. Car on ne peut iamais eſtre las & faſché de la vie, quand elle s'occuppe apres tant de choſes ſi diuerſes, ſi hautes & ſi diuines. Il n'y a que le repos oiſif & pareſſeux qui la nous face hayr. La verité ne faſchera iamais celuy qui ſe pourmene par les ſecrets de la Nature. Il n'y a que la fauſſeté qui nous ſaoule. Au contraire ſi la mort vient, ſi elle nous appelle encor que ce ſoit auant le temps, encor qu'elle nous retranche la moitié de la vie, il y a long temps que le fruict en a eſté auparauant cueilly. Il a deſia cogneu la plus grande partie de la nature: il ſçait auſſi que les choſes honneſtes n'aggrandiſſent point pour auoir duré plus long temps. Ceux-là doiuent par neceſſité trouuer toute la vie courte, qui la meſurent à l'aune de leurs voluptez vaines, & qui par ce moyen ne prennent iamais fin. Recree-toy auec tels & ſemblables penſemens: & iettant cependant les yeux ſur nos Epiſtres, quelque temps viendra, qui nous rejoindra, & nous raſſemblera pour ſi petit qu'il ſoit, la ſcience d'en pouuoir bien vſer le rendra aſſez long. Car comme dit Poſidonius, vn iour entre les hommes ſçauans, dure plus que l'aage le plus long d'vn homme ignorant. Cependant retien cecy fermement, il ne ſe faut point laiſſer vaincre aux aduerſitez, ny ſe fier aux proſperitez. Il faut auoir deuant les yeux le pouuoir ample de la fortune, comme ſi elle deuoit faire tout ce qu'elle pourroit. Ce qu'on a dés long temps preueu, aduient auec moins de faſcherie.

Pour bien cõtre luiter les frayeurs de la mort, il faut cognoiſtre les fins du mal & du bien.

Le repos oiſif rend la vie odieuſe.

Le vertueux ne meurt iamais trop toſt.

EPISTRE LXXIX.

Il prie Lucilius de luy eſcrire ce qu'il a cogneu de Scylla, de Charybde, & du mont Ætna. Quelle ſera noſtre ame quand elle ſera montée au Ciel: & qu'elle peut eſtre telle icy bas, ſi elle ſe deſcharge des vices.

I'Attens tes lettres par leſquelles tu me dois faire ſçauoir que c'eſt que le voyage que tu as fait par toute la Sicile, t'aura monſtré de nouueau, & ce que tu auras appris de plus certain de Charybde. Car ie ſçay que Scylla eſt vn eſcueil, qui n'eſt point eſpouuantable à ceux qui nauigent par là. Mais i'ay grand deſir d'entendre, ſi tout ce que les fables racontent de Charybde eſt vray, & ſi d'auenture tu l'as remarqué. Car c'eſt choſe digne d'eſtre remarquée. Rends-nous certain ſi c'eſt d'vn ſeul vent, qu'elle engendre tant de gouffres: ou ſi c'eſt de tous coſtez, que la tempeſte la face eſmouuoir: & s'il eſt vray auſſi, que tout ce qui eſt englouty dans ceſte mer par les tourbillons, eſt emporté cacher ſous les flots par pluſieurs milles, & rendu puis apres ſur le bord du gouffre de Taormino. Si tu m'as vne fois eſcrit entierement tout cela, i'oſeray bien te prier de me faire cét honneur de monter ſur le mont Ætna, lequel quelques-vns ont opinion ſe conſumer, & ſe fondre peu à peu: parce qu'on ſouloit anciennement le monſtrer de plus loin à ceux qui alloient ſur mer. Cela peut aduenir, non pas que la hauteur de ceſte montagne s'abaiſſe, mais parce

Merueilles des gouffres Scylla & Charybde, & du Mont gibel:

C'eſt auiourd huy le Mont-gibel.

que le feu s'eſt eſuanouy, & qu'il en ſort maintenant auec vne moindre abondance & violence, & par la meſme raiſon que la fumée du iour eſt plus petite. Mais ny l'vn ny l'autre n'eſt incroyable, ny que la montagne, que le feu deuore continuellement, ne ſe diminuë, ny que le feu demeure touſiours auſſi grand. Car il n'eſt point de luy-meſme, mais engendré en quelque gouffre ſous terrain, il s'eſmeut, & s'allume, & ſe nourrit d'autre matiere, n'ayant que le ſeul paſſage & la ſortie par ceſte montagne, & non point ſon aliment. Il y a en Lycie vn quartier de pays fort cognu de tous les habitans des enuirons l'appellent Epheſtion, où la terre eſt percée en pluſieurs lieux. Cét endroit eſt enuironné d'vn feu qui ne fait aucun mal à ce qui naiſt deſſus. Ceſte region eſt fort belle & verdoyante en herbages, que les flammes ne bruſlent iamais, ne faiſant ſeulement que reluire d'vne clarté foible, & ſans force. Mais reſeruons cela pour nous en enquerir plus auant, lors que tu m'auras eſcrit combien ſont eſloignez de la bouche & de l'ouuerture de ceſte montagne, les neiges que l'Eſté meſmes ne peut fondre, tant elles ſont aſſeurées contre ce feu, qui leur eſt ſi voiſin. Il ne faut point que tu diſes, que ie ſois cauſe de te faire prendre ceſte peine: Car tu le ferois pour cõtẽter ta fantaſie, encor que pas-vn ne t'en priaſt, iuſqu'à tant que tu deſcriues le mont Ætna par tes vers, & que tu touches ce lieu tant celebré par tous les poëtes. Car encor que Virgile l'euſt amplemẽt deſcrit, cela n'empeſcha pas Ouide, qu'il ne le traitaſt: & ce que ces deux-là en auoient eſcrit, ne deſtourna pas Seuerus Cornelius. D'auantage ce lieu s'eſt monſtré heureux à tous: Et ceux qui en ont traité les premiers ne me ſemblent point auoir deſrobé ce qui s'en pouuoit dire: ils en ont pluſtoſt ouuert le chemin. Mais il y a grand' difference de t'approcher d'vne matiere jà du tout deſpẽduë, ou d'vne qui ſoit bien appreſtée. Ceſte-cy croiſt tous les iours, & ce qui eſt cy-deuant inuenté, ne peut nuire à ceux qui doiuent inuenter apres. En outre, la condition du dernier venu, eſt meilleur. Il trouue les paroles toutes preſtes, leſquelles accouſtrées d'vne autre façon, aurõt vn viſage tout nouueau, & il n'y iettera pas ſes mains comme ſur vne choſe eſtrangere: car elles ſont publiques. Les Iuriſconſultes nient qu'vne choſe publique ſe puiſſe preſcrire: ou ie ne te cognois point, ou le mont Ætna te fait venir la ſaliue à la bouche. Tu as deſir d'eſcrire quelque grand ſuject pareil à ceux des anciens. Car ta modeſtie ne permet point que tu eſperes d'auantage: laquelle eſt ſi grande en toy, que ie croy que tu arreſterois les forces de ton eſprit, s'il y auoit danger qu'il deuſt vaincre, tãt tu portes de reuerẽce aux premiers. Entre autre choſes la ſageſſe à cela de bon: Aucun ne peut eſtre vaincu d'autruy, ſi ce n'eſt pendant qu'on monte. Mais apres que tu y ſeras paruenu, tout eſt égal & pareil. Elle ne peut iamais plus croiſtre, elle demeure en l'eſtat. Le ſoleil peut-il rien adiouſter à ſa grandeur? & la Lune deuient-elle plus grande, qu'elle n'a accouſtumé d'eſtre? Les mers ne croiſſent point: le ciel retient ſa meſme forme & ſa meſme meſure: Les choſes qui ſont paruenuës à leur iuſte grandeur, ne ſe peuuent hauſſer d'auantage. Tous ceux qui ſeront ſages ils ſeront eſgaux & pareils: mais chacun d'eux ſera doüé de ſa propre vertu: l'vn ſera plus doux en ſon langage, l'autre parlera plus facilement: l'vn ſera plus prompt, & l'autre plus eloquent. Cela dont nous parlons, qui rend les perſonnes bien-heureuſes, eſt eſgal à tous. Ie ne ſçay pas ſi ton mont Ætna ſe peut abyſmer & ruiner dedans ſoy: ſi la force continuelle des feux peut conſumer peu à peu le faiſte de ceſte montagne, qui ſe voyoit de ſi loing ſur la mer: Mais ny la flamme ny la ruine ne fera iamais treſbucher en bas la vertu. Ceſte maieſté ſeule ne ſe peut abaiſſer, ne peut s'auancer plus auant, ny reculer auſſi: ſa grandeur eſt arreſtée, comme celle des choſes celeſtes. Mettons peine de nous preſenter à elle: nous auons

Merueilleuſe montagne en Lycie.

Iugement de Seneque touchant la ſuffiſance de Lucilius.

Lequel il taſche à perſuader à deſcrire entiers les ſingularitez du Mont gibel: puis

Prend occaſion d'entrer en vn autre diſcours, que ce qui rend les hommes heureux, eſt eſgal en tous.

Les plus fermes choſes du monde periront, mais la vertu ne treſbuchera iamais.

fait deſia beaucoup de beſongne : & toutesfois non pas beaucoup ſi ie veux dire la verité. Car ce n'eſt pas bonté, d'eſtre meilleur que les plus meſchãs. Qui ſe voudroit glorifier d'auoir des yeux, qui peuuent regarder le iour, quand le ſoleil leur luit à trauers des broüillards ? encore qu'il ſe contente cependant de n'eſtre point du tout en tenebres : toutesfois il ne ioüit point encor du bien de la clarté. Noſtre ame aura dequoy s'eſioüir en elle meſme, apres qu'eſtant ſortie hors des tenebres où elle eſt maintenant plongée, elle aura veu les choſes claires, non point à demie veuë: mais apres qu'elle aura veu la clarté du iour tout entier, & qu'eſtant retournée dans ſon ciel, elle aura repris la place qu'elle euſt par la condition de ſa naiſſance. Sa premiere origine la rappelle la haut. Elle y ſera auant qu'elle ſoit deliurée de ceſte priſon, dés auſſi toſt qu'elle aura deſchargé ſes vices, & que deuenuë pure & legere, elle ſera eſleuée à la contemplation des choſes diuines. C'eſt ce qu'il nous faut faire, Lucilius mon cher amy : c'eſt là où nous deuons aller de toute noſtre ardeur, encor que peu de perſonnes le ſçachent, & que pas-vn ne le voye. La gloire eſt l'ombre de la vertu : elle ſuyura les hommes en deſpit d'eux. Mais tout ainſi que l'hombre va quelquefois deuant, & quelquesfois elle ſuit, & vient par derriere : pareillement la gloire eſt quelquefois deuant nous, & permet que nous la voyõs : quelquefois elle vient apres, & ſe rend plus grande, d'autant qu'elle vient plus tard, quand l'enuie s'eſt du tout retirée. Combien de temps veſquit Democritus, qu'on l'eſtimoit furieux ? A grand' peine Socrates a peu auoir reputation. Combien de temps fut Rome à cognoiſtre Caton ? elle le chaſſa, & ne le cogneut, que lors qu'elle le perdit. L'innocence & la vertu de Rutilius ſeroit cachée, ſi on ne luy euſt fait iniuſtice: mais quand il fut offenſé, c'eſt lors qu'il reluiſit plus : rendit-il pas graces à ſa fortune, & ne fut-il pas bien aiſe de ſon banniſſement ? Ie parle de ceux que la fortune a rendus illuſtres : en les voulãt accabler. Cõbien en void-on deſquels le trauail & les œuures ne ſont venus en cognoiſſance qu'apres eux ? Combien en void-on que la gloire n'a pas fauoriſez durant leur vie, ains les va arracher du tombeau ? Tu vois combien Epicure eſt admiré non ſeulement des plus doctes, mais encor du vulgaire ignorãt. Il fut incogneu dans la ville d'Athenes, où il veſquit touſiours caché. C'eſt pourquoy ayãt long temps ſurueſcu à ſon Metrodorus, apres auoir dans vne ſienne Epiſtre parlé auec vne ſouuenance agreable de l'amitié qui reſtoit encor entre eux deux, il dit à la fin qu'entre tant de biens que Metrodorus & luy auoient eus en leur vie, il ne leur eſtoit aduenu aucun dommage de ce que la Grece tant renommée ne les auoit point ſeulement cogneus : voire qui plus eſt, que elle n'auoit iamais ouy parler d'eux. Mais cela a-il peu empeſcher qu'apres ſa mort on ne l'ait trouué ? L'opinion qu'on a eu de luy, n'a elle pas ſurpaſſé tous les autres ? Metrodorus auſſi en quelqu'autre ſienne Epiſtre confeſſe que luy & Epicure n'auoient pas eu grande reputation : Mais qu'apres ſa mort & celle d'Epicure ils deuoient auoir vn grand renom, qui leur eſtoit jà tout appreſté, & à tous ceux auſſi qui voudroient ſuyure le chemin qu'ils auoient tenu. Aucune vertu ne demeure iamais cachée : voire ce n'eſt point ſon dommage de l'auoir eſté. Il viendra vn iour qui la mettra en lumiere, apres que la malice de ſon ſiecle l'aura quelque temps tenuë couuerte & ſerrée. Celuy eſt nay au profit de peu de perſonnes, qui ne penſe qu'au peuple de ſon aage. Pluſieurs milliaſſes d'années & de peuples viendrons apres nous : c'eſt à ceux-là qu'il te faut regarder. Encor que l'enuie ait fermé la bouche à tous ceux qui viuoient auec toy, il en naiſtra d'autres, qui feront iugement ſans haine, & ſans faueur : & ſi la vertu doit receuoir quelque recompenſe par la gloire, elle ne la perdra pas. Nous ne ſentirons point les propos que la poſterité

Eſtat de l'ame deliurée du corps.

Les hommes vertueux rẽportent ſoſt ou tard la gloire de leurs merites, & l'enuie ne peut preualoir à l'encontre.

Exemples en Democrite.
En Socrates.
En Caton.
En Rutilius.

En Epicure.

En Metrodore.

La vertu ne ſe peut cacher que pour vn temps, pour ſe manifeſter en ſuite à iamais.

tiendra de nous : ſi eſt-ce quelle nous honorera, & parlera ſouuent de nous encor que nous ne le ſentions pas. Il n'y a aucun que la vertu n'ait recognu, & durant ſa vie, & apres ſa mort, pourueu qu'il l'ait ſuiuie ſainctement & d'vne bonne foy : pourueu qu'il ne ſe ſoit feint, & deguiſé : & s'il a touſiours eſté ſemblable à ſoy fuſt-ce qu'on l'aduertiſt auparauant, ou qu'on le priſt au deſpourueu, & ſans y penſer. La ſimulation ne profite de rien : vn viſage feint & fardé legerement par dehors, ne deçoit que bien peu de perſonnes. La verité de quelque coſté qu'on la deſtourne, eſt touſiours vne. Ce qui trompe n'a point de fermeté. Le menſonge eſt fort mince : tu y verras à trauers, ſi tu le regardes de bien pres.

Elle ne fruſtre iamais perſonne de ſa louange.

EPISTRE LXXX.

Il reprend ceux qui s'addonnent ſi fort aux exercices du corps qu'ils oublient ceux de l'eſprit. Que l'homme de ſoy-meſme peut rendre ſon ame meilleure, & acquerir ſa liberté.

Inuective contre ceux qui s'appliquent tellement aux exercices du corps, & ſe repaiſſent les yeux des ſpectacles friuoles, qu'ils en negligent leur principale partie, & par ſonſas leurs corps laiſſent affoiblir leur ame à faute d'inſtructiõ.

IE ſuis auiourd'huy tout à moy, non pas tant parce que ie me ſois moy-meſme procuré ce bien, que parce que le jeu du balon a tiré tous ces faſcheux qui me venoient importuner. Pas-vn n'entre dans ma maiſon : pas-vn ne vient deſtourner ma penſée, laquelle ſous ceſte aſſeurance chemine plus hardiment. On n'a guere ſouuent heurte comme de couſtume à mon huis : il ne faudra point tenir le portier touſiours leué. Il me ſera permis d'aller ſeul, comme il eſt plus neceſſaire à celuy qui va de ſoy-meſmes, & qui ſuit le chemin qu'il s'eſt tracé. Et quoy ? ie ne ſuy donc pas les anciens ? ſi fay : mais ie pren bien ceſte authorité d'inuenter quelque choſe, & de la changer, ou d'en laiſſer. Ie ne m'aſſeruis point à ce qu'ils diſent : mais i'y conſens. I'ay dit toutesfois vne grande parole, encor que i'euſſe promis de me taire, & de le tenir ſecret, ſi on ne me l'euſt demandé. Mais voicy vne grande criere qui ſort du Theatre, où l'on s'exerce à la courſe, lequel toutesfois ne me peut arracher hors de moy, mais pluſtoſt me tranſporte à penſer aux cõbats qui s'y font. Ie penſe en moy-meſme, combien d'hommes exercent le corps, & combien il y en a peu qui exercent l'eſprit : combien eſt grand le nombre des perſonnes, qui courent à vn ſpectacle vain, & de peu de profit : & la grande ſolitude qui eſt aupres des bons arts : & combien ont l'ame foible ceux deſquels nous admirons la force des bras & des eſpaules. Mais ſur tout, ie penſe en moy-meſme, ſi quelqu'vn peut auec l'exercice endurcir tellement le corps à ceſte patience que d'endurer les coups de poings, & de pieds, que pluſieurs luy donnent : & tout trempé de ſon ſang, ſouffrir vn ſoleil tres-ardant ſur vne tres-chaude pouſſiere, tout le long d'vn iour : pourquoy ne pourroit-il auſſi plus facilement renforcer ſon ame, pour ſouſtenir les coups de la fortune d'vn cœur inuincible, afin que quand il ſera porté par terre & foulé aux pieds, il ſe puiſſe encor releuer ? Car quand au corps, il a beſoin de beaucoup de choſes, pour deuenir fort : Mais l'ame croiſt d'elle meſmes : elle ſe nourrit & s'exerce elle meſmes Le corps a beſoin de manger beaucoup, de boire beaucoup, d'eſtre oint de force huile, & d'vn long exercice : Mais la vertu viendra ſans aucun appareil, & ſans aucune deſpenſe. Tout ce qui te peut rendre bon, eſt auec toy : de quoy as-tu beſoin pour eſtre homme de bien ? de la volonté ſeule. Et que pourrois-tu vouloir

La force du corps ne contrepeſera pas les aſſauts de fortune, mais la vertu de l'eſprit.

Et que pour eſtre homme de bien, il ne faut.

mieux, que de t'arracher de ceste seruitude, qui tyrannise tout le monde, & de laquelle les esclaues mesmes, de la plus miserable condition, & nais entre ces ordures là, essayent de se despoüiller? Ils racheptent leur liberté auec l'argent qu'ils ont peu espargner en ne mangeant point la moitié de leur saoul. Ne te fascheras-tu pas, à quelque prix que ce soit, de paruenir à ceste liberté : toy qui penses estre nay libre? Pourquoy iettes-tu les yeux sur tes coffres? elle ne se peut achepter par argent. Ce seroit en vain qu'on mettroit dans vn cõtract le nom d'vne liberté, laquelle ny ceux qui l'acheptent, ny ceux qui la vẽdent ne peuuent auoir. Il faut que toy-mesmes te donnes ce bien-là, il faut que tu le demandes à toy-mesme. Deliures toy auant toute œuure de la crainte de la mort, car c'est elle la premiere qui nous a mis sous le joug : & apres de la crainte de pauureté. Si tu veux sçauoir combien il y a peu de mal en elle : fay comparaison du visage des pauures, & de celuy des riches. Le pauure rit plus souuent & plus asseurément que le riche. Les soucis ne peuuent estre en repos. Et s'il suruient quelque fascherie au pauure, elle passe vistement, comme vne legere nuée. Mais la ioye de ceux qu'on appelle riches, est feinte : ou c'est vne tristesse fascheuse, & pleine d'apostume, & d'autant plus pesante, qu'ils n'osent descouurir ouuertement leurs miseres. Mais parmy les ennemis qui leur rongent le cœur, il leur est force de feindre d'estre contens. Il faut que ie me serue fort souuent de cét exemple : La face de la vie humaine, qui nous assigne tel personnage qu'il luy plaist pour le mal ioüer, ne peut estre plus viuement exprimée. Celuy qui superbe se pourmeine sur vn eschafault, & poussant sa pensée auant, dit ainsi:

que la seule volonté.

Or La meilleure volonté, c'est de s'affranchir, &

Le premier poinct de liberté, c'est le mespris de la mort: puis celuy Des richesses & biens de ce monde.

Emblemedes riches malcontens comparez à des comedies.

Ie commande à la Grece, & depuis l'Ellespont
Les Royaumes puissans, & les terres qui sont
Iusqu'à la mer qui bat les riues d'Ionie,
Pelops me les laissa:

C'est vn esclaue : il gaigne cinq boisseaux de bled, & douze sols & demy. Et cét autre qui fait tant l'orgueilleux & le braue, & qui tout bouffi d'vne confiance de ses forces tient ce langage :

Si tu ne vis en paix, Menelas inhumain,
Ie te feray mourir bien tost de ceste main:

Il ne gagne que sa pitance ordinaire, & dort dans vne pauure chambre loüée. Tu en peux dire autant de tous ces mignons delicats, qui sont pendus en l'air, dãs vne licriere portée plus haut que la teste des hommes, & dessus la troupe du peuple. La felicité de ces gẽs-là est masquée. Tu te moqueras d'eux si tu les despoüilles. Quãd tu veux achepter vn cheual, tu luy fais oster la selle : tu fais despoüiller le vestement à vn esclaue qu'on vend, afin qu'aucune imperfection ne soit cachée. Voudrois-tu mettre à prix vn homme enueloppé? Les reuendeurs couurent par quelque artifice ce qui pourroit desplaire. C'est pourquoy vn bel accoustrement est suspect à celuy qui veut achepter vn esclaue. Si tu vois vn bras ou vn genoüil bandé, tu commanderois qu'on te le monstrast nud, & tout le corps descouuert. Vois tu ce Roy de la Scythie & de la Sarmatie paré de ce riche accoustrement de teste? Si tu le veux priser ce qu'il vaut, & cognoistre entierement quel il est, oste-luy son manteau Royal. O le grand mal qui se cache là dessous? Mais pourquoy parlé-ie des autres? si tu te veux estimer, & priser au vray, mets à part ton argent, ta maison,

Notable aduertiſſemẽt. & ta dignité: & conſidere bien quel tu es au dedans. Car tu crois maintenant que tu es, parce que les autres t'en diſent.

EPISTRE LXXXI.

Ceſte Epiſtre contient vn abregé preſque de tout le traicté des bien-faicts, & monſtre que les ingrats ne nous doiuent point faire perdre la volonté de donner des bien-faicts: & comme il faut eſtre recognoiſſant.

L'ingratitude ne nous doit empeſcher de bien faire à autruy.

TV te plains d'eſtre tombé entre les mains d'vn ingrat: ſi c'eſt maintenant la premiere fois, rends graces à la fortune, ou à telle diligence: combien que la diligence ne puiſſe de rien ſeruir en cét endroit, que te rendre plus mauuais & plus difficile. Car ſi tu veux fuyr à cét inconuenient, tu ne feras iamais plaiſir: & penſant garder qu'ils ne ſe perdent entre les mains d'autruy, ils ſe perdront entre les tiennes. Il vaut mieux qu'ils ne ſoiẽt point recogneus, que s'il ne s'en donnoit point. Apres vne pauure moiſſon, encor faut-il retourner ſemer. Souuent ce qui s'eſtoit perdu par vne longue infertilité d'vne mauuaiſe terre, ſe recouure par l'abondance d'vne ſeule année. Pour en trouuer quelqu'vn qui fuſt recognoiſſant, tu ne dois pas regretter d'en auoir trouué quelques-vns qui fuſſent ingrats. Il n'y a pas vn qui ait la main ſi aſſeurée à donner des bien-faicts, qu'il ne ſe trompe bien ſouuent. Il faut qu'ils faillent quelquefois pour deuenir plus aſſeurez. Apres auoir fait naufrage, on ſe remet encor ſur mer. Et l'vſurier ne ſe retient point de preſter, pour auoir trouué vn banqueroutier. Noſtre vie ſeroit bien-toſt perduë dans l'oiſiueté & dans la pareſſe, s'il falloit incontinent quitter tout ce qui nous faſche. Mais il faut que cela meſmes te rende plus benin & plus patient. Car ſi tu veux qu'vne choſe, dont l'euenement eſt incertain, ſuccede bien, il eſt beſoin de l'eſſayer pluſieurs fois. Mais nous auõs amplemẽt parlé de cela aux liures que nous auons eſcrit des bien-faicts.

Remedes contre l'indignation qui prouient à cauſe d'ingratitude.

Queſtion notable touchant la compenſation de l'iniure & du bien faict. Premiere reſponſe.

Il me ſemble qu'il vaut mieux diſputer d'vn autre poinct que i'eſtime n'auoir eſté aſſez diſcouru: à ſçauoir, ſi celuy qui nous a fait vn plaiſir, & nous a puis apres offenſé, a compenſé ſon bien-faict, & ſi nous demeurons quittes enuers luy: & ſi tu veux y adiouſter encor cecy, qui nous a depuis porté beaucoup plus de dommage, qu'il n'auoit fait de profit. Si tu attends vne ſeuere ſentence d'vn iuge, qui voudra ſuiure la rigueur du droict, il les relaxera reſpectiuement. Il dira encor que l'iniure ſoit plus grande, toutefois il faut donner au bien-faict, ce que l'iniure peſoit plus. Il a porté plus de dõmage: mais c'eſt luy qui auoit tout premier profité. Et par ainſi il faut auoir eſgard au tẽps. Au reſte, c'eſt choſe ſi claire qu'il n'en faut point dõner d'aduertiſſement, qu'il eſt beſoin de ſçauoir combien on a fait plaiſir de bon cœur, & auec quel regret on a offenſé. Car les bien-faicts & les iniures ſe meſurent par la volonté. Ie ne voulois point faire ce plaiſir: mais i'ay eſté vaincu par honte, par l'inſtante pourſuitte d'vn importun, ou par quelque eſperance. Nous ſommes redeuables de toutes choſes de pareille volonté, à celle qu'on a en donnant. On ne doit point regarder ſi vn bien-faict eſt grand, mais de quelle affection il procede. Reiettons maintenant toutes cõiectures. Cecy a eſté vn bien-faict: & ce qui a eſté depuis fait par deſſus la meſure de ce bien-faict, eſt vne iniure. Vn homme de bien fera tellement ſon compte, qu'il ſe trompera luy-meſmes. Il adiouſtera au bien-faict, &

Les plaiſirs & les outrages ſe meſurent ſelon la volonté.

oſtera de l'iniure. Mais vn autre, qui iugera plus gracieuſemene comme ie voudrois faire, oubliera l'offence, & ſe ſouuiendra du plaiſir. Certainement c'eſt vn deuoir de Iuſtice (dis-ie) de rendre à vn chacun ce qui luy appartient, au bien-faict la recognoiſſance, & à l'iniure la reuanche, ou pour le moins vn mauuais gré. Cela ſeroit bien vray quand vn auroit fait l'offenſe, & vn autre le plaiſir, parce que ſi c'eſt vne meſme perſonne, la force de l'iniure eſt eſtainte par le bien-faict. Car ſi nous deuõs remettre l'offenſe à celuy à qui nous n'auons iamais fait plaiſir, nous luy deuons encor plus volontiers pardonner, s'il nous offenſe apres nous auoir donné quelque bien-faict. Ie ne les mets point à meſme prix : i'eſtime plus le bien-fait, que ie ne fais l'iniure. Tout le monde ne ſçait pas, comme il faut recognoiſtre vn bien-fait. Il eſt en la puiſſance d'vn ignorant, d'vn ruſtique, d'vn homme de baſſe condition, de rendre vn bien-fait, & le recompenſer, & meſme bien toſt apres qu'il l'a receu : mais il ne ſçait pas de combien il eſt redeuable. C'eſt le ſage ſeul, qui a cognoiſſance combien il doit priſer les choſes. Car le fol de qui ie parlois maintenant, encor qu'il ait la volonté bonne, ou il rendra *moins* qu'il ne doit, ou il ne le fera pas en temps & en lieu deu : il reſpand & iette mal à propos ce qu'il faut recognoiſtre. Il y a vne proprieté de mots en aucunes choſes, & vne couſtume du vieil langage admirable, qui ſignifie par des marques tres-expreſſes, pleines de grande efficace, & nous apprend noſtre deuoir, & comme nous deuons nous porter en quelques affaires. Nous auons donc accouſtumé de parler ainſi : Cet homme a referé, c'eſt à dire recogneu la grace d'vn bien-faict à vn tel. Car referer, c'eſt rapporter de ſoy-meſmes, & de bon gré ce que tu dois. Nous ne diſons pas. Il a rendu la grace. Car ceux à qui on redemande, rendent : comme ceux auſſi qui le font en deſpit d'eux, ou quand il leur plaiſt, ou par le moyen d'vne autre perſonne. Nous ne diſons point, Il a remis le bien-faict, ou il l'a payé : car les paroles, qui ſont propres pour s'acquitter d'vn argent preſté, ne me plaiſent point en ce ſubiect. Referer, c'eſt à dire aller recognoiſtre, c'eſt porter à celuy de qui tu a pris. Ce mot ſignifie vne recognoiſſance volontaire. Celuy qui a referé, c'eſt à dire recognu, s'eſt appellé & ſommé luy-meſme. Le ſage examinera toutes choſes par ſa raiſon, combien il a pris, de qui, en quel temps, & de quelle façon : C'eſt pourquoy nous nions qu'aucun puiſſe recognoiſtre vn bien-faict que le ſage : non plus qu'autre que le ſage, le ſçache donner : Le ſage, dis-ie, qui eſt plus aiſe de donner qu'vn autre de receuoir. Quelqu'vn mettra cecy au nombre des choſes qui ſemblent eſtre contre la commune opinion, que les Grecs appellent paradoxes, & dira : Il n'y a donc pas vn qui ſçache recognoiſtre vn bien-faict, que le ſage ? & par conſequent donc aucun autre ne ſçaura rendre à ſon creancier ce qu'il doit : ou quand il achepte quelque choſe, payer le prix au vendeur ? Mais afin que ceſte enuie ne tombe pas ſur moy, ie veux bien que tu ſçaches qu'Epicurus en dit autãt. Metrodorus dit auſſi, qu'il n'y a que le ſage qui ſçache recognoiſtre vn bien-faict. Le meſme Metrodorus s'eſmerueille auſſi, quand nous diſons, Il n'y a que le ſage qui ſçache faire l'amour, & qui ſçache eſtre amy. Et toutesfois rendre vn plaiſir c'eſt vne partie de l'amour de l'amitié : ou à mieux dire, c'eſt vne choſe plus commune & plus vulgaire, & que pluſieurs ſçauãt mieux, que non pas vne vraye amitié. D'auantage il s'eſmerueille encor quand nous diſons qu'il n'y a point de foy, ſinon en l'homme ſage : comme s'il n'en diſoit pas autant que nous. Penſerois-tu qu'vn homme euſt foy, s'il ne ſçauoit recognoiſtre vn bien-faict ? Qu'ils ceſſent donc de parler mal de nous, comme ſi nous mettions en auant des choſes incroyables : & qu'ils ſçachent que l'honneſteté loge dans l'ame du ſage, & que le vulgaire n'a que l'image, & la ſemblance des choſes honneſtes.

Autre reſponſe.

Le ſage ſeul eſt capable d'eſtimer les choſes.

La proprieté de ces mots, gratiam referre, gratiã reddere ne ſe peut bõnement exprimer par des mots François.

Nul autre que luy ne ſçauroit recognoiſtre vn bien faict.

Ce qu'il preuue par le teſmoignage d'Epicure

Par la conſideration de la prudence du Sage.

Bref aucun ne ſçait rendre la grace d'vn bien-faict, que le ſage. Que le fol toutesfois le recognoiſſe, comme il l'entend, & comme il pourra : & que la ſcience luy defaille pluſtoſt que le vouloir. La volonté ne ſe peut apprendre. Le ſage peſera toutes choſes par ſa raiſon. Le bien-faict ſe rend plus grand ou plus petit, (encor que ce ne ſoit qu'vne meſme choſe) par le temps, par le lieu, & par la cauſe. Fort ſouuent des richeſſes bien grandes, jettées dans vne maiſon, n'ont peu faire tant de bien qu'ont fait dix eſcus donnez bien à propos. Car il y a grand' difference, ſi tu as donné, ou ſi tu as ſecouru, & ſi par ta liberalité il a eſté conſerué, ou aggrandi. Ce qu'on donne eſt ſouuent fort petit, mais le bien qui s'en enſuit eſt grand. Quelle difference penſes-tu qu'il y a, ou quelqu'vn ait repris ce qu'il auoit donné, ou qu'il ait receu vn bien-faict d'vn autre pour le donner? Mais pour ne retourner ſur ce que nous auons aſſez ſoigneuſement recherché, quand vn homme de bien voudra entrer en comparaiſon du bien-faict, & de l'iniure, il fera iugement de ce qu'il trouuera plus equitable : mais il doit plus fauoriſer le bien-faict : il panchera plus de ce coſté-là. Or la conſideration qu'on doit auoir des perſonnes, ſert de beaucoup en ces affaires. Tu m'as fait vn plaiſir, en la perſonne de mon eſclaue : mais tu as offenſé mon pere. Tu m'as ſauué mon fils, mais tu m'as rauy mon pere. Il pourſuiura encor par le menu toutes les circonſtances, qui peuuent venir en comparaiſon : & ſi ce qu'il s'en faut eſt fort petit, il le diſſimulera. Mais s'il eſt grand, & qu'il ſe puiſſe pardonner ſans faire tort à la pieté, ou à la foy, il remettra : c'eſt à dire ſi l'iniure eſt toute faite à luy. En ſomme voicy la fin de ceſt affaire : Il ſera facile & gracieux en ceſte compenſation : il ſouffrira qu'il en ſoit mis plus ſur ſon compte : & ne payera iamais vn bien-faict par vne iniure, que ce ne ſoit auec vne grande contrainte : il inclinera touſiours en ceſte partie, il pendra de ce coſté-là, de ſe ſentir redeuable du bien-faict, & d'auoir la volonté de le recognoiſtre. Car celuy ſe trompe, qui prend plus de plaiſir à receuoir vn bien-faict, qu'à le rendre. Et d'autant que celuy qui paye vne debte, eſt plus ioyeux que celuy qui emprunte : d'autant plus auſſi doit eſtre content celuy qui ſe deſcharge d'vne grand' debte, en rendant le bien-faict qu'il auoit receu, & ceſt autre, qui s'oblige en le receuant. Car les ingrats ſe trompent encor en cela, qu'ils payent bien à leur creancier ce qu'ils luy doiuent, & quelque choſe encor par deſſus le ſort principal, & penſent toutesfois que l'vſage des bien-faicts ſoit gratuit. Mais au contraire, ils croiſſent par la longue demeure, & en faut apres d'autant plus rendre, qu'on a plus longuement retardé : celuy eſt ingrat, qui rend le bien-faict ſans vſure. C'eſt pourquoy il faudra auoir eſgard à ceſte longueur, quand on fera le compte de la recepte & de la miſe. Il faut faire tout ce que nous pourrons pour nous monſtrer fort recognoiſſans. Car ce bien eſt vrayement à nous, non point comme la iuſtice, laquelle ainſi que le vulgaire croit, touche le profit d'autruy, la plus grande partie de laquelle reuient dedans ſoy. Iamais aucun ne profite à autruy, qui ne profite à ſoy-meſme. Ie ne le dis point auec l'intention de laquelle celuy qui a eſté ſecouru, voudroit ſecourir, & que celuy qui a eſté defendu voudroit defendre : parce qu'vn bon exemple retourne ſur celuy qui le donne : comme auſſi les mauuais exemples tombent en fin ſur leur autheur : & comme ceux qui ſouffrent quelque iniure, qu'ils ont enſeigné en la faiſant, leur pouuoir eſtre faicte, ne trouuent aucun qui ait pitié d'eux : Mais parce que le loyer des vertus giſt en elles-meſmes : car on ne les exerce point pour en auoir recompenſe : le guerdon d'vne choſe bien faicte, c'eſt de l'auoir faicte. Ie ſuis recognoiſſant : mais ce n'eſt point afin que celuy à qui i'ay fait plaiſir, conuié par mon exemple, m'en face plus volontiers vn autre : mais afin que ie face vne choſe, qui eſt tres-belle & tres

Reſolution de la queſtion faſaite.

Iuſques où le Sage peut remettre vne iniure.

Imprudence des ingrats, qui ne font aucune recognoiſſance d'vn bien fait.

Dont la nature eſt, que la meilleure part d'iceluy reuient au bien faicteur.

Quel eſt le loyer des vertus.

&

tres-agreable. Ie ſuis recognoiſſant : non point parce qu'ils me doiuent porter profit, mais parce que cela contente mon eſprit. Et afin que tu ſçaches que ce que ie dis eſt vray : ſi ie n'ay moyen de recognoiſtre vn bien-faict ſinon qu'en me monſtrãt ingrat : ſi ie ne le puis rendre ſinon que ſous vn pretexte de faire iniure : ie dois de treſbon cœur ſuiure ce conſeil, encor que ie ſois en danger d'eſtre noté d'infamie. Il me ſemble, qu'il n'y a pas vn qui priſe plus la vertu, pas-vn qui ſoit plus deuotieux enuers elle, que celuy qui a voulu perdre la reputation d'eſtre homme de bien, pour ne perdre pas ſa conſcience. C'eſt pourquoy (comme i'ay dit) tu fais plus de bien à toy-meſme, quand tu rends le bien-faict, que tu n'en faits à autruy. Car il ne luy aduient qu'vne choſe ordinaire & commune, de recouurer ce qu'il auoit donné : & à toy vn grand contentement, & qui procede de l'eſtat bien-heureux de l'ame, d'auoir recogneu vn bien-faict. Car ſi la mauuaiſtié rend l'homme miſerable, & la vertu bien-heureux : & que ce ſoit vertu d'eſtre recognoiſſant : tu as rendu vne choſe viſitée & en as acquis vne autre, qui eſt ineſtimable, ſçauoir eſt la conſcience d'auoir eſté recognoiſſant, qui ne vient iamais que dans vne ame diuine & bien-heureuſe. Au contraire, vn mal-heur extréme trauaille la penſee d'vn ingrat. Pas-vn n'eſt ingrat, qui ne ſoit miſerable : ie ne luy donne pas de terme, il l'eſt à meſme inſtant. Fuyons doncques à eſtre ingrats, non point pour le bien d'autruy, mais pour l'amour de nous-meſmes. La moindre partie de la meſchanceté, & ce qui eſt le moins à craindre tombe ſur autruy. Mais ce qui eſt le pire, & (ſi ie dois ainſi parler) ce qui eſt le plus eſpais demeure auec luy, & tourmente ſon poſſeſſeur. Comme noſtre Attalus auoit accouſtumé de dire, la mauuaiſtié boit la plus grande part de ſon poiſon. Le venin que les Serpens jettent dehors, pour endommager autruy, & qu'ils gardent dedans ſans qu'il leur nuiſe, n'eſt pas ſemblable à ceſtuy-cy : car ce poiſon eſt pernicieux à ceux qui le nourriſſent. L'ingrat ſe tourmente, il deuient maigre, il a en haine ce qu'on luy a donné, parce qu'il le faut rendre, & l'amoindrit. Au contraire il augmente les iniures, & les aggrandit. Or que peut-on voir de plus miſerable, que celuy qui oublie les bien-faicts, & ſe ſouuient des iniures ? Au contraire la ſageſſe parle honorablement de toutes ſortes de bien-faicts : elle les loüe dans ſoy-meſme, & ſe reſioüit en la continuelle ſouuenance qu'elle en a. Les meſchans au rebours n'en ſentent qu'vn ſeul plaiſir, & encor bien court, & ſur le poinct qu'ils reçoiuent les bien-faicts, deſquels le ſage ſent vne longue & perdurable ioye. Car il ne ſe plaiſt pas de prendre, mais d'auoir pris dequoy il ſent touſiours vn plaiſir immortel. Il meſpriſe les choſes qui l'ont offenſé : & ne les oublie point par nonchalance, mais de bonne volonté. Il ne prend pas les choſes au pis, & ne s'enquiert point à qui il en doiue faire tort : Il penſe pluſtoſt que les fautes des hommes aduiennent par vne mauuaiſe fortune. Il ne calomnie point les paroles, ny le viſage : Il excuſe auec vne gracieuſe interpretation tout ce qui en aduient, & ne ſe ſouuient pas pluſtoſt de l'offenſe, que du bien-faict. Il arreſte ſa memoire ſur ce qui eſtoit & le premier & le meilleur. Il ne change point d'affection enuers ceux auſquels il a fait autresfois des plaiſirs, ſinon lors que les iniures ſurpaſſent, & que la difference en eſt toute manifeſte, encore qu'il vouluſt fermer les yeux. Et lors encor ſeulement, afin qu'apres vne grande iniure il ſoit tel, qu'il eſtoit auant qu'il euſt donné le bien-faict. Car quand le bien-faict eſt pareil à l'offenſe, il reſte encor quelque peu de bonne volonté dedans l'ame. Tout ainſi qu'vn criminel eſt abſous quand les opinions des Iuges ſont eſgales & my-parties : & qu'aux choſes douteuſes l'humanité pend touſiours du coſté le plus doux : Pareillement l'ame du ſage, quand les plaiſirs ſont pareils aux offenſes, elle ſortira

Qui ſont ceux qui plus les priſent.

La reconnoiſſance d'vn bien-faict ne loge que dãs vne ame diuine & bien heureuſe.

Miſere & laideur de l'ingratitude.

Apophegme conſiderable par l'experience.

Mauuais naturel de l'ingrat.

Naturel du Sage.

Belle comparaiſon.

bien hors de debte, mais elle ne doit pas perdre la volonté d'eſtre encor redeuable: & doit faire comme celuy, qui apres vne generale abolition de toutes debtes, veut neantmoins payer. Mais pas-vn ne peut eſtre bien recognoiſſant, s'il ne meſpriſe tout ce qui fait deuenir fol le commun des hommes. Si tu veux rendre graces d'vn bien-faict, il te faut faire eſtat de ſouffrir vn exil, d'eſpandre ton ſang, de tomber en pauureté, de voir ſouuent ton innocence tachée de faux-bruicts, indignes & deſhonneſtes. Certainement il couſte fort cher à vn homme, d'eſtre recognoiſſant; Nous n'eſtimons rien plus precieux qu'vn bien-faict, quand nous le demandons, ny rien plus vil quand nous l'auons receu. Veux-tu ſçauoir que c'eſt qui nous faict oublier les plaiſirs jà receus? C'eſt le deſir & la conuoitiſe de ceux que nous voulons receuoir encor. Nous ne penſons plus à ce que nous auons obtenu, mais ſeulement à ce que nous voulons obtenir encor apres. Les richeſſes, les honneurs, la puiſſance, & toutes autres choſes, que par noſtre opinion nous eſtimons fort cheres, & qui ne valent pas beaucoup, à les bien priſer, nous retirent de la vertu. Nous ne ſçauons pas bien priſer les choſes, dont il faut faire iugement, non point par le bruit commun, mais par le conſeil de nature mere de toutes choſes. Elles n'ont rien de magnifique pour rauir nos ames à leur admiration, ſi ce n'eſt que nous auons accouſtumé de les admirer: car elles ne ſont pas loüées, parce qu'il les faille deſirer: mais elles ſont deſirées, parce qu'on les void loüer. Et quand l'erreur d'vn chacun l'aura faict & rendu public, le public le fera eſtre l'erreur d'vn chacun. Or tout ainſi que nous auons creu cela, croyons auſſi le peuple en cecy, qu'il n'y a rien plus honneſte, qu'vne ame recognoiſſante. Toutes les villes du monde, tous les peuples des nations barbares le crient à haute voix: les bons & les meſchans s'accorderont en cela. Il y en a qui loüeront la volupté, il y en a qui aimeront mieux le trauail: il y en a qui diront que la douleur eſt le plus grand mal qui ſoit: & d'autres qui ſeulement ne la voudroient point appeller mal: quelqu'vn prendra les richeſſes pour le ſouuerain bien, vn autre ſouſtiendra qu'elles furent trouuées pour ne ſeruir que de malheur à la vie humaine, & qu'il n'y a pas vn plus riche, que celuy auquel la fortune ne trouue rien qu'elle luy puiſſe donner. En vne ſi grande diuerſité d'opinions tout le monde ſe ſouſtiendra (comme on dit) par vne meſme bouche, qu'il faut recognoiſtre ceux qui ont bien merité de nous. Tout le peuple qui eſt ſi contraire en beaucoup d'autres choſes, eſt d'accord en cela. Et toutesfois cependant nous rendons des iniures pour des bien-faicts. Et la principale cauſe que quelqu'vn a de ſe rendre ingrat, c'eſt parce qu'il n'a peu eſtre aſſez recognoiſſant. La fureur en eſt venuë iuſques-là, que c'eſt choſe tres-dangereuſe de donner de grands bien-faicts à quelqu'vn. Car ayant opinion que c'eſt deſhonneur de ne le rendre point, il deſire que celuy à qui il doit rendre, ne ſoit point. Garde bien ce que tu as pris, ie ne le redemande point, ie ne te prie pas de le rendre: au moins que ie puiſſe viure en aſſeurance apres t'auoir faict du bien. Il n'y a point haine plus pernicieuſe, que de celuy qui a honte d'auoir violé vn bien-faict.

Moyen d'eſtre bien recognoiſſant.

Combien il eſt difficile d'eſtre.

Quelle eſt la cauſe de l'ingratitude.

Que c'eſt qui nous retire de la vertu.

Il n'y a rien de plus loüable qu'vne ame recognoiſſante.

mais

L'ingratitude eſt condamnée de tous indifferemment.

C'eſt choſe tres-dangereuſe d'auantager trop quelqu'vn:

&

N'y a haine plus pernicieuſe, que de celuy qui eſt constraint de ſe confeſſer ingrat.

EPISTRE LXXXII.

Il blaſme la vie molle & delicate : loüe l'eſtude des lettres. Le reſte de ceſte Epiſtre eſt plein du meſpris de la mort.

IL y a deſia quelque temps que ie ne ſuis plus en peine de toy. Mais tu me diras, Quel Dieu as-tu pris pour plege de cela? I'en ay pris vn, qui ne trompa iamais pas vn. C'eſt vne ame qui n'aime que le bien & la vertu. La meilleure partie qui ſoit en toy, eſt deſia en vn lieu plein d'aſſeurance. La fortune te peut bien faire quelque iniure, mais ce qui eſt plus à deſirer, ie ne crains pas au moins que tu t'en puiſſes faire. Tien ſeulement le chemin que tu as commencé : ſois en ta façon de viure doux & paiſible, & non point delicat. I'aime mieux eſtre mal, que mollemẽt: Mal: pren cela comme le peuple a accouſtumé de le dire, durement, aſprement, penible-ment. Nous oyons ſouuent louër ainſi la vie de quelques-vns auſquels on porte enuie: O qu'il vit delicatement! C'eſt autãt que s'ils diſoient, Il eſt mol & delicat. Car peu à peu l'eſprit deuient effeminé. Il s'amollit & ſe relaſche, deuenant ſemblable à l'oiſiueté & à la pareſſe, dans laquelle il s'eſt enſeuely. Et quoy? n'eſt-il pas plus honneſte à vn homme, de s'endurcir? Meſmemẽt que les delicats craignent touſiours la mort, à laquelle ils ont rendu ſemblable leur vie. Il y a toutesfois grande difference entre l'oiſiueté & le ſepulchre. Et quoy? (diras-tu) ne vaut-il pas mieux ſe repoſer ainſi, que de s'aller plonger dans des gouffres d'affaires & de charges qu'on entreprend? Toutes ces deux choſes ſont mortelles, & la conuulſion des nerfs, & l'engourdiſſement. Ie penſe que celuy qui eſt enſeuely dans les parfums, ſoit auſſi bien mort, que celuy qu'on traine auec vn croc. L'oiſiueté ſans lettres eſt vne mort, & le tombeau d'vn homme encor viuant. Mais en fin que ſert-il de s'eſtre retiré, comme ſi le ſoin & les ſoucis ne nous ſuiuoient point outre la mer? Quelle cachette pouuons-nous trouuer, que la crainte de la mort n'y penetre? quel repos ſi aſſeuré, & ſi haut eſleué, que la douleur n'eſpouuãte? En quelque lieu que tu voiſes te cacher, les malheurs du monde viendront bruire à l'entour de toy. Il y a pluſieurs choſes au dehors qui nous enuironnẽt, qui nous trompent, ou nous preſſent. Il y en a pluſieurs dedans, qui nous eſmeuuent comme vne tempeſte. Il ſe faut armer de la Philoſophie, qui nous ſeruira d'vne muraille impenetrable, que la fortune auec toutes ſes machines ne pourra percer. L'ame qui s'eſt deſpoüillée des choſes externes, eſt logée en vn lieu qui eſt hors d'eſchelle, & ſe defend dans ſa forteresſe, voyant tomber au deſſous d'elle tous les traicts qu'on iette contre elle. La fortune n'a point les mains longues, comme nous penſons : elle ne retient que celuy qui la ſuit & l'embraſſe. Par ainſi retirons-nous d'elle le plus loin que nous pourrõs. Ce que nous ferons par la cognoiſſance que l'ame aura d'elle & de la nature. Il faut qu'elle ſçache où elle doit aller, d'où elle prend ſon origine, où giſt ſon bien, ou ſon mal: ce qu'elle doit deſirer, ce qu'elle doit fuyr: quelle eſt ceſte raiſõ qu'il luy faut cognoiſtre, ce qu'elle doit ſuiure, ou ce qu'elle doit reietter, & par le moyen de laquelle la fureur des voluptez eſt vaincuë, & la cruauté de la crainte arreſtée. Il y en a qui penſent auoir vaincu tout cela ſans l'aide de la Philoſophie : mais quand quelque malheur vient eſſayer ces perſonnes, qui ſont les aſſeurez, il leur eſchappe trop tard de

L'oiſiueté & la faineantiſe ſont les peſtes ordinaires des ames.

Les molleſſes & delices effeminent, & font apprehender la mort.

Le delicieux & l'oiſif n'eſt moins mort, que celuy qu'on traine au tombeau.

La Philoſophie eſt aſſeurée, vengée contre les troubles d'eſprit.

mais

Les ignorãs ne cognoiſſent trop tard leurs erreurs.

confeſſer la verité. Ces grandes paroles s'eſuanoüiſſent, quand le bourreau leur commande de bailler la main, & quand la mort s'approche d'eux. Tu luy pourrois dire à bon droict. Tu desfiois hardiment les maux qui eſtoient loin de toy: voicy la douleur que tu diſois eſtre facile à ſupporter, voicy la mort contre laquelle tu parlois audacieuſement: on oit ſonner les foüets, on void reluire les eſpées:

6. Æneid. *C'eſt maintenant qu'il faut, Ænée, auoir courage*
Il te faut raſſeurer.

Encores que la mort ait apparence de mal, neantmoins il la faut mettre au rang des choſes indifferentes. Contre les ireries de Zenon.

Mais quand on y penſera continuellement, on deuiendra ferme & aſſeuré: Meſmement ſi tu exerces l'ame, & non point les paroles: ſi tu te prepares à la mort, contre laquelle celuy ne te pourroit exhorter, ny rendre plus courageux, qui par quelque ſubtilie matiere te voudroit perſuader, que la mort n'eſt pas mal. Car ie veux, mon bon Lucilius, me rire des folies des Grecs, leſquelles ie n'ay pas bien recherchées, encor que ie les admire. Noſtre Zenon vſe de cét argument: Il n'y a aucun mal, qui ſoit accompagné de gloire: mais la mort eſt glorieuſe: il s'enſuit donc que la mort n'eſt pas mal. Cela m'a beaucoup profité, ie ſuis maintenant deliuré de peur. D'ores-en-auant ie ne feray difficulté aucune de tendre le col. Ne veux-tu point parler plus ſeurement, ny faire rire vn homme, qui s'en iroit mourir? Certainement ie ſerois bien empeſché de te dire, qui a eſté plus ſot, ou celuy qui par cét argument a penſé du tout eſteindre la peur de la mort, ou celuy qui l'a voulu diſſoudre comme choſe qui le meritaſt. Car luy-meſme a oppoſé vn contraire argument, pris de ce que nous mettons la mort entre les choſes indifferentes, que les Grecs appellent adiafores. Il n'y a choſe, dit-il, indifferẽte qui ſoit glorieuſe: Mais la mort eſt glorieuſe: La mort donc n'eſt point indifferente. Tu vois bien où tend cét argument. La mort n'eſt pas glorieuſe, mais mourir conſtamment eſt glorieux: Et quand il dit que rien qui ſoit indifferent, n'eſt glorieux: ie te l'accorde, mais ie dis toutefois, qu'il n'y a rien de glorieux, que ſur les choſes indifferentes. Or ie dis que les choſes indifferentes ne ſont ny bõnes, ny mauuaiſes: comme la maladie, la douleur, la pauureté, le banniſſement, la mort. Il n'y a rien de tout cela qui ſoit glorieux de ſoy-meſmes: mais il n'y a rien, qui le ſoit ſans cela. Car on loüe non pas la pauureté, mais celuy qu'elle n'a peu vaincre, ny luy faire perdre le cœur. On loüe non pas le banniſſement, mais celuy qui ne s'eſt pas faſché d'auoir eſté banny. On loüe non pas la douleur, mais celuy que la douleur n'a contrainct de rien faire. Pas vn ne loüe la mort, mais celuy à qui la mort a pluſtoſt chaſſé l'ame du corps, que de l'eſtonner. Toutes ces choſes-là ne ſont ny honneſtes, ny glorieuſes d'elles-meſmes: mais ſi la vertu ſe meſle parmy aucunes d'elles, ſi elle les a maniées, elle les rẽd honorables & pleines de gloire. Car d'elles-meſmes elles ſont comme entre-deux, & indifferentes. Il faut ſeulement ſçauoir ſi c'eſt la mauuaiſtié, ou la vertu, qui les a paſſées par ſes mains. D'autant que ceſte mort, qui eſtoit honorable à Caton, fut bien-toſt apres vilaine & honteuſe à Brutus. C'eſt ce Brutus qui eſtant cõtraint de mourir, ne cherchãt qu'à prolõger la mort, ſe retira pour deſcharger ſon ventre: & luy eſtãt commãdé de reuenir, & de tendre le col: Ainſi Dieu me face viure, dit-il, ie le tendray. Mais qu'elle folie eſt-ce de fuyr vne choſe, que tu ne peux euiter? Ie le tẽdray, dit-il: mais ainſi Dieu me face viure. Il s'en fallut bien peu qu'il ne diſt, Voire quand ce ſeroit ſous Auronius meſme. O homme digne qu'on le deuſt abandonner à viure encor ainſi! Or! comme i'auois commencé à dire, prenant le cas, que la mort ne ſoit ny bonne, ny mauuaiſe. Caton en a vſé tres-hõnorablement, &

La mort n'eſt pas glorieuſe de ſoy: la gloire conſiſte à mourir en homme de bien. & On priſe non les accidens, mais ceux qui contre-limitent. La vertu rend les choſes indifferentes: mais le vice fait le contraire.

Ce qui ſe void en Caton & Brutus.

Brutus fort villainement. Toute chose, qui n'a point d'honneur d'elle-mesme, en prend quand la vertu se joinct à elle. Nous appellons vne chambre claire, & toutesfois elle est fort obscure la nuict : Le iour luy donne la clarté, & la nuict la luy desrobe. Tout ainsi les choses que nous appellons entredeux, & indifferentes: comme sont les richesses, la force, la beauté, les honneurs, les Royaumes, & celles aussi qui sont contraires à cela : comme la mort, le bannissement, les maladies, les douleurs, & telles autres choses, que nous craignons, ou plus, ou moins, prennent leur nom ou de la mauuaistié, ou de la vertu. Vne masse de fer de soy n'est ny chaude ny froide : si on la met dans la fournaise, elle s'eschauffe : la remettant dans l'eau, elle se refroidit. La mort est renduë honorable par ce qui est honorable : c'est à dire par la vertu, & par l'ame, qui mesprise les choses exterieures. Il y a encor, Lucilius, vne grande difference entre les choses que nous appellons indifferentes. Car la mort n'est point indifferente, comme seroit bien qui demanderoit si tu as les cheueux égaux. La mort est du nombre des choses qui ne sont point mauuaises, mais ont apparence de l'estre. On s'aime, on a vne affection naturelle de durer longuement, & de se conseruer : On a horreur de la mort, parce qu'il semble qu'elle nous oste beaucoup de biens, & qu'elle nous retire de ceste abondance de choses, que nous auions si bien accoustumées. Il y a encor vne autre chose, qui nous fait craindre la mort : c'est que nous cognoissons les choses de ce monde, & que nous ne sçauons point quelles sont celles où il nous faut passer, & que nous auons horreur de ce que nous ne cognoissons point. D'auantage on craint naturellement les tenebres, & l'obscurité, dans laquelle nous croyons que la mort nous doit conduire. Par ainsi encor que la mort soit indifferente, elle n'est pas toutesfois comptée entre les choses qu'on puisse facilement mespriser. Il faut endurcir l'ame par vn fort long exercice, afin qu'elle puisse souffrir sa veuë, & son approchement. Nous deuons mépriser la mort plus qu'on n'a accoustumé de faire, parce que nous croyons trop de choses d'elle. Plusieurs ont employé leurs esprits à la descrier, & la rendre plus espouuentable. On a descrit vn prison d'enfer, & vne region couuerte d'vne eternelle nuict, dans laquelle ce grand portier de l'Orque,

La vertu rend honorables les choses qui mesme n'ont point d'honneur d'elles mesme.

& Les choses indifferentes prennent leur nom ou de la vertu. Comment elles different.

Pourquoy la mort est en horreur.

Miserable incertitude & perplexité de l'esprit irresolu quãt à l'estat de la vie à venir.

Dedans vn antre obscur tout pleine de sang figé,
Couché dessus les os, qu'il a demy mangé,
Nuict & iour sans cesse gueule ouuerte il abbaye,
Et les ames d'enfer de ses abbays effraye.

6. Æneide.

Mais apres que tu leur auràs persuadé, que ces choses ne sont que fables, & qu'il ne reste rien aux personnes mortes, qui leur doiue faire peur, vne autre peur les vient saisir: car ils craignent qu'ils ne soyent ny aux enfers, ny en aucun autre lieu: Contre toutes les craintes qu'vne persuation a mises de longue main dans nostre fantasie, pourquoy est-ce que souffrir constamment la mort, ne seroit chose pleine de gloire, & vne de plus belles actions de l'ame ? laquelle ne s'adonnera iamais à la vertu si elle pense que la mort soit mal : & toutefois elle s'y addonnera, si elle pense qu'elle soit indifferẽte. La nature ne permet point, qu'aucun se puisse approcher sans crainte de ce qu'il pense estre mal. Il y viendra laschement, & le plus tard qu'il pourra. Or il n'y a point de gloire de faire quelque chose à regret, & à contre-cœur la vertu ne fait rien par contrainte. D'auantage rien d'honorable ne se fait si ce n'est quãd toute l'ame s'y est employée, qu'elle s'y est toute trouuée, & qu'aucune partie d'elle n'y a esté contrainte. Mais quand on s'approche de quelque mal, c'est ou pour

Craindre la mort & aimer la vertu, sont choses incompatibles.

en euiter vn plus grand, ou pour l'eſperance de quelque bien : pour auquel paruenir nous ſommes bien aiſes d'auoir enduré du mal. Les iugemens de celuy qui faict cela, ſont contraires entr'eux meſmes. Vne raiſon ſe preſente d'vn coſté, qui commande d'acheuer : il s'en preſente vn autre, qui l'en retire, & qui luy conſeille de le fuyr comme choſe pleine de ſoupçon & de danger. C'eſt pourquoy il eſt agité de diuerſes apprehenſions : & ſi cela eſt ainſi, la gloire en eſt perduë. Car la vertu paracheue ſes deſſeins auec vne ame reſoluë, qui eſt bien d'accord en ſoy-meſme. Elle n'a aucune crainte de ce qu'elle faict.

Ne te rends point au mal, marche plus hardiment.

Tu ne pourras pas marcher hardiment, ſi tu crois que cela ſoit mal. Il te faut oſter ceſte opinion de la fantaſie. Car autrement le ſoupçon & la crainte retarderoit l'ardeur que tu as. Il ſera pouſſé ſur ce qu'il faut aſſaillir. Nos Stoyciens veulent faire croire, que l'argument de Zenon eſt vray, & que l'autre qu'on luy oppoſe, eſt faut & trompeur. Mais ie ne reduits point cecy à vne regle de Dialectique, & aux lacs de ce vieil artifice moyſi. Car ie ſuis d'aduis qu'il faut chaſſer au loin ceſte façon d'argumens, par leſquels celuy qui eſt interrogé, cognoiſt bien qu'il eſt trompé : & que lors qu'il eſt contraint de confeſſer, il reſpond vne choſe, & penſe vne autre. Il y faut aller plus ſimplement, pour la verité : & pour la crainte, plus roidement. Tous ces argumens, que ces gens-là deſplient, i'aymerois mieux les ſoudre, & les bien peſer, pour perſuader pluſtoſt quelqu'vn, que pour le tromper. Auec quelles paroles voudriez-vous exhorter celuy, qui mettroit vne armée en campagne, reſoluë de mourir pour le ſalut de leurs femmes & de leurs enfans? Ie te mets deuant les yeux les Fabiens qui chargerent la guerre de toute la Republique ſur leur ſeule maiſon. Ie te monſtre ces Lacedemoniens plantez au milieu du deſtroit de Thermopyles, qui n'auoient eſperance, ny de vaincre, ny de pouuoir retourner en leur maiſon. Ce lieu deuoit eſtre leur tombeau. En quelle façon les dois-tu exhorter d'expoſer leurs corps, & prendre ſur eux le peril de la ruine, qui deuoit tomber ſur toute vne nation, & de mourir pluſtoſt que de quitter la place? Tu dirois volontiers, que ce qui eſt mal n'eſt pas glorieux : La mort eſt glorieuſe : la mort doncques n'eſt point mal. O la belle harangue pleine d'efficace, que voyla! Qui eſt-ce qui apres l'auoir oüye, puiſſe auoir crainte de ſe jetter ſur la pointe des armes ennemies, & de mourir debout? Mais combien courageuſement ce Leonidas parla auec eux? Mes compagnons, dit-il, deſniez comme ſi vous deuiez ſoupper aux enfers. La viande ne leur creut point dans la bouche : elle ne ſe prit pas au goſier, elle ne leur peut eſchapper des mains : ils allerent tous-ioy eux à ce diſner & à ce ſoupper. Que diray-ie de ce capitaine Romain, lequel parlant aux ſoldats, qu'il enuoyoit pour ſe ſaiſir d'vn certain lieu, & auſquels il eſtoit force de paſſer au milieu d'vne grande armée, leur dit ainſi : Il eſt force, mes compagnons, d'aller là, d'où il n'eſt pas beſoin de retourner. Voy comme la vertu eſt ſimple, comme elle commande brauement, Quel homme eſt-ce que nos trompeurs argumens puiſſent rendre plus hardy, & plus courageux? Ils ne font que rompre le courage, lequel il ne faut iamais moins raccourcir, ny ietter en ces eſpineuſes & menuës perplexitez, que lors qu'on entreprend quelque choſe de grand. Ce n'eſt point à trois cens hommes, c'eſt à tout le monde, qu'il faut oſter la crainte de la mort. Comment leur apprens-tu qu'il n'y a point de mal en elle? auec quelles paroles leur arraches-tu les opinions, qu'ont euës les ſiecles paſſez, deſquelles on les abbreuue dés leur enfance?

Les ſubtilitez de la Dialectique ont peu d'efficace pour accourager. Ti. li. dec. 1. l. 2. Plutar. au traicté de la malignité d'Herodote.

Quoy que la vertu ſoit ſimple, elle eſt neantmoins accõpagnée d'authorité.

quel ſecours leur trouues-tu? que dis-tu pour releuer la foibleſſe des hommes? quel propos leur tiens-tu, par leſquels ils ſoient enflammez de ſe ietter la teſte la premiere dans les dangers? auec quelles harangues veux-tu deſtourner la crainte, que tout le monde a, & auec quelles forces d'eſprit veux-tu faire perdre ceſte ferme perſuaſion, que tout le genre humain a conceuë, contraire à la tienne? Tu m'attires des paroles trompeuſes, tu me veux prendre, & lier auec quelques petits argumens. C'eſt auec des grands traicts qu'il faut aſſaillir les grands monſtres. Ce fut en vain qu'on aſſaillit auec des fleſches & des fondes vn cruel ſerpent en Afrique, qui eſtoit plus eſpouuantable aux legiõs Romaines, que la guerre qu'ils faiſoient. Le ſerpent Python meſme ne pouuoit eſtre bleſſé. Mais ceſtuy-cy, qui par la grandeur ſans meſure, & par l'eſpaiſſeur d'vn corps dur & maſſif reiettoit le fer & tout ce que les mains des hommes pouuoient darder contre luy, fut en fin aſſommé auec de grands quartiers de rochers. Et tu iettes des traicts ſi petits contre la mort? C'eſt auec la pointe d'vne aleſne que tu attends vn lyon. Ce que tu dis eſt bien aigu, auſſi n'eſt-il rien plus aigu que la pointe d'vn eſpy. La trop grande ſubtilité rend quelque choſes inutiles & ſans effieace.

Plin. li. 8. ch. 14.

EPISTRE LXXXIII.

Il parle de ſa vieilleſſe & des exercices qu'il fait, & des viandes dont il vſe pour entretenir ſa ſanté. Puis apres de l'hyurongnerie, & qu'on ne doit fier ſes ſecrets à vn homme ſuiect au vin.

TV me commandes de te rendre compte de ce que ie fais tous les iours & tous les momens du iour. Tu as fort bonne opinion de moy, ſi tu penſes qu'il n'y ait rien que ie te doiue cacher. Certainement il faut viure comme ſi nous viuions à la veuë de tout le monde. Il faut que nos penſées ſoient telles comme ſi quelqu'vn pouuoit percer iuſqu'au fond de noſtre poictrine. Il le peut faire auſſi. Car que ſert-il que rien ſoit ſecret aux hommes? Il n'y a rien de clos & couuert à Dieu. Il eſt logé dans nos ames, il ſe trouue au milieu de nos penſées: Il s'y trouue, dis-ie, comme s'il en pouuoit retirer quelquesfois. Ie feray donc ce que tu commandes. Ie t'eſcriray volontiers tout ce que ie fais, & par quel ordre ie le fais: ie vay controoller ma vie deſceſte heure (& ce qui me ſera le plus profitable) ie feray la recognoiſſance de ma iournée. Ce qui nous rend plus meſchans, c'eſt que pas-vn ne iette les yeux ſur ſa façon de viure. Nous penſons, & encores peu ſouuent, ce que nous deuons faire: mais nous ne penſons iamais à ce que nous auons fait. Et toutesfois le conſeil de ce que nous deuons faire à l'aduenir, ſe doit prendre des choſes paſſées. Ce iourd'huy a eſté tout entier à moy. Pas-vn ne m'en a rien deſrobé: Il a eſté tout departy ou ſur le matelats, ou ſur la lecture. I'en ay fort peu employé à l'exercice du corps. Ie rends graces de cela à ma vieilleſſe: car il ne me couſte guere de l'acheuer: pour ſi peu que ie me pourmene ie ſuis las. C'eſt la fin de l'exercice, pour le regard meſmes des plus robuſtes. Tu voudras ſçauoir qui ſont les maiſtres de mon exercice. Or i'en ay aſſez d'vn. C'eſt Larinus ce ieune enfant, qui ſe fait bien aimer comme tu ſçais. Mais ie le changeray: i'en cherche deſia encor vn plus tendre. Il me dit que luy & moy ſommes en meſme criſes, parce que les dents nous

Il faut ſoigneuſement regler nos actions & nos penſees, comme ayans & les hommes & Dieu meſme teſmoins d'icelles.

Ce qui nous perd, c'eſt que nous ne penſons qu'à l'aduenir, non point au paſſé.

Exercice & conference de la vieilleſſe auec l'enfance.

tombent à tous deux. Mais à grande peine le puis-ie desia suiure quand il court, & deuant qu'il soit peu de iours, ie ne le pourrois faire. Voy cõbien peu me sert mon exercice continuel. Deux personnes qui suiuent diuers chemins, s'esloignent bien tost l'vn de l'autre? En mesme temps il monte & ie descens. Mais tu sçais combien l'vn se fait plus vistement que l'autre. Encor ay-ie menty: car mon aage ne descend desia plus: il tombe du tout. Demandes-tu ce qui est aduenu auiourd'huy sur nostre combat? chose qui n'aduient guere souuent à deux coureurs. Nous auons atteint aussi tost l'vn que l'autre en la ligne du milieu & au bout de nostre course. Apres ceste lasseté plustost qu'exercice, ie me mis dans l'eau froide. Pour moy ie l'appelle eau peu chaude. Ie qui aimois tant à me baigner dans l'eau froide, qui me iettois le premier iour de Ianuier dans les canaux pleins d'eau: Et qui, comme i'auois accoustumé ce iour-là de commencer l'année en lisant, en escriuant, & en dictant quelque chose, me iettois aussi ce iour-là dans l'eau vierge: Ay premierement transporté mon pauillon & ma tente sur le Tibre, & puis apres dãs ceste cuue, à laquelle, lors que ie me trouue plus fort & robuste, & que ie veux tout faire rondement & sans façon, le Soleil dõne sa temperature: Et peu s'en faut que cela ne vaille vn bain. Apres vient le pain sec, & vn disner sans table: apres lequel il ne faut point lauer les mains. Ie dors fort peu, tu sçais ma coustume: mon sommeil est fort court, ie ne fais qu'entreueiller. Ie me contente d'auoir perdu le veiller. Quelquesfois ie cognois bien que i'ay dormy, quelquefois il me semble. Il s'esleue vn grand bruit dans le Cirque: mes oreilles sont frappées d'vne grãde & soudaine voix: & toutesfois elle ne me fait point perdre le discours que ie faisois en ma pensée: voire ne le peut interrompre. I'endure fort patiemmẽt le bruit: les voix de plusieurs personnes meslées & confuses ensemble, ne l'importunent point d'auantage que les flots de la mer, ou les vents qui battent dans vne foreſt, ou toutes autres choses bruyantes qui ne rendent aucune certaine voix qu'on puisse entendre. Qu'est-ce donc? Ie te diray à quoy ie pensois: Il me reste le discours que ie pensois hier, à quoy songeoient ces sages hommes qui ont voulu asseurer des choses fort grandes, par des preuues fort legeres & douteuses: lesquelles encor qu'elles fussent vrayes, ressembloient neantmoins à vn mensonge. Zenon, homme de grand sçauoir, autheur de ceste saincte & vertueuse secte, nous veut faire auoir en horreur l'yurõgnerie. Oy donc, ie te prie, comme il est conclud qu'vn homme de bien ne sera iamais yurõgne. Pas-vn ne voudroit fier vn propos secret à vn yurongne: mais on fie vn secret à vn homme de bien: Il s'ensuit donc qu'vn homme de bien ne sera iamais yurongne. Aduise maintenant comme on se pourra moquer de luy par vn argument semblable. Car il suffit d'entre plusieurs, n'en mettre en auant qu'vn seul. Pas-vn ne voudroit fier son secret à vn homme qui dort: mais nous le fions à vn homme de bien: il s'ensuit donc qu'vn homme de bien ne dort point. Possidonius deffend la cause de nostre Zenon par le seul moyen que voicy. Mais encor, comme ie pense, se peut-elle mal deffendre par ce moyen-là. Car il dit qu'on prend vn yurongne en deux façons: L'vne quand vn homme est si chargé de vin, qu'il est hors du sens? Et l'autre quand vn homme accoustumé de s'enyurer, & qu'il est subiect à ce vice. C'est de cestuy-là qui est subiect à s'enyurer, que Zenon veut parler, & non point de celuy qui est yure: Et que c'est cestuy-là à qui pas vn ne voudroit fier vn secret, que le vin luy pourroit faire descouurir. Mais cela est faux. Parce que ce premier argument s'entend de celuy qui est desia yure, & non point de celuy qui le doit estre. Car tu me confesseras bien qu'il y a difference entre vn yurongne, & vn qui est yure. Il se peut faire que c'est la premiere fois qu'il aura esté yure,

Exacte & particuliere description de la vie resserrée de Seneque sur ses vieux ans.

Contre l'argument des Stoyques pour descrier l'yurongnerie.

Yurongne considere en deux façons selon Possidonius.

Difference entre yurongne & yure.

& qu'il n'eſt pas ſuject à ce vice : & qu'vn yurongne peut ſouuent n'eſtre pas yure. Par ainſi i'entends ſeulement ce qu'on a accouſtumé de ſignifier par ce mot : puis meſmement qu'il eſt dit par vn homme qui fait profeſſion d'eſtre diligent à bien examiner les paroles. D'auantage ſi Zenon l'a ainſi entendu, il a voulu pareillement que nous l'entendiſſions comme luy : & par l'ambiguité de ce mot, il a donné lieu à ceſte tromperie. Ce qu'il ne faut iamais faire quand on cherche la verité. Certainement encor qu'il l'entẽdiſt de ceſte façon, ſi eſt-ce que la conſequence en eſt fauſſe, qu'on ne fie point vn ſecret à celuy qui s'enyure ſouuent. Penſe ie te prie à combien de genſdarmes, qui n'eſtoient pas touſiours ſobres, le chef de l'armée, ou le mareſchal de camp, ou le capitaine ont donné des charges qui meritoient bien d'eſtre tenuës ſecrettes. On ſe fia bien de la conjuration faicte ſur la mort de Caius Ceſar (ie dis de ce Ceſar qui apres auoir deffaict Pompée, mit la choſe publique ſous ſon obeyſſance) à Tullius Cimber & à C. Caſſius. Caſſius toute ſa vie n'auoit beu que de l'eau. Tullius Cimber eſtoit par trop addonné au vin : homme ſale & mal net, qui parlant de ſon yurongnerie luy-meſme, Comment pourrois-ie (dit-il) ſupporter perſonne de ce monde, puis que ie ne puis ſupporter mon vin? Que chacun done maintenant nomme ceux qu'il penſe à qui l'on puiſſe mal fier le vin, & bien fier vn ſecret. Toutesfois afin que ie n'oublie point, ie veux reciter vn exemple qui m'eſt venu en memoire. Car il faut enrichir noſtre vie de beaux exemples : Il ne faut point auſſi touſiours auoir recours à ceux des anciens. Lucilius Piſo Preuoſt de la ville de Rome, depuis qu'il fut vne fois adonné à l'yurongnerie, paſſoit la plus grande partie de la nuict en feſtins, & dormoit le plus ſouuent iuſqu'à midy. C'eſtoit ſon heure de matin. Toutesfois il s'acquitta fort ſoigneuſement de ſa charge, par laquelle la garde de la ville luy eſtoit commiſe. Le diuin Auguſte luy auoit donné auſſi des commandemens fort ſecrets, quand il luy donna le gouuernement de la Thrace, laquelle il reduiſit entierement à ſon obeyſſance. Et Tyberius s'en allant en la campagne de Rome, & laiſſant dans la ville pluſieurs affaires qui le tenoient en beaucoup de crainte & de ſoupçon, parce comme ie penſe, qu'il s'eſtoit bien trouué de l'yurongnerie de Piſo, fiſt Preuoſt de Rome Coſſus, homme certainement ſage & moderé, mais tellement trempé & noyé dans le vin, que quelquefois dans le Senat meſme (où il eſtoit venu, ne faiſant que partir d'vn feſtin) il ſe trouuoit ſurpris d'vn ſi eſtrange ſommeil, qu'on ne le pouuoit aucunement reſueiller, & qu'on eſtoit contraint de l'emporter tout endormy en ſa maiſon. Toutesfois Tyberius luy eſcriuit pluſieurs choſes de ſa propre main, qu'il iugeoit ne pouuoir eſtre fiées meſmes à pas-vn de ſes ſeruiteurs : Mais il n'eſchappa iamais à Coſſus aucun ſecret public ou priué. Mettons doncques ces declamations à part : que l'eſprit d'vn homme attaché à l'yurongnerie n'a pas de puiſſance ſur ſoy : & que tout ainſi que le vin nouueau eſclate la vaiſſelle, & que la chaleur iette par la bouche ce qui eſt au fonds : pareillement que quand le vin bout dedans l'homme, tout ce qui eſt caché au plus profond, eſt pouſſé dehors, & deſcouuert deuant tout le monde. Et tout ainſi que ceux qui s'en ſont trop chargez, ne peuuent retenir la viande que le vin fait regorger : auſſi ne peuuent-ils retenir les ſecrets. Ils deſgorgẽt les leurs propres, & ceux d'autruy. Mais encor qu'on ait accouſtumé de faire l'vn, on a auſſi accouſtumé de faire l'autre, & prendre conſeil des affaires de fort grande importance auec ceux que nous ſçauons prendre plaiſir à boire. Il eſt donc faux ce qu'on allegue pour deffenſe, qu'on ne fie point vn ſecret à celuy qui a accouſtumé de s'enyurer. O combien vaudroit mieux accuſer ouuertement l'yurongnerie, & deſcouurir tous ſes vices : leſquels vn homme mediocrement, ie ne dis point par-

L'yurongne peut bien aucunefois celer vn ſecret.

Exemples rares d'yurongnes diſcrets & aduiſez. Lucilius Piſo. & Coſſus.

Aduis de Seneque tou-

chans l'yurongnerie.

faictement ſage pourra euiter, s'il ſe contente d'eſteindre ſa ſoif, & qui encor, s'il ſe faut quelquefois reſiouïr ſe trouuant en quelque banquet eſtranger, peut au moins reſiſter à l'enyurement pour ſi long que ſoit le feſtin. Car nous verrons apres ſi le vin peut troubler la cerueſle d'vn homme ſage, & s'il fait choſe que les yrongnes ont accouſtumé de faire. Cependant ſi tu veux ſouſtenir qu'vn homme de bien ne ſe doiue point enyurer, pourquoy vſes-tu d'argumens? Dy ſeulement combien il eſt vilain & deſhonneſte de mettre plus dans l'eſtomach qu'il n'en peut contenir, & ne cognoiſtre point ſa meſure, & combien de choſes commettent les yurongnes, qui les font rougir de honte apres que le vin eſt paſsé. Dy que l'enyurement n'eſt autre choſe qu'vne fureur volontaire. Si la contenance d'vn yurongne duroit pluſieurs iours, pourrois-tu faire doute que ce ne fuſt vne vraye fureur? Et maintenant meſmes elle n'eſt pas moindre, mais elle eſt plus courte. Raconte l'exemple d'Alexandre de Macedoine, qui tua en diſnant Clytus, le plus grand amy qu'il euſt, & celuy auquel il ſe fioit le plus: puis ayant cognu la cruauté qu'il auoit faite, ſouhaitta de mourir. Certainement il deuoit l'auoir fait. Il n'y a vice que l'enyurement n'eſchauffe & ne deſcouure. Il chaſſe loin la honte, par laquelle toutes meſchantes entrepriſes ſont empeſchées. Car la plus grande partie des hommes ſe retient de faire aucune choſe deffenduë, plus par honte, que par bonne volonté. Apres qu'vne trop grande force de vin a ſaiſi le cerueau, tout ce qui eſtoit de mal caché, ſe deſcouure. L'yureſſe n'engendre point les vices, mais elle les pouſſe au dehors. C'eſt alors que l'homme addonné à la paillardiſe, ne peut pas attendre d'eſtre dans ſa chambre, mais laſche incontinent la bride à ſes deſhonneſtes deſirs. C'eſt lors qu'vne perſonne impudique deſcouure & publie ſon mal, & qu'vn homme outrageux ne peut retenir ſa main ny ſa langue. La ſuperbe croiſt à l'inſolent, la cruauté au furieux, la malice à l'enuieux, toute ſorte de vice ſe deſcouure lors & ſe manifeſte. D'auantage l'homme ne ſe cognoiſt pas luy-meſme: ſes paroles ſont douteuſes & mal prononcées, les yeux inconſtans, les pieds chancelans, la teſte troublée & vertigineuſe. Il luy ſemble que les parois tremblent, comme ſi quelque tourbillon eſmouuoit la maiſon. Il ſent vn trauail & vne douleur dans l'eſtomach pendant que le vin bout & qu'il eſtire les boyaux. Et toutesfois le vin eſt encor tolerable quand il eſt en ſa force: Mais quand il eſt corrompu par le ſommeil, & que ce qui n'eſtoit qu'yureſſe deuient vomiſſement, que penſes-tu que ſoit cela? Repreſente-toy quelles ruines & deſfaictes a causé vne yurongnerie publique. C'eſt elle qui a fait tomber des nations tres-villaines & belliqueuſes au pouuoir de leurs ennemis. C'eſt elle qui a ouuert les murailles des villes qui auoient eſté par longues années courageuſement deffenduës. C'eſt elle qui a reduit en l'obeyſſance des eſtrangers, aucuns peuples opiniaſtres, qui auoient longuement refuſé de porter le joug. C'eſt elle qui a dõpté par le vin, des armées inuincibles. C'eſt Alexandre duquel nous parlions maintenant, apres tant de longs chemins, tant de batailles, tant d'hyuers, durant leſquels il auoit vaincu & ſurmõté la difficulté des mauuaiſes ſaiſons de l'année, & des lieux où il eſtoit paſsé, tant de riuieres tombans de ſources incogneuës, tant de mers qui l'auoient laiſſé paſſer franc de tous dangers, l'intemperance de boire, & ceſte fatale coupe d'Hercules, l'enſeuelit. Quelle gloire eſt-ce à vn homme d'eſtre capable de tant de vin? Quand tu auras emporté la palme deſſus tous: quand les vns deſia endormis & couchez par terre, & les autres rendans leur gorge de trop aualler, ne pourront plus boire à l'enuy auec toy: quand tu ſeras ſeul de tout le feſtin, qui demeureras debout: quand tu les auras tous vaincus par ceſte vertu magnifique, & que pas vn n'aura peu contenir tant de vin que toy,

L'yurongnerie eſt aſſez vilaine & deshonneſte d'elle-meſme, ſans autre preuue: C'eſt vne courte fureur.

Exemple en Alexandre.

Elle engendre les maux.

&

L'yureſſe les pouſſe au dehors.

Pourtraict de l'homme yure.

Malheurs enſuiuis de l'yurongnerie publique.

Exemples particulieres en Alexandre,

&

encor ſera-tu vaincu par le tonneau. Marc Antoine homme de grand cœur, & de fort bel eſprit, par quelle autre choſe fut-il perdu, & comment s'accouſtuma-il aux mœurs eſtrangeres, & aux vices qui n'eſtoient pas Romains, que par l'yurongnerie, & par l'amour de Cleopatra, qui ne fut pas moindre que le vin? C'eſt le vin qui le rendit ennemy de la Republique, & qui le garda de pouuoir eſtre pareil à ſes ennemis. C'eſt ce qui le fit cruel, quand cependant qu'il ſoupoit on luy apportoit les teſtes des principaux citoyens de la ville: quand au milieu des viandes ſuperbement appreſtées, & des deſpenſes & prodigalitez royales, il recognoiſſoit les mains & le viſage de ceux qu'il auoit proſcrits & condamnez à mort: & quand s'eſtant ſaoulé du vin, il eſtoit encor alteré du ſang. Ce qu'il faiſoit eſtant yure, euſt eſté meſme inſupportable s'il l'euſt fait eſtant ſobre: Mais de combien plus eſtoit-ce choſe inſupportable, quand il le faiſoit durant ſon enyurement? La cruauté ſuit preſque touſiours l'yurongnerie. Car la ſanté de l'ame en eſt abrutie & violée. Comme les longues maladies rendent les yeux foibles & ſubiets à s'offenſer au moindre rayon du Soleil: pareillement l'yurongnerie continuelle fait deuenir l'entendement furieux & ſauuage. Car quand ils ſont ſi ſouuent hors du ſens, les vices qui ſont engendrez par le vin, & qui ſe ſont endurcis par vne fureur accouſtumée, retiennent apres leur force ſans le vin. Dy donc pourquoy c'eſt que le ſage ne ſe doit point enyurer. Remonſtre ſeulement la vilanie & la cruauté de ceſte choſe, par effects, comme il te ſera plus facile, & non point par paroles: monſtre par preuue que ce qu'on appelle volupté, ſi elle paſſe meſure, n'eſt que peine & tourment. Car ſi tu veux prouuer par argumens, que le ſage ſe peut enyurer en beuuant beaucoup de vin, & qu'il retient neantmoins ſa raiſon entiere encor qu'il ſoit enyuré: tu pourrois conclure auſſi que le ſage qui boira du poiſon, ne mourra pas: qui prendra du jus de pauot, ne dormira point: & qui aura mangé de l'elebore, ne pourra arracher la pituite des inteſtins, & la faire ſortir dehors. Mais ſi les pieds chancellent, & la langue n'eſt point aſſeurée, pourquoy l'eſtimeras-tu ſobre d'vne partie du corps, & yure de l'autre?

M. Antoine.

Elle eſt ordinairement accompagnée de cruauté.

Rend à la longue l'entendement furieux.

EPISTRE LXXXIIII.

Que ceux qui s'addonnent à l'eſtude, doiuent lire, & apres eſcrire: par la comparaiſon des mouches à miel qui vont amaſſer le ſuc des fleurs, & apres le rangent en rayons.

IE cognois que ces petits voyages, qui chaſſent loin ma pareſſe, ſont profitables à ma ſanté, & à mes eſtudes auſſi. Tu vois pourquoy ils aident à ma ſanté, puis que l'amour que ie porte aux lettres me rend pareſſeux, & me fait perdre le ſoin que ie deurois auoir de ma perſonne: ie ſuis contraint de faire mes exercices par le moyen & l'aide d'autruy. Ie te diray comme ils profitent auſſi à mes eſtudes. I'ay quitté la lecture, combien que ie penſe qu'elle fuſt neceſſaire: Premierement afin que ie ne me contente point de moy ſeul: en ſecond lieu, afin que quand i'auray entendu ce que les autres auront recherché, ie face iugement de ce qui a eſté inuenté, & que ie penſe moy-meſme d'inuenter. La lecture nourrit l'eſprit: & quand il eſt ennuyé de l'eſtude elle le recrée, non toutesfois ſans quelque eſtude. Nous ne deuons

Les promenoirs ſont vtiles à la ſanté, & non moins à l'eſtude que la lecture & l'eſcriture.

Lesquelles il faut entremesler & ietter l'vne par l'autre, à guise des abeilles.

pas touſiours eſcrire, nous ne deuons pas auſſi touſiours lire. L'vne de ces deux choſes, i'entens l'eſcrire, nous ennuyera & affoiblira nos forces : Et l'autre nous reſioüira & nous recréera. Il faut parfois changer, il faut temperer l'vn auec l'autre, afin que ce que nous auons ramaſſé par la lecture, la plume apres le mette enſemble. Nous deuons, comme l'on dit, imiter les abeilles qui volent çà & là cueillent les fleurs qui ſont bonnes à faire le miel, puis apres departent tout ce qu'elles ont porté, & le rangent en rayons, & comme dit noſtre Virgile,

4. Georgie.

Elles ſerrent le miel,
Et rangent en leur caue vn doux Nectar du Ciel.

Deſquelles il prend ſujet de diſcourir de la confection du miel.

On ne ſçait pas bien encore, ſi elles ſuccent ceſte liqueur des fleurs qui ſoit dés incontinent miel, ou ſi par quelque meſlage, & par la vertu & proprieté de leur haleine elles couertiſſent en ceſte ſaueur ce qu'elles amaſſent. Car quelques-vns veulent dire qu'elles n'ont point la ſcience de ſçauoir faire le miel, mais ſeulement de l'amaſſer. On dit qu'aux Indes il ſe trouue du miel dans les fueilles de quelques roſeaux, que la roſée du Ciel de ce pays-là, ou l'humeur douce & graſſe de la canne produit. Il y a vne meſme vertu en nos herbes, mais qui n'eſt pas ſi remarquable & facile à cognoiſtre, laquelle eſt pourſuiuie & ſuccée par ce petit animal, nay proprement à cela. Quelques-vne penſent que ce qu'elles ont cueilly dés plus tendres parties des herbes qui ſont en verdeur, ou en fleurs, ſe confit, & conuertit en ceſte qualité de miel, non ſans quelque leuain (ſi ie dois parler ainſi) par la force duquel ces choſes diuerſes ſe prennent & caillent enſemble. Mais afin que ie ne ſorte point du propos que ie traitte, nous deuons imiter les abeilles, & ſeparer tout ce que nous auons appris des diuerſes leçons : pour autant que ce qui eſt ſeparé & mis à part ſe garde mieux, & puis apres auec le trauail, & la force de noſtre eſprit, meſler enſemble toutes ces choſes cueillies de diuers endroits & les reduire en vn ſeul gouſt : afin qu'encor qu'on s'apperceut d'où elles auoiẽt eſté priſes, ce neantmoins elles ſemblẽt eſtre autres, que du lieu où elles ont eſté cueillis : comme nous voyons que nature fait en noſtre corps ſans noſtre aide. Les viandes que nous mangeõs, tandis qu'elles demeurent en leur qualité, & qu'elles nagent encor entieres ſur l'eſtomach, ce n'eſt que charge & peſanteur : Mais apres qu'elles ne ſont plus ce qu'elles eſtoient, & qu'elles ſe ſont changées, alors elles ſe conuertiſſent en forces, & en ſang. Eſſayõs d'en faire autant des choſes dont nos eſprits ſe nourriſſent, & ne permettrons point que ce que nous auons ramaſſé demeure entier, afin qu'on ne le prenne point cõme choſe eſtrange : il le nous faut digerer, autrement il n'entreroit que dans la memoire, & non point dans l'entendement. Entendons-nous fidellement auec ſes choſes, & faiſons qu'elles ſoient comme du tout noſtres : que de pluſieurs, il en ſoit faite vne ſeule. Et comme il ſe compoſe vn compte vniuerſel de pluſieurs nombres particuliers, comprenans diuerſes petites ſommes differentes, il faut que noſtre eſprit face le ſemblable. Il doit tenir caché tout ce dequoy il s'eſt aidé & ſeruy, & ne doit monſtrer & deſcouurir que ce qu'il en a compoſé. Mais ſi l'on recognoiſt en toy la reſſemblance de quelqu'vn, qui ſera par admiration entré plus profondement dans ton ame, ie veux que tu luy reſſembles comme vn fils reſſemble à ſon pere, & non point comme vn image. L'image eſt vne choſe morte. Et quoy ? on ne pourra donc point cognoiſtre celuy duquel tu imites l'oraiſon ? duquel l'argument ? duquel les ſentences ? Ie penſe qu'on ne pourroit quelquefois le cognoiſtre, meſmement quand on imite quelque grand homme. Car il n'a pas imprimé ſon image ſur

Meyẽs d'appliquer à noſtre vſage ce que les autres ont dit.

Belles comparaiſons à ce propos tirées des viẽdes que nous mangeons.

D'vn compte qu'il ſe faict de pluſieurs ſommes.

De la reſſemblance du fils au pere.

toutes les choſes, dont il a tiré les exemples d'vn chacun, pour faire ſembler que ce ne fuſt qu'vn ſeul ouurage. Ne vois-tu pas de combien de voix eſt composé vn chœur de Muſiciẽs? Si eſt-ce qu'il n'en ſort de toutes qu'vn chant. L'vne eſt deliée, & l'autre groſſe, & l'autre moyenne: Celles des hommes ſont meſlées auec celles des femmes: On y adiouſte encor des fluſtes: les voix d'vn chacun ſont incognuës, & toutes ſont entenduës. Ie parle de ce chœur dont les anciens Philoſophes ont eu cognoiſſance. Car il y a plus de Chantres auiourd'huy en nos banquets, qu'il n'y auoit au temps paſsé de ſpectateurs aux theatres. Apres que le rang des chantres a remply toutes les allées, & que les caues du theatre ſont ceintes & enuironnées de trompettes & clairons, & que toutes ſortes de fluſtes & d'inſtrumens de muſique ſonnent dans les galeries hautes, il ſe fait vn concert de ſons diſſemblables. Ie veux que noſtre ame ſoit ſemblable à cela: qu'elle ſoit ornée de pluſieurs ſciences & enſeignemens, & d'exemples de pluſieurs ſiecles, qui ſoient rapportées à vn ſeul âge. Mais comment (diras-tu) ſe pourra faire cela? Si nous auons touſiours l'eſprit bandé, ſi nous ne faiſons rien que la raiſon ne le conſeille. Si tu la veux eſcouter, elle te dira: Laiſſe ces choſes, apres leſquelles il n'y a que trop long temps que le monde court. Laiſſe les richeſſes, qui ne ſeruent que de malheur ou de charge à ceux qui les poſſedent: laiſſe les voluptez & du corps & de l'eſprit, qui nous effeminent & rendẽt laſches. Laiſſe l'ambition, ce n'eſt qu'orgueil, que vanité, que vent. Elle ne prend iamais fin: elle eſt auſſi faſchée de voir quelqu'vn, qui luy mette le pied deuant, comme d'eſtre ſuiuie par quelqu'autre. Elle eſt tourmentée de l'enuie en deux façons. Tu peux bien cognoiſtre combien eſt miſerable celuy à qui l'on porte enuie, s'il en porte aux autres. Vois-tu bien les Palais de ces grands Seigneurs? leurs portes où ceux qui leur vont donner le bon iour, prennent des querelles pour eſtre des premiers? Il faut ſouffrir beaucoup d'indignitez, pour y pouuoir entrer: encor de plus grandes, quand tu ſeras dedans. Ne t'arreſte point deuant les degrez de ces grands Princes, ny deuant ces porches eſleuez ſur vn haut eſcalier. Tu ſeras contraint de demeurer debout en vn lieu, qui prend en precipice gliſſant & dãgereux à tomber. Retire-toy pluſtoſt deçà du coſté de la ſageſſe, & cherche les biens qui ſont les plus grands, & pleins de tranquillité. Voy tout ce qui ſemble eſtre le plus eminent & plus eſleué ſur les choſes humaines, encor qu'il ſoit fort petit, & qu'il ſe puiſſe comparer aux choſes les plus viles & baſſes, ſi eſt-ce qu'on n'y peut aller, que par des ſentiers difficiles & mal-aiſez. Le chemin par lequel on va au faiſte des dignitez, eſt aſpre & raboteux. Mais s'il te venoit fantaſie de monter à ce ſommet de ſageſſe, à laquelle la fortune s'eſt ſoubmiſe: tu verras toutes ces choſes qu'on eſtime eſtre les plus hautes, ſe tenir au deſſous de toy. Et toutesfois tu paruiendras aux lieux les plus hauts par vn chemin fort plain.

D'vn chœur de Muſiciens.

Application des ſuſdites comparaiſons.

Raiſons ſalutaires contre les vanitez de ce monde.

EPISTRE LXXXV.

Il aſſemble pluſieurs raiſons, par leſquelles les Stoyciens prouuoient que la ſeule vertu ſuffiſoit à bien & heureuſement viure. Et réfute les opinions de ceux qui ſouſtenoient le contraire.

La ſeule vertu ſuffit pour rendre la vie de l'homme bien-heureuſe.

Ce qu'il prouue par vn amas de raiſons priſes en l'eſchole Stoyque.

Premiere raiſon.

Obiection des Peripateticiens.

I'Auois voulu eſpargner ta peine, paſſant par deſſus tout ce qui eſtoit plus difficile: & m'eſtois contenté de te faire ſentir ſeulement le gouſt de ce que nos Philoſophes diſent, pour prouuer que la vertu toute ſeule ſuffit, pour rendre la vie de l'homme bien-heureuſe. Tu veux que ie ramaſſe tous nos argumens, & tous ceux qui ont iamais eſté excogitez, pour ce que nous enſeignons. Mais ſi ie le voulois entreprendre, il faudroit que ie fiſſe vn liure entier, & non point vne Epiſtre. I'ay touſiours proteſté, que ie ne prens point de plaiſir à ceſte ſorte d'argumens. I'ay honte de venir au combat, qui s'entreprend pour la deffenſe des Dieux & des hommes, n'ayant pour toutes armes, qu'vne aleſne en main. Celuy qui eſt ſage, eſt temperant: Celuy qui eſt temperant, eſt conſtant: Celuy qui eſt conſtant, ne ſe trouble iamais: Celuy qui ne ſe trouble iamais, vit ſans triſteſſe: Celuy qui vit ſans triſteſſe eſt heureux: Il s'enſuit donc que l'homme ſage eſt heureux, & que la ſageſſe ſuffit à la vie heureuſe. A ceſte concluſion quelques-vns d'entre les Peripateticiens reſpondent ainſi, qu'en parlant de celuy qui ne ſe trouble iamais, & du conſtant, & de celuy qui vit ſans triſteſſe, ils entendent que c'eſt de celuy qui ſe trouble peu ſouuent, & fort peu, mais non point de celuy qui ne ſe trouble iamais. Pareillement ils entendent que celuy qui vit ſans triſteſſe, ſoit celuy qui n'eſt point ſuject à triſteſſe, & qui n'eſt guere ſouuent triſte & peu ſuject à ce vice. Car nature ne permet point que l'ame d'aucun ſoit du tout exempte de triſteſſe: que le ſage ne la ſente quelquefois, jaçoit qu'il ne ſe voye point vaincu par la douleur & par la triſteſſe, & autres choſes ſemblables, qui conuiennent à leur ſecte. Ils ne leur oſtent pas du tout la paſſion, ils la temperent ſeulement. Mais combien peu eſtimons-nous le ſage, s'il n'eſt qu'vn peu plus conſtant que les plus imbecilles, vn peu plus ioyeux que les plus triſtes, vn peu plus moderé que les plus diſſolus, & vn peu plus grand que les plus petits? Quoy? Ladas voudroit-il admirer ſa legereté en ſe comparant à vn boiteux, ou à vn qui a la jambe froiſſée?

Reſponſe des Stoyciés.

7. Aeneid.

Elle ſemble voller deſſus les hautes creſtes.
Des moiſſons par les champs, ſans rompre les areſtes:
Elle chemine à ſec ſur les eaux de la mer,
Sans ſes deux pieds legers dedans les flots tremper.

Replique des Peripateticiens.

C'eſt vne legereté loüée par elle-meſme, ſans eſtre priſée par la comparaiſon des plus peſans & tardifs. Et quoy, voudrois-tu dire, qu'vn homme fuſt ſain, quand il n'a qu'vn peu de fieure? ce n'eſt pas ſanté que de n'auoir qu'vne petite maladie. Et quand, dit-il, nous appellons ſages ceux qui n'ont point l'ame troublée, c'eſt comme nous appellons les grenades apyrines, c'eſt à dire ſans aigreur, non point parce qu'elles n'ayent aucune aigreur, mais parce qu'elles en ont fort peu. Cela

toutesfois eſt faux. Car ie ne veux point penſer qu'en l'homme ſage il y doiue auoir aucune diminution du mal, mais qu'il n'y en doit point auoir du tout. Car s'il y en a quelque peu, il croiſtra, & luy donnera empeſchement. Cõme vn grand rheume & vne parfaicte cataracte fait du tout perdre la veuë, auſſi vn petit rheume la trouble. Si tu accordes, que le ſage ſoit ſubject aux paſſions, la raiſon ne les pourroit pas dompter. Elle ſeroit emportée par elles comme par vn torrent: veu principalement que tu luy laiſſes non pas vne ſeule, mais toutes ſortes de paſſions & mouuemens, contre leſquels il faut qu'elle combatte. Vne trouppe entiere, encor qu'elle ne ſoit que de perſonnes moyennes, a plus de force que la violence d'vn ſeul homme grand. Il a bien quelque conuoitiſe des richeſſes, mais elle eſt petite: Il a de l'ambition, mais elle n'eſt pas violente: Il a vne grande cholere, mais facile à s'appaiſer: Il eſt ſubject à inconſtance, mais elle n'eſt pas trop legere & volage: Il eſt addonné aux femmes, mais non pas follement. I'eſtimerois plus heureux celuy qui ſeroit ſubject à vn grand vice tout ſeul, que celuy qui le ſeroit à tous, encor qu'ils fuſſent plus legers. D'auantage, il ne faut point conſiderer ſi le vice eſt grand, car quel qu'il ſoit il ne peut obeyr, il ne reçoit point de conſeil. Tout ainſi qu'il ny a beſte aucune capable de raiſon, ſoit elle ſauuage ou domeſtique & traictable, parce que de leur nature elles ſont ſourdes a ceux qui les veulent perſuader: Pareillement les paſſions, pour ſi petites qu'elles ſoyent, ne peuuent ſuiure, ny obeyr à la raiſon. Les tigres & les lyons ne deſpoüillẽt iamais leur cruauté, ils la cachent biẽ quelquefois: mais lors que tu y penſeras moins, ceſte felonnie que tu croyois eſtre appaiſée, ſe rallumera. Iamais les vices ne ſe radouciſſent du tout. En outre ſi la raiſon gagne le deſſus, ils ne commenceront iamais: mais s'ils commencent en deſpit de la raiſon, ils perſeuerent touſiours en deſpit d'elle. Car il eſt plus facile d'empeſcher qu'ils ne viennent que de moderer leur violence. Ceſte mediocrité donc eſt fauſſe & inutile: c'eſt autant comme qui diroit, qu'il faut eſtre vn peu fol, ou vn peu malade. La ſeule vertu reçoit temperament: les vices de l'ame n'en ont point. Tu les arracherois pluſtoſt, que de les moderer. Faut-il mettre en doute, que les vices inueterez & endurcis dans l'eſprit de l'homme (que nous appellons maladie) ne ſoyent immoderez: comme l'auarice, la cruauté, la ſuperbe, la fierté, l'impieté? Les paſſions donc ne ſe peuuent moderer: car de l'vn on paſſe à l'autre. D'auantage, ſi tu donnes aucune authorité à la triſteſſe, à la crainte, à la conuoitiſe, & autres mauuaiſes mœurs, elles ne ſeront plus en noſtre puiſſance. Pourquoy? Parce que les occaſions qui les irritent ſont hors de nous: par ainſi elles croiſſent, comme les cauſes, qui les concitent, ſont grandes ou petites. La crainte ſera plus grande, s'il void plus de choſes, qui le peuuent effrayer, ou s'il les regarde de plus pres. La conuoitiſe ſera plus aſpre, ſi l'eſperance d'vn plus grand bien l'attire. S'il n'eſt pas en noſtre puiſſance d'empeſcher, qu'il n'y ait point de paſſions nous ne pouuons empeſcher qu'elles ne deuiennent grandes. Si tu leur as permis de commencer, elles croiſtront auec les occaſions, & viendront auſſi grandes que on les eſtimera. En outre ces vices, pour ſi petits qu'ils ſoyent deuiennent plus grands: les choſes pernicieuſes ne retiennent point de meſure. Encor que du commencement les maladies ſoyent petites, elles s'augmentent tellement peu à peu, qu'vn fort petit accez emporte quelquefois vn corps malade. Mais quelle folie ſeroit-ce, s'il n'a pas eſté en noſtre pouuoir d'empeſcher la naiſſance & le commencement de quelque choſe, croire que nous puiſſions retenir & arreſter ſon cours? Comment aurons-ie aſſez de force pour faire prendre fin à des choſes que ie n'ay peu empeſcher de venir? Veu qu'il eſt plus facile de leur fermer la porte, que de les contenir & brider quand elles

Reſponce des Stoyques.

Seconde raiſon des Stoiques, pour deſpouiller de paſſions l'homme vertueux.

Troiſieſme raiſon.

Quatrieſme.

Cinquieſme.

Sixieſme.

Reſponce des Stoyques aux admir contraires au paradoxe precedent, contre les paſſions.

ſont entrées. Quelques-vns ont vſé de ceſte diſtinction, & ont dit, qu'il eſt ſage & temperant par le naturel de ſon ame, & qu'il eſt tranquille par la diſpoſition d'icelle: mais que par accident il ne l'eſt point. Car quant à la diſpoſition de ſon ame, il n'eſt point troublé, attriſté, ny effrayé: mais il ſuruient pluſieurs cauſes exterieures, qui le troublent. Ils diſent vne autre choſe ſemblable à cela, qui n'eſt pas ſubiect au deſpit, & au couroux, mais qu'il ſe courrouce quelquefois: qu'il n'eſt pas craintif, mais qu'il a quelquefois peur: C'eſt à dire qu'il eſt exempt du vice de peur, mais qu'il n'eſt pas exempt de ceſte paſſion. Or ſi on laiſſe entrer la crainte par vne accouſtumance, elle paſſera en vice formé, & la cholere receuë dedans vous, renuerſera la diſpoſition de l'ame, qui eſtoit de ſoy vuide de cholere. D'auantage, ſi elle ne meſpriſe les cauſes qui ſuruiennent de dehors, & ſi elle entre en aucune peur, elle ira l'aſchement, & auec vn courage froid, lors qu'il ſe faudra preſenter contre les eſpées, contre les feux, pour la partie, pour les loix, & pour la liberté. Or ceſte diuerſité d'ame ne tombe point ſur le ſage. Il me ſemble en outre que nous deuons prendre garde de ne meſler pas ces deux poincts, leſquels il faut prouuer ſeparément. Car on peut conclurre de ſoy que ce qui eſt honneſte eſt le ſeul bien, & que la ſeule vertu ſuffit à rendre la vie heureuſe. Si donc ce qui eſt honneſte, & le ſeul bien, tout le monde accordera que la vertu ſuffit pour viure heureuſement. Au contraire on ne pourroit pas dire, ſi la ſeule vertu rend vn homme heureux, que ce qui eſt honneſte ſoit le ſeul bien. Xenocrates & Speuſippus penſent, qu'vn homme peut-eſtre heureux par la ſeule vertu: & non toutesfois que ce qui eſt honneſte ſoit ce ſeul bien. Epicurus pareillement penſe bien, que celuy qui a la vertu, eſt heureux, mais que la ſeule vertu ne ſuffit pas à rendre la vie bien-heureuſe: parce que c'eſt la volupté procedant de la vertu, & non pas la ſeule vertu, qui la rend bien-heureuſe. Voila vne ſotte diſtinction. Car luy meſme nie que la vertu ſoit iamais ſans volupté: & par ceſte raiſon ſi elles ſont ioinctes touſiours enſemble, ſi elles ſont inſeparables, la vertu ſeule ſuffit, car elle a touſiours auec elle la volupté, ſans laquelle elle n'eſt iamais, non pas lors meſmes qu'elle eſt ſeule. Au demeurant, c'eſt choſe, fort eſtrange de dire, qu'vn homme pourra eſtre heureux auec la ſeule vertu, mais qu'il ne ſera pas parfaictement heureux: toutesfois ie ne trouue point de raiſon, pourquoy cela ſe puiſſe faire. Car la vie heureuſe contient en ſoy vn bien tout parfaict, par deſſus lequel il n'en peut eſtre de plus grand. Et ſi cela eſt ainſi, elle eſt parfaictement heureuſe. Si la vie des Dieux eſt telle qu'elle ne puiſſe auoir rien de plus grand, ny de meilleur, & que la vie heureuſe ſoit diuine, elle n'a donc rien par deſſus elle, où elle puiſſe plus amplement aſpirer. D'auantage, ſi la vie heureuſe n'a beſoin de rien, toute vie heureuſe eſt parfaicte, elle eſt pareillement heureuſe, voire tres-heureuſe. Voudrois-tu faire doute, que la vie heureuſe ne ſoit noſtre ſouuerain bien? Si donc elle eſt accompagnée du bien ſouuerain, elle eſt ſouuerainement heureuſe. Comme vne choſe tres-grande ne peut receuoir aucun accroiſſement (car quelle choſe pourroit eſtre par deſſus ce qui eſt tres-grand:) ny la vie heureuſe auſſi, laquelle ne peut-eſtre ſans le bien ſouuerain. Mais ſi tu voulois nous mettre en auant quelqu'vn qui fuſt plus heureux, tu engendrerois vne infinité de differences de biens ſouuerains. Iaçoit que i'entende que le bien ſouuerain ſoit celuy, par deſſus lequel il n'y a aucun autre degré plus grand. S'il y auoit quelqu'vn qui fuſt moins heureux qu'vn autre, il s'enfuyroit que ceſtuy-là ſouhaitteroit pluſtoſt la vie de celuy qui ſeroit plus heureux, que la ſienne. Et toutesfois celuy qui eſt heureux, n'eſtime rien par deſſus la ſienne. L'vn & l'autre de ces deux poincts eſt incroyable: ou qu'il y a quelque choſe qui reſte au bien-heureux, qu'il

Contre les opinions de Xenocrates, Speuſippe, & Epicure, touchans le ſouuerain bien.

La vie heureuſe n'a rien par deſſus elle où elle puiſſe aſpirer. Elle eſt donc parfaictement heureuſe: & par conſequent, noſtre ſouuerain bien.

Et le ſouuerain bien eſt celuy qui n'a rien par deſſus luy.

qu'il aimaſt mieux eſtre que ce qu'il eſt: ou qu'il n'aimaſt pas mieux eſtre meilleur, qu'il n'eſt pas. Car d'autant plus qu'il ſera prudent, d'autant mieux eſtendra-il ſon deſir ſur ce qui eſt tres-bon, & taſchera par tous moyens de l'acquerir. Or comment ſeroit vn homme bien-heureux, ſi non ſeulement il pouuoit, mais qui plus eſt, s'il deuoit deſirer quelque autre choſe de plus? Ie vous diray qu'eſt cela, & d'où ceſt erreur procede. Ils ne ſçauent point qu'il n'y a qu'vne ſeule vie heureuſe. Sa qualité la mer au meilleur eſtat qu'elle peut eſtre, & non point ſa grandeur. C'eſt pourquoy, & la longue, & la courte ſont égales: la plus large, & la plus eſtroitte: celle qui eſt departie en pluſieurs lieux, & en pluſieurs parts, & celle qui eſt eſtroittement ſerrée. Celuy qui la veut eſtimer par nombre, par meſure, & par departemens, luy oſte ce qu'elle a de plus excellent. Mais qu'eſt-ce qui eſt plus excellent en la vie? C'eſt qu'elle ſoit pleine. La fin (pour t'en bailler vn exemple) de boire & de manger, c'eſt d'eſtre ſaoul. Celuy-cy mange plus, l'autre moins: qu'y fait cela, s'ils ſont deſia tous deux ſaouls? Ceſtuy-cy boit plus, & l'autre boit moins: qu'y fait cela? l'vn & l'autre n'a plus de ſoif. Ceſtuy-cy a veſcu beaucoup d'années, & l'autre bien peu. Cela ne ſert de rien, ſi ceſtuy-cy n'a pas eſté plus heureux en beaucoup d'années, que ceſt autre en peu. Celuy que tu appelles moins heureux, il n'eſt pas heureux. Car ce nom ne peut pas diminuer. Celuy qui eſt courageux, eſt ſans crainte, & ſans triſteſſe, qui eſt ſans triſteſſe, eſt bien-heureux. C'eſt l'argument de nos Stoïciens. Contre leſquels ils eſſayent de reſpondre ainſi: que nous induiſons vne choſe fauſſe, & reuocquée en doubte, pour vne confeſſee, que celuy qui eſt conſtant & courageux, ſoit ſans crainte. Et quoy donc, dit-il, le courageux ne craindra-il pas les maux qui le menacent de pres? Ce ſeroit à faire à vn homme ſol & aliené, de ſon ſens, & non point à vn homme conſtant. Mais il reſpond qu'il craint auec vne grande moderation: & qu'il n'eſt pas du tout hors de crainte. Toutesfois ceux qui diſent cela, reuiennent touſiours à vne meſme choſe, & prennent les vices les plus petits, pour vertu. Car celuy qui craint aucunement, toutesfois rarement, & moins que les autres, n'eſt pas exempt de vice, mais il eſt trauaillé d'vn plus petit. Ouy, mais i'eſtime fol celuy qui ne craint pas le mal dont il eſt menacé! Ce qu'il dit eſt vray, ſi ce ſont maux. Mais s'il ſçait que ce ſoient pas maux, & & s'il eſtime que cela ſeul qui eſt deshonneſte, ſoit mal, il deura auec toute aſſeurance regarder les dangers, & meſpriſer ce qui pourroit faire peur aux autres. Au contraire, ſi c'eſt à faire à vn fol & à vn inſenſé de ne craindre point les maux, d'autant auſſi qu'vn homme ſera plus ſage, d'autant plus il craindra. Vous eſtes donc d'aduis, dit-il, qu'vn homme de cœur ſe doit preſenter aux dangers? Rien moins que cela: il ne les craindra point, mais il les fuyra. Il ſera bien d'y prendre garde, mais il feroit mal de les craindre. Et quoy donc (diras-tu) ne craindra-il point la mort, la priſon, les feux, & les autres armes de fortune? Nenny. Car il ſçait bien que ce ne ſont point maux, encor qu'ils ſemblent l'eſtre. Il croit que toutes ces choſes ne ſont que frayeurs à la vie humaine. Mets les par inuentaire les captiuitez, les foüets, les chaines, la pauureté, le deſchirement des membres, ou par maladie, ou par tyrannie, & tous autres tourmens que tu ſçaurois raconter: il les met au nombre des peurs que ſentent ceux qui ont l'eſprit troublé de quelque viſion: Cela doit eſtre craint par des perſonnes craintiues. Penſes-tu qu'vne choſe ſoit mal, à laquelle il faut que nous venions quelque iour par noſtre propre volonté? Veux-tu ſçauoir ce qui eſt mal? C'eſt ſe rendre à ce qu'on appelle mal, & luy quitter la liberté, pour laquelle on doit pluſtoſt ſouffrir toutes choſes. Noſtre liberté ſe perd ſi nous ne meſpriſons les choſes qui nous ont fait plier ſous

Il n'y a qu'vne ſeule vie heureuſe, & eſgale.

Argument des Stoyciẽs touchant le parfait heureux.

Reſponſe.

Autre replique, & reſponſe.

De ce qui eſt mal & qui ſemble l'eſtre.

Que c'eſt que mal.

Que c'eſt que conſtance. &

le joug : ils ne ſeroient pas en doute de cognoiſtre ce qui eſt conuenable à vn homme conſtant, s'il ſçauoient que c'eſt que la conſtance. Car ce n'eſt point vne temerité inconſiderée, ce n'eſt pas amour des perils, ny vn deſir des choſes qu'on craint, C'eſt vne ſcience de bien pouuoir faire difference de ce qui eſt mal, & de ce qui ne l'eſt pas. La conſtance eſt fort ſoigneuſe de ſa conſeruation. Elle eſt auſſi fort patiente de ce qui a vne fauſſe apparence de maux. Et quoy? ſi on porte l'eſpée ſur le col d'vn homme conſtant & courageux : ſi on le bleſſe tantoſt d'vn endroit, & tantoſt d'vn autre : s'il a veu ſes boyaux entre ſes mains : ſi on luy donne à ceſte heure vn coup, & quelque temps apres vn autre pour luy faire ſentir plus de tourmens : ſi par vne playe deſia ſechée on luy fait couler du ſang tout frais : diras-tu qu'il n'a point de peur, & qu'il ne ſent point de douleur ? Certainement il ſent bien la douleur : car il n'y a vertu aucune, qui face perdre le ſentiment à l'homme : mais il ne craint point. Il regarde comme d'enhaut ſes douleurs d'vn cœur inuincible. Demandes-tu quel courage il a pour lors ? tel que l'ont ceux qui conſolent vn amy malade. Ce qui eſt mal, nuit : & ce qui nuit, rend pire : La douleur & la pauureté ne rendent point vn homme pire : Il s'enſuit donc qu'elles ne ſont point mal. La propoſition, dit-il, eſt fauſſe. Car s'il y a quelque choſe qui nuiſe, il ne rend point pour cela l'homme pire. La tempeſte, & l'orage nuit bien au patron du nauire, mais il ne le rend pas pire qu'il eſtoit. Quelques Stoïciens contre cela reſpondent ainſi : Que la tempeſte & l'orage rendent le pilote de pire condition, parce qu'il ne peut faire ce qu'il auoit entrepris, ny tenir le cours de ſon voyage : mais qu'ils ne le font pas pire en ſon art, ains ſeulement en ſa beſongne. Il s'enſuit donc (dit le Peripateticien) que la pauureté & la douleur, & telles autres ſemblables incommoditez, rendent pire l'homme ſage : car encor qu'elles ne luy oſtent pas la vertu, elles empeſcheront ſes effects. Cela ſe pourroit bien dire, ſi la condition du pilote & du ſage n'eſtoit fort diſſemblable. Car le ſage a ce deſſein en tout le cours de ſa vie, non ſeulement de faire ce qu'il entreprend, mais de faire bien & iuſtement tout ce qu'il faict. Et le deſſein du pilote, eſt ſeulement de conduire ſon nauire à port. Les arts & les ſciences ne ſont que chambrieres, elles doiuent rendre le ſeruice qu'elles promettent. La ſageſſe eſt la maiſtreſſe & la gouuernante. Les arts ſeruent à la vie, & la ſageſſe commande. Ie penſe donc qu'il faut autrement reſpondre : que l'art du pilote ne ſe gaſte, & ne ſe diminuë aucunement par la tempeſte, ny la conduite meſme de l'art. Le pilote ne t'a point permis vne bonne fortune ſur mer, mais ſeulement de trauailler à ton profit, & la ſcience de bien gouuerner ſon nauire : laquelle ſe monſtre mieux, quand quelque fortune contraire luy donne empeſchement. Celuy qui a peu dire, Neptune, iamais ce nauire que tout droict ? il a ſatisfaict à ſon art. La tempeſte n'empeſche point l'ouurage du pilote, mais ſeulement le ſuccez. Et quoy donc ? diras-tu que ce qui empeſche le pilote d'arriuer au port, ne luy eſt pas nuiſible ? ce qui rend vains ſes efforts, ce qui le porte en arriere, qui le retient & le deſarme ? Il luy nuit, non point comme à vn pilote, mais comme à vn qui va ſur mer. Tant s'en faut, qu'il empeſche l'art du patron, que pluſtoſt il l'a faict cognoiſtre. Car en bonace, comme on dit, chacun eſt bon marinier : c'eſt au vaiſſeau que cela donne empeſchement, & non point au patron, tant qu'il eſt patron. Le gouuerneur du nauire ioue deux perſonnages : l'vn qui eſt commun auec tous ceux qui ſont montez dans vn meſme vaiſſeau, entant qu'il eſt luy meſme porté : & l'autre propre & particulier, entant qu'il eſt pilote. La tempeſte luy eſt dommageable comme à vn de ceux qui ſont portez, mais non point

Qui eſt l'hõme vaillant Obiection, cõtre la precedente reſponce.

Reſponſe du Stoyque.

Replique du Peripateticien.

Reſponſe.

Quel eſt le deſſein du ſage.

Reſponſe de Seneque.

comme à vn pilote. D'auantage, l'art d'vn pilote, c'est le bien d'autruy, qui regarde à ceux qu'il meine, comme l'art d'vn medecin à ceux qu'il pense. La sagesse est vn bien commun, tant à ceux auec lesquels elle vit, que propre à elle mesme. Par ainsi il peut estre porté dõmage au gouuerneur du vaisseau, quand le seruice qu'il auoit promis aux autres, est empesché par la tẽpeste. Mais le sage ne reçoit aucun dommage ny par pauureté, ny par douleurs, ny par aucun orage qui tourmente la vie. D'autant que toutes ses œuures ne sont point empeschées, mais seulement celles qui concernent autruy, car il est touſiours en action: ses effects se monstrent plus grands, quand la fortune luy est contraire. C'est lors qu'il depesche les affaires de la sagesse, laquelle nous auons dit estre, & le bien d'autruy, & son bien propre. En outre, il n'est point empesché de porter profit à d'autres, lors mesmes que les necessitez le pressent. Il est bien empesché par la pauureté, de monstrer comme vne republique doit estre maniée: Mais à tout le moins il enseigne comme on doit manier la pauureté, C'est vne besongne qui s'estend sur tout le temps de sa vie. Par ainsi il n'y a fortune, ny aucune autre chose en ce monde, qui puisse empescher les actions du sage: car aumoins fait-il ceste œuure, qu'il est empesché de faire aucune autre œuure. Il est propre à tous: car il est gouuerneur des bons, & vainqueur des mauuais; il s'est, dis-le, si bien exercé, qu'il a fait paroistre sa vertu autant en ses prosperitez, comme en ses aduersitez, & qu'il n'a pas tant regardé la matiere que la vertu mesme. C'est pourquoy ny la pauureté, ny la douleur, ny aucune autre chose, qui destourne les ignorans, & les fait tomber en desespoir, ne l'empesche point. Tu penses qu'il soit pressé de maux? il s'en sert. Phidias ne sçauoit pas faire seulement des images d'yuoire, il en faisoit aussi de bronze: si on luy eusses presenté du marbre, ou quelque autre matiere plus vile, il en eust fait vne image auec toute la perfection qu'on pouuoit desirer d'vne telle matiere. Le sage pareillement monstrera la vertu en ses richesses, s'il en a le moyen: sinon il le fera en sa pauureté. S'il peut, il la monstrera dans sa patrie: sinon, ce sera en son exil. S'il peut il la monstrera estant chef d'armée: sinon, comme soldat. S'il peut, tout entier: sinon, estropié. Quelque fortune qu'il rencontre, il en fera quelque chose digne de memoire. Il y a certains dompteurs de bestes sauuages, qui forcent les animaux les plus cruels, & qui du premier regard, espouuantent les hommes, de souffrir le joug, & ne se voulans contenter de leur auoir fait perdre la fierté & la cruauté, les rendent si doux, qu'ils les font loger auec eux. Le gouuerneur des lyons leur met la main dans la gueulle: & celuy qui a le tige en garde, le baise bien. Vn batteleur Æthiopien cõmande à vn elephant de se mettre à genoux, & marcher sur la corde. Le sage pareillement est le maistre de sçauoir dompter les maux. La douleur, la pauureté, l'ignominie, la prison, l'eil, & toutes autres choses qui sont horreur au monde, si elles tombent entre les mains du sage, deuiennent douces & traictables.

Les actions du sage differents de celles des autres hommes.

Il fait paroistre sa vertu indifferemment en toutes faisons.

Comparaison du sage auec Phidias.

Auec les dompteurs des bestes sauuages.

EPISTRE LXXXVI.

Loüange de Scipion l'Africain, & de ſa temperance: & meſmement en ſes baings. Blaſme l'exceſſiue deſpenſe & diſſolution des hommes de ſon temps. Et quelques beaux & profitables diſcours des vergers & des arbres fruictiers.

Ce n'eſt par la valeur, ny le maniemẽt de grands affaires, mais la pieté & vertu qui rend l'ame bien-heureuſe apres la mort.

IE t'eſcris cecy m'eſtant venu repoſer dans la meſme metairie qui fut jadis à Scipion l'Africain, apres auoir adoré ſes Manes & ſon autel, que ie penſe eſtre le ſepulchre de ce grand capitaine: car quant à ſon ame, ie me ſuis perſuadé qu'elle ſoit retournée au Ciel, d'où elle eſtoit venuë: non point pour auoir conduit de grandes armées (car ce furieux Cambyſes, qui vſa de ſa fureur fort heureuſement, en a bien fait autant) mais par ſa modeſtie & par ſa pieté, dont il ſurpaſſoit tous les hommes de ſon temps, & qui ſe ſont monſtrées plus admirables, lors qu'il abandonna ſa patrie, que lors qu'il la defendit. Ou Scipion deuoit ſortir de Rome, ou de Rome la liberté. Ie ne veux rien déroger, dit-il, de l'authorité des loix & des ordonnances: que le droict ſoit égal entre tous les citoyens: Sers toy, ô ma patrie, ſans moy, du bien que ie t'ay acquis. I'ay eſté cauſe de ta liberté, i'en veux eſtre auſſi l'exẽple. Ie m'en vay, ſi ie ſuis deuenu plus grand qu'il n'eſt beſoin pour ton aſſeurance. Mais comment pourrois-ie faire, de n'admirer point la grandeur de ce courage? Il s'en alla de ſa propre volonté en exil, & affranchit ainſi la cité. Les choſes eſtoient venuës à ce poinct, que la liberté faiſoit tort à Scipion, ou Scipion à la liberté. Et l'vn ne l'autre ne ſe deuoit faire. C'eſt pourquoy il voulut ceder aux loix, & ſe retirer à Literne, pour reprocher autant ſon banniſſement à la choſe publique, comme fut celuy d'Annibal. Ie vis vne metairie baſtie de ſimple pierre de taille, vne muraille qui parquoit vn grand bois, & des tours haut-eſleuées qui ſeruoient de bouleuers à la metairie. Vne ciſterne deſſous les baſtimens & ſous les vergers, qui ſuffiroit au ſeruice de toute vne armée. Vne petite eſtuue ſans clarté à la façon des anciens: car ces gens du temps paſſé ne penſoient pas qu'elles fuſſent chaudes, ſi elles n'eſtoient obſcures. Certainement ie prenois vn grand plaiſir à conſiderer la façon de viure de Scipion & la noſtre. C'eſt en ce coing-là que cét homme, horreur de Carthage, auquel Rome eſt redeuable de n'auoir eſté priſe qu'vne fois, lauoit ſon corps, quãd il eſtoit las du labeur des champs: car il s'exerçoit au trauail, & comme les bonnes gens du temps paſſé, il labouroit luy-meſme la terre. Ce grand homme demeura ſoubs ceſte couuerture de maiſon ſi mal nette, & ce paué ſi ſale & vilain le ſouſtint: Mais qui eſt celuy qui vouluſt maintenant eſtre ainſi laué? Vn homme penſeroit eſtre pauure & miſerable, ſi les parois enrichies à l'entour de grands precieux ronds n'y reluiſoient: ſi les marbres d'Alexandrie n'eſtoiẽt marquetez de petites lames de marbre Numidien: ſi elles n'eſtoient bordées tout autour d'vn grãd artifice à façon de peinture, de pierres de variables couleurs: ſi la voûte n'eſtoit couuerte de verre, ſi le porphyre qu'on fait venir de l'iſle de Thaſo, qui eſtoit au temps paſſé le plus rare ornement qui ſe voyoit dans quelque temple, n'enuironnoit le tour de nos baignoirs, dans leſquels nous plongeons les corps affoiblis d'vne longue ſueur, & ſi les robinets qui verſent l'eau dedans, n'eſtoient tout d'argent. Ie ne parle encor que des tuyaux du peuple cõmun: mais que ſera-ce

Maiſon champeſtre de Scipion.

Sa frugalité au prix de l'exceſſiue diſſolution du temps de Seneque.

quand nous viendrons aux baings des serfs affranchis ? Combien il y'a de statuës, combien de colomnes qui ne soustiennent rien, & qui ne sont là plantées que pour ornement, & pour monstrer seulement vne grande despence ? Quelle quantité d'eaux qui tombent auec vn grand bruit par des degrez? Nous sommes venus à des delicatesses si grandes, que nous ne voulons plus marcher que sur des pierres precieuses. En ceste estuues de Scipion il n'y auoit que des petites fentes au lieu de fenestres, taillees dans le mur de pierre, afin que sans affoiblir la forteresse, elles peust receuoir la lumiere. Mais maintenant ils appellent tasnieres de vermines, les baings, s'ils ne sont bastis, & accommodez en façon qu'ils puissent tout le long du iour receuoir le Soleil par des fenestres fort larges, si on ne s'y peut lauer & s'y voit clairement tout ensemble, si du baignoir & de la cuue mesmes ils ne voyent les champs & les mers. Par ainsi les bastimens que lors tout le monde admiroit, ou tout le monde accouroit pour les voir consacrer & dedier, sont mis au nombre des choses desia trop vieilles, aussi-tost que le luxe & la superfluité a trouué quelque nouueauté pour se ruiner elle-mesmes par des folles despenses. Mais il n'y auoit que fort peu de baings au temps passé, & encor ceux-là mesme n'estoient ornez d'aucun embellissement. Car pour quelle raison enrichiroit on vne chose ou l'on entiroit pour vn sold, & qui a esté trouuee pluſtoſt pour neceſſité, que pour plaisir? On n'y verſoit point de l'eau inceſſamment, elle n'y couroit comme si elle sortoit tousiours recentement d'vne fontaine chaude : ils ne se soucioient point combien seroit claire l'eau dans laquelle ils doiuent laisser leur ordures, Mais (ô bons Dieux) le grand plaisir que c'estoit d'entrer dans ces bains obscurs rabatus d'vn enduit vulgaire & commun, que tu cognoistrois bien auoir esté attrempez de la main propre de Caton Ædile, ou de Fabius Maximus, ou de quelqu'vn des Corneliens Car les Ædiles les plus nobles auoient la charge d'entrer dans les lieux où le peuple estoit receu, & de prendre garde qu'ils fussent tenus bien nets, & que la temperature fust saine & profitable : Non pas comme celle qui a esté inuentee puis n'agueres, laquelle semble pluſtoſt vn grand feu & vn embrasement, dans lequel on deuroit lauer tout vif vn esclaue qui seroit conuaincu de quelque detestable forfaict. Il me semble maintenant qu'il n'y a point difference si le baing est chaud ou s'il bruſle. Mais de quelle grande simplicité voit-on aujourd'huy quelques-vns accuser Scipiõ qu'il ne fist entrer par des larges verrieres la clarté dans ses estuues, qui ne se fist cuire & roſtir dans le baing, & qu'il n'attendist que sa digestion fut faite ? O le miserable homme (disent-ils) il ne sceut pas viure. Il ne se lauoit point auec vne eau reposee, mais le plus souuent trouble, & presque toute bouë, & lors qu'il pleuuoit plus fort. Il ne se soucioit pas beaucoup de se nettoyer ainsi : car il n'y venoit point pour se lauer de la crasse des onguents parfumez, mais de la sueur. Quels propos penses-tu que tiendront maintenant quelques-vns ? Ie ne porte pas enuie à Scipion: c'estoit autant comme de viure en exil, à celuy qui se lauoit ainsi. Mais encor, afin que tu le sçaches bien, il ne se lauoit pas tous les iours. Car ainsi que l'escriuent ceux qui ont parlé de l'ancienne façon de viure de Rome, ils lauoient tous les iours les bras & les iambes à cause de l'ordure qu'ils amassoient au trauail. Au reste ils ne lauoient tout le corps que les iours des foires, qui reuenoient de neuf en neuf iours. Quelqu'vn dira en cest endroit, que cela monstre bien qu'ils estoient fort sales. Que penses-tu qu'ils sentoient ? La guerre, le trauail, l'homme. Depuis qu'on a basty des estuues si nettes, ils sont plus vilains. Quand Horatius Flaccus veut descrire vn homme infame & perdu en ces delices trop grandes, que dit-il ?

Estuues de Scipion bien esloignées de luxe.

Par sobrieté & frugalité des anciens Romains.

Ouurage fait à Scipion pour auoir hay le luxe.

A la façon des anciens Romains, qui se lauoient par neceſſité, non par volupté.

Et n'en estoient que plus meslez.

Rufillus ſent le muſc & la cinette.

Si tu me preſentois maintenant Rufillus, ie ne l'eſtimerois pas plus que s'il ſentoit le bouc, & qu'il tint le lieu de Gorgonius, qu'Horace oppoſoit à Rufillus. C'eſt peu que de s'oindre de parfums, ſi l'on n'en prend deux ou trois fois le iour, afin que la ſenteur ne ſe perde point ſur le corps. Que diriez-vous qu'ils s'en prinſſent, comme ſi ceſte ſenteur ſortoit d'eux? Si ce que ie viens de dire, te ſemble trop ſeuere, tu reietteras cela ſur le village, où i'ay auſſi appris d'Ægialus tres-diligent pere de famille (qui eſt maintenant maiſtre de ce domaine) qu'vn verger d'arbres fruictiers, pour ſi vieil qu'il ſoit, ſe peut tranſplanter. Il faut que nous qui ſommes vieils, & qui ne plantons iamais vne oliuete que pour autruy, apprenions cela. Ie diray ce que i'ay veu, qu'vn verger d'arbres de trois ou quatre ans, qui auoient eſté tranſplantez, portoit ſi grande quantité de fruicts en Autonne, qu'on s'en faſchoit. C'eſt arbre auſſi te couurira, lequel

1. Georgie. *Viendra rendre de lombre bien tard à tes neueux.*

Comme dit noſtre Virgile, qui a plus regardé à ce qu'il pouuoit dire gentiment que veritablement. Il n'a pas tant voulu enſeigner les laboureurs, que donner du plaiſir au lecteur. Car afin que ie laiſſe les autres choſes à part, ie te rendray compte de ce qu'il m'a fallu cognoiſtre auiourd'huy:

Enuiron le printemps la fêue il faut planter.
Et toy, treſle Medois, dans les ſillons ietter:
Lors du mil tous les ans le ſoin ſe renouuelle.

Mais s'il faut planter cela en meſme ſaiſon, & ſi la ſemaiſon de l'vn & de l'autre ſe doit faire au printemps, tu le iugeras par cecy. C'eſt au mois de Iuin, & plus pres du mois de Iuillet que ie t'eſcris. Toutesfois i'ay veu en meſme iour cueillir les feues, & ſemer le mil. Ie retourne maintenant à l'oliuete, que i'ay veu planter de deux façons. Il tranſporta les troncs des grands arbres auec le tige, apres auoir coupé les groſſes branches iuſqu'à vn pied pres, il en couppa auſſi les racines, leur ayant toutesfois laiſſé la teſte principalle, de laquelle les autres dependoient. Et l'ayant trempée dans du fien, il la mit dans la foſſe: & ne la rechauſſa point ſeulement de terre, mais il la battit & foulla fort aux pieds. Il nie qu'il y ait aucune choſe qui y face plus de bien, que ce battement: car il empeſche que le froid & le vent n'y puiſſe entrer. En outre cela les garde de ne trembler pas tant & par ceſte raiſon donne loiſir aux racines naiſſantes de ſortir & prendre terre à leur aiſe: leſquelles eſtant encor tendres & ne ſe tenans que de la grace & faueur de la terre, il faudroit par neceſſité que la moindre ſecouſſe les arrachaſt. Au reſte il raſcle vn peu de l'arbre auant que de l'enſeuelir dans terre: car tout le bois (comme il dit) qui eſt deſpoüillé, il en ſort des nouuelles racines. Au demeurant le tronc ne doit point ſortir hors de terre plus haut que de trois ou quatre pieds. Car incontinent il ſera reueſtu d'embas, & la plus grande partie, comme aux vieilles oliuetes, ne ſera ny roſtie ny bruſlée. L'autre façon de planter fut telle. Il planta de meſme ſorte des branches fortes, qui n'auoient toutesfois encor l'eſcorce guere dure, comme ſont celles des ieunes arbres. Elles viennent vn peu plus tard mais elle n'ont rien de rude ny d'aſpre, non

Induſtrie des anciens laboureurs d'Italie à cultiuer les oliuiers & oliuetes.

plus que si elles estoient sorties de la plante mesme. I'ay veu aussi maintenãt transplanter vne vieille souche de vigne de son verger : mais il en faut (s'il est possible) ramasser tous les cheueux & la barbe, & la coucher plus à son aise & au large, afin que le corps mesmes puisse mettre racine. Ie les ay veus plantées non seulement au mois de Feburier, mais encor se prendre apres le mois de Mars, & embrasser vn autre ormeau que le premier. Tous ces arbres, qui sont (comme on dit) de grands corps, il me disoit qu'il les falloit entretenir auec de l'eau de cisterne : Et si elle y est profitable, nous auons la pluye à nostre commandement. Ie ne t'en veux point apprendre d'auantage, afin que comme il m'a rendu enuieux de l'imiter, il ne te le rende aussi, de vouloir faire comme moy. *La vigne.*

EPISTRE LXXXVII.

Il descrit la frugalité qu'il tint en vn petit voyage qu'il fist. Et sur ceste occasion il reprend les folles & delicates despenses des Romains par les exemples qu'il allegue. Il dispute si les richesses se peuuent appeller biens.

IE Ay fait naufrage auant que monter sur le nauire. Ie ne diray point comme cela est aduenu, afin que tu ne penses pas qu'il faille mettre cecy entre les Paradoxes des Stoyciens : desquels ie prouueray quand tu voudras, voire encores que tu ne vueilles, qu'il n'y en a aucun qui soit si faux, ny suject à tant d'admiration comme il semble estre de prime face. Cependant ce voyage m'a fait apprendre, combien nous auons de choses superfluës, & combien il seroit facile en y apportant quelque peu de iugement, de les mespriser, & faire que si parfois la necessité nous en priuoit, nous ne sentissions point qu'elles nous fussent ostées. Nous auons dessa passé fort heureusement deux iours, moy & mon bon amy Maximus, accompagnez de peu de seruiteurs, & seulement d'autant qu'vn carrosse en pouuoit porter sans aucunes besongnes, que ce que nous auions dessus nous. Mon matelas estoit sur la terre, & moy sur le matelas. De deux manteaux l'vn seruoit de lodier, & l'autre de couuerte. On n'eust peu rien retrancher de nostre disner, il fut appresté en moins d'vne heure : ie ne suis iamais sãs figues & sans mes tablettes. Si i'ay du pain, elles me seruẽt de viande : sinon, elles me seruẽt de pain. Elles me font tous les iours reuenir l'an nouueau, lequel ie rends plein de bon-heur & de felicité par mes bonnes & saincte pensées, & par la grandeur de mon ame, qui n'est iamais si grande que lors qu'elle a mis à part tous affaires, & qu'elle a fait paix auec elle-mesme, en ne craignant rien, & qu'elle s'est acquis beaucoup de richesses en ne desirant rien plus. Le chariot sur lequel ie suis monté, c'est vn chariot de vilage : on ne cognoist point à quoy les mules ayẽt vsé, qu'à les voir cheminer. Le muletier estoit pieds nuds, non point à cause de l'esté. A grand' peine puis-ie tant gaigner sur moy, que ie vousisse dire que ce coche fust mien. Ie sens encor commuer en moy vne meschante honte que i'ay de bien faire. Quand ie rencontre quelqu'autre train plus honorable & magnifique, ie ne me puis tenir d'en rougir : qui est vn tesmoignage certain que ce que i'approuue & que ie louë, n'est pas encor bien ferme & asseuré dans mon ame. Celuy qui a honte d'auoir vn meschant coche, seroit bien glorieux s'il en auoit vn plus riche. Ie n'ay point profité beaucoup : car ie n'ose encor descou-

Par son exemple & par celuy de Caton il veut induire chacun à frugalité. Laquelle apprend à se passer de peu sans qu'on s'apperçoiue d'auoir perdu ses aises accoustumées.

Il propose l'esprit à des meditations dignes de luy.

Luy faict aduoüer ses imperfections & defaute: &

Recognoistre la vanité du monde.

urir par dehors ma sobrieté. Mesmes i'ay peur maintenant de l'opinion qu'auront de moy ceux qui vont par pays. Mais contre l'opinion de tout le monde, il falloit aduancer ceste parole : Vous deuenez fols, vous vous trompez, vous auez en trop d'admiration les superfluitez qui ne seruent de rien : mais vous ne prisez pas vn par son propre bien. Quand il faut venir à l'estimation des biens, vous contez fort soigneusement, vous examinez curieusement le bien de tous ceux à qui vous voulez prester de l'argent, ou quelque bien-faict : car vous mettez desia cela en ligne de despense. Vous auez fort bien dire; Il a de grands heritages, mais il doit beaucoup : il a vne belle maison, mais il l'achepta d'argent emprunté : il n'y a pas vn qui mette plustost en veuë vne plus belle suite de seruiteurs : mais il ne paye iamais ses debtes. S'il vouloit payer ses creanciers, il ne luy resteroit aucun bien. Vous en deuez faire autant en toutes autres choses, & bien esplucher ce que chacun a, qui soit propre à luy. Penses-tu qu'vn homme soit riche parce que ses meubles, qui le suiuent aux voyages qu'il fait, sont d'or; parce qu'il fait labourer fort ces terres en toutes les Prouinces; parce qu'on fueillette vn grand liure de raisons de ses affaires, parce qu'il possede de si grands heritages dans les faux-bourgs de Rome, qu'il n'en pourroit auoir tant aux deserts mesme de la Poüille, sans qu'on luy en portast enuie? Quand tu auras bien compté tout cela, encor est-il pauure. Pourquoy? parce qu'il doit. Mais qu'est-ce qu'il doit, diras-tu? Tout ce qu'il a : Sinon que tu vouluisses dire qu'il y eust difference que quelqu'vn ait emprunté d'vn homme, ou de la fortune. Dequoy seruent les mules bien grasses, & toutes d'vne couleur? Dequoy seruent ces coches grauez & burinez?

Les cheuaux sont couuerts de beaux caparaçons,
De riche pourpre, peints de diuerses façons.
Les colliers tombent bas sur leur grasse poictrine,
Et le frein d'or massif entre les dents se mine.

7. Aeneid.

Autre exemple notable de frugalité en M. Caton.

Cela ne peut faire que le maistre en soit meilleur, ny la mule aussi. M. Catõ le Censeur, la naissance duquel fut autant profitable au peuple Romain, que celle de Scipion; (parce que l'vn fit touiours la guerre à nos ennemis, & l'autre aux vices) montoit vn cheual hongre, sur lequel il mettoit encor des besaces, afin qu'il portast luy-mesme les besongnes qui luy estoiẽt necessaires. O que ie souhaitterois de bon cœur qu'vn de tes mignõs refaits & en bon poinct qui se monstrent riches, en faisant quelque voyage, le rencontrast de fortune, auec ces auant-coureurs & Numidiens qui esleuẽt vne grande poussiere! Certainemẽt cestuy-là sembleroit bien estre en meilleur equipage & mieux accõpagné que Caton : Cestuy-là au milieu de tant d'appareils delicats, est en fin incertains s'il sera vn iour loüé à l'espée ou à l'espieu.

Laquelle est d'autãt plus recommandable par la dignité du personnage.

O que c'estoit vn grand honneur en ce siecle-là qu'vn chef d'armée, à qui le triomphe auoit autrefois esté decerné, vn qui auoit esté Censeur, & (ce qui est encor plus grand que tout cela) vn Caton, fust content d'vn seul cheual, & non pas encor tout entier : car ses hardes qui pendoient d'vn costé & d'autre en occupoient vne partie. N'estimerois-tu pas doncques plus ce seul cheual estrillé de la propre main de Caton, que tous ces petits cheuaux qui crenent de graisse, que tous les traquenars, & toutes les haquenées du monde? Ie voy que ce propos ne prendra iamais fin, que celle que i'y mettray moy-mesme. Ie me tairay donc, & ne parleray plus de ces choses, desquelles, à les voir comme elles sont en ce temps, celuy auoit bien deuiné le nom, qui les auoit appelées *impedimenta*, c'est à dire empes-

chemens. Ie veux maintenant propoſer quelque peu d'argumens que nos Stoïciens font touchant la vertu, laquelle nous ſouſtenons eſtre ſuffiſante pour rendre la vie bien-heureuſe. Ce qui eſt bon, fait les hommes bons: car en l'art de muſique ce qui eſt bon, fait les bons muſiciens: Les biens de fortune ne font point l'homme bon: Il s'enſuit donc qu'ils ne ſont point bons. A cela des Peripateticiens reſpondent ainſi, que noſtre premiere propoſition eſt fauſſe; & qu'il ne s'enſuit point, que de ce qui eſt bon les hommes ſe facent bons. Il y a quelque choſe bonne en la muſique, comme la fluſte, la corde, ou quelque autre inſtrument de muſique, propre au chant? toutesfois rien de tout cela ne fait le muſicien. Nous reſpondrons à cela, que vous ne comprenez pas comme nous entendons, ce qui eſt bon au muſicien: car nous ne parlons point des inſtrumens de muſicien, mais de ce qui fait le muſicien. Tu viens aux outils de la muſique, & non point à l'art. Or s'il y a quelque choſe de bon en l'art de muſique, c'eſt ce qui fait le muſicien. Ie veux encor rendre cela plus clair. Le bon en la muſique ſe prend en deux façons: L'vne par laquelle l'effect du muſicien eſt aidé: & l'autre, par laquelle l'art eſt aidée. Les inſtrumens, les fluſtes, les orgues, les cordes appartiennent à l'effect, & n'appartiennent point à l'art. Car le maiſtre peut eſtre ſans les inſtrumens: il peut auoir quelque empeſchement qui le gardera d'vſer de ſon art. Or cela n'eſt pas ainſi double en l'homme. Car il n'y a qu'vn ſeul bien qui appartienne à l'homme & à ſa vie. Ce qui peut aduenir au plus meſpriſé & au plus deſhonneſte homme du monde, n'eſt pas bien: Or les richeſſes peuuent venir à vn maquereau, à vn bourreau: Il s'enſuit donc qu'elles ne ſont pas bonnes. Cette propoſition (diſent-ils) eſt fauſſe: Car nous voyons que de bien ſçauoir la grammaire, la medecine, & d'eſtre bon pilote, cela aduient à des perſonnes de plus baſſe condition. Mais ces arts-là ne font point profeſſion de la grãdeur de l'ame, elles ne ſe hauſſent pas vers le ciel, & ne meſpriſent point les biens de fortune. C'eſt la vertu qui eſleue l'homme en haut, & qui le met par deſſus ce que le monde priſe & tient plus cher: C'eſt elle qui ne deſire point par trop les biens, & ne craint point par trop les maux. Chelidon l'vn des mignons de Cleopatra, poſſeda de grands biens, comme n'agueres Natalis, qui auoit la langue auſſi meſchante comme vilaine & impure, dans la bouche duquel les femmes ſe purgeoient: Il fut heritier de pluſieurs, & pluſieurs apres le furent de luy. Et quoy? voyons ſi les richeſſes l'ont ſoüillé, ou bien s'il a ſoüillé les richeſſes? leſquelles tombent ſur quelques perſonnes, de meſme façon qu'vne piece d'argent tomberoit dans vne cloaque. La vertu eſt logée par deſſus tout cela: elle n'eſt miſe à prix que par ſa propre monnoye: Elle ne penſe point que rien de ce qui nous aduient par vn moyen ou par autre, ſoit bien. La medecine & le gouuernement d'vn nauire n'a pas interdit ny à ſoy ny aux ſiens l'admiration de telles choſes. Celuy qui n'eſt pas homme de bien, peut neantmoins eſtre medecin, peut eſtre pilote, peut eſtre grammairien, auſſi bien certainement que cuiſinier. Mais celuy qui a quelque choſe non vulgaire, tu ne l'appelleras pas vulgaire. L'homme eſt tel, comme eſt ce qu'il a. Vne bougette n'eſt pas plus riche, que de ce qu'elle a. Et ſi encor tout ce qu'elle a n'eſt qu'vn acceſſoire. Qui eſt celuy qui vueille mettre aucun autre prix à vn ſac plein, que la ſomme à laquelle les deniers comptez qui ſont dedans reuiendront? Il en aduient autant aux maiſtres de grands patrimoines: ils ne ſont qu'vn acceſſoire & vne dependance de leurs biens. Pourquoy donc eſt-ce que le ſage eſt grand? parce qu'il a l'ame grande: Il eſt donc vray, que ce qui aduient à vn homme meſchant & meſpriſé, n'eſt pas bien. C'eſt pourquoy ie ne diray iamais que de ne ſentir aucune douleur, ce ſoit bien. La ci-

Arguments pour prouuer que la vertu eſt ſuffiſante pour viure heureuſement.

Repaire des Peripateticiens.

Replique des Stoyciens.

Obiection des Peripateticiens.

Reſponſe des Stoyciens.

gale à bien cela, la puce l'a auſſi. Ie ne diray point ſemblablement qu'eſtre en repos, & qu'eſtre exempt de faſcherie, ce ſoit bien. Voit-on rien qui ſoit plus en repos qu'vn ver? Veux-tu ſçauoir quelle choſe rend l'homme ſage? celle qui le fait Dieu. Il faut que tu luy donnes quelque choſe de diuin, quelque choſe de celeſte & de magnifique. Le bien ne tombe point ſur toutes perſonnes: Il ne peut pas ſouffrir que tout le monde le poſſede. Voy.

1. Georgic.

Ce que porte vn pays, ce qu'il ne porte point:
Icy vient le raiſin là le bled mieux à point.
Le fruict des arbres francs, & l'herbe par la prée
En quelques regions d'eux-meſmes ſe procree.
Vois-tu pas le ſaffran auec ſa forte odeur
Croiſtre dans le Timol: & que l'Inde à ceſt heur
De nous donner l'yuoire, & l'encens la Sabée,
Les Chalybes le fer?

Les commoditez de la vie humaine ſont eſparſes en diuerſes regions: mais le ſouuerain bien naiſt en l'ame ſaincte & pure.

Ces choſes ont eſté ainſi departies en diuerſes regions, afin que le commerce fuſt neceſſaire entre les hommes, ſi l'vn deſiroit quelque choſe de l'autre. Le ſouuerain bien auſſi à ſon lieu & ſa demeure: il ne naiſt point là où l'yuoire, ny là où le fer prouient. Demãdes-tu où eſt la demeure du ſouuerain bien? C'eſt en l'ame. Et ſi elle n'eſt pure & ſaincte, Dieu n'y loge point. Le bien ne s'engẽdre point du mal: les richeſſes s'engendrẽt de l'auarice: il s'enſuit donc que les richeſſes ne ſont pas bonnes. Il n'eſt pas vray (dit-il) que le bien ne puiſſe naiſtre du mal. Car l'argent prouiẽt d'vn ſacrilege & d'vn larrecin. Par ainſi le ſacrilege & le larrecin ſõt mauuais: mais c'eſt parce qu'ils apportent plus de maux que de biens. Car ils donnẽt bien du profit & du gain, mais c'eſt auec crainte, auec ſoin, auec tourment de corps & d'eſprit. Quiconque dit cela: il faut qu'il reçoiue le ſacrilege cõme mauuais, parce qu'il fait beaucoup de maux: & comme bon auſſi en quelque partie, parce qu'il fait quelque bien. Mais que pourroit-on voir de plus monſtrueux, que de compter le ſacrilege, le larrecin, & l'adultere entre les biens? nous auons aſſez perſuadé cela. Mais combien y en a-il qui n'ont point de honte de leur larrecin, & qui font leur gloire d'eſtre adulteres? Car les petits ſacrileges ſont punis, & les grands ſont portez en triomphe. Tu peux encor adiouſter cette raiſon, que ſi le ſacrilege en quelque partie eſt bon, il ſera pareillement honneſte, & qu'on pourra dire qu'il eſt bien-faict. Parce que c'eſt vne action noſtre: Et toutesfois cela ne pourroit entrer en la penſée d'homme du monde. Il s'enſuit donc que les biens ne peuuẽt naiſtre des maux. Car ſi (cõme vous dites) le ſacrilege eſt mauuais, parce qu'il apporte beaucoup de mal, ſi vous luy remettez la peine & le ſupplice, ſi vous luy promettez aſſeurance, il ſera du tout bon. Et toutesfois le plus grand ſupplice des crimes eſt en eux-meſmes. Tu te trompes ſi tu penſes que leurs peines ſoient differées iuſqu'à ce qu'ils ſoient entre les mains du bourreau, ou dans la priſon. Ils ſont punis dés auſſi toſt qu'ils ſont faits, voire meſme quand ils le font. Le bien donc ne ſe peut engendrer du mal, non plus qu'vne figue d'vn oliuier. Tout ce qui naiſt, reſpond à ſa ſemence, les Liés ne peuuent degenerer. Comme l'honneſteté ne peut naiſtre d'vne vilanie, auſſi le bien ne peut naiſtre du mal: car l'honneſteté & le bien n'eſt qu'vne meſme choſe. Quelques-vns des noſtres contre cela reſpondent ainſi: Prenons le cas que l'argent ſoit vn bien de quelque part qu'il viẽne: ſi eſt-ce que l'argent encor qu'il prouienne d'vn ſacrilege, ne tient point du ſacrilege. Il te faut entendre cela de ceſte façon:

Refutation de ceux qui tiennent que la vertu puiſſe naiſtre du vice.

Comparaiſons propres à la propoſe.

Dans vne mesme cruche il y a de l'or, il y a aussi vne vipere. Si tu ostes l'or de la cruche, parce qu'il y a vne vipere dedans, ce n'est pas la cruche qui me donne de l'or parce qu'elle a vne vipere dedans: mais ayant la vipere elle me donne aussi l'or. De mesme façon on fait profit d'vn sacrilege: nō pas parce que le sacrilege est vilain & meschant, mais parce qu'il porte du profit auec soy. Tout ainsi que la vipere est le mal qui est dans la cruche, & non pas l'or qui est aupres de la vipere: pareillement le mal qui est au sacrilege, c'est le forfaict, & non point le profit & le gain. Mais on oppose contre cela, que la condition de ces deux choses est fort dissemblable, Quand a l'vn, ie puis prendre l'or sans la vipere: mais quand à l'autre, ie ne puis rien gaigner sans estre sacrilege. Ce gain n'est pas mis aupres du crime, il est meslé parmy. Ce qui nous fait tomber en plusieurs maux, quand nous le voulons auoir, n'est pas bien: Quand nous voulons poursuiure les richesses, nous tombons en plusieurs maux: Les richesses donc ne sont pas bonnes. Vostre proposition, dit-il, a deux significations: l'vne que quand nous voulons suiure les richesses, nous tombons en plusieurs maux. Mais nous tombons aussi en beaucoup de maux, quand nous voulons suiure la vertu. Quelqu'vn estant monté sur mer pour aller suiure ses estudes, a fait naufrage, ou a esté fait prisonnier. L'autre signification est telle. Ce qui est cause que nous tombons en quelque mal, n'est pas bien. Il ne s'en suiura point de ceste proposition que par le moyen des richesses, ou des voluptez, nous tombions en quelque mal. Ou si par le moyen des richesses nous tombons en beaucoup de maux, les richesses non seulement ne sont pas bonnes, mais elles sont mauuaises: Et toutesfois vous dites seulement qu'elles ne sont pas bonnes. Dauantage (dit-il) vous confessez qu'elles ont quelque vsage. Vous les mettez au nombre des commoditez. Mais par ceste mesme raison, elles ne seroient point commoditez parce que par leur moyen il nous aduient beaucoup d'incommoditez. Il y a quelques-vns qui à ce propos respondent cecy: Vous vous trompez, si vous accusez les richesses de vous porter incommoditez. Elles n'offensent pas vn: car ce qui nuit à quelqu'vn, ou c'est la propre folie, ou la meschanceté d'autruy. De mesme sorte que l'espee, qui d'elle-mesme ne tuë pas vn, est l'arme de celuy qui tuë, aussi ce ne sont pas les richesses qui t'offensent, encor que par le moyen des richesses tu sois offensé. Possidonius, comme ie pense, dit encore mieux: Que les richesses sont causes des maux, non qu'elles facent aucune chose, mais parce qu'elles irritent ceux qui doiuent faire des maux. Car il y a vne cause efficiente, qui doit par necessité nuire dés incontinent: & vne autre precedente: c'est ceste precedente que les richesses ont. Elles nous enflent le courage, nous rendent orgueilleux, nous engendrent enuie, & mettent nostre entendement en vne si grande fureur, que la reputation d'estre riches, nous plaist, encore qu'elle nous doiue nuire. Il faut que les biens soient exempts de tout blasme, ils sont purs & entiers, ils ne corrompent point l'ame, ni la solicitent. Ils esleuent bien l'ame & l'agrandissent, mais c'est sans orgueil. Les vrais biens donnent asseurance à nostre ame: & les richesses, audace. Les vrais biens donnent vne grandeur de courage: & les richesses insolence. Or l'insolence n'est autre chose, que l'opinion d'vne fausse grandeur. En ceste façon, diras-tu, les richesses non seulement ne sont point bien, mais elles sont mal. Elles seroient mal, si elles mesmes nuisoient, si (comme i'ay dit) elles auoient la cause efficiente. Toutesfois elles n'ont que la precedente, laquelle non seulement incite les esprits, mais les attire. Car elles ont vne apparence de bien, vray-semblable & croyable à l'endroit de plusieurs. La vertu mesmes a quelque cause precedente à l'enuie: car on porte enuie à plusieurs, à raison

Aduis de quelques Stoiciens sur la precedente doctrine, examinee.

Si les richesses sont bien ou mal.

Response de quelques Stoiciens.

Aduis de Seneque.

Si les richesses sont aussi engendrees de la vertu.

de leur ſageſſe ou de leur iuſtice : mais elle n'a pas ceſte cauſe d'elle-meſme, ny aucune qui ſoit vray-ſemblable. Car au contraire la vertu repreſente à l'entendement des hommes, vne opinion plus vray-ſemblable qui les attire à l'aimer & à l'auoir en admiration. Poſidonius diſt qu'il faut argumenter en ceſte façon : Les choſes qui ne donne aucune grandeur à noſtre ame, aucune aſſeurance, aucune fermeté, ne ſont pas biens : mais les richeſſes & la ſanté, & telles autres choſes ſemblables, ne font rien de tout cela : Il s'enſuit donc que ce ne ſont pas biens. Il fortifie encor d'auantage ceſt argument en ceſte ſorte : Les choſes qui ne donnent à l'ame ny grandeur ny aſſeurance, ny fermeté : ains au contraire, inſolence, orgueil, arrogance, ſont mauuaiſes : or nous ſommes pouſſez à cela par les richeſſes de fortune : s'enſuit donc que ce ne ſont pas biens. Et par ceſte raiſon, dit-il, ce ne ſeront point auſſi commoditez. La condition des profits & commoditez, eſt vne, & celle des biens eſt autre. Le profit & la commodité, c'eſt ce qui a plus d'vſage que de peine & de faſcherie. Mais le bien doit eſtre entierement net, ſans porter aucun dommage en façon que ce ſoit. Ce n'eſt pas bien, ce qui ne profite plus, mais ſeulement ce qui profite. Par ainſi le profit & la commodité ſe raporte & aux beſtes & aux hommes imparfaits, & aux fols. C'eſt pourquoy il y peut auoir de l'incommodité meſlee auec la commodité. Mais on l'appelle profit quand il a plus de commodité que de perte : Et le bien n'appartient qu'au ſeul homme ſage. Il ne doit eſtre aucunement violé. Ayez bon courage : il n'y reſte plus qu'vn nœud, mais c'eſt le nœud d'Hercules. Le bien ne ſe peut pas faire du mal : la richeſſe s'engendre de pluſieurs pauuretez : par ainſi la richeſſe n'eſt pas bien. Nos Stoyciens ne reçoiuent point ceſt argument : les Peripateticiens le forment, & luy donnent ſolution. Toutesfois Poſidonius dit que ce Sophiſme, qui eſt debatu par toute les eſcholes des Dialecticiens, eſt ainſi confuté par Antipater : Pauureté eſt appellée non point par poſition, mais par detraction, ou (comme on dit les anciens) par priuation, les Grecs l'appellent *ſtetiſin*, c'eſt à dire defaut. Elle n'eſt point ainſi dite, parce qu'elle ait, mais parce qu'elle n'a pas. Par ainſi de pluſieurs choſes vuides, vous ne pouuez rien emplir : pluſieurs choſes engendrent la richeſſe, & non point pluſieurs pauuretez. Car tu prens la pauureté (dit-il) autrement que tu ne dois. Pauureté eſt, non pas celle qui poſſede peu, mais celle qui ne poſſede pas beaucoup. Et par ainſi elle n'eſt pas appellee de ce qu'elle a, mais de ce qui luy defaut. Ie dirois plus facilement, ce que ie veux, s'il y auoit vn mot Latin qui ſignifiaſt *aporia*, c'eſt à dire indigence : laquelle Antipater diſoit eſtre le pauureté. Quād à moy ie ne vois point que la pauureté ſoit autre choſe qu'auoir peu de bien. Nous parlerōs de cela, ſi quelque iour nous auons aſſez de loiſir, & dirons qu'elle eſt la ſubſtāce des richeſſes, & quelle, celle de la pauureté. Et lors auſſi nous cōſidererons, à ſçauoir-mon s'il vaux mieux flatter la pauureté, ou bien oſter l'orgueil aux richeſſes, que diſputer des ſeules paroles, comme ſi deſia on auoit fait iugement des choſes. Prenons le cas que nous ſommes appellez à vne aſſemblee de peuple, & qu'on vueille faire vne loy pour abolir les richeſſes, ſera-ce auec ces argumens-là que nous voudrōs perſuader ou diſſuader? pourrons-nous tant gaigner ſur le peuple Romain, qu'il vueille par là rechercher ou loüer la pauureté, qui ſeule a eſté le fondement & la cauſe de ſon Empire? ou qu'il ait crainte de ſes richeſſes? ou luy faire ſouuenir qu'il les a trouuees au pouuoir d'vn peuple vaincu? ou que c'eſt de là que l'ābition des offices, les corruptions, les ſeditions ont gliſſé dans ceſte tres-ſaincte & tres-ſobre cité? Que c'eſt auec vne trop folle deſpence qu'on fait monſtre de la deſpoüille des nations eſtrangeres : & que ce qu'vn peuple ſeul a rauy à tous, luy pourroit eſtre facilement

A l'vne de Poſidonius ſur ceſte queſtion.

Si elles apportent des commoditez.

Opinion des peripateticiens & Stoyques touchant l'origine des richeſſes, examinee.

Que c'eſt que pauureté.

Il vaudroit mieux combatre les mauuaiſes affections. qui abuſent le monde auec des ſophiſteries.

rauſ par tous? C'eſt ce qu'il vaudroit mieux perſuader, & faire la guerre aux mauuaiſes affections, & n'abuſer pas le monde auec ces argumens. Parlons vertueuſement, ſi nous pouuons: ſinon, au moins parlons plus clairement.

EPISTRE LXXXVIII.

Des ſciences liberales, comment & combien de temps on les doit ſuiure. Des eſtudes vaines & inutiles, & des exercices que pluſieurs font, qui ne leur profitent rien. Que tous nos eſtudes doiuent ſeruir à la vertu, & que c'eſt la vraye ſcience & l'eſtude liberale. 1

IV as enuie de ſçauoir quelle opinion i'ay des ſciences liberales. Ie n'en ay aucune en admiration, & ne les mets au nombre des biens, ſi on les enſeigne pour de l'argent. Ce ne ſont que meſtiers à loüage, qui ne ſont profitables, qu'entant qu'ils preparent l'eſprit, & pourueu qu'ils ne le retiennent point. Car il n'y faut point arreſter l'eſprit que pendant le temps qu'il ne ſe peut employer à choſe plus grande; ce ne ſont qu'apprentiſſages, & non point chefs-d'œuure. Tu vois bien pourquoy on les appelle ſciences liberales: parce qu'elles ſont dignes d'vn homme de libre condition. Au reſte il n'y a qu'vn eſtude veritablement liberal, c'eſt celuy qui rend l'homme libre. C'eſt l'eſtude de ſageſſe qui eſt eſleué haut, immuable magnanime: tous les autres ſont peu de choſe, & dignes ſeulement des petits enfans. Pourrois-tu croire qu'il y euſt rien de bon dans l'ame de ceux, deſquels tu vois les precepteurs eſtre les plus deſhonneſtes & les plus meſchans hommes du monde? Nous ne deurions pas apprendre cela: nous le deurions deſia auoir appris. Quelques-vns ont penſé qu'on ſe deuoit enquerir ſi l'eſtude des ſciences liberales pouuoit faire deuenir vn homme vertueux. Il ne le promet pas ſeulement, & n'a aucun deſir de le ſçauoir faire. Le Grammairien ne s'empeſche que de paroles: & s'il ſe veut ietter plus auant, ce n'eſt que ſur les hiſtoires, ou pour le plus loin qu'il ſe pourroit eſtendre, ſur la poëſie. Mais quel chemin nous peut tracer l'vn ou l'autre à la vertu? l'explication des ſyllabes, la diligence des mots, la memoire des fables, la loy & la façon meſurée des vers? Qu'eſt-ce de tout cela qui nous peut oſter la crainte, chaſſer l'ambition, & retenir nos mauuais deſirs? Venons à la geometrie & à la muſique: tu ne trouueras rien en elles, qui te garde de craindre ou de ſouhaitter. Quiconque ignore cela, c'eſt en vain qu'il ſçait les autres choſes. Il faut voir ſi ces gens-là enſeignent la vertu ou non. S'ils ne l'enſeignent, il ne la peuuent apprendre: & s'ils l'enſeignent, ils ſont Philoſophes. Veux-tu ſçauoir combien il s'en faut qu'ils ne ſe ſoient mis en chaire pour l'enſeigner? Regarde ſeulement de combien leurs intentions ſont differentes enſemble. Et toutesfois elles s'accorderoient, ſi tous enſeignoient vne meſme choſe. Si ce n'eſt qu'ils t'ayent perſuadé que Homere fuſt Philoſophe: toutesfois par les meſmes raiſons qu'ils le penſent prouuer ils le nient. Car maintenant ils le font Stoicien, n'approuuant que la ſeule vertu, & fuyãt la volupté, & ne perdant iamais l'honeſteté, quand ce ſeroit pour deuenir immortel: Maintenant ils le font Epicurien, loüant l'eſtat d'vne cité plauſible, où l'on meine vne vie entre les banquets & la muſique: Maintenant Peripateticien, introduiſant trois ſortes de biens: Maintenant Academique, diſant que toutes choſes ſont douteuſes & incertaines. Par là il appert, puis que toutes choſes ſont en luy, qu'il n'y a rien du tout. Car elles ſont toutes contraires en elles.

Les ſciences liberales ne ſont que preparer l'eſprit pour le rendre capable de plus grandes choſes, & n'y a que ſageſſe qui ſoit proprement liberal.

Elles ne peuuent faire deuenir l'homme vertueux. ny

Deſtourner les paſſions de l'eſprit.

Diuerſes opinions touchant Homere, s'il a eſté Philoſophe ou non.

La curioſité des Grammairiens eſt fort vaine. &

Confeſſons-leur qu'Homere fut Philoſophe : certainement il fut donc ſage auant qu'il euſt cognoiſſance aucune de la poëſie. Il nous faut doncques apprendre ce qui rendit Homere ſage. De me vouloir enquerir qui eſtoit plus ancien, Homere ou Heſiode, il me ſemble que cela ſert auſſi peu à propos, que de vouloir ſçauoir ſi Hecube eſtoit plus petite que Helene, & pourquoy elle sẽbloit plus vieille qu'elle eſtoit. Pourquoy (dis-ie) penſes-tu qu'il puiſſe ſeruir de rien d'entrer en recherche des ans de Patroclus & d'Achiles ? Tu t'enquiers pluſtoſt en quelles terres Vlyſſe demeura ſi longuement errant & perdu, que de nous vouloir enſeigner de ne demeurer errans & perdus pour iamais. Ie n'ay pas le loiſir d'eſcouter ſi ce fut entre l'Italie & la Sicile que la tempeſte le pouſſa, & ſi ce fut hors du monde duquel nous auons cognoiſſance : car l'erreur & l'eſgarement ne pouuoit eſtre ſi long en vn petit quartier de pays. La tempeſte de l'ame nous tourmẽte tous les iours, & la meſchanceté nous iette ſur tous les maux d'Vlyſſes. Nous n'auons point faute de beauté qui corrompe nos yeux, ny faute d'ennemis : Nous voyons d'vn coſté des monſtres enragez qui ne prennent plaiſir qu'au ſang humain : de l'autre des mignardiſes qui nous trahiſſent par les oreilles : & d'vn autre coſté encor, les naufrages que nous faiſons par tant de diuerſitez de maux. Apprens-moy ſeulement comme ie dois aimer ma patrie, ma femme, mon pere : & cõme ie dois faire voile vers ces choſes honneſtes, quand meſme ie deurois faire naufrage. Pourquoy t'enquiers-tu ſi Penelope a eſté impudique, ſi elle a trompé les hommes de ſon tẽps, ou ſi elle ſoupçonna auant qu'elle le ſçeuſt, qu'Vlyſſe fuſt celuy quelle voyoit ? Enſeigne-moy que c'eſt que la pudicité, quel bien elle apporte : ſi elle eſt logée en l'ame ou au corps. Ie reuiens à la muſique, tu m'apprens comme vn deſſus & vne baſſe-contre s'accordent, comme les cordes des inſtrumens de diuers ſons rendent vne douce harmonie. Ay pluſtoſt que mon ame ſoit d'accord auec elle-meſme ; & que mes conſeils ne ſoient point contraires entr'eux. Tu m'apprens quels tons ſont propres au dueil & aux pleurs : monſtre-moy pluſtoſt cõme parmy les aduerſitez ie ne dois ietter aucune parole accompagnée de pleurs. Le Geometrien m'enſeigne d'arpenter vn domaine de grande eſtenduë, qu'il m'apprenne pluſtoſt comme ie dois meſurer ce qui peut ſuffire à la vie de l'homme. L'Arithmeticien m'apprend à compter, & cõme il faut preſter les doigts à l'auarice : qu'il m'enſeigne pluſtoſt que ces comptes ne ſeruent de rien : & que celuy de qui le reuenu laſſe le receueur & le controlleur, n'eſt pas plus heureux pour cela : & au contraire qu'il poſſede beaucoup de bien ſuperflu, & qu'il deuiendroit malheureux, s'il eſtoit contraint de tenir luy meſme le cõpte de tout le bien qu'il a. Que me ſert-il de ſçauoir diuiſer vn champ en parcelles, ſi ie ne ſçay point faire partage auec mon frere ? Que me ſert-il de cognoiſtre ſubtilemẽt combien de pieds il y a à l'arpent, & comprendre ſi la toiſe s'eſt de rien trõpée, puis qu'vn puiſſant voiſin que i'ay m'appauurit, vſurpant touſiours quelque choſe ſur mes biens ? Tu m'apprens à ne rien perdre de ce qui eſt dans mes bornes, & limites : mais ie veux apprendre comme en les perdant entieremẽt tous, ie puiſſe encor eſtre ioyeux. Ie ſuis chaſſé, dit-il, d'vne terre qui eſtoit à mon pere & à mon ayeul. Quoy ? qui eſt-ce qui tenoit ceſte terre auãt que ton pere l'a tint ? Pourrois-tu certainement dire à quel hõme ou à quel peuple elle a eſté ? Tu n'y es pas entré cõme maiſtre & ſeigneur, mais comme metayer. De qui es-tu metayer ? c'eſt de ton heritier, ſi tu es ſi heureux d'en auoir. Les iuriſconſultes diſent, que ce qui eſt public ne peut eſtre preſcript. Ce que tu poſſedes eſt public, & qui plus eſt, à tout le genre humain. O le beau ſçauoir ! tu ſçais meſurer les choſes rondes, tu reduis en quarré toute figure qu'on te baille : Tu dis quelle diſtance il y a entre les eſtoilles,

Leurs recherches preſques inutiles.

Celles de la Philoſophie morale apportent bien autre fruict.

Celles de la muſique ſont plus ſubtiles qu'vtiles.

Les inuentions de Geometrie & d'Arithmetique ſont auſſi plus laborieuſes que neceſſaires. &

n'y a rien que tu ne puiſſes meſurer. Si tu es bon artiſan, meſure l'ame de l'homme. Dy combien elle eſt grande, combien elle eſt petite. Tu ſçais qu'elle eſt la ligne droite : dequoy te ſert cela, ſi tu ignores que c'eſt ce qui eſt droit en la vie ? Ie viens maintenant à celuy qui ſe vante d'auoir la cognoiſſance des choſes celeſtes. *Celles de l'Aſtrologie, plus curieuſe.*

Où de Saturne froid l'eſtoille ſe termine,
Par quel cercle des Cieux le Mercure chemine.

car

Que profitera de ſçauoir cela ? pour me tenir en peine quand l'eſtoille de Saturne & Mars ſeront oppoſees l'vne à l'autre, ou quand celle de Mercure ſe couchera ſur le veſpre à la veuë de celle de Saturne, l'apprendray plus volontiers cecy, qu'en quelque lieu qu'elles ſoyent, elles ſont fauorables, & ne peuuent changer de nature. L'ordre eternel des deſtinées, & vn cours ineuitable les fait rouler. Elles retournent à leur tout certain & accouſtumé. Elles meuuent, ou ſignifient les effects de toutes choſes. Mais ſi elles font tout ce qui aduient, dequoy vous profitera la cognoiſſance d'vne choſe ineuitable ? ou ſi elles le ſignifient, dequoy ſert-il d'vſer de preuoyance en ce qu'on ne peut fuyr ? Soit que tu le ſçaches, ou que tu ne le ſçaches point, elles aduiendront. *L'ordre des deſtinées eſt eternel & inenitable.*

Si tu veux regarder le Soleil, & La ſuitte
Des eſtoilles qui vont par ordre apres ſa fuitte,
Iamais tu ne ſeras trompé du lendemain,
Ny tu temps de la nuict que tu verras ſerain.

I'ay aſſez ſagement pourueu pour eſtre aſſeuré contre toutes embuſches : mais le lendemain ne me pourra-il pas tromper. Car ce qui aduient à vn qui ne le ſçait point le trompe. De ma part ie ne ſçay point ce qui doit aduenir : mais ie ſçay bien ce qui ſe peut taire. Ie ne perdray ny le cœur ny l'eſperance pour cela : i'attendray tout. Si quelque choſe m'en eſt quittée, ie la prendray en bonne part. L'heure qui m'eſpargne me trompe : mais encor auec tout cela elle ne me trompe point. Car tout ainſi que ie ſçay que toutes choſes peuuent aduenir, auſſi ſçay-ie certainement que toutes n'aduiendront point. Et comme i'eſpere la bonne fortune, ie m'appreſte à la mauuaiſe. Il faut que tu m'excuſes en cela, meſmes que ie ne chemine point par l'ordonnance d'autruy. Car ie ne croy point qu'on doiue receuoir les peintres au nombre des arts liberaux, auſſi peu que les ſtatuaires ou les tailleurs de marbre, ou tels autres miniſtres de folles deſpenſes. Ie chaſſe loin auſſi les maiſtres de la lutte, & tout cet art qui conſiſtent en huyle & en ſablon : ou bien ie receurois auſſi les parfumeurs, les cuiſiniers, & tous ceux qui employent leur eſprit apres nos voluptez. Ie te prie, qu'ont de liberal ceux qui rendent leur gorge dés le matin, qui ont mis le corps à la graiſſe, & ont amaigry l'ame de pareſſe & faineantiſe ? Penſes-tu que cet eſtude ſoit liberal à noſtre ieuneſſe, laquelle nos majeurs ont exercée tout debout, à jetter les dards, à eſcrimer d'vn leuier contre vn pal, à manier vn cheual, à tirer des armes ? Ils n'enſeignoient rien à leurs enfans qu'on deuſt apprendre à ceux qui demeurent touſiours couchez. Mais ny ceſte-là, ny les autres n'enſeignent ny ne nourriſſent point la vertu. Car que ſert-il de ſçauoir gouuerner vn cheual, de le ſçauoir bien pouſſer, & apres arreſter auec le frain, ſi tu te laiſſes emporter à tes affections deſbordées ? Que ſert-il de vaincre pluſieurs hommes à la lutte, & à l'eſcrime des poings, & de ſe laiſſer vaincre à la cholere ? Quoy *L'art des peintres, ſculpteurs & ſtatuaires, ne merite de tenir rang parmy les liberaux, ny tels autres inſtrumens de folles deſpenſes.* Voyez Vegece liu. 1. chap. 13. *Les arts liberaux ne ſont que preparatifs*

à la vertu, comme les premiers elemens dreſſans le chemin auſdites arts.

done? Les ſciences liberalles ne nous ſeruent-elles de rien? Elles profitent beaucoup aux autres choſes, & de rien à la vertu. Car meſmes les arts mechaniques qui s'exercent par le ſeruice des mains, ſeruent d'inſtrumens de la vie, & n'aident de rien à la vertu. Pourquoy donc faiſons nous apprendre les arts liberaux à nos enfans? Ce n'eſt pas qu'ils puiſſent donner la vertu, mais parce qu'ils preparent l'ame pour receuoir la vertu. Tout ainſi que ceſte premiere literature (c'eſtoit ainſi que les anciẽs l'appelloient) par laquelle on apprend aux enfans de cognoiſtre les lettres, n'enſeigne point les ſciences liberalles, mais appreſte la place pour les apprendre incontinent apres: Pareillement les arts liberaux ne conduiſent point l'ame à la vertu, mais ils la rendent bien plus capable. Poſſidonius dit qu'il y a quatre ſortes d'arts. Il y en a de vulgaires & ſordides: ils y en a pour faire des jeux & donner de l'eſbatement: il y en a de puerils, il y en a de liberaux. Les vulgaires ſont des artiſans, qui ſe traittent à la main, & ne ſont occupez qu'au ſeruice de la vie: pour leſquels il ne ſe faut propoſer aucune image, reſpect de bien-ſeance, ny d'honneur. L'art des jeux & des eſbatemens, ne penſent qu'à donner plaiſir aux yeux & à l'oreille. Tu peux mettre au nombre de ceux-là, les fabricateurs d'engins, qui dreſſent des feintes & des corps contrefaits, qui ſemblent ſe hauſſer doucement d'eux-meſmes, & des planchers, qui s'eſleuent en haut, & d'autres paſſe-temps qui paroiſſent inopinément, ou quand les machines qui s'entretiennent, s'enfoncent, ou quand celles qui eſtoiẽt ſeparées ſe raſſemblent & conjoignent, ou quand celles qui s'eſtoient plus eſleuées que les autres s'abaiſſent peu à peu & ſe remettent en leur place. Les yeux du vulgaire ignorant ſont rauis de voir ces merueilles, & ne ſçachant point comme cela ſe fait, s'eſtonnent de toutes nouueautez. Les puerils qui ont quelque choſe de ſemblable aux liberalles ſont celles que les Grecs appellent *enchyclithis*, les noſtres les appellent liberales. Mais les ſeules liberales, ou (pour mieux dire la verité) les libres, ſont celles qui ont ſoin de la vertu. Tout ainſi (dit-il) qu'il y a quelque partie de la Philoſophie qui eſt naturelle, quelque partie morale, & quelque autre partie rationale: pareillement ceſte trouppe des ſciences liberales veut prendre lieu en la Philoſophie. Quand on vient aux queſtions naturelles, il en faut demeurer au teſmoignage de la Geometrie. S'enſuit-il pour cela qu'elle ſoit vne partie de ce qu'elle aide? Pluſieurs choſes nous aident qui ne ſont point pour cela partie de noſtre corps, & ſi elles l'eſtoient, ne nous pourroient pas aider. La viande aide au corps, & toutesfois elle n'en eſt pas vne partie. Le ſeruice de la Geometrie nous porte quelque profit. Elle eſt auſſi neceſſaire à la Philoſophie, comme le feure à la Geometrie: Mais il n'eſt point partie de la Geometrie, ny la Geometrie de la Philoſophie. D'auantage, & l'vne & l'autre a ſon but & ſa fin. Car le ſage recherche les cauſes naturelles, & les cognoiſt: & le Geometrien trauaille pour ſçauoir le compte des nombres & des meſures. Le Mathematicien comprent de quelle matiere les corps celeſtes ſont compoſez, quelle vertu ils ont, de quelle nature ils ſont: leurs cours & leurs retours, les obſeruations comme ils deſcendent, & s'eſleuent apres, & comme ils ſemblent quelquefois ne bouger d'vn lieu, encore que les corps celeſtes ne s'arreſtent iamais. Le ſage ſçait pourquoy l'image ſe repreſente dans vn miroir. Le Geometrien ce pourra dire de combien doit eſtre le corps eſloigné de l'image, quelle eſt la forme du miroir, & quelle image elle rend. Le Philoſophe prouuera que le Soleil eſt grand, mais le Mathematicien dira combien il eſt grand. Car il procede par vſage & par exercitation: mais pour y proceder, il faut qu'il apprenne quelques principes. Or vne ſcience n'eſt pas maiſtreſſe d'elle meſme, ſi elle emprunte ſes fondemens d'ailleurs, la Philoſophe n'emprunte rien d'autruy.

Quatre ſortes d'Arts ſelon Poſſidonius.
Vulgaires.
Plaiſants.
Puerils.
Liberaux.

Leſquels ne ſont que repaiſtre les yeux du peuple.

mais Les ſeules liberales ont ſoin de la vertu.

&

d'autruy. Elle meſme baſtit ſon ouurage, & prend ſon fondement dans ſon domaine. La Mathematique (ſi ie dois dire ainſi) eſt ſuperficiaire : elle baſtit ſur le fonds d'autruy : elle prend les principes d'ailleurs, afin que par le moyen d'elle paruienne plus auant. Si elle pouuoit d'elle-meſme paruenir à la cognoiſſance de ce qui eſt vray, ſi elle pouuoit cõprendre la nature de l'vniuers, ie dirois qu'elle porteroit vn grand profit à nos ames, qui croiſſent & s'agrandiſſent par le maniemẽt des choſes celeſtes, & attirer la cognoiſſance d'vne choſe par le moyen de l'autre. Il y a vne ſeule choſe qui rend l'ame parfaicte : c'eſt la ſcience immuable des biens & des maux, qui ne peut eſtre cogneuë que par la Philoſophie. Il n'y a aucune autre ſcience qui ſe ſoucie d'enquerir que c'eſt que le bien ou le mal. Elle doit touſiours cheminer aupres des vertus. La conſtance meſpriſe ce qu'on craint : Elle ne tient conte des choſes eſpouuentables & cruelles qui mettẽt noſtre liberté ſous le ioug: elle les appelle au combat, & les ſurmõte. Et voudrois-tu dire que les arts liberaux la fortifient? La foy eſt le bien le plus ſainct que l'homme ait dedans l'ame : il n'y a neceſſité aucune qui la puiſſe forcer à faire vne tromperie : il n'y a promeſſe ni loyer qui la corrõpe: Bruſle, dit-elle, foüette, tuë, ie n'en deſcouuriray rien, mais tãt plus on voudra par les tourmens ſçauoir mes ſecrets, c'eſt lors que ie les cacheray plus profondement dedans moy. Et quoy? les ſciences liberales peuuent-elles donner ce courage? La temperance commande aux voluptez: elle en hayt les vnes, & les chaſſe: elle gouuerne les autres par raiſon & les reduit à vne ſage meſure: & ne s'approche iamais d'elles, pour l'amour d'elles. Elle ſçait que la plus honneſte meſure de nos deſirs, eſt d'en prendre non pas tant que tu voudrois, mais tant que tu deurois. L'humanité defend d'eſtre ſuperbe enuers ſes compagnons, defend d'eſtre auare: elle ſe rend douce & gratieuſe de parole & d'effect enuers tous : elle penſe que tous les maux d'autruy la touchent, & aime principalement ſon bien, parce qu'il doit porter profit à quelque hõme vertueux. A ſçauoir-mon ſi les ſciences liberalles nous commandent d'apprendre ces mœurs-là : nenny: non plus que la ſimplicité, que la modeſtie, que la ſobrieté, & la ſurgalité : non plus que la clemence, qui eſpargne le ſang d'autruy comme le ſien propre, & qui ſçait qu'vn homme ne doit point eſtre prodigue de la vie d'vn homme. Quand vous ſouſtenez (dit-il) qu'on ne peut ſans les arts liberaux paruenir à la vertu, comment niez-vous qu'ils ne ſeruent de rien à la vertu ? Car ſans le manger nous ne pouuons paruenir à la vertu, & toutesfois le manger ne ſert de rien à la vertu. Le bois ne profite rien à vn nauire, encor que le nauire ſe baſtiſſe de bois. Il ne faut point, dis-ie, que tu penſes que rien ſe faſſe par l'aide d'vne choſe, ſi ſans elle il ne peut eſtre fait. On peut certainement encore dire cecy, qu'õ peut paruenir à la ſageſſe ſans les eſtudes liberaux: car iaçoit qu'on doiue apprendre la ſageſſe, toutesfois elle ne s'apprend point par les ſciences liberales, mais pourquoy eſt-ce que ie dois croire, que celuy ne puiſſe eſtre ſage, qui ne ſçait point les lettres: veu que la ſageſſe ne conſiſte point aux lettres : Elle enſeigne les choſes, & non point les paroles : encor ne ſçay-ie ſi la memoire eſt plus aſſeurée, qui n'a point de ſecours eſtranger. La ſageſſe eſt vne choſe grande & de large eſtenduë: elle a beſoin d'vn lieu vuide : il faut diſcourir des choſes diuines & humaines, des paſſees, des futures, des mortelles, des eternelles, & du temps: Duquel ſeul, ie te prie, voy combien on fait de queſtions. Premierement, s'il y a quelque choſe qui ſoit d'elle meſme, apres s'il y a quelque choſe qui fuſt auparauãt que le temps, ſi le temps a commencé auec le monde ; & ſi par ce qu'il y a eu quelque choſe auant le monde, le temps eſtoit auſſi. Il y a infinies queſtions ſeulement de l'ame d'où elle eſt, quelle elle eſt, quand elle commença d'eſtre, combien de

La Philoſophie morale eſt la ſeule ſcience qui rend l'ame parfaicte.

Replique pour les ſciences liberales.

Reſponſe.

Queſtion, ſi vn homme ne peut eſtre ſage & vertueux ſans ſcience.

Combien de queſtions ſe font quant au temps, &

Touchant l'ame.

temps elle dure : Si d'vn lieu elle va en autre, & ſi elle change de demeure : ſi elle eſt iettée ſur d'autres formes, ou d'autres choſes, ſi elle ne ſert iamais qu'vne fois, & ſi ſortant du corps elle vague par l'vniuers : ſi elle eſt corps, ou ſi elle ne l'eſt point : que c'eſt qu'elle fera quand elle aura delaiſſé de faire ce qu'elle fait par noſtre moyen : comme vſera-elle de ſa liberté : ſi apres qu'elle ſera ſortie hors de ceſte cachote, elle aura oublié les choſes paſſees, & ſi elle commencera lors à la cognoiſtre, ou ſi ſortant du corps elle ſe retirera là haut. Quelque partie que tu vueilles entendre, ou des choſes diuines ou des humaines, tu ſeras tourmenté d'vne infinité de diſcours qu'il te faudra rechercher & apprendre. Mais afin que ces choſes ſi grandes & ſi hautes puiſſent eſtre logées à leur aiſe, il faut chaſſer hors de l'eſprit tout ce qui eſt ſuperflu. La vertu ne ſe veut pas contraindre en vn lieu eſtroit. Vne choſe grande deſire d'auoir vn eſpace large. Il en faut chaſſer toutes autres choſes : il luy faut laiſſer toute la poictrine entiere. Ouy, mais la cognoiſſance de pluſieurs ſciences eſt fort agreable. Il n'en faut toutesfois retenir ſinon ce qui ſera neceſſaire. Ne penſes-tu pas que celuy merite d'eſtre repris, qui fait prouiſion de meubles, de l'vſage deſquels il ſe peut paſſer, & qui orne & pare ſa maiſon d'vn grand appareil de meubles precieux ? Ne penſes-tu pas auſſi que celuy doiue eſtre repris qui eſt touſiours occupé à ſe meubler de liures ? vouloir plus ſçauoir qu'il ne ſeroit beſoin, eſt vne eſpece d'intemperance. Et qui pis eſt ne vois-tu pas que ceſt eſtude des ſciences liberalles, s'il eſt trop continué, rend les hommes faſcheux, longs en propos, importuns, trop plaiſans à eux-meſmes, & ne ſçachans apprendre ce qui eſt neceſſaire, parce qu'ils ont appris ce qui ne ſeruoit de rien ? Didymus Grammairien auoit compoſé quatre mille volumes : ie l'euſſe eſtimé bien miſerable, s'il euſt pris ſeulement la peine de lire tant de choſes inutiles. Dans ces liures il s'enquiert de quelle ville eſtoit Homere, quelle eſtoit la vraye mere d'Ænée, ſi Anacreon eſtoit plus grand paillard qu'yurongne, ſi Sappho, fut vne courtiſane publique, & telles autres choſes qu'il faudroit pluſtoſt oublier ſi on les ſçauoit. Va maintenant, & nie que la vie ne ſoit aſſez longue. Mais quand tu viendrois à parler des noſtres, ie monſtrerois beaucoup de choſes qui meritent d'eſtre coupées à coups de coignée. Ceſte loüange eſt acquiſe auec vne grande longueur de temps, auec vn grand deſplaiſir aux oreilles d'autruy. O l'homme de lettres ! Soyons contens d'vn tiltre plus ſimple : o l'homme de bien ! Mais cela eſt-il vray ? faudra-il que ie fueilllette les annales de toutes les nations, & que ie m'enquiere qui fut le premier qui compoſa des vers ? Compteroy-ie combien il courut de temps entre Orphée & Homere, n'ayant aucuns regiſtres du temps : & les corrections d'Ariſtarque, par leſquelles il reprit les vers d'autruy ? Deſpendray-ie toute ma vie apres les ſyllabes ? demeureray-ie touſiours dans la pouſſiere de la Geometrie ? Aurois-ie deſia oublié ce precepte ſalutaire : Eſpargne le temps ? ſçauray-ie cela, pour ignorer encor quelque choſe ? Appion Grammairien, celuy qui du temps de Ceſar fut pourmené par toute la Grece, & qui ſous le nom d'Homere fut adopté de toutes les citez, diſoit, qu'Homere apres auoir acheué tout le ſubject de l'Odyſſee, & l'Iliade, adiouſta vn commencement à ſon œuure, dans lequel il a compris la guerre de Troye. Pour teſmoignage de cela, il diſoit qu'il auoit mis expreſſément deux lettres au premier vers contenant le nombre de ſes liures. Celuy qui veut ſçauoir beaucoup, il faut qu'il ſçache cela. Penſe maintenant combien de temps les maladies te deſrobent, combien les occupations publiques, combien les occupations priuées, combien les occupations ordinaires, combien le dormir. Meſure bien le temps, il ne peut ſuffire à tant de choſes ; ie parle des ſeuls

Quel doit eſtre l'vſage des ſciences.

Auoir trop de liures, & vouloir trop ſçauoir, egalement blaſmable.

Exemples en Didymus. Vanité de Grãmairien

Tiltre d'homme de bien plus auguſte que de ſçauant.

Le terme de la vie n'eſt point ſi long que celuy que.

ces liberales. Combien de choſes ſuperflues ont les Philoſophes, combien de choſes eſloignées du commun vſage des hommes? Ils ſe ſont bien abaiſſez iuſques aux diſtinctions des ſyllabes, & iuſqu'aux proprietez des conionctions & des propoſitions, & ont porté enuie aux Grammairiens meſmes, & aux Geometriens. Tout ce qui eſtoit ſuperflu en la ſcience de ceux-là, ils l'ont tranſporté en la leur. D'où il eſt aduenu, qu'ils ſçauent mieux parler que viure. Oy ie te prie, combien de mal fait vne trop grande ſubtilité, & combien elle eſt ennemie de la verité. Protagoras ſouſtient qu'on peut de toute choſe diſputer egalemẽt d'vne part & d'autre, & encor de ceſte-cy meſme, à ſçauoir ſi toute choſe eſt diſputable d'vne part & d'autre. Nauſiphanes dit, que des choſes qui ſemblent eſtre, il n'y a rien qui ſoit plus, que de n'eſtre point. Parmenides dit, que des choſes, qui ſemblent eſtre, il n'y a rien du tout. Zenon natif de la ville d'Elea a chaſſé tous affaires & negoces du negoce: il dit qu'il n'y a rien. Les Pyrrhoniens & Megariciens ſuiuent preſque ceſte opinion: les Eretriciens & Academiques auſſi, qui ont introduit vne nouuelle ſcience, de ne ſçauoir rien. Reiette moy tout cela dans ce troupeau ſupperflu des ſciences liberales. Ceux-cy veulent apprendre que la ſcience ne me peut de rien ſeruir, & les autres m'oſtent toute l'eſperance de pouuoir eſtre ſçauant. Encor vaut-il mieux ſçauoir les choſes ſuperflues que rien. Ceux-cy ne me portent point la lumiere deuant, afin que ie puiſſe voir la verité: & les autres me creuent les yeux. Si ie croy Protagoras, il n'y a rien en la nature qui ne ſoit en doute. Si ie croy Nauſiphanes, il n'y a que ceſte choſe certaine, qu'il n'y a rien de certain: ſi à Parmenides, il n'y a qu'vne ſeule choſe: ſi à Zenon, cette choſe encor n'eſt pas. Qu'eſt-ce donc que nous ſommes? Que ſont ces choſes qui ſont à l'entour de nous, qui nous nourriſſent & nous ſouſtiennent? Toute la nature des choſes n'eſt qu'vne ombre, c'eſt vne choſe vuide & trompeuſe. Ie ne pouuois bonnement dire à qui ie veux plus de mal, ou à ceux qui veulent que nous ne ſçachions rien, ou à ceux qui ne nous ont ſeulement permis de ne ſçauoir rien.

il faudroit pour ſçauoir tout ce qu'ils vont trois bien.

Grande ſubtilité ennemie de verité.

Les ſectes diuerſes des Philoſophes frappent leurs vanités & miſeres.

EPISTRE LXXXIX.

Deffinition de la ſageſſe: diuiſion de la Philoſophie ſelon l'opinion de pluſieurs. Il ſe iette apres ſur le blaſme de l'auarice & de la gourmandiſe des Romains.

La cognoiſſance de la Philoſophie ſeroit ſuffiſante pour faire quitter aux hommes le ſoin de tout ce qu'ils prisent le plus, s'ils la voulaient conſiderer diſtinctement & par parties

TV deſires vne choſe fort profitable, & encores plus neceſſaire à celuy qui ſe haſte de paruenir à la ſageſſe, à ſçauoir qu'on te face vne diuiſion de toute la Philoſophie, & qu'on departe ce grand corps par membres. Car par le moyen des parties, nous venons plus facilement à la cognoiſſance du tout. A la mienne volonté, tout ainſi que la face de tout ce qui eſt vniuers ſe preſente à noſtre veuë, que pareillement toute la Philoſophie comme vn ſpectacle tres-ſemblable à ce grand monde, ſe peuſt mettre deuant nos yeux. Certainement elle rauiroit les hommes à ſon admiration, & les contraindroit de quitter toutes ces choſes que nous croyons maintenant eſtre grandes, par l'ignorance des plus grands. Mais puis que cela ne ſe peut faire, il faudra que nous la contemplions, comme nous regardons les ſecrets du Ciel. Il eſt bien certain que l'entendement de l'homme ſage & ſçauant, embraſſe tout ceſte grande maſſe, & l'enuironne de toutes parts auſſi

puis que

L'entendement humain n'est capable de la comprendre toute entiere.

uistement, que nos yeux sont le Ciel. Mais quant à nous à qui il faut ôster plustost l'esbloüissemẽt qui nous aueugle: nous à qui la veuë defaut sur les choses plus prochaines, on peut monstrer plus facilement ce monde piece à piece, comme n'estans encor capables de le comprendre en son entier. Ie feray donc ce que tu demandes, ie diuiseray la Philosophie en parties, & non point à lopins. Car il est plus vtile de la departir que de la dechiqueter: Parce que comme il est difficile de comprendre les choses trop grandes, il l'est aussi de celles qui sont trop menuës. On depart le peuple d'vne ville par tribuz & par quartiers, & vne armée par centuries. Si vne chose est deuenuë trop grãde, on la conçoit mieux si elle est mise en parcelles, lesquelles (comme i'ay dit) ne doiuent estre infinies ny trop petites. Car il y a autant de vice à faire vne trop ample diuision, comme à n'en faire point du tout. Il n'y a rien qui ressemble plus à vne confusion, que ce qui est reduit menu comme poussiere. Ie te diray donc tout premierement, puis qu'il te plaist ainsi, la difference qui est entre la sagesse & la Philosophie. La sagesse est la perfection du bien qui est en l'ame de l'homme: & la Philosophie, c'est l'amour & l'affection qu'on a de paruenir à la sagesse. L'vne monstre là où l'autre paruient: il est assez clair pourquoy on l'appelle Philosophie: elle le signifie par son nom. Quelques-vns ont defiuy la sagesse en ceste façon, que c'estoit la science des choses diuines & humaines; Et quelques autres ainsi: que c'estoit cognoistre les choses diuines & humaines, & leurs causes. Mais ceste addition me semble vaine. Car les causes sont parties des choses diuines & humaines. Il y en a eu d'autres, qui ont definy la Philosophie en plusieurs façons. Les vns ont dit que c'estoit l'estude & le soin de la vertu: & les autres, l'estude & le soin de corriger l'ame. Quelques-vns l'ont appellée le desir de la vraye raison. Mais quoy que ce soit, on a tenu pour certain qu'il y auoit quelque difference entre la Philosophie & la sagesse. Car il n'est pas possible que ce qui desire, soit ce qui est desiré. Comme il y a grande difference entre l'auarice & l'argent, parce que l'vne souhaitte, & l'autre est souhaitté: aussi y en a-il entre la Philosophie & la sagesse. Car la sagesse est l'effect & le loyer de la Philosophie. L'vne vient, & l'on va à l'autre: la sagesse est ce que les Grecs appellent Sophie. Les Romains mesmes vsoient de ce mot, comme ils vsent encor auiourd'huy de celuy de Philosophie. Ce que les comedies à robbe longue qu'on ioüoit anciennement te prouueront, & l'inscription qui est sur le tombeau de Dossenus:

Differente entre sagesse & Philosophie, selon les diuerses opinions de plusieurs.

Sagesse est le salaire & le but de Philosophie. &

Passant arreste-toy, & lis la sophie de Dossenus.

Ces deux ne se peuuent fausser compagnie. Non plus que la vertu & le desir d'icelle.

Quelques-vns des nostres ont pensé, qu'encor que la Philosophie fust l'estude de la vertu, & que l'vne poursuiuist, & l'autre fust poursuiuie: toutesfois il ne les fallout point separer. Car la Philosophie ne peut estre sans la vertu, ny la vertu sans la Philosophie. La Philosophie est le desir de la vertu, mais c'est par le moyen de la vertu mesme. La vertu aussi ne peut estre sans le desir d'elle-mesme, ny le desir de la vertu sans elle. Ce n'est pas toutesfois comme ceux qui veulent tirer de loin à quelque chose, qui sont en vn lieu, & ce qu'ils veulent toucher en vn autre: ny comme les chemins qui menent aux villes, sont hors d'icelles: mais on vient à la vertu mesme. La Philosophie doncques & la vertu sont conioinctes ensemble. Plusieurs graues autheurs ont dict qu'il y auoit trois parties en la Philosophie: La Morale, la Naturelle, & la Rationale. La premiere modere l'ame, la seconde recherche la nature des choses, la troisiesme suit la proprieté, & la composition des paroles, & les argumens; afin qu'on ne reçoiue point le faux pour le

Trois parties de Philosophie.

vray. Au reſte, il s'en eſt trouué qui diuiſoient la Philoſophie en moins de parties, & en plus auſſi. Quelques-vns des Peripateticiens y en adiouſterent vne quatrieſme, la ciuile, parce qu'elle requiert vn propre & vn particulier exercice, & qu'elle eſt occupée apres vne autre matiere. Quelques autres y ont adiouſté vne autre partie, que les Grecs appellent œconomique, qui eſt la ſcience de gouuerner vne famille. Aucuns ont encor ſeparé le lieu qui traicte des façons de viure. Et toutesfois il n'y a rien de tout cela qui ne ſe puiſſe trouuer en la partie qui traicte des mœurs. Les Epicuriens ont ſouſtenu qu'il n'y auoit que deux parties en la Philoſophie, la naturelle, & la morale : & ont oſté la rationale : Toutesfois apres qu'ils furent contraints de ſeparer l'ambiguité des choſes, & de reprendre les fauſſetez qui ſe cachoient ſous l'ombre de la verité : ils trouuerent eux-meſmes vn lieu qu'ils appellent du iugement, & de la reigle, autrement la rationale. Mais ils penſent que c'eſt vn adiouſtement à la partie naturelle. Les Cyrenaïques ont chaſſé les naturelles & les rationales, & ſe ſont contentez des morales. Mais apres auſſi ils rappellent ce qu'ils ont oſté. Car ils departent les morales en cinq parties : l'vne eſt de ce qu'il faut fuyr ou deſirer, l'autre des paſſions, la troiſieſme des actions, la quatrieſme des cauſes, la cinquieſme des argumens. Les cauſes des choſes deſpendent de la partie naturelle, & les argumens de la rationale, & les actions de la morale. Ariſton natif de Chio, a dit que la naturelle & la rationale n'eſtoient point ſeulement inutiles, ains qu'elles eſtoient contraires. Il a retranché encor la morale qu'il auoit laiſſée toute ſeule. Car il a oſté ce lieu qui contient les admonitions, & a dit que cela appartenoit pluſtoſt à vn Pedagogue de tout le genre humain. Puis donc que la Philoſophie eſt partie en trois, commençons premierement à diſpoſer la partie morale. Laquelle ie veux derechef diuiſer en trois : & que la premiere ſoit vn ſoin de diſtribuer à vn chacun ce qui luy appartient, & de iuger dequoy chaſque choſe ſera digne. Elle eſt certainement fort vtile. Car peut-il eſtre rien plus neceſſaire, que de ſçauoir mettre ſon prix à toutes choſes : La ſeconde ſoit de l'affection : la troiſieſme, des actions. Parce qu'en premier lieu il faut que tu faces iugement combien chaſque choſe doit eſtre eſtimée : en ſecond lieu que l'affection que tu prendras ſoit bien reglée & temperée en troiſieſme lieu que ton affection & ton action ſoient d'accord, & qu'en toutes ces choſes tu conſentes à toy-meſmes. S'il y a faute d'aucune de ces trois, tout eſt en confuſion & en deſordre. Car dequoy te ſeruira d'auoir l'eſtimation de toutes choſes dans ton iugement, ſi tu as l'affection trop grande? Que te profitera d'auoir retenu tes affections, & d'auoir tout pouuoir & authorité ſur tes cupiditez, ſi en faiſant les choſes, tu ne choiſis pas bien le temps? ſi tu ne ſçais pas à quel poinct, en quel lieu, & de quelle façon il les faut faire? C'eſt autre cas de cognoiſtre la dignité & la valeur d'vne choſe : autre cas de cognoiſtre la dignité & la valeur d'vne choſe : autre cas de cognoiſtre le poinct & l'heure : autre de retenir l'affection, & cheminer doucement ſans ſe precipiter à faire quelque choſe. C'eſt donc lors que la vie eſt bien d'accord en elle-meſme, quand l'action ne deſaiſt pas l'affection. L'affection ſe conçoit ſelon la dignité des choſes : & par ainſi elle eſt ou plus lente ou plus forte, comme elles ſeront dignes d'eſtre deſirees. La partie de la Philoſophie naturelle, eſt diuiſee en deux ; en choſes corporelles, & incorporelles. Les vnes & les autres ſont diuiſees, ſi ie dois dire ainſi, en leurs degrez. Le lieu qui appartient au corps, eſt departy premierement en ſes degrez ; ſçauoir eſt es choſes qui ſont, & celles qui ſont faictes. Il eſt certain que les elemens engendrez. Quant au lieu de l'element, à l'opinion de quelques-vns, il eſt ſimple : & à l'opinion de

Autres opinions touchant la diuiſion d'icelle.

Des Epicuriens.

Des Cyrenaïques.

D'Ariſton.

Diuiſion de la Philoſophie morale en trois parties.

De la naturelle en deux & ſes

ne la rationale, en deux auſſi.

quelques autres, il eſt departy en la matiere, & en la cauſe qui meut toutes choſes, & en élemens. Reſte maintenant à diuiſer la partie rationale de la Philoſophie. L'oraiſon & le parler, où il eſt continuel, ou il eſt entrecouppé, auec celuy qui reſpond, & celuy qui interroge. Ie veux nommer ceſte-cy Dialectique, & l'autre Rhetorique. Ceſte-cy a ſoin des paroles, du ſens & de l'ordre. La dialectique eſt diuiſée en deux parties: en paroles & ſignifications: c'eſt à dire en choſes qui ſont dites, & en paroles auec leſquelles on les dit. Il s'enſuit apres, vne grande diuiſion de l'vne & de l'autre: Mais i'y veux mettre fin en cét endroit.

Ie ſuiuray ſeulement les poincts plus principaux.

Toutes les parties de la Philoſophie ſe doiuent rapporter à la morale.

Autrement ſi ie voulois diuiſer les parties en parties, ie ferois vn liure entier de queſtions. Ie ne te veux pas empeſcher, Lucilius, que tu ne liſes tout cela: pourueu que tu rapportes incontinent aux mœurs tout ce que tu liras. Gouuerne bien tes mœurs: reſueille ce qui s'endort dedans toy: ramaſſe ce qui eſt eſpars, dompte ce qui eſt rebelle, crie le plus que tu pourras contre tes deſirs diſſolus, & contre ceux du peuple: & s'ils te veulent dire, Iuſques à quand tiendrez-vous touſiours vn meſme langage? reſponds-leur, C'eſt moy qui vous dois pluſtoſt dire, Iuſques à quand commettrez-vous tant de vices? Vous voulez que les remedes ceſſent pluſtoſt que les pechez. Mais quant à moy ie crieray encor plus haut, & parce que vous ne voulez pas ouyr parler, ie ne ceſſeray de crier. La medecine commence à profiter, lors que ſur vn corps maleficié & pourry l'attouchemẽt fait douleur. Ie diray des choſes qui leur ſeront profitables en deſpit d'eux. Il faudra en fin que vous oyez quelque mot qui ne vous flattera point. Mais puis que vous ne voulez pas en particulier qu'on diſe la verité, oyez tous tant que vous eſtes. Iuſques à quand eſtendrez-vous les bornes de vos heritages? Vn pays qui nourriſſoit autrefois tout vn peuple, eſt maintenant petit pour vn ſeul homme. Iuſques à quand ſera-ce que vous eſtendrez vos bornes & limites pour rendre plus grands vos labourages, ſans vous pouuoir contenter que tout ce qu'on peut labourer dans vne entiere Prouince, ſoit l'eſtenduë de vos domaines? Les riuieres les plus renõmées ſont deſtournées pour faire leurs cours au milieu de vos terres: les grands fleuues qui faiſoient ſeparation des plus grands peuples, ſont à vous, depuis leur ſource iuſqu'à l'emboucheure de la mer. Cela eſt encor trop peu, ſi vous n'enuironniez les mers par vos heritages que vous auez de ſi grande eſtenduë: ſi voſtre fermier ne tranche du Roy par delà la mer Adriatique, l'Ionique, & l'Egée: ſi des Iſles, qui ont autrefois eſté la demeure des grands Capitaines, n'eſtoient comptées entre les choſes qu'on ne priſe rien. Ayez autant que vous voudrez des poſſeſſions de large eſtenduë: que ce qu'on appelloit anciennement vn Empire, ne ſoit maintenant qu'vn domaine. Rendez voſtre tout ce que vous pourrez, pourueu que la plus grand' part en ſoit reſeruée pour les autres. Ie parle maintenant à vous de qui la prodigalité s'eſtend auſſi auant que l'auarice des autres: Ie vous demande, iuſques à quand ſera-ce qu'il n'y aura aucun lac ſur le bord duquel on ne voye les tours & le faiſte de vos maiſons? aucune riuiere, le long de laquelle ne ſoit bordé de vos chaſteaux? En quelque lieu qu'on verra naiſtre vne veine d'eau chaude, on y baſtira tout ſoudain des hoſteleries, pour la diſſolution & ſuperfluité. En quelque lieu qu'vn bord de mer ſe courbera, & qu'il ſera ſein, vous y ietterez auſſi toſt des fondemens: & ne vous ſouffrans contenter de la terre, ſi vous ne la rendez plus grãde

Similitude, pour monſtrer l'vſage de la morale.

Inuectiue contre l'auarice.

Contre la prodigalité & diſſolution.

de par l'outrage de vos mains, vous pouſſerez la mer au dedans d'elle. Que vos baſtimens reluiſent par tous les endroits du monde : les vns poſez ſur des hauts monts, pour regarder les mers & les terres d'vne veuë infinie : les autres en quelques plaines eſleuées à vne telle hauteur qu'ils eſgalent les montagnes : apres que vous aurez beaucoup edifié, & dreſſé de grands baſtimens, vous n'eſtes que le corps d'vn ſeul homme, & encor fort petit. Dequoy vous ſeruent pluſieurs chambres? vous ne couchez que dans vne ſeule. Les lieux où vous n'eſtes pas, ne ſont point à vous. Ie viens maintenant à vous, de qui la gueule profonde & inſatiable fait d'vn coſté peſcher toutes les mers, & de l'autre chaſſer toutes les terres. Elle pourſuit d'vn trauail extréme ces choſes, auec des hameçons, celle-là auec des laſſets, & ces autres auec des reths & des cordages de toutes ſortes. Il n'y a beſte qu'on puiſſe laiſſer viure en paix, que celles qui ne ſont point agreables à l'eſtomach. Mais apres que voſtre bouche eſt degouſtée de trop de voluptez, combien peu, & preſque du bout des léures, touchez-vous à ces viandes que vous acheptez par tant de mains? Combien peu mâge ce monſieur qui n'a pas encor fait digeſtion du repas precedent, qu'il eſt tout preſt à rendre ſa gorge, de ceſte beſte ſauuage qui a eſté priſe auec tant de danger? Combien peu de ces huiſtres portées de ſi loin, paſſent par ceſte bouche qu'on ne peut ſaouler? Mal-heureux encor, que vous ne cognoiſſez point comme voſtre faim eſt plus grande que voſtre ventre. Dy cela aux autres, afin que quand tu le diras, tu l'entendes auſſi : eſcris-le, afin que quand tu l'auras eſcrit, tu le liſes : rapportant toutes choſes à corriger les mœurs, & appaiſer la rage & la fureur des paſſions. Eſtudie non pas pour ſçauoir plus de choſes que les autres, mais pour les ſçauoir mieux.

Contre la Gourmandiſe.

EPISTRE XC.

C'eſt la Philoſophie qui nous apprend à bien viure. Que c'eſt elle qui nous fait trouuer la verité des choſes diuines & humaines. Si l'inuention des meſtiers & des arts mechaniques procede de la Philoſophie.

La Philoſophie nous apprend à bien viure, & par conſequent nous luy auons plus d'obligation que aux Dieux, s'ils ne nous eſtoient eux-meſmes autheurs d'icelle Philoſophie, & s'ils n'auoient rendu tout le moyen facile de l'apprendre.

QVi eſt celuy, mon Lucilius, qui puiſſe douter que ce ne ſoit par le benefice des Dieux que nous viuons, & que par la Philoſophie nous viuons bien? & qu'à ceſte cauſe nous ne ſoyons de tant plus redeuables à la Philoſophie qu'aux Dieux, de combien la bonne vie eſt vn bien-fait plus grand que la vie? Certainemẽt nous luy ſerions plus redeuables, ſi les Dieux meſmes n'eſtoient autheurs de la Philoſophie, la ſcience de laquelle ils n'ont donné à pas-vn, encor qu'ils ayent donné à tout le monde le moyen de l'apprendre, parce que s'ils en euſſent fait vn bien commun & vulgaire à tous, nous naiſtrions pleins de prudence, & la ſageſſe euſt perdu ce qu'elle a de meilleur, ſçauoir eſt qu'elle n'eſt pas comptée entre les biens de fortune. Car ce qui eſt de plus precieux & de plus magnifique en elle, c'eſt qu'elle ne vient point d'ailleurs, que ceux qui l'ont n'en ſont redeuables qu'à eux-meſmes, & qu'on ne la va point demander à vn autre. Que trouuerois-tu en la Philoſophie digne d'eſtre admiré, ſi elle nous aduenoit par le bien-faict d'autruy? Son deſſein n'eſt que de trouuer la verité des choſes diuines & humaines : la iuſtice,

Ce que la ſageſſe a de meilleur, c'eſt qu'elle n'eſt point ſuiette aux accidens fortuits, & que l'on n'a que faire de l'aller mendier dehors.

la pieté, la religion ne l'abandonnent iamais, ny la ſuitte & compagnie des autres vertus, qui ſont entreliées & joinctes enſemble. C'eſt elle qui nous apprend de reuerer les choſes diuines, & d'aimer les humaines: que l'Empire en eſt au pouuoir des Dieux, & la communauté en eſt entre les hommes: laquelle a demeuré quelque temps inuiolable, & iuſqu'à ce que l'auarice rompiſt cette ſocieté: & fuſt cauſe de la pauureté, à l'endroit meſmes de ceux qu'elle auoit fait les plus riches. Car ils perdirent la ioüiſſance de toutes choſes quand ils voulurent auoir des biens propres à eux. Mais les premiers hommes, & ceux qui naſquirent d'eux, & qui eſtans encor incorrompus ne ſuiuoient que la nature, l'auoient auſſi pour gouuernante & pour luy, s'eſtans ſoubs-mis au gouuernement d'vne choſe meilleure qu'ils n'eſtoient.

Quel eſt ſon deſſein.

Car la nature veut, que les pires ſoient ſubiectes aux meilleures. Les beſtes brutes reçoiuent pour capitaine & conducteur celles qui ont le corps plus grand ou plus fort. Vn taureau coüard ne marche point deuant le trouppeau: c'eſt celuy qui de grandeur ou de force des membres ſurpaſſe tous les autres maſles. Le plus grand des Elephans conduit touſiours la trouppe. Entre les hommes le meilleur eſt pris pour le plus grand: par ainſi on eliſoit vn gouuerneur par la bonté de l'ame. C'eſtoit donc vne grande felicité entre les peuples, où pas-vn ne pouuoit eſtre plus puiſſant qu'il ne fuſt le meilleur. Car celuy peut autant qu'il veut, qui ne penſe pas auoir plus de puiſſance qu'il ne doit. C'eſt pourquoy Poſſidonius a opinion qu'en ce ſiecle qu'on appelle d'or, le Royaume eſtoit entre les mains des ſages.

Les hommes du premier ſiecle s'aſſuettiſſoient volontairement à elle cõme à vne tres-fidele guide.

Les ſages auoient anciennement l'adminiſtration & le gouuernement des Eſtats: &

Ceux-là contenoient leurs mains, & deffendoient les petits contre la puiſſance des grands. Ils perſuadoient & diſſuadoient, ils monſtroient ce qui eſtoit vtile ou inutile. Par leur prudence ils prenoient garde que leurs citoyens n'euſſent faute de rien: par leur vaillance ils repouſſoient les dangers: par leur liberalité ils aggrandiſſoient & enrichiſſoient les ſubiects. Bref commander, c'eſtoit vn office, & non point vn Royaume. Aucun ne vouloit eſſayer les forces de ſa puiſſance contre ceux, par le vouloir deſquels ſa puiſſance auoit eu commencement. Il n'y auoit pas-vn qui penſaſt à faire iniure, ou qui en euſt occaſion, parce qu'on obeyſſoit bien à celuy qui ſçauoit bien commander: & que le Roy ne pouuoit faire vne plus grande menace à ceux qui luy obeyſſoient mal, que de les quitter, & de s'en aller hors de leur Royaume. Mais puis apres, que croiſſans les vices, les Royaumes ſe ſont changez en tyrannie, on commença d'auoir beſoin de loix, leſquelles ſur le commencement, les Sages meſmes ordonnerent. Solon, qui par ſes loix eſtablit vne equalité dans la ville d'Athenes, eſt cogneu par ſa ſageſſe entre les ſept de ſon temps. Si ce ſiecle-là euſt porté Lycurgus, on l'euſt mis le huictieſme en ce nombre ſacré. Les loix de Zaleucus & de Charondas ſont infiniement loüées. Ce n'a pas eſté ny au cours des plaidoyries, ny aux ſalles des Iuriſconſultes, mais dans l'eſcole de Pythagoras pleine de ſilence & de ſainteté, que ceux-là ont appris le droict, pour l'eſtablir apres dãs la Sicile qui fleuriſſoit en ce temps-là, & en la Grece d'Italie. Iuſques à ce poinct-là ie ſuis de l'aduis de Poſſidonius: mais ie ne luy accorderay point que les arts, de l'vſage deſquelles la vie des hommes ſe ſert iournellement, ſoient inuentées par la Philoſophie. Ie ne veux point donner tant de gloire à l'art de forger & charpenter. C'eſt la Philoſophie (dit-il) qui apprint à ceux qui viuoient eſpars çà & là, qui ſe retiroient ſoubs vne logette, ou dans le creux d'vn rocher, ou dans le tronc d'vn arbre à demy mangé, de baſtir des maiſons. Quant à moy ie penſe que la Philoſophie a inuenté auſſi peu ces engins pour eſleuer & baſtir des maiſons ſur maiſons, qui ne font que preſſer les villes de leur peſanteur, qu'elle a inuenté les viuiers des poiſſons, expreſſement enfermez, afin

Donnoient des loix aux peuples. Solon. Lycurgus. Zaleucus & Charondas.

Mais les arts mechaniques ne doiuent point attribuer leur inuention à la Philoſophie, contre la doctrine

que la gourmandiſe ne ſe mit pas au danger des tempeſtes, & que la folle deſpenſe, pour ſi grand orage qu'il fiſt ſur mer, euſt comme des ports, pour y pouuoir engraiſſer les trouppes des poiſſons ſeparez les vns des autres. Que dis-tu? la Philoſophie a-elle enſeigné les hommes d'auoir des clefs & des ſerrures? quelle autre choſe eſtoit-ce, que donner vn ſigne certain d'auarice? eſt-ce la Philoſophie qui a baſti des edifices ſi hauts qu'ils menacent de choir pour ruiner les citoyens? Car c'eſtoit peu de choſe de ſe couurir de ce qu'on trouuoit par fortune, & de rencontrer ſans art & ſans peine quelque lieu fait par la nature meſme pour nous retenir dedans. Croy moy que ce ſiecle fut fort heureux auquel il n'y auoit point de charpentiers ny de maſſons. Sçauoir tailler vn ſoliueau en quarré, & mener droictement la ſie le long d'vne raye, & fendre vne poutre d'vne main aſſeurée, tout cela naſquit comme la prodigalité naiſſoit.

de Poſſidonius.

Non plus que les choſes qui ſeruent aux delices & diſſolutions; & L'art des ſerruriers, maçons & charpentiers: Frugalité des premiers ſiecles.

Les anciens fendoient le bois auec des coings.

1. Georgic.

Car en ce temps-là on ne baſtiſſoit point de ſalles pour y manger: on ne portoit pas de loing à cét vſage, le pain ou le ſapin ſur pluſieurs charettes couplées enſemble, qui faiſoient trembler les villages où elles paſſoient, ny pour les charger de lambris d'or pendans en bas. Les fourches plantées d'vn bout & d'autre ſouſtenoient la couuerture d'vn caſſine: Et les branches d'arbres bien fueillées & fort eſpaiſſes, penchant en bas, ſeruoient d'eſgouts aux plus grandes pluyes, C'eſt ſous ces trois-là, qu'ils habitoient, mais c'eſtoit auec toute ſeureté. Le chaume couuroit ces perſonnes libres: mais la ſeruitude loge ſous l'or & ſous le marbre. Ie ne ſuis point auſſi d'accord auec Poſſidonius, de ce qu'il penſe que les outils & ferremens de charpentiers ſoient de l'inuention des ſages. Car par meſme raiſon il pourroit dire que ceux auſſi eſtoient ſages, par le moyen deſquels.

Alors on inuenta les reths & les cordages
Pour prendre finement toutes beſtes ſauuages,
Et de ceindre les bois de chiens & de limers.

Là meſme.

C'eſt la fineſſe des hommes, & non pas leur ſageſſe, qui a inuenté tout cela. Ie ſuis auſſi contraire à Poſſidonius, que les ſageſſes euſſent inuenté les metaux de fer & du cuiure, apres que la terre bruſlée par l'embraſement des foreſts, fit couler les veines des metaux qui n'eſtoiēt guere profonds: ceux qui les priſent tant, en furēt inuenteurs. Ie ne trouue point auſſi à mon aduis, ceſte queſtion ſi ſubtile comme l'a fait Poſſidonius: qui fuſt pluſtoſt en vſage, le marteau ou les tenailles. Ce fut quelqu'vn qui auoit l'eſprit exercité & gentil, mais non point grand & haut eſleué, qui trouua l'vn & l'autre, & toutes autres choſes qu'il faut chercher le corps baiſſé & panché vers la terre. Le ſage ne prenoit point beaucoup de peine pour ſon viure. Mais pourquoy non? veu qu'en ce ſiecle meſme le ſage ne deſire d'eſtre chargé que le moins qu'il peut: Ie te prie dy-moy comme ie dois admirer Diogenes & Talus? Lequel d'eux te ſemble eſtre ſage, ou celuy qui trouua la ſie, ou celuy qui ayant veu vn garçon puiſant de l'eau pour boire dans le creux de ſa main, rompit incontinent vn godet qu'il portoit dans ſes beſaſſes, ſe tançant luy-meſmes par ces mots: O fol que ie ſuis, combien de temps ay-ie porté du bagage qui m'eſtoit inutile, moy qui me contentois de me plier dans vn tonneau, & de coucher ordinairement dedans? En fin trouuerois-tu auiourd'huy celuy plus ſage

Les metaux auſſi ne ſont point de l'inuention de la Philoſophie. Ny le marteau & les tenailles, ny tout ce qui baiſſe le corps contre terre. Le ſage n'eſt iamais beaucoup en ieux de ſon viure. Exemple en Diogenes & Talus.

qui a inuenté la faſon de faire monter le ſaſſran par des tuyaux ſecrets iuſqu'à vne hauteur infinie? qui remplit des eſtägs tout d'vn coup d'eaux qui viennẽt de grande roideur, & qui les ſeche apres tout d'vn coup: qui reioinct & raſſemble les lambris d'vne ſalle, par vne ſi ſubtile façon qu'ils tournent & ſe monſtrent maintenant d'vne forme, & maintenant d'vne autre: & qui fait que les faces des maiſons & des toicts ſe changent à tous les ſeruices qu'on porte? ou bien celuy, qui apprẽd à ſoy-meſme & autruy, que nature ne nous commande rien inſupportable & difficile? Que nous pouuons auoir des maiſons ſans vn tailleur de marbres, que nous pouuons eſtre veſtus ſans trafiquer auec les Seres pour la ſoye: que nous pouuons auoir tout ce qui eſt neceſſaire pour nos vſages, ſi nous voulons nous contenter de ce que la terre a mis au deſcouuert? & ſi les hommes prennent plaiſir d'oüir ces choſes, ils trouueront qu'ils ont auſſi peu beſoin de cuiſinier que de gens d'armes. Ceux-là furent fort ſages, ou ils ſembloient eſtre ſages, qui mettoient peu de ſoin à l'entretenement de leurs corps: ce qui nous eſt neceſſaire ſe recouure auec peu de trauail: mais il a grand peine à ſuiure les delices. Tu n'auras aucun ſoin d'artiſans, ſi tu ſuis la nature. Elle n'a pas voulu que nous fuſſions fort empeſchez: elle nous auoit aſſez pourueus de tout ce qui nous eſtoit neceſſaire. Ouy, mais le froid eſt inſupportable à vn corps qui eſt nud. Quel remede? Les peaux des beſtes ſauuages, & des autres animaux, ne nous peuuent elles point aſſez deffendre du froid? n'y a-il pas quelques nations qui ſe couurent d'eſcorces d'arbres? ne fait-on point des robbes de plumages d'oyſeaux tiſſus & couſus enſemble? La plus grand partie des Scythes n'eſt-elle pas veſtuë de pannes de renards & de rats, douces à manier, & que les vents ne peuuent percer? Il faut encor neantmoins en Eſté chaſſer l'ardeur du Soleil dedans quelque ombre eſpaiſſe. Mais quoy? la vieilleſſe des ſiecles n'auoit-elle point creuſé force lieux, qui par l'iniure du temps ou par quelque autre éuenement s'eſtoient aggrandis comme vne profonde cauerne? Et quoy? n'ont-ils point auec leurs mains tiſſu des clayes de verges qu'ils ont enduit de fange & de paille, & d'autres branches menuës, pour couurir le haut de leur loge, & les faiſans pancher pour la cheute de la pluye, ont paſsé l'Hyuer auec toute ſeureté? Quoy donc? les peuples qui habitent les Syrtes, ne ſe cachent-ils point dans ces creux de terre, qui ne peuuent dans ceſte ardeur trop grande de Soleil trouuer aucune couuerture aſſez eſpaiſſe pour chaſſer les chaleurs, ſi ce n'eſt la meſme terre ſeche? La nature ne nous a pas eſté ſi ennemie, qu'ayant donné vne vie tres-facile & pleine d'aſſeurance à tous les autres animaux, l'homme ſeul ne peut viure ſans tant de façons & d'artifices. La nature ne nous a rien commandé de tout cela: il n'y a rien qu'il faille rechercher auec aucune peine, pour l'entretenement de noſtre vie. Quand nous naſquiſmes, nous trouuaſmes toutes choſes appreſtées. Nous les auons toutes rendues difficiles en meſpriſans les faciles: Les maiſons, les veſtemens, la nourriture du corps, & les viandes, & tout le reſte qui ne nous ſert maintenant que de peine & de ſoucy, ſe preſentoient à nous, ne couſtoient rien: il n'y auoit aucune peine à les recouurer. Car la meſure & le contentement d'vn chacun ne s'eſtendoit pas plus auant que ſa neceſſité ne requeroit: nous les auons rendues cheres, precieuſes, admirables: nous ſommes cauſe de tant & de ſi grandes façons qu'il faut employer pour les trouuer. Nature meſme ſuffit à ce qu'elle deſire: la prodigalité, la ſuperfluité s'eſt reuoltee contre la nature: elle ſe donne courage tous les iours elle-meſme: elle n'a fait que croiſtre par vne infinité de ſiecles, aydant encor ſes vices auec ſes inuentions. Premierement elle commença à deſirer des choſes ſuperfluës, puis des choſes contraires;

Le ſage & vertueux ſe contente de peu, & eſt preferable aux plus indußrieux.

Nature auoit fourny l'homme de toutes choſes neceſſaires ſans qu'il ſe corrompiſt auec tant de delices.

Exemples en diuers peuples.

Tant de meſtiers introduicts au monde, n'ont fait qu'augmenter la diſſolution, & par conſequent leur inuention ne vient pas de la Philoſophie.

La diſſolution & inuiſtité des hommes met prix aux choſes.

en fin elle rendit l'ame ſujette au corps, & la contraignoit de ſeruir à ſa volupté. Tous ces meſtiers, & ces arts, apres leſquels la ville eſt tant eſchauffée, & meine tant de bruit, ne trauaillent que pour le corps. Tout ce qu'on luy bailloit en ce vieil temps, comme à vn ſeruiteur, on le luy appreſte auiourd'huy comme maiſtre. De là ſont venuës les boutiques des tiſſerans, des artiſans, des parfumeurs: de là ſont venus ceux qui apprennent ces mols & delicats mouuemens du corps, & ces chants mignards & fredonnez. Car nous auons delaiſſé ceſte meſure naturelle, qui bornoit ſes deſirs, par le beſoin neceſſaire que nous en auions. C'eſt eſtre miſerable & faquin en ce temps-cy, de ne vouloir ce qui peut ſuffire. Il eſt incroyable (mon Lucilius) combien facilement la douceur de la parole peut eſloigner les plus grands hommes de la cognoiſſance de la verité. Voilà Poſſidonius, l'vn de ceux qui ont à mon aduis plus apporté d'aduancement à la Philoſophie, quand il veut en premier lieu deſcrire comme on terort les filets, & qu'on en tire d'autres d'vne molle & douce filace: Et apres comme eſtant la toile pendant en l'air par ſes contrepoids, elle s'eſtend droictement: comme la trame, qu'on met entre-deux par la nauette ramoliſſants la dureté des coſtes de la trame qui la ſerre, ſont contraints de ſe joindre & raſſembler auec le pigne. Il dit auſſi en fin que l'art des tiſſiers auoit eſté inuenté par les ſages: ne ſe ſouuenant point que deſia ceſte façon de meſtier encor plus ſubtile auoit eſté trouuée, duquel

La toile eſt attachée à l'aiz & les triſſures
Se ſeparant par fils entre les canes dures,
Et la trame paſſant entre des rays pointus
Des dents d'vn peigne long ſont coup ſus coup battus.

Qu'euſt-il dit s'il euſt veu les toiles de noſtre temps, deſquelles on fait des robbes pour ne rien cacher, & qui ne peuuent de rien ſeruir au corps, ni à la honte meſme? Il parle apres des laboureurs: & deſcript auec autant d'eloquence vn gueret bien fendu par le ſoc de la charruë, & derechef encor labouré, afin que la terre bien émiée puiſſe mieux deſcouurir les racines: les ſemences jettées deſſus les herbes ramaſſees auec la main, afin qu'il n'y croiſſe par fortune aucune herbe ſauuage, qui eſtouffaſt la moiſſon; & ſouſtient pareillement que c'eſt vn outrage des ſages: comme ſi encor en ce temps meſmes les laboureurs ne trouuoient tous les iours quelque nouueauté pour rendre la terre plus fertile. Il ne s'eſt pas contenté de ces arts, mais qui plus eſt, il a tant rabaiſſé le ſage, qu'il l'a mené dans le moulin. Car il raconte comment le Sage à l'imitation de la nature commença de faire du pain. La dureté des dents, qui s'entre-rencontrent, rompt (ce dit il) les fruicts qu'on met dans la bouche: Et ſi quelque choſe en veut ſortir dehors, la langue le remet au dedans. Apres il ſe deſtrempe auec la ſaliue, afin qu'il gliſſe, & paſſe plus facilement par le goſier. Mais quand il eſt tombé dans le ventre, il ſe digere dans le baſſinet de l'eſtomach, & ſe depart en fin par tout le corps. Quelqu'vn ſe ſeruant de cela comme d'vn patron, print vne pierre rude, & la mit ſur vne autre comme ſi c'eſtoient des dents, l'vne deſquelles ne ſe bougeant de ſa place, attendoit le mouuement de l'autre. Et apres s'entrefrayans les grains enſemble, ils ſe rompent, iuſqu'à ce qu'eſtans longuement froiſſez, ils deuiennent fort menus. Lors il meſla de l'eau dans la farine, & la broyant & virant ſouuent, il l'appreſta ſi bien qu'il en fiſt du pain, qu'on mit premierement cuire ſous des cendres chaudes, & dans vn pot de terre bouillant. Peu à peu ſe trouuerent les ſours & autres in-

Erreur de Poſſidonius, en ce qu'il ramaſſe le mot ſite in Sage, luy attribuãt l'inuention des arts de petite valeur, au prix de l'eſtude de ſageſſe, & vanité dudit Philoſophe, en ce qu'il employe beaucoup de curieuſes paroles pour faire vne bien petite deſcription.

tions, de la chaleur desquelles ils se seruoient comme bon leur sembloit. Il s'en fallut fort peu qu'il ne dist que la boutique d'vn cordonnier ne fust de l'inuention des sages. La raison a bien inuenté tout cela, mais non pas la vraye & la droite raison. Ce sont des inuentions d'hommes, & non point des Sages, non plus certainement, que les vaisseaux dans lesquels nous passons les riuieres, & les mers, auec des voiles tenduës pour prendre le vent, & auec des gouuernails par derriere, qui poussent le cours du vaisseau çà & là dont l'exemple a esté emprunté des poissons, qui se conduisent par la queuë, & d'vn mouuemẽt leger destournẽt leur viteſſe du costé qu'il leur plaist. Le sage (dit-il) a veritablement trouué tout cela: mais comme choses trop basses pour estre menées par luy: il les a laissées traicter à des hommes de vile condition. Tout au contraire, ces choses ne furent iamais trouuées, que par ceux qui s'adonnent encor auiourd'huy à ces mestiers-là. Nous sçauons que de nostre memoire encor quelques nouuelles inuentions se sont descouuertes, comme l'vsage des vitres, qui ont le corps transparant, à trauers desquelles passe vne claire lumiere: & comme les estuues bastíes en l'air sur des arcades, & les tuyaux enchassez dans les murailles qui peussent espandre la chaleur pour eschauffer également le haut & le bas. Que diray-ie des marbres dont les temples, & dont les maisons reluisent? Que diray-ie de ces grands edifices bastis de façon ronde à gros quartier de pierre bien vnis, dans lesquels nous dressons des portiques, & des couuerts capables pour des peuples? Que diray-ie des notes des paroles, par lesquelles on reçoit le discours d'vne oraison pour si viste qu'elle soit, la main suiuant la viteſſe de langue? Tout cela fut inuenté par des esclaues dont on ne tenoit compte. La vertu s'est assise plus haut: elle n'ẽseigne rien qu'on face auec les mains, elle est maistresse de l'ame. Veux-tu sçauoir ce qu'elle a mis en lumiere, & ce qu'elle a fait? Non point ces deshõnestes mouuemens du corps, ni ces diuers sons des hautbois, & des flutes, dans lesquelles estãs l'haleine reçeuë, ou en entrant, ou en sortant, elle se forme en voix, ni les armes, ni les murailles des villes, ni des guerres. Elle n'entreprend que choses vtiles, elle fauorise la paix, & cõseille aux hõmes de viure en concorde. Elle ne forge point, dis-ie, les outils pour tous les vsages necessaires. Pourquoy dõc dis-tu qu'elle se mesle de choses si petites: Tu vois qu'elle ne veut que façonner la vie, elle a bien d'autres arts sous sa puissance. Car à celle à qui la vie sert, seruẽt aussi les ornemẽs de la vie. Au reste elle aspire à vn estat biẽ-heureux: c'est là où elle cõduit, c'est là où son chemin s'adresse. Elle nous monstre ce qui est mal, & ce qui semble l'estre: elle chasse toutes vanitez hors de l'ame, & luy dõne vne grãdeur constãte & ferme. Mais elle abbat celle qui s'engendre d'orgueil, & d'vne vaine apparence. Et ne permet point qu'on ignore la difference qu'il y a entre les choses grandes, & les fieres & orgueilleuses. Elle nous fait entierement cognoistre sa nature, & la nostre. Elle nous apprend que c'est que les Dieux, quels ils sont, que c'est que les enfers, les Dieux domestiques, & les demõs: Que c'est que les ames, qui tiennẽt le secõd rang apres les Dieux: en quel lieu elles sont arrestées, ce qu'elles sont, ce qu'elles peuuẽt, ce qu'elles veulent. Voila les premiers enseignemens de sa religion, par lesquelles nous sont descouuerts les mysteres sacrez non point d'vne seule ville, mais du ciel, qui est le grand temple de tous les Dieux: les images & les vrayes faces duquel elle a mis deuant les yeux de nostre ame pour estre par elle contemplées: Car nostre veuë est trop foible pour voir des spectacles si grãds. Elle retourne apres aux commencemens que toutes choses ont eu, & à la raison eternelle, qui est infuse par tout cest vniuers: & à la puissance de toutes les semences qui donnent la figure propre à tout le corps. Apres, elle commença de s'enquerir de l'ame, & d'où elle

Les Stoiques distinguent entre la raison, & la vraye raiſõ, en quoy ils semblent n'auoir gueres de raison.

Inuentions descouuertes du temps de Seneque.

La sagesse a bien de plus hauts dessens, & n'entreprend rien qui ne soit grand & neceſſaire, aſpirans touſiours à vn eſtat bien heureux.

Diuers effects de la sageſſe.

procedoit, en quel lieu elle eſtoit, pour combien de temps : en combien de parties, elle eſtoit diuiſée. Cela fait, des choſes corporelles elle eſt venuë aux incorporelles: elle a recherché la verité, & a diſcouru des raiſons d'icelle. Et apres tout cela encor, elle apprit comme il falloit cognoiſtre les doubtes qui ſont en la vie, & en la mort. Car il y a des fauſſetez meſlées parmy la verité de l'vne & l'autre. Le ſage (dis-ie) comme il ſemble à Poſſidonius, ne s'eſt point retiré de ces arts & meſtiers: mais il ne s'y eſt pas du tout entierement addonné. Car il n'euſt iamais eſtimé vne choſe digne d'eſtre inuentée, qui ne deuſt eſtre en perpetuel vſage: il ne prendroit rien, pour apres le delaiſſer. Anacharſis, dit-il, trouua la rouë du potier, ſur le tour de laquelle on fait les vaiſſeaux de terre. Depuis ay ãueu qu'on trouuoit dans Homere la rouë du potier, il aime mieux qu'on penſe que ces vers ſoient pluſtoſt faux, que la fable meſme. Ie ne veux pas opiniaſtrer ſi Anachraſis en fut l'autheur: & ſi ce fut luy, ie confeſſe que ce fut vn ſage, mais non pas comme ſage: car les ſages font pluſieurs choſes entant qu'ils ſont hommes, & non point entant qu'ils ſont ſages. Pren le cas qu'vn homme ſage ſoit fort viſte & leger: il vaincra tous les autres à la courſe, entant qu'il eſt plus leger, mais non pas entant qu'il eſt ſage. Ie voudrois monſtrer vn verrier à Poſſidonius, qui en ſoufflant forme en diuerſes façons le verre qu'vne main bien appriſe ne pourroit à grand' peine tailler. Ces choſes ſe ſont trouuées apres que nous n'auõs plus trouué de ſages. Democritus (ce dit-il) eſt celuy qu'on penſe auoir trouué les arcades, & les voûtes, & cõme par le courbement des pierres penchants peu à peu l'vne vers l'autre, elles ſe lient par la clef qu'on met au milieu. Ie puis dire que cela eſt faux. Car il eſt force de croire que deuant que Democritus fuſt, il y auoit des ponts & des portes, le haut deſquelles eſt le plus ſouuent voûté. Il vous eſt encor eſchappé de dire que le meſme Democritus auoit inuenté de polir l'yuoire, & de cuire des petits cailloux, qu'il conuertiſſoit en eſmeraudes, auec laquelle cuite on façonne encor auiourd'huy des pierres qui peuuent prendre couleur en cuiſant. Encor que le ſage ait trouué cela, ce n'a pas eſté entant qu'il eſtoit ſage. Car il fait beaucoup d'ouurages, que nous voyons faire auſſi bien à des hommes de peu d'eſprit, & plus parfaictement, & plus dextrement. Veux-tu ſçauoir ce que le ſage a cherché, & ce qu'il a mis en lumiere? Premierement ç'a eſté la vraye nature, laquelle il n'a point ſuiuy comme les autres animaux, auec des vœux qui s'eſbloüiſſent aux choſes diuines. En ſecond lieu la loy de la vie, qu'il a dreſſée ſur toutes choſes qui ſont: Elle ne nous a point appris ſeulement à cognoiſtre les Dieux, mais à les ſuiure, & receuoir en bonne part autant les cas fortuits, comme ceux qui nous ſeront commandez. Elle nous a deffendu de croire les fauſſes opinions: elle a eſtimé ce que les choſes valoient à leur iuſte prix: elle a condamné les voluptez meſlées de repentance. Elle a loüé les biens qui deuoient touſiours plaire: elle a monſtré à tout le monde que celuy eſt le plus riche, qui n'a pas beſoin de richeſſes: que celuy eſt le plus puiſſant qui n'a pas beſoin de puiſſance. Ie ne parle point de ceſte Philoſophie, qui a chaſſé le citoyen hors de ſa ville, les Dieux hors du monde, & qui a ſouſtenu qu'il auoit de la vertu meſlée auec la volupté: mais de celle qui penſe qu'il n'y a bien aucun, que ce qui eſt honneſte: qui ne ſe peut corrompre ny par les preſens des hõmes, ny par ceux de la fortune: & le prix, & l'honneur de laquelle giſt en ce qu'elle ne peut eſtre gagnée par aucun prix que ce ſoit. Ie ne croy point que ceſte Philoſophie fuſt en ce ſiecle rude & imparfaict, auquel il n'y auoit encor aucun de ces meſtiers, & auquel ils apprenoient par le ſeul vſage ce qui leur eſtoit profitable. Non plus qu'auparauãt ces ſiecles fortunez, que les biens de nature demeuroient en commun pour eſtre ioüis

Opinion de Poſſidonius & de Seneque quant à quelques inuentions particulieres.

Les ſages ſont pluſieurs choſes, comme eſtans hommes ſeulement.

Quelles ſont les recherches & inuentions du Sage.

Philoſophie fauſſe & vraye.

Siecle d'or ſelon Seneque.

indifferémment par tous : & auparauant que l'auarice, & la folle despeńse eussent rompu ceste societé, qui estoit entre les mortels, & que d'vne communauté ils eussent couru à vn pillage : ces hommes n'estoient pas sages, encor qu'ils fissent ce que les Sages pourroient faire. Il n'y a homme au monde, qui peust loüer & priser d'auantage aucune autre façon de viure entre les humains, non pas quand Dieu mesme luy permettroit de refondre & former vn monde nouueau, & donner d'autres mœurs & coustumes aux peuples, il n'en sçauroit essayer de meilleurs que celles qu'on raconte auoir esté entre ceux, parmy lesquels

1. Georgic.

Par bornes & confins on ne voyoit aucun
Qui diuisast les champs : tous viuoient en commun.
La terre mesmes lors sans aucune semence
Liberalle portoit tous fruicts en abondance.

Que pourroit-on voir de plus heureux que ceste sorte d'hommes ? la nature, & les choses estoient ioüies de tous en commun : Elle seule comme mere suffisoit à tenir tout le monde sous sa tutelle, c'estoit vne possession tres-asseurée des richesses publiques. Pourquoy ne pourrois-ie dire à bon droit que ceste condition d'hommes estoit infiniement riche, entre lesquels on ne pouuoit trouuer vn seul pauure? *Description d'auarice.* L'auarice se ietta sur des choses sainctemét reglées : & comme elle desira de retirer quelque bien à part, & le conuertir à son particulier profit, elle mit tout en la puissance d'autruy : & s'estant d'vne possession infinie retranchée à vn petit coing, elle amena la pauureté : & quand elle commença à desirer beaucoup, elle perdit tout. Mais pour tant qu'elle vueille courir, pour regagner ce qu'elle a perdu : pour tant qu'elle se peine de ioindre champs à champs, & qu'à prix d'argent ou à force, elle chasse son voisin : jaçoit qu'elle estende ses domaines par tout vne grande Prouince, & qu'elle appelle sa possession vn long voyage qu'elle fait passant touſiours par ses terres : Iamais aucune estenduë des champs, pour si longue qu'elle soit, ne nous pourra ramener iusqu'au lieu d'où nous sommes partis. Apres que nous aurons tout fait, nous aurons beaucoup. Mais nous auions tout. La terre d'elle-mesme estoit plus fertile que quand elle fut labourée, & plus prodigue pour l'vsage des peuples quand ils ne la rauissoient point. Ils auoient autant de plaisir à monstrer ce qu'ils auoient trouué comme à le trouuer : aucun n'en pouuoit auoir trop, ou peu. Tout estoit party entre personnes qui estoient bien d'accord. Le plus puissant n'auoit point encor ietté sa main sur le plus foible : l'auaricieux cachant ce qu'il tenoit en reserue d'inutile, n'auoit point encor priué vn autre de ce qui luy estoit necessaire. On auoit autant de soin d'autruy que de soy-mesme. Les armes n'estoient point en vsage : & les mains non encor soüillées du sang humain, auoient tourné leur haine contre les bestes sauuages. Ceux qu'vne foreſt espaisse defendoit du Soleil, qui viuoient auec toute asseurãce dans vne petite loge couuerte de fueilles & de brãchages pour se garder de la rigueur de l'hyuer & de la pluye, passoient doucemẽt les nuicts sans iettter vn seul souspir. Mais les soucis & les peines nous tourmentent dans nostre escarlatte, & nous piquent de quelz aiguillons mal contraire les autres dormoient d'vn sommeil gracieux sur la dure. Ils n'auoiẽt point de planchers lambrissez dessus eux : mais estans couchez au descouuert, les estoiles se roulloient sur leurs testes, & le Ciel admirable spectacle de la nuict, se panchant poursuiuoient son cours, conduisant cette grande œuure auec vn paisible silence : & tant le iour que la nuict, la veuë de ce beau palais se descouuroit à leurs yeux. Ils

Quelles estoient les aises & commodités des premiers siecles.

Leur estat, & le present conferez. Les mollesses d'auiourd'huy redarguent nostre misere au prix du contentement de ces anciens.

prenoient plaiſir de contempler les ſignes de la moitié du ciel, tombãs vers le couchant, & les autres qui ſe leuoient de deſſous terre. Et comment ne prendroit-on plaiſir de pourmener ſa veuë entre tant de merueilles eſparſes en vn ſi ample lieu: Mais au moindre bruit que vous oyez dans les maiſons, vous tremblez de peur: Et s'il y a quelque choſe qui craquette parmy les tableaux de vos peintures, vous fuyez tout eſtonnez. Ils n'auoient pas des maiſons grandes comme des villes: l'haleine & la reſpiration libre au deſcouuert, vne petite ombre au deſſous d'vne roche, ou d'vn arbre, les fontaines claires, & les ruiſſeaux ſans tuyaux & ſans conduits, & ſans eſtre deſtournez de leurs cours accouſtumez, coulans à leur aiſe, les prairies belles & ſans art: & au milieu de tout cela vne loge champeſtre, baſtie d'vne main ruſtique: C'eſtoit vne maiſon telle que nature le requeroit, & où elle prenoit plaiſir d'habiter ſans auoir nulle crainte d'elle, ni pour elle. Maintenant la plus grande partie de nos peurs ſont nos propres maiſons. Mais encor que leur vie fuſt excellente & vuide de tromperie, ils n'eſtoient pas ſages, pource que ce nom eſt aujourd'huy employé à l'œuure le plus grand qui ſoit: ie ne veux pas toutesfois nier que ce ne fuſſent gens de grand courage, & pour bien dire, recentemẽt engendrez des Dieux. Car il n'y a point de doute que le monde n'eſtant pas encor enuieilly, ne portaſt des choſes meilleures. Et comme tous auoient la nature plus robuſte & plus prompte au trauail: tous auſſi n'auoient pas l'eſprit ſi parfaict. Car la nature ne donne point la vertu. Il y a de l'art pour deuenir bon. Il eſt certain que ces gens-là n'alloient point chercher l'or & l'argent & les pierres reluiſantes, dans la fange d'vne terre profonde: ils eſpargnoient encor les beſtes meſmes: tant s'en faut qu'vn homme qui n'eſtoit point ſubjet à cholere, & qui n'auoit crainte de rien, vouluſt tuër vn autre homme, qu'il ne vouloit ſeulement qu'aimer & regarder. Ils ne portoient point encor robbes de couleurs: on ne mettoit point l'or en ouurages: car il n'eſtoit point encor tiré hors de terre. Qu'eſtoit-ce donc? Ils eſtoient innocens par l'ignorance des choſes. Or il y a grande difference, ſi quelqu'vn veut pecher, ou s'il ne ſçait pas pecher. Ils n'auoient ny iuſtice, ny prudence, ny temperance, ny conſtance. Ceſte vie rude & agreſte auoit bien quelque choſe de ſemblable à toutes ces vertus. La vertu n'entre point dans vne ame qui ne ſoit inſtruicte & appriſe, & qui ne ſoit par vn aſſiduel exercice, paruenuë à la perfection. Nous ſommes bien nais pour cela, mais nous naiſſons ſans cela: & dans les hommes les meilleurs, auant que tu les enſeignes, la matiere de la vertu y eſt bien, mais non pas la vertu.

Sur leſquels neantmoins les plus recents ont ceſt aduantage, d'auoir eſté plus ſages. &

Ceux là ſur ceux cy, d'auoir eſté innocens au milieu de leur ignorance.

EPISTRE XCI.

Il parle de la triſteſſe que ſent Liberalis ſon amy, du bruſlement de ſa ville de Lyon, que le feu conſuma entierement dans vne ſeule nuict. Tous les ouurages des mortels ſont condamnez à mourir quelque iour.

L'embraſement de la ville de Lyon, luy donne ſuiet de traicter de la reſolution

NOſtre amy Liberalis eſt maintenant fort triſte, apres auoir entendu le bruſlement de la ville de Lyon. Il n'y a point homme qui ne fuſt faſché de ce malheur: mais à plus forte raiſon le doit eſtre celuy, qui aimoit tant ſa patrie. Cela fait qu'il cherche à s'armer de conſtance, à laquelle il s'eſt exercé contre tout ce qu'il a penſé qu'on deuoit craindre. Mais ie ne m'eſmerueille point ſi l'on n'a pas eu

qu'on doit prendre contre les ſiniſtres accidents.

crainte de ce mal incroyable, & qu'on n'euſt iamais penſé pouuoir aduenir, veu qu'il n'y a point d'exemple d'vn pareil : Car encor que le feu ait porté de grands dommages à pluſieurs Citez, ſi eſt-ce qu'il n'en ruina iamais vne toute entiere : Et dans les villes où l'ennemy meſme a mis le feu de ſa main, il s'y eſt eſteint en pluſieurs lieux, & encor qu'on l'ait apres allumé, il eſt aduenu peu ſouuent qu'il ait tellement tout ſaccagé, qu'il n'y ait rien laiſſé pour le fer. D'auantage il n'y eut oncques tremblement de terre pour ſi dommageable & pernicieux qu'il fut, qui ait ruiné les villes toutes entieres. Bref il n'y eut iamais vn feu ſi eſtrange, qu'il ne laiſſaſt encor quelque reſte pour vn ſecond embraſement. Tant de ſuperbes edifices, l'vn deſquels ſeul pouuoit ſeruir d'ornement à vne grande ville, vne ſeule nuict les reduiſit en cendre: & ce qu'on ne pouuoit craindre en vn temps de guerre, aduint en temps d'vne grande paix : Qui pourroit croire cela ? eſtans les armes poſees par tout, eſtant toute la terre vniuerſelle en tranquillité, qu'on cherche auiourd'huy le lieu où l'on monſtroit ce Lyon dans la France ? Tous ceux que la mauuaiſe fortune a voulu aſſieger de quelque malheur commun, elle leur a donné loiſir de craindre ce qu'ils deuoient endurer. Il n'y a eu iamais choſe grande, qui n'ait eu eſpace de voir acheuer ſa ruine : mais entre vne grande ville, rien, il n'y eut qu'vne ſeule nuit. Bref ie demeure plus à te raconter qu'elle s'eſt bruſlée, qu'elle ne fit à ſe bruſler. Tout cela abbat le courage de noſtre Liberalis, lequel eſtant ferme & aſſeuré, conſtant contre ſes propres malheurs, n'a pas eu faute d'occaſion de s'eſbranler. Les maux que l'on n'attendoit point donnent vn plus grand coup. La nouueauté apporte vne plus grande peſanteur aux calamitez. Et n'y a homme qui ſente plus de douleur d'vn accident, qu'il n'a eu d'eſtonnement & d'admiration. C'eſt pourquoy rien ne nous doit aduenir à l'impourueu. Il faut de bonne heure ietter noſtre entendement ſur toutes choſes, & penſer non ſeulement aux malheurs qu'on void ſouuent, mais à ceux qui peuuent ſuruenir. Quel bien y a-il que la fortune, quand il luy plaira, ne puiſſe rauir, voire au plus haut eſleué en grandeur ? & qu'elle n'aſſaille & n'eſbranle plus volontiers, quand elle les verra plus reluire & fleurir ? Que void-on qui ſoit trop grand pour elle, ou trop difficile ? Elle ne tient point touſiours vn meſme chemin, & ne ſe iette pas ſur nous toute entiere. Maintenant elle ameine nos mains contre nous meſmes : tantoſt ſe contentant de ſes ſeules forces, elle trouue des malheurs deſquels on ne peut cognoiſtre l'autheur : elle n'eſpargne aucun temps : les cauſes des douleurs naiſſent des voluptez meſmes : la guerre s'eſueille au milieu de la paix, & les ſecours que nous auions appellez pour noſtre aſſeurance, ſe conuertiſſent en defiance & en peur. Vn amy ſe rend ennemy, & vn compagnon deuient noſtre aduerſaire : la tranquillité, & le beau temps de l'eſté, ſe change en vne tempeſte plus forte que celles qui viennent en plein hyuer : ſans ennemy nous ſouffrons tous actes d'hoſtilité : & la trop grande felicité, ſi autre moyen defaut, nous amene des cauſes de noſtre ruine. Les maladies ſurprennent les plus ſobres & temperez, la phthiſie les plus gaillards, le ſupplice les plus innocens, & le tumulte ceux qui ſont plus ſecrettement retirez. La fortune choiſit quelque nouueauté, par le moyen de laquelle elle faſſe reſſouuenir de ſes forces ceux qui les auoient oubliées. Tout ce qu'vn long temps auec beaucoup de trauaux, & tout ce qu'vne grande faueur de Dieu auoit permis d'amaſſer, vn ſeul iour le diſſipe & le reſpand. Celuy a donné encor trop de temps aux malheurs qui viennent en poſte, qui a dit qu'vn iour, vne heure, vn moment de temps ſuffiſoit pour ruiner des Empires. Ce ſeroit encor quelque ſoulagement à noſtre foibleſſe, & à la fragilité de nos biens, ſi toutes choſes ſe pouuoient reparer en auſſi peu de temps qu'elles

Eſtrange ruine de Lyõ par le feu, meſme en temps de paix, de laquelle les plus conſtãs demeurent eſbonnez. car

Malheurs nõ preueus, touchẽt plus viuement.

Contre leſquels il faut faire eſtat que tout ce que le monde contient eſt periſſable.

Comme il appert en ceſte perpetuelle inſeurtitude des affaires.

Es ordinaires changements d'eſtat & de condition és hommes.

les bruisent. Mais au contraire toutes choses vont lentement en croissant, & on court viste ment à la ruine: il n'y a rien de priué, ny de public, qui soit de durée: les destinées des hommes & des villes se roullent tousiours. Entre les choses les plus paisibles, il y a de la frayeur: & sans le tumulte d'aucune cause estrangere, le malheur vient du lieu, d'où on le craignoit moins. Les Royaumes qui s'estoient conseruez contre les guerres ciuiles, & contre les estrangers, se destruisent eux-mesmes sans que pas-vn les pousse. Combien trouueras-tu de villes qui ayent peu longuement durer en leur felicité? Il faut donc penser à tout cas: il faut rasseurer l'ame contre tous malheurs qui pourroient aduenir. Songe tousiours aux bannissemens, aux gehennes, aux guerres, aux maladies, & aux naufrages. La fortune te peut oster à ta patrie, elle te peut aussi oster ta patrie. Elle te peut ietter en vne solitude: & le lieu où maintenant on s'estouffe de presse, peut estre vn iour reduict en desert. Il faut mettre deuant nos yeux toutes sortes de malheurs qui peuuent aduenir aux hommes: Et si nous ne voulons point estre du tout accablez, si nous ne voulons point perdre nostre iugement, lors que quelque malheur non accoustumé suruiendra: il faut preuoir de bonne heure non seulement ce qui aduient communement, mais ce qui peut aduenir le pis: il faut considerer la fortune auec sa pleine puissance. Combien de fois des villes en Asie, combien en Achaye se sont ruinées d'vn seul tremblement de terre? Combien de villes en Syrie, combien en ont esté engloutis en la Macedoine? Combien de fois ce malheur a gasté Cypre? Combien de fois Paphos s'est abysmée dans elle-mesme? On nous a souuent raconté la ruyne de quelques villes toutes entieres: mais nous, à qui ces nouuelles sont contées, la quantiesme partie sommes-nous de tous ces peuples-là? Dressons donc les forces de nostre courage cõtre les iouemẽs de la fortune: & faisons estat que rien de ce qui peut aduenir, ne peut estre si grand, cõme le bruit qui s'en fait. Vne cité pleine de richesses s'est bruslé: l'ornement des peuples de ceste prouince entre lesquels elle estoit plantée, & lesquels elle surpassoit, posée toutesfois sur vne montagne qui n'estoit point trop haute. Le temps fera effacer & perdre cognoissãce des lieux de toutes ces villes, que tu oys dire estre maintenant si magnifiques, si renommées. Ne vois-tu point que les fondemens des plus fameuses villes d'Achaye sont desia consumez, & qu'il n'y reste aucune marque par laquelle on puisse cognoistre qu'elles y ont iadis esté. Non seulemẽt ce qui est basty par la main des hõmes vient en ruine, & le tẽps ne renuerse point seulement ce qui est dressé par art & par industrie humaine: mais les sommets des hautes montagnes s'abaissent, & des regions entieres se sont enfoncées. Des lieux qui estoiẽt fort éloignez de la mer, sont maintenant couuerts d'eau. Le feu a mangé des costaux, au dessus desquels il reluisoit, & a iadis reduit en plaine basse & sablonneuse des hautes montagnes, qui resiouyssoient de loing les mariniers, & qui seruoient à faire les guets. Les œuures mesme de nature sont tourmentez. Nous deuons donc constamment souffrir les ruines des villes. Toutes choses qui sont, doiuent choir: tout est subjet à prendre fin, soit d'vne force interieure, & de la violence d'vn vent enfermé, qui esclate la pesanteur de la terre sous laquelle il estoit retenu: soit que les profonds torrens cachez dessous terre, rompent tout ce qui veut empescher leur course: ou que la violence des flammes creut l'ancien assemblage de la terre: soit que la vieillesse, contre laquelle rien ne se peut defendre, l'ayt combatuë peu à peu: ou que l'infection de l'air ayt chassé les peuples, & que le relant ayt corrompu les deserts mesmes. Il seroit trop long de conter les chemins que tiennent les destinées. Ie sçay tant seulement cecy, que tous les œuures des mortels sont condamnées à la mortalité: nous ne viuons qu'entre choses

Es confusions & ruines, tant publiques que particulieres.

Es desfaites d'Isles de villes, & peuples, &c.

Au general aneantissement de toutes choses qui sont en nature, qui toutes sont aussi mortelles & perissables.

Conſolations & predictiõ touchant la ſuſdite ville.

periſſables. Voila les conſolations que ie donne à noſtre Liberalis, qui porte vne amitié incroyable à ſa patrie, laquelle peut-eſtre a eſté bruſlée, pour ſe rebaſtir plus belle qu'elle ne fut iamais. Souuent vn dommage a donné lieu à vne meilleure fortune. Pluſieurs choſes ont pris cheute, pour ſe releuer plus haut, & d'autre façon. Timagenes ennemi de la felicité de la ville, diſoit qu'il eſtoit fort marry des bruſlemens des maiſons qui aduenoient à Rome, pour vne ſeule raiſon, qu'il ſçauoit bien qu'on en rebaſtiroit de plus belles que celles qui s'eſtoient bruſlées. Il eſt pareillement à croire que tous les citoyens de ceſte ville s'efforceront à l'enuy l'vn de l'autre de rebaſtir de plus grands edifices, & de meilleure eſtoffe que ceux qu'ils ont perdus. Dieu vueille qu'ils puiſſent durer longuement, & qu'ils ſoient rebaſtis ſoubs quelque fortune plus heureuſe, qui les face demeurer en pied plus long-temps. Car il n'y a iuſtement que cent ans de l'origine de ceſte colonie, qui n'eſt pas le plus long aage qu'vn homme puiſſe viure. Elle eſtoit paruenuë à ce grand nombre d'habitans, par la commodité de l'aſſiette du lieu: Laquelle toutesfois dans le temps de la vieilleſſe d'vn homme a ſouffert des malheurs fort eſtranges. Il faut donc former noſtre ame à la cognoiſſance de ſa condition, & à la patience: il faut qu'elle ſçache qu'il n'y a rien que la fortune n'oſe entreprẽdre: Qu'elle a meſme puiſſance ſur les Empires, que ſur les Empereurs: & qu'elle peut autant ſur les villes que ſur les hommes. Il ne faut rien meſpriſer de cela: nous ſommes entrez en vn monde, auquel on vit ſous telles loix. Cela te plaiſt-il? obeys à cela. Te deſplaiſt-il? va t'en par l'endroit que tu voudras. Faſche toy ſi quelque choſe a eſté contre raiſon particulierement ordonnée contre toy. Mais ſi ceſte neceſſité lie les petits & les grands, n'en vueille point de mal aux deſtinées, deſquelles toutes choſes dependent. Il ne faut point nous meſurer par l'inegalité des tombeaux & ſepulchres, qui bordent les chemins publics: la cendre nous egale tous: nos naiſſances ſont inegales: mais la mort, & la fin de tous eſt pareille. I'en dis autant des villes, comme des habitans d'icelles. Ardea fut auſſi bien priſe que Rome. L'autheur des loix humaines ne nous a point rendus differens de grandeur & de luſtre, de naiſſance & de nobleſſe de noms, ſi ce n'eſt pour le temps que nous ſommes. Mais quand nous ſommes arriuez à la fin qui attend tous les hommes. Va t'en, ce dira-il, ambition: toutes choſes qui marchent ſur terre tiennent vn meſme chemin. Nous ſommes eſgaux, & pareils pour ſouffrir toutes choſes. Il n'y a pas vn qui ſoit plus fragile que l'autre, pas vn qui ſoit plus aſſeuré du lendemain. Alexandre Roy de Macedoine, miſerable qu'il eſtoit, auoit commencé d'apprẽdre la Geometrie, pour cognoiſtre combien la terre eſtoit petite, de laquelle il n'en auoit occupé que bien peu. Ie l'appelle miſerable, d'autant qu'il deuoit comprendre par là, qu'il portoit vn faux nom. Car qui pourroit eſtre grand en vn petit eſpace? Ce qu'on luy vouloit enſeigner, eſtoit ſubtil, & deuoit eſtre appris auec beaucoup de ſoin & d'attention, qu'vn homme furieux, & qui enuoyoit ſes penſées par delà l'Ocean, ne pouuoit bonnement comprendre. Apprens moy (dit-il) quelque choſe facile: auquel le precepteur reſpondit. Ces choſes ſont toutes telles, & auſſi difficiles à tout le monde. Croy que c'eſt la nature mere de toutes choſes, qui dit cela: Ce dõt tu te plains eſt tout vn à tout le monde: on n'en pourroit donner à pas vn de plus doux & de plus facile: mais quiconque voudra, les pourra rendre pour ſon regard plus douces & faciles. Par quel moyen? auec la patience. Il faut que tu ſentes des douleurs, que tu ſentes la faim, la ſoif, la vieilleſſe: & ſi tu vis plus longuement entre les hommes, il faut que tu ſois malade, que tu perdes quelque choſe, & que tu periſſes. Il n'eſt pas beſoin que tu donnes creance à ceux qui crient aupres de toy. Car il n'y a

Si faut-il ſupporter le deſtin auec vn entendement raſis, puiſque l'ordre & la neceſſité le requiert ainſi.

& que Toutes choſes ont vne pareille fin, voire meſme que

Tous hõmes ſont eſgaux en ſouffrances.

Patience eſt le vray remede aux maux & inconſtãces de ceſte vie.

rien de tout cela qui soit mauuais, qui soit intollerable, ou trop grief. La peur que ces gens-là ont, ne vient que pour consentir à ceux qui ont crainte. Tu crains la mort, comme vn bruit de ville. Mais qu'est-ce qu'on peut voir de plus fol qu'vn homme qui craint les paroles? Demetrius auoit fort bonne grace de dire, qu'il faisoit aussi peu de conte des propos des ignorans, comme des pets qui leur sortoient du ventre. Que me sert-il, disoit Demetrius, si c'est d'en bas où d'enhaut qu'ils font bruit? Quelle folie est-ce de craindre que tu sois diffamé par des personnes infames? Tout ainsi que sans raison vous auez eu peur d'vn bruit commun: pareillement vous craignez des choses dont vous n'auriez iamais crainte, si le bruit qui en est, ne le vous commandoit. Dites-moy quelle perte souffriroit vn homme de bien, si on leuoit parc[illegible]ais bruits contre luy? Le bruit commun aussi ne doit nuire à l'opinion que [illegible] auons auoir de la mort. Et toutesfois elle fait de grãds efforts. Pas-vn de ceux qui l'accuseut ne l'a essayee. Cependant c'est temerité de mal parler de ce que tu ne sçais point. Au moins tu sçais comme elle a esté secourable à plusieurs, combien de personnes elle deliure de peines & de tourmens, de pauureté, de plaintes, de supplices & d'ennuis. Nous ne serons iamais sous la puissance d'autruy, si nous tenons la mort sous la nostre.

Impertinence & vanité de ceux qui craignent la mort, à-propos de Demetrius, ioint que

Ils craignent ce qu'ils n'ont iamais esprouué.

EPISTRE XCII.

Les biens exterieurs ne s'acquierent que par le repos. Que le corps n'est entretenu que pour honorer l'ame, qui est le principal dans l'homme. Que l'ame n'est soustenuë que d'elle-mesme. Que les calamitez & incommoditez du corps n'offensent point la vertu de l'ame.

IE pense que nous sommes d'accord toy & moy, que les choses exterieures s'acquierent pour le corps, & qu'on respecte le corps pour l'honneur de l'ame: que dans l'ame il y a des parties, qui seruent comme de chambrieres, par le moyen desquelles nous nous mouuons, & nous nourrissons, qui nous sont données pour la consideration de ce principal qui commande: En ce principal, il y a quelque chose d'irraisonnable, & de raisonnable. Ceste-cy sert à l'autre. C'est elle seule, qui ne se rapporte à rien, & qui rapporte toutes choses à toy. Car aussi ceste raison diuine commande à toutes choses, & n'est subiette à rien. Et quant à la nostre elle est du tout semblable, comme prouenant d'elle. Si nous sommes d'accord de cela, il faut pareillement que nous soyons d'accord de cecy: Que la vie heureuse consiste en ce seul poinct, que la raison soit parfaicte en nous. Car c'est elle seule, qui ne perd iamais cœur, & qui fait teste à la fortune. En quelque estat que les affaires soient, si nous la gardons, elle nous gardera. Or le seul bien est celuy qui ne se rompt iamais. Celuy, dis-ie, est heureux, que chose de ce monde ne peut abbaisser: il tient le dessous, & ne s'appuye de pas-vne que de soy-mesme. Car si quelqu'vn se soustient sur l'ayde d'autruy, il peut choir. Et s'il estoit autrement, ce qui n'est point nostre, commenceroit d'auoir beaucoup de puissance dessus nous. Mais qui est celuy qui se voudroit asseurer sur la fortune? & qui est l'homme sage, qui vouluſt entrer en admiration de soy, pour les biens estrangers. Qu'est-ce que la vie heureuse? C'est vne seureté & tranquillité perpetuelle. La grandeur de courage la nous donnera,

La vertu peut rendre l'homme parfaictement heureux, puisque par elle il n'a besoin d'aucune autre aide, & qu'elle asseure l'ame en vne tranquillité perpetuelle.

Quelle est la vie bien-heureuse.

Le moyen d'y paruenir.

& la constance ferme en ce qu'elle aura iugé estre bon. Comment peut-on paruenir à cela ? Si la verité est entierement cogneuë, si en toutes choses qu'il faut faire, l'ordre, la modestie, la decence sont gardées: si nostre volonté est innocente, & gracieuse : si elle s'appuye sur la raison, & qu'elle ne s'en departe iamais : si elle se rend

Quelle doit estre l'ame du Sage.

aimable & admirable. Et pour en peu de paroles vous en donner comme vn pourtraict, l'ame du sage doit estre telle, qu'elle le face ressembler estre vn Dieu. Que peut desirer celuy, à qui toutes choses honnestes aduiennent ? Car si les choses qui ne sont point honnestes, ne peuuent de rien seruir à l'estat de la vie qui est la meilleure, la vie heureuse consisteroit en des choses, sans lesquelles elle ne peut estre.

Si le souuerain bien peut receuoir accroissement.

Mais quelle plus grande folie, ou quelle plus grande villanie pourroit-on voir, que d'attacher le bien d'vne ame raisonnable à des moyens abonnables ? Toutesfois quelques-vns ont opinion que le bien souuerain peut receuoir accroissement, parce qu'il n'est guere plein, si la fortune y est contraire. Antipater mesme, qui est vn des plus grands autheurs de ceste secte, dict qu'il attribuë quelque chose aux biens de fortune, mais fort peu. Mais voy, ie te prie, que seroit-ce de ne se contenter point du Soleil, si on n'allumoit quelque peu de lumiere : Dequoy pourroit seruir vne petite bluette de feu aupres d'vne si grande clarté de Soleil ? Si tu n'es pas content de la seule honnesteté, il faut par necessité, que tu y adiouste ou la tranquillité, que les Grecs appellent *Hesychie*, ou la volupté. L'vn de ces deux-là se peut aucunement receuoir : car l'esprit est deschargé de toute fascherie, libre & franc pour ietter les yeux sur tout ceste vniuers, n'estant empesché de chose, qui le

Contre les Epicuriens.

retire de la contemplation de nature. Quant à l'autre qui est la volupté, c'est le bien d'vne beste brute. Nous voulons assembler l'irraisonnable auec le raisonnable, l'hõneste auec le des-honneste. Le chatoüillement & le plaisir du corps doit-il rendre la vie plus prisée ? Quelle difficulté donc feriez-vous de dire, qu'vn homme est bien à son aise si sa bouche l'est ? Oses-tu bien compter, ie ne dis point entre les hommes vertueux, mais entre les hommes, celuy qui ne passe sa vie qu'aux delices des

L'homme qui se plonge en delices ne merite de venir rang parmy les hommes.

saulces, des couleurs, & des musiques ? Qu'on le sorte hors du compte, & du nombre de ces braues animaux, qui tient le second lieu apres les Dieux : & qu'on mette parmy les troupeaux des bestes brutes ceste beste, qui ne se plaist qu'à paistre. La part irraisonnable de l'ame a deux autres parties : vne est courageuse, ambitieuse, violente, & pleine de passions : l'autre est vile, & basse, languissante, addonnée aux voluptez. Ceste-cy qui est furieuse & sans frain, meilleure toutesfois, & certainement plus vertueuse, digne de l'homme, ils l'ont laissée en arriere : & celle qui estoit lasche & sans force, ils l'ont estimée necessaire à la vie heureuse. C'est à celle-là qu'ils ont commandé que la raison seruist, & ont fait, que le bien de l'animal le plus genereux, fust le plus vilain, & le plus des-honneste. D'auantage ils en ont fait vn metif, monstrueux, & vn assemblage de membres de plusieurs diuers animaux. Car ainsi que dit nostre Virgile en la Scylla :

Elle a visage d'homme, & la poictrine belle
Semble iusqu'au nombril estre d'vne pucelle :
Le reste de son corps est vn pistre inhumain:
Au ventre d'vn Loup pend la queüe d'vn Dauphin.

Æneid.

Autres absurdes des Epicuriens, touchant la vertu.

Toutesfois il y a des bestes sauuages horribles, vistes, & legeres, attachées à ceste Scylle : mais de quels monstres ont ceux-cy composé la sagesse ? La partie de l'hõme, qui se presente la premiere, c'est la vertu, à laquelle on a joint vne chair inutile &

molle, qui ne ſert, comme dit Poſſidonius, qu'à receuoir la viande. Ceſte vertu diuine ſe termine en volupté : & joint-on à ces parties hautes, qui ſont venerables & celeſtes, vne beſte laſche & pareſſeuſe. Quant à ce repos qui eſt aucunement aſſeuré, certainement il ne ſeruoit de rien à l'ame, il ne faiſoit ſeulement qu'oſter les empeſchemens. La volupté d'elle-meſme effemine & abbat les forces. Quels aſſemblages de corps pourroit-on trouuer qui fuſſent ſi contraires entr'eux ? A vne choſe pleine de cœur & de hardieſſe on y en joint vne tres-laſche : à vne fort ſeuere, vne pleine de riſée : à vne tres-ſaincte, vne intẽperante, & qui ſe remplit de trop manger. Et quoy ? dira-il, ſi la ſanté ne peut de rien empeſcher la vertu, ny le repos, ny la priuation des douleurs, auſſi ne les dois-tu pas deſirer. Pourquoy ne les deſirerois-ie pas ? non point parce que ce ſont biens, mais parce qu'ils ſont agreables à nature, & que ie les deſire auec bon iugement. Quel bien dõc y aura-il en tout cela ? ceſtuy-cy ſeul, d'auoir bien iugé & choiſi. Car quand ie pren vne robbe telle que ie la dois porter, quand ie chemine honneſtement comme il faut, quand ie prens mon repas ſobrement : le repas, le cheminer, la robbe ne ſont point les biens, mais c'eſt mon intention au chois de cela, qui me fait garder en toutes choſes vne modeſtie conduite par raiſon. Ie diray encor d'auantage, que le choix & le iugement de porter vne robbe nette, doit eſtre deſirée par l'hõme : car l'homme de nature eſt vn animal net, qui prẽd plaiſir à ſe bien tenir. Par ainſi ce n'eſt pas vne robbe nette qui ſoit vn bien d'elle-meſme, mais le iugemẽt de choiſir vne robbe nette : car le bien n'eſt point en la choſe, mais à la ſçauoir eſlire, d'autant que nos actions ſont hõneſtes, & non point ce que nous faiſons. Ce que i'ay dit de la robe, ie le dis auſſi du corps : parce que nature en a enuironné l'ame cõme d'vne robbe, qui luy ſert de couuerture. Mais qui eſt celuy qui ayt jamais priſé le veſtement par le coffre ? La gaine ne fait le coûteau ny bon ny mauuais. Ie t'en diray doncques autant du corps. Certainement ſi on me donnoit le choix, ie prendrois & la ſanté & les forces. Mais le bien ſeroit le iugement que i'en aurois fait, & non point le ſanté & les forces. Le ſage, dit-il, eſt heureux. Toutesfois il ne peut ſuiure ce bien ſouuerain, ſi les inſtrumens de nature n'y reſpondent pas. Par ainſi celuy qui a la vertu, ne peut eſtre miſerable. Mais celuy qui eſt deſtitué des biens de nature, comme de la ſanté & de la force des membres, ne peut eſtre parfaictement heureux. Tu accordes ce qui eſt plus incroyable, que celuy qui ſouffre de tres-grandes & continuelles douleurs ; n'eſt point miſerable, ains qu'il eſt heureux : & tu nies (qui eſt encor moins) qu'il ſoit parfaictement heureux. Or ſi la vertu peut faire que quelqu'vn ne ſoit point miſerable, elle fera encor plus facilement, qu'il ſoit tres-heureux. Car il y a moins à dire entre l'homme qui eſt heureux, & celuy qui eſt tres-heureux, qu'il n'y a entre l'homme miſerable, & vn homme bien-heureux. A ſçauoir-mon, ſi ce qui a tant de puiſſance, que tirant vn homme hors de miſere, il le peut mettre au nombre des heureux : ne pourra pas auſſi y adiouſter ce qui reſte pour le rendre parfaictemẽt heureux ? L'halcine luy faudra-elle au fonds de la deſcente ? Il y a du bien, il y a du mal en la vie : l'vn & l'autre eſt exterieur. Si l'homme de bien ne peut eſtre miſerable, encor qu'il ſoit tourmenté de toutes ſortes de maux, pourquoy ne pourra-il eſtre parfaictement heureux, encor qu'il ſoit priué de quelques biens ? Car tout ainſi que par la peſanteur des maux, il n'eſt pas tellement abbaiſſé qu'il ſoit miſerable : auſſi par le defaut & diſette des biens, il n'eſt pas retiré de la perfection de ſon bon-heur. Mais il eſt auſſi parfaictement heureux ſans aucuns biens & commoditez, comme il n'eſt aucunement miſerable ſous les maux & incommoditez : Et quoy ? ſon bien ne luy pourroit-il pas eſtre du tout oſté, s'il pouuoit eſtre

Les biens de fortune ne ſont ny biens ny maux, ains choſes indifferentes.

Sçauoir-mõ ſi le ſage peut eſtre heureux ſans tels biens.

A luis des Stoïques là deſſus.

Sur quelle raiſon ils ſe fondent.

Comparaiſon à ce propos.

diminué? Ie diſois n'agueres qu'vn petit feu ne pouuoit apporter aucune lumiere à la clarté du Soleil. Car tout ce qui reluit ſans luy, eſt apres eſbloüy & caché. Mais il y a, dit-il, des choſes qui ſe mettent bien deuãt le Soleil. Ouy, mais la force & la lumiere du Soleil eſt touſiours entiere, nonobſtant ce qui s'oppoſe deuant luy. Et encor qu'il y ait quelque choſe au deuant, qui nous garde de le voir, il continuë neantmoins en ſon deuoir, & en ſa courſe. Toutes les fois qu'il reluit à trauers les nuées, il n'eſt pas moindre, ni plus tardif qu'au iour le plus ſerein: Car il y a grãd' differẽce entre ce qui s'oppoſe, ou qui empeſche du tout. De meſme façon ce qui s'oppoſe à la vertu, ne l'amoindrit pas. Elle n'eſt pas moindre, mais elle reluit moins. Pour noſtre regard peut-eſtre qu'elle ne nous eſt pas touſiours ſi apparente & ſi claire: mais pour le ſien, c'eſt touſiours elle meſme: & comme fait le Soleil obſcurcy, elle exerce ſa puiſſance au couuert. Les miſeres doncques, les pertes & les iniures n'ont autre pouuoir contre la vertu, que celle que les broüillats ont contre le Soleil. Il ſe trouuera quelqu'vn qui dira, que le ſage qui n'a le corps guere ſain, n'eſt ny miſerable, ni bien-heureux. Toutesfois ceſtuy-là ſe trompe auſſi. Car il veut comparer les biens de fortune aux vertus, & ne reſpecte pas plus les choſes honneſtes, que celles qui ne le ſont point. Mais que pourroit-on trouuer de plus indigne & villain, que de vouloir comparer les choſes venerables, à celles qui ſont meſpriſees de vous? Car les choſes venerables ſont la foy, la iuſtice, la pieté, la conſtance, la prudence: Au contraire c'eſt choſe de peu de prix, & qui aduient ſouuent plus pleinement aux gens viles & de baſſe condition, d'auoir vn iarret ferme, le bras fort & puiſſant, les dents bõnes & ſaines & bien aſſeurées. Dauantage ſi le ſage, à qui l'imperfection du corps donne beaucoup de peine, n'eſt eſtimé ni miſerable ni bien heureux, ſi on le laiſſe entre deux & au milieu, ſa vie pareillement ne deura eſtre ny deſirée, ni fuye. Toutesfois pourroit-on penſer rien de plus ſot, que d'oüir dire que la vie du ſage ne doiue eſtre deſirée? ou rien de plus incroyable, que de dire qu'il y a quelque ſorte de vie qui ne doit eſtre ni deſirée ni fuye? En outre ſi les incommoditez du corps ne rendent point vn homme miſerable, elles luy permettent d'eſtre bien-heureux. Car les maux qui n'ont point puiſſance de paſſer à l'eſtat d'vne plus miſerable vie, ne peuuent auſſi empeſcher l'eſtat qui peut eſtre heureux. Nous auons cognoiſſance, dit-il, de quelque choſe froide ou chaude: mais la tiede, eſt entre ces deux-là. Par meſme raiſon, dit-il, quelqu'vn eſt bien-heureux, quelqu'vn miſerable, & quelqu'vn entre deux, qui n'eſt ni bien-heureux ni miſerable. Or ie veux du tout renuerſer l'apparence de ceſt argument qu'on fait contre nous. Si dans le tiede ie mets plus d'eau froide, il deuiendra froid: ſi i'y mets plus d'eau chaude, en fin il deuiendra chaud. Mais quand à ceſtuy-cy qui n'eſt ni miſerable ni bien-heureux, pour tant de nouuelles miſeres qu'on puiſſe adiouſter ſur luy, il ne pourra eſtre, comme vous dites, miſerable: il s'enſuit de là que ceſt argument eſt diſſemblable de l'autre. D'auantage ie te baille vn homme qui n'eſt ni miſerable ni bien-heureux: ſi ie prens le cas qu'il ſoit deuenu aueugle, il n'en eſt point pour cela miſerable: s'il eſt deuenu impotent & perclus, il n'en eſt point miſerable: s'il tombe en ces violentes & continuelles douleurs, il n'en deuient point auſſi miſerable. Celuy que tant de maux ne peuuent faire tomber en vne miſerable vie, ils ne le peuuent auſſi ietter hors du bon-heur de ſa vie. Si l'homme ſage, comme vous dites, ne peut tomber de l'eſtat de ſon bon-heur en vn eſtat miſerable, il ne peut auſſi tomber en eſtat qui ne ſoit bien-heureux. Car comment pourroit celuy s'arreſter, & ſe rerenir en aucun lieu, qui a pris la ſecouſſe? La meſme choſe qui le garde d'aller à fonds, le retient au deſſus. Mais pourquoy ne pourroit le

Autre queſtion touchãs l'heur du ſage.

Reſponſe & refutation.

Replique, & ſa reſponſe.

cours d'vne vie heureuſe ſe rompre & ſe coupper ? Par ce qu'elle ne peut ſeulement ſe relaſcher : & que par ceſte raiſon la vertu ſeule d'elle meſme ſuffit à la vie heureuſe. Et quoy, dit-il, le ſage n'eſt-il pas plus heureux qui a veſcu plus longuement, qui n'a eſté tourmenté d'aucune douleur, que non pas celuy qui a ſouuent combattu contre la mauuaiſe fortune ? Reſpons-moy encor à cecy : n'eſt-il pas auſſi meilleur & plus honneſte ? S'il n'eſt point tout cela, il n'eſt pas auſſi plus heureux. Il faudroit qu'il veſquiſt plus ſainctement, pour viure plus heureuſement : mais s'il ne peut viure plus ſainctement, il ne peut auſſi plus heureuſement. La vertu ne s'agrandit point : ny par conſequent la vie heureuſe, qui procede de la vertu. Car la vertu eſt vn bien ſi grand & ſi excellent qu'il ne ſent point les petits accidens, comme la vie courte, la douleur, & les diuers euenemens qui offenſent le corps. Pour le regard de la volupté, elle n'eſt pas digne qu'elle iette les yeux ſur elle. Qu'eſt-ce donc qui eſt principal à la vertu ; n'auoir beſoin de rien qui ſoit à venir : ne tenir point le compte de ſes iours : & qu'en auſſi peu de temps qu'il viura, il acheue & conſomme les biens eternels. Ces choſes nous ſemblent incroyables, & ſurpaſſent la nature humaine. Car nous meſurons ſa maieſté à l'aulne de noſtre foibleſſe, & donnons aux vices les noms de la vertu. Mais ne deuroit-on point trouuer cecy autant incroyable, qu'il s'eſt trouué quelqu'vn qui au millieu des tourmens & des fortes douleurs a dit, ô que ie ſuis bien-heureux ! & toutesfois ceſte parole a eſté ouye dans l'eſcole meſme de la volupté. Ie paſſe ce mien dernier iour comme le plus heureux que ie ſentis iamais diſoit Epicure, quand d'vn coſté la difficulté de l'vrine, & de l'autre la douleur incurable de ſes inteſtins vlcerez le tourmentoit cruellement. Pourquoy eſt-ce donc que ces choſes ſembleroient eſtre incroyables à l'endroit de ceux qui reſpectent & honorent la vertu, puis qu'elles ſe trouuent parmy ceux à qui la volupté a commandé ? Ces hommes laſches, & ont le cœur en ſi bas lieu, confeſſent bien que le ſage au millieu des plus grandes douleurs & des plus grandes calamitez ne ſera ny miſerable ny bien-heureux. Et toutesfois cela meſme eſt incroyable, & encor plus incroyable. Car ie ne puis comprendre que quand la vertu ſeroit vne fois iettée hors de ce haut degré où elle eſt logée, qu'elle ne puiſſe tomber au plus bas, parce qu'elle doit rẽdre vn homme bien-heureux : ou ſi elle eſt empeſchée de pouuoir faire cela, elle ne le pourroit garder d'eſtre miſerable. Celuy qui demeure debout, ne peut eſtre vaincu : il faut qu'il ſoit vaincu & ietté par terre, ou qu'il vainque. C'eſt aux ſeuls Dieux immortels, dit-il, à qui la vertu & la vie heureuſe eſt donnée : nous n'auons qu'vn ombrage & vne reſſemblance de ces biens. Nous en approchons bien, mais nous n'y arriuons iamais. Quant à la raiſon, elle eſt commune aux Dieux & aux hommes : elle eſt parfaicte en eux, & ſe peut rendre parfaicte en nous. Mais nos vices nous en font perdre l'eſperance. Car ceſt autre qui vient au ſecond rang, comme quelque homme peu conſtant & aſſeuré à garder les choſes qui ſont les meilleures, à qui le iugement incertain branſle : il deſire d'auoir la veuë & l'oüye bonne, & la ſanté auſſi, deſire que ſon corps ne ſoit eſpouuantable à regarder, & qu'il demeure en ſon bon eſtat : & en outre deſire l'aage d'vne plus longue vie. Par le moyen d'elle il peut faire de fort belles choſes, telles que feroit vn homme parfait. Il a quelque pointe en ceſte malice, par le moyen de laquelle ſon ame panche au vice. C'eſt autre fait quelque choſe ſans malice, mais ceſte action eſt abſente du bien. Il n'eſt pas encores bon, mais il ſe façonne au bien. Or celuy à qui quelque choſe defaut pour eſtre homme de bien, eſt encor mauuais.

La vertu ſeule & d'elle meſme ſuffit pour rendre l'homme bien heureux.

Elle ne reſoit point d'accroiſſement, & n'eſt point ſubiette aux accidens.

Quel eſt ſon priuilege ou ſa prerogatiue.

Parole eſtrãge pour vne parole de volupté.

Difference entre la vie heureuſe des Dieux & celle des hommes vertueux.

Entre le ſage & l'ignorãt ou malicieux.

Mais ſi quelqu'vn auoit vne ame bien conſtante,
Et touſiours dans le cœur vne vertu preſente.

Il ſeroit eſgal aux Dieux, & iroit droit à eux, ſe ſouuenãt du lieu de ſon origine. On ne peut trouuer mauuais qu'vn homme s'efforce de monter d'où il eſt deſcendu. Mais pourquoy ne voudrois-tu pas auoir opinion qu'il y ait quelque diuinité en celuy qui eſt vne partie de Dieu? Ce tout dans lequel nous ſommes enclos, n'eſt qu'vne ſeule choſe : c'eſt Dieu, nous ſommes ſes compagnons & ſes membres. Noſtre ame comprend toutes choſes, elle peut eſtre portée iuſques-là ſi les vices ne l'enfoncent. Comme la bataille de noſtre corps eſt d'eſtre dreſſé en haut, & de regarder le Ciel : autãt en fait noſtre ame : elle ſe peut eſtẽdre ſi loin qu'il luy plaiſt. La nature l'a crée à ceſte fin, qu'elle vueille ce que les Dieux veulent, qu'elle vſe de ſes forces comme eux, & qu'elles s'eſtẽde ſi auant qu'il luy eſt permis. Car ſi elle s'eſſayoit de monter au Ciel par la puiſſance d'autruy, ce ſeroit vn trauail trop grand. Elle retourne chez ſoy quand elle va courageuſement par ce chemin, pour lequel elle eſt née : & meſpriſant toutes choſes, ne daigne regarder les richeſſes : Elle n'eſtime ny ceſt or ny ceſt argent, dignes des meſmes tenebres où nature les auoit enſeuelis, par la lueur de laquelle ils ont eſblouy les yeux du vulgaire ignorant, & les ont deſtournez de regarder le Ciel : Ie dis dés l'heure meſme que noſtre auarice les alla foüiller & tirer hors de terre. Il ſçait, dis-ie, que les richeſſes ſont logées en autres lieux que là où l'on les aſſemble, & qu'on doit rẽplir l'ame, & non point le cofre. C'eſt elle à qui il faut donner la ſeigneurie de tous les biens de ce monde : c'eſt elle qu'il faut mettre en poſſeſſion des choſes de nature, afin que les bornes & les termes de ſes poſſeſſions ſoit l'Orient & l'Occident : que comme les Dieux elle poſſede tous biens, & meſpriſe d'enhaut les riches auec tous leurs biens, entre leſquels il ne s'en trouue aucun qui ſoit ſi aiſe de ſon bien, comme il eſt marry de celuy d'autruy. Apres qu'elle ſe ſera eſleuée à ceſte haute ſublimité, elle ne ſera plus amie de ce corps, qui ne luy porte que charge & peſanteur, dont elle ne ſe peut paſſer, & luy ſeruira comme de procureur : elle ne ſe rendra point ſubiecte à celuy qu'elle doit commander. Celuy n'eſt pas libre qui ſert à ſon corps. Car pour ne parler point des autres maiſtres, que le trop grand ſoin que tu as de luy t'a fait trouuer, ſes commandemens ſont trop delicats & trop difficiles. L'ame quelquefois prend plaiſir d'en ſortir dehors, quelquefois elle en eſchappe par vne grandeur de courage, ſans ſe mettre en peine quelle fin deura prendre ce qui reſtera de ſon corps ? Mais tout ainſi que nous ne tenons plus de compte des poils qu'on nous a couppez de la barbe : pareillement ceſte ame diuine faiſant eſtat de ſortir hors de l'homme, penſe qu'elle ſe doit auſſi peu ſoucier où ſon corps qui luy ſeruoit d'eſtuy doit aller, ſi le feu le bruſlera, ſi les beſtes ſauuages le mettront en pieces, ou ſi la terre le couurira, que fait vn enfant qui vient de naiſtre, de ſon arriere-faix : ſi eſtant ietté à la voir ie les oiſeaux le viendront deſchirer, ou s'il ſera deuoré,

Paradoxe Stoïque.

Excellente & dignes qualitez de l'ame vertueuſe.

Contre les richeſſes periſſables.

L'ame vertueuſe n'ayme plus, ny n'obeyt au corps.

Belles comparaiſons pour le meſpris de la mort.

Eſtant donné en proye aux chiens marins.

Quel mal pourroit faire cela à vn homme, qui n'a iamais eu peur d'aucunes menaces, lors meſmes qu'il viuoit entre les hommes ? En pourroit-il craindre d'autres apres ſa mort ? Ce n'eſt rien, Le croq (dit-il) ne me faſchera pas, ny le deſchirement de mon corps ietté par les ruës, pour ſeruir d'vn miſerable ioüet au peuple, qui ne

fera horreur qu'à ceux qui le verront. Ie ne prie pas-vn de me rendre mon dernier deuoir. Ie ne recommande à pas-vn les reliques de mon corps : nature a pourueu qu'aucun ne demeuraſt ſans ſepulture. Le temps enſeuelira celuy qu'vne cruauté aura ietté aux champs. Mecenas diſoit fort bien, *Brauerolution des vertueux contre la mort.*

Ie n'ay aucun ſoucy qu'vn ſepulchre on me dreſſe,
Nature couure ceux que le monde delaiſſe.

Croy que celuy qui a dit cela, eſtoit homme de grand cœur. Car il auoit l'entendement excellent & ſentant ſa virilité, ſi luy meſme ne l'euſt effeminé & abbaſtardy.

EPISTRE XCIII.

Il reprend ceux qui ſe plaignent de la mort de leurs amis. Et ſouſtient que la vie de celuy qui s'eſt rendu vertueux & ſage, eſt parfaicte, & aſſez longue.

I'Ay deſiré que vous euſſiez fait vn meilleur iugement de la mort du Philoſophe Metronactes, & que vous ne vous fuſſiez pas plaind par voſtre lettre comme s'il euſt peu, ou deu viure plus longuement qu'il n'a fait. Car ce bon iugement duquel vous auez de reſte en tous les perſonnages que vous ioüez, & en toutes vos autres actions, vous defaut en vne choſe, en laquelle il defaut auſſi à tout le monde. I'ay trouué pluſieurs perſonnes equitables & iuſtes enuers les hommes, mais ie n'ay trouué aucun qui le fuſt enuers les Dieux. Tous les iours nous accuſons la mort. Pourquoy nous a eſté rauy ceſtuy-cy au milieu du cours de ſa vie ? Pourquoy ceſt autre n'eſt-il mort ? Pourquoy eſt-ce que ſa vieilleſſe, qui eſt deſia faſcheuſe & à luy & à tout le monde, dure ſi longuement ? Qu'eſtimes-tu ie te prie, plus raiſonnable, ou que tu obeyſſes à nature, ou que nature t'obeyſſe ? Quel dommage te peut-il aduenir, puis que tu dois ſortir d'vn lieu, d'en ſortir bien toſt ? Il ne ſe faut point mettre en peine de viure longuement, il ſuffit d'auoir aſſez veſcu. Car pour viure long-temps, on a beſoin de la faueur du deſtin : & pour viure aſſez, il n'y faut que l'ame. La vie eſt longue, ſi elle eſt pleine : or elle eſt pleine, quand l'ame a rendu ſon bien à elle meſme, & quand elle s'eſt remiſe en ſa propre puiſſance. Dequoy peuuent ſeruir à vn homme quatre vingts ans, paſſez inutilement ſans rien faire ? Ceſtuy-là n'a pas veſcu ? il a eſté ſeulement en vie : il n'eſt pas mort fort tard, mais il a demeuré long-temps ſe mourant. Il a veſcu quatre vingts ans. Il y a grand' difference, de quel iour on doit compter ſa mort. Au contraire ceſt autre eſt mort encor ieune & vert : ouy, mais il s'eſt acquité du deuoir d'vn bon Citoyen, d'vn bon amy, d'vn bon fils : Il ne s'eſt oublié en aucun endroit : encor que ſon aage ſoit imparfait, ſa vie eſt parfaite. Il a veſcu quatre vingts ans : à mieux dire, il a eſté quatre vingts ans : ſinon que paraduenture tu vouluſſes dire qu'il a veſcu, comme on dit que les arbres viuent. Ie te ſupplie, Lucilius mon amy, mettons peine que noſtre vie reſſemble aux choſes precieuſes : taſchons ſi elle n'eſt pas grande, au moins qu'elle poiſe beaucoup : meſurons-là par les actions, & non point par le temps. Veux-tu ſçauoir qu'elle difference il y a entre ceſt homme gaillard & diſ-

Tous hommes manquent de iugement en ce qu'ils ſe plaignent de la mort, & pechent enuers les Dieux en l'impatience qu'ils monſtrent en la perte de leurs amis.

Deuoirs des gens de bien.

Vieillards oiſifs ne font que trainer leur vie.

poſt, qui a meſpriſé touſiours la fortune, qui a pris gages en toutes les fonctions de la vie humaine, & qui eſt monté iuſqu'aux biens les plus grands qu'elle donne, & celuy qui a paſſé & veſcu beaucoup d'années ? L'vn vit encor apres ſa mort, & l'autre mourut auant ſon decez. Loüons donc, & mettons au nombre des bien-heureux, celuy qui a bien employé ce peu de temps, qui luy a eſté donné. Car il a veu la vraye lumiere, il n'a pas eſté l'vn de ceſte grande multitude, il a veſcu, il a fleuri. Quelquefois il a eu de beaux iours, quelquefois il a ſenti l'ardeur d'vne violente eſtoille, qui luiſoit à trauers les nuées. Que demandes-tu ? combien de tẽps il a veſcu ? Il a veſcu, il s'eſt fait cognoiſtre à la poſterité, & a fait qu'il ſera touſiours memoire de luy. Pour mon regard, ie ne refuſerois point de viure longuement : toutesfois ie ne diray pas, qu'il ait rien defailly à vne vie heureuſe, encor que ſon cours ſoit coupé deuant l'heure. Parce que ie ne me ſuis point diſpoſé à ce dernier iour, qu'vne eſperance ambitieuſe m'auoit promis : car ie n'en ay veu aucun, que ie ne l'aye pris pour le dernier de ma vie. Pourquoy me demandes-tu quand ie naſquis ? eſt-ce pour me mettre au roole des ieunes ? ce que i'ay eſt à moy. Tout ainſi qu'vn homme peut eſtre parfait auec vne petite taille de corps : pareillement en vn petit eſpace de temps, la vie peut eſtre parfaicte. L'aagée doit eſtre mis entre les choſes eſtrangeres. Il eſt hors de ma puiſſance, combien ie dois viure : mais tant que ie viuray, il eſt à moy d'eſtre homme de bien. Tu peux bien requerir de moy, que ie ne paſſe point mes ans, comme vne perſonne incogneuë, enſeuely dans les tenebres, & que ie ne paſſe point ſeulement le temps de ma vie, ains que ie l'exerce à bien. Veux-tu ſçauoir quel eſt le plus long-temps de la vie ? C'eſt de viure iuſqu'à ce qu'on ſoit paruenu à la ſageſſe. Celuy qui eſt arriué, a atteint non pas le plus long, mais le plus grand eſpace. Il peut encor hardiment ſe glorifier, il peut rendre graces aux Dieux : & ſe trouuant parmy eux qu'il donne à ſoy, & à la nature l'honneur de ce qu'il a eſté. Ce ſera à bon droict qu'il s'en donnera l'honneur : car il leur a rendu la vie meilleure qu'il ne l'auoit receuë. Il a baſty, & dreſſé aux autres le patron d'vn homme vertueux : il a monſtré quel & combien grand il eſtoit. S'il euſt peu adiouſter plus de temps à ſa vie, elle euſt eſté ſemblable à la precedente : & toutesfois durant le temps que nous viuons, nous auons eu en noſtre penſée la ioüiſſance de toutes les choſes du monde. Nous ſçauons de quels commencemens la nature principale s'eſt ſi haut eſleuée, l'ordre qu'elle a mis dans tout ceſt vniuers, par quelles viciſſitudes elle fait retourner l'an, qu'elle fin elle donne à toutes choſes qui furent iamais, & comme elle a voulu eſtre la fin d'elle-meſme. Nous ſçauons que les eſtoilles courent de leur propre impetuoſité : Qu'il n'y a rien ferme & ſtable, que la terre, & que tout le reſte de ce monde roulle d'vne continuelle viſteſſe. Nous ſçauons pourquoy c'eſt que la lune va plus viſte que le ſoleil, & pourquoy le plus tardif laiſſe apres ſoy le plus viſte : comment elle prend ſa clarté & la perd : que c'eſt qui nous ameine la nuict, & que c'eſt qui nous rend le iour. Il faut monter au lieu, d'où tu verras toutes choſes de plus pres. Et ſi ce n'eſt point auec ceſte eſperance (ce dit ce ſage-là), que ie ſors plus conſtant hors de ce monde, de penſer que le chemin me ſoit ouuert, pour aller voir mes Dieux. I'ay merité d'eſtre reçeu : i'ay deſia eſté auec eux, i'ay enuoyé mon ame iuſqu'à eux, & ils m'ont auſſi enuoyé la leur. Mais pren le cas que ie ſorte de ce monde, & qu'il ne reſte rien de l'homme apres ſa mort. I'ay le courage auſſi grand, encor que partant d'icy, ie ne doiue aller en aucun autre lieu. Il n'a point veſcu ſi longuement qu'il pouuoit. On fait bien vn liure de peu de vers, qui merite d'eſtre loüé, & qui porte profit. Tu ſçais que les annales de Ta-

Bien heureux eſt celuy qui meurt ieune ayant bien employé ſon temps, au contraire miſerable qui vit longuement viſif.

Braue reſolution du ſage.

La vie de l'homme ne ſe meſure pas à l'aune, & ne peut eſtre appellée courte, quãd elle a eſté accõpagnée de ſageſſe.

Quel eſt le plus long temps de la vie humaine.

Aſſeurance du ſage en la mort.

muſius ne ſont guere honneſtes: & comment on les appelle. Il en eſt ainſi de la longue vie de quelques-vns, & qu'elle reſſemble aux annales de Tamuſius. Eſtimes-tu plus heureux celuy qui eſt tué ſur la fin du iour des ſpectacles publiques, que celuy qui l'eſt à midy? Penſes-tu qu'il y ait aucun, ſi ſottement deſireux de prolonger ſa vie, qui aime mieux auoir la gorge coupée, au lieu où l'on deſpoüille les morts, qu'au milieu de l'arene? Nous ne paſſons les vns deuant les autres, de beaucoup plus de temps que cela: la mort n'eſpargne pas-vn: celuy qui tuë, ſuit bien toſt apres celuy qui eſt tué. C'eſt petite choſe, que ce peu de temps, qui nous donne tant de peine & de ſoucy. Car dequoy te ſert-il d'euiter pour quelque heure, ce que tu ne peux en fin euiter?

Annales de Tamuſius peu hõneſtes, comparez à la lõgue vie d'aucuns.

EPISTRE XCIIII.

Il diſpute ſi les decrets & arreſts des Philoſophes ſont plus profitables que les enſeignemens & inſtructions particulieres: dit que les decrets generaux ſont ceux qui parlent de la fin des choſes, de la ſageſſe, de l'eſtat du ſage en general. Mais les inſtructiõs & enſeignemens ſont ceux qui appartiennent à chacune partie de la vie: & quãd nous enſeignons comment ſe doit porter le mary enuers ſa femme, le fils enuers le pere, & le Citoyen enuers ſa cité. Monſtre que la gloire & l'ambition a fait entreprendre tout ce que les plus grands des Romains ont fait.

QVelques-vns auoient receu ceſte ſeule partie de la Philoſophie, qui donne des preceptes & enſeignemens propres à chacun, ſans dreſſer l'homme en general, & qui conſeille particulierement au mary, quel il doit eſtre enuers ſa femme: au pere comme il doit nourrir ſes enfans: au maiſtre, ce qu'il doit commander aux ſeruiteurs: & auoient quitté toutes les autres, penſans qu'elles ne nous pouuoient apporter aucun profit: comme ſi quelque autre nous pouuoit donner vn meilleur conſeil pour vne partie, que celuy qui auoit eu la cognoiſſance vniuerſelle de toute la vie entiere. Mais au contraire; Ariſton Stoïcien auoit opinion, que ceſte partie eſt peu d'importance, & qu'elle ne deſcent point dans l'ame: mais que ceſte autre qui n'a point d'enſeignemens particuliers profite grandement, & que les maximes & regles generalles de la Philoſophie qu'on appelle decrets, ſont les fondemens du bien ſouuerain: & que celuy qui les a bien appris & retenus, pourra donner des preceptes à ſoy-meſmes en toutes choſes qu'il deura faire. Comme celuy qui apprend à tirer, vile à vn certain lieu, & y dreſſe ſa main, pour enuoyer droit, ce qu'il iette: & quand il a par apprentiſſage, & par exercice acquis ceſt art, il en vſe apres en tous autres endroits qu'il veut: car il a deſia appris à frapper non ſeulement à cecy ou cela, mais bien tout ce qu'il voudra: Pareillement celuy qui s'eſt inſtruit à toutes façons de vie, n'a pas beſoin d'eſtre particulierement enſeigné, ayant appris generalement, comme il doit viure non ſeulement auec ſa femme ou auec ſon fils, mais comme il doit bien viure. En cela eſt compris comme il doit viure, & auec ſa femme, & auec ſes enfans. Cleanthes a bien opinion auſſi que ceſte partie ſoit vtile: mais elle eſt foible & ſans effect, ſi elle ne depend de l'vniuerſel: ſi elle n'a la cognoiſſance des decrets generaux de la Philoſophie, & des clefs qu'elle contient. Ce lieu doncques

Diſpute bien ample touchant les preceptes de Philoſophie, ſçauoir-mon s'il la faut propoſer par enſeignemẽs generaux ou particuliers. Aduis d'Ariſton ſur ce propos & De Cleãthes auec vn long diſcours ſur ladite queſtion.

eſt diuiſé en deux queſtions, à ſçauoir ſi ceſte partie eſt vtile, ou inutile : & ſi elle ſeule peut faire qu'vn homme ſoit vertueux, c'eſt à dire, ſi elle ne ſert de rien, & ſi elle fait que les autres ne ſeruent auſſi de rien. Ceux qui veulent dire que ceſte partie ne ſert de rien, diſent cecy : S'il y a quelque choſe deuant nos yeux, qui nous empeſche la veuë, il la faut oſter : & ſi on ne l'a pas oſtée, celuy a perdu ſa peine qui l'a commandé : Tu chemineras ainſi, eſtendant ta main deuant toy. Pareillement ſi quelque choſe rend aueugle noſtre ame, & l'empeſche de cognoiſtre l'ordre de ſon deuoir : celuy n'aduancera rien qui t'enſeigne : Tu viuras ainſi auec ton pere, & ainſi auec ta femme. Car ces enſeignemens particuliers ne ſe profiteront aucunement, pendant que ton ame ſera eſbloüye d'erreur. Mais apres qu'il en ſera chaſſé, tu verras clairement l'office que tu dois à chacun. Autrement tu luy enſeignes ce qu'il doit faire quand il ſera ſain, mais tu ne le guaris pas. Tu apprens à vn pauure ce qu'il doit faire quand il ſera riche : mais comment le pourra-il, s'il demeure touſiours pauure ? Tu monſtres à vn qui meurt de faim, ce qu'il deuroit faire, quand il ſeroit ſaoul. Oſte-luy pluſtoſt la faim, qui s'eſt attachée iuſques à ſes moüelles. Ie t'en diray autant de tous vices : il les faut arracher, il ne faut enſeigner ce qui ne ſe peut faire tant qu'ils demeureront dedans nous. Si tu ne chaſſes les fauces opinions qui nous gaſtent, l'auaricieux ne comprendra iamais comme il faut vſer des richeſſes : ny le coüard, comme il faut meſpriſer les dangers. Il faut que tu faces pluſtoſt qu'il cognoiſſe que la richeſſe n'eſt ny mal ny bien : monſtre luy que les riches ſont les plus miſerables. Il faut auſſi que tu faces, qu'il croye que ce que tout le monde craint, n'eſt pas tant à craindre comme on dit, ny la douleur, ny la mort. Qu'en la mort laquelle il nous faut endurer par vne loy forcée, il y a ceſte conſolation qu'elle ne reuient iamais à pas-vn : Et que pour vn remede de douleur, nous pouuons nous ſeruir d'vne conſtance obſtinée de l'ame, laquelle trouuera plus leger tout ce qu'elle aura opiniaſtrement ſouffert : Que la nature de la douleur eſt tres-bonne en cela, que celle qui eſt longue ne peut eſtre griefue grande, & celle qui eſt grande ne peut longuement durer : Qu'il faut vertueuſement ſupporter tout ce que la neceſsité du Ciel nous commande. Apres que tu luy auras auec ſes maximes generales fait voir à l'œil ſa condition : apres qu'il aura cogneu que la vie heureuſe conſiſte non point à ſuyure la volupté, mais à ſuyure la nature : apres qu'il aura jetté ſon entiere amitié ſur la vertu, comme ſur le ſeul bien de l'homme, & qui voudra fuyr les choſes deſhonneſtes, comme le ſeul mal de l'homme : apres qu'il aura appris que toutes autres choſes, comme les richeſſes, les honneurs, la ſanté, les forces, les empires, ſont choſes indifferentes, & qu'ils ne doiuent eſtre comptez ny entre les biens, ny entre les maux : il n'aura plus beſoin d'vn precepteur, qui l'enſeigne à tous propos, & qui luy diſe, Chemine de ceſte façon, mange de ceſte ſorte : cecy eſt propre à vn hóme, cela à vne femme : cecy à vn homme marié, cela à vn qui ne l'eſt point. Car ceux qui enſeignent ſi ſoigneuſement les autres, eux-meſmes ne le ſçauent point faire. Le pedagogue l'enſeigne à ſon diſciple, l'ayeule à ſa niepce, & le precepteur plein de cholere, diſpute qu'il ne ſe faut point courroucer. Si tu entres dans l'eſchole des bonnes lettres, tu ſçauras qu'on enſeigne aux ieunes enfans ces queſtions, que les Philoſophes diſputent auec vn ſourcil renfrongné. En fin leur commanderas-tu des choſes que tout le monde ſçait, ou des choſes douteuſes ? Ce que tout le monde ſçait n'a pas beſoin d'eſtre enſeigné, & l'on ne donne point de creance à celuy qui enſeigne vne choſe qui eſt en doute. Ce ſeroit donc peine perduë, que d'enſeigner aucun. Apprens-le donc ainſi. Si tu enſeignes ce qui eſt obſcur & douteux, il te

Deuant que venir aux preceptes de ſageſſe, il faut eſcarter les troubles qui nous aueuglent l'ame.

Les fauſſes opinions empeſchent l'vſage de raiſon.

Conſolation qui ſe trouue en la mort forcée.

Remede & naturel de la douleur.

Toutes autres choſes que la vertu ſont indifferentes.

Vanité des Philoſophes qui diſputẽt auec beaucoup de faſt ce qu'on enſeigne aux enfans.

le faut ſouſtenir par preuues. Et ſi tu le veux prouuer, les raiſons, par leſquelles tu le prouueras, ſont plus fortes, & ſont ſuffiſantes d'elles-meſmes. Il te faut viure ainſi auec ton amy, ainſi auec ton citoyen, & ainſi auec ton compagnon. Pourquoy? parce que cela eſt iuſte. Le chapitre de la iuſtice m'apprend tout cela. Ie trouue-là vne equité qui eſt deſirable d'elle-meſme, & que nous deuons ſuiure par crainte, moins y eſtre appellez par aucun loyer. Ie trouue auſſi que l'homme n'eſt pas iuſte, s'il y a rien en la vertu qui luy plaiſe, que la vertu meſmes. Apres que ie me ſuis perſuadé cela, apres que i'ay conçeu ceſte ferme opinion: dequoy ſeruent ces preceptes, qu'on employe pour apprendre vn qui eſt deſia ſçauant? C'eſt temps perdu de vouloir donner des preceptes à vn homme ſçauant, c'eſt peu d'en donner à vn ignorant. Car il deuroit oüir, non ſeulement ce qu'on luy enſeigne, mais la raiſon pourquoy. A ſçauoir-mon, dis-ie, ſi les preceptes ſont neceſſaires à celuy qui a les opinions vrayes du bien & du mal, où à celuy qui ne les a pas? Celuy qui ne les a pas, ne peut eſtre aidé de toy: car deſia vn bruit commun contraire à tes admoneſtemens luy a ſaiſi les oreilles: & celuy qui a le iugement parfaict pour cognoiſtre ce qu'il faut fuir, & ce qu'il faut deſirer, ſçait ce qu'il doit faire, ou non encor que tu te taiſes. On peut donc reietter toute ceſte partie de la Philoſophie. Il y a deux choſes qui ſont cauſes du mal que nous faiſons. Car ou il y a dans noſtre ame, vne mauuaiſtié engendrée par des meſchantes opinions: ou ſi elle n'eſt point encor ſaiſie par des fauſſetez, elle eſt fort ſubiette à y tomber, & ſe laiſſe facilement corrompre par quelque apparence, qui la tire où il ne faudroit point. Par ainſi ou nous deuons guarir noſtre ame, ſi elle eſt malade, & la deſcharger de ſes vices: ou ſi elle en eſt encor vuide, & qu'elle fuſt neantmoins en danger de tomber en pis, nous y deuons aller au deuant. Or les regles generales de la Philoſophie ſont l'vn & l'autre. Il s'enſuit donc, que telle ſorte de preceptes particuliers ne profitent rien. D'auantage, ſi nous donnons des enſeignemens particuliers à vn chacun, nous entreprenons vne beſongne infinie. Car nous les deuons donner d'vne ſorte à vn vſurier, & d'autre ſorte au laboureur: d'vne ſorte au marchand, & d'autre à celuy qui ſuit l'amitié des Roys: d'vne ſorte à celuy qui veut aimer ſes ſemblables, & d'autre à celuy qui veut faire amitié auec ſes inferieurs. Il faudra que tu enſeignes en mariage, comme vn homme doit viure auec vne femme qu'il a eſpouſée vierge, & comme auec vne qui aura eſté autrefois mariée: comme auec vne femme riche, & comme auec celle qui ne ne luy aura rien porté en dot. Ne penſes-tu pas auſſi qu'il y ait quelque choſe à dire entre vne femme ſterile, & celle qui luy porte des enfans? entre vne femme deſia aagée, & vne fille? entre vne qui eſt mere, & celle qui eſt maraſtre? Nous ne pourrions comprendre toutes ces eſpeces, & toutesfois chacune requiert ſon propre & particulier enſeignement. Mais les loix de la Philoſophie ſont courtes, & comprennent toutes choſes. En outre les preceptes du ſage doiuent eſtre certains & finis. Et s'il y en a qui ne ſe puiſſent definir, ils ſont hors du compte de la ſageſſe. La ſageſſe cognoiſt les termes & les bornes des choſes. Il faut donc oſter ceſte partie, qui conſiſte en preceptes: car ce qu'elle ne promet qu'à peu, elle ne le pourroit donner à toutes perſonnes. Et toutesfois la ſageſſe deſire de s'eſtendre ſur tous. Entre la fureur du peuple, & celle qu'on bataille pour guarir à vn medecin, il n'y a aucune difference, ſinon que l'vne vient d'humeurs corrompuës, & l'autre de fauſſes opinions. L'vne a pris les cauſes de ſa fureur par vne maladie, & l'autre eſt vne maladie d'eſprit. Si quelqu'vn vouloit enſeigner à vn furieux comme il doit parler comme il doit marcher, comme il ſe doit gouuerner en pu-

Sçauoir mon ſi les enſeignemens ſont de quelque vſage à l'homme vertueux.

Deux cauſes du mal que nous faiſons, & Les remedes qu'il y faut appliquer.

Vouloir enſeigner la philoſophie morale aux particuliers, c'eſt entreprendre vne peine infinie. &

Les preceptes du ſage doiuent eſtre certains & finis, ſuiuant l'opinion d'Ariſton.

blie, & comme en priué, il seroit plus fol que celuy à qui il voudroit donner conseil. S'il faut guarir la melancholie, il faut aussi premierement oster la cause de la fureur. Il en faut faire autant en ceste autre fureur de l'ame : il la faut abbattre : autrement ceux qui les admonnestent ne feront que perdre les paroles. Voila ce qu'Ariston disoit. Mais nous respondrons mot à mot à tout cela. Premierement quand il dit, s'il y a quelque chose qui soit deuant nos yeux, & qui empesche nostre veuë, qu'il la faut oster : ie confesse, que celuy-là n'a pas besoin d'enseignemens pour y voir clair, mais seulement d'vn remede qui luy nettoye la veuë, & qui chasse l'empeschement qu'il a deuant les yeux, Car c'est par le bien-faict de nature, que nous voyons : à laquelle celuy rend son vsage, qui oste ce qui l'empesche de voir. Mais nature n'enseigne point ce qui est du deuoir, & de l'office d'vn chacun. D'auantage celuy à qui on a osté la cataracte de l'œil, pour auoir recouuré la veuë, il ne peut pas pour cela la rendre aux autres. Toutesfois celuy qui est deliuré du vice, en deliure les autres. Il n'est pas besoin de donner des conseils & des exhortations, afin que l'œil cognoisse la proprieté des couleurs : il sçaura bien distinguer le blanc d'auec le noir, sans que pas-vn ne l'aduertisse. Au contraire, l'ame a besoin de beaucoup d'enseignemens, pour bien voir ce qu'il faut faire en la vie. Combien que le medecin ne guarit point seulement les yeux malades, ains il enseigne comme il les faut conseruer. Il ne faut point, dira-il, que vous iettiez trop tost vostre veuë encor foible, sur vne trop grande clarté, si vous sortez d'vne obscurité, mettez-vous premierement à l'ombre, & apres deuenant plus hardy, accoustumez-vous peu à peu à vne grande & claire lumiere? Il ne faut point que tu te mettes sur l'estude soudain apres le repas, ny que tu commandes auec les yeux pleins & enflez, Garde-toy du vent & du froid qui vient droict au visage, & autres conseils semblables qui ne portent pas moins de profit que les medicamens. Car la medecine adiouste des conseils aux remedes. L'erreur, dit-il, est la cause de nos vices. Et les preceptes ne l'ostent point, & n'abbattent pas les fausses opinions que nous auons des biens & des maux. Ie t'accorde que les preceptes seuls, & d'eux-mesmes n'ont point assez de force pour destourner vne mauuaise persuasion de l'ame : mais pour cela il ne s'ensuit pas qu'ils ne profitent, si on y adiouste d'autres remedes. Premierement ils rafraischissent la memoire : en outre ce qui se void plus confusement en gros & en general, se considere plus diligemment, s'il est diuisé en parties : Par ce mesme moyen tu pourrois dire que les consolations, & les exhortations seroient inutiles : or elles ne sont point inutiles : par consequent les admonitions ne le sont pas aussi. C'est folie, dit-il, de donner de preceptes à vn malade, de ce qu'il deuroit faire, comme s'il estoit sain : puis qu'il faut luy rendre premierement la santé, sans laquelle ces preceptes ne seruent de rien. Et quoy ? si les sains & les malades ont quelques choses communes à tous deux, surquoy ils doiuent estre conseillez? Comme de ne manger point trop viste, & de se garder de lasser. Le pauure & le riche ont quelques preceptes communs entr'eux. Guaris-les, dit-il, de l'auarice, & tu n'auras plus affaire de conseiller le pauure ou le riche, si la conuoitise de l'vn & de l'autre est appaisée. Et quoy si c'est autre chose, ne conuoiter point les richesses, & autre chose de sçauoir vser des richesses? la mesure desquelles les auaricieux ne peuuẽt cognoistre, ny l'vsage d'icelles ceux qui ne sont point auaricieux. Ostez, dit-il, les erreurs & les fausses opinions, les preceptes seront inutiles. Cela est faux. Pren le cas que l'auarice est deuenuë liberale, que la prodigalité s'est retranchée, qu'on a mis le frain à la temerité, qu'on a donné les esperons à la pares-

Auquel Seneque respond particulierement.

Sçauoir mõ si les preceptes particuliers sont inutiles, cõme veut Aristõ.

Replique de Ariston, & responses de Seneque.

ſe. Encor qu'on ait chaſſé les vices, ſi faut-il apprendre, que c'eſt que nous deuons faire, & comment. Les enſeignemens, dit-il, ne profiteront rien contre les vices endurcis : Car la medecine meſme ne peut guarir les maladies incurables : Toutesfois on les applique aux vns pour remede, & aux autres pour ſoulagement. La vertu meſme de toute la Philoſophie entiere, quand elle y employeroit toutes ſes forces, ne pourroit arracher ceſte peſte, qui eſt deſia enuieillie, & endurcie dedans l'ame : mais ſi elle ne peut tout guarir, il ne s'enſuit point qu'elle ne guariſſe rien. Que peut-il ſeruir, dit-il, d'enſeigner ce qui eſt ouuertement cogneu ? De beaucoup : car quelquefois nous ſçauons, & ne penſons pas que nous le ſçachions. L'admonition n'enſeigne point, mais elle aduertit, elle eſueille, elle entretient la memoire, & ne permet point qu'elle oublie. Nous laiſſons en arriere pluſieurs choſes qui ſont deuant nos yeux. L'aduertiſſement eſt vne eſpece d'exhortation. Noſtre ame diſſimule ſouuent des cas, qui luy ſont tout cognus. Il luy faut donc repreſenter la cognoiſſance des choſes les plus cogneuës. Il ſe faut reſſouuenir icy de ce que diſoit Vatinius Clauus : Vous ſçauez qu'on a fait vne grande brigue, & tout le monde ſçait que vous le ſçauez. Tu ſçais auſſi qu'il faut ſainctement reuerer les amitiez, & tu ne le fais point. Tu ſçais que celuy eſt meſchant homme, qui veut que ſa femme ſoit pudique, & neantmoins il corrompt celle d'autruy. Tu ſçais que comme elle ne deuroit point auoir d'adultere, il ne deuoit point auoir de concubine : & toutesfois tu ne t'en gardes point. C'eſt pourquoy on te le doit remettre en memoire. Car il n'eſt pas beſoin de tenir cela profondement caché. Il le faut auoir en main. Ce qui nous eſt ſalutaire, doit ſouuent eſtre touché, & tenu entre nos mains, afin que non ſeulement il ſoit cogneu de nous, mais afin auſſi qu'il ſoit touſiours preſt. Ioint que ce faiſant, ce qui eſt deſia cogneu, ſe fait encor plus ouuertement cognoiſtre. Ce que tu nous enſeigne eſt douteux, dit-il, tu y dois apporter des preuues : les preuues donc profiteront, & non point tes preceptes. Mais quoy ? ſi ſans autre preuue l'authorité du precepteur profite ? Comme font les reſponſes des Iuriſconſultes, encor qu'on n'en rende point de raiſon. D'auantage les choſes qu'on donne en precepte, ont d'elles-meſmes beaucoup de poids, meſmement ſi elles ſont compriſes en quelque vers, ou en proſe ſerrée en quelque courte ſentence. Comme ſont ces deux de Caton : N'achete point ce qui ne te fait pas beſoin, mais ſeulement ce qui t'eſt neceſſaire. Ce qui ne te fait pas beſoin, eſt cher, encor qu'il ne couſte qu'vn ſold. Et comme ſont ceux auſſi, qui ont eſté rendus par l'Oracle, ou autres ſemblables : Eſpargne & profite le temps. Cognois-toy. Quand quelqu'vn te dira ces vers, en demanderas-tu la raiſon ?

Quel profit apportent les admonitions reiterées, & en choſes cogneuës.

S'il faut negliger les enſeignemens bien qu'ils ne ſoient par cõfirmez par preuues.

L'oubly ſert de remede à guarir vne iniure.
La fortune ainſi ceux qui ont le cœur hardy.
Le pareſſeux touſiours nuit à ſon propre bien.

Ces ſentences n'ont point beſoin d'aduocat, elles touchent noſtre ame, & profitent par leur nature, qui exerce ſa vertu. Les ames ont dedans elles les ſemences de toutes choſes honneſtes, qui s'eſueillent comme vne bluette de feu, qui prend flamme au moindre ſoufflement qu'on donne. La vertu ſe releue quand on la touche, & quand on la pouſſe. D'auantage nous auons bien quelques choſes en l'ame (mais elles ne viennent point promptement en la memoire) qui commencent à ſe preſenter auſſi toſt que nous en oyons parler. Il y en a d'autres qui demeurent

Les enſeignemens & preceptes meſmes propoſez ont aucunesfois de la vertu.

esparses en diuers lieux, qu'vn esprit qui n'est guere exercité ne peut rassembler viſtement. Et par ainsi il les faut ramasser & joindre ensemble, afin qu'elles ayent plus de force, & quelles seruent mieux l'entendement. Ou si les preceptes ne profitent de rien, il faut oster toutes sortes d'institutions, & nous contenter de la seule nature. Mais ceux qui disent cela, ne considerent point que quelques vns ont vn esprit esueillé & remuãt, & les autres l'ont pesant & lourd: & que les vns aussi sont plus subtils que les autres. Or la vertu d'vn esprit se nourrit & s'augmente par les preceptes qui adiouſtent de nouuelles persuasions sur celles qui sont desia nées, & corrigent ce qui est corrompu. Si quelqu'vn (dit-il) ne sçait point les regles principales, & les maximes, & qu'il soit enseuely dans les vices, dequoy luy seruiront les admonestemens? Certainement ils seruiront pour l'en retirer: car la vertu du bon naturel qu'il auoit, n'est point encore esteinte: elle n'est qu'obscurcie, & tenuë subjette. Et encor elle s'essaye de se releuer, & combattre contre les vices. Mais si elle trouue quelque appuy, si elle se void aydée & secouruë par des preceptes, elle prend nouuelles forces, si ceste continuelle peste ne l'a seulement qu'infectée & non point du tout estouffée. Car lors quand la Philosophie rassembleroit toutes ses forces, elle ne la pourroit sauuer. Quelle difference fais-tu entre les decrets & maximes de la Philosophie, & les preceptes, sinon que les decrets sont preceptes generaux, & les autres sont particuliers? Les vns & les autres enseignẽt: mais les vns en general, & les autres en particulier. Si quelqu'vn, dit-il, a des maximes sainctes & honnestes, c'est en vain qu'on le veut enseigner. Il s'en faut beaucoup: car encor qu'il ayt bien appris ce qu'il doit faire, toutesfois il n'y pense pas si auant qu'il deuroit, parce que les vices ne nous empeschent pas seulement de bien faire, mais aussi pour ne sçauoir trouuer le deuoir que particulierement requiert chaque chose. Nous auons quelquefois l'ame bien disposée, mais elle est paresseuse, & n'est encor exercitée à trouuer le chemin des deuoirs & des offices, lequel vne admonition nous apprendra. Chasse, dit-il, les fausses opinions, que tu as des biens & des maux: remets celles qui sont veritables: & lors les admonitions ne trouueront rien où se pouuoir employer. Sans doute par ceste raison l'ame se peut regler, mais non point par ceste raison seule. Car iaçoit que vous ayez prouué par argumens, que c'est qui est bien, & que c'est qui est mal: toutesfois les enseignemens trouuent encor à quoy trauailler: & la prudence, & la iuſtice sont entretenuës par leurs deuoirs & offices: & les offices sont reglez par preceptes & enseignemens. D'auantage ce iugement qu'on fait du bien & du mal, se monstre & se confirme par les effects du deuoir, auquel les enseignemens nous ameinent & conduisent. Car l'vn respond à l'autre, & l'vn ne peut aller deuant, que l'autre ne le suiue, gardans ainsi leur ordre. Par là on cognoist que les enseignemens precedẽt. Mais les preceptes, dit-il, sont infinis. Cela est faux. Car pour les choses grandes, & neceſſaires, il ne sont point infinis. Ils ont bien quelques differences menuës, selon que les temps, les lieux, & les personnes le requierent: mais encor à ceux-là mesmes on donne des preceptes generaux. Par vn, dit-il, ne peut guarir la fureur par enseignemens, ny par mesme raison les vices. Cela est fort dissemblable. Car si tu as guary la fureur, & la santé par consequent est renduë. Mais si nous auons chassé les fausses opinions, nous n'auons point pour cela incontinent acquis la cognoissance des choses qu'il nous faut faire. Il est bien vray que pour l'acquerir les admonestemens confirmeront le iugement que nous deurons faire du bien & du mal. Parcillement il est faux de dire, que les enseignemens ne peuuent rien seruir entre les furieux. Car tout ainsi qu'ils ne pourroient seruir tous seuls, si est-ce

S'il n'ont point d'efficace, il se faut contenter de nature.

Difference entre les maximes & les preceptes de la Philosophie.

Les preceptes generaux ne suffisent pas.

Sçauoir mõ si les specieux sont infinis, & s'ils ont quelque vsage.

que

que l'admonition & la reprehenſion aident beaucoup à les guarir, & à les arreſter. Ie parle de ces fols qui n'ont point du tout perdu le ſens, & qui n'ont l'entendement que troublé. Les loix meſmes, dit-il, n'ont point tant de puiſſance, que nous facions ce que nous deuõs faire. Et toutesfois que ſont les loix, ſinon preceptes meſlez auec des menaces? Premierement on cognoiſt à cela qu'elles ne perſuadẽt point parce qu'elles menacent. Mais les enſeignemens ne contraignent point, ains obtiennent par prieres. En outre les loix nous deſtournent par peur de ne commettre aucun crime: mais les preceptes nous exhortent à noſtre deuoir. Ioint que les loix ſeruent grandement aux bonnes mœurs: meſmement celles qui ſeulement ne commandent point, mais qui enſeignent. Et en cela ie ne ſuis point d'accord auec Poſidonius: ie n'approuue point des prologues mis deuant les loix de Platon. Car il faut qu'vne loy ſoit courte, afin qu'elle ſoit plus facilemẽt appriſe des ignorans, comme ſi c'eſtoit vne voix enuoyée du Ciel. Il faut qu'elle commande, & non point qu'elle diſpute. Il n'y a rien qui me ſemble plus froid, ni plus ſot qu'vne loy auec prologue. Ordõne, dy ſeulement, ce que tu veux que ie face: ie n'apprens pas, i'obeys. Elles profitẽt. Et c'eſt pourquoy tu verras ordinairemẽt, que les villes qui viuent ſous des mauuaiſes loix, viuẽt auec des mauuaiſes mœurs. Mais les loix ne profitẽt point enuers tous. La Philoſophie meſme ne le fait point. Et toutesfois elle ne laiſſe pas d'eſtre vtile, & de ſeruir à bien inſtruire l'ame. Or qu'eſt la Philoſophie autre choſe, que la loy de la vie? Mais prenõs le cas que les loix ne profitẽt, il ne s'enſuit point que les admonitiõs ne profitent. Car autremẽt il faudroit pareillemẽt nier, que les conſolations, les diſſuaſions, les exhortations, les reprehenſions, & les loüanges ne profitaſſent rien. Tout cela ne ſont que diuerſes ſortes d'admonitiõs: par là on viẽt à la perfection de l'ame. Il n'y a rien qui mette mieux les choſes honneſtes dedans l'ame, rien qui rameine pluſtoſt au chemin de la vertu, ceux qui chancellent & qui en ſont deſuoyez, que la conuerſation des gens de bien. Car peu à peu elle deſcend dans la poictrine: & d'eſtre ſouuent eſcouté, d'eſtre veu ſouuent, cela ſert d'enſeignemens & de preceptes. Certainement le ſeul rencontre des hõmes ſages profite beaucoup: il y a quelque choſe qu'on peut apprendre aupres d'vn grand hõme, encor qu'il ne diſe mot. Ie ne te pourrois pas ſi facilement dire comment cela profite, comme ie cognois qu'il a profité. Il y a quelques petites beſtioles, ce dit Phedon, qu'on ne ſent point quand elles mordent, tant leur force eſt petite & couuerte: mais nous cognoiſſons qu'elles nous ont mordu à l'enflure, en laquelle il n'apparoiſt aucune piqueure. Il aduiendra le meſme à la hantiſe des hommes ſages: tu ne cognoiſtras ni comment, ni quand elle te profite, mais tu t'apperceuras qu'elle t'aura profité. A quoy ſert tout cela? diras-tu. Croy que les bons preceptes: ſi tu les as ſouuent en la ſouuenance, te profiteront autant que les bons exemples. Pythagoras dit que l'ame de ceux qui entrent dans vn temple, ſe fait tout autre, & de ceux qui regardent les images des Dieux de fort pres, & qui attendent la reſponſe & la voix d'vn quelque oracle. Mais qui voudroit nier que les plus ignorans ne ſoient touchez de ces paroles briefues, qui ont toutesfois beaucoup de poids & d'efficace? *Rien trop. Vn auaricieux ne ſe peut ſauuer d'auoir gain. Attends de quelqu'vn ce que tu auras fait à vn autre.* Cela frappe vn grand coup dans nos oreilles, & n'y a pas vn qui en oſe douter, ou demander pourquoy. Car la verité ſe fait receuoir d'elle-meſme, ſans demander raiſon. Si la reuerẽce retient les eſprits, ſi elle ſert de bride aux vices: pourquoy n'en pourroit autant faire l'admonition & l'enſeignement? Si la reprehenſion nous rend honteux, pourquoy ne le fera l'admonition, encor qu'elle n'vſe que de ſimples preceptes? Au contraire il me ſemble que l'admiration a plus d'ef-

Des loix, & de leur concordance auec ſes preceptes.

Quelle eſt leur authorité.

La Philoſophie morale eſt la loy de noſtre vie, & La conſeruation des gens de bien eſt auſſi vtile, comme les preceptes de la Philoſophie touchans vifuement aux corps.

La reuerence & l'admonition reprimẽt les vices, ainſi que la reprehenſion rend les perſonnes honteuſes.

ficace, & qu'elle deſcent plus profondement, parce qu'elle ſouſtient par raiſon, qu'elle enſeigne, parce qu'elle monſtre pourquoy il faut faire les choſes, & le fruict qui peut aduenir à celuy qui obeyt à telles inſtructions. Si en commandant on porte profit, on le fera auſſi en admoneſtant. Or on profite par commandement: on le fera donc par admonition. La vertu eſt diuiſee en deux parties, en contemplation de la verité, & en action: l'inſtitution nous inſtruit à la contẽplation, & l'admonition à l'action & aux œuures. Vne bõne œuure exerce & monſtre la vertu. Or ſi celuy qui perſuade, profite à vn qui doit faire quelque choſe: celuy qui admonneſte, luy profitera auſſi. Si donc la vertu eſt neceſſaire à l'action bonne, & que l'admonition appreñ & enſeigne les actions, l'admonition par conſequẽt eſt neceſſaire. Il y a deux choſes qui dõnent vne grãde force à l'ame, la creãce de la verité, & l'aſſeurãce, ou la hardieſſe: l'admonition nous dõne l'vne & l'autre. Car on luy donne creãce: & apres qu'on a creu, l'ame cõçoit vn grãd courage, & le rẽplit d'aſſeurance. L'admonition doncques n'eſt point inutile. Marcus Agrippa homme de grand cœur, qui ſeul entre ceux que les guerres ciuiles auoient rendu puiſſans & renommez, fut eſtimé heureux à l'opinion du peuple, ſouloit dire, qu'il eſtoit beaucoup redeuable à ceſte ſentence: Par la concorde les petites choſes deuiennent grandes, & par la diſcorde les grandes deuiennent petites. Il ſe vantoit que par ceſte ſentence, il eſtoit fait bon frere, & tres-parfaict amy. Si telles ſentences qu'on reçoit familierement dedans l'ame, la peuuent reformer: pourquoy eſt-ce que ceſte partie de la Philoſophie, qui conſiſte en ſemblables ſentences, ne le pourra faire: Vne partie de la Philoſophie conſiſte en la diſcipline, & l'autre en l'exercitation. Il faut que tu apprennes, & qu'apres tu confirmes par tes actions, ce que tu auras appris. Que ſi cela eſt ainſi, non ſeulement les decrets generaux de la Philoſophie profitent, mais encor les enſeignemens particuliers, qui tiennent nos affections liées, & attachées comme par vn Edit. La Philoſophie, dit-il, eſt diuiſee en ces deux, en la ſcience, & en l'habitude de l'ame. Celuy qui l'a appriſe, & qui a cogneu ce qu'il doit faire, & ce qu'il doit fuyr, n'eſt pas encor deuenu ſage, ſi ſon ame ne s'eſt transformée en ce qu'elle a appris. Mais ceſte troiſiéme partie qui eſt des enſeignemens & admonitions, depend de l'vn & de l'autre, & des decrets generaux & de l'exercitation. Par ainſi elle ne ſert de rien pour l'accompliſſement de la vertu, parce que ces autres deux ſuffiſent. Il s'enſuit donc par ce moyen, que la conſolation ſeroit inutile, parce qu'elle depend de ces deux-là, comme fait auſſi l'exhortation, la perſuaſion, & la diſpute. Car la diſpute procede de l'exercitation d'vne ame bien compoſee, & bien aſſeurée. Mais encor que toutes ces choſes procedent de la diſpoſition de l'ame: toutesfois la meilleure diſpoſition de l'ame prouient & des vns & des autres. D'auantage ce que tu dis, eſt d'vn homme deſia parfaict, & qui eſt deſia paruenu au comble de la felicité humaine, à laquelle on paruient fort tard. Cependant il eſt bon de monſtrer à celuy qui eſt encor imparfaict, pourueu qu'il commence à profiter, le chemin des choſes qu'il faut faire. Il ſe pourra faire, que la ſeule ſageſſe prendra ce chemin d'elle-meſme ſans admonition: & qu'elle aura deſia conduit l'ame à ce poinct, qu'elle ne ſe pourra mouuoir qu'à choſes vertueuſes: mais pour le regard des eſprits plus foibles, il faut que quelqu'vn leur monſtre le chemin: Fuyez cecy, faites cela. En outre s'il attend l'heure qu'il ſçache de luy meſmes ce qu'il faudra faire pour le meilleur, il pourra cependant faillir, & en faillant il ſera empeſché de paruenir à ce poinct, qu'il peut eſtre content de ſoy-meſme. Il doit donc eſtre gouuerné pendant qu'il commence à ſe pouuoir gouuerner. Les ieunes enfans apprennent comme on les enſeigne: leurs doigts ſont gouuer-

Vertu diuiſee en deux parties.

Argument pour confirmer l'vtilité des preceptes de la Philoſophie.

Autre preuue en confirmation à meſme fin.

Philoſophie diuiſee en deux par Ariſton.

Deſquelles deſpend vne troiſieſme partie, inutile ſi les autres ſuffiſent. Examen de ceſte diuiſion.

nez : ils ſont conduits par la main du maiſtre, ſur la figure des lettres. Apres on leur commande de cõtrefaire l'exemple qu'on leur met deuant, l'eſcrire, & le former de leur propre main. Tout ainſi noſtre ame eſtant appriſe par l'ordonnance & enſeignement d'autruy, eſt de beaucoup aidée. Voyla les moyens par leſquels on preuue, que ceſte partie de Philoſophie n'eſt point ſuperfluë. On demande encor apres, ſi elle ſeule ſuffit à rendre vn homme ſage ? Nous traiterons vn iour ceſte queſtion-là. Mais laiſſant tous ces argumens à part, ne ſemble-il pas que nous deuions appeller quelqu'vn qui nous inſtruiſe contre les preceptes du peuple ? Nos oreilles n'oyent aucun mot, qui ne nous porte grand dommage: ceux qui nous font des ſouhaits, nous nuiſent: ceux qui deteſtent, nous nuiſent. Car la deteſtatiõ des vns nous engendre des fauſſes craintes : & l'amour de celuy qui nous ſouhaitte du bien, nous enſeigne du mal : dautant qu'il nous enuoye à des biens fort eſloignez, incertains, & vagabons : iaçoit que nous puiſſions tirer noſtre felicité de noſtre propre maiſon. Nous ne pouuons, dis-ie, aller le droit chemin. Nos parens nous iettent ſur le plus mauuais : nos ſeruiteurs le font auſſi. Pas-vn ne faut pour ſon ſeul dommage : il iette ſa folie ſur les plus prochains, & en reçoit autant d'eux. C'eſt pourquoy les vices de tout vn peuple ſont particulierement en chacun, parce que le peuple les enſeigne : & que quand quelqu'vn rend vn autre pire, il l'eſtoit. Il apprend les choſes les plus mauuaiſes, & apres les enſeigne aux autres: Ceſte meſchãceté eſt en fin deuenuë tres-grande, apres auoir mis enſemble tout ce que nous ſçauons de plus mauuais en chacun. Il faut donc qu'il y ait quelqu'vn qui prenne garde à nous, qui nous tire quelquefois l'oreille, qui chaſſe loin les opinions du vulgaire, & qui reiette ce que le peuple loüe. Tu te trompes, ſi tu penſes que les vices ſoient nais auec nous : ils ſont venus depuis, on les a iettez dedans nous. Eſteignons donc par frequentes admonitions, ces opinions qui bruyent à l'entour de nous. Nature ne nous a point aſſuiettis au vice. Elle nous a fait naiſtre libres & entiers. Elle n'a rien mis à deſcouuert, qui puiſſe eſchauffer noſtre auarice : Elle a caché l'or & l'argent ſous nos pieds. Elle l'a mis en lieu où nous le puiſſiõs fouler & preſſer, & toutes autres choſes auſſi pour leſquelles nous ſommes foulez & preſſez. Elle a dreſſé noſtre viſage vers le Ciel, & a voulu que leuant les yeux en haut, nous puiſſions voir ce qu'elle a fait de plus excellent & admirable : la naiſſance & la cheute du Ciel, & le cours roullant de l'vniuers, qui va touſiours d'vne viteſſe incroyable, lequel durant le iour nous deſcouure & fait voir toutes choſes terreſtres, & la nuict les celeſtes: le cheminer tardif de quelques aſtres, ſi tu le compares à tout ceſt vniuers, & toutesfois tres-viſte, ſi tu conſideres les longs eſpaces qu'ils enuironnẽt, ſans iamais arreſter leur viſteſſe: les eclipſes du Soleil & de la Lune, qui empeſche l'vn la clarté de l'autre : Et autres choſes dignes d'eſtre admirées, ſoit qu'elles viennent par leur ordre, ou que par quelques cauſes cachées & couuertes elles naiſſent ſoudainement, comme les longues trainées des feux qu'on voit la nuict, & les eſclairs qui ſe font ſans coup & ſans bruit, lors que le Ciel ſemble s'entrouurir: les colomnes & poultres & autres diuerſes figures de flammes. Nature a mis & diſpoſé tout cela par deſſus nous : mais l'or & largent, & le fer encor, qui pour ces autres deux, ne peut iamais eſtre en paix, comme elle ne les oſoit fier entre nos mains, elle les cacha profondement dans terre. Et nous ſommes allez deſenſeuelir, & metre au iour les cauſes de nos guerres. Nous auons oſté la peſanteur qui eſtoit deſſus, & auons arraché les cauſes & les inſtrumens de nos malheurs. Nous iettons nos maux entre les mains de la fortune, & n'auons point de honte de mettre parmy nous, au lieu le plus haut & le plus eſleué, ce qui eſtoit le plus bas dans la terre.

Concluſion de la diſpute precedente.

Touchant l'vſage & vtilité de ces preceptes & enſeignemẽs ſpeciaux de la Philoſophie morale.

Ils refo mẽt noz eſprits & nos mœurs.

Ils reprimẽt l'auarice, & nous font deſdaigner les richeſſes.

Leſquelles nature a cachez ſous nos pieds, ne les oſant fier à nos mains.

Veux-tu ſçauoir comme ceſte lueur qui trompe tes yeux eſt fauſſe? Il n'y a rien de plus vilain, rien de plus laid à voir qu'ils ſont, tant qu'ils demeurent enſeuelis, & plongez dans leur fange. Comment cela? parce que tant qu'on les tire hors de la mine par des longues, & profondes carrieres, & pẽdant qu'on les façonne, & qu'on les ſepare de leurs craſſes, il n'y a rien de plus informe. D'auantage regarde les mineurs, par les mains deſquels ceſte ſorte de terre ſterile & informe eſt purgée, tu verras de quelle ordure & fumée ils ſont barboüillez. Si eſt-ce que cela ſoüille encor l'ame, plus que le corps: & qu'il y a encor plus d'ordure en celuy qui le poſſede, qu'il n'y a meſmes en l'ouurier. Il eſt donc neceſſaire d'eſtre admonneſté, & d'appeller quelque inſtructeur pour noſtre bon entendement, & parmy vn ſi grand bruit, & tumulte des choſes fauſſes, ouyr en fin des propos veritables. Quelle ſera ceſte parole? Ce ſera celle qui te voyant aſſourdy de tant de cris ambitieux, te ſouffliera à l'oreille quelques propos ſalutaires: qui te dira, Il ne faut pas que tu portes enuie à ceux de qui le peuple eſtime la grandeur & la richeſſe; Il ne faut point que le battement des mains, & l'applaudiſſemẽt du peuple chaſſe hors de toy la ſanté, & le contentement d'vne ame ſage & bien compoſée. Il ne faut pas que celuy qui eſt veſtu de pourpre, & deuant qui on porte des faiſſeaux de verges, te face meſpriſer la trãquillité de ton eſprit. Il ne faut point que tu eſtimes plus heureux celuy, à qui l'on commande faire place par les ruës, que celuy auquel le ſergent fait changer de chemin. Si tu veux ioüir d'vn Empire, qui te ſera profitable, & ne ſera faſcheux à pas-vn, chaſſer les vices. Il ſe trouue pluſieurs, qui mettent le feu dans les villes, qui ruent par terre des fortereſſes qui n'auoient de pluſieurs ſiecles & de longs âges peu eſtre priſes: qui dreſſent des montagnes de terre auſſi hautes, que les tours des chaſteaux: qui auec le mouton & machines de guerre abbattent les murailles, qu'on auoit baſties d'vne hauteur admirable: Il y en a pluſieurs, qui chaſſent deuãt eux de grandes armées, qui ſont touſiours pendus au dos des ennemis, & trauerſent iuſques à la grande mer, ſoüillez de ſang, & de carnage des peuples vaincus. Mais ceux-là encor qu'ils vainquiſſent leurs ennemis, eſtoient vaincus de leur auarice. Pas-vn ne leur a peu reſiſter, quãd ils ſont venus? mais ils n'ont peu auſſi faire reſiſtance ny à leur ambition, ny à leur cruauté. Cependant qu'on les voyoit tourmenter les autres, ils eſtoient eux-meſmes tourmentez. La fureur pouſſoit ce malheureux Alexandre d'aller ruiner les peuples eſtrangers, & le menoit en des païs incogneus. Penſes-tu que ceſt homme fuſt ſage, qui cõmença ſes maſſacres & ruines par la Grece, où il fit ſon premier apprentiſſage, & qui rauit & pilla ſur chacun ce qu'il auoit de meilleur? qui contraignit Lacedemone de luy ſeruir, & Athenes de ſe taire? & ne ſe pouuant contenter de la ruine de tant de citez, que Philippus auoit vaincuës, ou acheptées, en alla encor jetter d'autres par terre en autres lieux, & porta les armes par tout le monde? Sa cruauté ne ſe peut iamais ſaouler, ny arreſter, non plus que celle des beſtes ſauuages, qui deſchirent auec les dents, plus que leur faim n'a beſoin. Il a deſia aſſemblé pluſieurs Royaumes en vn: deſia les Grecs & les Perſes n'en craignent qu'vn tout ſeul: deſia les peuples qui eſtoient libres ſoubs Darius, reçoiuent le ioug: Et toutesfois celuy-là ſe deſdaigne encor de retirer ſes victoires, qu'il auoit obtenuës par delà l'Ocean & le Soleil leuant: ſuiuant les traces d'Hercules & de Liber. En fin il veut vſer de violence contre la nature meſme: non ſeulement il n'a pas volonté d'aller, mais il n'a point de puiſſance de s'arreſter: non plus que les choſes peſantes qui tombent de haut en bas, ne ceſſent d'aller qu'elles ne ſoient en fonds. Ce ne fut ny la vertu, ny la raiſon qui conſeilla à Cn. Pompeius d'entreprendre des guerres eſtrangeres &

Concluſion pour la neceſſité des admonitiõs. Leſquelles ſont vtiles auſſi contre l'ambition & cruauté.

Leſquelles pluſieurs victorieux n'ont ſçeu vaincre.

Exemple en Alexandre, vray miroir d'ambition, &

De cruauté.

domeſtique: mais pouſſé de l'amour furieux d'vne fauſſe grandeur, il alloit maintenant en Eſpagne contre l'armée de Sertorius, tantoſt chaſſer les Pirates, & rendre la mer paiſible. C'eſt la cauſe & le pretexte qu'il prenoit, pour continuer ſa puiſſance. Mais qu'eſt-ce qui le tira en Afrique? en Septentrion? en Armenie contre Mithridates, & en tous les coings de l'Aſie? Ce fut vne ambition infinie de croiſtre: parce qu'il eſtoit ſeul à qui il ſembloit qu'il ne fuſt aſſez grand. Qu'eſt-ce qui ietta C. Ceſar contre ſa propre ruine, & contre celle auſſi de la choſe publique? La gloire & l'ambition, ne pouuant mettre aucune meſure au deſir qu'il auoit de ſurpaſſer tous les autres. Il ne peut ſouffrir qu'vn ſeul paſſaſt deuant luy, lors que la choſe publique en ſouffroit deux. Quoy? penſes-tu que quand C. Marius Conſul vne ſeule fois (car il ne prit qu'vn Conſulat, il auoit rauy les autres par force) combattoit & defaiſoit les Teuthons & les Cimbres, quand il ſuiuoit Iugurtha par les deſerts d'Afrique, qu'il recherchaſt tant de dangers pour l'amour de la vertu? Marius menoit ſon armée, & l'ambition menoit Marius. Pendant que ceux cy esbranloient tout le monde, ils eſtoient eux-meſmes esbranlez, comme des tourbillons, qui tournent tout ce qu'ils rauiſſent: mais ils ſont pluſtoſt tournez eux meſmes, & par ce moyen courent d'vne plus grande violence, n'ayant aucune bride en eux, qui les puiſſe arreſter. C'eſt pourquoy apres auoir eſté mauuais à l'endroit de pluſieurs, ils ſentent en fin ceſte pernicieuſe violence de laquelle ils ont nuy à vne infinité de gens. Il ne faut point que tu croyes qu'aucun puiſſe deuenir heureux du malheur d'autruy. Il faut oublier tous ces exemples qu'on met deuant nos yeux, & deuant nos oreilles. Il faut vuider noſtre poictrine des mauuais propos dont elle eſt abreuuée. Il faut mener la vertu dans le lieu qu'on luy auoit occupé, afin qu'elle arrache les menſonges, qui nous plaiſoient plus que la verité, & qu'elle nous ſepare du vulgaire, auquel nous donnons trop de creance, & nous remettre dans l'ame les opinions veritables. Car c'eſt l'effect de la ſageſſe, de reuenir à ſon naturel, & de ſe remettre au lieu d'où l'erreur publique l'auoit chaſſée. C'eſt vne grande partie de noſtre guariſon, d'auoir delaiſſé ceux qui nous donnoient de furieux conſeils, de s'eſtre reculé bien loing de ces compagnies, où les vns ne faiſoient que nuire aux autres. Et afin que tu cognoiſſes que cela eſt vray, regarde la difference qu'il y a de viure au contentement du peuple, ou au ſien. La ſolitude d'elle-meſme ne nous enſeigne point l'innocence: les champs ne nous apprennent point la ſobrieté: mais quand il n'y a pas de teſmoings, quand ceux qui nous regardoient ſe ſont retirez, lors les vices deſquels le fruict & le plaiſir eſt d'eſtre veus, & d'eſtre monſtrez, ſe perdent. Qui a iamais veſtu vne robbe de pourpre, pour ne la monſtrer à pas-vn? qui s'eſt iamais fait ſeruir ſa viande en vaiſſelle d'or quand il mangeoit en ſecret? Qui eſt celuy qui s'eſtant couché ſeul à l'ombre d'vn arbre champeſtre voudroit faire deſplier les meubles plus precieux de ſa prodigalité? Aucun ne veut faire le magnifique pour ſes yeux ſeulement, ni meſme pour vn petit nombre de ſes familiers. Mais ſelon la grandeur de la compagnie qui le regarde, il deſplie le ſuperbe appareil de ſes vices. Par ainſi ce qui nous irrite & prouoque plus à nos folles deſpenſes, ſont ceux à qui nous les monſtrons, & qui les admirent. Tu feras que nous n'aurons deſir d'aucune choſe, ſi tu fais que nous ne les monſtrions point. L'ambition, la folle deſpenſe, & l'orgueil ne demandent qu'vn eſchafault pour ſe pouuoir monſtrer. Tu guariras, ſi tu les caches. Par ainſi ſi nous viuons au milieu du bruit des villes, ayons touſiours à noſtre coſté quelqu'vn qui nous admoneſte, & qui contre ceux qui loüent ces grandes & ſpacieuſes poſſeſſions, ſe mettent à loüer vn hom-

Autres exemples & miroir d'ambition en Pompée.

En C. Ceſar.

En C. Marius.

Autre profit des enſeignemens ſpeciaux de la Philoſophie, qu'ayant arraché les vices des coeurs elle y plante la vertu.

Remedes contre l'ambition, vanité & diſſolution.

Exhortation aux gens de ville pour ſe garantir des debauches publiques.

me qui s'eſtime riche d'vn petit domaine, & qui meſure ſa richeſſe par le beſoin qu'il en a. Contre ceux qui ſe rendront orgueilleux de la faueur du peuple, & de leurs richeſſes, il ſe pourra vanter du repos qu'il a de s'eſtre addonné aux lettres, & que ſon ame, quittant les biens de fortune, ſoit retournée aux ſiens. Qu'il face cognoiſtre que ceux qui ſont eſtimez heureux au iugement du peuple, tremblent touſiours de peur, comme eſtonnez dans ceſte grandeur pleine d'enuie, & qu'ils ont vne opinion de ſoy, bien eſloignée de celle que les autres en ont. Car ce que les autres ne penſent eſtre que choſes hautes, leur ſemblent vn dangereux precipice : & par ainſi ils meurent de peur, ils tremblent quand ils iettent les yeux ſur le precipice de leur grandeur. Car ils penſent inceſſamment à diuers accidens, qui ſont plus dangereux pour ceux qui ſont eſleuez plus haut. Lors ils craignent ce qu'ils auoient autrefois deſiré. Et les richeſſes, qui les auoient rendus inſupportables enuers les autres, menacent de les accabler. Lors auſſi ils loüent vn repos doux, & plein de liberté. Ils hayſſent les honneurs, & penſent deſia au milieu de leur fortune à ſe retirer. Tu les verras lors philoſopher par crainte, & chercher des ſains conſeils, en leur fortune malade. Car comme ſi la fortune, & le bon entendement eſtoient contraires l'vn à l'autre, auſſi ſommes-nous plus ſages en nos malheurs: & la proſperité nous oſte la cognoiſſance de la vertu.

EPISTRE XCV.

Ceſte Epiſtre n'eſt qu'vne dependance & continuation des propos de la precedente. Et pour reſoudre ceſte queſtion, il dit, qu'il y a autant de difference entre les decrets & les preceptes, comme il y a entre les quatre elemens & les membres des corps qui en ſont compoſez. Il entre apres en vn beau diſcours contre la gorge & la gourmandiſe, de laquelle toutes les maladies procedent. Ce qu'il diſcourt par les preceptes de la medecine, & par vne infinité de belles demonſtrations.

En ſuitte de la doctrine precedente, il enſeigne que ni les maximes ni les preceptes particuliers de la Philoſophie morale ne ſuffiſent d'eux meſmes pour obtenir perfection de ſageſſe, ains doiuent eſtre ioints enſemble.

TV demandes que ie te paye comptant ce que ie t'auois dit vouloir remettre à vn autre iour: Et que ie t'eſcriue, ſi ceſte partie de Philoſophie que les Grecs appellent Patianetique, & nous la nommons preceptiue, eſt ſuffiſante à la perfection de la ſageſſe. Ie ſçay bien, ſi ie te refuſois cela, que tu le prendrois en bonne part: C'eſt pourquoy ie le promets plus volontiers, & que ie ne puis permettre, que ma parole que i'eſtime comme vne promeſſe publique, ſe perde. Mais pour l'aduenir garde-toy bien de demander choſe que tu ne vouluſſes obtenir. Car nous demandons quelquefois affectionnément ce que nous refuſerions ſi on le nous preſentoit. Soit par legereté, ou par laſerie que ie l'aye fait, elle doit eſtre punie pour auoir eſté trop facilement promiſe. Nous faiſons ſemblant de vouloir beaucoup de choſes que nous ne voulons point. Vn recitateur porta vne longue hiſtoire, eſcripte en lettre fort menuë, fort eſtroitement pliée. Apres en auoir leu vne grande partie : Ie n'en liray plus, dit-il, ſi vous le trouuez bon : toutesfois ceux qui ne deſiroient ſinon qu'il ſe teuſt, crierent Recitez, recitez. Nous deſirons ſouuent vne choſe, & en demandons vne autre aux Dieux, & meſme en les priant nous ne leur diſons point la verité. Mais les Dieux ou ils ne nous exaucent

Promeſſe trop legerement faite, merite punition

Naturel curieux, & diſſimulé de pluſieurs per ſones.

point, ou ils ont pitié de nostre folie. Pour mon regard ie veux, sans aucune pitié, me venger de la legereté de ma promesse, & te donner la peine de lire vne grande & longue lettre, laquelle si tu lis à regret, tu pourras dire, Ie suis moy-mesme cause de cela. Mets-toy hardimẽt au nombre de ceux, à qui la femme qu'ils ont espousée, apres l'auoir ambitieusement aymée, donne martel en teste: & de ceux qui sont tourmentez par les propres richesses qu'ils ont acquises auec beaucoup de sueur: & de ceux aussi, que les dignitez, & grandeurs recherchées auec toutes les brigues & pratiques du monde, bourrellent nuict & iour: & de tous autres qui sont cause des malheurs qu'ils sentent. Mais afin que laissant ceste exorde, ie donne commencement à mon discours: La vie heureuse, disent-ils, depend des actions iustes: mais les preceptes nous conduisent aux actions iustes: les preceptes doncques suffisent à rendre la vie heureuse. Toutesfois les preceptes ne conduisent pour tousiours aux actions iustes, si l'esprit ne leur obeït. C'est en vain souuent qu'on les employe, si quelques mauuaises opinions ont assiege nostre ame. D'auantage encores qu'ils facent quelquesfois bien, ils ne sçauent pas qu'ils facent bien. Car si du commencement vne personne n'est bien dressée, si elle n'est formée à toute raison, elle ne peut cognoistre parfaictement en quel temps, iusques où, auec qui, & comment elle se doit acquiter de son deuoir. C'est pourquoy il ne peut de toute son ame, voire ny constamment, ny de bon cœur s'efforcer apres les choses honnestes, mais il ne sçait que faire, il doute. Si les honnestes actions, dit-il, viennent des preceptes, les preceptes suffisent à la vie heureuse. Mais l'vn est vray, l'autre donc l'est aussi. Nous respondons à cela, que les honnestes actions procedent des decrets, & regles generales, & non seulement des enseignemens particuliers. Si les autres actes se cõtentent des preceptes, la sagesse s'en contentera aussi: car elle est & l'art, & la science de la vie. Or celuy fait du gouuerneur, qui commande, Remuë ainsi le gouuernail, abaisse ainsi la voile, faits ainsi en bon vent, & ainsi quand il est contraire, & sers-t'en ainsi quand il est inconstant, & qu'il change. Les preceptes confirment aussi tous les autres artisans. Les artisans de la vie doncques n'en pourront-ils point faire autant? Toutes ces sciences icy sont empeschées apres les instrumens de la vie, mais non point apres toute la vie. C'est pourquoy plusieurs choses, qui suruiennent de dehors, les retiennent, & retardent, l'esperance, la conuoitise, & la crainte. Mais la sagesse qui fait profession de la science de bien viure, ne peut estre empeschée par aucune chose qu'elle ne face son exercice. Car elle chasse toutes ces difficultez, & manie à sonayse tous ces empeschemens. Veux-tu sçauoir de combien est dissemblable la condition de ceste art, d'auec toutes les autres: En toutes ces autres-là, on est plus accusé de faillir de sa propre volonté, que par imprudence. Mais en ceste-cy le plus grand blasme est de faire volontairement vne faute. Comme par exemple, vn Grammairien n'aura pas honte de faire vne incongruité, s'il la fait pour son plaisir: mais il en rougira, s'il la fait sans y penser. Vn medecin qui ne cognoist pas que son malade soit en danger de mourir, fait plus grande faute en son art, que s'il faisoit semblant de ne le cognoistre point. Mais en ceste art de la vie, le blasme de ceux qui faillent de leur volonté, est plus dèshonneste. Ioint aussi que plusieurs sciences, & mesmement celles d'entre toutes, qui sont plus liberales, ont non seulement leurs decrets, & regles generalles, mais leurs preceptes aussi: comme la medecine. C'est pourquoy il y a vne secte d'Hypocrates, vne autre d'Asclepiades, & vne autre encore de Themison. D'auantage il n'y a aucun art contemplatif, sans ses secrets, que les Grecs appellent *dogmata*. Et nous les voulons

Integrité de Seneque.

Premiere raison de ceux contre lesquels Seneque dispute.

Seconde raison.

Response.

Replique.

En quoy differe la Philosophie d'auec les autres arts.

nommer decrets, edits, & arreſts, leſquels tu trouueras en la Geometrie, & en l'Aſtronomie. La Philoſophie eſt & contemplatiue, & actiue: elle contemple, & ſi fait tout enſemble. Car tu te trompes, ſi tu penſes qu'elle promette ſeulement des ouurages terreſtres. Elle aſpire bien plus haut, Ie fais des recherches, dit-elle, dans tout l'vniuers: Ie ne m'arreſte point à la compagnie des hommes, & ne me contente point de vous perſuader, ou de vous diſſuader. Il y a des choſes grandes, & qui ſont logées deſſus vous, qui m'appellent.

La Philoſophie aſpire plus haut qu'aux hommes ſeulement.

Car ie veux diſcourir du Ciel premierement,
Et des Dieux eternels: & quel commencement
Toutes choſes ont eu: & d'où ceſte nature
Les engendre, & les tire, auec leur nourriture:
Et comme elle reduit tout ce qui eſt pery.

Li. 1. de la nature des choſes.

Ainſi que dit Lucrece. Il s'enſuit donc, puis qu'elle eſt contemplatiue, qu'elle a ſes ſecrets. Mais quoy, ne ſçait-on pas bien qu'aucun ne fera iamais ce qu'il doit, que celuy à qui l'on aura appris la raiſon, par le moyen de laquelle il pourra s'aquitter parfaictement de tous les poincts de ſon deuoir? Leſquels celuy ne pourra bien garder, qui n'aura rien appris, que les ſeuls preceptes. Ce qu'on enſeigne en parcelles, eſt trop foible de ſoy-meſme, & (ſi ie dois dire ainſi) ne met point de racines. Mais ce ſont les decrets, & regles generales, qui nous fortifient, qui deffendent noſtre aſſeurance, & noſtre tranquillité: qui contiennent en ſoy toute la vie, & la nature de toutes choſes. Il y a autant de difference entre les decrets de la Philoſophie, & les preceptes, comme il y en a entre les elemens & les membres dependant des elemens: les elemens ſont cauſe des membres, & de toutes autres choſes. La ſageſſe des anciens, dit-il, n'a rien enſeigné, que ce qu'il falloit faire, ou ne faire point. Et en ce temps les hommes eſtoient beaucoup meilleurs. Depuis que les ſçauans hommes ſont venus, les bons s'en ſont allez. Car ceſte vertu pleine de ſimplicité & de franchiſe, s'eſt conuertie en vne ſcience obſcure, & pleine de ſubtilité: tellement qu'on ne nous apprend plus qu'à diſputer, & non point à viure. Sans doute la ſageſſe des anciens meſmement, quand elle ne faiſoit que de naiſtre, fut comme vous dites, non moins rude & groſſiere, que les autres arts, qui ſe rendirent auec le temps plus ſubtiles. Mais il n'eſtoit pas beſoin encor de remedes ſi diligens. La mauuaiſtié des hommes n'eſtoit pas encor montée ſi haut, & ne s'eſtoit point eſpanduë ſi auant. On pouuoit auec des petits remedes guarir des petits vices. Mais maintenant nous auons beſoin de nous mettre en deffenſe auec autant plus de peine, que les armes deſquelles on nous aſſaut, ſont plus fortes. Au temps paſſé, la medecine n'eſtoit que la ſcience de fort peu d'herbes, auec leſquelles on eſtanchoit le ſang, & on faiſoit peu à peu reprendre vne playe. Depuis elle eſt venuë à ceſte infinité de remedes variables. Il ne ſe faut point eſmerueiller, ſi elle auoit moins de beſongne, lors que les corps eſtoient plus fermes & robuſtes, nourris des premieres viandes, qui leur venoient en main, & qui n'eſtoient point corrompuës par artifices, ny par volupté. Mais apres qu'on a commencé de les aller chercher loin, plus pour irriter l'appetit, que pour chaſſer la faim, & qu'on a troué mille fauſſes pour exciter la gourmandiſe: ce qui ne ſeruoit que de nourriture à ceux qui la deſiroient, ne ſert maintenant que de charge à ceux qui s'en ſont trop remplis. De là vient qu'ils ont vne palleur au viſage, & vn tremblement de nerfs affoiblis de trop de vin qu'ils boiuent, & vne maigreur plus miſerable, de

Sans la raiſon nul ne fera iamais ſon deuoir.

Difference entre les decrets & les preceptes de la Philoſophie.

Troiſieſme raiſon que Seneque combat.

Reſponſe.

Pratique de anciennes medecine, au pris de la moderne.

Excez de viandes.

Dont ſuiuēt diuerſes maladies, qui ſont

l'indignation de leur eſtomac que celle qui procede de faim. De là vient que les pieds leur bronchent, & qu'ils chancellent comme des perſonnes yures. De la vient auſſi qu'ils ont toute la peau remplie de mauuaiſes humeurs, & l'eſtomach enflé, quand il s'accouſtume mal, à plus receuoir qu'il ne peut. De là leur vient la iauniſſe, vne couleur blafarde au viſage: ils ſeichent dans leur peau, & deuiennent en chartre: les ioinctures ſe roidiſſent les doigs ſe retirent, les nerfs s'engourdiſſent, & demeurent ſans aucun ſentiment: ou les membres ſe trouuent ſurpris d'vne perpetuelle palpitation & tremblement. Que diray-ie des eſtourdiſſemens, & vertiginoſitez de teſte? Que diray-ie des douleurs des yeux, & des oreilles, & des trenchées d'vn cerueau boüillant, & de toutes les parties, par leſquelles le corps ſe deſcharge, pleine d'vlceres au dedans? & d'autres innombrables ſortes de fieures, dont les vnes viennent d'vne ſoudaine impetuoſité, les autres ſe gliſſent dans les vaines auec vn lent venin, & quelques autres auec vne horreur, & vne grande concuſſion de tous les membres? Pourquoy raconteray-ie vne infinité de maladies, vrays ſupplices & peines de la diſſolution? Ceux qui ne s'eſtoient point encor abandonnez aux delices, qui ſe ſçauoient commander, & qui ſe ſeruoient eux-meſmes, eſtoient francs & quittes de ces maux. Ils auoient les corps endurcis à vn honneſte trauail, & laſſez à la courſe, ou à la chaſſe, ou à labourer la terre. Ils venoient prendre leur repas, que la faim leur faiſoit trouuer bon. C'eſt pourquoy ils n'auoient pas beſoin de tant de drogueries, de tant de ferremens ny de tant de boëſtes. Les maladies qui ne prouiennent que de cauſes legeres, ne pouuoient eſtre que legeres: la diuerſité & multitude des viandes & des mets engendre diuerſité de maladies. Voy combien de choſes la diſſolution & la gourmandiſe, ruinant & ſaccageant les mers & les terres, meſle enſemble pour les faire paſſer par vn ſeul goſier. Il faut par neceſſité que de tant de choſes diuerſes l'vne combatte l'autre, & que les ayant auallées elles ſoiēt mal digerées, s'efforçans à diuers effects. Il ne faut s'émerueiller, ſi de viandes contraires, & qui ne s'accordent pas bien enſemble, il s'engendre des inconſtantes & diuerſes maladies: & ſi ce qu'on a forcé de contraires parties de nature ſe ramaſſer en vn, eſt contraint de regorger. De là aduiēt auſſi, que de tant de ſortes de viandes que nous viuons, autant ſentons nous de maladies. Le plus grand des medecins, & qui eſt auteur de ceſte ſcience, a dit que les femmes ne deuenoient point chauues, & qu'elles n'auoient iamais la goutte aux pieds. Et toutesfois maintenant les cheueux leur tombent, & les pieds leur font mal. Ce n'eſt pas la nature des femmes, c'eſt leur façon de viure qui s'eſt changee: car ayans voulu égaler la licence vicieuſe des hommes, elles ont auſſi eſgalé les vices corporelles des hommes. Elles ne veillent pas moins toute nuict entiere, elles ne boiuēt pas moins, elles deffient les hommes & à l'huile & au vin. Elles rendent auſſi bien par la gorge, ce qu'elles ont mis dans l'eſtomach mālgré luy, & remeſurent le vin par le vomiſſement: elles rongent auſſi bien la neige, ſoulagement de ceux qui ont le feu dans l'eſtomach. Quant à la paillardiſe, elles n'en voudroient rien quitter aux maſles, n'eſtans nées que pour ſouffrir. Les Dieux & les Deeſſes les facent malheureuſement mourrir d'auoir trouué vne ſi peruerſe façon d'impudicité de monter ſur les hommes. Pourquoy donc ſe faut-il eſtonner ſi le plus grand medecin du mōde, & le plus ſçauans aux ſecrets de nature, ſe trouue ſurpris en menſonge, de voir auiourd'huy tant de femmes chauues & goutteuſes? elles ont par leurs vices perdu les graces & les faueurs qui eſtoient en leur ſexe. Et parce qu'elles ont deſpoüillé les mœurs des femmes, elles ſont condamnées aux māladies des hommes. Les medecins anciens ne ſçauoient pas ſi ſouuent donner de la viande, & reſtaurer auec du

Vrays ſupplices de la diſſolution.

La conditiō des anciens eſtoit beaucoup plus heureuſe quand à la ſanté du corps.

Cauſes des maladies.

D'où viennent les changemens ſi diuers en la temperie des perſonnes.

Intemperance des femmes egale à celles des hommes, &

Diſſolution eſtrange pratique de long temps par les femmes, qui

Pour auoir imité les mœurs des hommes, ſont maintenant ſubiettes à meſmes maladies.

vin le pouls des veines, qui ne battoient plus. Ils ne ſçauoient point ouurir les veines, & guarir vne longue maladie par baings & par ſueurs. Ils ne ſçauoient point par la ligature des iarrets & des bras tirer aux extremitez la force de la maladie, qui eſtoit cachée dans le corps. Il n'eſtoit pas beſoin de ſonger à pluſieurs ſortes de remedes, parce qu'il n'y auoit gueres de dangers. Mais maintenant combien voyons-nous de ſortes de maladies? nous payons bien ces vſures des plaiſirs & des voluptez que nous auons deſiré contre raiſon & meſure. T'eſmerueilles-tu que les maladies ſont infinies? compte combien il y a de cuiſiniers. Les eſtudes ceſſent: & ceux qui liſent publiquement les ſciences liberales, demeurent ſeuls en leur chaire, & les coings de la ſalle vuides d'auditeurs. Les eſcoles des Rhetoriciens, & des Philoſophes ſemblent vn deſert. O que les tables de ces prodigues ſont bien plus frequentées! ô qu'il y a bien plus grand' preſſe de ieunes hommes à la cuiſine de ces fols deſpenſiers! Ie ne parle point des troupeaux de ces miſerables eſclaues, qu'vn plus grand ouurage attend dans le lict apres que le feſtin eſt acheué. Ie ne parle point de ces eſquadrons de vieux bardaches enrollez par leurs natiõs & couleurs, afin qu'ils ſoient d'vne pareille douce poliſſure, d'vn premier poil follet, & d'vne pareille façon de cheueux: & que ceux qui les ont droicts, ne ſe meſlent point auec les creſpez & friſottez. Ie laiſſe le grand nombre de boulangers, de valets ſeruans à table, auec leſquels on court, apres que le ſigne eſt donné, querir la viande du ſouper. O bons Dieux, combien de peine vn ſeul ventre donne à beaucoup d'hommes! Et quoy ne penſes-tu point que les champignons, volupté pleine de poiſon n'engendrẽt quelques effects ſecrets encor que leur venin & fureur ne ſoiẽt point preſens? Et quoy ne penſes-tu pas que ceſte neige d'eſté n'engendre des durillons dans le foye? Et quoy ne penſes-tu pas que les huiſtres, qui ont vne chair viſqueuſe, nourrie dans la fange, ne portent quelque peſanteur terreſtre? Et quoy ne crois-tu pas, que ceſte ſauſſe qui couſte tant, appellé le Garum des Alliez, qui n'eſt que le ſang pourry de meſchans poiſſons, ne bruſle de ſon venin ſale les entrailles? Et quoy cuides-tu que ceſte pourriture, qu'on porte à grand' haſte de deſſus le feu dans la bouche, qu'elle ſe puiſſe eſteindre dans les entrailles ſans faire mal? O que ces rots ſont vilains & puans pour engendrer la peſte? ô qu'ils ſont faſtidieux à ceux meſmes qui pouſſent dehors ceſte vieille ingeſtion! Sçache, ie te prie, que ce qu'ils mangent ſe pourrit, & ne ſe digere point. Ie me ſouuiens d'auoir ouy parler de ce plat renommé, que faiſoit Æſope, dans lequel la cuiſine entiere qui couroit apres ſon dommage, auoit amaſſé & ietté tout ce que les plus frians & les plus ſomptueux ont accouſtumé de manger en vn iour. Les Nacres qui prennent le nom de Venus, les huiſtres roignees à l'entour, horſmis ce que l'on mange, eſtoient ſeparées par des heriſſons de mer, qu'on mettoit entre deux: & apres, la chair des barbehaults & ſurmulets, de laquelle on auoit tiré les os, couuroit tout. Il ſe faſchoit de manger vne ſeule viande dans ſon plat à part. Tous les gouſts ſont meſlez enſemble. On fait à table ce qui ſe deuroit faire dans le ventre d'vn homme qui eſt ſaoul. Ie n'attends rien plus ſinon qu'on ſerue les viandes toutes maſchées. De combien peu s'en faut-il: quand on en oſte les eſcailles, & les os, & que le cuiſinier fait ce que les dents deuroient faire? Il y auroit trop de peine d'aller friander, & gourmander dans chaſque plat: qu'on mette toute la viande en vn ſeul, & dans vne meſme ſauſſe. Pourquoy ne mettray-ie la main que ſur vne ſeule viande? ie prens plaiſir qu'il y en ait pluſieurs enſemble: que les viandes qui pourroient faire honneur à pluſieurs ſeruices, ſoient toutes meſlees enſemble, & qu'il n'en ſoit faicte qu'vne. Que ceux qui diſoient qu'on vouloit acquerir de la gloire, &

La quãtité des maladies a fait inuenter tant de receptes.

Plindi. 32. ch. 7. & 8.

Li. 10. c 51.

D'vne delicate diſſolution en engendre vne ſouillõne & gourmande.

&

de la reputation, par la diuerſité des mers, ſçachent incontinent, qu'on ne veut plus faire monſtre & parade, & que chacun en face ſon iugement comme il ſçait. Que tout ce qu'on arrangeoit ſur vne table ſoit trempé d'vne meſme fauſſe, Qu'on n'y puiſſe cognoiſtre aucune difference, & que les hiſtoires ſoient meſlées & cuittes enſemble auec les heriſſons, & les barbehaults auec les garderobbes. Certainement la viande de ceux qui rendent leur gorge, n'eſt pas plus meſlée & broyée. Comme tout cela eſt broüillé & lié enſemble, auſſi en naiſſent des maladies qui ne ſont point ſimples ſeules, elles ſont entrepliées & diuerſes & mal-aiſées à guarir : Contre leſquelles la medecine a commencé de s'armer par diuerſes façons de remedes & d'obſeruations. I'en dis autant de la Philoſophie. Elle a eſté autrefois plus ſimple entre ceux qui viuoient moins vicieuſement, & qu'on pouuoit guarir auec moins de peine. Mais contre vn ſi grand remuerſement de mœurs, il faut eſſayer tous remedes : & à la mienne volonté qu'on peuſt auec tout cela venir à bout de ce mal. Nous ne ſommes pas ſeulement furieux en priué, nous le ſommes en public. Nous chaſtions bien les homicides, & les meurtres qu'vn homme fait. Mais qu'eſt-ce que des guerres, & des maſſacres de pluſieurs peuples dont on prend vne gloire pleine d'impieté? L'auarice, ny la cruauté n'ont aucune bride. Mais cependant qu'elles s'exercent à la deſrobée, & par quelques ſeules perſonnes, elles ſont moins pernicieuſes & monſtrueuſes. Les choſes les plus cruelles ſe font par deliberations du Senat, & par l'ordonnance du peuple. Et ce qu'on deffend aux perſonnes priuées, eſt publiquement commandé. Les fautes faites à cachettes, qui ſeroient capitalement punies, ſont loüées, quand on les a commiſes deuant les yeux de tout le monde. Les hommes que nature a fait naiſtre pleins de douceur, n'ont-ils pas honte de ſe plaire les vns au ſang des autres : de ſe faire la guerre, & charger encor leur ſucceſſeur de la faire : veu que les beſtes brutes entre-elles viuent en paix? Il a eſté beſoin que la Philoſophie ait pris beaucoup plus de peine, & de trauail contre ceſte fureur, qui eſtoit deuenuë fort puiſſante, & qui s'eſtoit pouſſée fort auant ; & qu'elle ait ramaſſé autant de forces, comme il en eſtoit venu à ceux contre leſquels elle s'appreſtoit. Il eſtoit facile de blaſmer, & reprendre ceux qui s'adonnoient trop au vin, & qui cherchoient les viandes plus delicates. Il ne falloit point prendre beaucoup de peine pour ramener l'ame à la ſobrieté, d'où elle ne s'eſtoit que bien peu deſtournée.

Les maladies qui en naiſſent ſont pareillement confuſes & comme entortillez enſemble.

Comme la medecine s'eſt armée de diuers remedes cõtre les maladies : ainſi la Philoſophie, pour eſtre les mœurs ſi corrompuës, requiert diuerſes explications.

L'auarice & la cruauté ſont demeſurées.

L'yurongnerie & la gourmandiſe immenſes.

Mais on a maintenant beſoin d'vne main forte,
Et de beaucoup d'eſprit, & de façon accorte.

On cherche la volupté en toutes choſes. Il n'y a vice qui demeure dans ſes bornes. La prodigalité ſe change en auarice: l'oubli de l'honneur nous ſaiſit. Il n'y a rien de vilain, ſi le profit nous plaiſt: l'homme qui eſt vne choſe ſacrée, eſt tué par maniere de ieu & de paſſe-temps par vn autre homme. Et celuy à qui l'on a deffendu aurres fois d'apprendre à receuoir, ou à donner des coups, eſt preſenté, mené tout nud, & ſans armes deuant le peuple: & l'on penſe auoir tiré aſſez de paſſe-temps du ſpectacle de ſa mort. En ceſte corruption de mœurs, on a beſoin de quelque remede plus fort que de couſtume, qui puiſſe guarir ce mal inueteré. Il ſe faut ſeruir des decrets & regles generales pour arracher du tout la perſuaſion qu'on a conceuë des opinions fauſſes: & ſi nous y adiouſtons les preceptes & particuliers enſeignemens, les exhortatiõs & conſolations pourront ſeruir grãdement : autrement d'elles-meſmes elles ne peuuẽt rien, ſi nous voulõs rompre les liens de ceux qui ſont attachez

Le meurtre tourne en paſſe-temps.

Vſages des diuerſes explications de la Philoſophie.

aux vices, & les retirer des maux où ils ſont plongez, il leur faut apprẽdre que c'eſt que bien, que c'eſt que mal. Il faut qu'ils ſçachent, que toutes choſes ſe changent de nom, excepté la vertu ſeule, & qu'elles deuiennent tantoſt bonnes, & tantoſt mauuaiſes. Tout ainſi que le premier lieu du ſoldat qui veut ſuiure la guerre eſt le ſerment, l'amour qu'il porte aux enſeignes, & la deteſtation de ſe rendre deſerteur: & qu'apres on enjoint & commande facilement tout ce qu'on veut à ceux qui ont preſté ce ſerment: pareillement il faut ietter les premiers fondemens, pour ceux que tu veux conduire à la vie bien-heureuſe, & leur faire aimer la vertu. Il les faut lier à elle par quelque ſuperſtition, il la leur faut faire aimer: que leur deſir ſoit de viure auec elle, & de ne vouloir point viure ſans elle. Et quoy? n'y a-il pas eu des hommes, qui ſont deuenus gens de bien ſans ceſte ſubtile inſtitutiõ & qui ont grandement profité en obeyſſant aux ſeuls preceptes: Ie le confeſſe. Mais ceux-là auoiẽt vn eſprit excellent qui deſroba comme en paſſant tout ce qui eſt bon & ſalutaire. Car comme les Dieux immortels n'ont iamais appris la vertu, parce qu'ils ſont touſiours auec elle: & qu'vne partie de leur nature eſt d'eſtre bons: auſſi quelques vns d'entre les hommes, doüez d'vne plus excellente nature, comprennent plus facilement & auec peu d'apprentiſſage, ce qu'on a accouſtumé de leur enſeigner, & conçoiuent tout ce qui eſt honneſte, auſſi toſt qu'ils l'oyent. De là procedent ces beaux eſprits larrons de la vertu, voire aſſez fertile d'eux-meſmes. Mais à ces eſprits lourds & groſſiers, ou qui ſe ſont ja laiſſez aſſieger longuement à vne meſchante couſtume, il leur faut oſter la roüilleure de l'ame. Au reſte comme celuy qui enſeigne les decrets de la Philoſophie, menera bien toſt à la perfection ceux qui ſont addonnez à tout bien: auſſi aydera-il grãdement à ceux qui ſont encor foibles & imbeciles, & les retirera des mauuaiſes opinions. Regarde donc comme ils ſont infiniement neceſſaires. Il y a quelques opinions dedans nos ames, qui nous rendent pareſſeux à certaines choſes, & temeraires à d'autres. Et ceſte audace ne ſe peut retenir, ni ceſte pareſſe eſueiller, ſi l'on ne chaſſe les cauſes, qui les engendrent, comme vne fauſſe admiration, ou vne fauſſe crainte. Tant qu'elle nous poſſederont, tu as beau dire: Tu dois cecy à ta patrie, tu dois cela à tes enfans, cecy à tes amis, cela à ceux de ta cognoiſſance qui te logent. Car l'auarice, quand tu te mettras en deuoir de le faire, t'en gardera. Il ſçaura bien qu'il faut prendre les armes pour la defenſe de ſa patrie, mais la peur l'en diſſuadera: il ſçaura qu'il faut ſuer pour ſes amis, iuſqu'à ſe fondre en ſueur: mais ſes plaiſirs l'empeſcheront. Il ſçaura bien que le plus grand tort & outrage qu'il peut faire à ſa femme, c'eſt d'entretenir vne concubine: mais ſa paillardiſe le pouſſera à faire le contraire. Il ne ſeruira donc rien de donner des enſeignemens, que tu n'ayes oſté pluſtoſt ce qui donne empeſchement aux preceptes: non plus qu'il ne ſeruiroit rien de mettre ſes armes deuant ſa veuë, & de s'en approcher encor de plus pres, ſi l'on ne deſplie les mains pour les faire valoir. Or afin que l'ame puiſſe ſuyure les enſeignemens que nous luy donnons, il la faut deſlier. Prenons le cas que nous voyons quelqu'vn qui face ce qu'il doit: il ne le fait point continuellement, il ne le fait pas autant enuers l'vn qu'enuers l'autre, car il ne ſçait pourquoy il le fait. Il fera quelque bonne choſe ou par rencontre, ou par couſtume: mais il n'aura point la reigle en main, ſuyuant laquelle il ſe doit gouuerner, & ſur laquelle il doiue croire, ſi ce qu'il fait eſt iuſte. Celuy qui n'eſt bon que par fortune, ne ſe peut promettre d'eſtre tel toute ſa vie. D'auantage les preceptes te peuuent peut-eſtre bien apprendre à faire ce que tu dois? mais ils ne t'apprendront point de le faire comme il faut: & s'ils ne te peuuent point apprendre cela, ils ne te peuuent pas conduire à la vertu. Il fera ce

Quatrieſme raiſon de ceux contre leſquels Seneque diſpute.

Reſponſe.

Quel profit il reuient des diuerſes explications de la Philoſophie morale.

L'auarice, la crainte & les plaiſirs arreſtẽt ceux qui ſe veulẽt mettre en quelque bon train.

Les preceptes apprendront ce qu'il faut faire, mais non le moyen de le bien faire.

qu'il doit, pourueu qu'il fut admonneſté. Ie l'accorde. Mais c'eſt peu que cela : car la loüange ne giſt point au fait, elle giſt en la façon de le faire. Quelle choſe peut on voir plus vilaine & plus digne d'eſtre chaſtiée que la folle deſpenſe d'vn ſomptueux feſtin, qui mange tout en vn iour le bien d'vn gentil-homme ? Quelle choſe voit-on qui merite mieux d'eſtre chaſtiée par le Cenſeur que voir, quelqu'vn (comme parlent ces gourmans) faire ceſte deſpenſe pour ſon plaiſir, & pour ſa pance? & toutesfois il y a eu des hõmes fort ſages & ſobres à qui vn feſtin fait à l'honneur des Dieux a couſté * trente Seſterces. Vne meſme choſe, ſi elle eſt employée à la gorge, eſt vilaine : & ſi elle eſt faite pour l'honneur, ne peut eſtre repriſe. Car ce n'eſt pas la gourmandiſe, ce n'eſt que la deſpenſe qui eſt honorable. On auoit fait vn preſent à Tiberius Ceſar d'vn fort grand barbehaut (mais pourquoy ne dis-ie combien il peſoit ? pourquoy n'en fais-ie venir l'appetit aux autres ? on dit qu'il peſoit quatre liures & demie) apres qu'il euſt commandé qu'on le portaſt au marché, & qu'on le vendiſt : Mes amis (dit-il) ie ſeray bien trompé, ſi Apicius ou Publius Octauius n'acheptent ce barbehault. Sa diuination vint contre ſon eſpetance. Ils le mirent aux encheres. Octauius le gaigna, & rapporta vne grand' gloire entre ſes ſemblables, de ce qu'il auoit mis * cinq mille Seſterces en vn poiſſon que Ceſar faiſoit vendre; & qu'Apicius n'auoit oſé accepter. Ce fut vne grande honte à Octauius, & non point à celuy qui l'auoit accepté pour l'enuoyer à Tiberius. Combien que ie voudrois encore reprendre de cela. Il auoit admiré ce poiſſon duquel il penſa que Ceſar eſtoit digne. Si quelqu'vn demeure aupres du lict de ſon amy, ie le loüe: mais s'il le fait pour auoir ſon heritage, c'eſt vn vautour, qui attẽd la charongne. Vne meſme choſe eſt vilaine & honneſte. Il faut ſçauoir pourquoy & comment on l'a fait. Mais toutes choſes ſe conduiront honneſtement, ſi nous nous rendons ſubjects à l'honneur, ſi nous iugeons qu'il n'y a aucun autre bien entre les hommes. Les autres biens ne ſont que pour vn iour : nous deuons donc grauer dedans nous ceſte perſuaſion qui peut durer tout le temps de noſtre vie. C'eſt ce que i'appelle Decret. Telle ſera ceſte perſuaſion, telle ſera ce qu'on ſera & qu'on penſera. Et telles qui ſeront ces actions, telle ſera la vie. C'eſt peu de choſe à vn qui veut ordonner du tout, de ne perſuader qu'en parcelles. Marcus Brutus au liure qu'il a intitulé du deuoir, donne beaucoup de preceptes pour les peres, pour les enfans, & pour les freres, que pas-vn ne fera iamais comme il doit, s'il n'a quelque but auquel il les rapporte. Il faut que nous propoſions deuant nos yeux la fin du ſouuerain bien: à laquelle nous mettions peine de paruenir, à laquelle tous nos faicts & nos paroles ſe rapportent : & comme les mariniers, nous deuons dreſſer le cours de noſtre nauigation ſur quelque eſtoille certaine. La vie ſans vn certain but eſt vague & inconſtante. Or ſi nous deuons nous propoſer quelque but, les decrets commencent d'eſtre neceſſaires. Ie penſe que tu m'accorderas bien qu'il n'y a rien plus vilain qu'vn homme douteux, incertain, craintif, qui retire maintenant le pied, & tantoſt l'aduance. Cela nous aduiendra en toutes choſes, ſi nous n'arrachons tout ce qui arreſte & retient nos ames, & les empeſche d'employer toutes leurs forces. On a accouſtumé d'enſeigner comme il faut adorer les Dieux. Defendons que quelqu'vn ne puiſſe allumer les lampes aux iours des ſabbats, parce que les Dieux n'ont pas beſoin de lumiere, & que les hommes meſmes ne prennent point plaiſir de ſentir la fumée. Defendons de s'entreſaluër le matin, & de s'aller aſſeoir deuant les portes des temples: l'ambition des hommes ſe plaiſt à cela. Celuy qui cognoiſt Dieu, l'adore. Defendons de porter des linges & des eſtrilles à Iupiter, & à Iunon de tenir vn miroir en ſa main. Dieu n'a que faire de

* *Gros Seſterces, qui ſont ſoixante & quinze mille eſcus.*

Exemples de prodigieuſe deſpenſe en feſtins.

* *Petits Seſterces, qui ſont enuiron deux ſens eſcus.*

La regle à laquelle on doit rapporter les enſeignemẽs particuliers, c'eſt la vertu, & le but d'icelle le ſouuerain bien.

Superſtition payenne condamnée meſme par Seneque.

Inſtruction contre la ſuperſtition.

ſeruiteurs. Pourquoy non? Il ſert bien les hommes. Il eſt preſt, & en tous lieux, & à tout le monde. Qu'il oye tant qu'il voudra, comme il faut ſeruir en faiſant les ſacrifices, comme il ſe faut retirer de ces faſcheuſes ſuperſtitions: il n'aura iamais rien aduancé, s'il ne comprend en ſon entendement ainſi qu'il doit, la grandeur de Dieu & que c'eſt luy qui a tout, celuy de qui toutes choſes precedent, & qui donne de ſon bon gré tous ces bien-faicts. Quelle eſt la cauſe pourquoy les Dieux nous font tant de biens? C'eſt nature. Celuy ſe trompe bien qui penſe que les Dieux veulent nuire. Ils ne peuuent pas: ils ne peuuent ny receuoir iniure ny en faire. Car c'eſt vne choſe conioincte enſemble, d'offenſer & d'eſtre offenſé. Ceſte nature ſouueraine & la plus belle de toutes, n'a point aſſubiecti aux perils, ceux qu'elle auoit affranchis de peril. Le premier honneur qu'on doit aux Dieux, c'eſt de croire qu'il y a des Dieux: Et apres de recognoiſtre quelle eſt leur maieſté, de recognoiſtre leur bonté, ſans laquelle aucune maieſté ne peut eſtre: Scauoir que ce ſont eux qui preſident au monde, qui gouuernent toutes choſes comme leur appartenans, qui ont pris la tutelle de tout le genre humain, & quelquesfois ont ſoin des perſonnes particulieres Ceux-là ne donnent aucun mal, & n'en ont point auſſi. Au ſurplus, ils chaſtient quelques-vns, & les reprennēt: ils leur ordonnent des peines, & les puniſſent aucunefois ſous apparence de mal. Veux-tu rendre les Dieux propices à toy? Sois homme de bien. Celuy les honore aſſez: qui les imite. Mais voicy vne autre queſtion, comme il faut vſer des hommes. Que faiſons-nous? quels enſeignemens leur donnons-nous? ſera-ce de n'eſpandre point le ſang humain? Combien peu eſt-ce de ne nuire point à celuy à qui nous deuons aider! O la belle loüange qu'vn homme ſoit benin enuers vn autre homme! Luy apprendrons nous à tendre la main à vn qui a fait naufrage, à monſtrer le chemin à vn qui s'eſt eſgaré, & departir ſon pain auec vn qui meurt de faim? Quand aurois-ie dit tout ce qu'il faut faire, ou tout ce qu'il faut fuir, puis que ie puis en peu de paroles briefuement monſtrer la forme & la regle du deuoir & l'office de l'homme? Tout ce que tu vois, dans quoy les choſes diuines & humaines ſont enfermées, ce n'eſt qu'vn, nous ſommes membres de ce grand corps. Nature nous a fait naiſtre tous parens & alliez, quand elle nous engendre de meſme matiere, & à meſme fin. C'eſt elle qui a mis dedans nous vn mutuel amour, & qui nous fait aimer de viure en compagnie. C'eſt elle qui a compoſé la iuſtice & l'equité, Par ſon ordonnance, c'eſt choſe plus miſerable de nuire que d'eſtre offenſé. C'eſt par ſon commandement que les mains doiuent touſiours eſtre preſtes à ſecourir. Que ce vers ſoit touſiours en ta bouche & en ton ame:

Nature eſt la cauſe des Dieux enuers les hommes. Deuoirs des hommes enuers les Dieux.

Moyen de les auoir propices. Deuoirs des hommes enuers leur prochain.

Effects de nature enuers l'homme.

Terence en ſon Heautō timorumenos. Comparaiſon touchant la ſocieté humaine. Quel doit eſtre l'vſage des choſes.

Ie ſuis homme, & ſi penſe eſtre ſubiect en ſomme
A tout ce que pourroit eſtre ſubiect vn homme.

Ayons ſouuenance que nous ſommes nays pour viure en commun. Noſtre ſocieté eſt du tout pareille à vne voûte de pierre, laquelle tomberoit ſi l'vne n'empeſchoit l'autre de tomber, & ne ſe ſouſtient que par ce moyen. Apres les Dieux & les hommes, regardons comme il faut vſer des choſes. Ce ſera en vain que nous aurons parlé de tant de preceptes, ſi premierement nous ne ſçauons quelle opinion nous deuons auoir de toutes choſes, de la pauureté, des richeſſes, de la gloire, de l'ignominie, de la patrie & de l'exil. Eſtimons-les l'vne apres l'autre, ſans regarder à l'opinion qu'en a le peuple, & recherchons que c'eſt qu'elles ſont, & non point comme c'eſt qu'on les appelle. Paſſons aux vertus. Quelqu'vn nous enſeignera que

nous deuons estimer la prudence sur toutes les autres : que nous deuõs embrasser la constance, aimer la temperance, & que nous deuons approcher, s'il se peut faire, la iustice plus pres de nous que les autres. Mais nous n'aduançons, rien si nous ignorõs que c'est que la vertu, s'il n'y en a qu'vne seule, ou plusieurs : si elles sõt separées, ou joinctes ensemble : si vn homme qui en a vne, toutes les autres, & quelles difference il y a entre elles. Il ne faut point qu'vn artisan s'informe de son art, quel en a esté le commencement, & quel en est l'vsage, non plus qu'à vn bateleur l'art de faire des saults. Tous ces arts se sçauent d'elles-mesmes, il n'y a rien qui defaille, car elles ne s'estendent point sur toute la vie. Mais la vertu c'est vne science, & de toutes autres choses & d'elle-mesme. C'est d'elle qu'il faut apprendre, afin que nous apprenions quelle volonté nous deuons auoir. L'action ne peut estre iuste, si la volonté n'est iuste : car d'elle procede l'action. Comme aussi la volonté ne peut estre iuste, si la disposition de l'ame n'est iuste : Finalement la disposition de l'ame ne sera point en sa perfection, si elle n'a la cognoissance des loix de toute la vie entiere, & si elle n'est curieuse de sçauoir quel iugement il faut faire de toutes choses, & s'elle ne les rapporte à la verité. La tranquilité d'esprit ne peut aduenir qu'à ceux qui ont acquis vn iugement certain & immuable. Les autres tombent & se releuent. Ils flottent tantost çà, tantost là, entre les choses qu'ils auoient ia quittées, & celles qu'ils desirent de nouueau. La cause & la force de leur inconstance procede de ce qu'ils ne sont point asseurez, se gouuernans par le bruit & l'opinion du peuple, qui est vn mauuais guide. Si tu veux touſiours vouloir mesmes choses, il faut que tu vueilles celles qui sont veritables. Mais on ne paruient point à la vertu sans les decrets & regles generalles qui contiennent la vie entiere. Les choses bonnes & mauuaises, & les honnestes & vilaines, les iustes & iniustes, la pieté & l'impieté, les vertus & l'vsage des vertus, la possession des choses qui nous sont commodes, la reputation & la dignité, la santé, les forces, la beauté, la subtilité des sens, toutes ces choses là veulent estre estimées par leur prix, & combien & dequoy il faudra faire adueu & denombrement. Car tu te trompes, tu prises quelques choses plus qu'elles ne valent : Voire tu te trompes si auant que ce qui est plus estimé entre nous, les richesses, la faueur, l'authorité & la puissance, ne meritent point d'estre prisées la valeur d'vn carolus, Tu ne sçaurois iamais cela, si tu ne regardes la regle, par laquelle ces choses sont estimées l'vne au regard de l'autre. Tout ainsi que les fueilles ne peuuent estre vertes d'elles-mesmes ; & qu'elles desirent d'estre attachées aux branches d'où elles tirent leur substance : pareillement si ces preceptes & enseignemens sont seuls, ils sechent & ne demandent que d'estre plantez. D'auantage ceux qui reiettent les regles generales, n'entendent point, que lors mesmes qu'on les veut oster, on les confirme. Car qu'est-ce qu'ils disent ? Que la vie est assez apprise & enseignée par les preceptes, & que les decrets de la sagesse, appellez *Dogmata*, c'est à dire regles generalles, sont superflus. Et toutesfois cela mesme qu'ils disent est vn decret, voire aussi vray decret, cõme si ie disois maintenant, qu'il ne falluſt tenir compte des preceptes comme superflus sans les decrets, & qu'il ne falluſt estudier qu'apres ceux-là : car en auant qu'il falluſt suiure les preceptes, ie donnerois vn precepte. Il y a quelques choses qui ont besoin de preuue. Il y en a plusieurs aussi qui sont si obscurs, qu'elles ne peuuent qu'auec beaucoup de peine & subtilité estre entenduës. Si donc les preuues sont necessaires, les decrets & regles generales, par lesquelles on vient auec des argumens conclurre la verité, le sont aussi. Quelques choses sont descouuertes & cognuës, & quelques autres sont obscures. Les descouuertes & cognuës sont celles

L'estime des vertus &

La volonté de l'homme.

Qui sont ceux qui iouïssent d'vne tranquilité d'esprit.

Peuple, mauuais guide.

Pour bien vser des choses, il les faut cognoistre & priser selon la regle que la Philosophie en donne.

Autre raison pour soustenir que les preceptes particuliers suffisent pour regler la vie.

Response de Seneque pour prouuer que les regles generales sont neccessaires.

qu'on peut comprendre par les ſens & par la memoire : les obſcures, qui ſont hors des ſens & de la memoire. Mais la raiſon ne ſe remplit point des choſes deſcouuertes & cogneuës. Car la plus grande partie & la plus belle de la raiſon s'employe ſur les choſes occultes & cachées. Or les choſes occultes ont beſoin de preuue, & la preuue ne peut eſtre ſans les decrets & regles generales: les regles generales donc ſont neceſſaires. La choſe qui fait dans nous le ſens commun, la meſme rend le ſens parfaict : ſçauoir eſt de la perſuaſion des choſes certaines, ſans laquelle toutes choſes flottent & branſlent dans noſtre ame. Les decrets ſont doncques neceſſaires, qui donnent à l'ame vn iugement certain & immuable. En outre quand nous admoneſtons quelqu'vn, de tenir ſon amy en meſme rang que ſoy-meſme, & de penſer que ſon ennemy ſe peut rendre ſon amy: qu'en l'vn il doit eſchauffer ſon amitié, & moderer ſa hayne enuers l'autre : nous adjouſtons qu'il eſt iuſte & honneſte de le faire ainſi : or la raiſon de nos decrets contient & le iuſte & l'honneſte : la raiſon doncques eſt neceſſaire, ſans laquelle & ce qui eſt iuſte, & ce qui eſt honneſte, ne pourroit eſtre. Mais il faut que nous conjoignions tout cela. Car auſſi les branches ne peuuent viure ſans la racine, & les racines ſont auſſi aydées parce qu'elles ont engendré. Il n'y a pas-vn qui ſe puiſſe garder de ſçauoir quel profit & ſeruice les mains nous font. Elles nous aydent au veu de tout le monde: le cœur, d'où elles prennent la vie, d'où elles reçoiuent leur force & leur mouuement, eſt caché. I'en puis dire autant des preceptes & enſeignemens. Ils ſont ouuerts, mais les decrets & regles generales de la ſageſſe, ſont profondement cachez. Comme il n'y a que les profez qui ſçachent les ſecrets des myſteres : auſſi en la Philoſophie on ne monſtre les ſecrets qu'à ceux qui ſont receus, & qu'on laiſſe entrer apres qu'ils ſont ſacrez. Mais les preceptes, & autres enſeignemens ſemblables ſont cogneus des perſonnes profanes. Poſidonius a opinion que non ſeulement la preception, (car il n'y a rien qui nous empeſche d'vſer de ce mot) mais la perſuation auſſi, & la conſolation, & l'exhortation ſont neceſſaires. Il adiouſte encor à celles-là, la recherche des cauſes, laquelle il n'y a rien qui me garde de la nommer Ætiologie, veu que les Grammairiens meſmes, qui ſont conſeruateurs du langage Latin, à bon droit l'appellent de ce nom. Il dit que la deſcription des vertus ſeroit fort profitable. C'eſt celle que Poſidonius appelle Ætiologie : Quelques-vns l'appellent *Caracteriſmos*, c'eſt à dire qui apprẽd les ſignes & marques qui ſont entre toutes les vertus & les vices : par leſquelles marques eſt cogneuë la difference qui eſt entre les choſes qui ſe reſſemblent. Ceſte choſe là a meſme efficace que l'inſtruction & precepte. Car celuy qui enſeigne, dit, Fay cela ſi tu veux eſtre temperant. Et celuy qui en fait la deſcription, dit ainſi, Celuy eſt temperant qui fait cecy, & qui s'abſtient de cela. Veux-tu ſçauoir quelle difference il y a, l'vn apprend les preceptes de vertu, & l'autre les exemples. Quand à ces deſcriptions, & pour vſer du mot des daciez', ces Iconiſmes, c'eſt à dire images & repreſentations, ie confeſſe qu'elles ſont profitables. Propoſons des choſes loüables, il ſe trouuera quelqu'vn qui les imitera. Tu as bien opinion qu'il te ſoit profitable, qu'on t'apprenne les ſignes pour cognoiſtre vn cheual genereux, afin que tu ne ſois pas trompé quand tu en voudras achepter aucun, & que tu ne perdes pas ta peine apres quelque laſche beſte. Mais de combien eſt-il plus profitable de cognoiſtre les marques d'vne ame excellente, leſquelles il nous eſt permis de tirer ſur le moule d'autruy pour le grauer dedans nous.

Il faut conioindre les regles auec les preceptes de la Philoſophie de laquelle

Nul ne ſçait les ſecrets, ſinon ceux qui y ſont profez.

Aduis de Poſidonius ſur ceſte doctrine.

Difference entre precepte & enſeignement.

Si toſt qu'on a veu naiſtre vn poulain genereux ; 3. Georgie.
On le void trauerſer l'herbage plantureux,
Et dedans ſon paſtis coucher ſon genoüil tendre.
De marcher tout premier on le void entreprendre
Et vn fleuue bruyant tout le premier ſonder :
Sur les ponts incogneus ſans peur ſe hazarder,
Vn bruict vain ne l'eſtonne : il a petite teſte,
Le col haut, ventre court, & la croupe refaite,
Vne large poictrine, & au dedans vn cœur
Tout plein de hardieſſe, & d'vne viue ardeur.
Belle eſt la couleur baye, ou qui ſur l'argent tire :
Des blancs & des fauueaux la couleur eſt la pire.
Mais d'auſſi loin qu'il oit les armes cliqueter,
Il ne peut vn moment en repos s'arreſter.
Lors il dreſſe l'oreille, & des membres tremouſſe,
Et le feu en ronflant par les narines pouſſe.

Deſcription d'vn homme courageux.

Sans y penſer Virgile nous deſcrit vn homme vertueux : & de fait ie ne ſçaurois mieux peindre vn homme de grand cœur. S'il me falloit deſcrire Caton, qui ne s'effraya iamais au milieu des tempeſtes des guerres ciuiles, qui alla tout le premier aſſaillir les armées qui occupoient deſia les Alpes, qui ſe preſenta le premier pour rompre les deſſeins de la guerre ciuile, ie ne luy voudrois point donner vn autre viſage, ny vne autre contenance. Nul autre certainement n'euſt peu s'enfoncer plus auant que celuy qui en meſme temps s'eſleua contre Ceſar & contre Pompée ? que celuy qui lors que les vns ſuyuoient les richeſſes de Ceſar, & les autres celles de Pompée, il les deſfia tous deux : & fit cognoiſtre que la Republique auoit quelque authorité. Car ce ſeroit peu pour vn Caton de dire,

Vn bruit vain ne l'eſtonne.

Caton ſert ordinairement à Seneque de patron de vaillance & vertu.

Pourquoy non ? veu qu'il n'a point de crainte, ni de ceux qui ſont vrays, ni de ceux qui ſont pres de luy ? veu qu'au deuant de dix legions, au deuant du ſecours des Gaulois, & qu'au deuant des forces barbares meſlées auec les ciuiles, il oſe parler librement, il oſe exhorter la republique, de ne perdre point cœur, & d'eſſayer pluſtoſt tous autres remedes : & luy remonſtrer qu'il luy ſera plus honneſte de tomber par hazard en ſeruitude, que d'y aller d'elle-meſme. Mais quelle force, quelle grandeur de courage auoit ceſt homme, lors que tous les autres trembloient de peur ? Il ſçait bien qu'il eſt ſeul, de qui la condition & la liberté ne peut eſtre reuoquée en doute : & qu'on ne demande point ſi Caton eſt libre, mais ſeulement s'il vit entre perſonnes libres. De ceſte aſſeurance venoit le meſpris qu'il auoit des dangers & des armes. Ie prens plaiſir en admirant l'inuincible conſtance de ceſt homme, qui ne s'eſtonna iamais entre les ruynes publiques, de dire :

Vne large poictrine, & au dedans vn cœur
Qui nous monſtre au dehors vne admirable ardeur.

Les exemples des hommes vertueux ioints auec les enſeignemens & preceptes, rendent la Philoſophie morale accomplie.

Il ſeruira beaucoup de raconter, non ſeulement quels ont accouſtumé d'eſtre les hommes vertueux, & tirer des pourtraits de leur viſage, mais de diſcourir encor quels ils ont eſté, & faire entendre à tout le monde qu'elle fut ceſte derniere playe de Caton, pleine de conſtance, par laquelle il rendit l'ame auec ſa liberté: la ſageſſe de Lelius: & l'amitié qui fut entre luy & Scipion: les faits honorables de l'autre Caton, tant dans la ville que dehors: les bancs & la table de Tubero couuerts de peaux de cheurotin au lieu de tapis qu'il dreſſa par les ruës, & la vaiſſelle de terre qui ſeruoit au feſtin, deſplice deuant la chappelle de Iupiter, qu'eſt-ce autre choſe que de conſacrer ſa pauureté dans le Capitole? Quand ie n'aurois aucun autre bel acte, pour le mettre au nombre & au rang des Catons, croyons-nous que cela ne ſuffit? c'eſtoit reprendre le peuple de Rome, & non pas le conuier au feſtin. O que les hommes qui ſont tous alterez de gloire, la cognoiſſent mal, ou comme il la faut deſirer. Le peuple Romain ce iour-là vid des meubles de pluſieurs citoyens, & n'en admira que ceux de ce ſeul homme. L'or & l'argent de tous ceux-là s'eſt vſé & mis en pieces: il a eſté mille fois vendu & engagé. Mais la vaiſſelle de terre de Tubero, dura à iamais.

Singuliere frugalité de Subero.

EPISTRE XCII.

Qu'il n'y a rien de miſerable en l'homme, ſinon que quand il penſe qu'il y ait quelques choſes miſerables en ce monde. Que les maux qui nous aduiennent, ce ſont arreſts donnez au Ciel, & qu'il faut conſentir à la volonté de Dieu.

Le deuoir des vertueux durant le cours de ceſte vie, eſt de ne ſe plaindre iamais. Prendre en patience les accidens qu'il ne peut deſtourner.

ET toutesfois tu te peux faſcher & te plaindre de quelque choſe: & ne cognois pas qu'il n'y a mal aucun en ces choſes, que ce ſeul, que tu ſois faſché, & que tu te plaignes? Si tu en demande mon aduis, ie croy qu'il n'y a rien qui rende l'homme miſerable, que de penſer qu'il y ait en ce monde quelque choſe miſerable. Ie ne me pourrois ſupporter moy-meſme le iour que ie n'aurois peu ſupporter quelque inconuenient. Me porté-ie mal? c'eſt vne partie de la volonté des Dieux. Mes eſclaues ſont-ils morts? les intereſts me mangent-ils? Ma maiſon tombe-elle en ruine? Les pertes, les bleſſeures, les trauaux, les craintes tombent-elles ſus moy? Cela aduient ſouuent. C'eſt peu de cas, Cela me deuoit arriuer: ces choſes-là s'arreſtent au Ciel, elles n'aduiennent point par fortune. Si tu me veux faire ceſt honneur de me croire, meſmement lors que ie te deſcouure plus mes affections: ie me ſuis ainſi reſolu & preparé en toutes choſes qu'on penſe eſtre contraires & faſcheuſes. Ie n'obeys point à Dieu, mais ie me conforme à ſa volonté: ie le ſuy de bon gré, & non point par force. Il ne m'aduiendra iamais rien que ie reçoiue auec triſteſſe, ou auec vn mauuais viſage: ie ne payeray aucun tribut mal-gré moy. Or toutes ces choſes qui nous font plaindre, & qui nous eſtonnent, ce ſont tributs de noſtre vie. Il ne faut point, Lucilius, que tu en eſperes, ni que tu en demandes aucun affranchiſſement. La douleur de la veſſie t'a tourmenté: tu n'as gueres pris de plaiſir à manger: tu reçois tous les iours quelque dommage: ie viendray encor plus pres, tu as eu peur de perdre la vie. Et quoy? ne ſçauois tu pas bien que tu ſouhaittois tout cela, quand tu ſouhaittois la vieilleſſe? Tout cela ſe trouue en vne longue vie, comme en vn long voyage, ou la pouſſiere, ou

Se remettre deuant quelle eſt la condition de l'homme.

la fange, ou la pluye. Mais i'eusse bien voulu viure, & ne sentir aucune de ces incõmoditez. Ceste voix trop effeminée, est indigne d'vn homme. Regarde maintenant en quelle part tu prẽdras ce vœu & ce souhait que ie fais pour toy. Ie le fais non seulement d'vn bon cœur, mais d'vn grand cœur. Ie prie que les Dieux & les Deesses ne permettrent point que tu sois le mignon de fortune. Demande à toy-mesme, si quelque Dieu t'en donnoit le choix, si tu aimerois mieux viure, pres de la boucherie, ou dans vn camp. Et toutesfois, Lucilius mon amy, viure n'est autre chose, que mener vne guerre. Par ainsi ceux qui se tourmentent & qui courent çà & là apres les choses hautes & difficiles, qui entreprennent de conduire des armées auec beaucoup de dangers, ce sont hommes pleins de courage, & des premiers du camp. Mais ceux qui se nourrissent delicatement en vn repos public pendant que les autres trauaillent, ce sont des petites griues engraissées, asseurées par la honte qu'ils reçoiuent.

Qu'on ne peut viure sans estre tranſpercé d'affliction.

Que ceste vie est vne perpetuelle guerre, durant laquelle il faut cuire les delices & l'oisiueté.

EPISTRE XCVII.

Que plusieurs vices qui semblent estre nais de nostre temps auoient esté aux siecles passez. Que les hommes imitent plustost les vices que les vertus. Que les meschans ne sont iamais asseurez en leur ame.

TV te trompes grandement, Lucilius mon amy, si tu penses que la dissolution & l'oubly auquel on met les bonnes mœurs, & les autres choses que chacun reproche à son temps, procedent du vice de ceste aage. Cela vient des hommes, & non pas du temps. Aucun siecle ne fut onc exempt de vice. Et si tu commences de bien considerer la liberté & la licence qui a esté en tout temps, i'ay grand'honte de le dire, tu trouueras que iamais il ne se fit tant de mal qu'à la veuë mesme de Caton. Quelqu'vn pourroit-il croire qu'on eust donné de l'argent pour le iugement du procez, auquel Clodius estoit accusé d'adultere commis à cachettes auec la femme de Cesar, violant la Religion de ce sacrifice qui se faisoit, comme on pense, pour le salut du peuple, d'où tous les hommes en estoient tellement chassez, qu'on couroit les peintures mesmes des bestes masles? Et toutesfois il y eust deniers comptez aux Iuges; & ce qui est encor plus vilain qu'à ce marché-là, on demanda encore pour plus grand salaire, qu'on les fist coucher auec quelques dames de la ville, & auec quelques ieunes hommes de bonne maison. Le crime ne fut pas si meschant comme fut l'absolution. Celuy qui estoit accusé d'adultere fit vn departement d'adulteres entre les Iuges: Et ne peut estre plustost asseuré de sa vie, qu'il n'eust rendu les Iuges autant coulpables que luy. Voyla ce qui se passa & qui fut fait en ce procez, auquel Caton auoit esté ouy en tesmoing. Ie reciteray les mesmes paroles de Ciceron, parce qu'il est mal aisé de le croire. Clodius les fit venir parler à soy: il leur promist, il leur respondit, il les paya. Mais, ô bons Dieux, voicy encor vne meschanceté plus grande: on les fit aller coucher les nuicts entieres auec certaines dames, & on leur amena des ieunes hommes de maison nobles, lesquels seruirent pour acheuer de payer ce qu'on auoit promis à quelques iuges. Ie n'ay pas loisir de me plaindre du prix: on leur bailloit encor plus qu'il n'auoit esté conuenu. Veux-tu la femme de ce ialeux renfrongné?

La dissolution & le mespris des bonnes mœurs se doit imputer aux vices des hommes, nõ au siecle.

Le siecle de Caton en fait foy.

Iniquité ordide, voire enorme vilanie.

Au 1. liure des Epist. à Atticus.

Horribles mſchancetez de Clodius & de ſes adherãs.

Ie te la bailleray. Veux-tu celle de ce riche homme? Ie la feray coucher auec toy. Va maintenant condamner vn homme d'adultere, apres que tu en auras fait vn autre. Ceſte belle que tu aymes tant, viendra, ie te promets vne nuict de ceſte autre, & ne te feray guere attendre apres elle. Ie m'acquitteray de ma promeſſe dans trois iours. Il y a plus de vilainie à departir ainſi les adulteres, qu'à les commettre: car l'vn n'eſt que faire ſçauoir aux dames qu'on les ayme, & l'autre eſt ſe mocquer d'elles. Ces beaux iuges de Clodius auoient requis le Senat de leur donner vne garniſon pour leur ſauuegarde (qui ne leur eſtoit aucunement neceſſaire ſi leur intention n'eſtoit de le condamner,) & leur auoit eſté accordée. C'eſt pourquoy Catulus voyant que l'accuſé auoit eſté abſous, leur dit auec vne fort bonne grace, Pourquoy demandiez-vous ceſte garde de ſoldats? Eſtoit-ce afin qu'on ne vous oſtaſt l'argent? Et toutesfois auec ceſte riſée celuy qui auoit eſté adultere auant ſon accuſation, & maquereau durant le procez, demeura impuny, & ſe ſauua de la condamnation par vne plus grande meſchanceté, que celle pour laquelle il meritoit d'eſtre condamné. Penſez-tu qu'on peuſt trouuer rien de plus corrompu au monde, que ces mœurs, entre leſquelles la paillardiſe ne pouuoit eſtre empeſchée, ny par ſacrifices, ny aucuns iugemens? Par leſquels pendant qu'on procedoit extraordinairement par arreſt du Senat, on commettoit des crimes plus enormes, que celuy qu'on inſtruiſoit? La queſtion eſtoit, ſi apres auoir commis vn adultere, vn homme pouuoit viure en aſſeurance: mais au contraire il ſe monſtra bien qu'on ne pouuoit eſtre aſſeuré ſans commettre des adulteres, Cela a eſté fait deuant les yeux de Ceſar & de Pompée, deuant les yeux de Ciceron & de Caton: de Caton, dis-ie, durant le magiſtrat duquel on dit que le peuple ne s'oſa permettre de demãder les ieux Floraux, auſquels les filles desbauchées alloient toutes nuës par la ville. Penſes-tu, que les hommes de ce temps fuſſent plus ſeueres au regard de leurs yeux, qu'en leurs iugemens? Cela ſe fera, il a eſté fait, & la licence des villes ceſſera quelquefois par diſcipline, ou par crainte, mais non point d'elle meſme. Il ne faut donc point que tu croyes que la paillardiſe ſoit maintenant plus permiſe, & que les loix ayent moins d'authorité. Car la ieuneſſe d'auiourd'huy eſt plus ſage qu'elle n'eſtoit en ce temps-là, auquel l'accuſé nioit l'adultere deuant les Iuges, & les Iuges le confeſſoient deuant l'accuſé: auquel on commettoit vne paillardiſe pour ſlep rix de iuger vn procez: auquel Clodius gaignant la bonne grace des Iuges, par les meſmes vices dont il eſtoit accuſé, il pratiquoit ſes maquerelages quand on luy faiſoit ſon procez. Pourroit-on croire cela? Celuy qui eſtoit conuaincu d'vn adultere, en fut abſous par pluſieurs. Tous temps porterons des Clodius, mais tous temps ne porteront point des Catons. Nous ſommes plus enclins aux choſes meſchantes, parce qu'on ne peut faillir d'auoir vn Capitaine, & des compagnons qui ſuiuent, & que tels affaires s'aduancent bien & ſans Capitaine & ſans compagnons. Le chemin qui meine aux vices n'eſt pas ſeulement penchant, il eſt en precipice. Et ce qui rend pluſieurs perſonnes incorrigibles, c'eſt que les fautes de tous les autres meſtiers font honte aux artiſans, & leur portent dommage: mais celuy qui faut en la vie, ſe plaiſt en ſa faute. Le pilote ne ſe reſiouït point de voir ſa nauire enfoncée: le medecin ne ſe reſiouït point de voir porter ſon malade au tombeau: l'Orateur ne ſe reſiouït point ſi ſa partie perd ſa cauſe par la faute de ſon aduocat: mais au contraire de cela il n'y a pas vn qui ne ſe plaiſe en ſon crime. Ceſtuy-cy ſe plaiſt d'auantage en l'adultere, qui luy a donné plus de peine à y paruenir: Ceſtuy-là ſe plaiſt aux tromperies, & aux larrecins. Et ſon

Plaiſant broquart de Catulus cõtre les iuges de Clodius.

Moyen de corriger les desbauches publiques.

Pourquoy l'on enſuit plus aiſemẽt les vices que les vertus.

peché ne luy peut pluſtoſt deſplaire, que la mauuaiſe fortune de ſon peché. Cela ne vient que d'vne mauuaiſe couſtume. Mais afin que tu ſçaches que les ames qui ſe ſont addonnées aux plus grands vices, ont encores quelque ſentiment du bien, & qu'elles n'ignorent point ce qui eſt deshonneſte, ains qu'elles ſont ſeulement negligentes: Elles diſſimulent de ne cognoiſtre point les vices, & encor qu'ils leur ayent heureuſement ſuccedé, ils iouyſſent du fruict qu'ils leur apportent, & cachent le peché. Mais vne bonne conſcience veut ſortir dehors, & veut eſtre veuë d'vn chacun. La meſchanceté craint encor les tenebres meſmes. C'eſt pourquoy il me ſemble qu'Epicurus diſoit fort bien: qu'il peut aduenir à vn meſchant d'eſtre bien caché, mais non point l'aſſeurance de l'eſtre. Ou bien ſi tu penſes que le ſens de ce qu'il vouloit dire, ſoit mieux expliqué ainſi: Il ne ſert de rien à ceux qui pechent de ſe cacher: car encor qu'ils ayent le moyen d'eſtre cachez, ils n'en ont point d'aſſeurance. Cela eſt vray: les meſchancetez peuuent eſtre ſans pourſuitte, mais non point en ſeureté: ie penſe, ſi l'on s'en depeſche ainſi, que cela n'eſt pas contraire à noſtre ſecte. Pourquoy? parce que la premiere & la plus grande peine de ceux qui pechent, c'eſt le regret d'auoir peché. Et qu'il n'y a aucune meſchanceté, encor que la fortune la vueille enrichir de ſes biens, encor qu'elle en prenne la deffence & la protection, qui demeure impunie, parce que la punition, & le ſupplice d'vne meſchanceté, eſt la meſchanceté meſmes. Mais neantmoins, & l'vn & l'autre eſt encor ſuiuy d'autres ſecondes peines, qui les gehennent & les tourmentent, eſtans touſiours en crainte & en frayeur, & ne ſe pouuans iamais aſſeurer. Pourquoy voudrois-ie affranchir la meſchanceté de ceſte punitiõ? Il ne faut point eſtre de l'aduis d'Epicurus, en ce qu'il dit, qu'il n'y a rien iuſte de nature, & qu'il faut fuyr les crimes, parce qu'on ne peut euiter la crainte. Il le faut confeſſer quand il dit, que les actions meſchantes ſont bourrellées & punies par la conſcience, & qu'elle ſouffre aſſez de tourmens, de ce qu'vn perpetuel regret la foüette, & la ronge, & qu'elle ne peut croire aucun pleige qui luy promette aſſeurance. Car c'eſt l'argument meſme, que fait Epicurus, que naturellement nous hayſſons les crimes, parce qu'il n'y a homme pour ſi grande aſſeurance qu'on luy promette, qui ne craigne. La fortune en a guaranty pluſieurs de la punition, mais pas vn de la crainte: Pourquoy? Parce que nous auons grauée profondement dedans nous l'horreur des choſes, que nature a condamnées. C'eſt pourquoy ceux qui ſont cachez, ne ſe peuuent iamais perſuader, qu'ils ſoient bien cachez, parce que la conſcience les accuſe, & les deſcouure à eux-meſmes: & que c'eſt le naturel de ceux qui ſe ſentent coulpables, de trembler touſiours de peur. C'eſtoit vn grand malheur pour nous, puis que pluſieurs crimes & forfaicts euitoyent la loy, le iugement des hommes, & les ſupplices qui ſont eſcrits, s'ils ne ſentoient tout auſſi toſt ces cruels & naturels ſupplices, & ſi la crainte n'entroit dans leur ame pour leur ſeruir de penitence.

Les ames vicieuſes diſſimulent de ne cognoiſtre point les vices: mais La bonne conſcience ſe fait voir par tout.

Le premier & plus grãd ſupplice des meſchans, eſt le regret d'auoir peché.

Leur conſcience leur eſt vn perpetuel bourreau.

& Bien qu'ils euitent la peine, ils ne ſont pas neantmoins exempts de crainte.

Naturel de ceux qui ſe ſentent coulpables.

EPISTRE XCVIII.

La fortune porte auec ſoy la nature & la condition du bien & du mal. Vne bonne ame & conſtante corrige les maux de fortune, Vne ame qui eſt en peine de l'aduenir, eſt miſerable auant ſa miſere. Exemple de pluſieurs qui ont vaincu les maux les plus terribles.

Les biens de fortune ſont trop fragiles pour y fonder aucune felicité. Il en faut vſer en ſorte qu'ils dépendent de nous non point nous d'eux.

TV ne dois iamais croire, que celuy ſoit bien-heureux, de qui le bon-heur ne depend & n'eſt appuyé que ſur des choſes fragiles: ou qui ne ſe reſioüit que ſur des biens de fortune. Ceſte ioye qui entre dans vn homme, en doit ſortir. Mais la ioye qui naiſt dedans luy-meſme, elle ne trompe iamais, elle eſt ferme, elle prend accroiſſement, & le ſuit iuſqu'à la fin. Tout le reſte que le vulgaire admire, n'eſt qu'vn bien de peu de durée. Et quoy? ne deuons-nous point donc vſer de ces biens là? n'en deuons-nous point ſentir quelque plaiſir? Qui eſt-ce qui nie cela? Mais que ce ſoit tellement que nous ne dependions pas d'eux, & qu'ils dependent pluſtoſt de nous. Tous les biens ſur leſquels fortune a pouuoir, nous peuuent apporter profit & contentement, pourueu que celuy qui les a en ſa puiſſance, ait puiſſance ſur ſoy, & qu'il ne ſoit pas ſubiect à ſes biens. Car ceux qui penſent que la fortune nous apporte quelque bien, ou quelque mal, Lucilius mon amy, ſe trompent grandement. Elle nous donne ſeulement la matiere du bien & du mal, & les commencemens des choſes qui doiuent en fin eſtre noſtre bien ou noſtre mal. Car l'ame a plus de force & de pouuoir, que toute la fortune du monde: c'eſt elle qui conduit ſes propres affaires à bien ou à mal: elle eſt cauſe que ſa vie eſt bien-heureuſe, ou miſerable. Vne mauuaiſe ame conuertit toutes choſes en mal, voire celles meſmes qui eſtoient venuës ſous apparence de bien: mais vne ame entiere & ſaincte, corrige la malignité de la fortune: elle addoucit par patience ſa rigueur & ſon aigreur: & par meſme moyen elle reçoit gracieuſement & modeſtement la proſperité & le bon heur, & ſupporte les aduerſitez conſtamment & vertueuſement. Pourtant qu'elle ſoit ſage, pour ſi bon iugemẽt qu'elle ait, en tout ce qu'elle fait, encor qu'elle n'entreprenne rien par deſſus ſes forces: ſi eſt-ce qu'elle ne iouyra, iamais de ce bien tout entier, de ce bien qui ne craint aucunement les menaces de la fortune, ſi elle n'eſt aſſeurée & certaine contre les choſes incertaines. Si tu veux prẽdre garde aux autres, (car nous iugeons plus librement des affaires d'autruy) ou ſi tu veux prendre garde à toy-meſmes, mettant toute faueur à part, tu cognoiſtras cela, tu le confeſſeras, qu'entre tout ce que nous deſirons tant, & que nous tenons ſi cher, il n'y a rien vtile & profitable, ſi tu ne t'es preparé contre l'inconſtance de fortune, & des euenemens qui ſuiuent la fortune: ſi toutes les fois que quelque dommage t'aduiendra, tu ne dis fort ſouuent & ſans murmurer, *Il a pleu autrement aux Dieux.* Ou bien, afin que ie rediſe vn autre vers encor plus graue, & plus ſaint, qui te ſeruira pour d'auantage aſſeurer ton ame, toutes les fois qu'il t'aduiendra quelque choſe autrement que tu n'eſperois:

Effects de la fortune, & De l'ame.

Nul bien n'eſt profitable à l'hõme s'il ne s'arme contre les efforts de la fortune.

Reſolution au milieu des trauerſes d'icelles.

Dieux faictes-moy ſentir quelque choſe meilleure.

Il ne peut rien aduenir de mal à vn homme, qui eſt ainſi preparé. Or il ſe pourra ainſi preparer s'il penſe de bonne heure ce que l'inconſtance des choſes humaines peut, auant que de les ſentir. S'il fait tel eſtat de ſes enfans, de ſa femme, & de ſes biens, comme s'il ne les deuoit pas touſiours auoir, & comme ſi apres les auoir perdus, il n'en deuoit eſtre miſerable. Vn eſprit qui ſe chagrine de l'aduenir, vit auec beaucoup de calamité: & celuy qui eſt en peine, que les biens qui luy ſont ſi agreables, ne luy puiſſent durer iuſqu'à la fin de ſes iours, ſe rend miſerable auant que ſes miſeres arriuent. Car il n'aura iamais repos, & par la crainte d'vn malheur à venir, perdra le bien preſent, duquel il pouuoit ioüir. La douleur d'vne choſe deſia perduë, & la crainte d'en perdre vne autre ſont ſemblables. Ie ne te commande point pour cela d'eſtre negligent: Ains pluſtoſt ie te conſeille d'euiter tout ce que tu dois craindre, & de prendre garde à tout ce que tu pourras aduiſer par ton conſeil. Preuoy tout ce qui te peut nuire long-temps auparauant qu'il t'aduienne, & le deſtourne. L'aſſeurance te ſeruira de beaucoup en cela, & le courage reſolu à la patience. Celuy peut eſchapper à la fortune, qui la peut ſupporter. Certainement elle ne trouble point ce qui eſt bien repoſé. Il n'y a rien de plus miſerable, ny de plus foible que d'auoir touſiours peur. Quelle fureur eſt-ce d'aduancer ſon malheur? Finalement pour dire en vn mot ce qu'il m'en ſemble, & pour te faire cognoiſtre ces perſonnes aſpres, qui ne font que ſe tourmenter, ils ne ſont pas plus impatiens durant leurs miſeres, qu'ils le ſont auant qu'elles aduiennent. Celuy ſe deult plus qu'il n'eſt beſoin, quand il ſe deult auant qu'il en ſoit beſoin. Car la mauuaiſe imbecillité qui eſt cauſe qu'il ne ſupporte point la douleur comme il faut, eſt auſſi cauſe qu'il ne peut attendre l'heure qu'elle vienne. Par vne meſme intemperance il ſe forge en ſon cerueau vne felicité perpetuelle: il ſe feint que tout le bien qui eſt aduenu, ne doit point ſeulement durer longuement, ains qu'il doit touſiours croiſtre: & oubliant le deſtin qui tourmente les choſes humaines, il ſe promet que luy ſeul iouyra d'vne fortune aſſeurée. C'eſt pourquoy il me ſemble que Metrodorus parle ſagement en ceſte Epiſtre, où il conſole ſa ſœur, qui auoit perdu vn fils d'vne tres-belle eſperance: Tous les biens des mortels ſont mortels. Il parle de ces biens apres leſquels tout le monde court. Car quant à ce vray bien il ne meurt iamais: la ſageſſe & la vertu eſt vn bien eternel & certain, c'eſt le ſeul bien immortel qui aduient aux mortels. Au reſte ils ſont ſi peu raiſonnables, ils ont tellement oublié où ils vont, & où vn iour apres autre les pouſſe, qu'ils s'eſtõnent quãd ils perdent quelque choſe, eſtans toutesfois certains qu'ils perdront tout leur bien en vn ſeul iour. Tous ces biens dont on t'appelle ſeigneur, ſont ſur ton aduеu, mais ils ne ſont point à toy. Il n'y a rien de ferme pour celuy qui eſt foible: rien eternel & inuincible pour celuy qui eſt fragile. La neceſſité eſt auſſi grande de perir, que de perdre: voire ce ſeroit vn grand ſoulagement, ſi nous le ſçauions comprendre de n'auoir point de regret à perdre ce que nous deuons perdre. Quel remede donc pourrons-nous trouuer contre les pertes? Seulement cecy: que nous ayons ſouuenance de ce que nous auons perdu, & que nous ne laiſſions iamais perdre auec les biens la ſouuenance du fruict & du plaiſir que nous en auons autrefois cueilly. Ce que nous auons, nous peut eſtre rauy, mais non point le ſouuenir de l'auoir eu. Celuy eſt infiniment ingrat, qui ayant perdu quelque bien, penſe ne demeurer redeuable de l'auoir receu. La fortune nous oſte vne choſe, mais elle nous en laiſſe encor l'vſufruict, lequel nous perdons pour la regretter trop iniuſtement. Dis à toy-meſmes. Il n'y a rien de ces choſes, qui ſemblent eſtre ſi terribles, qui ſoit inuincible. Pluſieurs les ont vaincuës l'vne apres l'autre? Mucius le feu, Regulus les

Miſere de l'homme qui apprehende l'aduenir.

Remede contre les ſuſdits aſſauts de fortune.

Preuoir, deſtourner, ſe reſoudre.

Diſcours touchant la foibleſſe des eſprits qui ſe paiſſent de vaines imaginations.

Touchant les biens faux & vrais.

Remede contre les pertes,

Reſolution qu'il y faut prendre.

Exemples de

perſonnes illuſtres qui ſe ſont monſtrez conſtãs & vertueux à endurer.
Scæuola.
Rugulus.
Socrates.
Rutilius.
Caton.
Biens caduques meſpriſez par pluſieurs.
Fabritius.
Tubero.
Sextius.
Tels exẽples nous doiuent induire à les imiter.
Moyen de contrequarrer les violences des accidens.
Le vertueux vieillard n'a point de regret en la mort, que pour ceux auſquels il pourroit eſtre encor vtile.
Fuyr la mort & recourir à elle, ſont choſes egallement deshonneſtes.
Vraye pratique de Philoſophie.
Sommaire des diſputes precedentes.

tourmens, Socrates le poiſon, Rutilius l'exil, Caton la mort qu'il ſe donna auec vn poignard. Et nous entreprenons auſſi de vaincre quelque choſe. D'auantage ces biens qui ſous vne belle apparence de felicité tirent le peuple à les deſirer, ont ſouuent eſté meſpriſez, & de pluſieurs. Fabricius eſtant chef d'armée a reietté les richeſſes : eſtant Cenſeur, les a condamnées. Tubero a eſtimé que la pauureté eſtoit digne & de luy, & du Capitole, lors que ſe ſeruant en vn feſtin public de vaiſſelle de terre, il monſtra que les hommes ſe deuoient contenter de ce que les Dieux meſmes eſtoient ſeruis. Sextius le pere refuſa les honneurs: & quoy qu'il fuſt nay pour bien ſçauoir vn iour gouuerner la Republique, il ne voulut iamais receuoir la dignité de Senateur que le diuin Iulius luy preſentoit. Car il ſçauoit bien, que ce qu'on pouuoit donner, on le pouuoit oſter. Eſſayons-nous auſſi de noſtre part à faire quelque choſe pareille : nous auons tant d'exemples: pourquoy perdons-nous le cœur? Pourquoy perdõs-nous l'eſperance? Tout ce qui s'eſt peu faire autresfois, ſe peut faire auiourd'huy. Purgeons ſeulement noſtre ame, & ſuiuons la nature : de laquelle celuy qui s'eſloignera, il ſera ſubiet aux cupiditez, & aux craintes : il ſera contraint de ſeruir à la fortune. Il eſt encor en noſtre pouuoir de reuenir au bon chemin, & d'eſtre reſtituez en entier. Reprenons-nous en noſtre premier eſtat, afin que nous puiſſions ſouffrir les douleurs de quelle ſorte qu'elles nous viennent aſſaillir, & dire à la fortune : C'eſt vn homme, à qui tu as affaire. Va en chercher vn autre que tu puiſſes vaincre. Auec ces propos, & autres ſemblables, on adoucit la violence de ceſt vlcere : lequel certainement ie voudrois bien voir appaiſé, ou du tout guary, ou demeurer en eſtat, & vieillir auec luy. Mais ie ſuis aſſeuré de ſa vertu : il n'eſt queſtion que de noſtre dommage : c'eſt nous à qui touche la perte de ce vertueux vieillard : car pour ſon regard il a longuement veſcu : il ne deſire point que pour luy ſa vie ſoit plus longue, ains ſeulement pour ceux auſquels il pouuoit encor eſtre vtile. Il vſe de liberalité de vouloir viure d'auantage : vn autre euſt deſia mis fin à ſes grandes douleurs : mais il penſe qu'il eſt auſſi deshonneſte de fuyr la mort, que d'auoir recours à la mort. Et quoy donc, ſi on le luy conſeille, ne s'en ira-il pas ? Mais pourquoy ne s'en iroit-il pas, ſi pas-vn ne ſe peut ià ſeruir de luy? s'il ne peut faire autre choſe que ſouffrir des douleurs ? Cela s'appelle, Lucilius, apprendre la Philoſophie en la pratiquant, & s'exercer à la verité : voir quel cœur aura vn homme ſage contre la mort, & contre la douleur, quand l'vne vient & l'autre le preſſe. Il eſt beſoin d'apprendre ce qu'il faut faire de ceux qui font. Nous n'auons iuſqu'icy rien fait, que par argumens, & diſputer s'il y a rien qui puiſſe reſiſter à la douleur, & ſi la mort qui s'approche peut eſtonner vne ame courageuſe. Qu'auons nous à faire de tant de paroles ? allons voir la choſe meſme : ny la mort ne luy donne courage contre la douleur, ny la douleur contre la mort. Il ſe fie d'auoir aſſez de cœur contre l'vn & contre l'autre. Il ne ſouffre point la douleur ſous l'eſperance de la mort, & ne prend point de plaiſir de mourir, pource qu'il ſe faſche de la douleur. Il ſouffre l'vne, & attend que l'autre vienne.

EPISTRE XCIX.

Comme il faut chastier ceux qui meinent trop grand dueil de la mort de leurs enfans, & de leurs amis. Il blasme ceux qui veulent faire monstre d'vne grande douleur, & qui cherchent quelque volupté entre les larmes.

IE t'ay enuoyé la lettre que i'escriuis à Marullus, apres qu'il eut perdu son petit enfant, & qu'on m'eut dit qu'il portoit sa mort fort impatiemment. En laquelle ie n'ay point tenu ma façon d'escrire accoustumée. Ie n'ay point pensé qu'il le falloit traicter doucement, parce qu'il meritoit plustost d'estre aigrement repris, que d'estre consolé. Car il faut donner lieu à la iuste douleur d'vne personne affligée, qui a receu vne grande playe. Il faut qu'il s'en saoule, & qu'il iette dehors ceste premiere force. Mais quant à ceux qui ont entrepris de faire vn long dueil, il les faut incontinent chastier, & leur apprendre qu'il y a quelque sottise en ces larmes. Attends-tu de la consolation? reçoy des injures. Portes-tu si impatiemment la mort de ton fils? que ferois-tu si tu auois perdu vn amy? C'est vn petit enfant, duquel l'esperance estoit incertaine, qui est mort. Il ne s'est perdu qu'vn bien peu de temps. Nous ne cherchons qu'occasion de douleur: nous voulons nous plaindre iniustement de la fortune mesme, comme si elle ne nous pouuoit pas donner assez d'autres iustes causes de nous plaindre. Mais certainement il me sembloit que desia tu auois assez de courage, contre les maux qui sont veritables, & à plus forte raison contre ceux qui n'en ont que l'ombre, & pour qui les hommes pleurent par accoustumance. Si tu auois perdu vn amy (qui est la plus grande perte qu'on puisse faire) tu deurois plustost t'efforcer à te resioüir de la souuenance de l'auoir eu, que te plaindre de l'auoir perdu. Mais il y en a plusieurs, qui ne tiennent point de compte des grands biens qu'ils ont eus, & du temps qu'ils les ont joüis. La douleur a ce mal entre autres, que non seulement elle ne nous sert de rien, mais en outre qu'elle est ingrate. Faut-il donc auoir perdu ta peine, pour n'auoir plus ton amy? N'aurois-tu rien gagné, par tant d'années, par vne communauté de vie & par vne compagnie & societé d'estude? Voudrois-tu enseuelir ton amitié auec ton amy? Pourquoy te plains-tu de l'auoir perdu, si tu ne sens aucun profit de l'auoir eu: Croy-moy, la partie la meilleure de ce qui estoit en ceux que nous auons aymez, apres qu'vn mal-heur les nous-a rauis, demeure encor auec nous. Le temps qui est desia passé, est à nous: & n'y a rien qu'on puisse voir en lieu plus asseuré, que ce qui a esté. Nous sommes ingrats des biens que nous auons cy-deuant receus, par l'esperance du futur: comme si ce que nous attendons ne deust, apres qu'il sera aduenu, estre mis au rang des choses passées. Celuy estime fort peu le fruict qui prouient d'vne chose, s'il ne se resioüit que des fruits presens. Les choses à venir, & les passées aussi nous sont agreables: les vnes par l'esperance, & les autres par le souuenir: mais l'vn pend encor, & peut ne se faire point: & l'autre ne peut estre qu'il ne se soit fait. Quelle fureur est-ce doncques de vouloir quitter ce qui est le plus certain? Resioüissons-nous en ce que nous auons receu par cy-deuant: si tant est que nostre ame ne fust point percée quand nous le receuions, qu'elle ne laissast point eschapper ce qu'elle auoit receu. Il y a vn nombre infiny d'exemples

Vn dueil desmesuré merite plustost reprehension que consolation: car

Telles larmes tiennent de la sottise, &

Pleurer vn enfant d'incertaine esperance ne sont que larmes perduës: ioint que

La douleur est chose fort ingrate.

La vertu de nos amis decedez, nous est touſiours preſente.

Il ſe faut cõformer à l'exemple de ceux que la mort de leurs propres enfãs n'a point eſmeus.

de ceux qui ont enſeuely leurs enfans ſans auoir jetté vne ſeule larme: qui ſont allez au Senat, ou à vne autre charge publique, & ſe ſont mis à faire quelque autre beſongne, en reuenant du bucher où l'on auoit bruſlé le corps. Et non ſans raiſon: car premierement il ne ſert de rien de te douloir, ſi ta douleur ne te profite point. D'auantage tu as tort de te plaindre de ce qui eſt aduenu à vn, puis qu'il doit aduenir à tous. En outre, c'eſt vne folie de ſe plaindre & d'auoir aucun regret: quand il y a ſi peu de diſtance entre celuy qui eſt mort & celuy qui le plaint. Nous le deuons donc porter plus patiemment, parce que nous ſuiuons ceux, que nous auons perdus. Regarde la viteſſe du temps, conſidere combien eſt courte la carriere, dans laquelle nous courons à toute bride. Pren garde auſſi à la ſuitte de tout ce genre humain, qui vont tous à vn meſme giſte, & qui s'entreſuiuent l'vn l'autre apres quelque petit interualle de tẽps, le plus long duquel eſt toutesfois bien petit. Celuy que tu tiens pour perdu, s'eſt ſeulement aduancé. Quelle folie pourroit eſtre plus grande, puis qu'il faut faire vn meſme chemin, de pleurer celuy qui eſt paſſé deuant? Vn homme pleure de voir vne choſe faite, qu'il ne ſçauoit pas deuoir aduenir: mais s'il a penſé qu'vn homme ne deuſt point mourir, il s'eſt luy meſme trompé. Vn homme pleure vne choſe qu'il diſoit ne pouuoir eſtre faite: mais celuy qui ſe plaint qu'vn homme ſoit mort, il ſe plaint qu'il a eſté homme. Vne meſme neceſſité tient attachez tous les hommes. Celuy qui a peu naiſtre, il luy eſt force de mourir. Nous ſommes differens de quelque eſpace, mais nous ſommes eſgaux à receuoir meſme fin. Le temps qui eſt entre le premier iour & le dernier, eſt variable & incertain. Si tu veux conſiderer les miſeres, il n'eſt que trop long, meſme pour vn enfant: ſi la viſteſſe, elle eſt courte meſme a vn homme vieil. Il n'y a rien qui ne ſoit plein de dangers & de tromperies, & plus inconſtant & muable qu'vne tempeſte. Toutes choſes ſont agitées, elles ſe changent en contraires, quand la fortune le commande: & en vn ſi grand rouſſlement de toutes choſes humaines, il n'y a rien de ſi certain que la mort. Et toutesfois tout le monde ſe plaint d'vne choſe, qui eſt ſeule en laquelle aucun n'eſt iamais trompé. Mais il eſt decedé encor ieune enfant. Ie n'ay pas dit encor, que celuy fuſt plus heureux, qui meurt bien toſt. Mais parlons de celuy, qui eſt deuenu vieil: de combien peu a-il gaigné ſur ceſt enfant: Mets l'infinité profonde du temps, comprends ſon eternité, & apres compare ce que nous appellons l'aage d'vn homme, à ceſte immenſité: tu verras combien eſt petit ce que nous deſirons tant, & que nous voulons tant faire durer: Et combien encor les larmes, combien nous occupent les ſoucis, combien la mort deuant qu'elle vienne apres l'auoir longuement ſouhaittée, combien la crainte, combien les tendres annees de la vie ou celles qui eſtoient pleines d'ignorances & inutiles. Nous en paſſons encor la moitié à dormir. Adiouſtés-y en outre, les trauaux, les pleurs & le dueil, les dangers: & tu cognoiſtras qu'en la vie la plus longue, le temps le plus petit, eſt celuy que l'on vit. Mais qui eſt-ce qui t'accordera, que celuy ne ſoit plus heureux, qui ne peut eſtre pluſtoſt de retour de ſon voyage, & qui peut auant qu'eſtre las acheuer ſon chemin? La vie n'eſt ne bien ne mal: ce n'eſt qu'vn lieu où le bien & le mal ſe loge. C'eſt pourquoy il n'a rien perdu que le hazard qui eſtoit plus certain à ſon dommage. Il pouuoit deuenir plus ſage, & modeſte: il ſe pouuoit auec le ſoin que tu euſſes pris, rendre meilleur: Mais (ce qu'on deuoit plus iuſtement craindre) il ſe pouuoit rendre ſemblable à pluſieurs autres. Voy ces ieunes hommes nais de maiſons illuſtres, que la folle deſpenſe a reduits en fin à ſeruir aux arenes, & aux ſpecta-

C'eſt abus plaindre vn accident cõmun à tous, & duquel chacun eſt fort pres.

Grande folie pleurer ceux qui nous deuan. cẽ, puis que la mort eſt incuitable: puiſqu'auſſi, Tous hõmes ſont ſubjets à meſme condition.

La vie eſt inconſtante, & trompereſſe: & L'homme n'eſt aſſeuré de rien que de la mort.

Le plus long terme de la vie eſt court à comparaiſon de l'eternité & meſme, Vne infinité de diuerſes trauerſes en deuorẽt vne bonne partie Et le dernier les feſtins, & débauches vne autre.

Les inſolences ordinaires aux ieunes gens, rendent la mort des ca-

cles publiques: voy ceux auſſi, qui employent tout le temps à leur paillardiſe, & à celle d'autruy, & l'impudicité dont ils vſent les vns enuers les autres: qui ne paſſent iamais vn iour qu'ils ne ſoient yures, & ſans faire quelque ſignalée meſchanceté: tu cognoiſtras clairement qu'on pouuoit auoir plus de crainte, que d'eſperance. Tu ne dois donc pas rechercher des occaſions de douleur, ni rendre par ta plainte ces pertes legeres, plus grandes & plus ennuyeuſes. Ie ne t'exhorte point de t'efforcer, ni de te contraindre: ie n'ay point ſi mauuaiſe opinion de toy, de penſer qu'il te ſoit beſoin contre cela, d'appeller toute ta vertu à ton ſecours. Ce n'eſt point vne douleur, ce n'eſt qu'vne piqueure: mais tu la conuertis en douleur. Certainement la Philoſophie t'aura de beaucoup ſeruy, ſi tu portes patiemment & auec vn courage vertueux, la perte de ton fils, qui eſtoit encor mieux cogneu de ſa nourrice, que de ſon pere. Quoy? te veux-ie donc perſuader maintenant d'eſtre cruel? veux-ie donc qu'accompagnant le corps au tombeau, tu tiennes la teſte haute? ne puis-ie pas endurer, que tu ayes ſeulement le cœur tranſi? Rien de cela. Ce ſeroit cruauté, & non pas vertu de regarder l'enterrement de ſes parens, auec les meſmes yeux qu'on les voyoit en vie: & de ne s'eſmouuoir point du premier ſentiment de la ſeparation, & de la mort de ſes amis. Pren le cas que ie le deffendiſſe. Il y a des choſes qui ſont en leur pleine liberté. Les larmes eſchappent malgré elles à ceux meſmes qui les veulent retenir, & allegét grandement l'ennuy qui leur ſerre le cœur. Que ſera-ce donc? Permettons qu'elles ſortent dehors, mais ne le commandons point. Qu'elles coulent hardiment autant que la douleur les pouſſera, mais non point tant que l'imitation des autres le requerra. N'adiouſtons rien à la triſteſſe, & ne la rendons pas plus grande par l'exemple d'autruy. Vne apparence exterieure recherche vne plus grande douleur que n'eſt vne vraye douleur. Combien trouueras-tu de perſonnes qui ſoient triſtes pour leur ſeule paſſion? Ils pleurent plus haut quand on les oit: & apres auoir demeuré en repos & ſans mot dire cependant qu'ils eſtoient ſeuls, s'ils voyent venir quelqu'vn, ils reſueillent des nouuelles larmes. Ils iettent les mains ſur leurs teſtes: & ce qu'ils pouuoient faire plus librement quand pas-vn ne les empeſchoit, ils deſirent la mort, ils ſe iettent de la couchette en terre. Et s'il n'y a pas vn plus qui les voye, leur douleur ceſſe. Nous ſuiuons ce vice en cela comme en toutes autres choſes, de nous conformer à l'exemple de pluſieurs: de regarder non point à ce qu'il faut faire, mais à ce qu'on fait par couſtume. Nous laiſſons la nature, & ſuiuons le vulgaire, qui n'eſt iamais autheur d'aucun bien, & qui eſt en cela, comme en toutes autres choſes, tres-inconſtant. Void-il quelque homme vertueux & patient en ſon dueil? il l'appelle cruel, & impitoyable. Void-il quelqu'vn qui ſe iette par terre, & qui embraſſe le corps du treſpaſſé? il l'appelle effeminé, & ſans cœur. Il faut donc meſurer toutes choſes par raiſon. Mais ſur tout il n'y a point vne plus grande folie, que de vouloir acquerir reputation par ſa triſteſſe, & prendre plaiſir aux larmes: deſquelles ie fais ce iugement, qu'il eſt permis à l'homme ſage d'en laiſſer tomber les vnes, & que les autres viennent de leur propre contrainte. Ie diray la difference qu'il y a. Dés auſſi toſt que la nouuelle d'vne triſte mort nous donne dans le cœur, ou quand nous tenons le corps pour eſtre d'entre nos bras ietté dans le feu, vne force de nature nous arrache des larmes malgré nous: Et l'ame pouſſée de la douleur, comme elle esbranſle tout le corps: elle esbranſle auſſi les yeux, l'humeur deſquelles elle eſpraint & le chaſſe dehors. Ces larmes là tombent à terre par vne expreſſion qui ſe fait contre noſtre volonté. Il y en a d'autres que nous laiſſons couler, quand on parle deuant nous

ſans moins regretables.

Vſage de la Philoſophie en la mort des noſtres.

Il faut permettre quelques larmes à la douleur, mais non par imitation.

Vice cõmun, regarder à ce qu'on fait non à ce qu'on doit faire.

Naturel du vulgaire.

Folie extreme.

Iugement de Seneque touchant le dueil, & comment les larmes ſont permiſes.

des amis que nous auons perdus. Il y a quelque douceur meſlée parmy ceſte triſteſſe : & ſi on met ſus quelque propos agreable de la ſouuenance du treſpaſſé, & de ſa gracieuſe conuerſation, de ſes honneſtes & pitoyables offices : lors les yeux ſe relaſchent de ioye. Nous prenons quelque plaiſir aux vnes, & ſommes vaincus par les autres. Il ne faut donc point que tu retiennes tes larmes, ou que tu les verſes pour la preſence de ceux qui ſont à l'entour de toy. On ne les ſçauroit retenir, ni eſpandre plus vilainement que lors qu'elles ſont feintes : laiſſons-les couler à leur gré. Elles peuuent couler aux plus paiſibles & plus aſſeurez qui ſoient. Souuentefois elles ſont eſchappées aux ſages ſans faire tort à leur authorité, & auec vne telle modeſtie qu'il n'y auoit faute ni de douceur ni de dignité. On peut, dis-ie, ſuiure le deuoir de nature, & conſeruer la crainte. I'ay veu des perſonnes venerables aux funerailles de leurs parens, au viſage deſquels on recognoiſſoit l'amitié qu'ils leur portoient, ſans aucun déguiſement de douleur que feignent le plus ſouuent ceux qui portent dueil. Il n'y auoit rien que ce qu'vne vraye affection les contraignoit de faire. Il y a certainement quelque bien-ſeance à la douleur qu'vn homme ſage doit ſuiure, & comme en toutes autres choſes il y a quelque mediocrité, auſſi y en a-il au pleurer. Les douleurs des perſonnes folles, ſont desbordées, comme ſont auſſi leurs ioyes. Endure patiemment la neceſſité qu'on ne peut euiter. Qu'eſt-ce qui t'eſt aduenu de nouueau ou d'incroyable? A quel grand nombre d'hommes voit-on appreſter les obſeques ? a quel grand nombre void-on arracher les entrailles ? Quel grand nombre portera dueil apres le tien ? Toutes les fois que tu penſeras qu'il n'eſtoit encor qu'vn enfant, penſe auſſi qu'il eſtoit homme, auquel il n'eſt rien promis de certain, & lequel la fortune ne conduit pas touſiours à ſa vieilleſſe : car elle l'en enuoye quand il luy plaiſt. Au demeurant parle ſouuent de luy, loüe ſa memoire le plus que tu pourras, laquelle retournera plus volontiers, mais qu'elle reuienne ſans triſteſſe. Car il n'y a pas vn qui vueille eſtre en la compagnie d'vn homme triſte : ie ne dis point auec la triſteſſe. Si tu as iamais pris plaiſir à quelque parole qu'il t'ait dite, ou à quelque ſornette que tu ayes ouye de luy quand il eſtoit petit, recite-les ſouuent : aſſeure hardiment qu'il eſtoit pour reſpondre à toutes les eſperances qu'vn pere pouuoit conceuoir de ſon enfant. C'eſt à faire à vne ame cruelle d'oublier ſes parens, d'enſeuelir leur memoire auec le corps, de pleurer beaucoup, & de s'en ſouuenir fort peu. C'eſt ainſi que les beſtes ſauuages, deſquelles l'amour eſt fort violente, & preſque furieuſe, aiment leurs petits : mais il s'eſteint du tout auſſi toſt qu'elles les ont perdus. Cela ne ſeroit pas bien ſeant à vn homme ſage, il en doit continuer la ſouuenance, & mettre fin à ſon dueil. Ie ne puis trouuer aucunement bon ce que dit Metrodorus, qu'il y a quelque plaiſir qui s'engendre de la triſteſſe, laquelle il faut embraſſer en ce temps-là. I'ay mis icy bas les meſmes paroles de Metrodorus, deſquelles ie ſçay bien le iugement que tu en feras. Car que peut-on voir plus deshonneſte, que de chercher la volupté parmy le dueil, ou par le moyen du dueil, & deſirer entre les larmes meſmes quelque choſe, qui te puiſſe plaire? Ce ſont ces gens-là qui nous reprochent que nous ſommes rigoureux, qui blaſment nos preceptes de trop grande ſeuerité, quād nous diſons qu'il ne faut receuoir aucune douleur dans noſtre ame, ou qu'il l'en faut bien toſt chaſſer. Mais en fin lequel de ces deux eſt plus incroyable & plus inhumain, de ne ſentir aucune douleur de la mort d'vn ſien amy, ou de taſcher à ſentir quelque volupté au milieu de la douleur ? Ce que nous enſeignons eſt honneſte. Apres que l'affection aura pouſſé dehors quelques larmes, & qu'elle aura (afin que ie parle ainſi) ietté ſon eſcume, il ne faut point aban-

Elles ne doiuent eſtre ne feintes ne forcées,

& Parfois ſont bien-ſeantes au Sage.

Le ſol paſſe touſiours meſure en ſes actions.

Le ſouuenir de l'aage inconſtant & de l'eſtre incertain de l'homme, nous ſoulage beaucoup en la mort des amis:

mais

Viſer quantité de larmes, & perdre la ſouuenance d'iceux incontinent apres leur treſpas, c'eſt vn acte brutal.

Contre les Epicuriens, qui ne donnoient ny regle ny bornes aux affections.

donnera l'ame au gré de la douleur. Mais pourquoy dis-tu qu'il faut meſler quelque volupté parmy la douleur? C'eſt ainſi que nous flattons vn enfant auec quelque friandiſe, c'eſt ainſi qu'en luy donnant le tetin nous le faiſons taire. Sur l'heure meſme que ton fils bruſle ſur le buſcher, ou que ton amy rend le dernier ſouſpir, tu ne veux ſouffrir que tes plaiſirs ceſſent: mais tu veux encor chatoüiller ta douleur. Qu'eſt-il plus honneſte, ou de chaſſer la douleur de l'ame, ou de vouloir que la volupté ſoit receuë parmy la douleur? Receuë, dis-ie, mais qui pis eſt, recherchee, & dans la douleur meſme. Il y a dit-il, quelque volupté qui s'engendre de la douleur. Nous pouuõs dire cecy, & vous ne le pouuez pas dire. Vous ne recognoiſſez qu'vn ſeul bien, la volupté: ny qu'vn ſeul mal, la douleur. Quelle alliance y peut-il auoir entre le bien & le mal? Mais pren le cas qu'il y en ayt. C'eſt à ceſte heure principalement qu'elle ſe deſcouure, & que nous foüillons ſoigneuſement la douleur, ſi elle a quelque choſe à l'ẽtour de ſoy, qui ſoit plaiſant & agreable. Il y a des remedes qui ſont ſalutaires à quelques parties du corps, leſquels comme ſales & deshonneſtes, ne peuuent eſtre appliquez en autres endroits: & ce qui peut approfiter ſans honte en vn lieu, il ſeroit deshonneſté en tel autre lieu que la playe pourroit eſtre. N'as-tu pas de honte de vouloir guarir le dueil par la volupté? Ceſte playe ſe doit guarir plus ſeuerement. Enſeigne-luy pluſtoſt qu'aucun ſentiment de mal ne peut arriuer à celuy qui eſt mort. Car s'il y en pouuoit aduenir, il ne ſeroit pas mort. Aucune choſe, dis-ie, ne peut nuire à celuy qui n'eſt plus. Si quelque choſe luy nuit, il vit encor. Que penſes-tu qui luy face mal, ou parce qu'il n'eſt plus, ou parce qu'il eſt encor quelque choſe? Or il ne peut luy aduenir aucun tourment de ce qu'il n'eſt plus: car quel ſentiment peut eſtre de celuy qui n'eſt point? Ny de ce qu'il eſt: d'autant qu'il eſt deſia eſchappé à la mort, qui eſt le plus grãd mal de tous. Nous dirons pareillement à celuy qui pleure, & qui regrette celuy qui eſt mort en ſes ieunes ans, que nous ſommes tous, & les ieunes & les vieux, ſi tu nous compares à l'eternité de l'vniuers, eſgaux en la briefueté de la vie. Car ce peu que nous auons de tout ce grand aage, eſt encore moins que ce qu'on pourroit dire eſtre le moindre: parce que ce qui eſt moindre, eſt encor quelque partie. Le temps que nous viuons ce n'eſt quaſi rien: & toutesfois par noſtre folie, nous le diſpoſons comme vne choſe grande. Ie t'ay bien voulu eſcrire cecy, non point comme ſi tu attendois de moy vn remede ſi tard (car ie ſçay bien que i'auois deſia tenu à toy-meſme le langage que tu liras icy) mais ſeulement pour chaſtier ce petit eſpace de temps, que tu as eſté hors de toy, & t'exhorter de vouloir prendre courage pour le reſte de ta vie contre la fortune, & preuoir de loin tous ſes traits, non point comme ils pouuoient aduertir: mais comme ſi tu faiſois eſtat certain qu'ils deuſſent aduenir.

L'affliction eſpand les larmes qu'on ne peut retenir, mais il ne faut pas laiſſer maiſtriſer au dueil.

Il ne faut point meſler la volupté parmy la douleur.

Les treſpaſſez n'ont plus de ſentiment: le dueil qu'on fait pour eux eſt doncques inutile.

La vie eſt briefue à tous au prix de l'eternité.

EPISTRE C.

Il ſouſtient contre l'opinion de Lucilius, que le langage de Fabianus Papirius eſt fort bon. Et monſtre quel doit eſtre celuy d'vn Philoſophe.

TV m'as eſcrit, que tu auois leu auec vne grande affection, les liures que Fabianus Papirius a compoſez de ſes ſciences ciuiles: & qu'ils n'auoient point reſ-

eſtre doux & coulant, ce que neanmoins Lucilius ne trouuoit pas bon.

pondu à l'opinion que tu en auois. Et apres oubliant qu'il eſtoit queſtion d'vn Philoſophe, tu as accuſé ſon langage, & ſa façon d'eſcrire. Pren le cas qu'il ſoit ainſi que tu dis, & qu'il a force paroles, ſans leur donner aucune façon. Premierement ce langage a quelque bonne grace: il y a quelque beauté propre aux paroles qui coulent doucemẽt. Car ie penſe qu'il y a beaucoup à dire ſi elles eſchapent, ou ſi elles coulent. Et encor y a-il grande difference en ce que ie vay dire. Il me ſemble que Fabianus ne verſe pas ſeulement les paroles, mais qu'il les reſpand en trop grande abondance. Tant ſon langage s'eſpand, & ſans difficulté aucune, ne venant point toutesfois ſans quelque courſe. Au moins il monſtre bien, & fait cognoiſtre qu'il n'eſt pas fardé ny peigné, ains tel qu'on peut croire qu'il eſt tout ſien. Il a compoſé des mœurs, & non point des paroles: il a eſcrit cela pour les ames, & non point pour les oreilles. D'auantage tu n'euſſes pas eu le loiſir quand il parloit, de prendre garde aux particularitez. Tout ſon diſcours entier t'euſt rauy: & communément ce qui plaiſt, auec l'ardeur qu'on le prononce, a beaucoup moins de grace quand nous le tenons apres entre nos mains. Mais c'eſt auſſi beaucoup d'auoir tenu les yeux ſur vn premier regard, iaçoit qu'en y regardant de bien pres on euſt peu y trouuer à reprendre. Et ſi tu en demandes mon aduis, celuy eſt plus grand qui nous en a deſrobé le iugement, que n'eſt celuy qui l'a merité. Ie ſçay que ceſtuy-là eſt plus aſſeuré, ie ſçay qu'il ſe promet plus hardiment du temps à venir. Vn langage trop curieux n'eſt pas bien ſeant à vn Philoſophe. Surquoy eſt-ce en fin que celuy qui a peur des paroles, ſera vertueux & conſtant, & qu'il voudra faire eſſay de ſes forces? Fabianus n'eſtoit pas nonchalant en ſon langage, il eſtoit aſſeuré. C'eſt pourquoy tu ne trouueras rien delaid: ſes paroles ſont choiſies, mais non pas recherchées: elles ne ſont point miſes contre leur nature, ny changées à rebours à la façon du temps qui court: elles ſont toutesfois nettes. Encor quelles ſoient priſes du langage commun, elles ont neantmoins le ſens honneſte & magnifique, qui n'eſt pas ſerré & contraint comme vne ſentence, mais tiré de bien haut. Nous verrons ce qui n'eſt pas aſſez retranché, ce qui n'eſt pas bien baſti, ce qui n'eſt point poly à la façon nouuelle. Quand tu auras bien tout conſideré, tu n'y verras rien qui delaiſſe, ny qui ſoit vuide. Encor qu'il ny ait point de marbres de diuerſes couleurs, ny aucuns entrecoupemens de canaux pleins d'eau, qui paſſent entre les chambres, ny ces grands celiers & deſpenſes (qu'on appelle *pauperis cella*) ny rien de ce qu'vne folle deſpence, qui ne ſe peut contenter d'vn ſimple ornement, entremeſlé dans les baſtimens: toutesfois comme on dit communément, la maiſon eſt bien dreſſée. D'auantage encor ne ſommes-nous pas d'accord quelle compoſition eſt la meilleure. Quelques-vns l'ayment rude, mais toutesfois ornée: d'autres ſe plaiſent tant à celle qui eſt aſpre & rude, que ce que la cheute des paroles a plus doucement expliqué, ils le ſeparent expreſſément, & entrecoupent les clauſes, afin qu'elles ne puiſſent reſpondre à ce qu'on attendoit. Ey Ciceron: ſa compoſition eſt toute ſemblable, elle garde ſa meſure des pieds, elle eſt elabourée, elle eſt facile & delicate, ſans que rien luy face deshonneur. Au contraire celle de Pollio Aſinius eſt mal rabottée, elle bondit, elle te laiſſera lors que tu y penſes le moins. En outre dans Ciceron tout ſe termine bien, & dans Pollio il tombe peu de mots exceptez qui ſont reſtraints à vne meſme façon & à vn meſme moule. En apres, tu dis qu'il te ſembloit, que tout y eſtoit d'vn ſtile bas, & peu eſleué: toutesfois ie n'y recognois point ce vice. Ce ne ſont point paroles d'vn bas ſtile: elles ſont douces & formées d'vne ſuitte qui ſent vn eſprit modeſte & bien compoſé. Elles ne ſont point raboteuſes: elles ſont pleines & vnies. Elles n'ont faute de la vehemence d'vn

Dot s'employer à reformer les mœurs non le langage.

Son langage doit eſtre plus oli de que curieux ou recherché.

Stile, conuenable au philoſophe. Compoſition d'vn beau langage comparé auec la ſtructure d'vn baſtiment.

Comparaiſon de Ciceron auec A Pollio.

L'eſprit ſe deſcouure par les paroles.

Orateur, de poinctes, & de ces frequentes ſentences qui picquent, que tu aimes tant. Mais regarde tout le corps : encor qu'il ne ſoit point garny de tant d'affiquets, ſi eſt-il gentil. Son langage n'a point de dignité. Nommes-en vn autre, que tu puiſſes mettre deuant Fabianus. Si tu dis que c'eſt Ciceron, (les liures de la Philoſophie duquel, ſont ou peu s'en faut, de pareil nombre que ceux de Fabianus :) ie te l'accorderay. Mais vne choſe n'eſt point petite, pour eſtre moindre qu'vne fort grande. Dis que c'eſt Aſinius Pollio : ie te l'accorderay : mais pour te reſpondre, En vne choſe ſi grande c'eſt eſtre excellent, de venir apres deux. Nomme-moy encor Liuius. Car il eſcrit des dialogues, que tu pourrois auſſi bien mettre au nombre des liures de la Philoſophie que de l'hiſtoire, & qui ſont faits expreſſement pour la Philoſophie. Ie cederay encor à ceſtuy-là. Mais regarde, ie te prie, combien en precede celuy qui n'eſt vaincu que de trois, & de trois les plus eloquens. Mais il n'eſt point en toutes choſes comme il deuroit. Son langage n'eſt pas puiſſant, encor qu'il ſoit enflé : il n'eſt pas violent, & ne va pas comme vn torrent, encor qu'il s'eſpande au large : il n'eſt pas facile, mais il eſt net. Tu dois deſirer (diras-tu) qu'on parle aigrement contre les vices, contre les dangers courageuſement, contre la fortune ſuperbement, & contre l'ambition auec iniures. Ie veux que la prodigalité ſoit blaſmée, la paillardiſe eſchafaudée, & que la tyrannie ſoit abbatuë : que le langage de l'Orateur ſoit vehement, du tragique ſoit grand & graue, & celuy du comique ſoit bas & vulgaire. Veux-tu qu'il ſouſtienne vn petit ſubiect ſeulement auec paroles ? il s'eſt aſſubiecti à la grandeur des choſes, il traine apres ſoy l'eloquence comme vne ombre ſans penſer à elle. Sans doute tout ce qu'il eſcrit ne ſera pas curieuſement traicté, il ne ſera pas bien ramaſſé : toutes ſes paroles n'eſueilleront point, & ne poindront point. Ie le confeſſe. Pluſieurs choſes luy eſchapperont qui ne piqueront pas : & quelquefois on verra couler des paroles qui ne porteront point coup. Toutesfois tu y trouueras par tout beaucoup de lumiere, & de grands eſpaces qui ne te ſeront pas ennuyeux. En fin il te pourra faire cognoiſtre, qu'il a bien entendu tout ce qu'il a eſcrit. Tu cognoiſtras qu'il a trauaillé afin que tu ſçeuſſes ce qui luy plaiſoit, & non point ce qui te deuoit plaire. Il taſche en toutes choſes apporter profit, à rendre l'ame bonne, ſans auoir cherché aucune loüange. Ie ne doute point que ces eſcrits ne ſoient tels, combien que i'en aye pluſtoſt vne vieille ſouuenance qu'vne franche memoire, & qu'il m'en demeure encor quelque couleur, non point d'vne recente conuerſation familiere, mais par vn abregé, & comme par vne vieille cognoiſſance. Certainement quand ie l'oyois, ſes eſcrits me ſembloient tels : non pas qu'ils fuſſent formez, mais bien remplis, qui pouuoient eſleuer vn ieune homme de bon naturel, & l'attirer, à ſon imitation, ſans entrer en deſeſpoir de vaincre. C'eſt la façon d'exhorter qui me ſemble auoir plus de vertu & d'efficace. Car celuy ne fait que rebuter la ieuneſſe, qui n'engendre qu'vn deſir d'imiter, & oſte l'eſperance de faire mieux. Au reſte ſans entrer à la loüange des cauſes particulieres : il eſtoit abondant en paroles, il eſtoit en tout & par tout magnifique.

Fabianus, non moindre que Ciceron en eloquence.

Quel rang il peut tenir entre les doctes.

Obiection de Lucilius.

Reſponſe de Seneque.

Le langage d'vn bon & vray Philoſophe doit viſer au profit d'autruy, non point à ſa louange particuliere.

EPISTRE CI.

De la mort ſubite & inopinée de Senecio par vne eſquinancie. Que les richeſſes croiſſent plus facilement qu'elles ne commencent. Qu'il ne ſe faut rien promettre de l'aduenir.

La fragilité de l'homme le doit induire à ſonger aux choſes eternelles, & mediter la mort.

L'exẽple de Senecio le nous appẽl. Richeſſe qui vẽt de pauureté dure longuement.

IL n'eſt iour, il n'eſt heure, qui ne monſtre que ce n'eſt rien que de nous, & qui ne nous aduertiſſe par quelque nouuelle occaſion de noſtre fragilité, laquelle nous auons miſe en oubly : & en outre qu'elle ne nous contraigne de ietter nos penſees ſur les choſes eternelles, & de ſonger à la mort. Veux-tu demander a quoy tend ce commencement de lettre ? Tu auois bien cogneu Senecio Cornelius gentilhomme Romain, perſonnage qui viuoit fort honorablement, & qui faiſoit de fort bons offices à ſes amis. Il s'eſtoit d'vn bien petit commencement eſleué ſi haut, que le chemin luy eſtoit deſia facile, & bien-aiſé à toutes autres grandeurs. Car la dignité croiſt plus facilement qu'elle ne commence. Et la richeſſe qui naiſt d'vne pauureté, demeure apres longuement auec elle. Senecio fut fort aſpre toute ſa vie apres les biens : à quoy deux choſes, propres à cela, le conduiſoient, la ſcience de les acquerir, & de les conſeruer : l'vne deſquelles toute ſeule le pouuoit faire riche. Ceſt homme, qui viuoit auec vne grande ſobrieté, & qui ne mettoit pas moins de peine à penſer à ſes biens, qu'à ſon corps : apres m'auoir viſité le matin comme il auoit de couſtume, apres auoir tout le reſte du iour demeuré iuſqu'à la nuict ſur le cheuet de ſon amy, qui eſtoit couché au lict bien affligé, & hors de toute eſperance, apres auoir encor ioyeuſement ſoupé, fut ſurpris d'vne eſquinancie, eſpece de maladie bien ſoudaine, qui luy ſerra tellement la gorge, qu'à grand' peine peuſt-il viure iuſqu'au poinct du iour. En peu d'heures donc apres s'eſtre acquitté du deuoir qu'vne perſonne ſaine & gaillarde pouuoit rendre à tous ſes amis, il mourut. Celuy qui alloit à la chaſſe des richeſſes & par mer & par terre, qui ne laiſſa en arriere aucune eſpece de profit & de gain iuſqu'aux arrentemens, & fermes des daces & du domaine du peuple, ſur le poinct que ſes affaires ſe portoient fort heureuſement, & que les richeſſes luy arriuoient de toutes parts, le voila trouſſé.

Ente donc des poiriers, va planter à la ligne,
Mœlibé, les ſarmens d'vne nouuelle vigne.

Virgile 1. Eclogue.

Vanité ordinaire, ſe promettre beaucoup de l'aduenir.

La grand' folie que c'eſt de vouloir diſpoſer de tout l'aage de noſtre vie ! nous n'auons pas ſeulement pouuoir ſur le lendemain. O la grand' fureur de ceux qui commencent à ietter de ſi longues eſperãces ! l'achepteray, ie baſtiray, ie preſteray, ie plaideray, i'auray des honneurs, & apres que ie ſeray las de trauailler, & que ie ſeray en ma pleine vieilleſſe, ie viuray en repos. Croy moy, toutes choſes ſont incertaines, voire aux plus riches. Pas-vn ne ſe doit rien promettre de l'aduenir. Cela meſme que nous tenons, nous eſchappe des mains : Et la corde à laquelle nous voulons nous appuyer, l'orage la rompt. Le temps roulle, conduit par quelque loy tres-certaine, mais c'eſt par vn chemin qui nous eſt incogneu. Mais que ne peut ſeruir ce qui eſt certain à nature, puis qu'il m'eſt incertain ? Nous entreprenons

treprenons de longues nauigations : & apres auoir erré pluſieurs années ſur les bords des pays eſtrangers, nous voulõs reuoir bien tard noſtre patrie: nous faiſons deſſein d'aller à la guerre, & de ſuiure la peine qu'on prend aux armées pour quelque ſolde mal payée, d'auoir des gouuernemens de Prouinces, & de monter par degrez aux offices : & cependant la mort nous talonne, à laquelle nous ne penſons iamais, que par celle d'autruy. Lors nous nous repreſentons les exemples de noſtre mortalité, qui ne durent pas plus longuement dans noſtre memoire, que l'eſtonnement que nous en auons. Quelle folie pourroit eſtre plus grande que de s'eſmerueiller qu'vne choſe ſe face quelque iour, quand elle peut aduenir en tout temps ? Noſtre fin eſt arreſtée en poinct que la neceſſité inexorable du deſtin l'a cloüée: mais aucun de nous ne ſçait cõbien elle eſt proche. Diſpoſons donc noſtre ame, comme ſi elle eſtoit venuë à ſon dernier iour. N'entendons pas d'auantage. Soyons preſts tous les iours de rendre à noſtre vie ce qu'elle nous auoit preſté. Le plus grãd vice qu'elle ait, c'eſt qu'elle eſt touſiours imparfaicte, & qu'il y a quelque choſe qui retarde touſiours. Celuy qui a mis la derniere main à ſa vie, n'a point faute de temps. C'eſt de ceſte faute que la crainte s'engendre, & le deſir du futur qui nous ronge l'ame. Il n'y a rien plus miſerable que le doute de ce qui doit aduenir, & d'eſtre en peine qu'elle fin il doit prendre : combien eſt grand, & quel, ce qui reſte. Vne ame irreſoluë eſt tourmentée d'vne crainte dont elle ne ſe peut deffaire. Comment donc pourrons-nous chaſſer ces penſées de l'ame ? Si noſtre vie ne s'eſtend pas plus loin qu'elle ne doit, & ſi elle ſe retranche. Car celuy vit en ſuſpens, il eſt incertain de l'aduenir, qui ne peut faire ſon profit de preſent. Mais apres que ie me ſuis fait raiſon de ce que ie me deuois, apres que mon ame deſia bien aſſeurée, ſçait qu'il n'y a difference aucune entre vn iour, & vn ſiecle, elle contemple comme d'vn lieu bien haut, & les iours & les choſes qui luy doiuent aduenir: elle ne penſe à l'ordre & a la ſuitte des temps, qu'auec vne grande riſee. Comment te pourroit troubler l'inconſtance & la mutabilité de la fortune, ſi tu demeures certain & aſſeuré contre les choſes incertaines ? Haſte-toy donc, mon Lucilius, de viure, & fais eſtat qu'vn chacun iour ſeul t'eſt vne vie entiere. Celuy qui s'accommodera à ceſte façon de viure, celuy qui prendra vn iour pour vne vie entiere, il eſt en aſſeurance. Mais ceux qui ne viuent que d'eſperances, le temps preſent leur eſchappe, ils ſe ſentent ſaiſis d'vn deſir, & d'vne miſerable crainte de mort, qui rend encor toutes choſes plus miſerables. De là procedoit ce vilain & des-honneſte deſir de Mecenas, par lequel il ne refuſoit point d'eſtre eſtropié, d'eſtre laid & ſouffrir encor vn cruel tourment, pourueu qu'entre ces malheurs la vie luy fuſt prolongée:

Folie extreme s'eſtonner de la mort ſouhaitée de nos ſemblables, &

Vice tres-grand de la vie humaine d'eſtre touſiours imparfaicte, & douter de l'aduenir.

Moyen d'y remedier.

Contentemẽt de l'homme vertueux.

Miſere extreme, ne viure que d'eſperances au monde.

Exemple en Mecenas.

Rends-moy de la main, & du pié,
Et de la cuiſſe eſtropié:
Fay-moy boſſu d'autre coſté,
Fay que ie ſois tout eſdenté:
Mais que ie viue c'eſt tout vn.
Bourrelle-moy de toute ſorte,
Il n'eſt tourment tant importun,
Ny douleur que ie ne ſupporte.

On deſire vn mal qui ſeroit plus miſerable du monde s'il aduenoit : on demande vne longueur de peine, & de ſupplice auec autant d'affection qu'on demanderoit:

la vie. Ie l'eſtimerois le plus vilain & deteſtable homme du mõde, s'il vouloit ſeulement viure iuſqu'au gibet. Et toutesfois, il dit, Rompt-moy les bras & les iambes, pourueu que l'eſprit demeure encores dans ce corps mutilé : deſchire-le, pourueu qu'il viue encor quelque peu de temps tout monſtrueux & contrefaict. Attache-moy tant que tu voudras : mets au deſſous de moy vne poignante gehenne. C'eſt grand cas, il vaut mieux ſerrer ſa playe, & demeurer pendu à vne gehenne, & qu'on puiſſe prolonger la fin de ſon ſupplice, qui eſtoit toutesfois le meilleur remede des maux. Il vaut mieux retenir la vie pour mourir ſouuent. Que voudrois-tu ſouhaitter à ceſt homme-là, ſinon que les Dieux luy accordaſſent ſes deſirs? Que veut dire la vilanie de ces vers effeminez ? Que veut dire ce pacte & ce marché d'vne ſi folle crainte ? Que veut-il faire de mendier ſi honteuſement ſa vie ? Crois-tu que Virgile luy ait iamais recité,

Inuectiue contre ceſte miſerable eſperance & deſir de vie.

12. Aeneid. *Penſes-tu que mourir ſoit choſe miſerable?*

Il ſouhaitte les maux les plus extrémes : il deſire qu'on allonge ce qui eſt le plus grief à ſupporter, & qu'on le face longuement durer. Que veut-il gagner par là? vne plus longue vie. Mais qu'eſt-ce que la vie d'vn tel homme ? demeurer longuement à mourir. Se peut-il trouuer vn homme qui aime mieux fondre ſur les ſupplices & tourmens, ſe ſentir couper les membres l'vn apres l'autre, perdre la vie peu à peu par des goutieres, que de rendre l'ame tout d'vn coup ? Se peut-il trouuer quelqu'vn, qui ſe voyant attaché à ce bois malheureux, eſtant ià tout rompu & moulu, portant vne horrible boſſe & ſur les eſpaules & ſur la poictrine, de force qu'il a eſté froiſſé & preſſuré, qui a eu pluſieurs autres occaſions de ſouhaitter de mourir, outre la gehenne vueille tirer ſa vie en quelque lougueur, qui doit apres tirer tant de peines & de tourmens ? Nie maintenant, que la neceſſité de mourir ne ſoit vne grande faueur de nature. Il y en a pluſieurs, qui ſont tous preſts de faire encor vne autre pacte : de trahir leur amy pour viure plus longuement, de mener leurs enfans par la main à l'impudicité, mais qu'ils puiſſent voir encor la lumiere du iour, teſmoin de tant de meſchancetez. Il faut donc chaſſer le deſir de la vie : il faut apprendre que tu ne te dois pas ſoucier quand ce ſera que tu ſouffriras vne choſe qu'il te faut quelquefois ſouffrir. Aye ſeulement ſoucy de bien viure, & non point combien longuement, & que ſouuent c'eſt vn grand bien de ne viure pas longuement.

Autre miſtere extreme poſtpoſer la porte d'vne vie plus heureuſe, & plus longue a la iouyſſance de celle-cy breſue & trauerſee. Moyen d'y remedier.

EPISTRE CII.

De l'immortalité des ames, & de la creance qu'il en auoit. Que la loüange & la ſplendeur qui ſuit noſtre nom apres la mort, eſt bien. Qu'apres les tenebres de la vie, nous iouyrons d'vne lumiere diuine.

COmme celuy fait vn grand deſplaiſir de reſueiller quelqu'vn qui en dormant void vn ſonge agreable : car il luy oſte la volupté (encor qu'elle ſoit fauſſe) qui luy donnoit autant de contentement, que ſi elle eſtoit vraye : Tout ainſi & de meſme ſorte ta lettre m'a fait vn grand tort : parce quelle m'a retiré d'vne fort belle penſée, que i'entretenois, & m'a retenu d'aller plus auant s'il m'euſt eſté permis. Ie prenois vn extréme plaiſir à diſcourir en moy-meſme de l'immortalité des ames, & certainement pour mieux dire, de la croire. Car ie donnois facilement beaucoup de creance aux opinions de quelques ſçauans hommes, qui nous promettoient pluſtoſt vne choſe bien agreable, qu'ils ne prouuoient. Ie me laiſſois aller facilement à vne ſi grande eſperance. Ie me faſchois deſia de viure, ie meſpriſois deſia les reliques de ma vieilleſſe caſſée, puis que ce peu de temps qui me reſtoit, deuoit eſtre changé en vn temps infiny, & en la poſſeſſion & iouyſſance de l'eternité : lors que ie fus auſſi toſt eſueillé receuant ta lettre, & que ie perdis vn ſi beau ſommeil, lequel ie reprendray & recouureray auſſi toſt que ie t'auray laiſſé. Tu dis que par ma premiere lettre ie n'ay point entierement expliqué toute ceſte queſtion, par laquelle ie m'eſtois eſſayé de prouuer ce que nos Stoyciens ſouſtiennent, que la renommée & la reputation qui nous ſuit apres noſtre mort, ſoit bien? & que ie n'ay point donné ſolution aux arguments contraires, qu'on nous faiſoit, Qu'aucun bien ne procede, comme ils diſent, des choſes diſtantes & ſeparées. Ce que tu demandes, mon Lucilius, appartient à ceſte meſme queſtion, mais à vn autre lieu : c'eſt pourquoy non ſeulement ie l'auois differée auec quelques autres raiſons, qui dependent de cela. Car il y a, comme tu ſçais, quelques diſcours rationaux, c'eſt à dire de Logique, qui ſont meſlez auec les moraux. Voila pourquoy i'ay traicté ceſte partie qui eſt iuſte & droicte, & qui appartient aux mœurs : ſçauoir mon ſi c'eſt folie, & ſi c'eſt peine perduë, d'auoir ſoucy de ce qui doit aduenir apres noſtre mort. A ſçauoir-mon ſi nos biens meurent auec nous, & s'il en reſte rien à celuy qui n'eſt plus rien : Ou ſi de ce que nous ne pourrions ſentir quand il aduiendroit, on en peut receuoir ou deſirer quelque fruict. Or tout cela ſe rapporte aux mœurs : c'eſt pourquoy nous l'auons mis en vn autre lieu. Mais il a eſté beſoin de traicter à part ce que les Dialecticiens diſent contre ceſte opinion, & à ceſte cauſe nous l'auons bien voulu ſeparer. Puis donc que tu demandes toutes leurs opinions, ie les diſcourray, & apres ie les confuteray l'vne apres l'autre. Mais ſi ie ne diſois au prealable quelque choſe, on ne pourroit pas entendre ce que ie veux contredire. Qu'eſt-ce donc que ie veux premierement dire? C'eſt qu'il y a quelques corps qui ſont vnis & d'vne piece ſeule, comme eſt l'homme : quelques-vns qui ſont compoſez, comme vn nauire, vne maiſon, & toutes autres choſes, qui de diuerſes parties par vne liaiſon ſont conioinctes enſemble : il y a pareillement quelques corps compoſez de choſes diſtantes, & deſquels

La Philoſophie humaine eſt merueilleuſement irreſoluë en vn poinct, ſans la vraye cognoiſſance duquel neantmoins la condition de l'homme eſt miſerable.

Qu'eſt-ce que Lucilius, touchant la reputation qu'on obtient apres la mort.

Reſponce de Seneque, qui commence par la conſideration de diuers corps en nature.

encor les membres ſont ſeparez, comme vne armée? vn peuple, vn Senat. Car ceux par le moyen deſquels ces corps ſont faicts, ſont joints enſemble par la loy & par leur office, mais par nature ils ſont diſtincts & ſinguliers. Qu'eſt-ce encor que ie veux dire auparauant? C'eſt que nous penſons que ce qui conſiſte en choſes diſtantes & ſeparées, ne peut eſtre appellé bien. Car vn bien doit eſtre contenu & gouuerné par vn ſeul traict, il n'y doit auoir qu'vne ſeule raiſon principale du bien. Et ſi quelques fois tu deſires de le ſçauoir, il ſe preuue de ſoy meſme: cependant il a eſté beſoin de preſuppoſer cela, afin que noſtre toile s'y puiſſe appuyer. Vous ſouſtenez, dit-il, que ce qui procede de choſes diſtantes, n'eſt pas bien. Et toutesfois ceſte renommée, & ceſte ſplendeur de nom, c'eſt l'opinion des gens de bien. Car comme la renommée n'eſt pas le dire d'vn homme ſeul, & la diffamation n'eſt pas la mauuaiſe opinion d'vne ſeule perſonne: pareillement la ſplendeur & la reputation ne vient pas de plaire à vn ſeul homme. Il faut que pluſieurs grands & vertueux perſonnages conſentent en cela, pour engendrer ceſte ſplendeur de nom: Or celle ne ſe fait que par le iugement de pluſieurs, c'eſt à dire, diſtants & ſeparez: Elle ne peut donc eſtre bien. La ſplendeur, dit-il, eſt vne loüange donnée par pluſieurs gens de bien, à vn homme de bien: la loüange eſt vn parler: le parler eſt vne voix qui ſignifie quelque choſe. Mais vne voix, encor qu'elle ſorte de la bouche d'vn homme de bien n'eſt pas bien. Comme auſſi tout ce que l'homme de bien fait, n'eſt pas bien. Car l'homme applaudit des mains, il chiſle: mais aucun n'appellera bien, ny le frappement des mains, ny le chiſler, encor qu'il admire, & qu'il loüe toutes choſes qui ſont en quelqu'vn, non plus que l'eſternuëment ou la toux. Il s'enſuit donc que la ſplendeur n'eſt pas bien. En ſomme, dites-nous, ſi c'eſt le bien de celuy qui loüe, ou de celuy qui eſt loüé? Si vous dites que c'eſt le bien de celuy qui loüe, ce ſeroit auſſi ſottement parlé, comme ſi vous diſiez que ce fuſt mon bien, qu'vn autre ſoit en bonne ſanté. Mais c'eſt vne action honneſte de loüer ceux qui en ſont dignes: par ainſi c'eſt le bien de celuy qui loüe. Car c'eſt ſon action, & non pas le bien de nous, qui ſommes loüez. Et toutesfois c'eſt dequoy il eſt queſtion. Ie reſpondray maintenant en peu de paroles à chaſque poinct. Premierement on demande encor maintenant, ſi aucun bien peut venir des choſes diſtantes. Surquoy il y a des opinions d'vne part & d'autre. En ſecond lieu, la ſplendeur n'a pas beſoin de beaucoup de ſuffrages & recommandations. Elle ſe peut contenter du iugement d'vn ſeul homme de bien. Car vn ſeul homme de bien peut faire iugement de tous les autres gens de bien. Et quoy, dit-il, la renommée naiſtra-elle du iugement d'vn ſeul, & infamie du dire d'vne ſeule meſchante perſonne? Ie l'appelle, dit-il, gloire, quand elle eſt eſpanduë en beaucoup d'endroicts. Car elle a beſoin du conſentement de pluſieurs. La condition de pluſieurs & celle d'vn ſeul, eſt fort differente. Pourquoy? Car ſi vn ſeul homme de bien a bonne opinion de moy, ce m'eſt autant, comme ſi tous les gens de bien l'auoient. Parce que ſi tous me cognoiſſoient, ils auroient ceſte meſme opinion de moy. Ils ont tous vn pareil & ſemblable iugement. Et ceux qui n'y peuuent pas contredire, en iugent de meſmes. C'eſt autant comme ſi tous y conſentoient: car ils ne peuuent auoir autre opinion. Voire mais pour la gloire, & pour la renommee, l'opinion d'vne ſeule perſonne ne ſuffit point. Quant à cela l'opinion d'vn ſeul homme peut autant, comme l'opinion de tous: car ſi vous en demandez aduis à tous, ils ſeront de ceſte opinion. Mais icy, le iugement de choſes diuerſes & diſſemblables, eſt auſſi diuers comme ſont bien les affections: car tu les trouueras incertains, legers & ſuſpects. Penſes-tu que tout le monde puiſſe

De ce qui ſe peut & doit appeller bié. &

De la louange, & en quel ſens les Stoiques prennent ce mot.

Aduis de Seneque. La louange d'vn homme de bien nous doit ſuffire autant que celle de tous: car Tous les gẽs de bien ſont d'vn meſme auis, pource que.

eſtre d'vn meſme aduis? vn homme ſeul n'a pas touſiours vn meſme aduis. Mais la verité leur plaiſt. La verité n'a qu'vne force & qu'vn meſme viſage. Or quant aux autres, cela meſme à quoy ils cõſentent, eſt faux. Et toutesfois il n'y a point de cõſtance aux fauſſetez. Car elles ſont diuerſes & contraires enſemble. Mais la loüange, dit-il, n'eſt autre choſe qu'vne voix. Et vne voix ne ſe peut appeller biẽ. Et quãd ils diſent que la ſplendeur du nom n'eſt autre choſe que la loüange que les gens de bien rendent aux gens de bien, ils ne la rapportẽt point à la voix, mais à l'opinion. Car encor qu'vn homme de bien ſe taiſe, pourueu qu'il penſe que quelqu'vn ſoit digne de loüange, il eſt aſſez loüé. D'auantage la loüange eſt autre choſe, que le loüangemẽt: car ceſtuy-là a beſoin de la voix. C'eſt pourquoy l'on ne dit point vne loüange funebre, mais vn loüangement, l'office duquel conſiſte en harãgue. Quand nous diſons que quelqu'vn eſt digne de loüange, nous ne luy promettons point les paroles gracieuſes, mais le iugement des hommes. La loüange donc peut proceder de celuy qui ne dira mot, pourueu qu'il ait bonne opinion de quelqu'vn, & qu'il le loüe dans ſoy-meſmes, comme homme de bien. En outre (comme i'ay dit) la loüange ſe rapporte à l'ame, & non point aux paroles qui ont preſché la loüange que l'ame auoit conceuë, & qui l'apportent à la cognoiſſance de pluſieurs. Celuy loüe qui iuge qu'on eſt digne de loüange. Quand ce Tragique nous dit, que c'eſt choſe magnifique d'eſtre loüé par celuy qui eſt loüé, il entend que c'eſt par vn qui eſt digne de loüange. Et quand ceſt ancien Poëte dit auſſi, la loüange nourrit les arts, il ne dit pas le loüangement, lequel corrompt pluſtoſt les arts. Car il n'y a rien qui ait tant gaſté & corrompu l'eloquence, & les autres ſciences qui ont beſoin des oreilles, que de vouloir plaire au peuple. Il eſt bien vray que la renommée a beſoin de la voix, mais non pas la ſplendeur. Car elle peut venir ſans la voix, ayant aſſez du ſeul iugement. Elle eſt aſſez entiere, non ſeulement entre ceux qui ne parlent point, mais entre ceux meſmes qui la contrediſent. Ie te diray encor la difference qui eſt entre la ſplendeur & la gloire. La gloire vient du iugement de pluſieurs, & la ſplendeur des bons. Mais à ſçauoir-mon à qui c'eſt que la ſplendeur du nom c'eſt à dire, la loüange que les bons rendent aux bons, portera du bien? ſera-ce à celuy qui eſt loüé, ou à celuy qui loüe? Ce ſera à l'vn & à l'autre. Moy qui ſuis loüé, parce que nature m'a fait tel que i'ayme toutes perſonnes, ie ſuis tres-ayſe d'auoir bien fait, & me reſioüys d'auoir trouué des hommes recognoiſſans, qui preſchent mes vertus. C'eſt le bien de pluſieurs quand ils ſont recognoiſſans: mais c'eſt auſſi mon bien. Car i'ay l'ame ſi bonne, que le bien d'autruy ie l'eſtime comme mien, & de ceux auſſi auſquels ie ſuis cauſe de ce bien. C'eſt le bien de ceux qui loüent. Car il ſe fait par vertu. Et toute action de vertu eſt bien. Mais cela ne leur pouuoit aduenir, ſi ie n'eſtois tel. Par ainſi c'eſt le bien de l'vn & de l'autre, d'eſtre loüé auec merite: autant certes comme c'eſt le bien d'vn iuge d'auoir bien iugé, & le bien parcillement de celuy au profit duquel il a eſté iugé. Fais-tu doncc, que la iuſtice ne ſoit le bien de celuy qui en eſt doüé, & de celuy auſſi à qui elle paye ce qu'elle luy doit. C'eſt iuſtice de loüer vne perſonne qui le merite: c'eſt donc le bien de l'vn & de l'autre. Nous auons aſſez amplement reſpondu à ces mocqueurs. Mais nous deuions pas auoir ceſte mauuaiſe intention de ſemer ces arguments trompeurs, & tirer la Philoſophie hors du ſiege de ſa Majeſté pour la mettre en ceſte deſtreſſe. Combien vaut-il mieux aller par vn chemin droict & ouuert, que de ſe ietter ſoy-meſme en ces deſtours & labyrinthes qu'il te faut apres rebrouſſer auec beaucoup de peine? Car ces diſputes en fin ne ſont autre choſe que des paſſe-temps de perſonnes qui ſe veulent doctement tromper,

La verité leur plaiſt. Or elle n'a qu'vn viſage.

Difference entre louange & loüangement.

Que c'eſt que louange.

D'où vient la corruption des ſciences.

Difference entre ſplendeur & gloire.

Marque de bonne ame.

Diſcours plus graue que les vaines Diſputes precedentes, par lequel eſt monſtré l'excellence de l'entendement humain.

& ſurprendre l'vn l'autre. Dy pluſtoſt combien il eſt conuenable à la nature, d'eſtendre ſon ame ſur tout ce grand monde. L'ame de l'homme eſt vne grande choſe & genereuſe : elle ne peut ſouffrir d'auoir aucunes bornes, qui ne luy ſoient communes auec Dieu: elle va au pair auec luy. Premierement elle ne prend point pour ſa patrie & pour ſa demeure vn bas lieu: elle ne ſe contente d'Epheſe ou d'Alexandrie, ou de quelque autre lieu plus ſpacieux, plus remply de citoyens & de plus grand nombre de maiſons: ſa patrie eſt tout ce que l'vniuers d'enhaut enuironne de ſon circuit : Toute ceſte grande voûte, ſous laquelle la mer & la terre eſt fondée, ſous laquelle l'art qui ſepare les choſes humaines d'auec les diuines & les conjoint auſſi, ſous laquelle il y a tant de Dieux rangez en bel ordre, qui veillent inceſſamment pour continuer la charge qui leur eſt donnée. En ſecond lieu, elle ne permet point qu'on luy donne vn aage trop court. Tous les temps, dit-elle, ſont à moy. Il n'y a ſiecle qui ſoit clos aux grands entendemens: il n'y a temps ſur lequel ils ne puiſſent ietter leurs penſees. Quand ce iour ſera venu, qui doit ſeparer la conionction, qui a eſté faicte de la diuinité auec l'humanité, ie laiſſeray ce corps au lieu où ie l'ay trouué : ie m'iray rendre à la compagnie des Dieux. Et encor maintenant meſme ie n'en ſuis point du tout priué, mais ie ſuis retenu par la peſanteur de la terre. La demeure de ceſt aage mortel, n'eſt qu'vn auant-jeu d'vne meilleure & d'vne plus longue vie. Tout ainſi que le ventre de noſtre mere nous retient l'eſpace de neuf mois, & nous prepare non point pour ſoy, mais pour le lieu où il ſemble que nous ſoyons iettez ià capables de reſpirer l'haleine, & de pouuoir ſouffrir l'air : pareillement par ceſte eſpace de temps qu'il y a depuis l'enfance iuſqu'à la vieilleſſe, nous ſommes receus pour vn autre enfantement. Vne autre naiſſance nous attend, & vn eſtat d'autres plus belles choſes. Nous ne pourrions ſouffrir le Ciel qu'apres quelque interualle. Par ainſi preuoy de longue main ſans aucune peur ceſte heure du decret de la mort. Ce n'eſt pas la derniere heure de l'ame, elle ne l'eſt que pour le corps. Regarde toutes ces choſes, qui ſont aupres de toy, comme ſi ce n'eſtoient que paquets de hardes que tu tiens dans vne hoſtellerie. Il te faut deſloger, & aller plus loin. Nature foüille tous ceux qui s'en vont comme ceux qui entrent. Elle ne te permet point d'en emporter plus que tu n'en as porté. Encor de ce que tu portois quand tu entras en la vie, il en faut laiſſer vne bonne partie. On t'oſtera la peau qu'on auoit ietté deſſus toy pour derniere couuerture : on t'oſtera la chair & le ſang meſlé auec elle, qui couroit par tout : on t'oſtera les os & les nerfs qui rendoient fermes & fortes les parties fluides & foibles. Ce iour que tu crains comme s'il deuoit eſtre ton dernier, c'eſt le iour de ta naiſſance à l'eternité. Laiſſe ceſte peſante charge. Que retardes-tu tant, comme ſi deſia tu n'eſtois vne autre fois ſorti dehors, quand tu laiſſas le corps dans lequel tu eſtois caché: Tu fais le retif, tu recules : Ce fut auſſi auec de grands efforts que ta mere te mit hors du ventre. Tu ſouſpires, tu pleures: Quand tu naſquis tu pleurois auſſi, Mais lors on te pouuoit bien pardonner : ne faiſant que venir en ce monde, tu n'auois iamais rien veu ne ſenti : eſtant ſorty d'vn lieu chaud & mol des entrailles de ta mere, vn air plus libre & plus grand te ſouffle. Apres, l'atouchement d'vne dure mort t'offença : & eſtant encor ainſi tendre, & n'ayant iamais plus rien veu, tu te trouuas eſtonné entre les choſes que tu ne cognoiſſois pas. Mais maintenant tu ne trouuas pas eſtrange de te voir ſeparé de ce corps duquel tu auois eſté autrefois partie. Laiſſe donc ſans regret ces membres qui ne te ſeruent deſia plus, & deſpoüille ce corps où l'ame long-temps a, ne peut plus loger. Il ſera deſchiré, il ſera noyé & aneanti. Dequoy te faſches-tu ? C'eſt ainſi qu'il ſe fait : les eſtuys

De la ſeparation du corps auec l'ame, & de l'immortalité de celle-cy.

L'hõme ſort du monde auec pareille nudité qu'il y entre.

Miſerable eſtat de l'hõme deuant ſa naiſſance & apres.

Dont il prẽd ſubiect à exhorter à mourir alaigrement.

qui ont tenu couuert ceux qui naiſſent, periſſent touſiours. Pourquoy les aymes-tu tant, comme s'ils eſtoient tiens? Parce, peut-eſtre, que tu en eſt couuert. Il viendra vn iour qui te deſcouurira, & qui te mettra hors de ce ventre vilain & puant, où tu es maintenant logé. Taſche dés maintenant de t'en voler, & t'arracher de là, le plus que tu pourras, reiettant toutes autres choſes, horſmis celles qui doiuent demeurer neceſſairement auec toy. De là meſmes auſſi penſe à quelque choſe plus haute & plus diuine. Quelque iour les ſecrets de nature te ſeront deſcouuerts, ces tenebres ſeront chaſſées, & vne belle clarté reluira de tous coſtez. Penſe en toy-meſmes combien eſt grande ceſte lueur de tant d'eſtoilles, qui meſlent leurs lumieres enſemble. Il n'y aura aucune ombre qui vienne troubler la ſerenité de l'air: tous les quartiers du Ciel reluiront d'vne egale clarté. Le iour & la nuict ne ſont que le changement de l'air voiſin de la terre. Tu confeſſeras d'auoir veſcu en tenebres, lors que tu verras tout entier ceſte lumiere entiere que tu ne vois maintenant que par des petites feneſtres de tes yeux, & toutesfois tu l'admires de bien loin. Que te ſemblera ceſte diuine clarté, quand tu la verras dans ſa place? Ceſte penſée ne peut permettre que rien de ſale ſe puiſſe arreſter dans noſtre ame, rien de bas, ny de cruel. Elle dit que les Dieux ſont teſmoins de toutes choſes. Elle nous commãde de nous rendre agreables à eux, & de ne penſer qu'a leur plaire, & de mettre l'eternité deuant nos yeux: laquelle a ſi grand pouuoir que ſi quelqu'vn la peut conceuoir dans ſon ame, il n'a aucune peur des armées, il ne s'effraye point des trompettes, aucunes menaces ne le peuuent eſpouuanter. Mais pourquoy eſt-ce que celuy s'eſpouuanteroit qui a ſon eſperance en la mort, ſi celuy auſſi qui pẽſe que l'ame ne dure qu'autant de temps qu'elle eſt retenuë dans les liens de ce corps, & qu'auſſi toſt qu'elle en eſt deliurée, elle s'eſuanoüiſt du tout, met peine de pouuoir eſtre vtile encor apres ſa mort? Car encor qu'il nous ſoit rauy à nos yeux, ſi eſt-ce que

Et ce d'autant plus qu'apres la mort on entre en la poſſeſſion des biens excellens.

Vne ſaincte penſée tient l'ame exempte de tous vices.

Quel eſt le bien duquel ioüiſt l'ame vertueuſe.

La vertu de ce Prince, & l'honneur & la gloire
De ſa race, venoit ſouuent en ſa memoire. 4. Aeneid.

Penſe combien les bons exemples nous profitent, & tu cognoiſtras que la memoire des grands perſonnages nous eſt autant profitable, que leur preſence.

EPISTRE CV.

Que l'ennemy le plus dangereux & plus traiſtre à l'homme c'eſt l'homme. Que la Philoſophie peut ſeruir de remede à ces maux.

L'homme ne reçoit point de plus grãds deſplaiſirs que de l'hõme meſme, car les autres creatures ne nuiſent que par accident ou par neceſſité, mais l'homme de guet à penſé.

POurquoy pẽſes-tu ſi ſoigneuſemẽt au malheur qui te peut aduenir & peut auſſi n'aduenir point? Ie parle d'vn feu ou d'vne ruine, & tels autres dangers qui nous aduiennent, & ne viennent point par-aguets. Pren garde pluſtoſt à ceux qui t'eſclairent de pres, qui t'eſpient, & te veulent ſurprendre. Ce ſont des malheurs bien rares, encor qu'ils ſoient bien grands, que de faire naufrage, ou d'eſtre verſé ſous vn coche. Mais le danger qu'vn homme braſſe à vn autre, il eſt ordinaire. Sois touſiours au guet contre ceſtuy-là, ayes touſiours les yeux ouuerts. Car il n'y a point d'autre mal plus frequent, plus opiniaſtre, plus flateur que ceſtuy-là. La tempeſte

menace auant qu'elle s'eſleue, les baſtimens craquent auant tomber, & la fumée ſe void pluſtoſt que le feu. Mais le malheur qui nous vient d'vn homme eſt fort ſoudain. Et d'autant plus qu'il s'approche de toy, d'autaut eſt-il plus finement caché. Tu te trompes, ſi tu te fies au viſage de ceux qui ſe preſentẽt à toy. Ils'ont la face d'hommes, & le cœur de beſtes ſauuages: ſi ce n'eſt que leur fureur eſt plus dangereuſe à ceux qu'elles rencontrent les premiers, parce qu'elles ne la peuuent ſi bien retenir, qu'ils paſſent ſans eſtre offencez. Car rien ne les pouſſe iamais à faire mal que la ſeule neceſſité. C'eſt la faim ou la peur qui les contraint de venir au combat. Mais ce n'eſt que plaiſir à l'homme de faire perir vn homme. Toutesfois en penſant au danger qui te peut aduenir par l'homme, penſe pareillement quel eſt le deuoir de l'homme. Pren garde d'vn coſté, de n'eſtre point offencé, & de l'autre, de n'offencer pas vn. Reſiouy-toy du bien de tout le monde, & ſois faſché de leur mal: ſouuienne toy de ce que tu dois faire pour autruy, & de ce dont tu te dois garder. Viuant ainſi, quel bien t'en aduiendra-il? non pas qu'ils ne te nuiſent, mais qu'ils ne te trompent point. Sur tout retire-toy le plus que tu pourras à la Philoſophie: elle te mignardera dans ſon giron. Tu ſeras entierement ſeur dans ſon ſaint cabinet, ou plus ſeur qu'en tout autre lieu. Nul ne s'entre-heurte, que ceux qui ſe promenent en meſme place. Mais tu ne dois point te vanter de ſuyure la Philoſophie: elle a fort ſouuent eſté dommageable a pluſieurs qui s'en eſtoient fierement & inſolemment glorifiez. Il ſuffit qu'elle te face perdre tes vices, qu'elle ne reproche rien à autruy, qu'elle ne deſdaigne pas les couſtumes publiques, qu'elle ne face point cognoiſtre qu'elle vueille blaſmer tout ce qu'elle ne fait point. On peut eſtre ſage ſans orgueil & ſans enuie.

Remede à ce propos.

EPISTRE CIV.

D'vn voyage qu'il fit hors la ville, pour recouurer ſa ſanté. Qu'il ne faut point paſſer la mer, n'y changer de ville pour fuyr les vices. Il ne faut point aller en autre lieu, mais eſtre autre qu'on n'eſtoit point. Il conſeille de viure auec Caton, Lelius, & Tubero Romains, & auec Socrates & Zenon Grecs.

Exemple de l'amitié conjugale, & de la mutuelle bien vueillance des amis.

IE m'eſtois retiré en ma ville de Nomentan: pourquoy penſes-tu que ce fuſt? pour fuir la ville? Mais pluſtoſt la fiéure, comme l'accez me venoit. Elle m'auoit deſia ſaiſi, quand ie commanday auſſi toſt qu'on attellaſt mon carroſſe, encor que ma bonne femme Pauline me vouluſt retenir, le medecin me trouuant le pouls eſmeu, & le battement des veines inconſtant contre ſon naturel, dit que c'eſtoit vn commencement de fiéure. Toutesfois ie continuay de m'en aller. Il me vint lors à la bouche ce que i'auois ouy dire à Gallio mon Seigneur, lequel eſtant en Achaye, & commençant la fiéure de le ſaiſir, monta incontinent dans la nauire criant que c'eſtoit vne maladie du lieu, & non pas du corps. C'eſt ce que ie dis à Pauline, laquelle me pria d'auoir ma ſanté en recommandation. Car ſçachant que ſa vie ne depend que de la mienne, ie commence d'auoir ſoin de moy-meſme, pour en auoir auſſi d'elle: & iaçoit que la vieilleſſe m'euſt rendu conſtant pour ſupporter beaucoup de mal, ie perds toutesfois ce bien que l'aage m'auoit apporté. Il me ſemble qu'en ce vieillard il y a vn ieune homme, duquel on a pitié. De

ſorte que ne pouuant gagner ſur elle qu'elle m'aime auec plus de conſtance, elle gagne ſur moy, que ie n'aime plus que ie ne deurois. Car il faut s'accommoder aux honneſtes affections: & iaçoit quelquesfois qu'aucunes iuſtes cauſes nous preſſent, il faut neantmoins pour l'honneur de ſes amis, rappeller ſon eſprit mourant, encor que ce ſoit auec peine: il le faut retenir dans la bouche: veu qu'vn homme vertueux doit mettre peine de viure, non pas tant qu'il y prend plaiſir, mais tant qu'il en eſt beſoin. Celuy qui eſtime ſi peu ſa femme & ſon amy, qu'il ne voudroit pas allonger ſa vie pour l'amour d'eux, & qui perſeuere de vouloir mourir, eſt trop delicat. Il faut qu'vne ame ſe puiſſe commander cela, ſi l'vtilité de ſes amis le requiert, qu'elle ne vueille point mourir pour donner ce contentement à elle ſeule: mais ſi elle auoit commencé, elle deuroit pluſtoſt rompre ce deſſein, & s'accommoder à la volonté des ſiens. C'eſt l'acte d'vne ame pleine de vertu & de force, de retourner à la vie pour le bien d'autruy: ce que pluſieurs grands perſonnages ont fait. Mais i'eſtime auſſi, que c'eſt vne grande humanité de conſeruer plus ſoigneuſement ſa vieilleſſe: le plus grand fruict de laquelle, eſt de s'entretenir auec vn grand ſoin, & vne grande ſeureté, & ioüir de ſa vie auec vne plus grande fermeté de courage, ſi tu cognois que cela ſoit agreable, profitable, & deſiré par quelqu'vn de tes amis. D'auantage en faiſant cela, tu en reçois vn grand plaiſir, & vne belle recompenſe. Car quel plus grand contentement pourroit-on ſentir que de ſe voir ſi cheremẽt aimé de ſa femme, que pour l'amour d'elle tu te vueilles encor plus cheremẽt aimer? C'eſt pourquoy ma Pauline peut tant ſur moy que ſa crainte m'eſt cauſe que ie crains. Mais veux-tu ſçauoir comme ie me trouuay du conſeil de mon voyage? Auſſi toſt que i'eus laiſſé ce mauuais air de la ville, & la puanteur de la fumée des cuiſines, leſquelles auſſi toſt qu'on les remuë, iettent auec la pouſſiere toute la vapeur peſteuſe qu'elles tenoient couuerte & cachée, ie ſentis incontinent vn grand changement en ma ſanté. Mais comment penſes-tu que mes forces ſe refirent auſſi toſt que i'arriuay dans le vignoble du lieu? Incontinent que i'entray dans ce paſturage ie me fis donner à manger. Ie me ſentis tout reuenu: la langueur de ce corps mal aſſeuré, & qui craignoit quelque plus grand mal, ne demeura gueres auec moy. Ie commẽce d'eſtudier auec toutes les forces de l'eſprit. Le lieu n'y ſert pas de beaucoup, ſi l'eſprit ne s'ayde, lequel pourra s'il veut au millieu des occupations trouuer touſiours quelques heures ſecrettes. Mais celuy qui choiſit les regions, & cherche le repos, trouuera par tout des affaires qui l'empeſcheront. Car on dit que s'eſtant plaint quelqu'vn à Socrates, que les longs voyages qu'il auoit faicts, ne luy auoient porté aucun profit, il luy reſpondit, Ce n'eſt point ſans cauſe que cela t'eſt aduenu: car tu faiſois ces voyages auec toy. O le grand bien que ce ſeroit à quelques-vns, ſi en voyageant ils ſe pouuoient departir d'auec eux-meſmes, parce qu'ils ne font que ſe ſolliciter, que ſe corrompre, que ſe faire peur. Que ſert-il de paſſer les mers, & de changer les villes? Si tu veux eſchapper aux paſſions qui te tourmentent, il n'eſt pas beſoin d'aller en autre lieu, mais eſtre autre. Pren le cas que tu ſois allé dans Athenes ou à Rhodes. Choiſis vne autre ville telle que tu voudras. Que ſert-il quelles ſoient les meurs de ceſte cité? Tu y as apporté les tiennes. Tu penſeras touſiours, que la richeſſe ſoit vn bien: la pauureté, & (ce qui eſt encor du tout miſerable) vne fauſſe pauureté, te tourmentera. Car encor que tu poſſedes de grãds biens, toutesfois parce qu'vn autre en a de plus grands, il te ſemble que la richeſſe de laquelle il te ſurpaſſe, te defaut. Tu penſes que les honneurs & dignitez ſoient quelque bien. Tu auras mal de teſte que ceſtuy-cy ſoit fait Conſul, qu'vn autre le ſoit pour la ſeconde fois: tu te rechignes de lire ſouuent le nom de quelqu'vn

L'ame vertueuſe doit deſirer de prolonger ſa vie pour l'vtilité des ſiens.

Quel eſt le principal fruict de la vieilleſſe.

Profit qui reuient du changement de l'air des villes à celuy des champs.

La ſolitude ne ſert de gueres ſi l'eſprit ne s'accommode à ſoy-meſme.

Pour s'exẽpter de paſſions, il faut quitter ſes vices.

Diſcours contre l'auarice.

Contre l'ambition.

Contre la ſeeureté.

eſcrit aux Faſtes. La fureur de ton ambition ſera ſi grande, qu'il te ſemblera que pas-vn ne vient apres toy ſi quelqu'vn marche deuãt toy. Tu eſtimeras auſſi que la mort ſoit le plus grand mal qui te puiſſe aduenir, jaçoit qu'elle ne porte aucun mal que la peur qu'on en conçoit auant qu'elle aduienne. Les dangers ſeuls ne t'effrayeront pas : ſe ſeront les ſoupçons : tu ſeras touſiours agité de frayeurs vaines. Car que te ſeruira..

D'auoir peu eſchapper tant de villes de Grece,
Et peu rompre en fuyant des ennemis la preſſe?

Contre la perte des amis.

La paix meſme te portera des peurs, tu ne pourras te fier aux choſes les plus aſſeurees, ſi vne fois l'eſpouuantement t'a fait perdre l'entendement : lequel depuis qu'il s'eſt accouſtumé de s'effrayer ſoudainement à toutes occurrences ne pourra permettre apres que tu puiſſes prendre aucun remede à ton ſalut : car il n'cuite plus les dangers, il ne fait que fuir. Tu penſeras auſſi que c'eſt vn mal extremement grand de perdre qu'elqu'vn de tes amis : Combien que ce ſoit vne folie auſſi grande, comme ce ſeroit, ſi tu pleurois de voir tomber en terre les fueilles de ces beaux arbres qui ſeruent d'ornement à ta maiſon. Tout ce qu'il te plaiſt, reſſemble à vne verdure. Ils viuent tant qu'ils ſont verds : la fortune fait tomber par terre quelque choſe de iour à autre. Mais comme la cheute des fueilles eſt facile à ſupporter, parce qu'elles renaiſſent : auſſi eſt la perte de ceux que tu aimes, & que tu penſes eſtre les plaiſirs de ta vie, parce qu'ils ſe refont, encor qu'ils ne renaiſſent point. Ouy : mais ils ne ſeront point pareils aux autres. Auſſi ne ſeras-tu pareil à toy-meſmes. Il n'eſt iour, il n'eſt heure, qui ne te change. Mais ce larrecin ſe cognoiſt plus facilement aux autres. En toy il eſt caché, parce qu'il ne ſe fait pas ouuertement : les autres nous ſont enleuez tout d'vn coup, mais nous ſommes deſrobez inſenſiblement à nous-meſmes. Ne voudras-tu pas donc penſer à ces choſes, & apporter quelques remedes à ta playe? Voudras-tu touſiours ſemer de nouuelles occaſions de ſoucis, eſperant tantoſt vne choſe, & entrant en deſeſpoir d'vn autre? Si tu es ſage, meſle les vnes & les autres enſemble : n'eſpere point ſans deſeſpoir, & ne deſeſpere point ſans eſperance. Quel profit reuint iamais à pas-vn d'auoir beaucoup voyagé? Il n'a pas temperé ſes voluptez, il n'a pas retenu ſon auarice, il n'a pas addoucy ſa cholere, il n'a pas refroidy la violence indomptée de ſes amours : il n'a peu arracher aucun vice de ſon ame, il ne luy a pas rendu le iugement meilleur, il n'a pas chaſſé ſes erreurs : mais comme ſi c'eſtoit vn enfant qui admire les choſes qu'il n'a iamais veuës, il a eſté retenu quelque peu de temps pour les nouueautez qu'il voyoit. Au reſte l'agitation fait que l'inconſtance de l'ame, qui s'irrite d'auantage quand elle eſt faſchée, ſe rend plus legere & volage : & par ce moyen s'ils ont eu grand deſir de voir ces lieux, ils les ont quittez encor plus volontiers, & comme oiſeaux paſſagers s'en ſont reuolez plus viſte qu'ils n'eſtoient venus. Le pelerinage te donnera cognoiſſance de diuerſes nations, te monſtrera des nouuelles formes de montagnes, des champs d'vne eſtenduë admirable, de grands vallons arrouſez d'eaux qui ne tariſſent iamais, la nature de quelque riuiere qu'on aura remarquée : on t'apprendra comme le Nil ne s'enfle que l'eſté, ou comme le Tigris ſe deſrobe aux yeux, & apres auoir fait vn long corps ſous la terre, il en ſort tout entier : Ou comme Meandre, qui a eſté l'exercice, & le plaiſir de tous les Poëtes, fait vne infinité de replis : & s'approchant en diuers endroicts de ſon propre canal, ſans ſe vouloir ietter dedans, il ſe fleſchit à coſté. Mais rien de tout cela ne te rẽdra ny plus ver-

Contre les frequents & diuers changemens de pays.

tueux, ni plus ſage. Il faut touſiours eſtre apres l'eſtude, apres les autheurs de la ſageſſe pour apprendre ce qui eſt deſia inuenté, & pour rechercher ce qui ne l'eſt pas encores. C'eſt ainſi qu'il faut retirer l'ame de ſa miſerable ſeruitude, & le mettre en liberté. Tant que tu demeureras ſans apprendre ce qu'il faut fuir, & ce qu'il faut deſirer: ce qui nous eſt neceſſaire, & ce qui nous eſt ſuperflu: ce qui eſt iuſte, & ce qui eſt honneſte: ce ne ſera pas voyager, ce ſera errer & vagabonder: ces erreurs ne te porteront aucun profit: Car tu trainés tes paſſions en ces voyages, & tes vices te ſuiuent par tout. A la mienne volonté qu'ils ne fiſſent que te ſuiure: car ils ſeroient plus loin de toy qu'ils ne ſont pas. Mais tu les portes ſur toy, tu ne les menes point. Voila pourquoy, en quelque lieu que tu ſois ils te preſſent, & te donnent pareil tourment autant en vn pays, qu'en autre. Il faut chercher au malade vne medecine, & non point vne region. Quelqu'vn s'eſt-il rompu la iambe? s'eſt-il deſloüé le pied? Il ne monte pas dans vn coche, ou dans vn nauire: il appelle le medecin pour faire reprendre la partie rompuë, & que celle qui eſt deſloüée ſoit remiſe en ſon lieu. Pourquoy pẽſes-tu donc que ton ame, qui eſt rompuë & deſloüée en tant de lieux, puiſſe guarir en changeant de pays? Ce mal eſt trop grãd pour eſtre guary en ſe faiſant porter. Le voyager ne te rendra ni Medecin ni Orateur. Le lieu n'apprend aucune ſcience. Et quoy? La ſageſſe qui eſt la plus precieuſe choſe de ce monde, s'acquiert-elle en chemin? Croy-moy, il n'y a chemin aucun, qui puiſſe arreſter ton ambition, ta cholere, tes frayeurs. Ou s'il y en auoit, toutes ſortes d'hommes y accouroient en foule. Ces maux te tourmenteront, ils t'amaigriront tant que tu iras vagabonder par terre, & par mer, tãt que tu porteras ſur toy les cauſes de ces maux. T'eſtõnes-tu, ſi la fuitte hors de ton pays ne te porte aucun profit? ce que tu veux fuir eſt auec toy. Corrige-toy dõc. Mets bas ceſte peſante charge, chaſſe loin ta conuoitiſe, ou la contiens dans quelque honneſte meſure, oſte toute meſchanceté de ton ame. Si tu veux faire des ioyeux voyages, guaris celuy que tu menes auec toy. L'auarice ne te quittera iamais pendant que tu viuras auec vn auaricieux. La fierté ne te quittera iamais pendant que tu hanteras vn orgueilleux. Tu ne perdras iamais la cruauté en la compagnie d'vn bourreau. La hantiſe des adulteres ne fera qu'allumer ta paillardiſe. Si tu te veux deſpoüiller de vices, il te faut eſloigner des exemples des vices: l'autre, le corrupteur, le cruel, le trompeur, qui t'euſſent fait beaucoup de mal, s'ils euſſent eſté pres de toy, ſont logez dedãs toy. Va chercher de plus gens de bien. Va viure auec Caton, auec Lelius, auec Tuberon: que ſi tu veux viure encor auſſi en la compagnie des Grecs, hante Socrates & Zenon. L'vn t'apprendra de mourir quand la neceſſité le voudra, & l'autre auant qu'il en ſoit beſoin. Vn auec Chryſippus, auec Poſidonius. Ceux-là t'enſeigneront la cognoiſsãce des choſes diuines & humaines. Ceux-là te commanderont de faire touſiours quelque belle choſe: & non ſeulement de ſçauoir ſagemẽt parler, & de tenir de beaux propos, qui ſeront agreables à ceux qui les orront: mais auſſi d'endurcir ton ame, & de la fortifier contre toutes menaces. Il n'y a qu'vn port de ſalut pour la vie, qui eſt touſiours agitée & tourmentée: c'eſt de meſpriſer les choſes à venir, ſe maintenir en toute aſſeurance, preſenter courageuſement l'eſtomach aux coups de fortune, ne ſe cacher, & ne luy tourner iamais le dos. Nature nous a engendrez hardis, & courageux: Et cõme elle a donné à quelques beſtes vn eſprit cruel, à quelques-vnes fin & ruſé, à d'autres craintif? auſſi nous l'a-elle donné grand & genereux, cherchant où il pourra viure honorablement, & non point ſeurement: tres-ſemblable à l'vniuers, lequel il ſuit tant que le pas d'vn homme mortel ſe peut eſtendre, & taſche à luy reſſembler. Il ſe monſtre à tout le monde, & ſemble qu'il ſoit

Les voyages contentent l'eſprit, mais ne le rendent nyplus vertueux ni plus ſage.

Moyen de mettre l'ame en ſa vraye liberté.

Voyager ſãs la Philoſophie, ce n'eſt que vagabonder.

Sans amendement de vie, les diuers voyages ſõt inutiles.

Le moyen de s'amender c'eſt de nettoyer ſõ ame de tous vices, fuyr la compagnie des meſchans & hanter les gẽs de bien.

Exemples ordinaires des gens de bien.

La Philoſophie eſt le ſeul haure de la vie contre les tempeſtes d'icelle.

Excellence de l'entendement humain.

bien aiſe d'eſtre regardé, & d'eſtre loüé : il eſt traiſtre de toutes choſes, il eſt par deſſus toutes choſes. C'eſt pourquoy il ne s'aſſujettit à rien qui ſoit, il ne trouue rien qui luy ſoit trop peſant, rien qui le puiſſe faire plier ſous le faix.

6. Aeneid. *La mort & le labeur ſont horribles à voir.*

Rien moins que cela, ſi on les pouuoit regarder droitement, & rompre les tenebres, qui ſont deuant. Il y a force choſes qui nous eſpouuantent la nuict, que le iour on ne s'en fait que rire.

La mort & le labeur ſont horribles à voir.

Noſtre Virgile a dit cela de fort bonne grace : il n'a pas dit qu'elles fuſſent terribles en effect, mais à les voir. C'eſt à dire qu'elles ſemblent l'eſtre à la veuë, & toutesfois ne le ſont point. Qu'eſt-ce qu'il y a, dis-ie, de ſi eſpouuentable en ces choſes, ſinon ce que l'opiniõ vulgaire en a publié? Pour quoy eſt-ce, Lucilius, qu'eſtant ainſi gaillard & robuſte, tu craindras le labeur, & qu'eſtant hõme tu craindras la mort? Cela me fait ſouuenir de ceux, qui penſent, que ce qu'ils ne peuuent faire, ſoit impoſſible, & qui diſent que nous parlons des choſes qui ſont hors du pouuoir de nature humaine. Hà que i'ay bien meilleure opinion d'eux : ils le pourroient faire eux meſmes, mais ils ne veulent pas. Mais qui eſt celuy, qui l'a voulu entreprẽdre, qui n'en ſoit venu à bout ? Qui eſt celuy qui ne les ait trouué plus faciles en trauaillant? Ce n'eſt point parce qu'elles ſont difficiles, que nous n'oſons point: mais parce que nous n'oſons point, elles ſont difficiles. Toutesfois ſi vous en demandez vn exẽple, prenez Socrates ce vieillard, qui a tant ſouffert, qui a eſté tourmenté de toutes ſortes de maux, qui n'a peu iamais eſtre vaincu ni de la faim ni de la pauureté (que la charge de ſa maiſon luy faiſoit trouuer encor plus faſcheuſe) qui n'a eſté vaincu de trauaux de guerre, qu'il a portez auſſi en ſon temps, ni de ceux qu'il a endurez dans ſa propre maiſon: ſoit que tu parles de ſa femme, qui auoit les mœurs fort ſauuages, & la langue venimeuſe : ſoit que tu parles de ſes enfans, qui eſtoiẽt indociles & rudes, qui reſſembloient plus à la mere qu'au pere. De ſorte qu'il a touſiours veſcu ou en guerre, ou en tyrannie : ou bien en vne liberté plus cruelle que ni la guerre, ni la tyrannie. La guerre dura vingt & ſept ans: apres que les armes furent poſees, la ville fut abandonnée à la cruauté de trente tyrans, pluſieurs deſquels eſtoiẽt ſes ennemis. Mais le dernier iugement fut donné ſous pretexte d'aucuns crimes de grande importance : on l'accuſoit de ſentir mal de la religion, d'auoir corrompu la ieuneſſe, & de l'auoir ſubornée contre les Dieux, contre leurs parens, & contre leur partie. Et apres tout, la priſon, & le poiſon. Mais tant s'en faut, que rien de cela ait peu changer l'ame de Socrates, qu'il n'a peu ſeulement luy faire changer la couleur du viſage. Il retint ceſte loüange rare & admirable iuſqu'au dernier iour de ſa vie, que iamais homme ne vid Socrates, ni plus ioyeux, ni plus triſte. Il fut touſiours conſtant parmy l'inconſtance de fortune. Veux-tu encor vn autre exemple? Pren ce Caton dernier, contre lequel fortune ſe monſtra plus ennemie, & plus opiniaſtre. Car luy ayant eſté contraire en tous lieux, elle l'a eſté encor d'auantage en ſa mort: toutesfois il fit cognoiſtre qu'vn homme de cœur peut viure en deſpit de fortune, & mourir en deſpit d'elle. Il auoit paſſé toute ſa vie aux guerres ciuiles, ou en vn aage qui appreſtoit deſia la guerre ciuile. De ſorte que tu pourrois dire qu'il n'a pas veſcu en moindre ſeruitude, que Socrates, ſinon que tu penſes que Ca-

L'eſprit de l'homme eſt capable de tout, pourueu qu'il s'y applique à bon eſcient.

Exemple en Socrates qui ne fut iamais vaincu d'aucun mal.

Non pas meſme eſmeu.

Autre exẽple en Caton d'Vtique, qui monſtra meſme en ſa mort qu'vn homme courageux peut viure & mourir en deſpit de fortune : & en ſa vie.

Pompeius, & Ceſar, & Craſſus fuſſent compagnons en la liberté. Pour ſi ſouuent que la Republique ſe ſoit changée, on n'a iamais veu changé Caton. En tous temps & en tous affaires il a eſté touſiours ſemblable à ſoy. Eſtant Preſteur, eſtãt repouſſé du Conſulat, eſtant accuſé, eſtant en la prouince, en haranguant au peuple, en l'armée, en ſa mort, en l'effroy & en l'ſtonnement de la choſe publique: lors que d'vn coſté Ceſar eſtoit ſouſtenu de dix legions de vieux ſoldats bien aguerris, & que Cn. Pompeius auoit auec ſoy toutes les forces des nations eſtrangeres: il fiſt teſte luy ſeul contre tous. Quand les vns ſe rendoient au camp de Ceſar, & les autres à celuy de Pompée: ce Caton tout ſeul fit quelque party pour ſoy, & pour la Choſe publique. Si tu veux te repreſenter en l'entendement l'image de ce temps-là, tu verras d'vn coſté le peuple & tous les gens de baſſe condition, eſchauffez à faire vn nouueau changement d'eſtat: & de l'autre, tous les plus grands de la ville, & la nobleſſe Romaine, & tout ce qui eſtoit de ſainct, & de choiſi: ny ayant que deux autres au milieu: ſçauoir eſt la Choſe publique, & Caton tu teſmerueilleras, dis-ie, quand tu verras

L'Atride Agamemnon, & Priam orgueilleux,
Et achile cruel à l'endroit de tous deux.

Car il les blaſme tous deux, & les deſarme tous deux. Il fait ce iugement de tous deux: Il dit que ſi Ceſar gagne, il ſe tuera: ſi c'eſt Pompée, il s'en ira en exil. Quelle autre choſe deuoit-il plus craindre, puis qu'il auoit arreſté contre ſoy-meſme, au cas qu'il vaincroit, ou qu'il ſeroit vaincu, ce que les ennemis qui euſſent eſté plus offenſez contre luy, pouuoient ordonner? Il mourut donc par ſa propre ſentence. Ne vois-tu pas que les hommes peuuent ſupporter beaucoup de trauail? Il mena ſon armée par les deſerts d'Afrique, marchant touſiours à pied. Ne vois-tu pas qu'ils peuuent endurer la ſoif? Menant les reliques de ſon armée vaincuë ſans aucun bagage, & paſſant des montagnes ſteriles & ſeches, ayant touſiours la cuiraſſe ſur le dos, il ſouffrit la faute d'eau: & s'il ſe trouuoit par fortune quelque fontaine, il beuuoit le dernier. Ne vois-tu pas qu'on peut meſpriſer, & l'honneur & l'ignominie? Le meſme iour qu'il fut repouſſé du Conſulat, il ioüa au balon deuant toute ceſte aſſemblée publique. Ne vois-tu pas qu'on peut ne craindre point la puiſſance des grands: Il défia tout à vn coup & Ceſar & Pompée l'vn deſquels pas vn ne pouuoit offenſer, ſinon que pour gagner la bonne grace de l'autre. Ne vois-tu pas qu'on peut meſpriſer & la mort, & l'exil? Il ſe condamne à mort, & banniſſement, & à faire cependant la guerre: Nous pouuons donc auoir autant de courage contre toutes ces choſes, pourueu que nous vueillons retirer noſtre col de deſſous le ioug. Il faut en premier lieu reietter loin toutes voluptez: car elle nous oſtent les forces, & nous effeminent, & ont beſoin de beaucoup de choſes, qu'il faut attendre de la fortune. En apres il faut meſpriſer les richeſſes, qui ſont le guerdon & le fruict de la ſeruitude. Il faut quitter l'or, & l'argent, & toutes autres choſes, qui ne ſeruẽt que de charge aux riches maiſons. On ne peut acepter la liberté qu'elle ne couſte bien cher: ſi vous la priſez beaucoup, il faut auſſi eſtimer fort peu toutes autres choſes.

Qu'il n'y a trauail ne fatigue que l'homme ne puiſſe deuorer.

Qu'on peut negliger, l'honneur & le deshonneur, & la puiſſance des grands, & la mort & l'exil.

Moyen d'apdequer à noſtre vſage les exemples des hommes vertueux.

EPISTRE CV.

Comme il faut fuyr l'eſperance, l'enuie, la haine, la crainte & le meſpris. Peu parler auec les autres, & beaucoup auecques ſoy. Le plaiſir qu'on prend à parler, fait en fin deſcouurir les ſecrets.

Pluſieurs motifs peuuent inciter les hommes à la ruine les vns des autres.

IE te diray ce qu'il faut que tu faces pour viure auec plus d'aſſeurance. Toutesfois ie veux que tu prennes ces preceptes, comme ſi ie t'enſeignois les moyens, par leſquels tu peuſſes conſeruer ta ſanté au pays d'Ardea. Penſe combien de choſes il y a qui peuuent eſmouuoir les hommes à la ruine des hommes : tu trouueras l'eſperance, l'enuie, la haine, la crainte, & le meſpris. Mais entre tous ces maux, le meſpris eſt ſi leger, que pluſieurs ſe ſont cachez deſſous luy, pour vn grand remede.

Le meſpris.

Celuy qui meſpriſe vn autre, ſans doute iamais il ne le foule aux pieds, il paſſe tout outre. Aucun ne ſe veut mettre en peine, & ne ſe veut opiniaſtrer de faire mal à vne perſonne de laquelle il ne tient compte. Vn iour de bataille on quitte celuy qui eſt tombé par terre pour combattre celuy qui eſt debout. Tu euiteras l'eſperance des meſchans, ſi tu n'as rien qui eſueille la deteſtable conuoitiſe d'autruy, ſi tu ne poſſedes quelque belle terre. Car les choſes excellentes & belles, encor qu'on ne les ait guere veuës, ſont touſiours deſirées. Mais tu fuiras l'enuie, ſi tu ne te fais guere cognoiſtre, ſi tu ne vantes pas tes biens, ſi tu ſçais t'en reſiouïr en toy-meſmes. Tu pourras auſſi euiter la haine de l'offenſe qu'on receuroit de toy, en n'irritant pas-vn ſans occaſion ce que le ſens commun te gardera de faire : car cela a apporté beaucoup de dommage à pluſieurs. Quelques-vns hayſſoient, & ſi n'auoient point d'ennemis. Mais la mediocrité de ta fortune, & la douceur de ton eſprit, feront que tu ne ſeras pas craint meſmement, quand les hommes cognoiſtront que tu es tel, qu'on ne te peut offenſer ſans danger. Sois facile à te reconcilier, & que ce ſoit auec toute aſſeurance. C'eſt choſe dangereuſe d'eſtre craint, & dans ſa maiſon & dehors, & de ſes eſclaues, & de ſes enfans. Il n'y a pas-vn, qui n'ait aſſez de force pour nuire : ioint que celuy qui eſt craint à occaſion de craindre. On ne ſe peut faire redouter ſans ſe mettre en danger. Reſte à parler du meſpris, la condition duquel eſt en la puiſſance de celuy qui le recherche, & qui eſt meſpriſé, parce qu'il le veut eſtre, & non point parce qu'il le merite. Tout le mal que le meſpris apporte ſera chaſſé par les ſciences, & par les bons arcs, & par les amitiez de ceux qui peuuent beaucoup aupres des grands : auſquels il ſe faudra adreſſer, & non pas s'engager, afin que le remede ne couſte plus cher, que le peril ne porteroit de dommage. Toutesfois il n'y a rien qui profite tant, que de viure en repos, & de ne parler à pas-vn que le moins que tu pourras, & ſouuent auec toy. Le parler a quelque douceur, qui nous ſurprend & nous flatte, & qui nous fait deſcouurir nos ſecrets, comme fait l'yureſſe, ou l'amour. Apres, aucun ne pourra taire ce qu'il aura ouy dire : & pas-vn ne ſe contentera de dire ſeulement ce qu'il aura ouy. Celuy auſſi, qui ne pourra taire la choſe, n'en taira pas l'autheur. Car chacun trouue touſiours quelqu'vn à qui il fie le ſecret qu'on luy auoit fié. Et pour contenir ſon caquet, & ſe contenter des oreilles d'vn ſeul, il fera que le peuple en ſera l'autheur. Et voila comment ce qui n'agueres eſtoit ſecret, eſt fait vn bruit public. La plus

L'eſperance.

L'enuie.

La haine.

Quelle eſt la condition du meſpris.

Le moyen de contrequarrer les paſſions: &

grande partie de noſtre aſſeurance, c'eſt de ne faire rien de meſchant. Les hommes ſuperbes & tyrans menent vne vie deſreglée & pleine de deſordre : ils ont autant de peur, comme ils font de mal : ils ne ſont iamais en repos d'eſprit. Ils tremblent quand ils ont mal fait, ils ſont touſiours en doute. La conſcience ne leur permet point de faire aucune autre choſe, & les contraint de ne penſer qu'à eux. Celuy ſouffre beaucoup de peine, qui l'attend : & quiconque l'a meritée, l'attend. Quelque bonne fortune peut bien releuer de la peine vne mauuaiſe conſcience: mais non pas luy donner aſſeurance. Car encor qu'il ne ſoit point deſcouuert, il craint de l'eſtre. Quand il dort ſon forfait le reſueille : & ſi on parle de la meſchanceté d'autruy, il penſe à la ſienne. Il luy ſemble qu'elle ne ſera iamais oubliée, ny aſſez couuerte. Vn meſchant homme peut par quelque bonne fortune eſtre caché, mais il ne peut viure en aſſeurance.

Le poſſeder ſon ame en repos.

Ce que peut vne mauuaiſe conſcience.

EPISTRE CVI.

Si les biens de l'ame & les vices ſont corps. Ce qui commande au corps eſt corps. Qu'on employe trop de ſubtilité en choſes ſuperfluës. Il y a de l'intemperance au ſcauoir comme en toutes autres choſes.

SI ie fais reſponce vn peu tard à tes lettres, ce n'eſt point que ie ſois empeſché d'aucunes occupations : ne penſe point que ie me vueille ſeruir de ceſte excuſe. Ie ſuis deſchargé de tous affaires, & ceux qui le voudront eſtre le ſeront. Les affaires ne ſuiuent aucun: mais on les ſuit, & on les recherche : on penſe que ce ſoit vn grand honneur que l'occupation de beaucoup d'affaires. Pourquoy donc eſt-ce que ie ne reſcriuois ſur le champ à ce que tu demandois? Ce que tu demãdois eſtoit vne partie de mon œuure, qui deuoit venir en ſon lieu à la ſuitte de mon liure. Car tu ſçais que ie veux traitter toute la Philoſophie morale, & declarer toutes les queſtions qui en dependent. C'eſt pourquoy ie doutois, ſi ie deuois attendre, que ie fuſſe venu au lieu où ceſte queſtion ſe doit traitter, ou ſi ie deuois donner ceſte audience hors de roolle. Il m'a ſemblé qu'il ſeroit plus honneſte, de ne retenir point longuement vn homme, qui venoit de ſi loin. A ceſte cauſe ie tireray de la ſuitte de ce grand diſcours, & de la liaiſon d'iceluy, ce que tu demãdes: & s'il y a quelqu'autre choſe qui s'approche de cela, encor que tu ne le demandes point, ie te l'enuoyeray. Mais demandes-tu que c'eſt? Ce ſont des choſes qui dõnent plus de plaiſir que de profit : comme eſt ce que tu demandes, ſi le bien eſt corps. Il eſt corps : car il fait. Ce qui fait, eſt corps. Le bien meut l'ame, & la forme en quelque matiere, & la contient. Cela donc qui eſt propre au corps, eſt le bien du corps : & par conſequent les choſes qui appartiennent à l'ame, ſont corps. Car elle eſt corps, Il faut neceſſairement que le bien de l'hõme, ſoit corps, veu qu'il eſt corporel. Ie mentirois ſi ce qui le nourrit, & ce qui conſerue ſa ſanté, ou qui la luy rend, n'eſtoit corps. Son bien donc eſt corps. Ie penſe qce tu ne feras point de doute, que les affections ne ſoient corps, afin que ie meſle en ce diſcours vn poinct que tu ne demandois pas : comme eſt la cholere, l'amour, & la triſteſſe : que ſi tu en doutois, prends garde ſi elles nous changent le viſage, ſi elles nous rident le front, ſi elles nous reſiouiſſent la face, ſi elles nous font quelquesfois rougir, & quelquesfois

L'excuſe qu'on reiette ſur ſes occupations, eſt friuole, veu que nul n'en a ſinon autant qu'il en veut auoir.

Queſtion & diſputẽ ſi ce qu'on appelle bien eſt corps.

Si les affections.

Les maladies de l'ame, & la meſchanceté, ſont corps.

deuenir palles. Et quoy? Penſes-tu que ces marques ſe puiſſent manifeſtement grauer ſur le corps, que par vn autre corps? Si donc les affections ſont corps, les maladies de l'ame le ſont auſſi, l'auarice, la cruauté, les vices endurcis, qui ſont deſia venus à tel poinct, qu'ils ſe ſont rendus incorrigibles. La meſchanceté donc l'eſt auſſi, & toutes les eſpeces de meſchanceté, comme eſt l'enuie & la ſuperbe. Il s'enſuit donc que les biens le ſont auſſi. Premierement parce qu'ils ſont contraires aux maux. En ſecond lieu, parce qu'ils ſe rendent meſmes marques, & meſme teſmoignage. Ne vois-tu pas quelle vigueur la magnanimité met dãs les yeux? quelle diligence nous apporte la prudence? quelle modeſtie, & quel repos d'eſprit engendre la reuerence? quelle douleur en la face, la ioye? quelle rigueur la ſeuerité? & quelle aſſeurance la verité nous donne? Il faut donc que ce qui change la couleur & la contenance du corps, & qui exerce ſon empire ſur luy, ſoit parcillement corps. Or toutes les vertus dont ie viens de parler, ſont biens: ce qui procede d'elles, l'eſt auſſi. Peut-on faire doute, que ce donc quelque choſe peut eſtre touchée, ne ſoit corps? Car comme dit Lucrece.

Ce dõt quelque choſe peut eſtre touché, eſt corps.

Rien ne peut, fors le corps, toucher n'eſtre touché.

Auſſi tout ce qui peut agir ſur le corps.

Mais toutes ces choſes que i'ay dites, ne pourroient changer le corps, ſi elles ne le touchoient: il s'enſuit donc qu'elles ſont corps. Il faut auſſi, que ce qui a ſi grande force, qu'il peut eſmouuoir & contraindre, retenir & commander, ſoit corps. Mais quoy? la crainte ne retient-elle point? La hardieſſe n'eſmeut-elle pas? La force du courage ne pouſſe-elle point? ne donne-elle point vne ardeur? La modeſtie n'arreſte & ne retire-elle pas? La ioye n'eſleue-elle point? Et la triſteſſe n'abbat-elle pas? Bref tout ce que nous faiſons c'eſt par le commandement du vice ou de la vertu. Ce qui commande au corps eſt corps: ce qui vſe de violence ſur le corps eſt corps: le bien du corps eſt corporel: le bien de l'homme eſt auſſi le bien du corps: il eſt donc corporel. Or puis que ie t'ay obey: & que i'ay fait ce que tu as voulu, ie veux dire à moy-meſme, ce que ie voy que tu diras. C'eſt comme ioüer aux eſchets: nous dependons noſtre ſubtilité apres vne choſe inutile. Ces diſcours ne nous peuuent pas faire bons, encor qu'ils nous facẽt ſçauans. Eſtre ſage, eſt vne ſcience plus ouuerte, & plus ſimple. Il ſe faut peu ſeruir de lettres pour auoir l'ame bonne. Mais comme nous ſommes prodigues de tous nos autres biens, nous le ſommes auſſi de la Philoſophie. Comme nous ſommes exceſſifs, & mauuais meſnagers en toute choſe, nous le ſommes auſſi aux lettres. Nous apprenons pour ſeruir à l'eſchole, & non point à noſtre vie.

Comme les diſputes friuoles & inutiles.

EPISTRE CVII.

Qu'il ne ſe faut point offencer des pertes & incommoditez qui nous aduiennent. Il faut commander à noſtre ame de les ſupporter. Nature tempere toutes choſes par des changemens. Qu'il ſe faut ſouſmettre à la volonté de Dieu.

Quels dangers il faut traverſer durant la

OV eſt maintenant la ſageſſe, où eſt ce ſubtil iugement auec lequel tu meſpriſes toutes choſes. Où eſt ceſte grandeur de courage? vne choſe de ſi peu d'importance te peut-elle faſcher? Quand tes eſclaues t'ont veu occupé, ils ont pris:

ceſte occaſion pour ſe mettre en fuitte. Si comme amis ils t'auoient trompé, (car ie ſuis content qu'ils portent ce nom qu'Epicurus leur a donné, & qu'on les appelle ainſi) quelle partie de tes biens aurois-tu perdu? Tu n'as plus ceux qui te faiſoient perdre ta peine, & qui te rendoient faſcheux aux autres. Il n'y a rien en cela, qui ne puiſſe aduenir, rien qu'on ne doiue craindre. Ce ſeroit auſſi ſottement fait de t'offencer de cela, comme de te plaindre qu'on t'euſt ietté de l'eau, ou qu'on t'euſt crotté par les ruës. La condition de noſtre vie eſt ſemblable à celle des bains, de la preſſe, & du chemin. Quelques choſes demeurent en arriere, quelques autres en aduiendront que tu ne penſeras pas, le viure n'eſt pas choſe delicate. Tu es entré en vn fort long chemin: il faudra que tu chopes, que tu entre-heurtes, que tu tombes, que tu te laſſes, & que tu t'eſcries, O mort! & qu'en diſant cela tu meures. Tu laiſſeras ton compagnon en vn lieu, tu le mettras en terre en vn autre endroit, tu auras peur de luy. Il faut acheuer ce faſcheux chemin par telles & ſemblables iniures: il faut preparer l'ame contre toutes choſes. Il faut qu'elle ſçache que elle eſt venuë en vn lieu,

cours de ceſte vie: & quel eſt le moyen de les adoucir.

Où eſt logé le dueil, la peine vengereſſe,
La paſle maladie, & la triſte vieilleſſe.

6. Aeneid.

C'eſt en la compagnie de telles gens, qu'il faut paſſer la vie. Tu ne peux pas fuyr cela, mais tu le peux bien meſpriſer. Or tu le pourras meſpriſer, ſi tu y penſes ſouuent, & ſi tu préuois ce qui peut aduenir. Il n'y a pas vn, qui ne ſoit allé auec plus de courage au deuant du danger, contre lequel il s'eſtoit appreſté, & qui n'ait fait teſte aux choſes les plus dures, s'il les auoit diſcouruës en ſon entẽdement. Au contraire celuy qui n'y a point penſé, s'eſtonne contre les choſes plus legeres. Il faut prendre garde que rien n'aduienne, qu'on n'y ait penſé. Et d'autant que tous maux ſont plus faſcheux par la nouueauté, ce penſement continuel t'apportera ce bien que tu ne ſeras point nouueau gendarme enuers quelque mal que ce ſoit. Tes ſeruiteurs t'ont laiſſé. Mais ils en ont deſrobé vn autre, ils en ont accuſé vn autre, ils en ont tué vn autre, ils en ont trahy vn autre, ils en ont foulé vn autre aux pieds, ils en ont voulu faire mourir vn par poiſon, & l'autre par accuſation de crimes. Tout ce que tu pourrois dire eſt aduenu à pluſieurs, & aduiendra par cy-apres. Il y a vn grãd nombre, & vne grande diuerſité de maux, qui ſont aſſuſtez contre nous. Les vns ſont deſia fichez dedans nous, les autres ſe brandiſſent, lors meſmes qu'ils viẽnent: & quelques autres encor, qui doiuent tomber ſur autruy, nous preſſent. Ne nous eſtonnons point des choſes, auſquelles nous ſommes nais, & dont pas-vn ne ſe doit plaindre, parce qu'elles ſont eſgales à tous. Ie dis qu'elles ſont eſgales, d'autant que celuy qui les a euitées, les a peu ſouffrir. Et vne loy' eſgale quand elle eſt faite par tous, encor que tu n'en ayes point vſé. Commandons à noſtre ame d'endurer, d'eſtre equitable, & payons noſtre tribut ſans nous plaindre d'eſtre mortels. L'hyuer amene les glaces: il faut ſentir le froid: l'Eſté ramene les chaleurs: il faut ſuer: l'intemperature du Ciel menace la ſanté: il faut eſtre malade. Vne beſte ſauuage nous aſſaillira en quelque lieu & l'homme auſſi qui eſt plus pernicieux que toutes les beſtes ſauuages du mõde. L'eau t'emportera vne choſe, & le feu vne autre. Nous ne pouuons pas changer ceſte condition des choſes. Mais nous pouuons faire cecy, nous armer d'vn grand courage digne d'vn hõme de bien, auec lequel nous pourrons ſouffrir vertueuſemẽt les traicts de la fortune, & conſentir à la nature. Or la nature tempere tout ceſt Empire que tu vois par changement: vn temps clair &

Il faut façonner l'ame au meſpris de tous ce qui peut aduenir.

Preuoir de loin.

Ne s'eſmerueiller des accidents auſquels on eſt nay.

Eſtre paiſibles, equitables & contens de ſa condition.

S'armer de conſtance contre l'aduerſité.

ſerain ſuit les nuées. Apres que la mer a eſté calme, elle ſe trouble. Les vents ſouffient l'vn contre l'autre, & le iour ſuit la nuict: vne partie du Ciel ſe couche quand l'autre ſe leue: l'eternité des choſes ſe ſouſtient par contraires. C'eſt à ceſte loy que noſtre ame ſe doit accommoder : c'eſt elle qu'il faut qu'elle ſuyue, & à qui elle obeyſſe, & qu'elle penſe que tout ce qui s'eſt fait, ſe deuoit faire, ſans ſe courroucer contre nature. C'eſt tres-bien fait de ſouffrir ce que tu ne peux changer en mieux, & ſuyure la volonté de Dieu, autheur de tout ce qui nous aduient, ſans murmurer contre luy. Celuy eſt vn mauuais gendarme, qui ſuit ſon general en pleurant. Receuons donc de bon cœur, & auec allegreſſe, les commandemens qu'on nous donne : ne delaiſſons pas le cours de ceſt excellent ouurage, dans lequel eſt entre-tiſſu tout ce qu'il faut ſouffrir : & parlons auec Iupiter, comme noſtre Cleanthes parloit auec luy par ces vers elegans, leſquels il m'eſt permis de tourner en noſtre langue, à l'exemple de Ciceron homme tres-eloquent. S'ils te plaiſent tu les prendras en bonne part: s'ils te deſplaiſent, tu ſçauras que i'ay ſuiuy l'exemple de Ciceron.

Suyure ſans murmurer, la volonté de Dieu.

Pere de l'vniuers, qui gouuerne les Cieux,
Ainſi qu'il te plaira mene-moy en tous lieux :
Ie ſuis preſt d'obeyr à ta volonté ſaincte,
Ie te ſuiuray par tout ſans aucune contrainčte.
Si tu me fais rebours, & refuſant ton mors,
Ie t'accompagneray plein de pleurs & remors,
Les deſtins menent ceux qui de bon cœur les ſuyuent,
Trainant en deſpit d'eux les hommes qui les fuyent.
Mais ſi ie ſuis meſchant, pour le moins ie dois bien
Souffrir autant qu'a peu ſouffrir l'homme de bien.

Viuons doncques ainſi, parlons ainſi. Que le deſtin nous trouue tous preſts à le ſuyure ſans aucun refus. C'eſt vn grand courage à celuy qui s'eſt donné du tout à Dieu : au contraire c'eſt vn cœur laſche & vilain, qui reſiſte & y contredit. Il auroit mauuaiſe opinion de l'ordre de ceſt vniuers, s'il vouloit pluſtoſt corriger les Dieux, que ſoy-meſme.

Courage grand & laſche.

EPISTRE CVIII.

Ceux qui vont à l'eſchole de la Philoſophie, apprennent touſiours quelque choſe. Quelques-vns vont à l'eſchole comme au theatre pour paſſer le tẽps. Il auoit appris ſous Attalus criãt contre les vices à ne manger d'aucuns animaux. Et que Tybere auoit chaſſé la religion eſtrangere. Qu'il faut employer le temps preſent, & ne remettre rien à l'aduenir.

Si l'eſtude ne ſe fait auec ordre & bonne methode, elle s'ẽpeſche elle meſme, & pour apprendre, le

L'A queſtion que tu me demandes eſt du nombre des choſes qu'il faut ſçauoir ſeulement, afin qu'on puiſſe dire qu'on les ſçait. Mais puis qu'il te la faut ſçauoir, & que tu te haſtes auec tant d'opiniaſtriſe & d'importunité, & que tu ne veux attendre les liures, qui contiennent toute la partie de la Philoſophie qu'on appelle morale, leſquels i'ay eſcrits auec vn fort bel ordre, ie m'en depeſcheray incontinent. Toutesfois ie te veux au prealable eſcrire, comme tu dois conduire ce deſir

d'apprendre, duquel ie voy que tu bruſles, afin qu'il ne s'empeſche pas luy-meſme. Il ne ſe faut point à tous coups ietter ſur les preceptes vniuerſels, ny les prendre ſi viuement au collet. Par le moyen des parties on vient à la cognoiſſance du tout. Nous deuons choiſir la charge ſelon nos forces, & n'entreprendre pas plus qu'elles ne peuuent porter. Il ne faut pas boire autant que nous voulons, mais autant que nous pouuons tenir. Aye ſeulement bon courage, tu en prendras autant que tu voudras. Tant plus qu'vne ame en reçoit, tant plus elle s'eſlargit. Ie me ſouuiens qu'Attalus nous commandoit cela, quand i'aſſiegeois ſon eſchole, & que ie venois le premier, & en ſortois le dernier: & lors qu'il ſe pourmenoit, nous l'attirions à quelques diſputes: & que nous le trouuions non pas preſt ſeulement d'ouyr ceux qui vouloient apprendre de luy, mais de leur venir au deuant. Celuy qui enſeigne (dit-il) & celuy qui apprend, doiuent auoir vne meſme intention: que l'vn vueille porter profit, & l'autre le receuoir. Il faut que celuy qui vient à l'eſchole des Philoſophes, en rapporte tous les iours quelque choſe de bon auec ſoy: il faut qu'il s'en retourne plus ſain, ou plus diſpoſé à l'eſtre. Et certainement il s'en retournera tel. Car la vertu de la Philoſophie eſt telle, qu'elle profite non ſeulement à ceux qui eſtudient, mais encor à ceux qui la hantent. Celuy qui va au Soleil, encor qu'il n'y aille point pour cela, en reuiẽt tout hallé. Ceux qui ſe ſont aſſis & arreſtez quelque temps à la boutique d'vn parfumeur, emportent auec eux l'odeur, & la ſenteur du lieu. Pareillement il fait que ceux qui ont demeuré auec vn Philoſophe, en retiennent quelque choſe, dont les plus negligens peuuent faire profit. Pren garde à ce que ie dis: ie dis, negligens, & non point, refuſans. Et quoy? N'auons-nous pas cogneu quelques-vns, qui ont eſté long-temps aſſis auprés de la Philoſophie, ſans en auoir prins aucune couleur? Pourquoy ne les aurois-ie cogneus? C'eſtoient des plus aſſidus & ordinaires qui fuſſent: leſquels ie veux appeller non ſeulement diſciples, mais pluſtoſt hoſtes des Philoſophes. Quelques-vns viennent pour ouyr, & non point pour apprendre: de meſme qu'on nous meine en vn theatre pour paſſer le temps, & pour donner du plaiſir à nos oreilles en oyant quelque belle harangue, ou quelque muſique, ou quelques comedies. Tu verras que la plus grande partie de ces auditeurs vont à l'eſchole d'vn Philoſophe: comme en vn lieu de loiſir & de paſſe-tẽps. Ils ne vont pas-là pour y laiſſer quelque vice, ou pour choiſir quelque belle façon de viure, à laquelle ils puiſſẽt dreſſer leurs mœurs, mais ſeulemẽt pour donner contentement à l'oüye. Il y en a toutesfois qui viennent auec des tablettes, non point pour retenir les choſes, mais pour eſcrire quelques paroles, qui peuuent auſſi peu profiter à autruy qu'à eux-meſmes. Il y en a d'autres, qui s'eſueillent ſur quelques beaux mots, & entrent aux meſmes paſſions de ceux qui recitent: ils entrent en quelque allegreſſe de viſage & d'eſprit, & s'eſmeuuent d'vn pareil rauiſſement que ces chaſtrez de Cybele, qui deuiennent furieux au ſon des fluttes Phrygiennes. Il y en a auſſi quelques-vns que la beauté des choſes pouſſe & rauit, & non point le ſon des paroles vaines. S'ils oyent parler auec quelque vehemence contre la mort, ou ſuperbement contre la fortune, il leur prend incontinent vn extréme deſir de faire tout ce qu'ils orront dire. Ils ſont touchez d'vne grande affection, & deuiennent tels que on leur commande, ſi ceſte impreſſion demeuroit longuement dans leur ame: & ſi le peuple qui diſſuade toutes choſes honneſtes, n'empeſchoit auſſi toſt ceſte belle ardeur. Il y en a peu qui ayent peu rapporter iuſqu'à leur maiſon ceſte hardieſſe de courage qu'ils auoient conceuë. Il eſt aiſé d'exciter l'auditeur au deſir de raiſon. Car nature a mis les fondemens & la ſemence des vertus en tous hommes: nous ſommes tous naiz à toutes ces belles choſes,

maiſtre & le diſciple doiuent viſer à meſme fin: car

Sans vn tel deſir, on ne peut profiter.

La Philoſophie plus à telle vertu qu'elle, meſme la conuerſation des doctes, eſt profitable aux negligens.

Diuers eſprits ſtudieux, mais tous ne ſont capables de comprendre.

Comparaiſon des mauuais eſcholiers auec les fluflours Phrygiens.

Le nombre des bons ſtudiant eſt peu: toutesmoins ils ſurmontent & ſurmanceront en vertu & ſcience.

Mais quand quelqu'vn parle pour nous eſmouuoir & irriter, lors tous ces biens de l'ame, qui eſtoient comme endormis, ſe reſueillent. Ne vois-tu pas comme les theatres ſe rempliſſent d'vn bruit ioyeux, quand quelques paroles qui plaiſent à tout le monde, ont eſté prononcées, & que par vn conſentement commun nous teſmoignons eſtre veritables?

Le pauure auoir beſoin de mainte choſe on voit:
Mais auſſi tout defaut à l'auaricieux.
L'auare ne fait bien a pas-vn que ce ſoit:
Plus à ſoy qu'à nul autre il eſt pernitieux.

Les plus vicieux meſmes oyent volontiers deſcrier les vices deſquels ils ſont entachez.

Ce vilain auaricieux oyant reciter ces vers, frappe des mains, & fait ſemblant de ſe reſioüir de voir blaſmer ſes vices. Ne penſes-tu pas que cela ait encor plus de vertu, quand ces paroles ſortent de la bouche d'vn Philoſophe, & quand ces vers ſont entremeſlez auec des preceptes ſalutaires, qui pourront auec plus d'efficace s'inſinuer dans l'entendemẽt d'vn peuple ignorant? Car (comme diſoit Cleanthes) tout ainſi que noſtre haleine rend vn ſon plus haut & plus clair, quand il paſſe par le conduit eſtroit de la trompette, & ſort apres par vne iſſuë plus large: pareillement la contrainte meſurée d'vn vers fait que noſtre entendement conçoit plus clairement. On oyt la meſme choſe qui ſera dite en proſe & langage commun, auec plus de negligence: elle n'entre, & ne pique point ſi auant. Mais quand les nombres ſortent en campagne, & que certains pieds comprennent briefuement vne belle conception, ceſte meſme ſentẽce eſt iettée comme d'vn puiſſant bras. On diſcourt auec beaucoup de paroles du meſpris des richeſſes: on commande aux hommes auec de longues harangues de croire que la richeſſe eſt en l'ame, & non point au patrimoine: que celuy eſt riche qui ſe peut accommoder auec ſa pauureté, & qui de peu de bien s'eſt rendu bien aiſé. Toutesfois l'eſprit des perſonnes eſt touché plus au vif, quand ces choſes ſont dites en vers.

Comparaiſon monſtrant que les vers ont plus d'energie, que la proſe.

Celuy qui deſire, a beſoin de petit:
Et celuy qui ne veut que ce qui luy ſuffit,
A tout ce qu'il demande.

Quand nous oyons dire cela, & autres choſes ſemblables, nous ſommes contraints de confeſſer que c'eſt que la verité. Mais ceux qui ne ſont iamais ſaouls, ils ſont lors rauis d'admiration: ils crient, ils deteſtẽt les richeſſes. Quand tu verras qu'ils auront ceſte affection, tien-les de pres, aggraue, charge là deſſus, & laiſſe à part toutes ces ambiguitez, ces ſyllogiſmes, ces cauillations, & toutes ces autres ſortes ſubtilitez qui ne ſeruent de rien. Parle contre l'auarice, parle contre la folle deſperiſe. Quand tu cognoiſtras que tu as profité quelque choſe, & tu auras peu eſmouuoir le courage de ceux qui t'oyent, preſſe-les auec plus de vehemence. On ne pourroit bonnement croire combien ce langage, qui ne ſert qu'à donner quelque remede, & qui eſt tout conuerty au bien des auditeurs, porte de profit. Car les eſprits encor tẽdres ſe rendent facilement amoureux de l'honneur, & de la vertu. La verité met la main ſur le collet de ceux qui ont encor l'eſprit docile, & qui ne ſont que bien peu gaſtez, ſi elle trouue vn Aduocat, qui ſçache bien plaider ſa cauſe. Certainement oyant Attalus preſcher contre les vices, contre les erreurs & les maux de la vie, i'ay eu ſouuent pitié des hommes: i'ay creu qu'il eſtoit exaucé & eſleué par deſ-

La Philoſophie eſt merueilleuſemẽt aſſi ace en la bouche du ſage.

Exemple en Attalus.

ſur toutes les grandeurs de ce monde. Il diſoit qu'il eſtoit Roy: mais c'eſtoit encor plus que regret, puis qu'il luy eſtoit permis de reprendre & reformer ceux qui regnoient. Mais quand il commençoit de loüer la pauureté, & enſeigner que tout ce qui excedoit noſtre neceſſité & noſtre beſoin, n'eſtoit qu'vne charge inutile, & qui ne ſeruoit que de peſanteur à celuy qui le portoit, i'ay ſouuent eu deſir de ſortir pauure de ſon eſchole. Quand il commençoit à blaſmer les voluptez, & à loüer vn corps chaſte, vne table ſobre, vne ame pure & ſaincte, il me prenoit enuie de retrancher ma gueulle & ma pance, non ſeulement des voluptez deshonneſtes, mais encor des ſuperfluitez. Depuis ce temps-là (Lucilius) quelque profit m'en eſt demeuré, Car ie m'eſtois ietté ſur toutes choſes auec vne trop grande ardeur. Depuis m'eſtant reduit à viure dans la ville, i'ay encor retenu quelque peu de ces beaux commencemens. Depuis i'ay quitté les huiſtres & les champignons pour tout le reſte de ma vie. Car ce ne ſont pas viandes: ce ſont plaiſirs qui contraignent ceux qui ſont ſaouls, de manger encor: & choſe fort agreable aux gourmans & à ceux qui ſe farciſſent de plus que leur ventre n'en peut retenir: qui s'auale facilemẽt, & ſe rend facilement auſſi. Depuis ie me ſuis reſolu de n'vſer d'aucuns parfums & ſenteurs tant que ie viuray: parce que la meilleure ſenteur qu'on puiſſe auoir ſur le corps, c'eſt de n'en auoir point. Depuis le vin ne m'eſchauffe point l'eſtomach, depuis ie fuys les bains pour iamais. Ie penſe que c'eſt choſe & inutile & delicate, de roſtir ainſi le corps, & le deſſecher par tant de ſueurs. Tout le ſurplus de ce que i'auois quitté, m'eſt reuenu. Tellement toutesfois qu'aux choſes dont i'ay rompu l'abſtinence, ie garde vne reigle auſſi eſtroitte qu'eſtoit l'abſtinence meſmes: & peut-eſtre plus difficile encor à tenir: parce qu'il y a des choſes que vous arracherez plus facilement de voſtre eſprit, que vous ne les pourriez moderer. Mais puis que i'ay commencé à te dire, que i'auois en ma ieuneſſe ſuiuy la Philoſophie auec vne plus grand' ardeur, que ie ne continuë point en ma vieilleſſe, ie n'auray pas honte de te confeſſer auſſi l'amour que Sotion alluma dedans moy enuers Pythagoras: Il diſcouroit pourquoy il s'eſtoit abſtenu de manger de la chair des beſtes, & pourquoy Sextius le fit apres. La raiſon de l'vn & de l'autre eſtoit diuerſe, toutesfois elle eſtoit tres-belle en tous deux. Sextius penſoit que l'homme auoit aſſez d'autres viandes, ſans manger du ſang: & que c'eſtoit s'accouſtumer à la cruauté, quand le deſchirement de la chair, ſeruoit à l'homme de plaiſir & de volupté. Il adiouſtoit encor cela, qu'il failloit retirer & oſter la matiere à la folle deſpence. Il prouuoit auſſi par argumens, que la diuerſité de viandes eſtoit contraire à la ſanté, & dommageable aux corps humains. Mais Pythagoras ſouſtenoit qu'il y auoit alliance entre toutes les choſes, & vne communication des vnes auec les autres, qui paſſent en pluſieurs & diuerſes formes. Il n'y a pas vne ame, ſi tu le veux croire, qui meure, ny ſeulement qui laiſſe d'eſtre, ſinon que pour quelque peu de temps, attendant qu'elle s'aille plonger dans vn autre corps. Nous verrons par quelles interualles de temps, & apres combien de changemens de domiciles, elle retourne dans l'homme. Cependant il a mis aux hommes vne crainte de crime & de parricide, parce qu'ils pourroient ſans y penſer, ſe rencontrer ſur l'ame de leur pere, & violer auec le fer ou les dents, vne beſte dans laquelle l'ame de quelque ſien parent pourroit eſtre logée. Apres que Sotion eut explrqué cela, & qu'il l'euſt fortifié par force argumens: Ne crois-tu pas, dit-il, que les ames ſont departies tantoſt en vn corps, & tantoſt en d'autres? & que ce que nous appellons la mort, n'eſt qu'vn changement de logis? Ne crois-tu pas qu'vne ame qui a eſté autrefois dans vn homme, demeure maintenant dans ces brebis, ou dans ces beſtes.

Temperance de Seneque & quel profit il auoit fait en l'eſchole d'Attalus.

Raiſons des Pythagoriciens, pour s'abſtenir de l'vſage des chairs.

Metempſychoſe deſdits Docteurs, ou treſpas d'ame de corps en autre

Effect de la doctrine Pythagorique à l'endroit des hommes, de laquelle

ſauuages, ou dans celles qui ſont plongées ſoubs les eaux? Ne crois-tu pas que rien ne perit en ce monde, & qu'il ne fait que changer de lieu? & que non ſeulement les corps celeſtes ſe roullent par certains cercles, mais que les beſtes auſſi vont par tours, & les ames ſont menées en rond? Il y a de grands hommes qui ont creu cela. Par ainſi tu aduiſeras quel iugement tu en dois faire. Au reſte demeure en ton entier ſur l'opinion de ces choſes: ſi cela eſt vray, c'eſt innocence de s'eſtre abſtenu des beſtes: ſi cela eſt faux, c'eſt ſobrieté. Quel dommage ce peut-il aduenir de croire cela? ie t'oſte la viande des lyons & des vautours. Eſtant perſuadé de ces raiſons, ie commençay de m'abſtenir des beſtes: & dans vn an ceſte accouſtumance me fut non ſeulement facile, mais encor douce & agreable. Il me ſembloit que i'en auois l'eſprit plus eſueillé: mais ie ne te voudrois pas auiourd'huy aſſeurer s'il l'a eſté. Veux-tu ſçauoir comme ie laiſſay ceſte façon de viure? i'eſtois encor vn ieune homme au temps que Tybere Ceſar deuint Empereur: on chaſſoit les religions eſtrangeres. Mais entre autres ſignes de la ſuperſtition, on y remarquoit l'abſtinence de quelques beſtes. Par ainſi à la priere de mon pere, qui ne craignoit pas tant la calomnie, comme il hayſſoit la Philoſophie, ie reuins à ma façon de viure ancienne. Il n'eut pas beaucoup de peine à me perſuader de faire à l'aduenir vn peu de meilleure chere. Attalus auoit accouſtumé de loüer vn matelas, parce que le corps ne ſe pouuoit enfoncer dedans. I'en vſe encor d'vn ſemblable en ma vieilleſſe: ſur lequel on ne peut cognoiſtre aucune marque, que i'y aye couché. I'ay voulu raconter tout cela, pour te monſtrer combien ſont violentes les premieres ardeurs, que les ieunes hommes ſans experience ont à toutes choſes vertueuſes, ſi quelqu'vn les exhortoit, & ſi quelqu'vn leur donnoit du cœur. Mais on faut en quelque choſe par le vice de ceux qui nous enſeignent, & qui nous apprennent pluſtoſt à diſputer qu'à viure. Il y a de la faute auſſi de ceux qui apprennent, qui portent à leurs precepteurs vn propos deliberé de façonner pluſtoſt l'eſprit, que l'ame. Et par ainſi ce qui eſtoit Philoſophie, c'eſt à dire amour de ſageſſe, eſt deuenu Philologie, c'eſt à dire amour des lettres. Toutesfois il ſert beaucoup à ce propos, de ſçauoir auec quelle intention tu entreprens quelque choſe. Celuy qui veut eſplucher les mots de Virgile, pour ſe rendre ſeulement bon Grammairien, il ne lit point ce beau vers,

Seneque laiſſe le iugement libre à chacun.

Les ieunes gens ſont volontiers plus eſchauffez à l'eſtude de la Philoſophie, que les vieux mais Il y a de la faute en leurs precepteurs.

1. Georgic. *Le temps fuit, & iamais ne ſe peut recouurer,*

Pour cognoiſtre qu'il faille eſtre vigilant: & que ſi nous n'vſions de diligence, nous demeurerions derriere. Le tẽps nous pouſſe, & le temps eſt luy-meſme pouſſé. Nous ſommes rauis & emportez ſans y prendre garde: nous remettons toutes choſes à l'aduenir, & nous voulons arreſter au beau milieu d'vn precipice. Mais il le lit pour remarquer ſeulement, que toutes & quantesfois que Virgile parle de la viteſſe du temps, il vſe de ce mot, Il fuit:

Les meilleurs iours de l'aage & les plus profitables
S'enfuyent tous premiers aux hommes miſerables.
De maux, & de vieilleſſe apres ils ſont ſuiuis,
Et en fin de tourmens & de la mort rauis.

Là meſme.

Mais celuy qui penſe à la Philoſophie, il rapporte ces meſmes mots au poinct qu'il les doit rapporter. Iamais Virgile, ne dira-il, ne dit que le temps va, mais qu'il

fuit (car c'eſt la façon de courir la plus viſte) & que les meilleures années de noſtre vie nous ſont rauies les belles premieres. Pourquoy donc eſt-ce que nous-meſmes ne nous donnons courage, pour nous pouuoir rendre auſſi viſtes, que ce qui va le plus viſte? Les choſes meilleures paſſent ſans s'arreſter, & les mauuaiſes demeurent derriere. Tout ainſi que ce qui eſt bon & pur ſort le premier du tonneau, & la craſſe & l'ordure reſide au fonds: pareillement le temps, qui eſt le premier de noſtre aage, eſt le meilleur. Et toutesfois nous permettons qu'il ſoit épuiſé pour autruy, & ne reſeruons que la lie pour nous. Grauons donc profondement cecy dans noſtre ame, que cecy nous plaiſe comme ſi c'eſtoit la voix d'vn oracle: *Sentence notable touchant la briefueté de noſtre aage.*

Les meilleurs iours de l'aage, & les plus profitables
S'enfuyent tous premiers.

Pourquoy les meilleurs? Parce que celuy qui reſte eſt incertain. Pourquoy les meilleurs? Parce qu'eſtans encor ieunes, nous pouuons apprendre, nous pouuons fléchir noſtre ame encor tendre & maniable à la vertu: Parce que ce temps eſt propre & conuenable au trauail, propre pour dreſſer les eſprits à toute ſorte d'eſtude, & pour employer les corps à toutes beſongnes. Ce qui reſte de l'aage eſt inutile & languiſſant, & plus proche de ſa fin. A ceſte cauſe penſons de tout noſtre cœur à cecy: & laiſſans les digreſſions que nous auions faictes ne trauaillons qu'à vne ſeule choſe: c'eſt qu'eſtans en fin demeurez derriere, nous ne cognoiſſons trop tard la viſteſſe trop legere du temps que nous n'auons peu arreſter ny retenir. Il faut que le beau premier iour nous plaiſe comme le meilleur, il faut qu'il ſoit tout noſtre. Il faut arreſter celuy qui s'enfuit. Celuy qui lit ces vers auec les yeux d'vn Grammairien, ne penſe point à cela. C'eſt pourquoy le fin premier iour eſt le meilleur. Car les maladies viennent bien toſt: la vieilleſſe nous talonne: elle eſt deſia ſur la teſte de ceux qui penſent eſtre ieunes. Mais il dit que Virgile met touſiours enſemble les maladies auec la vieilleſſe: certainement ce n'eſt point ſans cauſe. Car la vieilleſſe eſt vne maladie incurable. D'auantage, dit-il, il a donné à la vieilleſſe ce furnom, il l'appelle triſte. *La ieuneſſe eſt propre au trauail, & maniable aux exercices.* *Contre ceux qui penſent que l'honneur de la Philoſophie ne conſiſte point en la vie, mais en diſputes.*

Les maux ſuiuent apres, & la triſte vieilleſſe.

Il ne te faut eſmerueiller ſi d'vne meſme matiere chacun tire ce qui peut ſeruir à ſon intention & à ſon eſtude. Le bœuf cherche l'herbe, le chien le lieure, & la cicogne le ſerpent dedans vn meſme pré. Quand vn homme qui aime à diſcourir, prend d'vn coſté les liures que Ciceron a eſcrit de la republique, le Grammairien, & le Philoſophe d'vn autre, ceſtuy-cy a ſoin de remarquer vne choſe, & ceſtuy-là vne autre. Le Philoſophe s'eſtonne comme on à peu dire tant de choſes contre la iuſtice. Quand celuy qui ayme à diſcourir, tombe ſur ceſte meſme leçon, il remarque qu'il y a deux Roys, à Rome, l'vn deſquels n'a point de pere, & l'autre n'a point de mere. Car on doute de la mere de Seruius, & l'on ne peut nommer le pere d'Ancus. Toutesfois on l'appelle nepueu de Numa. D'auantage il remarque que celuy que nous appellons Dictateur, & que nous liſons auoir ainſi eſté nommé dans nos hiſtoires, fut appellé des anciens, Maiſtre du peuple. Cela ſe trouue encor auiourd'huy dans les liures des Augurs, où il eſt teſmoigné que c'eſt le Maiſtre des cheualiers qui prend ſon nom de là. Il remarque auſſi que Romulus mourut apres vne eclipſe du Soleil. Qu'on pouuoit ſe rendre appellant de l'ordonnance des *Remarques du Philoſophe, en liſant les liures. & Du grammairien, ou humaniſte. Autant de lecteurs, autant de ingemens.*

Roys au iugement du peuple. Et Feneſtelle penſe pareillement, que cela ſoit dans les liures des Pontifes. Quand vn Grammairien entreprend d'expliquer les meſmes liures, premierement il eſcrit dans ſes annotations, que Ciceron vſe de ce mot, *reapſe*, pour *ſeipſa*, c'eſt à dire, en effect: il n'en fait pas moins de ce mot, *ſepſe* pour *ſeipſe*, c'eſt à dire ſoy-meſme. Apres il paſſe aux mots que l'vſage du temps a changé. Comme eſt ceſtuy-cy que dit Ciceron: D'autant que par ſon importunité nous ſommes rappellez *ab ipſa calce*, c'eſt à dire quand nous eſtions au bout de la courſe. Car ce que nous appellons maintenant les bornes, les anciens l'appelloient *calcem*, c'eſt à dire le talon, ou le bout du pied. Apres encor il ramaſſe les vers d'Ennius, & principalement ceux qu'il a eſcrits d'Africanus:

Inepties pour plu'pars.

> *Auquel ny ſes amis, ny ſes hoſtes n'ont peu*
> *Rendre l'aide & ſecours qu'ils ont de luy receu.*

Par là il dit, qu'il entend, que ce mot, *opera*, c'eſt à dire labeur, au temps paſſé ſignifioit *Auxilium*, c'eſt à dire ayde & ſecours: car il dit que pas-vn, fuſt-il citoyen, ou ſon ennemy, n'a peu rendre à Scipion le prix de ſa peine. En outre, il s'eſtime heureux d'auoir trouué pourquoy il a pleu à Virgile de dire,

> *Sur lequel du haut Ciel la grand' porte tonnoit.*

Apres il dit qu'Ennius a deſrobé cela à Homere, & Virgile à Ennius. On lit dans les meſmes liures de Ciceron ceſte Epigramme d'Ennius:

> *Si pas-vn peut monter au clair palais des Dieux,*
> *A moy ſeul s'ouurira la grand' porte des Cieux.*

Comme il faut appliquer la doctrine que nous liſons és autheurs.

Sophiſtes, gens pernicieux à la ſocieté humaine.

Semblables aux mauuais pilotes.

Mais afin que moy-meſme ſans y penſer ne vienne point à faire le philologue, c'eſt à dire l'amy des lettres, ou le Grammairien, ie te veux bien aduertir de ce poinct, que tout ce que nous apprendrons à ouyr les Philoſophes, ou à lire leurs liures, nous le deuons employer au deſſein que nous faiſons de paruenir à vne vie heureuſe, & ne courir point apres ces mots du temps paſſé, & feincts, ny aux tranſlations & mauuaiſes figures de parler: mais pluſtoſt apres les preceptes profitables, & les paroles magnifiques & courageuſes, qui ſoient incontinent conuerties en effects. Apprenons-les tellement, que ce qui n'eſtoit que paroles, ſoit œuures & faicts. Au reſte ie ne penſe point qu'il y ait perſonne qui ait moins merité de toutes ſortes d'hommes, que ceux qui ont enſeigné la Philoſophie comme vn meſtier qu'on vend à deniers comptans, & qui viuent autrement qu'ils n'enſeignent comme il faut viure. Car ils trainent par tout dans eux-meſmes l'exemple d'vne diſcipline inutile, s'eſtans rendus ſubiects à tous vices, qu'ils ſuiuent volontiers. Il n'y a pas-vn de tels precepteurs, qui me puiſſe apporter aucun profit, non plus qu'vn pilote, qui eſt ſubiect à rendre ſa gorge, quand vne tempeſte ſuruient. Il faut tenir ferme le gouuernail, lors que les flots le rauiſſent des mains: il faut lutter contre la mer, il faut recouurer les voiles qui eſtoient deſia au pouuoir du vent. Dequoy me pourroit ſecourir vn patron de nauire eſtonné, & rendant ſa gorge? Mais combien plus grande penſes-tu que ſoit la tempeſte, qui agite noſtre vie, que celle qui tourmente vn nauire? Il n'eſt pas temps de parler, il faut gouuerner: rien de ce qu'ils diſent, rien de ce qu'ils preſchent aux oreilles du peuple, n'eſt

à eux : il eſt tout emprunté d'ailleurs : Platon a dit cela, Zenon a dit cecy, Chryſippus l'a dit pareillement, Poſidonius auſſi, & vn grand nombre de telles perſonnes. Ie te veux donc monſtrer comme ils pourroient prouuer, que cela fuſt à eux. Qu'ils facent ce qu'ils ont dit. Mais puis que i'ay deſia dit ce que ie voulois qui te fuſt apporté : ie veux à ceſt' heure ſatisfaire & mettre en vne autre Epiſtre entierement tout ce que tu m'auois demandé : afin que tu ne ſois pas laſſé, quand tu t'approcheras pour ouyr vne choſe faſcheuſe & difficile, & qui requiert des oreilles attentiues & curieuſes.

Il faut conformer les mœurs & ſa maniere de viure à la doctrine qu'on enſeigne.

EPISTRE CIX.

Vn homme ſage peut encor ſeruir à vn autre ſage, & à ſoy-meſmes. Il preuue cela par raiſons & par demonſtrations. Et qu'on void plus clairement aux affaires d'autruy qu'aux ſiens.

TV as deſir de ſçauoir, ſi le ſage peut porter profit au ſage. Nous diſons que le ſage eſt plein de toutes ſortes de biens, & qu'il a tout ce qu'il peut ſouhaitter. On demande maintenant par quel moyen quelqu'vn pourroit porter profit à vn homme, qui a tous les biens les plus grands de ce monde. Les bons profitent les vns aux autres : car ils tiennent leurs vertus touſiours en exercice, & contiennent la ſageſſe en ſon eſtat : ils deſirent tous deux quelqu'vn auec qui ils puiſſent conferer & diſcourir. Ceux qui ſont ſçauans à la lutte, continuent encor à s'y exercer. Le muſicien eſt excité par celuy qui entend la muſique comme luy. Le ſage pareillement a beſoin de mettre en action ſes vertus : & comme il s'excite ſoy-meſme, auſſi eſt-il excité par vn autre ſage. Demandes-tu quel profit le ſage pourra porter au ſage ? Il luy donnera cœur, & luy monſtrera les occaſions des actions honneſtes. D'auantage il luy communiquera ce qu'il aura penſé, & luy enſeignera ce qu'il aura inuenté. Car il reſtera touſiours quelque choſe au ſage pour inuenter de nouueau, ſur laquelle ſon eſprit pourra prendre carriere. Le meſchant nuit au meſchant : il le rend pire excitant ſa colere & ſa crainte, flattant ſa triſteſſe, & loüant ſes voluptez. C'eſt lors que les meſchans deuiennent du tout perdus, quand leurs vices ſe ſont entremeſlez, & que leur mauuaiſtié s'eſt raſſemblée en vn. Au contraire donc le bon portera profit au bon. Comment cela diras-tu ? Il le reſioüira, il confortera ſon aſſeurance : la ioye de l'vn & de l'autre croiſtra, voyant la mutuelle tranquillité de leurs ames. En outre il luy apprendra la cognoiſſance de quelques choſes : car le ſage ne ſçait pas tout : & quand bien il le ſçauroit, quelqu'vn luy pourroit apprendre les chemins plus cours, & luy monſtrer comme on peut plus facilement comprendre vn ouurage tout entier. Le ſage profitera au ſage, non ſeulement par ces forces, mais par celles de celuy-meſmes qu'il veut aider. Le ſage peut bien encor qu'il ſoit delaiſſé tout ſeul, ſe ſeruir des bonnes parties qui ſont en luy : il ſe ſeruira de ſa propre viſteſſe : neantmoins celuy qui luy donne courage en ſa courſe, luy aide beaucoup. Le ſage ne profite point ſeulement au ſage, il profite à ſoy-meſme. Tu diras au contraire : Si tu luy oſtes ſes propres forces, il ne ſera du tout rien. Par meſme raiſon tu pourrois dire, que le miel n'a point de douceur. Car celuy-meſme qui le mange, doit tellement auoir ſa langue

Les ſages peuuent par leurs conferences & diſcours mutuels beaucoup profiter les vns aux autres.

Les meſchãs empirent par leur continuelle frequentation, comme au contraire les bons en amendent.

Obiection à ce que deſſus.

Reſponſe.

& ſa bouche diſpoſe à ce gouſt-là, qu'il prenne plaiſir à ceſte ſaueur, & qu'il ne s'en offenſe point. Mais il y en a aucuns, à qui par le vice de leur maladie, le miel ſemble eſtre amer. Il faut que tous deux ſoient tels, que l'vn puiſſe porter profit, & que la matiere ſoit propre pour celuy auquel on veut profiter. Ce ſeroit peine perduë (dit-il) à celuy qui a deſia acquis la plus grande chaleur qu'on puiſſe ſouffrir, de ſe vouloir chauffer encores : comme auſſi rien plus ne peut ſeruir ou profiter à celuy qui eſt paruenu à la perfection du ſouuerain bien. A ſçauoir-mon ſi vn laboureur, qui eſt bien appris à toutes choſes du labourage, ira demander à vn autre de luy rien apprendre ? A ſçauoir-mon ſi vn ſoldat couuert de tout ce qui luy eſt neceſſaire pour aller au combat, deſire auoir d'autres armes ? Ny le ſage auſſi par conſequent. Car il eſt aſſez inſtruit pour ſa vie, il eſt aſſez armé. Or ie reſpons à tout cela : Celuy qui eſt en la plus grande chaleur, il ne luy en faut point d'autre, pour eſtre en plus haut degré de chaleur : mais la chaleur, dit-il, ſe conſerue elle-meſme. Premierement il y a grand' difference entre ces deux choſes, que tu veux comparer. Car la chaleur n'eſt iamais qu'vne, mais porter profit eſt choſe diuerſe & variable. D'auantage la chaleur n'eſt point aidée par l'adiouſtement d'vne autre chaleur, pour deuenir plus chaude. Mais le ſage ne peut point demeurer en l'eſtat qu'il a conduit ſon ame, s'il ne reçoit la compagnie de quelques amis, auec lequel il puiſſe communiquer ſes vertus. Ioinct que toutes les vertus ont vne grande amitié & liaiſon enſemble. Par ainſi celuy porte profit, qui ayme les vertus d'autruy ſemblables aux ſiennes, & qui permet pareillement que les ſiennes ſoient aymees. Les choſes pareilles nous plaiſent grandement, meſmement quand elles ſont honneſtes, & qu'elles ſçauent loüer, & eſtre loüées. En outre il n'y a pas vn qui ſçache plus dextrement eſmouuoir l'eſprit d'vn homme ſage, que le ſage : comme il n'y a rien qui puiſſe eſmouuoir l'homme par le diſcours de raiſon, que l'homme. Tout ainſi donc que pour eſmouuoir la raiſon, il ſe faut ſeruir de raiſon : pareillement pour eſmouuoir vne raiſon parfaicte, il y faut vne parfaicte raiſon. On dit auſſi, que ceux-là nous profitent, qui nous donnent les moyens, l'argent, les faueurs, les proſperitez, & autres choſes qui ſont neceſſaires, ou deſirables pour l'vſage de la vie. On pourroit dire auſſi qu'en ſemblables choſes le fol pourroit porter profit. Mais porter profit, c'eſt exciter l'ame ſelon la nature, & par ſa propre vertu, ou par la vertu de celuy qui ſera excité. Et cela meſme ne ſe fera pas ſans le bien de celuy qui portera profit. Car il eſt force qu'en exerçant la vertu d'autruy, il exerce la ſienne. Mais laiſſant à part ces biens, qui ſont ſouuerains, ou ce qui eſt cauſe de ces biens, toutesfois les ſages ſe peuuent porter profit entre eux-meſmes. Car c'eſt choſe qu'on doit deſirer pour l'amour d'elles-meſmes, qu'vn ſage puiſſe rencontrer vn autre ſage : parce que naturellement toute choſe bonne eſt deſirée par l'homme bon, & que chacun ayme auſſi volontiers vn homme de bien, comme ſoy-meſme. Il faut par maniere d'argumenter, que de ceſte queſtion ie paſſe à vne autre. Car on demande ſi le ſage voulant prendre deliberation, doit appeller quelqu'vn à ſon conſeil : ce qu'il doit neceſſairement faire, quand il veut traicter des choſes ciuiles & domeſtiques, ou pour mieux dire, des choſes mortelles. En ces affaires il a autant de beſoin du conſeil d'autruy, comme vn medecin : comme vn patron de nauire, comme vn aduocat, ou celuy qui a charge d'inſtruire vn procés. Le ſage donc pourra quelquefois porter profit au ſage. Car il luy donnera conſeil : & meſmement en ces choſes grandes & diuines, comme nous auons dit, diſcourant & traictant enſemble de l'honneſteté, & luy portera profit en communiquant les

Replique.

Reſponſe.

L'affinité des vertus monſtre que le ſage a beſoin de quelques amis pour leur communiquer les ſiennes, & Nul ne peut mieux emouuoir l'eſprit du ſage que le ſage.

Concluſion de ceſte doctrine, les ſages ſe peuuent entr'aider, & porter profit l'vn à l'autre.

Autre queſtion. ſi le ſage ſe doit conduire par le conſeil d'vn autre ſage.

penſees de ſon ame. D'auantage c'eſt choſe que nature nous commande, d'embraſſer les amis, & de ſe reſiouyr des actions de nos amis, comme des noſtres propres. Car ſi nous ne faiſons cela, certainement la vertu ne pourra demeurer longuement auec nous, laquelle par l'vſage acquiert plus de valeur : meſmement que la vertu nous perſuade de bien employer les choſes preſentes, prendre conſeil des futures, de les deliberer, & y appliquer les forces de l'eſprit. Or celuy qui appellera quelqu'vn à ce conſeil, il y penſera auec plus de ſoin, & s'en demeſlera plus facilemẽt. Il cherchera donc vn homme parfait, ou vn qui aura beaucoup profité en la ſageſſe, qui s'approche fort du parfaict. Car ceſt homme parfaict luy portera profit, ſi d'vne commune prudence l'vn aide au conſeil de l'autre. On dit que les hommes voyent plus clair aux affaires d'autruy qu'és leurs propres. Cela vient à ceux qui ſont aueuglez de l'amour qu'ils ſe portent, & à ceux auſſi auſquels la crainte des dangers fait perdre le iugement de ce qui leur eſt profitable. Il commencera à deuenir ſage, quand il ſera aſſeuré, & ſe verra hors de danger. Toutesfois il y a des choſes, que les ſages voyent en autruy auec plus de diligence qu'en eux-meſmes. En outre ce qui eſt le plus doux, & le plus honneſte, ſçauoir eſt de vouloir tous deux, ou ne vouloir point vne choſe, le ſage le peut rendre au ſage. Il conduira vne œuure excellente ſous vn meſme ioug. I'ay acheué ce que tu m'auois requis, combien qu'il fuſt compris au rang & en l'ordre des choſes, que i'ay miſes dans les liures de la Philoſophie morale. Penſe donc à ce que i'ay accouſtumé de te dire ſouuent, qu'en ces choſes icy nous ne faiſons rien, qu'exerciter la ſubtilité de noſtre eſprit. Car à tout coup ie reuiens à ce propos : Dequoy me ſert cela? me rendra-il plus conſtant, plus iuſte, plus temperé? Ie ne trouue encor le loiſir de m'exerciter. I'ay encor beſoin du medecin. Pourquoy m'apprens-tu ceſte ſcience inutile? Tu m'auois promis des choſes grandes, & ie n'en voy que de petites. Tu diſois que ie n'auois iamais crainte, encor que ie viſſe reluire les eſpées nuës, & que la pointe deſia me touchaſt à la gorge : tu diſois que ie ſerois aſſeuré, encor que ie viſſe des feux allumez tout à l'entour de moy, encor qu'vn ſoudain orage enleuaſt mon nauire par toute la mer. Cependant fay-moy iouyr de ce contentement, que ie puiſſe meſpriſer la gloire & les honneurs, & apres tu m'apprendras à diſſoudre ces choſes difficiles, à diſtinguer les douteuſes, & à cognoiſtre les obſcures. Apprens-moy maintenant ce qui m'eſt neceſſaire.

Vſage de la communication que les ſages ont enſemble.

EPISTRE CX.

Les Stoyciens ont ſouſtenu qu'vn chacun de nous auoit vn Dieu pour pedagogue. Qu'vn commencement de calamité, a eſté quelquefois cauſe d'vne grande felicité. La cognoiſſance des choſes humaines & diuines, nous fait voir clairement. Dieu s'eſt approché de nous, & a caché profondement dans terre, ce qui nous pouuoit nuire. Vn ſage & beau diſcours contre les richeſſes.

C'Eſt de ma maiſon de Nomentum que ie te ſaluë, & que ie te prie d'auoir l'entendement bien diſpoſé, c'eſt à dire, d'auoir les Dieux propices, leſquels celuy qui ſera propice à ſoy-meſme, trouuera touſiours appaiſez & fauorables.

Les anciens Stoiciens ont aſſigné à chaque homme vn Genie & vne Iunon pour pedagogue.

Mets à part maintenant ce que diſent quelques-vns: qu'à chacun de nous eſt donné vn Dieu pour pedagogue, non point vn des Dieux ordinaires, mais vn de plus petite marque, du nombre de ceux qu'Ouide appelle, du peuple des Dieux. Mais ie veux que tu reiettes tellement cela, qu'il te ſouuienne toutesfois que nos majeurs, qui ont creu cela: furent Stoyciens. Car ils donnoient à chaſque homme vn Genie & vne Iunon. Apres nous verrons ſi les Dieux ont tant de loiſir: qu'ils puiſſent auoir ſoin des affaires des hommes priuez. Cependant ie veux bien que tu ſçaches, ſoit que nous ſoyons aſſignez à vn Dieu, ou meſpriſez & abandonnez à l'aduenture, que tu ne pourrois ſouhaitter rien de plus pernicieux a perſonne que ce ſoit, que ſi tu luy deſires, qu'il ſoit courroucé contre ſoy-meſme. Mais il n'eſt pas beſoin que tu ſouhaittes à celuy que tu eſtimerois digne de quelque peine, qu'il ſente les Dieux courroucez contre luy. Car il les ſent (dis-ie) aſſez, encor qu'il ſemble eſtre aduancé par leur faueur. Mets toute la peine que tu pourras, & regarde de bien pres, que c'eſt que nos affaires, & non point comme on les appelle: & tu cognoiſtras qu'il nous aduient plus de maux par nous-meſmes, qu'il n'en vient de fortune. Combien de fois ce qu'on appelloit malheur, a eſté la cauſe & le commencement d'vne felicité? Combien de fois vne choſe que nous auions receuë auec beaucoup de ioye & de contentement, a-elle meſme appreſté ſon chemin à ſa ruine? Combien de fois a-elle fait trebucher par terre quelqu'vn qui eſtoit deſia eſleué ſi haut, qu'il ſembloit eſtre aſſez ferme ſur ſes pieds, pour ne choir iamais de ce lieu, d'où il deuoit tomber bien toſt? Mais ceſte cheute meſme n'a aucun mal en ſoy, ſi tu conſideres l'iſſuë, apres laquelle nature ne peut plus faire tomber pas-vn. Le terme & la fin de toutes choſes leur eſt fort prochain, fort prochain, dis-ie, autant cela d'où l'homme heureux eſt chaſsé par violence, que cela auſſi d'où l'homme malheureux eſt doucement enuoyé. Mais nous eſtendons & l'vn & l'autre, & le faiſons plus long ou par noſtre eſperance, ou par noſtre crainte. Or ſi tu es ſage, meſure toutes choſes par la condition humaine, & retranche les occaſions qui te pourroient donner ioye, & crainte auſſi. Il vaut mieux n'auoir point de ioye qui dure longuement, & n'auoir pas auſſi crainte qui puiſſe durer longuement. Mais pourquoy eſt-ce que ie veux ſerrer le mal de ce coſté-icy? Il n'y a occaſion aucune de rien craindre. C'eſt choſe vaine, & ce qui nous eſmeut, & ce qui nous tient effrayez. Il n'y a pas-vn de nous qui ait voulu encor eſplucher quelle verité il y auoit en cela, mais l'vn enſeigne la crainte à l'autre. Aucun ne s'eſt oſé approcher de ce qui le troubloit, ny de vouloir cognoiſtre la nature & le bien de la crainte: c'eſt pourquoy encor l'on donne creance à vne choſe fauſſe & vaine, parce qu'elle n'eſt point deſcouuerte & conuaincuë. Penſons ſeulement à ouurir les yeux: & on verra bien-toſt combien ces choſes qu'on craint tant, durent peu: combien elles ſont incertaines, & comme nous auons crainte d'aucunes choſes fort aſſeurées. La confuſion de nos ames eſt telle que Lucrece deſcrit.

Le plus grãd mal qui puiſſe aduenir à l'homme c'eſt qu'il ait ſoy meſme pour ennemy.

Vne affliction engendre ſouuent vn bon-heur, & au contraire vne ioye trine ſouuẽt ſa ruine apres ſoy.

Ceſte ruine n'a point de mal, en eſgard à l'iſſue de chacun.

La ioye & la crainte de longue durée preiudicient également.

Vanité de la crainte ordinaire des hommes.

Car ils ſont comme enfans de crainte eſpouuantez,
Tout leur donne frayeur dans les obſcuritez,
Et comme eux nous auons frayeur en plein midy.

Et quoy? ne ſommes-nous pas plus fols que les petits enfans, d'auoir peur en plein iour? Mais cela eſt encor faux, Lucrece: ce n'eſt pas en plein iour que nous auons peur. Nous auons tant fait, que tout nous eſt obſcurité & tenebres: nous ne voyons

du tout rien, ny ce qui nous eſt pernicieux, ny ce qui nous eſt profitable : nous ne faiſons que courir çà & là durant toute noſtre vie ſans nous arreſter iamais, & ſans prendre garde où nous mettons le pied. Et toutesfois tu vois bien que c'eſt vne choſe furieuſe de courir impetueuſement parmy les tenebres. Et certainement faiſant cela, il nous faut reuenir apres de plus loin : & ne ſçachans où nous allons, nous courons à bride abbatuë là où noſtre intention nous meine. Mais nous pouuons reuoir la clarté du iour, ſi nous voulons. Toutesfois ce ne ſera que par ce ſeul moyen : ſi qu'elqu'vn apprend la cognoiſſance des choſes diuines & humaines, & s'il ne s'en arouſe pas ſeulemẽt, mais s'il ſe plonge & ſe trempe dedans: ſi ſçachant bien tout cela, il le manie & ramaine, & le rapporte ſouuent à ſoy, s'il s'enquiert que c'eſt que le bien & le mal, & ce à quoy l'on aura donné fauſſement ces noms-là : s'il s'enquiert des choſes honneſtes & des vilaines, & de la prouidence. La curioſité de l'eſprit de l'homme ne s'arreſte point dans ces bornes : il prend plaiſir de ietter ſes yeux par deſſus ceſt vniuers, où c'eſt qu'il eſt porté, dequoy il a eſté fait, & à quelle fin ſe haſte vne ſi grande viſteſſe des choſes qu'il conduit. Nous auons retiré noſtre ame de ceſte contemplation diuine, & l'auons iettée ſur des choſes abiectes & vilaines, afin que elle ſeruiſt à l'auarice, & qu'oubliant le Ciel & ſes bornes, & les Dieux maiſtres, qui gouuernent tout le monde, elle foüillaſt les ſecrets de la terre, & recherchaſt quel mal elle pourroit tirer de ces entrailles, ſans ſe contenter de ce qu'elle auoit mis à la veuë de nos yeux. Tout ce que Dieu noſtre bon pere auoit cogneu eſtre pour noſtre bien, il l'auoit mis fort pres de nous. Il n'a pas attendu qne nous le ſoyons allez chercher, il le nous a donné de bon gré, & a caché profondement dans terre ce qui nous eſtoit nuiſible. Nous ne pouuons nous plaindre que de nous meſmes. Nous auons ietté dehors malgré la nature mere de toutes choſes, ce qu'elle auoit caché, qui nous deuoit apres faire perir. Nous auons du tout addonné noſtre ame à la volupté, à laquelle ſeulement complaire, c'eſt le commencement de tous malheurs. Nous nous ſommes abandonnez à l'ambition, & à l'opinion du peuple, & à toutes autres choſes qui ſont pleines de folie & de vanité. Qu'eſt-ce donc que ie te conſeille maintenant de faire ? Rien de nouueau. Car auſſi le mal auquel ie cherche remede, n'eſt pas nouueau. Mais ſur tout, que tu prennes bien garde à ce qui t'eſt neceſſaire, & à ce qui t'eſt ſuperflu. Ce qui eſt neceſſaire tu le trouueras en ton lieu deuant toy : Mais il faudra que tu cherches touſiours & auec tout le ſoin de ton eſprit ce qui eſt ſuperflu. Il ne faudra toutesfois que tu eſtimes digne de loüange, ſi tu meſpriſes les licts d'or & le meubles garnis de pierreries. Car quelle vertu y a-il de reietter, & ne tenir conte des choſes ſuperfluës. Mais tu te pourras admirer, quand tu auras meſpriſé les choſes neceſſaires, dont on ne ſe peut paſſer. Tu ne fais pas grand cas de pouuoir viure ſans vn appareil royal, ſans deſirer vn ſanglier qui poiſe mille liures, des langues des phœnicoteres, & tels autres monſtres de la folle deſpence, qui commence deſia de hayr les beſtes entieres, & ne choiſit que certains membres de chacune d'elles. Tu te pourras admirer quand tu ne mepriſeras point le pain bis : quand tu te perſuaderas, quand il ſera beſoin, que les herbes ne naiſſent point ſeulement pour les beſtes, mais pour les hommes auſſi ; ſi tu cognois que le bout des branches des arbres peut ſaouller vn ventre qui a faim, dans lequel nous iettons des choſes precieuſes, comme s'il les pouuoit conſeruer. Il le faut remplir ſans le faſcher. Que ſert-il de ſe mettre en peine de ce qu'il reçoit, ſi apres il doit ietter tout ce qu'il receura ? Prens-tu plaiſir de voir dreſſé en bel ordre tout ce qu'on prend & ſur terre & ſur mer ? Vne partie te

La philo. ſ. u à l'hom. l'eſprit vraye cr. cion.

Prouidence & bonté ſingulière de Dieu enuers l'homme.

L'homme eſt ſeul autheur & cauſe de ſon mal.

Par ſon auarice.

Par ſa volupté.

Par ſon ambition.

Remede à ces maux indifferens.

L'heur de ceſte vie ne conſiſte pas en choſes indifferentes.

Gourmandiſe inutile ſans laquelle l'homme

peut viure commodément.

ſera plus agreable s'il eſt porté fraiſchement pris, à table : vne autre partie qu'on aura appaſtée & contraint par force d'engraiſſer, ſe fondra toute, & ne pourra guere bien retenir ſa graiſſe. La fumée & la ſenteur qu'on donne par artifice à ces viandes te plaiſt grandement. Mais certainement tout ce qu'on a auec tant de ſoin & de peine appreſté, & confit dans tant de diuerſes ſauſſes, auſſi toſt qu'il ſera entré dans le ventre prendra vne meſme puãteur. Veux-tu meſpriſer la volupté des viandes ? Regarde par où elles ſortent. Ie me ſouuiens qu'Attalus auec vne admiration de tout le monde diſoit cecy : Les richeſſes m'ont longuement trompé : i'eſtois rauy d'eſtonnement, quand i'en voyois reluire quelqu'vne par-cy ou par-là. Ie penſois que tout ce qu'on tenoit caché, fuſt pareil à ce qu'on monſtroit. Mais vn iour ie vis en vn grand appareil, toutes les richeſſes de la ville, d'or & d'argent graué : & en ce qui ſurpaſſoit le prix & la valeur de l'or & de l'argent, des couleurs tres-exquiſes, & des robbes qu'on auoit portées, non ſeulement de l'extremité de nos terres, mais encor par delà celles des ennemis. Ie vis d'vn autre coſté les troupeaux des ieunes eſclaues qu'on prend plaiſir de regarder pour eſtre beaux & bien veſtus, & des femmes auſſi, & d'autres choſes que la fortune de l'Empire voulant recognoiſtre ces biens, auoit mis lors à deſcouuert & à la veuë de tout le monde : Qu'elle autre choſe eſt-ce, dis-ie que d'exciter d'auantage le deſir & la conuoitiſe des hommes, qui ne ſont que trop eſchauffées d'elles-meſmes ? Que veut dire ceſte pompe & ce triomphe de richeſſe ? Nous ſommes aſſemblez pour apprendre l'auarice. Mais ie vous aſſeure que ie ſors d'icy auec moins de conuoitiſe, que ie n'en auois apporté. I'ay meſpriſé les richeſſes, non point parce qu'elles fuſſent ſuperfluës, mais parce que c'eſt choſe de peu de valeur. N'as-tu pas veu de combien peu d'heure, tout ce bel ordre qu'on auoit diſpoſé à loiſir eſt paſſé ? Cela doit-il durer tout le long de la vie, s'il n'a peu durer vn iour entier ? Il dit encor cecy : Elles m'ont ſemblé auſſi peu neceſſaires à ceux qui les auoient, qu'à ceux qui les ont veuës. C'eſt pourquoy quand aucune de ces choſes m'esbloüiſt les yeux, quand ie vois vne maiſon richement meublee, vne ſuitte d'eſclaues bien veſtus, vne lictiere portée ſur les eſpaules de quelques beaux ſeruiteurs, ie dis ainſi en moy-meſme : Dequoy t'eſmerueilles-tu ? dequoy t'eſtonnes-tu ? Ce n'eſt qu'vne pompe & vne triomphe : ce ſont choſes qu'on monſtre, & qu'on ne poſſede point : & qui paſſent pendant qu'elles plaiſent. Tourne-toy pluſtoſt vers les vrayes richeſſes, appren d'eſtre content de peu : & crie ceſte belle parole pleine de courage & de vertu : Ayons de l'eau, ayõs du pain : nous plaiderons contre Iupiter qui ſera plus heureux, ou luy ou nous. Faiſons-le, ie te prie, encor que nous euſſions faute de cela. C'eſt choſe deshonneſte de fonder la felicité & le bon-heur de la vie, ſur l'or & ſur l'argent : Il eſt autant deshonneſte de la fonder ſur l'eau & ſur le pain. Que ferois-ie donc ſi cela n'eſtoit ? Demandes-tu quel remede il y a contre la pauureté ? La faim met fin à la faim. Autrement quelle difference doit-on faire, ſi ce qui te contraint, d'eſtre eſclaue, eſt grand ou petit ? Qu'importe quel ſoit, ce que la fortune te peut nier ? L'eau meſme & le pain deſpend de la volonté d'autruy : & l'on peut dire libre, non celuy ſur lequel fortune n'a guere de pouuoir, mais celuy ſur lequel elle n'en a point du tout. Cela eſt vray : il ne faut point que tu ayes beſoin d'aucune choſe, ſi tu veux deffier Iupiter, qui n'a iamais eu faute d'aucune choſe. C'eſt ce qu'Attalus nous diſoit : mais nature l'a dit à tous. Et ſi tu veux ſouuent penſer à cecy, tu mettras peine d'eſtre vrayement heureux, non point ſembler de l'eſtre ? mais faire que tu le ſois à ton iugement, & non point à celuy d'autruy.

Riches trompeuſes par la confeſſion meſme de ceux qui les ont poſſedées.

De quel ail il faut conſiderer.

Elles ne ſont neceſſaires ny à ceux qui les ont, ny à ceux qui les voyent.

Vraye reſolution de l'homme content de peu.

Libre eſt celuy ſur lequel fortune n'a point de pouuoir.

EPISTRE CXI.

Contre les sophismes & cauillations d'aucuns Philosophes, lesquelles ont ce vice qu'elles plaisent sous l'apparence de subtilité. Et qu'il ne faut qu'apprendre à mespriser la vie, & apres à la bien gouuerner.

TV m'as demandé comment on pourroit appeller en Latin les sophismes. Plusieurs ont essayé de leur donner des noms, & si aucun ne leur en est demeuré. Car d'autant que la chose n'estoit pas receuë entre nous, & qu'elle n'estoit point en vsage, on a par mesme raison reietté le nom. Toutesfois celuy duquel Ciceron a vsé, me semble le plus propre. Il les appelle cauillations: ausquelles celuy qui s'est addonné, assemble des questions pleines de tromperies. Au reste elles ne seruent de rien à la vie? Car elle ne s'en rend par ce moyen ni plus constante, ni plus temperée, ni plus courageuse. Mais celuy qui pour son meilleur remede a mis la Philosophie en exercice, se remplit d'vn grand cœur, deuient plein d'asseurance, se rend inuincible, & se monstre plus grand, plus on s'approche de luy. Comme il aduient des grandes montagnes, la hauteur desquelles semble estre plus petite à ceux qui les voyent de loin: mais si tu en approches de pres, tu cognois manifestement que leur sommet est plus haut que tu ne pensois. Tel est, Lucilius, le vray Philosophe, qui l'est par effects, & non point par artifices. Il est planté en vn lieu haut, admirable, vrayement grand. Il ne s'esleue point sur les plantes des pieds, il ne chemine point sur le bout des orteils, comme ceux qui feignans vne fausse stature, veulent paroistre plus grands qu'ils ne sont. Il est content de sa grandeur. Mais pourquoy ne seroit-il content d'estre creu si haut, que la fortune n'y puisse atteindre de sa main? Il est donc par dessus les choses humaines. Il est tousiours semblable à soy-mesme, de quelle sorte que les affaires aillent: soit que le cours de sa vie soit heureux, ou qu'il soit agité d'vne fortune contraire & difficile. Ces cauillations dont ie parlois n'agueres, ne peuuent apporter ceste constance. L'esprit ne fait que se ioüer auec cela, sans se ressentir d'aucun profit: il iette la Philosophie de son trosne pour la faire descendre à plein pied. Ie ne te veux pas deffendre de t'amuser quelquefois à cela, mais ce sera quand tu voudras ne faire rien. Mais elles ont toutesfois cela de fort pernicieux, qu'elles engendrent quelque douceur d'elles-mesmes, abusent & retiennent l'esprit d'vne apparence de subtilité, encor qu'vne infinité d'autres choses te rappelle, encor qu'à grande peine toute ta vie puisse suffire, pour te faire apprendre à mespriser la vie. Mais de la bien gouuerner qu'en dis-tu? C'est vn second ouurage? car pas-vn ne l'a iamais bien gouuernée, que celuy qui l'auoit au prealable mesprisée.

Les cauillations ou sophismes ne sont d'aucun vsage à la vie humaine: la seule Philosophie sert de remede contre les variables & diuers accidens.

Vray Philosophe accompare aux hautes montagnes.

Sa moderation & temperance & le contentement de son esprit.

Son equanimité & constance.

Lesquelles vertus ne se trouuent point és cauillations.

On s'y peut aucunefois amuser, mais non sans discretion: car

Le terme de la vie n'est point trop long pour apprendre à la bien regler.

EPISTRE CXII.

D'vn amy de Lucilius que Seneque penſoit eſtre trop endurcy aux vices pour ſe pouuoir former à la vertu. Qu'il hayſſoit maintenant les folles deſpenſes & les ſuperfluitez, mais qu'il commenceroit bien toſt à les reprendre.

Il eſt malaiſé de redreſſer vn eſprit, auquel on a du commencement laiſſé prendre vn mauuais ply.

CErtainement i'ay bonne enuie que ton amy ſoit formé & inſtitué tout ainſi que tu le deſires : toutesfois on le prend bien dur : mais pluſtoſt (ce qui eſt encor plus faſcheux) on le prend trop mol, & deſia rompu d'vne trop longue & mauuaiſe couſtume. Ie te veux apporter vn exemple de l'art que i'exerce maintenant. Toute ſorte de vigne ne ſouffre point d'eſtre entée. Si elle eſt vieille & mangée, ſi elle eſt greſle & malade, elle ne receura point le greffe, on ne la pourra pas nourrir. Elle ne le ioindra pas bien à ſoy, il ne pourra paſſer en qualité & nature de vigne. C'eſt pourquoy nous auons accouſtumé de la coupper ſur terre : afin que ſi elle ne reſpond pas à noſtre deſir, on puiſſe tenter vne ſeconde fortune, & la coupant derechef, l'enter entre deux terres. Celuy duquel tu m'eſcris, & lequel tu me commandes, n'a point de forces. Il s'eſt trop addonné aux vices, il eſt tout fleſtry, il eſt tout endurcy. Il ne pourroit receuoir la raiſon ni la nourrir. Ouy, mais il en a bonne enuie. Ne le croy pas. Ie ne dis point qu'il te mente : il penſe en auoir bonne enuie. Il s'eſt faſché de la folle deſpenſe, elle luy a fait venir vn deſdain d'eſtomach : mais ils ſeront bien toſt auſſi bons amis que deuant. Ouy, mais il dit qu'il ſe ſent offenſé de la vie qu'il a menée, elle luy deſplaiſt. Ie ne veux pas nier cela : car qui eſt celuy qui n'en ſoit offenſé ? Les hommes aiment leur vie, & la haiſſent tout enſemble. Attendons à donner noſtre iugement, apres qu'il nous aura fait croire, que la folle deſpenſe luy deſplaiſt : Car maintenant ils ne font qu'en querelle.

Les vices fleſtriſſent tellement les forces de l'eſprit, qu'il deuient incapable de raiſon.

EPISTRE CXIII.

Seneque diſpute ſi la iuſtice, la magnanimité, la prudence, & les autres vertus, voire meſmes les accidens à icelles, ſont animaux, Se mocque des Stoyciens qui ſouſtenoient ces reſueries par les raiſons qu'il confute. Et qu'il vaut mieux qu'on nous enſeigne que la iuſtice, & les autres vertus ſont choſes ſacrées.

S'auoir monſt les vertus & leurs accidens ſont eſtimées animées & corporelles, ſelon la doctrine des Stoyciens.

TV veux que ie t'eſcriue ce qu'il me ſemble de ceſte queſtion qui a eſté diſputée entre nos Stoyciens : A ſçauoir ſi la iuſtice, la conſtance, la prudence, & toutes les autres vertus ſont animaux. Nous faiſons par ceſte ſubtilité (Lucilius mon cher amy) qu'il ſemble que nous exerçons noſtre eſcrit en des choſes vaines & inutiles, & que nous deſpendons le temps & le loiſir à des diſputes, qui ne peuuent apporter aucun profit : ie feray toutesfois ce que tu deſires, & i'apprendray ce qu'il en ſemble à nos Stoyciens. Mais ie proteſte, que ie ſuis d'autre aduis : & penſe qu'il y a quelque

a quelque choſe qui ſied bien à ceux qui portent les ſouliers & la robbe à la Grecque. Ie diray donc ce qui a meu les anciens. Il eſt certain que l'ame eſt animal, veu qu'elle fait que nous ſommes animaux, & que les animaux ont pris ce nom d'elle. Or la verité n'eſt autre choſe que l'ame qui ſe poſſede elle-meſme: elle eſt dõc animal. D'auãtage la vertu fait quelque choſe. Or rien ne peut eſtre fait ſans effort. Si elle a effort, lequel n'eſt en aucune choſe qui ne ſoit animal, il s'enſuit que la vertu eſt animal. Si donc, dit-il, la vertu eſt animal, elle a la vertu meſme. Pourquoy non? Car elle ſe poſſede elle meſme. Tout ainſi que le ſage fait toutes choſes par vertu: pareillement la vertu le fait par elle meſme. Il s'enſuit donc, dit-il, que tous les arts ſont animaux, & tout ce que nous auons en la penſée & en l'entendement. Il s'enſuit auſſi qu'vne infinité de milliers d'animaux habitent dans ce lieu eſtroit & petit de noſtre poictrine, & qu'vn chacun de nous ſoit pluſieurs animaux, ou que nous ayons pluſieurs animaux. Demandes-tu ce qu'on reſpond cõtre tout cela? chacune de ces choſes-là ſera animal, & ce ne ſeront point pluſieurs animaux. Pourquoy? Ie le diray, ſi tu me veux preſter ta ſubtilité & ton attẽtion. Chacun des animaux doit auoir ſa particuliere & ſinguliere ſubſtance: mais toutes ces autres choſes n'ont qu'vne ſeule ame: c'eſt pourquoy elles peuuent eſtre ſingulieres, mais non point pluſieurs. Ie ſuis animal, & homme: tu ne diras pas toutesfois que ce ſoit deux: car ils doiuent eſtre ſeparez. Par ainſi ie dis que pour eſtre deux, l'vn doit eſtre ſeparé de l'autre. Tout ce qui de pluſieurs choſes a eſté fait vn, tombe ſous vne meſme nature, & par ainſi n'eſt qu'vn. Et mon ame eſt animal, ie ſuis auſſi animal, toutesfois nous ne ſommes pas deux. Pourquoy? parce que l'ame n'eſt qu'vne partie de moy. Quand vne choſe pourra conſiſter par elle-meſme, alors elle ſe comptera par elle meſme. Mais quand elle ne ſera qu'vn membre d'vn autre, elle ne pourra pas ſembler eſtre vne autre choſe à part. Pourquoy? Ie te le diray. Car ce qui eſt autre, il faut qu'il ſoit à ſoy, & propre à ſoy, & tout à ſoy, & parfait en ſoy. I'ay deſia declaré que i'eſtois d'autre aduis. Car ſi on reçoit ceſte opinion, les ſeules vertus ne ſeront point animaux, mais leurs contraires, qui ſont les vices & les paſſions, comme la cholere, la crainte, la triſteſſe, & le ſoupçon, le ſeront auſſi. Cecy s'eſtendra encor plus loin: toutes les opinions, toutes les penſees ſeront animaux: ce qu'on ne doit pas receuoir. Parce que tout ce que l'homme fait, n'eſt point homme. Qu'eſt-ce, dit-il, que iuſtice? C'eſt vne qualité de l'ame. Si donc l'ame eſt animal, la iuſtice l'eſt auſſi. Rien moins que cela. Car elle n'eſt qu'vne habitude & vne puiſſance de l'ame. Vne meſme ame ſe conuertit en diuerſes figures. Et vn animal meſmes autant de fois qu'il fait quelque autre choſe, ne deuient point vn autre animal: comme ce que l'ame fait, n'eſt point animal. Si la iuſtice eſt animal, ſi la magnanimité, & toutes les autres vertus le ſont: à ſçauoir-mon ſi elles delaiſſent d'eſtre quelquefois animaux, pour apres recommencer de l'eſtre, ou ſi touſiours elles le ſont? Les vertus ne peuuent prendre fin. Il s'enſuit donc qu'il y a pluſieurs animaux, voire innombrables, qui habitent dans l'ame. Il n'y en a point pluſieurs, dit-il, car ils ſont attachez & liez en vn, & ne ſont que parties & membres d'vn. Nous penſerions donc que l'ame auroit vne figure, comme eſt celle de l'Hydre, qui a pluſieurs teſtes, chacune deſquelles combat à part, & nuiſt d'elle-meſme. Et toutesfois il n'y a aucune de ces teſtes, qui ſoit animal, elle n'eſt qu'vne dés teſtes de ceſt animal. Au reſte elle eſt vn ſeul animal. Aucun ne dit iamais que le lyon qui eſt en la Chimere fut animal, ou le dragon. Ces deux eſtoient parties de la Chimere, & ſes parties ne ſont point animaux. Qu'eſt-ce qu'il y a d'où tu puiſſes conclurre, que la iuſtice ſoit animal? Elle fait, dit-il, quelque choſe, & profite. Mais ce:

Puto quædam eſſe quæ decẽt phæcaſiatum pallium tumque.

Dont voicy les raiſons.

Inepties Stoyques, & grandes abſurditez.

Aduis de Seneque, ſur ceſte diſpute.

Obiection des Stoyques, & ſes reſponces.

qui fait & profite, a force, & ſi eſt animal. Cela eſt vray, ſi elle auoit force qui fut ſiēne: mais elle n'en a point qui ſoit ſiēne, elle eſt de l'ame. Tout animal ſera iuſqu'à ce qu'il mourra, ce qu'il auoit commencé d'eſtre. L'homme iuſqu'à ce qu'il mourra, eſt homme: le cheual auſſi & le chien ne peuuent ſe transformer en autre choſe. La iuſtice, c'eſt à dire l'ame qui a ceſte qualité, eſt animal. Croyons qu'il ſoit ainſi. En outre, la magnanimité, c'eſt à dire, ceſte qualité dans l'ame, eſt animal. Quelle ame? Celle qui eſtoit maintenant animal, eſt retenuë dans ce premier animal, & ne peut entrer dans vn autre animal. Il faut qu'elle continuë à demeurer dans celuy, où elle eſtoit premierement entrée. D'auantage vne meſme ame ne peut pas eſtre de deux animaux, & moins encores de pluſieurs. Si la iuſtice, la magnanimité, la temperance, & toutes les autres vertus ſont animaux: comment pourroient-elles n'auoir qu'vne ame? Il faut que chacunes d'elles ait ſon ame, ou elles ne ſont point animaux. Vn ſeul corps ne peut pas eſtre de pluſieurs animaux. Ils confeſſent auſſi cela. Qui eſt le corps de la iuſtice? L'ame. Qui eſt le corps de la magnanimité? La meſme ame. Or vn ſeul corps ne peut point eſtre à deux animaux. Mais vne meſme ame, dit-il, prend l'habitude de iuſtice, de magnanimité, & de temperance. Cela ſe pouuoit bien faire, ſi au temps que la iuſtice y eſt, la magnanimité n'y eſtoit point: car au temps que la magnanimité y ſeroit, la temperance n'y ſeroit pas. Mais toutes les vertus y ſont enſemble: comment pourroit donc chacune d'elles eſtre vn particulier animal, veu qu'il n'y a qu'vne ſeule ame, qui ne peut faire plus qu'vn ſeul animal? En outre aucun animal ne peut eſtre partie d'vn autre animal. Or la iuſtice eſt vne partie de l'ame. Il s'enſuit donc qu'elle n'eſt point animal. Il ſemble que ie perds ma peine en vne choſe, qui eſt confeſſee de tous. Car il y a plus de raiſon de ſe deſpiter que d'en diſputer: aucun animal ne peut eſtre partie d'vn autre. Regarde les corps de toutes les beſtes, il n'y en a pas-vn qui n'ait ſa propre couleur, ſa forme & ſa grādeur. Entre autres ouurages, qui font trouuer l'eſprit de ce diuin Architecte admirable, ie croy que ceſte-cy en eſt vne, que parmy vn ſi grand nōbre infiny de choſes qu'il a faites, il ne s'eſt iamais rencontré d'en faire deux sēblables. Les choſes meſmes, qui ſemblent eſtre pareilles, ſi tu les cōpares enſemble, elles ſeront differentes. De tant de ſortes de fueilles qu'il a faites, il n'y en a aucune qui ne ſoit marquée de ſa particuliere figure. De tant de beſtes, il n'y en a pas-vne qui reſſemble à l'autre. Il y a touſiours quelque diuerſité. Il s'eſt bien cōtraint à cela, que ce qui eſtoit autre, fut pareillement diſſemblable, & different. Les vertus, comme vous dites, ſont toutes ſemblables: il s'enſuit qu'elles ne ſoient point animaux. Il n'y a point d'animal, qui ne face quelque choſe de luy-meſme. Mais la vertu ne fait rien d'elle-meſme: ſi ce n'eſt par le moyen de l'homme. Tous les animaux ou ils ſont raiſonnables, comme les hommes, & comme les Dieux: ou irraiſonnables, cōme les beſtes brutes. Les vertus pareillement ſont raiſonnables: mais elles ne ſont ny hōmes ny Dieux: il s'enſuit dōc qu'elles ne ſont point animaux. Il n'y a aucun animal raiſonnable, qui face rien qu'il ne ſoit premierement incité par l'apparence de quelque choſe. Apres il prend ſa force & ſon mouuement: & apres encor ſon conſentement confirme ce mouuement. Ie te diray que c'eſt que conſentement. Il faut que ie me pourmene. Apres que i'ay eu dit cela en moy-meſme, & que i'ay approuué l'opiniō que i'auois, ie me pourmene. Il faut que ie me ſeoye. Apres auoir dit cela, ie me ſieds. Or on ne trouue point ce conſentement en la vertu. Car prenons le cas, que la prudence ſoit animal, comment pourra-elle preſter conſentement? Il faut que ie me pourmene. Nature ne reçoit point cela. Car la prudence n'a ſoin que de celuy, à qui elle eſt, & non de ſoy. D'autant qu'elle ne peut ni ſe pourmener,

Toute ceſte diſpute eſt ſi niaiſe & ſi frimole, qu'elle ne merite pas d'eſtre diſputée.

La diſſemblance des creatures eſt l'vne des principales choſes qu'on admire en la creation.

ny s'aſſeoir : elle n'a point donc de conſentement. Ce qui n'a point de conſentement, n'eſt point animal raiſonnable. Et ſi la vertu eſt animal, elle eſt raiſonnable. Or elle n'eſt point raiſonnable: elle n'eſt donc point animal. Si la vertu eſt animal, & que la vertu ſoit bien, il s'enſuit que tout bien eſt animal. Nos Stoyciēs confeſſent encor cela. Il eſt bon de ſauuer la vie à ſon pere : il eſt bon de dire ſagement ſon opinion dans le Senat : il eſt bon de iuger iuſtement. Il s'enſuit donc que ſauuer la vie à ſon pere, c'eſt vn animal : & ſagement parler c'eſt auſſi vn animal. La choſe en fin viendroit ſi auant que tu ne pourrois te garder de rire. Se taire ſagement, & ſoupper friandement, eſt bien. Par ainſi & ſe taire, & ſoupper, c'eſt vn animal. Certainement ie ne pourrois me tenir de me chatoüiller, & de m'appreſter à rire, par la ſubtilité de telles ſottiſes. Si la Iuſtice, & la magnanimité ſont animaux certainement ce ſont animaux terreſtres. Or tout animal terreſtre a froid, a faim, a ſoif : il s'enſuit donc que la Iuſtice a froid, la magnanimité a faim, & la clemence a ſoif. Qui me gardera apres de leur demander, quelle figure ont ces animaux, ou d'vn homme, ou d'vn cheual, ou d'vne beſte ſauuage ? Ou s'ils leur ont donné vne forme ronde, comme au monde : ie demanderay pareillement, ſi l'auarice, la paillardiſe, & la folie ſont rondes. Car elle ſont auſſi animaux. Et apres qu'ils les auront arrondies, ie leur demanderay ſemblablement, ſi vn ſage pourmener eſt animal ou non : il faut par neceſſité qu'ils le confeſſent: & qu'ils diſent encor, que le pourmener eſt animal, & qu'il eſt rond. Mais afin que tu ne penſes point que ie ſois le premier des Stoyciens, qui parle ſans autheur, & par mon opinion particuliere, Cleanthes & Chryſippus ſon diſciple ne ſont point d'accord, que c'eſt que le pourmener. Cleanthes dit que c'eſt vn ſouffle, & vn eſprit, qui s'eſtend depuis la partie principale de l'ame, qui eſt en la teſte, iuſques aux pieds : Et Chryſippus, que c'eſt ceſte principale partie meſme de l'ame. Pourquoy eſt-ce donc qu'vn chacun à l'exemple de Chryſippus ne taſche de reuenir à ſoy, & de ſe mocquer d'vne telle infinité d'animaux que le monde ne pourroit receuoir ? Les vertus (dit-il) ne ſont point pluſieurs animaux, & toutesfois elles ſōt animaux. Car tout ainſi qu'vn homme peut eſtre Orateur, & Poëte, & toutesfois il n'eſt qu'vn homme: pareillemēt ces vertus-là ſont animaux, mais ce ne ſont point pluſieurs animaux. L'ame iuſte, ſage & magnanime n'eſt qu'vne ſeule ame, qui a en ſoy toutes les habitudes & qualitez des vertus. Voila donc la queſtion reſoluë, nous ſommes d'accord. Car cependant ie confeſſe que l'ame eſt animal: ie verray apres le iugement que ie feray ſur ceſt affaire. Ie nie que ſes actions ſoient animaux. Car autrement toutes les paroles, & tous les vers ſeroient animaux. Car ſi vne parole ſage eſt bien: & que le bien ſoit animal: la parole donc eſt animal. Vn vers plain de ſageſſe, eſt bon: or le bien eſt animal : la parole donc eſt animal. Et par ceſte raiſon, ce vers.

Inepte & ridicule doctrine, comme il appert par les abſurditez qui s'en enſuiuent.

Vn grand guerrier & ſes armes ie chante,

Differend entre Cleanthe & Chryſippe, touchant le pourmener.

Bien que l'ame ſoit animal, il ne s'enſuit pas que les actiōs ſoient animaux.

Eſt vn animal. Lequel ils ne peuuent pas dire eſtre rond : car il y a ſix pieds. Tu dis, que c'eſt vn ouurage de tiſſeran, qui me fait creuer de rire, quand i'en vois faire la tiſſure: & quand ie me repreſente qu'il faille qu'vne incōgruité au langage, vn parler barbare, & vn argumēt, ou vn ſyllogiſme, ſoit animal, & que ie luy face les traits d'vn viſage cōme vn peintre. Nous diſputons cela auec les ſourcils refrōgnez, auec vn front ridé. Ie ne puis pas dire icy ce que diſoit Cecilianus, ô triſtes folies! Car elles ſont dignes de riſée. Que ne traittons-nous donc pluſtoſt quelque ſujet qui nous ſoit vtile & ſalutaire ? pourquoy ne cherchons nous les moyens de pouuoir

Le temps eſt trop cher & la Philoſophie trop digne, pour la diuertir à telle niaiſerie.

Il vaut mieux apprendre d'eſtre que n'eſt heureux ſans conſtance: &

paruenir à la vertu, & quelque chemin qui nous conduiſe vers elle? Appren-moy non point ſi la conſtance & magnanimité eſt animal: mais appren-moy qu'il n'y a point d'animal, qui puiſſe eſtre heureux ſans la magnanimité, s'il ne s'eſt affermy contre les euenemens de fortune, & s'il n'a dans ſa penſée dompté tous les cas fortuits, auant qu'ils aduinſent. Qu'eſt-ce que conſtance? C'eſt vn rampart contre la foibleſſe & l'imbecilité humaine, qu'on ne peut forcer: duquel celuy qui s'armera, demeurera touſiours ferme & aſſeuré durant le ſiege de ceſte vie. Car il ſe deffend de ſes propres forces, & de ſes propres armes. Ie te veux dire icy ce qu'il en ſemble à Poſidonius. Il ne faut point que tu penſes eſtre iamais aſſeuré auec les armes de fortune. Il ne faut combatre contre elle auec les tiennes: les choſes fortuites n'arment point bien. Voyla comme nous ſommes armez contre nos ennemis, mais contre elle nous ſommes tous nuds. Alexandre ruinoit bien & chaſſoit les Perſes, les Hyrcaniens, les Indiens, & tous les peuples eſtendus depuis l'Orient iuſqu'à la mer Oceane: mais pour ſon regard, lors qu'il eut tué ſon amy, & qu'il en eut perdu vn autre, il fuyoit la clarté du iour, il demeuroit couché par terre à l'obſcur; & pleurant tantoſt ſa meſchanceté, tantoſt le regret qu'il en auoit, apres auoir vaincu tant de Roys, & tant de nations, il ſe laiſſa vaincre à la cholere, & à la triſteſſe. Car il auoit mis plus de peine à mettre ſous ſa puiſſance toutes les choſes de ce monde que ſes paſſions. O que ces hommes ſont ſurpris d'vn grand aueuglement d'eſtre ſi ambitieux de vouloir eſtendre leur Empire par delà les mers, & de s'eſtimer infiniement heureux de retenir ſous leur obeyſſance les prouinces eſtrangeres, & d'en adiouſter des nouuelles aux anciennes: & de ne pouuoir cognoiſtre quel eſt ce Royaume grand, & ſi facile à conquerir. C'eſt vn grand Empire que de ſe pouuoir commander. Qu'il m'apprenne combien la Iuſtice eſt choſe ſacrée, laquelle ne regarde que le bien d'autruy, ne deſire d'auoir rien d'elle-meſme, que de pouuoir vſer de ſon office. Qu'elle n'ayt rien à faire auec l'ambition, & la gloire, & reputation du peuple: qu'elle ne vueille plaire qu'à elle-meſmes. Sur toutes choſes il faut qu'vn homme ſe perſuade cecy: Il faut que ie ſois iuſte ſans en eſperer aucune recompenſé. C'eſt encor peu que cela. Il ſe doit encor perſuader: Il m'eſt commandé que de ma franche volonté ie ſuiue ceſte belle vertu: que toute ma penſée ſoit eſloignée le plus que ie pourray de mes particuliers profits. Il ne faut point que tu attendes vne plus grande recompenſe de ta Iuſtice, que d'eſtre iuſte. Graue encor en ton ame ce que n'agueres ie diſois: Il ne te ſert de rien, que beaucoup de perſonnes cognoiſſent ton equité. Celuy qui veut que ſa vertu ſoit publiée, ne trauaille point pour ſa vertu, ains pour ſa gloire. Tu ne voudrois point eſtre iuſte ſans gloire. Au contraire certainement tu deurois ſouuent eſtre iuſte auec ton deshonneur: & lors ſi tu cognois que c'eſt que d'eſtre ſage, tu ſentiras qu'vne mauuaiſe opinion, qui ſera bien engendrée, te reſiouïra.

Qu'il n'y a plus belle victoire, que de ſe vaincre ſoy-meſme.

Qui commande à ſoy

Reſolution d'vn homme vertueux.

EPISTRE CXIIII.

Que bien ſouuent la façon corrompuë de parler, prouient de la corruption des mœurs. Il ſe mocque apres du langage de Mecenas, qui eſtoit auſſi effeminé & laſche, que ſa façon de viure. De diuerſes façons de parler que pluſieurs perſonnes ſuiuent, qui prennent plaiſir à faillir. Vn beau diſcours contre les voluptez & les vices, & principalement contre la gourmandiſe & folle deſpence.

TV me demandes comment eſt engendrée en quelque temps vne maniere de parler corrompuë, & comment l'eſprit des hommes s'eſt tellement addonné à quelque vice de lãgage, qu'aucunefois les paroles enflées & graues ont eſté plus eſtimées, & quelquesfois les douces comme ſi on chantoit. Pourquoy autrefois on s'eſt pleu de parler audacieuſement, & vſer de propos hors de toute creance, & d'autre fois d'vn langage à demy retenu & plain (ce ſembleroit) de ſoupçõ, duquel il falloit plus comprendre qu'on n'en oyoit. Pourquoy il y a eu quelque ſiecle auquel on s'eſt diſpenſé d'vſer impudemment & ſans honte des tranſlations. C'eſt ce que tu as ouy vulgairement dire, & dont les Grecs ont fait vn Prouerbe: Telle a eſté la façon de parler des hõmes, qu'elle a eſté leur vie. Et tout ainſi que les actiõs d'vn chacun ſont ſemblables à ce qu'il dit: pareillement la façon de parler imite quelquefois les mœurs publics. Si la diſcipline d'vne cité s'eſt corrompuë, ſi elle eſt addonnée aux deliçes: vous cognoiſtrez la diſſolution publique à la licẽce débordée du langage, ſi elle n'eſt point en vn, ou en deux ſeulement, mais ſi elle eſt approuuée, & receuë de tous. L'eſprit ne peut auoir vne couleur, & l'ame vne autre. Si l'ame eſt ſaine, bien compoſée, graue, temperée, l'eſprit ſera pareillement ſec, & ſobre. Et ſi elle ſe corrompt, l'autre ſe gaſte auſſi. Ne vois-tu pas que ſi l'ame s'allanguit, les membres ſe trainent, & les pieds ſe meuuent pareſſeuſement? Si elle eſt effeminée, on void vne moleſſe & vne laſcheté au cheminer. Si elle eſt gaillarde & vigoureuſe, on aduance plus viſtemẽt le pas. Si elle eſt furieuſe: ou (ce qui approche à la fureur) ſi elle eſt en cholere, tout le mouuemẽt du corps eſt troublé, & lors on ne chemine point, mais on court la poſte. Combien plus fort penſes-tu que cela ſoit en l'eſprit, qui eſt tout meſlé dedans l'ame? C'eſt d'elle qu'il prend ſa façon, c'eſt à elle qu'il obeyt, c'eſt d'elle qu'il reçoit la loy. La maniere de viure de Mecenas eſt ſi cogneuë, qu'il n'eſt pas maintenant beſoin de le dire: de quelle façon il cheminoit, combien il eſtoit delicat, quel plaiſir il prenoit d'eſtre veu, & comme il ne vouloit cacher aucunement ſes vices. Mais quoy ſon langage n'eſt-il pas auſſi mignard, qu'il eſt effeminé? ſes paroles ne ſont-elles pas autant affaitées & diſſoluës que ſes habits, que ſa ſuitte, que ſa maiſon, que ſa fẽme? Il eſtoit taillé d'eſtre vn homme de grand eſprit, s'il euſt voulu ſuiure vn plus beau chemin, s'il ne ſe fuſt gardé de ne vouloir pas eſtre entendu, & s'il n'euſt eſté trop prodigue de langage. Tu verras donc vne eloquence comme d'vn homme yure, empeſchée, vague & licẽtieuſe. Voicy quel eſtoit Mecenas en ſa façon de parler: *Quid prius amne, ſylu'ſque ripa comantibus? Vide vt alueum lintribus arent, verſoq; vado remittant hortos. Quid ſi quis fœmina cirro criſpat & labris columbatur? Incipitq; ſuſpirans, vt ceruice laxa ferãtur. Nemo tyranni, irremediabilis factis rimantur, epulis lagenáque tentant domos, & ſa-*

Le langage commun ſe conforme aucunefois aux maniers de viure du public. car

La diſcipline eſt corrompue, les façons de parler ſe débordent: ainſi que Les mẽbres ſuiuent les mouuements de l'ame.

Les diſſolutes façons de Mecenas en font foy.

Les effeminez & delicieux accompagnent leur langage de pareilles contenances.

te mortem exigunt. Genium triſto vix ſuo teſtem, tenuit cerei fila & crepacem mola focum mater aut vxor inueſtiunt. C'eſt à dire : Void-on rien plus net, & plus pur qu'vne riuiere & les foreſts qui eſpandent leur cheuelure ſur la riue? Voy cõme ils ſillonnẽt ſon canal auec gondoles, & laiſſant le plus profond de l'eau, vont ſe recreer dãs les iardins. Que ſi quelque fẽme ſe friſe les cheueux, de ſes leures elle baiſe cõme font les culõbes, elle commence en ſouſpirant, elle ſe traine le col laſche & panché. Pas vn des tyrans, faction contre laquelle il n'y a nul remede, n'eſpiert : ils eſſayent à prendre les maiſons par banquets & bouteilles, & taſchent à les faire mourir. La mere ou la femme inueſtiſſent le Genius, qui n'eſt à grande peine teſmoin de ſa feſte, & les filets d'vn cierge, & le foyer dans lequel la foaſſe craquete. Mais auſſi toſt que tu auras leu cela ne te reſouuiendras-tu point que c'eſt celuy qui auoit accouſtumé de ſe pourmener par la ville la robbe longue auallée & deſceinte (Car quãd par l'abſence de Ceſar il cõmandoit dans Rome, on alloit à ceſt homme effeminé demãder le mot du guet :) Et que c'eſt celuy qui ſortant en la chaire de iuſtice', à la tribune des harangues, & en toutes aſſemblées publiques, couuroit ſa teeſte de ſon manteau, fors que les deux oreilles : comme les riches eſclaues fugitifs, qu'on introduit en quelque comedie? Que c'eſt celuy, qui lors que les guerres ciuiles eſtoiẽt les plus allumées. lors que la ville eſtoit toute troublée, qu'on auoit les armes en main, eſtoit accompagné & ſuiuy par les ruës de deux eunuques, qui toutesfois eſtoient encore plus hommes que luy ; Que c'eſt celuy, qui a mille fois eſpouſé femme, & n'en a eu iamais qu'vne? Terentia, qu'il repudia pluſieurs fois. Ces paroles ſi mal arrangées, pouſſées dehors ſi negligemment, & miſes en auant contre l'vſage & la couſtume de tout le monde, monſtrent auſſi des mœurs, qui n'eſtoient pas moins nouuelles, moins corrõpuës & ſingulieres. On luy donne vne fort grande loüange de douceur : il eſpargna le glaiue, & s'abſtint de reſpandre le ſang, & ne monſtra iamais en aucune autre choſe la puiſſance qu'il auoit, qu'en la licence de viure à ſa fantaſie. Il gaſta & corrompit encor ceſte ſienne loüange par les delices & mignardiſes monſtrueuſes de ſon langage. Car il appert qu'il eſtoit laſche & mol, & non pas doux. Les ambages & longs circuits de ſa compoſition, les paroles trauerſees, les ſens des paroles qui eſtoient ſouuent grands, mais ſans force, quand ils ſortoient, faiſoient cognoiſtre à vn chacun, que ſa teſte ſe troubloit d'vne trop grande felicité : mais ce vice procede quelquefois de l'homme, & quelquefois du temps. Quand les richeſſes ont eſpandu au large la folle deſpenſe & la diſſolution, le ſoin de veſtir plus richement le corps commẽce de venir. Apres on ſe trauaille d'auoir de beaux meubles : on met peine auſſi à baſtir de belles maiſons, qui occupent vne grãde eſtẽduë de chãps : que les murailles reluiſent de marbres qu'on apporte d'outre mer? que les toicts & couuertures des maiſons ſoiẽt marquetez d'or, que la lueur & polliſſeure du paué reſponde à celle du plancher. Depuis, la magnificence fut employée en banquets & feſtins, leſquels on rendoit recõmandables, par nouuelles façons, par le changement de l'ordre accouſtumé, faiſans ſeruir à l'entrée de table les viandes qu'on mangeoit à l'iſſuë, & donnans à ceux qui ſuruenoient, ce qu'on deuoit à ceux qui ſe leuoient. Quand l'ame cõmence à ſe faſcher peu à peu des choſes accouſtumées, & qu'elle trouue laid ce qui luy ſouloit plaire, elle cherche en fin à parler d'vne nouuelle façon : Tantoſt elle rappelle & met en auant les vieux mots, qui n'eſtoient plus en vſage, tantoſt elle en forge aucuns, & en veut plier à ſa langue d'autres incogneus. Tantoſt ceux qui ſont de peu de temps mis en vogue, ſemblent eſtre bien ſeans, & vne tranſlation audacieuſe, & trop frequẽte. Il y en a qui entrecoupent le ſens, & qui eſperent pouuoir eſtre agreables, ſi ce qu'ils veulẽt

Mecenas loué pour ſa clemence & humanité, mais blaſmé pour la molleſſe & des bordemens en ſa vie & en ſon parler

De la diſſolution aux habits, meubles, baſtimens, feſtins procede

La corruption du langage a, à s'enſuiure que

dire demeure en ſuſpens, & s'il engendre quelque doute à ceux qui les oyent. Il y en a d'autres, qui le retardent & l'eſtendent. On en voit auſſi qui ne s'approchent point du tout iuſqu'au vice: car il eſt force à vn qui entreprend quelque grande choſe, de le faire: mais toutesfois qui ayme le vice. Par ainſi en tous lieux que tu verras qu'on prẽd plaiſir à vn langage corrompu, il ne faut plus douter que les mœurs n'ayent quitté le chemin de la vertu. Tout ainſi que la folle deſpence des feſtins & des habits, ſont les ſignes d'vne cité malade: pareillement la licence du langage, ſi elle eſt frequente, monſtre que les ames auſſi deſquelles les paroles ſortent, ſont du tout abbattuës. Tu ne te dois pas eſmerueiller que ces mots corrompus ſoiẽt agreables non ſeulement à vne aſſemblée du menu peuple: car ils le ſont auſſi à celle des mieux veſtus, parce qu'ils ne ſont differens que de la ſeule robbe longue, & non pas de iugement. Tu te peux encor eſmerueiller d'auantage de ceci, que les choſes vicieuſes ne ſont point ſeulemẽt loüées, mais les vices meſmes le ſont. Car touſiours il a eſté fait ainſi: Iamais vn bel eſprit ne vous a pleu qu'il n'euſt quelque choſe à redire. Baille-moy quelque homme de ſi grand reputation qu'il ſoit, & ie te diray que c'eſt que ſon aege a peu reprendre en luy, & qu'il a voulu diſſimuler encor qu'il le cogneuſt: Car ie t'en nommeray pluſieurs, à qui les vices n'ont porté aucun dommage, ains au contraire leur ont profité beaucoup. Ie t'en nommeray, dis-ie, aucuns fort eſtimez, & qui ont eſté mis entre les merueilles de leur temps, que ſi on les veut corriger, on les efface. Car les vices ſont tellement meſlez auec les vertus, qu'ils les entraineroient auec eux. Ioint que le langage n'a point de regle certaine. L'vſage de la cité, qui n'a iamais demeuré en meſme eſtat, le fait changer. Pluſieurs vont rechercher les paroles des ſiecles paſſez. Ils parlent le langage des douze tables. Gracchus Craſſus, & Curio encor ſont trop elegans & recens pour eux. Ils retournent au temps d'Appius, & de Coruncanus. Quelques autres au contraire ne trouuans rien de bon, qui ne ſoit commun & vulgaire, parle vilainement. L'vn & l'autre eſt corrompu par deux diuerſes façons de parler: autant certainement comme s'ils vouloient vſer de paroles enflées hautes & Poëtiques, & fuyr celles qui ſont neceſſaires en vſage. Ie diray volontiers que l'vn & l'autre faut. L'vn s'eſtime plus qu'il n'eſt raiſonnable, & l'autre ſe meſpriſe trop: l'vn ſe fait arracher le poil des iarrets, & l'autre ne ſe veut point faire plumer le poil des aiſſelles. Venons maintenant à la compoſition. Combien de ſortes t'en donneray-ie, auſquelles on fait faute? Quelques-vns trouuent bonne vne compoſition dute & aſpre: & broüillant tout expres les paroles qui couloient doucement, ne veulent point qu'il y ait aucune liaiſon ſans aſpreté: ils ont opinion quelle eſt plus virile, & plus forte, ſi elle bat aux oreilles auec quelque rudeſſe. Il ſemble que celle de quelques-vns ne ſoit pas vne compoſition, & que ce ſoit pluſtoſt vne chanſon tant elle nous chatoüille. Que dira-ie de celle-la, où les paroles ſont retardées, & apres les auoir attenduës longuement, à grande peine reuiennent-elles à leurs clauſes? Que diray-ie de celle qui eſt au ſorrir moderée, comme eſt celle de Ciceron, & panchante, & finiſſant apres doucement, & reſpondant à ſa façon, & à ſon pied comme elle a accouſtumé de faire? Il n'y a point de vice ſeulement aux ſentences comme ſi elles ſont baſſes & pueriles ou vilaines, & plus hardies qu'il n'eſt permis l'honneur ſauue: ſi elles ſont trop fleuries, & douces: ſi elles ſortent en vain & ſans aucun autre effect, que celuy ſeulement qu'elles ſignifient. Ces vices-là ſont introduits par quelqu'vn, ſous lequel l'eloquence fleuriſſoit: le ſurplus des hõmes ne font que l'imiter, & l'enſeigner les vns aux autres. C'eſt ainſi que ſous Saluſte les ſentences courtes & coupées, les paroles tomboient auant qu'on le attendiſt, & vne obſcure briefueté

Les mœurs ſont egalement corrompuës, & Les ames autant meſlées que les paroles. Les plus beaux eſprits meſmes ne ſont pas exemps de vices. & Les vices auſſi priſez à quelques-vns. D'où vient le changement du langage. Faute qui ſe font en la compoſition. En celle de Ciceron. En celle de Saluſte, &

D'Arruntius.

eſtoit priſée pour vn grand ornement. Arruntius, homme de rare ſobrieté, qui eſcriuit l'hiſtoire de la guerre de Cartage, fut Salluſtien, & s'eſtudia d'eſcrire à la façon d'iceluy. Il ſe trouue dans Salluſte, *Exercitum argento fecit*, c'eſt à dire, Il fit vne armée auec argent: c'eſt à dire il l'aſſembla auec des deniers. Arruntius cõmença de trouuer bonne ceſte façon de parler: il mit ce mot en toutes les pages de ſon liure. Il dit en quelque lieu, *fugam noſtri fecere*, c'eſt à dire les noſtres firent la fuitte. En vn autre lieu, *Hiero* Roy de Syracuſe, *bellum facit*, fait la guerre. Et encor en quelque autre lieu: *quæ audita Panormitanos dedere Romanis fecere*: C'eſt à dire, leſquelles choſes ouyes firent que les habitãs de Panorme ſe rendirent aux Romains. Ie t'en ay bien voulu donner vn peu à gouſter. Car tout le liure eſt compoſé de ces mots. Ce qui auoit eſté rare dans Salluſte, eſt frequent chez luy, & preſque cõtinuel & non ſans cauſe. Car l'vn tomboit par fortune en ces paroles, & ſans y penſer, & l'autre les recherchoit. Tu vois donc ce qui aduient à celuy qui ſuit vn vice pour exemple. Salluſte a dit *æquis hyemantibus*, pendãt que les eaux hiuernoiẽt. Arruntius au premier liure de la guerre de Cartage dit, *repente hyemauit tempeſtas*, c'eſt à dire, Soudainemẽt la tempeſte hiuerna. Et en vn autre lieu, quãd il voulut dire que l'année auoit eſté froide, il dit, *totus hyemauit annus*: c'eſt à dire, Il a toute l'année hiuerné. Et en vn autre lieu: *Inde ſexaginta onerarias leues, præter militem & neceſſarios nautarum, hiemante Aquilone miſit*: c'eſt à dire, Pendant que l'Aquilon hiuernoit, il enuoya de ce lieu ſoxante nauires legers de charge, outre les ſoldats & les mariniers neceſſaires. Il ne ceſſe iamais d'employer ce mot à tous propos. En quelque lieu Salluſte dit, *Inter arma ciuila, æqui boni famas petit*: c'eſt à dire, entre les armes ciuiles il cherche les renommées d'vn homme de bien & iuſte. Arruntius ne ſe peut tenir que dans le beau premier liure il ne miſt, *ingentes eſſe famas de Regulo*: c'eſt dire, que les renommées de Rugulus eſtoient grandes. Ces vices donc, & autres ſemblables, que l'enuie d'imiter a imprimez dans quelqu'vn, ne ſont point marques de diſſolution, ny d'vne ame corrõpuë. Car il faudroit qu'ils fuſſent ſiens, propres, & nais dans elle-meſme, par leſquels tu pourrois iuger les paſſions d'autruy. Le langage d'vn homme courroucé eſt plein de courroux: celuy d'vn homme troublé, eſt viſte & ſoudain: celuy d'vn delicat eſt tendre, & coulant. Ce que tu vois eſtre ſuiuy par ceux qui s'arrachent la barbe, ou vne partie, qui ſe font faire les mouſtaches fort courtes, & les roignent bien pres, gardant le reſte pour le laiſſer croiſtre: qui portent vn manteau de couleur bijarre, vne robbe d'eſtoffe claire, & tranſparante: qui ne veulent rien faire, qui puiſſe paſſer ſans arreſter les yeux de ceux qui les voyent. Ils les agacent, & les contraignent de ſe tourner vers eux. Ils ne ſe ſoucient point d'eſtre repris & mocquez, pourueu qu'on les regarde. Tel & pareil eſt le langage de Mecenas, & de tous ces autres, qui ne faillent point par erreur, mais à leur eſcient, & parce qu'ils veulent faillir. Cela procede d'vn grand vice d'eſprit. Comme apres auoir pris beaucoup de vin, la langue ne begaye point, que l'ame n'ait premierement plié ſous la charge, & qu'elle ne ſoit trahye elle meſme: pareillement ce langage (mais qu'eſt-ce qu'vne pure yureſſe?) ne deſplaiſt à pas-vn, ſi l'ame n'eſt au prealable esbranlée. C'eſt pourquoy il la faut guerir auparauant. C'eſt d'elle que procede noſtre bon ſens, c'eſt d'elle que les paroles ſortent. C'eſt d'elle que nous prenons la contenance, le viſage, la façon de cheminer. Tandis qu'elle ſera en ſanté & valeur, le langage ſera pareillement robuſte, fort & digne d'vn homme. Mais ſi elle panche, tout le reſte tombe en ruine.

Examen de diuerſes façons de parler, qui leur ont eſté fatalieres.

Les vices qui viennent par imitatiõ d'autruy, ne ſont pas ſignes d'vne ame vicieuſe.

Cõparaiſon monſtrant que le langage corrompu deſcouure vne corruption de conſcience.

Pendant que le Roy vit, ils ſont de bon accord.
Mais ils rompent leur foy auſſi toſt qu'il eſt mort.

L'ame, c'eſt noſtre Roy. Tandis qu'elle ſe porte bien, tout le reſte fait ſon deuoir: tout le reſte luy obeyt, & obtempere. Mais pour ſi peu qu'elle chancelle, le reſte s'esbranle auſſi toſt. Au ſurplus quand elle ſe laiſſe vaincre à la volupté, toutes ſes ſciences, toutes ſes actions fleſtriſſent, & toutes ſes entrepriſes ſe rendent laſches, & languiſſantes. Or puis que i'ay commencé d'vſer de ceſte comparaiſon, ie la continueray encor. Noſtre ame eſt maintenant Roy, & tantoſt elle eſt vn tyran. Roy, quand elle ne penſe qu'à choſes honneſtes: quand elle a ſoin du corps qui luy a eſté baillé en garde, & qu'elle ne commande rien de vilain, rien de ſale: mais quand elle deuient cruelle, ambitieuſe, effeminée & delicate, elle prend vn autre nom, fier & deteſtable, deuient tyran. Alors des affections qui la mettent hors de ſoy la ſaiſiſſent & la ſolliciteut inceſſamment auec quelque plaiſir au commencement tel qu'à accouſtumé de ſentir le peuple corrompu, & ſaoullé par la largeſſe de quelque ambitieux, laquelle luy doit porter dommage contre ſon eſperance, & qui prend plaiſir à toucher des mains, la viande qu'il ne peut aualler. Mais quand ceſte maladie a de plus en plus ruiné les forces, & que les deliçes ſont deſcenduës dans les moüelles, & dans les nerfs: elle prend ſeulement plaiſir à la veuë des choſes, de la ioüiſſance deſquelles elle s'eſt renduë inutile: & pour toutes ſes voluptez, elle n'a que le regard de celles d'autruy, ſe rendant maquerelle & teſmoin des paillardiſes dont elle a perdu l'vſage, pour s'y eſtre trop plongée. Ne pouuant d'ores en-auant prendre tant de contentement de voir vne ſi grande abondance de voluptez, comme elle a de regret & de deſplaiſir de ne pouuoir paſſer tout ce grand appareil par ſa gorge, & par ſon vẽtre, & de ce qu'elle ne ſe peut plus veautrer dans les troupes des bardaches & des courtiſanes: elle ſe plaint de voir ceſſer la meilleure partie de ſa felicité, empeſchée par la foibleſſe de ſon corps. Car n'eſt-ce pas vne pure fureur, mon Lucile, qu'il n'y a pas-vn de nous qui ſe recognoiſſe eſtre mortel? eſtre imbecile? ou pluſtoſt qui penſe n'eſtre que vn homme tout ſeul? Regarde nos cuiſines & nos cuiſiniers courans çà & là à trauers tant de feux. Voudrois-tu dire que ce fuſt vn ſeul ventre pour lequel on appreſtaſt la viande auec le bruit & la rumeur de tant d'hommes? Regarde nos caues à tenir les vins vieux, & les celliers pleins de vendanges de pluſieurs ſiecles. Penſes-tu que ce ſoit vn ſeul ventre pour lequel on ſerre le vin de tant d'années & de tant de regions? Regarde en combien de lieux la terre ſe fend, combien de milliers de fermiers la cultiuent & labourent. Penſes-tu que ce ſoit pour vn ſeul vẽtre qu'il faille ſemer en Sicile, & en Afrique? Nous ſerons ſains, nous ne deſirerons que peu de bien, ſi chacun ſe veut contenter, s'il veut meſurer ſon corps, & s'il cognoiſt qu'il ne peut entrer dans ſon eſtomac que bien peu de viande, & pour bien peu de temps. Toutesfois il n'y a rien qui te ſerue plus pour la temperance de toutes choſes, que de penſer ſouuent à la briefueté de noſtre aage, & à l'incertitude d'iceluy. Quoy que tu faces, penſe à la mort.

Pouuoir & authorité de l'ame ſur les actions.

Elle regne tantoſt, & tantoſt tyranniſe.

Pitoyable eſtat du corps dont l'ame eſt depraüée.

De l'ame addonnée aux voluptez.

Inutilité contre l'extreme diſſolution des hommes.

Moyen de ſe maintenir en ſanté:

De viure auec temperance.

EPISTRE CXV.

Que le parler eſt comme vn viſage de l'ame. S'il eſt fardé & affecté, l'ame eſt auſſi molle & laſche. L'ame d'vn homme de bien eſt toute belle & ſaincte comme ſa parole. Il ſe courrouce apres contre les folles deſpenſes, & contre la ſuperfluité & l'auarice.

Il vaut mieux trauailler à faire de bonnes conceptions, & les mettre en practique qu'à rechercher des termes affectez pour les exprimer ou reduire par eſcrit:

IEne veux point, Lucilius mon amy, que tu te trauailles tant apres les mots, & apres la compoſition de ton langage. I'ay de plus grandes choſes, dont tu dois auoir ſoucy. Cherche ce que tu eſcriras, & non point comme tu l'eſcriras: & encore non point comme tu le dois eſcrire: mais comme tu le dois conceuoir: Afin que tu rendes propre à toy ce que tu auras conceu, & que tu le graues deſſus toy. Quand tu verras quelqu'vn duquel le langage ſera affecté & fardé, ſçaches que ſon ame n'eſt pas moins attachée apres les choſes baſſes & petites. Mais ce grand, parle plus librement & auec plus de ſeureté. Tout ce qu'il dit a plus d'aſſeurãce que de ſoin. Tu cognois pluſieurs ieunes hommes qui ont la barbe & les cheueux biẽ peignez, qui ouurent ſouuent la boëſte pour ſe parfumer: n'eſpere voir rien de ferme & de conſtant de ces gens-là. Le parler c'eſt le viſage de l'ame: s'il eſt affecté, s'il eſt fardé, s'il eſt fait, comme on dit, à la main, il monſtre que l'ame n'eſt pas genereuſe, & qu'elle eſt foible & laſche. Eſtre mignardemẽt accouſtré, n'eſt point le vray ornement de l'hõme. S'il nous eſtoit poſſible de voir iuſqu'au dedans l'ame d'vn homme de bien, hé quelle belle face, quel ſaint viſage, reluiſant d'vne beauté magnifique & agreable nous verrions: à l'entour duquel on apperceuroit d'vn coſté la iuſtice & la magnanimité, & de l'autre la tẽperance & la prudence rendre vne eſmerueillable ſplendeur! En outre la ſobrieté, la continẽce, la patience, la liberté, la douceur, (& qui pourroit croire cela?) l'humanité meſmes, qui eſt le bien le plus rare qui ſoit en l'homme, eſpandroient leur clarté deſſus elle. D'auantage ô bons Dieux, combien de luſtre, la prouidence, la magnificence, la grandeur de courage, combien de poids & de grauité luy apporteroient-elles? Quelle autorité & quel credit luy engẽdreroient-elles enuers tous? Pas-vn ne l'eſtimeroit digne d'eſtre aymée, & qui ne la iugeaſt auſſi d'eſtre adorée. Si quelqu'vn voyoit ceſte face plus rehauſſée & plus reſplendiſſante qu'on n'en a point accouſtumé de voir entre les choſes humaines, ne s'arreſteroit-il pas tout eſtonné & rauy comme d'vne rencontre de quelque diuinité: & auſſi toſt qu'il luy auroit eſté loiſible de la voir, ne ſeroit-il pas contraint de la contempler dans ſon ame? Et puis apres ar iré de la douceur de ce beau viſage, ne ſe ietteroit-il pas à genoux deuant elle pour l'adorer? & arreſtant longuement ſa veuë ſur elle, & la voyant haut eſleuée par deſſus la meſure & grandeur des choſes que nous voyons icy bas, iettant ſur nous le doux regard de ſes yeux, enflammez neantmoins d'vne viue eſtincelle: en fin ne ſeroit-il pas contraint auec vn grand rauiſſement & reuerence s'eſcrier par ces mots que noſtre Virgile diſoit:

L'ornement de l'homme ne conſiſte point en choſes exterieures.

Qualitez de l'ame vertueuſe.

2. Æneid.

O vierge quelle donc diray-ie que tu ſois?
Tu n'as pas des mortels la face ny la voix.
Mais quelle que tu ſois, vis touſiours bien-heureuſe,
Et vueille ſecourir ma peine mal-heureuſe.

Elle ne faudra de venir à nous, de nous ſecourir ſi nous la voulons honorer. Mais elle ne veut pas eſtre fertile par les corps des gras taureaux immolez, ni par des veaux d'or & d'argent appendus à ſon Temple : elle ne veut pas qu'on iette les pieces de monnoye dans les troncs de ſon threſor : elle ne demande qu'vne volonté ſaincte & deuotieuſe. Il n'y a perſonne (dis-ie) qui ne bruſlaſt de ſon amour, s'il nous eſtoit permis de la voir. Car maintenant il y a pluſieurs choſes qui nous esbloüiſſent, ou qui nous rebouchent la veuë de leur trop grande clarté, ou qui la retiennent en l'obſcurité. Mais tout ainſi que nous pouuons nettoyer noſtre veuë par medicamens, & la rendre meilleure : pareillement ſi nous voulons deſcharger la veuë de noſtre ame de tous empeſchemens, nous pourrons aiſément voir la vertu, encor qu'elle ſoit couuerte ſous la peſanteur du corps, encor que la pauureté & ſa petite fortune la cache, & qu'vn mauuais & infame bruit la vueille obſcurcir. Nous verrons (dis-ie) ceſte beauté, encor qu'elle ſoit couuerte d'vn ſalle accouſtrement. D'auantage nous cognoiſtrons auſſi la mauuaiſtié, la pareſſe, & la laſcheté d'vne ame miſerable : nonobſtant ces lueurs qui reluiſent à l'entour des richeſſes & la fauſſe clarté des grandeurs & des honneurs qui aueuglent les yeux de ceux qui les regardent. Lors nous pourrons cognoiſtre combien eſt à meſpriſer ce que nous auions en admiration, reſſemblans aux petits enfans qui n'aiment que les ioüets : Car ils iront pluſtoſt à ceux qui leur preſentent des petits affiquets de peu de valeur, qu'ils ne feront à leurs peres & à leurs freres. Quelle difference, ie vous prie, faictes-vous entr'eux & nous, comme dit Ariſton, ſi ce n'eſt que nous ſommes encor plus fols apres les tableaux & ſtatuës que nous acheptons cherement ? Les enfans ſe contentent d'vn petit caillou reluiſant de diuerſes couleurs, amaſſé ſur le bord de la mer : & nous ne prenons plaiſir qu'à la madrure de grandes & hautes colomnes, ſoit qu'on les ait apportées des ſablons d'Egypte, ou des deſerts de l'Afrique pour ſouſtenir quelque grande gallerie, ou quelque ſalle à feſtins, aſſez capable pour y receuoir tout vn peuple. Nous admirons les parois reueſtuës de plaques de marbre, ſçachans bien ce qui eſt caché au deſſous, & prenons plaiſir nous-meſmes à tromper nos yeux, mais quand nous dorons nos maiſons, qu'eſt-ce autre choſe que de nous reſioüir d'vn menſonge ? Car nous ſçauons bien qu'il n'y a que bois pourri ſous ceſt or. Ce n'eſt point ſeulement ſur les parois & ſur les lambris des planchers qu'on ageance ceſt enrichiſſement. La felicité de ces grands ſeigneurs que tu vois marcher la teſte ainſi haute & leuée, n'eſt couuerte que d'vne petite fueille de clinquant. Si tu y regardes vn peu de pres, tu verras combien de miſere & de malheur eſt caché ſous l'eſcorce tendre de ceſte dignité. La meſme choſe qui fait les Magiſtrats & les Iuges, c'eſt celle qui amuſe tãt de Magiſtrats & de Iuges, ſçauoir eſt la richeſſe : car depuis qu'elle eſt venuë en prix & en honneur, & le vray honneur de toutes choſes s'eſt perdu, nous ſommes deuenus marchands : & ayant mis entre nous toutes choſes en vente, nous demandons, non point quelle eſt vne choſe, mais combien il s'en peut tirer de profit. Pour le gain nous ſommes gens de bien, pour le gain nous deuenõs meſchans. Nous ſuiuons les choſes honneſtes tant qu'il y a quelque eſperance ſur elles : tous preſts de ſuiure le party contraire, ſi les meſchantes nous font quelque autre promeſſe. Nos peres ont appris d'auoir en admiration l'or & l'argent, & dés noſtre ieuneſſe ceſte enuie a ſaiſi noſtre ame, & s'eſt touſiours aggrandie auec nos ames. D'auãtage le vulgaire qui en toutes autres choſes eſt contraire à ſoy-meſmes, eſt d'accord en ce ſeul poinct : c'eſt ce qu'il admire, c'eſt ce qu'il deſire à ſes enfans : & quand ils veulent recognoiſtre les biens qu'ils ont receus des Dieux : c'eſt ce qu'ils leur cõſacrent, cõme

Moyen d'honorer & ſeruir la vertu : &

Voir la beauté d'icelle.

A l'oppoſite de laquelle ſe deſcouurent les vices de l'ame deſbordée & mondaine.

Folie humaine egale aux vieux & aux enfans, en ce que les vns & les autres admirent des choſes de neant, au lieu de meſpriſer la vanité des ſomptueuſitez mondaines.

Incertitude & miſere de la felicité humaine, &

Cenſus ſenatorem facit.

Vanité des richeſſes accompagnées de conuoitiſe & diſſolutiõ.

la plus precieuſe choſe qu'ils puiſſent trouuer en ce monde. Et on en eſt venu iuſques-là, que l'on maudit la pauureté, & que l'on s'en mocque: qu'elle eſt meſpriſée des riches, & odieuſe aux pauures. Les vers des Poëtes ſont meſmes employez pour embraſer d'auantage nos cupiditez, par leſquels les richeſſes ſont loüées comme le ſeul honneur & ornement de noſtre vie. Il ſemble que les Dieux ne puiſſent rien auoir, ni rien donner de meilleur que les richeſſes.

Auſquelles les vers des Poëtes ſeruent d'vn brandon pour les allumer d'autant plus.

Le palais du Soleil ſur des hautes colonnes
Reluiſoit d'or brillant.

2. Metamorph.

Regarde apres ſon chariot,

Tout d'or eſtoit l'aiſsieu, les moyeux eſtoient d'or,
D'or le tour de la roüe, & les rayons encor
Eſtoient de fin argent.

En quelques tragiques notamment, qui prefere le gain à toutes vertus.

En outre ils appellent le ſiecle doré, celuy qu'ils veulent faire croire auoir eſté le meilleur. Et meſme il ſe trouue des Poëtes tragiques, qui veulent bien changer l'innocence, la ſanté, la bonne reputation, auec le gain.

Laiſſe-moy ſeulement appeller meſchant homme,
Pourueu que bien aiſé & que riche on me nomme,
Tout le monde s'enquiert s'il a beaucoup de bien,
Mais pas-vn ne s'enquiert s'il eſt homme de bien:
On ne demande point ni pourquoy ni comment:
On demande quels biens tu as tant ſeulement.
Chacun eſt en tous lieux eſtimé tout autant,
Comme on void qu'il eſt riche & qu'il a de comptant.
Ie ne deſire point de viure ſans richeſſe,
Ie ſouhaitte la mort ſi pauureté me preſſe:
Ce qui eſt plus vilain, (ſi tu le veux ſçauoir)
De ce que nous auons, c'eſt de ne rien auoir.
Richeſſe des mortels le ſeul bien deſirable,
La douleur de la mere à toy n'eſt comparable,
Ni des enfans mignards, non pas du pere meſme
Que nous tenons ſacré pour ſon bien-faict extréme.
Si rien luit de ſi doux deſſus le beau viſage
De Venus, à bon droit elle peut le courage
Des hommes & des Dieux eſmouuoir de ſes feux;
De ſa perfection les rendant amoureux.

Euripide eſt plus ſage: qui en la perſone de Bellerophõ monſtre le ſupplice des auaricieux. Leſquels ne ſont iamais exẽpts d'inquietude ny de tourments.

Auſſi toſt que ces derniers vers de la tragedie d'Euripide furent ptononcez, tout le peuple s'eſleua pour chaſſer auec vne grande violence, & le ioüeur & ſes carmes, iuſqu'à ce qu'Euripides ſe preſenta ſur le theatre, & les pria d'attendre vn peu, & de voir la fin que feroit ceſt admirateur de l'or & des richeſſes. En ceſte tragedie Bellerophon eſtoit puni & tourmenté des peines qu'vn chacun reſſent en la tragedie de ſa vie. Car on ne voit point vne auarice qui ne ſoit ſuiuie de quelque cruel tourment, combien que l'auarice ſeule traine aſſez de tourmens apres ſoy. O com-

bien de larmes & d'ennuis elle donne ! O qu'elle eſt miſerable, & pendant qu'on ſouhaitte les biens, & meſme apres qu'on les a gaignez ! Adiouſtons-y auſſi les continuels ſoucis qui tourmentent chacun ſelon la meſure du bien qu'il a. Il y a plus de peine à ioüir des richeſſes qu'à les acquerir. O comme on les void crier & ſe plaindre s'ils font aucunes pertes, qui aduiennent quelquefois bien grandes, mais qui leur ſemblent encor plus grandes qu'elles ne ſont ! En outre quand fortune meſme ne leur oſteroit rien, ils penſent que tout ce qu'ils ne peuuent acquerir, ſoit vne perte pour eux. Au reſte ils eſtiment vn homme, auſſi heureux, & auſſi riche comme ils le voyent auoir bien dequoy, & deſirent d'en acquerir autant qu'il en a. Ie le confeſſe. Mais quoy ? Penſes-tu qu'il y ait gens au monde de pire condition, que ceux qui ſont miſerables, & neantmoins enuiez ? A la mienne volonté que ceux qui deſirent des richeſſes, allaſſent demander conſeil aux riches : & ceux qui pourſuiuent les honneurs, à ceux qui par ambition ſont paruenus aux plus grandes dignitez. Certainement ils changeroient de deſſein, combié que ceux qui deteſtoient leur premiere ambition, entreprennent cependant des nouuelles grandeurs : Car il n'y a pas vn qui ſoit content de ſa bõne fortune, pour ſi toſt qu'elle ſoit venuë. Ils ſe plaignent volontiers de leurs conſeils & de leurs ſuccez, & regrettent touſiours plus ce qu'ils n'ont peu attrapper. Mais la Philoſophie te porte à ce bon-heur qui ne pourroit eſtre plus grand que tu ne te pourras iamais repentir de toy-meſmes. Les paroles bien tiſſuës, & le langage doux coulant, ne te conduiront iamais à ceſte vraye & ferme felicité, que nulle tempeſte ne pourra iamais esbranſler. Que les paroles ſoient ſi bien compoſées qu'elles voudront, moyennant que l'ame ſoit en ſa ferme & conſtante compoſition, qu'elle ſoit eſleuée en haut, & aſſeurée en ſes opinions, & quelle ſe plaiſe en ce qui deſplaiſt à tous autres, qu'elle eſtime autant ſon aduancement & ſon profit, comme ſa propre vie, & qu'elle ne vueille ſçauoir autre choſe, que de ne rien deſirer & de ne rien craindre.

Leur condition eſt d'autant plus miſerable qu'auec l'ennuy que les richeſſes leur apportent, ils acquierent l'enuie des hommes: Et ne ſont iamais contens de leur condition.

La Philoſophie eſt le vray remede à ce mal, & le vray contentemẽt de l'ame.

Ce qu'vn beau & diſert langage ne ſçauroit effectuer.

EPISTRE CXVI.

S'il vaut mieux auoir des paſſions moderées, que de n'en auoir point du tout. Ils les faut entierement reietter, s'il eſt poſſible.

ON a ſouuent demandé s'il vaudroit mieux n'auoir du tout aucunes paſſions, que de les auoir petites. Nos Stoyques les reiettent du tout, & les Peripateticiens les temperent. Pour moy ie ne me puis perſuader que vne maladie mediocre puiſſe eſtre ny ſalutaire, ny profitable. N'aye point de crainte, ie ne te veux riẽ deſrober de ce que tu veux qu'on ne te refuſe point. Ie te veux liberallement bailler tout ce que tu demandes, & toutes choſes que tu deſires, & que tu peux penſer eſtre neceſſaires, ou vtiles ou agreables à la vie. Ie ne te veux rien oſter que le vice. Car quand ie te deffendray de ne deſirer point quelques choſes, ie te permettray auſſi de le vouloir : afin que tu le faces ſans aucune crainte, & auec vn plus aſſeuré conſeil, & afin que tu puiſſes mieux ſentir la douceur de ſes voluptez. Pourquoy non ? Tu les gouſteras mieux, ſi tu leur peux commãder, que ſi tu te rendois leur eſclaue. Mais c'eſt choſe naturelle (dis-tu) que ie me tourmente de la mort de mon amy, & que ie laiſſe couler ces larmes, qui tombent ſi iuſtement, C'eſt choſe naturelle,

Diſpute touchant les affections, que les Stoiciens ne veulent aucunement admettre, & que les Peripateticiẽs les temperent.

Obiection des Peripateticiens.

que d'eſtre touché des opinions que tout le monde ſuit, & de ſe faſcher des aduerſitez. Pourquoy ne me permettras-tu l'honneſte crainte d'vne mauuaiſe opinion? Il n'y eut iamais vice, qui n'ait trouué ſon defenſeur. Il n'y a vice, qui ne porte quelque honte, & qu'on ne puiſſe vaincre ſur ſon commencement: mais cela meſme eſt cauſe qu'il s'eſtend plus auant. Tu ne gaigneras iamais tant ſur luy qu'il vueille arreſter, ſi tu luy as permis de commencer. Toutes nos affections du commencement ſont foibles: mais apres, elles s'eſchauffent d'auantage, & s'acquierent des forces en cheminant auec le temps. Bref on les garde plus facilement d'entrer, qu'on ne les peut apres chaſſer. Qui voudroit nier que toutes nos affections ne deſcoulent d'vn commencement naturel? La nature nous a commandé d'auoir ſoin de nous meſmes, Mais ſi nous vſons enuers nous d'vn traictement trop delicat, c'eſt vice. Nature a meſlé quelques voluptez auec les choſes neceſſaires, non pas pour les rechercher, mais afin que les choſes ſans leſquelles nous ne pouuons viure, nous fuſſent plus agreables auec le meſlange de la volupté. Si elle venoit d'elles-meſmes, ce ſeroit vne diſſolution. Fermons donc la porte quand elles voudroient entrer. Car il eſt plus facile de ne les receuoir point, que de les en faire ſortir. Laiſſez-moy quelque peu plaindre (diras-tu) & craindre quelque peu: mais ce quelque peu-là s'eſtend fort loin, & ne prend pas fin quand tu veux. Vn homme ſage ſe peut contregarder ſans danger & ſans peine. Il arreſtera ſes larmes & les voluptez comme bon luy ſemblera: mais nous qui n'auons point appris de rebrouſſer chemin, noſtre bien ſera de ne faire vn ſeul pas en auant. Il me ſemble que Panetius reſpondit fort ſagement à vn ieune homme, qui luy demandoit ſi l'homme ſage pouuoit deuenir amoureux. Nous parlerons (dit-il) vn autre iour du ſage: mais quant à vous & à moy, qui ſommes encor fort eſloignez de la perfection du ſage, gardons-nous bien de tomber entre les mains d'vne choſe ſi troublée & ſi furieuſe, qui depend de la puiſſance d'autruy, & qui s'eſtime ſi peu elle meſmes. Car ſi l'amour iette ſes yeux deſſus nous, ſa douceur nous rauit: s'il nous meſpriſe, nous deuenons enflambez de ſuperbe contre luy. La facilité nous eſt agreable, nous combattons contre la difficulté. Par ainſi cognoiſſans la foibleſſe de nos forces, viuons en paix. Ne fions point noſtre ame malade à la mercy du vice, de la beauté, des flatteries, & des autres delices qui la voudroient attirer à ſoy. Ce que Panetius reſpondit à celuy qui luy parloit de l'amour, ie l'entens de toutes autres choſes. Retirons-nous tant qu'il nous ſera poſſible de ces lieux fangeux & gliſſans. Nous ne ſommes pas encor gueres bien aſſeurez en vn lieu ſec. Tu viendras maintenant à moy pour crier contre les Stoyques, auec ce parler commun du peuple: Vous nous promettez des choſes trop grandes, & nous commandez des choſes dures & difficiles. Nous ſommes de pauures petits hommes, nous ne pouuons pas nous refuſer toutes choſes. Nous pleurerons: mais ce ſera fort peu: nous aurons de l'ambition: mais elle ſera retenuë: nous nous courroucerons: mais ce ſera pour nous appaiſer bien toſt. Sçais-tu pourquoy nous ne pouuons faire celà? Parce que nous ne croyons pas que nous le puiſſiõs faire. Et à dire la verité, il en va tout autrement en effect. Nous ſouſtenons nos vices, parce que nous les approuuons. Nous aymons mieux les excuſer, que les chaſſer. Nature nous a donné aſſez de puiſſance ſi nous voulons nous en ſeruir, & ſi nous voulons ramaſſer nos forces, & les employer pour nous, & non point contre nous. Ce n'eſt que faute de bonne volonté: Mais noſtre excuſe eſt que nous ne pouuons pas.

Reſponſe des Stoyques.

Nature veut que nous ayons ſoin de nous meſmes, mais elle hait les delicateſſes

Les affections humaines n'ont point de bornes.

La reſponſe de Panetius le teſmoigne.

Obiection que l'on fait ordinairement aux Stoyques

La reſponſe monſtre pourquoy nous ne ſommes pas maiſtres de nos affections.

Mauuaiſe volonté s'excuſe touſiours ſur ſon impoſſibilité.

EPISTRE CXVII.

Si l'opinion des Stoyciens, qui diſent que la ſageſſe eſt bonne, mais qu'il n'eſt pas bon d'eſtre ſage eſt veritable. Il reiette apres toutes les queſtions qui ſe font là deſſus. Et deſire qu'on luy enſeigne ce qu'il doit euiter, & ce qu'il doit deſirer.

Examen de quelques poincts de la doctrine des Stoyques, leſquels ſont d'autãt plus mal aiſez à ſoudre qu'ils ſont diuiſez entr'eux, & font contredire à leurs inepties.

TV me donneras beaucoup de peine, & à toy auſſi: & ſans y penſer tu me mettras en vne faſcheuſe diſpute, en me faiſant ces petites queſtions, leſquelles ie ne puis contredire ſans offencer nos Stoyques, ny les accorder, ma conſcience ſauue. Tu demandes ſi ce que les Stoyques diſent eſt vray, à ſçauoir que la ſageſſe eſt vn bien, & qu'eſtre ſage n'eſt pas vn bien. Premierement ie declareray ce que les Stoyques en ont penſé, & apres i'en diray mon aduis. Nos Philoſophes croyent que ce qui eſt bien, eſt corps: car ce qui eſt bien, agit. Tout ce qui agit, eſt corps: tout ce qui eſt bien, porte profit: il faut donc que pour profiter, il face quelque choſe: s'il fait, par cõſequent il eſt corps. Ils diſent que la ſageſſe eſt vn bien: par neceſſité dõc il faut dire qu'elle eſt corporelle: Mais ils penſent que eſtre ſage ne ſoit pas d'vne meſme cõdition. C'eſt vne choſe incorporelle, & qui ſuruient à autruy par accidẽt, c'eſt à dire à la ſageſſe: par ainſi elle ne fait rien, & ne profite rien. Et quoy donc (diſent-ils) ne diſons-nous point qu'eſtre ſage ſoit bien? Ouy, nous le diſons en le rapportant à ce où il deſpend, c'eſt à dire à la meſme ſageſſe. Oy maintenant ce que les autres reſpondent à cela, auant que ie me retire de ce party pour me rẽdre à l'autre. Par ce moyen (diſent-ils) le viure heureuſement ne ſeroit pas bien. Mais il leur faut reſpondre que vueillent-ils ou non, la vie heureuſe eſt bien, & le viure heureuſement, eſt pareillement bien. On vſe encor de ceſt argument contre les noſtres. Deſirez-vous d'eſtre ſage? Il s'enſuit donc qu'eſtre ſage ce ſoit vne choſe qu'on doit deſirer. Si on la doit deſirer, c'eſt vn bien. Les noſtres ſont contraincts de tordre ces paroles, & deſirans y adiouſter vne ſyllabe, que noſtre langue ne permet point d'y eſtre entremeſlée. Parquoy ſi tu le permets ie l'adiouſteray. Ce qui eſt bien (diſent-ils) eſt deſirable: & ce qui ſuruient encor à ce bien, eſt tres-deſirable. Apres que nous auons obtenu ce bien, on ne deſire point l'autre comme bien: mais on le deſire comme ſuruenant à celuy, que nous auions ſouhaitté. Quant à moy, ie ne ſuis point de ceſt aduis, & penſe que les noſtres deſcendent à ceſte opinion: car ils ſont pris par ce premier lieu, & ns leur eſt pas permis de changer de forme de parler. Nous donnons beaucoup d'authorité & de creance à l'opinion, que tous les hommes ont deſia conceuë de quelque choſe. Nous tenons pour veritable ce que nous voyons que tout le monde croit: cõme la creance que nous auons des Dieux, nous la tirons de l'opinion qu'vn chacun a dans ſon ame, qu'il y a des Dieux, & qu'il n'y a nation au monde ſi eſloignée qu'elle ſoit des loix, & des bonnes mœurs, qui ne croye quelques Dieux. Quand nous diſputons de l'eternité des ames, la plus grande authorité qu'on y apporte, c'eſt le commun conſentement des hommes, qui craignent ou qui reuerent les enfers. Ie me veux ſeruir auſſi de ceſte publique perſuaſion. Tu ne trouueras pas vn, qui ne penſe que la ſageſſe & qu'eſtre ſage ne ſoit bien. Ie ne feray point ce que les gladiateurs vaincus ont accouſtumé de faire d'en appeller à la miſericorde du peuple. Ie commenceray de combattre auec

Leurs raiſõs pour prouuer que la ſageſſe ſoit corps.

Reparties des autres de contraire aduis.

Inuention ou miſeriere de ceſte eſchole.

Les plus incultes & plus inhumaines nations admettent quelque deité, & confeſſent l'ame immortelle.

mes propres armes. Quand aucune chose suruient en quelque autre chose, il faut voir, si elle est hors de ce à quoy elle suruient, ou dans ce à quoy elle suruient. Si elle est dans ce à quoy elle suruient, elle est aussi bien corps, comme est ce à quoy elle suruient. Car rien ne peut aduenir sans attouchement. Ce qui touche est corps, Si elle estoit dehors, puis qu'elle y est suruenuë, elle s'en estoit esloignée. Ce qui s'est esloigné, a mouuement. Ce qui a mouuement, a corps. Attens donc que ie die aussi, que la course ne soit vne chose, & le courir vne autre, la chaleur ne soit vne chose, & estre chaud, vne autre: & la lueur ne soit vne chose, & le reluire vne autre. Ie vous confesse bien que ce sont choses diuerses, mais non point de diuerse sorte. Si la santé est chose indifferente, estre sain sera indifferent aussi: si la beauté est indifferente, il est indifferent aussi d'estre beau. Si la iustice est bien, c'est bien aussi que d'estre iuste: si la laideur est mal, c'est mal aussi que d'estre laid. Autant certainement comme si la chassie est mal, c'est mal aussi d'estre chassieux. Appren cela ie te prie, que l'vn ne peut estre sans l'autre. Ce qui a sagesse, est sage: & ce qui est sage, a de la sagesse. Et par ainsi on ne peut douter quel sera l'vn, que l'autre ne soit tel: de sorte qu'il semble à quelques-vns, que ces deux-là ne soient qu'vne seule, & vne mesme chose. Mais ie demanderois volontiers cecy: Puis que toutes choses sont ou biens ou maux, ou indifferentes, du nõbre desquelles mettõs nous d'estre sage. Ils nient que ce soit bien, mais ce n'est pas mal aussi: il s'ensuit donc que c'est vne chose indifferente & moyenne. Or nous appellons chose moyenne & indifferente, laquelle peut aussi bien aduenir à vn meschant, qu'à vn homme de bien, comme la richesse, la beauté & la noblesse. Mais d'estre sage, cela ne peut aduenir, qu'à vn hõme de bien: ce n'est donc point chose indifferente. Mais ce qui ne peut aduenir à vn meschant homme, n'est pas mal. Il s'ensuit donc que c'est bien. Ce que pas-vn n'a qui ne soit homme de bien, est bien. Il n'y a pas vn qui puisse estre sage, s'il n'est homme de bien: c'est doncques bien. C'est vn accident (dit-il) à la sagesse. Cela doncques que tu appelles estre sage, à sçauoir-mon s'il est l'actif de la sagesse, ou s'il la reçoit, & en est le passif. Or soit qu'il la face, ou qu'il la souffre, d'vn costé & d'autre il est corps: car ce qui fait, & ce qui est fait, est corps, s'il est corps, il est bon: vne chose donc luy defailloit, qui le gardoit d'estre du tout bien, c'est qu'il estoit sans corps. Les Peripateticiẽs ont opinion qu'il n'y a aucune difference entre la sagesse, & entre estre sage: veu que l'vn de ces deux-là, est dans l'autre. Car penses-tu qu'aucun puisse estre sage, s'il n'a de la sagesse? & qu'aucun puisse auoir de la sagesse s'il n'est sage: Les vieux Dialecticiẽs font distinction de ces choses-là, & la diuision en est venuë d'eux iusques aux Stoïciens. Ie diray quelle elle est. C'est autre chose vn champ, autre chose d'auoir vn champ: Pourquoy-non? veu qu'auoir vn champ cela touche à celuy qui l'a, & non point au champ. Par mesme raison la sagesse est vne chose, & estre sage est vne autre. Ie pense que tu m'accorderas bien, que ce sont deux choses diuerses, celle qui est possedée, & celuy qui la possede. La sagesse est vne ame parfaite, & qui est paruenuë à son plus haut & à son meilleur degré: Car c'est l'art & la sciẽce de viure. Or qu'est-ce qu'estre sage? Ie ne puis pas dire que ce soit vne ame parfaite. Mais c'est ce qui aduient à celuy qui a l'ame parfaite: Par ainsi la bonne ame c'est vne chose, & l'autre est comme auoir vne bonne ame. Ce sont (dit-il) des natures de corps, comme voila vn homme, voila vn cheual. Ces natures sont apres accompagnées du mouuement de leurs ames, qui font cognoistre les mouuemens des corps. Ces mouuemens-là ont quelque chose qui leur est propre, separée neantmoins du corps. Comme quand ie voy Caton qui se pourmene, le sens me monstre cela, & l'ame

Explication de la precedẽte doctrine Stoyque.

Estre sage n'est pas chose indifferente.

Que c'est que chose indifferente, ou moyenne.

Quelle difference il y a entre sagesse & estre sage.

l'ame le croit. C'eſt le corps que ie voy, ſur lequel i'ay ietté & mes yeux & mon entendement. Ie dis encores, Caton ſe pourmene : ce n'eſt pas le corps dont ie parle, mais c'eſt quelque choſe qui declare que c'eſt le corps, que les vns appellent prononcé, les autres ſignifié, les autres denoncé. Ainſi quand nous diſons, ſageſſe, nous entendons quelque choſe incorporelle: quand nous diſons, il eſt ſage, nous parlons d'vn corps. Certainement il y a grande difference ſi nous parlõs de luy, ou de choſe qui luy appartienne. Prenons le cas maintenant que ce ſoient deux choſes diuerſes. Car ie n'en veux point encor dire mon aduis. Qu'eſt-ce qui empeſche que ce ne ſoit vne autre choſe, & neantmoins qu'elle ne ſoit bonne? Tu diſois n'a gueres, qu'vn champ eſtoit vne choſe, & auoir vn champ eſtoit vne autre choſe : qui empeſche que cela ne ſoit ? Car celuy qui poſſede, eſt d'vne nature, & ce qui eſt poſſedé, d'vn autre: l'vne eſt vne autre, & l'autre eſt vn homme. Mais pour le regard des choſes que nous traictons, elles ſont toutes deux d'vne meſme nature, & celuy qui poſſede la ſageſſe, & la ſageſſe qui eſt poſſedée. D'auantage en ce cas-là, ce qui eſt poſſedé eſt vne choſe, & celuy qui poſſede eſt vne autre. Mais en ceſtuy-cy, ce qui eſt poſſedé, & celuy qui poſſede, ſont tous en vn. La poſſeſſion d'vn champ eſt par le droict qu'on y a, & celle de la ſageſſe vient de nature. Le champ peut eſtre vendu & baillé à vn autre, mais la ſageſſe n'abandonne point ſon maiſtre. Tu ne dois donc faire comparaiſon des deux choſes diſſemblables. I'auois commencé à dire que ce pouuoient eſtre deux choſes, & toutesfois que l'vne & l'autre fuſt bonne : En outre que la ſageſſe & le ſage eſtoient deux, & tu confeſſes bien que l'vn & l'autre ſoient bons. Or tout ainſi que rien n'empeſche que la ſageſſe ne ſoit bonne, & que celuy qui l'a ne ſoit bon auſſi : pareillement rien n'empeſche que la ſageſſe ne ſoit bonne : & auoir la ſageſſe, c'eſt à dire eſtre ſage, ne ſoit bon auſſi. Ie deſire la ſageſſe ſeulement, afin que ie ſois ſage. Car que ſeroit-ce donc? Vne choſe n'eſt pas bonne, ſans ce qui la fait trouuer bonne. Vous tenez pour certain que ſi on donnoit la ſageſſe ſans vſage, il ne la faudroit point receuoir. Mais quel eſt l'vſage de la ſageſſe ? C'eſt eſtre ſage. C'eſt ce qui eſt de plus precieux en elle : car cela oſté, elle ſeroit inutile. Si la gehenne eſt mauuaiſe, il eſt mauuais d'eſtre gehenné: voire tellemẽt, qu'elle ne ſeroit pas mauuaiſe ſi tu en oſtois ce qui la ſuit, Sageſſe eſt l'eſtat d'vne ame parfaite : mais eſtre ſage c'eſt l'vſage de l'ame parfaite. Comment ſe pourroit-il faire, que l'vſage de la ſageſſe ne fuſt bon, veu que ſans l'vſage elle ne ſeroit pas bonne? Ie te demande, ſi on doit deſirer la ſageſſe. Tu l'accorde. Ie te demande encor, l'vſage de la ſageſſe eſt deſirable. Tu l'accordes auſſi, puis que tu dis que tu ne la voudrois pas receuoir ſi l'vſage t'en eſtoit defendu. Ce qui eſt deſirable eſt bon. Eſtre ſage c'eſt auoir l'vſage de la ſageſſe, comme le parler eſt l'vſage de l'eloquence, & le voir eſt celuy des yeux. Il s'enſuit donc qu'eſtre ſage, c'eſt l'vſage de ſageſſe. Or l'vſage de ſageſſe eſt deſirable : il faut donc deſirer d'eſtre ſage: & s'il eſt deſirable, il eſt bon par conſequence. Mais il y a long-temps que ie me condamne moy-meſme, de ce qu'en les reprenant ie les imite, & que ie deſpens trop de parolles en des choſes trop claires. Car qui peut faire doute, que ſi le chaud eſt mauuais, qu'il ne ſoit mauuais d'auoir chaud ? Que ſi le froid eſt mauuais, que ſentir froid ne le ſoit auſſi ? Que ſi la vie eſt bien, que le viure ne ſoit bon? Tout cela eſt autour de la ſageſſe, & n'entre point dedans. Mais il nous faut loger dedans elle: & quand nous prendrons plaiſir de nous y pourmener quelquefois, elle a des lieux ſpacieux & amples pour ſe retirer à part. Enquerons nous de la nature des Dieux, dequoy ſe nourriſſent les aſtres, du cours diuers que font les eſtoilles, ſi nos corps ſe meuuent à leur mouuement, ſi ce ſont elles qui donnent vigueur au corps & à

L'vn & l'autre ſont de meſme nature.

La ſageſſe eſt inſeparable d'auec celuy qui la poſſede.

Toutes telles ſubtilitez ne meritent pas les paroles qu'on y employe : il faut penetrer plus auant dedans la Philoſophie, car.

l'ame de toutes choſes. Si celles qu'on appelle fortuites, ſont attachées à quelque certaine loy : s'il y a rien qui aduienne tumultuairement, ou qui roule ſans aucun ordre de nature. Ie voy bien que ces diſcours n'appartiennent en rien à la reformation des mœurs: toutesfois ils recreent l'eſprit, & l'eſleuẽt à la grandeur de ces choſes qu'il traite. Au contraire, ces autres queſtions que ie faiſois cy-deſſus, le rõgent & l'abaiſſent, & au lieu de l'aiguiſer, l'affoibliſſent. Mais ie vous prie pourquoy perdons-nous tant de peine apres vne choſe qui eſt peut-eſtre fauſſe, ou à tout le moins inutile, & qui meriteroit d'eſtre employée à vn ſubiect plus haut & plus profitable? Dequoy me pourra ſeruir de ſçauoir ſi la ſageſſe eſt vne choſe, & ſi eſtre ſage en eſt vne autre? Que me pourra ſeruir de ſçauoir que cecy eſt bon, & que cela ne l'eſt point? Ie ſeray bien temeraire iuſques-là, ie me mettray au hazard de ce ſouhait, que tu puiſſes auoir ſageſſe hardiment, pourueu que ie puiſſe eſtre ſage. Ie m'aſſeure que nous ſerons égaux. Mais fay pluſtoſt cecy : monſtre moy le chemin pour y pouuoir paruenir : dy-moy ce que ie dois fuyr, ce que ie dois deſirer : par quelles diſciplines ie pourray aſſeurer mon eſprit chancellant : par quel moyen ie pourray chaſſer loin de moy ces vicieux deſirs qui me iettent, & m'emportent à trauers: comment ie pourray reſiſter à tant de vices: comment ie pourray oſter tant de maux qui ſe ſont iettez ſur moy, & ceux auſſi ſur leſquels ie me ſuis volontairement ietté. Enſeigne-moy comme ie dois ſupporter mes afflictions ſans mes pleurs, & mes felicitez ſans les larmes d'autruy : Comment ie dois n'attendre point la derniere & ineuitable fin de ma vie: mais m'enfuyr moy-meſme auant heure, quand bon me ſemblera. Il n'y a rien qui me ſemble ſi vilain, que deſirer la mort. Car ſi tu deſires ce viure, pourquoy ſouhaittes-tu de mourir? & ſi tu ne veux plus viure, pourquoy demandes-tu aux Dieux vne choſe qu'ils t'ont donnée en naiſſant? Car de mourir quelque iour, cela te doit aduenir malgré toy : & de mourir quand tu voudras, il eſt en ton pouuoir. L'vn eſt par neceſſité, & l'autre eſt en ta volonté. Ces iours paſſez ie vis vn fort laid commencement d'vn diſcours d'vn homme, qui autrement eſtoit bien diſant : Ouy (dit-il) que ie meure bien toſt. O fot que tu es, tu deſires vne choſe qui eſt en ta puiſſance. Peut-eſtre qu'en tenant ces propos, tu es deuenu vieil. Autrement qu'eſt-ce qui te pouuoit retarder. Pas-vn ne te tient : eſchappe par où tu voudras. Choiſis la partie des choſes de la nature qu'il te plaira, par laquelle tu commanderas que paſſage te ſoit donné. Certainement ce ſont les elemens par leſquels tout ce monde eſt ſouſtenu, l'eau, la terre, & l'air. Toutes ces choſes ſont autant cauſe de la vie, comme chemin à la mort. Que ie meure bien toſt : ce bien toſt, quand veux-tu qu'il ſoit? quel iour luy dõnes-tu? il ſe peut faire pluſtoſt que tu ne le ſouhaittes. Ce ſont paroles d'vne ame foible & laſche, & qui par ceſte deteſtatiõ recherche qu'on ait pitié d'elle. Celuy ne veut pas mourir, qui le ſouhaitte. Prie les Dieux de te donner vie & ſanté. Mais quand il te plaira de mourir, le fruict de la mort eſt de mettre fin à tels ſouhaits. Parlons de cela, Lucilius mon bon amy : inſtruiſons noſtre ame auec cela. Voila noſtre ſageſſe: voila comme on eſt ſage : & non point ſe tourmenter apres vne folle ſubtilité, par des petites diſputes inutiles. La fortune t'a propoſé tant de difficultez & de queſtions, tu ne les as peu encores diſſoudre, Et maintenant tu te moques. Ce ſeroit vne grande folie à toy quand la trompette auroit ſonné au combat, de battre le vent de ton eſpée. Laiſſe les armes de paſſe-temps, & pren celles qui tuent. Appren moy par quel moyen ie pourray faire, que mon ame ne ſe trouble, ni par triſteſſe, ni par aucune frayeur: par quel moyen ie me pourray deſcharger de l'importunité de mes ambitieux deſirs. Qu'on face, & qu'on profite en quelque choſe. La ſageſſe eſt vn

Ces recherches friuoles ne ſont rien pour la reformation des mœurs, & ſont du tout inutiles.

Vray vſage de la Philoſophie.

Paradoxe ordinaire aux Stoyques, qu'il ſoit au pouuoir de l'homme de mourir quãd il luy plaiſt.

Les elemens ſont également cauſe de la vie & de la mort.

Sophiſte comparé aux gendarmes que le ſon des trõpettes pouſſeront à battre l'air de leurs eſpées.

bien, mais eſtre ſage n'eſt pas bien. Qu'ainſi ſoit. Nions qu'il ſoit bon d'eſtre ſage, afin qu'on ſe mocque de tout ceſt eſtude, comme employé en choſes inutiles. Que dirois-tu quand tu ſçaurois qu'on te demande encor, ſi la ſageſſe, qui eſt à venir, eſt vn bien? Quel doute y a-il ie te prie, que les greniers ne ſentent point encor la moiſſon à venir, ny l'enfance deſpourueuë de forces & de vigueur ne ſente point encor l'aage de la ieuneſſe, ou elle doit entrer? La ſanté à venir ſert auſſi peu au malade, comme le repos futur ſoulage vn homme, pendant qu'il trauaille à la courſe, ou à la lutte. Qui eſt celuy qui ne ſçache, que ce qui eſt à venir n'eſt pas bien, par ceſte ſeule raiſon qu'il eſt encor à venir? Car ce qui eſt bien, eſt pareillement profitable: & s'il ne profite point, pareillement ce n'eſt pas vn bien? & s'il profite, il l'eſt deſia. Ie dois eſtre ſage quelque iour: ce ſera vn bien quand ie le ſeray. Mais cependant il ne l'eſt pas. Vne choſe doit premierement eſtre, puis apres on voit ce qu'elle ſera. Comment ſe peut-il faire, ie te prie, que ce qui n'eſt point encore, ſoit deſia bon? Et comment veux-tu que ie te puiſſe mieux prouuer qu'vne choſe n'eſt point, que lors que ie dis qu'elle ſera? Car on cognoiſt bien que ce qui vient, n'eſt point encor venu. Le Printẽps doit venir: ie ſçay donc que nous ſommes en hyuer, & que l'eſté doit venir apres: ie ſçay auſſi par-là que l'eſté n'eſt point encor. La plus grande preuue que i'aye, qu'vne choſe n'eſt point encor preſentement, c'eſt quand elle eſt à venir. Ie ſeray ſage, ie l'eſpere. Mais cependant ie ne le ſuis pas encor. Si i'auois ce bien, ie ſerois deſia exempt de ce mal. Il aduiendra que ie ſeray ſage: tu dois iuger par-là, que ie ne le ſuis pas encor. Ie ne puis pas en meſme temps me trouuer accompagné de ce bien & de ce mal. Ces deux choſes, ſçauoir eſt le bien & le mal, ne ſe peuuent aſſembler, ny ſe trouuer en vne meſme perſonne. Ne nous arreſtons point à ces fornettes par trop ſubtiles, & courons apres ce qui nous peut apporter quelque bien. Celuy qui eſt en peine d'aller querir vne ſage-femme pour ſa fille qui eſt en trauail d'enfant, ſe garde bien de s'amuſer à lire l'affiche contenant l'ordre & le deſſein des ieux publiques, qu'on doit celebrer. Celuy qui court pour eſteindre le feu de ſa maiſon qui bruſle, n'a pas loiſir d'aduiſer comme vne table enfermée au ieu de l'eſchiquier en pourra ſortir. Mais ô bon Dieu, on te vient denoncer tous les maux du mõde, & l'embraſement de ta maiſon, le danger qui menace tes enfans, le ſiege de ta ville, & le pillage de tes biens: & encor apres cela, le naufrage, le tremblement de terre, & tout autre mal qu'on peut craindre. Eſtant doncques empeſché entre tant de maux, ne penſes-tu qu'à te donner du plaiſir? Tu demandes quelle difference il y a entre la ſageſſe, & eſtre ſage? Tu t'amuſes à lier des nœuds pour apres les deſnoüer, cependant que tant de maux menacent ta teſte? Nature ne nous a pas eſté ſi largement liberale du temps, qu'il nous en faille rien perdre: & voy ie te prie combien en perdẽt les plus diligens. Nos maladies nous en deſrobent vne partie, & celles de nos parens l'autre. La neceſſité de nos affaires priuez en occupe vne partie, les affaires publiques l'autre. Le dormir partage par moitié noſtre vie auec nous. De ce temps qui eſt ſi petit & ſi viſte, & qui nous emporte auec ſa fuite, quel plaiſir prẽd-on d'en perdre la meilleure partie à choſes vaines? ioint que noſtre eſprit s'accouſtume plus à ſe donner du plaiſir, qu'à ſe guerir, & faire ſeruir la Philoſophie de paſſe-temps, au lieu qu'elle peut ſeruir de remede. Ie ne ſçay quelle difference il y a entre ſageſſe, ou eſtre ſage. Mais ie ſçay bien qu'il ne m'importe rien que ie le ſçache, ou que ie ne le ſçache pas. Dy-moy, apres que i'auray appris s'il y a quelque difference entre ſageſſe, ou eſtre ſage, le deuiẽdray-ie? Pourquoy me detiens-tu pluſtoſt entre les mots, qu'entre les effects de la ſageſſe? rends-moy plus conſtant, rends-moy plus

Les Sophiſmes & la Philoſophie differents autant que l'eſcrime à plaiſir de celle à outrance.

Comparaiſon monſtrans qu'il faut diuertir ſon eſprit d'occupations inepſes & puerils, pour l'appliquer à des ſerieuſes.

Moyẽ de fuir les Sophiſmes & tirer profit de la Philoſophie.

aſſuré, fay moy compagnon de la fortune, fay que ie la puiſſe vaincre : ie la pourray facilement vaincre, ſi ie fay tout ce que i'apprens.

EPISTRE CXVIII.

Il reprend l'ambition de ceux qui pourſuiuoient les honneurs & dignitez deuant Rome. *Il met apres la definition du bien, & comme on le peut cognoiſtre.*

Vn bon philoſophe neglige les diſcours communs, & s'arreſte à ce qui ſait pour la reformation des mœurs.

TV me pries que ie t'eſcriue plus ſouuent. Si nous venons à compte, tu n'auras dequoy me payer. Il auoit eſté accordé que tes lettres viendroient les premieres, & que ie te reſcrirois apres. Mais ie n'y feray point le difficile. Ie ſçay qu'il te fait bon preſter. C'eſt pourquoy i'aduanceray ceſte-cy. Et ne feray point ce que Ciceron, homme tres-eloquent, commandoit à Atticus qu'il fiſt, que s'il n'auoit aucun ſubiect pour luy eſcrire, il luy eſcriuiſt pluſtoſt tout ce qui luy viendroit en la bouche. Ie ne puis auoir iamais faute d'argument pour t'eſcrire, encor que ie laiſſe tous les diſcours dont les Epiſtres de Ciceron ſont remplis, ſçauoir eſt, qui eſt celuy qui eſt plus en peine de tous ceux qui briguent les eſtats : qui eſt celuy qui pourſuit ſe fiant de ſes forces, ou de celles d'autruy : qui eſt celuy qui demande le conſulat ſous la faueur de Ceſar, qui ſous celle de Pompée, ou qui le demande ouuertement : combien Cecilius eſt cruel vſurier, duquel ſes plus prochès parens ne peuuẽt arracher vn denier qu'à l'intereſt de douze pour cent. Il vaut beaucoup mieux manier ſes playes que celles d'autruy : ſe ſonder ſoy-meſme, & prendre garde combien de choſes on pourſuit, & ne porter aucune faueur. C'eſt vne choſe excellente, c'eſt vne choſe aſſeurée, & digne d'vn homme bien né, de ne rien pourſuiure & ne tenir cõpte en aucune façon des eſtats, & de l'aſſemblée de la fortune. Quel contentement penſes-tu que ce ſoit, lors que les tribus du peuple ſont mandées, lors que les pourſuiuans ſont pendus attentiuement à la ſuitte de leurs amis, lors que l'vn fait crier tout haut l'argent qu'il veut donner, & que l'autre negocie par vne caution & reſpondant, & que tous à force de baiſer mangent preſque les mains de ceux qu'ils ne daigneroient toucher s'ils eſtoient vne fois deſignez : les voir tous eſtonnez attendans la voix du crieur public : & cependant tu ſois là tout debout en repos deſprit, regardant ces foires & ces marchez, ſans rien vendre & ſans rien achepter? O combien eſt plus grand le plaiſir de celuy qui auec tout aſſeurãce iette ſes yeux, non pas ſur les aſſemblées, où ſe creent les Preteurs & les Conſuls : mais ces grands eſtats & ces aſſemblées, où les vns demandent les honneurs annuels, les autres les puiſſances perpetuelles : les vns les heureux ſuccez des batailles & les triomphes, les autres les richeſſes : les vns les mariages & des enfans, & les autres la ſante pour eux & pour leurs parens! O que c'eſt auoir le courage grand d'eſtre ſeul à ne deſirer rien, à ne prier aucun, & dire, Tu ne peux rien gagner ſur moy, fortune : tu n'as nul pouuoir ſur moy. Ie ſçay que tu reiettes les Catons, & que tu fais Conſuls les Vatiniens. Ie ne te prie de rien. C'eſt rendre la fortune comme vne choſe priuée & ſans pouuoir. C'eſt à ce que nous deuons prendre plaiſir de nous entr'eſcrire : c'eſt la matiere que nous deuons touſiours tirer dehors, quand nous voyons tant de milliers d'hommes viure ſans repos : & leſquels, pour en fin ne gaigner qu'vn bien autant pernicieux que la peſte, trauaillent par des meſchans moyens à acquerir des

Le meſpris des dignitez mondaines, eſt ſigne d'vne ame bien née.

Magnanimité & contentement du ſage en ſa condition.

choſes mauuaiſes,& deſirent des biens qui leur faut toſt apres fuir, ou en eſtre incontinent deſgouſtez. Car qui eſt celuy qui ſe ſoit cõtenté de ce qui luy a eſté donné,& qui luy ſembloit eſtre trop grãd quand il le deſiroit? Les richeſſes ne ſont pas inſatiables,cõme les hommes pẽſent:elles ne leur ſont que trop petites. C'eſt pourquoy elles ne peuuent ſaouler pas-vn.Il te ſemble que ces choſes ſoient infiniment hautes, parce que tu es fort eſloigné d'elles : mais elles ſont fort baſſes à l'opinion de ceux qui y ſont paruenus. Ie me trompe bien s'il ne taſche encor de monter plus haut. Ce que tu eſtimois eſtre le plus haut, n'eſt qu'vn degré. Or c'eſt l'ignorance de la verité qui fait mal à tout le monde. Et trompez par les bruits du peuple,ils courent apres comme ſi c'eſtoit quelque bien. Et finalement apres les auoir acquis, & beaucoup ſouffert, ils cognoiſſent que ce ne ſont que maux, ou choſes inutiles, ou moindres qu'ils n'auoient eſperé. La plus grande partie des hommes les voyant de loin les admirent, & le vulgaire prend les choſes grandes pour bonnes. Mais afin que cela ne nous aduienne point,demandons qu'eſt-ce qu'on appelle bien. On luy a donné diuerſes interpretations : ceſtuy-cy l'a definy d'vne façon,& ceſtuy là d'vne autre. Il y en a qui l'ont autrement exprimé. Quelqu'vn l'a ainſi definy: Le bien c'eſt ce qui irrite nos ames, & qui nous appelle à ſoy. A quoy l'on oppoſe incontinent cecy:Mais s'il nous appelle, & que ce ſoit pour noſtre malheur & ruine? Car tu ſçais qu'il y a des maux qui nous flattent. Le vray & le vray ſẽblable differẽt en ceci:que le bien eſt ioint auec le vray:car il n'eſt pas biẽ s'il n'eſt vray.Mais ce qui nous attire à ſoy, qui nous alleche d'vne belle apparence, il n'eſt que vray ſemblable:il entre à fauſſes enſeignes dedãs nous,il nous ſolicite, & nous attrait. Le bien eſt ce qui eſueille vn appetit & deſir de ſoy, & qui meut l'ardeur d'vn eſprit qui tend à luy, Et encor on s'oppoſe contre ce bien : car il y a pluſieurs choſes qui meuuent l'ardeur de l'ame, qui ſont deſirées pour la ruine de ceux qui les deſirent. Ceux ſont beaucoup mieux, qui le definiſſent ainſi : Le bien eſt ce qui attire à ſoy l'ardeur de l'ame ſelon les loix de nature: lequel il faut ſeulement rechercher quand il cõmence d'eſtre deſirable. Car lors il eſt honneſte, & c'eſt ce qu'il faut parfaitement deſirer. Ce paſſage me ſemond de te dire la difference qui eſt entre le bien & l'hõneur. Ils ont bien quelque choſe qui eſt ſi meſlée,qu'elle eſt inſeparable,& rien ne peut eſtre appellé bien, que ce qui a de l'honneur parmy : comme ce qui eſt honneſte,eſt touſiours bon. Quelle difference dont met-on entre ces deux choſes ? Ce qui eſt honneſte, eſt le bien parfait, & qui rend la vie bien-heureuſe, par l'approchemẽt duquel toutes choſes deuiennent bõnes.Ce que ie dis ſe doit entẽdre ainſi? Il y a des choſes qui ne ſont ni bonnes ni mauuaiſes, comme ſuyure les armes, faire vne ambaſſade, vn eſtat de iuſtice. Toutes ces choſes quand elles ſont adminiſtrées auec honneur, commencent d'eſtre bonnes, & d'vne choſe douteuſe ſe changent en bien tout certain. Le bien s'engendre en la compagnie de ce qui eſt honneſte:mais ce qui eſt honneſte,eſt bien de ſoy-meſme. Le bien deriue de l'honneur,& l'honneur eſt de ſoy ſeul. Ce qui eſt bien, a peu eſtre mal : mais ce qui eſt honneſte, n'a peu iamais eſtre que bien. Quelques-vns luy donnẽt ceſte definition: Le bien eſt, ce qui eſt ſelon nature. Pren bien garde, ce que ie dis. Ce qui eſt bon, eſt auſſi ſelon la nature : mais il ne s'enſuit pas neceſſairement, que ce qui eſt ſelon nature, ſoit bon. Il y a beaucoup de choſes qui conſentent à nature; mais elles ſont ſi petites, qu'elles ne meritent point de porter le nom de bien. Car elles ſont ſi petites qu'on les meſpriſe volontiers. Mais nul bien pour tant petit qu'il ſoit ne doit eſtre meſpriſé. Parce que pẽdant qu'il eſt petit,il n'eſt pas bon.. Et lors qu'il commence d'eſtre bon, il n'eſt pas petit. A quoy peut-on cognoiſtre qu'vne

L'inſatiable conuoitiſe des hommes procede de leur extréme auarice, qui ne treuuent point de richeſſes aſſez grandes pour les aſſouuir.

L'ignorance de la verité cauſe tant de maux au monde.

Erreur du peuple qui ſe laiſſe trõper à l'apparence des choſes.

Que c'eſt qu'on appelle bien.

Difference entre vray & vrayſemblable.

Entre le bien & l'hõneur.

Choſes indifferentes cõment deuiennent bonnes.

Autre definition du bien.

choſe ſoit bonne? Si elle eſt parfaitement ſelon nature. Tu confeſſes donc, diras-tu, que ce qui eſt bon, eſt ſelon nature. C'eſt la vraye proprieté du bien. Tu confeſſes auſſi qu'il y a d'autres choſes qui ſont ſelon nature, mais pour cela elles ne ſont pas bonnes. Pourquoy donc eſt-ce que l'vn eſt bon, & que les autres ne le ſoient pas? Comment eſt-il paruenu en vne autre proprieté, veu que ceſte choſe principale, d'eſtre ſelon nature, eſt commune à l'vn & à l'autre? Certainement c'eſt par la ſeule grandeur. Et ce n'eſt point nouueauté, que quelque choſe ſe change en croiſſant. Il a eſté enfant: mais il eſt maintenant ieune homme: ſa proprieté ſe rend toute autre: l'vn eſtoit incapable de raiſon, & l'autre eſt raiſonnable. Il y a des choſes qui ne deuiennent point ſeulement plus grandes en croiſſant, mais deuiennent toutes autres. Ce qui ſe fait plus grand, dit-il, ne ſe fait pas autre. Il n'importe point que tu rempliſſes de vin vne bouteille, ou vn tonneau. Car la proprieté du vin eſt en l'vn & en l'autre. Vne petite ou vne grande quantité de miel n'ont pas le gouſt different. Tu allegues des exemples diuers. Car en ceux-cy c'eſt vne meſme qualité: & iaçoit qu'elle croiſſe, toutesfois elle y demeure. Quelques choſes augmentées en leur genre, demeurent en leur proprieté: & d'autres apres pluſieurs accroiſſemens, ſont changées par la derniere main qu'on y met, laquelle leur apporte vne autre & toute nouuelle condition, que celles qu'elles auoient auparauant. Vne ſeule pierre fait & acheue l'arc & la voûte: ſçauoir eſt celle qui ſerre comme d'vn ſeing les deux coſtez de la voûte, & laquelle miſe au milieu, les ioint & les lie. La derniere qu'on y met, encor qu'elle ſoit petite, pourquoy eſt-ce qu'elle ſert tant? Non point parce qu'elle augmente, mais parce qu'elle remplit. Quelques choſes auec leur aduancement & croiſſance deſpoüillent leur premiere forme, & en prennẽt vne nouuelle. Apres que voſtre eſprit s'eſt lõguement trauaillé ſur quelque ſubiect, & qu'il s'eſt laſſé à ſuiure ſa grandeur, il a commencé de s'appeller infiny, parce qu'il s'eſt fait du tout autre qu'il n'auoit eſté, lors qu'on l'eſtimoit grand; mais neantmoins finy. Par meſme raiſon nous auions penſé que quelque matiere ſe pouuoit couper, encor que ce fut difficilement: mais en fin croiſſant touſiours la difficulté, on a trouué qu'elle ne ſe pouuoit couper. Pareillement auſſi nous ſommes venus iuſques-là, que ce qui ne ſe pouuoit mouuoir qu'à grande difficulté, nous l'appellons immobile. Et par meſme raiſon auſſi, quelque choſe a eſté ſelon nature, mais ſa grandeur l'a changée en autre proprieté, & l'a renduë bonne.

Changemẽt des choſes. Les vnes changent en croiſſant.

Aucunes deuiennent toutes autres.

Et d'autres accruës de genre ne changent point de proprieté. D'autres en croiſſant changent de forme.

EPISTRE CXIX.

Comme on peut deuenir bien toſt riche. Qu'il faut emprunter de ſoy-meſme. Le ſage ne cherche que les richeſſes naturelles, leſquelles ne craignent ny le feu, ny la guerre, ny les larrons.

Le plus court chemin pour deuenir riche, c'eſt d'emprunter de ſoy meſme ſuyuant l'exhortation de Caton.

QVand ie rencontre quelque inuention, ie n'attens pas que tu diſes, que ie la rapporte en commun. Ie me le dis moy-meſme. Veux-tu donc ſçauoir ce que i'ay trouué: tend les pans de ta robbe, ce n'eſt que tout gain. Ie t'apprendray, comme tu pourras eſtre bien toſt riche: ce que tu deſires infiniement ſçauoir, & non ſans cauſe. Ie te conduiray à des grandes richeſſes par vn chemin fort court. Tu auras toutesfois beſoin d'vn creancier: il te faudra emprunter de l'argent ſi tu

veux negocier. Mais ie ne veux pas que ce ſoit par la main d'vn tiers, ny que les courtiers publient ton nom. Ie te donneray vn creancier, qui ſera tout à ton commandement. C'eſt ceſte ſentence de Caton: *Tu emprunteras de toy-meſme.* Pour ſi peu qu'il y en ait, il ſuffira: & ſi quelques choſe de faut, nous la demãderons à nous-meſmes. Car il n'y a pas de differẽce, Lucilius mon amy, entre ne deſirer point vne choſe, ou ne l'auoir pas. La fin de cecy eſt pareille en l'vn & en l'autre. C'eſt que tu n'en ſentiras aucune peine. Et ſi ie ne te commande pas de rien refuſer à nature: elle eſt opiniaſtre, & ne peut eſtre vaincuë: elle demande ſes neceſſitez. Mais s'il y a rien qui excede nature, il eſt emprunté, & n'eſt pas neceſſaire. Ay-ie faim? il faut manger: mais nature n'a que faire de s'ẽquerir ſi c'eſt du pain bis, ou s'il eſt blanc: elle ne deſire point qu'on donne du plaiſir au ventre, mais qu'on l'empliſſe. Ay-ie ſoif? nature ne ſe ſoucie point, ſi ceſte eau a eſté puiſée d'vne mare voiſine, ou de celle que i'auray tenuë ſerrée ſous vn grand mõceau de neige pour la faire geler par la froidure voiſine. Elle ne commande qu'vne ſeule choſe, d'eſteindre la ſoif. Il n'importe rien ſi c'eſt dans vne couppe d'or, ou de cryſtal, ou de caſſidoine, ou vn verre de Tiuoly, ou dans le creux de la main. Conſidere ſeulement la fin, & les bornes de toutes choſes, & tu meſpriſeras les ſuperfluitez. La faim me contraint-elle? il faut ietter la main ſur ce qui ſe preſentera le premier: elle me fera trouuer bon tout ce que i'attraperay: vn ventre affamé ne reiette rien. T'enquiers-tu donc à quoy i'ay pris tant de plaiſir? Il me ſemble que ceſte ſentence eſt tres-belle: Le ſage recherche curieuſement les richeſſes naturelles. Tu m'as donné, diras-tu, vn plat tout vuide. Que veut dire ce plat vuide? I'auois deſia appreſté mes bougettes. Ie cõmençois de penſer ſur quelle mer ie me ietterois pour trafiquer, quel domaine public i'arrenterois, quelles marchandiſes ie ferois venir. C'eſt tromper le monde de nous enſeigner la pauureté apres que tu nous as promis des richeſſes. Tu eſtimes dõc pauure, celuy qui n'a faute de rien? C'eſt, diras-tu, par ſa patience, & par ſon ſeul bien-fait, & non par celuy de fortune. Tu iuges donc qu'il n'eſt pas riche, parce que ces richeſſes ne luy peuuẽt iamais faillir? Qu'aymerois-tu mieux, auoir beaucoup, ou auoir aſſez? Celuy qui a beaucoup, deſire encor d'auantage: & cela monſtre qu'il n'a point encor aſſez. Et celuy qui eſt content eſt paruenu à la fin, à laquelle le riche ne peut iamais arriuer. Penſes-tu qu'on ne les puiſſe vrayement appeller richeſſes, parce qu'elles n'ont eſté cauſe qu'aucun pour elles ayt iamais eſté banny? Parce que pour elles aucun fils n'a empoiſonné ſon pere, ny la femme le mary? Parce qu'elles ſont aſſeurez en temps de guerre, & en temps de paix laiſſent l'eſprit en repos? Parce qu'il n'y a pas danger de les poſſeder, ny peine de les manier? Celuy ſe peut-il plaindre d'auoir peu de biẽ, qui ſeulement ne ſent ny froid, ny faim, ny ſoif? Iupiter meſme n'en a point d'auantage. Ce qui ſuffit, n'eſt pas peu? & ce qui ne ſuffit pas, n'eſt iamais aſſez grand. Alexandre Macedonien apres auoir vaincu Darius, & conquis les Indes, eſtoit encor pauure. Il deſire encor d'autres biens: il fait chercher des mers incogneuës: il met ſur l'Ocean des armées nouuelles: & ſi ie puis dire ainſi, il rompt les barrieres & bornes du monde. Il s'eſt trouué vn homme qui ne s'eſt peu contenter de ce que nature ſe contentoit, & qui apres auoir tout le monde, deſiroit encor quelque choſe. Tant eſt grand l'aueuglement de nos ames, tant eſt grand à vn chacun l'oubly de ſes commencemens apres qu'il s'eſt auancé. Celuy qui n'agueres eſtoit maiſtre d'vn ſeul petit coing, & non point encor ſans contredit, reuenant d'vne ſi grande & large eſtenduë de terres, & paſſant touſiours par les pays de ſes conqueſtes, eſtoit nonobſtant cela triſte. L'argent nẽ fait iamais vn homme riche, ains au contraire il n'y a pas vn dans lequel il n'engendre vn plus grand deſir de ſoy. Veux-tu ſçauoir

Deſirer vne choſe, & ne l'auoir pas: c'eſt tout vn.

Nature ſe contente de peu, & meſpriſe les ſuperfluitez.

Vanité des richeſſes mondaines.

Richeſſes qui ſuffiſent pour empeſcher les inconueniẽs, ſont ſi grandes.

Exemple en Alexandre le Grand.

L'homme pourueu oublie aiſément ſa premiere condition.

L'argent ne fait perſonne riche, ains altere d'auantage plus.

ce qui en eſt cauſe : Celuy commence d'en pouuoir plus acquerir, qui plus en a. Bref encore que tu vueilles mettre en ieu aucun de ceux, deſquels le nom ſe peut compter au rang de Craſſus & de Licinius, & qu'il baille le denombrement du reuenu de ſes biens, & qu'il cõpte tout ce qu'il a, & qu'il eſpere encor auoir : ceſtuy-là ſi tu m'en veux croire, eſt pauure : & ſi tu te veux croire, il le peut eſtre vn iour. Mais celuy qui s'eſt conformé à ce dequoy la nature a beſoin, non ſeulement il ne ſent point la pauureté, mais qui plus eſt il ne craint pas. Et afin que tu ſçaches, s'il eſt difficile de racourcir ſes biens à la meſure que nature deſire, celuy-meſme que nous auons dit s'approcher de la nature, & lequel tu appelles pauure, encor a-il quelque choſe de ſuperflu. Ie voy bien que les richeſſes aueuglent les hommes, & font ietter leurs deſirs ſur elles, s'ils voyent ſortir hors de quelque maiſon de grandes ſommes de deniers comptans, ſi le toict & le dedans des ſalles eſt richement doré, ſi les ſeruiteurs ſont d'vne taille choiſie, & proprement habillez : la felicité de tous ceux-là n'eſt que pour paroiſtre au dehors. Mais celuy que nous auons ſubſtrait au peuple & à la fortune, il eſt heureux dans ſon ame. Car quant à ceux, ſur leſquels vne pauureté, pleine d'affaires & d'empeſchemens a gagné fauſſement le nom de richeſſe, ils ont les richeſſes de meſme façon, qu'on dit que nous auons la fieure, combien que ce ſoit la fieure qui nous a. Au contraire donc nous deuons dire, La fieure le tient. Par meſme raiſon il faut dire que les richeſſes le tiennent. Ie ne te veux donc admonneſter que d'vn poinct, duquel aucun ne pourroit eſtre par trop admoneſté: que tu meſures toutes choſes aux deſirs de nature, leſquels tu pourras cõtenter pour neant, ou à peu de deſpenſe. Garde-toy ſeulement de meſler les vices auec les deſirs. Si tu demandes ſur quelle table, dans quelle vaiſſelle d'argent, par quels ſeruiteurs de pareille taille, & habilles au ſeruice, la viande doit eſtre portée : nature ne demande rien qu'à manger.

Plus pauure eſt on le peut eſtre, qui plus poſſede: mais

Qui ſe contente de peu, ne ſẽt point de pauureté. Difference entre l'heur exterme.

Nature ſe contente de peu, & ſans bombance, ou faſt.

Horace ſat. 2. lib. 1.

Quand le goſier te cuit d'vne ſoif tres ardante,
Cherches-tu d'or maſſif vne couppe luiſante?
Quand tu as bonne faim, ne veux-tu rien manger,
Que d'vn Paon delicat, ou d'vn turbot bien cher?

La faim & la ſoif ſont ſans ambition. &

La faim n'eſt point ambitieuſe, elle ſe contente qu'on la face paſſer, & ne ſe ſoucie pas beaucoup auec quelle viande? C'eſt le propre tourment que ſent vne malheureuſe prodigalité. Elle eſt en peine apres qu'elle eſt ſaoulle, cõmẽt elle pourra auoir faim: comment elle n'emplira pas ſeulement le ventre, mais comment elle le farſira: comment apres auoir eſtanché la ſoif du premier traict, elle la pourra encore ſueiller. C'eſt pourquoy Horace dit gentiment, que la ſoif ne ſe ſoucie point dans quelle couppe, ou de quelle gentille ou belle main l'eau luy ſera ſeruie. Car ſi tu penſes que tu doiues prendre garde, quel page bien friſoté, & quel verre bien luyſant on te preſente, tu n'as point ſoif. Entre les autres choſes que nature nous a données, ceſte-cy eſt des principales, que la neceſſité nous oſte le deſdain des viandes. Les ſuperfluitez nous donnent le choix, & nous font dire, Voila qui eſt ſale, voila qui eſt mal appreſté, voicy qui me fait mal aux yeux à le regarder. Le createur du monde, qui nous a ordõné les loix & la maniere de viure, a ſeulemẽt voulu pouruoir à cela que nous puiſſiõs viure en ſanté, & nõ point en delices. Tout ce qui ſert à la ſanté, eſt tout preſt, & facile à trouuer : mais tout ce que les delices deſirẽt, ne ſe recouure qu'auec beaucoup de miſere & deſpenſe. Vſons donc de ce bien-faict de nature, mettons-le au nõbre des choſes les plus grãdes: & penſons en nous-meſmes qu'elle

Rien ne donne tant d'appetit que peu de viandes. Ioint que Frugalité eſt le vray entretien de ſanté.

ne pouuoit nous auoir plus estroittement obligez par aucun autre moyen, qu'en faisant que tout ce que nous desirons pour nostre necessité, nous le prenons sans desdain.

EPISTRE CXX.

Comment & par quel moyen la cognoissance du bien & de ce qui est honneste nous est aduenuë. La difference qu'il y a de l'vn à l'autre. Beaux exemples de ce qui est honneste.

TOn Epistre s'est estenduë sur plusieurs petites questions : mais elle s'est arrestée principalemẽt sur vne, de laquelle elle désire estre resoluë: Par quel moyen nous auons eu la premiere cognoissance de ce qui est bon, & de ce qui est honneste. Ces deux choses à l'opinion de quelques-vns sont diuerses, mais à nostre aduis elles sont seulement diuisées. Ie te diray que c'est que cela. Quelques-vns pẽsent qu'vne chose est bonne, quand elle est profitable : De sorte qu'ils donnent ce nom aux richesses, aux cheuaux, au vin, & aux souliers : tant ils auilissent le bien, & le rabaissent iusqu'aux choses sordides. Mais les autres estiment honneste, ce qui consiste en la raison d'vn iuste deuoir, comme d'auoir vn pitoyable soin de la vieillesse de son pere, ayder vn amy en sa pauureté, conduire vaillãment vne armée, dire son aduis sagement, & modestement. Il est certain que nous faisons deux, mais c'est d'vn. Il n'y a rien de bon qui ne soit honneste, ny rien d'honneste qui ne soit bon. Ie pense que ce seroit temps perdu d'adiouster icy la difference qui est entre ces deux choses, veu que ie l'ay souuent dit. Ie diray seulement cecy, que rien ne doit sembler estre bon, dequoy aucun puisse mal vser. Or tu vois cõbien de personnes vsent mal des richesses, de leur noblesse, & de leurs forces. Ie retourne maintenant à ce dont tu desires que ie parle : Par quel moyen nous auons eu la premiere cognoissance de ce qui est bon, & de ce qui est honneste. Nature n'a peu nous apprendre cela. Elle nous a bien donné la semence des sciences, mais non pas les sciences. Quelques-vns disent que nous sommes tombez fortuitement en ceste cognoissance. Mais il est impossible de croire, que l'image de la vertu se soit presentée à pas vn par rencontre. Il nous semble plustost qu'on l'ait compriſe par obseruation, & par conference des choses souuent aduenuës, & par analogie, c'est à dire par comparaison d'icelles ensemble auec le iugement que nous faisions en nostre ame, du bien & de l'honneur. Et puis que les Grammairiens Latins ont fait ce mot citoyen de Rome, ie ne le veux pas blasmer, ny le rẽuoyer dans la ville d'où il vient. Ie m'en seruiray donc, non seulement comme d'vn mot receu, mais comme d'vn mot qui est en vsage. Ie diray quelle est ceste analogie. Nous auiõs cogneu la santé du corps: par elle nous cogneusmes qu'il y auoit quelque santé en l'ame. Nous auions cogneu les forces du corps: par elle nous cogneusmes qu'il y en auoit en l'ame. Nous estiõs estonnez d'auoir veu quelques actes de clemence, d'humanité, de vaillantise : nous commençasmes de les admirer comme choses parfaictes. Il y auoit plusieurs vices, qui se cachoient sous l'ombre, & sous le lustre de quelque acte remarquable : nous les auons dissimulez, parce que nature commande d'accroistre les choses loüables. Il n'y a pas vn qui n'estende la gloire plus auant que la verité. C'est donc de là que nous auons tiré l'apparence d'vn grand bien. Fabricius refusa l'or que le Roy Pyrrhus luy presentoit, & iugea qu'il luy estoit plus honorable de pouuoir mespriser

Dispute touchant ce qui est bon & si ce sont choses diuerses, ou seulemẽt diuisées.

Le nom de bien ne se doit raualler aux choses sordides.

Bon & honneste sont reciproques.

Les richesses doncques ne sont pas au rang des biens.

Comme la vertu se peut voir & comprendre.

Analogie entre le bien & l'honneur.

Qui se prenne par exemple.

De Fabricius, duquel Plut. en sa vie.

&

les richeſſes d'vn Roy, que de conqueſter vn Royaume. Le meſme Fabricius, lors que le medecin de Pyrrhus luy eut promis qu'il empoiſonneroit le Roy, l'aduertit qu'il ſe gardaſt de ceſte trahiſon. Ce fut vne meſme grandeur de courage, de ne s'eſtre laiſſé vaincre par or, & de n'auoir voulu vaincre par poiſon. Nous auons admiré ce grand homme, que les promeſſes n'ont peu flechir de rien faire pour le Roy, ny contre le Roy: qui a eſté ferme en ce bel exemple, & ce qui eſt tres-difficile, innocent en guerre: qui a penſé qu'on pouuoit eſtre meſchant enuers l'ennemy meſme. Et qui encor en vne extréme pauureté, par laquelle il auoit acquis beaucoup d'honneur, reietta les richeſſes comme il fit le poiſon. Tien la vie, diſoit il, Pyrrhus, de mon bien-faict: & reſiouy-toy, encor que tu t'en ſois faſché, que Fabricius n'a peu eſtre corrõpu. Horatius Cocles ſeul tint ferme le paſſage du pont: il cõmanda qu'on luy coupaſt par derriere l'eſperance de ſon retour, pourueu qu'il peuſt empeſcher que l'ennemy n'y paſſaſt: il reſiſta longuement à ceux qui le chargeoient iuſqu'à ce qu'il ouyt le bruit que les pieces du pont firent en ſe ruinant. Apres qu'il eut regardé derriere, & que ſa partie eſtoit deliurée de tout peril, par le peril où il s'eſtoit mis: Vienne hardiment s'il y a aucun qui me vueille ſuyure où ie vay. Et ayant dit cela, il ſe iette à corps perdu dedans l'eau. Et n'ayant pas moins de ſoucy dans ce roide canal de riuiere, de ſauuer ſa vie que ſes armes auec l'honneur de ſa victoire, il s'en reuint auſſi aſſeuré, comme s'il fuſt paſſé ſur le pont. Ces actes & autres ſemblables nous ont monſtré l'image de la vertu. Ie vous diray encor choſe dõt vous ſerez eſmerueillé: le mal nous a fait quelquefois voir vne apparence d'honneur, & le bien s'eſt rendu plus clair par ſon contraire: Car les vices, comme tu ſçais approchent des vertus: & les hommes vicieux & deshonneſtes ont quelque apparẽce d'eſtre gens de bien. C'eſt ainſi qu'il ſemble qu'vn prodigue ſoit liberal: & toutesfois il y a grande difference ſi vn homme ſçait donner bien à propos, ou s'il ne ſçait pas garder ſon bien. Il y en a pluſieurs (Lucilius mon amy) qui ne donnent pas, mais qui iettent à l'abandon. Ie n'appelle point liberal celuy qui ſe courrouce contre ſon argent: la nonchalance reſſemble la felicité & courtoiſie, & la temerité la hardieſſe. Ceſte reſſemblance nous a contraint d'auiſer de plus pres, & de faire diſtinction des choſes qui ont preſque meſme face, qui ſont toutesfois grandement differentes en effects. Quand nous penſons à ceux qui s'eſtoient rendus admirables & ſignalez par leurs actes vertueux, nous auons commencé de remarquer celuy qui auoit fait quelque acte d'vn cœur genereux & d'vne grande vehemence, mais ſeulement vne fois. Nous l'auons veu vaillant & courageux à la guerre, & craintif au palais: endurant ſa pauureté patiemment, & ſon infamie doucement: nous auons loüé ſeulement ſes faicts, & auons meſpriſé ſa perſonne. Nous en auons veu vn autre, qui eſtoit gracieux à ſes amis, & temperé enuers ſes ennemis: qui adminiſtroit les affaires publiques & priuées, ſainctement & auec pitié: qui n'auoit point faute de patience, s'il falloit endurer, ny de prudence s'il eſtoit beſoin faire quelque choſe. Nous l'auons veu bailler à pleine main, quand il falloit donner: quand il deuoit trauailler, opiniaſtre, & ſuiet à la peine, & ſoulageant la laſſitude du corps, auec vne gayeté d'eſprit. D'auantage il eſtoit touſiours & en tous affaires ſemblable à ſoy: & qui n'eſtoit pas deſia ſeulement deuenu bon en tous ſes conſeils: mais par couſtume il en eſtoit venu iuſques là, que non ſeulement il pouuoit bien faire, mais qu'il ne pouuoit rien faire qui ne fuſt bien. Nous cogneuſmes en fin, qu'il y auoit vne perfection de vertu en ceſt homme, laquelle nous diuiſaſmes en parcelle. Il falloit brider les deſirs, chaſſer les craintes, preuoir ce qu'il falloit faire, & diſtribuer ce que le deuoir nous comman-

De Horatius Cocles, duquel Tit. Liu. 1. dec. li. 2.

Les vices approchez de la vertu, luy donnent luſtre.

Elle ſe fait remarquer par diuers effects.

Naturel vertueux qui ploye & s'accommode à tout.

doit de rendre. Nous auons cogneu la temperance, la constance, la prudence, la iustice, & leur auons à chacun enseigné son office. A quoy donc auõs nous cogneu la vertu? L'ordre qu'elle tient la nous a fait cognoistre: & sa beauté sa cõstance, & l'accord de toutes ses actions, & sa grandeur qui se hausse sur toutes autres choses. Nous auons aussi cogneu ceste vie heureuse, faisant son cours plein de prosperité, ne dependant que d'elle-mesme. Mais comment donc cela mesmes nous est-il venu en cognoissance? Ie te le diray. C'est homme ainsi parfait venu au comble de la vertu, ne s'est iamais faſché contre la fortune: iamais ne s'est veu triste en ses aduersitez: il s'est estimé citoyen, & soldat de ce monde vniuersel: il a pris toutes sortes de trauaux, comme s'ils luy auoient esté commãdez. Il n'a rien refusé de ce qui luy est aduenu, & ne l'a reietté comme mal-venant de la fortune: il l'a pris comme si on le luy auoit expressément adressé. Vòila (disoit-il) qui est mien quel qu'il soit: est-il aigre? est-il fascheux? employons-y nostre peine. C'est donc malgré soy, & par necessité que celuy s'est monstré grand, qui ne se plaignoit iamais d'aucuns maux, qui ne se faschoit oncques en sa mauuaise fortune, qui faisoit cognoistre à plusieurs son bon iugement, qui reluysoit comme vne grande clarté au milieu des tenebres, qui attiroit à soy le cœur de tout le monde, parce qu'il estoit doux & paisible, & qu'il se monstroit également iuste en toutes choses humaines & diuines. Il auoit l'ame accomplie, & qui estoit montée à sa plus haute perfection: par dessus laquelle il n'y a rien que l'entendement de Dieu, duquel vne partie en estoit descenduë dans la poictrine de ceſt homme: laquelle n'est iamais si diuine, que lors qu'elle pense à sa mortalité, & qu'elle apprend que l'homme est né pour mourir: que le corps n'est pas sa maison, mais vne hostellerie: voire vne hostellerie pour peu de temps, de laquelle il te faudra sortir, quand tu verras que ton hoste se faschera de toy. C'est vn tres-asseuré tesmoignage (Lucilius mon amy) que l'ame vient de plus haut, si elle estime les lieux où elle habite, trop bas & trop estroits pour elle, & si elle n'a point de crainte d'en sortir. Car celuy qui se souuient d'où il est venu, sçait où il doit retourner: Ne voyons-nous pas combien de maux nous tourmentent, & comment nous ne pouuons nous accorder auec ce corps? Nous nous plaignons maintenant du ventre, maintenant de la teste. & tantost de l'estomach, tantost de la gorge. Parfois les nerfs, parfois les pieds nous font mal. A ceste heure vn flux de ventre, bien toſt apres vne descente de rheume nous trauaille: Quelquesfois nous auons trop de sang, & d'autresfois nous en auons peu: nous sommes poussez deçà & delà, & en fin chassez du tout. Il en aduient ainsi en ceux qui logent en maison d'autruy. Et nous qui auons rencontré vn corps si pourry, toutesfois nous faisons estat d'vne eternité: nous embrassons d'vne folle esperance autant de temps que la vie de l'homme se peut estendre, sans que nous soyons iamais contens ny de nostre richesse, ny de nostre puissance. Que pourroit-on faire de plus impudent, ny de plus fol que cela? Rien ne leur peut suffire encores qu'ils doiuẽt vn iour mourir, ni mesmes sur le poinct qu'ils meurent. Car tous les iours nous nous approchons de plus pres de nostre heure derniere, & chasque moment nous pousse au lieu d'où nous deuons cheoir. Voy de quel aueuglement nostre ame est saisie. Ce que ie dis deuoir estre, est desia fort aduancé. & la plus grande partie en est presque faicte. Car le tẽps que nous auons vescu, est desia au mesme lieu qu'il estoit auãt que nous eussions pris ceste vie. Nous faillons grandement de craindre ce dernier iour, veu que tous les autres en rapportent autant au cõpte de la mort. Ce dernier pas sur lequel nous tombons, n'est pas celuy qui fait la lassitude: il ne fait que la monstrer. Le dernier iour arriue à la mort, mais tous les autres y vont. Il ne nous rauit pas tout

Vertu parfaite diuisée en parcelles.

Comment elle se fait cognoistre.

Perfection de l'homme vertueux, en quoy consiste.

L'ame humaine paruient à sa perfection en meditant qu'elle est mortelle.

Tesmoignage de son excellance.

Les frequentes incommoditez qui la trauersent, font qu'elle ne craint point de quitter ceste vie.

Imprudence & folie de ceux qui ne sont iamais contens de leur condition

&

Grande erreur de ceux qui craignẽt la mort.

Deuoir de l'ame genereuſe.

d'vn coup : mais ils nous amaſſe & reprend. C'eſt pourquoy vne ame genereuſe, qui ſçait qu'elle doit iouyr d'vne meilleure vie, ſe trauaille à ſe porter honneſtement & vertueuſement en ceſte garniſon où elle a eſté miſe. Au reſte elle ne fait point eſtat, que rien de ce qui eſt à l'entour d'elle, luy appartient : elle en vſe ſeulement comme des choſes empruntées, & comme vn eſtranger qui ne demãde que paſſer ſon chemin. Quand nous trouuerions vn homme d'vne telle conſtance, ne nous ſembleroit-il pas que ce fuſt vn naturel auquel on n'auroit iamais rien veu de pareil ? & pareillement, s'il (comme i'ay dit) monſtroit que ceſte grandeur fut veritable. La ſuitte d'vne vraye qualité perſeuere. Les choſes fauſſes ne durent point. Il y en a qui ſont par fois Vatiniens, par fois Catons. Vn iour il leur ſemble que Curius n'eſt pas aſſez ſeuere, que Fabricius n'eſt point aſſez pauure, & que Tubero n'eſt pas aſſez ſage en ſa deſpenſe & qu'il ne ſe contente point d'aſſez peu : vn autre iour ils deffient Licinius en richeſſes, Apicius en feſtins, & Mecenas en delices & voluptez. C'eſt vne grande marque d'vne meſchante ame de flotter en ceſte incertitude, & d'eſtre aſſiduellement agité entre la diſſimulation de la vertu, & l'amitié des vices.

La vicieuſe, n'a point de fermeté ny d'arreſt.

Marque de meſchante ame.

Horace parlant d'vn certain Tigellius, 1. liu. des ſermõs, ſat. 1.

Vn iour il eſt ſuiuy de deux cens ſeruiteurs,
Vn autre iour de dix : ore il n'a que grandeurs,
D'vn Tetraque puiſſant, ou d'vn Roy redoutable:
Tantoſt il dit, qu'il n'eſt qu'vne petite table,
Vne ſaliere nette, & pour chaſſer le froid,
Vne robbe à plein fonds ſi groſſe qu'elle ſoit :
Mais ſi on veut donner dix mille eſcus content,
A ceſt homme qui fait le ſobre & le content,
En moins que de cinq iours ce galand feroit bien
Qu'au fond de ſa bougette on ne trouueroit rien.

Tigellius à pluſieurs ſemblables en inconſtance & à changement.

Pluſieurs ſont ſemblables à celuy que deſcrit Horace, qui n'eſtoit iamais le meſme, ny ſemblable à ſoy-meſme : tant il ſe changeoit diuerſement. I'ay dit, pluſieurs, peu s'en faut que tous ne le ſoient. Il n'y a homme qui ne change tous les iours de conſeil & de nouueau deſir : tantoſt il ſe reſout d'auoir vne femme, tantoſt il ſe contente d'vne amie : tantoſt il veut faire du Roy, tantoſt il fait ce qu'vn valet le plus ſeruile pourroit faire : tantoſt il fait du ſuperbe iuſques à ſe faire hayr, tantoſt il s'abaiſſe, & ſe rend plus humilié, que ceux que la miſere a iettez par terre : tantoſt il fait largeſſe d'argent, tantoſt il pille le monde. C'eſt principalement à cela qu'on recognoiſt vne ame imprudente : elle ſe monſtre tantoſt d'vne ſorte, & tantoſt d'vne autre : & (ce que i'eſtime plus vilain) c'eſt qu'elle n'eſt iamais pareille à ſoy meſmes. Croyez que c'eſt vne belle choſe, de ne ioüer qu'vn ſeul perſonnage. Or il n'y a que le ſage, qui puiſſe faire vn perſonnage ſeul : tous nous autres ſommes de diuerſes façons. Il te ſemblera maintenant que nous ſoyons ſages, & bons meſnagers : & tantoſt il te ſemblera que nous ſoyons prodigues, & pleins de vanité. Nous changeons ſouuent de maſque, & en reprenons vne toute contraire à celle que nous laiſſons. Gaigne donc ce poinct ſur toy-meſmes, que tel que tu auras propoſé d'eſtre, tu le ſois iuſqu'à la fin de tes iours. Mets peine qu'on te puiſſe ioüer, ou à tout le moins, qu'on te puiſſe cognoiſtre. On peut dire à bon droict de quelqu'vn que tu vis hier, Ceſtuy-là qui eſt-il ? Tant il y a ſouuent de grands changemens en luy.

Marque d'vne ame imprudente.

Le ſage ſeul n'eſt point muable.

EPISTRE CXXI.

Que tout ce qui eſt mortel, n'appartient point aux bonnes mœurs: & la raiſon qu'il en rend. Que toutes les beſtes ont ſentiment de leur conſtitution & complexion naturelle. La conſtitution c'eſt la force principale de l'ame, qui a aucunement pouuoir ſur le corps. Tout ce que deſſus eſt confirmé par belles raiſons & exemples.

IE voy que tu crieras bien, apres que ie t'auray fait entendre noſtre queſtion d'auiourd'huy, laquelle nous a tenus aſſez longuement en doute, & qu'apres encores tu conteſteras: Que ſert tout cela à nos mœurs! Mais auſſi toſt que ie t'orray crier, ie te metray deuant le nez Poſidonius & Archidemus. C'eſt auec ceux-là que tu plaindras ton ſaoul, & ie parleray apres. Tout ce qui eſt mortel, ne ſert point à faire bonnes mœurs. Vne choſe eſt propre à nourrir l'homme, vn autre ſert à ſes exercices, vne autre à le veſtir, vn autre à l'enſeigner, vn autre à luy donner plaiſir: & neantmoins toutes ces choſes regardent le bien & la commodité de l'homme, encores que toutes ne le facent pas meilleur. Quelques choſes façonnent les mœurs d'vne autre ſorte, quelques-vnes les corrigent & les reglent, quelques autres recherchent leur nature & leur origine. Quand on demande à quelle fin nature engendre l'homme, pourquoy elle luy donna puiſſance ſur toutes les autres beſtes: penſes-tu que i'aye laiſſé les mœurs gueres loin? Cela eſt faux. Comment pourrois tu ſçauoir qu'elles mœurs ſont neceſſaires, ſi tu n'as au preallable appris ce qui eſt meilleur à l'homme, ſi tu ne mets peine à cognoiſtre ſa nature? Tu cognoiſtras en fin ce qu'il faut que tu faces, ce qu'il faut que tu fuyes, quaud tu auras appris ce que tu dois à ta nature. Ie veux apprendre (dis-tu) comment ie pourray deuenir moins ambitieux & moins craintif. Chaſſes la ſuperſtition hors de moy: fay que ie croye que ce qu'on appelle felicité, n'eſt que choſe legere & vaine, & qu'vne ſyllabe y peut facilement eſtre adiouſtée. Ie veux ſatisfaire à ton deſir, ie te veux exhorter aux vertus, ie bailleray le foüet aux vices: & encor que quelqu'vn penſe que ie ſois trop exceſſif & violent en cela, ie ne laiſſeray point de perſecuter la meſchanceté, brider les paſſions furieuſes, retenir les voluptez qui pourroient vn iour cauſer beaucoup de douleur, & faire la guerre aux ſouhaits deshonneſtes. Pourquoy ne le feray-ie: veu que nous auons deſiré les plus grands maux que nous ſentons, & que tout ce que nous maudiſſons maintenant, nous eſtoit aduenu auec reſioüiſſance? Cependant permets que ie puiſſe eſplucher ce qui ſembleroit fort eſloigné de cecy. Nous demandions ſi en toutes les beſtes il y auoit vn ſentiment de leur complexion naturelle. Or il appert qu'elles ont le ſentiment ſur tout, en ce qu'elles remuent promptement & facilement les membres comme ſi elles auoient eſté appriſes & dreſſées à cela. Il n'y a pas vne qui n'ait l'agilité de ſes membres. Vn ouurier manie les outils habilement: le patron du nauire ſçait comme il faut tourner le gouuernail: le peintre de tant de couleurs qu'il a rengées deuant luy pour tirer au vif vn pourtrait, choiſit viſtement celles qui luy peuuent ſeruir: il iette ſa main legerement & ſes yeux ſur les cires & ſur ſon ouurage. C'eſt ainſi qu'vn animal ſe remuë agilement quand il en a beſoin. Nous auons accouſtumé de nous eſmerueiller que les ſçauans ioüeurs de comedies ayent les mains ſi

Toutes les parties de la Philoſophie morale regardent le bien & la commodité de l'homme, mais ne ſont pas pour l'amendement des mœurs.

Moyen à l'homme pour apprendre quel eſt ſon deuoir.

Diſputes ſi tous animaux ont cognoiſſance de leur naturel. Par diuerſes cõparaiſons il appert que ouy.

promptes à ſignifier les choſes & les effects, & de voir que les geſtes ſuiuent la viſteſſe des paroles. Ce que l'art enſeigne aux vns, nature l'apprend aux autres. Pas vn ne remuë ſes membres à regret, pas-vn n'eſt pareſſeux quand il a beſoin de ſe mouuoir. Eſtant naiz à cela, ils le ſont agilement & ſoudainement: ils viennent au monde auec ceſte ſcience, ils naiſſent tout appris & enſeignez. C'eſt pour cela, dit-il, que les animaux remueront dextrement leurs membres: car s'ils les remuoient autrement, ils ſentiroient douleur. C'eſt pour cela auſſi que vous dites qu'ils ſont contraincts, & que la crainte les meut à ſe dreſſer, & non pas la volonté. Neantmoins cela eſt faux: car les choſes qui ſont pouſſées par neceſſité, ſeroient trop tardiues: mais l'agilité vient d'vn mouuement volontaire. Certes tant s'en faut que la crainte de la douleur les force à cela, qu'au contraire encore que la douleur les vueille retenir, ils s'eſſayent aux mouuemens naturels. C'eſt ainſi qu'vn petit enfant qui penſe deſia demeurer debout, & qui s'accouſtume à ſe tenir ſur les pieds, auſſi toſt qu'il commence d'eſſayer ſes forces, tombe ſouuent, & ſe releue autant de fois en pleurant, iuſques à ce qu'auec douleur il apprend par ceſt exercice ce que nature deſiroit. Il y a des beſtes qui ont l'eſchine plus dure, leſquelles eſtant couchées à l'enuers, ſe tournẽt, tordent les pieds, & ſe plient iuſques à ce qu'elles ſoiẽt remiſes en leur place. La tortuë couchée à l'enuers ne ſent aucune peine: toutesfois elle ſe tourmente inceſſamment pour le deſir qu'elle a de reuenir en ſon aſſiette naturelle: & ne laiſſe iamais de s'efforcer & ſe debattre iuſques à ce qu'elle ſoit releuée ſur les pieds. Par ainſi toutes beſtes ont ſentiment de leur naturelle conſtitution, d'où procede vn ſi leger remuëment de leurs membres. Et en outre nous n'auons point vn plus grand iugement pour cognoiſtre qu'elles viennent à viure auec ceſte cognoiſſance, que de voir qu'il n'y a aucune beſte qui ſoit rude & mal appriſe à ſon mouuement. Ceſte conſtitution eſt (dira qu'elqu'vn, comme vous Stoyciens ſouſtenez) la principale & plus belle partie de l'ame, qui a aucunement quelque puiſſance ſur le corps. Comment ſe pourroit-il donc faire qu'vn enfant entendiſt ceſte choſe ſi difficile & ſi ſubtile qu'à grand' peine la pouuons nous faire entendre? Il faudroit que toutes les beſtes naſquiſſent ſçauantes en Dialectique, pour comprendre ceſte definition, qui eſt incogneuë à la plus grande partie des gens de ſçauoir. Ce que tu oppoſes ſeroit vray, ſi ie diſois que les beſtes entendiſſent la definition de la complexion. Car ceſte complexion eſt mieux entenduë par nature, qu'on ne la peut monſtrer de parole. A ceſte cauſe vn enfant ne ſçait point que veut dire complexion, mais il cognoiſt la conſtitution & complexion: il ne ſçait point que c'eſt qu'vn animal: mais il cognoiſt qu'il eſt animal. D'auantage il cognoiſt bien ſa conſtitution groſſierement, ſommairemẽt & obſcurement. De meſme façon nous ſçauons bien que nous auons vne ame: mais que c'eſt que ceſte ame, où elle eſt, qu'elle elle eſt, & d'où elle vient, nous n'en ſçauons rien. Telle cognoiſſance & ſentiment que nous auons de noſtre ame, encor que nous ne ſçachions point la nature, ny ſon ſiege: telle eſt en toutes beſtes la cognoiſſance de leur conſtitution. Car il faut qu'elles ſentent cela meſme, qui donne ſentiment aux animaux. Il faut par neceſſité qu'elles ayent le ſentiment de ce à quoy elles obeyſſent, & de ce qui les gouuerne. Il n'y a celuy d'entre nous qui n'entende bien qu'il y a quelque choſe qui pouſſe ſes paſſions & ſes forces, mais il ne ſçait point que c'eſt. Il cognoiſt bien qu'il y a des efforts, mais il n'entend pas quels ils ſont, d'où ils viennent. Comme le ſentiment que les beſtes ont de leur principale partie, n'eſt gueres clair, ny gueres cogneu d'elles: auſſi n'eſt-il pas des enfans. Vous voyez (dit-il) que les beſtes premierement s'accordent auec leur naturelle conſtitution: & que la conſtitu-

Obiection.

Reſponce.

Autre obiection.

Reſponſe.

Autre obiection.

tion de l'homme eſt d'eſtre raiſonnable, & qu'à ceſte cauſe l'homme s'accorde auec ſoy-meſmes, non point comme animal, mais comme raiſonnable : car l'homme s'aime & ſe deſire conſeruer par la partie par laquelle il eſt homme. Comment pourroit donc vn enfant cognoiſtre la conſtitution raiſonnable, veu qu'il n'eſt point encor raiſonnable ? Chacun a ſa conſtitution : elle eſt autre en vn enfant, autre en vn ieune homme, autre en vn homme vieil : parce que tous ſuiuent la conſtitution en laquelle ils ſont. Vn enfant n'a point de dents : neantmoins il s'accorde à ceſte conſtitution & à ceſt eſtat. Les dents luy ſont-elles ſorties ? il ſuit pareillement ceſte conſtitution-là. Car l'herbe qui doit venir en tuyau & eſpi, a vne conſtitution quand elle eſt tendre, & qu'elle ne ſurpaſſe point encor le ſillon : autre quand elle s'eſt hauſſee, ayant toutesfois le tuyau tendre, qui neantmoins ſouſtient ſa peſanteur : elle en a auſſi vne autre quand elle iaunit : & qu'elle attend qu'on la porte à l'aire, quand ſon eſpi ſera endurcy. Bref en quelle conſtitution que ceſte herbe vienne, elle luy conuient & s'accommode auec elle. L'aage d'vn enfant, d'vn garçon, d'vn ieune homme, & d'vn vieillard eſt different. Et toutesfois ie ſuis le meſme que i'eſtois enfant, que i'eſtois garçon, & que i'eſtois ieune homme. Tout ainſi encor que chacun ait des differentes conſtitutions, la contenance & l'accord de ſa conſtitution eſt tout ſemblable. Car nature ne fait point que ie m'aime comme enfant, ou comme garçon, ou comme vieil, mais comme moy-meſmes. L'enfant doncques s'accorde auec la conſtitution qu'il a quand il eſt enfant, & non point auec celle qu'il doit auoir lors qu'il ſera ieune homme. Parce que non ſeulement l'eſtat auquel il eſt, mais ceſt eſtat qui reſte encor plus grand, auquel il doit paruenir, depend de ſa nature. Premierement l'animal a ſoin de ſoy-meſme : car il faut qu'il y ait quelque principal, auquel les autres choſes le rapportent. Ie deſire des voluptez : pour qui ? pour moy : i'ay donc ſoin de moy. Ie fuis à la douleur : pourquoy ? pour moy, i'ay donc ſoin de moy. Si ie fay toutes choſes pour le ſoin que i'ay de moy, ſur toutes choſes i'ay ſoin de moy. Ce ſoin eſt en tous animaux : lequel n'y eſt pas enſeigné : il naiſt auec eux. Nature nourriſt ſes fruicts, elle ne les reiette pas. Et parce que les tutelles les plus aſſeurées ſont celles des plus proches, chacun eſt mis ſous ſa deffence & tutelle. C'eſt pourquoy, ainſi que i'ay dit aux precedentes Epiſtres, les animaux les plus tendres, dés auſſi toſt qu'ils ſont ſortis du ventre de leurs meres, ou qu'ils ſont eſclos par quelque autre façon, cognoiſſent incontinent ce qui leur eſt nuiſible, & ſe gardent de ce qui leur eſt mortel, & craignent meſmes l'ombre des oyſeaux qui volent deſſus eux, auſquels ils ſont ſubiects de ſeruir de proye. Il n'y a aucun animal qui naiſſe pour viure, qu'il n'ait crainte de la mort. Mais comment ſe peut-il faire (dit-il) qu'vne beſte qui ne vient que de naiſtre, cognoiſſe ce qui luy eſt ſalutaire ou mortel ? Premierement on demande ſi elle a entendement, & non point comme elle l'a. Or qu'elles ayent entendement il ſe peut cognoiſtre à cela, qu'elles ne font iamais rien contre ce qu'elles entendent. Pourquoy eſt-ce qu'vne geline ne fuit point deuant vne oye, ou deuant vn paon, & qu'elle a peur d'vn autour, qui eſt encor plus petit, qu'elle ne cognoiſt point ? Pourquoy eſt-ce que les pouſſins ont peur d'vn chat, & ne craignẽt point vn chien ? Il appert aſſez par là qu'elles ont vne ſcience pour cognoiſtre ce qui leur doit nuire, qu'elles n'ont point recueillie par experience. Car auant qu'elles l'ayent peu experimenter, elles ſe donnent garde. D'auantage afin que tu ne penſes point que cela ſe face par aduenture, elles ne craignent que ce qu'elles doiuent craindre, & ne l'oublient iamais. Par ceſte ſageſſe & par ce ſoin elles fuyent eſgallement ce qui leur eſt dom-

Reſponſe.

Les aages differents, mais on eſt touſiours le meſme.

Tous animaux ont naturellement ſoin d'eux meſmes.

Tous craignent naturellement la mort.

D'où vient aux animaux la cognoiſſance qu'ils ont de ce qui leur eſt duiſible ou nuiſible.

mageables. En outre elles ne deuiendront pas plus peureuſes en viuant: d'où l'on peut cognoiſtre qu'elles ne paruiennẽt point à cela par practique & par vſage: mais par vn natutel amour qu'elles ont à ſe conſeruer. Ce que l'vſage apprend eſt tardif & diuers : mais ce que nature enſeigne, il eſt eſgal à tous, & tout incontinent appris. Toutesfois ſi tu veux ſçauoir comme toutes ſortes de beſtes mettent peine à cognoiſtre ce qui leur eſt pernicieux, ie te le diray. Vne beſte ſent bien qu'elle eſt compoſee de chair, & par meſme raiſon elle comprend que c'eſt qui la peut coupper, bruſler, & froiſſer : elle tient pour ſes contraires & pour ſes ennemis les beſtes qui ont des armes pour luy nuire. Ces deux poincts ſont eſtroictement joincts enſemble. Car dés auſſi toſt qu'vne choſe commence d'aimer ſa conſeruation, elle cherche ce qui luy eſt ſalutaire & profitable, & craint ce qui luy peut eſtre nuiſible. L'horreur que nous auons des choſes contraires nous eſt naturel, ſans qu'aucun precedent diſcours le nous ayt appris: Tout ce que nature nous commande, ſe fait ſans autrement y penſer, ny ſans prendre conſeil. Ne vois-tu pas la ſubtilité des abeilles à baſtir leurs petites maiſons, l'accord & l'intelligence qu'elles ont enſemble à departir le trauail qu'elles prennent ? Ne vois-tu pas que perſonne du monde ne ſçauroit imiter la tiſſure des araignes ? quelle peine elles ont de ranger les filz ? Les vns ſont tendus tout droit pour la fermeté de l'ouurage, les autres panchez en rond, eſpaiz au milieu, s'eſclarciſſent peu à peu iuſques au fonds pour retenir les plus petites beſtes, à la ruine deſquelles ceſt ouurage eſt dreſſé comme auec des rets & des filets, ou elles ſe viennent prendre. Ceſt art naiſt auec elles, & ne s'apprend point. Par ainſi on ne voit point vn animal plus ſçauant qu'vn autre. Tu verras que les toilles des araignes ſont toutes pareilles, & que les troux & les coings des rayons de miel ſont tous égaux. Ce que l'art nous enſeigne eſt incertain & inégal : mais ce que nature depart, eſt entierement égal. Il n'y a rien que nature ait mieux enſeigné, que la deffence de la vie, & la ſcience de cela. C'eſt pourquoy les beſtes commencent tout à coup d'apprendre & de viure. Il ne ſe faut point eſmerueiller de voir naiſtre auec elles les moyens ſans leſquels en vain elles ſeroient nées. Nature leur a donné ce premier inſtrument de ſe ſçauoir aimer & ſeruir : elles ne ſe pourroient conſeruer, ſi elles ne vouloient. Et cela ne pouuoit encor rien ſeruir de ſoy : mais ſans cela aucune autre choſe n'euſt peu leur eſtre profitable. Toutesfois tu ne trouueras aucune beſte qui ſe meſpriſe, non pas ſeulement qui ſoit negligente de ſon bien. Les beſtes brutes meſmes & ſans voix, encor qu'en toutes autres choſes elles ſoient pareſſeuſes: ſi eſt-ce qu'elles ſont ingenieuſes pour la vie. Tu verras que celles qui ſont inutiles pour les autres, n'oublient pas le ſoin qu'elles doiuent auoir d'elles.

Science qui vient par vſage & par nature comment differents.

Induſtrie des abeilles. & Des araignes.

Tous animaux ſont également ſçauans de nature. &

Sans ceſte ſcience en vain ſeroyẽt les naiz.

EPISTRE CXXII.

Contre ceux qui font du iour la nuict, & de la nuict le iour, comme chauue-ſouris : Qui font toutes choſes contre l'ordre de la nature, & rien de ce que le commun du peuple fait. Mocqueries ſubtiles contre ceux qui viuent de ceſte façon, & contre leurs vices.

Les plus courts iours ſont aſſez longs pour ceux qui les veulent diligemment employer à leur bien & reformation de leurs mœurs.

LEs iours commencent à s'appetiſſer : ils ſe ſont deſia quelque peu racourcis : Mais tellement toutesfois qu'il y en demeure aſſez, ſi quelqu'vn (pour parler ainſi) ſe veut leuer quand & le iour meſme, auec reſolution d'eſtre meilleur & plus diligent, que celuy qui l'attend pour ſortir à haute heure. O que l'homme eſt vilain, qui eſt encor demy endormy dans ſon lict quand le Soleil eſt bien haut, & qui commence à s'eſueiller à midy. Encor y en a-il pluſieurs à qui ceſte heure ſemble eſtre deuant iour. On en voit quelques-vns qui changent & peruertiſſent l'vſage & l'office du iour & de la nuict : & qui ne peuuent pluſtoſt ouurir les yeux pris & colez de l'yurongnerie de la nuict paſſee, que la ſuiuante n'ait commencé de les y conuier. Telle eſt la condition de ceux que nature, comme dit Virgile, a mis ſubiects & contraires à nos pieds.

Les diſſolus qui peruertiſſent les ſaiſons & les heures comparez aux Antipodes.

Si toſt que l'Orient nous ameine l'Aurore,
Qui ſur ſes courſiers las le monde recolore,
Lors le ſoir rougiſſant rallume dans leurs cieux
D'vne belle clarté les aſtres radieux.

Telle eſt non pas la region de ceux-cy, mais la façon de viure contraire à tous les autres. En ceſte ville meſme il y a des Antipodes, qui n'ont iamais veu, cõme diſoit Marc Caton, ni le Soleil leuant, ni le couchant. Penſes-tu que ſes hommes ſçachent comme il faut voir, puis qu'ils ne ſçauent point en quel temps il faut voir ? Et ces gens-là craignent encor la mort dans laquelle ils ſe ſont iettez tous vifs, auec vn preſage auſſi malheureux, que celuy des oiſeaux de la nuict. Cõbien qu'ils paſſent toutes leurs tenebres en vin & en parfums, combien qu'ils departent tout le temps de leurs veilles renuerſees en banquets où ils gouſtent toutes ſortes de friãdiſes par diuers ſeruices : ſi eſt-ce que ce n'eſt point faire feſtins, c'eſt pluſtoſt faire le banquet de leurs funerailles : encor qu'on face de iour les honneurs funebres des morts. Vrayement vn homme qui a quelque hõneſte occupation, ne trouue iamais la iournée longue. Prolongeons le temps de noſtre vie : ſon ſujet, & ſon deuoir, eſt de faire quelque choſe. Racourciſſons la nuict, deſrobons-en quelque peu pour adiouſter au iour. On enferme en lieu obſcur la volaille qu'on appreſte pour les banquets, afin que ne bougeant d'vn lieu, elle puiſſe mieux s'engraiſſer. Il en eſt ainſi de ceux qui ſont touſiours couchez par terre ſans faire aucune exercice : vne enfleure leur ſaiſit le corps, & dans ces tenebres vne graiſſe pareſſeuſe croiſt peu à peu ſur leurs membres. Mais les corps de ces gens-là qui prennent plaiſir de viure ainſi à l'obſcurité, ſont eſpouuentables à voir : leur couleur n'eſt pas plus belle que de ceux qui ſont deuenus paſles d'vne longue maladie : ſont bleſmes & deffaits d'vne langueur, & viuans encor, ils ont la chair d'vne perſonne morte. Mais ce n'eſt pas

Le iour n'eſt iamais trop long à ceux qui vaquent à choſes ſerieuſes.

Gens vyſifs s'enterrent par maniere de dire ſous vifs.

Leurs corps ſont hideux à voir, & baſtus de pluſieurs infirmitez mais

Leurs ames ſont en beaucoup plus pieteux eſtat.

le plus grand mal qu'ils ont. O que les tenebres de leurs ames ſont bien encor plus grandes! Ceſtuy-cy s'eſtonne de ſoy-meſme, ceſtuy-là eſt esbloüy, & porte enuie aux aueugles meſmes. Qui eſt celuy qui a iamais deſiré des yeux pour les ouurir ſeulement la nuict: Demandes-tu d'où vient ceſte peruerſité, de hayr la lumiere du iour & de tranſporter toute ſa vie dans la nuict? Tous vices font guerre à la nature. Toutes choſes delaiſſent à ſuiure l'ordre & deuoir ordinaire. C'eſt le deſſein du luxe & de la diſſolution, de prendre plaiſir à toutes choſes peruerties: & non ſeulement de ſortir du droit chemin, mais de s'en eſcarter bien loin. Au contraire ne te ſemble-il pas que ces gens viuẽt contre l'ordre de nature, qui boiuent à ieun, qui reçoiuent le vin dans leurs veines encor vuides, & ne veulent iamais manger qu'ils ne ſoient premierement yures? Et toutesfois ce vice eſt fort frequent entre les ieunes hõmes de ce temps. Ceux qui penſent à bien entretenir leurs forces, ſur le poinct qu'ils veulent entrer dans les bains, ils boiuent entre les nuds, ou à mieux dire ils yurongnent, afin que beuuans ſouuent & fort chaudement ils puiſſent reſtraindre la ſueur qu'ils ont eſmeuë. C'eſt choſe trop commune de boire apres diſner, ou apres ſouper: les laboureurs font cela, encor qu'ils ne ſçachent que veut dire volupté. Ce vin plaiſt mieux qui ne nage pas ſur la viande, qui perce librement dans les nerfs. Ceſte yureſſe eſt plus plaiſante, qui vient dans vn eſtomach vuide. Ne te ſemble-il pas que ceux qui changent leur robbe auec celles des femmes, viuẽt contre nature: Ceux-là ne viuent-ils point auſſi contre nature, leſquels attendent, que leur ieuneſſe reluiſe encor apres ſon temps? Que pourroit-on faire de plus cruel & de plus miſerable que cela? Ne veut-il iamais deuenir hõme, afin qu'il puiſſe porter plus lõguement les hõmes en crouppe? Et ſi le deshõneur & l'outrage qu'il fait à ſon ſexe ne l'en retire, le tẽps & l'aage ne l'en pourra-il pas retirer? Ceux qui demandent des roſes en hyuer, ne ſont-ils pas contre nature? & qui par arrouſement d'eaux chaudes, & par apres changemẽs de chaleurs contraignent naiſtre aux iours les plus froids de l'hyuer vn lys, qui eſt vne fleur de printẽps? Ceux qui plantent vn verger de pommiers ſur des hautes tours: ceux de qui les foreſts branſlent ſur les toicts. & ſur le ſommet de leurs maiſons: & qui font naiſtre les racines aux lieux où à grand' peine le ſommet des arbres euſt peu iamais atteindre; ne viuent-ils point contre nature? Ceux auſſi ne viuent-ils pas contre nature qui iettent le fondement des eſtuues dans la mer, & ne penſent pas nager delicatement, ſi leurs eſtangs d'eau chaude ne ſont batus & tourmentez par les flots & par la tẽpeſte de la mer. Apres qu'ils ont deliberé de vouloir toutes choſes contre la couſtume de la nature, en fin ils la quittent entierement. Le iour commence à poindre: il eſt temps de s'en aller dormir: tout le monde repoſe, faiſons maintenant nos exercices, montons en coche, diſnons. Se fait-il iour? il eſt temps de ſoupper: il ne faut point faire ce que le menu peuple fait. C'eſt choſe vilaine de viure ſelon l'vſage du vulgaire: laiſſons le iour commun aux autres hommes, faiſons vn matin tout propre & particulier pour nous. Certainement ces gens-là ſont (à mon aduis) comme perſonnes deſia mortes. Car de combien ſont elloignez de leurs funerailles, & de leur plus triſte & lamentable conuoy, ceux qui viuent parmy les torches & les cierges allumez? Nous en auons veu pluſieurs, qui menoient ceſte vie en vn meſme temps. Entre ceux-là eſtoit Atilius Buta, iadis Preteur, lequel apres auoir deſpẽdu tout ſon bien qui eſtoit de grand' valeur, & confeſſant librement ſa pauurete à Tiberius: Vous vous eſtes (dit l'Empereur) trop tard eſueillé. Montanus Iulius Poëte aſſez paſſable, & cogneu par l'amitie de Tiberius laquelle ſe refroidit bien toſt, recitoit quelques vers, parmy leſquels il y meſloit fort volontiers, & trop ſouuent, le

Le luxe & la diſſolution prennẽt plaiſir à peruertir toutes choſes & viure contre l'ordre de nature.

Vice commun aux ieunes gens diſſolus.

Deſguiſer ou trameſtir ſon ſexe & ſe faire ieune hors de ſaiſon ſont choſes contre nature.

Autres deſbordemẽs & vaines curioſitez de gens qui renuerſent tous ordres:

& Paſſent en fin en vne infame & deſeſperée diſſolution.

Exemples en Atilius Buta.

Soleil leuant, & le couchant. Et par ce que quelqu'vn ſe faſchoit, qu'il euſt ſeul recité tout le iour, & diſoit qu'il ne falloit plus venir pour l'oüir reciter : Nata Pinarius reſpond, De ma part que pourrois-ie mieux faire pour luy ? ie ſuis tout preſt de l'eſcouter depuis le Soleil leuant iuſqu'au couchant. Mais apres qu'il euſt encor prononcé ces vers:

Le Soleil ramenoit ià ſes rayons ardans,
Et la clarté du iour s'eſpandoit par les champs.
Ià la triſte arondelle eſtoit tout empeſchée
D'aller & reuenir pour trouuer la bechée
Quelle depart apres entre tous ſes petits,
Qui attendent crians, leur mere dans les nids:

Verus gentil-homme Romain compagnon de L. Vinicius, & qui ſuiuoit les bonnes tables, auſquelles il eſtoit bien receu, à cauſe des viues attaintes & piquans brocards qu'il donnoit: dit tout haut: Buta commence maintenant à dormir. Mais apres qu'il euſt encor prononcé ces vers :

Les paſteurs ont deſia rangé dedans l'eſtable
Leurs troupeaux : & la nuict d'vn ſilence agreable
Commence d'endormir la terre en ſon repos.

Le meſme Varus demanda. Que dit-il? qu'il eſt nuict? ie m'en vay doncques donner le bon iour à Buta. Il n'y auoit rien dõt il ſe parlaſt plus, que de la vie que c'eſt homme menoit diuerſe & contraire à celle de tous les autres, à la façon de laquelle pluſieurs cõme i'ay dit, s'eſtoient rangez. La cauſe pour laquelle aucuns prennent plaiſir de viure ainſi, n'eſt pas qu'ils ayent opinion que les plaiſirs de la nuict ſoient plus agreables : mais parce que rien de ce qu'ils pourroient rencontrer durant le iour, ne leur pourroit plaire, & que la clarté fait honte à vne mauuaiſe conſcience. Ioint que ceux qui deſirent quelques choſes, ou les meſpriſent ſelon qu'elles ſeroient achepteés cherement, ou à bon marche, ont en horreur la lumiere du iour, parce qu'elle ne couſte rien. En outre ces fols deſpenſiers & prodigues, prennent plaiſir que tout le monde parle d'eux, pendant qu'ils viuent. Car ſi l'on n'en parloit point, ils penſeroient auoir du tout perdu leur peine. C'eſt pourquoy ils deuiennent malades, ſi pas-vn ne parle de ce qu'ils font. Il y en a pluſieurs, qui mangent tout leur bien, pluſieurs qui entretiennent des amies. Mais ſi tu veux auoir plus de reputation que pas-vn de ceux-là, il faut faire vne plus grande deſpence, & quelques choſes plus ſignalées. En vne ville ſi pleine de desbauches, vne vulgaire meſchanceté ne fera point parler d'elle. Pedo Albinouanus eſtoit homme qui faiſoit vn conte de fort bonne grace : ie luy ay ouy raconter qu'il eſtoit logé ioignant la maiſon de Sp. Annius, c'eſtoit l'vn de ces chauues-ſouris qui fuyent la clarté du iour. I'oyois (diſoit-il) enuiron les trois heures, le bruit de coups de foüets: ie demanday qu'il faiſoit? On me dit qu'il oyoit les comptes de ſa deſpence, Sur les ſix heures i'oyois vn bruit encor plus grand : on dit qu'il exerçoit ſa voix. Ie demanday ſur les huict heures, quel bruit de roüës i'entendois, C'eſt (dit-on) qu'il ſe veut faire porter en carroſſe, Sur le poinct du iour ie n'oyois qu'aller & venir par ſa maiſon : on appelloit les pages : les ſommeliers, & les cuiſiniers ne faiſoient que tempeſter. Ie demande derechef que c'eſtoit ? On me diſt qu'il ne faiſoit que ſortir du bain, & qu'il auoit

Mauuaiſe conſcience fuit la lumiere.

Folle ambition des diſſolus & prodigues.

Autre exẽple de vie deſſaiſonnée

demandé ſon vin miellé, & ſa fromentée. Son ſouper (dit-il) duroit-il plus que tout le iour? Nenny: il viuoit fort ſobrement, & ne dépendoit rien que la ſeule nuict. C'eſt pourquoy voyant que quelques-vns l'appelloient ſouuent auare & vilain: Vous l'appellerez encores (dit-il) lanternier. Tu ne te dois point eſmerueiller ſi tu trouues tant de proprietez de vices. Ils ſont fort diuers, & ont vne infinité de viſages. On ne peut comprendre le grand nombre qu'il y en a: Le ſoin qu'on prend apres la vertu n'eſt qu'vn: celuy des vices eſt de diuerſes ſortes, & prend toutes ſortes de changemens pour ſi nouueaux qu'ils ſoient. Il en aduient autant aux mœurs de ceux qui viuent ſuiuant la nature. Elles ſont aiſées, libres & faciles, & n'ont guere de changemens ny de difference entre elles: mais ceux qui en ſont eſloignez, ils ſont touſiours en noiſe, & different auec tous, & auec eux-meſmes. Il me ſemble que la principale cauſe de ceſte maladie prouient de ce qu'ils deſdaignẽt la commune vie des autres, & qu'elle les faſche: car tout ainſi qu'ils prennent plaiſir de ſe ſeparer des autres, de façons d'accouſtremens, de magnificence de banquets, beauté de coches: pareillement ils ſe plaiſent auſſi à diſpoſer autrement le temps. Ceux qui n'ont l'infamie pour loyer de leurs pechez, ne veulent point pecher comme fait le commun des hommes. C'eſt l'infamie en fin que pourſuiuent ces galans, qui viuent au rebours. C'eſt pourquoy il nous faut, Lucilius, ſuiure la vie que nature a ordonnée: il ne s'en faut aucunement deſtourner. Ceux qui la ſuiuent, trouuent toutes choſes aiſées & faciles: Mais ceux qui veulent s'efforcer contre elle ſentiront vne pareille vie, que ceux qui rament contre la roideur de l'eau.

Lychnobius, mot duquel vſe Seneque, ſignifie qui vit à la lampe, ou à la lueur de la lanterne.

Le vice a pluſieurs viſages & chãge ſouuent.

Cauſe de la diſſolution.

Tout eſt aiſé à ceux qui ſuiuent nature.

EPISTRE CXXIII.

Il n'y a rien de faſcheux, ny la faim meſmes, ſi on la ſupporte patiemment & legerement. Qu'il ne faut point vouloir ce qu'on ne peut auoir. Qu'on ſe peut paſſer de beaucoup de choſes ſuperfluës.

Rien ne peut ennuyer l'homme qui ſçait doucement ſupporter les incõmoditez de ceſte vie:

& Qui ſe ſçait paſſer de peu s'accommode à tout.

Combien la frugalité eſt vtile.

ESTant haraſſé du chemin, lequel ie trouuay plus faſcheux que long, i'arriuay en fin en mon Albanum, qu'il eſtoit deſia grande nuict. Ie ny trouuay rien qui fuſt preſt que moy ſeul: c'eſt pourquoy ie me mis dans le lict pour me delaſſer, où ie pris la meilleure patience que ie peus de la longueur de mon cuiſinier, & de mon boulanger. Cependant ie diſcourois en moy-meſmes, qu'il n'y a rien qui te puiſſe faſcher ſi tu mets peine de le ſupporter doucement: & qu'il n'y a rien qui te puiſſe ennuyer, ſi toy-meſmes t'ennuyant, ne le rends plus aigre. Mon boulenger n'a point de pain: mais mon metayer, mon concierge, mon fermier en ont. C'eſt vn mauuais pain, dis-tu. Attens vn peu: il ſe rendra meilleur. La faim te le fera trouuer auſſi bon comme s'il eſtoit tendre, & comme s'il eſtoit blanc. Il ne le faut point manger, que la faim ne le cõmande. I'attendray donc, & ne mangeray point que ie n'aye du pain qui ſoit beau, ou que ie n'aye perdu le deſdain d'en manger de mauuais. Il ſe faut accouſtumer à ſe paſſer de peu: beaucoup de difficultez qui ſe preſentent en pluſieurs lieux, & en diuers temps, empeſchent que les Roys, & les grands Seigneurs, ſi bien pourueus qu'ils ſoient, ne peuuent ſe mettre à table à l'heure accouſtumée de leurs repas. Il n'y a perſonne qui puiſſe auoir tout ce qu'il deſire. Mais il peut bien ne deſirer pas ce qu'il n'a, & ſe contenter ioyeuſement de ce qui ſe pre-

ſence. C'eſt la meilleure partie de noſtre liberté, que d'auoir vn ventre patient, qui puiſſe endurer vne faſcheuſe faim. On ne ſçauroit dire combien i'ay trouué bon, que ma laſſitude ſe ſoit appaiſee d'elle-meſme: ie ne cherchay ny les onctiõs, ny les bains, ny autre remede, que le temps. Car le repos chaſſera ce que le trauail aura amaſſé. Ce ſouper que qu'il ſoit me ſera plus agreable, que le feſtin des preſtres de Iupiter. Certainement i'ay voulu quelquesfois tout ſoudainement eſſayer la force de mon ame. C'eſt l'eſſay le plus certain, & le plus ſimple: car quand elle s'eſt auparauant preparée, & qu'elle s'eſt reſoluë à la patience, on ne peut pas ſi bien cognoiſtre la vertu de ſa vraye fermeté. Mais la cognoiſſance & les argumẽs qu'elles nous en donne ſur le champ, & ſans y penſer, ſont les plus certains: ſi elle ne s'eſt point ſeulement reſentie d'vne choſe faſcheuſe: mais ſi elle l'a regardée de bon œil, ſi elle ne s'eſt pas miſe en colere, ſi elle ne s'en eſt pas plainte: ſi en ne deſirant point, elle a trouué elle meſme ce qu'on luy deuoit preſenter: & ſi elle a penſé qu'il defailloit bien quelque choſe à ſon ſeruice accouſtumé, mais qu'à elle il ne defailloit rien. Nous n'auons iamais peu cognoiſtre combien de choſes nous eſtoient inutiles & ſuperfluës, ſinon lors que nous auons commencé de ne les auoir point: car nous en vſions, non point par ce qu'il nous fuſt beſoin de les auoir, mais par ce que nous les auions. De combien de choſes nous ſommes-nous voulus ſeruir, parce que les autres s'en ſeruoient, & parce que pluſieurs autres en auoient? Vne des plus grandes cauſes de noſtre malheur eſt, que nous viuons à l'exemple d'autruy, & qu'au lieu de regler noſtre vie par raiſon, nous nous laiſſons tranſporter à vne meſchãte couſtume. Si peu de gens le faiſoient, nous ne le voudrions pas faire: mais quand pluſieurs ont commencé de viure ainſi, nous les ſuiuons, penſans que ce qui eſt plus vſité & frequenté ſoit le plus honneſte. Lors nous prenons l'erreur pour vertu, quãd il eſt deuenu commun: Tous ceux qui veulent auiourd'huy voyager, ont vne auant-garde de cheuaux barbes, ont vne grande trouppe de coureurs qui marchent deuant eux. Ce ſeroit vn deshonneur de n'auoir quelques-vns qui fiſſent ſortir hors du grand chemin ceux qu'ils rencontrent deuant eux, & qui ne fiſſent cognoiſtre par vne grand' nuë de pouſſiere, qu'il y a quelque hõneſte ſeigneur qui vient. Tout le mõde a deſia des mulets pour porter ſa vaiſſelle de cryſtal & d'agathe, & ſa vaiſſelle grauée par la main de quelques ſçauans ouurriers. Ce ſeroit honte de porter aucuns meubles, qui ne fuſſent dangereux de ſe rompre en les remuant. Tous les ieunes mignons, qu'on porte dans des coches, ont encor le viſage laué & frotté de liqueur, afin que le Soleil ou le froid n'offenſe leur teint delicat. C'eſt honte de voir aucun à la ſuitte de ces beaux mignons, qu'il n'ait la face belle, qu'elle n'ait pas beſoin d'eſtre fardée. Il ne faut iamais ouy parler ces gens. Ce ſont ceux-là qui enſeignẽt les vices, & qui les portent d'vn lieu en autre. On penſoit que ceſte race de gens, qui rapportent les paroles, fuſt la plus meſchante de toutes: Mais il y en a qui portent les vices. Le langage de ceux-là nuit infiniement: car encor que ſoudainement on ne ſente point le dommage qu'il fait, ſi eſt-ce qu'il laiſſe ſa ſemence dans l'ame. Ce mal nous ſuit apres que nous ſommes hors de leur cõpagnie, & ſe reſueille quãd nous n'y penſons pas. Cõme ceux qui ont ouy vne belle muſique, en portent dans leurs oreilles les fredons, & la douceur de ce chant, qui empeſche apres nos penſees, & les garde de ſonger aux affaires d'importance: Tout ainſi les paroles des flatteurs, & de ceux qui loüent les choſes meſchantes, durent bien plus longuement qu'on ne demeure à les ouyr. Ce n'eſt pas choſe facile de chaſſer vne voix douce hors de l'entendement: elle nous ſuit, elle dure, & reuient quelque temps apres en noſtre ſouuenance. C'eſt pourquoy il faut boucher l'oreille aux paroles

Ventre patient eſt la meilleure partie de noſtre liberté.
Le temps eſt le meilleur remede aux incõmodietez.
Preuues faictes ſur le champ, ſont plus certaines;
Vanité hors maine.
Cauſe principale de noſtre malheur.
Inutilité pour la flaterie.

meſchantes, & meſmement aux premiers : car quād elles ont gagné du commencement, & qu'elles ſont receuës, elles ſe rēdent plus audacieuſes. De là on vient apres tenir ce langage : la vertu, la Philoſophie, la iuſtice, ce n'eſt que le ſon de paroles vaines. Il n'y a qu'vne ſeule felicité de la vie heureuſe, de pouuoir faire toutes choſes librement. Ioüyr de ſon bien, c'eſt viure, c'eſt ſe ſouuenir qu'on eſt mortel. Les iours s'eſcoulent, & le temps de noſtre vie s'enfuit ſans qu'on le puiſſe plus recouurer. Auons-nous crainte de faire ce que noſtre plaiſir demande, & de ſaouller noſtre ieuneſſe de voluptez, pendant qu'elle le peut & qu'elle le deſire, deſquelles elle ne pourra longuement ioüir ? Quel plaiſir eſt-ce d'aller ſans contrainte au deuant de la mort par noſtre eſpargne, ſe priuer de ſi bonne heure, de tout ce qu'elle nous doit oſter ? Tu n'as pas ſçeu faire vne amie, tu n'as peu recouurer vn ieune mignon, qui rendiſt ialouſe ta maiſtreſſe : tu ſors de ta maiſon tous les matins ſans auoir deſieuné, tu manges ſi peu, qu'il ſemble que tu doiues rendre tous les ſoirs compte de ta deſpenſe à ton pere. Ce n'eſt pas viure que cela, c'eſt tenir compagnie à la vie d'autruy. O la grande folie d'amaſſer toutes choſes à ton heritier, & les refuſer à toy, & par le moyen d'vn grand heritage rendre ton ennemy celuy qui t'eſtoit amy ! Car tant plus que tu luy laiſſeras de bien, tāt plus luy ſera ta mort agreable. Tu ne dois pas eſtimer vn ſold ces gens triſtes, qui auec vn ſourcil refrongné reprenent la vie des autres, qui ſont ennemis de la leur, & qui ſont les precepteurs du peuple. Tu ne dois pas faire doute qu'il ne vaille mieux deſirer vne bonne vie, qu'vne bōne reputation. On doit fuyr ces langages auec autant de ſageſſe, qu'Vlyſſes en monſtra, quand il ne voulut point paſſer ce deſtroit de mer, qu'il n'euſt les oreilles bouchées. Elles ont pareille puiſſance, elles font oublier la patrie, les parēs, les amis, la vertu, & nous plongent dans vne deshonneſte & miſerable vie, qui eſt mocquée de tout le monde. Ne vaut-il pas mieux ſuiure le chemin de vertu, & ſe reduire à ce poinct, que tu ne puiſſes prendre plaiſir qu'à ce qui eſt hōneſte ? A quoy nous pourrons facilement paruenir, ſi nous penſons qu'il y a deux manieres de choſes, qui nous appellent ou nous chaſſent. Celles qui nous peuuent appeller, ſont les richeſſes, les voluptez, la beauté, l'ābition, & toutes autres choſes pareilles, qui nous flattēt, & qui nous agreent. Celles qui nous chaſſent, ſont le trauail, la mort, la douleur, l'ignominie, vne vie pauure & miſerable. Par ainſi nous deuōs nous exercer à ne craindre point celles-cy, & à ne deſirer point les autres. Faiſons teſte, & combattons contre cela : fuyons celles qui nous conuient, & prenons cœur contre celles qui nous aſſaillent. Ne vois-tu pas la diuerſe poſture de ceux qui montent & de ceux qui deſcendent ? Ceux qui vont en bas par vn precipice, ont le dos en terre, & le ventre en haut : ceux qui montent tiennent le viſage bas : car ſi en deſcendant tu veux peſer ſur le deuant, ſi en mōtant tu te panches ſur le derriere, c'eſt autant, Lucilius, que de conſentir auec le vice. On va aux voluptez en deſcēdant, mais en montant aux choſes aſpres & faſcheuſes. En l'vn il faut pouſſer le corps : en l'autre il le faut retenir. Pēſes-tu que ie vueille maintenāt dire, qu'il n'y ait point d'autres perſonnes, les propos deſquels ſoiēt pernicieux à les ouyr, que ceux qui loüent la volupté, ou ceux qui nous mettent deuant les yeux les douleurs, & les craintes comme choſes eſpouuantables ? Ie croy que ceux nous nuiſent auſſi grandement, qui ſous ombre de la ſecte Stoyque nous apprennent les vices. Ils ont ſouuent en la bouche que celuy eſt ſeul ſage & ſçauant, qui ſçait faire l'amour : & qu'il n'y a que le ſage, qui ſçache bien boire, & faire bonne chere aux feſtins. Demandons auſſi iuſques à quel aage on doit aimer les ieunes hommes. Laiſſons cela pour la raçon de viure des Grecs, dreſſons pluſtoſt nos oreilles à cecy. Pas-vn ne peut

Langage ordinaire des Flateurs.

Lequel il faut fuir autant qu'Vlyſſe le chant des Sirenes.

& Suiure le chemin de vertu.

Moyen d'y paruenir.

Deux manieres de choſes nous appellent ou chaſſent.

Comme il ſe faut comporter à leur endroit.

Autre eſpece de gens non moins nuiſibles que les Flateurs.

eſtre homme de bien par aduenture. La vertu ſe doit apprendre: La volupté eſt choſe baſſe, de laquelle on ne doit faire compte, commune auec les beſtes brutes, apres laquelle courent & volent les plus petites & les plus meſpriſées. La gloire eſt vne vanité muable, plus inconſtante que le vent. La pauureté n'eſt pas mal, ſinon à l'opinion de ceux qui la reiettent. La mort n'eſt pas mal: dequoy te plains-tu? C'eſt elle ſeule, qui ſe monſtre plus iuſte enuers le genre humain. La ſuperſtition eſt vne erreur pleine de folie: elle a peur de ceux qu'il faut aymer, elle offenſe ceux qu'elle reuere. Quelle difference trouues-tu, ou de nier les Dieux, ou de dire mal d'eux? C'eſt cela qu'il faut apprendre, c'eſt ce qu'il faut grauer en noſtre memoire. La Philoſophie ne doit point fournir d'excuſes au vice; le malade eſt hors d'eſperance de guariſon, ſi le medecin l'exhorte à faire des excez.

La vertu s'aprend, & ne vient point d'aduanture.

La Philoſophie ne doit point fournir d'excuſe au vice.

EPISTRE CXXIIII.

Il diſpute ſi le bien ſe cognoiſt, ou par l'intelligence, ou par le ſentiment. Si c'eſt par le ſentiment, ceux qui ſuiuent la volupté, ou fuyent les douleurs, n'en pourroient pas eſtre repris. Que c'eſt la raiſon qui iuge cela. Ce diſcours eſt fort beau, & merite d'eſtre leu par les plus ſçauans.

Les Epiſtres ſont pleines de tant de diuerſité de choſes, & de belles ſentences, qu'il eſt mal-aiſé de comprendre l'argument d'vne chacune, par vn brief ſommaire.

IE te veux raconter maint bel enſeignement
De nos ſages maieurs: ne fuy point ſeulement,
Et vueille ton eſprit clair & ſubtil contraindre
A cognoiſtre les maux que noſtre ame doit craindre.

Les Epicuriens mettãt le ſouuerain bien en la volupté le font ſenſible, mais les Stoyques le conſiderans en l'ame ſouſtiennent qu'il ſe comprend par l'intellect.

Toutesfois ie penſe que tu ne fuys point à cela, & qu'il n'y a aucune ſubtilité qui te chaſſe arriere. Il ſeroit mal-ſeant à la gentilleſſe de ton eſprit, de ne ſuiure que les choſes hautes: mais auſſi ie loüe grandement que tu vueilles tirer profit de tout, & que tu t'offenſes ſeulement lors que par trop grande ſubtilité on n'aduãce rien. Ie mettray peine de ne faire point cela maintenant. On demande ſi le bien ſe peut comprendre ou par le ſentiment ou par l'intelligence. D'où aduient auſſi que les enfans & les beſtes brutes ſont priuées de cela. Ceux qui mettent le ſouuerain bien en la volupté, ont opinion qu'il eſt ſubiect au ſentiment: mais nous au contraire le mettans en l'ame, penſons qu'il eſt ſeulement intelligible. Si les ſentimẽs de l'homme pouuoient iuger de ſon bien, nous ne reietterions iamais la volupté, car il n'y en a aucun qui ne nous chatoüille, qui ne nous ſoit agreable. Au contraire nous ne voudrions iamais ſentir aucune douleur, car il n'y en a aucune qui n'offenſe les ſens. D'auantage ceux qui prendroient trop de plaiſir à la volupté, ou ceux qui auroient trop de crainte de la douleur, ne meriteroient aucune reprehenſion. Et toutesfois nous blaſmons ceux qui ſont trop addonnez à la gorge & à leurs plaiſirs deſordonnez, & meſpriſons ceux qui par crainte n'oſent rien entreprendre qui ſoit digne d'vn braue cœur. Mais qu'elle faute font-ils, s'ils obeyſſent à leurs ſens, ſi le ſens doit iuger du bien ou du mal? Car ce ſont les ſens que vous faites iuges de ce qu'il nous faut deſirer ou fuyr. Mais la raiſon gouuerne cela, & comme on doit determiner de la vie, & de la vertu, de l'honneur, & comme

Abſurdité des Epicuriens. Non les ſẽs, mais la raiſõ doit iuger de ce qu'il faut deſirer ou fuyr.

on doit iuger du bien & du mal. Ceux-là ont mis le iugement de la meilleure partie entre les mains de la plus vile & baſſe qui ſoit : & veulent que le ſens, qui eſt lourd & groſſier, & plus tard & plus imparfaict en l'homme qu'en pas-vne autre beſte, ſe meſle de iuger que c'eſt qu'on doit eſtimer bien. Et quoy? ſi quelqu'vn vouloit cognoiſtre les choſes menuës pluſtoſt auec le touchement, qu'auec les yeux? Il n'y a aucun outil plus ſubtil & plus certain que la force des yeux, qui doit apperceuoir le bien & le mal. Voy maintenant en quelle ignorance de la verité vit celuy & cõme il met ſous le pied les choſes hautes & diuines, qui iuge du bien ſouuerain & du mal par l'attouchement. Tout ainſi (dit-il) que toutes ſciences & tous arts doiuent auoir quelque choſe cogneuë & ouuerte, & qui ſe compreñ par le ſens d'où elles prennẽt leur origine & leur accroiſſement: pareillement la vie heureuſe prend ſon fondement & ſon commencement des choſes manifeſtes, & de ce qui tombe en la cognoiſſance des ſens. Vous dites donc que la vie heureuſe prend ſon commencement des choſes ouuertes & manifeſtes. Nous diſons que ce qui eſt ſelon nature, il en appert incontinent & manifeſtemẽt, comme fait vne choſe qui eſt toute entiere. Qu'eſt-ce qui eſt ſelon nature? C'eſt ce qui aduient à celuy meſme qui ne fait que naiſtre: ie ne dis pas, bien, mais cõmencemẽt du bien. Tu donnes la volupté cõme ſouuerain bien à l'enfance. Tu veux que celuy qui ne vient que de naiſtre, commence au poinct auquel vn homme entier & parfaict doit à la fin paruenir. Tu mets le haut de l'arbre au lieu où doit eſtre la racine. Si quelqu'vn vouloit dire qu'vn enfant qui eſt encor caché dans le ventre de ſa mere, & le ſexe duquel eſt incertain, qui eſt encores tendre, imparfaict & informe, ſentiſt deſia quelque bien, il ſe tromperoit fort. Et toutesfois combien peu y a-il de difference entre celuy qui en naiſſant prend la vie, & celuy qui caché dans les entrailles de ſa mere, ne luy ſert que de charge? Tous ces deux, pour le regard de l'intelligẽce du biẽ & du mal, ſont auſſi meurs l'vn que l'autre : parce qu'vn enfant n'eſt pas plus capable du bien, qu'vn arbre ou qu'vne beſte brute. Et pourquoy eſt-ce que le bien ne peut eſtre ny en vn arbre ny en vne beſte brute? Parce que la raiſõ n'y eſt pas: & par ainſi elle n'eſt point pareillement en vn enfant: car il a faute de raiſon. Mais il paruiendra au bien quand il ſera paruenu à la raiſon. Il y a des animaux, qui ſont du tout irraiſonnables: il y en a qui ne ſont point encor raiſonnables : il y en a encor de raiſonnables qui ſont imparfaicts. Le bien ne peut eſtre en pas-vn de ceux-là : c'eſt la raiſon qui apporte le bien. Quelle difference donc y a-il entre ces choſes que ie viens de dire? Iamais le bien ne ſera dans ce qui eſt irraiſonnable. Le bien auſſi ne peut eſtre en ce qui n'eſt point encor raiſonnable. Le bien peut-eſtre quelquefois en celuy qui eſt imparfait, mais il n'y eſt pas encor : C'eſt pourquoy ie dis, Lucilius, que le bien ne ſe trouue point en tout corps, ny en tous aages? & qu'il eſt auſſi eſloigné de l'enfance, comme le dernier du premier, & comme la perfection l'eſt de ſon commencement. Par ainſi il ne peut eſtre en vn petit corps tendre qui commence à prendre ſa nourriture dans le ventre de la mere. Mais pourquoy ne le pourroit-il eſtre? Non plus certainement que dans la ſemence. Comme ſi tu diſois, Nous cognoiſſons quelque bien aux arbres & aux bleds : mais ce n'eſt pas aux premieres fueilles qui ſortẽt dehors. Il y a quelque bien dans le froment : mais il n'eſt pas au tuyau qui eſt encor en laict, ny quand l'eſpy commence à ſortir de la bourſe : ce n'eſt que lors que l'eſté & la parfaicte meuriſon à cuict le froment : ainſi que toute nature ne produit ſon bien ſinon lors qu'elle eſt venuë à ſa perfection. Pareillement le bien de l'homme n'eſt point en l'homme, ſinon lors que la raiſon parfaicte eſt en luy. Ie te veux dire quel eſt ce biẽ-là. C'eſt vne ame libre & ſaincte, qui ſouſmet toutes choſes à ſoy, & ne ſe

D'où c'eſt que la vie heureuſe prend ſon fondement & origine.

Le bien a ſes auancemens & progrez en l'homme, Autre refutation de l'opinion des Epicuriens.

Le bien ne peut eſtre en l'animal sãs la raiſon.

Il ne ſe trouue dõc pas encore en l'enfant qui n'eſt pas né.

Mais ſeulement en l'homme qui a de la raiſon.

ſouſmet à rien. Tant s'en faut que le bien puiſſe aduenir à l'enfance, que l'aage qui vient apres ne l'eſpere point, ny l'adoleſcence meſmes, qu'à grand' peine. C'eſt vn grand heur encor à la vieilleſſe, ſi auec beaucoup de ſoin & de trauail ce bien luy peut arriuer: auquel aage ce bien eſt plus propre & ſe peut mieux comprendre. Tu as ſouſtenu (dit-il) qu'il y a quelque bien en vn arbre, & quelque bien en vne herbe: il y en peut donc auoir en vn enfant. Le vray bien ne ſe peut trouuer ny auec des arbres, ny dans les beſtes muettes: mais le bien qui eſt en elles, on l'appelle bien par emprunt. Quel bien dis-tu que c'eſt? C'eſt celuy qui eſt ſelon la nature d'vn chacun. Le bien ne peut en aucune maniere eſcheoir en vne beſte brute: il appartient à vne meilleure & plus heureuſe nature. Le bien ne peut aduenir qu'au lieu où la raiſon ſe loge. Il y a ces quatre natures, de l'arbre, de l'animal, de l'homme, & de Dieu. Ces deux premiers qui ſont irraiſonnables, ſont de meſme nature: les autres deux, l'vn deſquels eſt immortel, & l'autre mortel, ſont diuers. Or nature parfait le bien de l'vn de ces deux, à ſçauoir de Dieu: & le bien de l'homme ſe parfait par ſoin & par diligence. Tous les autres ſont parfaits en leur nature, non point vrayement parfaits, veu qu'ils ſont priuez de raiſon. Car en fin il n'y a rien de parfait que ce qui eſt parfait ſelon la nature vniuerſelle. Or la nature vniuerſelle eſt raiſonnable: tout le reſte peut eſtre parfait en ſon genre: Ce en quoy la vie heureuſe ne peut conſiſter, ne peut auoir auſſi ce qui rend la vie heureuſe. Mais la vie ſe fait heureuſe par le moyen des biens. En vne beſte brute il n'y a rien de ce qui fait la vie heureuſe: par conſequent le bien ne peut eſtre logé en vne beſte brute. Vne beſte muette comprend les choſes preſentes auec le ſens: elle ſe ſouuient des paſſées, quand ce qui luy peut reſueiller les ſens ſe preſente à ſes yeux: comme fait vn cheual, qui recognoiſt vn chemin, pour ſe ſouuenir qu'il l'a fait: mais dans l'eſtable il n'en a aucune ſouuenance pour ſi ſouuent qu'il y ſoit paſſé. Et pour le regard du troiſieſme temps, qui eſt le futur, les beſtes n'en ont aucune cognoiſſance. Cõme donc pourroit-on trouuer la nature parfaicte en ces beſtes, qui n'ont point l'vſage du temps parfait? Car le temps a trois parties: le paſſé, le preſent, & le futur. Le preſent qui eſt le plus court, & qui eſt touſiours en paſſage, a eſté ſeul donné aux animaux: la memoire leur eſt fort petite du paſſé, & ne ſe reſueille iamais que par l'occurrence du preſent. Par conſequent dont le bien d'vne parfaite nature, ne peut eſtre en vne imparfaicte nature. Ou ſi la nature en aucun, c'eſt vn pareil bien à celuy que les bleds & les froments ont. Ie ne veux pas auſſi nier cela, que les animaux pour le regard de ce qui eſt ſelon nature, n'ayent des mouuemens fort impetueux, mais ils ſont deſordonnez & troublez. Et toutesfois le bien n'eſt iamais deſordonné ny troublé: mais pourquoy dis-tu que les beſtes brutes s'eſmeuuent cõme troublees & deſordonnées? Ie dirois bien qu'elles s'eſmouueroient auec troublement & deſordre, ſi leur nature eſtoit capable d'aucun reglement: car elles s'eſmeuuent ſelon leur nature: parce qu'on ne peut appeller troublé, ſinon ce qui peut n'eſtre pas quelquesfois troublé: & rien ne peut eſtre aſſeuré que ce qui eſt ſubiet à crainte. Le vice n'eſt ſinon aux lieux ou la vertu peut eſtre. Ce mouuement que ces beſtes muettes ont procedé de leur nature. Et afin que ie ne te retienne pas plus longuement, il y aura en vne beſte brutte quelque bien, quelque vertu, quelque perfection: mais quelle? Ny le bien, ny la vertu, ny la perfection ne ſera point entiere. Car cela n'aduient qu'aux choſes raiſonnables, qui peuuent ſçauoir pourquoy, iuſques où, & par quel moyen. Par ainſi le bien ne peut eſtre ſinon que là où la raiſon eſt. Mais tu demanderas que ſert ceſte diſpute, & dequoy peut-elle profiter à ton ame? Ie te le diray: elle l'exerce & la rend plus ſubtile; & comme ſi elle deuoit

Encor ne s'acquiert il qu'auec beaucoup de peine & de trauail.
Replique.
Reſponſe.
Le bien des beſtes s'appelle bien par emprunt.
Quatre natures.
Quel eſt le bien parfait.
Comment la beſte ſe ſouuient des choſes preſentes, paſſées & futures.
Elle ne iouyt pas du vray bien, qui ne peut eſtre en vne nature imparfaicte
Du mouuement des brutes, s'il eſt confus & deſreglé.
Elles ont quelque biẽ, mais imparfait.

faire quelque choſe, l'entretient d'vn honneſte occupation : ioint que ce qui retarde vne perſonne qui court apres les vices, luy profite beaucoup. Mais ie te dis que ie ne te ſçaurois porter plus de profit, que ſi ie te monſtre en quoy conſiſte ton bien, ſi ie te ſepare d'auec les beſtes brutes, ſi ie te loge auec Dieu. Pourquoy mets-tu tant de peine à nourrir & entretenir les forces du corps? Nature en a dõné encor de plus grandes aux taureaux & aux beſtes ſauuages. Pourquoy trauailles-tu tant à te rendre beau? Apres que tu auras tout fait, il y a force beſtes plus belles que toy. Pourquoy mets-tu tãt de ſoin à peigner tes cheueux? Quand tu les auras bien eſparpillez comme les Parthes, & galonnez comme les Alemans : quand tu les feras voleter comme les Scythes : il n'y a cheual qui ne ſecouë vn plus beau crin, ny lion qui ne heriſſe vne plus belle perruque. Quand tu auras appris à bien courir vn levraut te paſſera de viſteſſe. Mais delaiſſant toutes choſes où tu dois par neceſſité eſtre vaincu, lors que tu entreprens choſe qui eſt hors de toy : ne veux-tu pas retourner à ton propre bien? Mais quel eſt-il? c'eſt vne ame corrigée, pure, qui taſche d'imiter Dieu, qui ſe hauſſe par deſſus les choſes humaines, qui ne cherche rien hors de ſoy de ce qui eſt ſien. Quel bien donc eſt celuy qui eſt en toy? vne raiſon parfaicte. C'eſt celle qu'il te faut faire venir à ſa derniere perfection, & iuſques là où elle peut entierement croiſtre. Tu te pourras lors eſtimer bien-heureux, quand les ioyes & les honneſtes plaiſirs naiſtront dans toy-meſme : & lors auſſi que parmy les choſes que les hommes rauiſſent ſouhaittent, & gardẽt, tu n'y trouueras rien, ie ne dis pas que tu tinſes plus cher, mais rien que tu vouluſſes ſeulement deſirer. Ie t'apprendray vne petite regle, par laquelle tu pourras te meſurer, & par laquelle tu pourras iuger que tu es parfait : tu iouyras de ton ſouuerain bien, quand tu cognoiſtras que ceux qu'on eſtime les plus malheureux, ſont les plus heureux.

Concluſion finale de ceſte diſpute, & quel fruict on en peut recueillir.

Aduantage & prerogatiue de l'hõme ſur les beſtes.

Fin des Epiſtres.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises ici volontairement.

TABLE DES MATIERES PRINCIPALES ET CHOSES DE REMARQVE,

contenuës dans les œuures de Seneque.

DRESSEE EN FORME DE LIEVX COMMVNS PAR ordre Alphabetique a, *denote la premiere page,* b, *la seconde du fueillet.*

A

Age nul exempt de vice, fueiller 203.a
Age lequel a acquis vne longue experience, est plus propre pour rendre vne ame posee & moderée, 139.a
briefueté de l'Age de l'homme. 443.b
Voyez Vie.
l'Age & le temps de la vie s'escoule sans le sentir, 140.a
les Ages different, mais on est tousiours le mesme, 344.a
Abatos, pierre sur laquelle aucun n'ose monter que les Pontifes, & qui sent le premier accroissement du Nil, 513.a
Abeilles, & leur addresse & industrie en la confection du miel, 166.b
Abstinence des animaux introduicte par Pithagoras & Sextus: & pourquoy? 223.b
Abstinence loüée, 155.a
Abstinence trop grande irrite les esprits, 380.a
Academiciens tant vieux que nouueaux n'ont laissé aucun successeur, 543.b
Academiciẽs ont introduict vne nouuelle science, laquelle conclud qu'on ne sçait rien, 178.a
Academiciens refutez. 143.a
Accidens qui sont hors de remedes esbranlent les cœurs bien asseurez. 184.b
Accidens extraordinaires d'où vient que nous les estimons nouueaux, 526.a
Accusations sous Tybere Cesar frequentes, 9.a
Achaye agitée par tremblement de terre, 525.ab
Achepte seulement ce qui est necessaire: sentence de Caton, 193.a
lac Acherusien, 122.a
Achillas autheur de la mort de Pompée. 365.a
Achilles, 315 & 419.
Achilles courtois enuers son ennemy Priam, 319.a
ans d'Achilles & Patrocle, 175.b
Actions de nostre vie sont mesurées par l'obiect honneste ou deshonneste, 151.a
Actions du sage differentes de celles des autres hommes, 170.a
diuersité des Actions en quoy consiste, 134.a.b
toutes les Actions des vertus sont pareilles, ibid.
il vaut mieux iuger les Actions que le langage, 233.b
Action concedée aux Medes contre l'ingratitude, 19.a
l'Admiration excite l'ambition, 196.a
l'Admonnestement est vne espece d'exhortation, ibid.
il ne faut pas Admonnester indifferemment toutes personnes, 208.b
Admonitions reiterees, & leur profit, ibid. & 144.a.b
Admonition profitable, quelle? 195.a
l'Admonition doit estre honteuse, 71.b
l'Admonition ne doit auoir lieu entre les bienfaicts, 9.b
l'Adolescent doit fuyr la solitude. 82.a
l'Adolescent triste est preferé à celuy qui est gay & ioyeux, 106.a.b

les vices des Adoleſcens, 85.a
Adrumentum, ville. 23.a
l'Aduenir eſt incertain, 439.b
Aduerſitez comme ſont ſouhaitables. 137.b
Aduerſitez fortifient l'ame, & la rẽdent plus reſoluë contre tous ſiniſtres euenemens, 84.a
Aduertir & conſeiller en quoy different, 495.a
Aduertiſſement aux gens de ville pour eſtre guarantis des desbauches publiques, 196.b
Adultere de Clodius auecques la femme de Ceſar, 203.a
Adultere reputé pour vne eſpece tres-honneſte de fiançailles, 5.a
Adultere perpetré ſans aucune honte, 21.b
Acacus, homme tres-iuſte, 530.b
Aegialus, tres-diligent pere de famille, 171.b
Aeſchines, pauure diſciple de Socrates, n'ayant rien pour luy offrir, ſe dedia luy-meſme à luy, 4.b
Aeſope, & de ſon plat iadis fort renommé, 198.b
Aetna, auiourd'huy Montgibel, 157.a
Affections: belle diſpute ſur ce ſubiet, 35.a
Affections & paſſions chaſſées par les Stoyciens temperees par les Paripateticiens, 35.a
Affections & paſſions, ſçauoir ſi elles ſe trouuẽt aux beſtes, 358.a
il ſe faut addonner aux affections honneſtes, 217.a
Afflictions fortifient l'eſprit, & le rendent plus reſolu contre tous ſiniſtres euenemens, 84.a
Africus, ou Libs, vent. 522.a
Afrique ſeparée d'Eſpagne par la mer, 533.b
l'Afrique a bien peu de fontaines, & pourquoy 501.
Agato, grand chicaneur, du temps de l'Empereur Claudius, 549.a
M. Agripa ſeul heureux entre ceux que les guerres ciuiles auoient eſleuez. 144.b
Agrippa gendre d'Atticus, 93.b
Agrippa loüé, 26.b
Agrippina mere de Neron, femme de grand eſprit empoiſonne l'Empereur Claudius ſon mary, 545.a
Aiax deuenu furieux par cholere, 376.a
Aigle, enſeigne militaire, 46.b
l'Aigle & le Corbeau pourquoy ſont les auſpices des plus importans affaires, 493.b
vn Aigneau immolé pour empeſcher la greſle, 516.a
l'Air n'eſt compoſé d'atomes, 488.b
l'Air eſt vn corps plein, & non pas vuide, 489.a
ſon agitation & ſes effects, 489.b
l'Air eſt meſlé parmy la terre & les eaux, 489.b
ſituation & qualitez diuerſes de l'air, ibid.
combien l'Air ſert à l'effect des tonnerres, & comment, 493.a
l'Air conuerti en eau ſous terre, s'il eſt cauſe efficiente des eaux, 502.a
Air maſle & femelle ſelon les Egyptiens, 502.b
Air pourquoy eſt inconſtant, 490.a
l'Air eſt froid de ſoy & obſcur, 489.b
l'Air a vne vertu naturelle de ſe mouuoir, 529.
a quelque choſe de vital en ſoy, ibid.
l'Air n'eſt iamais immobile, 518.b
l'Air, tant plus pres eſt de la terre, d'autãt eſt-il plus eſpais. 516.a.b
l'Air eſt peſtifere apres vn tremblemẽt de terre, 533.a
pourquoy l'Air ſortant du creux de la terre, eſt peſtilent & mortel, ibid.
l'Air ne produit point les cometes, 541.a
ce qui s'enflamme par la corruption de l'Air, ne peut ſubſiſter, ibid.
l'Air eſt vne partie du monde, 488.b
dequoy il eſt compoſé, ibid.
la difference de l'Air & du vent, 518.a
trois parties de l'Air, leur nature, & leur force Aux chapitres 8. 9. & 10. du 4. liu. des Queſt. natur. 488.b 489.b
Albinouanus, homme de fort plaiſant diſcours, 346.a
Alceſtis n'a receu aucun de ſon pays dans ſa maiſon, 474.a
Alcibiades tres-opulent, 4.b
vaincu par Aeſchines, ibid.
Alemans portoient leurs cheueux gaillonnez, 349.b
Alemand ſe faiſant mourir d'vne eſtrange mort, 141.a
Alexandre n'a refuſé le tiltre de citoyen de Corinthe, 7.b
Alexandre ſe vante n'auoir eſté vaincu par aucun en plaiſirs & courtoiſies, 42.b
Alexandre a ſuyui la trace d'Hercules, 65.a
Alexandre frappé d'vn coup de ſagette, 128.a

Alexandre tua Clitus ſon amy en banquetant, 165.b
Alexandre a appris la Geometrie, 185.b
Alexandre commandé par la cholere, 230.b
vaincu par le vin, 165.b
comme il met ſur l'Ocean nouuelles caranelles, 340.a
Alexandre en temps de paix au ſon de la trompette ſonnée par Xenophantus tait la main à l'eſpée, 340.b
comme il fut admonneſté de ſe garder de Philippe ſon medecin, 371.b
comme il expoſa Lyſimachus aux lyõs, 382.b
comme il traita cruellement Teleſphorus Rhodien, 383.b
comme il tua Calliſthenes Philoſophe de grand eſprit, 531.b
comme eſtant bleſſé il cogneut qu'il eſtoit homme & non fils de Iupiter, 128.b
Alexandre tua Darius, 531.b
dire notable d'Alexandre, 120.b
eſtrange vanité d'Alexãdre & de Xerxes. 523.a
Alexandrie, region exempte de neiges, 514.a
perfidie Alexandrine, 441.b
Alpes, montagnes d'admirable hauteur, ſont fort froides, 516.b
Alpheus, fleuue, 506.b
celebré par les Poëtes, 527.b
Amateur de vertu ne deuient iamais meſchant, 70.a
Ambition, 94.a 146.a
Ambition inconſtante, ibid.
Ambition, mere d'ingratitude, 13.b
Ambition demande vn eſchafaut, 196.a
Ambition ſotte, 139.b
Ambition excitée par admiration, 195.b
Ambition ne permet que l'homme s'arreſte en quelque meſure d'honneurs, 13.b
Ambracius, gouffre de mer, 520.b
Ame des plantes & arbriſſeaux, 125.a
l'Ame ne meurt point. 222.b
immortalité de l'Ame prouuee. 236.b
l'Ame & l'eſprit extolle les choſes petites, illuſtre les choſes ſordides, & auilit les choſes grandes, 7.a
l'Ame eſt vn Dieu logé dans le corps humain, c'eſt le Roy de l'homme, 233.a
rend l'homme noble, 111.b
la beauté d'icelle, 134.a
ſon origine, 186.a
ſes affections, 133.a
l'Ame n'eſt point ſoüillée par la vilanie du corps : mais par la beauté d'icelle le corps eſt embelly, 233.b
l'Ame doit abhorrer les querelles & diſcordes, 21.a
l'Ame doit eſtre plus riche que le corps. En la preface du premier liure des Queſt. natur. 476.a
Ame immortelle, 124.a
Ame ſe perfectionne par la cognoiſſance du bien & du mal, 175.a
l'Ame ſe rend ſtupide, & ſon action eſt emouſſee & rebouchee par le trop manger & boire, 233.b
l'Ame prend ſa force de la contemplation de nature, 534.a
l'Ame emprunte ſa grandeur de la vertu, 133.b
l'Ame ne peut eſtre reduite en ſeruage, 22.b
l'Ame porte la ſemence des choſes honneſtes en ſoy, 193.a
l'Ame trouue entre la pauureté matiere d'eſtre liberalle, 4.b
Ame genereuſe eſt de ſa nature enflammee à eſpouſer l'honneſteté, 108.a 115.a
eſt doüee d'vne douceur, 40.b
ſe dedie à Dieu, 221.b
manque d'vne bonne Ame, 215.a
l'Ame mauuaiſe conuertit tout en mal, 204.b
Amitié fidelle recree l'homme, 421.b
Amitié ne doit eſtre appuyee ſur l'vtilité, 81.b
Amitié ſe trouue entre Dieu & les gens de bien, 351.b
Amitié a beaucoup de force, 70.b
Amitié du temps, 80.b
Amitié vraye entre les ſages, 68.a
Amitié rend les choſes communes, 68.a
Amitié & inimitié prennent naiſſance en la volonté, 53.b
des Amis defuncts la memoire eſt douce. 230.a
on ſe doit plus faſcher de la mort de ſon Amy que de celle de ſon fils, 209.b
il y a plus de plaiſir de faire vn Amy que d'en auoir, 80.a
qui eſt le vray Amy, 75.a

Amy ne doit estre esprouué en vn bãquet. 492.a
Amy doit estre possedé du cœur, 122.a
Aime si tu veux estre aimé, 80.a
Amour de soy-mesmes, 13.b
d'Amour fol & d'vne haine mesme fin, 57.b
Amour trop grand nous engendre des craintes & solitudes, 86.a
Amphitheatre, 189.b
Amplification de l'Empire Romain par Scipion, 26.a
Anacharsis inuẽteur de la roue d'vn potier, 183.a
Anaxagoras dit que le feu peut estre distillé de l'air, 490.a
fait le feu cause du trẽblement de terre, 528.a
dit que la terre mesme est cause de son mouuement, 528.a
Anaximander rapporte tout à l'air & au vent, 491.a
Anaximandrus, *ibid.*
Anaximenes, *ibid.*
Angleterre, 450.b
Anguilles naissent en lieux latebreux, 504.b
vn Animal n'est point plus sçauant que l'autre, 344.b
Animaux surpassent en quelque chose l'homme, 14. 15.b
cognoissance que les Animaux ont de leur naturel, 343.b
d'où elle procede, 343.b 344.a
comment ils cognoissent ce qui leur est nuisible, 344.a
Anneus Serenus fort regreté par Seneque, 130.b
Annales de Tamusius peu loüees, 191.a
Annibal vainqueur vaincu par les vices, 118.a
Sp. Annius ennemy de clarté, 346.a
apres cinquante ans la loy ne contraint le soldat, apres soixante elle ne cite le Senateur, 444.b
Antigonus? 11.b
Antipater le Philosophe, 186.b 274.b 186.b
Antipodes, 133.b
Antoine Triumuir perdu par le vin & l'amour. 166.a. *fut ingrat à sa patrie,* 47.a
le Nil demonstra comme l'Empire d'Antoine & Cleopatre defailloit, 514.a
Apathie des Stoyques, & autres Philosophes que c'est, 80.b
Apennin, 103.b
Appetit contraire à la raison, 94.a
Apicius gourmand, 402.a
finit sa vie par poison, 407.a
Apocolocyntose, discours plein de mocquerie sur la mort de l'Empereur Claudius, 545.a
Appollodorus, 70.a 305.a
Apollonius Pyctes, 511.a
Apophthegme de Caton, 340.a
de Crispus Passienus, 7.a
de Demetrius, 286.a
d'vn Empereur Romain, 68.a
du Roy Philippe, 31.a
Apophthegme notable de Crates, 81.b. 82.a
de Mecenas, 30.a
Apophthegme & comparaison notable touchant l'ingratitude, 161.a
Apophthesme enseignant plustost à changer d'esprit que d'air, 99.b
Apophthegme touchant la vie paisible, 158.b
Apothicaires & parfumeurs pourquoy bannis de Lacedemone, 517.b
Appion Grammairien, 128.a
Appius aueugle, 154.b
Apprehension de pauureté ne doit destourner l'homme de l'estude & l'amour de sagesse. 97.b
Apprehension vaine ou vraye, comment se peut cognoistre, 84.b
Apprendre, 222.a 387.
Apprendre faut tant qu'on viue, 151.b. 152.b
Allemaigne, 222.b 450.a
Araignee fait vne tissure laquelle nul homme ne peut imiter, 344.b
Aratus, 484.b
Araxes, fleuue, ne peut souffrir qu'on luy dresse vn pont. 530.a
Arc en ciel, 480.a
Arcadie, ville, 502.b
Arcesilaus, pour secourir vn sien amy pauure & bonteux, mit sous le coussin du lict d'iceluy vne bourse pleine d'argent, 9.b
Archelaus, 43.a
exacte obseruateur de l'antiquité, 528.b
dit que le vent est cause du tremblement de terre, *ibid.*
Archidemus, 343.a
Ardea, ville, 185.b
pays d'Ardea, 219.b
Arenes vastes entre l'Egipte & l'Ethiopie, 254.a

l'Arene accabla vn exercite, 493.a
Areopages, iuges tres-religieux, 420.b
Arethuſe, fontaine, 107.a 527.b
Areus, Philoſophe, 456.b
Argent, 68.a 422.a
ne faitpas vn homme riche, 340.a
Voyez Richeſſes.
Ariſtarchus, 127.a
Ariſtide le iuſte, 36.a
on cracha à ſa face, comme on le menoit au ſupplice, 472.a
Ariſtippus, 71.b
Ariſtochius, 101. 179.a
Ariſton, 101. 191.a 191.b
Ariſton & Gryllus, 26.a
Ariſtogiton meurtrier des tyrans. 69.b
Ariſtote, 132.b 361.b
dit que la cholere eſt l'eſperon de la vertu, 361.b 378.b
s'enfuit afin de n'eſtre condamné par les Atheniens, 415.a
Arithmetique apprend d'accommoder les doigts à l'auarice, 175.b
Arruntius, 232.a
Arruntius & Aterius ont faict profeſſion de receuoir teſtaments, 61.b
Art à autre que l'artiſan, 16.a
Art n'eſt pas ce qui vient à quelque effect caſuellement, 101.a
Arts ſeruent, 169.b
Arts en quatre manieres, 175.a
Arts inuentez par les Philoſophes, 180.b
Aſclepiades, 197.a
Aſclepiodotus, 492.b 493.a
Aſie, 525.a
Aſie agitee d'vn tremblement de terre, ibid.
Aſiaticus Valerius, 434.a
Aſinius Gallus, 121.b
Aſtrologie, 176.a 493.b
Atabulus, vent infecte la Pouille, 522.a
Atalanta, iſle, 532.a
Athenes, 460.a
Athenodorus, 419.b
Atomes, 39.b
Attalus, 80.a 130.b 146.a 496.b
precepteur de Seneque, 223.a
aime l'auſterité, 223.b
a meſlé auec la diſcipline des Hetruſques la ſubtiloté des Grecs. 495.b
Attalus Roy d'Aſie, 432.b
Attilius brutal, & ſa diſſolution, 345.b
Attius, poëte. 125.a
Auarice, 14.a
deſcription d'Auarice, 184.a
Auarice a diſtingué les proprietez en poſſeſſions, 146.a 179.b
Auarice n'eſt iamais aſſouuie, 195.b
n'eſt bonne enuers aucun, 222.b
l'Auarice & l'ambition cauſes de grands maux, 67.b
Auarice du temps eſt honneſte, 436.
Auentin, montagne. 441.b
Auguſte, 7.a 26.a 396.a 438.b. 450.a 451. 455.
Auguſte a fait & dit pluſieurs choſes dignes de memoire, 384.b
Auguſte deux contre Cinna qui auoit conſpiré ſa mort, 394.a
a deliuré Lentulus d'vn labeur vain, 13.b
a relegué ſa fille, & pourquoy? 60.a
Aulus Cremutius Cordus, 453.b
Auſpice, 493.b

B

Baba, 88.a 546.b
Babillius excellent en toutes ſortes de ſciences, 475.a
Babylone, ville. 430.a
Bacchus, 6.a 30.a 427.a
Baia, ville. 118.a
Bain de Scipion, 170.a
Bain des libertins, ibid.
Bain ancien & tenebreux, 169.b
Bains, 405.b 422.b
Bains eſchauffez ſans feu, 505.b
Barbebaut, poiſſon delicieux, 153.b
les diuerſes couleurs qu'il prend en mourant, 504.a
Barbebaut peſant quatre liures & demie preſenté à l'Empereur Tybere, qui le fit vendre: & fut achepté deux cens eſcus par Publius Octauius, 200.a
B. Baſſus, 383.a
Baſſus Auſidius, 101.b
Batillus, 543.b
Belliemus Baſſus, 383.a
Bellerophon, 134.b

Bellone, 395.a
Benacus, fleuue, 29.b
Beroſe interpreta Belus, 509.a
Bibliotheque ornement neceſſaire d'vne maiſon, 422. a
Bibliotheque d'Alexandrie bruſlee, ibid.
Bien, qu'eſt-ce? 339.a 339.b
Bien qui eſt donné peut eſtre oſté, 80.a
Bien qui n'eſt marié auec l'honneſteté, ne peut eſtre doüé du nom de bien, 143.b 339.a
Bien & mal ne s'aſſemblent en vne meſme perſonne, 338.a
Bien des mortels eſt mortel, le vray bien ne meurt point, 338.a
Bien public, 69.a
Bien ſouuerain, 80.a 103.a 146.a
Bien ſouuerain, qu'eſt-ce? 404.b
Biens de trois ſortes, 45.b
Biens vrays quels ils ſont? 147.b 148.a
ne ſe partagent, 146.a
Biens preſens ne ſont ſolides, 18.b
Bien-faict que c'eſt? 4.a
en quoy conſiſte, ibid.
demeure. 3.b
eſt choſe incorporelle, ibid.
dure, encore que la choſe qu'on doute vienne à perir, ibid.
n'eſt iamais perdu, 2.b
à qui bien colloqué, 7.a
eſt donné trop tard par celuy qui attend qu'on le prie, 8.a
ſuperbement fait eſt odieux, 9.b
gracieuſement receu paye la premiere penſion, 13.b
receu plaiſt, ibid.
eſt choſe loüable, 45.a
comment ſe doit faire, 7.b
comment ſe doit receuoir, 12.a
dépend de la volonté de celuy qui le fait, 56.a
eſt vn lien, 62.b
ne doit eſtre regretté, 40.a
n'eſt aſſubiecty à aucune loy, 52.b
n'eſt point deu s'il n'eſt fait volontairement, 48.a
pour gain ou profit eſt vſure ou exaction, 32.b
il n'y a Bien-faict ſi grand que la malice ne blaſme,
action du Bien-faict & ce qui eſt donné par l'action eſt appellé bien-faict, 16.a
Bien-faicts de deux manieres, 69.a
à qui ſe doiuent donner, 2.b
comment doiuent eſtre faicts, 2.b
s'ils ſe doiuent tous receuoir, 12.a
ne ſont pareils, 19.a
comparez au balon, 11.b
Bien-faicts de Dieu infiniement plus grands que des hommes, 29.b
Bien-faicts des parens enuers leurs enfans, 58.b
Bion, 66.a 421.a 425.b
Bocchus Roy, 441.b
en Bœotie y a deux fleuues qui colorent les troupeaux, 505.b
Bonté, 33.a 339.a 319.b
Bon, qui eſt? 105.b
Bon & honneſte comment different, 336.a b
Boreas, 521.b
Bras & iambes lauez par les anciens, 170.b
Brebis eſtouffees durant vn tremblemẽt de terre, 524.b
Brocards de Natta Pinarius, 146.a
de Scaurus contre Ariſton Philoſophe, 101.a
de C. Ceſar contre Aſiaticus Valerius, 434.b
contre vn Philoſophe Pithagoricien, 71.b
Brutus & ſa mort honteuſe, 163.a 459.a
Brutus a eſcrit vn liure de la vertu, 200.a
Burrus premoſt de Neron, 600.a

C

Caecilius, 230.a
Cæcilius vſurier, 338.b
Cæcinna homme eloquent, 497.b
Cælius orateur, 380.a
Caius Caſſius durant ſa vie ne beut que de l'eau, 165.a
Caius Ceſar donna la vie à Pompée Pennus. 10.a
C. Ceſar aſſiege la ville de Corſinium, 23.b
Caius Getulicus, 511.b
Caius Gracchus, 459.a b
Caius Marius, 46.b 229.b
Clemence de Ceſar, 24.a
Ceſar, 23.b 37.b 47.a 50.a 60.a 67.b 76.b 383.a 384.b
Ceſar pouſſé de gloire, 196.a
Ceſar bruſla vn pacquet de lettres enuoyées à Pompée, 372.a
Ceſar paſſa par l'Angleterre, 459.a
Ceſar porta patiemment la mort de ſa fille, ibid.

Ceſar ayãt perdu ſa ſœur ne pleure point, 451.b
Ceſar Caligula, 383.384.a386.b 425.a
Caligula appella Iupiter au combat, 363.a
Caliſthenes, 537.a
Calliſtratus, 61.b
Calliſtus. 114.a
Calviſius Sabinus. 97.a 99.b
Calvus contre Varinius, 193.a
Cambyſes, 493.a
Cambyſes furieux, 169.a
Cambyſes adonné au vin, 581.b
Camillus enuoyé en exil, 47.a
Candauic, 203.b
Caninus Iulius, & ſa mort, 425.a
Cannes, 365.b
Capitole, 458.b
Carie, 504.b
Carthage, 365.b 445.b
Caſſander aſſiege a les François, 502.b
Catilina, 47.a
Catilina ingrat, 46.b
Catilina ennemy de Ciceron, 417.b
Caton defendeur de la liberté, 84.b
Caton. 47.a 118.b 141.b 162.a 172.a 193 a 219.a 340.a 426.a 426.b
Caton noté d'yurongnerie, 426.b
Caton chaſſé à coups de poing & de crachats depuis la place aux harãgues, iuſques à l'arc Fabian, 428.b
Caucaſe, 514.a
Celeſte nature eſt touſiours en nommeñet, 468.a
Cenſure de quelques actions de Caton d'Vtique, 86.b
Centaures, 125.b
Champagne, ou terre de Labour, 419.a
ſa fertilité & ſes delices ont perdu Hannibal, 118.a
Chameleon change de couleur, 482.a
Charge doit eſtre aux forces, 94.a
Charimãder compoſa vn liure des cometes, 537.a
Charondas legiſlateur, 280.b
Charybdis. 103.b 112.c 460.a: ſa nature & deſcription, 157.a
Chaſtrez du temps d'Antonius prenoient tribut de Rome, 47.a
Chelidon mignon de Cleopatra, 173.a
Cheueux longs & nourris anciennement, 349.b 440.b 786.a
Chimere. 219.a
Cholere, ſa definition, 395.a
Voy les trois liures de la Cholere.
Cholere ſouuẽt exercee tournee en cruauté, 365.b
Cholere grande eſt vne fureur, 91.a
Cholere eſt vn vice que nous admettons de noſtre propre volonté, 364.b
Cholere n'eſt decente en vn Roy, 392.a 391.b
Choſe honneſte a en ſoy prix, 23.b
Choſes celeſtes, 176.a
Contemplation des choſes celeſtes ſurpaſſe l'opulence des riches, 476.a
Chryſippus, 3.a 3.b 11.b 25.a 81.a 230.b
Ciceron enuoyé en exil, 47.a
Ciceron, 228.a 388.b 423.b 437.b
ſes Epiſtres ont immortaliſé Atticus, 93.b
ſon langage poſé & doux, 109.a
ſe mocquoit plaiſammẽt du grand nombre des Poëtes Lyriques, 116.a
depeint au vif l'horrible meſchanceté de Clodius, 203.b
comparé auec A. Pollio. 211. a compoſé des liures de la Republique, 224.a
quelle eſt la compoſition de ſon parler, 232.a
ſubiect ordinaire de ſes Epiſtres, 338.b
deſcouure la coniuration de Catilina, 462.a
malheurs qui ont precedé ſa mort, 426.
ſa mort, 426.a
Ciel, 476.a
commun à Dieu & aux hommes, 460.a
Cierges ſouloient preceder aux funerailles, 231.b 423.b
Cimber Tillius, 386.b
Cimbriens, 46.b 196.a 360.b
Cinna, 37.a
Cité eſt vn eſtat fort bon, lors qu'elle eſt gouuernee par vn Roy, 13.a
Claranus, 135.b
Claudius Empereur à quel iour & heure mourut, 545.b 546.ab
il fut empoiſonné auec des champignons poudrez de coloquinte, 545.a
ſes derniers propos, 547.ab
Claudius Quadrigarius, 23.a 441.a
Cleanthes, 46.a 54.a 78.a 112.b 191.a 212.b
Clemence eſt la vertu plus ſeante à l'homme, 391.a 392.a
Clemence neceſſaire aux Princes, 312.a

les rend semblables aux dieux, 392.b
Clemence definie en plusieurs façons, 400.b
Clemence ornement des Empires, 395.a
Cleophanes ville, où ceux qui deuoient obseruer les signes de la tempeste, si par leur negligence les vignes eussent esté battuës, estoient punis, 515.b 516.a
Cleopatra, 166.a
Clidemus, 492.b
Clodius, 365.a
Clodius corrupteur des Iuges, 203.b
Clœlia, 459.a
Clotho, 546.a.b
Cn. Lentulus, 14.a
Cn. Pompeius, 47.a 195.b 462.a
Cn. Piso, 362.a
Colonies des Romains, 468.b
Colomnes, 235.b
Combat des crocodilles & Dauphins sur le fleuue du Nil, 514.a
Combats sacrez, 41.b 42.a
Combattre auec son pair douteux, auec son superieur dangereux, auec son inferieur laid. 375.a
Cometes, 536.a.b 538.b 541.b
Cometes diuerses en diuers lieux, 539.b
Compagnie pour apprendre sert beaucoup, 78.a
Concorde agrandit les choses petites: la discorde les abaisse & perd facilement, 194.b
Condition autre des biens, autre des commoditez, 174.b
Condition miserable de ceux qui apprennent touſiours d'autruy, 105.
Conon a colligé les eclipses du Soleil, 536.b
Conscience bonne, quelle? 34.b 101.b 204.a 409.a
Conscience, 16.a 34.b 62.b 111.a 204.a
Conscience le soir examinee, se rend plus saine, 388.a
Conscience mauuaise fuit la lumiere, 346.a
Conscience bourreau domestique des meschans, 204.a
Conseil, 107.b 155.a
Conseil vtile, grand benefice, 60.a
Consolation, 191.b 209.a
Constance és tourmens, 205.a.b
Constitution & complexion des hommes diuerse, 344.a
choses Contraires ne peuuent subsister en mesme subiect, 15.a
Contumelie n'est estimee digne de vengeance par les loix: & est vne iniure laquelle n'est griefue, 377.a
Contumelies plus griefues aux Princes que les iniures, 394.b
Conuersation, 79.a 426.a
Corbide, & son brocard, 433.b
C. Cordus, & sa mort. 463.a
Corfinium, 23.b
Corinthiens offrirent à Alexandre l'honneur de leur bourgeoisie. 6.a.b
Corialanus ingrat, 46.b
Cornelie fille de Scipion eut douze enfans, 459. veit mourir dix de ses enfans. 472.b
Corps de l'homme, 79.b 236.a 370.b
Corps, les vns composez, les autres continus, 214.a
Correction quelle doit estre. 78.a
Correction odieuse au meschant, 388.a
Cotus, 522.a
Coryeus, montaigne, 502.a
Cossus, yurongne discret & aduisé, 16.a
Cosure, 467.b
Couleur rouge excite le taureau, 486.b
Couleurs diuerses en l'arc en ciel, 480.b 481.a
Couronne naualle, 26.a
Couronne meteore, 478.a
Coustume plus forte que toute loy, 49.a
Crainte, 127.b 526.b
Crainte redonde sur son autheur, 367.a
Crainte de la mort d'où prend sa source, 155.b
Crassus, 340.b 437.b
Cratus auditeur de Stilpon, 81.b
Creancier, 48.a 52.a 68.b 94.a 449.a
Cremutius Cordus, & de sa mort, 463.a
Crispus Passienus, 7.a 511.a
Cræsus captif, 114.a
Croire à tous ou à nul est vice, 75.b
Cruauté, sa definition & ses effects eschancrez par exemple 32.a 78.b 362.a 371.b 382.a 384.a 393.b 401.a 425.a.b
Cruauté compagne de l'yuresse, 165.a.b 166.a
Chrystal d'où se fait, 506.b
Cumes, ville, 121.b
Cupidité doit estre refrenee, 18.a 77.b 93.b 128.a.b

Curius Dentatus fort seuere en sa vie, 342. b
ses apophthegmes, 420. b 458. a
mena premier en triõphe des elephans, 441. a
Cutyligiano, isle, 506. a
Cyclades, 508. a
Cynicus Philosophe, 11. b
Cypre gastee par vn tremblement de terre. 585. a
l'Empire de Cypre ruiné par Antigonus. 27. b
Cyrenaiques opinans de la diuision de la Philosophie, 179. a

D

DAnube, ou Danoüe, fleuue. 437. b. 501. a 512. b 527. a
sa roideur & violent cours, 507. b
Darius, 114. a. cruel, 382. b
Darius occis par Alexandre, 531. b
Debteur, 43. b 56. a 92. a
c'est le propre d'vn mauuais Debteur de dire mal de son creancier, 457. a
Decembre dedie aux jeux Saturnaux, 90. a
Decius fit vœu solennel de mourir pour le salut de son pays, 36. a 137. b
Deluge vniuersel descrit fort amplement, 507. a 508. b 399. a
Demades condamna vn marchand pour vn mauuais souhait, 61. b
Demaratus honoré par Xerxes pour luy auoir dit la verité, 59. b
Demetrius & Antiochus fils de Demetrius Roy de Syrie, 539. b
Demetrius, affranchy de Cn. Pompeius, riche, 422. a
Demetrius Cynicus, 64. a 186. a 554 b 409 a 511. a
Demetrius Polyorcetes. 81. b 429. b
Demetrius tüé, 92. b 129. b 138. a
Demochares Parrhesiastes, 384. b
Democrite, 158. a 183. a 516. a 518. b 530. b 536. b
rioit touſiours en public, 367. a 425. b
estimé furieux, 158. a
a trouué la maniere de faire des arcades & voûtes, 383. a
a mesprisé l'argent, 412. b
ietta ses richesses en la mer, 355. b
Destin, 221. a. b 354. b 355. a 446. b
Destin est vn ordre des causes, 91. b
ne se peut changer par fraude, 494. b
Destinees inexorables, 446. a
Dialectique, 113. a 116. a 162. b
Didymus Grammairien, escriuit quatre mille liures, 177. b
Dieu, 29. a. b 30. a 36. b. 120. b 132. a b 133. a 148. a 200. a. b.
Dieu a donné à vn chacun de nous vn pedagogue, 226. b.
Dieu doüé de diuers noms, 29. b 30. a. b
Dieu par la vertu de sa parole porte tout. 103. b
Dieu est pres de nous, voire dedans nous, 109. b
Dieu le plus grand & le plus puissant de toutes autres choses, 125. b
Dieu est fort amy des bons, 146. b 351. a
Dieu modere tout, 126. b 132. a. b 133. b 406. a 522. a
Dieu exerce les bons, 353. b
nous a donné infinis biens, 30. b
esleue les vns & abaisse les autres, 500. a
Dieu nous a faicts ses compagnons & membres, 188. b 215. b
sa bonté a causé qu'il a fait le monde. 132. b
il n'y a personne qui soit digne de Dieu, que celuy qui a mesprisé les richesses, 91. a
Dieu void tout. 194. a
Dieu estre autheur de tous biens, comment se preuue, 29. a
sa prouidence enuers les hommes, 227. a
Dieu recogneu par les nations les plus sauuages, 236. a
seruir à Dieu est liberté, 408. a
suy Dieu, ibid.
personne n'a cogneu Dieu, 105. b
les Dieux sont tesmoins de toutes choses, 215. b
conferent benefices aux ingrats, 35. b
ne se repentent de leurs premiers conseils, 56. b
le premier culte est de croire qu'il y a des Dieux, 200. a. b.
Dictateur, maistre du peuple, 224. a
Diodore Epicurien se tua de sa main propre, 409. a
Diogenes, 42. a. b 114. a.
Diogenes, exemple de patience, 383. b
n'auoit qu'vn seruiteur, 422. a
Diogenes Apollonates, 491. a 514. b
Dionysius le Grand doit estre preferé à plusieurs Roys, 395. a
Dionysius le tyran de Syracuse. 460. a
Diuination moquee, 493. b

Domitius gard. par ſon eſclaue. 23.b
Donation & preſens ſont differens, 51.
Donation eſt difficile. 410.b.
Dorus, Libraire. 66.a
Douleur. 84.b 134.b 209.b 426.a 449.b 456.a.b
Douleur comme doit eſtre ſupportee. 421.a
Douleur legere, ſi l'opinion n'y a rien adiouſté. 156.a
Douleur grande n'eſt pas douleur. 102.a
Douleur tolerable ou courte. 155.b
Droict des nations, vendre ce qu'on a acheté. 5.a
Druſilla veuë monter au ciel apres ſon deceds. 546.a
Druſus planta les enſeignes des Romains en Alemagne. 455.a
Dueil. 116.a 463.b
Dueil doit eſtre porté par les femmes dix mois. 150.b 473.a
vn Dueil la couſtume eſtoit de rendre les enfans. 43.a
Duillius le premier vainquit en bataille nauale. 441.a

E

EArinus enfant admirable. 164.a
Eau, element. Par tout le 3. liure des Queſtions naturelles. 499.a
l'Eau & le feu dominant ſur les choſes terriennes. 509.a
Eau viue. 501.b
ſa cauſe briefuement deſcrite. 49.a
Eclipſe de ſoleil. 484.a
Eclipſes ſe voyent fort bien par le moyen d'vn mirouer. 231.b
Edifices magnifiques. 231.b
Education, & ſon fruict. 9.b 457.b
Egnatius conjura contre Auguſte. 394.a 437.b
Egypte. 437.b 506.b 512.b
ne trembla iamais. 476.b 532.b
Egyptiens ont fait quatre elemens. 503.a
adonnez à l'Aſtronomie. 536.b
Elemens quatre en nombre. 370.b *retournent les vns dans les autres auec le temps.* 502.a
Elephans menez en triomphe par Curius Dentatus. 441.a
Elephans ont peur oyans le grongnement du pourceau. 467.b
Eleuſis. 536.b
Ellius maquereau fort riche. 354.b.
Embraſement veu en l'air. 485.a
Enee quel enuers ſon pere. 27.b 61.a
Enfans expoſez aux murenes pour eſtre mangez. 389.a
Enfans bien peignez & qui ſe parfument ne promettent rien de conſtant. 233.b
Enfans comme deuoient eſtre enſeignez. 107.b 108.a 193.a.
Enfant veu à Rome de grande ſtature, meure auſſi toſt. 463.b
Enfers, & de leurs peines & ſupplices fabuleux. 97.a.b 461.a
l'Ennemy le plus dangereux à l'homme, c'eſt l'homme. 216.a
par donner aux Ennemis. 389.b 393.a
Ennius. 224.b.
beaucoup de ſes mots ſont hors d'vſage. 124.a
Enſeignemens. 108.b. 197.a.b 455.b
Enuie rauit le repos de l'homme. 14.a
Epheſtios, iſle de Licie. 157.b
Epheſus, ville fort celebre. 215.b
Ephorus, hiſtorié ſuſpect & de peu de foy. 539.b
Epicure. 104.b 204.a *ſa ſobrieté.* 90.b
ſes Epiſtres à Idomeneus, qui l'ont rendu illuſtre. 93.b
ſes conſeils & preceptes notables. 94.b
ſe rioit des peines d'enfer. 97.b
fait deux ſortes de bien, dont eſt compoſé le ſouuerain bien. 136.b
ſa ſecte blaſmee ſans raiſon. 407.a
Epicure fait Dieu ſans armes. 33.b
fait profeſſion des choſes ſaintes & triſtes. 407.
fut long temps incogneu. 158.a
nie que le ſage ſoit content de ſoy-meſme. 79.b
Epicuriens diſent que la vertu eſt chambriere de la volupté. 28.b
Epigenes, & ſon opinion touchant les cometes, 356.b. 537.a.b
Eraſinus fleuue, & ſon cours diuers. 506.b
Erixa cheualier Romain fut tué par le peuple à coups de trenche plumes pour auoir tué ſon fils à coups de foüet. 396.a
Erreur publique tient lieu de droict. 347.a
Eſclaue eſt vn perpetuel mercenaire. 23.a
Eſclaues ſauuans la vie à leurs maiſtres. 23.b
Eſchyle, & ſon erreur touchant le Nil. 514.a
Eſope. 448.a. *ſon plat renommé.* 198.b

Eſprit. 191.*a* 218.*b* 222.*a* 421.*a* 426.*a* 452.*b* 463.*b*
l'Eſprit ne peut auoir vne couleur, & l'ame vne autre. 231.*a*
Eſprits meſchans & vicieux comme ſe doiuent corriger, 359.*a*
Eſprits diuers, 116.*a* 222.*a*
comme il les faut conſiderer, 104.*b*
comment il les faut recreer, 426.*a*
Eſprits contraints ne rendent iamais ce qu'on eſpere d'eux, 421.*a*
Eſſence, 125.*a*
Eſtoilles ne tombent, 478.*a*
diuers Eſtudes des hõmes, 416.*a* 445.*b* 468.*a*
Eſtuue de Scipion, 170.*b*
Eteſies, vents font enfler le Nil, 514.*b*
pourquoy ne ſouffient qu'en Eſté, & durent quelques iours ſeulement, 520.*a*
Ethiopie, ſes grands deſerts ſecs & ſans fontaines, 506.*b*
Ethiopie n'a point de neiges, 514.*a*
Etna, montagne jettant feux, appellée maintenant Montgibel, 147.*a*
vomit parfois des ſablons bruſlans, 493.*a*
Euander aſſiſte le Royaume des Arcades au bord du Tybre, 468.*b*
Eudoxe fut le premier qui porta d'Egypte en Grece la cognoiſſance du mouuement des Planetes, 536.*b*
Euphrates, fleuue, 437.*b* *ſort petit au ſortir de ſa ſource,* 25.*a* *garde les Parthes de paſſer,* 476.*b*
Euphroſyne l'vne des Graces, 3.*b*
Euripide Poëte parlant des auaricieux, 234.*b*
Euronotus, vent. 522.*a*
Eurus, vent ſortant de l'Orient d'hyuer, ibid.
Eurynome mere des Graces, 3.*b*
Exemples de pluſieurs grands qui ſont tombez d'vne haute dignité, 424.*a*
vn ſeul Exemple de luxure ou auarice a fait beaucoup de mal, 78.*b*
Exemple d'vn cœur braue & genereux, 13.*a*
Exemples ont plus d'efficace que les preceptes, 77.*b*
Exemples de gens determinez à mourir: voyez Mort.
Exercices du corps quels ſont loüables, & quels non, 87.*b*

F

Fabian Philoſophe mené deuant le Senat, pour eſtre ouy à teſmoin rougit de honte, 82.*b*
ſon eloquence & grand ſçauoir, 109.*a*
acclamations du peuple en ſes diſputes, 119.*b*
ſon langage affecté, 125.*a*
comparé à Ciceron en eloquence. 212.*a*
ſon dire touchant l'eſtude des choſes friuoles & vaines, 441.*b*
Fabius Allobroge, 37.*a*
Fabius Perſien, 13. *ſon impudicité & vilenie,* 37.*a* *paruient à la dignité Sacerdotale pour l'ancienne nobleſſe de ſa maiſon.* 37.*a*
Fabius & ſon dire notable, 174.*a*
Fabius temporiſant remit ſus la Republique, 36.*a*
Fabricius, ſa pauureté, 352.*a.* *labouroit ſa terre luy meſme,* 352.*b.* *aduertit Pyrrhus des embuſches & trahiſons de ſon medecin,* 341.*b.* *reietta les richeſſes,* 205.*b.* *& l'or de Pyrrhus,* 341.*b*
Faits doiuent reſpondre à la parolle, 411.*b*
Faim n'eſt ambitieuſe, 340.*b*
Faim endurée par beaucoup de ſoldats, 89.*b*
Faueur du peuple s'acquiert par mauuais artifices, 100.*b* 193.*a* 196.*b*
Fauſſeté ſe connoiſt ſouuent du maſque de verité, 371.*b*
Faintiſe retourne bien toſt à ſa nature, 392.*a*
Felicité giſt en la vertu, 408.*b*
en l'honneſteté & ſageſſe, 147.*a* 339.*a* 355.*b*
incertitude & miſere de l'humaine Felicité, 234
Felicité maſquée, 159.*a*
Felicité trop grande donne tous les iours nouueaux tourmens, 105.*b*
Femmes, & leur luxe, 198.*a* Voyez Impudicité.
Femmes forcloſes des honneurs & dignitez, 472.*a*
Femmes ſujettes à la goutte, 198.*a*
Feſtes pourquoy inſtituées, 90. 426.*b*
Feſtes Saturnales, 50.*a*
Feſtin & banquet public à la mort des grands Seigneurs, 146.*a*
Feu engendre des animaux, 519.*a*
Feu ſe fait en deux façons, 477.*a* 491.*b*

Fidus Anneus. 511 a
Fidus Cornelius pleure en plein Senat, estant appellé austruche pelée, 433. b
Figures de feu. 477. b
Fils corrõpu par la douceur du pere, 27. a 370. b
sçauoir si le fils peut faire vn plus grand bien à son pere qu'il n'a receu de luy, 24. b
Fin doit estre considerée en tous, 142. a 436 b
Flatterie, 43. b 347. a 371. b
Flatterie nourrit la cholere, 371. a
ne faut prester l'oreille aux Flatteurs, 130. a
Fleuue & lac sont differens, 501. a 519. a
Fleuues diuers produisent diuers effects, 506. b
Flueurs Phrygiens, tombans furieux au son de leurs flutes. 222. a
Fol est celuy qui perfiste en ses fautes, 31. a
Fols & leurs miseres, 442. b
aucune chose ne leur appartient, 16. b
differences entre les Fols, ignorãs & sages, 153. a
Fontaines qui ont des vertus admirables, 505. b
Fortune, 23. a 185. a 375. a 461. b 467 a
ses effects. 204. b
ce que Fortune a faict rien, ne peut estre estimé rien, 79 b
Fortune darde ses traits en vain contre les mœurs 106. a. b. 147. b
grande Fortune est vne grande seruitude, 447. b
Fortune n'oste sinon ce qu'elle a donné, 429. b
Fortune nous peut rauir ce qui est fluxe & caduque, 4. b
Foudres & esclairs differens, 477. b. 485. a 491. a. b
que c'est que Foudre, 491. a
effects de la Foudre, 491. b. 496. b
Foudre cause de grands embrasemens, 491. a
a en soy vne force pestifere, 497. a
art des Foudres se diuise en trois, 494. a 495. a. 496. a. b. 497. a
Foy honorée est reputée entre les plus grands biẽs des hommes, 45. a 277. a
Frugalité de Scipion, 170. b
Frugalité des anciens, 181. a. 407. a. 486. b
Frugalité, vray entretien de santé, 340. b
Funerailles, 345. a 385. a 456. b 460. a
Furnius & sa loüable recognoissance à l'endroit d'Auguste, 14. a
Futur incertain, 18. b 204. b 439. b 457. a 463. a

G

Gaing vient souuent de la perte d'autruy: 61. b
Galatie a vn fleuue infectant les troupeaux, 506
Gallion frere de Seneque, 216. b
sa loüange, 511. b
Gaulois assiegez par Cassander, 502. b
Gausseurs, & leur coustume, 101. a
Genius & Iunon donnez à chacun, 226. b 231. b
Geometrie s'oublie aisément pour sa grande subtilité, 18. b
Geometrie apprise par Alexandre, 285. b
Glace & gelée sont choses distinguées, 515. b
Gladiateur prend conseil sur le lieu du combat, 94. a. prend à deshonneur si on le fait combatre contre vn moindre, 352. a
Gloire accompagne ceux qui la fuyent, 41. b
Gloire, ombre de vertu, 158. a
Gorgonius, 171. b
contre la Gourmandise, 180. a 227. a
Gourmandise, Voyez Apicius,
Gracchus & Drusus premiers de Rome qui separerent leurs soldats par troupes & rangs, 60. b trois Graces. 2. b
à quel dessein elles dansent, 3. a
pourquoy elles rient, 3. a
Grammairiens & leur office. 175. a
leur vanité, 175. b 177. b
Grece, 441. a 486. a
Grecinius Iulius occis par Cesar, 13. a
Grecs, 42. b
Grecs vindrent en la Gaule, & les Gaulois en Grece, 486. a
Gresle comme se fait, 155. a. vaine superstition pour destourner la gresle. 516. a
Gresle en quoy differe de la neige, 515. a
Grylle renommé par les liures de Platon, 26. a
Guerre ciuile, 10. a. b 352. b
miserables effects d'icelle, 366. b
Gyarus, isle où on releguoit les bannis, 467. b
Gylippus allant à Syracuse luy sembla voir vne estoille sur vne lance, 478. a
Gyndes, fleuue contre lequel se courrouçant Cyrus fit departir son canal en CLXXX. fosses, 384. a

H

Habit quel doit eſtre, 77.*a*
Hannibal, 365.*b*
Hannibal paſſa les Alpes, 499.*b*
Haphe, 124.*a*
Harmodius tyrannicide, 69.*a*
Harpagus Roy ſelon & inhumain, 382.*a*
Harpaſte aueugle, 117.*a*
Haterius Orateur renommé, 109.*a*
Hecaton, ſon dire notable touchant les bienfaits, 12.*b. touchant les Graces,* 3.*a*
recepte d'Hecaton pour ſe faire aymer, 80.*b*
Hecube en ſeruage, 175.*b*
Helice & Buris, villes ſumergées de la mer, 537.*a* 479.*b*
Heraclitus Philoſophe, ſurnommé Scotinus pour l'obſcurité de ſon langage, 83.*b*
Heraclitus ploroit lors qu'il ſortoit de ſa maiſon, 367.*a* 425.*b*
Hercule faict citoyen de Corinthe, 6.*b*
Hercule bruſlé vif, 426.*a*
Herenius Macer. 434.*b*
Hermachus diſciple d'Epicure, 78. 104.*b* 119
Heſiode a donné le nom aux Graces, 3.*a*
Heſiode ſçauoit-mon s'il eſt plus ancien qu'Homere, 175.*b*
Heureux n'eſt qui ne le penſe eſtre, 81.*b*
Hiero Ro des Syracuſains, 232.*b*
Hieronimus, 362.*b*
Hippias tyran, 371.*b*
Hiſtoires remarquables, de Rufus Senateur, 24. *de perſonnes deſtinees aux ſpectacles à Rome,* 141. *de la mort volontaire de Druſus Libo,* 140.*b de Cremutius Cordus,* 463.*a de Sp. Anius Lanternier,* 346.*a de Tyrannius vieillard fort aagé & officier de Ceſar,* 444.*a*
Hiſtoire facetieuſe de Caluiſius Sabinus riche homme, & Satellius Quadratus eſcorniffleur & bouffon, 99.*b*
Homere l'oëte, 3.*a* 175.*b* 448.*a*
n'auoit qu'vn ſeruiteur, 471.*b*
Homme excellente creature, 33.*b* 56.*b* 57.*a* 133.*b. plus precieux que toutes les beſtes ſauuages du monde,* 221.*a. l'ennemy le plus dãgereux à l'homme c'eſt l'homme,* 216.*a*
l'Homme vit plus ſagement quand il n'a perdu l'honneur, 398.*b*
l'Homme le plus intraictable & indocile des animaux, 396. 397.*a*
Honneſteté de ſoy deſirable, 28.*b* 33.*b*
Honneſteté a en ſoy beaucoup de force pour attirer les hommes, 34.*a* 408.*a*
l'Honneſteté eſt volontaire & ſans contrainte, 134.*b*
Honneur du Conſul & Preteur, 131.*b*
Honneurs annuels, 328.*b*
Honte en vn enfant, bon ſigne, 82.*b*
exemples de ce en pluſieurs grands perſonnages, ibid.
Horatius Cocles, 341.*b*
Hoſte ingrat, 31.*a*
Hoſtius infame, & de ſon impudicité, 485.*b*
autant eſcbauffé apres les hommes qu'apres les femmes. ibid.
les miroirs qu'il fit faire à ceſt effect. ibid.
Huyle de laquelle les luicteurs ſe ſeruoient. 440
Huiſtres bõnes ſe peſchent au lac Lucrin, 159.*b*
Hydre a pluſieurs teſtes, 229.*b*

I

Iapyx, vent de la Calabre, liu. 5. des Queſtions naturelles, chap. 17. 522.*a*
Ida, mõtagne, où eſt nee la mere des Dieux, 434.*b*
Idee, qu'eſt-ce, 124.*b* 125.*a*
Idomenee ſalué par Epicure, 94.*b*
immortalité par les Epiſtres d'Epicure, ibid.
Ieuneſſe propre au trauail, & maniable aux exercices, 224.*a. belles inſtructions & aduertiſſemens,* 34.*b* 105.*a*
Ieux mediocres relaſchent l'eſprit, 370.*b*
Ieux & ſpectacles, 13.*b* 141.*a* 389.*b*
Ieux des gladiateurs, 78.*b Blaſmez pour leur cruauté,* ibid. Voyez *Spectacles.*
Ignorance de la verité cauſe beaucoup de maux au monde, 139.*a*
Ignorans recognoiſſent trop tard leurs erreurs, 162.*a Image, choſe morte,* 166.*b*
Impudicité des perſonnes comment ſe deſcouure, 119.*b. des femmes,* 198.*a. de Mamercus Scaurus,* 37.*b*
Induſtrie des abeilles, 544.*b*
Infamie n'eſt pas ſi grande quand il y a pluſieurs condamnez, 398.*b*
Ingrat quel, 13.*b* 33.*b ſon naturel.* 161.*b*
Ingrats de pluſieurs ſortes, 17.*b*

Ingrat se plaint des ingrats, ibid.
Ingratitude frequente, 1. *a* 2. *b*
quelle est la cause, 161. *b*
Ingratitude dissout la cõcorde des humains. 33. *a*
Ingratitude humaine enuers Dieu, 57. *a*
Ingratitude a plusieurs especes, 17. *b* 5. *b*
sa misere & saleté, 161. *b*
Inimitié des grands, 360. *b*
Iniure, Voyez tout le liure, Que le sage ne peut sentir aucune iniure, 427. b
Iniure, 5. *a* 372. *b*
il n'y a point d'iniure que celle qui en est faicte par deliberation & conseil, 372. *b*
faut mespriser les Iniures, 380. *b*
Iniure contraire au bien-faict, 32. *b* 374. *b*
Iniure differente de contumelie, 429. *a*
mespriser les Iniures est vn grãd courage, 374. *b*
Innocence est vn fort rempart, 390 *a b*
Inondation & deluge vniuersel qui doit arriuer selon les Stoyques, 508. *b* 509. *a*
Inquisitions & recherches inutiles & vaines, 175. *b*.
Instruction pour la ieunesse, 27. *b* 105. *b*
Instruction contre la superstition, 200. *b*
Instruction touchant la nourriture des enfans, 371. *a*
Intemperance, imprecation de Seneque contre icelle, 382. *b*
Inuectiue contre l'auarice, prodigalité & dissolution, 179. *b*
vn iour d'vn homme sçauant, vaut plus que tout l'aage d'vn ignorant, 157. *a*
vn Iour seul cachera le genre humain, 509. *b*
incertitude des Iours de l'homme, 439. *a*
Ioye des fols & des meschans quelle est, 128. *b*
Ioye des sages, 145. *a*
Iphicrates, & sa response à celuy qui luy reprochoit que sa mere estoit Barbare & Thracienne, 434. *b*
Isocrates tira Ephorus des plaidoyers pour le rẽdre historien, 421. *a*
Ister, fleuue, 354. *a* 514. *a*
Ithaque, pays d'Vlysses, 135. *a*
Iuge & arbitre en quoy different, 19. *a*
Ingurtha Roy mené en triomphe, 424. *a*
Iuin, mois auquel on cueilloit les febues, 171. *b*
Iunon & vn Genie donné à chasque homme par les Stoyciens, 226. *b*
Iupiter, 3. *b ses diuers noms,* 30. *a*
Iupiter appellé au combat par l'Empereur Caligula, 363. *a*
Iupiter Capitolin, 470. *b*
Ixion, 88. *a. attaché à vne rouë,* 97. *a*

K

Kalendrier, ou liure de raisons, 202. *a*
au Kalendrier personne n'escrit les biens-faits, 2. *b*

L

Laberius, Poëte, 367. *b*
Labeur nourrit les esprits genereux, 88. *b* 103. *a*
Labeur & trauail enuoyez aux gens de bien pour les exercer & rendre meilleurs, 353. *b*
Lacedemonien ieune meurt, volontairement pour sortir de seruitude, 154. *b*
Lacedemoniens prohibent que les leurs combatent à la luitte, 42. *a. essayent le bon naturel de leurs enfans à coups de verges,* 236. *b*
Ladas, bon coureur, 167. *b*
Ladon, fleuue, & sa naissance par vn tremblement de terre, 332. *b*
Lælius sage, 131. *b*
son esprit doux & facile, 83. *a*
Langage n'a point de reigle certaine, 232. *a*
Langage corrompu demonstre la corruption des mœurs, 108. *b* 232. *a b*
Larcin, 16. *b* 78. *b* 199. *a*
Lecture de plusieurs autheurs tesmoigne vn esprit inconstant & vagabond, 75. *a*
Lecture de plusieurs liures ne fait que distraire l'esprit, 75. *a* 112. *a*
Lecture nourrit l'esprit, 112. *a* 166. *a*
Lentulus homme factieux cracha à la face de Caton, 388. *b*
Leonidas Capitaine Romain, 163. *b*
Lepidus cõspira cõtre l'Empereur augustle, 394. *a*
Liberalité pourquoy ainsi appellée, 14. *b* 411. *a*
doit estre discrette, 410. *b*
plusieurs sont Liberaux par honte, 8. *a*
Liberté iuste donnée entre amis, 411. *a*
Liberté vraye, 118. *a* 150. *b* 158. *b*
Libonotus vent, 522. *a*
Licinius homme riche, 340. *b*
Lieu du milieu est le plus honorable, 431. *b*
changement de Lieu est vne agitation de l'esprit affligé, 75. *a*

Ligures. 469. *a*
le Lion garde ſon maiſtre de l'iniure des autres beſtes. 12. *b*
Liuia femme d'Auguſte perdit ſon fils Druſus en fleur d'aage. 454. *a*
ſon ſage conſeil ſur le faict de la coniuration de Cinna contre Auguſte ſon mary. 393. *b*
Liuius Druſus homme aſpre & violent, deſire en fin le repos. 212. *a*
Liuius autheur tres-elegant, & qui auoit l'eſprit grand plus que bon. 363. *a*
Liure eſcrit de trop menuë lettre ſouuent reietté de no●. 372. *b*
pluralité de Liures diſtrait. 75. *a* 112. *a*
Voyez *Lecture,* *accable pluſtoſt qu'elle n'inſtruit.* 422. *b*
Liure de Lucilius loüé par Seneque. 113. *a*
Liures en nombre de quarante mille bruſlez en Alexandrie. 422. *b*
Loüange que c'eſt. 215. *a*
difference entre Loüange & loüangement. *ibid.*
Loüange autant notable que rare en vn beau ieune homme. 463. *b*
Loüange du frere de Polybe. 446. *b*
Loüanges manifeſtent l'homme, à la façon qu'il les reçoit. 119. *b*
en quel ſens les Stoïques prennent ce mot de Loüange. 114 *b*
Loüer en vn homme ce qui n'eſt pas en luy, eſt ſot. 110. *a*
Loy de nature. 76. *b*
Loy diuine. 152. *b*
Loy nulle au ſiecle d'or. 188. *b*
Loix de douze Tables deffendent de charmer les fruicts. 516. *a*
quelques Loix ne prohibẽt ny ne cõmandent. 22. *b*
Lucilius auditeur de Serapion. 108. *b*
ſon voyage en Sicile. 157. *b*
Lucius Bibulus: ſa mauuaiſe fortune en la mort de ſes enfans. 458. *b*
Lucius Cinna grand amy d'Auguſte apres ſa coniuration. 394. *a*
Lucius Pyſo yurongne diſcret & auiſé. 165. *a*
Lucius Sylla cruel enuers Marius. 383. *a*
Lucius Syllanus gendre de Claudius, & ſa mort. 549. *a*
Lucre vient aux vns quelquesfois de l'incommodité des autres. 60. *b.*
Lucrece. 459. *a*
Lucrin lac renommé, d'où ſe peſchent les huiſtres. 156. *b* *Lucullus.* 450. *b*
Lune d'où prend ſa lumiere. 460. *a* 542. *b*
Luxe des anciẽs en pluſieurs choſes. 181. *b* 517. *a*
le Luxe ruine en bref ce que la vertu a baſti. 148. *b*
Lycie region a des fontaines medecinales. 506. *b*
Lycurgus Legiſlateur, & ſa grande ſageſſe. 180.
Lycus fleuue, & ſon cours ſouſterrain. 506. *b*
Lynceſte fleuue. 505. *a*
Lynx a les yeux aygus. 36. *a*
Lyon ville de France, arſe & bruſlée entierement. 184. *a*
Lyſimachus expoſé à ſa mercy d'vn lyon. 382. *b* 399. *a* *ſa cruauté enuers Teleſphorus Rhodien ſon amy.* 382. *b*

M

Macedoine. 437. *b* *beaucoup de villes y ont eſté englouties par tremblement de terre.* 185. *a*
fleuue de Macedoine qui colore le beſtail. 506. *a*
langage Macedonien entre les Indes & les Perſes. 468. *a*
Macedoniens. 42. *a* *Magnanimité.* 401. *a*
Mal que c'eſt? 169. *a*
Mal n'eſt grand s'il n'eſt extreſme. 77. *a*
Mal preueu eſt plus leger. 153. *a*
Mal. 33. *a* 84. *a* 148. *b* 169. *a* 405. *a*
enſeignemens pour ne craindre les Maux. 149. *b*
le plus grand Mal de l'homme, c'eſt qu'il ait ſoy meſme pour ennemy. 226. *a*
l'homme eſt ſeul autheur de ſon Mal. 227. *a*
Maux pourquoy de Dieu permis. 354. *a*
Maladies de tant de ſortes, d'où ſourdent. 198. *b*
Maladies & les paſſions de l'ame comme different. 150. *b.* *cauſes des maladies.* 198. *a*
Malice. 33. *a* 160. *a*
Mamercus Scaurus Conſul, ſa vilanie & impudicité. 37. *b*
Manes eſclaue de Diogenes, fugitif. 412. *a*
Marbres d'Alexandrie. 170 *b*
Marcellinus amy de Seneque, & homme plaiſant. 100. *b*
Marcellus fut exilé à Mitylene. 373. *a*
Marcus Agrippa honoré d'vne couronne nauale. 26. *a*
grand amy & fauory d'auguſte l'Empereur. 61. *ſon dire notable.* 193. *b*

Marcus Allius acquitté de ſes debtes par Tibere, & comment. 9.*a*
M. Antonius, ſon dueil en la mort de ſon frere. 404.*a. les propos qu'il tint auant que ſe tuer.* 51.*b. ſe perdit par l'yurongnerie.* 166.*a*
M. Brutus. 469.*a*
fit vne grande faute de tuer Iule Ceſar. 13.*a*
a compoſé vn liure intitulé du deuoir. 200.*a*
M. Caton, ſon dire notable. 43.*b*
ſon bien valoit vn million d'or. 410.*a*
M. Curius Dictateur, & ſa pauureté. 470.*b*
M. Heluius. *ibid.*
M. Marius cruellement traicté par Sylla. 383.*a*
ſes grands trauaux. 4[illegible].*a*
Marſeille. 396.*a*
Martia ſtatuë à Rome. 60.*a*
Marullus. 209.*a*
Mathematique. 177.*a*
Matiere bonne eſt ſouuent ſans artiſan. 114.*b*
Meandre fleuue, l'exercice & le plaiſir de tous les Poëtes. 217.*b*
Mecenas ſon dire. 59.*a regretté d'Auguſte apres ſa mort.* 60.*a apophthegme notable de luy.* 91.*b. ſon vilain & deshonneſte deſir.* 231.*ſes diſſoluës façons.* 231.*a. b ſa moleſſe.* 352.*b*
Medecin, comment ſe doit comporter à l'endroit de ſon malade faſcheux & outrageux. 55. *b.* 432.*b peruers ſouhait & meſchant deſſein de certains Medecins.* 61.*a annee contagieuſe, & mal ſaine leur eſt profitable.* 61.*b ne peuuent preſcrire par lettre l'heure du repas & du bain.* 94.*a*
compara ſon du Medecin du corps à celuy de l'ame. 150.*a*
Medecins anciens bien differens des modernes en la cure des maladies. 198.*a*
Medecin viſite le malade, non comme amy, mais comme Empereur commandant. 55.*a.b*
Medecin ne preſcrit pas meſmes remedes à tous. 361.*a*
Medecin fort ſubtil à percer l'apoſtume d'vne fille du Roy. 388.*b*
Medecine: ſa practique ancienne comparee auec la moderne. 197.*b.* 216.*a* 361.*a*
Medecine baillee auant le temps eſt tres-dangereuſe. 466.*b*
Mediens. 432.*a*
Megalopolis. 532.*b*
Megariciens, ſecte de Philoſophes. 178 *b*
Melas, fleuue de Bœotie qui colere le beſtail. 505.*b*
Memoire des bien-faicts caduque. 18.*a*
Memphis, 474.*b*
Menander. 512.*a*
Menenius Agrippa qui reconcilia le Senat auec le peuple Romain, fut enſeuely d'argent amaſſé de porte en porte. 471.*b*
Menſonge ſe deſcouure aiſément. 158.*b*
Mer a diuers noms. 509.*b.* 514.*a*
iette au riuage tout ce qu'elle a de ſalle. 506.*b*
Mercure. 3.*a*
Dieu compris ſous ce nom, & pourquoy. 30.*b*
Mere, quelle doit eſtre enuers ſes enfans. 472.*a*
Merueille ſept. 445.*b*
Meſſala Coruinus homme diſert. 117.*b*
Meſſala & Narciſſus ennemis du public. 511.*b*
Meſſana depuis appellé Meſſala, nom donné à Valerius Coruinus, & pourquoy. 471.*a. b*
Meſchanceté nulle impunie. 204.*a*
Meſchancetez de toutes ſortes naiſſent dans vn cœur ingrat. 5.*a*
Meſchanceté peut eſtre cachee, mais non aſſeuree. 204.*a*
Meſchancetez horribles de Clodius. 203.*a*
Meſchans ont leurs loix pour les punir. 69.*b* 83. *a leur conſcience leur eſt vn perpetuel bourreau.* 204.*a*
Metaux excellens, & plus riches ont leur veine profondement cachee. 95.*b*
Metellus endure conſtamment ſon exil. 96.*a*
ſon triomphe magnifique pour auoir vaincu les Carthaginois. 471.*b*
deuient aueugle. 354.*b*
Metellius fils de Marcia. 464.*a*
Metempſychoſe des Pythagoriens, ou treſpas d'ame de corps à autre. 223.*a*
Metrodorus diſciple d'Epicurus. 78.*a ſon opinio refutee.* 110. *b natif de l'iſle de Zio.* 530.*b*
Metronax Philoſophe. 151.*a.* 190.*a*
Miel en Indie ſe trouue aux fueilles des cannes. 166.*b*
Millet, ville, & ſes colonies. 468.*a*
Mindyrides Sybaritain, ſon effemince & ridicule delicateſſe. 372.*a*
Miniſtere, office & bien-faict ne ſont pas le meſme. 22.*a*
Miroirs fort vtiles à ceux qui ſont choleres. 376 *a*
diuers aſpects des Miroirs. 481.*b*
leur vray & droict vſage. [illegible]

Miroirs comment trouuez. 192.*b*
des images qui ſe repreſentent dans les miroirs. 481.*a.b*
Miroirs d'Hoſtius, dont il ſe ſeruoit en ſes abominables impudicitez. 485.*a*
Miſere de l'homme, diuerſe. 88.*a* 104.*a* 226. 227.*a.* 424.*a*
Miſericorde que c'eſt, 801.*b*
Mithridates Roy d'Armenie priſonnier, 424.*a*
Modeſtie & frugalité des anciens, 486.*b*
bonnes Mœurs ſont agreables, 114.*b*
Monde, 132.*a. eternel, ſubiect neantmoins aux changemens,* 126.*a. ſa matiere & ſes parties,* 488.*b*
Monde, temple des Dieux, 66.*b*
Montagne merueilleuſe en Lycie, 157.*b*
Montgibel, gouffre merueilleux, 157.*b*
Montanus Iulius Poete fauory de Tibere, 345.*b*
Mocqueurs en fin reçoiuent leurs ſalaires, 434.*a*
Mort, 95.*a* 96.*b* 98.*b* 106.*b* 133.*a* 186.*a* 190.*b* 423.*b* 471.*a* 496.*b* 504.*b* 534.535.*a*
Mort genereuſe d'vn Lacedemonien, 154.*b*
de Scipion beau-pere de Pompée. 96.*b*
de Caton, ibid.
Mort crainte par tout animal, 344.*a*
Mort commune à tous ceux qui naiſſant, 209.*b*
miſerable eſtat de ceux qui craignent la mort, 528.*b*
Mort doit eſtre meſprisée, 76.*a* 83.*b* 96.*b* 106.*b* 164.*a.b* 423.*b*
Mort n'eſt meditée par les hommes, 213.*a*
Mort n'eſt qu'vne intermiſſion de vie, 106.*b*
Mort du fils inſtement lamentée par le pere, lors qu'elle luy eſt annoncée, 449.*a*
Mort du Barbehaut & du Surmulet remarquable entre les animaux, 504.*a*
Morts ne ſont plus rien, 461.*a*
Mourir bien, qu'eſt-ce? 140.*b*
Mourir on doit, & on ne le veut, 154.*a. exemple notable d'vn homme determiné à mourir,* 141.*a*
Mouton marin, 384.*a*
Mucius Scevola mit au feu ſa main qui auoit failly à tuer le Roy Porſenna, 69.*a* 96.*a* 137.*a* 205.*b.* 352.*a*
Mulet ou Surmulet poiſſon, 504.*a*
Murena conſpira la mort d'Auguſte, 394.*a*
Murenes nourries de ſang humain, 397.*b*
Muſique, 172.*a*
Myrmillo gladiateur ſe plaignoit que les combats à outrance ſe faiſoient trop rarement, 353.*a.b*

N

Nappe preſentée aux lyons & aux ours, les incite à cholere, 386.*b*
Naples: belle deſcriptiõ de la grotte de Naples, 123.*b*
Naples vexée par tremblement de terre, 524.*b*
Narciſſus affrachy de Claudius, 550.*a*
Natta Pinarius, ſon ſubtil brocard, 346.*a*
Nature, 76.*b* 163.*a* 195.*a* 221.*b* 340.*a.b*
ne donne point la vertu, 184.*a*
fournit à l'hõme ce qui luy eſt neceſſaire, 181.*b*
quatre Natures, 549.*a*
Nature doit eſtre ſuiuie, 77.*a* 88.*b*
encline à miſericorde, 58.*b. veut que les choſes pires ſoyent ſujetes aux meilleures,* 180.*b*
n'eſt ſans Dieu, & Dieu ſans elle, mais tous deux ſont vn, 30.*b*
ſe contente de peu, 76.*b* 340.*a*
ſouhaite peu, & l'opinion prou, 88.*b*
nous a domé vn eſprit curieux, 414.*a*
Nature d'vn chacun doit eſtre conſiderée, à quoy elle eſt propre, 421.*a*
Nauigation s'aide des vents, 522.*a*
par la Nauigation vient le vomiſſement, 120.*a*
l'art de Nauiguer comment trouué, 182.*b*
Nauires d'Alexandrie, gentille deſcription de leur flotte, 153.*a*
Nauſiphanes a dit n'y auoir riẽ de certain, 378.*a*
Nautonniers, comment cognoſſent les ſignes de la tempeſte. 478.*a*
Neceſſité, 84.*a* 158.*a* 181.*b*
c'eſt vn grand mal de viure en Neceſſité, 84.*a*
Neige que c'eſt, 515.*a*
comment elle ſe fait, 526.*b*
Neige comment ſe conſerue pour rafraiſchir & mettre dans le vin, 517.*a*
Neige pourquoy eſt molle, & comment elle ſe fait, 519.*b*
Neige en quoy differe de la greſle, 515.*a*
pourquoy il neige & ne greſle pas en hyuer, 515.*b*
Neiges ne tombent point en Alexandrie, 516.*a*
Neptune, 146.*a*
nommé ENNOSIGAIOS, *& pourquoy,* 532.*a*
Neron elegant en ſes vers, 482.*a*
Neron aagé de deux ans, lors que Seneque luy eſcriuit de la Clemence, 392.*b*

Neron Ceſar enuoya deux Centurions pour trouuer la ſource du Nil, 527.*b*
Neſtor a veſcu long temps, 154.*b*
les ans de Neſtor, 546.*b*
Nicopolis, Cité ruinée ſouuentesfois par tremblemens de terre, 533.*a*
Nil abondant en Eſté, 513.*a.b*
Nil en Eſté apporte force eau, 527.*a*
quelle eſt ſa ſource & ſon cours, 512.*b*
comment il inonde tout le pays, 513.*b*
cataractes du Nil, ibid.
Noble, quel? 24. *bis* 111.*b*
nul n'eſt plus Noble que l'autre, ſinon le vertueux, 24.*b*
Nobleſſe vraye ne vient de race, ains de l'ame 111.*b*
Nobleſſe ancienne a eſté aux dignitez des hommes mal eſtimez & inutiles. 37.*a*
Nobleſſe vraye, 111.*b* 185.*b*
Nomentū, maiſon champeſtre de Seneque, 226.*a*
Nuceriane Colonie, 487.*b*
Nuee, 519.*a*
ſa definition, 493.*a. pourquoy heurte les montagnes ſans tonnerre,* 493.*b*
Nuee ſe reſoult en vent, 120.*a*
Numance ville forte, & ſa priſe, 430.*a*
les aſſiegez ſe tuënt, & défont eux-meſmes par leurs propres mains, 134.*b*

O

OBliger qui peut? 56.*a*
ie ne puis Obliger que celuy qui a puiſſance de receuoir, 69.*b*
quelle Obligation nous auons à nos medecins & precepteurs, 54.*b*
Occaſion doit eſtre eſpiee, 94.*a*
Ocean, 64.*a*
cloſt le monde comme vn cercle, 460.*b*
Octauie ſœur d'Auguſte ayant perdu ſon fils Marcellus veſquit tout le reſte de ſa vie en dueil, 454.*b*
Oebazus vieil gentil-homme cruellement traitté par Darius, 382.*b*
a eu trois enfans tuez par Darius, ibid.
Oenopides Chius, & ſes raiſons pour monſtrer l'accroiſſement du Nil en hyuer, 514.*b*
Oiſiueté, 139.*a*
Voyez l'Epiſtre 19. d'vn bout à l'autre.
Voyez Repos & Solitude.
Oiſiueté ſans lettres, eſt vne mort, & la ſepulture d'vn homme vif, 162.*a*
Oiſiueté blamee, 157.*a*
Oiſiueté rend mols les vertueux, 162.*a* 351.*b*
Olympe, montagne deſmembree du mont Oſſa par vn tremblement de terre, 532.*b*
Oliues, induſtrie des laboureurs à les cultiuer, 170.*b*
Oneſicritus General des galeres d'Alexandre le Grand, 65.*a*
Opinion met tout en ſuſpends, 155.*b* 135.*a.b*
toutes choſes deſpendent de l'Opinion, 156.*a*
Opinion rend nos douleurs plus griefues qu'elles ne ſont, 155.*b*
Opinion des Hetruſques quant aux eſlancemens des foudres, 495.*b*
Opinions des Stoyques, touchant les affections de l'ame, 235.*a. touchant le demy-rond de l'arc en Ciel,* 483.*a.b. touchant le Deluge vniuerſel, & fin du monde,* 503.*b* 509.*a*
Ordre des choſes quels? 477.*a*
Orpheus, 177.*b*
Oſtia, ville ſur laquelle l'ardeur du Ciel parut ſi grande toute vne nuict, que les regimens de Tiberius Ceſar accoururēt au ſecours, 485.*a*
Ours & lions ſont eſmeus à cholere s'il apperçoiuent vne nappe, 386.*b*
Outrage, 433.*b*
difference entre Outrage & iniure, 429.*a*

P

PAcuuius par vſage s'acquit la Syrie, 82.*a*
Padouë, ville baſtie par Antenor, 468.*b*
Padus fleuue maintenant dit le Po. 55.*b*
Panetius, 104.*b*
Paphus, ville ſouuentesfois ruinee par tremblement de terre, 235.*b*
Paradoxes, 15.*b* 45.*a* 46.*a* 127.*a* 355.*a* 356.*a* 401.*a* 435.*a* 469.*a* 477.*a* 536.*b*
Paradoxes touchant l'eſſence de Dieu, 477.*a*
Paradoxe, qu'il vaut mieux ſe tuer que trainer vne vie miſerable, 154.*b*
Parens nous ſont vains lors que nous commençons à les cognoiſtre & aymer, 42.*b*
mis au rang des biens, 134.*b*
Parelies quand ils ſe font: leurs preſages & qualitez, 484.*a. leur definition,* ibid.
des Parelies doubles: comme ils ſe font, ibid.
leurs preſages, 484.*b*

Parianus Artemidorus. 436.a
Parmenides Philosophe, 178.a
Parricide cõment puny par les Romains, 398.a 396.a
Parsimonie, Voyez Frugalité,
Partenope comment auiourd'huy appellée, 153.a
Parthes experts & droicts à tirer de l'arc, 106.b
appareil des Romains pour les guerroyer du temps de Cesar, 451.a
Parthes ont vn Roy, lequel il n'est permis saluër sans presens, 89.b
Parthes portent les cheueux espars, 349.b
par les Parties on vient à la cognoissance du tout, 222.a
Pasithee l'vne des Graces, 3.a
Pastor cheualier Romain dissimule sagement le dueil de la mort de son fils occis par C. Cesar, 374.b
Patience singuliere de Caton, 433.a
Partie doit estre aymee, 133.b 469.a
Paul Preteur, accusé d'auoir touché ses parties honteuses auec l'image de l'Empereur qu'il portast en vn anneau, 24.a
Paulina femme de Seneque, 216.b
Paulus Æmylius enuiron le temps de son triomphe vit mourir deux de ses enfans, 458.b
Pausanias, 38.a
Pauure ne peut estre qui se peut contenter de peu, 184.b
Pauure quel doit estre estimé, 75.b
Pauures ont beaucoup d'auantages par dessus les riches, 421.b
Pauureté est propre à qui veut Philosopher, 98.a
moyens de supporter la Pauureté, 90.a 347.a
Exẽple de Pauureté heureuse & loüable, 486.b
Pauureté n'est pas tant subiette aux iniures de la Fortune, 422.a
Pauureté consacree au Capitole, 202.b
neceſſaire à qui se veut addonner à la Philosophie, 82.a
fait souhaitter la mort, 509.a
est ioyeuse, 471.a
maudite, moquee, & mesprisee, 234.a
Pauureté ioyeuse est chose honneste, 75.b
Peché, quelle peine, 204.a
nul aage n'en a esté exempt, 203.a
frequence du Peché oste la honte, 21.a
fait vne coustume, 73.b 398.b
cupidité de Pecher, 359.b
Pecune auec quelle mediocrité doit estre conioinɛte, 422.a
Pedo Albinouanus, & son plaisant conte de Sp. Anius, 346.a Penelope, 175.b
Peneus, fleuue, quand il cõmença de couler, 532.b
le Pere complaict autrement aux enfans que la mere. 351.a
si le Pere doit estre nourry par son fils, 396.a
Peripateticiens ont adiousté à la Philosophie vne quatriéme partie, qui est la ciuile, 179.a. n'ostent pas les affectiõs, mais les moderẽt, 167.b
Perses, 42.b
Perseus Roy mené en triomphe par Paulus Æmylius, 458.b
Petreius & Iuba tuez par la main l'vn de l'autre, 351.a
Peuple cause souuent du vice, 78.b
Peuple affamé ne se flechist par aucune priere, 443.b
Phalaris tyran cruel, 70.a 365.b 401.a
exerça vn genre de supplice appellé le Taureau, 134.b
Pharos autrefois separee de la terre, 532.b
Phasis, riuiere, 470.a 514.a Phedon, 194.a
Phæniciens habitent l'Espagne, 468.a
Phœnix oyseau ne peut naistre dans cinq cens ans qu'vne fois, 110.b
Phidias statuaire, 16.a 80.b 170.a
Philes, iſle de difficile accez, & sa description, 513.a
Phileres, traistres larrons d'Egypte, 118.b
Philippe Roy de Macedoine chastie asprement vn soldat pour son ingratitude, 39.a
Philositus metayer de Seneque, 83.b
Philosophe vraye, qui? 439.b
Philosophe peut estre riche, 411.a
Philosophe, & le sage en quoy sont differẽs, ibid.
le bon Philosophe s'arreste aux mœurs, & non aux discours, 338.a
vanité des Philosophes, 191.b
Philosophes sont affectionnez aux princes, & ne mesprisent les Magistrats, 146.a
Philosophes ne font ce qu'ils disẽt, 101.a 409.a.b
Philosophes doiuẽt estre modestes en paroles, 108.b
Philosop. 88.a 109.a 119.a 175.b 216.b 476.a
Philosophie morale diuisee en trois parties, 179.a
Philosophie qu'est ce qu'elle enseigne? 8.b 120.b

ſon nom eſt hay & reietté, 77.*a*
Philoſophie quel profit apporte, 101.*b*
Philoſophie nous fait iouyr d'vne vraye liberté, 79.*b*
deſcription de la vraye Philoſophie, 88.*b*
ſon vſage, ibid.
n'eſt empeſchée par la pauureté, 89.*a*
celuy qui s'eſt adonné à la Philoſophie, comment ſe doit porter aux Saturnales, & autres iours de recreation, 60.*a*
Philoſophie doit rechercher la pauureté, 92.*a*
guarit les maladies de l'ame, 120.*a*
demande la ſolitude & repos, 145.*b*
eſt vn aſſeuré rempart contre les troubles de l'eſprit, 162.*a*. *enquoy differe d'auec les autres arts*, 197.*a*. *nom de Philoſophie*, 77.*a*
Phrigien trompette, 256.*a*
Dindare tient que Delos n'eſtoit ſubiecte au trẽblement, 532.*b*
Piſiſtratus tyran cruel, 70.*a* 365.*b* 401.*a*
Plaintes iniuſtes enuers Dieu, 15.*a*
Plaiſir, Voyez *Bien-fait*, 77.*a*
Plancus artiſan, 511.*a*
Platon, 38.*a* 455.*b* 111.*b* 124.*b* 359.*a* 381.*a* 427.*a*
Platon, d'où eſt-il nommé tel, 126.*b*
les Deuins luy firent vn ſacrifice apres ſa mort, comme à vn Dieu, & pourquoy, ibid.
Platon donne ſix ſignifications au mot Grec τὸ ὀν, 125.*a*
a diuiſé toutes choſes qui ſont, en ſix façons, 125.*b*. *ſes Idées*, ibid.
ſon opinion touchant les choſes viſibles & ſenſibles, 126.*a*
a veſcu quatre vingts & vnan entiers, 126.*b*
ſa ſobrieté & bon regime. ibid.
auoit trois ſeruiteurs, 471.*b*
Pleurs ſont les commencemens ſous leſquels nous naiſſons, 447.*a*
Pleurer & faire vn dueil demeſuré merite plutoſt reprehenſion que conſolation, 209.*a*
Voyez les liures de la Conſolation à Polybius, Marcia, Heluia.
Pleurer vn enfant d'incertaine eſperance ne ſont que larmes perduës, 209.*a*
Pluye nulle ſi grande qu'elle perce la terre outre dix pieds en profondeur, 501.*a*
Poëtes quelle fin ont-ils? 3.*b*
Poëtes diſent beaucoup de choſes appartenans aux Philoſophes, 175.*a*
Poëtes nourriſſent leurs erreurs par leurs fables, 442.*b*
Poëtes ſont les Dieux autheurs de tout vice, ibid.
Poiſſon delicieux & de grand prix, Voyez *Barbehaut*.
Pollio Aſinius rebute la honteuſe & vilaine requeſte de Mamercus Scaurus, 37.*b*
Pollio Aſinius Orateur ne faiſoit rien apres les quatre heures du ſoir, 426.*b*
ſon eloquence cõparée à celle de Ciceron, 212.*a*
Pollux & Caſtor, quels feux ſont, 478.*a*
paroiſſent ſouuent au milieu d'vne grande tempeſte, & ſe viennent poſer ſur les voiles en façon d'vne eſtoille, ibid.
Polybius, 446.*b*
Polyenus fait grand perſonnage par la hantiſe d'Epicurus, 78.*a*
Pompée rougiſſoit de face à chaque rencontre ou aſſemblée de perſonnes, 82.*b*
debat de la ſeigneurie de Rome auec Ceſar, 86.*b*
Pompeiens, lieu de plaiſance, 140.*a.b*
Pompée, ville en la campagne de Rome abyſmée par extraordinaire tremblement, 524.*b*
troupeau de ſix cens brebis eſtouffé pres de Pompée durant vn tremblement, 533.*a*
Pomponius eſcriuain, 86.*b*
Poſidonius, ſes ſentences notables, 157.*a* 180.*b* 230.*b* 343.*a*
Poſidonius fait quatre ſortes d'arts, 176.*b*
Poudre de Putuol, ou Pozzoli, ſi touche l'eau, deuient pierre, 505.*a*
Pourpre Tyrien, & ſa viue beauté, 482.*b*
Precepte cõme ſe doiuẽt donner, 192.*a* *& ſuiuãt*,
Preceptes de grandes choſes & neceſſaires doiuent eſtre finis & certains, 192.*a*
Preceptes des medecins, cõment nous obligẽt. 55.*a*
Precepteurs, & leurs biens-faicts, 18.*b*
Precepteurs, quels doiuent eſtre donnez aux enfans, 131.*a* 371.*b*
Preſages de l'arc en Ciel, 182.*b*
Preſages des foudres, 593.*b* Voyez *Foudre*,
Preſages des Parelies, 484.*a.b*
Preſages des feux tombans du Ciel, 484.*b*
Preſens, 11.*b* 35.*b* 145.*b* 439.*a*
Preſens doiuent eſtre tellement reglez, qu'on n'en ſouffre par apres neceſſité, 11.*a*

Preſter, vent volage, 520.b
Preteur Vrbain prononce trois mots. 419.b
Prexaſpes, & ſa miſerable fortune. 381.a
Priamus. 375.a
Priapus nom de guet donné ſouuant par l'Emp. C. Ceſar à ſon Mareſchal d'armée Cherea, & pourquoy. 434.a
par Priere ce que l'on obtient eſt tres-cher. 8.a
Prince doit eſtre tel enuers ſes ſujects, qu'il veut que les Dieux ſoient enuers luy. 393.a
Prince debonnaire vit en toute aſſeurance. 395.b
pourquoy dit le Pere de la patrie. 396.a
Prince doit eſtre tardif à punir. 393.a
Prix de chaſque choſe ſelon le temps. 55.a
Procruſtes cruel, qui prenoit plaiſir à tuer les paſſans ſans eſperance de profit aucun. 401.b
contre la Prodigalité. 179.b.
inuention de Prodigalité. 517.a
ceux qui Profitent és ſciences ſont de trois ſortes. 150.a.b
Promeſſes ne doiuent eſtre differees. 8.b
Proſcription Triumvirale. 9.b
Protagoras dit qu'on peut diſputer de toutes choſes pro & contra. 178.a
Prouerbes. 1. Chercher querelle à vn homme las. 380.b
2. Qu'il y a autant d'ennemis qu'il y a d'eſclaues. 113.b.
3. l'Eſcrimeur à outrance prend conſeil au milieu du camp clos. 94.a
4. Il ſe faut garder de trois choſes, de la haine, de l'enuie & du meſpris. 86.b
Prouidence, grand bien de la condition humaine. 126.b.351.a
Prouidence diuine en la creation & diſpoſition des vents. 322.b
Pronocation des Roys au peuple. 224.a
Prudence ſuffit à la vie heureuſe. 167. & ſuiu.
Prudence ſinguliere d'Auguſte. 346.a
Prytanes, magiſtrat. 421.a
Pſeudomenon. 112.b
Pſychrolutes ceux qui ſe lauent d'eau froide. 164.b
Ptolemeus Roy d'Afrique pris & amené dans les priſons de C. Ceſar Empereur de Rome. 424.a
Publius Clodius ennemy de Ciceron. 437.b
Publius Minus : ſes beaux vers touchant le meſpris des biens de fortune. 79.b
Publius Octauius achete deux cens eſcus vn Barbeheau. 200.a
Publius Vinitius : ſon langage & façon de parler. 109.a
Pudeur que demonſtre vn viſage rougiſſant, fait conceuoir de belles eſperances d'vn ienne homme 82.b
Puluillus pontife diſſimule ſagement la mort de ſon fils. 458.b
Pylades baſteleur fort renommé. 543.b
Pyrenee montagne ſeparant la France d'Eſpagne. 476.b
Pyrrhoniens. 178.a 583.b
Pyrrhus maiſtre de certains exercices. 369.b
Pythagoras. 71.a 543.b. dit que l'ame de ceux qui entrent dans vn temple, & regardent les images des Dieux de fort pres, ſe change & fait tout autre. 194.a
Pythagoras s'abſtint des animaux. 223.a
diſciple de Pythagoras plaiſamment mocqué. 71.a
diſciples de Pythagoras gardent ſilence cinq ans. 119.b
Pythius cruellement traicté par Xerxes. 382.b
Pythocles. 93.b
inſtruction que luy donne Epicure pour l'enrichir. ibid.
Python ſerpent ne pouuoit eſtre bleſſé. 164.a

Q

Queſteurs. 362.b 443.a
Queſtions inutiles repronuees. 175.b
Voyez Subtilité.
Q. Catulus ſur le tombeau duquel M. Marius fut tué. 383.a
Q. Sextius. 131.a 223.a 376.a
refuſe la dignité de Senateur que Iule Ceſar luy offroit. 205.b

R

Rabirius Poëte rapporte en ſes vers les derniers propos de M. Antoine, lors qu'il ſe tua. 51.b
Raiſon, arbitre des biens & maux. 135.b
Raiſon commune aux Dieux & aux hommes, 183.a

Raiſon parfaicte eſt le bien de l'homme, 151.*b*
la Raiſon & la societé renforcent l'homme, 33.*b*
Rameau ou baſton, pourquoy apparoiſt rompu dans l'eau, 481.*a*
Rebilius homme infame Conſul, 13.*b*
comparé à Fabius Perſicus homme de meſme eſtoffe, 13.*b*
Recognoiſſance des bien-faicts, ou Gratitude, 21.*b* 33.*a* 47.*b*. 159.*b* 160. 161.*a*.
Recognoiſſance de deux ſortes, 34.*a*
Recognoiſſant qui eſt? 160.*a*
moyen de l'eſtre, 161.*b*
Recognoiſtre vn bien-faict n'appartient qu'au ſage, 160.*a*
Recreation vtile à ceux qui eſtudient, 87.*b*
Regulus prins par les Carthaginois, 42.*a*
ſa conſtance és tourmens, 205.*b*
Regulus percé de cloux, 426.*a*
Relation aucune ne ſe fait au Senat apres les quatre heures de ſoir, 426.*b*
Religions eſtrangeres chaſſees du regne de Tibere Empereur, 223.*b*
Remedes contre la cholere. 377.*a* 378.*b* 380.*a*
Remedes contre les peurs & apprehenſions humaines. 147.*b*
Remedes contre les troubles & paſſions de l'eſprit, 419.*b*
Remedes contre la faineantiſe, 123.*a*
Remedes contre la crainte des choſes eſpouuantables, 84.*a*
Repos oiſif rend la vie odieuſe, 157.*a*
Republique conſideree ſelon deux qualitez, 413. 414.*a*
Republique quand doit eſtre adminiſtree par le ſage, 413.*b*
Rhein fleuue, ſon origine & ſon cours, 101.*a* 527.*a* *eſt fort petit au ſortir de ſa ſource.* 25.*a*
Rhein, fleuue, ne s'enfle pas en eſté, 514.*a*
Rhetorique, & ſa diuiſion, 179.*b*
en la Cherſoneſe de Rhodes, y a vne fontaine qui par interualle de temps deuient trouble, 507.*a*
Rhoſne fleuue, ſa roideur au milieu meſme de ſon cours, 507.*b*
ne s'enfle point en temps d'eſté. 514.*a*
Rhodot iett dans vne cage par le commandement de Lyſimachus, 140.*b* *ſon dire effeminé & laſche,* *ibid.*
Riche aucun ne naiſt, 93.*a*
Riche eſt celuy qui n'a beſoin de richeſſes, 87.*a*
Richeſſes, 76.*b* 89.*a* 99.*b* 159.*a* 212.*b* 310.
Richeſſes, 76.*b* *pleines de ſoin,* 422.*a*. *de dangers,* 86.*a*. *& d'ennuis,* 159.*a*. *leur vſage & le fruict, comment peut eſtre agreable,* 87.*a*. *l'on vit en perpetuelle crainte pour elles.* 87.*a*. *ne rabbatent rien des miſeres de l'homme,* 90.*a*. *ſi elle ſe peuuent appeller biens,* 411.*a*. 172.*a*. *celles qui viennent de pauureté durent longuement,* 212.*b* *ſeruent à l'homme vertueux, & comment?* 410.*a*. *b* *ſont trompeuſes, par la confeſſion meſme de ceux qui les ont poſſedees,* 227.*b*
Richeſſes vrayes, 227.*b*
Richeſſes grandes, vne pauureté qui s'accorde auec la loy de la nature, 76.*b*
Richeſſes ne ſe doiuent mettre entre les biens, 172.*a*
meſpris des Richeſſes eſt ſigne d'vn grand courage, 92.*b*
Riotte doit eſtre fuye. 380.*b* 431.*b* 434.*a*.*b*
Robbe, pourquoy on ne change les iours de feſtes, 90.*a*
Rome, 170.*b*. 185.*b*. 224.*a*
Romulus mourut apres vne ecclipſe de ſoleil, 224.*a* 469.*b*
Roy peut tout vendiquer comme ſien par droict ciuil, 65.*b*
Roy des Perſes en Syrie couppa le nez à tout le peuple. 383.*b*
Roys donnent beaucoup en guerre, 39.*a*
Royaume eſt de ne vouloir regner quand tu peux, 388.*a*
Royaumes ſous le ſiecle d'or eſtoient en la main des ſages, 180.*b*
Ruſillus, ſon luxe noté & oppoſé à Gorgonius, 171.*b*
Rufus Senateur, le danger où il fut pour vn mauuais ſouhait, 24.*a*
Rutilia ſuiuit ſon fils Cotta en exil, 473.*a*
Rutilius banni en Aſie. 426. 427.*a* *ſa reſponſe notable à celuy qui l'aſſeuroit de ſon retour à Rome à cauſe des guerres ciuiles,* 61.*b* *ſupporte conſtamment la ſentence de ſon exil* 96.*a* 137.*b* *ſon innocence.* 158.*a* 205.*b*

S.

Sabbats, iours auſquels Seneque ne veut qu'on allume des lampes pour l'honneur des Dieux, parce qu'ils n'ont beſoin de lumiere. 200. a.b

Sabian riuage, 524.b

Sacrilege puni, comme faiſant iniure à Dieu, 69.b 200 a.b

Sacrilege ne peut faire iniure à Dieu. 66. 200.a

Sage ne peut receuoir iniure. 428.b ſes priuileges, 429.b

quel eſt celuy qui ſe peut dire Sage, 128.a.b

Sage comment peut-on eſtre, 104.b 151.a.b

s'il eſt bon d'eſtre Sage, 236.b

Sage eſt-il content de ſoy-meſme, 80.a & ſuiuans.

Sage tardif à parler. 108.b. pourtraict du Sage Stoïque. 81.a

Sage n'eſt iamais ſans plaiſir, 228.b

Sage & vertueux ſe contente de peu, & eſt preferable aux plus induſtrieux. 181.b. quelles ſont ſes inuentions & recherches. 183.a. les Sages auoient anciennement l'adminiſtration & le gouuernement des Eſtats & donnoient des loix aux peuples. 180. b. peuuent par leur conference & diſcours mutuels beaucoup profiter les vns aux autres. 225.a profitent non ſeulement aux autres, mais auſſi à eux meſmes. 225. a vſage de la communication que les Sages ont enſemble, 216.a

Sage s'il ſe doit conduire par le conſeil d'vn autre Sage, 225.a quand & comment il doit entreprendre le maniement de la Republique 413.b eſt ſeigneur de toutes choſes, 65.a difference entre eſtre Sage & ſageſſe. 256.b 127.b. 342.b comparé au Pilote bien aduiſé, 86.a

Sage eſt la pedagogue des humains, 179.a

Sage ne fait rien outre ſon gré. 121.a

Sage ne prouoque iamais l'ire des grands, 86.a

Sage ne s'eſleue ny deprime, ains demeure touſiours en meſme eſtat, 467.a

diuers effects de la Sageſſe, 182.b

Sageſſe n'eſt ſuiette aux accidens fortuits, 180.b quel eſt ſon deſſein, ibid. c'eſt le but & ſalaire de la Philoſophie, 178.b

Sageſſe que c'eſt, 142.b 92.b

Salles des Ceſars pleines d'images, 450.b

Salluſte hiſtorien aima l'obſcure briefueté, 232.a

Salut prend commencement de la cognoiſſance du peché, 100.a

Samnites Ambaſſadeurs enuoyez pour corrompre par argent Manius Curius Dictateur, 470.b

Sang doit eſtre tiré pour alleger la douleur de la teſte, 141.a

Sang s'il a force de deſtourner les nuees comme ſe perſuadoient les Chalazophilaces. 515.b

Sapience que c'eſt, 92.b. 100.b 101.b 178.b

Sapience eſt ce que les Grecs appellent ſophie. 178.b.

Sapience ſeule eſt liberté, 107.a

Sapience euite le danger du changement. 156.b

Sapience maiſtreſſe de l'ame, 182.b

Sapience qu'eſt-ce qu'elle enſeigne, ibid.

Sapience n'eſt fortuite, ibid.

effects de Sapience, ibid.

Sapience eſt vn bien, 337.b

— eſt inſeparable d'auec celuy qui la poſſede, 237.a

Sapience eſt vn art de vie, 100.b

Satellius Quadratus eſcornifleur & bouffon, 99.b

Satrius Secundus vaſſal de Sejanus, obtint la confiſcation des biens de Cremutius Cordus. 463.a

Saturnales feſtes celebrees au mois de Decembre, 50.a

Saturne & Mars eſtoilles, & leurs influences incuitables, 176.a

quelle Science vtile & neceſſaire, 64.a

Science inutile, 441.a

Scipion Æmilian: ſa conſtance & grandeur de courage, 450.b

Scipion Æmilian baillé par ſon pere Paulus en adoption, 458.b

Scipion Africain: ſa metairie & ſes bains, 170.b

Scipion Africain tellement pauure que la dot de ſes filles fut priſe du treſor du peuple. 471.b

Scipion l'Africain, ſa pieté enuers ſon frere 450.b. la genereuſe parole qu'il prononça en mourant, 96.b

gloire des Scipions fatale à l'Afrique, ibid.

Scorpions machines, 491.a

Scribonia tanté de Drusus Libo. 140. *b*
Scylla, lieu dangereux en la mer. 103. *b.* 157. *a*
sa description. 186. *b*
Scyron, vent qui infecte Athenes. 522. *a*
Scythes vestus de panes de Renards & de rats, 181. *b*
Scythes nourrissent leurs cheueux. 349. *b*
Secrets, comment se doiuent communiquer à vn amy. 75. *b*
Seian, sa meschanceté & violence enuers Cremutius Cordus. 463. *a*
Seian ayant esté esleué par le peuple en de grands honneurs, fut mis par luy en pieces. 424. *a*
haine de Seian, comme aussi son amitié dangereuse. 121. *b*
Semence cause de toutes choses. 25. *a*
Semence diuine espanduë aux corps humains. 148. *b*
Semence nous est donnee de toutes choses. 30. *a*
Senateur apres l'an 60. n'est tenu d'entrer au palais pour vaquer aux affaires publics. 444. *a*
Senateurs decolez à la lumiere. 383. *a*
Seneque a escrit des volumes de la Philosophie morale. 226. *a*
Seneque en sa ieunesse escriuit du tremblement de terre. 526. *b*
sa ieunesse tomba en la principauté de Tybere. 223. *b*
sa temperance, & quel profit il fit en l'eschole d'Attalus. 223. *b*
son equipage & suitte allat aux chaps. 171. *b*
Seneque confesse que nostre ame est vn animal, mais nie que ses actions soient animaux. 229. *a*
Seneque s'abstint de l'vsage des chairs d'animaux. 223. *b*
integrité de Seneque. 196. *b*
Senecio Cornelius gentil-homme Romain. 212. *b*
meurt d'esquinancie. *ibid.*
Sentence sage & iuste d'Auguste Cesar. 389. *a*
Sepulture doit estre mesprisee par vn homme sage. 185. *b* 425. *a*
Serapion philosophe: sa facon de parler. 108. *b*
Serf comme doit estre traicté par son maistre, 113. 114. *a*
Serf comme doit estre commandé. 397. *a*
en quoy est different auec la personne libre, 398. *b*
Serfs iettez aux Murenes pour estre deuorez. 397. *a*
Seriphe isle sauuage. 467. *b*
Seruilius Vatia choisit vne metairie pour passer sa vieillesse. 122. *a*
lac de Seruilius, lieu où l'on despoüilloit & tuoit ceux que Sylla auoit proscripts. 352. *b*
Seruitude Persienne. 10. *b*
Seruitude n'est vilaine, sinon celle laquelle est volontaire. a 114. *b*
exemple de Roys & grands Seigneurs tombez en Seruitude. 114. *b*
Seuerité par continuation perd son authorité. 398. *b*
Seureté ou asseurance est le bien du sage. 432. *b*
Sextius philosophe. 127. *b* 146. *b*
entroit en conte auec soy-mesme tous les soirs de ce qu'il auoit dit ou fait le iour. 388. *a*
Sextus Papinius foüerté pour plaisir par Cesar. 383. *a*
Sextus Pompeius: sa constance és aduersitez, 450. *b*
Sicile, 437. *b isle separee de l'Italie par vn petit destroit de mer.* 460. *a iadis continente à la terre.* *ibid.*
Siciliens adolescens sauuerent leurs peres de l'embrasement du Montgibel, les portans sur leurs espaules. 27. *b*
Similitudes. 64. *a* 86. *a* 118. *b* 132 *b* 142. *a* 145. *b* 151. *b* 172. *b* 161. *a* 232 *b.* 353. *b* 361 395. *a* 399. *a* 419. *a* 439, *b* 482. *a* 493. *a* 450. *b*
Sinnis, pirate fort cruel, foüettoit ceux qu'il prenoit & les iettoit au feu. 401. *a*
Sisyphe. 97. *a*
Sobrieté: sa loüange. 46. *b*
peut allonger la vieillesse comme à Platon. 126. *b conserue la santé.* 87. *a*
quelle Societé doit estre fuye. 11. *a*
fruicts de la Societé humaine. 33. *a*
Socrates. 26. *a* 96. *a* 142. *b* 216. *b* 218. *b* 361. *a* 366. *a* 420. *b* 380. *b* 426. *a* 434. *b*
Socrates precepteur d'Æschines. 4. *b*
Socrates disputa en la prison sans vouloir sortir. 96. *a*
Socrates demeura trente iours en prison attendant la mort. 140.

ſurmonta le venin. 205.*b*
touſiours ioyeux. 182.*b*
iuſques à la mort diſputa de la mort. 353.*a*
Soif eſmeut la cholere. 380.*b*
Soleil luit auſſi bien pour les meſchans que pour les gens de bien. 35.*b*
Comment l'eclipſe du Soleil ſe cognoiſt. 484.*a*
Solitude à qui eſt vtile, & à qui nuiſible? 81. 82.*a*
diuers effects de la Solitude. 112.*a* 426.*b*
Solitude nous perſuade tous maux. 98.*b*
Solon eſtablit par ſes loix vne eſgalité dans la ville d'Athenes. 180.*b*
Sommeil profond oſte les ſonges. 120.*b*
Sommeil neceſſaire pour delaſſer. 426.*b*
Sophiſtes gens pernicieux à la ſocieté humaine, 224*b*
Sophiſtes inutiles à la vie humaine. 228.*a*
Sotion Philoſophe. 223.*a* 457.*b.* 437.*b*
Souhaits. 57.*b* *d'Auguſte Empereur.* 437.*b*
de Cicero. 437.*b*
d'vn Athenien condamné pour vn ſouhait par Demades. 61.*b*
de Lucius Druſus. 438.*a*
de Mecenas. 213.*a*
Souhait mauuais puni comme crime. 61.*b*
Voyez *Vœux.*
beaucoup de Soulphre ſous terre. 521.*a*
Souuenir & ſçauoir ſont differens. 105.*a*
Spectacles & jeux publics ſe faiſoient ſoir & matin à Rome. 78.*b*
Speuſippus Philoſophe : ſon opinion touchant le ſouuerain bien. 168.*b*
Spurius Annius, ſa diſſolution & vie deſreglée, faiſant du iour la nuict. 346.*a*
Statilia veſquit. 99. *ans.* 154.*b*
Stilpon Philoſophe : ſa reſponſe genereuſe au Roy Demetrius Polyocertes. 81.*b.* 429.*b*
Crates fut ſon auditeur. 82.*a*
Stipulation oblige l'achepteur & vendeur. 21.*a*
Stoiciens. 132.*a* 401.*a* 413.*b*
Stoiciens, combien differens des autres Philoſophes. 428.*a*
Stoiciens graues & ſententieux en leurs diſcours. 104.*b*
Stoicienne inſtitution. 13.*a* Voyez *Paradoxe.*
Stoicienne eloquence & ſon langage. 84.*b*
Stoicienne doctrine touchant les ingrats. 36.*a*
Straton inquiſiteur de la nature. 528.*b*
Styx, fleuue veneneux en Arcadie. 505.*b*
Subſolanus vent. 522.*a*
Subtilité ennemie de verité. 178.*a*
Superbe vitupere. 10.*b* 42.*b* 61.*a*
Superſtition payenne condamnee meſme par Seneque. 200.*a*
inſtruction contre la ſuperſtition. 200.*b*
Supplice nocturne inouy. 383.*a*
Sylla ingrat 46.*a.rougiſſoit furieuſement.* 82*b* *fit couper la gorge en vn coup à ſept mille citoyens Romains.* 395.*a* *fut le premier qui donna des lions detachez dans le Cirque, qui par auant eſtoient couplez.* 164.*b.print les armes bien à propos, & les poſa bien à propos.* 458.*a*
Sylla fort heureux. *ibid.*
Sylla cruel. 375.*a* 383.*a* 395.*a*
Syracuſe ville. 460.*a*
Syrie ſubiette aux tremblemens de terre. 185.*a*
rauagee par l'Empereur Auguſte. 437.*b*
Syrtes, goulfre dangereux. 464.*a*
Syrtique nation ſe loge l'Eſté en lieux ſouſterrains, à cauſe de la chaleur. 182.*b*

T

TAbleau du tric & trac de ce monde. 374.*a*
Talthybius nonce des Dieux. 550.*a*
Talus inuenteur de la ſcie. 181.*a*
Tamuſius a compoſé des Annales peu honneſtes: comparees par Seneque à la longue vie d'aucuns. 191.*a*
Tarentum ville plaiſante, dont l'air & le ciel eſt fort doux. 419.*a*
Tarquin Roy des Romains. 13.*a*
Taupe, pourquoy ſans yeux. 503.*a*
Taureau eſmeu par la couleur rouge. 386.*b*
Tauromenitan riuage. 157.*a*
Teleſphorus Rhodien, traitté cruellement par Lyſimachus, & tenu dans vne cage comme vne beſte, apres luy auoir fait couper le nez & les oreilles. 382.*b*
Temperance, mere de la ſanté. 104.*a* Voyez *Sobrieté.*
Temperance de Seneque. 223.*a*
Temple dedié par Auguſte Ceſar au vent Circius, 522.*a*

Temps irreparable. 223. *b*
Temps circonſcrit & determiné à vn chacun pour croiſtre & pour mourir. 143. *a*
Temps coule viſtement. 116. *a* 459. *b*
Temps conſiſte en trois parties. 349. *a*
Tensyrites, comme ſe rendens maiſtres des crocodilles. 513. *b*
Terre, element, partie du monde. 488. *a*
Teſtaments. 31. *a* 34 *a. b*
Thales Philoſophe: ſon opinion touchans les vents Eteſiens. 514. *a touchant les tremblemens de terre.* 527. *a*
Thalia troiſiéme des Graces. 3. *b*
Thaſſo, iſle dont l'on tire le porphyre. 170. *b*
Theatre Neapolitain. 151. *a*
Themiſon & ſa ſecte. 197. *a*
Theodore & Achilas autheurs de la mort de Cn. Pompée. 365. *a*
Theodore Philoſophe conſtant contre les menaces d'vn tyran. 425 *a*
Theoph. ſes preceptes touchant l'amitié. 75. *b*
Theophraſte, & ſa ſentence touchans les eaux. 502. *a*
Thera iſle miſe en lumiere par tremblement de terre. 531. *a*
Thermopyles deſtroit fort renommé. 59. *b*
Tombeau des Lacedemoniens. 163. *b*
Theutons perdus & deffaits ſur les Alpes par Marius. 360 *b*
Thia, iſle nouuellement apparuë du temps de Seneque. 531. *a*
Thoroſia iſle naiſſante par tremblemens de terre. ibid.
Thrace region. 42. *b*
Thucydide. 531. *a*
Tullius Cimber adonné au vin, ſceut neantmoins bien faire la conjuration faicte ſur la mort de Ceſar. 165. *a* 386.
Timagenes ennemy de l'heur de Rome. 185. *b*
eſtant diſgracié bruſle les liures qu'il auoit compoſé des geſtes de Ceſar. 384. *b*
Titus Arius ſurprend ſon fils en parricide, & quelle punition il en fit. 396 *a*
Titus Manlius, ſa pieté grande enuers ſon pere qui l'auoit banny de ſa maiſon. 27. *b*
Tiuoli, lieu fort agreable pour la douceur de l'air. 31. *b*
Tonnerre. 492. *b*
Tonnerre, ſes eſpeces & merueilleux effects. ibid.
pourquoy les nuées heurtent les montagnes ſans Tonnerres, ibid.
comment l'air eſt propre à former les Tonnerres. 493. *a*
Tonnerre, ſa definition, & comment il ſe fait. 497. *b*
deux ſortes de Tonnerre. 492. *b*
Tranquilité, qu'eſt-ce? 418 *a*
que faut faire pour l'auoir. ibid. & 122. *a*
Trafic d'eau & de glace. 517. *b*
Traſymene, lac. 365. *b*
Tremblemens de terre ne viennent pas de l'ire de Dieu, mais des cauſes naturelles. 526. *a*
des tremblemens de terre par ſecouſſe. 531 *b*
Tremblement eſtant és eaux par le vent, & comment. ibid.
villes abiſmées par tremblement de terre. 532. *a*
opinions diuerſes des Philoſophes touchant la cauſe des Tremblemens. 527 *a* 530. 531. 532. *a*
Tremblement de terre, d'où viens. 526. *b*
combien de ſortes de Tremblement de terre. 531.
Triſteſſe compagne de la cholere. 365. *b*
Tubero pauure, & ſe contente de peu. 202. *b* 205. *b* 342. *b*
Tullius Marcellius ſe laiſſa mourir de faim. 153. *b*
Tuſculo metairie recommandée pour la douceur de l'air. 31. *b*
Tybere Ceſar, & ſa ſentence notable. 9. *a*
Tybere fils de Liuie. 200. *a. porta la mort de ſon fils fort conſtamment.* 455. *b* 459. *a*
Tyberius Gracchus. 459. *b*
Tygre fleuue, & ſon cours ſouſterrain. 217.
Tyran n'eſt Roy. 395. *a en quoy different l'vn de l'autre.* ibid.
pouuoir des Tyrans court & brief. 395. *a*
vray portraict des Tyrans. 395. *b*
le grand danger qu'ils courent. 395. *a*
maximes des Tyrans. ibid.
Tyr ville ruinée par tremblement de terre. 525.
Tyriens habitent l'Afrique. 468. *a*

V

Vagellius poëte: quelques ſiens vers alleguez. 526. *a*
de la Vague & ſa definition. 518. *b*
Valerius Aſiaticus Conſul. 492. *b*
Valerius Coruinus Meſſala. 441. *a*
Valeriens, & leur famille. 441. *b*
Valgius & ſon opinion refutée touchant le Mongibel, qu'il appelle vnique. 117. *b*
Vanité du monde depeinte au vif. 85. *b* 476. *b*
Vanité des richeſſes accompagnée de conuoitiſe & diſſolution. 234. *a*
Vanité des Philoſophes. 191. *b*
Vanité des hommes qui remettent au lendemain les affaires. 113. *a*
Varron le plus ſçauant des Romains. 469. *a*
Varus cheualier Romain grand gauſſeur, & qui donnoit des picquans brocards. 346. *a*
Vatinius meſchant garnement. 193. *a* 428. *a*
plaiſant gauſſeur. 434 *a. comment il enuoit les brocards de ſes ennemis.* ibid.
Vedius Pollio engraiſſoit les lamproyes du ſang humain. 386. *a* 397. *a*
Vellius. 511. *a*
Venin a ſerui quelquesfois de remede. 12. *b*
celuy qui le donne fait mal, encor qu'il ne nuiſe. 410. *b*
Vente, qu'eſt ce. 44. *b*
contract de Vente eſt du droict des gens. 5. *a*
Ventes que font les Magiſtrats de la Iuſtice. 5. *a*
Vent qu'eſt-ce. 518. *a*
difference de l'air. 519. *a*
Vents, quand, & d'où ils prouiennent. ibid.
combien de ſortes de Vents. 521. *b*

Table des Matieres.

des Vents qui ſortent des cauernes & lieux concaues, 511. *a*
Vents de douze eſpeces ſelon Varron, 521. *b*
autant de Vents que l'air a de parties, 512. *a*
Vents, à quelle fin creez de Dieu, & diſpoſez en diuers endroits de l'vniuers, 522 *b*
Vents creez à bonne fin ſont conuertis à mauuais vſage par les hommes, 523. *b*
Vents s'engendrent d'vne nuee vꝰpuë & cruë, 520 *b*
Vents Etesiens, à quelle heure ſe leuent, 510. *a*
pourquoy ne ſouffient qu'en Eſté, ibid.
Vents dits Etephiſis, comment ſe font, ibid.
Vent de tourbillon comment s'engendre, 519. *b*
Vent ne vient pas touſiours du coſté du Soleil, 520 *a*
Vent de tourbillon, quels endroits il bat principalement, 519. *b*
Vents de quelle façon ſe font, 519. *a*
prognoſtique de Vent ſelon Democrite. 518. *b*
difference entre Vent & eſprit, 519. *a*
Ventre n'a point d'oreilles, 443. *b*
Venus a pour compagnes les Graces, 3. *a*
Verité, qu'eſt-ce ? 45. *b*
exploration de la Verité difficile, 38 *a*
Verité ſe tient couuerte & cachee dans des profonds abyſmes, 64 *a*
Verité ſe monſtre à tous, 105. *a*
Verité de quelque coſté qu'on la tourne eſt touſiours vne, 158. *b*
ſon parler ſimple, 119. *a*
Verité condamne ſouuent vn criminel, 361. *a*
Verre, vaiſſeau, 516
Vertu, 28. *b* 174. *a* 182. *b* 186. *a* 229. *a* 407. *a* 408 *a* 420 *b* 510. *a*
Vertuſes principaux offices & effects, 182. *b*
diuiſee en deux parties, 194 *b*
ſeule donne vn plaiſir perpetuel & certain, 99 *b*
conſiſte au milieu, 11 *b*
à tous ouuerte, 22. *a* 33 *b*
en ſoy parfaicte, 15. *b*
porte ſon prix en ſoy meſme, 191. *a*
ne cherche le gain, 28. *b*
poſtpoſee à la volupté par les Epicuriens, mais à tort, 28. *b*
agreable meſmes aux meſchans, 33. *a*
ſe fait voir à tous, 33. *b*
d'integrité aſſeurée & ioyeuſe parmy meſmes les fauſſes opinions & propos qu'on a d'elle, 34. *b*
ne s'eſteint iamais en l'homme, ains y laiſſe quelque impreſſion, 70 *b*
ſouuent eſprouuée s'acquiert beaucoup de force, 84. *a*
belle de ſoy meſme, n'accroiſt ny ne deſcroiſt pour la beauté ou laideur du corps, 133. 134. *a*
effect de la Vertu monſtré par vne belle comparaiſon, 135. *a*
Vertu exerce ſa puiſſance ſur des choſes perdurables, ibid.
ayme plus ceux qui ſont affligez, ibid.
ſuffiſante pour rendre la vie heureuſe, 186. *a* 188. *a*
eſleue l'homme par deſſus tout ce qui eſt du monde, 172. *b*
difficile à trouuer, & a beſoin de guide, 510. *a*
maiſtreſſe de l'ame, ibid.
moyen de l'honorer, 233 *a*
la Vertu qu'vne extréme neceſſité faict naiſtre dans nous eſt tres aſpre & violente, 395. *b*
Vertu ne s'aquiert qu'auec trauail, 131. *a*
Vertus ſont à deſirer d'elles-meſmes, non pour aucun eſpoir de profit, 35 *a*
Vertus ſont pareilles, 135. *b*
Vertueux ne meurs iamais trop toſt, 157. *a*
ſe contente de peu, & eſt profitable aux plus induſtrieux, 181. *b*
bonne reſolution du Vertueux contre la mort, 190. *a*
difference entre la vie heureuſe des Dieux, & celles des hommes Vertueux, 189. *a*
qualitez de l'ame vertueuſe, 233. *b*
reſolution d'vn homme Vertueux, 230. *b*
Veſtales Vierges departent leur vie en diuers ſeruices, 413. *b*
Vice, 77. *b* 122. *b* 369. *a* 417. *a* 421. *b* 442. *b*
Vice à ſon deffenſeur, 235. *b*
Vices abondent és lieux publics. 366. *a*
Vices ne ſont en vn ſeul lieu, 5. *a*
tous vices ſont en tous, mais non pas tous remarquez en vn ſeul homme, 35. *a. b*
Vices touſiours mauuais deſplaiſent, 43. *b*
Vices viennent ſous apparence de vertu, 117. *a*
Vices comment ſe diſcernent d'auec la vertu ? 64. *b*
Vices nuiſent par l'attouchement, 421. *b*
dompter les vices eſt grande victoire, 500. *a*
perſonne ne confeſſe les vices, 120. *a*
Vices & playes de l'ame ſe doiuent manier auſſi doucement que les playes du corps, 73. *a*
Vices ſont rompus & diſſipez par le trauail, 123. *a*
Vices cachez ſont les plus dangereux, ibid.
Vice a regné en tous les ſiecles, 101. *a*
Vices approchez de la vertu luy donnent luſtre, 341. *b*
les Vices abregent noſtre vie, 436. *b*
Vices ſe laiſſent vaincre à la vertu, 41. *b*
Vices affoiblissent les forces de l'eſprit, 228. *b*
Vice commun aux ieunes gens diſſolus, 345. *b*
Vie briefue, 47. *b* 104. *a* 113. *a* 116. *a* 299. *b* 436 *a* 436. *b*
Vie heureuſe qu'eſt-ce, & le moyen d'y paruenir, 186 *a*
elle n'eſt imparfaicte ſi elle eſt honneſte, 153 *b* 155 *a* 168. *b*
Vie ne ſe fait heureuſe par la longueur, 47. *b*
Vie n'eſt que crainte, 102. *b.* *qu'vn ſupplice,* 448 *b*
qu'vn chemin à la mort, 449. *a*

Vie pleine de divers accidens, 459. *a*
trois sortes de Vie. 415. *a*
Vieillards oisifs ne font que trainer leur vie, 190. *a*
Vieillesse, maladie incurable, 224. *a*
elle a ses plaisirs & douceurs, 83. *b*
la faut conserver, 217. *a*
Vin allume le courroux, 370. *b*
Vin congelé par la foudre, rend fol celuy qui le boit, 497. *a*
Vin deffendu aux enfans de Platon, 370. *b*
Vinant selon nature n'est iamais pauure, 88. *b*
Viure est il bon? 26. *a*
Viure selon nature difficile, 110 *b*
bien Viure se peut trouuer en tout lieu, 100. *a*
Viure en necessité mal, 84 *a*
Vlysses n'a pas esté si asseuré & certain patron de sagesse que Caton, 428. *a*
Vniuers se diuise en trois, 487. *b*
Volesus Proconsul d'Asie, & son acte cruel, 365. *b*
Vœux, quels se doiuent faire? 58. *b* 137. *b*
Voyez *Souhaits.*
Vœux superflus & iniurieux, 58. *a*
Vœux publics au commencement du regne de Neron, 392. *a*
Vœux publics sont seurs, ibid.
Vœux, les vns occultes, les autres manifestes. 137. *b*
Voix, qu'est-ce? 489. *a*
Voix viue profite plus que la lecture des liures, 78. *a* 105. *a*
Volonté qui se change facilement tesmoigne vn esprit inconstant, 88. *a b*
Volupté. 64 *b* 83. *b* 217. *b* 235. *a* 348. *a*
nulle Volupté certaine, 18 *b*
Volupté briefue & fragile, 64 *b*
Voluptez, ou passées ou futures, sont nuisibles, 99. *b*
Volupté du sage & du fol contraire, 407. *a*
Volupté de deux sortes, 64. *b* 156. *b*
Volupté ordinairement conioincte auec meschanceté, 406 *b*
louange de Volupté tres-dangereuse, & pourquoy? 407. *a*
Voluptez naturelles comment sont differentes des vicieuses, 407. *b*
Volupté se peut vnir auec la vertu, & comment, ibid.
Vray & vray semblable sont differens, & comment, 339 *a*
Vsuriers de bien-faicts. 71. *b*
Vsile de nature rendu nuisible par l'abus des hommes, 523. *b*
vient de Vuide au monde, 503. *b*
Vulcan à qui Iupiter rompit la cuisse, 548. *b*
Vulturnus vens. 522 *a*

X

Xanthipe femme de Socrates luy versa vn pot à pisser sur la teste, 434. *b*
Xenocrates, son opinion touchant le souuerain bien, 168. *b*
Xenophantus chantant, esmeut Alexandre en telle sorte qu'il mit la main aux armes, 165. *a*
Xerxes denonça la guerre à la Grece, 59. *a. vtile conseil que Demaratus Lacedemonien luy donna,* 59. *b*
son acte cruel & inhumain enuers Pythius, 382. *b*
Xerxes, pourquoy pleura, 443. *a*

Y

Yoire, où croist? 173. *b*
Yureſſe plaisante, 345. *b*
Yurongnerie, 5. *a* 164. *a*
Yurongnerie ordinairement accompagnée de cruauté, 166. *a*
Yurongnerie folie volontaire, 165. *b*
Yurongnerie reprochée à Caton, 427. *a*
Yurongne peut bien aucunesfois celer vn secret. 165. *a*
difference entre Yurongne & yure, 164. *b*
exemple d'Yurongnes discrets & aduisez. 165. *a*

Z

Zaleucus, & ses loix, sont infiniement louées, 180. *b*
Zeno fait bien à vn indigne, pour l'auoir promis, 31. *b*
natif de la ville d'Elea, 178. *a*
perd tous ses biens par vn naufrage, 425. *a*
Zeno autheur de la secte Stoycienne, 471. *b*
Zephyre, vent, 521. *a*
Zodiaque, & ses planettes, 538. *a*

FIN DE LA TABLE DES MATIERES.